This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP346.1 Rd. Feb. 1895.

Harvard College Library.

FROM

The Publishers.

9 Aug. 1894 — 24 Jan. 1895.

BP346.1 Bd. Feb. 1895.

Harvard College Library.

FROM

The Publishers.

9 Aug. 1894 — 24 Jan. 1895.

BP346.1 Bd. Feb. 1895.

Harvard College Library.

FROM

The Publishers.

Aug. 1894 — 24 Jan. 1895.

HARVARD COLLEGE LIBRARY

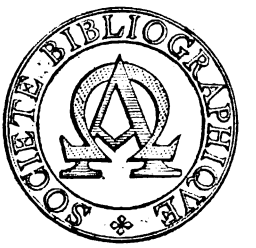
POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTIÈME. — LXXIe DE LA COLLECTION.

PREMIÈRE LIVRAISON. — JUILLET



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Ca (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1894

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUILLET 1894

I. — SCIENCE SOCIALE, ÉCONOMIE POLITIQUE, SOCIALISME, par M. Claudio Jannet.

II. — HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE (2e part.), par M. l'abbé Louis Robert.

III. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Charles Arnaud.

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — T. de Régnon : Études de théologie positive sur la Sainte Trinité (p. 53). — Mgr Rozier : Panégyriques (p. 54). — T. Ortolan : Astronomie et théologie (p. 55).

Jurisprudence. — G. Péries : Code de procédure canonique dans les causes matrimoniales (p. 56).

Sciences et Arts. — E. Ledos : Traité de la physionomie humaine (p. 57). — Les Jeux de balle et de ballon, foot-ball, paume et lawn-tennis (p. 59).

Belles-Lettres. — L. Sudre : Les Sources du Roman du Renard (p. 60). — P. Toldo : Figaro et ses origines (p. 61). — R. Cano : Lecciones de literatura general y española (p. 62).

Histoire. — H.-P. d'Orléans : Autour du Tonkin (p. 64). — De Ruble : Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret (p. 65). — C. de Barante : Souvenirs du baron de Barante (p. 67). — A. Babeau : La Province sous l'ancien régime (p. 68). — Johns Hopkins University Studies in historical and political science (p. 70). — Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires (p. 72).

V. — BULLETIN. — Card. P. Melchers : De Canonica diœcesium visitatione (p. 75).— Comte de Paris : Une Liberté nécessaire (p. 75). — M. de la Sizeranne : Mes Notes (p. 76). — H. Gautier et G. Charpy : Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales (p. 76). — J. Gray : Les Machines électriques à influence, trad. par G. Pellissier (p. 77). — J. Rodet et Busquet : Les Courants polyphasés (p. 78). — Delaporte : Les Classiques païens et chrétiens (p. 78). — Nouvelle Bibliothèque bleue. Le Mystère du siège d'Orléans (p. 79). — É. Pouvillon : Bernadette de Lourdes (p. 79). — D. Moncerdá de Maciá : La Montserrat (p. 79). — J. Flammermont : La Journée du 14 juillet 1789 (p. 80). — L'Épiscopat français (p. 80).— F. Butel : Une Vallée pyrénéenne (p. 81).— Majunke : La Fin de Luther, trad. par Schlincker (p. 81).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. O. Thierry-Poux, V. Fournel, W. Roscher, W.-D. Whitney, W. Freund, etc.— Concours.— Congrès.—Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Livres mis à l'Index. — Ex-libris ana. Ex-libris imaginaires et supposés de personnages anciens et modernes. — Numismatique du Dauphiné, du Comtat Venaissin et de la Provence. — Nouvelles : Paris. — France. — Belgique. — Italie.— Russie. — Suisse. — Publications nouvelles.

HARVARD COLLEGE
AUG 9 1894
LIBRARY.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1894. T. LXXI. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTIÈME

(SOIXANTE ET ONZIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

—

1894

gyriadès se portraiture lui-même dans un cadre idyllique. M. Zola a autorisé la reproduction de quelques pages de son volume : *L'Argent*, avec son portrait. A lui seul il représente l' « élite de la littérature contemporaine » annoncée sur la couverture.

2. — M. Winterer, le vénérable curé de Mulhouse, l'éloquent défenseur de l'Alsace au Reichstag, a eu la bonne pensée de refondre dans une seconde édition ses publications successives sur l'histoire du socialisme. Sans remonter aux préhistoriques ni aux utopistes du commencement de ce siècle, il part de Lasalle et de Karl Marx, qui sont les fondateurs du socialisme pratique et vivant. Le collectivisme d'une part, l'anarchisme de l'autre, ont absorbé, en effet, toutes les autres écoles socialistes M. Winterer expose d'abord leur histoire générale jusqu'aux derniers jours de 1893, puis il reprend les données statistiques et les principaux faits intéressant les deux partis dans une série de notices consacrées aux différents pays de l'Europe et aux États-Unis. L'auteur du *Socialisme contemporain* est sobre de réflexions, son récit est rapide, son plan très méthodique ; il a pu ainsi, sous la forme d'un volume in-12, nous donner l'histoire la plus complète et la plus exacte du socialisme que nous ayons.

3. — M. de Bousies s'attache exclusivement à la doctrine collectiviste qui est adoptée aujourd'hui par les socialistes du monde entier, à peu d'exceptions près. Il l'étudie non seulement dans *le Capital* de Karl Marx, mais dans les écrits de ses disciples qui cherchent à tracer un tableau de ce que seront l' « État du peuple » et « la Société de l'avenir. » Il n'y a pas un sophisme de l'école qui ne soit l'objet d'une réfutation claire, appuyée sur les faits et se réclamant du bon sens, pas une de ses promesses décevantes dont l'inanité ne soit montrée. *Le Collectivisme et ses conséquences,* indépendamment de sa valeur scientifique réelle, est un des meilleurs ouvrages de propagande que nous ayons jusqu'ici. Si l'auteur venge l'ordre économique actuel d'injustes attaques, il n'est pas de ceux qui nient les souffrances réelles d'un trop grand nombre d'êtres humains et les abus qui renaissent toujours sous une forme ou sous une autre. Il n'est que justice de rappeler la part importante prise par M. de Bousies au grand mouvement de réforme sociale qui s'est produit en Belgique depuis l'avènement au pouvoir du ministere catholique.

4. — La mort de Victor Considérant, survenue le 27 décembre 1893, a ramené un moment l'attention du public sur le fouriérisme ou plutôt l' « école sociétaire, » comme elle s'appelle. Le volume, rédigé de concert par un vétéran de l'école, M. Hippolyte Destrem, et un jeune adepte, M. A. Albaiza, sous le titre de : *Histoire de l'ecole sociétaire fondée par Charles Fourier*, nous apprend qu'elle n'a jamais cessé d'exister malgré les échecs de toutes les tentatives de phalanstère en Europe et en Amérique. Elle a actuellement un organe mensuel : *La Rénovation*, et de

loin en loin paraissent quelques livres et quelques brochures. L'historique de l'école, l'exposé de sa doctrine, l'aperçu des réformes pratiques qu'elle préconise pour nous faire passer du triste état de « civilisation » au « garantisme, » qui doit lui-même nous acheminer à l'état d'« harmonie, » sont présentés par M. A. Alhaiza dans un excellent style et avec beaucoup d'habileté. On n'y trouve rien de la haine et de la grossièreté qui éclatent dans chaque page des productions des écoles socialistes ordinaires. Des vues ingénieuses y abondent et sont intéressantes à relever si on les dégage du système auquel leurs auteurs les attachent. En somme les fouriéristes actuels ont jeté par-dessus bord les rêves de rénovation du système planétaire du maître; ils ont aussi fort adouci les formules de sa doctrine sur la femme. Tout cela est discrètement indiqué et il sera bon, pour être bien au fait des choses, de rapprocher de cet exposé l'intéressant volume que M. Gide a publié sur Fourier dans la *Petite Bibliothèque économique* de Guillaumin. Malgré la confiance avec laquelle M. H. Destrem et M. Alhaiza croient que le monde marche vers « la rénovation économique, politique, religieuse, qui est le but triple et unitéiste à la fois de l'école sociétaire, » elle est une quantité négligeable dans le mouvement socialiste contemporain; mais on doit reconnaître qu'elle a eu une influence réelle, il y a quarante ans, sur la fermentation d'idées d'où il est sorti.

5. — M. E. de Pompery est aussi un disciple de Fourier. Dans les trois opuscules, d'ailleurs très bien écrits, qui composent son volume : *Le Dernier Mot du socialisme rationnel*, il soutient que le but des collectivistes, blanquistes et révolutionnaires, qui est aussi le sien, à savoir la socialisation de tous les moyens de production y compris la terre, peut être atteint seulement par l'évolution et non par la violence. Cette évolution se réalisera quand on aura substitué au « travail-peine » le « travail-fonction » essentiellement agréable par sa diversité et sa spontanéité. C'est ce à quoi pourvoit l'organisation du phalanstère à laquelle l'auteur cherche un modèle dans la fameuse abbaye de Thélème imaginée par Rabelais.

6. — *La Mutualité par l'État*, dont M. Auguste Mazimann esquisse le plan en quelques pages, est inpirée par les doctrines de Proudhon. Elle peut donner une idée des théories mutualistes qui ont eu leur part dans le mouvement socialiste de 1850 à 1890, mais qui sont aujourd'hui oubliées et bien dépassées.

7. — C'est contre le socialisme actuel, le socialisme collectiviste et révolutionnaire que M. Yves Guyot continue sa lutte avec une vigueur de dialectique puissante et un courage moral auquel il faut d'autant plus rendre hommage qu'il est obligé de combattre ses anciens amis. Comme dans *la Tyrannie socialiste*, dans *les Principes de 89 et le socialisme*, il prend corps à corps les sophismes et les utopies socialistes et les dé-

molit en montrant les erreurs de fait sur lesquelles ils reposent, les impossibilités pratiques auxquelles ces utopies se heurtent et enfin l'abîme de servitude dans lequel le triomphe socialiste jetterait le peuple et la rétrogradation matérielle qui s'ensuivrait. Pour les lecteurs du *Siècle* et le public spécial auprès duquel M. Yves Guyot a surtout crédit, ce peut être un bon procédé de polémique que de montrer le démenti radical que le socialisme vient, au bout d'un siècle, donner à l'idéal poursuivi en 1789. Mais en allant au fond des choses il n'en est pas moins vrai que le rationalisme religieux et social, posé par la *Déclaration des droits de l'homme*, est la vraie cause de la naissance et du développement du socialisme. La religion seule, en effet, avec les perspectives d'une autre vie, peut faire pratiquement accepter, à ceux qui ne sont pas bien partagés ici-bas, l'inégalité des conditions ; d'autre part, quoique le but individuel dans l'organisation sociale doive être prépondérant, il ne doit pas cependant faire oublier le lien de fraternité qui relie les hommes les uns aux autres, dès cette vie. Ce mot de « fraternité » n'est sans doute, pour M. Yves Guyot, qu'une expression émotionnelle ; mais pour les chrétiens et les vrais philosophes, il exprime une réalité positive qui doit se manifester par les œuvres de charité et par des institutions protectrices des faibles. Ces institutions ne suppriment pas l'inégalité des conditions ; la réalisation de l'idée de fraternité n'étouffe pas le but individuel que chacun doit pouvoir poursuivre librement, comme le prétendent, consciemment ou non, nos socialistes chrétiens contemporains ; mais la charité et la protection des faibles sous la loi de Dieu reconnue et acceptée par une société sont pour elle une garantie essentielle de paix et d'harmonie. Il faut du reste savoir gré à M. Yves Guyot, dans ce nouveau volume, d'exprimer quelques doutes au sujet de l'utilité des journées révolutionnaires (p. 224). Il devient peu à peu un homme de gouvernement. Malgré les réserves de principes que nous avons dû faire, ce livre est utile à propager, au moins dans certains milieux. Il pourra fournir maint excellent thème à nos jeunes conférenciers populaires.

8. — *Le Crime social*, de M. Maurice Zablet, est un témoignage du détraquement cérébral propagé par les discussions sur la question sociale. L'écrivain qui a pris ce pseudonyme a beaucoup de lecture, comme en témoignent de nombreuses citations visiblement détachées d'un recueil de pensées et de morceaux choisis fait de longue date. Il est catholique : Il cite souvent les encycliques du Pape et même saint Thomas ; mais on pourra juger de la manière dont il les comprend par la page 245, où il reproche violemment au clergé français contemporain de « faire trop souvent un métier : Il dit la messe, prêche, baptise, confesse, marie, enterre ; il veut bien penser à notre âme, mais il oublie notre corps.... Ah ! la chasteté est une belle vertu pour le prêtre catholique ; mais, quand nous le voyons si peu charitable, nous serions tentés de lui en

reprocher la culture trop exclusive. Eh! lui dirions-nous, si nous l'osions, lutinez si vous voulez et si vous pouvez votre gouvernante dix fois par jour; mais, pour Dieu, ne fermez ni votre main ni votre cœur au malheureux qui s'adresse à vous. Faites le bien, faites-le largement, et toutes les autres vertus vous seront données par surcroît.... La pratique des œuvres charitables, n'est-ce pas le meilleur moyen de préserver des séductions charnelles? » Le chapitre sur la magistrature est à la hauteur de celui-ci : il atteint en violence les pires pamphlets anarchistes; et cela sous prétexte que tous les maux de la société ont pour cause les lois civiles, la loi humaine, tandis que la loi de Dieu devrait seule régner !

L'économie politique de M. Zablet est à l'avenant : il réserve pour un prochain volume l'exposé de son système. Dans celui-ci il se borne à prétendre établir que la misère a pour cause exclusive l'organisation actuelle de la société; « que le capital exploite le travail...., active, ralentit ou arrête *à son gré* toutes les entreprises, donne ou refuse du travail à l'ouvrier qui est à sa merci. » Avec sa profession bruyante de catholicisme, l'auteur est visiblement gêné par l'enseignement de l'encyclique de Léon XIII sur la propriété. Il s'en tire en disant que le Pape « n'a pas entendu prendre la défense du vol sous le nom de propriété. Le point précis réside dans cette distinction entre la propriété vraie et légitime et ce qui n'est, sous le nom usurpé de propriété, que le vol » (p. 173). Et il part de là pour reproduire le vieux sophisme de Proudhon sur l'amortissement du capital par l'intérêt, de la propriété par la rente. En payant un loyer pendant un certain temps, les locataires et les fermiers sont devenus les propriétaires légitimes, et ceux qui, leur ayant originairement loué, continuent à rester en possession de par la loi, sont les vrais voleurs.

9. — L'ouvrage de M. Preveraud : *L'Église et le Peuple*, écrit en 1872, ne se rattache en rien à ce mouvement d'idées, si ce n'est par le titre, que le libraire acquéreur d'un vieux stock d'exemplaires a cru devoir mettre sur le nouveau brochage avec une date fausse. L'auteur est au courant de la doctrine de l'Église; il écrit avec convenance et modération, comme les catholiques de cette époque s'y croyaient obligés; mais au milieu de beaucoup d'idées justes il a celle de vouloir supprimer — moyennant une juste et préalable indemnité — la propriété privée du sol bâti et non bâti. Il voudrait la transférer aux communes, qui en feraient des exploitations rationnelles affermées de dix ans en dix ans au plus offrant et dernier enchérisseur; la production agricole, et partant la population possible, en seraient fort augmentées selon lui. M. Preveraud aura été très flatté s'il a pu savoir que Henri George avait élaboré le même système en 1880 et a été condamné par l'Église, qui entend un peu mieux que lui les intérêts du peuple. Mais *habent sua*

fata libelli; malgré sa nouvelle couverture et son titre à effet, notre littérateur campagnard n'arrivera pas à la célébrité du socialiste américain.

10-11. — Les deux ouvrages que la librairie Grasilier met en vente en même temps se réfutent réciproquement. Nous laissons de côté, comme étrangers à notre sujet, les attaques très vives de M. Charpillet contre *la Politique de Léon XIII* en France contenue dans l'encyclique *Au milieu des sollicitudes*, ainsi que l'éloge qu'en fait M. J. de B. Nous remarquerons seulement que ce dernier ne craint pas, à l'encontre du Pape, de se prononcer pour la séparation de l'Église et de l'État en France et la dénonciation du Concordat. Cela suffit pour indiquer que le « catholicisme libéral » n'est plus une erreur aussi démodée qu'il le prétend. Au point de vue social, M. J. de B. croit interpréter la pensée de Léon XIII en disant : « Soyons franchement socialistes. » Le « socialisme chrétien » n'est donc pas, lui aussi, une expression de guerre. En admettant, contre toute possibilité, qu'il fût jamais adopté par des représentants de l'Église, comme l'auteur de cette brochure semble l'insinuer des cardinaux Manning et Gibbons et de l'archevêque Ireland, l'antagonisme radical du socialisme contre le christianisme ne cesserait pas. Voici en effet M. Charles Charpillet, bien savant, il est vrai, pour un socialiste, qui prétend, en son livre intitulé : *Les Erreurs de Léon XIII dans l'encyclique « De conditione opificum,* » que l'infaillibilité du Pape ne peut pas s'appliquer aux rapports moraux naissant des faits économiques; il en appelle à un futur concile de la déclaration doctrinale faite par Léon XIII que la propriété privée du sol est de droit naturel. Selon lui, la justice et le progrès exigent l'établissement de la propriété collective. M. Charpillet s'élève également contre les enseignements du Pape relatifs aux conseils évangéliques. Voilà qui était cependant bien de son domaine ! Il est impossible de mieux démontrer par le fait l'échec auquel sont vouées toutes les tentatives de socialisme chrétien. Le Saint-Père lui-même a récemment donné le meilleur commentaire de cette encyclique, quand, recevant un grand industriel américain protestant, il lui a déclaré qu'elle reproduisait seulement l'enseignement traditionnel du christianisme sous une forme appropriée à l'état actuel des faits sociaux : *Non nova, sed nove.*

12. — Une excellente pensée que Léon XIII a indiquée lui-même dans une de ses premières encycliques, *Auspicato*, du 17 septembre 1882, est de revivifier le tiers ordre franciscain et de tourner son activité du côté des œuvres ouvrières. Dans ce but, nous dit l'Avant-propos de la brochure *les Frères mineurs, le tiers ordre franciscain et le Capitalisme*, une commission de membres de l'observance franciscaine et du tiers ordre s'est réunie en juillet dernier au Val-des-Bois. Comme moyen de propagande, elle publie une petite brochure contenant : 1° un historique sommaire mais exact de la vie de saint François, de la création du tiers

ordre et des diverses vicissitudes et réformes de l'ordre franciscain; 2° un aperçu de l'action sociale du tiers ordre au XIII° siècle, qui est exact également, quoique ne tenant pas compte des autres facteurs en jeu à cette époque; 3° une élucubration empruntée à une revue marseillaise, *le XX° siècle*, dans laquelle, sous prétexte d'esquisser ce que doit être aujourd'hui l'action du tiers ordre, l'auteur anonyme prétend que l'ouvrier est le serf du capital, que la productivité du capital est illégitime, et qu'enfin le tiers ordre doit s'organiser en guerre contre le capitalisme. Un franciscain italien, le P. Ignace Jeiler, qu'on nous dit être un grand théologien, dans une lettre d'approbation, essaie d'expliquer ce que *le XX° siècle* entend par « capitalisme, » sans arriver à l'éclaircir. Il nous paraît peu au courant des faits économiques contemporains auxquels il prétend appliquer des sentences des scolastiques. Ce sont toujours des mots et non des choses. C'est un grand tort d'avoir dans le titre même d'une brochure de propagande, destinée à un but excellent en soi, employé une expression aussi équivoque et aussi capable de provoquer des idées fausses que celle de *capitalisme*. Les quelques mots de réserve par lesquels la commission en question essaie de dégager sa responsabilité sont très insuffisants. C'est en créant des œuvres de bien et non en faisant des théories que saint François a régénéré la société. Nous devons, en terminant, constater qu'aucun membre de l'ordre des capucins, qui est le rameau le plus nombreux et le plus vivant de l'ordre franciscain, n'a pris part à la conférence sous le patronage de laquelle cette brochure est publiée.

13. — Écrit au lendemain de la conférence de Berlin, le volume de M. Paul Boilley sur *la Législation internationale du travail* a le mérite d'être original : il a en effet pour auteur un industriel, et quoique très grand admirateur de Benoît Malon, quoique aussi impie que pourrait l'être un vrai socialiste, M. Boilley connaît pratiquement les choses de l'industrie. Il s'attache spécialement à la journée de huit heures et au minimum de salaire, qui sont les deux points fondamentaux de la thèse de la législation internationale du travail. Les arguments qu'on apporte en leur faveur ne sont, selon lui, « qu'un faisceau de paradoxes : — paradoxe, le choix du chiffre de huit heures, qu'on ne peut justifier sérieusement ;— paradoxe, le minimum de salaire; — paradoxe, la suppression du chômage qu'on essaie de faire marcher parallèlement avec l'intensité du travail; — paradoxe, l'augmentation de production résultant de la diminution dans le temps de travail; — paradoxe, la prétention de généraliser l'intensité qu'on croit applicable indistinctement à tous les travaux; — paradoxe, la promulgation d'une loi dont l'éludation sera extraordinairement facile; —paradoxe, le surmenage qu'on croit inhérent à l'usine, quand il réside surtout dans le petit atelier en chambre; — paradoxe, la dégénérescence attribuée exclusivement aux longues journées, sans mentionner ni sup-

primer les autres causes ; — paradoxe, l'espoir de faire une loi unique et internationale ; — paradoxe, la loi d'airain des salaires ; — paradoxe, de compter sur la journée de huit heures pour modifier la situation asservie du prolétariat ; — paradoxe, de donner à l'ouvrier du temps quand c'est surtout d'argent qu'il a besoin. » La réfutation de chacun de ces paradoxes est l'objet d'un chapitre spécial : celui sur *la Surproduction* est particulièrement remarquable. M. Paul Boilley n'est nullement hostile aux réformes en faveur de la classe ouvrière et particulièrement à l'allégement du poids du travail manuel ; mais il l'attend d'un progrès dans les mœurs en ce qui touche la répartition du produit commun de l'industrie se combinant avec les progrès de la technique. Seulement l'agent de ce progrès ne peut pas être l'évolution, mot vide de sens, mais les forces morales de la civilisation chrétienne.

14. — M. Léon Milhaud condamne le collectivisme dans une discussion à la fois serrée et modérée comme devant aboutir à la misère pour tous et à la liberté pour personne ; mais il regarde comme insuffisante la théorie libérale selon laquelle le libre débat des parties devrait suffire à ajuster pour le mieux les rapports sociaux ; l'État doit, selon lui, se préoccuper de réprimer les abus et soutenir les faibles dans leurs efforts pour améliorer leur sort. Ce point de vue fort juste le guide dans son examen des « réformes possibles et pratiques » dans *les Questions ouvrières*. Il examine toutes les lois et tous les projets de loi qui occupent le Parlement, d'une manière sommaire, mais en donnant toujours la raison décisive. Il serait fort à souhaiter que nos législateurs s'inspirassent de ses idées.

15. — Le docteur Lavrand, professeur de médecine à l'Université catholique de Lille, étudie d'une manière complète et judicieuse les causes du *Faible Mouvement de la population* ou, pour mieux dire, de la faible natalité *en France ;* car, comparée aux autres pays, la mortalité n'est pas excessive et la nuptialité est élevée. Il fait justement une part aux causes hygiéniques, notamment à la propagation de la syphilis ; aux causes morales, telles que le divorce et le goût excessif du bien-être ; aux causes légales, le service militaire universel, le partage forcé des successions, qui poussent certaines classes de la société à la stérilité systématique. Là, en effet, est le nœud de la question ; par conséquent le rétablissement de la religion dans les mœurs est le seul remède adéquat au mal, ce qui n'empêche pas qu'on ne doive remédier aux autres causes dans la mesure du possible. Les réformes préconisées par M. H. Lavrand sont scientifiques et inspirées par un grand sens pratique.

16. — Sous une forme humoristique, M. Roger-Milès traite rapidement, mais presque toujours avec un grand bon sens, maintes questions intéressant la famille et l'ordre social. Nous citons seulement quelques-uns de ses chapitres aux allures alertes : *La Femme indépendante* —

le Mari de l'authoress — les Brevets de misère — les Abus de l'éducation masculine donnée aux femmes — les Séquestrations sous prétexte de folie — les Fiancées du bagne — les Exhibitions malsaines de sauvages — les Petits Mendiants — la Traite des enfants — la Propagation de la criminalité par les récits du crime — l'Hypocrisie légale qui fait punir la bigamie quand le divorce est sanctionné par la loi, et au sujet de laquelle M. Roger-Milès dit : « Divorce et bigamie, cela se vaut : cela rentre dans la série — et elle est nombreuse — des ménages à trois. » Ce mot spirituel donne une idée de la manière de l'auteur : il défend la morale et la raison d'une façon fort libre, en prenant texte des « faits parisiens » et en se mettant en plein sur le terrain du boulevard. Mais une plume comme la sienne n'est pas un auxiliaire à dédaigner pour les moralistes de profession.

17. — Les assurances sur la vie convenablement pratiquées sont un des moyens les plus sûrs d'asseoir la famille et de créer de bonnes mœurs domestiques. Leur application aux classes ouvrières est l'un des grands problèmes du temps. M. P. de Chamberet étudie fort bien ces deux aspects du sujet. Il recommande spécialement la forme de l'assurance mutuelle, qui est représentée en Angleterre et aux États-Unis par de nombreuses sociétés, en France par la *Mutuelle-Vie*.

18. — M. Nève nous donne une fort bonne étude sur la question monétaire. Sa conclusion très scientifique est qu'il est impossible de maintenir l'or et l'argent monnayé avec un rapport fixe de valeur ; un seul métal peut servir d'étalon de la valeur : l'autre ne peut avoir qu'une valeur mobile que l'autorité publique devrait constater périodiquement d'après les variations du prix du métal sur le marché. Mais est-ce l'or ou l'argent qui sera l'étalon ? M. Nève se prononce pour l'argent, la pièce d'or dite de vingt francs devant avoir, selon lui, une valeur mobile fixée tous les mois. Ce système, préconisé sous le Directoire et même en l'an XI, au Conseil d'État, par les hommes les plus compétents, pouvait être judicieux au commencement de ce siècle, quand l'or était en petite quantité. Aujourd'hui il est, selon nous, impraticable pour les pays de la civilisation occidentale. M. Léon Walras, dont M. Nève semble ignorer les beaux travaux, est bien plus dans le vrai quand il propose de faire, de l'or, l'étalon fixe de valeur, conformément à la réalité des choses, et de faire varier la valeur libératoire de l'argent conformément au cours du commerce. Une solution moins scientifique, mais beaucoup plus pratique pour le moment, est de réduire l'argent au rôle de monnaie d'appoint à valeur conventionnelle fixe, mais à force libératoire limitée. C'est celui qu'après d'autres économistes, nous avons indiqué dans notre ouvrage *le Capital, la spéculation et la finance au XIXe siècle*.

19. — Pour un esprit de quelque portée, il est difficile de séparer l'étude, dans le présent et dans le passé, des questions économiques de

celles des grands problèmes religieux et sociaux. Leur ensemble constitue la science sociale. Émile de Laveleye l'embrassait avec une grande souplesse, et son incessante activité le portait tantôt sur une branche de la science, tantôt sur l'autre, en sorte qu'on peut se demander s'il n'était pas plutôt publiciste qu'économiste. Les articles de revues que l'on a rassemblés dans ce premier volume vont de 1861 à 1875, et touchent aux principales questions de la politique contemporaine. Parmi ces *Essais et études* se trouvent deux pamphlets qui eurent en leur temps un grand retentissement : *Le Parti clérical en Belgique*, écrit en 1872, et *le Protestantisme et le catholicisme dans leurs rapports avec la liberté et la prospérité des peuples*, publié en 1875, et que les loges et les sectes protestantes ont fait traduire à l'envi dans toutes les langues. Nous constatons avec peine, dans les notes que l'auteur ou les éditeurs ont ajoutées, qu'il n'a tenu aucun compte des critiques dont il fut l'objet. La principale, par sa partie philosophique et sa solide érudition, est celle du baron de Hauleville. Nous relevons encore dans ce volume un article intitulé : *La Crise de 1873* en France, qui parut dans l'*Indépendance belge* en novembre 1873, au moment où la restauration monarchique semblait devoir s'accomplir. On y verra à quel point tous les intérêts révolutionnaires dans le monde entier la redoutaient. Vingt et un ans passés n'ont en rien changé les positions réciproques de la maçonnerie et du catholicisme, de la Révolution et de la cause de la réforme sociale. En lisant ces aveux d'un adversaire sincère mais implacable de l'Église, il n'est pas de Français intelligent qui ne comprenne la nécessité de se rattacher à la cause de la monarchie traditionnelle.

20. — Le *Staatslexikon* publié pour la *Gœrres-Gesellschaft*, par le grand éditeur Herder, de Fribourg-en-Brisgau, embrasse tout le cadre de la science sociale. Chaque question est traitée à la lumière des doctrines chrétiennes. Cela n'empêche pas tel ou tel auteur d'émettre des opinions économiques plus ou moins discutables; mais au moins les points dominants sont fixes, et, comme chaque article a été confié à un écrivain connu par des études préalables spéciales, le *Staatslexikon* approche du genre de perfection que comporte une œuvre de ce genre. Nous avons particulièrement remarqué dans les 27e, 28e et 29e livraisons, qui appartiennent au tome III, les articles sur la *législation rurale*, les *cultivateurs*, l'*économie rurale*, de M. Ramm; sur le *régime féodal*, de M. Bruder; sur les *apprentis*, sur les *compagnons* et les *Gesellenvereine* fondés par le chanoine Kolping, par M. Mehler; sur le *libéralisme*, l'*humanité* et l'*humanitarisme*, sur les *droits de l'homme*, par M. Stœckl; sur l'*opinion publique et la presse*, par M. Bruder; sur le *crime de lèse-majesté*, sur le *militarisme*, l'*armée*, la *marine*, sur la *monnaie*, par M. Heev. Des notices économiques et géographiques sur le *Mexique*, *Lubeck*, le *Luxembourg*, des bio-bibliographies très bien faites de Locke,

Leibnitz, Montesquieu, entre autres, complètent les articles doctrinaux.

21. — La dissertation sur *l'Autorité politique dans la société contemporaine* a servi à M. Ed. Sanz y Escartin de discours de réception à l'Académie royale des sciences morales et politiques de Madrid, et il faut féliciter cette Académie, au lieu d'écouter des notices biographiques, à qui leur caractère d'oraisons funèbres enlève toute autorité, de mettre ses nouveaux membres à même de produire une œuvre originale dans une solennité qui leur ouvre une large publicité. Nous avons déjà, à plusieurs reprises, signalé dans le *Polybiblion* les travaux économiques de M. Sanz y Escartin. Les quelques réserves que nous avons dû faire sur certains points tenaient à ce que l'auteur est plutôt philosophe qu'économiste par sa tendance d'esprit et son éducation. Dans le sujet qu'il traite aujourd'hui, c'est une condition de supériorité. M. Sanz y Escartin touche à toutes les grandes questions de droit public contemporaines. Il le fait avec une grande élévation et un sens pratique très précis. Il part nettement des principes chrétiens et il aurait pu prendre à juste titre pour épigraphe ces belles paroles du jurisconsulte romain : *Nos veram philosophiam non simulatam affectantes.* CLAUDIO JANNET.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

(2e PARTIE)

23. *La Mère Angélique, abbesse de Port-Royal, d'après sa correspondance*. par GUILLAUME DALL. Paris, Perrin, 1893, in-12 de VIII-318 p., 3 fr. 50. — 24. *Histoire populaire illustrée du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort*, par l'abbé H. BOUTIN. Paris, Haton, 1893, in-8 de XII-260 p., 2 fr. — 25. *Vida del venerable diácono Don Clemente Riera*, por D. JAIME COLLELL. Barcelona, Subirana, 1893, in-18 de XXIV-260 p. — 26. *Le Bienheureux Antonio Baldinucci de la Compagnie de Jésus*, par le P. CHARLES CLAIR, S. J. Paris, Duret, 1894, in-16 de 163 p., 2 fr. 50.—27. *Le R. P. Joseph Passerat et les Rédemptoristes pendant les guerres de l'Empire*, par le R. P. DESURMONT, de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur. Paris, Retaux, 1893, in-8 de 416 p., 4 fr. — 28. *Vie du vénérable Vincent-Marie Strambi, évêque de Macerata et Tolentino, de l'Institut des Passionistes*, par le R. P. LOUIS-TH. DE JÉSUS AGONISANT, du même ordre. Lille, Société de Saint-Augustin, s. d., in-12 de XIV-246 p., 3 fr. — 29. *Mgr de Miollis, évêque de Digne*, par Mgr RICARD, avec des Notices sur la famille de Miollis, par CH. DE RIBBE. Paris, Dentu, 1893, in-12 de 346 p., 3 fr. 50. — 30. *Vie du vénérable François-Régis Clet, martyrisé en Chine le 18 février 1820*, par M. DEMIMUID. Paris, Gaume, 1893, in-8 de 435 p., 7 fr. 50. — 31. *Vie du T. R. Père Jean-Baptiste Rauzan, fondateur de la Société des Missions de France*, par le P. A. DELAPORTE. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1892, in-16 de III-416 p., 1 fr. 50.—32. *Vie du R. P. Muard, fondateur des Pères de Pontigny et du monastère des bénédictins de la Pierre-qui-Vire*, par le R. P. Dom JOSEPH BOUCHARD, O. S. B. Paris, Retaux, 1893, 2 vol. in-16 de XXXI-409 et 430 p., 6 fr. — 33. *Les Cinquante-deux Serviteurs de Dieu, français, annamites, chinois, mis à mort pour la foi en Extrême-Orient, de 1815 à 1856, dont la cause de béatification a été introduite en 1840, 1843, 1857*, par A. LAUNAY, des Missions étrangères. Paris, Téqui, 1893, 2 vol. in-8 de XII-351 et 344 p., 7 fr. — 34. *Un Chevalier-apôtre. Célestin-Godefroy Chicard, missionnaire du Yun-Nan*, par le R. P. JEAN-EMMANUEL DROCHON. Paris, typ. augustinienne, 1894, gr. in-8 de III-432 p. avec vign., carte et 4 portraits, 2 fr. — 35. *Les Grands Évêques de l'Église de France au XIXe siècle*, par Mgr RICARD, 3e série. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1893, in-8 de 261 p. avec portraits,

3 fr. — 36. *La Vénérable Philomène de Sainte-Colombe, religieuse minime déchaussée, sa vie et ses écrits*, par le P. Pie de Langogne Paris, Maison de la Bonne Presse. 1893, in-16 de xvi-256 p., 1 fr. 50.— 37. *Le T. Ch. Frère Trivier, de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes*, par Mgr Ricard. Lyon, Vitte, 1894, in-12 de xvi-219 p., 2 fr. 50.— 38. *Le R. P. de Ponlevoy, S. J. Sa vie. III. Opuscules et lettres*, par le R. P. Alexandre de Gabriac. Paris, Retaux, 1893, in-12 de 452 p., 4 fr. — 39. *Léon Ducoudray, martyr de la Commune*, par les PP. Daniel et Mercier. Paris, Retaux, 1893, in-12 de xii-344 p., 3 fr. 50. — 40. *Les Chrétiens célèbres au XIXe siècle*, par A. Larthe. Tours, Cattier, 1894, 2 vol. in-8 de 126 p. chacun, 2 fr. — 41. *Les Sœurs de Charité. Sœur Rosalie, sœur Marthe*, par Bournand. Tours, Cattier, 1894, in-8 de 118 p., 1 fr. — 42. *Les Sœurs dans les pays lointains*, par le même. Tours, Cattier, 1894, in-8 de 126 p., 1 fr. — 43. *Les Sœurs martyres*, par le même. Tours, Cattier, 1894, in-8 de 131 p., 1 fr. — 44. *Histoire d'une âme, ou les Quatre dernières Années de Mlle Charlotte de Mesgrigny, du tiers ordre de Saint-François*, par l'abbé P.-F. Escalle. Paris, Haton, in-18 de x-204 p., 1 fr. 50.— 45. *Michel Epitalon, diacre*, par le P. Charles Groffier. Lyon, Vitte, 1893, in-8 de vii-261 p., 3 fr. — 46. *Un Apôtre laïc, Edouard Lefort*, par l'abbé Huard. Paris, Taffin-Lefort, s. d., in-12 de xiv-432 p., 2 fr. 50. — 47. *Vie de M. de Cissey, promoteur de l'Œuvre dominicale de France*, par Mme L. Bastien. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 308 p., 1 fr. 50. — 48. *Paul Lamache, l'un des fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul*, par Paul Allard. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de iv-273 p., 2 fr. 50. — 49. *Eugène Boré, supérieur de la Congrégation de la Mission et des filles de la Charité*, par Léonce de la Rallaye. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de vii-301 p., 5 fr. — 50. *Cinquante Ans de ministère paroissial et d'autorité épiscopale en Anjou. Mgr Angebault et Mgr Freppel*, par J. Subileau, curé-doyen de Montreuil-Bellay. Paris, Flammarion, 1894, in-8 de viii-336 p., 5 fr. — 51. *Histoire du cardinal Pitra, bénédictin de la Congrégation de France de l'abbaye de Solesmes*, par Dom Fernand Cabrol, prieur de Solesmes. Paris, Retaux, 1893, in-8 de xx-432 p., 6 fr. — 52. *S. E. le cardinal Foulon. Sa vie et ses œuvres*, par Mgr Émile Lesur et François Bournand. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de 415 p., 5 fr.

23. — Tout ce qui touche à Port-Royal a encore le privilège d'intéresser et de mettre en mouvement des plumes plus ou moins autorisées. M. G. Dall, après bien d'autres, a voulu faire revivre la Mère Arnaud, la célèbre abbesse, qui fut une des grandes figures de l'ordre. Tour à tour elle fut abbesse à Port-Royal (à l'âge de neuf ans), à Maubuisson et à Port-Royal. Elle avait une haute intelligence administrative et devint réformatrice de beaucoup d'excès au sein de difficultés extraordinaires. L'auteur semble s'excuser d'aborder ce portrait, après Sainte-Beuve; mais il faut reconnaître qu'il l'a placé sous un jour nouveau : c'est la Mère Arnaud d'après sa correspondance. Disons tout de suite qu'il n'a pas traité *Mère Angélique*, comme il intitule son livre (pourquoi pas Mère Arnaud?), avec la gravité de touche qu'un tel modèle exigeait. La phrase est d'un modernisme singulier, pour ne rien dire de plus. En voici un exemple : « Enfant d'une maturité précoce, rêvant réformes à l'âge des poupées, abbesse incomparable au sortir de l'adolescence, dans sa vieillesse modèle de la sainte religieuse après avoir illustré le commandement, en ces trois périodes son image se détache vigoureuse, non seulement sur les silhouettes veules et falotes des nobles dames qui venaient la visiter en sa retraite, mais sur les figures austères de ses compagnes.... Tel le crucifix rouge raye le scapulaire blanc (?!) » (p. 2). Puis, des expressions qui ne sont pas de bonne com-

pagnie ou de bon style. Ainsi « moinillon, nonnes, » qui reviennent souvent. Que signifient ces « anathèmes fouaillant, » cette violence « qui se bourre de la faconde héréditaire? » (p. 33). « Arnaud tenaille sa fille du fer rouge de son adieu; » les « éclairs rapides » (p. 36) ? etc. Le vrai mérite de l'ouvrage nous paraît être dans les lettres souvent citées de la Mère Angélique, dont on aurait pu tirer un meilleur parti.

24. — M. l'abbé Boutin n'est point un nouveau venu parmi les hagiographes de notre époque. Son histoire de Grignon de Montfort a un double but : l'édification du « sanctuaire » de l'âme, en même temps que celle de l'église de Saint-Laurent-sur-Sèvre, où se trouve le tombeau du bienheureux. Celui-ci fut un missionnaire et un amoureux de la croix de Jésus-Christ. Il eut toutes les excentricités, la folie de la croix. Aussi fut-il méconnu, persécuté, interdit même. On le prendrait volontiers pour un compagnon de saint François d'Assise ou de saint Dominique; comme eux, grand thaumaturge, émule du premier dans son amour de la pauvreté, et du second par son zèle à propager la dévotion du saint Rosaire. Il fut particulièrement l'apôtre de la Bretagne et du Poitou; la capitale sensuelle et sceptique entendit les accents de sa sainte parole; il alla à la Salpêtrière, à l'hôpital Saint-Louis, partout où gisent rebutées les « balayures » de ce monde, et partout il fit jaillir des larmes de pénitence. Il fut un convertisseur et un fondateur d'ordre. Il fut le père de cette congrégation, admirable de dévouement, des Filles de la Sagesse, qui, nées dans la tribulation, comptent aujourd'hui plus de quatre mille trois cents religieuses répandues dans les deux mondes. Cette *Histoire populaire illustrée du bienheureux Grignon de Montfort* respire un parfum de piété uni à une science de bon aloi. L'auteur en a éliminé les réflexions ascétiques trop longues, défaut si ordinaire aux hagiographies ecclésiastiques. Il a présenté avec une onctueuse simplicité les actions de son saint, d'autant plus digne d'admiration qu'il s'est élevé avec plus de courage au-dessus des préjugés de son siècle. C'est ce que n'ont point assez fait ses précédents biographes. Ils se sont crus obligés d'excuser les exagérations de cet apôtre de la croix, comme si la folie de la croix n'avait pas été la caractéristique du divin Rédempteur.

25. — Le vénérable diacre *Clemente Riera* (1658-1682), dont la vie est le deuxième volume de la Bibliothèque historique du diocèse de Vich (Catalogne), était natif de Vich, et mourut religieux de la Chartreuse royale de la *Scala Dei*. Son existence peut être comparée à celle de sainte Thérèse dans ses rapports avec Dieu. Comme elle, il connut toutes s angoisses de l'amour divin qui éprouve les cœurs fidèles. Comme elle ssi, il éprouva les délices de l'union intime de l'âme à son Dieu. Son eur fut transpercé par la flèche de l'amour infini; toute son âme mou- it mystiquement et n'eut d'autre sentiment, d'autre pensée fixe que le ieu qui lui faisait endurer tout le martyre de l'amour ravi en Lui. Il

écrit à un ami : « Ay carissimo padre ! qué cruel y penetrante martirio es el del amor.... Es este un retrato vivo de lo que padecen las almas en el purgatorio. » Ce petit livre fera grand bien aux âmes qui marchent dans les chemins difficiles de la perfection et de la contemplation. Elles y trouveront douceur, force et consolation. L'évêque de Vich, en lui donnant son approbation, a accordé quarante jours d'indulgences à tous ceux de ses diocésains qui liraient ou entendraient lire avec piété un chapitre ou un paragraphe de ce livre édifiant.

26. — *Antonio Baldinucci*, Florentin d'origine (1624-1717), a reçu les honneurs de la béatification le 25 mars 1893. Il fut un apôtre qui, par l'originalité de son caractère et de son éloquence, ses mortifications effrayantes et les moyens singuliers dont il usa pour ramener à Dieu le pécheur, nous rejette en plein moyen âge Dans toutes ses missions, il commençait par le catéchisme ; puis venaient les instructions vives, entraînantes. Sa méthode, à recommander, puisqu'elle convertissait, c'était de n'avoir presque qu'un argument qu'il retournait sous toutes ses faces. « J'estime, disait-il, que pour convertir les âmes il faut parler à l'imagination et au sentiment : un argument solide et pas plus. La maxime chrétienne s'imprime mieux alors dans le cœur, surtout si elle est répétée sous des formes variées et sensibles. » Parfois il recourait à des leçons de choses. En prêchant sur la mort, il prenait en main un crâne. A cette fougue apostolique il joignait une prudence et un art consommés dans la direction des consciences. Le P. Ch. Clair déroule cette vie d'apôtre sous les yeux du lecteur avec cette belle simplicité de phrase et cette discrétion de style qui rappellent notre grand siècle littéraire. Tout chrétien se trouvera bien de lire cette histoire, mais spécialement le prêtre, le religieux, le missionnaire, et, dans le monde, ceux et celles qui se vouent au service du prochain.

27. — Pour juger l'œuvre que le *R. P. Joseph Passerat*, rédemptoriste, répandit, dirigea avec tant de difficultés en des temps troublés, il est utile de savoir qu'il accomplit pendant la période révolutionnaire son travail de missionnaire et de directeur de la congrégation du Saint-Rédempteur. La devise de cette bienfaisante congrégation est : *Misit nos evangelizare pauperibus*. Le P. Passerat fut le vrai rédemptoriste, tel qu'il avait été conçu par son Père spirituel, l'illustre fondateur, saint Alphonse de Liguori. Dieu avait abondamment accordé les plus hauts dons au P. Passerat : avec quelle éloquence sans recherche il prêchait la perfection chrétienne ! Doué d'un bon sens exquis, porté par goût vers la spiritualité, et éclairé d'en haut, il brilla toute sa vie dans l'art d'instruire et de diriger les âmes. Ses maximes et ses lettres respirent un parfum qui fait songer à saint François de Sales. Il y parle de Dieu et de la vertu avec une profondeur et une justesse dont les saints ont eu seuls le secret. Pendant vingt ans il sema dans l'exil et la persécution les humbles

germes de son Institut; mais il vit cesser l'orage et les fils de Saint-Alphonse, par ses soins courageux, pénétrèrent en France, dans la haute Italie, en Portugal, en Bavière, en Hollande, en Angleterre, en Amérique. Il fut supérieur pendant cinquante-trois ans, puis, les dix dernières années de sa vie, il rentra dans les rangs de ses frères, où il vécut en saint au milieu des épreuves de toute sorte. Son histoire est donc une bonne partie de l'histoire des missions et de l'ordre auquel il donna tant d'expansion et de lustre. Ses fils et frères en religion espèrent bientôt le vénérer sur nos autels.

28. — Contemporain et disciple de saint Paul de la Croix, *Vincent-Marie Strambi*, philosophe, théologien, littérateur, orateur, apôtre, avait dans l'âme les illuminations et les inspirations de la sainteté. Il fut favorisé des extases, des prophéties, des miracles. De toutes parts, les évêques l'appelèrent pour ranimer, par la puissance de sa parole apostolique, l'esprit religieux dans leurs diocèses, retremper les prêtres dans l'esprit de leur vocation. Plusieurs fois les Papes l'invitèrent à prêcher les exercices spirituels au Sacré Collège et à tout le clergé romain. Ce qui éclate dans cette vie de l'évêque passioniste, c'est sa dévotion au Pape et son immolation pour le successeur de Pierre. « Pierre a parlé par la bouche de Pie VII, dit Strambi, en 1808. » Et, pour obéir au Pape, il brave Napoléon, qui l'envoie en exil. En 1823, Léon XII est mourant; le saint évêque obtient de Dieu de mourir à sa place : noble exemple, qui nous a été donné de nouveau sous Pie IX. « Le bienheureux Strambi, dans les diverses phases de sa vie, est un vrai modèle pour les jeunes lévites, pour les professeurs des séminaires, les prêtres séculiers, les religieux, les supérieurs, pour les évêques, pour toute âme chrétienne profondément attachée à la chaire de saint Pierre, à l'Église. » L'auteur, le R. P. Louis, donne à ses travaux hagiographiques une physionomie attachante. La chaleur de l'émotion s'y allie avec ce que la clarté du style a de plus aimable. Ce nouveau volume arrive à son heure. Dans le siècle troublé que nous traversons, que d'analogies avec les temps non moins tourmentés où vécut le vénérable Strambi !....

29. — Mgr Ricard nous fait l'exact portrait de *Mgr de Miollis*, évêque de Digne. Son originale et apostolique figure devait prendre rang dans la galerie de nos grands évêques de France. Les caractères saillants de Mgr de Miollis furent une simplicité évangélique unie à une mortification monacale et une flamme d'apôtre dans l'exercice de ses fonctions épiscopales. Il fut l'un des rares évêques qui surent résister aux exigences de Napoléon Ier, lors du concile national assemblé à Paris. L'auteur nous retrace cette belle vie d'évêque et de saint à l'aide de sa correspondance principalement et des souvenirs de ses contemporains. C'est l'anecdote qui en fait le charme : partout elle apparaît, tantôt appelant le sourire, tantôt les larmes. Tout prêtre, en la lisant, deviendra meilleur

et sentira circuler en son âme, quelquefois découragée, les saintes ardeurs du zèle pastoral. La simplicité des vieux âges et la charité sans bornes et sans faste de l'évêque de Digne ont même été exagérées à ce point qu'elles voilaient la profondeur de son esprit et la grandeur de sa physionomie morale. Dans « l'apôtre des Alpes, » la forme, les apparences simples, n'empêchaient point son esprit de juger hommes et choses avec sûreté et finesse, comme peu en eussent été capables. La passion du savoir et les ambitions de culture intellectuelle ont rempli la première moitié de sa vie. Pendant son séjour à Rome, il put recueillir la matière de onze volumes manuscrits entièrement écrits de sa main. C'étaient *les Observations sur Rome ancienne et moderne*, études goûtées par des savants sur la Rome païenne et la Rome pontificale. L'abbé de Miollis dépeignait les mœurs, l'état social, les industries, les arts, le commerce, les lettres, les sciences de la capitale du monde ; les monuments religieux, les catacombes surtout. Des notices très intéressantes de M. Ch. de Ribbe sur la famille de Miollis, sur Rome et l'Italie, sur les obsèques de l'évêque de Digne, mort à Aix, au milieu des siens, après s'être déchargé du fardeau épiscopal, qu'il croyait trop pesant pour ses épaules d'octogénaire, terminent le volume.

30. — M. Demimuid, directeur de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, a consacré un gros et beau volume à la Vie du *Vénérable François-Régis Clet*, apôtre et martyr de la Chine. Il a groupé tous les documents relatifs à la famille, à l'éducation, à la mission, aux campagnes apostoliques du vénérable. De plus il a replacé le portrait dans son cadre, faisant revivre l'original au milieu des contemporains, au milieu des événements dont il a ressenti l'influence et le contre-coup (p. IV-V). C'est la « théorie des milieux » illustrée par Taine. Conformément à ce principe, l'auteur montre son héros encore enfant s'épanouissant à une piété grave, se trempant un caractère fort jusqu'au martyre en face des horizons âpres du Dauphiné, près des solitudes aux roches granitiques de la Chartreuse. Au séminaire d'Annecy il est professeur et voile sa haute capacité sous une impénétrable modestie. La Révolution éclate. Il va planter en Chine la croix du Christ que les jacobins arrachent et brisent en France. Ici se trouvent d'intéressants détails sur les missions de Chine à la fin du siècle dernier et sur leur transfert des jésuites aux lazaristes. Après un coup d'œil sur les missionnaires précédents, M. Demimuid nous retrace le fécond apostolat du vénérable Clet dans le Kiang-Si et le Hou-Kouang et son martyre à Ou-Tchang-Fou. Il n'a pas oublié la description des pays et des mœurs des contrées évangélisées, en particulier du Kiang-Si et du Hou-Kouang, très riches l'un et l'autre. Le Kiang-Si est le centre de l'industrie la plus renommée du Céleste Empire et la plus importante : la fabrication de la porcelaine si recherchée dans le monde entier. — Le dernier chapitre contient le récit de la fin des persécuteurs et les

détails de l'introduction de la cause du saint missionnaire en cour de Rome. Treize pièces justificatives à la fin du volume, orné de gravures bien choisies. Ce livre est bien écrit et M. Demimuid y a fait entrer très heureusement beaucoup des manuscrits du Vénérable.

31. — C'est un bon dessein que de faire revivre pour la génération sacerdotale actuelle la grande figure de *Jean-Baptiste Rauzan, fondateur de la Société des Missions de France* (1757-1847). Dès les premières années de son ministère, à une époque où les orateurs chrétiens subissaient l'influence de l'esprit général, où l'on n'entendait plus, du haut de la chaire, que des discours vagues, abstraits, parfois ingénieux, toujours froids, sur la vérité, la vertu, l'équité, sur le sentiment religieux par lequel l'école de Rousseau voulait remplacer les dogmes précis, le P. Rauzan prêcha comme on ne prêchait plus depuis un siècle. Avec la Sainte Écriture et les Pères, il étudiait Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Il y trouva cette belle correction de style, cette force de logique, cette vigueur mâle qui firent dire de lui à M. Frayssinous : « L'abbé Rauzan est un fruit tardif du grand siècle. » Les Missions donnèrent à son éloquence son originalité et sa forme définitive; elles l'habituèrent à dominer les volontés même les plus rebelles. Si le sujet était une des grandes vérités de la foi, il ne cherchait guère dans ses plans ces points de vue subtils, capables de réveiller des auditoires blasés, mais inutiles, nuisibles même en un temps où l'ignorance religieuse est partout. Si le thème était du domaine de la morale, son argumentation était claire, concise, pleine d'images; il savait se servir merveilleusement d'une habile gradation, marchant droit vers le but pratique du discours et il formait ses missionnaires à ce genre oratoire qui remua la France bourgeoise et sceptique de la Restauration. La liste des missions données en France par cette Société de prédicateurs, leurs résultats inespérés préoccupèrent la philosophie ombrageuse qui aurait voulu être la religion de l'Église de France. Rien ne manque à cette armée de conquérants, pas même l'auréole d'une persécution jalouse. Les missionnaires de France prêchèrent avec tant de succès à Paris que Mgr de Quélen les établit à Sainte-Geneviève, où ils s'occupèrent aussi beaucoup d'œuvres, d'associations. Après l'orage révolutionnaire de 1830, le P. Rauzan, écrivit les constitutions de la Société qu'il avait fondée. Elles furent approuvées par le Souverain Pontife. Elle prit le nom de Société de la Miséricorde. Elle s'étendit plus tard en Amérique. Un des fils spirituels du P. Rauzan a retracé cette v ii pleine et si féconde. Le P. Delaporte l'a fait avec un cœur filial, une p ıse facile qui attache.

2. — Ce qui frappe surtout, dans la *Vie du R. P. Muard*, c'est l'op- p unité des exemples qu'il donne. A travers ces pages solides et bril- l ıes, nous contemplons à Vireaux le petit paysan qui se prépare au s ice des autels et offre aux élèves des séminaires un modèle de piété,

de pénitence et de fidélité à la grâce. Au séminaire de Sens, c'est le jeune lévite qui fait de la règle sa vie, ses délices. Curé à Joux-la-Ville, à Saint-Martin d'Avallon, il exerce un ministère fructueux, grâce à son zèle industrieux. Puis il est missionnaire; il travaille nuit et jour et accomplit des œuvres de pénitence extraordinaires. Aussi la moisson fut-elle abondante. Enfin il entre dans la vie religieuse; c'est le moine-apôtre, fondateur des bénédictins prédicateurs de la Pierre-qui-Vire. Son attachement au Sacré-Cœur lui donne cette flamme pour le salut des âmes qui le consume et le fait mourir prématurément (1809-1854). L'originalité du livre du R. P. Dom Bouchard vient de la correspondance du serviteur de Dieu. C'est la base la plus large de cette biographie. Nulle part mieux que dans ces conversations écrites on ne découvre les inspirations d'une âme, les mobiles de ses œuvres. A l'aide de la correspondance on vit de la propre vie de son héros. C'est pourquoi, après avoir lu ce volume, parcouru ces lettres, on doit avoir dans l'esprit le vrai portrait du Saint, sous lequel on pourrait écrire : « Le R. P. Muard, peint par lui-même. »

33. — L'histoire de la vie héroïque et de la mort sanglante des *Cinquante-deux Serviteurs de Dieu mis à mort en Extrême-Orient* est de nature à émouvoir les âmes d'apôtre comme les cœurs français, car, parmi ces pionniers de l'Évangile, se trouvent des enfants de la France, et ils sont tombés au champ d'honneur qui est aujourd'hui une terre française : l'Annam comprenant, selon notre division géographique actuelle, les parties de l'ancien Annam, que nous nommons la Cochinchine et le Tonkin. La plupart d'entre eux appartiennent à cette magnanime Société des Missions étrangères qui, tout en étendant le royaume de Dieu, fait aimer le nom de la France dans toutes les parties du monde. Ces Vénérables furent mis à mort pour la foi de 1815 à 1856, et la cause de leur béatification fut introduite en 1840, 1843, 1857. Le séminaire des Missions étrangères a cru devoir publier un résumé substantiel de la vie et de la mort de ces serviteurs de Dieu, d'abord pour la présenter aux cardinaux, prélats et consulteurs qui ont à étudier la cause de béatification, ensuite pour édifier les fidèles. L'historien, afin de faire comme un cadre à leur vie, a exposé, en commençant, la situation du catholicisme en Annam, persécuté, condamné par les empereurs, les rois et les mandarins de 1798 à 1853. C'est la période où moururent ces martyrs. Prêché pour la première fois, en Cochinchine et au Tonkin, en 1582, le catholicisme, à la fin du XVIIIe siècle, comptait environ 300,000 adeptes. Souvent persécuté, quelquefois toléré, il ne fut jamais protégé; beaucoup de prêtres et de fidèles furent emprisonnés, exilés, mis à mort. Au second volume M. Launay a exposé la situation du christianisme en Chine, de 1805 à 1856. A la lecture de ces *Acta SS. novissima* on constate que les mandarins chinois ou annamites parlent le langage des proconsuls ou des juges grecs ou romains; les martyrs de

l'Extrême-Orient répondent presque dans les mêmes termes que les Ignace, les Laurent, les Perpétue, les Félicité, les Agnès, les Cécile. Tout pareillement, au fond de l'Annam, les calomnies répandues à Rome contre les chrétiens reparaissent. M. Launay raconte avec charme et sur des documents authentiques cités à chaque page; les lettres des martyrs donnent à son œuvre, la plupart, un palpitant intérêt; enfin des portraits et une reproduction des tableaux de la salle des martyrs rendent ses récits vivants. C'est un supplément nécessaire à toute grande histoire de l'Église.

34. — En ce temps où, croit-on, la sceptique indifférence tue les religieux et chevaleresques enthousiasmes, voici un livre qui a trouvé de nombreux échos dans les âmes contemporaines. Ce *Chevalier-apôtre, Célestin-Godefroy Chicard*, a des exubérances de sève, des attitudes hors de mesure, des paroles sonnant comme un clairon des chevaliers francs des croisades. Le point culminant de sa vie de saint, d'apôtre, de chevalier, fut ses missions au Yun-nan. Cette belle existence a déjà obtenu des succès de sainteté, d'admiration, puisque voilà la quatrième édition qui est sous nos yeux; la première remonte seulement à 1889. Il eut trente ans d'apostolat, de « saintes galères, » selon son expression, et il fut l'un des meilleurs ouvriers évangéliques qui aient paru au Yun-nan. Dans ses sermons il bataillait rudement. Quand il était à l'autel, on aurait dit un voyant de Dieu tant son regard était ravi, sa figure radieuse. La langue chinoise, si difficile aux Européens, lui était devenue familière. Sous une écorce noueuse il avait un esprit délicat, un bon sens délié, qui l'avaient fait choisir comme membre du conseil du vicaire apostolique du Yun-nan. A sa mort, le zélé missionnaire gouvernait un des premiers districts de la province et, certainement, le plus difficile et le plus étendu. Ce livre fera naître autant de pieux intérêt dans un séminaire que dans la caserne, aujourd'hui annexe obligatoire et laïque de nos séminaires ; il sera lu avec autant de profit par des carmélites que par les femmes du monde. Il aura le même attrait pour les prêtres que pour les laïques.

35. — Mgr Ricard continue la biographie des *Grands Évêques de l'Église de France au XIXe siècle* Souvent ce n'est qu'un crayon, mais si fin ! de simples aquarelles, combien vives et magistralement enlevées ! L'auteur s'attache surtout aux aspects pittoresques et anecdotiques de son personnage. Ils semblent être à fleur de peau du modèle; en réalité n'en sont-ils pas le rayonnement du cœur? Quel ton patriotique dans cette figure vénérable du dernier évêque de Metz : Mgr du Pont des Loges, qui resta l'âme et les yeux tournés vers la patrie française jusqu'au dernier battement de son cœur ! Voici Mgr Freppel, le fils passionnément attaché à l'Alsace, qui s'usa prématurément sur la brèche au service de l'Église et de la France. C'est encore le cardinal Mermillod,

dont le cœur était si français et auquel ses souffrances et son exil, loin de son Église et des siens, donnèrent la grandeur des victimes augustes. Ces remarquables portraits élèveront l'esprit de notre jeune génération, lui inspireront des sentiments généreux.

36. — *La Vénérable Philomène de Sainte-Colombe*, religieuse minime déchaussée, enfant de modeste condition, née en 1841, est partie de ce monde en 1868. Sa vie terrestre de vingt-sept ans s'est écoulée dans l'obscurité de la maison paternelle et près d'un cloître ignoré d'une bourgade de l'Espagne. Cependant elle fut une reproduction des plus merveilleux prodiges, que l'on ne peut lire sans étonnement dans la vie de Catherine de Sienne et de Rose de Viterbe. Le secret de l'éminente sainteté de Philomène a été la double dévotion à Marie Immaculée et au Cœur du Rédempteur. Son existence entière a été une immolation pour venir en aide aux âmes et soulager l'Église et la Papauté dans leurs tribulations. Sa vie fut d'abord écrite en espagnol par le P. Narcisse Dalmau, son confesseur; ensuite, en 1881, le P. Augustin Donadio, postulateur de la cause de béatification, traduisit et publia en italien, avec des additions, le travail de l'auteur catalan. Le P. Pie de Langogne, capucin, a voulu, à son tour, nous donner cette vie séraphique en notre langue, en s'inspirant des travaux de ses deux devanciers; il s'est servi surtout du *Summarium* imprimé des procès de béatification, dans lequel sont consignées les dépositions des témoins qui avaient connu pendant des années la servante de Dieu. Les catholiques y trouveront des enseignements puissants pour les consoler, les animer dans nos temps d'incroyance, de dépravation et de découragement.

37. — La vie du *Frère Trivier*, de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, fut celle de l'ouvrier obscur de l'éducation du peuple. Il fut néanmoins un vaste esprit, comme en témoigne le pensionnat de Sainte-Marie à Marseille, qu'il construisit, qu'il organisa si bien que le ministre de l'instruction publique, M. V. Duruy, le déclara, lors de sa visite, un établissement modèle. Ses supérieurs lui confièrent aussi les importantes et délicates fonctions de visiteur de la province de Marseille. Malgré un peu de rigidité, partout il se fit aimer et vénérer par ses Frères comme par ses élèves. Que ceux qui calomnient les « ignorantins » viennent se convaincre, auprès du saint et modeste religieux, que dans ces bons Frères se trouvent le plus vrai dévouement et la plus solide méthode d'enseignement pour les enfants du peuple ou de la classe moyenne! Le meilleur éloge que nous puissions faire du nouveau volume de Mgr Ricard, c'est que NN. SS. les évêques de Marseille, de Montpellier et de Nîmes, Mgr l'archevêque d'Aix, ont adressé à l'auteur des lettres de félicitation. « J'ai été frappé, dit Mgr de Cabrières, de voir combien vous aviez su réussir à peindre cette physionomie douce, aimable, pieuse, relevée cependant par quelques ombres de gravité et même d'austérité....

Zèle ardent, piété sincère, humilité profonde, douceur et amabilité, conceptions vives et grandioses, exécution prompte, sûreté de coup d'œil, voilà ce qu'annonçait le visage du Frère Trivier, dont vous avez dessiné, avec un respect attendri, l'attitude, la démarche, les yeux pénétrants et les lèvres souriantes. »

38. — Le livre III de la vie du *R. P. de Ponlevoy*, *S. J.*, écrite par le P. Alexandre de Gabriac, de la même Compagnie, renferme les opuscules et les lettres sur les sujets religieux les plus variés. Parmi les *Opuscules oratoires* on trouve avec bonheur des cadres d'or massif, des plans aussi profonds que féconds, des pensées générales qui condensent des flots de lumière. Il y a des canevas de retraites, de discours à des enfants de Marie, de professions religieuses. Cette partie du livre III se termine par une admirable *Notice biographique sur Mme la comtesse de Saisseval*, cette généreuse chrétienne dont la devise fut : Tout pour les autres. Elle fut, au sortir de la Révolution, la fondatrice de l'Œuvre des enfants délaissés, de l'Œuvre des jeunes convalescentes. En 1815, elle fonda encore l'Œuvre des séminaires, pour donner des prêtres à la France ravagée. Nous ne nous arrêterons point à faire ressortir la valeur littéraire, le mérite ascétique, l'intelligente charité, le talent gracieux de l'éminent directeur des âmes. Le succès de cet ouvrage (5e édition) nous en dispense. Dans ce livre III n'entrent que les *Lettres* de direction groupées sous un titre unique : *Paix*. Ce fut en effet la mission du P. de Ponlevoy de rendre la paix aux âmes timorées. Il sut se faire tout à tous et parler à chacun son langage. Remercions le R. P. de Gabriac d'avoir profité des nombreuses lettres qu'il a reçues depuis la première édition, pour grossir le livre de cette cinquième édition sans en diminuer l'intérêt.

39. — *Léon Ducoudray*, recteur de l'école Sainte-Geneviève, d'où sont sortis tant de brillants élèves et de bons chrétiens, fut un martyr de la Commune. Le P. Daniel a recueilli tous les traits de cette physionomie de savant, de héros, de martyr, pour la donner en admiration à tout ce qui a un peu d'âme, un peu de vertu chrétienne, et l'offrir à l'imitation de toutes les maisons d'éducation. C'est une des meilleures biographies contemporaines. Le P. Daniel, le fondateur des *Études religieuses*, par son style d'une pureté classique avec une allure toute moderne, s'est placé parmi les écrivains les plus appréciés de notre époque. Il a retracé cette vie du généreux soldat de Jésus-Christ, à l'aide de ses propres souvenirs complétés par les souvenirs intimes et précis des amis du saint, e ses collaborateurs, de ses élèves. Plusieurs d'entre eux lui ont apporté e nombreux et précieux documents, des lettres surtout, et l'ont invité puiser largement au trésor de ces vivantes reliques où palpitent l'âme, cœur d'apôtre de Léon Ducoudray. — Le chapitre VIII est un kaléidoscope où nous voyons passer toutes les grandes figures des hommes supé-

rieurs qui illustraient la célèbre maison avant 1870, mais celle du recteur de Sainte-Geneviève n'y occupe qu'un arrière-plan : ce chapitre est beau, mais c'est un hors-d'œuvre. Malgré les grands soucis de Sainte-Geneviève, la charité de Léon Ducoudray, toute d'amabilité et de ferme dévouement pour ses confrères et ses élèves, rayonna au dehors et alla vers les âmes les plus grossières, les plus abandonnées, et avec combien de tendresse ! Il fut l'âme d'une œuvre de jeunes ouvriers, d'un cercle de maçons, la Providence maternelle des noirs enfants de la Savoie : les petits ramoneurs, pour lesquels il donna un pénétrant sermon en l'opulente paroisse de Saint-Philippe du Roule. Quelles pages émouvantes sur le siège de Paris, sur la Commune et l'invasion de l'école Sainte-Geneviève, les péripéties déchirantes de l'incarcération du P. Ducoudray à Mazas, à la Grande-Roquette, sur l'exécution des otages, la chapelle des martyrs ! La dernière lettre du P. Ducoudray était datée du 16 mai, huit jours avant le martyre. Il venait de recevoir la divine Eucharistie. Dans un saint transport il s'écrie : « Je ne suis plus seul : j'ai Notre-Seigneur pour hôte dans ma petite cellule.... Je me suis cru au jour de ma première communion.... Dès le premier jour de mon arrivée, je me suis tenu prêt à tous les sacrifices.... Prions beaucoup, disposé à vivre s'il plaît à Dieu, à mourir s'il plaît à Dieu. » Disons avec son biographe : « Heureuse la plume qui, après ces dernières lignes, s'est brisée ! »

40 à 43. — Les cinq brochures de M. A. Larthe et de M. Bournand, à la couverture pimpante bleu et or, sont destinées à faire le bonheur des jeunes élèves des écoles primaires. En couronnant leur labeur scolaire ils porteront la bonne nouvelle dans leurs familles souvent imbues de préjugés contre la religion. Et c'est sous la forme saisissante de l'exemple qu'ils s'en vont, ces gais et pieux messagers. Dans *les Chrétiens célèbres au XIXe siècle* sont ébauchées la vie et la mort pieuses de Berryer, Chanzy, Lamoricière, Montalembert, Louis Veuillot, Dufaure, Pélissier, du poète Reboul, etc. ; M. Bournand nous raconte le dévouement héroïque des *Sœurs martyres*, des *Sœurs dans les pays lointains* et des *Sœurs de Charité* dans les hôpitaux et sur les champs de bataille. Puissent ces lignes grossir le courant de sympathie du peuple pauvre, de l'ouvrier, pour les bonnes sœurs, et forcer la main à nos laïcisateurs à outrance pour les réintégrer dans les asiles de la douleur ! Ces petits volumes sont fort suggestifs ; les auteurs les ont, du reste, composés en grande partie avec les écrits de leurs héros ou à l'aide des meilleures biographies.

44. — M. l'abbé Escalle peut se féliciter du succès de son *Histoire d'une âme*. C'est la quatrième édition que nous avons sous les yeux. Mais quelle belle âme que celle dont il parle ! Mlle Charlotte de Mesgrigny, du Tiers-Ordre de Saint-François, était, comme son père, d'une charmante simplicité, d'un renoncement héroïque, d'une angélique ferveur. Son

histoire a déjà fait germer et fleurir plusieurs vocations religieuses. Elle est écrite avec une rigoureuse sévérité, afin, dit l'auteur, qu'elle soit un miroir de la sainte âme. Néanmoins elle offre un attrait littéraire qui peut captiver les esprits même les plus délicats. Au demeurant, les lettres flatteuses adressées à l'auteur par de nombreux évêques dispensent d'insister sur l'éloge. Ajoutons que M. Escalle, dans cette quatrième édition, a mis au jour des documents inédits donnant à cette âme un caractère plus ravissant de beauté surnaturelle.

45. — *Michel Epitalon*, c'est une vie en fleur que Dieu a cueillie pour le Ciel, et c'est à lui qu'on attribue instinctivement cette parole des Livres saints : « Son existence s'est consumée en peu de jours et il a rempli une grande carrière. » Le P. Groffier a bien mérité de la jeunesse cléricale en lui conservant bien dessinée cette figure céleste. Elle y rencontrera surtout un ardent amour de Dieu, un zélé amour des pauvres, une sainte passion pour la vie mortifiée, régulière dans les plus humbles détails. Cette vie pourrait s'appeler en toute vérité : Le Miroir du parfait séminariste. « D'un pas ferme il gravissait les pentes de la sainteté sacerdotale, entraînant à sa suite, par l'ascendant de son exemple, de nombreux amis, qui lui devront d'avoir mieux compris en le regardant, en l'écoutant, l'idéal de la perfection du prêtre.... »

46. — M. Édouard Lefort, l'*Apôtre laïc*, dont M. l'abbé Huard nous retrace la vie exemplaire, est un saint que nous pouvons tous imiter. Sa conduite n'a rien d'extraordinaire. Sans affectation, sans cérémonie, on voit pourtant qu'il est plein de l'esprit de Dieu. Non seulement éditeur désintéressé de toutes sortes de livres moraux et religieux, il fut lui-même auteur et eut une sympathie dévouée à tous ces forçats de la plume qui peinent sans pouvoir vivre de leur vie si durement laborieuse. Il les accueillait toujours avec une exquise bienveillance, remaniait souvent leur travail jusque dans son architecture, y compris le fronton, le titre, tout en leur laissant la vanité enfantine de croire qu'ils restaient avec la paternité de leur livre. Aucune œuvre de charité ne lui fut étrangère à Lille ; mais celle qui l'occupa davantage fut la Société de Saint-Joseph destinée à procurer, le dimanche, des distractions honnêtes aux jeunes gens, particulièrement aux ouvriers. Il lui consacrait tout son temps, tout son riche cœur ; elle fut pendant un demi-siècle le théâtre presque exclusif de son dévouement sans bornes et de son inépuisable charité. Il fut l'apôtre des ouvriers, le père des pauvres. Que les patrons s'inspirent de son socialisme, et l'ère des commotions sociales sera près d'être close. On peut dire de lui que, préservé des grandes épreuves, il fut semblable aux peuples heureux : il n'eut pas d'histoire. Toutefois M. Huard, aidé des documents recueillis avec un soin filial par plusieurs commissaires de la Société de Saint-Joseph et de ses souvenirs personnels, raconte la vie de celui qui l'aima comme un père aime son enfant.

47. — Le repos du dimanche est devenu une question sociale de la plus haute importance. M. de Cissey fut le propagateur infatigable de ce repos sanctifié. On le voit dans tous les pays de la France, dans les grands centres ouvriers surtout, prêchant la croisade du repos dominical. Rien ne le put arrêter dans l'accomplissement de sa mission de régénération sociale : ni les difficultés, ni les défaillances de ceux qui lui avaient promis leur concours, ni les épreuves de sa santé, ni les cruels chagrins de la perte des siens. Voilà l'histoire d'un grand chrétien dans ses principaux linéaments. Mme Bastien a fait une bonne œuvre, « parce qu'elle apportera à l'Œuvre dominicale un puissant secours » en faisant mieux connaître l'importance de cette association et excitera le zèle des associés. Une lettre de Mgr l'évêque de Nancy et une autre de Son Éminence le cardinal Richard ouvrent le livre qu'ils bénissent. Nombre de lettres, reproduites à la fin du volume, révèlent, à la vive joie du lecteur, l'intérieur de cette vie toute de foi agissante et d'amour de Dieu.

48. — *Paul Lamache* fut de ce vaillant groupe dont Ozanam était l'âme vibrante et qui donna, sous la Restauration, une si vive et si neuve impulsion aux œuvres catholiques. A ce titre P. Lamache fut un des fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul; il prit part à l'établissement des conférences de Notre-Dame de Paris. Le premier parmi les catholiques français, il fit campagne contre l'esclavage colonial; il fut l'ami et le collaborateur des plus illustres champions de la liberté religieuse, Lacordaire et Montalembert. L'humilité de sa vie entière le fit briller au second rang, quoique son orbite fût au premier. M. P. Allard a eu la bonne fortune d'avoir entre ses mains une partie considérable de la correspondance de P. Lamache ; la famille de ce dernier et plusieurs de ses amis y ont joint de précieux documents, qu'il a employés avec son beau talent d'historien et de littérateur. C'est donc M. Lamache qui vit, pense, sent et parle dans ces pages pénétrantes. Aussi peut-on dire, avec Pascal, en fermant le livre, qu'on est tout étonné et ravi d'avoir, au lieu d'un livre, rencontré un homme.

49. — Tout ce qui touche au mouvement catholique sous la Restauration intéresse non seulement les chrétiens, mais les simples lettrés : témoin l'*Histoire de Lamennais*, de M. Spuller. *Eugène Boré* vécut dans la plus affectueuse intimité avec le solitaire de la Chênaie. Le maître tutoyait le disciple et c'était l'âme préférée dans le cercle des dévots à l'auteur de l'*Indifférence*. Mais lorsque Lamennais rompit bruyamment avec Rome, le jeune Boré brisa, non sans déchirement, les liens de l'amitié ; il se sépara douloureusement, mais fermement, du maître égaré. A la Chênaie, Eugène s'occupait surtout d'histoire et de linguistique. Il professa l'arménien au Collège de France, puis des voyages prolongés en Orient le rendirent un orientaliste remarqué. Laïque, tout en poursuivant la science, il était déjà missionnaire. Ce fut une de ses idées

qui a donné naissance à l'Œuvre si française des écoles d'Orient : « les écoles où l'enseignement, disait-il, sont la meilleure préparation évangélique. » Il éveilla, le premier, l'attention des politiques sur la situation religieuse en Orient par la publication d'une brochure sur les Lieux-Saints. Sur la question d'Orient, il eut des vues qui sont à peu près celles de la diplomatie contemporaine. Au-dessus des chrétiens, comme au-dessus des musulmans, il souhaitait que le trône des sultans se fût élevé sur le double principe de la liberté de conscience et de l'égale protection de tous les cultes. En 1850, il entra dans la congrégation de la Mission et y fit ses vœux, le 29 janvier 1851. Religieux, il retourna à Constantinople, où il avait déjà longtemps séjourné. Pendant la guerre de Crimée, il s'occupa des blessés; il fut aumônier en chef des hôpitaux de Constantinople et des environs. C'est à son habile fermeté qu'est dû le firman abolissant la traite des esclaves dans tout l'empire ottoman. En 1865, son supérieur général le rappela à Paris, où, pendant neuf ans, il mena une vie obscure, cachée en Dieu. Mais, en 1866, il devint secrétaire général de la congrégation. 1870 le trouva sous les balles prussiennes, exerçant à nouveau ses fonctions d'aumônier. Que de fois il a bravé la mort ! M. Étienne, supérieur général de la Mission, mourait en 1874; ce fut M. Boré qui lui succéda. Sous son généralat les œuvres des lazaristes s'étendirent considérablement et devinrent florissantes en Bulgarie, dans l'Asie Mineure, en Perse, en Arménie, en Abyssinie, aussi bien que dans le Nouveau Monde. Tel est, dans les grandes lignes, Eugène Boré, qu'a fait revivre M. Léonce de la Rallaye, si connu parmi les écrivains catholiques. Il a puisé des documents du plus haut intérêt surtout dans des lettres inédites de Lamennais, la correspondance de M. de Bussière, son ami, les annales de la congrégation de la Mission, dans le journal intime d'Eugène Boré. Cette vie offre un intérêt de curiosité de premier ordre à quiconque aime à étudier les desseins de la Providence dans les grandes évolutions de l'humanité.

50. — *Cinquante ans de ministère paroissial :* ce titre n'est qu'un trompe-l'œil, et le livre, un factum déplorable. Un curé-doyen y expose ses démêlés avec les frères, les sœurs des écoles de sa paroisse, ses confrères, ses vicaires, ses fabriciens, ses paroissiens, ses châtelains, et surtout avec ses évêques. Naturellement tous les droits sont de son côté à lui — la victime de tout le monde. Et cependant quelle longanimité de la part de Mgr Freppel, qui, malgré ses vastes et absorbantes occupations, trouve le temps d'écrire à ce curé des lettres toutes remplies de bon sens, de pacification, de paternité ! Quel avantage peut résulter pour ce prêtre de cette publication passionnée ? Croyez-m'en, monsieur l'abbé, les ennemis de l'Église rient de ces misères et les fidèles en gémissent. Le meilleur sort qu'on puisse souhaiter à votre livre, dans l'intérêt de tous, c'est l'oubli.

51. — C'est un monument de littérature historique et d'érudition documentaire que le R. P. Dom Cabrol, prieur de Solesmes, a élevé au prêtre autunois qui vint faire profession dans cette abbaye, en 1843. Quelle vie remplie de saintes et savantes œuvres ! *D. Pitra* fut un religieux fervent, un érudit étonnant, un saint sous la pourpre romaine. Il fut bientôt distingué par D. Guéranger ; en effet, deux mois après sa profession, l'abbé de Solesmes le mit à la tête de l'éphémère prieuré de Saint-Germain à Paris (aujourd'hui petit séminaire de Notre-Dame des Champs). C'était le 9 mars 1843. Malgré les soucis d'une administration fort laborieuse, D. Pitra, pendant ce séjour à Paris, mit la main à cette grande œuvre de la Patrologie de l'abbé Migne. Pendant la même période, il publia son *Histoire de saint Léger et de l'Église des Gaules au VIIe siècle* (1846), avec une critique rigoureuse. Presque tous les chapitres de cette histoire contiennent de ces pages vivantes, de ces traits que trouvent seuls les érudits dans l'étude patiente des documents et des vieux débris du passé, en revivant l'histoire. Dans le cours des années 1846-1847, le jeune bénédictin fit un voyage littéraire en Angleterre, où il conçut la première idée de son *Spicilège de Solesmes*. Il en publia le premier volume en 1852 ; trois autres volumes de 1855 à 1858. Le titre en dira l'intérêt et l'étendue : *Spicilegium solesmense, complectens sanctorum Patrum scriptorumque ecclesiasticorum anecdota hactenus opera, selecta ex graecis, orientalibusque et latinis codicibus publici juris facta.* Cette collection fut suivie des *Analecta sacra spicilegio solesmensi parata* en six volumes, de 1876 à 1888. Le tome VI était destiné aux liturgistes et hymnographes grecs ; le tome VII fut publié après la mort de l'auteur, en 1891 : *Juris ecclesiastici Graecorum selecta Paralipomena ;* tomes II-IV : *Patres antenicaeni.* Le *Spicilège* et les *Analecta* assurent une place à part à D. Pitra parmi les historiens de la littérature chrétienne et de la théologie positive, et ils restent son meilleur titre à la reconnaissance et à l'admiration des amis des lettres chrétiennes. La découverte à laquelle le savant bénédictin attacha le plus de prix fut celle du célèbre ouvrage de saint Meliton intitulé : *La Clef*, qui était vraiment la clef du symbolisme chrétien. Avec l'aide de ce livre il fixa les lois générales et les principales manifestations du symbolisme. Il choisit le poisson céleste, l'*ichthus*, pour montrer, par ce seul exemple, ce que le symbolisme dans la littérature et l'art chrétiens renferme de richesses pour qui sait l'exploiter. Ces grandes questions ne laissaient pas que de le voir mêlé à la lutte des classiques, dont Mgr Gaume était un des plus ardents champions. Pitra n'anathématisait point les classiques païens, tout en accordant une place importante aux auteurs chrétiens. De 1853 à 1857, après avoir cessé d'être le prieur de Saint-Germain, sa vie se partagea entre Solesmes et Ligugé ; il eut alors des relations d'amitié avec le cardinal Pie. L'illustre Pie IX caressait depuis longtemps le rêve de

l'union des Églises orientales. Le saint Pontife considéra D. Pitra comme l'un des hommes les mieux préparés pour travailler à cette union si désirable. Aussi le Saint-Père lui confia-t-il une mission à ce sujet, en Russie. Alors l'érudit bénédictin conçut la vaste entreprise de réunir et d'éditer les sources canoniques du droit des Grecs qui l'amèneront à cette conclusion que, jusqu'au schisme de Photius, l'Église orientale, notamment l'Église de Constantinople, a été étroitement unie à l'Église romaine. Et son fameux ouvrage intitulé : *Juris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta* (2 vol. in-fol., 1865 et 1868) vit le jour après un travail gigantesque à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Pour cette œuvre, il avait recueilli sur toutes les matières canoniques, liturgiques, historiques touchant le monde slave et grec, antique et moderne, plus de 1,500 pages de notes. Afin de reconnaître ses éminents services à la cause de l'Église, Pie IX l'éleva à la dignité cardinalice (1863) pour honorer le savant modeste connu de toute l'Europe, ainsi que Dom Guéranger, dont les travaux avaient été si utiles à la cause catholique. Sous la pourpre, D. Pitra resta le savant qui n'a qu'une passion : la science historique, le religieux avec son austérité. Son règlement monastique fut à peine modifié. Le premier volume du droit ecclésiastique des Grecs parut en 1864, complété quatre ans plus tard par un second tome qui contient les monuments du droit canonique de l'Église grecque, depuis les canons et constitutions apostoliques jusqu'au Nomocanon attribué à Photius. C'est une véritable histoire du droit canonique et des sources de l'Église byzantine.

Nous ne ferons que signaler sa fameuse dissertation sur l'*Hymnographie de l'Église grecque*, publiée en 1867, et dans laquelle il exposait les lois générales de cette poésie liturgique. Les derniers travaux du cardinal avaient étendu sa réputation scientifique, et, le 23 janvier 1869, Pie IX le nomma bibliothécaire de la sainte Église romaine. Il prit bientôt la direction de la Vaticane, et avec une vive joie. Il en profita pour continuer ses travaux et ses *Analecta*. A l'avènement de Léon XIII, il reçut de lui la mission de rédiger les catalogues des manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, entreprise grandiose. En 1885 paraissait le premier volume contenant les manuscrits grecs du fonds palatin. Le cardinal Pitra revit toutes ces notices et y ajouta ses observations du plus vif intérêt. Seize ans s'étaient écoulés depuis son élévation au cardinalat, Dom Pitra dut opter alors pour un des six évêchés suburbicaires ; ce fut pour le siège de Frascati. Il fut sacré évêque le 1er juin 1879. Quelques jours après, il fit son entrée dans sa ville épiscopale. Il fut vraiment évêque et Père, sanctifiant son clergé et ses diocésains par ses exemples et ses œuvres apostoliques. Il fit partie de plusieurs congrégations romaines, où il apporta les plus grandes lumières, spécialement à celle de la Propagande. Il s'occupa surtout de la revision des livres liturgiques grecs. Ce fut lui, comme membre de l'Index, qui fit condamner

la *Traduction des Évangiles*, par M. Henri Lasserre. Il fut institué évêque de Porto le 12 avril 1884. L'année 1885 fut l'année des épreuves qui manquaient à l'auréole du saint. On parla de schisme, d'hérésie, et Léon XIII fit entendre au cardinal bénédictin un blâme sévère auquel il se soumit avec la plus respectueuse humilité. Voilà les grands traits de l'histoire du cardinal Pitra. Aux qualités du savant il faut ajouter celles d'un écrivain de race et la sainteté simple et austère, au milieu des grandeurs, d'un vrai fils de saint Benoît. La bibliographie de ses œuvres remplit huit pages du volume (390-398). Nous n'avons plus qu'à louer les recherches consciencieuses de Dom Cabrol, la bonne ordonnance des matériaux, le ton grave qui convient au sujet, et à recommander la lecture de ce livre à ceux qui veulent connaître la vie d'un véritable érudit.

32. — *Le Cardinal Foulon* passa de la direction du séminaire de Notre-Dame des Champs au gouvernement de l'Église de Nancy. Il fut un fin lettré, un courageux patriote et un prélat fort parce qu'il était patient, mesuré parce qu'il était calme. A Nancy, à Besançon et à Lyon, il fonda des œuvres prospères. Sa sagesse habile et son zèle prudent dans les épreuves de l'Église de France le firent hautement estimer de Léon XIII. Cet ensemble de qualités offrait un beau champ à ses biographes; MM. Lesur et Bournand l'ont bien exploité. Ils ont fait revivre le cardinal Foulon pour ses amis, ses admirateurs et pour la gloire de l'Église. Ils ont tiré surtout grand parti des lettres pastorales du cardinal, car ces lettres, admirables par l'élévation de la pensée et l'élégance du style tout classique, le peignent le plus fidèlement. Pourquoi, cependant, parlent-ils à peine de la *Vie de Mgr Darboy*, de l'archevêque de Lyon? C'est une œuvre qui a fixé l'attention, lors de son apparition. Avaient-ils la crainte d'avoir à relever certains aspects de la vie épiscopale de l'otage martyr, que Mgr Foulon, écoutant peut-être un peu trop la voix de l'amitié, avait laissés dans l'oubli à dessein? Mais ces légères ombres bien explicables auraient plus vigoureusement fait saillir la grande figure du cardinal auteur. MM. Lesur et Bournand ont mis une certaine hâte, croyons-nous, à composer leur volume et à satisfaire de légitimes impatiences. Le style paraît s'en ressentir quelquefois, et quelques lourdes fautes typographiques se rencontrent dans cet ouvrage estimable. Ainsi page 284 on lit : Fibourg et Marlot pour Sibour et Morlot, archevêques de Paris; page 347 : Mgr Cottin pour Mgr Cotton, l'évêque de Valence dont la vaillance d'apôtre est devenue légendaire; page 370 : Mgr Maignan pour Mgr Meignan, l'érudit cardinal de Tours. Les auteurs ont placé en appendice l'oraison funèbre prononcée par Mgr Cotton dans la métropole de Lyon. C'est un morceau d'éloquence sacrée que Fénelon n'eût point désavoué.

LOUIS ROBERT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Les Contes d'un toqué*, par Méneau. Paris, Giard et Brière, 1894, in-12 de 299 p., 3 fr. — 2. *Cœurs de femmes*, par Camille Natal. Paris, Chamuel, 1894, in-8 de 155 p., 3 fr. — 3. *Secrétaire particulier*, par Édouard Cadol. Paris, Calmann-Lévy, 1893, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 4. *La Vie*, par Paul Ginesty. Paris, Dentu, 1894, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 5. *Nouveaux Contes de la reine Mab*, par Léon Michaud d'Humiac. Paris, Vanier, 1894, in-16 de 238 p., 3 fr. 50. — 6. *Doris*, par Louis Gallet. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 7. *Au Pays des cigales*, par Georges Beaume. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 279 p., 3 fr. 50. — 8. *La Maîtresse du négrier*, par Brethous Lafargue. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de de 313 p., 3 fr. 50. — 9. *Ame d'enfant*, par Paul Margueritte. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 10. *Crèvecœur*, par Maurice Lefèvre. Paris, May et Motteroz, 1894, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 11. *Comiche*, par Lucien Donel. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1894, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Roman de Genevotte*, par Guesvilles. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 13. *Énigme sans clef*, par Mme Rattazzi. Paris, Ollendorff, 1894, in-18 de 507 p , 3 fr. 50. — 14. *L'Aveu*, par H. Gréville. Paris, Plon et Nourrit, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 15. *Recha*, par Dorothée Gérard. Paris, Perrin, 1894, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 16. *Jeanne de Mauguet*, par Claude Vignon. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 17. *Le 13e*, par Gyp. Paris. Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Journal d'un philosophe*, par Gyp. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1894, in-18 de 317 p., 3 fr. 50. — 19. *Zozo*, par Jean de la Bretonnière. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 20. *Acte d'amour*, par Eugène de la Queyssie. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 21. *Une Veuve millionnaire*, par d'Héricault. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-18 de 396 p , 2 fr. 50. — 22. *L'Arche*, par Camille Lemonnier. Paris, Dentu, 1894, in-18 de 340 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Impérieuse Bonté*, par Rosny. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 371 p., 3 fr. 50. — 24. *Rédemption*, par Chaperon. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Inutile Péché*, par Saint-Maurice. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 250 p , 3 fr. 50. — 26. *Chemin de Damas*, par Léon de Tinseau. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 365 p., 3 fr. 50. — 27. *La Seconde Vie de Michel Teissier*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1894, in-18 de 313 p , 3 fr. 50. — 28. *Cosmopolis*, par Paul Bourget. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 490 p., 3 fr. 50.

1. — Les *Contes d'un toqué* sont des contes pour habitués de brasserie, d'âge mûr et d'esprit inculte; la plaisanterie y a un air à la fois vieillot et enfantin, qui attriste. Exemple : un « toqué, » ce n'est pas ce que vous croiriez, c'est un porteur de toque, un avocat, un magistrat, un avoué. Ce n'est pas du sel attique, c'est du sel antique !

2. — *Cœurs de femmes* est un petit bijou typographique. Comme c'est bien imprimé ! Quel joli papier ! Quelles marges ! Quel joli filet vert autour des marges ! Et quelle originalité dans la pagination ! Les chiffres sont placés au bas des pages et pas en haut ! C'est délicieux ! Le texte l'est moins; il manque tout à fait de sel, celui-là ! La première nouvelle est intitulée : *Annette de Kerlor* parce qu'elle a pour sujet le mariage du petit-neveu d'Annette de Kerlor. Ce garçon aimait une jeune fille qu'il vait rencontrée en Amérique. A son retour en France, sa tante est morte. lais le testament de la vieille et aimable fille lui enjoint d'épouser une oisine. Docile, quoique navré, le garçon va faire une visite à cette oisine, qui est sa cousine; il a le cœur plein de la jeune fille d'Amérique, mais il veut obéir à sa tante ! Il entre donc chez sa voisine, prêt

à tout, et résigné à tout. Mais, ô merveille! la première chose qu'il aperçoit dans le salon, c'est le portrait de l'Américaine; mais, ô double merveille! ce portrait n'est pas un portrait, c'est un tableau vivant et parlant, c'est l'Américaine en personne! Mais, ô triple merveille! cette Américaine, c'est la voisine et la cousine elle-même, — laquelle explique tout, et notamment qu'Annette de Kerlor était une tante exquise.

3. — J'aimerais bien qu'il y eût quelqu'un pour m'expliquer le *Secrétaire particulier* de M. Cadol; c'est écrit en un charabia inintelligible, c'est plein de : « Tenez! Voilà ce que c'est! Bon! Vous allez voir! » qui empêchent de voir et enlèvent l'envie de savoir. L'auteur paraît s'être horriblement ennuyé lui-même à nous raconter sa petite affaire. — Plaignons-le. « Les douze nouvelles de ce volume seront inutiles à la gloire de l'auteur des *Inutiles*. » Le mot n'est pas de moi, je le jure! Il est d'une bonne âme qui, pas plus que moi, n'a eu le courage de finir le *Secrétaire particulier*.

4. — Il y a plus de clarté et d'intérêt dans les quinze nouvelles de M. Ginesty, il y a même du talent, mais il y a bien du procédé, — du procédé le plus facile, le moins digne à cette heure d'être employé par un écrivain de valeur, à savoir le procédé réaliste. La *Vie* de M. Ginesty, c'est la vie d'après le Théâtre Libre, c'est-à-dire d'après des poncifs tombés aujourd'hui dans la boutique à treize sous. Il y a quelque temps, ils ont pu faire prime, surtout parce qu'ils ont fait scandale; mais on s'est vite aperçu que pour reproduire plus de laideur, ils ne reproduiduisaient pas plus de vérité que les anciens poncifs idéalistes, qu'ils étaient aussi faux, aussi livresques et plus dangereux. Voyons la plus longue des quinze nouvelles d'une *Vie;* elle a quarante pages et s'appelle *la Cinquantaine*. — Deux vieux époux vont se mettre à table pour célébrer le cinquantième anniversaire de leur mariage; ils n'y pensaient pas d'ailleurs, ce sont les voisins qui sont venus réveiller leurs souvenirs, et c'est la bonne qui a préparé le repas de fête. Quelle fête! Quels souvenirs! Le pâté est trouvé trop lourd par le mari, qui a une gastrite; il demande un œuf à la coque; les fleurs sont dangereuses pour la migraine de madame; on les écarte. Madame raille monsieur sur sa gastrite et monsieur raille madame sur sa migraine; l'un et l'autre profitent de l'occasion pour se reprocher mutuellement leurs défauts et leurs ridicules. Ce que cinquante ans de vie commune ont pu amasser de bile et de fiel au fond de leur âme remonte à leurs lèvres; ils se le jettent à la figure, ils s'en éclaboussent. Finalement la femme, furieuse, saisit le couteau à découper et tue son mari! La bonne s'écrie : « Ah! ben! si c'est ça une cinquantaine! » Eh! non! *ça* n'en est pas une! C'est une charge, c'est une gageure d'atelier, c'est du réalisme d'école et d'écolier, mais ce n'est pas la réalité, ce n'est pas la vie.

5. — Les *Nouveaux Contes de la reine Mab* nous sont donnés, non

comme la peinture réaliste, mais comme la peinture symboliste de la vie. Ce sont des contes philosophiques ! Il y en a douze, divisés en deux sixains : *Mab psychologue*, et *Mab philosophe et moraliste*, ce qui semble laisser entendre qu'un psychologue n'est pas un philosophe, et qu'un moraliste n'est pas un psychologue; et c'est peut-être vrai de certains moralistes et psychologues. La reine Mab est d'ailleurs une conteuse, d'esprit assez compliqué et d'une érudition légèrement pédantesque ; elle fait de grands efforts pour être simple tout en restant spirituelle, et claire tout en restant profonde. Elle réussit à être claire et parfois assez simple. Dans le *Jugement de Vénus*, elle emprunte au magasin, que l'on croyait fermé depuis longtemps, des accessoires mythologiques, une preuve nouvelle (?) des séductions que la richesse exerce sur l'esprit des femmes — j'ai dit esprit? il faudrait dire sens ; j'ai dit « des femmes ? » il faudrait peut-être dire « des filles. » Donc Vénus, appelée à juger un concours de flûtistes, donne le prix à celui qui a une flûte d'or massif ! Oh ! combien psychologue est la reine Mab ! — Dans *la baronne Frontin*, la même psychologue, en nous racontant le veuvage et le second mariage de cette Lisette, qui fut la femme du valet de Turcaret (pourquoi chercher si loin, « ce qu'on a de besoin? » comme dit le Marseillais), veut nous prouver qu'une soubrette intelligente reste toujours une soubrette intelligente. C'est d'une vérité incontestable. — La *Nuit de Noël* prouve que faire du bien aux autres, c'est s'en faire à soi-même ; la *Mort de Colombine*, que l'amour d'une femme mûre pour un jeune homme lui donne plus de chagrins que de joies. — Tout cela est peut-être très philosophique et très profond, mais semble moins neuf. Le conte intitulé *l'École des Bourgeoises*, n'est pas plus nouveau, mais il est plus moderne. C'est une suite, une des cent et une suites de la fable la Cigale et la Fourmi. Mademoiselle Cigale, rebutée si durement par Madame Fourmi, rencontre Monsieur Fourmi, un vieux capitaliste qui aime à protéger l'art dans la personne des artistes. Elle chante, elle danse, elle plaît, et elle dépouille le mari de la cruelle avare. J'espère que vous voyez le symbole, bien que celui-là aussi soit d'une profondeur à donner le vertige.

6. — Le volume de M. Louis Gallet tire son nom de la première des sept nouvelles qu'il contient ; je me persuade volontiers qu'il doit en tirer aussi toute sa valeur, et je me borne à cette première nouvelle. *Doris* est l'histoire de Doris un peu, mais c'est surtout celle de Norah. Doris est une honnête femme qui aime bien son mari ; Norah est une coquette qui eut se faire aimer du mari de Doris. L'honnête femme n'a dans la ièce, — pardon, dans la nouvelle, — qu'un rôle passif, mais honorable ; le intervient surtout à la fin, pour pardonner à tout le monde, à orah, qui est partie, à son mari, qui revient, « intact » d'ailleurs et vant la faute, à un ami intime de son mari, lequel, fidèle à la tradition

des livres, avait essayé de la consoler. Le rôle actif, brillant, bruyant, est réservé à la coquette Norah, qui s'agite, parle, rit, danse, brûle les planches et les cœurs. Il paraît qu'elle a « un regard changeant comme la mer, des lèvres rouges de bacchante, un profil d'archiduchesse. » Mer, bacchante et archiduchesse, elle est tout de même très banale, si rien n'est plus banal ni moins rare qu'une coquette. Son aventure est toutefois racontée avec un certain agrément. C'est une nouvelle écrite par un homme de théâtre, mais par un homme de théâtre qui est surtout un librettiste, qui a pris des habitudes d'effacement et de modestie devant ses collaborateurs musiciens, et qui réduit au minimum indispensable le développement des caractères et des situations.

7. — *Au Pays des cigales*, à Nézignan-l'Évêque, à Pomerols, à Puéchabon, à Bédarieux, il se passe de petits événements, il se rencontre des caractères, des « types » de paysans, d'ouvriers, d'usuriers, qui intéresseraient peut-être les Parisiens! Voyons un peu! Et M. Georges Beaume a essayé de raconter ces petits événements et de présenter ces types. Il s'est appliqué à être un narrateur naïf et un peintre fidèle. Malheureusement, son application est visible; ses histoires sont parfois banales, et ses « types, » parfois conventionnels et plutôt du pays des livres que du pays des cigales. Toutefois, les dix-sept nouvelles de son recueil, toutes très honnêtes, sont suffisamment intéressantes. Pour être un peu moins prétentieuse que certaines autres que je sais, cette peinture des montagnes et des plaines de l'Hérault n'est pas sans valeur. Ce que je reprocherais le plus à M. Georges Beaume, c'est de n'être pas suffisamment informé; il y a, dans ce pays, plus de choses originales qu'il ne semble y en avoir vu. Qu'il y regarde de plus près, qu'il y interroge les « papettes » diserts et les « mamettes » bavardes, et il en entendra, il en verra de « bien bonnes, » de meilleures que celles dont il a composé son premier volume, de meilleures que celles dont M. Ferdinand Fabre a rempli les siens.

8. — Des deux nouvelles que nous raconte M. Brethous-Lafargue, la seconde semble la plus banale; c'est l'histoire d'un jeune homme contrarié dans ses amours par un père trop sévère. La jeune fille, dès qu'elle a appris qu'on la discute dans la famille de son fiancé, disparaît, s'ensevelit dans un couvent et y meurt. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de religieuses de cette espèce dans les couvents ni surtout qu'elles y restent jusqu'à la mort; mais il y en a des légions dans la littérature, qui se donne pourtant comme « l'expression de la société. » Si maintenant vous voulez savoir ce que devient le fiancé, je vous dirai qu'il se marie et qu'il est très malheureux, la femme qu'on lui a permis d'épouser ayant « déserté tous ses devoirs, fascinée par un héritage! » Et voilà ce que c'est que *Nos Rêves*, la deuxième nouvelle de ce volume. — *La Maîtresse du négrier* semble moins livresque, elle l'est autant; seule-

ment elle sort des livres d'il y a cinquante ans ; c'est une histoire de corsaire, comme on en faisait encore en 1830, revue et alourdie à la moderne. Un capitaine de navire, qui fait la traite des nègres, rencontre dans un port européen une belle fille, de peu de scrupules et de beaucoup de bonne volonté ; il frappe son esprit par l'étalage de ses richesses, par sa générosité, par son audace de loup marin ; il lui inspire une sorte d'affection et la décide à le suivre sur son navire. Il s'empare d'elle comme d'une proie, et la fait reine de son petit royaume de brigands. Mais elle s'ennuie, et un jour elle s'oublie jusqu'à regarder avec complaisance un jeune mousse, moins brutal et moins laid que son maître. Ce regard a été vu et il sera puni. Le négrier débarque sa maîtresse dans une île d'anthropophages et la leur vend pour être mise à la broche ! Brrr ! Pauvre fille ! Elle, si jolie et si gaie ! « La gaieté éclairait son visage en épanouissant sa bouche d'*où* sortait sans relâche *une source d'éclats de rire !* » Et notez que M. Brethous-Lafargue n'est pas de ceux qui inventent et écrivent le plus mal !

9. — M. Paul Margueritte invente peut-être moins, mais il écrit mieux. Vous connaissez sa manière, j'en ai assez parlé : il ne se préoccupe ni d'intérêt ni de morale ; il ne cherche qu'à être vrai ! Il y a quelques bonnes et tristes vérités dans les quatorze nouvelles d'*Ame d'enfant*, dans la première en particulier, celle qui donne son nom au volume et qui nous raconte l'histoire d'un enfant devenant, au collège, le souffre-douleurs et la victime de ses camarades. Aucun des détails de ce long martyre ne semble imaginé et livresque, et l'ensemble laisse une impression de douloureuse vérité. Dans les nouvelles qui suivent, la vérité, sans être plus gaie, est moins pénible. Est-il besoin de répéter que si elle est observée par un observateur aigu, elle est exprimée par un maître écrivain, très sûr de son outil ?

10. — Il y a moins de maîtrise, mais plus de souci de l'agrément dans le joli volume de M. Maurice Lefèvre, *Crèvecœur ;* voici une idée de la première de ses trois nouvelles. Crèvecœur et Saint-Loup sont deux villages voisins et ennemis. Leurs habitants ont les uns à l'égard des autres les sentiments des Montaigus pour les Capulets. Mais parmi ces Montaigus et ces Capulets de Normandie, il y a une Juliette et un Roméo ; Juliette s'appelle Juliette, et Roméo, Cyprien. Naturellement les pères sont opposés au mariage ; ils aimeraient mieux mourir ! Mais ils ne voudraient pas être déconsidérés pourtant ! Or, Juliette menace son père de dire tout haut qu'il ne sait ni lire ni écrire et que c'est elle qui tient ses livres de comptes dont il est si fier. On a son amour-propre ! On a même plus d'amour-propre que de rancune, et l'on consent au bonheur de sa fille pour conserver sa réputation d'homme instruit. Le grand-père de Cyprien y consent aussi et *quoique* Juliette soit riche ! Ce Normand est admirablement désintéressé ! Qui a dit que les Normands ne l'étaient pas ?

Le jour du mariage, ce ne sont pas seulement les jeunes gens qui s'unissent, ce sont les deux villages; la réconciliation est scellée dans un banquet de six cents couverts. Inutile de dire que ce sont les détails qui font tout le charme de cette jolie et honnête pastorale; il y en a beaucoup, il y en a peut-être trop, et chacun présenté et filé avec trop de soin.

11. — La première des dix nouvelles de M. Lucien Donel, *Comiche*, est l'histoire d'un petit garçon, qui est la joie de sa mère, veuve, le petit papa de sa sœur Nanie, et qui meurt d'une chute, pour avoir été forcé par ses camarades de grimper au haut d'un arbre où ses faibles bras ne peuvent le retenir. La peinture de ce pauvre ménage, en deuil du père, le lever et la toilette de la petite Nanie, surveillée par son frère, la prière du matin des deux orphelins, la jalousie du petit Comiche à l'égard d'un des « galants » de sa mère, son agonie, tout cela forme une suite de petits tableaux très observés, très intéressants, très honnêtes, un peu tristes. N'était une légère affectation de sentimentalité, une sorte d'apitoiement volontaire, une application à être touchant et émouvant, ce petit récit serait bien remarquable. Les autres sont dans la même tonalité de sentimentalisme honnête.

12. — *Le Roman de Genevotte* est plus gai. Mlle Geneviève voit de sa fenêtre un jeune homme qui est toujours plongé dans des livres. Sa chatte le voit aussi, et lui fait un jour une visite qui a pour résultat de faire tomber un vieux bouquin dans la fontaine où le studieux solitaire puise l'eau de son déjeuner. Faut-il le prévenir de l'accident? C'est de la charité. Geneviève le prévient donc, et, lui, vient remercier Geneviève. Vous devinez ce qui arrive : de la curiosité et de la charité, Genevotte passe à l'amour et au mariage. — Aussi honnête, aussi candide l'histoire qui suit : *Deux Vieilles*, Isaure et Colombe, se visitent chaque jour depuis on ne sait quand; elles n'ont plus, voilà bien des années, d'autre jeu, d'autre distraction que de se voir, de s'offrir de jolis petits bouquets, de réciter leur chapelet ensemble. Mais elles tombent malades toutes les deux; et chacune veut cacher sa maladie à l'autre. « Cela lui ferait tant de peine! Dis-lui que j'irai demain. » Et quand elles sont près de mourir : « Qu'elle ne sache jamais ! » dit Isaure à sa petite nièce. « Ne lui dis jamais que je suis morte! » dit Colombe. — Et elles s'en vont ainsi, chacune de son côté, sans s'être jamais fait de peine. Et ainsi de suite, dans les treize autres petites histoires : jolis sentiments, aimable gaieté, naïves fantaisies, vous y trouverez tout cela, et même du talent.

13. — Si les deux volumes précédents se recommandent surtout par l'honnêteté, et par une sorte d'affectation de simplicité, il n'en est pas de même de celui-ci. *L'Énigme sans clef* est une nouvelle à prétentions philosophiques et scientifiques. Malheureusement elle n'est pas intéressante. On y voit une jeune fille qui est vicieuse tout en étant vertueuse, qui fait le mal par dévouement, qui est une énigme vivante. Le mot de

l'énigme c'est : Hystérique. Une énigme en cent trente-huit pages, dont une moitié au moins est une suite de dissertations, et dont l'autre moitié ressemble à un rapport médical, c'est trop ! — La nouvelle suivante, *Grand'mère*, est plus courte et plus dramatique, mais elle est.... répugnante. C'est l'histoire de Mme Arnolphe. Une femme qui a quarante-deux ans et qui est grand'mère l'emporte sur une jeune fille dans le cœur d'un jeune homme. Est-ce une nouvelle édition de la *Vieille Maîtresse* de feu Barbey d'Aurevilly ? Non, car ce n'est pas par l'habitude et le vice que la grand'mère de Mme Rattazzi retient son amant ; c'est par sa beauté, par sa fraîcheur, par sa jeunesse, c'est par tout ce que regrette, par tout ce que s'efforce de retenir, par tout ce que rêve la femme qui ne veut pas abdiquer. Seulement, si on pardonne aux petites filles de raconter leurs rêves, on ne le pardonne pas aux vieilles coquettes.

Et si maintenant j'essaie de ramener à l'unité « les tendances » et les caractères communs aux treize recueils de contes que nous venons d'analyser, je suis sûr de n'y pas réussir. Ils ont, ces recueils, tous les caractères et toutes les tendances, même la tendance à l'honnêteté, que j'ai relevée çà et là. Toutefois la tendance à l'originalité paraît la moins marquée, et aussi la tendance au talent ; la nouvelle, devenue article du journal, article de consommation courante, hors-d'œuvre obligatoire du « festin littéraire » que la presse offre chaque jour à l' « avide et insatiable public, » est plus exposée qu'autrefois à perdre son caractère d'œuvre d'art. Que si vous exigiez que j'aille « plus outre » et que je découvre quelque chose de plus « synthétique » sur les tendances de nos nouvellistes, je vous dirai que, toutes réflexions faites et toutes mes méditations sur ce grave sujet finies, je me range à l'avis du penseur qui signalait naguère, comme une des plus dignes d'attention, « la tendance à intituler *le recueil* du titre de la nouvelle qui figure en tête du *volume !* » Et après ce grand effort cérébral, laissez-moi respirer un peu !

14. — *L'Aveu* paraît inaugurer une nouvelle « manière » de Mme Henry Gréville. La première de ses manières consistait.... mais si nous nous mettons à compter les manières du plus fécond de nos romanciers, nous n'en finirons pas. Disons seulement que dans toutes ses « manières » et ses manifestations si diverses, son talent est toujours resté aussi jeune, aussi frais, aussi aimable et parfois aussi vigoureux. Ce sont surtout des qualités de vigueur qui distinguent cette nouvelle œuvre ; et aussi, dans l'agencement des faits, dans la préparation et le dénouement des péripéties, certaines qualités d'ingéniosité et d'habileté techniques à rendre jaloux le plus expert des feuilletonistes. Mme Henry Gréville aurait-elle daigné être feuilletoniste ? Qu'importe, si elle est restée Henry Gréville ! — *L'Aveu* est presque un roman « à secret. » Un homme a été

tué d'un coup de pistolet dans sa propre maison. Quel est le meurtrier? On arrête d'abord un jeune ouvrier qui avait eu une discussion avec la victime, le jour même du crime, et qui avait été entendu proférant des menaces. Toutes les apparences sont contre lui et il va être condamné, lorsque, au milieu de l'audience, arrive, sous pli cacheté, l'aveu du coupable. Le meurtrier, c'est la femme même. Elle a tué, sans le vouloir, sans l'avoir voulu surtout, et au cours d'une violente scène de jalousie avec son mari. Depuis, elle s'était renfermée dans un silence farouche. Son attitude, que le médecin explique scientifiquement, étonne son fils et la fiancée de son fils. Celle-ci passe de l'étonnement à l'inquiétude et au soupçon, et un jour elle acquiert la preuve de la culpabilité de sa future belle-mère. C'est elle qui la décide à parler et à sauver un innocent; mais le jour même où elle a obtenu cet acte de justice, la courageuse jeune fille exige que le mariage, suspendu depuis le tragique événement, soit célébré. Et il l'est, furtivement, sans l'escorte ordinaire des amis, sans la robe blanche et les fleurs de l'épousée, mais dans l'exaltation de deux âmes plus fortes que le malheur et supérieures à la destinée. La coupable passe en cour d'assises, et elle est acquittée. Mais le fils, plus sévère que le jury, ne pardonne pas. Il n'a pas revu sa mère depuis qu'il a eu la révélation de l'affreuse vérité, et il ne veut pas la revoir : la jalousie, même la plus motivée, hélas ! (car il a su aussi que son père n'avait pas respecté la sainteté du foyer conjugal) ne lui semble pas une excuse suffisante du meurtre. Et implacable, il se prépare à quitter le pays avec sa femme, lorsque lui-même reçoit une lettre anonyme accusant sa femme de trop tendres sentiments pour le jeune homme qu'elle a fait délivrer. Si invraisemblable, si odieuse que soit une pareille accusation portée contre la pure, l'héroïque, la sainte créature, il est mordu au cœur par les plus horribles soupçons, il se sent capable de tout. Et alors il comprend et excuse tout. Et avant même d'avoir la preuve que la lettre anonyme n'est qu'une abominable calomnie, il court se jeter aux pieds de sa mère, et il l'emmène avec son adorable femme. La construction de ce roman est ingénieuse, mais d'une ingéniosité délicate et sûre, sans aucune des grossières habiletés du roman-feuilleton. Le sujet est d'un intérêt poignant, mais tout n'est pas sacrifié au sujet; les caractères y ont de la valeur, et les deux femmes, la mère et la belle-fille, me semblent avoir une valeur non vulgaire; ce ne sont pas de ces figures « déjà vues, » comme la plupart de celles qui remplissent les romans, et surtout les romans de ce genre; il ne faudrait pas beaucoup me pousser pour me faire dire que ce sont deux créations très originales. J'ajouterais même que ce sont deux créations très puissantes, si elles étaient, non pas plus nettement, mais plus profondément dessinées et plus fouillées. Mais Mme Gréville n'aime pas à s'attarder; elle crayonne avec tant de justesse, qu'elle ne prend pas toujours le temps

d'achever ses esquisses; elle improvise avec tant de facilité, qu'elle aime mieux renouveler ses sujets que les exploiter. « Mes livres sont nombreux, écrivait-elle un jour, mais ils sont courts, ce qui est, ajoutait-elle avec trop de modestie, une compensation. » Je puis l'assurer qu'elle est seule de son avis.

15. — *Recha* est une œuvre antisémite, ce qui ne l'empêche pas d'être fort remarquable. Recha est la fille d'un usurier juif; elle est chargée de faire les recouvrements de son père, et d'obtenir certaines signatures difficiles. Comme elle est très belle, sa mission a généralement du succès; comme elle est très honnête, son père est fort tranquille. Mais un jour, un jeune officier chez qui elle a été chargée d' « instrumenter » lui donne, en quelques mots brefs et graves, le sentiment et la honte de son rôle. La vie morale pénètre dans cette âme, qui faisait le mal ingénument, inconsciemment, par atavisme, et, avec la vie morale, entre aussi l'amour, amour partagé par le jeune officier et qui aboutirait au mariage, si le père de Recha le permettait. Mais le vieux juif déteste les chrétiens plus encore qu'il n'aime sa fille; sa fille est son seul amour, mais la haine du chrétien, c'est toute son âme. Après avoir essayé d'obtenir de l'officier qu'il renonce volontairement à Recha, il s'arrange pour la lui enlever : il le fait assassiner et Recha devient folle. Le roman n'est pas dédié à M. Drumont : il en serait digne et par la passion dont il témoigne contre les juifs, et par ses qualités littéraires. Les deux scènes que je viens d'indiquer, la première entre l'officier et Recha, la seconde entre l'officier et le juif, semblent révéler un talent plus que distingué, à la fois très viril et très féminin ; viril par l'énergie, féminin par la retenue, une sorte de discrétion pudique.

16. — *Jeanne de Mauguet* est l'œuvre d'une femme dont le talent ne fut pas aussi discret. L'œuvre d'ailleurs commence à « dater » et n'est plus tout à fait « dans le train » de la littérature actuelle. On nous dit que « c'est un des livres les plus passionnants et les plus dramatiques de Claude Vignon; » mais l'est-il assez pour mériter les honneurs d'une réimpression ? On verra bien. Le sujet en est double : c'est, d'une part, l'histoire très édifiante de Jeanne de Mauguet, et d'autre, l'aventure fort scabreuse de Marguerite de Mauguet. Jeanne est la tante de Marguerite. Grâce à des prodiges d'abnégation, de courage et de vertu, elle a reconstitué, après les tourmentes de la Terreur, — le domaine de ses pères; elle y a recueilli son neveu, et l'a marié à Marguerite. — Et c'est le premier point. — Au second point, Marguerite s'ennuie; elle n'a qu'un rôle effacé dans la maison de son mari, et l'enfant qui leur est venu est plutôt l'enfant de Jeanne que le sien. Elle n'a rien à faire qu'à songer ! Or, les songes d'une femme oisive sont souvent des songes fâcheux : *Mulier quum sola cogitat, mala cogitat.* Ceux de Marguerite deviennent tout à fait mauvais au lendemain d'une visite que lui fait un jeune

officier, frère d'une de ses amies de couvent. Elle est prête pour la faute et elle va y tomber, elle va fuir, une nuit, avec son amant futur, lorsque Jeanne se jette entre elle et lui, la retient et sauve au moins l'honneur de la famille. Et c'est l'intervention de Jeanne, au dénouement, qui unit le second point au premier. Et je ne trouve plus rien à dire de cette œuvre, sinon qu'elle est à la fois distinguée et surannée.

17 et 18. — De ces deux volumes de Gyp, *le 13e* et *le Journal d'un philosophe*, le premier est amusant. On y voit les tribulations d'un treizième invité, accepté par grâce dans une joyeuse compagnie, et se résignant à toute sorte de taquineries pour un motif qui est le « mauvais motif : » il attend sa récompense d'une jolie femme, laquelle se trouve être une honnête femme et le désespère par des rigueurs. On sait, d'ailleurs, ce que sont les honnêtes femmes de Gyp ; ne les laissez pas fréquenter par vos filles, pas même par vos fils.

Le second ouvrage n'est pas amusant ; il est même ennuyeux. L'auteur a voulu y représenter et y faire parler un imbécile ; le succès doit avoir dépassé ses intentions. Les trois cents pages du journal de M. de Villiers-Neauffle pourraient être signées par M. Prudhomme. Mais il n'est pas seulement ennuyeux, ce journal, il est odieux ; il ressemble à une mauvaise action, et à une mauvaise action faite sans la moindre excuse, pas même celle de la verve, emportant la plume et l'esprit à des écarts que l'on regrette ensuite, pas même celle de la crânerie et de la franchise. C'est froid, c'est prémédité, c'est prudent. L'incoercible Gavroche qu'est d'ordinaire Gyp semble être devenu un personnage plein de circonspection et de « cautèle, » s'arrangeant pour rendre son mauvais cas niable et prenant des précautions pour s'assurer l'impunité. Précautions inutiles, d'ailleurs ; l'impunité lui était assurée d'avance. Le maximum des peines que la galanterie française permette à l'égard de coupables de ce.... genre, c'est le refus de les recevoir chez soi. Ne recevez pas *le Journal d'un philosophe.*

19. — *Zozo* est le journal d'une jeune fille qui a beaucoup de chagrin. Elle en a au couvent, où papa et maman ne viennent pas la visiter autant qu'elle le désirerait ; elle en a, au sortir du couvent, dans la maison de sa mère, d'où son père est sorti pour jamais. Fille de parents séparés, elle ne se rend pas tout de suite un compte très exact des inconvénients de cette situation dangereuse. Elle ne comprend pas les silences de sa mère et souffre un peu des tristesses de cet intérieur ; mais elle a la permission de voir son père deux ou trois fois par mois, et alors elle s'amuse beaucoup. C'est un si charmant compagnon son papa ! Elle retrouve, d'ailleurs, chez lui un ancien camarade d'enfance, à qui elle plaît fort et qui lui plaît autant. La mère, à qui Zozo a laissé ignorer ces rencontres, en a la révélation un jour, et ce dernier coup achève de ruiner sa santé ébranlée, elle meurt. Car le jeune homme

amoureux de sa fille est en effet le fils de la femme qui a perdu son mari; l'une aura pris le père, et l'autre prendra l'enfant. C'est peut-être cette pensée qui la tue! Quoi qu'il en soit, Zozo ne peut pas la supporter, cette pensée, lorsqu'une bonne amie lui a appris qui était son fiancé. Bravement, elle sacrifie son amour naissant et se décide à rentrer dans son couvent, après avoir écrit une dernière page sur son journal. C'est un bon petit journal, bien innocent et bien naïf, comme il convient que soit le journal d'une bonne petite fille, et comme le sont les bons petits journaux de toutes les bonnes petites filles que nous avons rencontrées dans la littérature.

20. — Mais *Acte d'amour* n'est pas une œuvre quelconque; c'est, je crois, une œuvre de début, mais elle suffit déjà à classer son auteur parmi « les plus chères espérances de notre littérature, » comme dit l'autre. Un jeune musicien a épousé une adorable jeune fille d'esprit très sain et très ferme; lui est un sentimental et un vaniteux. Il trouve que sa femme ne l'admire pas assez, et il est très sensible à l'admiration que lui témoigne une cantatrice en quête d'un protecteur sérieux. Il est riche, il a du talent; il peut être « une bonne affaire. » Il se laisse donc admirer et afficher, au grand déplaisir de sa femme, qui lui signifie d'avoir à rompre cette relation scandaleuse. Il refuse, elle le quitte et retourne dans sa famille. Lui essaie de jouir de sa liberté, il n'y parvient pas. C'est, au fond, comme le lui dit un de ses amis, « un vertueux, » un artiste pot-au-feu, capable de rêver du vice, mais incapable d'en « recueillir le fruit. » Après une courte villégiature en compagnie de la chanteuse, qui ne peut pas, malgré les plus sincères efforts, parvenir à le faire manquer à ses devoirs, il revient triste, humilié, repentant, à sa femme, — laquelle lui tient rancune vingt-quatre heures, mais finit, dans un acte d'amour généreux, par lui rendre tout ce qu'il avait si légèrement sacrifié.

Les événements se précipitent un peu trop vite à partir de la fuite de la femme légitime; le drame, qui éclate brusquement, n'est pas développé, il tourne court. Le mari n'expie pas assez longtemps. Il est vrai qu'il a si peu péché! Mais alors, il expie trop peut-être? Le début du roman est, au contraire, trop long, et le tableau des amours du jeune ménage pas assez pudique; c'est presque du Gustave Droz, avec moins de préciosité et de bel esprit. Je cherche encore ce qu'on pourrait bien reprocher à cette œuvre : de trop longues dissertations sur la musique et sur la littérature? J'y ai pris un plaisir extrême! Et maintenant je me hâte de répéter que ce début promet un romancier de valeur, et que j'attends avec la plus vive curiosité les œuvres annoncées dans les quelques lignes de la préface.

21. — M. Ch. d'Héricault nous conte, avec humour, l'histoire d'une *Veuve millionnaire*, un peu coquette, qui met beaucoup de temps à

reconnaître, parmi ses prétendants, celui qui mérite le plus d'être distingué. Il y en a un qui l'exaspère par son dévouement inévitable, toujours présent au bon moment, c'est-à-dire au moment où elle pourrait être tentée d'une sottise qu'elle évite, grâce à lui. On comprend qu'elle lui tienne rigueur de tant de bienfaits. Elle finit pourtant par les lui pardonner et se décide à lui accorder sa main et à recevoir en échange la dignité et le bonheur de sa vie. Ce joli et pimpant roman fait partie de la *Bibliothèque des mères de famille*, et je ne crois pas qu'on lui reproche d'être fade.

22. — Un livre de ménage, avec quelques chiffres, beaucoup de points d'exclamation, des bouts d'histoires intimes, commencées par le milieu, jamais finies, une ombre de roman très touchant qui se projette sur une poussière de détails domestiques, l'amitié très tendre qu'inspire à une très honnête femme l'associé de son mari, la passion discrète de cet associé, bienfaiteur du pauvre ménage, sauvant ses amis de la ruine au prix même de son propre honneur, — tout cela écrit dans une langue assez claire et qui ne ressemble en rien à l'ordinaire volapuck de M. C. Lemonnier, — voilà ce qu'est *l'Arche*, si toutefois j'ai bien compris ce qui se cache derrière ce brouillard sentimental et élégiaque. Mais je ne suis pas sûr d'avoir compris !

23. — En revanche, je suis sûr de n'avoir pas compris *l'Impérieuse Bonté*, et cette fois, ce n'est pas ma faute. Car si dans *l'Arche* la langue est claire et le sujet nuageux, ici tout est obscur, la langue et le sujet. Il est cependant, ce sujet, « trempé dans la pauvre humanité, » il est la peinture de « l'altruisme sous toutes ses formes, » mais pas de l'altruisme oriental et russe, « mystique, plein de fièvre et d'angoisse, » mais de l'altruisme occidental, énergique et impliquant « l'autonomie, la fierté et la résistance individuelle. » Vous connaissez le sujet et avez une idée du style, « un des plus malencontreux qu'on puisse imaginer, » confessait quelqu'un qui pourtant n'est pas sans quelque admiration pour M. Rosny. En voici d'autres spécimens : « Dargelle le regarda, dans une profonde et sereine observation, la lassitude rompant toute acuité. » « Son cœur oscillait comme une poire sous une brise faible, puis précipitait des glouglous de bouteille immergée ; ses souvenirs remontaient, liés à quelque dissolution morbide, à l'émiettement du vouloir dans la stupeur dyspeptique. » « Les farouches troupeaux du malheur persécutant la femme stérile. » « L'horaire du souvenir frissonnait » aux détails des choses! Inutile de prolonger ces citations ; elles ne donneraient qu'une idée imparfaite encore de cette manière d'écrire, tendue, déclamatoire, sibylline, qui doit coûter à l'auteur des efforts inouïs et impose au lecteur une fatigue que le sentiment même du devoir n'a pas pu me faire endurer pendant plus de cinquante pages. Et il y en a trois cent soixante et onze, petit texte, sans compter la préface. Toutefois, ce que

j'ai pu supporter de cette lecture m'a causé plus de regrets que de fatigue. Il est vraiment dommage que M. Rosny s'escrime si péniblement à cacher ainsi des intentions qui paraissent très nobles et des idées qui paraissent élevées. Son intention était, — du moins j'ai cru le deviner, — de nous donner un tableau raccourci de toutes les misères humaines et de montrer que la charité ne doit pas désespérer de les soulager, qu'elle doit au moins ne pas se lasser d'y travailler. J'ai aperçu des lettres de pauvres, adressées à un philanthrope riche, et j'ai vu un jeune homme faire visite à chacun des signataires. Mais quelle est l'idée générale de l'œuvre? Est-elle chrétienne ou ne l'est-elle pas? Quelle en est la composition? Y a-t-il une action principale autour de laquelle se groupent les innombrables épisodes qu'il m'a semblé apercevoir, en feuilletant çà et là ce que j'étais décidément incapable de lire? Voilà ce qu'il est impossible de savoir. Il est vraisemblable toutefois que dans cette œuvre étrange, échauffée et trouble, il n'y a ni composition ni idée générale, mais qu'il y a un haut idéal moral compromis par un faux idéal littéraire.

24. — L'œuvre de M. Chaperon relève du même idéal moral; c'est encore « une œuvre d'altruisme. » L'exécution et la composition en sont plus claires; malheureusement, la valeur artistique en est très faible. L'auteur n'est pas encore un écrivain maître de son outil; j'ai peur qu'en outre il ne soit pas un « penseur » très sûr. Il se permet, entre les faits et gestes de son héros et l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des rapprochements qui semblent trahir une certaine puérilité et débilité d'esprit. Ce héros, nommé Jean de la Boise, se décide à rompre entièrement avec un passé d'égoïsme et de plaisirs. Il quitte Paris, s'enferme dans une propriété de province, s'y voue à la pauvreté et à la charité, recueillant des vagabonds, visitant les malades, dépensant en aumônes tous ses revenus. Il donne asile un jour à des anarchistes; il est dénoncé et arrêté comme complice. La foule prend parti pour lui; une bagarre se produit avec les gendarmes, un fusil Lebel « part tout seul, » et Jean tombe, frappé à mort, victime de son dévouement. Cette histoire pourrait être touchante et édifiante, si elle était racontée avec moins de naïveté et sans le perpétuel souci d'en faire une reproduction de l'Évangile. Jean de la Boise, pendant les dernières années de sa vie, a passé en faisant le bien. Il a voulu se racheter lui-même et racheter les autres. A l'imitation de Jésus-Christ, il a sauvé la femme adultère, « laissé venir à lui les petits enfants, » visité une jeune fille qu'on croyait morte, et prononcé les paroles mêmes du divin Maître : « Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort. » Mais c'est surtout pendant ses derniers jours, et au cours de cette bagarre, dont le théâtre est précisément un petit monticule appelé *le Calvaire*, que Jean de la Boise joue au Jésus : il a sa Madeleine, son Judas, son saint Pierre, il prononce les sept paroles de la Passion, etc., etc. L'imitation de Jésus-Christ tourne à la parodie.

L'auteur n'en a évidemment pas conscience; ses intentions sont loin d'être sacrilèges; il a voulu faire œuvre d'art, l'emploi de l'Évangile n'est pour lui qu'un procédé littéraire, parfaitement légitime. Il est de ces ingénus, vieux pontifes ou jeunes Éliacins des lettres, aux yeux de qui l'*Art* est Dieu plus que Dieu lui-même, et qui sont prêts à subordonner à l'*Art*, à faire servir aux pompes et aux œuvres de l'*Art* tout ce qu'il y a de respectable et de sacré sur la terre et dans les cieux. O misère! O trissotinisme!

25. — *L'Inutile Péché* est aussi une œuvre de trissotinisme, mais d'un trissotinisme particulier et plus grave, non plus celui qui subordonne Dieu à l'art, mais celui qui associe Dieu et le diable, le sacré et le profane, le mysticisme et la pornographie, — le trissotinisme des élèves du marquis de Sade. L'auteur y raconte avec gravité, componction et minutie l'histoire d'un péché consenti pour le rachat d'une âme. Gilberte était restée fidèle à son mari, fidèle à toutes les pratiques d'une éducation chrétienne, lorsque brusquement, vers la trentaine, elle se laisse aller à aimer le jeune Hervé, un mondain « fêtard » qui dit avoir perdu la foi et qui a surtout perdu le sens moral. L'incrédulité d'Hervé désole Gilberte; pour le ramener à Dieu, elle est prête à tout; elle sacrifie à cette œuvre pie sa pudeur et sa vertu. Hervé, reconnaissant, se remet à faire des dévotions; il fréquente les sacrements! Et la chère âme semble sauvée! Malheureusement son salut est compromis par les scrupules que montre Gilberte à continuer son singulier apostolat. L'amour d'Hervé se lasse et s'use au régime de discussions et de luttes qui lui est imposé, et le malheureux garçon finit par revenir à ses « vomissements, » il retombe dans la débauche et l'incrédulité, et Gilberte pleure son inutile péché.

Le devoir a parfois de cruelles exigences; je n'en connais pas de plus dures que la lecture de livres pareils. *L'Inutile Péché* est à la fois répugnant et horriblement ennuyeux. L'exécution en est laborieuse et maladroite; on dirait un « devoir » d'élève qui s'applique; l'idée en est baroque et maladive; c'est un rêve de collégien mal équilibré, tourmenté par la crise de l'adolescence. Certes, ce n'est pas que tout y soit invraisemblable et faux; l'amour, un amour plus fort que la volonté et des habitudes religieuses, peut très bien envahir le cœur d'une honnête femme, et y soulever des luttes d'un intérêt poignant. Mais pour être capable de comprendre et de peindre ces luttes, il faudrait être un psychologue autrement sûr, et un artiste plus expérimenté et moins lourd que l'auteur d'*Inutile Péché*. Cette tentative de réalisme appliqué à l'étude d'une âme chrétienne, chrétienne au moins par l'éducation et les pratiques extérieures, en proie au vertige de la passion, révèle chez M. Saint-Maurice une ignorance absolue de son sujet. Il ne l'a pas observé lui-même; je n'en sais rien, mais je l'affirme; je lui fais crédit de la perspicacité nécessaire

pour bien voir ce qu'il se donnera la peine de regarder (et ce n'est pas une mince concession que je lui fais, car il n'est pas donné à tout le monde de *savoir voir*). Il n'a donc pas observé le cas par lui-même ; ou bien on le lui a conté ; ou bien, pouvant l'observer personnellement, il a eu un bandeau sur les yeux. Dans les deux cas, il a été dupé. Une femme peut mentir aux autres, à un amant surtout, mais ne se ment pas à elle-même, comme le fait Gilberte ; elle ne devient pas adultère par amour de Dieu. Un jeune homme ne devient pas dévot en devenant criminel. J'accorde que l'amour, et l'amour même illégitime, puisse exalter l'âme et, dans un certain sens, l'élever, surtout lorsqu'il l'arrache à la débauche toute simple et toute crue ; mais il ne la pousse pas à des confessions et des communions sacrilèges. Les personnages de l'auteur sont donc faux, en même temps qu'ils sont répugnants, et son œuvre ne mériterait pas d'être si longuement discutée, si elle ne se rattachait pas à un genre de littérature qui tend à se répandre et qu'il faudrait absolument décourager et même déshonorer d'avance; je veux parler de cette littérature qui, sous l'influence du mouvement dit néo-chrétien, ne voit, dans les choses de la religion et les sentiments religieux, qu'une « matière bonne à mettre en vers » ou en prose, et s'en empare et les exploite sans les précautions nécessaires, parmi lesquelles on devrait compter d'abord une étude préalable et une connaissance sérieuse. Or, ce qui frappe surtout dans les œuvres de ces littérateurs néo-chrétiens, c'est une ignorance à peu près complète de ce qu'est le christianisme, et aussi de ce qu'est une âme chrétienne, fidèle ou infidèle à ses principes. Et quand à cette ignorance se joint, comme ici, une inexpérience littéraire presque égale, « lors je prends mon sifflet et j'en joue avec rage ! »

26. — Le *Chemin de Damas*, c'est celui où le froid, le triste, le sceptique officier de marine, Paul de Neuvillars, rencontre et reconnaît l'Amour. Jusque-là, il avait été un incrédule de l'amour, un athée de l'amour. Pourquoi ? Ah ! c'est qu'il n'avait pas connu sa mère ! C'est qu'il avait été privé de « la tendresse maternelle, ce grand noviciat de tous les amours à venir : l'amour de Dieu, l'amour de la patrie, l'amour de la femme ! » Rien qu'avec des phrases comme celle-là, M. de Tinseau serait sûr de réussir auprès de la bonne moitié, de la plus belle moitié de son public ordinaire ; il pourrait se passer de talent. Heureusement, il ne s'en passe pas; il en a, et beaucoup, et du meilleur, de celui qui est fait d'esprit, de finesse, de poésie, de pathétique, d'un pathétique discret, d'une poésie pénétrante, d'une finesse sans pédantisme, d'un esprit sans apprêt et sans amertume. C'est avec un talent de ce genre et de cette valeur qu'on peut tout se permettre sans risque, et les fadeurs romanesques, et les sentiments artificiels, et les caractères conventionnels, et une action sans rigueur logique ni unité ; quoi qu'il fasse, « sa grâce est

la plus forte » et il est impossible de s'y soustraire, et l'on s'en voudrait même de s'y soustraire. Je ne dis pas d'ailleurs que M. de Tinseau ait jamais abusé de son crédit, ni même qu'il en ait usé; je veux peut-être dire seulement que le sujet ordinaire de ses romans prêterait à tous les abus : ce sujet, c'est en effet l'amour, l'amour romanesque et idéaliste. Il le raconte et célèbre, à travers des aventures rares et exceptionnelles, mais avec des accents que l'on n'avait pas retrouvés depuis George Sand, et qui remuent délicieusement le cœur des femmes et des jeunes gens. Je sais même des cœurs de critiques qui n'y sont pas restés insensibles et qui se souviennent de *l'Attelage de la marquise* et de *Ma cousine Pot-au-feu*, comme de quelqu'une de leurs plus vives et de leurs plus innocentes jouissances d'esprit. *Le Chemin de Damas* est donc une histoire d'amour, ou plutôt l'histoire de deux amours. Le premier, Paul de Neuvillars, l'inspire sans le partager; il n'a pas encore la foi, il n'a pas été touché de la grâce ! Et pourtant, elle était bien touchante, bien belle, bien sincère, la jeune Rhodiote qui lui avait donné son cœur et offert sa main ! Il avait d'ailleurs à peu près accepté la main, croyant y trouver, ou plutôt croyant y apporter une fortune, son mariage faisant partie d'une combinaison industrielle rêvée par le père et les amis de la jeune fille. Mais, au dernier moment, la combinaison échoue, la fortune échappe, et comme Paul est pauvre, qu'il l'est même devenu un peu plus pour avoir donné sa démission d'officier, que d'ailleurs le père de sa fiancée lui bat froid, il ne se croit plus le droit d'accepter le mariage et il part. Mais la jeune fille pense que renoncer à certains droits, c'est manquer à son devoir, et désespérée de l'infidélité de son fiancé, elle se tue. Et c'est la première partie du *Chemin de Damas :* Paul parmi les infidèles et faisant des martyres ! La seconde nous montre Paul converti, mais expiant ses fautes dans la souffrance. Nous le voyons d'abord cherchant une position à Paris; il est prêt à tout, il ne refusera aucun travail pour gagner son pain; d'avance, il a accepté d'être journaliste, agent d'assurances, courtier de charbons, secrétaire de cercle; finalement, il est trop heureux d'accepter le commandement d'un navire marchand et puis d'un yacht de plaisance. C'est là que l'attend la conversion, l'illumination, le coup de foudre ! Il voit la fille du propriétaire du yacht et il est terrassé ! Il voit, il croit, il est désabusé, il aime à en mourir ! Et alors recommence le roman du jeune homme pauvre épris d'une millionnaire, torturé à la fois par l'amour et par l'honneur; par l'amour, qui le ferait se précipiter aux pieds de son idole, par l'honneur, qui l'oblige à se tenir debout et silencieux, dans l'attitude froide et réservée d'un « employé » devant celle que les matelots appellent « la patronne. » Le roman se déroule d'ailleurs dans un cadre qui est, lui, plus original : c'est l'Égypte, c'est la mer Rouge, c'est le détroit des Dardanelles, c'est le pôle nord. Il y a, dans cette partie épi-

sodique de l'œuvre, des « sensations » d'Égypte et de Constantinople tout à fait suggestives, quoique exemptes de pédantisme et d'étalage. Comment le commandant du yacht cache son amour et pourtant le révèle à la clairvoyante voyageuse, comment il l'avoue, comment il le fait partager, comment on l'oblige à épouser, — mais comment il est sur le point de perdre le cœur de sa femme, mal informée de l'aventure de la Rhodiote, et comment enfin il sait mériter son bonheur par la souffrance et l'expiation (il est allé au pôle nord, où il supporte bravement le froid et la faim et où il peint des baleines pour gagner sa vie !), c'est ce que je ne me charge pas de vous raconter! Il y a, dans la première partie de ce second drame, des détails d'une délicatesse, d'un charme et d'une grâce infinis, que l'analyse affaiblirait trop; et dans la seconde partie, celle où figurent les baleines, des singularités voulues, que l'analyse grossirait trop. Je renvoie à l'ouvrage même les amateurs des jolis, tendres, touchants et délicieux contes bleus qui sont la spécialité de l'un de nos plus aimables, distingués, exquis et spirituels romanciers.

27. —On n'a pas oublié *la Vie privée de Michel Teissier*, ni la pénétrante et ferme analyse qui en fut donnée à cette place en juillet dernier. Le héros de ce roman — triste héros ! — sacrifie son devoir à sa passion. Ennemi du divorce, il divorce, il réclame comme homme le bénéfice de cette loi Naquet qu'il a combattue comme député. Chef du parti conservateur, orateur puissant, politique instruit et honnête, il est à la veille d'arriver au ministère et de faire triompher les idées qu'il représente avec tant d'éclat et d'autorité; mais il aime Blanche Estève, et pour l'épouser, il abandonne son siège, ses espérances d'homme d'État, ses affections de famille, sa femme, ses deux filles, tous ses devoirs, tous ses intérêts. — C'est sur un mariage acheté au prix de si tristes sacrifices et de tant de ruines morales que s'arrêtait la première partie de *la Vie de Michel Teissier*. M. Édouard Rod nous y montrait, avec un talent plus original que son sujet, qu'on ne conforme pas toujours ses actes à ses principes. Dans *la Seconde Vie de Michel Teissier*, il nous montre que l'on conforme parfois ses principes à ses actes. Michel Teissier marié n'est pas heureux; il a des joies, il n'a pas la paix. C'est que les joies de la passion satisfaite ne valent jamais ce qu'elles coûtent ; on leur sacrifie toute une vie, elles donnent quelques heures ; après quoi vient l'ennui et le mépris de soi-même. Michel a cru se défendre contre l'ennui par le travail : il ne peut pas travailler. Il a cru se défendre contre le mépris de soi-même par l'espèce de grandeur tragique 'il a donnée à sa faute ; il ne peut pas arriver à se la pardonner. Il a au se dire qu'il n'a pas installé l'adultère à son foyer, comme tant autres, qu'il a été désintéressé, qu'il n'a pas voulu cumuler hypocrite- ent les avantages de sa position acquise avec les satisfactions de son nour, qu'il a été loyal, courageux, héroïque.... Sa conscience lui ré-

pond qu'il a été faible, puisqu'il a capitulé devant la passion ; elle lui répond qu'à l'origine de ce prétendu héroïsme, il y a eu un monstrueux égoïsme, puisqu'il s'est moins sacrifié soi-même qu'il n'a sacrifié les autres. Sacrifier sa femme et ses enfants, sacrifier sa cause, sacrifier même sa position pour ne pas sacrifier sa passion, cela s'appelle, en langage français et chrétien, une lâcheté. Or Michel ne veut pas s'avouer sa lâcheté et sa déchéance. Et le drame qui, avant la faute, s'était joué entre sa conscience et son amour, va maintenant se poursuivre entre sa conscience et son orgueil. Sa conscience le condamne au nom de certains principes ; son orgueil va le pousser à nier ces principes, et il y arrivera. L'ancien conservateur deviendra révolutionnaire, l'ancien clérical deviendra athée ; la déchéance aboutira à l'apostasie. A côté de ce drame intime, s'en place un autre qui le complète : c'est celui qui se passe entre l'apostat et ses filles. Après la mort de sa femme légitime, il les a recueillies dans son nouveau ménage, qui leur est odieux et qui leur rappelle plus douloureusement les larmes et la mort de leur mère. Il pourrait le leur rendre plus tolérable, en le faisant régulariser ; une simple démarche devant le curé de leur paroisse y suffirait. Mais Teissier s'y refuse, malgré les supplications de Blanche et l'intérêt évident de ses enfants. Faire régulariser son second mariage, ce serait avouer qu'il est sorti de la règle, ce serait s'humilier. Et il ne veut pas s'humilier, et il préfère sacrifier de nouveau ses filles. De ces deux victimes, l'une se révolte, l'autre meurt : elle aimait et était aimée ; mais le père de son fiancé ne veut pas de la fille d'un divorcé, et la honte et la douleur la tuent, le jour même où Michel Teissier, devenu radical, est réélu député par ses anciens adversaires. — On a dit : « Où est la punition de Michel Teissier? Vous nous aviez promis de le punir, et vous le faites triompher ! Ce n'est pas lui qui est puni et qui meurt, c'est sa fille. »

Et sans doute, si mourir c'est la grande punition, et la seule punition, Michel n'est pas puni, et c'est sa fille qui l'est à sa place. Mais peut-être que la mort n'est pas toujours une punition, ni la vie toujours une récompense ; peut-être que pour certaines âmes la mort est une délivrance, et la vie un bagne. Je dis « les âmes, » car il est clair que pour les brutes inconscientes, la conservation de l'existence est le bien suprême. — Mais ni Michel ni sa fille ne sont des brutes ; s'ils l'étaient, leur histoire eût été bien différente et n'eût pas valu d'être racontée. — Et alors, je demande si, pour la fille, c'est être punie que d'échapper par la mort à l'existence que lui a faite son père? Je demande si, pour le père, ce n'est pas être puni, et horriblement puni, que d'être condamné à vivre dans les conditions où il va vivre, avec le sentiment qu'il a tué un de ses enfants et qu'il a perdu l'estime de l'autre, avec l'obligation de subir la poignée de main de tous ceux qu'il méprisait, le mépris de tous ceux qu'il aimait, et son propre mépris à lui-même ! Car, en dépit de tous ses

efforts et de tout son orgueil, Michel Teissier n'est pas arrivé à se faire illusion et à se pardonner; il n'a réussi qu'à ajouter de nouvelles fautes à sa première faute, qu'à rendre plus lourde et plus écrasante sa charge de remords. Après avoir violé ses principes, il les a reniés; ce reniement achève de tuer sa fille, et la mort de sa fille achève de l'éclairer sur le peu de sincérité de son reniement. Voilà le châtiment! Il n'est pas petit! Et, quoique différent de ceux que réservent aux coupables les dénouements ordinaires du théâtre et du roman, il est aussi moral et « moralisateur. » Ne nous apprendrait-il qu'à moins estimer la vie pour elle-même, qu'à transformer en nous l'instinct animal de la conservation en un besoin d'élévation et d'honneur, qu'il faudrait l'approuver et le louer. — Mais il nous apprend autre chose encore. M. Édouard Rod a voulu et su mettre en lumière une vérité qui pourra sembler nouvelle et profonde, tant elle est oubliée aujourd'hui, à savoir que les défaillances de l'esprit sont souvent la suite et la punition des défaillances du cœur. — C'était autrefois un axiome généralement reçu qu'il fallait chercher dans le cœur le secret de certaines impiétés et de certaines apostasies : *Dixit impius in corde suo : non est Deus.* Et peut-être les moralistes d'autrefois abusaient un peu de ce texte et de cet axiome. Mais les psychologues d'aujourd'hui n'en usent pas assez. — A force de fureter dans l'« âme moderne » et de la disséquer, ils perdent de vue l'âme humaine; ils vont chercher bien loin et bien haut des explications qui pourraient souvent être utilement remplacées par ce mot, que M. Bourget prête à l'abbé Taconet dans *Mensonges :* « Tout ça, c'est des saletés! » M. Rod est de l'avis de l'abbé Taconet; seulement il y met moins de brutalité, plus de longueurs, et peut-être quelque solennité. Mais il ne faut pas le lui reprocher trop vivement, d'abord parce que certaines vérités, qui sont pour nous des truismes, peuvent être des révélations pour d'autres, ensuite parce que M. Rod est un des plus modestes parmi les pontifes de la psychologie contemporaine, et que, s'il lui arrive, à lui aussi, de découvrir que deux et deux font quatre, il n'en triomphe pas trop bruyamment. — La thèse soutenue dans l'histoire de Michel Teissier est donc juste et bonne, et il n'y a pas entre ses deux *Vies* « la solution de continuité » qu'un critique y a cru voir; la seconde est la conséquence logique et la punition de la première.—Quant à la « fable » elle-même, elle est intéressante et touchante, et quoiqu'on pût y relever çà et là quelques détails contestables, elle ne diminue pas la valeur totale de l'œuvre, qui est une de celles qui honorent le plus le roman français contemporain et sont de nature à le réhabiliter aux yeux de l'étranger.

28.— *Cosmopolis* vient d'être réimprimé dans un format plus modeste que le format primitif et plus accessible aux petites bourses. Ce petit événement bibliographique nous donne-t-il le droit de revenir sur le roman lui-même, qui date déjà de deux ans? Je ne le pense pas et je me félicite

de ne pas le penser, cette œuvre n'étant pas de celles qui permettent de parler de M. Bourget comme il semble séant d'en parler à cette heure. Elle marque pourtant un changement et un progrès dans la manière ordinaire de l'éminent auteur — un changement dans le sujet, qui devient plus dense, plus étendu, plus chargé de faits — un progrès dans la direction des idées, qui semblent de plus en plus se rapprocher des idées chrétiennes. Jusqu'à *Cosmopolis*, le sujet, dans les romans de M. Bourget, n'était souvent qu'un prétexte à dissertations, une matière à longues, et lentes, et élégantes analyses; les personnages du drame semblaient n'avoir d'autre rôle que de fournir à l'auteur l'occasion d'exercer, de montrer et d'étaler sa jolie trousse de « dissecteur » d'âmes! Ici le sujet n'est plus aussi sacrifié; l'action est plus intéressante, plus abondante, plus drue; elle est même touffue. Les personnages, très nombreux et formant à eux tous une véritable société, y sont très agissants et très vivants; ils vivent et agissent pour leur propre compte et non plus seulement pour celui du romancier; ce ne sont plus des pièces pour amphithéâtre psychologique, ce sont des hommes et des femmes. N'allez pas croire, toutefois, que l'analyste dissecteur soit absent de son œuvre, qu'il ait su se séparer d'elle et lui donner une vie indépendante, comme font les créateurs vraiment puissants; il est là, toujours là, présent et visible, et occupant même la première place. Mais il est mêlé à l'action, il en est un des héros, le héros principal peut-être; il est romancier, il est à la mode, il est adoré des femmes; mais, comme il s'appelle Julien Dorsenne, on peut, si l'on y met un peu de bonne volonté, oublier l'auteur et n'y voir que son œuvre.

Cette œuvre qui nous montre qu'en M. Bourget les qualités d'invention et la puissance dramatique sont en train de triompher de ses anciennes habitudes didactiques, laisse espérer aussi qu'un moraliste franchement chrétien se dégagera bientôt du psychologue d'autrefois. Elle est bien connue la distinction entre le psychologue et le moraliste, l'un simplement curieux de noter des « états d'âme, » l'autre soucieux de les juger et, si besoin est, de les améliorer. Il paraît, toutefois, que c'est une découverte de M. Bourget lui-même, une de ces découvertes dont nous parlions plus haut, et qui transforment de vieux truismes démodés en de brillantes nouveautés. Dépêchons-nous donc d'appliquer cette nouveauté à M. Bourget pendant qu'elle est et qu'il est encore à la mode, et disons que, jusqu'au *Disciple*, le psychologue dominait en M. Bourget. Avec *le Disciple*, son impassibilité d'anatomiste diminua; il s'attendrit, il éprouva le besoin de chercher les causes de certains états d'âme, et de juger ces causes, et de s'indigner contre celles qu'il jugeait malfaisantes. L'indignation était encore philosophique; elle semble devenue religieuse et chrétienne dans l'œuvre nouvelle. De sorte que le mot que prononçait M. Bourget, il y a quelques années, et qui scandalisa quelques

bonnes âmes : « Je suis chrétien d'inspiration, » ne les scandalisera pas si elles lisent *Cosmopolis*. Elles en remarqueront surtout la dernière page, qui est un hommage poétique à la personne et à la mission de Sa Sainteté Léon XIII.

Voilà bien des raisons d'aimer *Cosmopolis!* Et pourtant *Cosmopolis* ne m'a pas mis dans « l'état d'âme » où il faudrait être pour parler congrûment de M. P. Bourget; *Cosmopolis* ne m'a pas donné, pour ce talent compliqué, artificiel, trop satisfait de soi, l'admiration que semblent imposer à cette heure la mode, le snobisme et peut-être aussi la justice! Et voilà pourquoi je suis heureux de pouvoir attendre une autre occasion de lui rendre hommage. CHARLES ARNAUD.

THÉOLOGIE

Études de théologie positive sur la sainte Trinité, par TH. DE RÉGNON, S. J. 2e série. *Théories scolastiques.* Paris, Retaux, 1893, in-8 de XI-584 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il s'agissait, dans la première série de ces études (Voir *Polybiblion*, t. LXIV, p. 515), de la manière dont les Pères ont adapté nos concepts humains à l'exposé du dogme de la Trinité qu'ils avaient à formuler et à défendre contre les multiples altérations de l'hérésie. Il s'agit maintenant d'une autre fonction de la théologie, *fides quaerens intellectum :* c'est le travail accompli par la raison au service de la foi dans la cité de paix. Le présent volume a pour objet les théories latines, c'est-à-dire les différentes explications proposées par les maîtres du moyen âge pour l'intelligence des processions divines. Ici encore, même au sein de l'école, nous retrouvons les deux manières de concevoir, les deux tendances d'esprit que l'auteur nous a déjà appris à distinguer, la pensée latine et la pensée grecque. Mais avant d'aborder l'examen des théories qui suivent l'une ou l'autre direction, il nous invite à jeter un regard sur les siècles antérieurs et à considérer plus en détail l'état des esprits et le mouvement des études au XIIe siècle. C'est l'objet d'une étude préliminaire (Étude IX) fort intéressante. Nous y voyons apparaître tour à tour saint Bernard, qui gourmande la raison indépendante ; Richard de Saint-Victor, qui encourage la raison fidèle: Hugues, théologien si profond et si sûr, qui trace à la raison ses limites; Abailard, ce génie original comparable à un artiste qui chante avec goût, méthode et chaleur, mais qui par malheur a l'oreille fausse et n'a pas le sentiment exact des intervalles.

Après ce tableau nous passons (Étude X) à l'examen de la théorie de Gilles la plus célèbre et la plus suivie, celle qui demande à l'analogie des facultés de la créature spirituelle l'explication de la génération du Verbe et de la procession du Saint-Esprit. C'est la théorie augustinienne ; saint Thomas s'y attache après le Maître des sentences, mais il la marque, en

la formulant, de la forte et lumineuse empreinte de son génie. Les trois dernières études sont consacrées aux théories qui suivent une voie différente. Richard de Saint-Victor demande l'explication du nombre des personnes aux diverses manières dont une personne peut être distinguée d'une autre quant à l'origine, et au point de vue psychologique s'appuie uniquement sur le concept de l'infinie dilection, la gloire de son expansibilité, la générosité de sa libéralité, la douceur de sa conjouissance. Alexandre de Halès considère les différentes manières d'agir d'un agent personnel et reproduit ensuite les belles preuves que Richard déduit de la perfection de l'éternel amour. Saint Bonaventure nous offre une sorte de synthèse, et sa théorie tient le milieu entre celle de Richard et celle de saint Thomas. Guidé par le P. de Régnon, on éprouve un grand charme à comparer la pensée du Docteur angélique avec celle du Docteur séraphique, à assister à la belle discussion qu'ils eurent ensemble sur la notion d'innascible en tant que constitutive de la personne du Père, à trouver la raison fondamentale de leur divergence dans leur manière de concevoir l'acte pur, soit avec Aristote au point de vue statique, soit avec saint Denys au point de vue dynamique (*plenitudo fontalis*).

Sur un seul point nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec le P. de Régnon. Il attribue à Richard et à saint Anselme la prétention naïve de prouver (*supposita fide*) la Trinité par des arguments de pure raison, *per rationes necessarias*. Nous préférons, avec Franzelin, ne voir dans ces raisons nécessaires que des raisons théologiques, c'est-à-dire des arguments dans lesquels se trouve toujours une prémisse révélée, exprimée ou sous-entendue.

Nous regardons la publication de ces belles études comme un éminent service rendu à la théologie. Nul mieux que leur auteur n'a pénétré dans la pensée des Maîtres, nul ne l'a exposée avec plus de clarté, nul aussi parfaitement que lui ne sait mettre ses lecteurs au point pour les faire jouir des horizons que l'on découvre sur ces sommets. Nous espérons que les héritiers de ses travaux ne nous feront pas trop longtemps attendre la troisième série préparée et promise, sur les théories grecques.

LAMOUREUX.

Panégyriques prononcés par Mgr ROZIER, missionnaire apostolique. Lyon, Vitte, 1893, in-8 de 387 p. — Prix : 4 fr. 50.

Les *Panégyriques* de Mgr Rozier sont au nombre de quinze; il y circule un souffle vraiment oratoire. Trois sont consacrés à saint François d'Assise, trois à saint Louis de Gonzague, deux exemplaires très divers, mais tous deux charmants, de la sainteté. Les autres discours nous racontent la vie et la mort de saint Martin de Tours, de saint Vincent de Paul, du bienheureux Perboyre, de saint Pierre Claver, de saint Jean Berckmans, de saint Alphonse de Rodriguez, de saint Charles Borromée,

du bienheureux de la Salle et de saint Maurice. C'est dire assez la variété du livre, véritable poème en quinze chants, où sont célébrées les grandeurs de l'Église et de la France chrétienne. Je ne sais s'il est une manière plus noble à la fois et plus vraie d'apprendre l'histoire, et particulièrement notre histoire française, qui fut si souvent à la lettre l'histoire des gestes de Dieu par les Francs. L'auteur déclare n'avoir eu d'autre ambition, en publiant ce volume, que de perpétuer dans les âmes de ses auditeurs la mémoire des belles solennités célébrées ensemble et des grâces qu'ils en ont retirées. Nous pensons que même les personnes qui ne les ont pas entendus trouveront plaisir et profit à lire ses discours.

P. Talon.

Astronomie et théologie, *ou l'Erreur géocentrique, la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation*, par le R. P. Th. Ortolan, des oblats de Marie-Immaculée, docteur en théologie et en droit canonique, etc. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de xii-434 p. — Prix : 5 fr.

Travail couronné par l'Institut catholique de Paris, au second concours biennal pour le prix de la fondation Hugues, en 1893.

Il s'agissait : 1° d'établir l'influence qu'avait pu avoir la cosmologie géocentrique sur la fixation des formules des dogmes chrétiens, notamment du dogme de la Rédemption, et sur les doctrines eschatologiques; 2° d'examiner la relation de ces mêmes dogmes avec la conception actuelle de l'univers, de la Rédemption, du Ciel, de l'Enfer, de la fin du monde, de la Résurrection, avec la nouvelle cosmologie, l'hypothèse de l'habitation des astres, etc.

L'auteur, très versé dans la patrologie, montre d'abord que les idées cosmologiques des Pères des premiers siècles s'écartent beaucoup moins des idées de notre temps que celles qui eurent cours plus tard, lorsque les doctrines péripatéticiennes eurent prévalu. D'ailleurs les formules du dogme chrétien étaient déjà fixées depuis longtemps et sans que la cosmologie, quelle qu'elle fût, y eût exercé une influence importante. Et au temps où florissait la scolastique, les idées fausses qu'on professait alors en matière d'astronomie n'eurent d'action que sur les développements accessoires du dogme et sur son interprétation, nullement sur sa substance. Si Galilée n'eût pas voulu faire intervenir l'Écriture sainte en faveur de son système, alors insuffisamment prouvé, il n'eût pas encouru la sévérité des tribunaux ecclésiastiques.

Les opinions erronées de certains exégètes, qui ont eu cours jusqu'à nos jours, n'intéressent aucunement le dogme, comme nos adversaires le croient.... ou feignent de le croire. Cette influence des idées cosmologiques sur l'esprit humain se reflète même dans la littérature. Suivant qu'on lit *la Divine comédie*, *la Jérusalem délivrée*, *le Paradis perdu*, *la Messiade* ou *les Martyrs*, on trouve : dans le Dante et le Tasse, des idées

dues exclusivement au système de Ptolémée; dans Milton, une certaine hésitation entre la cosmologie ancienne et la nouvelle; dans Klopstock et Chateaubriand, l'intervention des véritables notions astronomiques, en leurs conceptions sur la Rédemption, le Ciel, l'Enfer et le Purgatoire.

Où le remarquable travail du savant oblat offre le plus ce qu'on appelle l'actualité, ce sont les chapitres où il prend corps à corps les attaques insensées, — ne pourrait-on pas dire déloyales? — que certains savants ou soi-disant tels, plus romanciers que savants en tous cas, prétendent diriger contre toute doctrine chrétienne, contre toute philosophie vraiment spiritualiste, au nom du véritable système astronomique et, — de plus fort en plus fort, — au nom de la soi-disant habitation universelle des astres (!), celle-ci étant considérée par eux comme certaine, indiscutable, et d'une évidence telle que quiconque n'y croit pas ne mérite que le mépris. Tout cela est assis sur de tels « illogismes, » si l'on peut ainsi s'exprimer, sur de prétendus raisonnements tellement dénués de sens commun, qu'ils prêteraient à rire s'il ne s'agissait de blasphèmes où l'odieux le dispute à l'absurde. Le R. P. Ortolan s'est donné la peine de démasquer cette tactique en dépouillant la pauvre argumentation de nos adversaires de son allure littéraire et plus ou moins poétique, pour la ramener à la forme strictement syllogistique. Il montre aussi que sitôt que ceux-ci sortent du domaine exclusivement scientifique, ils laissent voir une ignorance complète des premières notions des choses dont ils parlent.

Nous n'avons pu donner qu'un aperçu très incomplet de ce livre qui envisage, d'une manière aussi compétente qu'approfondie, toutes les faces de la très complexe question à laquelle il s'agissait de répondre. C'est un écrit appelé à faire d'autant plus de bien qu'il est en même temps d'une lecture très attachante. JEAN D'ESTIENNE.

JURISPRUDENCE

Code de procédure canonique dans les causes matrimoniales, par l'abbé G. PÉRIES, docteur en droit canon, professeur de droit canonique à l'Université catholique de Washington. Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de VIII-261 p. — Prix : 4 fr.

Avant la funeste loi de 1884 et le rétablissement du divorce dans notre Code, les procès en nullité de mariage religieux étaient presque inconnus en France; ce n'est pas que l'Église y fût plus opposée que maintenant, mais une sentence de nullité obtenue de Rome n'était pas suffisante pour rendre possible une nouvelle union, à cause de la persistance du lien civil. La nouvelle loi faisait disparaître cette difficulté pratique; aussi, dès 1885, vit-on les demandes en nullité de mariage se produire dans plusieurs de nos diocèses, et depuis lors le mouvement

ne s'est pas ralenti. Le nombre des mariages, je ne dis pas cassés, mais déclarés nuls par l'Église, n'a pas atteint le chiffre fantastique assigné naguère par certains journaux : il y en a bien quatre ou cinq par an pour la France. Il ne faut ni s'en étonner ni s'en scandaliser : les fidèles qui ont des motifs sérieux de douter de la valeur de leur mariage usent d'un droit incontestable en introduisant devant les officialités ecclésiastiques une instance en nullité ; le mariage, comme tout autre contrat, peut être vicié à l'origine par des défauts juridiques, et notre Code consacre un chapitre aux demandes en nullité de mariage civil.

Pour faciliter aux curies épiscopales de France l'instruction et le jugement de ces difficiles procès, M. l'abbé Péries a eu l'heureuse idée de réduire en une série d'articles, courts et précis, la procédure canonique. Une première partie est consacrée aux règles générales applicables dans toutes les causes ; une seconde a pour objet les règles spéciales à chacun des motifs de nullité invoqués. Chacun de ces cinq cent trente articles est suivi de références très complètes, au besoin de renseignements supplémentaires et de discussions. Une analyse plus détaillée demanderait trop d'espace.

Ce travail sera d'une utilité directe aux membres des tribunaux ecclésiastiques chargés d'instruire et de juger les procès de mariage ; mais, abstraction faite de cet usage technique, il intéressera vivement les jurisconsultes catholiques : il leur fera connaître la partie demeurée la plus pratique de la juridiction contentieuse ecclésiastique ; bien plus, il les mettra à même de donner une utile direction à ceux de leurs clients qui auraient à bénéficier d'un cas de nullité de mariage.

A. Boudinhon.

SCIENCES ET ARTS

Traité de la physionomie humaine, par Eug. Ledos. Paris, Oudin, 1894, gr. in-8 de vii-441 p. — Prix : 15 fr.

Dès l'année 1866, divers journaux annonçaient à leurs lecteurs qu'il nous était né un nouveau Lavater, capable de cumuler les connaissances de Gall et de Spurzheim sur la valeur des formes extérieures de la tête, avec la merveilleuse pénétration d'un Cagliostro, quant aux conséquences à tirer de ces caractères pour déterminer le présent, d'abord, et aussi le passé, et même l'avenir du sujet mis par lui en observation. Ces journaux donnaient le nom et l'adresse de cet étrange spécialiste, si bien que quelques-uns ne virent en lui qu'un charlatan capable d'exploiter une célébrité plus ou moins justement acquise.

Tel n'était pas cependant M. Ledos, puisqu'il a attendu trente ans encore pour multiplier et parfaire ses observations, et pour nous donner

le livre qui vient de paraître et dans lequel il nous expose, avec preuves scientifiques à l'appui, son principe et sa méthode.

Rien de plus simple que ce principe : Les qualités physiques, les instincts, le caractère des individus, se rattachent aux principaux linéaments de leur physionomie ; il ne s'agit que d'analyser minutieusement les formes corporelles par lesquelles ils s'expriment, et, après les avoir définies, d'étudier la façon dont elles s'assemblent, pour former les types complexes en harmonie avec eux, pour les démêler dans leur ensemble et assigner à chacun sa valeur, comme signe représentatif de telle ou telle qualité physique ou morale.

L'auteur eût pu aller plus loin dans cette démonstration de son principe. En effet, ce qui caractérise le mieux l'être humain, c'est la façon dont fonctionnent chez lui chacune de ces trois vies organique, animale et intellectuelle qui composent sa vie totale. Or, les mouvements de la vie organique se résument dans le tempérament, ceux de la vie animale dans l'instinct, et ceux de la vie intellectuelle dans le caractère. Or, il n'est pas un seul des mouvements particuliers à chacun de ces trois systèmes qui ne se traduise par quelque manifestation motrice extérieure ; il n'est pas de sensation ni de sentiment, si intime soit-il, qui ne s'accompagne d'une semblable modification motrice et n'apporte dans la physionomie du sujet une modification parallèle et proportionnée à la puissance de l'impression sensible ou sentimentale. Les créations de l'imagination elle-même altèrent la physionomie dans le sens où elles se produisent, et y creusent un sillon plus durable que celui du navire au milieu de l'océan.

Comment nier, après cela, que l'on puisse déduire avec certitude, des lignes et des traits du visage, les inclinations, les passions, la manière d'être, les habitudes et les tendances d'un individu ?

C'est ce qu'a compris ou deviné M. Ledos. Son analyse scientifique ne va pas jusqu'à nous donner la loi de ces formations physionomiques ; mais il a su les observer, les étudier, les reconnaître, les définir et les classer avec une méthode sagace et, j'allais dire, systématique.

Le système se trahit toujours quelque peu en ces sortes d'études, si personnelles et si originales. Classer les principales physionomies du visage, en les ramenant à cinq grands types géométriques, c'est là une méthode simple et qui satisfait l'esprit, aussi bien que celle qui prend pour base les tempéraments physiques. Le carré, le rond, l'ovale, le triangle et le cône sont des formes simples et naturelles, auxquelles il est juste de rapporter la configuration de la personne. Mais le système se trahit davantage quand l'auteur divise ses types d'ensemble selon les huit types planétaires, ou types idéaux que les anciens avaient personnifiés dans leurs principales divinités. Le soleil, la lune, la terre, Jupiter, Mars, Saturne et Vénus peuvent-ils avoir une signification précise

et déterminer vraiment des types de la physionomie humaine? Et quand on arrive à l'étude de ces types idéaux dans leurs combinaisons avec les types géométriques, le terrain de l'observation pure ne se dérobe-t-il pas quelque peu sous les pas du chercheur ainsi lancé par l'imagination à travers les espaces planétaires?

De même, est-il possible de demander à la physiognomonie autre chose que de livrer les signes des conditions actuelles de l'être vivant; et n'est-ce pas prêter quelque peu le flanc à la critique et au doute que de chercher encore dans les traits du sujet les secrets de sa vie passée et surtout les éventualités de sa vie future? Toutefois, ces réserves sont émises ici pour le principe, plutôt que comme un reproche; car nul doute que, du présent bien approfondi, on ne puisse souvent deviner le passé et présumer l'avenir.

Disons, d'ailleurs, que les types décrits par notre auteur sont remarquablement fouillés. Tout au plus pourrait-on lui reprocher de les avoir multipliés à ce point que plusieurs d'entre eux sembleraient pouvoir être réunis ensemble, tant ils diffèrent peu les uns des autres. Les nombreuses figures que l'auteur a dessinées à l'appui de ces descriptions sont d'ailleurs une nouvelle preuve de leur exactitude et une démonstration par les yeux ajoutée à celle du texte.

Là où les rares qualités de l'auteur se montrent avec toute leur portée, c'est dans les chapitres où, prenant à part successivement chacun des principaux départements de la physionomie, le front, le nez, la bouche, le menton, les yeux, il trouve dans leurs conditions morphologiques les éléments d'un diagnostic précis, relatif aux conditions intellectuelles et morales des sujets.

Des considérations fort curieuses sur le type-époque, autrement dit sur le type qui convient aux diverses figures de sujets contemporains, sur le type criminel et autres, soulèvent encore de nombreuses questions et font entrevoir quelques-unes des solutions autour desquelles s'agite la psycho-physiologie.

Dans quelle mesure ce livre pourra-t-il être utile? Peut-il aider le magistrat dans le discernement des coupables, le médecin dans la pénétration de son malade, le prêtre dans la direction des consciences? — Peut-être. En tout cas, il est fait pour provoquer les méditations du philosophe et du savant, pour piquer la curiosité de l'observateur, et nul doute qu'il ne puisse conduire à de précieuses applications.

A. Ferrand.

Les Jeux de balle et de ballon, foot ball, paume et lawn-tennis, par Un juge du camp. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1894, in-8 carré de 229 p., illustré. — Prix : 6 fr.

La saison a déjà commencé à Paris, mais en province et surtout

pour les collégiens, elle ne va s'ouvrir qu'aux premiers jours du mois d'août. C'est donc le moment de présenter à nos lecteurs l'ouvrage d'« Un juge du camp. » Il connaît très bien le ballon au pied ou foot-ball, d'où dérive la terrible « soule » de Bretagne et la « choule » picarde. Rien n'est mieux décrit que les règles de ce jeu (p. 30). Il y a bien, suivant les pays, quelques différences pour le départ du ballon et son but, mais les règles que nous avons trouvées dans ce livre sont les plus justes que nous connaissions.

Aux amateurs, Rugby et l'Association offriront des modèles qu'ils pourront suivre ou modifier, tout à leur aise.

Mais ce qui rendra grand service à nos garçonnets (et souvent aussi à leurs parents), c'est le traité de jeux de balles élémentaires qu'ils trouveront ici. Balle au mur et balle au pot, baudet, casquette, quart, poste, camp, thèque ou tambourin ; tout y est, tout s'y trouve, sagement ordonné et décrit. Puis il y a la paume picarde, au tamis, la pelote, la basque, la courte paume, le tennis (paume à laquelle on a donné un nom et quelques règles d'anglais). Voilà les vrais jeux sains et fortifiants. Si vous aimez ceux qui reviennent de loin, prenez la crosse : elle nous arrive du Canada.

On le voit, cet élégant volume, que bien des petits jeunes gens seront heureux de trouver, fin juillet ou commencement d'août, sur leur table, constitue un excellent manuel de jeu, parfaitement rédigé et très approprié à leurs intelligences. Il est évident que des professionnels auraient demandé davantage. Et pourtant, le soussigné, qui se vante d'être un des leurs, se demande ce que ses confrères auraient pu réclamer de plus.

A. D'EPRON.

BELLES-LETTRES

Les Sources du Roman du Renard, par LÉOPOLD SUDRE, professeur au collège Stanislas. Paris, E. Bouillon, 1893, in-8 de VIII-356 p. — Prix : 12 fr.

Le *Roman du Renard* est un des poèmes les plus célèbres du moyen âge et méritait la savante étude que lui a consacrée M. Léopold Sudre. L'auteur, dans une introduction, examine d'abord les sources générales puis les sources particulières de ce roman dont la vogue fut si longue. Il démontre très bien que la tradition d'où il est sorti a été orale et formée de deux courants parallèles, l'un savant, dérivant de la littérature ésopienne plus ou moins altérée, l'autre de contes populaires, venus de partout, du Nord et du Midi. Les fables remontant à Ésope ont, du reste, perdu leur moralité et n'ont d'autre but que d'amuser. Primitivement le *Roman du Renard*, auquel s'ajoutèrent un grand nombre de branches, n'avait rien d'offensif et ne cherchait qu'à divertir le lecteur ou l'au-

diteur. C'est dans les dernières suites qui y furent jointes que la satire, une satire souvent violente et grossière, en devint pour ainsi dire l'inspiration principale. Il en fut de même pour *le Roman de la Rose :* le poème de Guillaume de Lorris est simplement une sorte d'art d'aimer ; celui qu'y rattacha Jean de Meun sert de cadre à de vives critiques décochées de tous côtés.

Le volume de M. Sudre est bien conçu, bien exécuté, et, ce qui ne nuit pas à un ouvrage d'érudition, très bien écrit, d'un style clair, net et souvent heureusement imagé. Il est toutefois arrivé à M. Sudre ce qui arrive à tout auteur fort épris de son sujet, de s'arrêter à l'exposition de certaines idées, de certains faits, avec une complaisance qui parfois pourra lasser le lecteur ; mais, même dans des pages qui d'abord peut-être sembleront parasites et alourdir le livre, il y a d'excellentes observations dont les romanistes sérieux feront leur profit. Nous n'avons pas assez de place pour parler de ce volume avec autant de détails que nous le voudrions, mais nous en donnerons une idée en empruntant à la conclusion qui le termine les lignes suivantes : « Les chansons de gestes nous ont transmis dans toute leur force et leur rude beauté le tableau du patriotisme ardent et des vertus guerrières des hommes de ce temps. Les *Mystères* et les *Miracles* sont l'expression touchante de leur foi naïve et poétique. Le *Roman du Renard*, plongeant ses racines au delà de l'horizon étroit du sol natal et bien avant dans les âges, est une œuvre cosmopolite à laquelle ont, pour ainsi dire, collaboré avant nos poètes une foule de trouvères de tous les temps et de tous les pays ; c'est l'écho lointain de peuples disparus et de civilisations depuis longtemps détruites » (p. 341). — M. Sudre a dédié son livre à M. Gaston Paris, et le livre est digne du destinataire. TH. P.

Figaro et ses origines, par PIERRE TOLDO. Milan, Dumolard, 1893, in-4 de 394 p. — Prix : 4 fr.

Ce n'est pas seulement une enquête sur les origines de Figaro qui nous arrive d'Italie : c'est toute une histoire des valets et des bouffons dans la littérature des peuples latins. Il y a d'abord les ancêtres, ceux de Ménandre, de Plaute et de Térence ; — puis les diables, les bouffons et les vilains des farces et des fabliaux du moyen âge, qui sont étudiés dans plusieurs ouvrages peu connus d'après les analyses de M. P. de Julleville : il n'y manque que maître Renard, qui est pourtant bien de la famille de Scapin et de Figaro ! — Vient la *Renaissance*, où les valets d'*Eugène*, des *Esbahis*, de la *Reconnue*, et du théâtre de Larivey empruntent leurs principaux traits à la comédie italienne encore plus qu'à l'antiquité. — La *Comédie italienne*, qui a eu tant de vogue en France, et sur laquelle M. Moland et M. Maurice Sand ont écrit des volumes, fournit naturellement, avec ses bouffons et ses *zanni*, une longue suite de per-

sonnages burlesques : Arlequin, Pedrolin, Brighella, Polichinelle, Mezzetin, Scaramouche, Scapin, dont chacun a sa physionomie propre, et toujours la même, dans les *scenari* de Gherardi et de Scala. — Le théâtre espagnol ayant eu une grande influence sur le génie comique français, le *gracioso* est étudié à son tour dans Vega, Calderon, Moreto, Molina, Zorilla ; ces deux chapitres nous mènent aux bouffons français, Turlupin, Bruscambille, Gros-Guillaume, qui doivent beaucoup à l'Italie et à l'Espagne, mais qui s'épurent et se francisent tout à fait dans *Jodelet* de Scarron, *Cliton* de Corneille, dans *Mascarille*, *Scapin* et *Sganarelle*. — Le *valet français au* XVIIIe *siècle*, c'est, avec les Crispin, les Frontin, les Pasquin, les Arlequin, qui pullulent dans la comédie française et dans le théâtre italien de cette époque, le *Gil Blas* de Lesage, l'aventurier, l'intrigant, le parvenu, tout à fait le frère aîné de Figaro. Quant à Figaro, — on en fera tout de suite la piquante remarque, — après qu'on nous a fait connaître toute la lignée dont il descend, il nous est présenté comme le fils véritable, ou mieux comme le portrait même de Beaumarchais, spirituel, frondeur, sceptique, aimant avant tout l'intrigue et l'argent.

Rien de nouveau, comme on voit, dans ce livre. Du moins il nous fait plaisir de voir que les ouvrages de nos critiques sont lus en Italie, de constater que M. P. Toldo est admirablement au courant de tout ce que nous avons écrit sur le théâtre, à ce point qu'il signale même des articles de revue parus en 1893, et que ce livre, où il y a moins de fautes de français et à peine autant de fautes d'impression que dans la plupart de nos livres de province, offre un résumé utile et agréable à lire de gros volumes ou d'articles dispersés à droite et à gauche. Il y a d'ailleurs certaines choses qui seront sans doute nouvelles pour plusieurs, comme elles l'ont été pour moi : par exemple, l'analyse d'une pièce anonyme de 1687, le *Banqueroutier*, qui diminue évidemment l'originalité de *Turcaret*, et celle d'une comédie italienne jouée à l'hôtel de Bourgogne en 1692, la *Précaution inutile*, qui a même titre et même sujet à peu près que le *Barbier de Séville*.

Quelques appréciations sur le clergé italien, sur le concile de Trente, « qui étouffa le réveil intellectuel de l'Italie, » sur « l'intolérantisme et la superstition » de l'ancien régime, indiquent que M. Toldo est un « libéral. » Mais ce sont des indications à peine : et il est parlé quelque part en fort bons termes de la foi des humbles, la vraie.

GABRIEL AUDIAT.

Lecciones de literatura general y española, por Don RAFAËL CANO, catedratico de la Universidad de Salamanca. Valladolid, Gaviria, 1892, 2 vol. in-8 de 290 et 430 p. — Prix : 10 fr.

L'histoire littéraire de l'Espagne est peu ou mal connue en deçà des

Pyrénées. Le plus souvent on l'ignore absolument, et ceux qui croient en connaître quelque chose ne la connaissent, quatre-vingts fois sur cent, que sous un faux jour, parce qu'ils ne l'ont étudiée que chez des auteurs qui, étrangers à l'Espagne par la naissance et par leur éducation, comme Sismondi par exemple et Ticknor, n'ont pu parler de ce pays en pleine connaissance de cause. Ne serait-il pas préférable de s'adresser à des Espagnols pour connaître leur littérature, comme on s'adresse à des Allemands ou à des Italiens pour des études analogues ? La chose va de soi et ne saurait souffrir contradiction. Aussi croyons-nous faire œuvre utile en appelant l'attention sur un abrégé d'histoire littéraire de l'Espagne, qui a pour auteur un Espagnol érudit, savant, judicieux, et qui nous paraît réunir toutes les qualités qu'on peut désirer dans un travail de ce genre. Brièveté, concision, précision avec étendue suffisante, et absence d'aucune omission regrettable ; telles sont les principales qualités que l'on demande à un ouvrage tel que celui du professeur de Salamanque. Or aucune d'elles, à notre avis, ne lui fait défaut. M. Raphaël Cano, qui consacre son premier volume à la théorie de la « beauté » dans son essence et dans ses diverses applications à l'art littéraire, a su grouper dans les quatre cent trente pages du second, un tel ensemble de renseignements historiques et biographiques ou de jugements critiques sur les littérateurs espagnols et leurs écrits, que le lecteur en est lui-même surpris. Pour s'en faire une assez juste idée, il suffit de confronter les trois volumes de l'Américain Ticknor (traduits en français par M. Magnabal) avec le second volume de M. Raphaël Cano. Le but et l'objet sont exactement les mêmes. Les deux auteurs prennent semblablement l'histoire de la littérature espagnole (proprement dite) à ses débuts au XIIe siècle et avec le poème du Cid, pour la conduire uniformément jusqu'au milieu du siècle actuel. Ils mentionnent l'un et l'autre, à peu de chose près, les mêmes écrivains et les mêmes ouvrages ; Ticknor, il faut l'avouer, analyse beaucoup plus en détail, il cite plus souvent et plus au long, surtout quand il s'occupe des chansons de gestes, ou d'écrits plus ou moins humoristiques. Mais en retour, l'esprit de sa critique laisse beaucoup plus à désirer, surtout dans l'appréciation d'un écrit religieux. En maintes circonstances encore, l'écrivain américain n'a rien compris au véritable état des choses ; par exemple lorsqu'il parle de l'Inquisition espagnole et des prétendus maux qu'elle a occasionnés (*Histoire de la littérature espagnole*, t. I, p. 408 et suiv. ; t. II, p. 5 et suiv.). Le nom de Philippe II, on le devine d'avance, est particulièrement odieux à Ticknor, et devient, sous sa plume, l'objet des accusations calomnieuses qui sont de mode dans le camp du protestantisme et de la libre pensée. M. Raphaël Cano a su, au contraire, se mettre en garde contre toute injustice et toute exagération. Il apprécie sainement les hommes et leurs écrits ; il les juge avec équité et en pleine

connaissance de cause. Nous ne pouvons terminer sans former le vœu que cette seconde partie de l'ouvrage du savant professeur de Salamanque ne tarde pas à être traduite en notre langue. La première le mériterait également: elle annonce chez l'auteur une grande profondeur de pensée et une parfaite rectitude de jugement; mais nous avons l'équivalent dans nos traités de rhétorique et ailleurs. De plus, elle ne s'adresse directement qu'à la jeunesse studieuse de l'Espagne, tandis que l'Abrégé historique de la littérature espagnole a droit de figurer dans toute bibliothèque générale un peu étendue. FRANÇOIS PLAINE.

HISTOIRE

Autour du Tonkin, par HENRI-PH. D'ORLÉANS. Paris, Calmann Lévy, 1894, gr. in-8 de IV-654 p. Illustrations et cartes d'après les photographies et documents de l'auteur. — Prix : 7 fr. 50.

Le prince Henri d'Orléans a pris rang parmi les plus illustres explorateurs de notre époque. Après avoir entrepris avec M. Bonvalot le passage si difficile des plateaux thibétains, après avoir visité dans toutes ses parties la péninsule indo-chinoise, le voilà qui s'embarque pour Madagascar, où les intérêts français ont été si gravement compromis par les hésitations et la faiblesse du gouvernement métropolitain.

Entre ses voyages, le jeune prince rédige ses notes, classe ses documents et publie le résultat de ses travaux quand il croit que son œuvre sera utile à son pays. Et il est juste de dire que *Autour du Tonkin*, parmi tous les volumes édités depuis la conquête de notre colonie d'Extrême Orient, est celui où se révèlent la plus exacte connaissance des choses et la plus grande maturité de jugement.

En quittant Paris en novembre 1891, le prince Henri d'Orléans avait un double but : d'abord compléter dans le bas Tonkin les renseignements recueillis un peu hâtivement à la fin de son précédent voyage terrestre à travers l'Asie, et se livrer à une consciencieuse enquête sur la situation de la colonie ; ensuite explorer une partie du Laos et gagner Bangkok. Dès les premières pages de ce beau livre, on s'aperçoit que l'auteur n'est pas seulement un explorateur, il est aussi un écrivain de race : on en jugera par la description de la merveilleuse baie de Hà-Long (p. 37). Mais après avoir sacrifié à la poésie, il songe à la prose et étudie avec le sens pratique d'un ingénieur les mines de charbon de Ke Bao et de Hon Gai, mines découvertes par nos compatriotes en 1881, mais dont les tracasseries administratives retardèrent l'exploitation jusqu'en 1888. Le prince se rend ensuite à Hanoï, la capitale, s'initie à la vie des colons, examine de près les industries susceptibles de développement, notamment celle du coton ; il critique à bon droit les procédés vexatoires de l'administration du Protectorat en matière de concessions;

il signale les abus et malversations auxquels donna lieu la construction des premiers tronçons de chemins de fer, passe en revue la gestion financière et formule sur l'avenir du Tonkin un jugement magistral (p. 140), auquel s'associeront tous ceux qui ont étudié sur place cette question si controversée.

Après avoir terminé son enquête sur le Tonkin, le prince reprend son rôle d'explorateur, et la seconde partie de son beau livre contient le récit très complet, plein de verve et de bonne humeur, de son voyage. Il remonte la rivière Noire, traverse les villages laotiens des Mans, des Thaïs, des Meos, se dirige vers le sud et franchit la ligne de partage des eaux du fleuve Rouge et du Mékong. Il fait un assez long séjour à Luang-Prabang, qui vaut bien en effet une visite consciencieuse ; car sa population, ses mœurs, son organisation politique, sont des plus curieuses. Le prince Henri a transcrit quelques poésies du pays, pleines de charme et de naïveté, qui sont empreintes d'une galanterie, d'un culte de la femme, qui ne se rencontrent dans aucune autre cité de l'Extrême Orient. C'est en pirogue qu'il faut descendre le Mékong jusqu'à Pak-Lay. La petite caravane franchit ensuite, à dos d'éléphants, la région montagneuse qui conduit à la vallée du Nampat, affluent du Ménam, et de là, en quelques jours de navigation, elle arrive à Bangkok, terme du voyage. Le dernier chapitre de *Autour du Tonkin* est consacré à l'étude du commerce de notre colonie et des voies de pénétration de la Chine. Le prince Henri établit par des statistiques et des documents irréfutables que le fleuve Rouge est la voie la plus directe et la plus économique pour l'exportation des produits du Yunnam, et l'ouvrage se termine par une superbe apologie du continent asiatique et par cette apostrophe adressée aux commerçants français : « Souvenez-vous que le Tonkin est plus riche, trois fois plus peuplé et mieux situé que la Birmanie. Souvenez-vous que le Tonkin produit le coton, renferme des millions de tonnes de charbon, est relié par la voie la plus courte et la meilleure à la Chine. Soyez Asiatiques, voilà l'avenir ! »

ROGER LAMBELIN.

Mémoires et poésies de JEANNE D'ALBRET, publiés par le baron DE RUBLE. Paris, Em. Paul, Huard et Guillemin, 1893, petit in-8 de xx-240 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le baron de Ruble a interrompu un instant sa grande œuvre de la vie de Jeanne d'Albret, commencée il y a plus de quinze ans par le poétique récit de son mariage avec Antoine de Bourbon, pour examiner les qualités particulières de la reine de Navarre comme écrivain. C'est le point de vue sous lequel on la connaissait le moins. Si quelques historiens, — et non des moindres, — ont fait allusion à ses « Mémoires, » qui les a jamais lus ? Tout d'abord, sont-ce véritablement des Mémoires ?

Les courtes pages, égarées dans un volume de « Mélanges, » comme on en publiait souvent au XVIe siècle, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, ressemblent beaucoup plus à un pamphlet ou à une apologie. La violation par la cour et par les catholiques de la paix de Longjumeau, au printemps de 1568, le ressentiment qu'une femme austère et fanatique peut avoir contre de mortels ennemis auxquels elle vient d'échapper, telle est l'inspiration violente à laquelle il convient d'attribuer des pages dans lesquelles sont accumulés tous les griefs vrais ou supposés des protestants contre la maison de Guise. Au moment de pousser ses sujets et ses partisans à prendre les armes, la reine de Navarre veut déconsidérer ses adversaires : elle mêle les révélations aux invectives; elle expose sans preuve les tentatives d'assassinat dirigées par le duc de Guise contre son mari ; elle énumère les crimes du cardinal de Lorraine, ses meurtres, ses trahisons, la France entière par lui mise à sac ; elle révèle, — chose plus vraisemblable, puisqu'elle s'est réalisée ouvertement plus tard, — l'accord intime des catholiques militants avec le roi d'Espagne, tout en se taisant naturellement sur l'alliance des huguenots avec l'Allemagne et l'Angleterre. Bref, on trouve là réunies toutes les accusations et les invectives qui avaient cours dans le monde des ministres de l'Évangile et des princes protestants de la maison de Condé. On croirait lire en prose un « livre » des *Tragiques*. C'est la même indignation mordante, dans une langue nerveuse et rapide, que rien n'arrête.

Il fallait la compétence spéciale de M. de Ruble pour démêler dans ce torrent le vrai du faux et retrouver les allusions les plus obscures ou les plus oubliées après trois longs siècles. C'est l'office des nombreuses notes qu'il a placées au bas des pages et qui doublent à peu près le texte. A ces « Mémoires, » complétés par quelques lettres imprimées ou inédites, le savant éditeur a ajouté les « poésies » de Jeanne d'Albret. La matière était beaucoup moins riche. Trois ou quatre sonnets, une chanson sur les amours de Mlle de Limeuil et de Condé, une dispute touchant la messe, c'est un léger bagage qui indique seulement combien les traditions littéraires étaient en honneur chez les princesses de cette époque. Puis, on connaît mieux encore la mère de Henri IV, quand on a sous les yeux ses « œuvres complètes ; » et c'est sans doute le but que s'est assigné M. le baron de Ruble en publiant ce petit volume, élégant et coquet, comme tout ce qui sort de sa plume, plein d'observations, de rapprochements, d'anecdotes, comme en peut placer un homme qui a beaucoup vécu dans une société dont il s'est approprié toutes les idées, de même qu'il en connaît tous les personnages. Un contemporain de Jeanne d'Albret n'aurait pas mieux fait, et, peut-être, trop rapproché des événements et des passions du temps, rendrait-il moins aisément justice à sa mémoire.

G. Baguenault de Puchesse.

Souvenirs du baron DE BARANTE, de l'Académie française (1782-1866), publiés par son petit-fils CLAUDE DE BARANTE. T. IV. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-8 de 575 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce tome IV va du 8 août 1830 au 23 mai 1832; il s'ouvre avec la nomination de M. de Talleyrand à l'ambassade de Londres et celle de M. de Barante à l'ambassade de Turin; il se ferme sur la mort de M. Casimir Perier, emporté par le choléra. Les principaux faits auxquels il se réfère sont le sac de Saint-Germain l'Auxerrois (13 et 14 février 1831), la chute du cabinet Laffitte et l'avènement de Casimir Perier; la mort de Charles-Félix, qui a pour successeur Charles-Albert; l'occupation de Bologne par les Autrichiens suivie de celle d'Ancône par les Français; le départ pour la France de la duchesse de Berry, et son débarquement aux environs de Marseille; le choléra; enfin, la maladie et la mort du premier ministre, Casimir Perier. De Mémoires, de notes même de M. de Barante, il n'y a plus trace; ce ne sont plus que des correspondances.

C'est la duchesse de Dino qui commence. Elle est à Rochecotte; elle n'a entendu que le bruit lointain de la révolution de Juillet; elle voudrait « un peu de détails et presque du commérage de la chose, car où n'y en a-t-il pas? » M. de Barante lui écrit une lettre « toute curieuse, tout animée, tout aimable, » dit-elle; mais nous ne l'avons pas. Elle s'en va à Londres avec M. de Talleyrand, elle y est reçue « avec une bonté parfaite, et M. de Talleyrand au gré de ses désirs; » elle goûte la société qui l'entoure, mais « la formalité anglaise lui fait souvent regretter le *gâchis* (*sic*) français. » Elle dénonce (comment dire autrement?) les réfugiés, la duchesse de Berry, Mme de Gontaut et ses filles : « Je crois, écrit-elle, qu'on ne saurait trop surveiller le faubourg Saint-Germain. Si vous en trouvez l'occasion, dites cela à Mademoiselle [d'Orléans] de ma part et qu'il est temps de frapper sur les carlistes. » Cela sent bien le voisinage de M. de Talleyrand, qui n'est plus celui de 1814.

On sait que le sac de Saint-Germain l'Auxerrois n'inspira au gouvernement d'alors ni alarmes ni remords. « Le peuple a détruit, mais il n'a rien pris.... La révolution a conservé le caractère de générosité et d'humanité qui l'honore même auprès de ses ennemis. La France seule peut-être pouvait donner ce nouvel exemple de modération. » Cette honteuse dépêche, que signa le ministre des affaires étrangères, général Sébastiani, avait pour auteur M. Mignet, et pour inspirateur M. Thiers. « Si le pouvoir est de ce côté, nous allons à la ruine, » écrit M. de Barante. Le jour même (13 février), M. Guizot écrivait : « La décadence du ministère est grande, si grande, qu'on s'étonne qu'il puisse encore déchoir. »

Il tombe; Casimir Perier monte au pouvoir. « Il montre de la vigueur, de la loyauté, de la décision, mais il a peine à inspirer confiance, » écrit la duchesse de Broglie. On lira de très intéressantes pages de M. de Ba-

rante sur les derniers moments de Charles-Félix, roi de Sardaigne, et sur son successeur, Charles-Albert (163-166); spécialement (531-536), dans une conversation avec l'ambassadeur de France, le Roi parle avec une franchise qui ne lui était pas ordinaire sur les réfugiés italiens (533-536). Comme M. de Barante suggérait de donner au Pape une petite armée de quatre mille Suisses : « Cet expédient ne vaut rien du tout, répliquait le Roi : quatre mille Autrichiens ou quatre mille Français en imposeraient aux factieux des Légations, parce qu'il y a derrière eux des armées de cent mille hommes et de grandes puissances; quatre mille Suisses ne feront peur à personne et ils pourront être exterminés un jour ou l'autre (533). »

Les lettres de M. Guizot, de M. de Rémusat, du duc Decazes, celui-ci sur l'économie du roi Louis-Philippe (339), du duc Pasquier, de M. de Saint-Priest, de M. de Sainte-Aulaire, alors ambassadeur à Rome et que troublait fort l'occupation d'Ancône très brutalement accomplie, donnent à ce volume une variété de tons qui en rend la lecture très agréable. La note religieuse s'y fait sentir de loin en loin; ainsi, la duchesse de Broglie, lorsque la fille du comte Molé, Mme de la Ferté-Champlâtreux, meurt subitement du choléra : « Le malheureux père est bien dépourvu de toute consolation religieuse; Dieu ne le laissera pas ainsi, il faut le croire » (515). Et plus loin, de la même, encore à propos du choléra : « La vie est un beau don » et la suite (539). M. de Rémusat a quelques lignes cruelles, qui peignent bien cette société d'alors : « Je crois qu'à aucune époque de tels maux n'ont été mieux soignés, mais ce dévouement est si professionnel, si administratif, qu'il touche peu. C'est dans de pareilles situations que l'absence du sentiment religieux se fait le plus sentir. Sous ce rapport, tout ceci a plus l'air d'une épizootie que d'une épidémie » (510).

Ces brèves et multiples citations donneront au moins quelque idée de l'intérêt historique et littéraire de ces correspondances.

VICTOR PIERRE.

La Province sous l'ancien régime, par ALBERT BABEAU. Paris, Firmin Didot, 1894, 2 vol. in-8 de xv-347 et 380 p. — Prix : 12 fr.

M. Babeau a voulu, dans cet important ouvrage, réconcilier la France nouvelle avec la France d'autrefois. Pour atteindre ce louable but, il a fait des recherches innombrables et ses documents, en grande partie, sont inédits. Muni de ces renseignements, il s'est montré impartial dans l'éloge et le blâme ; toutefois, il a démontré par les faits que l'ancien régime dans les provinces ne fut ni le despotisme ni l'ignorance.

Dans le premier volume, il examine les assemblées d'États et leur fonctionnement, les *Autorités* inamovibles, les attributions des gouverneurs, des lieutenants et des commandants. Le second volume est

consacré principalement aux intendants; il concerne aussi la police, l'administration militaire, la tutelle des villes et des communautés, les impôts, les travaux publics, le commerce, l'industrie, l'agriculture, la religion, l'assistance et l'instruction. L'enquête est complète.

M. Babeau démontre, en opposition à des préjugés trop répandus, que l'ancien régime ne fut pas un gouvernement absolu, complètement personnel. Les siècles avaient élevé des barrières qu'il pouvait faire fléchir mais non renverser. Ces barrières, il les rencontrait dans les droits et les assemblées générales du clergé, dans les pays d'états, dans les corporations judiciaires, financières, municipales et industrielles, dans le caractère et l'inamovibilité des principaux fonctionnaires, dans la diversité de mœurs et de coutumes des provinces. Les intendants eux-mêmes, dont l'action si multiple se faisait surtout sentir dans les pays d'élections, ne méritent pas, pour la plupart, les reproches violents dont ils sont l'objet. Sans doute, plusieurs préféraient l'indolence, l'égoïsme ou les excès de zèle aux intérêts des provinces où leur mission s'exerçait; mais combien ont laissé dans la mémoire des populations les meilleurs souvenirs! Des historiens célèbres de notre temps ont rendu justice aux immenses travaux dont leurs correspondances, mémoires et états témoignent dans les archives de Paris et des provinces que M. Babeau a profondément fouillées. Il y avait des communications incessantes entre eux et les ministres. Ceux-ci en référaient au Conseil du Roi, formé d'hommes compétents et animés presque tous de l'amour du bien public. Grâce aux administrations, à la vigilance du pouvoir central, à la douceur du gouvernement de Louis XV et principalement de Louis XVI, le commerce, l'industrie, l'agriculture, étaient favorisés, l'enseignement primaire se répandait dans les classes populaires; les collèges étaient plus nombreux que de nos jours, partout l'instruction, encouragéee par l'État, florissait librement.

L'*Assistance* met en lumière l'étendue de la sollicitude des intendants et de tous les pouvoirs administratifs pour le bonheur du peuple; quelquefois même la monarchie, sans entraver les initiatives de la charité privée, poussait trop loin ses ingérences.

En ce qui regarde les décisions administratives, M. Babeau fait remarquer qu'elles étaient prises par des corps délibérants d'une incontestable indépendance; en tout ce qui avait trait aux rapports entre l'État et les sujets, la monarchie s'entourait de conseils et de conseillers : la devise municipale : *nil sine consilio*, s'appliquait à l'ensemble des détails du gouvernement. Assurément les abus n'étaient pas rares et de nombreuses réformes s'imposaient. Les impôts trop lourds, moins cependant que ceux d'aujourd'hui, étaient dus aux dépenses excessives des guerres, et la répartition, dans les pays d'élections surtout, en était souvent injuste. Sans doute encore l'organisation des finances donnait

prise aux critiques légitimes, mais quelle noblesse dans les corps judiciaires, fiers à bon droit de rendre des arrêts et non des services! Quelle vigueur de répression, pendant les Grands Jours, contre les malversateurs, les concussionnaires et les financiers oppresseurs du peuple! Quant aux privilèges traditionnels, il ne faut pas oublier, pour être équitable, que le tiers état, lui aussi, avait des privilèges dans les villes et dans les communautés, dans les emplois de plus en plus nombreux et élevés que la royauté lui confiait.

La liberté individuelle, observe M. Babeau, était livrée à l'arbitraire. Incontestablement, les lettres de cachet n'étaient pas régulières. Sous Louis XVI, elles furent très rares et soumises préalablement à un conseil. Au reste, la Bastille n'était guère qu'une prison aristocratique où les adoucissements de la détention ne faisaient pas défaut. C'était, d'ailleurs, pour sauvegarder l'honneur des grandes familles, ou en vue des secrets d'État, et non pas par des instincts de tyrannie, qu'on employait ces procédés sommaires de condamnation.

M. Babeau me paraît trop sobre d'éloges pour les belles initiatives de Louis XVI. Je le trouve sévère sur les assemblées provinciales, prélude d'un gouvernement ultérieur sagement représentatif. Certainement, elles n'étaient pas irréprochables. Dans le cadre d'institutions où elles furent placées, leur action n'était pas en harmonie avec leur entourage; elle n'en avait pas moins de réels avantages.

Ce qui me semble plus grave, ce sont, en beaucoup d'endroits, les appréciations religieuses. Malgré le gallicanisme parlementaire et royal, il n'y avait pas suprématie sur le clergé; seulement, sous Louis XIV et Louis XV, il y eut des empiétements très regrettables sur le domaine de l'Église. M. Babeau, sans les approuver expressément, ne les condamne pas; d'autre part, en ce qui touche aux couvents, aux protestants et aux jansénistes, j'aurais à faire plus d'une réserve. — Les deux volumes contiennent des *Appendices* d'un réel intérêt.

GEORGES GANDY.

Johns Hopkins University Studies in historical and political science. 11e série, nos IX-X et XI-XII; 12e série, nos I-II. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1893-1894, in-8.

Les derniers fascicules de cette importante publication sont de valeur fort inégale. L'*Histoire de l'esclavage dans le Connecticut*, de M. Bernard C. Steiner, est excellente. On y voit comment les Puritains, dès leur établissement, réduisaient à l'esclavage les Indiens faits prisonniers à la guerre. A cela ils n'avaient aucun scrupule; ils n'en eurent pas davantage à cette époque pour l'introduction des noirs comme esclaves. Il faut toutefois remarquer que la législation du Connecticut ne ressemblait en rien à celle des États du Sud, qui était si dure pour les esclaves. L'In-

dien ou le noir esclave était en fait traité comme l'*indented servant* (travailleur engagé) et même comme l'apprenti : seulement il était lié pour la vie, tandis que ceux-ci ne l'étaient que pour un certain nombre d'années. La rigueur de la discipline domestique était très grande alors. M. Bernard Steiner en donne des exemples curieux : la différence de condition de l'esclave en était moins sensible. Ses droits de famille et même de propriété étaient reconnus dans une large mesure. C'est seulement en 1774 que le R. Levi-Hart de Preston prêche contre la légitimité de l'esclavage. — A la Convention de 1789, Roger Sherman et Olivier Ellsworth disent le mot de la situation en déclarant que ce qui enrichit une partie du pays peut ne pas enrichir l'autre, et que l'expérience a prouvé que le travail servile n'était pas profitable dans le Connecticut. Ainsi, à partir de cette époque, la législature locale défend l'importation de noirs esclaves ; puis, en 1797, elle déclare que tout noir né après le 1er août ne serait plus esclave à partir de vingt-cinq ans. Grâce à cette législation, le nombre des esclaves diminua rapidement, et il n'y en avait plus que 951 en 1800, 97 en 1820, 17 en 1840. Le Connecticut put dès lors devenir un des foyers du mouvement abolitionniste. L'auteur raconte cette partie locale d'une histoire qui embrasse toute l'Union américaine d'une manière très intéressante et très précise. Il analyse tous les cas judiciaires que l'esclavage d'abord, puis les questions d'esclaves fugitifs invoquant le droit d'asile ont soulevés dans le Connecticut, ce qui est une fort bonne méthode.

Le *Gouvernement local dans le Sud et le Sud-ouest* est une collection incomplète de mauvais devoirs faits par des étudiants de la Wanderbilt University, qu'a publiés, sans les revoir suffisamment, M. Edward B. Bemis. Il faut seulement retenir de ces quatre-vingt-quatorze pages deux indications, l'une que, dans le Sud et le Sud-ouest, le développement du système scolaire et le pouvoir de taxation accordé aux intéressés sont la raison d'être du développement du gouvernement local dont, sans cela, on n'éprouverait pas le besoin ; deuxièmement, que le *township system* de la Nouvelle-Angleterre, où tous les électeurs délibèrent souverainement sur les intérêts locaux, est inapplicable là où il y a une population noire en majorité ou même en forte minorité. M. Bemis ne voit de solution que dans la restriction du droit de suffrage aux individus blancs ou noirs justifiant d'une certaine instruction.

La dissertation de M. John Haynes en faveur de l'élection directe par le peuple des sénateurs des États-Unis, alors que, d'après la constitution, ils sont choisis par les législatures, ne dépasse pas le niveau d'un médiocre article de journal. Si la *Johns Hopkins University* accueillait souvent des travaux aussi faibles que ceux qui forment les fascicules 11 et 12 de son onzième volume, ses publications seraient bien vite discréditées.

Heureusement que l'histoire du *Cincinnati Southern Railway* de

M. Hollander apporte une contribution de faits importante à l'histoire des institutions municipales. La ville de Cincinnati, qui, en 1850, était la métropole de l'Ouest, grâce à sa position fluviale, perdit sa suprématie par suite de l'ouverture des voies ferrées. Une ligne de chemin de fer directe sur le Sud lui était nécessaire pour maintenir sa position. Après la guerre de sécession, l'initiative des grands capitalistes faisant défaut, la municipalité obtint de la législature de l'Ohio le droit de construire directement et à ses frais ce chemin de fer. L'exécution légale, financière, technique, fut confiée à un bureau spécial de cinq *trustees*, choisis en raison de leur honnêteté et de leur haute capacité; ils furent nommés par la cour supérieure de l'État, sans limitation de durée pour leur mandat. Les choses n'allèrent pas si vite qu'on l'avait espéré : la constitutionnalité de cet acte fut discutée longtemps; le chemin coûta près du double des prévisions, dix-huit millions de dollars au lieu de dix, quoique les *trustees* aient été au-dessus de tout soupçon; enfin il put fonctionner en 1880, onze ans après l'acte qui l'autorisait. A ce moment, la ville de Cincinnati le loua pour son exploitation à des conditions assez avantageuses aux directeurs d'un grand « système » de chemin de fer, parmi lesquels figure Erlanger, de Paris. En effet, l'exploitation directe lui était interdite par l'acte de la législature. Le fermage perçu par la ville ne couvre pas encore l'intérêt de la dette qu'elle a contractée de ce chef; mais à partir de 1902, le chemin de fer lui rendra un produit net important qui ira en s'améliorant à chaque renouvellement du contrat de location. Il est bien certain que cette voie sur le Sud a été très utile au développement de toutes les industries de l'Ohio et particulièrement de sa production métallurgique. M. Hollander met parfaitement en relief les questions économiques, financières et constitutionnelles soulevées par ce fait unique en son genre en Amérique, au moins si l'on tient compte de l'importance de l'œuvre accomplie.

CLAUDIO JANNET.

Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. *Session tenue au Mans les 14 et 15 novembre 1893.* Paris, au siège de la Société, 5, rue Saint-Simon, 1894, in-8 de 520 p. — Prix : 7 fr. 50.

A l'exemple d'autres sociétés savantes, — telles que l'Association scientifique de France, la Société française d'archéologie, la Société scientifique de Bruxelles, — la Société bibliographique a commencé, il y a tantôt cinq ans, à réunir ses adhérents en congrès provinciaux, établissant ainsi un lien plus étroit entre les branches locales de l'œuvre et l'administration centrale. La bénédiction de Dieu a fait prospérer cette œuvre. Tandis que le congrès de Caen n'avait pu donner qu'un fascicule modeste à ses adhérents, tandis que ceux de Lyon et de Besan-

çon n'avaient eu d'autre compte rendu que celui du *Bulletin de la Société bibliographique,* voici que le congrès du Mans nous offre un beau volume, plein de choses. Et cependant telle a été l'abondance des rapports présentés aux différentes sections, que quelques-uns n'ont pu prendre place dans le recueil et ont dû être publiés ailleurs : tels les rapports de MM. de Bastard d'Estang et Louis Brière sur la Société historique et archéologique du Maine et sur la Société d'agriculture de la Sarthe ; telle l'étude si curieuse de M. Marius Sepet sur *le Miracle de Théophile* (parue dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XXXV, 1894, p. 27 et suiv., et en tirage à part). Nous le regrettons vivement, tout en comprenant les raisons d'économie qui ont dicté cette mesure.

Voici la brève indication de ce que contient ce volume. Après l'introduction, où se trouvent, avec le compte rendu sommaire du congrès, les allocutions du R. P. de Beaucourt et de Mgr de Kernaeret et les discours de MM. le marquis de Beaucourt, président de la Société, et Émile Senart, président du congrès, viennent les rapports présentés à la première section (Société bibliographique). Nous ne nous y arrêterons pas, et nous nous contenterons d'attirer l'attention sur les pages excellentes où M. le comte de Bizemont montre les services mutuels que peuvent se rendre la Société bibliographique et les autres œuvres. La seconde partie du volume et la plus grosse (p. 85-412) est consacrée à l'étude. Le tableau qu'y fait avec tant de talent et tant de compétence M. Robert Triger du mouvement scientifique, historique et artistique dans la Sarthe au XIXe siècle ; l'esquisse du même mouvement des études dans la Mayenne depuis trente ans, par M. l'abbé Anis; les rapports sur les études scientifiques dans la Mayenne (docteur Chevalier) et dans l'Orne (abbé Letacq), sur les études botaniques dans la Sarthe (abbé Leveillé), sont fort instructifs et font désirer des tableaux analogues pour les autres régions de la France. La *Bibliographie des journaux de l'Orne*, dressée avec le soin que M. de la Sicotière apporte à tous ses travaux, est un modèle que l'on peut également proposer à l'imitation. On trouve encore réunies dans ce volume des notices sur des collections publiques ou particulières : archives de la Sarthe, bibliothèques et musées du Mans, de Laval, d'Alençon, d'Angers, collections du château de la Groirie, du château du Lude, du château de Sourches, du comte de Bastard d'Estang, auxquelles on peut joindre une esquisse biographique de M. le vicomte Charles de Montesson sur le comte Raoul de Montesson, bibliophile manceau, et une description des chartriers du Bas-Maine, par M. le comte de Beauchesne. A côté de ces rapports qui font connaître les richesses des régions convoquées au Congrès, plaçons les travaux d'érudition dans lesquels ces richesses ont été plus ou moins largement utilisées : *L'Instruction primaire en Eure-et-Loir avant 1789*, par M. l'abbé Haye; *L'Ins-*

truction publique à Mamers avant et pendant la Révolution, par M. Gabriel Fleury ; *L'Origine de l'imprimerie à la Flèche*, par M. le baron de de la Bouillerie ; *Une Fête révolutionnaire à Challes (Sarthe)*, par M. l'abbé Bauche ; *Un Épisode de la Révolution dans le Bas-Maine*, par M. de Boistertre. Un *Essai d'iconographie mancelle*, présenté au Congrès par M. Mautouchet, n'a pas trouvé place dans le volume, parce que, comme l'étude de M. Marius Sepet, il sera inséré dans la *Revue historique et archéologique du Maine*.

La Société bibliographique a les intérêts de la propagande catholique au moins autant à cœur que ceux de la science ; aussi, dans chacun de ses congrès, à côté de la section d' « étude, » y a-t-il une section de « propagande. » Les rapports présentés à cette section ne remplissent pas moins de cent pages du présent volume. On trouvera ici le tableau des efforts faits par le comité catholique du Mans, des notes sur la création et l'organisation des écoles libres, soit au Mans (MM. Charles Vérel et l'abbé Laude), soit dans l'Orne (M. le vicomte de Broc; malheureusement ici une simple analyse), sur l'enseignement supérieur dans l'Ouest, sur la presse locale, sur les bibliothèques circulantes dans la Sarthe et les bibliothèques populaires du Mans, sur l'œuvre des soirées populaires de la même ville, sur la Société de secours aux blessés (comité du Mans), sur les œuvres catholiques de Laval. Quatre rapports ont une portée plus générale : celui d'abord dans lequel M. l'abbé Ernest Godefroy étudie les moyens d'augmenter le nombre des écoles primaires libres, en faisant appel au concours des jeunes prêtres ; celui dans lequel M. le docteur Maisonneuve émet des réflexions fort judicieuses sur *les Livres classiques des maisons d'éducation chrétienne*, sur les améliorations à y apporter, sur la faveur à leur accorder préférablement aux ouvrages publiés par des universitaires hostiles ou indifférents, sur l'union plus intime à créer entre les centres catholiques d'enseignement ; celui de M. le comte de Bizemont sur l'œuvre à laquelle il s'est dévoué avec tant de zèle, l'œuvre des bonnes lectures et des bibliothèques circulantes ; enfin, celui de M. Paul Baugas sur la nécessité, pour les catholiques, d'étudier scientifiquement la question sociale.

Ce sec sommaire des matières discutées au congrès du Mans et dans le volume que nous annonçons suffit du moins à montrer comment, par ses congrès provinciaux, la Société bibliographique travaille à la réalisation du double objet qu'elle s'est proposé : 1° objet scientifique, en donnant une nouvelle impulsion aux études locales, en provoquant, pour les sociétés et les érudits de province, ces examens de conscience qui leur font voir ce qu'ils ont fait jusqu'ici et ce qu'ils peuvent, ce qu'ils doivent faire, en favorisant la publication de travaux spéciaux ; 2° objet de propagande populaire, en réveillant le zèle des œuvres locales, en cherchant à leur créer des liens entre elles et avec les œuvres centrales, en

faisant mieux connaître la Société bibliographique et en développant son action. Cette année, c'est à Montpellier que se tiendra le cinquième congrès provincial de la Société. Nous espérons que le Languedoc aura à cœur de ne pas rester en arrière ; que les adhérents se presseront non moins nombreux aux séances du Congrès, y déploieront le même zèle, y présenteront des rapports aussi intéressants, et que nous aurons le plaisir, l'an prochain, d'en signaler à nos lecteurs la réunion dans un beau et bon volume comme celui-ci, qui rend plus durable l'action bienfaisante du congrès. E.-G. Ledos.

BULLETIN

De Canonica diœcesium visitatione, auctore Paulo Card. Melchers. Coloniae ad Rhenum, J.-P. Bachem, 1893, in-18 de 179 p.

Le cardinal Melchers, ancien archevêque de Cologne, est l'auteur de ce guide pratique de la visite canonique où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la connaissance exacte du droit, d'une vaste expérience ou d'un zèle admirable pour l'Église. Le vénérable prélat, après avoir exposé le but, l'utilité, la nécessité de la visite, nous en montre l'objet et précise la façon de la préparer et d'en assurer le fruit. Il entre ensuite dans le détail des différentes choses qui sont tour à tour passées en revue par l'évêque et des édifices paroissiaux, presbytères, écoles, hôpitaux, qu'il parcourt successivement. La visite des monastères, séminaires, universités, églises cathédrales, chapitres, curie épiscopale, fournit également matière à plusieurs chapitres intéressants. Enfin, un appendice réservé à la « Visitatio Sacrorum Liminum » termine cet utile *memento*. L'éditeur Bachem a donné des soins tout particuliers à l'exécution typographique. G. P.

Une Liberté nécessaire : *Le Droit à l'association*, par Monsieur le Comte de Paris. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-12 de viii-50 p. — Prix : 1 fr.

Le Prince qui révéla naguère aux Français l'organisation si remarquable des *Trade's Unions*, et étudia si consciencieusement la situation des ouvriers en Angleterre, avait une compétence incontestable pour traiter cette question capitale du *Droit à l'association*. Dans cette substantielle brochure, Monsieur le Comte de Paris a condensé tous les arguments qui établissent que la France a besoin d'une loi accordant à tous les citoyens, dans le sens le plus large, la liberté d'association. Cette liberté doit s'appliquer également à toutes les associations qui ne sont « ni immorales, ni criminelles, ni contraires à l'ordre public. »

Après avoir établi le droit, l'auteur fixe magistralement les conditions de son exercice et les garanties dont il convient de l'entourer, et, après avoir parlé en économiste, il parle en prince et formule avec une grande hauteur de vues un véritable programme politique : « Pénétré des devoirs qui s'imposent au dépositaire du principe traditionnel, dont la France, à l'heure marquée par Dieu, sentira le besoin, je crois que le premier de ces devoirs est de rechercher comment la monarchie nationale pourrait résoudre les grands problèmes que soulève l'état démocratique de notre société. Et je suis persuadé que son représentant peut et doit se montrer plus sincère-

ment libéral que les démagogues, uniquement préoccupés de flatter les passions populaires pour les exploiter. Cette monarchie qui, pour assurer à travers les siècles l'unité et la grandeur de la France, s'est accommodée aux transformations sociales les plus diverses, n'a rien à craindre de la démocratie, et la démocratie n'a rien à craindre d'elle. Mais pour qu'elle trouve un solide point d'appui, il faut que les intérêts conservateurs puissent, grâce au libre exercice du droit d'association, se fortifier et se grouper sous l'abri qu'elle leur offrira. »

R. L.

Mes Notes. — *Les Aveugles dans l'école.* — *Les Aveugles dans la vie.* — *Les Aveugles et leurs amis*, par Maurice de la Sizeranne. Paris, P. Delarue, 1893, in-12 de 560 p. — Prix : 5 fr.

De ces notes, vivantes comme une libre causerie, prises au hasard des lectures et des observations, on pourrait tirer un excellent petit manuel sur l'art de faire la charité. Voici quels en seraient les principaux préceptes.— Tâchez d'avoir l'esprit ouvert, de ne pas rester étranger au mouvement général qui emporte la société. Même pour une œuvre spéciale, cela est utile, afin de découvrir les remèdes efficaces aux maux qu'on veut soulager. — Considérez tous les hommes vraiment dévoués comme vos alliés, et cherchez à unir leurs efforts. — Prenez pour règle de conduite cet axiome posé par Benjamin Delessert : « La véritable manière de secourir le pauvre est de le mettre à même de se passer de secours. » — N'exigez pas trop de reconnaissance, et souvenez-vous du mot de Tocqueville : « La charité du pauvre est de ne pas haïr le riche. » — Mais on trouvera surtout dans ce volume des indications pratiques sur l'assistance qu'il faut prêter aux aveugles; on verra que, bien dirigés, ils sont capables d'un travail vraiment productif, qu'ils soient maîtres de musique, accordeurs de pianos, organistes, ou simplement vanniers, brossiers, etc. Sur l'éducation de ces infirmes, l'auteur donne des conseils dont tout éducateur aurait grand profit à tirer. En tout cas cette œuvre fort attachante de moraliste et de penseur montre bien que la cécité n'empêche pas d'avoir un esprit très actif, un cœur très riche, une vie noblement et très utilement remplie.

J. A. des R.

Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales, par Henri Gautier et Georges Charpy, anciens élèves de l'École polytechnique, professeurs. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-8 de vii-468 p. — Prix : 9 fr.

La chimie est une des sciences dont l'enseignement s'est le plus modifié depuis quelques années, moins encore par suite des découvertes proprement dites, des corps ou des faits nouveaux dont elle s'est enrichie, que par la transformation des idées théoriques. C'est d'abord la théorie unitaire qui, avec son alliée intime, la théorie atomique, est venue briser les anciens cadres; puis la découverte de la dissociation et son cortège de travaux sur les équilibres chimiques; enfin la thermodynamique, qui a pénétré la chimie comme toutes les sciences de la nature. Aussi les anciens manuels deviennent-ils de plus en plus insuffisants quant à la forme de l'enseignement, alors même qu'ils sont encore à peu près complets au point de vue de l'information. Le traité de chimie générale de M. Schutzenberger, qui répond bien aux exigences de la science contemporaine, est trop étendu pour les étudiants; d'autres sont trop sommaires. Les candidats à nos grandes écoles ont à répondre d'une manière développée sur une partie limitée de la science, l'étude des métalloïdes. MM. Gautier et Charpy ont

pensé, avec raison, leur rendre service en leur donnant un ouvrage dans lequel ce programme est traité avec tous les développements nécessaires.

La première partie du volume, intitulée : « Généralités, » est celle qui diffère le plus de ce qu'on trouve dans les anciens ouvrages classiques. Les auteurs l'ont traitée avec un soin particulier. Il faut surtout les louer d'avoir cherché à bien séparer ce qui est essentiel de ce qui est plus ou moins hypothétique, de s'être attachés à placer l'élève en face des réalités concrètes de la science. Cette préoccupation apparaît notamment dans le chapitre relatif à la détermination des nombres proportionnels ; ils ont bien soin de donner non pas des expériences qu'on pourrait imaginer pour y parvenir, non pas des nombres plus ou moins arrondis, mais les expériences mêmes qui ont servi et les nombres mêmes qu'elles ont donnés.

Nous aurions bien quelques critiques à formuler sur les premières pages, les plus difficiles à écrire, il est vrai. Ainsi, page 1, ils donnent une définition de l'énergie qui est, à vrai dire, celle de l'activité, laquelle est une qualité et non, comme l'énergie, une quantité. A la page suivante, ils définissent la masse par l'attraction, alors qu'elle a un caractère bien plus fondamental et primordial que l'attraction. De même, les définitions de l'énergie actuelle et de l'énergie potentielle (p. 4), du repos et de l'équilibre (p. 8), laissent à désirer. Mais ne soyons pas trop exigeants pour ces questions, après tout accessoires dans un livre de chimie, et sur lesquelles on lit souvent des choses étranges signées des noms les plus justement admirés dans la science.

La seconde partie, « Métalloïdes, » est traitée aussi avec grand soin et de la manière la plus complète : je dirais trop complète si les auteurs n'avaient eu soin d'imprimer en petit caractère les parties les moins essentielles.

Je sais que ce volume a déjà eu le plus grand succès dans le public auquel il s'adresse spécialement. Ce succès est mérité. E. Daram.

Les Machines électriques à influence, exposé complet de leur histoire et de leur théorie, par John Gray; traduit de l'anglais et annoté par Georges Pellissier. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-8 de IX-230 p. — Prix : 5 fr.

Les machines électriques à influence, que l'on peut considérer comme dérivées du vieil électrophore, ont reçu, depuis une vingtaine d'années, des perfectionnements considérables et permettent d'obtenir, avec des appareils de petite dimension, des effets puissants d'électricité de tension. Aussi reçoivent-elles des applications de plus en plus étendues. Les plus connues en France sont celles de Holtz et Carré. Mais si l'on s'en sert beaucoup, assez peu de personnes en connaissent l'histoire et la théorie. L'ouvrage que nous avons sous les yeux permettra à tout le monde de s'édifier sur leur compte, à ce double point de vue, de la manière la plus complète. Il ne laisse vraiment rien à désirer, bien qu'en restant sous une forme élémentaire, accessible à quiconque possède les notions scientifiques les plus simples. Il présente notamment une qualité assez rare dans les ouvrages anglais, c'est d'être bien au courant des travaux français. — Non seulement M. Gray fait connaître ces machines, mais il donne des instructions très précises à l'usage de ceux qui veulent les construire eux-mêmes.

Le traducteur a enrichi le volume de notes importantes et d'un appendice qui le complète et le met à jour; son édition obtiendra certainement en France le succès que l'original a obtenu de l'autre côté du détroit.

E. Daram.

Les Courants polyphasés, par J. Rodet et Busquet. Paris, Gauthier-Villars, 1893, in-8 de 182 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce travail, extrait des *Annales de la Société d'agriculture et des sciences industrielles de Lyon*, a pour objet l'étude des conditions de la transmission de l'énergie électrique au moyen des courants polyphasés, tels que les courants biphasés de Ferraris ou des autres physiciens qui ont poursuivi les mêmes recherches que lui sur la production d'un champ magnétique tournant à distance, tels surtout que les moteurs triphasés de Dobrowolski. Les deux ingénieurs qui ont entrepris ce travail d'ensemble sur cette importante question donnent d'abord les principes généraux relatifs aux courants polyphasés, le calcul des canalisations ou des lignes, et les différents modes de montage; ils étudient ensuite les générateurs de courants polyphasés, spécialement la dynamo Brown employée au transport de force de Lauffen à l'exposition de Francfort, et la dynamo ordinaire; le biphasage d'un courant alternatif simple, soit par le procédé de M. Tesla et de M. Schallenberger, au moyen d'un transformateur ou d'une self-induction, soit à l'aide de condensateurs, comme dans les appareils de MM. Hutin et Leblanc. La troisième partie contient la théorie des moteurs à champ tournant synchrones et asynchrones, et le calcul d'un moteur asynchrone à deux pôles ou à plusieurs paires de pôles. On trouve dans la quatrième partie la théorie des transformateurs à courants polyphasés; des notions sur l'emploi de transformateurs élévateurs de tension souvent indispensable quand on fait usage d'une dynamo ordinaire à courant continu, munie de bagues; des remarques sur les avantages que peuvent présenter les isolants liquides et la transformation des courants polyphasés en courants continus, en particulier à l'aide de l'appareil Lahmeyer.

La cinquième et dernière partie de cet ouvrage exclusivement technique traite de l'établissement des canalisations quand la distribution de l'énergie comporte, outre la force motrice, de l'éclairage. La description de quelques installations, comme celles de Lauffen en 1891, de Budapest pour l'éclairage électrique, d'Heilbronn-sur-Neckar pour le transport de la force et la distribution de l'énergie, complète d'une manière aussi intéressante qu'utile ce livre que l'on croit devoir recommander sérieusement aux ingénieurs électriciens.

H. Courbe.

Les Classiques païens et chrétiens, par le R. P. Delaporte, S. J., docteur ès lettres. Paris, Retaux, 1894, in-12 de xiv-190 p. — Prix : 2 fr.

Il est des gens qui ont le don de l'inopportunité ; tels sont, à mon avis du moins, ceux qui ont ranimé de nos jours la question depuis longtemps apaisée des classiques païens et chrétiens. Si nous avons quelque chose à craindre, en effet, du côté des classiques païens, ce n'est pas de les voir prendre trop de place dans l'enseignement classique, mais bien plutôt de les voir disparaître, dans la proscription générale qui atteint aujourd'hui toutes les choses du passé; le moment est donc venu pour nous non pas de les attaquer, mais de les défendre. C'est ce qu'a fait le R. P. Delaporte avec beaucoup de compétence et d'esprit, ce qui établit deux différences entre lui et ses adversaires, lesquels ont à coup sûr beaucoup de zèle et d'excellentes intentions, mais me paraissent manquer un peu de savoir et d'expérience. Les collèges chrétiens, vivement attaqués par les réformateurs, ont pour eux et de bonnes raisons et de bons exemples; le R. P. Delaporte le fait très bien voir, et son petit livre, auquel on peut répondre mais qu'on ne réfutera pas, est un petit chef-d'œuvre d'érudition, de bon sens et de

bon goût. Il ne préviendra pas sans doute les retours offensifs des adversaires de l'enseignement classique chrétien ; mais il en prévient les mauvais effets et en écarte tous les dangers; j'estime donc qu'il nous rend un signalé service. P. Talon.

Nouvelle Bibliothèque bleue. — Le Mystère du siège d'Orléans. Paris, rue François Ier, 1894, in-18 de 126 p. — Prix : 0 fr. 40.

On sait que huit ans après la mort de Jeanne d'Arc, on représenta à Orléans un grand mystère dont le sujet était la délivrance de cette ville. De cette vaste composition dramatique, M. le baron d'Avril a extrait et traduit en français moderne un certain nombre de scènes qui composent le volume que nous annonçons. Il y a intercalé quelques fragments d'autres œuvres, tel qu'un dialogue emprunté à une pièce de Nicolas Chrétien, tel qu'un passage, là peut-être un peu dépaysé, de l'opéra de *Charles VI.* Le volume est terminé par des éclaircissements qui peuvent être très utiles aux lecteurs auxquels s'adresse spécialement la *Nouvelle Bibliothèque bleue.* Des gravures représentant la maison de Domremy, l'intérieur de cette maison, l'étendard de la Pucelle et Charles VII, ornent les pages de ce joli livre, d'un bon marché inouï. Une petite carte montre quelles étaient les provinces envahies par les Anglais au moment où la Pucelle apparut. Sur la couverture on remarque les armes d'Orléans, et sur le titre le glorieux blason de Jeanne d'Arc. Th. P.

Bernadette de Lourdes, *mystère*, par Émile Pouvillon. Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-12 de 280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici une histoire légendaire et dialoguée des apparitions de Lourdes, qui procède, je veux le croire, de fort bonnes intentions ; elle n'a rien de commun avec le lourd roman que M. Zola dépose chaque jour par fragments au rez-de-chaussée du *Gil-Blas*, que nul lecteur chrétien ne se serait jamais attendu certainement à voir mêlé à cette affaire. Malgré tout, et bien que le livre de M. Pouvillon ne contienne rien, je dois le dire, qui puisse offusquer un chrétien, il ne m'a pas pourtant complètement satisfait. J'y trouve un peu trop de cette fausse naïveté et de ce christianisme artificiel qui coule à pleins bords dans les mystères dramatiques de M. Bouchor. C'est du christianisme si l'on veut, mais du christianisme appris dans les livres, et non de ce christianisme vécu, senti, qui jaillit tout naturellement et sans artifice du cœur et de l'âme d'un chrétien. Je ne veux pas, en disant cela, rabaisser le mérite de la tentative de M. Pouvillon. Il a fait en somme un bon livre, qui est seulement un peu trop une œuvre d'art. Contée plus simplement et avec moins d'apprêt, l'histoire de Lourdes m'émeut davantage, et il me semble qu'il s'y trouve assez de merveilleux pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y en ajouter encore. Pourtant je recommande bien volontiers ce livre à nos lecteurs ; il est charmant, plein de poésie, de grâce et de fraîcheur. Il faut savoir gré à M. Pouvillon de l'avoir écrit et surtout de l'avoir fait lire aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes.* Puisse-t-il les avoir dégoûtés à tout jamais du christianisme frelaté que M. France leur a fait boire dans la coupe de Thaïs ! Il leur aurait rendu, et à elle et à nous, un très grand service. P. Talon.

La Montserrat, *novela de costums del nostre temps*, par Dolors Monserdá de Maciá. Barcelone, imp. « La Renaixensa, » 1893, in-12 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un roman de mœurs catalanes a de quoi séduire notre curiosité : aussi

doit-on signaler celui-ci, tout en regrettant un peu qu'il ne soit pas aussi abondant en observations locales qu'on pourrait s'y attendre d'après le titre. Le talent très élevé et très pur de l'auteur est plutôt romanesque, mais cependant il décèle une connaissance suffisante de la vie réelle, telle qu'elle peut apparaître, pleine de désillusions et de misères, à une femme qui la juge toujours du point de vue religieux et moral. Un style aimable d'une grâce parfois touchante, une philosophie douce, des caractères sympathiques, le souci constant de ne susciter que des pensées nobles et de n'exalter que des sentiments généreux, font du livre de Mme de Maciá un excellent roman chrétien. Ajoutons qu'elle a su donner à son héroïne un charme mélancolique et captivant, et que plus d'une description agréablement traitée, paysage ou scène de mœurs, contribue à faire valoir cette figure intéressante. M. F.

La Journée du 14 juillet 1789, *fragment des Mémoires inédits de* L.-G. Pitra, *électeur de Paris en 1789*, publié avec une introduction et des notes par Jules Flammermont. (Société de l'Histoire de la Révolution française.) Paris, au siège de la Société, 1892, in-8 de CCLXXVIII-68 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur de cette relation de la prise de la Bastille est peu connu. Marchand mercier, puis compositeur de livrets d'opéras et journaliste, Pitra fut, en 1789, membre de l'assemblée municipale de Paris, et à ce titre, il a pu être renseigné sur les grands événements du mois de juillet. Le récit qu'il en a fait, conservé aux archives du grand-duché d'Oldenbourg, a été publié deux fois déjà, mais dans une traduction allemande. C'est le texte original, communiqué et certifié par le conservateur des archives, M. le docteur Sello, qu'a imprimé M. Jules Flammermont. A vrai dire le récit de Pitra n'ajoute pas grand'chose à ce que l'on savait; il a été plutôt pour M. Flammermont l'occasion d'une longue et savante discussion des divers documents relatifs à la prise de la Bastille, depuis le *Procès-verbal des électeurs* jusqu'à la *Quinzaine mémorable*, à la *Semaine historique* et à tant d'autres. Puis, après avoir examiné les sources, l'auteur a voulu à son tour faire le récit. Ici nous aurions plus d'une réserve à faire; nous n'en avons pas la place et nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de MM. Gustave Bord, Victor Fournel et Funck-Brentano. Mais nous ne pouvons laisser passer sans protestation certaines appréciations. Nous comprenons mal qu'un esprit aussi distingué que M. Flammermont cherche des excuses à ce qu'il appelle, par un euphémisme singulier, la « justice sommaire » du peuple, et plaide les circonstances atténuantes en quelque sorte pour les massacres qui ont souillé la journée du 14 juillet 1789, même pour l'acte sauvage du misérable Desnot, qui coupa ou plutôt scia avec un couteau de cuisine le cou de l'infortuné de Launay. R. M.

L'Épiscopat français, *hier, aujourd'hui, demain*, par Un chroniqueur. Paris, Grasilier, 1894, in-12 de 272 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne reproche pas à ce livre d'être mauvais, mais d'être médiocre. Ce n'est qu'une série de racontars qui ont traîné dans tous les journaux, et l'on sait de reste que, sauf de très rares exceptions, ce n'est pas là qu'il faut chercher les matériaux de l'histoire. Je ne prétends pas que rien ne soit vrai de tout ce que l'auteur raconte, mais il est difficile de le démêler du faux, tellement les sources citées sont en général peu sûres. Une question de cette importance veut être traitée plus sérieusement. J'ai le regret

de constater que le talent de l'auteur est trop mince pour faire oublier les mérites de fond qui manquent au livre. P. Talon.

Une Vallée pyrénéenne, *la Vallée d'Ossau*, par Fernand Butel. Paris, Bureaux de la *Science sociale*, in-12 de 210 p. avec une carte. — Prix : 2 fr. 25.

M. Fernand Butel donne une intéressante monographie de la vallée d'Ossau, où les mœurs pastorales se sont maintenues avec une grande pureté. Une préface de M. E. Demolins précède cette étude très complète et très consciencieuse, qui jette un jour nouveau sur les mœurs et sur l'origine des montagnards pyrénéens. D'après M. Butel, et les arguments qu'il produit à l'appui de cette thèse semblent plausibles, ces curieuses populations se rattachent à la race berbère, émigrée d'Afrique en Espagne, puis refoulée dans les massifs montagneux par des invasions successives. M. Le Play avait cru devoir rattacher leur type social à celui des familles souches; tel n'est pas l'avis de M. Butel, qui trouve dans la constitution des Ossalois les caractères des « familles quasi patriarcales. » On trouvera dans ce petit livre de curieux documents sur les antiques privilèges des montagnards ressortissant du Béarn, sur la préservation à travers nos révolutions d'une sorte de droit d'aînesse très mitigé, et sur le mouvement d'émigration en Amérique qui résulte des conditions d'existence de cette population dans un territoire fort peu étendu où l'industrie pastorale, seule praticable, ne peut employer qu'un nombre de bras très restreint. Cet ouvrage, écrit dans un excellent esprit, intéressera les adeptes de la science sociale. Comte de Bizemont.

La Fin de Luther, par le docteur Majunke, traduit de l'allemand par l'abbé Schlincker. Paris, Walzer, 1893, in-8 de xi-132 p. — Prix : 1 fr. 20.

Un bruit considérable s'est fait depuis trois ou quatre ans en Allemagne, autour d'un problème historique, demeuré longtemps dans une systématique obscurité. Un écrivain catholique très connu, ancien député au Reichstag, ancien rédacteur en chef de la *Germania*, M. Paul Majunke, s'est trouvé amené à traiter la question plus complètement qu'il ne l'avait prévu lui-même, et il l'a fait dans une brochure dont le titre seul devait soulever bien des orages : *Le Suicide de Luther*.

A Eisleben, dans la nuit du 17 au 18 février 1546, le chef vénéré du protestantisme allemand, le « saint » docteur Martin, est-il mort naturellement, ou bien s'est-il suicidé en s'étranglant ? Le bruit s'en était répandu dans la ville au lendemain même de l'événement. Mais il avait paru aussitôt un récit détaillé de toutes les circonstances ayant accompagné la fin du réformateur, récit connu sous le nom de l'*Historia* et rédigé par les trois amis soi-disant témoins oculaires, Jonas, Aurifaba et Cœlius. Ils avaient même voulu aller au-devant des soupçons, se plaignant très haut de « mensonges pernicieux, » répandus par des gens « possédés de l'esprit mauvais. » A cette apologie, on oppose le témoignage du domestique de Luther, racontant naïvement qu'il a trouvé son maître « pendu à son lit et misérablement étranglé à l'aide d'un essuie-main. » Mais on ajoute quelques circonstances plus graves, sur lesquelles les amis sont d'accord avec le serviteur : le fait que deux médecins et un apothicaire, appelés aussitôt, ont fait toutes les tentatives possibles pour ramener le mort à la vie, — chose bien inutile, s'il s'était éteint doucement, en louant Dieu et en s'entretenant avec ses proches, — et le transport du cadavre sur un lit préparé à la hâte. Enfin,

M. Majunke insiste, d'après nombre de documents contemporains, sur l'état psychologique de Luther quelque temps avant sa mort, sur son dégoût de la vie, ses pensées de suicide et son idée fixe d'être sous l'empire du démon.

Ce que le savant publiciste a esquissé en quelques pages, nous le résumons en quelques lignes. Mais la question mériterait de provoquer une étude complète, qui se lirait avec autant de curiosité en France que de l'autre côté du Rhin. G. B. DE P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Il n'y a pas un an, nous avions à signaler ici même le vide laissé à la Bibliothèque nationale par la mort de M. Julien Havet, conservateur adjoint au département des imprimés. Aujourd'hui, c'est le conservateur même de ce département dont nous avons le regret d'annoncer la mort. C'est le 28 juin qu'il a été emporté par une douloureuse maladie, à Neuilly-sur-Seine. M. Olgar THIERRY-POUX était né à Montauban en 1838. Entré à la Bibliothèque nationale en 1859, il devint, vingt ans après, conservateur du département des imprimés. C'est à son initiative qu'on fait honneur de plusieurs améliorations, par exemple du choix considérable de volumes mis, dans la salle de lecture, à la libre disposition des lecteurs, et de la publication des *Bulletins mensuels* des ouvrages récemment acquis par la Bibliothèque. M. Thierry-Poux, qui avait donné, en 1876, une nouvelle édition de Covrard de Bréban, a publié depuis : *Premiers Monuments de l'imprimerie en France* (1890, in-fol.) ; — *De l'Emploi de la gravure sur bois dans quelques livres imprimés à Venise de 1469 à 1472* (1892, in-8).

— Nous recevons au dernier moment la douloureuse nouvelle de la mort de M. Victor FOURNEL, enlevé par une pneumonie, le 7 juillet, à l'âge de soixante-cinq ans. Nous consacrerons une notice à cet éminent « homme de lettres » qui mit toujours sa plume au service de la vérité, et dont la mémoire restera chère à tous les amis de la saine littérature.

— M. Wilhelm ROSCHER, l'un des plus savants économistes de l'Allemagne, est mort à Leipzig, le 4 juin, dans sa soixante-dix-septième année. Né à Hanovre, le 21 octobre 1817, il commença ses études dans cette ville et il alla les terminer aux Universités de Gœttingue et de Berlin. Ses premiers travaux semblaient le tourner uniquement vers l'histoire, quand il fut appelé à professer l'économie politique à Gœttingue (1843), d'où il ne tarda pas à passer à Leipzig (1848). C'est à cette dernière Université qu'il resta attaché toute sa vie. L'éclat de ses travaux, dont quelques-uns eurent plusieurs éditions (le premier volume de son système d'économie politique en a eu près de vingt), le firent élire membre correspondant par l'Académie des sciences morales et politiques. Nous donnons ici la liste de ses principales publications : *De historicae doctrinae apud sophistas majores vestigiis* (1838, in-8); — *Klio, Beiträge zur Geschichte der historischen Kunst* (1842, in-8) ; — *Grundriss zu Vorlesungen über die Staatswirthschaft* (1843, in-8) ; — *Ueber die gegenwärtigen Productions-Krise des hannoverischen Leinengewerbes* (1845, in-8) ; — *Ueber Korntheuerungen* (1847, in-8) ; — *Zur Geschichte der englischen Volkswirthschaftslehre* (1851-1852, 2 vol. in-4) ; — *Ein nationalökonomisches Hauptprincip der Forstwissenschaft* (1854, in-8) ; — *Kolonien, Kolonialpolitik und Auswanderung* (1856, in-8) ; — *System der Volkswirthschaft* (1854-1860, 2 vol. in-8) ; — *Ansichten der Volkswirthschaft aus dem geschichtlichen Standpunkte* (1861, in-8) ; — *Die deutsche Nationalökonomik an der Gränzscheide des 16. und*

17. Jahrh. (1862, in-4); — *Zur Gründungsgeschichte des Zollvereins* (1870, in-8); — *Betrachtungen über die geographische Lage der grossen Städte* (1871, in-8); — *Betrachtungen über die Währungsfrage der deutschen Münzreform* (1872, in-8), formant le fasc. 2 des *Deutsche Zeit- und Streitfragen*; — *Geschichte der National-Oekonomik in Deutschland*, tome XIV de la *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland* (1874, in-8); — *Versuch einer Theorie der Finanzregalien* (1884, in-8); — *Umrisse zur Naturlehre des Cäsarismus* (1888, in-8); — *Umrisse zur Naturlehre der Demokratie* (1890, in-8). M. Roscher a en outre collaboré à de nombreux recueils périodiques.

— M. William Dwight Whitney vient de mourir, âgé de soixante-sept ans. Il était né à Northampton (Massachusetts), le 9 février 1827. Il avait terminé en Allemagne ses études commencées dans son pays; c'est ainsi qu'il fut amené à collaborer à la publication de l'Atharva-Veda Sanhitâ, entreprise par Roth. Avant de rentrer aux États-Unis, il visita les Universités de France et d'Angleterre. Il fut nommé en 1854 professeur de sanscrit à la *Yale University*. M. Whitney ne s'est pas seulement acquis de la réputation comme sanscritiste. Il a abordé les difficiles problèmes de l'origine et de la formation des langues, et son ouvrage sur la *Vie du langage*, paru dans la *Bibliothèque scientifique internationale*, a été traduit, à ce titre, en français et dans presque toutes les langues de l'Europe. M. Whitney est un des partisans de la théorie de l'onomatopée et un des adversaires résolus de ce qu'il appelle la théorie « miraculeuse » de l'origine du langage. Son dernier grand ouvrage le *Century Dictionary*, encore en cours de publication, a obtenu déjà un succès assez considérable. Voici la liste de ses ouvrages, où nous n'avons point fait rentrer les mémoires et articles de revues : *Atharva-Veda Sanhitâ*, en collaboration avec R. Roth (1856, in-8); — *Translation of the sûrya Siddhânta, or Textbook of Hindu astronomy* (1860, in-8); — *The Atharva-Veda Prâtiçakhya* (1862, in-8); — *Languague and the study of language* (1867, in-8); — *A compendious German Grammar* (1869, in-12); — *A German reader* (1869, in-12); — *The Taittiriya Prâtiçakhya, with its commentary, the Tribhâshyaratna* (1872, in-8), couronné par l'Académie de Berlin; — *Oriental and linguistic studies; 1st series : the Veda, the Avesta, the science of language* (1872, in-8); *2d series : The East and West, Religion and mythologie, Orthography and Phonology, Hindu astronomy* (1874, in-8); — *The Life and Growth of language* (1875, in-12), faisant partie de la *Bibliothèque scientifique internationale*; — *Essentials of English Grammar* (1877, in-12); — *A Sanskrit Grammar* (1879, in-8); — *The Roots, verb forms and primary derivatives of the Sanskrit language* (1885, in-8); — *A practical French Grammar* (1886, in-8); — *The Century Dictionary, an encyclopedie lexicon of the English language* (1890 et suiv., in-4).

— Le grand lexicographe Wilhelm Freund est mort en mai, à Breslau, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Né à Kempen, le 27 janvier 1806, de parents juifs, il étudia successivement à Breslau, à Berlin et à Halle, revint en 1828 dans la première de ces villes, où il fonda une institution pour les jeunes israélites, dut renoncer à la diriger par suite de dissentiments avec ses coreligionnaires, et devint alors professeur du collège de Breslau; puis directeur intérimaire de celui d'Hirschberg. Il fut plus tard, au retour d'un voyage en Angleterre, mis à la tête de l'institution israélite de Gleiwitz en Silésie. L'ouvrage qui a assuré la réputation de M. Freund est son grand Dictionnaire de la langue latine, l'un des meilleurs qui aient été publiés. Il est presque superflu de rappeler ici que M. Theil en a donné une édition française en 1882-1883 (3 vol. in-4), à la librairie Firmin-Didot, qui a aussi fait traduire le dictionnaire classique du même savant. Les autres ouvrages de

M. Freund n'étaient guère que des ouvrages pour les classes ; nous nous contentons d'en donner ici une indication fort sommaire : *Wörterbuch der lateinischen Sprachen* (1834-1845, 4 vol. in-4); — *Ciceronis oratio pro T. Annio Milone* (1838, in-4); — *Zur Judenfrage in Deutschland, Monatschrift* (1844 et suiv., in-8); — *Gesammtwörterbuch der lateinischen Sprache zum Schul- und Privat-Gebrauch* (1844, in-8); — *Schülerbibliothek des griechischen und römischen Alterthums* (1846-82, in-16); — *Lateinisch-deutsches und deutsch-lateinisch-griechisches Schulwörterbuch* (1848-1855, 2 vol. in-8) : — *Praktisches Lehr- und Lesebuch der englischen Sprache* (1855, in-8); — *Präparationen zum alten Testament* (1863-90, in-16) ; — *6 Tafeln der griechischen, römischen, deutschen*, etc., *Literaturgeschichte* (1873-1875, in-fol.); — *Triennium philologicum oder Grundzüge der philologischen Wissenschaft* (1874-1876, in-8); — *Wie studirt man Philologie?* (1875, in-8); — *Cicero historicus* (1881, in-8); — *Wanderungen auf klassischem Boden* (1889-1890, 3 vol. in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Louis Arnaud, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Toulouse, l'un des mainteneurs des Jeux floraux et secrétaire perpétuel de l'Académie de législation de cette ville, mort le 3 juillet; — de M. le docteur Bourilhon, mort à Oran, le 7 juin; — du R. P. Antoine Boysson, S. J, qui enseigna avec distinction au grand séminaire de Romans, mort le 11 juin; — de M. le baron de Cambourg, fondateur de la Société des études coloniales et maritimes, mort le 22 juin, à Paris; — de M. le docteur Chouppe, biologiste, secrétaire de la rédaction du *Bulletin médical*, mort à Paris, le 21 juin, âgé de quarante-six ans; — de M. Édouard Fuzier-Herman, jurisconsulte éminent, directeur du *Recueil général des lois et arrêts*, recueil fort estimé et dont tout récemment encore le *Polybiblion* faisait l'éloge (tome LXX, p. 484); — de M. Jamet, publiciste, collaborateur du *Moniteur universel*, mort à Saint-Calais (Sarthe), au commencement de juin, âgé de quatre-vingt-douze ans; — du vénérable frère Jurson, visiteur provincial des districts de Toulouse, Rodez et Béziers, mort le 17 juin, à Béziers, âgé de quatre-vingt-huit ans; — de M. le docteur Langlois, professeur de maladies mentales à la Faculté de médecine de Nancy, aliéniste distingué, mort à cinquante-cinq ans, le 19 juin; — de M. le docteur Édouard Lefèvre, président de la Société entomologique de France et regardé comme l'un des maîtres de la science entomologique dans notre pays, mort le 19 juin, à Paris; — de M. A. Pellissier, ancien élève de l'Ecole normale, qui enseigna longtemps la philosophie à Sainte-Barbe et au collège Chaptal, et à qui l'on doit plusieurs ouvrages animés d'un excellent esprit, par exemple les *Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne* (1890, in-4. Cf. *Polybiblion*, LXI, p. 11), qui faisaient suite à un volume analogue sur l'antiquité païenne, mort le 2 juillet, âgé de soixante-quinze ans; — de M. René Ponsard, chansonnier populaire, mort à soixante-neuf ans, le 25 juin ; — de M. le docteur Michel Taurin, mort le 22 juin, à soixante-quinze ans; — de M. Henry Tournyer, vice-président de la section d'économie et de législation rurale à la Société des agriculteurs de France, mort le 5 juin, au château de Niault (Nièvre).

— A l'étranger on annonce la mort : de M. Astié, professeur de théologie à l'Université de Lausanne, mort dans cette ville, âgé de soixante-douze ans, vers la fin de mai ; — de M. P. Joh. Bachmann, connu par ses travaux sur l'Éthiopie et notamment par un *Corpus juris Abessinorum*, mort en juin, âgé de trente-deux ans, à Copenhague ; — de M. le baron Jean-Baptiste-Charles-François Béthune, comte romain, un des archéologues les plus distingués de la Belgique, président de la gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc, mort le 18 juin, au château de Marcke-lez-Courtrai, âgé de soixante-quatorze ans;

— du poète anglais Edward Capern, mort le 7 juin, à soixante-seize ans; — de lord Coleridge, juriste anglais et lord chief justice d'Angleterre depuis 1880, mort le 14 juin, à soixante-treize ans; — de M. Ramon Rodriguez Correa, satirique et romancier espagnol, mort à Madrid, le 21 mai; — de M. Virginius Dabney, romancier américain, mort le 2 juin, à New-York; — de M. l'abbé Dorrenburg, historien allemand, mort à Rhöndorf, en mai; de M. Immanuel Faisst, compositeur allemand, mort le 5 mai, à Stuttgart; — de M. A. Fischer, géologue distingué, mort le 17 mai, à Potsdam, âgé de cinquante-huit ans; — de Mme la comtesse Agénor de Gasparin, romancière suisse, dont les écrits, bien que protestants, ont mérité parfois les éloges de notre Revue comme les récompenses de l'Académie française, morte à Genève, le 19 juin, dans sa quatre-vingt-deuxième année; — de M. Ad. Helferich, professeur à l'Université de Berlin, mort à quatre-vingt-un ans, le 26 mai, à Kannenburg; — du colonel Henry Stephens Hutchinson, savant anglais, chef du service trigonométrique des Indes, mort dans le Bengale, à la fin de juin; — de M. Alexander Kohout, orientaliste, dont les recherches ont particulièrement porté sur le parsisme, mort le 28 mai, à New-York, âgé de quatre-vingt-deux ans; — de M. Auguste Kundt, professeur de sciences physiques à l'Université de Berlin, mort à cinquante-cinq ans, le 22 mai, à Israelsdorf, près de Lübeck; — de M. Giovanni Maurizio, professeur de droit constitutionnel à l'Université de Gênes, mort le 20 mai, dans cette ville, âgé de soixante-dix-huit ans; — de M. Hermann Müller, dont on apprécie les ouvrages relatifs à l'histoire de l'art, mort à Berlin, âgé de quatre-vingts ans; — de M. C.-H. Pearson, historien anglais, professeur au King's College, et dont les travaux les plus estimés se rapportent à l'histoire primitive et médiévale de l'Angleterre; — de M. le baron von Reichlin-Meldegg, philosophe, mort à cinquante-sept ans, à Heidelberg, en mai; — de M. A. W. Schleicher, qui laisse des travaux sur les langues de l'Afrique, mort le 9 mai, à Tanga; — de M. C. von Schlözer, ambassadeur auprès du Vatican et historien, mort le 12 mai, âgé de soixante-douze ans, à Berlin; — de Mme Marie-Sophie Schwartz, romancière suédoise, morte à Stockholm, le 16 mai, âgée de soixante-quinze ans; — de M. L.-W. Seidel, grand éditeur viennois, mort à quatre-vingt-onze ans, le 26 mai; — de M. William Spence, jurisconsulte; — de M. le docteur J. Fedorowitch Sperck, connu par ses travaux de médecine expérimentale, mort à Saint-Pétersbourg, âgé de cinquante-sept ans, le 15 mai; — de M. Walter Hawken Tregellas, qui s'est surtout occupé de l'histoire et des antiquités de la Cornouaille, mais à qui l'on doit aussi des publications d'un intérêt plus général, telles que : *History of the coast defence of England*, mort le 28 mai; — du commandant Carlo Lodovico Visconti, directeur des musées et galeries pontificales, mort en juin; — de M. Oscar Welten, publiciste autrichien, mort le 29 mai, à Mödling, près de Vienne; — de M. Josiah Wright, à qui l'on doit, outre de nombreuses publications classiques, une traduction estimée de quelques dialogues de Platon; — de M. Zachariä von Lingenthal, connu par ses travaux sur l'histoire du droit ancien de Berlin, mort à quatre-vingt-deux ans, le 3 juin.

Concours. — L'Académie royale de Belgique (classe des beaux-arts) vient de faire connaître le programme de ses concours pour 1895. 1re question : Histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du xive siècle et au commencement du xvie. Valeur du prix : 1,000 fr. — 2e question : Quel est le rôle réservé à la peinture, dans son association avec l'architecture et la sculpture, comme élément de la décoration des édifices? Valeur du prix : 800 fr. — 3e question : Histoire, au point de vue ar-

tistique, de la sigillographie dans les anciens Pays-Bas. Valeur du prix : 800 fr. — 4e question : Histoire de l'influence de l'école de David sur l'art belge. Valeur du prix : 600 fr. — Les mémoires doivent être envoyés à l'Académie avant le 1er juin 1895.

— La Société scientifique de Gœttingue met au concours pour le prix Beneke à décerner en 1897 (1er prix, 4,250 fr.; 2e, 850 fr.), une étude sur le mode de résolubilité des cristaux composés. Langues admises au concours : allemand, anglais, français, latin; délai : 31 août 1896.

Congrès. — La fédération archéologique et historique de Belgique tiendra son neuvième congrès du 5 au 8 août inclus, à Mons. Cette réunion des sociétés savantes belges s'annonce bien : les adhésions sont déjà nombreuses et le programme est intéressant. Les travaux du congrès seront complétés par diverses excursions, dont l'une se fera à Valenciennes, le mercredi 8 août. Comme à l'ordinaire, chacun peut adhérer, sans condition et moyennant la seule cotisation de 10 francs, au congrès de la fédération archéologique et historique de Belgique. Comme à l'ordinaire aussi, les Français seront en nombre imposant au congrès des sociétés savantes belges.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 8 juin, M. Héron de Villefosse a entretenu l'Académie d'une inscription latine trouvée à Gourbata (Tunisie). M. Babelon a lu ensuite un mémoire sur des monnaies en électrum, découvertes à Samos. — Dans la séance du 15 juin, M. Foucart a donné une seconde lecture de son mémoire sur les mystères d'Éleusis. — Dans celle du 22 juin, M. Oppert a entretenu l'Académie de diverses inscriptions arméniaques trouvées en Russie.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 juin, après la lecture d'un mémoire de M. de Fonvielle sur les exécutions par l'électricité, l'Académie a entendu une étude de M. Léon Say sur les impôts alimentaires. — Le 9 juin, M. Boutmy a communiqué un travail sur les sources de l'esprit anglais. — Les autres séances ont été occupées par les jugements des concours.

Livres mis a l'Index. — Voici la liste des ouvrages que la Sacrée Congrégation vient de mettre à l'index : Luigi Calamassi : *L' Italia nell' età di mezzo ;* — Luigi Calamassi : *Il Compendio della Storia d' Italia ;* — Paolo Mantegazza : *L' Arte di prender marito ;* — Pieraccini (abbé Ant.), curé au diocèse d'Ajaccio : *Au delà de la vie ;* — E.-A. Chabauty, chanoine à Mirebeau-en-Poitou (Vienne) : *Résumé du système de la Rénovation ;* — Paul Sabatier : *Vie de S. François d'Assise ;* — Ernest Renan : *Histoire du peuple d'Israël ;* — Martinez Cavero Agostin Abogado : *La Revolución en el derecho ;* — *Aimer et souffrir*, ou Vie de la Rév. Mère Sainte-Thérèse de Jésus, abbesse du monastère de Sainte-Claire (de Lavaur), écrite par elle-même, mise en ordre et annotée par M. l'abbé Roques, archiprêtre de Lavaur ; — *Vues sur le sacerdoce et l'œuvre sacerdotale* : Extrait de la Vie de la R. Mère Sainte-Thérèse de Jésus, abbesse du monastère de Sainte-Claire (Lavaur). 3e édition. — Virginio Marchese : *La Riforma del clero secondo il Concilio di Trento ;* — Id. : *Difesa del libro : La Riforma del clero secondo il Concilio di Trento ;* — Id. : *La Conversione dei Protestanti per mezzo del Concilio di Trento ;* — Id. : *Il Diaconato cattolico e la questione sociale.* Auctor laudabiliter se subjecit et opuscula reprobavit ; — Mivart Saint-Georges : *Happiness in Hell*, et *The Happiness in Hell.* Feb. 1893, et *Last Words on the Happiness in Hell.* Auctor laudabiliter se subjecit et opuscula reprobavit.

Ex-libris ana. Ex-libris imaginaires et supposés de personnages anciens et modernes. — Le *Polybiblion* a déjà parlé (t. LXVIII, p. 468) de cette curieuse publication. La première série étant achevée, la seconde en est actuel-

lement à sa huitième livraison (Paris, Joly, in-8). Notons d'abord que cette seconde série nous paraît, pour le moins, aussi bien exécutée que la précédente et qu'elle renferme des reproductions très artistiques d'*ex-libris* authentiques (de Washington; de Joseph de la Fontaine Soliers, chevalier de la Boissière, commandant pour le Roy à Dieppe; de Souchay; de Duché et de Grimod de la Reynière). Parmi les *ex-libris* imaginaires, il convient de citer ceux de Napoléon Ier, de Marat, l'un des plus suggestifs, de Rollin, de Victor Hugo, composition étrange où entrent à la fois un rocher, un crapaud, l'Océan et le nom du poète inscrit dans un soleil levant. N'oublions pas non plus l'*ex-libris* de Littré : un singe assis sur des dictionnaires et brandissant une banderole où se lit le nom de l'académicien ; ceux de Lamennais, de Bossuet, etc. Le tout, tiré hors texte, est compris dans huit livraisons d'un périodique ayant pour titre : *Ex-libris ana*, où les amateurs trouveront nombre de choses utiles au point de vue de la bibliophilie.—Ajoutons que dans chacune de ces livraisons est intercalé, avec pagination à part, un fascicule de l'intéressant travail du chevalier L.-A. D*** d'A***, dont il nous serait facile de révéler la personnalité, et qui est intitulé : *Alphabet et figures de tous les termes du blason* (Cf. *Polybiblion*, t. LXVIII, p. 470). Deux planches très finement gravées, comprenant ensemble dix-huit figures, accompagnent chaque fascicule et le complètent de la plus heureuse façon. Cet alphabet en est actuellement au mot *couplé*. On le voit, la publication qui nous occupe se compose de trois ouvrages distincts, tirés à petit nombre. Le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. pour la France et de 14 fr. pour l'étranger.

Numismatique du Dauphiné, du Comtat Venaissin et de la Provence. — A plusieurs reprises nous avons eu à parler des études de M. Roger Vallentin, qui s'est plus particulièrement adonné à la numismatique, cette science délicate et semée d'embûches. La même érudition est à relever dans la série suivante : *Des Produits de la charge des prévôts généraux de la Monnaie d'Avignon* (Mâcon, Protat, in-8 de 8 p.) ; — *Les Manuscrits de l'Avignonais Caucher-Blégier* (Genève, Jarrys, in-8 de 30 p.); — *Les Monnaies de Louis Ier d'Anjou frappées à Avignon* [1382] (Mâcon, Protat, in-8 de 25 p.); — *Le Seigneuriage aux ateliers pontificaux de Sorgues, d'Avignon et de Carpentras* (Genève, Jarrys, in-8 de 14 p.); — *L'Atelier temporaire de Sisteron* [1591-1593] (Mâcon, Protat, in-8 de 29 p.) ; — *Bris officiel du sceau de la cour de l'Officialité de Vienne, de la rive gauche de la Galaure à la mort de l'archevêque Pierre Palmier* [1556] (Valence, Céas, in-8 de 4 p.); — *Les Dernières Monnaies frappées à Montélimar* (Valence, Céas, in-8 de 28 p.). Toutes ces plaquettes abondent en détails curieux, souvent nouveaux, et plusieurs sont enrichies de reproductions.

Paris. — En ce temps de « napoléonisme, » assez platonique d'ailleurs, la luxueuse brochure de M. Victor Advielle : *La Bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène* (Paris, Lechevalier, petit in-4 de 38 p., tiré à 300 exemplaires) arrive à propos. M. V. Advielle nous apprend d'abord qu'il a découvert en 1875, chez un marchand de vieux papiers de la rue du Pont de Lodi, divers ouvrages ayant appartenu à l'Empereur et qui furent vendus au poids par l'un des descendants du général Bertrand. Il donne ensuite quelques extraits du *Mémorial de Sainte-Hélène* et de *Napoléon en exil*, du docteur O'Meara, relatifs au sujet traité; enfin il reproduit le *Catalogue of the Library of the late Emperor Napoleon, removed from the Island of St Helena, by order of His Majesty's government*, dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale. Ce catalogue est celui de la vente qui a eu lieu à Londres le 23 juillet 1823. Il est à remarquer que cet ensemble ne donne, pour des causes diverses, qu'un aperçu incomplet de la collection, laquelle n'ayant rien de

précieux au point de vue bibliographique, produisit seulement une somme de 9,986 fr. 55 c.

— Les ouvrages qui facilitent nos recherches dans les grandes collections des bibliothèques et des archives sont toujours bien accueillis. Il en sera ainsi pour le *Répertoire des procès-verbaux des preuves de la noblesse des jeunes gentilshommes admis aux écoles royales militaires, 1751-1792*, par Stéphane Geoffray (Paris, A. Le Vasseur, in-8 de XI-186 p.). On a, dans ce travail, la table par ordre alphabétique des quarante volumes de d'Hozier qui renferment ces procès-verbaux. Grâce à ce répertoire, la collection de la Bibliothèque nationale sera plus facilement et plus fréquemment consultée. On retrouvera sans difficulté tout ce qui intéresse l'état civil d'un grand nombre d'officiers de la fin du XVIIIe siècle. Comme beaucoup se sont distingués dans les guerres de cette période, il sera permis de rechercher ainsi dans ce fonds tout ce qui pourra compléter leur biographie et fournir sur eux d'excellents renseignements. A la fin de son ouvrage M. Geoffray donne plusieurs pièces justificatives qui complètent les quelques mots de l'introduction sur les origines de l'École militaire.

— *Saint Antoine affirmé*, tel est le titre d'une brochure de 54 pages in-12, que M. Henri Mazel a fait imprimer chez Girard en caractères elzéviriens, et qu'il a ornée, sur la couverture, d'un dessin représentant saint Antoine. Il y a réuni un certain nombre d'affirmations, qui avaient paru dans le périodique intitulé *l'Ermitage*. Voici quelques-uns de ces principes : Une œuvre d'art n'est viable que si elle est vivante et si elle est une œuvre d'art. — La théorie de l'art pour l'art a été en faveur aux époques d'esprit réaliste. — Tout dialogue n'est pas théâtre. — Toute subvention officielle est mauvaise. — Il est nécessaire d'inaugurer à Arles une ville sainte d'art. — L'art doit être protectionniste. — Les artistes doivent mépriser les politiciens. — Il est urgent d'opposer les aristes et les artistes aux rosses, aux mufles, aux pleutres (*sic*). — L'auteur maltraite l'Université et l'École normale. Il ne veut pas être un « jeune. » Tout cela est écrit en un style que Molière qualifierait peut-être de « fort en gueule, » mais qui ne laisse pas d'être vivant.

Alsace. — Les *Études alsaciennes* que M. Jean de Barr publie dans la *Petite collection alsacienne* (Paris, Ch. Schlaeber, in-16 de 211 p.), ont pour objet les sujets les plus variés : la légende y prend place à côté de l'histoire, et l'histoire littéraire n'y est pas dédaignée. *Sainte Odile*, sur laquelle des études de M. Pfister, appréciées ici favorablement, ont rappelé récemment l'attention du public savant, retient aussi celle de M. Jean de Barr, car il lui consacre deux des chapitres de son intéressant ouvrage. Notons en passant que bien que l'auteur de ce volume n'affecte aucune prétention scientifique, l'érudit se montre malgré lui, dans telle note, par exemple de la page 27, où il rétablit l'âge d'un manuscrit mal donné par M. Pfister. La note patriotique ne pouvait pas n'éclater point dans une publication de ce genre. Elle sonne partout, notamment dans l'avant-dernier chapitre sur les sentiments français de l'Alsace. Nous signalerons encore le dernier morceau, qui contient une excellente notice sur le regretté Mossmann.

Artois. — Dans son opuscule intitulé : *Les Procureurs de ville à Saint-Omer, 1302-1790* (Extrait du tome XXIII des *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie*, Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 123 p.), M. Pagart d'Hermansart donne la suite de son travail sur *les Conseillers pensionnaires de la ville de Saint-Omer avec la description de leurs sceaux et armoiries*. Après avoir, dans un premier chapitre, indiqué de quelle manière fut créé le procureur de ville et comment il devint procureur général, il

fait connaître ses attributions judiciaires, administratives, politiques et de police, et les différentes missions qu'il eut à remplir au dehors. Enfin il donne les listes des procureurs de ville et des pièces justificatives.

Bretagne. — M. Léon Vignols raconte, avec force pièces et documents inédits à l'appui, l'histoire de l'occupation prussienne dans l'Ille-et-Vilaine en 1815. Grâce aux données nombreuses et précises que lui ont fournies les pièces officielles conservées aux archives de la ville de Rennes et aux archives départementales, son étude intitulée : *Les Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine en 1815* (Extrait des *Annales de Bretagne*, 68 p. gr. in-8) a pu prendre une grande extension, et ne laisse aucun doute sur la façon brutale dont l'envahisseur s'est comporté dans ce département pendant une occupation d'une vingtaine de jours. Ce travail, le premier qui ait été fait sur cet épisode historique à peu près ignoré aujourd'hui même en Bretagne, est très bien conduit et exécuté avec une méthode rigoureuse.

Champagne. — Sous ce titre : *Documents sur la fondation de l'hôpital général de Réthel, extraits des archives communales et hospitalières de cette ville* (Reims, imp. de Matot-Braine, in-8 de 107 p.), M. Henri Lacaille a réuni vingt-neuf pièces toutes très importantes concernant la fondation de cet hôpital. Lesdites pièces sont comprises entre les années 1674 et 1739. Dans cet intervalle, bien des difficultés surgirent et il y eut de nombreux obstacles à surmonter. Une introduction de quelques pages résume le contenu de ces documents et permet de se rendre compte de tout ce qui fut fait pour arriver à doter la ville de Réthel de son hôpital.

Dauphiné. — L'étude courte mais serrée que M. Jules de Beylié présente sous ce titre : *Un Petit Propriétaire cultivateur des environs de Grenoble à la fin du XIXe siècle* (Grenoble, Allier, in-8 de 42 p.), est l'œuvre d'un homme réfléchi qui sait à merveille de quoi il parle. M. de Beylié a eu entre les mains les comptes intimes de son cultivateur et il entre dans des détails curieux et précis sur ses conditions d'existence et de travail ; il ne nous dépeint pas le paysan à la façon de La Bruyère ou de M. Zola, dont il démolit d'une main sûre les fantaisies scientifiques. Sa conclusion est que la terre soignée avec le plus d'économie ne mène plus à l'aisance, et il voit la dispersion fatale des petits domaines groupés autour du clocher du village, si la diminution des impôts et d'autres mesures de protection n'interviennent pas.

— Les collectionneurs de beaux livres foisonnent à Grenoble ; les auteurs y abondent ; les imprimeurs y maintiennent des traditions remarquables ; le culte de l'art, de la littérature et de la science s'y trouve porté à un point élevé. Ceci posé, on ne lira pas sans surprise le document suivant : *Rapport sur la Bibliothèque municipale de Grenoble en 1893* (Grenoble, Breynat, in-8 de 27 p.). Presque toutes les entrées sont dues au ministère de l'instruction publique ; les dons sont rares et les achats relativement insignifiants : c'est à croire que les Grenoblois ne se soucient pas de conserver à leur bibliothèque son bon renom, en la dotant largement.

— Le concours musical institué à Grenoble en 1873 a eu un éclat dont le souvenir n'est pas près de s'éteindre. M. H. Bassette le fait fidèlement revivre dans : *Livre d'or du concours musical de Grenoble les 13, 14 et 15 août 1893* (Grenoble, Baratier, in-8 de 115 p.). Ce volume, auquel le maître imprimeur a donné ses soins habituels, est enrichi de vues, de portraits, et orné d'une charmante couverture. Il intéresse le monde musical tout entier.

— Tous les ans, à cette époque, la station d'Uriage est envahie par les baigneurs et surtout par les amis de la belle nature. Chacun consultera avec intérêt les documents suivants : *Carte des environs d'Uriage-les-Bains* ; *Plans d'Uriage et lignes générales des chemins de fer se dirigeant vers Uriage*, 2 f. in-

plano. Ces plans sont dressés avec le soin et le goût qui distinguent toutes les œuvres de M. J. Boiton, architecte à Grenoble.

— La Sainte Vierge a dans un grand nombre de petites localités des sanctuaires peu connus, dont l'histoire est intéressante à écrire. C'est ce qu'a fait M. l'abbé Lagier, curé de Blandin, dans sa *Notice sur la chapelle de Notre-Dame de Milin et son pèlerinage* (Grenoble, Baratier et Dardelet, in-12 de 45 p.). Les renseignements utiles et curieux abondent dans cette plaquette, qui est ornée d'une gravure.

Franche-Comté. — Demandez à ceux de nos contemporains qui se sont acquis une réputation de chercheurs, le nom de l'homme qui a inventé les allumettes chimiques, lesquelles ne datent pas du déluge, et vous verrez combien seront à même de vous répondre catégoriquement. Allemands, Autrichiens, Anglais, ont revendiqué cet honneur; mais leurs prétentions sont réduites à néant par la brochure que M. le docteur Léon Chapoy vient de composer, avec preuves à l'appui, en l'extrayant des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* et qu'il intitule : *L'Invention des allumettes chimiques et leur origine franc-comtoise* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 55 p., avec un portrait). Il en résulte que cette découverte, si particulièrement utile, a eu pour auteur M. Charles Sauria, né à Poligny en 1812, encore existant et demeurant à Saint-Lothain (Jura). L'on ne peut que féliciter M. Chapoy d'avoir établi que l'invention, qui remonte à janvier 1831 et s'est produite à Dole, au collège de l'Arc, est toute française.

— MM. Jules Gauthier et Gaston de Beauséjour ont extrait du *Compte rendu du LXIIIe Congrès archéologique de France tenu en 1871 à Besançon*, une étude intéressante sur *l'Église paroissiale de Pesmes (Haute-Saône) et ses monuments* (Caen, imp. Delesques, in-8 de 44 p. avec 6 planches et un plan). L'histoire et la science artistique se mêlent ici agréablement. Construite vers 1160, cette église a subi, comme tant d'autres, au cours des siècles, de nombreux remaniements que les auteurs ont mentionnés dans les plus complets détails.

— Dans sa brochure : *Un Franc-Comtois à Paris sous Louis XIV (1691-1692)* (Vesoul, Suchaux, in-8 de 79 p.), M. Émile Longin esquisse « la vie d'un provincial à Paris sous le règne de Louis XIV. » M. Longin, ayant obtenu communication d'un manuscrit intitulé : *Journal de Gaspard Lallemand, s^r de Belmont*, n'a pas tardé à le publier, en le faisant précéder d'un résumé critique complété par des notes nombreuses. Au fond il s'agit ici d'une rivalité entre les villes de Beançon et de Dole, celle-ci déjà privée du Parlement de la province au profit de celle-là, et s'efforçant de conserver au moins l'Université. Le « journalier » en question est la relation brève des faits et gestes de M. de Belmont, tendant à satisfaire « Messieurs de Dole. » Mais la cause de la vieille capitale comtoise était perdue d'avance, et M. de Belmont, gentilhomme quelconque, n'était pas de taille à gagner un tel procès. Le manuscrit mis au jour par M. Longin mérite, au point de vue des mœurs du temps, d'attirer l'attention en dehors des limites de la province de Franche-Comté.

— Le vingt-troisième volume de la *Société d'émulation de Montbéliard*, qui vient de paraître (Montbéliard, imp. Barbier, gr. in-8 de xxxvii-451 p.), contient les quatre études dont voici les titres : *Essai sur le gymnase de Montbéliard*, par M. Ch. Godard; — *Mise à découvert d'un columbarium gallo-romain*, par M. Charles Lalance (avec figures); — *Voyages géologiques dans l'Allemagne du Sud et en Autriche-Hongrie*, par M. Emmanuel Fallot; — *Notice historique sur Montbéliard*, par feu M. le colonel du génie Beurnier. La première et la dernière de ces études ont une réelle importance pour

l'histoire du pays. Le travail de M. Godard, notamment (248 p.), est une œuvre qui, en dépit de son titre modeste d' « Essai, » résume d'une façon très complète l'histoire de l'instruction publique dans le comté de Montbéliard, en grande majorité protestant. La *Notice historique sur Montbéliard* (45 p.), qui s'arrête à 1815, est aussi fort intéressante; mais nous croyons que la Société eût été bien inspirée de faire précéder cet aperçu de quelques indications biographiques sur son auteur, feu le colonel Beurnier.

Guyenne et Gascogne. — La Société des *Archives historiques de la Gironde* poursuit avec activité ses publications. Moins d'un an s'est écoulé entre le volume XXVII, distribué en août 1893, et le XXVIIIe, qui vient de paraître. C'est un bel in-4 de xx-537 p. avec 2 héliotypies hors texte (Bordeaux, Gounouilhou). On y trouvera un grand nombre de pièces intéressantes, toujours pourvues de sommaires suffisants et assez souvent accompagnées des notes indispensables. Nous signalerons notamment des groupes de textes sur la *Fronde bordelaise*, connue des historiens sous le nom d'*Ormée*, sur les réunions des *États de Guyenne* à Agen en 1561, 1564, 1616; sur la *Translation du Parlement de Bordeaux* dans la même ville en 1652-1653; deux séries d'*arrêts* prononcés par cette compagnie au *rapport d'Étienne de la Boétie* et de *Michel de Montaigne*, publiés avec fac-similé d'après les minutes autographes de ces deux hommes illustres; des lettres écrites par *Louis-Philippe d'Orléans*, durant son séjour en Amérique (1797-98), à M. Richard Gernon, à Philadelphie; une importante suite de pièces sur *la Tour de Cordouan*, les Hermites qui y résidaient, son architecte *Louis de Foix*, ce phare et quelques autres du littoral saintongeais et girondin de l'Océan, notamment un recueil de poésies latines, *Turris Corduana*, dues aux jésuites de Lyon et imprimées dans cette ville en 1664, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire (une de ces poésies a pour auteur le P. Menestrier); la reproduction intégrale d'un précieux manuscrit qui renferme les *Comptes de la levée du don gratuit sur le clergé du diocèse de Bazas (1523-1537)* et qui constitue un véritable pouillé; un *État des honneurs et charges des jurats de Bordeaux* (xviiie siècle); un certain nombre de documents tirés des archives de *Saint-Émilion*, etc., etc.

— La *Revue de Comminges*, publiée par la Société des études de Comminges (Saint-Gaudens, Abadie ; trimestrielle, 6 fr. par an), a commencé, dans le quatrième fascicule de 1893, une série d'études de M. le baron de Lassus sur *les Guerres du XVIIIe siècle sur les frontières du Comminges, du Conserans et des Quatre-Vallées*. Les renseignements extrêmement précis et puisés en partie aux documents originaux que fournit M. de Lassus font de son travail un des meilleurs qui ont paru dans cette revue, d'ailleurs extrêmement recommandable.

— L'opuscule que M. Henri Courteault vient de publier sur *Un Épisode de la conquête de la Guyenne sous Charles VII* (Extrait des *Annales du Midi* Toulouse, Privat, in-8 de 16 p.) ne manque pas d'intérêt. A l'aide d'une lettre de rémission contenue dans le registre du Trésor des chartes, JJ 192, aux Archives nationales, il fait connaître les différentes péripéties de la lutte que soutint contre le Roi un petit seigneur gascon, Jean de Gestède.

Limousin. — *Le Spolium de l'évêque de Limoges en 1390* a donné à Mgr Barbier de Montault l'occasion d'une publication extrêmement importante et qui mérite ici une attention toute spéciale (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 140 p.). L'on sait que le Saint-Siège s'est réservé la dépouille des prélats défunts, c'est-à-dire la succession de tous les biens meubles appartenant à ceux-ci au moment du décès. Les documents historiques relatifs au *spolium* d'un évêque français sont assez rares pour que nous

devions à Mgr Barbier de Montault une très particulière reconnaissance pour celui qu'il donne ici intégralement. Cette publication comprend : 1° la visite du sous-collecteur, ayant mission de faire enquête sur les biens du prélat défunt; 2° l'inventaire après décès; 3° l'inventaire fait du vivant et par ordre de l'évêque; 4° le testament du prélat; 5° l'interrogatoire des témoins; 6° les pièces relatives à l'intervention de l'État en l'affaire; 7° la vente et la saisie des biens. L'éminent archéologue a fait précéder le document d'une excellente étude sur le droit de dépouille, et il en accompagne le texte d'un commentaire abondant et savant où l'archéologie surtout trouvera une source presque inépuisable de renseignements. Mgr Barbier de Montault termine la notice biographique qu'il donne sur Aimeri Chat, l'évêque de Limoges dont le *spolium* fait l'objet de ce travail, par un vœu auquel nous nous associons pleinement : celui de recherches à provoquer dans les archives de Bologne sur ce prélat, dont la biographie reste assez incomplète dans la *Gallia christiana* et dans l'*Italia sacra*.

— Notre collaborateur M. Henri Stein vient de publier, sous le titre : *Contribution à l'histoire des émaux de Limoges. Un artiste français en Pologne au seizième siècle* (Paris, E. Plon et Nourrit, in-8 de 15 p. avec 2 pl.), un curieux mémoire lu par lui l'an dernier à la réunion des Sociétés des beaux-arts. Il s'agit : 1° d'identifier Pierre Remy, dont on trouve le nom sur quelques émaux, avec Pierre Reymond, le fécond artiste limousin; 2° d'établir qu'il dut y avoir deux Reymond, le père et le fils, dont le premier serait celui qui, après avoir exercé son art à Limoges, s'est fait connaître en Pologne; tandis que le second serait resté dans le pays natal. Cette hypothèse expliquerait comment on trouve des œuvres signées de ce nom pendant une si longue période de temps et rendrait compte des dissemblances de signature et des différences de travail qui se rencontrent dans les œuvres qui lui sont attribuées.

Lorraine. — L'opuscule que M. Paul Marichal vient d'extraire des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine: Dufourny et Lancelot; Notes sur les anciens inventaires du Trésor des chartes de Lorraine* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 74 p.) rendra des services aux personnes qui s'occupent de l'histoire de la Lorraine. Des inventaires du Trésor des chartes de Lorraine sont conservés aux Archives et à la Bibliothèque nationales. Jusqu'à présent, la plupart des érudits, ne sachant à quelles séries des archives de Meurthe-et-Moselle ils correspondaient, les ont utilisés sans recourir aux pièces originales. Grâce aux tableaux dressés par M. Marichal, il sera désormais facile de se reporter aux chartes elles-mêmes. On ne saurait donc trop le louer d'avoir accompli ce travail de concordance.

— M. G. Save publie sous ce titre : *Les Restes du Téméraire sont-ils à Bruges ou à Nancy?* (Nancy, imp. Voirin et Kreis, in-8 de 12 p.) une dissertation curieuse mais qui nous paraît manquer de solidité. D'après M. Save, les ossements transportés à Bruges en 1550, à la requête de Charles-Quint, seraient non point les restes de son aïeul, mais ceux de l'un des capitaines du duc de Bourgogne, Rubempré, seigneur de Bièvre. L'erreur du délégué de l'Empereur et des trois conseillers de Lorraine qui l'assistaient, commise soixante-quatorze ans seulement après la mort du Téméraire, peut paraître bien étrange.

Poitou. — Mgr Barbier de Montault a extrait du chartrier du Chilleau quatre *Lettres de Louis XIV relatives au Bas-Poitou* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 12 p.). De ces documents, trois sont relatifs au seigneur de Laubertière, et parmi eux se trouve la nomination dudit seigneur comme mestre de camp. Ces pièces présentent d'ailleurs surtout un intérêt local.

— L'étude du même savant sur *le Sceau aux indulgences de l'ordre des Trinitaires* (Poitiers, Blois, Roy et Cie, extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*) présente un intérêt beaucoup plus général. Le sujet n'avait guère été abordé jusqu'ici par les archéologues, et les renseignements que nous donne Mgr Barbier de Montault sont extrêmement précis.

Belgique. — M. Henri Hosdey vient de commencer, dans le *Messager des sciences historiques*, un travail important intitulé : *La Belgique monastique sous l'ancien régime*. Le sous-titre indique parfaitement le but de l'ouvrage, qui sera un *Répertoire historico-bibliographique de tous les monastères ayant existé en Belgique avant le XIXe siècle*. Le travail de M. Hosdey est fait soigneusement et rendra de grands services. On nous permettra toutefois de regretter que l'auteur en ait entrepris la publication dans une revue dont les numéros sont trop rares. En un seul article, M. Hosdey n'a pu terminer le répertoire des monastères belges dont le nom commence par A. De ce train, il faudra de nombreuses années pour achever un travail vraiment utile.

— Le prochain fascicule des *Bulletins de la commission royale d'histoire* contiendra un travail important de M. Eugène Bacha, attaché à la Bibliothèque royale de Bruxelles. C'est une analyse des chartes de l'abbaye du Val-Dieu, au diocèse de Liège, qui nous ont été conservées au nombre de cent cinquante environ pour les XIIIe et XIVe siècles. Ces chartes constituent une source unique pour l'histoire du pays d'outre-Meuse. La plupart sont conservées en original à Paris.

Italie. — M. Luigi Valmaggi, qui a récemment mis au jour un considérable *Manuale bibliografico di filologia classica*, entreprend, avec le concours de M. Giacomo Cortese et d'autres savants distingués de la Péninsule (G. Beloch, R. Bonghi, A. Cima, E. Ferrai, V. Inama, etc.), la publication d'un *Bollettino di filologia classica*, dont l'objet sera de tenir les lecteurs au courant des progrès de la philologie classique : 1° par des comptes rendus critiques ; 2° par le dépouillement des périodiques ; 3° par une chronique. La publication commence le 1er juillet, bien qu'un numéro d'essai ait été lancé en juin (Turin, E. Loescher. Mensuel, 6 fr. par an).

— M. U. Hoepli, qui s'est placé au premier rang des éditeurs italiens de notre époque, met en souscription une publication considérable dont l'exécution ne pourra qu'augmenter le bon renom de sa maison et sera accueillie avec faveur par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des sciences et des arts. Il s'agit d'une reproduction en héliotypie du *Codex atlanticus* de Léonard de Vinci, conservé actuellement à la Bibliothèque ambrosienne de Milan. La publication se fera par fascicules de quarante planches, dont il doit paraître cinq chaque année. Le trente-cinquième et dernier fascicule pourrait ainsi être livré aux souscripteurs à la fin de l'année 1900. Le tirage ne sera que de deux cent quatre-vingts exemplaires, dont les deux cents premiers seront mis en vente au prix de 37 fr. 50 par livraison. Le prix total sera réduit à 1,200 francs pour les souscripteurs qui effectueront le paiement à l'avance. Une fois les deux cents premiers exemplaires souscrits, le prix de la livraison sera porté à 45 francs. Nous ne doutons pas de l'excellent accueil qu'une pareille publication recevra dans notre pays, où l'on s'intéresse tout particulièrement au grand artiste italien.

— M. Pietro Paparini vient de publier, à l'occasion du mariage d'un de ses amis, un élégant petit volume que nous tenons à signaler particulièrement à l'attention : *Nozze Francesco Bagli e Irene Zucchetti* (Roma, tip. Forzani, in-16 de 15 p.). Ce qu'il nous fait connaître, c'est la *Canzone di Giovanni Andrea dell' Anguillara per la battaglia di Lepanto, 7 ottobre 1571*.

Bien qu'on ait publié à l'époque même divers recueils des poésies provoquées en Italie par le fait d'armes qui sauva la chrétienté, bien que Giovanni Andrea dell' Anguillara ait joui de son vivant d'une réputation méritée, que sa traduction des Métamorphoses d'Ovide lui a conservée jusqu'à notre époque, la canzone que publie M. Paparini était restée jusqu'à présent ignorée. Il faut d'autant plus lui savoir gré de l'avoir tirée de l'oubli qu'elle mérite d'être lue et qu'elle ajoutera à la réputation de son auteur.

— M. Puglisi Pico, dont nous avons parfois signalé les travaux à nos lecteurs, se montre quelque peu dur pour Leopardi dans l'opuscule qu'il consacre à l'étude de ce fameux écrivain comme philologue : *G. Leopardi filologo* (Acireale, Rosario Donzuso, in-8 de 20 p.). Il n'est guère contestable, d'ailleurs, après la lecture de son travail, que Leopardi n'ait connu les auteurs qu'il cite que d'une manière extrêmement imparfaite, et le plus souvent de seconde et de troisième main.

— L'attention particulière que l'on accorde depuis quelque temps à tout ce qui touche Napoléon Ier et son époque donnera un intérêt d'actualité aux deux curieuses brochures que vient de publier M. Antonio Medin, le savant professeur de Padoue. Les *Parodie religiose relative alla caduta di Napoleone I* (Padova, tip. Gio. Batt. Randi, in-8 de 8 p. Extrait des *Atti e Memorie* de l'Académie de Padoue) ont été trouvées par lui dans un manuscrit du *Museo Correr* de Venise. Elles comprennent la parodie du cantique de Moïse, du *Te Deum*, avec *Oremus*, du *Gloria*, avec *Oremus*, du *Dies irae*, du *Credo*, du *Pater nòster* et deux confessions. Plus intéressante encore est l'étude insérée par lui dans la *Nuova Antologia* (15 avril et 15 mai. Tirage à part : *La Caduta e la morte di Napoleone nella poesia contemporanea.* Roma, tip. della Camera dei deputati, in-8 de 51 p.) sur les inspirations que les poètes, tant italiens que français, ont demandées à la chute et à la mort de Napoléon. Ce travail, où M. Medin ne parle que des œuvres qui lui ont paru le plus caractéristiques, semble le prélude d'un ouvrage plus considérable, où il étudiera l'écho de l'épopée napoléonienne dans la poésie des différents peuples. Nous sommes convaincus que nous répondons à un désir de l'illustre savant, en invitant nos lecteurs à lui signaler les pièces, dont ils pourraient avoir connaissance, relatives à ce sujet.

Russie. — M. L.-F. Panteliéev a entrepris la publication d'une bibliographie des livres russes du XVIIIe siècle. Les ouvrages y seront classés dans l'ordre chronologique, mais le volume sera terminé par une table alphabétique.

Suisse. — Nous avons reçu la *Bible illustrée, ou Récits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament à l'usage de la jeunesse*, traduction par Mgr L.-C. Bourquard (Einsiedeln, Benziger, in-16 de XV-277 p.). La première édition date de 1866; le numéro de l'actuelle est si élevé qu'on ne le compte plus. Approuvée par le Pape et par de nombreux évêques français, elle contient, sous la forme la plus simple et avec des gravures appropriées, l'Ancien et le Nouveau Testament. Des remarques très judicieuses permettent aux enfants de saisir la comparaison entre les faits de l'ancienne Loi et ceux de la nouvelle. Une toute petite méditation en deux lignes résume les fruits de la lecture. Cette morale est souvent fournie par les saints Pères. Aussi n'est-on pas surpris de trouver ce livre dans la plupart des maisons d'éducation chrétienne destinées au premier âge.

Publications nouvelles. — *Les Derniers Prophètes d'Israël*, par S. Em. le cardinal Meignan (in-8, Lecoffre). — *S. Thomae Aquinatis Doctrina sincera de unione hypostatica Verbi Dei cum humanitate amplissime declarata*, auctore J.-B. Terrien (in-8, Lethielleux). — *Sermons*, par Mgr C. Gay (2 vol.

in-8, Oudin). — *Jésus outragé, ou le Mois des opprobres*, par le R. P. Deidier (in-18, Téqui). — *La Chrétienne de nos jours, lettres spirituelles*, 1re partie, par l'abbé Bautain (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Vie chrétienne, ses principes, sa pratique*, par J.-M. Guillemon (2 vol. in-18, Lecoffre). — *La Vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement*, par le R. P. J. Tissot (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Diable apôtre par la possession d'Antoine Gay, de Lyon*, par V. de Stenay (in-8, Delhomme et Briguet). — *L'Orient et Rome. Étude sur l'Union*, par le R. P. Michel (in-18, Vic et Amat). — *Science des religions. Du Passé et de l'avenir du judaïsme et du christianisme*, par F. Réthoré (in-8, Pedone). — *Études de droit international conventionnel*, par L. Poinsard. 1re série (in-8, Pichon). — *De l'Équilibre politique du légitimisme et du principe des nationalités*, par de Stieglitz, t. II (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Revision belge (1890-1893)*, par L. Arnaud (in-8, Pedone). — *De la recherche et des effets de la paternité naturelle*, par R. de la Grasserie (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Définition de la philosophie*, par E. Naville (in-8, Alcan). — *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, par G. Le Bon (in-12, Alcan). — *La Psychologie de l'amour*, par G. Danville (in-8, Alcan). — *L'Idée du phénomène*, par E. Boirac (in-8, Alcan). — *Problèmes de morale et de sociologie*, par H. Spencer (in-8, Guillaumin). — *La Philosophie de Jacobi*, par L. Lévy-Bruhl (in-8, Alcan). — *Auguste Comte et Herbert Spencer, contribution à l'histoire des idées philosophiques au XIXe siècle*, par E. de Roberty (in-8, Alcan). — *De l'Éducation nationale d'après M. A. Fouillée*, par E. Labbé (in-8, Belin). — *Le Socialisme et la révolution sociale*, par F. Naudier (in-18, Alcan). — *La Monnaie, le crédit et le change*, par A. Arnauné (in-8, Alcan). — *Exercice de la médecine, de l'art dentaire et de l'art des accouchements*, par L. Pabon (in-18, Thorin). — *Histoire de l'alimentation*, par L. Bourdeau (in-8, Alcan). — *Les Plantes d'appartement, de fenêtres et de balcons*, par A. Larbalétrier (petit in-16, Alcan). — *Cours d'analyse de l'École polytechnique*, t. II, par Jordan (in-8, Gauthier-Villars). — *Principes et développements de géométrie cinématique*, par A. Mannheim (in-4, Gauthier-Villars). — *Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques*, par d'Ocagne (in-8, Gauthier-Villars). — *Études de guerre*, par J. de Verdy du Vernois, trad. de l'allemand par H. Monet (in-8, Westhausser). — *Lettres sur l'artillerie*, par K. de Hohenlohe-Ingelfingen, trad. de l'allemand par H. Monet (in-8, Westhausser). — *Histoire générale des Beaux-Arts*, par R. Peyre (in-18, Delagrave). — *La Vie artistique*, par G. Geffroy, 3e série (in-18, Dentu). — *Albums-manuels d'histoire de l'art. L'Antiquité*, par G. Cougny (gr. in-4, Firmin-Didot). — *Histoire illustrée des monnaies et jetons du Canada*, par P.-N. Breton (in-8, Montréal, Breton). — *Introduction aux mélodies grégoriennes*, par Boyer d'Agen (in-8, Oudin). — *L'Année musicale et dramatique, 1893*, par C. Bellaigue (in-18, Delagrave). — *Grammaire raisonnée de la langue française*, par L. Clédat (in-18, Le Soudier). — *Le Folklore dans les deux mondes*, par H. de Charencey (in-8, C. Klinksieck). — *La Harpe de David*, trad. en vers français du Psautier, par l'abbé P.-M. Malateste (in-8, Retaux). — *Sur le chemin du doute*, par O. Hautefeuille (in-18, Perrin). — *Toi*, poème, par A. Tory (in-18, Lemerre). — *Œuvres complètes de Shakspeare*, trad. par Guizot (4 vol. in-8, Garnier). — *La Monégasque*, par J. Blaise (in-18, Plon et Nourrit). — *Badinage*, par J. de La Brète (in-18, Plon et Nourrit). — *Maïa*, par C. de Bordeu (in-18, Plon et Nourrit). — *Perle fausse*, par A. Chenevière (in-18, Lemerre). — *Jardin d'automne*, par A. Theuriet (in-8, Lemerre). — *Deux Drames d'amour*, par H. de la Ferrière (in-8, Ollendorf). — *Le Silence*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *Vieille Histoire*, par C. de Berkeley (in-18, Colin). — *En Pique-nique, 1894*, publication annuelle du Comité de la Société des gens

de lettres (in-18, Colin). — *L'Effort*, par H. Bérenger (in-18, Colin). — *Ximénès*, par J. Bertheroy (in-18, Colin). — *Hassan le Janissaire, 1516*, par L. Cahun (in-18, Colin). — *Les Conquêtes de Boudiné. Les Homonymies*, par Fortin (in-18, Grasilier). — *La Conquête de Fulda*, par M. Desprès (in-18, Grasilier). — *Ambitions de jeunes filles*, par C. Maynard (in-18, Grasilier). — *La Muse de Lilia*, par J. de Jiadcer (in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Kerouaz*, par E. Meunier (in-8, Delhomme et Briguet). — *L'Éloquence de la chaire*, par l'abbé E. Boucher (in-8, Desclée et de Brouwer). — *La Littérature catholique et nationale*, par L. Gautier (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Les Lundis d'un chercheur*, par le Vte de Spoelberch de Lovenjoul (in-18, Calmann Lévy). — *Un Symbole social. Alfred de Vigny et la Poésie politique*, par L. Dorison (in-18, Perrin). — *Signes conventionnels et lecture des cartes françaises et étrangères*, par H. de Ville-d'Avray (in-18, Le Soudier). — *Questions chronologiques concernant la première carte historique. Chronologie des Israélites. Chronologie des Égyptiens*, par le docteur E. Laroche (in-4, Leroux). — *De Montmartre à Montrouge*, par Le Mansois-Duprey (in-8, Jouvet). — *Une Visite à Beauvais*, par A. Martin (in-16, Hennuyer). — *A travers la Russie boréale*, par C. Rabot (in-16, Hachette). — *Situation de l'Indo-Chine française au commencement de 1894* (gr. in-8, Hanoi, Schneider). — *Voyage aux trois Guyanes et aux Antilles*, par G. Verschuur (in-16, Hachette). — *Les Médecins grecs à Rome*, par M. Albert (in-8, Hachette). — *La Vita del P. Lodovico da Casoria*, auctore S. E. Capecelatro (in-8, Desclée et Lefebvre). — *La Vita di sant' Alfonso Maria de Liguori*, auctore S. E. A. Capecelatro (2 vol. in-8, Desclée et Lefebvre). — *Histoire de France. Moyen âge*, par Michelet, t. IV (in-8, Flammarion). — *Les Héros de la guerre de Cent ans*, par Hannedouche (in-8, Lecène et Oudin). — *Le Roman du grand Roi*, par L. Perray (in-8, Calmann Lévy). — *Paris pendant la Révolution, d'après les rapports de la police secrète, 1789-1800*, par A. Schmidt, trad. par P. Viollet. T. IV (in-8, Champion). — *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham*, par P. Hachet-Souplet (in-18, Dentu). — *La Prise de Bône et Bougie, d'après les documents inédits (1832-1833)*, par le comte de Cornulier-Lucinière (in-8, Lethielleux). — *Nouveaux Documents pour l'histoire de la création des résidences royales des bords de la Loire*, par J. de Croy (gr. in-8, A. Picard). — *L'Abbaye du Mont Saint-Michel*, par G. Dubouchet (in-18, Lethielleux). — *Un District breton pendant les guerres de l'Ouest et de la Chouannerie*, par T. Lemas (in-8, Fischbacher). — *Henri VIII et les Monastères anglais*, par le R. P. Dom F.-A. Gasquet, trad. par J. Lugné Philipon et le R. P. du Lac (2 vol. in-8, Lecoffre). — *Histoire de la vie et des voyages de l'amiral Christophe Colomb*, par A. Fournier (in-18, Firmin-Didot). — *La Jeunesse de Berryer*, par C. de Lacombe (in-8, Firmin-Didot). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par le duc d'Audiffret-Pasquier, t. IV (in-8, Plon et Nourrit). — *La Princesse Marie-Immaculée de Bourbon*, par A. de Gentelles (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres*, par R. Bonafous (in-8, Hachette). — *Les Maîtres de l'histoire. Renan, Taine, Michelet*, par G. Monod (in-8, Calmann Lévy). — *Bibliographie générale de l'escrime*, par J. Gelli (in-4, Milan, Hoepli).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1893 sont en vente, et forment SOIXANTE-NEUF VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1893

Articles de fond. — Godefroid KURTH : L'Épopée et l'histoire. — Armand D'HERBOMEZ : Un Épisode du règne de Philippe le Bel. L'Annexion de Mortagne à la France en 1314. — Arthur DE GANNIERS : A propos du centenaire de Valmy. L'Armée française au début de la Révolution. — Victor PIERRE : La Révolution française, son histoire dans les monuments. — Henri BEAUNE : L'Affaire des jésuites de France en 1845. — Ph. VIREY : Les Hiéroglyphes et les études religieuses. — Siméon LUCE : Du Guesclin en Normandie. Le Siège et la prise de Valognes. — Maxime DE LA ROCHETERIE : Le Différend de Joseph II avec la Hollande. — Ludovic SCIOUT : Les Banqueroutes du Directoire. — Le R. P. Ch. HUYGHE, S. J. : La Chronologie des livres d'Esdras et de Néhémie. — Le R. P. Hippolyte DELEHAYE, S. J. : La Vie de saint Paul le Jeune et la chronologie de Métaphraste. — A. DE BOISLISLE : Paul Scarron et Françoise d'Aubigné. — Victor FOURNEL : Fabre d'Églantine. Le comédien, l'auteur dramatique et le révolutionnaire. — Le R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : La Correspondance asiatique d'Aménophis III et d'Aménophis IV. — A. DE BOISLISLE : Paul Scarron et Françoise d'Aubigné, deuxième partie. — Arthur DE GANNIERS : Lazare Carnot, l'organisateur de la victoire. — Marius SEPET : Napoléon, son caractère, son génie, son rôle historique.

Mélanges. — Abbé E. VACANDARD : L'Église et les ordalies au XIIe siècle. — Le R. P. PIERLING, S. J. : Léon X et Vasili III. Projets de ligue anti-ottomane. — Eugène-Gabriel LEDOS : M. Ernest Renan. — Roger LAMBELIN : Nouveaux documents sur l'histoire de Marie Stuart. — Paul FABRE et l'abbé P. BATIFFOL : Les Fausses Décrétales de Catanzaro. — Marius SEPET : L'Histoire et l'histoire littéraire ; l'Histoire poétique des Mérovingiens, de M. Godefroid Kurth. — Henry COCHIN : Le Pétrarquisme moderne, à propos d'un livre récent. — Le R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Ordre hospitalier du Saint-Esprit. — Alfred SPONT : Montaigne et La Boëtie. — Comte DE PUYMAIGRE : Les Souvenirs d'Alexis de Tocqueville. — Roger LAMBELIN : Le Retour de l'île d'Elbe. — Baron D'AVRIL : La Littérature russe depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. — Henry THÉDENAT : L'Afrique militaire sous les empereurs. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — Édouard BEAUDOIN : La Procédure du Parlement au XIVe siècle. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Jeunesse de Richelieu. — A. D'AVRIL : La Diplomatie française en Italie à propos d'une publication récente. — Abbé E. ALLAIN : Une Monographie municipale.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTIÈME. — LXXIe DE LA COLLECTION.

DEUXIÈME LIVRAISON. — AOUT

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Ca (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1894

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1894

I. — OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ, par M. F. Chapot.

II. — POÉSIE, par M. P. Saint-Marcel.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Suitbert Bäumer : Das Apostolische Glaubenbekenntniss (p. 138). — Leonis Papae XIII. Allocutiones, Epistolae, Constitutiones aliaque acta praecipua (p. 139). — Mgr d'Hulst : Conférences de Notre-Dame, carême de 1894 (p. 140). — H.-A. Wilson : The Gelasian Sacramentary (p. 141).

Jurisprudence. — P. Gasparri : Tractatus canonicus de sacrâ Ordinatione (p. 142). — M. Matharan : Casus de matrimonio fere quingenti (p. 143).

Sciences et Arts. — Dr J. von Sachs : Histoire de la botanique, du xvie siècle à 1860, trad. par H. de Varigny (p. 144). — J. Tannery et J. Molk : Éléments de la théorie des fonctions elliptiques (p. 146). — E. Picard : Traité d'analyse (p. 147). — Dr Boissarie : Lourdes depuis 1858 jusqu'à nos jours (p. 148).

Belles-Lettres. — Abbé J. Lebarq : Œuvres oratoires de Bossuet (p. 150). — L. Constans : Étude sur la langue de Tacite (p. 151). — Dr Robinet : Condorcet, sa vie, son œuvre, 1743-1794 (p. 152).

Histoire. — R. Röricht : Regesta regni Hierosolymitani (p. 154). — H. Derenbourg : Ousamâ-ibn-Mounkidh (p. 154). — A. Belin et A. de Chatel : Histoire de la Latinité de Constantinople (p. 155). — G. Collon : Grégoire de Tours. Histoire des Francs (p. 156). — G. Bricard : Un Serviteur et compère de Louis XI (p. 157). — C. Marchand : Le Maréchal François de Scépeaux de Vieilleville et ses Mémoires (p. 159). — Abbé A.-P. Anis : David Rivault de Fleurance et les autres précepteurs de Louis XIII (p. 161). — Les Mémoires d'une inconnue, 1780-1816 (p. 162). — G. de Beauséjour : Mémoires de famille de l'abbé Lambert, dernier confesseur du duc de Penthièvre, aumônier de la duchesse douairière d'Orléans, sur la Révolution et l'émigration, 1791-1799 (p. 164). — C. de Mazade : Berryer, de Villèle, de Falloux. L'Opposition royaliste (p. 165). — Un Anglais à Paris, trad. par J. Hercé (p. 166).—Abbé P. Feret : La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (p. 167). — E. Volpi : Storie intime di Venezia repubblica (p. 168).

IV. — BULLETIN. — L. de la Brière : Montaigne chrétien (p. 169). — M. Rapisardi : Atlantide (p. 170). — E. Pailleron : Cabotins ! (p. 170). — J. Lopez Valdemoro : Chavala, historia disfrazada de novela (p. 171). — Melin : Histoire ancienne des peuples de l'Orient (p. 171). — G. Dhombres et G. Monod : Scènes et biographies historiques des temps anciens et modernes (p. 171).—J. de Crozals : Lectures historiques rédigées conformément au programme du 22 janvier 1890 pour la classe de troisième. Moyen âge (p. 172).—Nouvel abrégé d'histoire (p. 172).—Decorsant : Le Pape-Roi (p. 172). — R. Pinot : L'Église et l'Esprit nouveau (p. 173). — Nos vieux principes légitimistes (p. 173). — R. Bazin : Les Italiens d'aujourd'hui (p. 174). — M. Crispi chez M. de Bismarck (p. 174). — A. Bardoux : Chateaubriand (p. 174). — Comte de Lambel : Biographie du général de Sonis (p. 175). — R. P. Chauveau : Foi et courage (p. 175).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Leconte de Lisle, V. Fournel, A. Layard, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Gallia christiana. — La Réforme de l'orthographe espagnole. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Autriche-Hongrie.— Belgique.— Espagne.— Grèce. — Italie.— Égypte.— Maroc. — Brésil. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Cours d'instruction religieuse. Conférences de Sainte-Geneviève.* Œuvre posthume de Mgr FREPPEL. Paris, Roger et Chernoviz. 1894, 2 vol. in-8 de 468 et 426 p., 12 fr. — 2. *Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation. L'Homme complet*, par le R. P. WEISS, trad. de l'allemand par l'abbé L. COLLIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, 2 vol. in-8 de IV-532 et 402 p., 12 fr. — 3. *Grand Catéchisme par demandes et réponses*, imprimé par ordre de S. E. le cardinal DESPREZ. Toulouse, Privat, 1891, in-12 de 632 p. — 4. *Doit-on croire? Examen de quelques difficultés*, par J. LEDAY. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-12 de 170 p., 1 fr. 50. — 5. *La Foi et la raison*, par L. BARAOU, 6e fasc. Paris, Librairie générale, 1894, in-8 de 62 p. — 6. *La Foi en la divinité de Jésus-Christ. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine*, carême de 1892, par le R. P. DIDON. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-12 de XXXII-262 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Saint Sacrifice de la messe, explication dogmatique, liturgique et ascétique*, par le docteur N. GIHR, trad. par l'abbé MOCCAND. Paris, Lethielleux, 1894, 2 vol. in-8 de XVI-424 et 458 p., 10 fr. — 8. *Sermons*, par Mgr CH. GAY. Paris, Oudin, 1894, 2 vol. in-8 de XX-462 et 492 p., 12 fr. — 9. *Choix de discours et allocutions de circonstance des plus célèbres orateurs contemporains*, par l'abbé GUILLERMIN. Paris, Bloud et Barral, s. d., 2 vol. in-8 de 430 et 398 p., 7 fr. — 10. *Des Plans oratoires de l'improvisateur sacré*, par l'abbé BEAU-VERDENEY. 6e édit. Paris, Téqui, in-12 en 2 parties de 288 et 278-VIII p., 5 fr. — 11. *L'Éloquence de la chaire. Histoire littéraire de la prédication*, par l'abbé E. BOUCHER. Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, gr. in-8 de 472 p., 5 fr. — 12. *L'Éducateur-apôtre; sa préparation; l'exercice de son apostolat*. Paris, Poussielgue, 1894, in-16 de 360 p., 2 fr. — 13. *Des moyens de développer par l'éducation la dignité et la fermeté du caractère*, par le chan. G. GINON. 2e éd., Paris, Poussielgue, 1893, in-16 carré de 124 p., 1 fr. 25. — 14. *De la famille; leçons de philosophie morale*, par AMÉDÉE DE MARGERIE. 4e éd., Paris, Téqui, 1894, 2 vol. in-12 de XXXVI-336 et 384 p., 5 fr. — 15. *Allocutions pour les jeunes gens*, par Paul ALLEMAND, de l'Oratoire. Paris, Retaux, 1894, in-16 carré de 304 p., 3 fr. — 16. *La Chrétienne de nos jours. Lettres spirituelles*, par l'abbé BAUTAIN. 1re partie : *La Jeune Fille et la jeune femme*. Nouv. éd. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-12 de XII-396 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Décadents du christianisme*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1894, in-12 de XXXII-302 p., 2 fr. 50. — 18. *Œuvres de saint François de Sales*, éd. complète. T. III : *Introduction à la vie dévote*. Genève, H. Trembley, 1893, in-4 de LXXII-368 et 208 p., 8 fr. — 19. *Manrèse Salésien, ou Méditations pour tous les jours de l'année, extraites des Œuvres de saint François de Sales*. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-12 de XII-636 p., 4 fr. — 20. *La Vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement*, par le R. P. J. TISSOT. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-12 de 320 p., 3 fr. — 21. *La Vie chrétienne, ses principes, sa pratique*, par J.-M. GUILLEMON. Paris, Lecoffre, 1894, 2 vol. in-12 de VI-386 et 350 p., 6 fr. — 22. *Élévations sur les épîtres de saint Paul*, par la R. M. THÉRÈSE DE SAINT-JOSEPH, du Carmel de Tours. Paris, Retaux, 1894, 2 vol. in-12 de XXVIII-302 et 458 p., 4 fr. — 23. *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le P. MESCHLER, S. J., trad. de l'allemand par l'abbé PH. MAZOYER. T. III : *Vie temporelle de Jésus, vie glorieuse, vie mystique dans l'Église*. Paris, Lethielleux, 1894, in-12 de 468 p., 4 fr. — 24. *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*, par E. DECROUÏLLE. 2e éd., Paris, Haton, 1894, 4 vol. in-12 de XVIII-496, VIII-512, VIII-496 et VIII-532 p., 12 fr. — 25. *El Misticismo de san Juan de la Cruz en sus poesias*, par MARTIN DOMINGUEZ BERRUETA. Madrid, Felice Pinto, 1894, in-12 de VI-58 p. — 26. *Manuel du jeune chré-*

tien, par Mme Nau de Beauregard. Paris, Lamulle et Poisson, 1894, in-18 de xxiv-754 p., 3 fr. — 27. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, méditée d'après Louis de Grenade*, par le P. Hébrard. Paris, Vic et Amat, 1894, in-32 de 142 p., 0 fr. 50. — 28. *Jésus outragé, ou le Mois des opprobres*, par le P. Deidier. Paris, Téqui, 1894, in-12 de xxvi-282 p., 2 fr. — 29. *Courtes lectures pour le mois du Sacré Cœur*, par F.-J. Michel. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 64 p., 0 fr. 25. — 30. *Mois de Marie d'après les grands prédicateurs contemporains* Paris, Téqui, 1894, in-12 de 314 p., 3 fr. — 31. *Mois de Marie pratique, ou Marie modèle de la vie chrétienne*, par l'auteur des *Paillettes d'or*. 15e éd., Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de viii-328 p., 1 fr. 50. — 32. *Heures du pèlerin de Lourdes en latin et en français*, par Un Père de la Compagnie de Jésus. Tournai, Desclée, 1894, in-18 de 415 p., avec enluminures; relié, 13 fr. — 33. Le même, in-32 reliure toile, 2 fr. — 34. *La Bonne Nouvelle; poésies diverses*, par P. Lebrun. Tours, A. Cattier, 1894, in-12 de 286 p. — 35. *Biographies évangéliques*, par Mgr Gaume II. Paris, Gaume, 1893, in-8 de vi-532 p., 5 fr. — 36. *La Princesse Marie-Immaculée de Bourbon, comtesse de Bardi*, par Mme A. de Gentelles. Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-12 de 208 p., illustré, 0 fr. 90.

1 à 7. — Doctrine. — Il n'est point de mortel absolument indispensable, mais il est des hommes si richement doués, exerçant sur leurs contemporains une influence si salutaire, honorant leur génération par l'élévation de leurs pensées et la noblesse de leurs sentiments, jouissant d'un si grand prestige et entourés de tant de considération, que leur existence semble indissolublement liée à la vie d'un peuple et que leur disparition laisse un vide large et profond qui reste bien longtemps sans se combler. De ce nombre est l'illustre évêque d'Angers, Mgr Freppel, dont la mort si prompte et si prématurée provoqua dans toute la France et même en Europe de si unanimes regrets. Mais le voici qui revit dans une de ses œuvres les plus importantes, une de celles qui lui furent les plus chères, l'évangélisation de la jeunesse. L'administration d'un grand diocèse, les débats parlementaires, les relations les plus étendues et les plus diverses n'ont pu faire oublier à Mgr Freppel les années si glorieuses et si fécondes de son enseignement à Sainte-Geneviève et de son professorat à la Sorbonne : ce furent des débuts qui ne trompèrent pas; le jeune professeur annonçait l'évêque et le député. La préface des *Conférences de Sainte-Geneviève* nous montre l'abbé Freppel se défiant de ses propres forces, hésitant à assumer la charge qu'on veut lui confier : tel est le vrai talent se méconnaissant lui-même, tel est le saint prêtre libre de toute considération personnelle et ne cherchant que la gloire de Dieu, *laus Deo soli*. Mais on a soin de nous rappeler aussi que ce catéchiste si modeste « possédait dans une large mesure tout ce qui fait l'orateur sacré. » Le caractère particulier de cet enseignement fut d'être en harmonie parfaite avec les dispositions de l'auditoire. « L'exposition dogmatique, grave et sévère, hérissée de textes, aride à force d'être savante, ne convenait guère dans ce milieu léger, habitué aux vues superficielles, moins curieux du solide que du brillant. Il fallait présenter la doctrine avec un art discret, instruire en captivant, parler à l'imagination et au cœur non moins qu'à la raison, ne point heurter de front cer-

tains préjugés à la mode, faire passer la morale par les grâces de la forme. » Aussi le succès ne se fit-il pas attendre. « Le conférencier eut vite fait d'acquérir sur ces jeunes gens un sérieux ascendant, et l'auditoire allait grandissant comme la renommée de l'orateur. » C'était en 1854; quarante ans nous séparent de cette époque, et que d'événements, que de catastrophes, quel bouleversement dans ce demi-siècle! Mais les besoins sont les mêmes; disons plutôt que la génération nouvelle, formée dans des écoles sans Dieu et par les lectures les plus malsaines, réclame davantage aujourd'hui un enseignement semblable à celui des Conférences de Sainte-Geneviève. Aussi ne saurions-nous trop féliciter les éditeurs de cette « œuvre posthume » d'avoir remis au jour ces pages si doctrinales et si littéraires. La simple lecture, il est vrai, donnera difficilement l'idée du succès qu'obtinrent ces conférences sur l'*Ancienne Loi*, sur *Jésus-Christ*, sur l'*Évangile*, sur la *Morale chrétienne*, mais on prendra le plus sérieux intérêt à ce « Cours d'instruction religieuse auquel peu d'autres pourraient être comparés par la sûreté de la doctrine, par l'abondance des idées et des aperçus, par la vigueur et la netteté de la démonstration, par le charme austère du style. » Et nous ajouterons, avec M. Auguste Roussel : « Mgr Freppel, dans la désolation de sa mort prématurée, laisse ainsi au monde catholique une consolation, celle de l'entendre nous parler encore des grandes causes au service desquelles il épuisa ses forces. En ces temps de lutte si difficile, qui ne voudra retremper son courage dans ces fortifiants entretiens? »

A côté de l'œuvre de Mgr Freppel peut, sans trop de disproportion, trouver place l'œuvre du savant dominicain, le R. P. Albert Maria Weiss : l'*Apologie du christianisme* ne se présente aujourd'hui à nous que par son début ou son premier traité, mais l'ouvrage qui vient d'être édité suffit à nous faire juger l'importance du plan conçu et à mettre en lumière les qualités éminentes de l'auteur. Au témoignage autorisé de Mgr l'évêque de Dijon, le titre « d'homme complet » est pleinement justifié. Le savant religieux soutient dans ces pages cette thèse d'un haut intérêt : toutes les civilisations se sont proposé un « idéal d'homme, » et toutes les morales ont eu pour but de conduire l'homme vers cet idéal. Or parmi les différentes civilisations, c'est le christianisme qui, abstraction faite de son côté surnaturel, a présenté l'idéal humain le plus pur, et, parmi toutes les morales, la morale chrétienne est la seule qui ait permis de le réaliser. Pour le démontrer, il fallait une science peu commune, et le P. Weiss s'est merveilleusement acquitté de sa tâche. L'ouvrage se divise en trois grandes parties traitant : 1° des forces de l'homme complet; 2° de la fin et de la voie de l'homme complet; 3° de la marche vers cette fin. Sous ce triple titre sont comprises toutes les questions théologiques ou philosophiques qui ont trait soit à l'idéal de l'homme, soit à la morale capable de le réaliser; la raison, la

conscience, le libre arbitre, les passions, la tête, la volonté, le cœur, le sentiment : telles sont les forces de l'homme qui lui permettent de suivre sa voie et d'atteindre sa fin ; sans religion point d'homme complet, et la religion de l'humanité, c'est la religion chrétienne, qui règle la vie de famille, enseigne les devoirs sociaux et montre l'excellence de la vraie vertu ; mais pour marcher dans cette voie et vers cette fin de l'homme complet, il importe de se résoudre aussitôt à la lutte ; le royaume du ciel souffre violence ; il ne faut pas même en ce travail négliger les petites choses, car elles sont le rempart de la vertu, et c'est par la fidélité aux petites choses que l'homme enfin devient complet. Il est fort heureux que cet ouvrage écrit en allemand ait été traduit en français ; Mgr l'évêque de Dijon remercie M. l'abbé Collin d'avoir, par sa belle et consciencieuse traduction, permis à ceux qui n'entendent pas la langue d'outre-Rhin de connaître « ces trésors d'érudition, cette mine abondante d'où les apologistes tireront de vraies richesses, cet arsenal où, sans peine ni longues fatigues, ils trouveront des armes variées et solidement trempées tant pour repousser que pour attaquer l'ennemi. » Des éloges si flatteurs encourageront M. l'abbé Collin à continuer son œuvre et nous aimons à espérer que deux autres volumes ne tarderont pas à être livrés à l'impression.

Toutefois cet enseignement est trop élevé pour être à la portée de toutes les intelligences, et ce qui manque le plus à cette heure, c'est la formation intellectuelle et morale du peuple : c'est surtout le catéchisme qu'il nous faut. Aussi ne devons-nous pas nous étonner que nos évêques insistent particulièrement sur cette forme de l'enseignement pastoral. Ce qui ne veut pas dire que les catéchistes doivent s'en tenir aux seuls éléments de la doctrine. S. E. le cardinal Desprez, en ordonnant la rédaction et l'impression du *Grand Catéchisme* a pensé, avec raison, que, même dans le peuple, un certain développement de la science religieuse peut provoquer un sérieux attrait et trouver accès dans bon nombre d'intelligences. Mgr l'archevêque de Toulouse avait déjà, en 1881, publié l'abrégé du catéchisme de son diocèse, ce petit livre qui doit être en toutes les mains et dont le texte sommaire doit orner toute mémoire. Le *Grand Catéchisme*, lui, est « le développement et le complément » du premier ; les catéchistes ne manqueront pas d'y trouver un précieux secours ; les prêtres pourront y prendre le sujet et les développements des instructions les plus simples et les plus pratiques ; les jeunes personnes et les jeunes gens, en les parcourant et en s'en pénétrant, éclaireront et raffermiront leurs croyances ; les parents enfin, devenus aujourd'hui, à défaut de maîtres officiels, les catéchistes de leurs enfants, y puiseront l'enseignement qu'ils doivent donner à leur famille. L'ouvrage se recommande par les qualités qui doivent caractériser un catéchisme : la clarté, l'ordre, la précision, une irréprochable correction de doctrine.

Par une solide instruction catéchistique, tout fidèle peut être bien préparé d'avance à répondre à toutes ces difficultés prétendues insolubles que la mauvaise foi, l'ignorance ou le parti pris renouvellent sans cesse contre l'enseignement catholique. Il est bon, cependant, que ces objections soient, de la part de quelques esprits plus cultivés, l'objet d'études particulières. Nous offrons à ceux-ci le livre de M. Leday : *Doit-on croire ? Examen de quelques difficultés.* L'auteur n'a pas eu la prétention de réunir dans son livre toutes les objections connues : il ne s'attaque qu'aux principales sur l'existence de Dieu, sur la négation de la foi, sur l'origine du monde et de l'homme, sur la divinité de Jésus-Christ, l'immortalité de l'âme, l'existence de l'enfer, les commandements de l'Église, la confession, l'abstinence, l'inquisition, la Saint-Barthélemy, etc., etc., et il répond avec clarté, avec logique, avec la plus scrupuleuse exactitude, à tous les préjugés et à toutes les calomnies. Le professeur de théologie au grand séminaire de Saint-Sulpice a écrit à M. Leday : « Je suis heureux de pouvoir vous donner l'assurance que je n'ai rien trouvé d'inexact au point de vue doctrinal. Vous voyez juste, vous parlez clair. Vous êtes non seulement croyant, mais apôtre. » Et il conclut par ce vœu auquel nous nous associons : « Dieu vous donne de nombreux lecteurs ! »

Une des plus sérieuses difficultés qui revient périodiquement à chaque génération, c'est le prétendu désaccord entre *la Foi et la raison.* C'est à montrer le mal fondé de cette objection que s'est attaché M. L. Barrou dans les six fascicules qu'il consacre à la solution des grands problèmes qui ont pour but de concilier la raison avec la raison et la raison avec la foi. Le cinquième fascicule contenait la preuve inédite de la divinité de Jésus-Christ ; le sixième, qui vient de paraître, continue la même démonstration et traite ensuite de la morale du Christ. Certes, nous félicitons l'auteur de ses patients travaux et de ses généreux efforts pour arriver à la solution projetée, mais nous regrettons qu'il n'ait pas soumis son œuvre à l'autorité compétente qui, par sa sanction autorisée, aurait donné à ses pages une sûre garantie de doctrine et le crédit le plus sérieux auprès de leurs lecteurs.

La Foi en la divinité de Jésus-Christ est plus que jamais ébranlée dans les âmes par les objections de la libre pensée : c'est aussi contre cette plus vigoureuse attaque qu'il convient de tourner tous nos efforts. Le R. P. Didon avait déjà pris une large part à cette lutte par son beau livre sur « Jésus-Christ, » qui a obtenu un merveilleux succès ; il a jugé qu'il lui restait encore quelque chose à faire pour achever sa tâche et il a hardiment abordé l'ennemi en se plaçant en face même de sa négation. *Jésus-Christ* nous avait fait connaître la vie, la doctrine, la morale, les prodiges de l'Homme-Dieu : comme couronnement et conclusion, il fallait exposer séparément et développer les motifs de notre foi en sa

divinité. Tel a été l'objet des huit conférences prêchées à la Madeleine pendant le carême de 1892. La première expose l'état actuel de la croyance en la divinité de Jésus-Christ; la deuxième et la troisième sont consacrées à indiquer, d'une part, quel caractère distingue la négation contemporaine de toutes celles qui l'ont précédée et sur quelle doctrine repose cette négation ; d'autre part, quelle est la valeur des procédés qu'elle emploie. Dans la quatrième, l'éminent orateur fait connaître, en le justifiant, le grand motif de crédibilité en la divinité de Jésus-Christ. La cinquième a pour objet de mettre en relief la valeur du témoignage de Jésus attestant sa divinité. Dans la sixième, sont réunies et résolues les difficultés de l'acte de foi en la divinité de Jésus-Christ. Les sept paroles de Jésus font le sujet de la septième et enfin, dans la huitième, sont énumérés les moyens pratiques de croire en la divinité de Jésus-Christ. Nous nous bornons à cette indication toute simple qui suffira à provoquer le désir de connaître ce nouvel ouvrage du P. Didon. Nous ajouterons avec l'éditeur : « Ceux qui ont eu le bonheur d'entendre ces conférences en retrouveront avec joie l'écho à peine affaibli, car l'auteur n'est pas seulement un orateur, mais un écrivain de premier ordre. Ceux, plus nombreux, qui n'ont pas joui de cette parole vibrante, trouveront, en lisant ces pages, le charme d'une dialectique puissante unie à l'onction émue qui découle du cœur d'un apôtre. »

Le Saint Sacrifice de la messe, c'est Jésus-Christ, Dieu et homme, perpétuant et renouvelant sans cesse son œuvre au milieu de nous. Aussi, parmi les moyens pratiques de mieux connaître le divin Rédempteur, n'en est-il pas de plus efficace que de se familiariser avec l'étude approfondie de la vérité et de la vertu du sacrifice de la nouvelle loi. Il n'est pas aussi, semble-t-il, d'autre sujet qui offre en ce moment une utilité plus vraie et plus opportune. « L'on parle beaucoup, écrit Mgr Isoard, de l'action sociale de l'Église, du rôle du prêtre dans la société : il faut prendre garde d'oublier où réside la force invincible de l'Église et où le prêtre trouve et emprunte l'esprit qui doit animer ses paroles, ses actes, sa vie intime, le jeu de toute son activité. Le principe de vie et d'énergie de l'Église, c'est le saint sacrifice de l'autel.... Ce sacrifice, comme le dit la liturgie, est le mémorial de la mort du Seigneur; on peut dire qu'il est aussi le mémorial de tous ses mystères. » Voilà pour l'objet et pour le but de l'ouvrage. Quant au mérite de sa composition, Mgr l'évêque de Nancy n'hésite pas à l'affirmer en déclarant que cet ouvrage embrasse tout le sujet et qu'il est à la fois un livre de science religieuse et de vive et tendre piété. Ils sont nombreux les ouvrages récemment publiés sur le même sujet : il en est peu qui aient la valeur de celui que nous annonçons. « Le livre dont la traduction exacte et facile nous est offerte aujourd'hui a sur ceux qui l'ont précédé cet avantage qu'il peut être lu, relu, étudié pendant de longs mois sans que la sève en soit épuisée. Le

prêtre n'eût-il d'autres fonctions que d'offrir le saint sacrifice, le prédicateur, le directeur des âmes, le fidèle digne de ce nom et qui veut vivre vraiment de la foi, trouveront, dans la lecture attentive et répétée de ce livre, trouveront pour leur piété, pour leurs études privées, pour leur ministère auprès des âmes, des ressources toujours nouvelles. » L'ouvrage se divise en deux livres : le premier comprend la partie dogmatique et ascétique, traitant du sacrifice en général, du sacrifice sanglant de la croix et du sacrifice non sanglant de l'autel ; le second livre embrasse toute la partie liturgique et se subdivise en deux chapitres, dont l'un est consacré aux préparatifs du Saint Sacrifice de la messe, et l'autre développe toute l'économie du rite du saint sacrifice : les préliminaires, depuis les prières au bas de l'autel jusqu'au symbole, puis l'oblation, la consécration et enfin la communion. Aussi bien, le meilleur éloge de l'œuvre est l'accueil si favorable qu'il a reçu du public d'élite auquel il s'adresse : le *Saint Sacrifice de la messe*, du docteur Gihr, en est à sa cinquième édition et le nombre des exemplaires demandés dépasse quinze mille. La traduction « si exacte et si facile » de M. l'abbé Moccand, en faisant connaître ce livre au clergé français, contribuera puissamment à lui donner une plus grande diffusion.

8 à 11. — Prédication. — C'est encore l'enseignement doctrinal que contiennent les quatre ouvrages suivants, mais nous les groupons sous un titre spécial, parce qu'ils nous paraissent plus encore destinés soit à servir de modèles à la prédication chrétienne, soit à lui fournir de précieuses ressources, soit à faire connaître l'histoire de cette branche de la science ecclésiastique. Modeles de prédication ! Ils le sont, certes, en vérité, ces *Sermons* de Mgr Gay, bien préparés par une étude sérieuse et plus encore par la prière. Le pieux évêque d'Anthédon était à bonne école auprès du cardinal Pie, et il se ressent de ce contact incessant avec l'illustre successeur de saint Hilaire, de cette intimité ininterrompue avec le savant et saint évêque de Poitiers. Dans ce commerce de chaque jour, Mgr Gay s'est familiarisé « avec les sources divines, avec la Bible, avec les saints Pères, avec les maîtres de la théologie et de la spiritualité. » « Sa vie tout entière appartient avant tout au travail de préparation éloignée qui fait les docteurs. En lui, le prédicateur est né du théologien. » Avec l'étude, la prière, « l'amour de Dieu et l'amour des âmes passent à travers ces pages comme un parfum pénétrant. Rien d'emprunté, rien qui sente la recherche.... L'orateur a réchauffé son cœur dans le commerce de Dieu, il y a contracté ce mal sublime, la pitié, mais ce n'est pas une pitié naturelle, faite de sensibilité pure ; c'est un sentiment profond du malheur que c'est de perdre le souverain bien, de l'ignorer en ce monde, d'en être privé dans l'autre.... Tel est l'orateur, parce que tel fut le prêtre. Ceux qui l'ont connu, qui l'ont vu prier...., le reconnaîtront dans ces pages. » Les principaux sujets traités

dans ces *Sermons* sont les suivants : De la vie selon Jésus-Christ, de la vie selon le monde, de la résurrection à la vie chrétienne par la pénitence, de l'alimentation surnaturelle par l'Eucharistie, de la divinité de Jésus-Christ, du péché, de la mort, de l'enfer, de la miséricorde, des démons, de l'aumône, du dimanche, de la confession, de la piété, de la prière, de Marie comme source de la piété chrétienne, etc. Le premier volume s'ouvre par une excellente préface où Mgr d'Hulst porte un jugement d'ensemble sur les œuvres de Mgr Gay et nous dépeint les admirables qualités d'orateur et d'apôtre qui brillaient dans l'auxiliaire du cardinal Pie. Les deux volumes se ferment par une table analytique de chaque sermon, résumé très méthodique et assez étendu qui donne une idée complète et claire du sujet traité.

L'ouvrage de M. l'abbé Guillermin ne lui est point personnel : comme le titre l'indique, c'est un *Choix de discours et allocutions de circonstance des plus célèbres orateurs contemporains*. Mais c'est un choix fait avec intelligence et disposé avec méthode. Tout n'est pas bon à prendre et il importe beaucoup de savoir où il faut s'adresser et ce qu'il faut choisir. M. l'abbé Guillermin s'est adressé aux maîtres de la chaire chrétienne, et, comme il voulait être utile aux prêtres de son temps, il a préféré, parmi ces maîtres, ceux de nos prédicateurs contemporains les plus célèbres. Nous voyons défiler sous nos yeux Mgr Duquesnay, le P. Caussette, le P. Monsabré, Mgr Gay, le P. Mac-Carthy, le cardinal Mermillod, Mgr Bertheaud, Mgr Perraud, le cardinal Giraud, Mgr Dupanloup, le P. Félix, etc. Les sujets traités sont tous ceux qui peuvent s'offrir, suivant les circonstances, à un prédicateur, et M. l'abbé Guillermin les groupe sous cette double désignation : Culte et cérémonies ; œuvres diverses. Donnons quelques titres : Nos églises ; inauguration d'orgues, les cloches, chemins de croix, cimetière, diverses installations, funérailles de prêtres, baptême, mariage, nouvel an, fête patronale, pèlerinages, processions, première communion ; œuvres d'apostolat ; Propagation de la foi, Denier de saint Pierre, Écoles chrétiennes, rentrée des classes, distribution des prix, les ouvriers, les conscrits, chemins de fer, navire, etc. Ces indications doivent suffire pour donner une idée vraie de l'ouvrage de M. l'abbé Guillermin et pour en indiquer soit la valeur, soit l'utilité. C'est une mine riche où le prédicateur peut aller puiser avec abondance les meilleures pensées sur les sujets les plus divers : en prenant modèle sur les développements que leur ont donnés les maîtres de la chaire, il les revêtira de la forme qui lui est propre et il les fera siennes. Car le but de M. l'abbé Guillermin n'est que de venir en aide à ses confrères et non de les dispenser de tout travail personnel : il veut en faire non des plagiaires, mais des imitateurs.

Dans les *Plans oratoires de l'improvisateur sacré*, le modèle est absent ; il n'y a plus pour chaque discours ou allocution que le sujet, la

division et les principales pensées, mais encore ce canevas est-il assez développé pour aider la composition d'un bon discours ; il occupe généralement une page entière. L'auteur, M. l'abbé Beau-Verdeney, procède en suivant d'abord l'ordre liturgique de la Toussaint à la Noël, de la Noël à Pâques, de Pâques à l'Assomption et de l'Assomption à la Toussaint ; il fait une place à part aux évangiles du dimanche et au mois de mai ; puis viennent les sujets de circonstance les plus variés : ceux qui concernent le prêtre lui-même, les différentes bénédictions, les œuvres, les octaves du Saint-Sacrement, les souvenirs et éloges funèbres, l'école et la famille : voilà ce qui fait l'objet de la première partie de l'ouvrage ; la seconde partie comprend les sujets pour missions, jubilé, retraites générales, retraites particulières pour confrérie, première communion, jeunes filles, pour hommes et jeunes gens et stations de carême. En forme d'appendice, d'excellents *Conseils au missionnaire* terminent cette partie. Les plans oratoires de M. l'abbé Beau-Verdeney nous paraissent généralement naturels, logiques, féconds ; les principales pensées s'enchaînent les unes avec les autres, et, à notre humble jugement, cet ouvrage nous paraît appelé à rendre de sérieux services à l'improvisateur sacré...., pourvu toutefois que l'improvisation ne soit pas tout à fait impromptue et qu'une heure de sérieuses réflexions ait permis à l'esprit de posséder pleinement son sujet. Nous regrettons toutefois que les textes des livres sacrés et des saints Pères soient ici et là trop rares : il est telle parole de la Bible, ou de saint Augustin, ou de saint Thomas, ou de tout autre docteur de l'Église, qui vaut à elle seule tout un sermon ; en la rappelant à l'improvisateur, l'auteur lui eût ouvert un vaste horizon, qui aurait élargi et agrandi ses pensées. Mais cette lacune, facile d'ailleurs à réparer dans une prochaine édition, ne saurait nuire à la valeur réelle de cet ouvrage, qui en est déjà à sa sixième édition.

En nous plaçant à un autre point de vue, celui de la théorie, ce qui doit encore nous intéresser beaucoup dans la prédication, c'est son histoire. C'est le travail que nous offre maintenant M. l'abbé Boucher, du clergé d'Amiens. *L'Histoire littéraire de la prédication* est précédée d'une savante et lumineuse introduction dans laquelle l'auteur donne une idée générale de la prédication et rappelle ce que fut la prédication soit dans les religions païennes, soit dans la religion juive jusqu'au saint Précurseur. Abordant ensuite son sujet, M. l'abbé Boucher divise l'histoire de la prédication en sept périodes : les origines, les IVe et Ve siècles ; le moyen âge ; la Renaissance ; le XVIIe siècle ; le XVIIIe siècle ; enfin le XIXe siècle. Avec quel attrait on voit passer toutes ces grandes et nobles figures des apôtres, des Pères apologistes, des Pères grecs et latins, des docteurs, des moines-missionnaires, des orateurs du XIIIe siècle et du XVIIe ! Nous n'avons pas, au siècle contemporain, des orateurs qui s'élèvent à la hauteur d'un Bossuet ou d'un Thomas d'Aquin, mais la

chaire chrétienne, au XIXe siècle, n'est pas dépourvue, il s'en faut, de toute gloire : les Boulogne, les Frayssinous, les Mac-Carthy, les Lacordaire, les Ravignan, les Dupanloup, les Pie, les Plantier, les Combalot, les PP. Félix et Monsabré, forment une assez belle pléiade d'esprits d'élite, d'orateurs distingués qui peuvent bien rivaliser avec d'autres périodes même privilégiées de l'histoire de la prédication. M. l'abbé Boucher a dû être succinct pour dire son jugement sur de si nombreux orateurs, mais sa concision ne nuit pas à la clarté ; elle contribue même à donner plus d'énergie à la pensée, et le trait se grave plus facilement dans l'esprit du lecteur. Le plus souvent, M. l'abbé Boucher s'efface lui-même pour s'abriter derrière des noms illustres, et ces emprunts faits à des orateurs et à des critiques autorisés ne sont pas un des moindres attraits de l'ouvrage. Mais de ce livre ressort cette conclusion à l'éloge de l'éloquence de la chaire, que, si l'art n'est pas étranger à la prédication, ce n'est pas à un art mondain qu'il appartient de convaincre les esprits et de toucher les cœurs. Comme la vraie poésie, c'est du Ciel que descend la grande et vraie éloquence.

12 à 17. — Éducation. — Importante et difficile mission que celle de former l'enfance et la jeunesse ! Les ennemis de la société et de la famille le comprenaient bien quand, pour préparer une génération apte à recueillir leur héritage, ils s'attachaient de tous leurs efforts à élever des enfants selon leurs principes et leur morale. L'avenir appartiendra aux hommes qui auront su former les enfants à leur image. De là cette lutte ouverte et ardente, depuis vingt ans surtout, entre les doctrinaires de la Révolution et les apôtres de l'Évangile. Mais n'est pas éducateur qui veut et pour que nous, les disciples du Christ, nous puissions réussir dans notre œuvre de préservation, il nous faut savoir bien exactement en quoi consiste l'exercice de notre apostolat et aussi comment nous devons nous y préparer. Lisez *l'Éducateur-apôtre*, dont l'auteur, trop modeste, se dérobe sous le voile de l'anonyme, et vous serez initié à cette double connaissance. L'introduction vous fixe sur l'utilité de la croisade en faveur de l'éducation. La première partie s'ouvre par des considérations générales, malheureusement trop justes, sur le péril que court la société actuelle, mais elle ne manque pas d'indiquer le moyen de conjurer ce grave danger : le salut par la foi catholique ; l'éducation, le plus grand moyen de salut. Qu'est-ce donc que l'éducation ? L'éducation dispose l'homme à tenir dignement sa place dans la société ; elle compte quatre étapes : la famille, l'école primaire, le collège, l'enseignement supérieur, mais elle les parcourrait en vain sans la religion, qui seule peut donner la vérité complète et faire pratiquer la véritable vertu. Alors l'éducation dépend surtout de l'éducateur, qui doit se préparer à sa sublime tâche en se formant à la piété, à une vertu solide, au zèle apostolique, à une science compétente. La seconde partie du livre nous

montre l'éducateur, ainsi bien préparé, se livrant à l'exercice de son apostolat, soit dans la classe où doivent se montrer tour à tour les trésors de son cœur, les dons de son intelligence, les qualités de son caractère, tout ce qui fait l'apôtre selon Dieu, soit hors de l'école en suivant d'un œil attentif ses anciens élèves, en s'ingéniant à les retenir sous sa paternelle influence et à les guider de ses sages conseils, en s'efforçant même d'enrôler dans la sainte croisade le père et la mère qui lui serviront toujours d'excellents auxiliaires. Le meilleur type de l'éducateur-apôtre, c'est le Bienheureux de la Salle, et c'est sur un court résumé de la vie de ce parfait modèle que se ferme ce livre si bien pensé et si bien écrit. Nous voudrions voir *l'Éducateur-apôtre* entre les mains de tous nos instituteurs chrétiens.

La base de l'éducation, c'est la formation du caractère. La tâche n'est certes pas facile, mais voici M. le chanoine Ginon, un ancien supérieur de petit séminaire, un homme d'expérience, qui vient nous indiquer les *Moyens de développer par l'éducation la dignité et la fermeté du caractère*. La dignité, d'abord, qu'il ne faut pas confondre avec l'orgueil. L'auteur montre comment elle pourrait être compromise par un maître qui commanderait mal ou trop ; par une surveillance qui, pour ne pas cesser d'être attentive, deviendrait indiscrète et déloyale ; par une répression sans discernement, sans proportion avec la faute, sans égards ; par la fâcheuse influence de certains condisciples qui se donnent le titre ou même le rôle de meneurs et qui arrivent à faire tout plier sous leur humiliante dictature. La fermeté du caractère n'est pas moins indispensable : il faut la développer dès la première éducation en réprimant chez les plus jeunes enfants la violence, l'obstination, l'entêtement, la pusillanimité. Et le moyen, c'est la discipline et le travail, l'austérité compatible avec les circonstances, la lutte contre les passions, la constance dans l'épreuve, par-dessus tout, le sentiment religieux. Nous venons d'exposer toute la trame du livre. « Les considérations les plus vraies, dit Mgr Fava, s'y développent avec ordre et clarté dans un enchaînement logique. Le style sobre et d'une grande pureté rappelle la manière des écrivains du XVIIe siècle, et personne ne s'étonnera de la distinction dont un si beau travail a été l'objet. » Le livre de M. le chanoine Ginon a été, le 7 mars 1892, honoré du prix de la Société d'éducation de Lyon.

Ce qui favorisera le plus le développement de la dignité et de la fermeté du caractère, c'est le foyer chrétien. Donnez-nous de bonnes familles et nous serons assurés d'avoir de bonnes générations. Le livre *De la Famille*, que vient de rééditer pour la quatrième fois M. Amédée de Margerie, a pour but de préparer ce milieu si favorable à l'éducation des enfants. Publiées en 1859, ces leçons de philosophie morale trouvèrent aussitôt des lecteurs là où elles les cherchaient : parmi les jeunes

gens, parmi les nouveaux arrivés dans la vie du mariage, parmi les pères et les mères qui, prenant au sérieux leur sainte tâche, demandent partout conseil pour la bien remplir, parmi les maîtres que la confiance des familles associe à l'œuvre de l'éducation. L'auteur nous avoue que les témoignages de sympathie qui lui vinrent de ce monde aimable et sérieux furent les meilleurs souvenirs de sa vie littéraire. Nous le croyons volontiers : il n'est pas de plus douce consolation que la certitude de faire un peu de bien. Aussi faut-il ne point s'étonner que M. de Margerie ait voulu, presque à un demi-siècle d'intervalle, essayer de continuer la même mission. Ses leçons nous sont, d'ailleurs, plus nécessaires que jamais, à cette époque où tout est conjuré pour détruire la famille chrétienne. Chaque foyer devrait avoir un exemplaire de ce livre : le père, la mère, l'enfant, devraient lire et méditer ces pages si substantielles, si littéraires, où il est si bien parlé de la vertu et du bonheur du mariage, du mariage dans la société chrétienne, de la préparation au mariage, des devoirs communs des époux et de leurs devoirs particuliers, de l'éducation, de la vocation des enfants, de la piété filiale et de l'amitié fraternelle, du maître et des serviteurs, de l'influence sociale de la famille. L'enfant, surtout, gagnerait beaucoup à se pénétrer de cette belle et réconfortante doctrine : c'est à lui que s'adresse l'éminent moraliste. « Si ces pages, dit-il, tombant aux mains de quelque jeune lecteur, éveillent en lui un souvenir ému de la maison paternelle, s'il croit, en les lisant, entendre comme un écho attristé des voix de la famille, si, après avoir fermé le livre, il éprouve quelque désir de reprendre sa place au foyer qui pleure son absence, s'il tente quelque généreux effort pour arracher de son cœur les herbes malsaines qu'il a laissées croître sur le chemin de l'amour filial et de l'amitié fraternelle, j'aurai atteint mon but et j'aurai payé à la famille chrétienne une partie de la dette sacrée que j'ai contractée envers elle. » Nous avons dit comment ce vœu de l'auteur s'était réalisé par la diffusion rapide de son livre au milieu des jeunes gens ; ce premier succès nous autorise à espérer que la quatrième édition sera aussi favorablement accueillie de ce même public d'élite que l'édition de 1859 : ses salutaires leçons de philosophie morale n'ont rien perdu de leur incontestable valeur, ni, hélas ! de leur réelle opportunité.

Un infatigable apôtre de la jeunesse est le P. Paul Lallemand, de l'Oratoire. Le nouveau livre qu'il nous offre contient la quatrième série de ses *Allocutions pour les jeunes gens*. Ce bon pasteur connaît bien ses brebis ; il est aussi vrai de dire que ses brebis le connaissent. Il y a entre le maître et ses élèves un courant de sympathie qui va toujours croissant. Peut-on souhaiter de meilleures dispositions pour le succès d'un apostolat ? Les nouvelles allocutions portent sur des objets nouveaux et divers ; en voici quelques-uns : le secouement, le mal, le tra-

vail, la Toussaint, la grandeur de Jésus, la haine, les gardiens de la crèche, l'orphelin, le cénacle, ressuscité. Mais dans cette quatrième série, comme dans les précédentes, « ce sont, dit le cardinal Bourret, les mêmes qualités de fond et de forme.... Les idées ont toujours une grande originalité et ce relief d'expression qui fixe l'attention et excite l'intérêt. » Comment cette parole si pleine d'attraits pourrait-elle ne pas être volontiers entendue de ces jeunes gens si avides de la belle éloquence? Mais qu'on n'attende pas de l'apôtre qu'il essaie de pallier le mal et qu'il redoute de donner d'énergiques conseils; aussi bien les jeunes gens aiment-ils la franchise, si dure soit-elle parfois. Le P. Lallemand va droit au mal présent et prend à tâche de montrer à ses disciples, si pleins d'inexpérience et si entourés de périls, les dangers qui les menacent et les forces de soutien qu'ils méconnaissent. Deux éloges funèbres terminent le volume : ceux du commandant Prost et du général de Sonis. Après la doctrine, la pratique; à côté du conseil, l'exemple. Quel modèle surtout que ce général de Sonis, non moins vaillant soldat que généreux chrétien, l'honneur de notre armée et une des gloires les plus pures de l'Église au XIXe siècle !

Avec les jeunes gens, il faut aussi former la jeune fille et la jeune mère. Cette mission, M. l'abbé Bautain se l'était imposée et il avait tenté de l'accomplir par ses *Lettres spirituelles* à une chrétienne de nos jours. Son zèle n'avait pas été trop présomptueux : Pie IX daigna le récompenser en lui adressant une lettre où le Pontife exprimait à son « cher fils » toute sa satisfaction. Le livre fit son chemin; il conquit la faveur du public et obtint bientôt les honneurs d'une seconde édition. Les *Lettres spirituelles* ont été écrites dans les circonstances qu'elles rappellent. La forme seule — l'auteur tient à nous en prévenir — a subi quelques changements. Il les a remaniées et étendues pour leur donner une portée plus générale et les rendre utiles aux personnes qui se trouvent en des positions semblables ou analogues; il en a soigné le style, mais sans sortir du genre épistolaire qui comporte plus d'entraînement et de familiarité. Il ne faut donc y chercher ni des dissertations, ni des sermons...., ce ne sont que des lettres écrites dans l'intimité de la vie spirituelle et qui n'ont jamais eu d'autre but que d'y ramener ou d'y affermir les personnes qui les ont lues ou les liront. On n'y trouvera pas non plus des portraits; ce sont plutôt des tableaux, où, comme les peintres qui ne se bornent pas à copier la nature, l'auteur a réuni les traits épars en plusieurs modèles pour former un type ou l'idéal d'une situation. M. l'abbé Bautain prend la jeune fille à sa première communion; c'est bien là, en effet, le point de départ de la vie chrétienne; il la suit au catéchisme de persévérance et l'avertit de tous les dangers qu'elle rencontrera bientôt à son entrée dans le monde, des soirées, des bals, des spectacles. Il s'adresse tantôt à une personne qui parle d'entrer

en religion, tantôt à une demoiselle qui veut se marier contre le gré de ses parents; il écrit soit à une nouvelle mariée, soit à une jeune mère, soit à une mère sur l'éducation de sa fille; maintenant, c'est au tour d'une religieuse qui veut quitter sa communauté, à celui d'une jeune veuve ou d'une jeune dame qui voulait avoir un salon; il a une lettre sur le scrupule et consacre les trois dernières à traiter du mélange de l'esprit du monde avec la dévotion. C'est ainsi que ces lettres spirituelles furent, selon le vœu de l'auteur, une continuation et comme un prolongement de son ministère sacerdotal. Encore aujourd'hui et pendant longtemps elles rempliront la même mission et nous sommes convaincus que ces sages avis serviront à préserver un grand nombre d'âmes et à en remettre beaucoup d'autres dans la bonne voie.

Par *les Décadents du christianisme*, nous sommes en face de ces mauvais chrétiens qui n'ont pas voulu profiter des leçons de tous ces apôtres de la jeunesse. Le titre laisse un peu à desirer pour la clarté : nous l'avons dit, M. l'abbé Bolo ne se tient pas assez en garde contre sa tendance à ne rechercher que le mot nouveau, le mot qui frappe et intrigue, ce qui nuit à la précision et à la vérité; mais c'est une concession à « la vogue, » et il ne faut pas trop s'en plaindre si par là les livres de M. l'abbé Bolo s'attirent de nombreux lecteurs du camp ennemi. Les décadents du christianisme sont donc les mauvais chrétiens qui compromettent l'Église ou la déshonorent; ce sont ses pires ennemis, qui vivent dans son sein, et c'est par eux qu'elle périrait, si elle pouvait périr. Le but de l'auteur est de dénoncer ces ennemis pour mieux servir l'Église; il veut aussi, en les dénonçant, les avertir eux-mêmes, s'appliquant ce mot de saint François de Sales : « Je ne suis que rapporteur de bonnes raisons qui vous feront voir clair comme le jour que vous êtes hors du train qu'il faut suivre pour arriver au salut. » Trois chapitres se partagent tout le volume : les baptisés, la lutte, la loi d'amour, et sous ces titres viennent se grouper des considérations très justes et très opportunes, exprimées dans ce style imagé et pittoresque qui en rend la lecture séduisante; nous le constatons d'autant plus volontiers que nous n'avons pas remarqué les quelques imperfections d'autrefois. M. l'abbé Bolo dédie son volume à sa mère, qu'il vient d'avoir la douleur de perdre; il nous révèle à ce propos les trésors de cœur et d'esprit de cette femme forte qu'il aima tendrement et dont la perte a été pour lui une si poignante épreuve : ce sont trente pages d'effusion de piété filiale, qui émeuvent le cœur et vous arrachent des larmes; elles font à la fois l'éloge de la mère et du fils. En terminant, M. l'abbé Bolo demande à Dieu la grâce « de ressembler, si imparfaitement que ce soit, à la femme idéale et sainte qui fut sa mère. » Nous souhaitons, nous, à notre cher pays qu'il compte de nombreuses familles semblables à la sienne : les décadents du christianisme redeviendraient bientôt de vrais disciples de l'Évangile.

18 à 25. — Spiritualité. — Le savant bénédictin Dom Mackey continue la publication des *Œuvres complètes de saint François de Sales ;* il en est au troisième volume, qui contient l'*Introduction à la vie devote.* C'est une tâche importante qu'il accomplit avec la science, le tact et le goût d'un érudit non moins qu'avec la piété, le dévouement et l'admiration d'un saint religieux pour le grand évêque de Genève. Le volume que nous avons sous les yeux, d'une rare correction typographique, offre en frontispice un fac-similé d'une page manuscrite de l'*Introduction* conservée au premier monastère de la Visitation d'Annecy. Une préface vraiment magistrale, due à la plume de Dom Mackey, est consacrée à une remarquable étude sur l'*Introduction à la vie dévote.* C'est d'abord un aperçu historique sur cette œuvre : son origine, sa composition, sa publication ; puis une appréciation motivée du caractère de l'*Introduction*, un examen approfondi du mérite intrinsèque de cette grande œuvre ; c'est là que l'éminent éditeur recherche les sources auxquelles notre saint a puisé le fond de ses enseignements et signale l'idée dominante ainsi que les points principaux de doctrine développés dans cet ouvrage. Dom Mackey fait ensuite ressortir les caractéristiques du style de saint François et il termine sa préface en disant un mot des rapports qui existent entre l'*Introduction à la vie dévote*, son auteur et les autres écrits sortis de sa plume. Nul n'était plus apte à mener ce travail à bonne fin : il faut s'être familiarisé avec les œuvres de l'évêque de Genève, s'être comme identifié avec le saint auteur, pour arriver à écrire les pages que nous venons de signaler, pour porter sur l'œuvre et son auteur un jugement aussi complet, aussi justifié. L'*Introduction à la vie dévote* n'avait jamais été l'objet d'un tel commentaire : elle lui devra d'être plus avidement recherchée et mieux méditée. Les prêtres surtout trouveront, dans cette préface, une puissante excitation à relire et à mettre à profit pour la direction des âmes les conseils donnés à Philothée et, en sa personne, à tous les aspirants à la vie dévote. Dom Mackey s'efforce de les convaincre que « pour pouvoir communiquer la pensée du maître, ils devront l'approfondir et en la communiquant ils s'en pénétreront mieux encore.... En s'identifiant de la sorte avec l'esprit de saint François de Sales, en s'appropriant son admirable doctrine, ils atteindront un double but : tout en procurant le salut des âmes qui leur sont confiées, ils assureront leur propre sanctification. » Qu'ils prennent pour guide l'étude du savant bénédictin qui les aidera si efficacement à « approfondir ainsi la pensée du maître et à s'identifier de la sorte avec l'esprit du saint. » Le volume en publication renferme deux textes de l'*Introduction :* celui de l'édition définitive de 1619 et, en appendice, avec une nouvelle pagination, celui de l'édition princeps. Ce dernier est absolument littéral, même pour la ponctuation, sauf la correction de certaines fautes d'impression évidentes. Des variantes sont reproduites

en plus petits caractères au bas des pages : elles sont tirées des éditions de 1609, 1610 et 1616 ainsi que des manuscrits dont la description détaillée est donnée dans la préface. Le volume se termine par un glossaire des locutions et mots surannés qui se trouvent dans l'*Introduction*. Rien ne manque pour faire de ce livre une œuvre achevée, une œuvre d'érudition ; il est digne de ses deux aînés et nous fait vivement désirer la publication de ceux qui doivent suivre.

Nous ne nous séparons pas de saint François de Sales en passant au *Manrèse salésien* que nous offre un de ses disciples, missionnaire d'Annecy. C'est un cours de méditations pour tous les jours de l'année dont sujet et développements sont extraits des œuvres de l'évêque de Genève; quant à la méthode adoptée, c'est celle même de *l'Introduction à la vie dévote*. Aussi est-ce le saint docteur qui, comme le dit si justement Mgr l'évêque d'Annecy, parle, prie et enseigne à prier dans tout le cours de cet ouvrage; c'est lui qui est le véritable auteur de ce livre. Le titre rappelle le souvenir de saint Ignace. C'est à dessein. « Il rend hommage à l'incomparable livre dont l'évêque de Genève disait qu'il a sauvé autant d'âmes qu'il contient de lettres. « En même temps, ajoute le P. J. Tissot, ce volume *ensuave*, si j'ose inventer ce mot, les belles et austères méditations de saint Ignace. Il est facile, en effet, de constater que les sujets correspondent à ceux des quatre semaines des *Exercices*.» Une courte introduction contient des avis préliminaires sur les notions et la méthode de la méditation, sur l'objet et le plan du livre. L'ouvrage se divise en cinq parties : fins dernières de l'homme; moyens de sanctification; pratique des vertus chrétiennes; Notre-Seigneur Jésus-Christ, maître des vertus et le Saint-Esprit; privilèges, fêtes et vertus de la très sainte Vierge; saints Anges et saints. Sous forme d'appendice, se trouvent des prières extraites des Œuvres de saint François de Sales : une méthode pour entendre le Saint Sacrifice de la messe, un pieux exercice pour la sainte communion. En vue d'accommoder ces divers sujets à chaque jour de l'année, une table analytique place à côté du quantième de chaque mois le sujet qui convient à ce jour et indique la page où se trouve ce sujet. Nous attendons le plus grand bien de ce nouveau Manrèse, qui est « à la fois le manuel des commençants, un guide dans la méthode discursive et un levier pour l'essor des âmes appelées à de hauts états d'oraison. »

Le P. Tissot, que nous venons de citer, était autorisé à juger l'ouvrage du missionnaire de saint François de Sales, car il est maître en spiritualité et nous présente, à son tour, un livre dont il se fait le modeste éditeur : *La Vie intérieure*. Ces pages ne sont pas de lui; elles lui furent données manuscrites pour en faire l'usage qu'il voudrait. Il les lut et elles lui procurèrent d'intimes jouissances et aussi, espère-t-il, un vrai profit spirituel. En substance, le manuscrit ne renfermait rien de nou-

veau, car, partant du *principe* ou *fondement* si connu de saint Ignace, admirablement commenté, il arrive à des conclusions que la plus simple logique suffit à déduire. Or, c'est précisément la simplicité, c'est la logique irréductible de cette argumentation, c'est l'étonnante richesse de textes sacrés dont elle est corroborée, qui le ravirent. La doctrine et la méthode du livre sont de saint François : c'est en faire le meilleur éloge et le recommander aux âmes vraiment désireuses d'une solide piété. « Ils ne sont pas communs, en notre fin de siècle surtout, les traités de spiritualité saisissant tout d'abord l'intelligence, la persuadant à l'aide de la raison et de la foi et l'obligeant à orienter la volonté du côté du devoir et de la perfection. »

On peut porter le même jugement sur l'œuvre de M. Guillemon intitulée : *La Vie chrétienne*. Mgr l'archevêque d'Avignon l'appelle « un remarquable monument de piété et d'expérience consommée » qui « réalise merveilleusement l'idéal d'un traité complet de la vie chrétienne. » Et Mgr Vigne justifie son appréciation en résumant en ces quelques mots le plan et le développement de cet ouvrage : « En un premier volume, écrit-il à l'auteur, vous montrez, dans la connaissance magistralement exposée, du dogme catholique, l'*ultima ratio* de la vie chrétienne qui a son fondement, son développement et sa fin suprême en Dieu seul ; puis, ces principes établis, vous développez, en un second volume, la pratique de cette même vie ; vous en étudiez la cause initiale, le progrès, la perfection, et vous exposez les moyens les plus efficaces et les plus féconds pour entraîner les âmes à la sainteté de vie qui a sa consommation dans l'union avec Dieu. » Ce résumé suffit à donner une idée de ce livre que tout fidèle qui veut vivre chrétiennement devra lire et méditer. Quant à la méthode et au style, nous sommes heureux de constater que ces pages sont écrites « en une langue très noble, très théologique, avec cette clarté d'exposition et cette sûreté de doctrine qui rappellent si bien le docte professeur et le savant auteur des *Clefs des épîtres de saint Paul ;* » on y remarque et on y goûte « la sagesse et l'onction d'un directeur expérimenté, doublé d'un ascète éminent. » Dans la première partie : *Les Principes*, l'auteur divise sa matière en trois livres qui traitent de Dieu et de l'homme, du divin médiateur, du chrétien, Dieu et sa vie intime, Dieu et la création, l'homme avant l'Incarnation ; les perfections de Jésus-Christ, Dieu fait homme, le sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Église de Jésus-Christ, la constitution intime du chrétien, les œuvres du chrétien, les voies de la perfection chrétienne. La deuxième partie : *Pratique de la vie chrétienne*, comprend quatre livres, où l'auteur parle de l'affermissement du chrétien par l'observation de la loi, du progrès du chrétien par les vertus d'humilité, de mortification, de pauvreté et de religion ; de la perfection du chrétien par la foi, l'espérance et la charité ; de plusieurs moyens princi-

paux de conserver et de perfectionner la vie chrétienne : la prière, l'imitation de Jésus-Christ, la sainte Eucharistie et la sainte Vierge.

Nous pourrions, à ces moyens principaux de sanctification, en ajouter un autre : la méditation de la parole de Dieu. Nous avons sous les yeux *les Élévations sur les Épîtres de saint Paul*, par la R. Mère Thérèse de Saint-Joseph, et nous sommes charmé par ces conseils de sage direction et de haute spiritualité qui se dégagent, sans effort, de chaque mot du grand apôtre. L'Écriture, divinement inspirée, est bonne pour instruire : on le comprend mieux quand on lit ce pieux commentaire des trois épîtres de saint Paul aux Romains, aux Éphésiens et aux Hébreux. Sans doute, pour pénétrer cette dogmatique serrée qui effraie même les plus habiles théologiens, les hommes les plus versés dans la connaissance des Pères, la Rév. Mère Thérèse s'est servie, et elle a bien fait, des commentaires courants ; « mais, ajoute le cardinal Bourret, ce qui est à elle et bien à elle, ce sont les sentiments de piété, de haute ferveur et de plein abandon à Dieu que les paroles du grand docteur des Gentils lui ont inspirés. Là se trouvent l'originalité de ce travail et sa personnalité. » La Mère Thérèse de Saint-Joseph fut prieure du Carmel de Tours, où elle mourut en 1890, dans la soixante-dixième année de son âge. De l'histoire de sa vie, écrite par le R. P. Mercier, S. J., il résulte que la Mère Thérèse ne fut pas seulement une vraie carmélite par l'esprit de renoncement à elle-même et de dévouement à sa communauté ; c'était encore une femme supérieure qui, pendant un demi-siècle, répandit une éclatante lumière autour de son monastère et sur son ordre entier. Humble et se défiant d'elle-même, la pensée ne lui fût jamais venue d'écrire, encore moins de publier ses méditations solitaires et intimes, d'autant plus qu'elle les considérait « comme des amalgames de textes, de pensées, de sentiments, d'interprétations sans ordre, sans développements, » et qu'elle détestait souverainement « que les femmes écrivent, » tant elle trouvait que la plume leur sied mal ; elle n'exceptait que sainte Thérèse à cause de la mission divine qu'elle avait reçue. Il fallut un commandement formel pour la décider à se soumettre aux avis de son directeur, et ainsi ces *Élévations* sont bien le fruit de l'obéissance. Ceux qui liront ces pages y trouveront consolation, force et surtout un meilleur désir d'aimer Dieu et de le servir dans le sacrifice de soi-même : c'est une interprétation de saint Paul qui satisfera et chauffera leurs cœurs.

Le type de la perfection et de la sainteté est Jésus-Christ : c'est vers lui que doivent tendre toutes les « élévations » de notre âme, et sa vie est la meilleure école de spiritualité. Voici le troisième et dernier tome de l'ouvrage du R. P. Meschler, S. J. : *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ :* il est le digne couronnement des deux tomes qui l'ont précédé. Nous renouvelons à M. l'abbé Mazoyer nos remerciements d'abord pour avoir traduit de l'allemand cet excellent ouvrage

ascétique, et ensuite nos félicitations pour le soin, l'exactitude qu'il a apportés dans sa traduction. Le troisième volume renferme quarante-trois méditations sur la vie souffrante et la mort de Jésus; dix-sept sur la vie glorieuse de Jésus soit sur la terre, soit dans le ciel; enfin, sept sur la vie mystique de Jésus dans l'Église. Les méditations sont suivies d'une excellente « table alphabétique » destinée à aider efficacement le catéchiste ou le prédicateur en lui indiquant l'endroit précis de l'ouvrage où se trouve le sujet qui doit être traité dans un cours ou dans une allocution. Une autre table, suivant l'ordre du temps liturgique, renvoie sûrement le lecteur aux divers passages où l'on peut lire les extraits des saints Évangiles adaptés par l'Église aux dimanches et aux fêtes de toute l'année.

Le prêtre surtout a besoin de se rapprocher de plus en plus du modèle idéal de toute sainteté; il en a le moyen efficace par la célébration quotidienne du Saint Sacrifice de la messe. Mais c'est à la condition de mettre le plus possible à profit les bienfaits précieux qui découlent de ce contact incessant avec l'auteur même de la grâce. M. l'abbé Decrouïlle a eu la bonne pensée d'aider ses confrères à utiliser ces bienfaits et il leur offre, dans des *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*, un moyen infaillible de devenir parfait, comme notre Père céleste est parfait. « La meilleure préparation au Saint Sacrifice de la messe, écrit à l'auteur le cardinal Rampolla, est certainement la méditation, et, quand celle-ci porte sur ces mêmes prières que le prêtre doit réciter, elle nous aide infailliblement à conformer nos sentiments à l'esprit qui guida l'Église quand elle les composa. C'est pourquoi, par la publication de vos *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*, vous avez fait une œuvre qui peut enrichir d'avantages spirituels vos confrères dans le sacerdoce. » Nous n'avons pas à redire l'appréciation favorable que nous avons déjà portée sur cet ouvrage; l'écoulement rapide de la première édition témoigne de l'excellent accueil que lui a fait le clergé et nous prouve que notre jugement était bien fondé. La deuxième édition, qui vient de paraître, obtiendra certainement le même succès et sera suivie, — nous le désirons vivement, — de plusieurs autres. C'est la meilleure récompense que puisse ambitionner l'auteur pour un livre qui, au témoignage de plusieurs évêques, contient « une doctrine sûre et une sage direction. »

Nous ne ferons que mentionner, en terminant cette série de livres de spiritualité, la courte brochure du docteur Martin Dominguez Berrueta : *El misticismo de san Juan de la Cruz en sus poesias.* C'est surtout une étude de critique littéraire, mais le savant auteur a eu en vue principalement d'établir dans ce travail une vérité qui touche à l'ordre spirituel; c'est que nulle autre part, comme dans le surnaturel, ne resplendit davantage ce qui est vraiment beau et vraiment sublime. Les

poésies de saint Jean de la Croix, remarquables par l'élévation et la profondeur des sentiments et des pensées, se distinguent encore par toutes les qualités qui en font un chef-d'œuvre de littérature.

26 à 34. — Dévotions. — Les *Manuels* sont nombreux : il n'en est pas beaucoup qui soient aussi complets, aussi bien compris, aussi littérairement rédigés que celui de Mme Nau de Beauregard. Inspiré et dicté par l'affection la plus pure et la plus élevée, le *Manuel du jeune chrétien* était, dans la pensée première de l'auteur, uniquement destiné à un fils bien-aimé ; mais il est fort heureux que, par sa publication, d'autres « fils » puissent en bénéficier, et il peut convenir aussi à d'autres qu'à des enfants. « Ce livre, dit M. Amédée de Margerie, convient à tout le monde, car il n'est pas un lecteur.... qui n'y trouve à recueillir des choses excellentes. C'est la marque des très bons livres, écrits pour une classe d'hommes, comme l'*Imitation*, ou pour une personne, comme l'*Introduction à la vie dévote*, ils étendent en peu de temps leurs bienfaits sur toutes les âmes humaines, et je pense que plus d'un vieillard lirait avec grand profit les pages écrites en vue d'une première communion. » Le *Manuel* comprend quatre parties : les prières, et il en est pour toutes les situations et pour tous les besoins, « rédigées en un style limpide, élégant et simple à la fois, pleines d'une onction douce et pénétrante ; » les sacrements : la confession, la communion, la première communion, la confirmation ; les offices, prières liturgiques, la sainte messe et les vêpres, pour les dimanches et les fêtes ; enfin les méditations qui, au témoignage de Mgr l'évêque de Moulins, ajoutent encore à l'importance du livre et lui donnent un attrait de plus. »

Parmi les pratiques de dévotion, il faut mettre au premier rang celle qui a pour objet Notre-Seigneur Jésus-Christ. Paul se glorifiait de ne connaître que Jésus, et Jésus crucifié. Telle est la connaissance que nous puiserons dans le petit opuscule édité récemment par le R. P. Hébrard : *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ méditée d'après Louis de Grenade*. Ces quelques pages sont extraites en entier des œuvres spirituelles du pieux et illustre fils de saint Dominique ; elles reproduisent fidèlement pour le fond et pour la forme la pensée de l'auteur ; cela suffit à indiquer la valeur de ces méditations, dont le P. Hébrard s'est fait le modeste éditeur, et nous leur souhaitons des lecteurs nombreux.

C'est encore la passion du saint Rédempteur que nous offre à méditer le R. P. Deidier, des missionnaires du Sacré-Cœur. Voici en quels termes l'auteur raconte lui-même l'origine de ce livre : « Au mois de février de la présente année, à l'époque des désordres du carnaval, on manifesta le désir d'avoir un *Mois des opprobres* de Notre-Seigneur Jésus. La décision ayant été prise assez soudainement, les pages qui suivent furent composées au jour le jour et lues au fur et à mesure. On

en désira l'impression. La voici. » La lecture de chaque jour se compose de considérations, de réflexions, d'un exemple, d'une pratique, d'une aspiration ; elle est courte, substantielle, intéressante, pleine d'une piété émue, attendrie, sans fausse sentimentalité ; c'est une série de méditations qui expose et approfondit tous les outrages dont Notre-Seigneur a été abreuvé pendant le cours de sa douloureuse Passion. Le livre du P. Deidier sera un excellent manuel de piété pour le temps du Carême et surtout de la Semaine Sainte. Il contient en outre un certain nombre de prières, de cantiques, d'amendes honorables, ainsi que de courtes méditations sur les mystères du Rosaire.

Pour le mois du Sacré Cœur nous recommandons les *Courtes lectures*, de M. J. Michel : elles tiennent à peine une page, mais elles suffisent à nous faire connaître chaque jour quelque trésor de ce divin cœur ou quelque bienfait de cette dévotion. On invoque souvent pour se soustraire à l'exercice pieux de ce mois le manque de loisir ; c'est d'ordinaire un prétexte, et il peut être plausible en présence d'exercices longs et compliqués ; ici il ne saurait être mis en avant ; l'exercice est court ; il est de plus doctrinal et très pratique.

Le mois de Marie a précédé le mois du Sacré Cœur, et il conserve encore le privilège d'être plus populaire. Aussi les livres de dévotion pour la sanctification de ce mois continuent-ils à se multiplier ; il en est pour toutes les conditions, pour tous les âges, selon les méthodes les plus diverses et dans tous les formats. C'est la confirmation de cette parole de saint Bernard : *De Maria nunquam satis*. Le *Mois de Marie* que nous annonçons a trouvé encore à faire neuf : les exercices qui le composent sont extraits des grands prédicateurs contemporains. Ce genre ne manque pas de charmes, il évite au moins la monotonie de la méthode et du style ; chaque jour, c'est un auteur nouveau qui vient nous développer, à sa manière, ses pensées sur les grandeurs ou les vertus de Marie, ses sentiments d'admiration et de piété filiale envers elle. Mais cette variété dans les auteurs se déroule avec un enchaînement logique ou historique des sujets. Dans la première partie, c'est Marie considérée dans ses rapports avec la vie pratique, de sa naissance à sa mort, et nous lisons quelques pages de M. l'abbé Deguerry, des PP. Combalot et Lefebvre, de Mgr Pavy, etc. La deuxième partie nous cite des extraits des discours du P. Mac-Carthy, du P. Félix, etc., sur les bontés et les grandeurs de Marie. Le cardinal Giraud, le P. Lefebvre, etc., commentent les prières publiques consacrées à Marie et qui font l'objet des méditations de la troisième partie. Le volume se termine par une série de textes de l'Écriture et des Pères — texte et traduction, — relatifs aux principales fêtes de la Sainte Vierge.

Le *Mois de Marie pratique*, par l'auteur des *Paillettes d'or*, s'étudie à nous montrer Marie comme modèle de la vie chrétienne. Rien en effet

de plus pratique ; chaque jour nous révèle en cette auguste Vierge une vertu nouvelle qui apparaît en quelqu'une de ses actions ou de ses paroles et que nous prenons la résolution d'imiter. L'ensemble de ces considérations constitue comme un petit traité de doctrine religieuse qui est mise en relief par la vie de la divine Vierge. La lecture quotidienne de la méditation est suivie d'un exemple ayant ordinairement trait à la Sainte Vierge, mais se rapportant invariablement au sujet du jour. Le tout se termine par une *pratique* pieuse qui ressort, autant que possible, de l'ensemble de l'exercice.

Nous nous occupons toujours de Marie en appelant l'attention de nos lecteurs sur les *Heures du pèlerin de Lourdes* : charmant et élégant volume, richement relié et orné à chaque page d'une ravissante enluminure. Ce livre ne contient absolument que l'office propre (messe et heures), de l'apparition de la Vierge immaculée, texte latin et traduction française. Déjà cet office avait été l'objet d'un excellent commentaire publié par M. le chanoine Michel, de Nîmes, mais il n'entrait pas dans le plan de l'auteur de donner en même temps *in extenso* toutes les heures dont l'office se compose. Les *Heures du pèlerin de Lourdes* viennent heureusement compléter les *Élévations pieuses sur l'office de l'Apparition* et les deux beaux petits volumes devront se trouver désormais dans les mains des pèlerins de Lourdes. Le livre des *Heures* s'ouvre par les prières de l'*Itinéraire* et se ferme sur les pratiques accoutumées pour la confession et la sainte communion ; il sort des presses de la société de Saint-Jean l'Évangéliste de Tournai, et il est parfait au double point de vue de la correction et de l'élégance typographique. Au sujet de la traduction française, nous devons ajouter cette remarque spéciale, que les hymnes de l'office sont traduites en vers français, coulants, concis, et dont la rime régulière s'accorde toujours avec le sens.

Une autre édition de ce même livre, beaucoup plus simple, et par conséquent plus à la portée de toutes les bourses, servira à populariser davantage l'office de Notre-Dame de Lourdes ; c'est absolument la même matière ; la différence est toute dans le format, qui est plus petit, et dans l'ornementation des pages, qui fait ici défaut. Le premier est un beau cadeau qu'on se plaira à offrir à un ami ; on se réservera le second pour son usage personnel et quotidien, quitte à le renouveler de temps à autre sans trop exagérer les frais.

Notre-Dame de Lourdes fait aussi le sujet de quelques pièces de poésie que vient d'éditer M. Pierre Lebrun, et l'on y sent palpiter le cœur d'un fervent dévot à Marie immaculée. Mais dans ce livre intitulé : *La Bonne Nouvelle*, il s'y trouve aussi des *Fleurs et des fruits évangéliques*, c'est-à-dire des vers, des stances, des odes à Noël, à la Chananéenne, à Lazare, à l'aveugle de Jéricho, aux disciples d'Emmaüs ; il y a des méditations poétiques pour le rosaire et le chemin de la croix, etc. M. Pierre Lebrun

est un peintre d'histoire ; nous lui souhaitons de manier le pinceau comme il fait vibrer sa lyre. « J'avais déjà goûté votre talent poétique, lui écrit M. le marquis de Ségur, et je puis vous adresser mes félicitations. La plume comme le pinceau à la main vous êtes peintre et poète, et vos poèmes évangéliques sont des tableaux comme vos tableaux sont pour la plupart des hymnes et des cantiques. » Cet éloge autorisé suffit à recommander *la Bonne Nouvelle* de M. Pierre Lebrun.

35 et 36. — Modèles. — Nos modèles, ce sont les saints, mais il en est qui sont bien peu connus, parmi lesquels les disciples des apôtres nommés dans les Actes et les Épîtres. Mgr Gaume a voulu les tirer d'un injuste oubli, et, après nous avoir fait connaître les saints personnages de l'Évangile, il consacra ses dernières années à nous faire mieux admirer et imiter ceux qui avaient été les compagnons des Apôtres, ainsi que les saintes femmes qui les aidèrent dans leur apostolat ou chez qui ils établirent des églises domestiques ; ils avaient été à la peine en combattant le paganisme ; il convenait bien qu'ils fussent à l'honneur. Citons saint Étienne, Gamaliel, Ananie, Agabus, Tite, Sylas, Apollon, Évodie, Xémas, Philémon et Onésime, Hermas, saint Léon, saint Clément, etc. Nous n'avons pas à insister sur la méthode et le mérite littéraire de l'auteur. Mgr Gaume a fait ses preuves ; il a combattu le bon combat et a bien mérité de l'Église. Les services qu'il a rendus à notre société sont loin d'être oubliés, et la diffusion toujours croissante de ses œuvres les perpétuera pour la sanctification des âmes.

Un autre modèle, celui-ci plus récent, c'est cette princesse Marie-Immaculée de Bourbon dont Mme de Gentelles nous raconte l'édifiante vie. L'auteur nous l'offre comme un modèle d'outre-tombe. Il est des âmes saintes qui sont surtout apôtres quand elles ont quitté la terre. Elle le comprit quand, il y a quelques années, elle lut dans une pieuse publication le récit des derniers moments de la comtesse de Bardi. « Elle comprit alors que la mission de cette pieuse princesse n'était pas achevée, bien que Dieu l'ait appelée à la récompense, et que ses exemples pouvaient être une très éloquente prédication pour les jeunes filles de notre époque. » Ce récit d'une existence si chrétienne est fait d'un style simple, facile ; l'auteur se borne à raconter, sans réflexions, sans commentaires, mais on sent son âme vibrer à chaque mot et l'on se trouve, presque à son insu, partager pour la noble et sainte princesse ses sentiments de sympathie et d'admiration. F. Chapot.

POÉSIE

1. *Au Bois joli*, par Gabriel Vicaire. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 200 p., 3 fr. — 2. *Paysages de France et d'Italie*, par Pierre de Nolhac. Paris, Lemerre, 1894, in-8 de 150 p., 3 fr. 50. — 3. *Chants du paysan*, par Paul Déroulède. Paris, Calmann

Lévy, 1894, in-18 de 110 p., 1 fr. — 4. *Mes Paradis*, par JEAN RICHEPIN. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1894, in-12 de 379 p., 3 fr. 50. — 5. *Dans les limbes*, par PAUL VERLAINE. Paris, Vanier, 1894, in-12 de 45 p., 3 fr. — 6. *Au fil de la plume*, par PIERRE GRIVEAUD. Paris, Grasilier, 1894, in-12 de 200 p., 3 fr. 50. — 7. *Jardin d'automne*, par ANDRÉ THEURIET. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 153 p., 3 fr. — 8. *Mythes et poèmes*, par ANDRÉ BELLESSORT. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 198 p., 3 fr. — 9. *Poèmes à travers l'infini*, par MARC BONNEFOY. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 158 p., 3 fr. — 10. *La Vie mystique*, par ÉDOUARD SCHURÉ. Paris, Perrin, 1894, in-12 de 223 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Inattentions et sollicitudes*, du poète FRANC-NOHAIN. Paris, Vanier, 1894, in-12 de 80 p., 2 fr. — 12. *Drames*, par ÉLIE CABROL. Paris, Jouaust, 1894, in-12 de 336 p., 6 fr. — 13. *Sonnets et sornettes*, par ALBERT SEMIANE. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 139 p., 3 fr. — 14. *Sur le chemin du doute*, par l'abbé HAUTEFEUILLE. Paris, Perrin, 1894, in-12 de 220 p., 3 fr. 50. — 15. *A Ninon*, par FRANÇOIS TRESSERRE. Paris, Ollendorf, 1894, in-8 de 45 p. — 16. *Fumerolles*, par ROBERT DE SOUZA. Paris, Librairie de l'art indépendant, 1894, in-8 de 170 p. — 17. *L'Éternelle Chanson*, par JULES ARNULF. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de IV-166 p., 3 fr. — 18. *Pauca paucis*, par CLAIR TISSEUR. Lyon, Bernoux et Cumin, 1894, in-8 de 380 p. — 19. *Réveil d'honneur*, par PAUL PIONIS. Paris, Fischbacher, 1894, in-18 de III-25 p., 1 fr. 50. — 20. *Les Houles*, par ÉDOUARD BEAUFILS. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 212 p., 3 fr. — 21. *Les Conquêtes de Boudiné*, par GUSTAVE FORTIN. Paris, Grasilier, 1894, in-12 de 94 p., 2 fr. — 22. *Les Fables de l'école et de la jeunesse*, par FRÉDÉRIC BATAILLE, préf. de M. Gréard. Paris, Paul Dupont, 1894, in-12 de VIII-180 p., 1 fr. 80. — 23. *Joies errantes*, par MARIE KRYSINSKA. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de VIII-135 p., 4 fr. — 24. *La Sœur de Duguesclin*, par ÉMILE EUDE. Paris, Retaux, 1894, in-12 de 36 p., 0 fr. 50. — 25. *La Morale par la nature*, par DEGRÉ. Paris, Lamulle et Poisson, 1893, in-8 de 438 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Derniers Jours du Taciturne*, par ROGER DE GOEIJ. Bruxelles, Lebaigue, 1893, in-8 de 70 p., 2 fr. 50.

1. — Qui dit Gabriel Vicaire dit verve, couleur, gaieté, entrain, charme, fraîcheur, goût de la nature, saveur du terroir. Il n'y a chez lui rien de compassé, de reçu, d'ennuyeux, mais une note toute personnelle, et une inspiration puisée aux sources mêmes de la vie campagnarde et populaire :

Le forestier du bois joli
Pense toujours à sa mignonne.
Que le bois verdisse ou fleuronne,
Il a toujours le cœur empli.

C'est tout « nature, » franchise et simplicité dans l'art. Conclure de là que le poète de *Au Bois joli* n'ait rien à se reprocher serait aller un peu loin. Il est léger de touche, mais de combien d'autres manières n'est-il pas léger? Ou plutôt et plus exactement : où n'est-il pas léger? Légèrement railleur, légèrement sceptique, légèrement viveur, légèrement philosophe, son vers est instinctivement porté à la gauloiserie, il excelle à la peinture des gamineries de tout genre, voire même et parfois des polissonneries, et le respect de la morale ne l'inquiète pas beaucoup. Rien ne lui plait tant que les gens attrapés et roulés. Et pourtant quel fond excellent chez cet homme si gai et si ouvert !

Depuis l'heure divine où j'adorai les roses,
Le sommeil de mon cœur s'est à peine éveillé;
Je suis resté l'enfant toujours émerveillé
Qui croit à la bonté des hommes et des choses.

J'ai gardé la fraîcheur de mes yeux de vingt ans,
Mon âme aux quatre vents ne s'est pas défleurie.
Je sais tous les sentiers du pays de féerie,
Je suis le pèlerin de l'éternel printemps.

Ballades, contes de fées, contes d'amour, rondes et chansons, refrains joyeux et guillerets, avec toujours la pointe de philosophie d'un esprit supérieur, tel est le fond de ce volume. Mais, ô charmant poète, qui donc pourrait vous donner parfois un peu plus de gravité?

2. — *Paysages de France et d'Italie* a été couronné par l'Académie, et quelque prévenus que soient contre ses jugements les poètes que la docte assemblée n'a point distingués, on peut assurer, au moins pour cette fois, qu'elle ne s'est point trompée. M. de Nolhac est nourri de la fleur des classiques. Son œuvre est pleine de souvenirs de l'antiquité et de la Renaissance ; mais si les noms, les chefs-d'œuvre, les pays de la Grèce et de l'Italie reviennent sans cesse sous sa plume, on sent bien que ce n'est jamais par pédanterie. Il a le goût des beautés de ces siècles disparus dans la gloire, et c'est parce qu'il est plein de son sujet, qu'il les évoque à chaque page. Plus d'une strophe rappelle ainsi André Chénier, Leconte de Lisle, de Hérédia. Ainsi, le sonnet intitulé *Exode :*

Dans la nuit bleue où vont les étoiles tranquilles,
Loin des bords cultivés du fleuve aux bonnes eaux,
Evitant les cités et les champs de roseaux,
Les Hébreux sont entrés aux sables infertiles.

Fuyant l'œuvre maudite et les travaux serviles,
Ne songeant qu'au bâton qui leur brisait les os,
Ils sont dans le désert comme des vermisseaux;
L'Homme aux rayons sait seul où vont leurs longues files.

Sans halte et sans sommeil, ils marchent vers la mer.
Le tombeau de Khéops, qui vit leur temps amer,
S'efface derrière eux dans l'Égypte profonde ;

Et de partout les sphinx regardent, anxieux,
Emportant avec lui l'énigme du vieux monde,
Le peuple d'Iahvé fuir sous les vastes cieux.

Mais il ne s'en tient pas à l'antiquité, et les vers où il chante son pays natal, l'*Auvergne*, n'ont pas moins de charme, d'ampleur, de distinction. C'est avec une grâce émue qu'il peint sa campagne, les ruisseaux, les sentiers des bois, où il rêve, médite, lit, compose :

Et ses horizons faits pour le repos des yeux....

M. de Nolhac est un croyant. A défaut de toute autre, la très belle pièce *Ad mortem*, qui serait à citer en entier, en ferait foi. Dans une seconde, nous lisons :

Une heure devant Dieu vaut mieux que le génie...
C'est à genoux que l'on est grand.

Les *Essais métriques,* où il fait suivre des rimes féminines ne rimant pas entre elles, à moins qu'il ne supprime totalement les assonances, nous paraissent moins heureux, malgré tout leur mérite.

3. — Ah ! le bon petit livre que ces *Chants du paysan* de Paul Déroulède ! Comme il vous repose du compliqué, de l'alambiqué, du recherché, du clinquant, du faux, du prétentieux, du pédantisme de cette « fin de siècle ! » Quel bon air on y respire ! Et comme c'est chaud, vivifiant, grand par la simplicité, émouvant par la vérité et la franchise. Vraiment, cet homme a pu rencontrer des adversaires dans le tourbillon malpropre de la politique ; il n'est pas possible qu'il se soit fait des ennemis. S'il en était autrement, ce serait tout à leur déshonneur. Trop de loyauté, de générosité, d'oubli du mal et des injures, et trop de véritable élévation marquent ce beau caractère et cette âme chrétienne en dépit de tout. Mais voici que ses adversaires politiques d'une part, les indifférents qui le taxent de « don quichottisme » de l'autre, et toute la bande des ciseleurs, rapiéceurs et méticuleux de l'art pour l'art, ou plutôt du métier pour le métier, vont m'accuser de faire de la politique ou, tout au moins, d'avoir été payé par M. Déroulède ! Courant un tel danger, il faut donc que j'exhume à tout prix quelques critiques nécessaires. M. Déroulède est-il le psychologue du tréfonds, le fouilleur, le pionnier des états d'âme rarissimes ? Non ! Il voit simplement les sentiments simples et les exprime tels quels. Il goûte la nature naturellement et la peint de même. Est-il l'artiste du fin du fin ? Pas davantage. Il a le sentiment du beau instinctif et s'en contente. Ses rimes ne sont pas toujours opulentes et son vers, qui jaillit spontané, n'est pas régulièrement remis vingt fois sur le métier. Témoin, celui-ci :

> Mais, disent-ils, il a l'âme avare et vilaine.

Ilalâmavarévi. On dirait d'un nom malgache ! Mais c'est tellement rare, que j'ai presque honte d'avoir cédé à la méchanceté de cette méchante critique, et j'ai hâte de faire une autre citation. Et que pourrais-je mieux choisir que le *Credo* qui termine le petit volume par un acte de foi :

> Je crois en Dieu. Le siècle est mauvais, l'heure est trouble;
> Un souffle de blasphème égare les esprits;
> L'honneur contre l'argent se joue à quitte ou double ;
> Le mal est sans danger et l'homme est sans mépris.
>
> Je crois en Dieu. La mode est d'insulter le prêtre.
> Bien imprudent qui fait le signe de la croix!
> Quiconque est un chrétien est bien près d'être un traître.
> Des devoirs, nul n'en veut, nous n'avons que des droits.
>
> Je crois en Dieu. Qu'importe à ma prière ardente
> Des criminels joyeux le triomphe apparent?
> Ce cercle de dégoût n'est pas l'enfer du Dante,
> Mon cœur n'a pas perdu l'espérance en entrant.

Je crois en Dieu. La France attristée, abattue,
Laisse opprimer son âme et forcer son aveu ;
La grande Nation dort d'un sommeil qui tue.
Mais l'heure du sursaut viendra. Je crois en Dieu.

Que d'autres pièces nous voudrions citer, où le poète laisse éclater tout son amour vibrant de la patrie, du sol, des bois, des fleuves, des monts, du ciel de la France. Il connaît, il goûte, il savoure la campagne. Il apprécie la pluie qui féconde les champs ; il sait le moment propice aux semailles ; il dit ce qui convient aux grains à jeter dans les sillons ; il chante les paysans et leurs travaux :

Les blés, les puissants blés ondulent sous le vent....
Car il est bien son œuvre et son fait et sa chose
Ce grain de blé ; c'est bien son bras qui l'a produit.

Moissons, *Machine à battre*, *le Sentier*, *les Accordailles*, *Défrichement*, *Vigne*, *Paysan*, etc., et *l'Écolier*, où il s'élève contre l'école sans Dieu : tout serait à citer.

4. — Le poète des *Blasphèmes* s'est amendé. C'est lui qui nous l'apprend. « Alors (il y a dix ans), une terrible fièvre d'orgueil me brûlait et j'étais comme saoul du vin de ma pensée. » Mais c'est bien fini. La réflexion est arrivée. Il a renoncé à ses violences et à ses exagérations. « Je me sentis devenir tolérant. » Ainsi, le poète des *Blasphèmes* va pousser la condescendance jusqu'à nous permettre de croire en paix, et c'est un homme tout nouveau, regrettant les grossièretés passées, qui désire se montrer à nous. Quelle grâce et quelle faveur ! Aussi bien, la raison de ce changement n'est-elle pas toute simple : « A savoir que *les Blasphèmes* furent écrits de vingt à trente ans, et *Mes Paradis*, de trente à quarante, voire un peu au delà. » Nous allons avoir affaire à un homme posé et grave. Et, tout de suite, il nous donne une idée de son genre nouveau. Ce qu'il affectionne tout particulièrement, c'est la saoulerie. Le verbe se saouler est ici conjugué dans toute sa plénitude : « Je me saoule, tu te saoules, il cuve son vin, nous cuvons notre vin, vous vous saoulez, ils se saoulent. Ainsi soit-il. » Le vin, il le faut :

Vieux, rare, et que son prix *su* rend plus délectable.

Et combien d'autres termes, et d'autres crudités que le lecteur ne nous pardonnerait pas de reproduire !

Quant à sa philosophie, elle est simple et un mot la résume : « Jouir. » Il a soin, d'ailleurs, de nous donner toute une série de préceptes pour la mettre en pratique, notamment sur le cuvage du vin, ci-dessus indiqué. Mais pour jouir, il faut avoir. — Fais tout pour arriver à tes fins. L'orgueil qui domine est essentiel à ces hautes visées.

Tout cela « épate le bourgeois, » tout comme les formes extraordinaires que le poète cherche à donner à sa pensée :

Ça que je vous offre est si
Peu de chose.

Et les mots étranges, et les rimes milliardaires, et les aphorismes de ce genre :

L'acte en soi n'est rien.

Et les insultes à la vérité, comme cette pièce où il déclare que le bien vient de Judas et le mal de Jésus-Christ! Pour quelqu'un qui a renoncé aux blasphèmes, ce n'est pas mal! Et les expressions inusitées, inconnues, qui exigent des recherches, souvent infructueuses, et les fanfaronnades, et les entorses au bon sens et à toute dignité, telle cette *Ballade des sales vieux,* « miteux, roupieux, chassieux, » etc.

Et dire que M. Richepin a tout à coup des grâces, des délicatesses, des tendresses et des révoltes de justice de premier ordre, comme dans cette *Ballade du bon pain*, cette apostrophe au mauvais riche :

Pain noir!.... Va donc, trop bien peigné!
Noir? mais mon travail l'illumine.
Le bon pain, c'est le pain gagné....
. . . . . .
Le sang que les gueux ont saigné,
Ton pain le sent. Je l'abomine.
Le bon pain, c'est le pain gagné.

Pourquoi M. Richepin, capable de si bien faire, n'est-il pas resté sur ce terrain?

5. — « Ce livre, dit M. Paul Verlaine, dans la courte préface qui précède *Dans les limbes*, ce livre est le dernier d'une série qui a assez duré pour le calme même de l'auteur, pour sa conscience littéraire et l'autre aussi. On remarquera toutefois que le ton de : *Dans les limbes*, est moins, beaucoup moins vif que celui des *Chansons*, des *Odes* et des *Élégies*. C'est bien l'apaisement du soir. » Toujours est-il que cet apaisement du soir, s'il est réel, s'est produit à l'hôpital Broussais d'où le poète malheureux a daté son volume. Pourquoi ce titre : *Dans les limbes ?* Les vers suivants en donnent à peu près l'explication :

Ah! limbes où non baptisés
Du platonisme patient
Vont pitoyablement criant
Et pleurant, mes désirs brisés.

M. Verlaine, qu'il raconte les misères de l'hôpital ou les visites de son amie, a toujours le culte de la forme, mais d'une forme qu'il s'est un peu faite lui-même sur mesure et que, heureusement pour lui, quelques douzaines de poètes ou rimeurs de la jeune école passent leur temps à admirer, souvent sans comprendre. Quand je dis qu'il respecte religieusement cette forme, j'entends par là les assonances, consonances, dissonances, cadences et autres éléments du rythme, mais point du

tout les expressions, qui sont souvent d'un réalisme sans pareil. Quant aux césures, alternances des rimes féminines et masculines, et autres règles du même genre, M. Verlaine ne se gêne guère avec elles.

6. — *Au fil de la plume* est précédé d'un dialogue sur la poésie, où l'auteur rompt plusieurs lances en l'honneur des classiques et de quelques simili-classiques, comme Musset, pour le plus grand dommage des outranciers de la description, des adorateurs de la rime et des inventeurs d'une terminologie aussi neuve que recherchée. Pour un peu, je trouverais même — et Dieu sait si j'ai l'habitude de défendre Victor Hugo — qu'il rapetisse trop le géant d'hier, tandis qu'il trouve à Boileau des charmes et une séduction que je lui soupçonnais à peine. Et comment ne pas reconnaître, d'autre part, que quelques-uns des meilleurs parmi les modernes ont apporté des qualités nouvelles à l'art du vers, spécialement à la poésie lyrique? Mais laissons la préface et la théorie. S'il est vrai que l'indignation peut faire le poète, M. Griveaud est réellement poète. Certes, il n'y va guère de main morte, dans ses satires, et la vigueur du vers n'y a d'égale que la vigueur de la pensée. C'est nerveux, c'est expressif et c'est cinglant. Lisez ces vers à l'adresse du sycophante du journalisme :

Ton loyer va de pair avec ton infamie,
Tarifé, selon les ragoûts,
La ligne inepte un sou, trois sous la ligne impie,
La ligne ordurière cinq sous.
Tu fais argent de tout, du fumier de tes livres,
Des goûts immondes des vauriens,
Et souillant sans merci la France, tu la livres
Mourante aux rictus prussiens.
Que t'importe sa gloire, à toi, rastaquouère,
Soudard d'une feuille sans nom?
Ton Sully, c'est Wilson, ton Bayard Labordère,
Ne nommons pas ton Lamoignon.

Voilà qui rappelle vraiment les *Iambes* de Barbier. Ailleurs, dans une ode à Lamartine, on retrouve, par contre, quelque chose du vers, de l'harmonie, de l'élévation, de la souplesse innée du chantre d'Elvire. Mais pourquoi le poète, chez qui l'on rencontre plus d'une réminiscence heureuse de Musset, s'est-il imaginé de nous servir un pastiche de *Dupont et Durand*, dans *Potdvin et Briscou?* N'aurait-il pas mieux fait de s'en tenir à sa verve personnelle, très suffisante pour marquer sa place? Cette verve, elle reparaît, pleine d'aisance, de fraîcheur, de gaieté, dans les *Chansons*, et d'esprit dans les épigrammes. Tout est gratuit aujourd'hui :

Et gratuit sera l'impôt
Bientôt

Et ce petit trait railleur :

Qu'est-ce donc? Rien, Floquet par terre.
Ne te plains pas, infortuné,
Car *à ton âge Robespierre*
Était déjà guillotiné.

Est-ce à dire que tout soit excellent dans *Au fil de la plume?* Certes non, et il semble bien, comme le titre le dit, que certaines pièces aient été écrites *currente calamo*. L'auteur aurait pu se montrer plus sévère pour lui-même. Plusieurs expressions, souvent un peu crues, reviennent trop souvent. Mais que M. Griveaud se surveille davantage, et le travail, joint à ses dons naturels et à son inspiration toute chrétienne, en feront un vrai poète.

7. — Ainsi qu'une nourrice antique,
Dans un beau rêve, traversé
De poésie et de musique,
La grande forêt m'a bercé.

Et qui donc mieux que ce charmant poète — poète alors même qu'il écrit en prose, — M. Theuriet, pourrait se flatter d'avoir été bercé par la grande forêt? Ses vers sont pleins de parfums, de senteurs des bois et des fleurs de sa chère Savoie. Ses pièces sont des évocations des paysages et des campagnes alpestres. On y sent le souffle des montagnes et le bercement de la fraîche nature. Tous les ruisseaux, tous les oiseaux y chantent. Toutes les saisons y passent avec leur charme de gaieté, de vie, de tristesse ou de mélancolie. Et les souvenirs qui s'y attachent pour l'auteur ajoutent encore à la vie de ces descriptions une douceur particulière. C'est en lisant de tels vers qu'on sent le néant des peintures faites « de chic. » Mais ici, mieux vaut citer que définir :

Dans les nuages d'or sertis
Le soleil descend vers la plaine.
Les troupeaux quittent les pâtis
Tout parfumés de marjolaine.

Brebis allaitant leurs petits
Et chèvres à mamelle pleine;
La bergère, à pas ralentis,
Les suit tout en filant sa laine.

Le sentier longe un taillis clair
Où, légers, frissonnent dans l'air
Le bouleau, le tremble et l'érable;

Et là-bas, parmi les brouillards
Qui fument aux pieds des foyards,
Pointent les toits bruns de l'étable.

C'est un peu mièvre, disent ceux qui voudraient des coups de grosse caisse pour peindre de jolis paysages reposants. Cette mièvrerie, si elle existe, n'est pas pour nous déplaire. Nous reprocherions plutôt au poète quelques notes légèrement épicuriennes et quelques vers négligés :

Plongeons-nous-y comme dans l'onde.

Ce « plongeons-nous-y » n'a rien de poétique. Mais quand à la couleur s'unissent l'harmonie et le sentiment — et c'est fréquent — on ne saurait goûter de plus doux vers.

8. — M. André Bellessort — un nom prédestiné pour la poésie de haut vol — est un « être complexe, » comme il se définit lui-même. Complexe, parce qu'il éprouve le besoin d'un idéal, d'un au delà, et que la foi lui faisant défaut, il ne voit ni l'un ni l'autre :

Il n'est qu'un cri d'amour qui soulève le monde.
Mais de quels cieux profonds, sous quelle aube féconde,
Ce cri, ce noble cri jaillira-t-il en moi ?

Il sent :

Qu'aucune œuvre n'éclôt sans une âme virile
Poussée aux larges mers par les vents de la foi.

Mais cette croyance même lui manque, et il a le courage de dire, à propos d'une jeune fille qu'il aimait :

Sa mort n'a pas laissé, tant elle fut subite,
L'ombre d'un prêtre entre elle et moi.

Sa conclusion est enfin des plus tristes. Elle se borne à recommander de prendre tout ce qu'on peut de meilleur en amour.... sans y croire beaucoup. Il nous représente d'ailleurs les dieux s'évanouissant au cri du Golgotha, pendant qu'Apollon, Athéna et surtout Vénus maudissent le Christ et l'accusent, en termes parfois assez crus, de faire le malheur de l'humanité. — M. Bellessort connaît le métier. Ses vers sont bien frappés, ses rimes riches sans nuire à la pensée, et il goûte et comprend l'art. Il blâme les « ouvriers amoureux de la phrase, plus fous que des enfants, » et regrette l'abandon

Des larges sentiments et des simples beautés....
Une âme enfin qui parle encore aux autres âmes.

Pourquoi faut-il qu'il n'ait pas découvert la source où se trouvent les aspirations vraies et le seul idéal ?

9. — Les vieilles divinités sont mortes :

O temps évanouis, propices au mystère,
Où tremblaient devant nous les peuples éperdus !
Ils sont passés les jours où le Ciel et la Terre
Étaient étroitement mêlés et confondus;
Où dans le vent qui pleure à travers la ramure,
Où dans la fleur qui s'ouvre et le bois qui murmure,
Dans le ruisseau qui chante au fond des vallons verts,
Dans les airs, dans les eaux, dans toute la nature,
L'homme adorait les dieux sous des aspects divers.

Ces beaux et bons vers sont de M. Marc Bonnefoy, et tout son poème — si je puis ainsi m'exprimer — est de la même valeur. C'est une large harmonie, où le charme et la couleur du style triomphent de la lon-

gueur des dissertations philosophiques. Car nous sommes en pleine philosophie, cosmogonie et théologie. Les idées sont grandes et généreuses, et le Dieu de M. Bonnefoy est un Dieu de charité et d'amour, le Dieu de l'Évangile, à cela près — ce qui nous défrise absolument — que le poète nie toute révélation. *Les Poèmes à travers l'infini* n'ont même pas été composés dans un autre but que cette négation. Jésus-Christ nous apparaît, et l'auteur nous dépeint sa « pauvre âme » envahie d'angoisse et de tristesse, plus encore que sur le Golgotha, « lorsqu'il doutait des cieux, » car aujourd'hui, « il pleure d'impuissance, » considérant l'inanité de son œuvre. La foule des croyants de tous les siècles se réclame de ses promesses, se plaint, et Jésus leur répond :

Ayez pitié de moi : mon royaume est fermé.

Il faut avouer que ce n'est pas consolant pour les infortunés qui, d'ailleurs, n'ont pas l'air de garder rancune à celui qui les aurait trompés, car ils répondent sans se troubler :

Frères, ayons pitié de notre Dieu qui pleure.

Et c'est ainsi que passent devant lui tous les morts qui ressuscitent tout exprès pour se plaindre de n'être pas ressuscités. Mais aussi qu'ont-ils fait? Les moines? Ils n'ont pas compris l'Évangile, puisqu'ils l'ont conçu d'autre façon que M. Bonnefoy. Il faut voir comme Jésus leur reproche leurs pénitences et leur pauvreté? Est-ce qu'une religion d'amour leur demandait ces austérités ? Puis voici Godefroy de Bouillon :

Monté sur mon cheval, la main sur mon épée,
Depuis mille ans je frappe à la porte des cieux....

Il doit être quelque peu fatigué, ce qui explique sa mauvaise humeur. Puis ce sont les croisés, puis Innocent III, puis les inquisiteurs — tous dans le même panier — et ces derniers fournissent à M. Bonnefoy l'occasion d'une mercuriale à l'adresse des prêtres. Heureusement, le poète est là pour consoler Jésus-Christ de la perte de sa religion :

Ah! ne pleure donc pas de n'être plus qu'un homme!
N'appelle pas ingrat ce peuple qui te nomme
Mon père, après t'avoir deux mille ans adoré....

N'importe! Dieu n'est pas Dieu. Il faut donc chercher la divinité, ce qui nous procure l'avantage de faire un petit voyage dans les étoiles, sous la direction de Newton, qui connaît les voies et moyens. Une de nos plus grandes surprises sera d'apprendre, de la bouche même d'un « Martien, » que Victor Hugo n'est pas connu à Mars!

On ne le connaît pas au seuil de l'infini!

C'est inimaginable! Et nous n'avons plus qu'à attendre de la science la découverte du vrai Dieu. Il coulera de l'eau sous le pont.

10. — *La Vie mystique*, oh! oui, mystique, et pas pour un peu. Nous

voici en plein transformisme, en plein panthéisme, obligés de nous confondre « dans l'Océan de l'Être. » L'auteur se souvient d'ailleurs très exactement des vies qu'il a vécues. Ainsi, il a été brahmane, puis compagnon d'Orphée — pas Orphée lui-même, puis Celte. Et, chaque fois, il est mort parce qu'il était trop précoce à chercher l'au delà. Heureusement, il est « rené, » il y a quelques années, ce qui nous a valu *la Vie mystique*. Et je parierais encore qu'il en mourra un jour ou l'autre. Du reste, non seulement il a vécu à différentes époques, ce qui est toujours un avantage précieux — on sait combien les voyages vous forment — mais, en outre, il est double. Il a notamment deux âmes, une inférieure et une supérieure, et c'est cette dernière qu'il va nous exposer :

Je vis un spectre à moi venir
Et ce spectre, c'était moi-même....
Effrayant double de moi-même.

Ce doit être, en effet, très gênant, alors surtout que ce spectre, qui est *lui*, *lui* est si supérieur qu'il se voit, *lui* de *lui*, à jamais séparé, coupé en deux! Néfaste situation! Mais ce n'est pas lui seulement qui est double; la femme qu'il aime lui joue également ce mauvais tour : et quand je dis double, c'est multiple que je devrais dire :

Qui donc es-tu ? Je vois en toi beaucoup de femmes
Qui se disputent mon amour ;
Je me perds dans le nombre et la forme des âmes
Qui te possèdent tour à tour.

Quel peu de chance! C'est probablement le désarroi où le jette pareille aventure qui lui fait si souvent manquer la césure :

Les dards aigus traver | sent mon âme jalouse.

Et, d'ailleurs, pourquoi cette jalousie, puisqu'il a plusieurs femmes en une ? Est-ce qu'il peut surveiller tout ce monde à la fois, et si la troisième ou la quatrième le trompe, est-ce que la première et la seconde ne lui sont pas fidèles ? L'ennui, c'est que Florence se change sans avertir en Mélidonis, et Mélidonis en etc. :

Je ne suis plus Mélidonis
Je deviens *Liéta*
De ce nom souviens-toi.

Heureux encore qu'elle ne se métamorphose pas en gendarme, comme parfois les vers de son poète en prose. Toujours est-il que nous n'arriverons pas facilement à la vérité, et qu'il faudra bien des siècles pour que l'âme n° 1 se confonde décidément dans l'âme n° 2.

Ces critiques faites, il serait injuste de ne pas reconnaître à M. Schuré les vrais dons du poète. Il a de fort belles pièces, et même alors qu'il nous donne des étourdissements par ses théories, on est charmé par la musique de ses vers, qui ne sont pas d'un débutant.

11. — Pour ce qui est de se gausser de son public, on peut affirmer que le poète des *Inattentions et sollicitudes* s'en gausse, et dans les grandes largeurs, comme dit l'autre. Ce ne sont pas des vers, puisqu'il ne s'y trouve ni rimes, ni césures, ni quoi que ce soit de reçu en versification, et pourtant ce sont des vers par l'harmonie et la cadence. Citons, cela vaudra mieux, car c'est chose indéfinissable :

J'ai connu dans mon enfance un vieux lapidaire
Qui avait fait emplette de trois ou quatre dromadaires,

A l'encan, ou dans quelque liquidation,
Ce qui alors simplifierait beaucoup la question.

Il faut d'ailleurs, aimable lecteur, que je le confesse,
Ce n'étaient pas des dromadaires de la grosse espèce.

Mais ce n'étaient pas des petits dromadaires non plus :
Ils étaient de la bonne moyenne, et même un peu plus.

Malheureusement, le lapidaire dut les mettre dans sa commode.
Les logements, à Paris, sont si peu commodes.

Et alors les pauvres dromadaires
Sont tous morts parce qu'ils manquaient d'air.

Et c'est ainsi durant vingt pièces. On est vite pris d'un fou rire. Pourquoi faut-il que ce petit opuscule contienne des pièces aussi peu convenables que sceptiques?

12. — Deux *Drames* en vers, voilà qui nous change. C'est si vieux, en effet, que c'est nouveau. Le titre seul de l'un d'eux vous apporte un frisson romantique : *Le Secret de la Mort*. Gare aux fantômes ! Et il y en a. Du reste, l'auteur a pris pour devise cette parole de Gœthe :

N'écris rien sans y mettre un grain de folie.

L'action se passe au XVIIIe siècle. Le rideau se lève sur un cimetière, la nuit, nuit profonde. Brrr ! Pourquoi ? Voici : Ulric, qui vient d'être enterré, avait juré à son ami Tolmaï, s'il mourait le premier, de répondre à son appel, du fond de la tombe et de l'au delà. Cela ne va pas sans difficultés, comme on comprend. Mais Tolmaï insiste tant et il tonne si fort, et les ténèbres sont si noires qu'il est impossible à Ulric de se refuser décemment à sortir de son cercueil. Il sort ! Et, tout de suite, sans plus tarder, il veut absolument aller embrasser sa mère et sa fiancée, ce qui n'a rien de banal quand on a vécu six mois dans l'autre monde. Mais vous pensez bien que les choses ne vont pas se passer si facilement et que Madame la Mort n'entend pas ainsi qu'on se moque d'elle. Aussi bien, apparaît-elle à son tour, sous la forme d'un spectre menaçant qui poursuivra Ulric partout, à table, dans la maison de sa mère comme auprès de sa fiancée. N'importe ! le mariage aura lieu. D'ailleurs Tolmaï est seul à voir le spectre — et nous assistons à la cérémonie. Mais au bal, le fantôme finit par être trop sans-gêne. Exaspéré, Tolmaï s'élance sur lui, l'épée au clair. Il frappe, mais comme les apparitions manquent

généralement de consistance, l'arme s'abat sur Elsbeth, la jeune mariée, qui tombe et meurt ! Ce n'était vraiment pas la peine à l'autre de sortir de son suaire. Mais à ce moment le décor change, et nous nous retrouvons au cimetière, où Tolmaï, toujours étendu sur la tombe d'Ulric, pâle, défiguré, nous laisse comprendre que.... tout ce que nous venons de voir n'était que son propre rêve, rêve d'une imagination exaltée. — Le second drame, *Bianca Capello*, est, au contraire, très réel, car on s'y tue et on s'y empoisonne selon toutes les règles de l'art. La scène se passe à Venise et à Florence. — Dans l'un comme dans l'autre, il convient de reconnaître à l'auteur de vraies qualités dramatiques. L'action marche, plusieurs scènes sont vraiment impressionnantes, et les vers dans *le Secret de la Mort* — *Bianca Capello* est en prose — ont de l'allure, de la vigueur, de la couleur et de l'éclat.

13. — Le volume de M. Albert Sémiane s'ouvre par une préface de Philippe Gille, où il est dit, entre autres choses flatteuses : « On trouvera un peu de tout, mais de tout choisi, dans *Sonnets et sornettes*, de charmantes idées comme celle qui fait naître le parfum des roses d'un baiser de femme, et les papillons du souffle de l'amour qui les effeuille ; à côté de ces délicates inventions, des chansons franches d'allure, voire des gaillardises, des vers faciles dans des rythmes variés, le dédain de la politique, note précieuse s'il en fut ! Enfin, pour me résumer, votre muse m'a paru une belle fille, élégante de formes, tendre quand il lui plaît, grave quand il lui convient, mêlant à ses joyeux éclats de rire quelques larmes, perles venues de son cœur et dont l'imagination du poète a fait un collier qu'il attache à son cou. » Le poète ajoute d'ailleurs lui-même :

Quelques sonnets, quelques sornettes,
Voilà le but de mes discours ;
S'ils ne semblent pas tous honnêtes,
Ils ont du moins l'heur d'être courts.

Un bref commentaire de ces lignes et de ces vers nous suffira. Oui, l'on trouve de tout dans ce volume, et des gaillardises, comme dit M. Gille, même trop, beaucoup trop de gaillardises, que nous pourrions appeler des inconvenances caractérisées. Tout sceptique qu'on soit ou irréligieux, on peut du moins se respecter et garder le bon ton. L'auteur a surtout procédé par allusions ; il n'en est pas moins coupable. Et il l'est d'autant plus qu'ayant du talent, de l'esprit, de l'allure, de la vie, il pouvait facilement se passer de ces tristes moyens de succès.

14. — *État religieux du monde actuel, ses causes, leur inanité, scepticisme qui en est résulté, efforts qu'on doit faire pour en sortir cependant, importance de la question religieuse, commencement du voyage pour le pèlerin du doute*, etc., etc. Et les titres de chapitres succèdent aux titres de chapitres. Et il ne s'agit pas d'un traité de scolastique ;

mais bel et bien d'un livre de poésie ! Cette simple énumération dit le vice de l'œuvre. Ce n'est point sous cette forme que l'art, qui doit séduire, et non dogmatiser, a le droit de se présenter. Aussi bien, malgré toutes les bonnes intentions de l'auteur, ce volume *Sur le chemin du doute* ne remplira-t-il pas le but qu'il s'était proposé...., parce que — mettons que ce soit par suite de la futilité des esprits — on ne le lira pas. Quand on veut un traité de théologie, on prend un bon ouvrage en prose, et quand on recourt à la poésie, c'est pour son charme. Que ce charme vous amène au bien, c'est parfait ; qu'elle vous le prêche par raisonnements en *us*, ce n'est plus son affaire. Quelques vers, pour achever la démonstration : c'est au Christ que s'adresse le versificateur, en parlant de l'homme :

Si seulement, de fait, te laissant sur la route,
Il avait conservé, parmi son morne doute,
Quelque reste de foi qui toujours te l'émût, (?)
Si peu que ce serait ou pour quoi que ce fût ?

Et l'homme, que fait-il ?

A peine, en effet, oui, si sa vile et laide âme,
Tout entière dès lors à ce vain monde infâme....
Laisse son cœur garder une ombre d'idéal

Rien d'étonnant à ce que le poète lui-même soit surpris de ces phrases et s'écrie :

Mais quel mot, ai-je dit, en mon erreur, moi, vain ?

15. — Je suis encor couvert de vos poussières grises,
Et mes rêves s'en vont vers vous, routes exquises,
Longues routes que je suivis ;
Sous les tièdes soleils, sous les brises nouvelles,
Acacias légers, bercez vos tailles frêles,
Bercez mes souvenirs ravis....

Bastides et villas, qui nouez sur vos hanches
Les écharpes d'argent des campanules blanches,
Et dressez libres, vos toits nus ;

Bois épais, où les chiens, lancés dans la broussaille,
Effarent devant eux le lièvre qui tressaille
Et bondit dans les prés fanés,
Souvenez-vous longtemps, souvenez-vous encore
De l'étranger pensif qu'un long ennui dévore ;
Souvenez-vous, ô blonds genêts.

Ces strophes, tirées du petit volume de M. François Tresserre, donnent une juste idée de son œuvre. Les vers sont faciles, coulants, aimables, doux, tendres, mélancoliques, romantiques, amoureux, souvent même trop amoureux. Il n'est pas de l'école décadente, en ce sens qu'on le comprend toujours sans recourir aux gros lexiques, et que la pensée, exposée avec couleur et harmonie, n'est pas sacrifiée à la rime.

Cueillez la poésie et négligez les rimes,

dit lui-même le poète. Signalons, par contre, quelques vers lâchés et un faux :

Vous vou | dri | ez imiter la fauvette et l'abeille.

Il y a un pied de trop. « Voudriez » serait trop dur en deux syllabes.

16. — *Fumerolles*. Ce mot ne vous dit rien ? Eh bien, voyons le titre des pièces : *Bleutées de nuit*, *Rose-irisé*, *D'or et vert-tendre*, *Azurines et d'or*, *Jaune impérial et pourpre*, *Amarantes*, etc., etc. Vous n'êtes pas plus avancé ? Alors, passons à l'exemple :

Ah ! ne t'épeure, ô ma Plaisance royale !
Ne cherche point ainsi les horizons....
Savoure, savoure donc ta souveraineté,
Sur toutes ces grâces bocagères !

Et laisse-toi jouir du décor de nos âmes !

Là-bas, un fond de mauves rosâtres bruyères
Etale sa face d'étang ridé
Des teintes mourantes du crépuscule
Et d'un passé crépusculaire.

Maintenant vous comprenez : Non? Alors, il faut recourir à la préface, à la *note*, comme dit M. de Souza. Car il a donné une note, parce qu'il est bon que le poète, malgré « un douloureux malaise, » marque « chacun de ses premiers pas — comme chronométriquement — par le déploiement d'une banderole explicative. » C'est une « humiliation, » il est vrai, mais l'artiste « sait ne pouvoir s'en remettre à la passiveté inévitable du lecteur, à la traîtrise des commentateurs de bonne foi. » Il a donc expliqué que les *e* mis en italique sont les *e* féminins et non pas les *e* muets, comme le vulgaire pourrait s'y laisser prendre. Vous voyez d'ici tout le fin du fin de la chose. Vous ne voyez pas ?.... Ni moi non plus.

17. — Le volume de M. Jules Arnulf est dédié à la femme en général. De la sorte, il n'y aura pas de jalousie ; ce qui n'aurait pas manqué de se produire, si l'on en juge par quelques vers du poète. Il ajoute, d'ailleurs, sans doute par modestie :

Peut-être ma doctrine est-elle une hérésie !
Mais je la crois sublime et la suis sans remords.

C'est mon opinion, et je la partage. M. Arnulf assure enfin que la femme a pris le meilleur de lui-même, ce qui explique que tout ne soit pas parfait dans son œuvre. C'est peut-être aussi parce que trop préoccupé de la femme qu'il n'a pas toujours soigné ses vers, dont quelques-uns ont l'air d'être venus assez difficilement, et que la pensée même, comme la forme, paraît souvent indécise. M. Arnulf dit à son amie :

Vois, j'ai bien vite appris à lire
La page blanche de ton cœur.

L'amie aurait pu lui répondre : l'écriture n'était pas difficile : une page blanche ! Dans la pièce suivante, il souhaite un petit orage dans le ménage, rien que pour changer :

Ta toison brune aura l'aspect échevelé
Qu'offre après le cyclone un vaste champ de blé....
Mon ange, tu feras le plus exquis démon.

Mon ange.... à toison échevelée. Ah ! mais non ! Puis, il est si content de voir son ange malade, parce que cela lui donne un petit teint pâle qu'il goûte si fort ! Et après tout, malade, elle ne peut l'être qu'à cause de lui, à force de rêver à lui. Alors ? Du reste, si elle s'en va, lui, il se promènera au bord de l'eau, avec l'espoir d'y retrouver ses yeux, puisqu'un jour ils s'y sont arrêtés. Enfin, si elle l'oublie, qu'arrivera-t-il ? Elle en souffrira, et ce sera tout :

Tu me demanderas pardon,
Car c'est toi qui seras punie.

On a dit que l'amour était de l'égoïsme. Je finirais bien par le croire, si je continuais mon enquête dans la suite du volume. Je ne voudrais pas cependant que ces critiques laissent supposer que rien ne vaut dans *l'Éternelle Chanson*. Il s'y trouve heureusement de bons vers, de nobles et délicates pensées, et le poète n'est pas sans connaître son métier :

Entourons-nous d'enfants, le jour est monotone
Dans les nids dépeuplés.

Et cette strophe de *l'Amour prend des cheveux blancs* :

Oublions donc qu'il a neigé
Sur notre tête ;
Dans notre cœur rien n'est changé,
Si le visage est ravagé
Par la tempête.

18. — *Pauca paucis* est un livre quelque peu lourd, trainard, poncif, vieux jeu, provincial, diraient nos modernes versificateurs de la capitale, impressionnistes, réalistes ou néo-parnassiens. C'est du classique poussiéreux, ajouterait la jeune école. Rien que cette préface — et elle est de taille ! — où l'auteur nous explique qu'il n'aurait pas livré ses chefs-d'œuvre au public, si « l'illustre M. Renouvier » ne l'y avait encouragé, est-ce assez province ! Le poète déclare n'avoir écrit que pour ses compatriotes, pour les Lyonnais, et il ajoute que Lyon n'a aucun public « pour les ouvrages de poésie. » Alors, pourquoi a-t-il publié ? Il renonce, d'ailleurs, à démontrer à ses concitoyens, « à quelqu'un ne le sentant pas, » que la poésie n'est pas la prose et qu'elle a droit de cité. Sévère pour ses compatriotes, M. Tisseur !

Toujours est-il que sa poésie est philosophique, généralement élevée et de la bonne école. C'est parfois un peu nuageux et noyé dans les

abstractions et les généralités. Le poète est sur les montagnes et il s'écrie :

Quel langage dirait cette immobilité,
Ce silence éternel, cette froide lumière,
Cette paix !... comme si la muable matière
Ici participait de la Pérennité !

Les titres des chapitres — car le volume est considérable — donneront, d'ailleurs, une idée de l'esprit de l'œuvre : *Vetera*, *Domestica*, *Ultra cognita*, *Mors*, *Anthologica*, *Sub sole*, *Ad alta*, *Parvuli*, *Varia*, *Nugæ*, *Vetera*, *Sub sole* (deux fois nommé), *Rustica*, etc. Tant de classicisme et de latinisme, voilà qui sent un peu son pédantisme. Mais ce que je reprocherais le plus à l'auteur, c'est son doute répété sur toutes les choses de l'au delà, au milieu d'un excès de mythologie peu réjouissant :

Sages, résignons-nous, dans notre infirmité,
A ne percer jamais de Zeus le voile sombre.

Et ces autres vers, à propos d'un rêve prétendu, où le poète s'est vu au jour du jugement dernier. La balance penche du mauvais côté, et il a la vergogne de donner pour excuse à ses fautes que le bord de sa coupe était enduit de trop de miel :

Il fallait d'un bras fort briser la coupe infâme,

lui dit la Justice immanente. Béatement et.... autrement, il répond :

J'aurais voulu vous voir à ma place, ô Seigneur !

Il est fort regrettable que de telles scories se rencontrent dans un livre d'ailleurs consciencieux, étudié, sincère et artistique.

19. — *Réveil d'honneur* nous donne, en une petite plaquette, un épisode de la guerre de 1870-1871. Le fils d'une paysanne des environs du Mans est sur le point de trahir son pays. Un officier prussien déjà lui a remis le prix de sa lâcheté. Il va partir, mais la vieille paysanne, sa mère, fille d'un brave soldat mort au champ d'honneur, est là. Plutôt que de voir son enfant aller à la trahison, elle se laissera marcher sur le corps, et c'est dans cette intention qu'elle se met au travers de la porte. L'officier prussien n'est pas patient, il menace; une minute encore et il tire. Alors, la mère montre à son fils la croix de l'aïeul, et l'exhorte à tout braver pour sauver l'honneur :

Dresse-toi devant le petit-fils,
Honneur du fier aïeul assassiné jadis !

Le jeune homme recule. Il tombe aux pieds de sa mère, demandant son pardon. L'officier prussien fait feu, et ce sont deux héros de plus qui meurent pour la patrie. Malgré quelques expressions qui semblent trop littéraires pour être placées dans la bouche d'une paysanne, ce drame impressionne et les vers en sont de bonne marque.

20. — *Les Houles*, de M. Édouard Beaufils, nous ramènent en Bretagne, où nous restons d'esprit et de cœur avec le poète, alors même que nous paraissons nous en éloigner. Le titre du volume répond à merveille aux fluctuations de la pensée, aux balancements variés des impressions du poète. Le flux nous apporte un poète qui regrette les vieux usages, la foi antique de son Armorique, les élans de la jeunesse, et le reflux emmène un sceptique qui trouve tout usé, redit, banal. Selon que la vague s'élève ou s'abaisse, il est enthousiaste ou froid. Mais que la mer soit calme ou agitée, c'est toujours la mer; de même, notre poète est toujours poète, artiste, ciseleur amoureux de son métier et recherchant :

Le rythme curieux et la rime choisie.

Mais que d'amour! que d'amour! Et faut-il avoir du temps à perdre pour en consacrer tant aux cheveux blonds, bruns, châtains, noirs, etc., aux lèvres comme ceci et aux nez comme cela! Si, du moins, nous ne tombions pas dans la sensualité. Mais nous y tombons! Et c'est d'autant plus fâcheux qu'il s'agit d'un poète qui n'est point banal et dont l'œuvre a un réel mérite. Les beaux vers abondent, et nous n'aurions que l'embarras du choix. Mais, en dépit de tous les efforts de l'artiste, il me sera toujours difficile d'admettre les vers qui prennent trop de pieds, comme ceux-ci, dont les défauts sont, d'ailleurs, voulus :

Ce siècle tombe en décrépitude
Comme un vieillard idiot qui redevient enfant,
Et le spleen, de jour en jour, s'accroît de l'habitude,
Et d'être vieux, vrai, le cœur se fend.

21. — *Les Conquêtes de Boudiné* sont le récit fort peu moral des mauvaises chances d'un provincial, à la fois sottement naïf et quelque peu tartufe. Le malheureux se fait partout attraper, croyant attraper les autres. Ajoutez à cela quelques notes antichrétiennes, le tout en vers de huit pieds rappelant de loin, par le ton, certaines poésies légères de Musset, et vous aurez une idée de l'œuvre que, d'ailleurs, je ne recommande pas. *Les Homonymies*, qui forment la seconde partie du volume, ne sont pas plus chastes.

22. — M. Frédéric Bataille ne nous est pas inconnu et nous avons eu déjà l'occasion de le présenter à nos lecteurs. Les *Fables de l'école* renferment de bonnes pensées exprimées en bons vers, où les enfants entendront parler leurs amis : les oiseaux, les chiens, les chats, les fleurs. J'entends bien d'ici l'objection : Des fables après La Fontaine? Assurément, c'est une tentative périlleuse; mais les fables de La Fontaine, œuvre de génie, sont-elles toujours propres à donner de grandes idées généreuses aux enfants? Poser la question, c'est y répondre. Les *Fables de l'école* enseignent au contraire aux jeunes lecteurs l'art d'être heu-

reux en étant bon. C'est avec simplicité et bonne humeur, dans une langue accessible à leur intelligence et à leur cœur, que M. Bataille leur donne de bons conseils. Un exemple : Un père explique à son jeune fils le mécanisme d'une montre. Rien ne se fait tout seul, conclut-il. Et l'enfant lui demande :

Alors, le beau soleil qui brille,
La lune au front d'argent, l'étoile du berger
Qui par les soirs d'été scintille,
Les champs, les prés, les bois, les monts, le doux ciel bleu,
Les airs, la terre et l'onde,
C'est fait comme la montre aussi ce vaste monde ?
— Oui, mon enfant, et l'horloger, c'est Dieu !

23. — Est-ce de la prose, est-ce de la poésie que nous donne Mme Krysinska? Mystère. J'inclinerais à croire que, plus habile que M. Jourdain, elle a créé un genre mixte. Lisez, par exemple, le *Poème des couleurs*, dédié à.... la Loïe Fuller — très moderne dédicace :

Gammes ardentes et claires gammes
Aux accents vibrants, aux inflexions d'effroi,
Aux tons plaintifs, aux tons joyeux,
Vous papillotez comme des yeux,
Couleurs, vous êtes le reflet des émois
Qui traversent nos versatiles âmes.

Suis-je vieux jeu? Peut-être. Heureusement, l'auteur vient à mon aide et m'explique : « Notre proposition d'art est celle-ci : atteindre le plus de beauté expressive possible, par le moyen lyrique, subordonnant le cadre aux exigences imprévues de l'image, et rechercher assidûment la surprise de style comme dans la libre prose, avec, de plus, le souci d'un rythme particulier.... » Décidément, je suis vieux jeu !

24. — Voici encore un poème à ajouter à la longue liste de ceux que la mémoire du pieux et féal chevalier Bertrand Duguesclin a déjà inspirés. Cependant, le héros ne paraît pas en personne, dans le drame de M. Émile Eude, lequel est destiné au *Théâtre des demoiselles*. Le principal personnage de la pièce est *la Sœur de Duguesclin*, Julienne, qui, restée seule au château de Pontorson avec son aïeule et ses suivantes, repousse vaillamment une attaque de l'Anglais Felleton. Le drame de M. Émile Eude est intéressant et plein de sentiments élevés, et les vers sont harmonieux. On ne pouvait moins attendre du poète qui consacra de si belles et charmantes poésies à Jeanne d'Arc.

25. — Dans une préface, M. François Coppée qualifie l'ouvrage : *La Morale par la nature* de livre important. Et il l'est, en effet, contenant deux cents fables assez longues, souvent même trop longues. « N'aurais-je gagné qu'une leçon dans un cœur, dit l'auteur, M. Degré, empêché qu'un faux pas dans le chemin de l'honneur et de la vertu, amené sur les lèvres qu'un seul bienveillant sourire, distrait qu'une seule minute l'âme

ennuyée, je bénirais encore mon destin. » Comment dire à un auteur si modeste et animé de si bonnes intentions, qui écrit pour moraliser la jeunesse un grand in-octavo de quatre cent cinquante pages, que ses personnages, ou plutôt les animaux qu'il met en scène, sont parfois bien prolixes, que les conclusions de ses *Fables* sont souvent loin d'être neuves et frappantes, et que faire s'entretenir, par exemple, un curé et un paratonnerre est une idée bien bizarre! Empressons-nous d'ajouter que le volume renferme nombre de vers harmonieux et de jolies descriptions.

26. — Il est bien singulier, le portrait de M. de Goeij, qui ouvre l'ouvrage : *Les Derniers Jours du Taciturne,* et où, le front chargé de rides, il regarde un soleil qui a tout l'air d'un moulin à vent. Elle est plus singulière encore, et même choquante, la préface de l'auteur, dans laquelle il compare à Jésus-Christ son héros, Guillaume de Nassau, le chef des Gueux. Heureusement, le drame vaut mieux que ne le faisait prévoir un tel préambule. Ce drame, c'est le récit de la mort du Taciturne, tué par Balthazar Gérard. La pièce est bien charpentée, le caractère du prince profondément étudié, quoique fort idéalisé. Guillaume est grand par son courage, touchant par son affection pour son fils et pour sa femme. Ces paroles qu'il adresse à cette dernière sont fortes, un peu rudes peut-être :

> La patrie est mon tout! — Toi, tu viens après elle,
> Et tu suis les fureurs de haine universelle
> Comme la douce pluie arrive après l'éclair,
> Comme le calme suit les fureurs de la mer.

Mais il est, ailleurs, des vers qui gagneraient à avoir un pied de plus :

> C'est bien ! non c'est mal ! Il faudra qu'il s'en aille....
> Que Judas...., enfin, que je pense tout autre....

Ailleurs, les vers sont quelque peu torturés et la langue même négligée.

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

Das Apostolische Glaubenbekenntniss. *Seine Geschichte und sein Inhalt*, von Suitbert Bäumer, Benedictiner der Beuroner-Congregation. Mainz, Fr. Kirchheim, 1893, in-8 de vii-240 p. — Prix : 3 fr. 75.

L'ouvrage du R. P. Bäumer sur l'*Apostolicum* est heureusement venu apporter le contingent de la science catholique dans la mêlée des opinions soulevées par les diverses écoles protestantes d'Allemagne et d'Angleterre. Catholiques, nous ne rencontrons aucune difficulté à propos du caractère dogmatique des articles du Symbole, néanmoins, il n'est pas inutile d'étudier les différentes manifestations successives des

articles de foi qui y sont contenues et de pouvoir, à l'occasion, répondre à un argument indirect de la critique, en la suivant sur le terrain de l'histoire des dogmes. Origine et développement du Symbole : ce sont assurément là des questions de haute importance, qui, traitées avec le soin consciencieux et l'exactitude scientifique auxquels le docte auteur est toujours fidèle, ne peuvent manquer d'intéresser le théologien et l'historien. Après avoir exposé le sens du mot « symbole » et jeté un coup d'œil sur la controverse récente qui s'est élevée à propos de son origine, le P. Bäumer nous décrit les formes anciennes du Symbole romain et apostolique, il le suit à l'époque de saint Léon le Grand, d'Augustin, de Rufin, compare ces rédactions à la formule de saint Ambroise, recule ensuite jusqu'à la première moitié du IVe siècle, puis au troisième, puis au second, et enfin, remontant toujours plus haut, arrive par degrés savamment espacés aux temps apostoliques et nous indique les sources premières des divers articles. Nous ne saurions trop louer la logique et la clarté de cette œuvre sérieuse, qui a le mérite de résumer les nombreux travaux inspirés par une controverse à peine calmée en Allemagne, et d'arriver à une solution qui éclaire singulièrement les origines assez obscures de la formule de notre profession de foi catholique. G. P.

LEONIS Papae XIII. **Allocutiones, Epistolae, Constitutiones aliaque acta praecipua.** Tom. I, II, III. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1887-1893, in-8 de XVI-336, 325 et 338 p.— Prix de chaque tome : 2 fr. 50.

L'importance et l'utilité de cette collection sont choses évidentes d'elles-mêmes. Nous ne parlerons que de l'intelligence avec laquelle elle a été conçue et de la perfection avec laquelle elle nous paraît conduite. La constitution *Pastor aeternus*, sur le magistère du Pontife romain, sert de préface au premier volume. Viennent ensuite, par ordre de date, les divers actes du magistère de Léon XIII. Le premier volume va de l'année 1878 à 1882 ; le second, de 1883 à 1887 ; le troisième, de 1887 à 1889. Le texte est d'une exactitude parfaite, l'impression assez compacte mais bien éclairée. Chaque page est ornée de notes marginales qui indiquent les divers points qui y sont traités. Après chaque tome se trouvent deux tables ; l'une indique les documents par la formule initiale, l'autre par leur objet, et reproduit en même temps les indications marginales. Deux tomes ensemble forment une série ; la série est terminée par une table alphabétique des matières très complète. Celle de la première série à la fin du tome II comprend trente-deux colonnes. Cette table, non moins que les notes marginales, est certainement l'œuvre d'un théologien compétent. LAMOUREUX.

Conférences de Notre-Dame, carême de 1894, par Mgr D'HULST. Paris, Poussielgue, 1894, 7 fasc. in-8 de 15, 15, 16, 14, 13, 12, 61 p. — Prix : 5 fr.

Les conférences de Notre-Dame ont eu cette année un intérêt tout actuel. On sait de combien d'attaques la famille est aujourd'hui l'objet. Non seulement cette institution fondamentale est traitée de surannée par de hardis novateurs, mais ceux mêmes qui la respectent en théorie la laissent le plus souvent déchoir et s'affaiblir dans la pratique. C'est à ces convictions sans vigueur que s'adresse l'éminent recteur de l'Institut catholique. Il donne tout d'abord une grande idée de la famille en en montrant le type au sein de la Trinité divine elle-même. Fondée sur un tel modèle, la famille entraîne de grands devoirs, devoirs trop souvent oubliés. L'orateur s'attache à en faire comprendre l'étendue : devoir de respecter le but du mariage en acceptant courageusement les charges qui peuvent en résulter; devoir des parents de conduire les enfants avec fermeté; devoir des enfants d'obéir à leurs parents, comme à Dieu même, jusqu'à l'âge de la pleine raison; devoir perpétuel de leur accorder le respect dû non pas à la valeur personnelle qu'ils pourraient avoir, mais à leur dignité de père et de mère. Mgr d'Hulst flétrit énergiquement tant de molles complaisances, tant de familiarités déplacées que l'on rencontre jusque dans les familles chrétiennes. Il montre admirablement que l'amour est un lien trop lâche et trop incertain ; l'amour sans le respect ne saurait suffire à assurer une union durable.

Ces fortes doctrines, exposées par l'orateur avec tant de netteté et de vigueur, devraient être méditées et surtout appliquées par tous les pères de famille chrétiens. Une seule chose peut rétablir les mœurs publiques et nous faire échapper à la décomposition sociale qui nous envahit, c'est une forte constitution de la famille. Les familles chrétiennes peuvent et doivent réagir contre des tendances énervantes issues du matérialisme pratique d'une société uniquement préoccupée des biens terrestres.

Les conférences ont été suivies d'une retraite très instructive sur la tentation. Mgr d'Hulst a traité ce sujet non seulement en orateur et en théologien, mais en maître de la vie spirituelle. Les dangers que nous font courir nos passions naturelles, le surcroît de force qu'elles ont reçu de la chute originelle, l'action permanente du monde pour nous entraîner hors de la voie droite, l'action invisible mais certaine du grand tentateur, tous ces sujets ont été pour le prédicateur de la retraite l'occasion de développer l'enseignement le plus solide, de s'élever aux vues les plus hautes, de signaler les écueils avec la sûreté de coup d'œil d'un homme qui a l'expérience des périls. Mgr d'Hulst, dans une très belle et dernière instruction, a montré Jésus-Christ triomphant des plaisirs sensibles, des vanités de l'orgueil et des horreurs de la mort, non en se maintenant au-dessus de leurs atteintes, par le privilège d'une nature

supérieure, mais par l'acceptation volontaire des souffrances, des humiliations et de la mort.

Nous n'avons jamais entendu dans la chaire un enseignement doctrinal plus approfondi, uni à des vues plus pratiques. D. V.

The Gelasian Sacramentary. *Liber sacramentorum romanae ecclesiae;* edited with introduction, critical notes and appendix by H.-A. Wilson, with two facsimiles. Oxford, Clarendon press, 1894, in-8 de LXXVIII-400 p.

M. Wilson explique, dans sa préface, comment l'engrenage de l'érudition peut vous entraîner plus loin que vous ne pensiez aller. Il se proposait de mettre entre les mains des personnes qui s'intéressent aux études liturgiques un texte du sacramentaire gélasien, meilleur et plus accessible que celui de Migne; pour cela, il songeait à reproduire l'édition princeps de Tommasi. Mais comment se dispenser de collationner le célèbre manuscrit du Vatican? Et, cela fait, pouvait-on négliger l'appoint fourni par les deux sacramentaires de Rheinau et de Saint-Gall? Enfin, d'autres fragments manuscrits et certains textes imprimés devaient aussi être utilement consultés. Et voilà comment M. Wilson a été amené à nous donner cette excellente édition du sacramentaire gélasien, qui représente, comme on sait, la combinaison de la liturgie romaine avec la liturgie gallicane, avant l'importation dans le royaume frank du sacramentaire dit grégorien.

Les sacramentaires du type « gélasien » sont au nombre de trois : le célèbre manuscrit du Vatican, *Reginae*, 316 ; il avait seul servi aux éditions antérieures, et fournit le texte de celle-ci; celui de Rheinau, à Zurich, n° 30 (Rheinau, abbaye près de Schaffhouse, et non Reichenau); celui de Saint-Gall, n° 348. La mention d'un évêque, Remédius, sans doute l'évêque de Coire bien connu, permet à M. Wilson d'en déterminer l'âge et la patrie. Ces deux derniers manuscrits sont soigneusement décrits, et leur contenu comparé avec les sacramentaires gélasien et grégorien. Ils supposent une recension du *Liber sacramentorum romanae Ecclesiae* plus récente que celle qui a servi de base au manuscrit du Vatican; en revanche, c'est sous cette forme moins ancienne que les livres de type « gélasien » ont fourni la plupart des matériaux qui figurent dans le supplément du sacramentaire grégorien. Nos deux manuscrits forment donc un trait d'union entre le manuscrit du Vatican et le type grégorien. On voit avec quel soin M. Wilson a établi son texte. Après chaque division sont placées de nombreuses variantes et des notes critiques; en marge sont d'utiles références aux textes publiés. L'appendice montre « l'ordre et le contenu » des deux sacramentaires de Rheinau et de Saint-Gall, les pièces n'y figurant que par les premiers mots, puisque le texte est dans le corps de l'ouvrage. Un index très complet

termine le volume, dont l'exécution typographique est parfaite; la *Clarendon Press* nous y a habitués. Bref, M. Wilson a pleinement atteint son but; il a mis un excellent instrument de travail entre les mains des personnes qui veulent étudier l'ancienne liturgie occidentale.

A. Boudinhon.

JURISPRUDENCE

Tractatus canonicus de sacrâ Ordinatione, auctore Petro Gasparri, S. S. D. N. Leonis PP. XIII cubiculario intimo, in Instituto catholico Parisiensi textus canonici professore. Paris, Delhomme et Briguet, 2 vol. in-8 de IX-444 et 399 p. — Prix : 13 fr. 50.

C'est une bonne fortune que d'avoir à rendre compte d'un livre de Mgr Gasparri : clarté d'exposition, sûreté de doctrine, étude documentée des décisions romaines, divisions originales, voilà les principaux titres du mérite de l'auteur. Le traité canonique du mariage, dont il a été parlé ici même il y a trois ans, bien que laissant trop systématiquement dans l'ombre la partie historique, avait déjà donné une haute idée de la science du distingué professeur : nous pouvons affirmer que ce nouvel ouvrage ne fera qu'augmenter l'estime dont son nom est justement entouré.—Après quelques notions préliminaires, l'auteur traite du temps et du lieu de l'ordination, puis il aborde l'important traité du *sujet* de l'ordination. C'est sous ce titre que vient l'étude des irrégularités. Une quarantaine de pages est consacrée aux généralités, presque tout le reste du premier volume, aux différentes irrégularités. Mgr Gasparri a rangé dans une catégorie spéciale, qu'il appelle « empêchements simples, » le *defectus aetatis*, *defectus libertatis*, *obligatio ad ratiocinia*, *defectus scientiae*, etc. Cette partition nous semble très rationnelle. Nous n'avons pas vu qu'il ait traité de l'irrégularité *de eo qui furtive ordinem recepit;* le cas étant presque impossible avec les précautions actuelles, cette omission est peut-être voulue. Le « ministre » du sacrement est étudié sous la rubrique : *De essentialibus sacrae ordinationis*, bien qu'il eût pu, ce semble, être plus justement regardé comme l'objet d'une division particulière; autrement, le *subjectum* aurait dû être placé dans la même catégorie. L'auteur a bien fait de rejeter dans deux courts *scholia* les privilèges des abbés et des cardinaux, dont les canonistes encombraient jusqu'ici leur thèse sans profit pour le lecteur. Les conclusions sur la matière et la forme de l'ordination, qui font l'objet du chapitre suivant, sont empreintes d'une modération remarquable et font preuve d'une réelle sagesse d'appréciation. Des pièces justificatives et, en particulier, une série d'extraits liturgiques très importants terminent cet excellent ouvrage. La réunion de ces divers documents, tirés des sacramentaires, *ordines* romains ou cérémoniaux, facilitera considérablement le tra-

vail des références, qui était souvent impossible à des ecclésiastiques placés loin d'une bonne bibliothèque.

Les critiques que l'on pourrait adresser à l'auteur sont d'un ordre fort secondaire. Malgré l'autorité du cardinal d'Annibale et l'habile argumentation de la page 294, il semble bien difficile d'admettre que l'irrégularité causée par l'hérésie soit seulement le résultat de l'*infamia*. Les conséquences de cette attribution sont, on le sait, très importantes en raison de l'hérésie occulte externe qui, d'après cette théorie, ne causerait pas l'irrégularité. Mgr Gasparri aime à suivre les traces du savant moraliste romain, si original dans ses décisions, si heureusement audacieux parfois, mais il sait aussi s'en séparer : ainsi, page 212, à propos de l'irrégularité totale encourue par ceux qui rebaptisent. — Il nous a paru que, dans l'étude du titre d'ordination, le titre *ad servitium ecclesiae* et le *titulus missionis* auraient pu recevoir un développement plus en rapport avec leur importance. — Citons aussi quelques inadvertances dans la correction : page 295, il doit s'agir de Clément VII, non de Clément VIII; page 222, nous trouvons une indication incomplète : *haec irregularitas clare legitur in VI°*, à quel endroit ? Ce doit être au chapitre XX, *De sententia excommunicationis;* il eût été mieux de le signaler. Quelquefois, dans les références ou les notes, des auteurs anciens sont rangés après des modernes, cela est contraire à la logique. On le voit, ces remarques et d'autres semblables, que nous pourrions ajouter, sont très minimes et n'enlèvent rien à la profonde estime que l'on est forcé d'accorder à ce travail si puissant dans sa cohésion, si magistral dans son ensemble. G. Péries.

Casus de matrimonio fere quingenti quibus applicat et per quos explicat sua asserta moralia circa eamdem materiam M. M. Matharan, S. J. Paris, V. Retaux, 1893, in-8 de 415 p. — Prix : 4 fr. 50.

Les *Casus de matrimonio* du R. P. Matharan viennent fournir la démonstration de l'utilité qu'il y aurait à entreprendre une bonne fois la coordination des lois ecclésiastiques. L'auteur, sans doute, ne demeure pas seulement dans les limites du droit canonique, il traite également des questions de théologie morale qui rentrent dans son sujet, mais il donne un exemple que canonistes et moralistes pourront, les uns et les autres, suivre avantageusement. La division adoptée est très simple : « Avant, pendant, après le contrat matrimonial : » *Praecurrentia*, *Concurrentia*, *Subsequentia*. La première partie, on le comprend, vise les fiançailles, bans, etc. La seconde, de beaucoup la plus étendue, renferme l'étude de la nature et des propriétés du mariage, son sujet, les empêchements qui restreignent sa liberté, les dispenses de ces empêchements, la revalidation des unions nulles en conséquence de la violation des empêchements. La troisième partie (trente à quarante pages seulement) traite du devoir

conjugal et des fautes que les époux peuvent commettre dans son accomplissement.

Ce qui est curieux dans la facture de ce livre, c'est l'habileté avec laquelle le savant professeur a su condenser et exposer logiquement ses matières. Au commencement de chaque chapitre, il résume la substance de la loi. Quelques phrases seulement, claires, expressives, exactes, puis dix à quinze lignes de références renvoyant aux meilleurs auteurs, avec indication détaillée des ouvrages où la matière en question est traitée. Enfin, un nombre plus ou moins grand de cas fort pratiques, dans la solution desquels le P. Matharan fait entrer toutes les explications complémentaires qu'il a retranchées de son exposition initiale. On ne saurait croire le profit d'une semblable méthode. Trop souvent, dans la lecture des ouvrages spéciaux, la multiplication des questions secondaires, l'enchevêtrement des distinctions, déroutent l'esprit et fatiguent l'attention. Ici, rien de semblable. Dès l'abord, la doctrine s'impose vivement dans la mémoire, et chaque cas qui se déroule ensuite présente les applications et les exceptions dans leur enchaînement naturel. Cet ordre admirable est le résultat d'une longue expérience pratique et donne aussi la preuve d'un travail spécial considérable. Sans exagération d'appareil scientifique, mais avec un soin consciencieux de s'appuyer toujours sur une autorité incontestable et de l'indiquer au lecteur, le P. Matharan a fait une œuvre dont la valeur sera universellement appréciée.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Histoire de la botanique, du XVIe siècle à 1860, par le docteur Julius von Sachs. Trad. française par Henry de Varigny. Paris, Reinwald, 1892, in-8 cartonné toile de xvi-584 p. — Prix : 9 fr.

Ce compact volume pourrait facilement, moyennant une impression un peu plus large, former trois tomes fort présentables. Et de fait, ses divisions très tranchées correspondent, dans le même sujet, à trois ordres d'idées bien distincts. L'auteur considère la botanique comme un ensemble de trois et même de quatre sciences différentes. Toutefois les deux premières étant corrélatives l'une de l'autre, il les réunit ensemble. Ces quatre sciences sont : 1° ce qu'il appelle la *Systématique*, fondée sur 2° la *Morphologie;* et l'histoire de toutes deux fait la matière de son livre Ier; 3° la *Phytotomie,* autrement dit l'Anatomie végétale, dont l'histoire est racontée dans le livre II; 4° enfin la *Physiologie* proprement dite des plantes, objet du livre III. Chacun de ces trois livres — j'allais dire de ces trois tomes, — comprend une « Introduction » très développée, suivie d'une série de chapitres qui lui sont propres. — L'auteur étant Allemand, on admettra sans peine que les botanistes

allemands soient de sa part l'objet d'une étude plus approfondie. Ce n'est toutefois que justice de constater qu'il n'est point exclusif, qu'il reconnaît hautement le caractère international des sciences et se place loyalement sur ce terrain neutre.

Par la Systématique, l'auteur entend ce que le grand public voit principalement ou exclusivement dans le terme de *botanique*, c'est-à-dire la détermination des espèces végétales, d'après les formes extérieures ou la morphologie. De Brünfels, de Césalpin à Bauhin et à Linné, de celui-ci aux Jussieu, à de Candolle, Endlicher et Lindley, la marche de la botanique proprement dite est retracée et discutée avec une abondance de considérations et de détails précieux sans doute au point de vue de l'érudition, mais qui ne laisse pas que d'en rendre la lecture laborieuse. Encore l'auteur s'excuse-t-il, dans sa préface, de n'avoir pu entrer dans de plus amples développements. Ses tendances paraissent acquises, sinon à un transformisme absolu, du moins à la doctrine de la *descendance*, qui veut que les espèces admises descendent, par voie de modifications progressives, d'un nombre relativement restreint de types communs. D'ailleurs notre auteur a le mérite d'exprimer ses vues avec modération, ne s'écartant jamais des règles d'une discussion vraiment scientifique, exposant et concluant d'après son opinion, mais ne tranchant pas dogmatiquement et dédaigneusement, comme il est fréquemment d'usage dans le monde des évolutionnistes.

L'histoire de l'Anatomie végétale, objet du livre second, offre une importance considérable en raison des progrès que cette branche de la science a fait faire à la botanique générale. Molpighi par l'observation microscopique, et Grew qui, le premier, reconnaît la sexualité chez les végétaux, peuvent être considérés comme les fondateurs de la Phytotomie. Depuis les cinquante dernières années, l'étude et le développement de la théorie de la formation des cellules, des tissus végétaux, la constatation de l'existence et du rôle vital du protoplasma, les recherches constantes dont la cellule végétale est l'objet, ont fait faire à la science des plantes un pas immense.

Avec le livre III nous remontons non pas au déluge, mais à Aristote, auquel notre auteur fait beaucoup de reproches. On ne peut pourtant pas exiger qu'on eût, il y a vingt-deux ou vingt-trois siècles, même avec tout le génie de Socrate, de Platon et d'Aristote, les mêmes connaissances scientifiques qu'en l'an de sciences 1892 !

Les théories de reproduction sexuelle et de nutrition des plantes sont les deux faits dominants de l'histoire de la physiologie végétale. Ce ne fut pas sans luttes et sans ardentes discussions que ces deux théories, la première surtout, prirent la place incontestée qu'elles occupent aujourd'hui dans la science. La plupart des grands progrès scientifiques sont à ce prix. C'est un spectacle intellectuel très curieux que celui de

cette marche incidentée à la conquête des lois de la nature végétale.

Un autre fait un peu moins saillant peut-être, mais non moins digne d'attention, c'est celui que l'auteur désigne avec raison sous l'appellation de *Phytodynamique*, l'histoire des mouvements des plantes : mouvements de la tige vers la lumière et le soleil ou vers l'ombre; mouvements des racines vers l'intérieur du sol ; enroulement des plantes grimpantes et des vrilles; mouvements d'irritabilité, etc. La constatation de ces phénomènes et la recherche de leurs causes ont donné lieu à des travaux dont le récit n'offre pas moins d'intérêt que les précédents.

En résumé, nous avons là un livre de haute érudition scientifique. Le mérite du traducteur a été d'y apporter autant de clarté qu'un travail conçu et écrit en allemand puisse en recevoir. C'est en tout cas une riche source de renseignements variés sur tout ce qui tient à l'histoire du règne végétal.

JEAN D'ESTIENNE.

Éléments de la théorie des fonctions elliptiques, par JULES TANNERY et JULES MOLK. T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1893, gr. in-8 de VIII-246 p. — Prix : 7 fr. 50.

Une mort prématurée a empêché Halphen d'achever son beau *Traité des fonctions elliptiques*, et l'intention de MM. Tannery et Molk n'est pas de compléter cette œuvre. Leur but est plutôt de préparer les étudiants des Facultés des sciences à la lecture des livres des maîtres. Des quatre volumes dont se composera l'ouvrage un seul a paru ; il renferme une introduction de cent trente-deux pages, et la première partie du calcul différentiel appliqué à l'étude des fonctions elliptiques. L'introduction a pour objet les éléments de la théorie des séries et des produits infinis. Les auteurs donnent d'abord les propositions élémentaires relatives aux produits infinis et montrent que les propriétés essentielles des produits d'un nombre limité de facteurs se conservent dans les produits infinis absolument convergents; puis ils étudient les séries à double entrée et indiquent en passant la possibilité d'établir des correspondances univoques et réciproques pour les indices des termes d'une série à entrée p^{uple}, comme pour ceux des séries à double entrée : ils passent des séries aux produits infinis à double entrée, et dans un autre chapitre, ils considèrent des séries et des produits infinis dans lesquels les termes ou les facteurs ne dépendent plus uniquement de leur rang, mais d'une variable réelle ou imaginaire. Ils donnent les deux théorèmes d'Abel sur les séries entières en x, ainsi qu'une proposition de Cauchy sur les valeurs absolues des coefficients d'une série entière que l'on sait être absolument convergente sur la circonférence d'un cercle. Le paragraphe relatif aux séries de séries entières est particulièrement remarquable, ainsi que celui de la continuation des fonctions. L'introduction se termine par un chapitre sur les fonctions transcendantes entières, dans

lequel sont exposés les célèbres théorèmes de M. Weierstrass et de M. Mittag-Leffler.

Après quelques considérations générales sur les fonctions périodiques et la définition du réseau des parallélogrammes des périodes pour les fonctions doublement périodiques, les auteurs introduisent immédiatement la fonction σu sous forme de produit infini. C'est la voie directe, suivie par M. Weierstrass, et les auteurs la trouvent facile et naturelle dans l'état actuel de l'enseignement. Le premier volume de leur ouvrage a précisément pour objet l'étude des propriétés essentielles de cette fonction et de celles qui en dérivent ζu et pu. Après les avoir définies, les auteurs, dans une digression destinée à éviter « les répétitions et les renvois fatigants, » établissent entre ces fonctions des relations qui se présentent d'ailleurs « comme conséquence immédiate de l'application aux fonctions doublement périodiques du théorème fondamental de Cauchy sur les intégrales de fonctions d'une variable imaginaire prises le long d'un contour; » et ils obtiennent les développements en séries entières en u de σu, $\zeta u - 1/u$ et $pu - \frac{1}{2} u^2$.

Ils transforment ensuite le produit infini à double entrée qui définit σu en produits infinis à simple entrée; définissent les cofonctions $\sigma^1 u$, $\sigma^2 u$, $\sigma^3 u$; donnent la transformation linéaire des fonctions σ; établissent la légitimité de la substitution aux périodes primitives de périodes équivalentes; et terminent par l'étude de la transformation d'ordre quelconque des mêmes fonctions, et celle de la substitution aux périodes primitives de périodes nouvelles liées linéairement aux anciennes.

Dans cet important ouvrage, que le nom seul de M. Tannery suffirait à recommander, on trouvera le meilleur guide que l'on puisse désirer pour se diriger dans l'étude toujours difficile des fonctions elliptiques, mais rendue plus difficile encore par les divers modes d'exposition, les variétés des notations, la complexité et la multiplicité des formules.

H. Courbe.

Traité d'analyse, par Émile Picard. Tomes I et II. Paris, Gauthier-Villars, 1891-1893, 2 vol. gr. in-8 de xiv-457 et xiv-512 p. — Prix : 30 fr.

Le titre de cette œuvre magistrale ne donne qu'une idée bien incomplète de ce que renferment ces deux volumes. L'origine de l'ouvrage est, il est vrai, le cours professé par M. E. Picard à la Sorbonne, et lithographié en 1887. Mais combien le cadre ne s'est-il pas élargi! Après avoir annoncé dans l'introduction du tome Ier son intention de donner un traité général sur la théorie des équations différentielles à une ou plusieurs variables, l'auteur reconnaît loyalement dans la préface du tome suivant qu'il a modifié son programme, et annonce qu'il aura probablement encore plusieurs parenthèses à ouvrir dans les deux volumes qui devront compléter l'ouvrage. Mais qui songerait à s'en plaindre en considérant

les richesses que nous valent ces excursions en dehors des limites dans lesquelles le sujet principal avait d'abord été circonscrit?

Le premier volume est en quelque sorte préliminaire et commence par les parties les plus élémentaires du calcul intégral; il est divisé en trois parties dont la première traite des intégrales définies et indéfinies, curvilignes, doubles et multiples; la seconde étudie l'équation de Laplace et ses applications, ainsi que les développements en séries; la troisième enfin expose les applications géométriques du calcul infinitésimal. Les éléments du calcul différentiel ne figurent pas dans ce Traité d'analyse; mais on ne peut voir là une lacune; car ces éléments sont connus de tous ceux qui abordent l'étude de l'analyse mathématique, et ce qu'ils offrent de plus intéressant consiste certainement dans les applications géométriques qui font précisément l'objet de la troisième partie du tome I, où le lecteur les trouvera magnifiquement exposées dans toute leur étendue.

Le second volume est en grande partie consacré à l'étude approfondie de l'équation de Laplace; son importance dans la théorie des fonctions analytiques justifie des développements qui pourraient surprendre au premier abord dans un ouvrage ayant primitivement pour objet la théorie des équations différentielles, et qui n'offre qu'un chapitre relatif à l'existence des intégrales de ces équations. Au fond, le but que s'est proposé M. Picard est l'étude des fonctions harmoniques et des fonctions analytiques en mettant à profit les travaux de Riemann et sa belle conception de la surface à plusieurs feuillets, tout en rendant hommage à l'élégante simplicité de la méthode de Cauchy pour l'étude des fonctions d'une variable complexe. D'ailleurs le point de départ des travaux de Riemann est le principe de Dirichlet; aussi M. Picard s'y arrête-t-il longuement. C'est surtout dans le second volume de cette œuvre capitale que l'illustre géomètre déploie toutes les richesses de sa vaste érudition et utilise les travaux de ses devanciers ou de ses contemporains, en y joignant le fruit de ses propres recherches, qui ont été souvent fécondes. Sans doute ce serait une exagération de prétendre que tout ce que l'on sait actuellement en analyse sera condensé dans les quatre volumes que nous promet l'auteur; mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver sur ces matières un ouvrage plus au courant des travaux pourtant si variés et si nombreux auxquels elles ont donné lieu jusqu'ici dans le monde entier; on en trouvera peu surtout où règne au même degré un véritable esprit philosophique, non moins préoccupé de la rigueur des démonstrations que de la profondeur et de la fécondité des conceptions. H. Courbe.

Lourdes depuis 1858 jusqu'à nos jours, par le docteur Boissarie. Paris, Sanard et Derangeon, 1894, in-8 de viii-516 p.—Prix : 3 fr. 50.

Partout où il y a des malades, le médecin a charge de se produire pour

les guérir quelquefois, les soulager souvent et les consoler toujours, selon la devise bien connue. Mais il est des cas où le médecin doit faire plus encore, où sa mission bienfaisante se double d'une charge de contrôle, d'expert, comme on dit, et où son avis motivé est réclamé par la justice ou simplement par l'opinion, sur la valeur effective de certains procédés techniques, sur le caractère scientifique de telle ou telle donnée, sur la portée morale de telle ou telle pratique. Qu'il y ait à ce titre un service médical institué auprès de la grotte où se rend un tel concours de malades, ceci n'est donc pas pour nous surprendre. Et cependant ils sont relativement rares les cas où les médecins de Lourdes ont à intervenir auprès des pèlerins ; et, si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est avant tout, à mon avis, qu'il n'y ait pas un plus grand nombre de maladies ou d'accidents, au sein des foules qui viennent par moments s'accumuler dans cette étroite vallée ; c'est que, dans la quantité considérable de malades qu'on y débarque, on ne voie pas plus souvent les étapes de la maladie se doubler sous l'influence des fatigues, des émotions, des imprudences commises, et la mort frapper ces malheureuses victimes, toutes prêtes, à ce qu'il semble, à recevoir ses derniers coups.

Inspirés par leur foi religieuse et éclairés en même temps par de solides connaissances scientifiques, des médecins se sont rencontrés pour comprendre qu'ils avaient à jouer là un rôle plus important et plus délicat, le rôle d'experts. Et c'est dans ce but que fut fondé le bureau des constatations médicales. Je n'ai pas à justifier ici cette institution contre les scrupules et les hésitations de ceux qu'une délicatesse mal placée porterait à la condamner. Il ne s'agit pas de contrôler les miracles du bon Dieu ni de leur donner comme une estampille scientifique ; il s'agit de recueillir précieusement les faits dans lesquels a pu s'exercer ostensiblement une influence surnaturelle et de dire aux gens qui ne connaissent rien ou peu de chose de la marche ordinaire de la maladie et des lois naturelles qui y président : *Digitus Dei est hic.*

Telle a été l'idée de ceux qui ont fondé ce bureau des constatations médicales; tel est aussi l'objet du livre de M. Boissarie. Le médecin, dit-il fort justement, est l'homme de l'observation; c'est pourquoi ce livre est l'histoire scientifique, fidèle et sévère tout à la fois, des principales guérisons observées à Lourdes. — Sans doute l'auteur ne se borne pas à les rapporter; après avoir établi les faits, il ne se défend pas de les apprécier et de démontrer dans quelle mesure ils dépassent les règles que les lois naturelles leur commandent; il le fait d'ailleurs avec une réserve qui donne à ses jugements un poids considérable.

Ce volume est divisé en trois parties. La première, intitulée Bernadette, passe rapidement en revue l'histoire des apparitions qu'a si bien développée le livre incomparable de M. Henri Lasserre ; il met surtout en évidence le rôle important joué par les médecins dès le début de ces

événements, et pendant la période des apparitions, et ensuite, au moment où se manifestèrent les premières guérisons. La seconde partie montre le fonctionnement du bureau des constatations et les faits merveilleux dont les *Annales de Lourdes* tiennent, pour ainsi dire, le journal. Dans la troisième partie, les plus significatifs de ces faits sont pris à part et étudiés à fond à l'aide de tous les documents médicaux et extramédicaux qui s'y rapportent. La question du caractère prétendu nerveux de ces maladies, la discussion des faits de l'hypnotisme et de la suggestion et du rôle relativement médiocre qu'ils ont pu jouer dans la circonstance, tels sont les chapitres qui terminent le livre et permettent de formuler les conclusions que le médecin et l'observateur philosophe peuvent tirer de tout cet ensemble.

Au moment où M. Zola raconte à sa façon et avec le prestige de son talent littéraire ce qu'il a vu à Lourdes, il était bon que les mêmes faits fussent rapportés par un observateur qui s'est donné la peine de scruter à fond chacun de ces faits et qui les rapporte en toute simplicité, mais avec la compétence que lui donne sa valeur scientifique et avec l'autorité qui s'attache à son caractère.

A propos de la première édition de ce livre, il y a trois ans, j'ai dit comment la méthode scientifique la plus sûre avait présidé à sa rédaction. Je ne pourrais que confirmer aujourd'hui cette appréciation. Ce volume laisse transpirer l'éclat d'une vérité merveilleuse, faite pour toucher plus d'un incrédule et pour arracher à plus d'un croyant les larmes d'une puissante et douce émotion. A. F.

BELLES-LETTRES

Œuvres oratoires de Bossuet. Édition critique complète, par l'abbé J. Lebarq. Tomes III, IV et V. Lille, Desclée, de Brouwer, 1891-1892, 3 vol. in-8 de II-783, XVI-629 et II-695 p. — Prix : 6 fr. le vol.

Les lecteurs du *Polybiblion* se souviennent peut-être de l'article que nous avons consacré (tome LXII, p. 154-158) aux deux premiers volumes des *Œuvres oratoires de Bossuet*. Nous ne reviendrons pas sur le mérite exceptionnel de cette publication, saluée dès son début par tous les admirateurs du plus grand génie qui ait illustré la chaire française. Il faut remercier à nouveau M. Lebarq d'avoir entrepris ce travail et le féliciter de l'avoir si habilement et si magistralement conduit jusqu'ici. Depuis cette époque, en effet, trois volumes sont venus s'ajouter aux premiers, dans lesquels le savant éditeur a fait preuve du même soin, de la même sagacité et de la même sûreté de critique.

Le tome troisième va de 1659 à 1661 et marque la transition de l'époque de Metz à celle de Paris. C'est le moment où l'exubérance de la jeunesse du grand orateur s'échappe en vives saillies et se traduit en

développements magnifiques dans le sermon *sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église* et dans les deux premiers carêmes des *Minimes* et des *Carmélites*.

Dans le quatrième (1661 à 1666), Bossuet, que le séjour de la capitale contraint à changer peu à peu sa manière, met, pour ainsi dire, une digue à l'impétuosité de sa fougue native. Ce volume correspond à l'époque la plus intéressante peut-être des sermons de l'incomparable prédicateur, et comprend le *Carême du Louvre* (1662), dont presque tous les morceaux sont de purs chefs-d'œuvre, le *Carême de Saint-Thomas du Louvre*, l'*Avent du Louvre*, des panégyriques et les deux premières oraisons funèbres.

Enfin le cinquième volume débute par le *Carême royal de Saint-Germain* (1666) et s'achève par l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans* (1670). Désormais en possession de tout son génie, Bossuet atteint le plus haut sommet de l'éloquence et donne à son style une perfection qu'il ne dépassera pas. Dès lors il ne pourra plus grandir; il lui suffira de rester ce qu'il est : le premier orateur du monde. Le tome sixième, qui n'a pas encore paru, nous le montrera seulement sous un autre jour dans l'exercice de ses fonctions de précepteur royal et d'évêque. Mais on n'ignore pas que c'est la partie de sa vie dont il nous est parvenu le moins d'œuvres oratoires. Tout le public lettré attendra certainement, comme nous, avec impatience, le couronnement d'une publication qui fait le plus grand honneur à M. Lebarq, aux lettres françaises et au clergé.

L'exécution typographique est irréprochable, et de beaux portraits de Bossuet à différents âges sont mis en tête des tomes I, III et V. Avouons, pour être sincère, que nous aimons moins les reproductions de la cathédrale de Metz et de la chapelle des carmélites, dont on a fait précéder les autres volumes.

LÉON CHARPENTIER.

Étude sur la langue de Tacite, par LÉOPOLD CONSTANS, professeur à la Faculté des lettres d'Aix. Paris, Delagrave, 1893, in-12 de 154 p. — Prix : 1 fr. 50.

Les études latines en France, M. Constans le rappelle dans sa préface, traversent en ce moment une crise pénible. Est-ce faute de savants éditeurs, de grammairiens éminents et de remarquables latinistes? Non sans doute, car la critique philologique n'a jamais été cultivée avec plus de méthode. C'est ainsi que M. Constans, après avoir consacré à la langue de Salluste l'une de ses thèses de doctorat (*De Sermone Sallustiano*, 1881), vient de s'en prendre à Tacite. Ici, la matière étant plus étendue, la moisson ne pouvait être que plus abondante. L'auteur des *Annales* ne doit-il pas, en effet, le meilleur de sa réputation à cette originalité de diction qui va toujours grandissant depuis le *Dialogue sur les*

orateurs, composition de sa jeunesse, jusqu'aux chefs-d'œuvre de son âge mûr ?

M. Constans est un guide sûr : sur les quelques points qui me laissaient des doutes, mes recherches ont presque partout justifié son opinion. D'autre part, tout en se gardant d'une prolixité fâcheuse, il a su être complet, passant successivement en revue les particularités du vocabulaire, de la flexion et de la syntaxe, puis les caractères saillants du style de Tacite (variété, couleur oratoire, brièveté, couleur poétique, arrangement des mots). Que d'exceptions de toute nature aux règles en apparence les mieux établies de la grammaire traditionnelle ! Que d'innovations systématiques chez l'historien toujours préoccupé de l'effet à produire, ici personnifiant hardiment les êtres inanimés, là associant dans un même tableau les pensées morales et la peinture physique, tantôt empruntant aux poètes et notamment à Virgile (sujet traité spécialement par M. Brady dans l'*Hermathena*), tantôt créant lui-même des constructions, des métaphores, des alliances de mots d'autant plus frappantes qu'elles sont plus inattendues ! C'est chose particulièrement curieuse que d'assister à cette invasion dans la prose latine du Ier siècle de termes auparavant réservés à la poésie.

Mais quel que soit le mérite de M. Constans, au sortir de cette lecture, on éprouve le besoin de relire Tacite lui-même, et de passer du cabinet de l'anatomiste au spectacle de la nature vivante. La grammaire et l'érudition sont des auxiliaires utiles, mais, il faut le reconnaître, parfois aussi, bien importuns, du sentiment littéraire, traité avec une médiocre sympathie, sinon complètement négligé dans mainte édition qualifiée de « savante. »

C. Huit.

Condorcet, sa vie, son œuvre, 1743-1794, par le docteur Robinet. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1893, gr. in-8 de x-397 p. — Prix : 10 fr.

Ses amis l'appelaient « le bon Condorcet ; » Mlle de l'Espinasse ne mettait pas moins de dix pages à dresser le compte de ses talents et de ses vertus ; Voltaire, assure le docteur Robinet, « l'appréciait, l'aimait, l'estimait et le subissait, voyant en lui un supérieur. » Il est permis d'en douter. Quant à M. le docteur Robinet, voici les dernières lignes qu'il consacre à son héros : « Il peut et doit, aujourd'hui et toujours, servir d'exemple aux meilleurs de notre espèce ; c'est le saint laïque moderne, la plus haute personnalité intellectuelle et morale de son siècle, avec Turgot. » Il faut ajouter que c'est aussi un ancêtre du positivisme. Voilà pourquoi, en 1888, divers groupes de positivistes avaient exprimé le vœu au conseil municipal de Paris qu'une statue fût élevée à Condorcet sur le refuge du quai Conti, entre l'hôtel des Monnaies dont il fut le directeur, et l'Académie des sciences dont il fut le secrétaire perpétuel ;

l'inauguration de la statue devait avoir lieu le 29 mars 1889, quatre-vingt-quinzième anniversaire de la mort de Condorcet. Nous sommes aujourd'hui au centenaire, et, si le piédestal est préparé, la statue manque. A défaut, nous avons le livre de M. le docteur Robinet.

Tout positiviste qu'il se déclare, son premier élan est superstitieux. Mais, comme il rassemble avec soin les documents ; comme, de temps en temps, il se permet de juger de haut son idole, nous sommes en mesure, d'après lui-même, de modérer l'enthousiasme qu'il nous demande. Ainsi, cette *Lettre d'un théologien*, où il y avait, suivant Voltaire, qui se moquait peut-être, « des morceaux dignes de Pascal, » nous en lisons le passage principal et nous nous rassurons : c'est une déclamation, où l'intrépidité de la calomnie n'a d'égale que l'intrépidité de l'ignorance. Ailleurs, le philosophe revendique les droits politiques pour les femmes, et, voulant qu'on lui réponde autrement que « par des plaisanteries et des déclamations, » il demande qu' « on lui montre, entre les hommes et les femmes, une différence naturelle. » M. le docteur Robinet réfute carrément Condorcet, et nous sommes d'accord avec lui : nous n'avions même pas besoin des progrès des sciences sociologiques pour arriver à ce résultat. — Dans le procès du Roi, Condorcet se conduisit avec indépendance ; il estima que la Convention n'était pas compétente ; il prononça « la peine la plus grave qui ne fût pas la mort. » Là encore, le biographe n'est pas d'accord avec son héros. — « En jugeant le Roi dans la perfection du genre (*sic*) (c'est-à-dire en observant les règles), on s'exposait à le faire absoudre ou à le punir d'une façon dérisoire, voire à le gracier.... En le mettant à mort, au contraire, on ne risquait que de lui rendre la justice qui lui était rigoureusement due.... Il n'y eut de logique et de décisif, de normal et de légitime, au cours de cette discussion fiévreuse et entortillée, que l'opinion de Danton : Nous ne voulons pas juger le Roi, dit-il, nous voulons le tuer. Richelieu, à sa place, n'eût pas dit autre chose » (p. 250). C'est l'habitude, en effet, de M. le docteur Robinet, de comparer Danton à Richelieu.

La proscription de Condorcet et l'histoire de ses derniers jours sont éclairées de quelques pièces officielles. On n'a pas retrouvé la bague où était, dit-on, enfermé le poison dont l'on suppose qu'il se servit ; mais il n'était pas besoin d'une bague pour l'y enfermer. Condorcet s'est-il même suicidé? L'officier de santé déclare tout simplement qu'il avait succombé à une « apoplexie sanguine. » Il y a, comme on le voit, quelque obscurité sur la fin du personnage.

M. le docteur Robinet a joint à sa biographie diverses annexes : l'acte de mariage de Condorcet ; des pièces relatives à sa fortune et surtout une bibliographie qui comprend : 1° une liste chronologique des écrits de Condorcet ; 2° celle des ouvrages qui s'y rapportent. A ce gros livre, à ces nombreux documents, à cette étude méthodique, Condorcet ga-

gnera d'être plus connu et plus justement apprécié, mais non pas à son avantage : ce fut peut-être un grand mathématicien, mais ce fut un pauvre sociologue; il avait l'esprit gonflé de mots, aucun sens pratique, aucune connaissance historique; il était le premier dupe de la phraséologie toute creuse qu'il employait; bon homme, si l'on veut, plutôt « niais, » comme disait La Harpe; singulier ancêtre pour les positivistes qui veulent lui dresser une statue. VICTOR PIERRE.

HISTOIRE

Regesta regni Hierosolymitani, par REINHOLD RÖRICHT. Innsbruck, Wagner, 1893, in-8 de 521 p.

Ousâma-ibn-Mounkidh, par HARTWIG DERENBOURG. 1re partie, 2e fasc. Paris, Leroux, 1893, in-8 de 526 p. — Prix : 20 fr.

Dans son *Regesta regni Hierosolymitani*, M. le professeur Reinhold Röhricht, déjà connu par d'importants travaux sur l'Orient, a réuni, en les résumant, toutes les chartes et lettres relatives aux principautés franques de Syrie durant les XIIe et XIIIe siècles. C'est ce qui a été fait de plus complet jusqu'à ce jour sur ce sujet. Je n'adresserai à ce travail qu'une seule critique; elle est motivée par les nombreuses fautes d'impression relatives à la pagination, qui se sont glissées dans les tables complétant le volume et retardent parfois les recherches. Mais, cette réserve faite, je me fais un devoir de constater que le livre qui nous occupe en ce moment est un instrument indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des croisades.

— Le second ouvrage est le complément du livre de M. Hartwig Derenbourg sur Ousâma-ibn-Mounkidh, émir syrien du XIIe siècle. Ce livre fait partie des publications de l'École des langues orientales vivantes.

Ousâma appartenait à la famille des Beni-Mounkidh, princes de Scheizar, en Syrie. Placés, d'un côté, entre les principautés latines d'Antioche et de Tripoli, de l'autre entre les villes de Hamah et Homs occupées par des émirs musulmans, les princes Mounkedites, tout en jouant un rôle important dans les événements dont la Syrie fut alors le théâtre, surent ménager habilement les deux partis. En 1086, à la suite de la conquête de la Syrie par Malek Schah, sultan de la Perse, Mourschid, père d'Ousâma, avait été envoyé à la cour d'Ispahan, où il passa plusieurs années. Revenu à Scheizar, il s'occupa avec beaucoup de sollicitude de l'éducation d'Ousâma, qui fut tout à la fois un poète et un homme de guerre. Grâce aux Mémoires laissés par lui et que nous fait connaître M. Derenbourg, nous pouvons nous rendre un compte assez exact du rôle des princes musulmans dépendant du sultanat de Perse et du califat de Bagdad qui, durant le premier tiers du XIIe siècle, vinrent soutenir en Syrie la lutte de l'islamisme contre les Francs. A la suite de dissensions

de famille, Ousâma se retira à Damas, près de Moïn-ed-din-Anar, vizir du prince de cette ville, qui entretenait des relations amicales avec les princes latins de Syrie, dont il recherchait l'appui contre l'ambition de Nour-ed-Din. En 1138, Ousâma fut chargé par Moïn-ed-din-Anar d'une mission près du roi Foulques, ce qui le fit résider assez longtemps à la cour de Jérusalem et à Acre. L'absence à peu près complète de préjugés contre les Francs, les relations cordiales qu'il entretint avec beaucoup d'entre eux, donnent un grand intérêt aux appréciations qu'il a laissées sur la société franco-orientale de Syrie. Ses nombreux séjours à Antioche nous apprennent de curieux détails sur cette principauté. Plus tard, Ousâma, successivement attaché à la personne de Nour-ed-Din, puis à celle de Salah-ed-Din, fut mêlé à tous les événements qui s'accomplirent en Syrie et en Égypte de 1150 à 1187, événements sur lesquels ses Mémoires nous donnent bien des aperçus absolument nouveaux.

E. R.

Histoire de la Latinité de Constantinople, par M. A. Belin, consul général près l'ambassade de France à Constantinople. 2e éd. préparée et considérablement accrue par l'auteur, revue, augmentée et continuée jusqu'à notre temps par le R. P. Arsène de Chatel. Paris, Alphonse Picard, 1894, gr. in-8 de 547 p. avec 2 pl. et des grav. — Prix : 10 fr.

M. Belin a passé presque toute sa vie en Orient, exerçant des fonctions qui lui laissaient, grâce à une extrême activité, des loisirs pour les lettres, et lui donnaient des facilités pour étudier l'histoire locale. C'est ainsi que, tout en s'acquittant de sa charge, il a pu entreprendre et mener à bonne fin des travaux considérables sur la propriété foncière en pays musulman, sur l'histoire économique de la Turquie, sur les fiefs militaires dans l'islamisme, sur les capitulations et traités de la France en Orient, etc. L'*Histoire de la Latinité* est comme le couronnement de toutes les œuvres précédentes. Ce livre paraît aujourd'hui en seconde édition, remanié par le P. Arsène de Chatel, qui avait connu M. Belin et apprécié son talent. Ce dualisme, nous allons le voir, n'est peut-être pas resté sans traces dans la composition ainsi que dans la mise en œuvre des documents.

Disons d'abord que cet ouvrage est précieux à cause du grand nombre de renseignements puisés aux meilleures sources qu'il contient, et qu'on trouverait difficilement ailleurs, au moins réunis et classés systématiquement. Et en parlant ainsi, c'est surtout la troisième partie que nous avons en vue. La première est consacrée aux Latins de Constantinople, c'est-à-dire de la ville proprement dite qui s'appellera plus tard Stamboul. L'auteur remonte jusqu'au Bas-Empire, à l'époque où les républiques italiennes, Pisans, Vénitiens, Génois, représentaient l'élément occidental en Orient, et à travers la conquête de Constantinople par les

croisés, la restauration byzantine et l'invasion des Turcs, il descend jusqu'à l'année 1635.

Galatz et Péra, qui sont comme les faubourgs de Constantinople, forment le sujet de la seconde partie. Elle renferme des aperçus de topographie, d'organisation municipale, la description des églises latines, qui appartenaient pour la plupart à des ordres religieux, et des données générales sur l'organisation ecclésiastique depuis 1453 jusqu'à 1783.

La troisième partie est intitulée : État actuel de la Latinité, 1783-1893. C'est un tableau complet de l'Église latine de Constantinople avec toutes les œuvres qui s'y rattachent : paroisses séculières et régulières, communautés d'hommes et de femmes, écoles, orphelinats, hôpitaux, asiles, cimetières. Il y a là des chiffres éloquents qui, mieux que toute autre chose, donnent une idée du développement religieux en Orient et des travaux des missionnaires.

Cette rapide énumération fait suffisamment connaître la richesse des matériaux contenus dans ce volume. Ceux qui avaient été recueillis par M. Belin étaient surchargés de notes et de renvois. Le R. P. Arsène a voulu tout conserver en y ajoutant encore du sien, ce qui donne à l'ensemble un caractère parfois fragmentaire. Mieux disposés et mieux fondus, ces mêmes matériaux eussent été d'une lecture plus facile, et on aurait suivi plus aisément les détails de cette attachante histoire. Peut-être le R. P. Arsène a-t-il été arrêté dans ce travail de fusion par l'excessive préoccupation de respecter autant que possible l'œuvre de son prédécesseur. On ne saurait non plus approuver les longues citations, dans le texte même, en langues étrangères (p. 57 et ailleurs), et encore moins les citations écourtées, comme un renvoi aux *Scriptores* de Muratori, sans indication du volume (p. 108). Enfin, quelques erreurs typographiques dans les dates doivent être corrigées. Ainsi, ce n'est pas en 1492 (p. 88) que mourut le grand cardinal Bessarion, mais en 1472, à Ravenne, retour de sa légation de France. PIERLING.

Grégoire de Tours. Histoire des Francs. Livres VII-X. Texte du manuscrit de Bruxelles, Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 9403, avec index alphabétique. Publié par GASTON COLLON. Paris, Alph. Picard et fils, 1893, in-8 de VIII-243 p. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* n° 16.) — Prix : 5 fr. 50; pour les souscripteurs à la collection, 4 fr.

Ce volume fait suite à celui que M. Omont a publié dans la même collection en 1886. Le texte du manuscrit de Corbie, reproduit par M. Omont, ne comprenant que les livres I-VI de Grégoire de Tours, M. Collon nous donne ici les quatre derniers livres d'après le manuscrit qui les reproduit dans l'état le plus complet et le plus voisin du texte primitif. Il n'y a que pour les deux derniers chapitres et la fin de l'anté-

pénultième que l'on a dû combler la lacune du manuscrit par le texte des *Monumenta Germaniae historica;* M. Collon annonce dans sa préface qu'il les imprime en petit texte; il a oublié de le faire.

L'esprit et la méthode qui ont présidé à cette publication étant les mêmes que pour la publication des premiers livres, nous n'avons guère ici qu'à enregistrer cette édition. Les seules notes admises par M. G. Collon ont pour objet de donner « la bonne leçon toutes les fois que la leçon du manuscrit rendait la phrase obscure ou inintelligible. » Le choix de ces corrections semble fait d'une façon quelque peu arbitraire. Dès la page 2, *conlocucione* n'est pas obscur ni inintelligible, et la variante *conlocutione* était inutile, et de même pour toutes les formes analogues; *phytonissa* n'est guère plus correct que *phitonissa*, pour *pythonissa;* p. 6, la note 14 est fausse ; p. 8, n. 3, *premitto* me semble aussi acceptable à tout le moins que *praetermitto ;* p. 30, n. 19, je corrigerais plutôt *illo* en *illi* que *insistenti* en *insistente :* et je ne vois pas pourquoi à la ligne suivante *ducentus* n'est pas corrigé en *ducentos*, contrairement à l'habitude de M. Collon. L'on pourrait relever beaucoup de minuties de ce genre ; le peu que j'en cite suffit à montrer que ces corrections, qui ont certainement demandé à M. Collon une attention continue, étaient peut-être superflues.

L'index onomastique et géographique, dressé avec grand soin par M. Collon, et qui s'applique tant à ce volume qu'au précédent, rendra d'utiles services. E.-G. L.

Un Serviteur et compère de Louis XI, *Jean Bourré, seigneur du Plessis (1424-1506),* par Georges Bricard, docteur ès lettres. Paris, Picard, 1893, in-8 de 391 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage que M. Bricard vient de consacrer à l'un des plus intéressants « compères » de Louis XI, Jean Bourré, aurait dû paraître il y a onze ans. Par suite de circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur, sa publication a subi un très long retard, et la rédaction, déjà arrêtée à cette époque, n'a pu en être modifiée. Aussi n'est-ce point un inconnu pour nous que ce personnage dont M. Bricard a tenu à retracer la biographie ; en 1882, M. Vaesen, dans une très substantielle notice parue dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, comme introduction au catalogue du fonds Bourré de la Bibliothèque nationale, a fait revivre cette intéressante figure et bien peu de documents ont échappé à ses investigations. On ne doit donc pas s'attendre à trouver dans le volume de M. Bricard beaucoup de faits nouveaux, encore moins de rectifications importantes à l'histoire d'un règne sous lequel Jean Bourré joua un grand rôle ; car, pour le même motif qui ne lui a point permis d'utiliser les travaux antérieurs de M. Vaesen, M. Bricard n'a pu consulter les ouvrages publiés dans ces dernières années sur l'époque dont

il s'occupe; il le reconnaît si loyalement lui-même qu'on ne peut insister davantage sur ce point, et qu'on doit se reporter onze ans en arrière pour juger son travail avec équité.

Examinée de ce point de vue, l'étude de M. Bricard ne manque pas d'intérêt. De tous ces compères de Louis XI, qu'on s'est peut-être trop plu à calomnier, Jean Bourré est à coup sûr l'un des plus sympathiques; il importait de faire justice de l'appréciation défavorable émise sur son compte par l'historien pamphlétaire Thomas Basin. Attaché dès sa jeunesse au service du fils de Charles VII, Bourré eut pour son maître le plus entier dévouement, et, tout en obéissant aveuglément à ses ordres, sut rester fort honnête homme; le fait paraîtra surprenant, sous un roi aussi peu scrupuleux que Louis XI; il est indéniable. Tour à tour diplomate et chargé des plus délicates missions, financier expert, sachant délier à propos les cordons de sa bourse devant les exigences d'un maître toujours à court d'argent, précepteur aussi fidèle qu'expérimenté du futur Charles VIII, Bourré, dans ces fonctions diverses, déploya une remarquable intelligence: c'est à ses seules vertus, non point à l'intrigue, qu'il dut, bourgeois de naissance, d'arriver aux plus hautes fonctions de l'État, et, sur la fin de sa carrière, de mériter de Louis XII le plus bel éloge qu'il pût ambitionner.

M. Bricard nous permettra quelques critiques : était-il bien nécessaire de faire précéder son étude d'aussi longues considérations sur le caractère et la politique de Louis XI? Elles ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà. Fallait-il interrompre aussi souvent le récit de l'introduction de pièces justificatives, publiées *in extenso?* Autant une citation faite à propos et avec mesure fortifie l'exposé des faits, autant il nous paraît superflu et fatigant d'imposer, dans le corps même d'un ouvrage, la lecture de documents d'une longueur parfois excessive. L'attention s'émousse, l'on perd de vue la suite des événements. C'est là un défaut dont M. Bricard n'a pas su se garder. Si encore les pièces qu'il donne étaient toutes inédites! Mais à quoi bon publier à nouveau telle lettre que Mlle Dupont a déjà éditée deux fois? (Cf. p. 108-109.) — Il eût été aussi bien désirable que les citations fussent toujours précises : trop souvent M. Bricard nous renvoie à un manuscrit de la Bibliothèque nationale et oublie d'en donner, non seulement la page, mais la cote.

Sans insister davantage sur ces quelques imperfections, il serait injuste de ne pas reconnaître le mérite d'un travail consciencieux et de ne pas recommander à la lecture les deux derniers chapitres, où M. Bricard étudie dans Bourré l'homme privé, le père de famille et le grand seigneur; c'est de tout son ouvrage la partie la plus neuve et la plus originale; elle complète à merveille ce que M. Vaesen nous avait déjà appris du personnage.

H. C.

Le Maréchal François de Scépeaux de Vieilleville et ses Mémoires, par l'abbé Ch. Marchand. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de xi-369 p. — Prix : 7 fr. 50.

Avant de paraître, ce livre a subi des vicissitudes. L'auteur avait d'abord eu la pensée de faire une réimpression des *Mémoires de Vieilleville*, avec introduction et notes savantes, — quelque chose comme les belles éditions de la Société de l'histoire de France. Mais, en étudiant par avance et en commentant le texte, il a découvert que le travail de rectification serait si considérable, que rien ne resterait debout de l'ouvrage primitif ; et il a préféré donner de Vieilleville, comme il avait fait il y a quelques années pour le maréchal de Brissac, une simple biographie nouvelle, au cours de laquelle il pourrait placer ses importantes observations. Selon lui, en effet, rien ou à peu près rien ne doit subsister du « roman » connu sous le nom de *Mémoires de Vieilleville*. C'est un recueil rempli d'erreurs, d'anachronismes, de vantardises, d'interpolations, de plagiats, de mensonges effrontés : tout en est faux, même l'auteur. Et rarement on a entendu un réquisitoire semblable.

Rappelons en deux mots que ces cinq petits volumes ont été publiés en 1757 par le savant jésuite, le P. Griffet, le continuateur du P. Daniel, qui les donnait comme provenant des archives du château de Durtal et composés à la fin du xvie siècle par Vincent Carloix, secrétaire du maréchal. Leur authenticité avait paru alors d'autant moins douteuse, que ces Mémoires avaient déjà été signalés cent ans auparavant par le dominicain du Paz, et après lui par Le Laboureur et Corbinelli. Garnier, le continuateur de Velly, avait bien, en s'en servant, formulé quelques doutes. Mais ils avaient été réimprimés sans réserves dans les collections successives de Petitot, Michaud et Poujoulat, Buchon ; et tous nos modernes historiens les ont cités.

A quoi se fier, si un imposteur a pu ainsi, sans le moindre effort, s'imposer pendant trois siècles à des écrivains qui sont défiants par métier et qui, surtout depuis quelques années, savent quel respect on doit à l'histoire ? Comment personne ne s'était-il aperçu de la mauvaise foi d'un auteur si connu ? Et comment le maréchal de Vieilleville, qui dormait paisiblement sur une réputation usurpée, a-t-il pu être réveillé dans sa tombe par un ennemi sur lequel il ne devait guère compter, — M. l'abbé Marchand ?

Le plus triste pour le maréchal, c'est qu'il y a beaucoup de vrai dans les critiques présentées par son nouveau biographe. Les preuves de la supercherie des *Mémoires* sont abondantes et souvent péremptoires. Ainsi, le voyage du comte de Nassau et du prince d'Orange à Paris en 1551 est absolument faux, et leurs conversations avec Vieilleville sont par conséquent de pure invention. La relation du siège de Sisteron en 1570 n'est pas plus véridique, et on y confond les faits avec ceux qui ont

rapport à une mission du maréchal en Provence six ans plus tôt. On fait assister Brissac à la bataille de Saint-Denis et à la campagne de 1568, alors qu'il était mort depuis le 31 mars 1564. A la mort de François Ier, on représente Vieilleville comme étant auprès de Henri II, tandis qu'il remplissait une mission dont le feu roi l'avait chargé en Angleterre. Il y a plus : le panégyriste, voulant que son maître figure partout avec honneur, copie des pages entières de la Popelinière s'appliquant à Biron, auquel il substitue purement et simplement le nom de Vieilleville. Le maréchal est donné comme ayant joué un rôle principal au siège et à la prise du Havre en 1563, tandis qu'à cette époque il était, d'après l'itinéraire authentique d'un gentilhomme provençal, à Tarascon et à Aix. Il y a des lettres de la cour, de Catherine de Médicis en particulier, qui sont fausses comme texte et comme dates. Enfin, M. l'abbé Marchand ne s'en tient pas là; il prétend que le fameux Vincent Carloix, secrétaire du maréchal pendant trente-cinq ans, n'est même pas le véritable auteur des Mémoires. Selon lui, — et il doit s'y connaître, — le coupable ne peut être qu'un ecclésiastique, qui a écrit au plus fort des troubles de la Ligue, qui a donné sur les choses religieuses des détails qu'un homme d'église seul pouvait savoir, qui n'avait aucune habitude de la cour ou des affaires, qui n'était même pas exactement renseigné sur des faits importants de la vie du maréchal, et qui ignorait aussi des actes personnels à Carloix, comme son envoi à la Rochelle au mois d'août 1568 pour décider la ville à recevoir une garnison royale. Ce devait être quelque chapelain du château de Durtal, ayant composé des récits historiques à l'honneur de la famille et pour servir à l'éducation des enfants orphelins des deux filles de Vieilleville, Mmes de Broon et d'Espinay, « de ces éloges que l'on entend au coin du feu, dans les longues veillées d'hiver, de quelque aïeul héroïque. »

Cette dernière supposition ressemble un peu à un roman greffé sur un autre, et il n'y faut peut-être pas attacher plus d'importance que de raison. Mais l'originalité du travail de M. l'abbé Marchand devait être signalée jusqu'au bout. Le reste du volume se compose d'une bonne biographie du maréchal de Vieilleville, depuis son début durant la campagne d'Italie en 1527, jusqu'à sa mort survenue peu de temps avant la Saint-Barthélemy. Cette dernière date dit assez que le parti des politiques n'existait pas encore; mais Vieilleville passe à bon droit pour un modéré, et dans beaucoup de circonstances il fut employé par la cour à tenter la conciliation entre catholiques et protestants. Rien d'étonnant à ce qu'il ait été l'adversaire passionné du connétable de Montmorency. Charles IX l'aimait : et il voulut le lui prouver en venant séjourner à Durtal au mois de novembre 1571. Malheureusement, pendant qu'il recevait la cour, le maréchal mourut subitement; et de là à soupçonner qu'il fut empoisonné par Catherine de Médicis, il n'y a qu'un pas,

comme l'indiquent les *Mémoires*. M. l'abbé Marchand a raison de réfuter cette assertion sans preuves, remplissant jusqu'au bout la tâche de défenseur de la vérité historique. G. Baguenault de Puchesse.

David Rivault de Fleurance et les autres précepteurs de Louis XIII, par l'abbé A.-P. Anis. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de 155 p. — Prix : 5 fr.

Il faut avouer qu'on choisissait quelquefois d'une singulière façon les précepteurs de nos rois, témoin ce Nicolas des Yveteaux, mauvais petit magistrat à Caen, qui, présenté à Henri IV par Desportes et le cardinal du Perron, est chargé d'abord de l'éducation de César de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, compose pour le Roi des vers galants, et bientôt, pourvu largement de bénéfices et de pensions, devient officiellement le maître du Dauphin. Heureusement que sa nomination était de 1609, que Louis n'avait que neuf ans et que Henri IV mourait l'année suivante. Détesté de la Reine mère, en suspicion près du nonce Ubaldini et du maréchal de Villeroy, des Yveteaux ne tarda pas à être renvoyé par Marie de Médicis; et la légèreté de ses mœurs justifiait parfaitement une si brusque disgrâce. Il fut remplacé comme précepteur du jeune Roi par un vieillard de soixante-huit ans, Nicolas Le Fèvre, homme d'étude, chez qui la science et la vertu marchaient de pair, et qui avait déjà fait avec succès l'éducation du prince de Condé. Il était l'ami de Pierre Pithou, d'Achille du Harlay et du président de Thou; mais comme il avait besoin de ménager ses forces, on lui adjoignit, pour enseigner le prince, Rivault de Fleurance, qui devait lui succéder quand, au bout de dix-huit mois, il fut enlevé par une courte maladie.

C'est ce David Rivault, dont M. l'abbé Anis nous a particulièrement retracé la physionomie fort peu connue. Il a puisé ses documents dans la bibliothèque publique de Laval et dans les archives particulières du château de Thévalles, que Mme la marquise de la Rochelambert et Mme la comtesse de Valon, arrière-petites-nièces de Rivault, ont mises libéralement à sa disposition. Et de ces recherches est sortie une notice d'autant plus intéressante, qu'elle dit en détail ce qu'était à cette époque un honnête homme de province, écrivain à ses heures, bon catholique et bon Français, très digne d'initier à toutes les vertus domestiques le saint roi Louis XIII. Le portrait qu'on a retrouvé de lui représente un personnage moitié clerc, moitié laïque, portant soutane, manteau long et collerette, assis dans un fauteuil cramoisi, appuyant la main sur une pile de livres et regardant par une fenêtre du Louvre le palais de l'Institut. Il était d'une ancienne famille noble, originaire de Bretagne. Son père Gabriel Rivault, sieur de la Rollais, avait combattu, sous le duc de Mercœur, dans les rangs de la Ligue. Quant à lui, dès l'âge de vingt-cinq ans, en 1595, il avait publié à Lyon un livre de philosophie et de poli-

tique, dans lequel il se montrait royaliste convaincu. Puis, il avait entrepris avec le comte de Laval une sorte de croisade ; et après la mort de son maître, il s'était occupé de sciences et de découvertes, écrivant sur *les Éléments de l'artillerie* et sur *l'Art d'embellir*, ce qui lui valait un délicat compliment en vers de Malherbe. Tout cela est bien un peu long et un peu lourd, même dans l'analyse que nous en donne son biographe, l'on se croirait en présence d'un des premiers écrivains du XVIe siècle, devisant sur le blason des pierres précieuses, avec force souvenirs de mythologie antique. Au reste, Rivault avait été en Italie, et il en avait rapporté beaucoup d'idées d'art, nouvelles pour le temps, bien qu'assez confuses encore dans son esprit. Nul doute pourtant que ce ne fût là l'origine du plan de l'Académie qu'il fonda au Louvre dès 1617, vingt-trois ans avant Conrart et Richelieu. Cette institution était destinée aux jeunes gens qui veulent servir leur pays dans les emplois civils et auxquels « l'opération des lettres donne une grande lumière pour toutes actions de ce monde et du jugement pour s'y conduire honorablement. » L'esprit français, ajoutait-il, n'est pas si rouillé qu'il ne puisse « remettre en lustre l'ancienne valeur de nos ancêtres, » qui donnèrent à la fois des leçons de philosophie et de savoir. Si l'idée est bonne, l'assertion historique est peut-être contestable. Mais que répondre à quelqu'un qui écrit que « les belles nymphes naïades sont les plus belles âmes qu'aye cest Estat et ceste Cour? »

Beaucoup des instructions de Rivault au Roi ont été imprimées; elles roulent sur la morale et la religion, et la forme en est peu attrayante. Il n'y a pas lieu de s'étonner si les séances paraissaient souvent longues au jeune Roi. Un jour il dit à brûle-pourpoint à son précepteur : « Si je vous donne un évêché, accourcirez-vous mes leçons ? — Non, Sire. » David Rivault n'eut point d'évêché ; mais quand il se retira, il était suffisamment riche de biens et de pensions pour achever paisiblement ses jours, et pour se permettre même de faire imprimer une traduction d'Archimède dédiée au roi Louis XIII. Il mourut jeune encore, en revenant d'Espagne, où il avait eu l'honneur d'accompagner Madame Élisabeth de France, en 1616. Sa seigneurie de Fleurance en Saint-Léger passa à sa petite-nièce. Mais sa digne mémoire aurait couru grande chance de périr, si un docte membre des Sociétés savantes du Maine n'avait eu l'heureuse pensée de lui consacrer un petit volume, plein de faits et d'observations.

G. Baguenault de Puchesse.

Les Mémoires d'une inconnue, publiés sur le manuscrit original, **1780-1816.** Paris, Plon et Nourrit, 1894. In-8 de XI-419 p. — Prix: 7 fr. 50.

L'inconnue, on le sait, était Mme Cavaignac. Ses *Mémoires* sont tout à fait intimes. Elle n'a eu aucun rôle dans les affaires de son temps. Sa

vie n'offre pas d'épisodes dramatiques. Le grand événement de son existence fut de rejoindre à Naples son mari chargé, durant l'empire, de l'organisation de l'enregistrement et des domaines dans le royaume de Murat. Mais ce mari était un conventionnel, un régicide, l'affreux émule de Joseph Lebon et de Carrier, et l'on pouvait croire à bien des révélations sur les hommes et les choses au milieu desquels Mme Cavaignac se trouvait transportée. Les *Mémoires* que nous avons sur l'époque révolutionnaire, en dehors même de ceux qui ont été composés par des royalistes, les *Mémoires* de Mme Roland, de Louvet, de Daunou, de Riouffe, offrent le reflet d'un bouleversement général. Rien de semblable dans les souvenirs de Mme Cavaignac : c'est ce qui fait leur originalité et aide à la connaissance d'une partie de la société d'alors, de la partie triomphante, satisfaite de cette société, l'aristocratie de la Terreur. Le roulement de la fatale charrette ne retentit pas jusqu'au placide salon où la mère de Mme Cavaignac accueille les philosophes et les beaux esprits, et l'on ne semble pas s'y douter de tout ce qui se passe au dehors. Si la jeune femme du conventionnel fait de légères allusions à des mesures violentes, c'est pour les approuver ou du moins les excuser. Les rois ont fait bien pis et les résultats obtenus sont si grands, si beaux, qu'on ne les a pas trop payés. De l'ancien régime elle ne regrette qu'une chose, la distinction des manières. Son républicanisme ne l'empêche pas de parler du peuple avec un ton hautain. Naturellement elle a l'horreur de la noblesse et des grands noms, elle exècre tous les rois, elle abhorre particulièrement les Bourbons de France, d'Espagne et d'Italie, elle a même une phrase de mépris pour Marie-Antoinette (p. 362). Elle trouve que Louvel a anobli l'assassinat (p. 310), et à ce sujet écrit une longue tirade en faveur du régicide. Mais si les échafauds, les assassinats, les proscriptions laissent Mme Cavaignac froide et impassible, il ne faut pas la croire dépourvue de sensibilité. Oh ! non, elle en montre une excessive pour sa mère, pour ses enfants ; elle se complaît dans une foule de petits souvenirs de sa jeunesse, dans les mièvreries d'insignifiantes remembrances d'où elle sort, pour, marchant sur les traces de Jean-Jacques Rousseau, se lancer dans de soudaines dissertations philosophiques et politiques, dont quelques-unes ne manquent ni de justesse dans l'idée, ni d'éloquence dans l'expression. Élevée par une mère protestante dans un milieu d'incrédulité, Mme Cavaignac apparaît cependant comme une femme honnête, elle se scandalise fort des romans de George Sand, à diverses reprises traitée presque aussi mal que si elle eût été une tête couronnée. Un passage à citer est celui où Mme Cavaignac raconte comment elle fut amenée au catholicisme. Tout ce chapitre de l'histoire d'une âme est très intéressant. Assez intéressants aussi, mais d'une autre manière, les détails sur la cour de Naples et, au commencement du livre, les portraits d'Andrieux, de Collin d'Harleville, de

Picard et de quelques autres écrivains. Par une de ces évolutions dont les jacobins ont donné tant d'exemples, à la fin de ses *Mémoires*, Mme Cavaignac arrive à l'apothéose la plus enthousiaste de Napoléon. Mme Cavaignac ne destinait pas ses souvenirs à la publicité, elle les avait écrits « pour remplir de tristes heures. » Ainsi s'expliquent un fastidieux abus de petits détails intimes et aussi quelques incorrections de style et de langue.

TH. P.

Mémoires de famille de l'abbé Lambert, dernier confesseur du duc de Penthièvre, aumônier de la duchesse douairière d'Orléans, sur la Révolution et l'émigration, 1791-1799, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par GASTON DE BEAUSÉJOUR, son arrière-petit-neveu, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de XIX-330 p. — Prix : 10 fr.

Ce qui, tout d'abord, dans ces *Mémoires*, frappera l'observateur, c'est le caractère de celui qui les a écrits : prudent, habile, loyal, énergique, tel il apparaît. Moins modeste, plus ambitieux, l'abbé Lambert eût pu, en d'autres circonstances, être un homme de gouvernement. Il se contenta de rester un digne ecclésiastique et un serviteur fidèle du duc de Penthièvre et de sa famille.

Les présents *Mémoires* ne sont pas inédits : la première édition date de 1822 ; mais outre qu'elle est devenue introuvable, elle offre de nombreuses erreurs dans les noms de lieux et de personnes. L'éditeur, M. Gaston de Beauséjour, n'a rien négligé pour rendre irréprochables le texte et les notes et appendices qui l'éclaircissent. Peut-être même, sous ce rapport, y a-t-il excès ; mais qui s'en plaindra ? Je me suis en vain attaché à prendre en défaut M. de Beauséjour : j'y ai perdu mon temps et ma peine, et, certes, j'en suis fort aise.

Le premier chapitre du livre n'est, en réalité, que le second de l'œuvre primitive intégrale : le véritable premier chapitre, nous apprend M. de Beauséjour, servait de préambule et fut prêté à Mgr de Juigné, archevêque de Paris, qui l'égara. Cela est fort regrettable ; car il est permis de supposer que l'auteur nous racontait là l'histoire de ses premières années. Heureusement, dans son *Introduction*, le consciencieux éditeur a comblé cette lacune, autant qu'il était possible.

Après avoir donné des détails intéressants sur la vie et le caractère du pieux duc de Penthièvre, ainsi que sur sa famille et diverses personnes de l'entourage princier, l'auteur entre dans ce que j'appellerai le vif de sa relation. Bien qu'ayant prêté entre les mains de la municipalité très avancée de Vernon (Eure) un serment adroitement restreint, pire peut-être comme conséquences, au point de vue révolutionnaire, qu'un simple refus, l'abbé ne tarda pas à être obligé de quitter la Normandie, où son arrestation était imminente. Non sans difficultés, il gagna le Jura et se fixa à Lons-le-Saunier, sa ville natale. Bientôt dénoncé, il fut em-

prisonné, puis dirigé, avec beaucoup d'autres, sur Besançon. Là, grâce au dévouement des demoiselles Lacaze, sœurs d'un prêtre émigré, qui n'en étaient pas à leur coup d'essai, il s'évada et se réfugia en Suisse. Cette partie du récit est incontestablement la plus émouvante ; mais les pages suivantes, qui ont trait à l'émigration — surtout à l'émigration ecclésiastique en Suisse — constituent une série de tableaux vivants et sincères comme peu d'écrivains du temps en ont esquissé. L'auteur n'est poète et artiste que lorsqu'il décrit les pays parcourus ; pour le surplus, c'est un réaliste vigoureux. La suite a trait aux misères, noblement supportées, de la famille d'Orléans, dont l'abbé Lambert — digne émule des diplomates comtois de la période espagnole — accomplit la réconciliation avec le futur Louis XVIII. C'est le 5 mai 1801 que l'abbé Lambert pose sa plume ; un an plus tard il meurt, laissant le document que vient de publier à nouveau son arrière-petit-neveu. Comme les précédents, ce volume, dont l'impression est très soignée, fait grand honneur à la *Société d'histoire contemporaine.* E.-C. Gaudot.

Berryer, de Villèle, de Falloux. L'Opposition royaliste, par Ch. de Mazade. Paris, Plon et Nourrit, 1894, gr. in-18 de 305 p. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré le titre générique : *l'Opposition royaliste,* qui englobe ces trois figures, je ne puis très bien démêler le lien qui doit les unir. Non seulement je trouve en elles des dissemblances profondes, mais aussi je cherche vainement à comprendre ce que le mot « d'opposition » peut exactement signifier ici. L'ordre chronologique lui-même ne vient pas me tirer d'embarras ; il m'étonne même par l'inversion de Villèle succédant à Berryer. Quoi qu'il en soit, ces trois études, dès qu'on efface le sous-titre mis à tort, sont intéressantes, instructives et agréables comme tout ce qu'écrivait M. de Mazade. Elles avaient jadis été publiées dans la *Revue des Deux Mondes;* on a bien fait de les y aller chercher pour leur donner une vie nouvelle.

A Berryer, l'auteur accorde de grands éloges ; à ses yeux, c'est le « génie vivant de la parole, éclatant à la tribune et au barreau ; » il admire surtout en lui ce double caractère : rester homme de son parti et garder l'esprit ouvert aux choses d'à côté, aux opinions adverses. Cette première étude n'est pas extrêmement neuve, mais elle est rapide, enlevée, attachante.

M. de Villèle occupe une plus grande place, et c'est justice. D'abord nous le voyons mêlé à la majorité royaliste de 1815, à la Chambre introuvable ; appelé au pouvoir, il reste le personnage important de ce ministère de six ans. C'était une époque heureuse, glorieuse et florissante. M. de Villèle, « l'homme d'affaires de la Restauration, » y a une part légitime. M. de Mazade entre dans les différents débats de l'époque et il a

raison de donner les compliments qu'il mérite à M. de Villèle, même quand il est en lutte avec Chateaubriand. J'aurais aimé un peu moins de sévérité pour Mathieu de Montmorency, également en désaccord avec son collègue dans la grosse affaire de la guerre d'Espagne.

« Illusions et mécomptes » me semble un heureux qualificatif accolé au nom de M. de Falloux, qui fut mêlé à tant de grandes choses par le petit côté et qui se frotta à tant d'illustres personnages par derrière; il est certain qu'avec un esprit rare, des talents remarquables et une habileté qu'on ne cherchait même pas à lui contester, ce type du « catholique libéral » n'est arrivé à rien. Illusion d'avoir cru à cette politique; mécompte après y avoir échoué !

Dans les questions religieuses que son sujet lui fait aborder, M. de Mazade est respectueux, et il convient de l'en louer. Il est même assez impartial pour juger sévèrement quelques tendances malsonnantes de M. de Falloux. Il parle en bons termes de Monsieur le comte de Chambord, et sur les douloureux et à jamais regrettables événements de 1873, qui ont empêché le retour de la vieille monarchie française, il voit juste et sans passion.

G. DE G.

Un Anglais à Paris. *Notes et souvenirs, 1837-1848.* Traduit de l'anglais par J. HERCÉ. Paris, Plon et Nourrit, 1893-1894, 2 vol. in-16 de VII-310 et 369 p. — Prix : 7 fr.

L'Anglais, resté inconnu, qui a publié deux volumes de souvenirs parisiens, a vraiment eu un rare et inexpliqué bonheur : il s'est trouvé en relations — de quelle manière ? — avec à peu près toutes les célébrités, bonnes ou mauvaises, d'une grande partie de ce siècle. Il a fréquenté les actrices, les hommes d'État, les littérateurs, les militaires, les musiciens. Il donne une foule de détails sur Balzac, Rachel, Lola Montes, Al. Dumas, Déjazet, Persigny, Morny, Meyerbeer, Rossini, etc. C'est à rappeler les vers d'un vieil opéra :

C'est le solitaire
Qui voit tout,
Qui fait tout,
Qui sait tout.

L'Anglais va jusqu'à nous raconter des conversations entre Louis-Philippe et Marie-Amélie : il met des anecdotes dans la bouche mystérieuse du Prince-Président et des confidences sur les lèvres prudentes de Guizot. Quelques-unes des assertions de l'insulaire si répandu dans tous les mondes sont fort contestables. Il prétend, par exemple, que M. de Lourdoueix, dans le désir d'attaquer les jésuites, engagea Eugène Sue à écrire *le Juif Errant* (p. 33, t. I). J'ai connu M. de Lourdoueix, j'ai même écrit plusieurs articles dans la *Gazette de France*, quand il en était le directeur, et je puis affirmer qu'il ne songea jamais à provoquer

ni à publier le roman de Sue en feuilletons. Notre hôte assure que les Français haïssent bien plus les Anglais que les Allemands (t. I, p. 167); mais n'est-ce pas ce que dément l'accueil si empressé que le voyageur anonyme paraît avoir reçu partout chez nous, et les mots anglais qui envahissent notre langue, qui s'étalent sur les enseignes, les imitations d'une foule d'usages britanniques, ne prouvent-ils pas le peu de justesse de cette observation ? Notre Anglais (t. II, p. 36) n'a été qu'une fois chez Lamartine, aussi donne-t-il des détails très peu exacts sur le salon du poète, et fait-il de lui un portrait très faux, rectifié par une note du traducteur, d'après le beau livre du baron de Chamborant. L'Anglais a accueilli avec beaucoup trop de confiance les souvenirs du maréchal Vaillant en ce qui concerne le prétendu « despotisme » de la Restauration (t. II, p. 180). Il y aurait ainsi bien des allégations à contredire; mais ce livre est assez amusant, quelquefois plus par le grand nombre de noms enregistrés que par le piquant des anecdotes. Le second volume offre un intérêt plus sérieux que le premier; il contient beaucoup de particularités sur le second empire et ses principaux personnages, sur le siège de Paris et la Commune, avec ses acteurs chamarrés et menant joyeuse vie. Mais quel est donc l'auteur jusqu'ici masqué qui se dit et parfois se montre si bien informé de ce qui se passe chez nous? A-t-il rencontré ce *diablo cojuelo*, ce diable boiteux, qui soulevait les toitures de Madrid et faisait voir à Don Cleofas l'intérieur de toutes les maisons?

POGGIARIDO.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. FERET. *Moyen âge*, tome I. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de LXIV-367 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous voudrions pouvoir dire beaucoup de bien du livre de M. l'abbé Feret, car nous estimons son effort, mais nous craignons qu'il n'ait généralement à recueillir de la part de la critique plus de remarques désagréables que d'éloges sans restrictions. Assurément l'idée d'écrire l'histoire de la Faculté de théologie de Paris était excellente; malheureusement, ce champ est si vaste et ses aspects sont si variés qu'il eût fallu une préparation plus complète avant d'y pénétrer. Sauf la longue introduction déjà publiée dans la *Revue des questions historiques*, qui a le mérite d'être plus travaillée et mieux écrite, le volume que nous avons entre les mains n'apporte en réalité presque aucun élément nouveau, et c'est un défaut grave dans un livre de ce genre. Ce que M. Feret dit des écoles et des grades est beaucoup trop général; ses jugements sur la doctrine personnelle des divers théologiens qu'il étudie manquent de précision, ses renseignements d'exactitude. Nous citerons comme exemple le passage suivant : « L'essai de Tayon n'a pas été imprimé et nous ne saurions dire ce qu'il est devenu » (p. 5). C'est sans doute

trompé par la note *a* p. 414 du vol. LXXXVII de la Patrologie latine qu'il a avancé cette proposition. On lit, en effet, à cet endroit : *Sed opus egregium non amplius existit, neque aliud ejus præterquam hujus epistolæ (ad Eugenium) testimonium ad nos usque pervenit.* Toutefois, dans le tome LXXX de la même collection, M. Feret aurait pu rencontrer une autre édition de la même lettre à Eugène de Tolède rapportée au tome LXXXVII, suivie des cinq livres des sentences du même auteur (p. 727-990), avec la mention suivante : « Ex Floresii, Esp. Sag. *ubi primum in lucem editi ex codice Gothico monasterii Sancti Æmiliani de la Cagolla.* » Cette œuvre n'est donc pas inédite, et encore moins disparue. Ce que M. Feret dit de la Somme d'Hugues de Saint-Victor n'est pas non plus conforme à la vérité : il suffira de compulser cet ouvrage pour voir que la place attribuée aux sacrements est tout autre que celle qu'indique notre auteur. Nous pourrions multiplier les remarques analogues. Si le travail de M. Feret laisse souvent à désirer au point de vue scientifique, pourquoi est-il si négligé sous le rapport littéraire ? Que dire de ces « *points* répréhensibles ou *prêtant le flanc* à l'attaque ? » (p. 19.) Cette phrase est-elle française : « Quel est le pays natal de ce mangeur de livres, tant ce savant en avait lu et dévoré? Car telle est l'explication la plus vraisemblable du surnom » (il s'agit de Pierre Comestor), p. 42. Voir également, p. 50 : « Succédant à un prélat, etc. » La répétition du mot « l'on » devient obsédante; à chaque page on le rencontre à plusieurs reprises, quelquefois à deux lignes de distance. L'auteur se sert aussi d'expressions vieillies : « livrer aux presses, » p. 40, 42, 71 ; *M. l'abbé* Migne, etc. Enfin le continuel recours à l'*Histoire littéraire de la France*, dont des tirades entières se succèdent presque sans interruption, donne au lecteur l'idée d'un abrégé de ce recueil, sans doute excellent, plutôt que d'une œuvre personnelle et récente. En résumé donc, ce livre trop hâtif aurait gagné à être mûri davantage et surtout à être soumis préalablement à un critique intelligent et dévoué qui semble avoir manqué à l'auteur. Il n'en reste pas moins vrai que M. Feret a accompli un travail considérable, et nous rendons justice à sa bonne volonté et aux lectures nombreuses auxquelles il a dû se livrer. Cette œuvre ouvre une voie où jusqu'ici on avait hésité à entrer; elle présente même une réelle utilité, à condition qu'on s'en servira avec prudence et qu'on vérifiera soigneusement les assertions qu'elle contient.

F. D'H.

Storie intime di Venezia repubblica, per E. cav. Volpi, con prefazione del prof. cav. G. Occioni Bonaffons ed illustrazioni del dottor Luigi Sugana. Venezia, Fratelli Visentini, in-8 carré de 330 p.

Venise est une ville à part. Elle a hébergé les plus illustres hôtes, elle a laissé à tous ceux qui ont été balancés dans ses gondoles noires

les plus charmants souvenirs. Il y a quelques années, M. A. Bournel s'est plu, dans un agréable volume, à rappeler ces voyageurs célèbres et les douces impressions que tant de poètes et de prosateurs avaient rapportées de la cité des doges (*Venise, notes prises dans la bibliothèque d'un vieux Vénitien*, Plon, 1882). Un peu auparavant, M. Molmenti avait raconté ce que fut la vie privée dans sa ville natale (*Storia di Venezia nella vita privata*). Ce sont des documents analogues à ceux dont il dut souvent faire usage, mais donnés dans toute leur crudité, que renferme le volume que nous venons de lire, volume qui est moins un ouvrage qu'un recueil de faits. Nous avons là, à partir du moyen âge, la mention d'affaires du genre de celles que l'on juge à huis clos. Puis viennent de nombreuses pages sur le demi-monde vénitien des temps passés, sur les règlements par lesquels on chercha vainement à diminuer son importance excessive, sur la vie, les mœurs, le luxe de celles qui en faisaient partie. La dépravation était grande et ne s'arrêtait pas devant les murs des couvents, où tant de malheureuses jeunes filles étaient poussées par l'inflexible despotisme de leurs parents. L'auteur, du reste, semble enchanté, quand il peut éclabousser de quelques scandales les nonnes et les prêtres. Le jeu était aussi en grand honneur. Nous trouvons là bien des détails sur les *Casini*, sur la loterie et, un peu plus loin, sur les théâtres, qui furent si nombreux à Venise, où les représentations dramatiques commencèrent à des époques reculées.

Ce volume, on l'a compris, ne peut être mis sous tous les yeux. Il ne les attirera pas, du reste, par ses *illustrazioni;* elles sont au-dessous du médiocre, et ce livre est imprimé avec une inélégance à laquelle on n'est plus habitué.

POGGIARIDO.

BULLETIN

Montaigne chrétien, *réflexions tirées des Essais*, par L. DE LA BRIÈRE. Paris, Chailley, 1894, in-16 de 260 p. — Prix : 4 fr.

Enthousiasmés par les souvenirs de l'antiquité, les écrivains de la Renaissance devenaient souvent païens dans leurs livres, tout en restant chrétiens dans leur vie. On peut remarquer un singulier exemple de ce contraste en étudiant Montaigne. L'auteur se croyait permis de remuer les opinions les plus hardies; l'homme, comme il le raconte dans son *Voyage en Italie*, offrait des ex-voto à Notre-Dame de Lorette et parlait sans fausse honte de sa confession. Cette observance des prescriptions du catholicisme ne fut pas telle cependant que Montaigne se résolût à faire dans ses *Essais* quelques changements qu'on lui avait très courtoisement demandés à Rome. Aussi les *Essais* ont-ils été mis à l'Index. Plusieurs fois déjà on en a extrait des morceaux choisis, pouvant sans danger être mis sous tous les yeux. M. de la Brière a fait mieux encore, et de Montaigne a tiré un livre de piété qu'il place sous les religieux auspices de Jeanne de Lestonnac, nièce de Montaigne, proclamée vénérable par Grégoire XVI, décrétée héroïque en ses vertus par Léon XIII. Les emprunts faits aux *Essais* sont classés sous les

titres suivants : Profession de foi; la foi et la raison; Dieu et l'homme; l'Église; hors l'Église; le bien; le mal; la foi. Cet intéressant volume est terminé par une relation fort édifiante que Montaigne fait de la mort de son cher ami La Boétie et par une lettre dans laquelle Étienne Pasquier raconte les derniers moments de Montaigne lui-même. Il ne pouvait plus parler, et, pour se faire entendre, avait recours à la plume. « Comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit bulletin, sa femme d'avertir quelques gentilshommes siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils furent il fit dire la messe en la chambre et comme le prebstre était sur l'élévation du *Corpus Domini*, le pauvre gentilhomme s'élança, au moins mal qu'il put, sur son lit, les mains jointes, et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu, ce qui fut un beau miroir de l'intérieur de son âme » (p. 253).

Certes les fragments qu'a si bien réunis M. de la Brière nous semblent excellents, mais n'eût-il pas été bon d'en faire contrôler l'orthodoxie par des autorités ecclésiastiques? Cette précaution eût complètement rassuré les lecteurs restés sous l'influence d'une accusation de scepticisme, et leur eût permis de lire, sans nul trouble, le charmant volume de M. de la Brière, charmant et comme texte et comme exécution typographique. TH. P.

Atlantide, poema di MARIO RAPISARDI. Catania, N. Giannotta, 1894, in-12 de 266 p. — Prix : 4 fr.

Nous n'hésiterons pas à qualifier ce prétendu poème du seul nom qui lui convienne : c'est du galimatias. Qu'on s'imagine un entassement de strophes socialistes, prosaïques, scientifiques, allégoriques et souvent pornographiques, d'une déplorable facilité. A travers tout cela, on croit démêler que M. Rapisardi a prétendu faire la satire de la société actuelle. Nous ne savons ce que les compatriotes de l'auteur pensent d'un tel livre; nous croyons toutefois qu'il n'a pas dû plaire à ceux que le *Lucifero* de M. Rapisardi avait séduits. Regrettons, en concluant, de voir hasardée dans de pareilles aventures une réputation littéraire qui ne manque pas d'un certain éclat. M. F.

Cabotins ! comédie en quatre actes, par ÉDOUARD PAILLERON, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-12 de 228 p. — Prix : 2 fr.

C'est une très mordante et très spirituelle critique du cabotinisme de cette fin de siècle, comme on dit. Une société « la Tomate » s'est formée à Paris, entre plusieurs jeunes gens du Midi, dans le but de se pousser, de parvenir par tous les moyens au succès : l'amour de la réclame et du tapage y est mené à son extrême. Sauf une belle exception, celle de Pierre, un travailleur de talent, autour duquel l'auteur a tissé une délicate et charmante intrigue d'amour, tous les membres de « la Tomate, » médecins, peintres, écrivains, etc., sont des cabotins. Mais leur grand chef, c'est Pégomas! Pégomas, c'est tout le Midi avec le cœur sur la main — méfiez-vous de ce cœur sur la main, de celui de Pégomas, jentends : au fond, il n'est qu'intrigues, habiletés, duperies, roublardise et intérêt. C'est ainsi que Pégomas, après avoir servi de secrétaire à un candidat à la députation, trouve, au dernier moment, le moyen de se faire acclamer à sa place.

L'esprit est semé à profusion dans cette fine critique de nos mœurs contemporaines. Nos mœurs contemporaines! hélas! si l'auteur les a prises sur le vif, il faut avouer qu'elles sont singulièrement tristes et laides. C'est, en effet, dans un milieu parfaitement interlope que se déroulent les scènes de *Cabotins*. P. SAINT-MARCEL.

Chavala, historia disfrazada de novela, por J. Lopez Valdemoro. Séville, E. Rasco, 1893, petit in-18 de 247 p.

Ce petit roman dont le fond serait historique, à ce que nous affirme le titre, ne manque ni d'intérêt ni de style. Le frère de l'héroïne, Antonio, a été tué par un misérable dans un guet-apens. Le criminel n'a été condamné qu'à une peine trop légère pour calmer les désirs de vengeance de Chavala. Celle-ci, qui n'est pourtant qu'une pauvre paysanne, se jure d'obtenir une condamnation à mort, après revision du procès; et pour accomplir plus librement son œuvre de justicière, elle renonce à épouser son amoureux José. Elle est sur le point de réussir, grâce à l'influence d'un personnage considérable, mais le prix infâme qu'il y met révolte sa pudeur, et elle se dérobe aux exigences de son triste protecteur. Compromise par lui, elle est bien près de tomber dans la misère et le déshonneur, lorsque son ancien fiancé revient à temps pour l'arracher à son impossible rêve. Elle l'épouse. — La morale de ce récit paraît être que la vengeance n'appartient qu'à Dieu. Il est narré avec beaucoup de charme, et prouve que son auteur possède un talent de conteur des plus estimables. M. F.

Histoire ancienne des peuples de l'Orient, rédigée d'après les nouveaux programmes du 28 janvier 1890, par le chanoine Melin. Moulins, André Paris; Paris, Bloud et Barral, 1893, in-18 de vi-359 p. — Prix : 3 fr.

Nous répétons à propos de cet ouvrage les éloges que nous avons décernés au cours d'histoire de M. Melin (t. LXV, p. 62). Dans ce résumé assez bref, les élèves trouveront la substance de ce qu'ils doivent savoir. M. le chanoine Melin a pris soin de se mettre au courant des principaux travaux de l'érudition contemporaine, et il les a fait passer dans son manuel. Au bas des pages courent des lectures où l'élève trouvera les développements qui frappent facilement l'esprit et que l'on n'a pas besoin d'apprendre pour les retenir : légendes, mots historiques, etc. Enfin des gravures bien choisies, accompagnées d'un texte qui en donne l'explication, illustrent le récit et ajoutent à l'intérêt du volume. Ce plan, fort bien conçu, révèle un excellent éducateur; l'exécution en est heureuse, et l'on ne peut que recommander vivement aux maisons d'enseignement ce petit manuel. M. le chanoine Melin a cru devoir ajouter au programme l'Inde ancienne, nous ne l'en blâmerons pas; mais pourquoi n'a-t-il pas mis aussi quelques notions sur d'autres peuples intéressants, comme les Chinois? La partie faible du volume est celle qui relate les découvertes contemporaines; l'auteur fera bien de la développer davantage, au moins sous forme de lecture, dans une prochaine édition. A. I.

Scènes et biographies historiques des temps anciens et modernes, par G. Dhombres et G. Monod. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 248 p., avec 46 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Je ne sais si les auteurs de ce petit volume ont eu raison d'y faire entrer les « héros du xixe siècle, » parmi lesquels ils comptent naturellement M. de Cavour. Je doute que tout le monde approuve le petit éloge de feu Gambetta, qu'amène l'histoire de l'année terrible, ou le dithyrambe en l'honneur de notre époque, qui « ne juge les hommes que d'après leur talent, leur vertu, leur travail » (p. 246). Dans un ouvrage de ce genre, il n'était guère utile de faire des citations, et il est fâcheux que les auteurs aient justement choisi les leurs dans des écrivains tels que Michelet (p. 97) et Quinet

(p. 122). D'ailleurs, si le volume n'est pas catholique et ne peut par suite être pleinement recommandé ici, nous reconnaissons volontiers qu'on y trouve une tendance visible à la neutralité et le soin d'éviter, en parlant des choses ou des personnes catholiques, tout ce qui pourrait ressembler à de l'hostilité. Les sujets sont en général bien choisis, les gravures aussi. Le style est fort simple, mais parfois lourd et incorrect. C'est ainsi que, pour ne citer qu'un exemple parmi ceux que nous avons notés, les auteurs semblent donner (p. 71), comme une preuve de la barbarie de Charlemagne, son amour des bains et de la chasse. A. I.

Lectures historiques rédigées conformément au programme du 22 janvier 1890 pour la classe de troisième. Moyen âge, par J. de Crozals. Paris, Delagrave in-18 de II-587 p. — Prix : 5 fr.

La publication de *Lectures historiques* provoquée par les programmes de 1890 peut avoir des avantages sérieux pour la jeunesse des écoles. Les manuels, par là même qu'ils ne doivent contenir que ce qu'il est essentiel aux élèves de savoir, sont forcément brefs et incomplets sur certains points. Les ouvrages auxquels ils renvoient dans les bibliographies — quand ils en donnent — sont souvent inaccessibles aux élèves, ou au-dessus de leur portée, ou trop considérables pour qu'ils y puissent recourir avec fruit. Les *Lectures* doivent justement suppléer à ces lacunes. Elles permettent de développer des points laissés dans l'ombre par le manuel ; elles doivent aussi offrir aux lecteurs des extraits des auteurs dont les notes leur parlent. C'est à ce point du programme qu'a voulu répondre M. de Crozals. Son volume n'est peut-être pas l'idéal du genre. Il y a dans certains passages (par exemple p. 375, le jugement sur Grégoire VII) un fâcheux galimatias. La rédaction ressemble trop souvent à celle du manuel, dont ce volume de *Lectures* formera pourtant un complément utile. L'illustration n'était peut-être pas ici indispensable. L'on ne peut que regretter en tout cas qu'elle soit presque toute de pure fantaisie. A. I.

Nouvel Abrégé d'histoire à l'usage des candidats au baccalauréat de l'enseignement secondaire classique et à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, par Un professeur d'histoire. Nouvelle édit. Classe de rhétorique, *1610 à 1789*. Paris, Delagrave, 1892, in-12 de 648 p. — Prix : 5 fr.

Nos lecteurs connaissent déjà le professeur anonyme d'histoire et son nouvel abrégé. Notre regretté collaborateur M. le comte de l'Épinois en a fait ici même un éloge (t. LIX, p. 172) auquel nous n'avons rien à retrancher. L'esprit franchement catholique dans lequel est rédigé ce manuel le rend tout d'abord recommandable. Le récit des faits est très suffisamment exact et développé. Les manchettes, dont est pourvu le volume, servent de points de repère et seront d'une réelle utilité pour retrouver facilement les faits importants. A. I.

Le Pape-Roi, par l'abbé Decorsant. Paris, Lecoffre, 1894, in-12 de VII-182 p. — Prix : 2 fr.

« Comme nous sommes assurés, dit l'auteur, que ni Satan ni ses suppôts ne prévaudront jamais contre l'Église, nous devons encore envisager sans crainte l'avenir et rendre témoignage à la vérité à temps et à contretemps, comme dit saint Paul. La partie historique rappelle brièvement et clairement comment, au moyen âge, les Papes ont défendu les droits de l'Église et l'indépendance de l'Italie contre les Hohenstauffen. Les traités de West-

phalie et de Vienne ont consacré la domination des peuples du nord sur ceux du midi. De nos jours, grâce au concours de la Révolution et de la franc-maçonnerie, ce sont les Hohenzollern qui pèsent sur l'Italie. « C'est pourquoi, dit encore M. l'abbé Decorsant dans son Avant-propos, nous croyons utile et consolant tout ensemble de rappeler brièvement l'histoire de cette Papauté contre laquelle toute violence a échoué, tout artifice s'est dissipé, et qui, soufflant sur les ossements arides de la société, pourra seule la ressusciter quand la justice divine l'aura anéantie. » A. D'AVRIL.

L'Église et l'Esprit nouveau, par ROBERT PINOT. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de VII-50 p. — Prix : 0 fr. 75.

Dans cette petite brochure, écrite avec beaucoup d'intérêt et très suggestive, l'auteur prend occasion d'un mot célèbre pour exposer ses vues sur les rapports de l'Église et de l'État. Il montre dans le passé l'État profitant de toutes les concessions de l'Église pour en faire son instrument. L'esprit nouveau, ce sera l'Église échappant à la tutelle de l'État. Il en voit un prélude dans cette foule d'institutions libres dont l'Église est obligée de s'entourer à mesure que l'État soustrait les vieux établissements à l'influence ecclésiastique. M. Pinot reconnaît que le clergé hésite un peu à s'engager dans cette voie nouvelle. Il croit que l'expérience le décidera. Et nous aussi, nous partagerions volontiers l'espérance de M. Pinot. L'Église libre dans l'État libre nous paraîtrait une situation préférable, à beaucoup d'égards, aux rapports actuels. Mais il faudrait que l'État fût vraiment libre. Avec les mœurs politiques de la France, il n'y a pas d'institution libre qui ne soit à la merci d'une fantaisie du législateur. Sous un tel régime, faut-il s'étonner que l'Église aime mieux rester dans une maison où elle est maltraitée que de s'aventurer au dehors pour être étranglée? D. V.

Nos vieux principes légitimistes, *en regard des élections d'août-septembre 1893.* Paris, Retaux, 1894, in-8 de 74 p. — Prix : 1 fr. 50.

J'ai vainement cherché à dégager l'idée qui a inspiré cet opuscule d'un écrivain qui a voulu garder l'anonyme. Il s'y trouve un commentaire élogieux du manifeste adressé aux Français le 5 juillet 1871, par Monsieur le comte de Chambord, et une appréciation non moins élogieuse du célèbre discours prononcé par M. Thiers à l'Assemblée nationale le 8 juin. Il y a pourtant une différence d'envergure entre la royale proposition de fonder « sur les larges assises de la décentralisation administrative et des franchises locales un gouvernement conforme aux besoins réels du pays » et les arguties de l'auteur du *Consulat et de l'Empire,* promettant aux républicains de ne pas trahir la République, et aux monarchistes de « réserver l'avenir » et de ne rien tenter contre cet avenir. Entre l'étude de ces deux documents est développée une théorie bizarre sur le symbolisme des couleurs; il paraît que le tricolore — bleu, blanc, rouge — est « précisément l'image de l'âme humaine dans le fonctionnement de ses facultés principales » (p. 24). Un éloge du pape Léon XIII, un aperçu bien superficiel du socialisme, terminent cette brochure d' « un Français de la région du Nord » qui s'est converti au dogme républicain et cite les républiques américaines comme exemples de nations « stables et prospères. » R. L.

Les Italiens d'aujourd'hui, par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1894, gr. in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce volume indique parfaitement l'intention de l'auteur. Ce ne sont ni les monuments ni les musées, ce n'est rien de ce qui attire en Italie dont M. Bazin s'est occupé. Ce qu'il a voulu nous faire connaître, ce sont les Italiens d'aujourd'hui. Il s'est donc partout mis en rapport avec eux et a reproduit, avec ce que l'on sent être d'une exactitude parfaite, les rencontres, les conversations que les diverses classes de la société lui ont offertes sur son chemin, depuis les provinces du nord jusqu'à l'extrémité de la Sicile. Je ne dirai pas que son livre est d'une lecture toujours amusante, mais il contient sur bien des points des renseignements utiles, sur l'armée italienne, sur l'agriculture, sur la marine. Il a l'avantage de rectifier plus d'une opinion fausse, et s'il nous montre les Italiens sous un aspect meilleur que nous ne le leur supposons, il pourra, au delà des monts, prouver qu'un Français sait observer avec intelligence et impartialité. Le volume mérite donc d'être lu des deux côtés des Alpes. Poggiardo.

M. Crispi chez M. de Bismarck, *journal de voyage* (traduit de l'italien). Rome, Forzani, 1894, in-12 de 262 p.

Le narrateur a été le compagnon de M. Crispi pendant ses voyages à Friedrichsruhe en 1887 et en 1888. Il n'intervient guère personnellement que pour consigner une foule de détails insignifiants sur le trajet et sur la «mangeaille,» et pour affirmer, après une traversée rapide en chemin de fer, que l'Alsace est un pays essentiellement allemand : je m'y attendais. Il dit de M. Crispi que ce ministre n'est pas gallophobe, qu'il aime la paix, qu'il n'admet pas qu'on mente, qu'il a fraternisé avec le gallophobe Bennigsen, que les musulmans de la Bosnie sont, à son idée, « de race ottomane (p. 189) ! » L'intérêt du livre, si l'on admet que cette publication soit intéressante, repose sur les propos de table attribués à M. de Bismarck, desquels je résumerai les principaux : Le prince veut la paix. Il a toujours eu des sympathies russes (nous le savions). La guerre de 1866 était nécessaire; il l'a voulue; mais il n'a pas provoqué celle de 1870 (nous ne sommes pas convaincus !). Les chemins de fer doivent appartenir à l'État (?). Suivent quelques jugements sur Napoléon III et sur les hommes de son temps. Après l'une et l'autre entrevue, les deux ministres dirigeants se sont quittés parfaitement d'accord. On s'en est aperçu. A. d'Avril.

Chateaubriand, par A. Bardoux, membre de l'Institut. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-8 de 239 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Bardoux, qui a abordé naguère quelques points de la vie intime de Chateaubriand, nous présente aujourd'hui dans son ensemble la carrière de l'illustre écrivain. Il la déroule dans son ordre chronologique, et à chaque ouvrage qu'il rencontre, il en donne des extraits. Destinée à de jeunes étudiants, cette biographie est convenablement dégagée des incidents sur lesquels l'auteur s'est étendu dans d'autres ouvrages. Elle respire une vive admiration pour le grand et pittoresque prosateur; elle reconnaît l'influence profonde et multiple qu'il a exercée sur presque toutes les branches de la littérature de notre temps. Oserai-je dire que le style a bien des négligences, que l'auteur semble avoir écrit un peu vite et n'avoir pas soumis son travail à ces refontes courageuses dont Chateaubriand a donné tant de fois l'exemple ? Néanmoins, son plan très méthodique, sa façon d'exposer

et ses extraits formeront, pour les jeunes gens, une utile introduction à la lecture du maître lui-même. V. P.

Biographie du général de Sonis, par le comte DE LAMBEL. Paris, Lefort, 1894, in-12 cart. de 142 p. — Prix : 0 fr. 60.

Quelques années après la guerre, je sortais un dimanche de la messe, à Saint-Servan, quand, sous le porche de l'église, je croisai le général de Sonis qui entrait. J'étais en tenue, lui aussi, je saluai militairement. Il me dit en riant : « Tiens, vous êtes donc « un calotin » aussi, vous; je m'en doutais. » C'était effectivement un homme d'esprit et d'à-propos que ce grand chef qui a laissé dans le cœur de tous ceux qui ont eu à servir sous ses ordres un impérissable souvenir. Aussi avons-nous vu avec joie les nombreux ouvrages consacrés depuis quelque temps à la glorification de cette noble mémoire, et nous saluons encore avec une satisfaction bien sincère ce nouveau volume du comte de Lambel destiné à la vulgariser, à la répandre dans nos écoles, dans la chaumière, à la caserne, là où l'exemple de cette belle vie peut porter le plus de fruits. Sonis est effectivement un des types les plus accomplis du militaire chrétien. Comme La Moricière il a la foi, et comme lui il a le talent. C'est un fervent qui est aussi grand à l'église que sur le champ de bataille; avec cela il est homme, et si pour lui-même il est inflexible, il comprend les faiblesses de ceux avec lesquels il vit, soit qu'il leur obéisse, soit qu'il les commande; il excuse ces faiblesses, et d'un mal sait souvent tirer un bien. M. le comte de Lambel, dans un travail modeste, a su bien mettre en lumière ces grandes qualités. Laissant de côté les détails que nous pouvons trouver dans le livre de Mgr Baunard ou de M. de la Faye, il a extrait la quintessence de cette vie bien remplie, et a su la présenter avec intérêt, en termes souvent touchants qui ne pourront manquer d'aller au cœur de ses lecteurs comme ils sont allés au nôtre.

En somme très bonne, très utile publication que nous voudrions voir répandre et vulgariser le plus possible : l'ouvrage de M. de Lambel est à la fois un bon livre et une bonne œuvre. ARTHUR DE GANNIERS.

Foi et courage, *notices sur quelques élèves de l'école Sainte-Geneviève tués à l'ennemi,* par le R. P. CHAUVEAU. Tours, Mame, 1892, in-8 de 238 p.—Prix : 2 fr.

Il n'est pas nécessaire, je pense, de recommander longuement à nos lecteurs le livre du P. Chauveau; ce n'est, en effet, qu'une édition nouvelle et partielle d'un ouvrage plus important consacré jadis aux anciens élèves de l'école Sainte-Geneviève tués à l'ennemi. L'éditeur a pensé, et il a eu raison, qu'il y avait dans ce recueil matière à plusieurs livres de prix pour les écoles chrétiennes, et la jolie et peu coûteuse édition qu'il en publie aujourd'hui aura certainement un grand succès. Peu de livres sont, en effet, mieux faits pour plaire aux jeunes gens et fortifier dans leurs âmes le patriotisme et la foi. Il me semble donc impossible qu'on en puisse donner de meilleurs. Les jeunes gens trouvent là, non sous l'aspect de personnages lointains, toujours moins intéressants, mais sous des noms de jeunes hommes d'hier qui ont peut-être passé sur les mêmes bancs, l'exemple du plus pur héroïsme et des plus mâles vertus : « Puissent ces quelques pages, suivant le vœu du pieux auteur, exciter les lecteurs à travailler plus énergiquement au triomphe de la sainte cause de Dieu! En se montrant meilleurs chrétiens, ils deviendront par là même meilleurs Français. »

P. TALON.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Depuis la mort de Victor Hugo, M. Charles-Marie-René Leconte de Lisle, qui est mort le 17 juillet, était généralement considéré comme le premier de nos poètes français contemporains. Né le 24 octobre 1818, à Saint-Paul de la Réunion, il voyagea plusieurs années dans l'Orient avant de venir s'établir à Paris (1847), où il commença par faire de la politique militante. La *Démocratie pacifique*, journal phalanstérien, fondé par Victor Considérant, reçut de lui plusieurs articles. Mais le succès avec lequel les connaisseurs accueillirent son premier volume de vers : *Poèmes antiques*, le déterminèrent à s'abandonner tout entier aux Muses, point si complètement cependant qu'il ne trouvât le temps d'écrire un *Catéchisme républicain* et de publier une histoire haineuse du christianisme, car le poète se piquait d'athéisme, et il eut grand soin de supprimer des recueils de ses œuvres le poème chrétien qu'il avait composé jadis sur la Passion. L'on sait qu'en outre de ses œuvres originales, M. Leconte de Lisle a donné plusieurs traductions de l'antique, où il pousse le scrupule de l'exactitude jusqu'à l'asservissement d'une simple transcription, et qui souvent n'en sont pas plus fidèles. L'Académie française, qui avait plusieurs fois couronné les œuvres du poète, tarda longtemps à accorder à son talent la consécration d'un fauteuil académique. C'est le 11 février 1886 qu'il fut appelé à succéder à Victor Hugo. Depuis 1873, M. Leconte de Lisle exerçait les fonctions de sous-bibliothécaire à la bibliothèque du Sénat, où il était entré, en 1872, comme simple attaché. Voici la liste de ses principales publications : *Poèmes antiques* (1852, in-12 ; 1891, in-16) ; — *Épître au Czar au sujet des Lieux Saints*, (1854, in-8) ; — *Poèmes et poésies* (1855, in-12) ; — *Poésies complètes. Poèmes antiques. Poèmes et poésies. Poésies nouvelles* (1858, in-12) ; — *Les Idylles de Théocrite et les odes anacréontiques. Traduction nouvelle* (1861, in-12) ; — *Poèmes barbares* (1862, in-12 ; 1878, in-16) ; — *L'Iliade d'Homère. Traduction nouvelle* (1866, in-8) ; — *Homère. Odyssée. Hymnes. Épigrammes. Batrakhomyomakhie. Traduction nouvelle* (1867, in-8) ; — *Hésiode, hymnes orphiques, Théocrite, Bion, Moskhos, Tyrtée. Traduction nouvelle* (1869, in-8) ; — *Histoire populaire du christianisme* (1871, in-12) ; — *Le Sacre de Pâris, strophes* (1871, in-12) ; — *Le Soir d'une bataille, poème* (1871, in-12) ; — *Catéchisme populaire républicain* (1872, in-18) ; — *Eschyle. Œuvres complètes. Traduction nouvelle* (1872, in-8) ; — *Horace. Œuvres. Traduction nouvelle* (1873, 2 vol. in-16) ; — *Les Erynnies, tragédie antique* (1873, in-16) ; — *Œuvres de Sophocle. Traduction nouvelle* (1877, in-8) ; — *Poèmes tragiques* (1884, in-8) ; — *Discours de réception à l'Académie française prononcé le 31 mars 1887* (1887, in-8) ; — *L'Apollonide, drame lyrique* (1888, in-4).

— Nous avons annoncé, dans notre dernière chronique, la mort de M. Victor Fournel. Il était né à Cheppy, près de Varennes-en-Argonne, le 8 février 1829. Après avoir terminé, à Paris, de fortes études, commencées à Verdun, il abandonna son projet de se consacrer à l'enseignement et se livra tout entier au journalisme littéraire. C'est la *Revue de Paris* qui accueillit ses premières productions. De nombreux journaux et revues, la *Liberté*, le *Français*, la *Patrie*, le *Monde*, l'*Illustration*, le *Musée des familles*, l'*Artiste*, la *Revue des questions historiques*, etc., reçurent de lui des articles pleins d'esprit et d'érudition, et toujours animés des meilleurs sentiments chrétiens. Il ne nous est pas possible de dresser ici une bibliographie complète de l'éminent écrivain, et nous devons nous borner à indiquer ceux de ses

ouvrages qui ont paru en volumes distincts : *Le Roman comique, par Paul Scarron. Nouvelle édition* (1857, 2 vol. in-12); — *Le Virgile travesti en vers burlesques, par Paul Scarron, avec la suite de Moreau de Brassei. Nouvelle édition précédée d'une étude sur le burlesque* (1858, in-16); — *Ce qu'on voit dans les rues de Paris* (1858, in-18) ; — *Du Rôle des coups de bâton dans les relations sociales, et en particulier dans l'histoire littéraire* (1858, in-32); — *Curiosités théâtrales anciennes et modernes, françaises et étrangères* (1859, in-16) ; — *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés* (1862, in-12); — *Tableau du vieux Paris. Les Spectacles populaires et les artistes des rues* (1863, in-12) ; — *Les Contemporains de Molière ; recueil de comédies rares ou peu connues, jouées de 1650 à 1680* (1863-1876, 3 vol. in-8) ; — *Paris nouveau et Paris futur* (1865, in-12) ; — *Le Danemark en 1867* (1868, in-8) ; — *La Déportation des morts. Le Préfet de la Seine et les cimetières de Paris* (1869, in-8) ; — *Paris et ses ruines en mai 1871* (1874, in-fol.) ; — *Esquisses et croquis parisiens* (1876-1878, 2 vol. in-12), recueil d'articles publiés dans *le Français*, sous le pseudonyme de Bernadille ; — *Vacances d'un journaliste. Huit jours dans les Vosges. De Paris à Madrid. Simple coup d'œil sur Londres. A travers l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie* (1876, in-12) ; — *Théâtre de Pierre Corneille* (1877-1879, 5 vol. in-12) ; — *Promenades d'un touriste. Voyage en Hollande. Excursion en Savoie et en Suisse* (1877, in-12) ; — *Voyage hors de ma chambre* (1878, in-12) ; — *Les Rues du vieux Paris* (1879, in-8) ; — *Théâtre choisi de Quinault* (1881, in-12) ; — *L'Ancêtre* (1881, in-12) ; — *Théâtre choisi de Boursault* (1883, in-12) ; — *Aux Pays du soleil. Un été en Espagne. A travers l'Italie. Alexandrie et le Caire* (1883, gr. in-8) ; — *Figures d'hier et d'aujourd'hui* (1883, in-12) ; — *Petites comédies rares et curieuses du XVIIe siècle* (1884, 2 vol. in-12) ; — *De Malherbe à Bonnet. Études littéraires et morales sur le XVIIe siècle* (1884, in-12) ; — *Le Vieux Paris. Fêtes, jeux et spectacles* (1886, gr. in-8) ; — *De Jean-Baptiste Rousseau à André Chénier. Études littéraires et morales sur le XVIIIe siècle* (1886, in-12) ; — *Les Cris de Paris. Types et physionomies d'autrefois* (1887, in-8) ; — *La Confession d'un père* (1889, in-12) ; — *Maman Capitaine* (1889, in-12) ; — *L'Événement de Varennes* (1890, in-8) ; — *Les Hommes du 14 juillet* (1890, in-12) ; — *Le Patriote Palloy et l'exploitation de la Bastille. L'Orateur du peuple Gonchon* (1892, in-8) ; *Le Théâtre au XVIIe siècle. La Comédie* (1892, in-18).

— La mort a enlevé le 5 juillet, à l'âge de soixante-dix-sept ans, sir Henry Austen Layard. Il se rattachait à la France par ses ancêtres, huguenots réfugiés en Angleterre après la révocation de l'Édit de Nantes, et à Paris par sa naissance, qui eut lieu le 5 mars 1817. Son père, qui jusqu'en 1830 avait été employé dans l'administration anglaise à Ceylan, vécut avec lui plusieurs années en Italie. C'est là que sir Henry prit le goût des choses artistiques et acquit les connaissances qui lui permirent plus tard de mettre la main à une nouvelle édition de l'histoire des écoles italiennes de Kugler, et de publier lui-même un ouvrage sur l'art italien. Après avoir fait ses études juridiques en Angleterre, où il était revenu en 1833, il entreprit, avec son ami W.-F. Ainsworth, un voyage à travers l'Europe orientale et méridionale, l'Asie Mineure et l'Arabie. Au cours d'un voyage en Perse commencé en 1841, il se rencontra avec M. Botta, consul général de France, qui, en lui parlant des fouilles qu'il venait de diriger, excita sa curiosité. On sait comment sir Henry Layard mit à profit ces indications : la découverte de l'antique Ninive vint couronner de succès ses fouilles. D'abord attaché à l'ambassade de Constantinople (en 1849), il fut appelé en 1852 au sous-secrétariat des affaires étrangères à Londres. Nommé à la Chambre des communes en 1852, il ne put y rester longtemps, s'étant fait des ennemis par son langage et ses

attaques. Il suivit en amateur les événements de la guerre de Crimée; fonda une Banque nationale à Constantinople; rentra en 1877 dans la carrière diplomatique comme ambassadeur auprès de la Porte et fut, sept ans après, autorisé à faire valoir ses droits à la retraite. L'Académie des inscriptions, en lui donnant place parmi ses associés étrangers, avait voulu rendre hommage à l'auteur de découvertes qui avaient ouvert un champ nouveau à l'archéologie et à l'histoire. Nous ne donnons ci-dessous que les principales publications du regretté savant : *Nineveh and its remains* (1848, 2 vol. in-8); —*The Monuments of Nineveh* (1850, in-fol.); — *A popular Account of Layard's expedition to Nineveh* (1851, in-8); — *Fresh Discoveries at Nineveh and researches at Babylon* (1853, 2 vol. in-8); — *Illustrations of the sculptures, vases and bronzes recently discovered at Nineveh* (1853, in-fol.); — *The Nineveh Court and the Cristal Palace* (1857, in-8); — *The Brancacci chapel and Masolino, Masaccio and Filippino Lippi* (1860, in-8); — *Nineveh and Babylon* (1867, in-8); — *Kuglers Handbook of painting, the Italian schools, a new edition* (1887, 2 vol. in-8); — *Early adventures in Persia, Susiana and Babylonia* (1887, 2 vol. in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Jules Bertrand, journaliste et poète, qui a obtenu quelque succès à la Comédie française avec sa pièce *Entre l'amour et l'amitié*, mort à Calais, le 9 juin, âgé de quatre-vingt-quatre ans; — de M. Charles Condaminas, ancien conseiller à la cour de Dijon, collaborateur du *Monde*, mort à La Nouaille (Dordogne), le 10 juillet; — de M. Edmond Delvincourt, jurisconsulte, mort le 8 juillet;—de M. Paul Des Cilleuls, sous-directeur honoraire de l'enseignement supérieur, mort le 7 juillet; — du docteur Gillet de Grandmont, oculiste distingué, mort le 4 juillet; — de M. Edmond Guillaume, architecte des palais du Luxembourg et des Tuileries, professeur à l'École nationale des beaux-arts depuis 1884, auteur d'une *Histoire de l'art et de l'ornement*, mort le 19 juillet, dans sa soixante-dixième année; — de M. Olaf Gunlogsen, Islandais de naissance, mais que de longues années de résidence avaient fait notre compatriote, collaborateur du *National*, de la *Patrie*, enfin du *Nord*, dont l'autorité sur les questions de politique internationale était fort considérable, mort le 24 juillet, à Paris; — de M. le docteur Jaillet, explorateur, mort à Madagascar, au cours de la mission scientifique qu'il y accomplissait, dans le courant de juillet; — de M. Lécureur, rédacteur en chef du *Havre*, mort le 10 juillet, âgé de cinquante-sept ans; — de M. A. Le Franger, ancien rédacteur de la *Patrie*, mort à trente-quatre ans, le 2 août; — de M. le docteur Maillot, ancien professeur aux écoles de médecine de Metz et de Strasbourg, mort à Paris, le 25 juillet; — de M. F.-E. Mallard, inspecteur général des mines, membre de l'Académie des sciences, métallurgiste distingué, mort à l'âge de soixante et un ans, le 6 juillet, à Paris;—de M. André Réville, ancien élève de l'École des chartes, professeur de l'histoire du travail à l'enseignement populaire supérieur de la ville de Paris, collaborateur de la *Revue historique*, dont les travaux faisaient preuve de sérieuses qualités, mort le 24 juillet, à vingt-huit ans; — de M. Saillard, bibliothécaire de la ville de Vincennes, mort le 24 juillet.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Robert Ackrill, rédacteur à l'*Harrogate Herald*, mort en juillet; — de Ahmed Ata Bey, écrivain turc, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, des traductions en langue turque d'Alexandre Dumas père et de Balzac, mort à Constantinople dans le courant de juin;—de M. le maréchal Beaurepaire, l'un des meilleurs officiers de l'armée brésilienne, dont les travaux géodésiques et topographiques étaient fort estimés, mort à Rio-Janeiro, le 11 juillet; — de M. John Ben-

NETT, directeur de *The Family friend* et rédacteur d'autres revues de famille, mort en juillet; — de M. le baron BÉTHUNE, archéologue chrétien, mort à soixante-quatorze ans, le 18 juin, à Marke, près de Gand; — de M. Lane COWARD, collaborateur de *The Morning Post*, mort en juillet; — de M. le docteur DANIELSON, médecin suédois, dont les meilleurs travaux sont relatifs à la guérison de la lèpre; — de M. Friedrich-August DILLMANN, professeur à l'Université de Berlin, qui laisse sur l'Éthiopie des ouvrages estimés, mort le 4 juillet, dans sa soixante-douzième année, à Berlin; — de M. Emile DREISCH, professeur à l'Académie agricole de Poppelsdorf, mort à cinquante-trois ans, le 10 juillet, à Bonn; — de M. John DUMM, libraire, mort en juillet; — de M. Karl FAULMANN, professeur de sténographie à l'Université de Vienne, auteur d'ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Illustrirte Geschichte der Buchdruckerkunst* (1882, in-fol.); *Im Reiche des Geistes*, espèce d'histoire des sciences (1893, in-4), mort le 28 juin; — de Mme Barbara-Elisabeth GLÜCK, que ses poésies publiées sous le pseudonyme de Betta Paoli faisaient placer dans un haut rang parmi les poètes lyriques de l'Autriche, morte âgée de soixante-dix-huit ans, le 5 juillet, à Baden, près de Vienne; — de M. Erich HAASE, directeur du muséum de Bangkok, à qui l'on doit entre autres un ouvrage sur l'imitation dans la nature, mort à la fin de mai; — de M. Heinrich HIRZEL, l'un des plus connus éditeurs de Leipzig, mort dans cette ville, le 7 juillet; — de M. le docteur HYRTL, longtemps professeur d'anatomie à l'Université de Vienne, dont les ouvrages jouissent de la plus haute estime des savants, mort le 17 juillet, âgé de quatre-vingt-trois ans, à Perchtolsdorf; — de M. J. JÄGGI, directeur du muséum botanique de Zurich, mort dans cette ville, le 21 juin; — de M. Karl JANSEN, historien, mort le 7 juillet, à Kiel; — de M. W. KRUMME, directeur de la Realschule de Brunswick, fondateur du *Pädagogisches Archiv*, mort âgé de soixante et un ans; — de M. T. C. LATTE, poète écossais, mort à Brooklyn, aux États-Unis, âgé de soixante-six ans; — de M. MÉJOV, le fameux bibliographe russe; — de M. Melchior PRICCINI, professeur de philosophie à l'Université de Rome, mort le 9 juillet; — de M. Karl-Heinrich ROTH VON SCHRECKENSTEIN, qui fut longtemps à la tête du dépôt des archives badoises, mort à Karlsruhe, le 19 juin; — de M. Oskar-Theodor SANDAHL, professeur au Carolinum de Stockholm, mort le 22 juillet; — de M. Georges SIMPSON, libraire anglais, mort le 12 juillet; — de M. Moriz TRAUBE, chimiste, membre de l'Académie des sciences de Berlin, mort dans sa soixante et unième année, le 28 juin; — de M. Theodor TRAUTWEIN, secrétaire de la bibliothèque de l'État à Munich, mort le 29 juin; — de M. John UNDERHILL, de la *Pall Mall Gazette*, dont les ouvrages avaient été favorablement accueillis du public anglais, mort dans sa trentième année, en juillet; — de M. Carlo Ludovico VISCONTI, archéologue, directeur des musées pontificaux, mort à soixante-seize ans, le 20 juin, à Rome; — de M. WILBRAND, professeur de médecine à l'Université de Gressen, mort le 5 juillet, à quatre-vingt-deux ans; — de M. Charles P. WINTON, collaborateur du *Freeman's Journal*, mort à Dublin, le 7 juillet.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 13 juillet, M. Édouard Naville a donné des détails sur les fouilles du temple de Deir-el-Bahari. M. Clermont-Ganneau a entretenu l'Académie d'un bas-relief en basalte qui se trouve à Soneida (Syrie). — Dans la séance du 27 juillet, M. de Nolhac a exposé la méthode qu'il a suivie pour une restitution idéale du Virgile du Vatican, dont on ne possède que des fragments.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. —

Dans la séance du 7 juillet, après des observations présentées par MM. Levasseur, Buffet, Block, Doniol et Mgr le duc d'Aumale, à propos des causes de longévité, M. Dareste a lu un mémoire sur la prescription en droit civil. — Il n'y a pas eu de séance le 14 juillet, et les séances suivantes ont été consacrées aux jugements des concours.

Gallia christiana. — P. Hoffmann, imprimeur-éditeur à Montbéliard (Doubs), ouvre une souscription en faveur de l'ouvrage intitulé : *Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France, accompagnée des documents authentiques recueillis dans les registres du Vatican et les archives locales*, par le chanoine J.-H. Albanès. Le prospectus (juillet 1894) montre, par de nombreuses et parfois piquantes citations, combien l'ancien *Gallia christiana* a besoin d'être revisé, corrigé, complété, enfin à tous égards amélioré.

La Réforme de l'orthographe espagnole. — Nous avons eu plusieurs fois à signaler les efforts faits en France pour obtenir une réforme phonétique de l'orthographe. Des efforts analogues ont été tentés dans les pays de langue espagnole et ils semblent y avoir obtenu plus de succès. C'est particulièrement au Chili que la réforme trouve des adhérents. Nous avons sous les yeux trois brochures récentes qui s'occupent de la question ; la première, due à M. Qárlos Qabezon, est intitulée : *Notas sobre la reforma ortográfiqa* (Santiago de Chile, imp. Barzelona, in-16 de 67 p.) ; la deuxième : *La Reforma de la ortografia qastellana*, est la reproduction d'articles publiés par M. J. Jimeno Agius dans la *Revista contemporanea* de Madrid (Paris, Franszisqo Enrriqez, in-16 de 84 p.) ; dans la troisième, M. Alberto Liptay s'occupe d'un point particulier de la question sur lequel il a réuni les opinions de plusieurs lettrés et savants : *Sovre la V i la B en castellano* (Santiago de Chile, imp. Cervantes, in-16 de 104 p.). Tous les réformateurs sont d'accord pour demander que l'écriture corresponde à la parole aussi exactement que possible. Ils réclament, par suite, la suppression des lettres inutiles, comme la lettre H, qui ne se prononce jamais, et la distinction de chaque son particulier par une lettre particulière : c'est ainsi que le J et le G, ayant, dans certains cas, le même son, ils voudraient réserver la première lettre pour le son guttural et dur, la seconde pour le son doux, en supprimant la lettre U après le G, là où elle ne se prononce pas (*gerra*, au lieu de *guerra*) ; de même le C doux serait remplacé par le Z (*ziudad*, au lieu de *ciudad*), le C dur par le Q (*Qárlos*, au lieu de *Cárlos ;* quelques personnes préfèrent au Q le K) ; le C et le K ou le Q disparaîtraient ainsi. Le double son de R serait représenté par R pour le son doux, par Rr pour le son dur (*Rroma*). La langue espagnole tendant, depuis longtemps, à avoir une écriture phonétique et l'Académie espagnole, gardienne des traditions, ayant déjà ratifié de son autorité plusieurs réformes analogues (telles que la substitution de J à X guttural), il n'est guère douteux que ces efforts n'aboutissent tôt ou tard au succès. Il est un point cependant où la tentative semble au moins prématurée, et où l'accord cesse d'exister entre les réformateurs. Les uns voudraient la suppression de la lettre V, sous prétexte qu'elle se confond entièrement dans la prononciation avec le B ; d'autres affirment, au contraire, que les deux lettres sonnent différemment. C'est l'opinion de M. Liptay et de la grande majorité des personnes dont il a recueilli les avis. La tendance que montre actuellement la langue espagnole à confondre les deux sons s'accentuera peut-être par la suite jusqu'à rendre possible la suppression de l'un d'entre eux; actuellement la réforme serait prématurée. — M. Liptay termine son opuscule par des considérations sur la possibilité d'un idiome international; nous avons déjà signalé plu-

sieurs tentatives analogues, et nous n'avons point caché le peu de confiance qu'elles nous inspiraient. Le projet de M. Liptay est beaucoup plus simple, beaucoup plus raisonnable. Il prend pour base les langues latines, en faisant observer qu'elles ont un grand nombre de mots communs et que la plupart de ces mots ont été acceptés par les langues germaniques. Il reste encore bien des difficultés : quelques-uns des mots les plus usuels sont fort différents dans les divers idiomes, et l'on ne pourra échapper à l'arbitraire dans la formation des mots nouveaux choisis pour désigner les objets qu'ils représentent ; et puis, M. Liptay semble ici ne s'occuper que du vocabulaire, et n'indique pas ses vues sur la grammaire de la nouvelle langue.

Paris. — *L'Année en images !* Il n'est pas de bibliophile, si peu savant ou si peu zélé soit-il, qui puisse se dispenser d'emporter à la campagne, « inter intima, » la publication de M. J. Grand-Carteret (Paris, May et Motteroz, in-8 carré de 104 p.). Rien n'a échappé à l'érudit « imagier » de notre temps. Politique, littérature, mœurs, France, Europe, Allemagne entre autres, tout défile sous nos yeux avec un échantillon de la caricature, sinon la plus spirituelle, du moins la plus caractéristique qu'ait suggérée l'événement saillant.

— Le *Petit Dictionnaire étymologique de la langue française*, par MM. Laurent et Richardot (Paris, Delagrave, in-32 de VI-505 p.), est un de ces ouvrages consciencieux qu'on souhaiterait voir aux mains de tous ceux qui s'occupent d'enseignement, à quelque degré qu'ils soient, maîtres ou élèves. S'il en était ainsi, nous aurions des écrivains qui sauraient la valeur des termes qu'ils emploient et, par suite, pourraient toujours se faire comprendre de chacun.

— M. Léon Clédat vient de publier la seconde édition de sa *Grammaire raisonnée de la langue française* (Paris, H. Le Soudier, in-12 de XVI-234 p.). Une préface de M. Gaston Paris la présente au public. Il nous semble impossible de ne pas nous associer aux justes critiques du savant académicien contre l'Académie française et son « orthoépie, » et aussi à ses justes félicitations sur le système historique et raisonné de M. Clédat. Nous en avons dit ici même notre humble avis, que nous avons été heureux de voir partagé par le public, car il est impossible de trouver une méthode plus sûre et plus claire.

— M. Léon Muel continue la publication des *Gouvernements, ministères et constitutions de la France depuis 1789*. Le dernier fascicule que nous ayons sous les yeux, traversant la période du procès de Panama, va de la démission de M. Rouvier au ministère Casimir-Périer (Paris, Pedone-Lauriel, in-8 de 60 p. avec un tableau synoptique des ministères depuis 1890).

— La Société de Saint-Augustin vient de publier (in-8 de 32 p.) un panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé le 13 mai dans l'église de Gravelines par M. l'abbé Roger Deschamps, professeur d'histoire à l'institution Saint-Joseph d'Arras. M. l'abbé Deschamps annonce la publication d'un livre qui portera ce titre : *Les plus belles pages sur Jeanne d'Arc au XIXe siècle.*

— Sans reproduire ici toute la table des matières de chaque volume nouveau de la *Revue rétrospective*, nous considérons du moins qu'il est très utile pour nos lecteurs d'être renseignés sur les documents les plus importants et les plus dignes d'intérêt figurant dans cette curieuse publication que M. Bertin dirige avec beaucoup de goût. Ainsi donc, nous relevons dans le tome XX de la collection que nous venons de recevoir (janvier-juin 1894, Paris, 55, rue de Rivoli, in-16 de XII-432 p.), les sujets suivants, entre autres : *Fragment du journal inédit d'un voyage du duc de Montpensier dans les Pyrénées (juin-juillet 1841)*, avec un portrait de la princesse Marie

d'Orléans en costume d'atelier; — *Journal intime de M. G.-T. Villenave (1804-1805)* (suite); — *Mon livre, ou Moi et d'autres, par M. G.-T. Villenave*; — *Documents concernant le cœur de Louis XVII* (avec un fac-similé du vase contenant ce cœur); — la fin (en deux parties) des *Notes d'un sergent-major sur la campagne d'Italie* (1796); — *La Fayette, jugé par le comte d'Espinchal*; — *La France en 1752*, publiée d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Toulouse; — *Dumouriez à la Bastille et au château de Caen, 1773-1774, d'après des documents inédits*, etc. Nous faisons un choix, forcément, mais tout serait à citer. Il y a là, en somme, pour les historiens et les chercheurs, un vaste champ à exploiter.

— Quelques pages ont suffi à M. Alexandre Boutroue pour présenter à une assemblée de la Société de géographie de Paris un tableau de *la Palestine et la Syrie à vol d'oiseau*. Une carte, retraçant l'itinéraire suivi par l'auteur, accompagne la reproduction de sa conférence, publiée par la *Revue de géographie* (avril et mai 1894. Tiré à part. Paris, Ern. Leroux, in-8 de 23 p.). En faisant agréablement ressortir l'intérêt et la beauté de ce pays, en disant la place qu'y tient le nom de la France, M. Boutroue invite ses auditeurs et ses lecteurs à recommencer son excursion et à faire partie de l'Alliance française, qui contribue à développer là-bas l'usage de notre langue et l'amour de notre pays.

Anjou. — « Le sieur Treysouville, feudiste, » nous offre *Une Anecdote généalogique avec notules héraldiques* (Angers, Germain et G. Grassin, in-8 de 24 p., extrait de la *Revue de l'Anjou*). L'auteur y a résolu un petit problème historique, à savoir « si une Villebois avait été la nièce du bon roi René d'Anjou et l'arrière-grand'mère de Mademoiselle d'Orléans, la grande Mademoiselle. » On peut dire qu'il a réussi; mais aussi ne réussirait-on pas, quand on a tout pour soi : savoir, érudition, bibliothèque et « plessis » ouvert à tous?

Bourgogne. — Très varié, très intéressant est le tome XXI de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne*, qui vient de paraître (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-431 p., avec 8 pl. ou diagrammes). Les études composant ce volume sont les suivantes : *Masques céramiques trouvés à Autun*, par M. J.-G. Bulliot; — *Notice archéologique sur les rues et les égouts antiques découverts dans la tranchée de l'égout collecteur*, par M. Rigollot, suivie d'observations par M. Bulliot; — *Note sur l'exercice du droit de gîte en 1382, 1385 et 1407*, par M. Anatole de Charmasse; — *Note sur le passage des Reistres dans l'Autunois et le Charolais en 1569 et 1587*; — *Observations météorologiques faites à Autun de l'année 1868 à 1892 inclusivement*, par M. Georges de Champeaux; — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777* (suite); — *Les Écoles du Creusot, 1787-1882*, par M. Félix Courtois; — *J.-M.-C. Roidot, ancien président du tribunal civil d'Autun, secrétaire perpétuel de la Société éduenne*; notice biographique par M. J.-G. Bulliot; — *Montjeu et ses seigneurs; le président Jeannin et ses descendants, 1596-1748*, par MM. Alph. de Monard et l'abbé Doret; — *Note sur la moralité de « Mundus, Caro, Demonia, » représentée à Autun en 1507*, par M. Anatole de Charmasse; — *Un Chapitre de l'histoire municipale d'Autun, 1523-1542*, par M. Paul Montarlot; — *Rapport sur l'atelier paléolithique de la Goulaine*, par M. Francis Pérot; — *Alphonse de Monard, secrétaire de la Société éduenne*; notice biographique par M. Anatole de Charmasse.

Champagne. — Bien imprimée, bien soignée à tous égards la brochure portant ce titre : *Académie de Reims. Inventaire du mobilier et des livres de Léonor d'Estampes de Valençay, archevêque de Reims, 1641-1651*, communication de M. Henri Jadart (Reims, gr. in-8 de 16 p. Extrait du tome XCIII

des *Travaux de l'Académie de Reims*). Le très curieux inventaire du 12 avril 1651, ainsi divisé : *Portraits, coussins et sièges, tapisseries, livres et manuscrits, meubles divers*, est précédé d'une *Notice sur l'archevêque Léonor d'Estampes de Valençay, sa vie et ses collections*, où sont habilement utilisés les divers renseignements fournis par le chanoine Weyen.

Dauphiné. — Nous ne connaissions pas encore d'histoire spéciale de La Tour-du-Pin ; il semble que M. l'abbé Martin se prépare à l'écrire et nous devons l'y encourager. Sous ce titre : *La Tour-du-Pin, 1789-1792* (Grenoble, Allier, in-8 de 84 p.), il publie une partie, et non la moins intéressante, de cette histoire. Elle est écrite avec une élégante sobriété et accompagnée de pièces justificatives des plus curieuses; on ne lira pas sans quelque étonnement les détails de la mise au pillage des châteaux voisins, caves comprises.

— La Société des alpinistes dauphinois vient de distribuer son *Annuaire-Guide pour 1893* (Grenoble, Brotel, in-8 de 201 p.) ; c'est le deuxième de la collection. Il est encore plus attrayant que le premier ; c'est bien l'œuvre sans prétention de jeunes gens qui savent utiliser leurs jours de congé ; des sites un peu trop oubliés revivent agréablement dans ces pages, à côté des excursions classiques à Belledonne, à Champrousse ou au Taillefer. Plusieurs phototypies ornent le volume ; elles ne nous font pas oublier les petits dessins semés dans le texte du premier Annuaire.

— Il y a une vingtaine d'années, les voyageurs ne connaissaient, du Dauphiné, que la Grande-Chartreuse et Notre-Dame de la Salette; depuis lors, ils se sont décidés à comprendre dans leurs itinéraires ce beau pays tout entier. Les touristes feront bon accueil à la publication nouvelle de M. Stéphane Juge : *Guide bleu illustré des Alpes françaises, Dauphiné-Savoie* (Paris, Librairie centrale du service de la presse, in-8 de 457 p.). Ce volume, d'un maniement facile grâce à son élégante reliure en cuir souple, n'a pas la sécheresse des livres de ce genre ; il se lit avec plaisir. Le plan est bon, et plusieurs tables facilitent les recherches. Il faut louer l'auteur d'avoir précisé les dangers de certaines courses et d'avoir songé aux simples promeneurs, autant qu'aux alpinistes endurcis. A côté de pages charmantes consacrées à Grenoble, à Annecy, à la Grave, au Lautaret, il a su semer dans le texte quelques vérités bonnes à dire, et donner à ses appréciations une allure indépendante ; ajoutons qu'un grand nombre de belles gravures rendent avec une rare fidélité les plus beaux sites des régions parcourues.

Franche-Comté. — Outre une suite de procès-verbaux où sont utilement rapportés les discours prononcés aux obsèques du regretté Auguste Castan par MM. Édouard Besson et Henri Mairot, le dernier volume (1892), un peu en retard, des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de LVIII-495 p.) contient, entre autres, les travaux suivants : *Les Artistes de Franche-Comté au Salon de 1892*, par M. Édouard Besson ; — *Flore des lichens de Franche-Comté et de quelques localités environnantes*, par M. C. Flagey (3e partie) ; — *Les Franc-Comtois en Russie au XVIIIe siècle*, par M. Édouard Besson ; — *Le Docteur Giraud, poète-médecin*, par M. A. Lieffroy; — *La Franche-Comté et le royaume d'Arles, d'après un ouvrage de M. Fournier*, par M. Éd. Besson ; — *Notice sur les travaux géologiques de M. Georges Boyer*, par M. Albert Girardot ;—*Étude sur les statuettes de Jupiter costumées à la gauloise, dans la région de l'est de la France*, par M. Alfred Vaissier (avec une planche hors texte et une gravure dans le texte); — *Essai historique sur Ornans*, par M. le docteur J. Meynier (suite) ; — *Les Aspirations du cardinal de Granvelle à la Papauté*, pièce recueillie par M. Jules Gauthier ; — *Chansons populaires recueillies en Franche-Comté*, par

M. Charles Beauquier (suite et fin). A propos de ces chansons, nous croyons que le patient chercheur eût bien fait de nous dire en quelles localités il les a trouvées ; car, en matière de folklore, cela nous paraît avoir son importance. Peut-être notera-t-il ce détail dans le tirage à part complet que mérite son recueil paru en trois fois dans les Mémoires signalés ici. — Enfin nous mentionnerons, pour terminer par un éloge sans restriction aucune, la *Bibliographie* de l'œuvre d'*Auguste Castan*, que M. Léonce Pingaud a composée et qui ne compte pas moins de 263 articles.

— MM. Jules Gauthier et Julien Feuvrier ont extrait du *Compte rendu du LVIIIe congrès archéologique tenu à Besançon en 1891* leur travail sur *les Fortifications de Dole* (Caen, imp. Delesques, in-8 de 25 p., avec 3 planches). C'est un résumé clair et précis de l'état des fortifications de la vieille capitale comtoise à diverses époques. On verra là, d'abord, ce qu'étaient les remparts de Dole au temps où les troupes de Louis XI s'emparèrent de la ville par trahison (1479). Mais l'intérêt principal de la brochure réside dans la description de ces mêmes murailles relevées sous la direction d'un grand ingénieur génois, Ambroise Precipiano, envoyé par Charles-Quint. Les auteurs ont retracé sommairement les luttes héroïques des Dolois qui eurent l'honneur, avant d'être définitivement réduits par Louis XIV, de faire échouer devant la « cuirasse de pierre » de leur cité, après un siège de trois mois, le père du grand Condé à la tête d'une armée formidable pour le siècle (1636) et d'une artillerie supérieure à tous égards. Les plans anciens joints à cet opuscule sont parfaitement reproduits.

— M. Léonce Pingaud a trouvé aux archives des Affaires étrangères vingt lettres et rapports émanant soit du comte de Scey, préfet du Doubs depuis la première Restauration, soit de deux personnalités bien connues, l'abbé Lafon et Lemare, tous deux commissaires du Roi sur les frontières de l'Est. Il les publie présentement, avec une introduction, sous ce titre : *La Franche-Comté en 1815, documents inédits* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 47 p.). Selon la juste observation de M. Pingaud, ces curieuses pièces servent de développement et de commentaire à la brochure, aujourd'hui rarissime, imprimée en Suisse, portant la date à Pontarlier du 28 juillet 1815, et longuement intitulée : *Rapport sommaire fait à Son Excellence le comte de Talleyrand, ministre plénipotentiaire de France près la Diète helvétique, sur la mission remplie dans les départements du Doubs et du Jura en mars, avril, mai, juin et juillet 1815, par Lafon, de Bordeaux, et Lemare, du Jura.*

— Signalons l'excellente carte en couleurs de la *Forêt de Chaux*, dressée à l'échelle de 1 : 40,000 et publiée, d'après les documents fournis par M. Gilardoni, par la Société forestière de Franche-Comté et de Belfort (Salins-les-Bains (Jura), L. David-Mauvas). Cette forêt, l'une des plus vastes de France, occupe une surface de 20,000 hectares dont 13,000 appartiennent au Domaine. Le reste se décompose ainsi : 1° Bois cédés aux communes en cantonnement de leurs droits d'usage, 6,550 hectares ; 2° anciennes forêts communales, 250 hectares ; 3° bois particuliers, 200 hectares.

Guyenne et Gascogne. — M. Gustave Labat publie son troisième recueil de *Documents sur la ville de Royan et la tour de Cordouan, 1481-1799* (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de xviii-160 p.) : soixante documents, presque tous inédits, précédés d'une *Introduction* où l'on trouve, avec d'excellentes indications bibliographiques, d'intéressantes anecdotes. Grâce aux trois fascicules successivement mis au jour par M. Labat, on pourra facilement écrire l'histoire complète de Cordouan, esquissée déjà, dès 1864, par M. Ph. Tamizey de Larroque (*Louis de Foix et la tour de Cordouan*. Extrait de la *Revue de Gascogne*) et complétée dans de *Nouvelles recherches* insérées,

quelques années plus tard, dans le même périodique et qui paraissent avoir échappé à l'attention de son successeur.

— Annonçons la prochaine publication d'un important ouvrage de M. l'abbé A. Breuils : *Saint Austinde, archevêque d'Auch, et la Gascogne au XIe siècle* (Auch, Cocharaux). Un fragment du travail de M. l'abbé Breuils a paru dans la *Revue des questions historiques* du 1er janvier 1894, sous ce titre : *L'Église au XIe siècle dans la Gascogne* (tiré à part, Paris, 5, rue Saint-Simon, in-8 de 47 p.); par ce remarquable échantillon, on a pu juger du mérite de l'ouvrage tout entier.

— M. le chanoine E. Allain publie le fascicule Ier des *Paroisses et couvents de Bordeaux aux deux derniers siècles* (Bordeaux, Feret, gr. in-8 de 88 p. Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*. Tiré à cent exemplaires). Ce fascicule, qui sera suivi de trois ou quatre autres de même étendue, renferme, outre une *Vue d'ensemble*, des notices sur *La Majestat*, alias *Saint-André*, paroisse de l'église métropolitaine, sur *Saint-Christoly* et *Saint-Paul*, paroisse supprimée par la Révolution, sur *Sainte-Colombe*, sur *Sainte-Croix*, sur *Saint-Éloi*, sur *Sainte-Eulalie* et sur *Saint-Maixant*. Toutes ces notices sont rédigées d'après les documents inédits des archives diocésaines et des archives départementales. A l'aide de ces matériaux, M. le chanoine Allain construit le plus solide et le plus irréprochable des édifices et se montre le digne continuateur et émule du célèbre archiviste du siècle dernier, l'abbé Baurein, auteur des inappréciables *Variétés bordeloises*.

Ile-de-France. — Dans le nouveau fascicule de ses *Notes sur mon village*, ayant pour sous-titre : *Boileau et Sylvie*, M. Auguste Rey, ancien maire de Saint-Prix, rappelle les liens qui rattachèrent un moment à ce village l'illustre satirique (Paris, Champion, in-8 de 29 p. et 2 feuilles de musique). Il précise avec beaucoup de sûreté et le nom de la demoiselle qui eut l'heur de faire passer au poète prétendu insensible

De tranquilles moments si doucement perdus!

et les événements qui se rattachent à cet épisode. Il rappelle l'histoire musicale de sa chanson et reproduit les airs sur lesquels elle a été mise par Massé et par Wekerlin.

Languedoc. — Un des plus savants capucins de notre temps publie une étude sur *le Chapeau cardinalice du P. Joseph* (Nîmes, imp. Gervais-Bedot, gr. in-8 de 25 p. Extrait de la *Revue du Midi*). Pour traiter le sujet, le P. Apollinaire s'est surtout aidé du beau livre sur son illustre confrère par M. Gustave Fagniez. Cette brochure donnera le désir de lire *le P. Joseph et Richelieu*, comme une copie bien faite, mais réduite, d'un grand et beau tableau donne le désir d'admirer l'original.

— M. C. Barrière-Flavy publie une savante *Note sur six stations barbares de l'époque mérovingienne récemment découvertes dans le sud-ouest* (Toulouse, imp. Chauvin, gr. in-8 de 19 p.). Les six stations étudiées par M. Barrière-Flavy sont celles de *Solomiac* (Gers), de *Montégut* (Gers), de *Laure* (Aude), de *Saint-Léon* (Haute-Garonne), de *Saint-Clément* et de *Moulezan* (Gard).

Limousin. — M. G. Clément-Simon consacre une intéressante notice biographique et bibliographique (Agen, imp. Ve Lamy, gr. in-8 de 39 p.) à *Pierre le Chiniac* (né le 4 mai 1741, à Massac, gros bourg du voisinage de Brive, mort le 29 décembre 1811, près de Port-Sainte-Marie (Lot-et-Garonne).

— M. René Fage nous apporte une *Contribution à l'histoire de l'imprimerie à Tulle. Pierre et Jean-François Guitard, Annet Bleygeat, maîtres imprimeurs* (Limoges, Ve H. Ducourtieux, in-8 de 12 p.). M. Fage a trouvé, dans les archives de la Corrèze, un traité intervenu, à la date du 5 septembre 1651,

entre Antoine Alvitre, maître imprimeur à Brive, et Pierre Guitard, maître imprimeur à Tulle, au sujet de l'impression de la grammaire de Despautère. Après avoir reproduit cette pièce, M. Fage publie trois actes de 1647 et 1652 relatifs à Annet Bleghac, marchand libraire à Tulle.

Lorraine. — M. J. Favier a eu raison de ne pas se laisser décourager par la publication, faite par M. Collignon, des pièces les plus importantes de la collection d'autographes de la bibliothèque de Nancy. Car le *Choix de lettres* tiré de cette collection qu'il nous donne aujourd'hui (Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 55 p. Extrait des *Annales de l'Est*) renferme maint détail curieux. Nous citerons les huit lettres de dom Bernard de Montfaucon, l'illustre auteur des *Monuments de la monarchie française* et de tant d'ouvrages estimés ; la lettre de Balland à Dugas-Montbel ; celle du duc de Belle-Isle au comte de Guerchy ; celle de Berthollet au ministre de la guerre ; celle de Béranger à un inconnu ; enfin les deux lettres de Mabillon.

Maine. — Le plus important travail présenté au dernier congrès bibliographique du Mans a été *l'Esquisse du mouvement scientifique, historique et artistique dans la Sarthe au XIXe siècle (de 1793 à 1893)*, par le dévoué secrétaire général du congrès, M. Robert Triger, dont l'érudition n'est plus à louer. Cette étude, qui ne comporte pas moins de quatre-vingt-quatre pages in-8 (Le Mans, Monnoyer), renferme des recherches colossales qui ont dû entraîner une bibliographie complète du département de la Sarthe. Nous souhaitons vivement voir un jour cette partie publiée par M. Triger, car pour connaître si bien les noms, les lieux, les personnes, assigner si justement à tout et à tous la place qui convient, il faut non seulement posséder dans sa tête, mais avoir par-devers soi un grand nombre de fiches qui permettent de tout classer et coordonner. Pour l'honneur du Maine et l'utilité des travailleurs, nous demandons à M. Triger une bibliographie de la Sarthe au XIXe siècle.

— Au même congrès, on avait tout particulièrement apprécié l'*Esquisse du mouvement historique et archéologique dans la Mayenne*, tracée par M. l'abbé A.-F. Anis (tiré à part, Paris, A. Picard, in-8 de 187 p.). C'est un résumé extrêmement clair, accompagné de notes bibliographiques abondantes. Des pseudonymes ou des anonymes sont révélés et nombre de points précieux sont signalés.

— Le très remarquable rapport de M. Louis Brière sur *la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, ses archives et sa bibliothèque*, vient d'être publié dans la *Revue historique et archéologique du Maine* (tiré à part, in-8 de 21 p.). Cette Société date de 1761 et a rendu les plus grands services dans le département. Rappelons les bons travaux de MM. A.-P. Ledru, Th. Cauvin, P. Leprince, Triger et Guiller, E. Hucher et G. de Lestang, notamment.

— M. Gabriel Fleury a su répondre avec beaucoup d'érudition et autant d'esprit, ce qui ne gâte rien, au désir toujours formulé et souvent répété par notre collaborateur M. l'abbé Allain. Il s'est occupé, pour Mamers, de *l'Instruction publique avant et pendant la Révolution* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 21 p.). Il a résumé tous les documents qui concernent les écoles, la bibliothèque, l'imprimerie. Il en a même tiré de curieux extraits qui font grand honneur à l'ancien régime.

Normandie. — Le meilleur guide des pèlerins et des visiteurs pour *l'Abbaye du Mont-Saint-Michel* nous paraît être celui que vient de publier, chez P. Lethielleux (in-12 de 297 p. avec de nombr. grav.), M. G. Dubouchet, dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler les travaux. Illustration, biblio-

graphie, chronologie, tout s'y trouve, et le résumé historique est fait avec tant d'impartialité qu'il satisfera même le curieux le moins dévot. Ce serait peut-être un tort à nos yeux, aussi bien que de s'en être tenu à des bois sans grande valeur pour les gravures, au lieu de reproductions phototypiques, aujourd'hui si parfaites et si bon marché. Le plan annexé est soigneusement dressé. Beaucoup de détails en architecture, manuscrits, etc., ont été bien choisis. Mais ce que nous louerons par-dessus tout, c'est la bibliographie; le *Polybiblion* se le doit à lui-même et à M. G. Dubouchet, auquel il n'y a que des éloges à adresser.

— Bravo, « Passant! » vous qui tirez de l'oubli la partie de la Normandie comprise « entre Mortain, Domfront, Falaise et Vire. » Comme elle est bien faite (et bien imprimée aussi), votre petite brochure sur *Un Coin de la Suisse normande; Ménil-Hubert et ses environs* (Rouen, Cagniard, in-8 de 36 p.). Et quelle bonne preuve vous donnez de votre passion en décrivant Ménil-Hubert! Il n'y a qu'un personnage bien connu (il est peut-être mort à l'heure actuelle) que vous avez oublié de citer : c'est ce pauvre poète un peu « perdu dans la lune » qui s'appelait Laîné de Néel.

— M. Germain Lefèvre-Pontalis a publié dans le *Moyen âge* un chapitre curieux de l'occupation au xve siècle. Il s'agit de la *Panique anglaise en mai 1429* (Tiré à part, Paris, Bouillon, in-8 de 19 p.). En Normandie surtout, les effets en furent terribles. C'est Dieppe et Harfleur que visent les documents que M. Lefèvre-Pontalis a eu la bonne fortune de retrouver. Bourrée de notes et d'éclaircissements de toute sorte, cette publication apporte une réelle contribution à l'histoire du xve siècle.

— Nous avons déjà eu l'occasion de dire beaucoup de bien du travail de M. Édouard Isambard sur *la Communauté des chirurgiens de Pacy-sur-Eure au XVIIe et au XVIIIe siècle* (Pacy-sur-Eure, Grateau, in-16 de 116 p.). Écrit avec beaucoup de verve, ce petit livre nous fait pénétrer dans la plus curieuse peut-être de nos institutions provinciales des derniers siècles, la médecine ou plutôt la chirurgie. Les documents abondent, et M. Isambard leur a gardé toute leur saveur.

— Dans le volume consacré par les amis de M. Vittorio Cian à célébrer son mariage avec Mlle Sappa-Flandinet, notre collaborateur et ami M. Léon-G. Pélissier a publié *Quelques lettres des amies de Huet* (tirage à part. Bergamo, tip. dell' Istituto italiano d'arti grafiche, gr. in-8 de 30 p.). Il y a sept lettres de la célèbre et aimable Mme de Lafayette, quatre de la savante Mme Dacier, une de la duchesse d'Uzès, trois de Mme de Tilly, qui, pour être protestante, n'en professait pas moins d'amitié avec l'évêque d'Avranches, quatre de Mme de La Vigne et onze de Mme d'Harcourt. Toutes ne sont pas des modèles de style; quelques-unes, les dernières notamment, ne sont même pas des modèles d'orthographe. Mais il y a dans plusieurs beaucoup de jolies choses, bien spirituellement dites, et l'éditeur a su en rehausser le prix par une dédicace dont nous citerons ici les deux dernières phrases : « Souvent ce qui survit des érudits, ce sont les femmes qu'ils ont aimées. Aimons bien nos femmes, mon cher ami. »

— M. Joseph Couraye du Parc publie l'*Aveu et dénombrement de la baronnie de Saint-Pair, 1556* (extrait du tome XII des *Mémoires de la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain* (Avranches, imp. Durand, in-8 de 20 p.), qui nous fait connaître « le dernier état auquel était arrivé un des fiefs les plus importants de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. » Le document, dont l'éditeur met en relief l'importance, a été soigneusement distribué en paragraphes auxquels renvoie une bonne table des noms propres.

Picardie. — Le premier fascicule de la *Bibliothèque des hommes du Nord. Biographies contemporaines*, publiées sous la direction de M. Henry Carnoy, est consacré à M. Alcius Ledieu (Paris, Lechevalier, in-8 de 80 p.). Le volume, orné du portrait de M. Ledieu, est fort intéressant. M. H. Carnoy est un biographe sérieux qui a souci de l'exactitude. Son travail est divisé en quatre parties : *Avant-propos*, *Biographie*, *Bibliographie* et *Bio-bibliographie*. Plusieurs des éloges donnés au zélé et excellent travailleur sont empruntés au *Polybiblion*.

Provence. — M. le chanoine Feraud, curé des Sièyes, nous donne une *Notice historique sur Mgr Audemar, évêque d'Adran, coadjuteur de Cochinchine* (Digne, imp. Chaspoul, Constans et Ve Barbaroux, in-8 de 44 p.). L'auteur suit son héros depuis sa naissance (à Auzet, où on le baptisa le 1er juillet 1757) jusqu'à sa mort (à Hué, le 21 août 1821). Au récit de la belle vie de Mgr Jean-Joseph Audemar, ont été mêlés divers documents intéressants.

—Le poète Frédéric Mistral va publier deux ouvrages qui feront sensation, l'un en prose, l'autre en vers. Le premier contiendra ses *Mémoires*, écrits en langue provençale avec traduction française ; le second sera un poème consacré au Rhône et qui portera le nom de ce beau fleuve. Ce sera à la fois une description et une histoire de la région arrosée par le Rhône.

— M. Tamizey de Larroque a prononcé *Deux allocutions au sujet de Peiresc* (Aix, A. Makaire, in-32 de 14 p.). Ce qui donne une saveur toute particulière à la première, c'est que ce toast est écrit en provençal, et a été prononcé à un banquet de « l'Escolo de Lar » (Félibrige d'Aix).—De la seconde, il faut noter qu'elle est un appel charmant en faveur de la souscription à un monument de Peiresc.

Saintonge. —M. Georges Musset publie une notice sur *les Signatures dans les contrats notariés aux XVIe-XVIIe siècles* (La Rochelle, Foucher ; Niort, Clouzot, gr. in-8 de 11 p.). Le savant conservateur de la bibliothèque de la Rochelle donne de curieux détails sur la pratique des notaires d'autrefois. Il étudie spécialement la question des signatures des notaires et des témoins dans les actes du XVIe et du XVIIe siècle.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé A.-M.-P. Ingold publie les *Lettres inédites de deux abbesses d'Alspach* (Sainte-Marie-aux-Mines, petit in-8 de 39 p.). L'élégante plaquette, accompagnée de notes, contient des lettres de la Mère Pacifique Lander, abbesse d'Alspach au commencement du XVIIIe siècle, des lettres de la Mère Vogel, l'abbesse qui lui succéda, enfin (à l'appendice) des lettres de la baronne d'Andlau, pensionnaire du couvent.

— Signalons la notice que M. Dubail-Roy publie sur *les Grottes de Cravanches*, laquelle a paru d'abord dans le volume que l'Association française pour l'avancement des sciences a donné à l'occasion du congrès tenu à Besançon en 1893 (Paris, 28, rue Serpente, in-8 de 7 p., avec fig.). Situées à trois kilomètres de Belfort, ces grottes ont fait, depuis 1876, l'objet de diverses relations que M. Dubail-Roy résume nettement dans cet opuscule.

Allemagne. — *La Fin de Luther, d'après les dernières recherches historiques*, par L.-B. Lorrenz, 2e éd. (Paris, Retaux, in-8 de 72 p.). L'auteur de cette brochure est, nous dit-on, une femme. On ne le devinerait point par la nature du sujet traité avec une érudition qui atteste des recherches fort ardues. La mort de Luther était restée mystérieuse. On savait seulement qu'elle avait suivi un copieux repas. D'après l'aveu d'un domestique, Luther se serait pendu. L'auteur, mettant à profit de récents travaux, ceux du docteur Majunke, entre autres, expose les arguments en faveur de l'authenticité de cette version et prouve, par des citations empruntées aux œuvres mêmes de Luther, qu'il était hanté par l'idée du suicide. Cette curieuse brochure

contient deux portraits, l'un d'après une vieille gravure sur bois, l'autre, représentant le père de la Réforme sur son lit de parade.

— Pourquoi M. August Tischner s'obstine-t-il à publier en français, ou plutôt dans une langue qui n'est pas française, de petites brochures sur l'astronomie, dans lesquelles il prétend renverser le système de Copernic? *Le Système solaire se mouvant*, qu'il vient de faire paraître (Leipzig, Gustave Fock, in-8 de 16 p.), fait suite à une dizaine d'opuscules du même genre, où les astronomes ne sont pas mieux traités que le français. Aujourd'hui, l'auteur déclare qu'il veut substituer à l'hypothèse du soleil fixe au centre de l'univers, celle d'un « système solaire fondé sur le soleil se mouvant dans l'espace, » parce qu'il croit voir entre les deux hypothèses dont l'une est, selon lui, expérimentalement prouvée, une contradiction qui n'existe en réalité que dans l'imagination de M. Tischner. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que les quelques pages consacrées à un pareil sujet ne suffisent pas à porter la lumière et la conviction dans l'esprit du lecteur.

— M. Theobald Ziegler publie le discours prononcé par lui le 28 mars à l'assemblée des délégués de l'Union des professeurs de l'enseignement spécial et dans lequel il fait valoir de sérieux arguments en faveur du maintien et du développement des collèges professionnels : *Notwendigkeit und Berechtigung des Realgymnasiums* (Stuttgart, G. J. Göschen, in-8 de 51 p.). Il veut qu'on les mette sur un pied absolu d'égalité avec les collèges d'enseignement classique; il demande que l'on renforce l'étude du latin aussi bien dans ceux-là que dans ceux-ci; il y a là de judicieuses considérations que l'on peut recommander à l'attention de quiconque s'intéresse aux questions d'enseignement.

— Il nous arrive de Stuttgart—ou plutôt de Berlin, car c'est là qu'est le siège de la rédaction—une nouvelle publication périodique : *Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgeschichte* (Stuttgart, Göschen, in-8 de XI-136 et 196 p.), dont l'objectif est l'indication ou même l'analyse sommaire de tous les travaux sur l'histoire littéraire d'Allemagne parus dans le courant de chaque année. L'ensemble est complet et régulièrement distribué. Les tables abondent : table analytique, index alphabétique des auteurs, des matières, des éditeurs, etc. Rien de ce qui pouvait rendre l'ouvrage pratique et d'un usage facile n'a été omis.

Autriche-Hongrie. — M. Henri Gaidoz publie une importante étude sur *les Roumains de Hongrie; leur origine; leur histoire; leur état présent* (Paris, imp. Chaix, gr. in-8 de 30 p. Extrait de la *Revue de Paris* du 15 mai 1894). Il y a là de l'excellente histoire, de l'excellente géographie, et, pour nous servir de la vieille formule qui a le mérite de dire tout en deux mots, la notice du savant professeur n'est pas moins intéressante qu'instructive.

Belgique. — En parcourant l'*Album d'Anvers-Exposition*, que Mars vient de publier (Paris, ancienne maison Quantin ; Bruxelles, Office central, in-8 de 46 p. Prix : 1 fr.), l'on aura un aperçu vraiment comique des personnes et des choses qui gravitent autour de l'exposition d'Anvers.

Espagne. — M. José Jordan de Urries y Azara a pris comme sujet de thèse devant l'Université de Madrid l'étude des doctrines esthétiques de Cicéron et de Sénèque. Les deux philosophes latins n'ayant jamais composé de traité spécial sur la matière, l'auteur a dû naturellement cueillir de ci de là dans leurs ouvrages les éléments de sa thèse, intéressante et bien menée, mais qui ne nous apprend rien de bien nouveau. *Teorías sobre la belleza y el arte en las obras filosóficas de Cicerón y Séneca* (Zaragoza, tip. de la Derecha, in-8 de 71 p.).

— M. Mariano Aramburo y Machado a publié le discours prononcé par lui

à l'inauguration de l'Académie juridique et littéraire d'Aragon : *Discurso pronunciado en el solemne acto de inauguración de la Academia juridico-literaria aragonesa* (Madrid, tip. de Francisco Hernandez, in-8 de 32 p.). Le thème choisi par lui, la constitution politique de l'Aragon, offre un intérêt incontestable, et il a su condenser en quelques pages excellentes l'histoire de la formation et du développement de cette constitution, et en mettre en relief le caractère et l'originalité.

Grèce. — M. H. Omont publie les *Inscriptions grecques de Salonique recueillies au XVIIIe siècle par J.-B. Germain* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 19 p. Extrait de la *Revue archéologique*). Le savant helléniste rappelle que les *Observations sur l'histoire et les monuments de la ville de Thessalonique*, de l'abbé Belley, imprimées en 1777 dans le tome XXXVIII de l'*Histoire de l'Académie royale des inscriptions*, mentionnent différentes inscriptions grecques de cette ville, recueillies par un agent français dans le Levant, J.-B. Germain, de Marseille, qui fut chancelier du consulat de France à Smyrne, en 1733 et 1740, puis à Salonique en 1745 et 1748, date à laquelle il passa en la même qualité à Alger ; que ce recueil d'inscriptions, envoyé par Germain à Paris, ne se retrouva plus lorsque Boeckh imprima (tome II du *Corpus inscriptionum graecarum)* les inscriptions de Thessalonique ; qu'il n'était cependant pas perdu, car il avait été conservé, à la fin du siècle dernier, par un érudit avignonnais, Calvet, qui le légua en 1810, avec le reste de ses collections, à sa ville natale. M. Omont n'a pas seulement reproduit les inscriptions, parmi lesquelles vingt-trois semblent être restées jusqu'ici inconnues, mais encore diverses notes numismatiques de Germain au sujet des médailles recueillies aussi par lui.

Italie. — Si l'on en croit la dissertation du P. Leopoldo de Feis, barnabite, la mosaïque découverte en 1831 dans la maison de Pompeï dite maison du Faune, ne représenterait pas, comme on l'a voulu dire, une bataille d'Alexandre contre Darius, mais bien un épisode non moins fameux de l'histoire grecque, le combat des Dix mille à Cunaxa : *La Battaglia di Cunassa in un mosaico Pompeiano* (Firenze, tip. Eduardo Ducci, in-8 de 15 p.). Deux planches reproduisant la mosaïque permettent de juger les raisons du P. de Feis.

— Dans quelques pages extraites de l'excellent *Giornale araldico-genealogico*, qu'il dirige, M. Goffredo di Crollalanza exprime sur une Société nouvellement constituée en Italie, l'Istituto araldico italiano, un jugement sévère ; ce qui ne l'empêche point d'ailleurs d'être l'ami de la nouvelle compagnie, dont il a même été proclamé membre honoraire. Qui aime bien châtie bien (*L'Istituto araldico italiano e il calendario d'oro*. Bari, direzione del *Giornale araldico*, in-16 de 32 p.).

— Tous les bibliophiles en général, ceux de France et d'Italie en particulier, apprécieront *la Raccolta di poemetti italiani della biblioteca di Chantilly descritta dal prof. Emilio Picot* (Pisa, tip. F. Mariotti, gr. in-8 de 30 p.). Cet inventaire, dressé par un de nos meilleurs bibliographes, de la collection des œuvres des poètes italiens conservée dans l'admirable bibliothèque de Chantilly, est extrait de la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana* (*anno* II, nos 4 et 5).

— M. Charles Dejob publie une très attachante notice sur *Un homme d'État spirituel et chevaleresque, Massimo d'Azeglio*, conférence faite à la Sorbonne, à la séance d'ouverture de la Société des études italiennes, le 14 avril 1894 (Paris, Colin, gr. in-8 de 20 p. Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*). C'est la meilleure biographie qui ait encore été donnée du digne gendre de Silvio Pellico.

Égypte.—*Les Jardins dans l'ancienne Égypte*, par M. Charles Joret (Le Puy, imp. Marchessou, gr. in-8 de 19 p.). C'est d'après les peintures tombales de la vieille Égypte et ses inscriptions funéraires que M. Joret décrit les jardins et vergers cultivés longtemps avant le commencement de l'ère chrétienne, énumérant surtout les sycomores, les dattiers, les palmiers, les caroubiers, les figuiers, les grenadiers, la vigne, sans oublier dans les potagers les oignons — les fameux oignons mentionnés par la Bible.

Maroc. — Les *Documents marocains* que M. Jacqueton donne dans la *Revue africaine*, et en tirage à part (Alger, Adolphe Jourdan, in-8 de 65 p.), comprennent deux discours où est retracée l'histoire complète des tentatives faites par Muley Nacer pour renverser Muley Ahmed el Mançour (1595-1596); trois lettres du sieur de Lisle à M. de Villeroy ; une de Muley Cidan à Henri IV et une de M. de Lisle au même souverain. Toutes ces pièces éclairent l'histoire d'un pays qui nous intéresse particulièrement.

Brésil. — L'Institut historique et géographique du Brésil s'était réuni, il y a environ deux ans, en session extraordinaire, pour adresser à la mémoire du savant empereur Dom Pedro II un suprême hommage. Les discours prononcés à cette occasion ont été publiés à Rio de Janeiro. Le plus important est l'éloge historique de l'auguste défunt, dans lequel est clairement résumé le rôle si considérable de Dom Pedro comme chef d'État ou plutôt comme créateur du Brésil moderne. Il rappelle tous ses titres à la reconnaissance d'un pays qui lui doit toute son organisation administrative, scientifique et militaire (*Homenagem do Instituto Historico e Geographico Brazileiro em commemoraçao do fallecimento de S. M. o Snr. D. Pedro II.* Rio de Janeiro, in-12 de 132 p.).

— Sous ce titre : *Notas para a historia do Ceará, segunda metade do seculo XVIII* (Lisbonne, tip. do Recreio, in-8 de 520 p.), M. le docteur Guilherme Studart, dont nous avons eu, à plusieurs reprises, l'occasion de citer les minutieux travaux sur la province de Ceará, donne aujourd'hui un volume considérable de notes et recherches sur l'histoire de ce pays pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. A signaler, la table de tous les documents reproduits ou allégués par l'auteur. C'est, en même temps, une sorte d'inventaire exact et rapide des archives locales. Le livre en lui-même constitue une monographie très détaillée et consciencieuse, comme les précédentes.

Publications nouvelles. — *Cours complet de religion catholique*, par le R. P. Sifferlen (4 vol. in-18, Gaume). — *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne, t. III (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Troisième béatitude*, par Mgr Turinaz (petit in-8 carré, Retaux). — *Le Code des répartiteurs*, par H. Guillaud (in-18, Chevalier-Marescq). — *Traités du cautionnement et des transactions*, par L. Guillouard (in-8, Pedone-Lauriel). — *Étude sur une réorganisation du notariat en France*, par R. Hurson (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Idéalisme intégral. Le Règne de la grâce*, par M. Pujo (in-8 carré, Alcan). — *L'Esprit chrétien et le patriotisme*, par L. Tolstoï (in-18, Perrin). — *Une Profession de foi rationnelle*, par P. Beaugrand (in-18, Perrin). — *Le Prix de la vie*, par L. Ollé-Laprune (in-18, Belin). — *Les Jésuites et les classiques chrétiens*, par L. Guillaume (in-8, Gand, Siffer). — *Transformations sociales*, par Hector Depasse (in-18, Alcan). — *Lettres sur le socialisme*, par F. Tarroux (in-8, Fischbacher). — *Notre œuvre sociale*, par l'abbé Naudet (in-8, Tolra). — *Pensées et réflexions*, par G. Montalcyon (in-8, Delhomme et Briguet). — *Mélanges financiers*, par R.-G. Lévy (in-16, Hachette). — *Nervosisme ou Neurasthénie*, par V. Borel (in-8, Alcan). — *Anatomie et physiologie animales. Étude spéciale de l'homme*, par J. Guibert (in-18,

Retaux). — *Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui*, par D. Zolla (in-18, Alcan). — *La Photographie instantanée par les appareils à main*, par P. Chaux (in-18, Bardin). — *Modèles français extraits des meilleurs écrivains*, II, par E. Procès (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie).—*Les Angoisses*, par E. de Morsier (in-18, Lemerre). — *Heures perdues*, par A. Poisson (in-8, Québec, Coté). — *Lourdes*, par E. Zola (in-18, Charpentier). — *Maquettes et pastels*, par C. Moreau-Vauthier (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Idole*, par Mme E. Caro (in-8, Calmann-Lévy). — *Dilettantes*, par *** (in-18, Lemerre). — *Tentation*, par A. Theuriet (in-18, Lemerre). — *Les Étapes de Simone*, par M. Aigueperse (in-18, Lecoffre). — *La Littérature scandinave*, par L. Bernardini (in-18, Plon et Nourrit). — *Œuvres complètes de Shakspeare*, trad. par Guizot, t. IV et V (in-8, Garnier). — *Vingt jours sur les côtes gasconnes*, par C. de Tours (album oblong, May et Motteroz). — *Histoire de la République romaine*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *Histoire de l'Église*, par le cardinal Hergenrœther, trad. par P. Belet, t. VIII (in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Papes*, par M. de Boylesve (in-8, Tours, Mame). — *Histoire de saint Vincent Ferrier*, par le R. P. Fages (2 vol. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Vie de C.-F. Painchaud, prêtre, curé, fondateur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière*, par N.-E. Dionne (in-8, Québec, Brousseau). — *A la Frontière de l'Est, notes et souvenirs*, par M. Jacquemin (in-18, Lemerre). — *Histoire de l'abbaye de Fontaine-Jean*, par E. Jarossay (in-8, Orléans, Herluison). — *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, par C.-J. Beautemps-Beaupré, t. II (in-8, Pedone-Lauriel). — *Inventaire des arrêts du Conseil d'État (Règne de Henri IV)*, par N. Valois, t. II (gr. in-4, Imp. nationale). — *Journal d'Adrien Duquesnoy, député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante, 3 mai 1789-3 avril 1790, publié pour la Société d'histoire contemporaine*, par R. de Crèvecœur, t. Ier, *3 mai-29 octobre 1789* (in-8, A. Picard). — *Mémoires militaires du baron Séruzier*, rédigés par Le Mière de Corvey (in-8, Garnier). — *Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin*, par H. Welschinger (in-18, Plon et Nourrit). — *Lettres inédites du baron Peyrusse écrites à son frère André pendant les campagnes de l'Empire de 1809 à 1814*, publiées par L.-G. Pélissier (in-18, Perrin). — *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour*, t. III (in-18, Garnier). — *Mémoires d'outre-tombe*, par Chateaubriand, t. II et III (in-8, Garnier). — *La Sicile, sous la monarchie de Savoie*, par le vicomte Combes de Lestrades (in-18, Guillaumin). — *Les Grands Écrivains français. Froissard*, par M. Darmesteter (in-16, Hachette). — *Saint-Évremond*, par J. Macé (in-32, Hetzel). — *Les Grands Écrivains français. Diderot*, par J. Reinach (in-16, Hachette). — *Jacques Cartier*, par N.-E. Dionne (in-18, Québec, Brousseau). — *Portraits intimes*, par A. Brisson (in-18, Colin). — *Histoire de l'imprimerie à Lyon*, par A. Vingtrinier (gr. in-8, Lyon, Storck).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Décret d'Urbain VIII. — Où se trouve le décret, souvent cité, du pape Urbain VIII « sur la publication des vies des saints » ?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Etranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1893 sont en vente, et forment SOIXANTE-NEUF VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1893

Articles de fond. — Godefroid KURTH : L'Épopée et l'histoire. — Armand D'HERBOMEZ : Un Épisode du règne de Philippe le Bel. L'Annexion de Mortagne à la France en 1314. — Arthur DE GANNIERS : A propos du centenaire de Valmy. L'Armée française au début de la Révolution. — Victor PIERRE : La Révolution française, son histoire dans les monuments. — Henri BEAUNE : L'Affaire des jésuites de France en 1845. — Ph. VIREY : Les Hiéroglyphes et les études religieuses. — Siméon LUCE : Du Guesclin en Normandie. Le Siège et la prise de Valognes. — Maxime DE LA ROCHETERIE : Le Différend de Joseph II avec la Hollande. — Ludovic SCIOUT : Les Banqueroutes du Directoire. — Le R. P. Ch. HUYGHE, S. J. : La Chronologie des livres d'Esdras et de Néhémie. — Le R. P. Hippolyte DELEHAYE, S. J. : La Vie de saint Paul le Jeune et la chronologie de Métaphraste. — A. DE BOISLISLE : Paul Scarron et Françoise d'Aubigné. — Victor FOURNEL : Fabre d'Églantine. Le comédien, l'auteur dramatique et le révolutionnaire. — Le R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : La Correspondance asiatique d'Aménophis III et d'Aménophis IV. — A. DE BOISLISLE : Paul Scarron et Françoise d'Aubigné, deuxième partie. — Arthur DE GANNIERS : Lazare Carnot, l'organisateur de la victoire. — Marius SEPET : Napoléon, son caractère, son génie, son rôle historique.

Mélanges. — Abbé E. VACANDARD : L'Église et les ordalies au XIIe siècle. — Le R. P. PIERLING, S. J. : Léon X et Vasili III. Projets de ligue anti-ottomane. — Eugène-Gabriel LEDOS : M. Ernest Renan. — Roger LAMBELIN : Nouveaux documents sur l'histoire de Marie Stuart. — Paul FABRE et l'abbé P. BATIFFOL : Les Fausses Décrétales de Catanzaro. — Marius SEPET : L'Histoire et l'histoire littéraire ; l'Histoire poétique des Mérovingiens, de M. Godefroid Kurth. — Henry COCHIN : Le Pétrarquisme moderne, à propos d'un livre récent. — Le R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Ordre hospitalier du Saint-Esprit. — Alfred SPONT : Montaigne et La Boëtie. — Comte DE PUYMAIGRE : Les Souvenirs d'Alexis de Tocqueville. — Roger LAMBELIN : Le Retour de l'île d'Elbe. — Baron D'AVRIL : La Littérature russe depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. — Henry THÉDENAT : L'Afrique militaire sous les empereurs. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — Édouard BEAUDOIN : La Procédure du Parlement au XIVe siècle. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Jeunesse de Richelieu. — A. D'AVRIL : La Diplomatie française en Italie à propos d'une publication récente. — Abbé E. ALLAIN : Une Monographie municipale.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTIÈME. — LXXIe DE LA COLLECTION.

TROISIÈME LIVRAISON. — SEPTEMBRE

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Labosse (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1894

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1894

I. — ART ET HISTOIRE MILITAIRES, par M. Arthur de Ganniers.

II. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES, par M. le Comte de Bizemont.

III. — SCIENCES BIOLOGIQUES, par M. le Dr A. Ferrand.

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — R. P. Corne : Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ (p. 239).— Mgr Ireland : L'Église et le siècle (p. 240). — M.-S. de Lyat : A ceux qui doutent (p. 241).

Jurisprudence. — J. Estanyol y Colom : Instituciones de derecho canonico (p. 242). — Dr C. Gross : Lehrbuch des katholischen Kirchenrechts (p. 242). — L. Arnaud : La Revision belge (1890-1893) (p. 243).

Sciences et Arts. — De Rocquigny : Les Syndicats agricoles et le Socialisme agraire (p. 244).— E.-J. Marey : Le Mouvement (p. 245).— G. Fernandez de Prado : Elementos de la teoria de los Determinantes, y sus aplicaciones a la resolucion de los sistemas de ecuaciones lineales y a la teoria de las formas (p. 246). — A. Tischner : L'Astronomie et les astronomes (p. 247). — J. Combarieu : Les Rapports de la musique et de la poésie considérées au point de vue de l'expression (p. 247). — A. Soubies : Soixante-sept ans à l'Opéra en une page, du « Siège de Corinthe » à « la Walkyrie » (1826-1893) (p. 248). — Soixante-neuf ans à l'Opéra-Comique en deux pages, de la première de « la Dame Blanche » à la millième de « Mignon » (1825-1894) (p. 248).

Belles-Lettres. — A. Holder : Alt-celtischer Sprachschatz (p. 249). — De Charencey : Le Folklore dans les deux mondes (p. 249).—L. Ducros : Diderot, l'homme et l'écrivain (p. 250). — Œuvres complètes de Shakspeare, trad. de Guizot (p. 251). — Œuvres complètes de F. Michelet. Vico, ses mémoires écrits par lui-même. L'oiseau; la mer (p. 252).

Histoire. — E. Belun : Geographisches Jahrbuch (p. 253). — L. Maccari : Istoria del re Giannino di Francia (p. 254).— L. Perey : Le Roman du Grand Roi (p. 254). —Abbé Sicard : L'Ancien Clergé de France. II. Les Évêques pendant la Révolution (p. 256).— D'Audiffret-Pasquier : Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier. 2e partie. Restauration (p. 257).— J. Heimweh : L'Alsace-Lorraine et la paix (p. 258).— Patiens : L'Alsace-Lorraine devant l'Europe (p. 259). — May Gioi (A. de Pouvourville) : La Politique indo-chinoise (1892-93) (p. 260).— D. Murray : Japan (p. 261). — De Ouguella : A Lueta social (p. 262). — Abbé Faure : Au pied de l'échafaud (p. 263).

V. — BULLETIN.—P. M. Aguilar : Harmonias del Corazon de la Virgen Maria (p. 264). — R. S.-B. Smith : Elements of ecclesiastical Law (p. 264).— L. Figuier : L'Année scientifique et industrielle (p. 264). — A. Haron : Mélanges de traditionnisme de la Belgique (p. 265). — V. Duret : Grammaire savoyarde (p. 265).— Albert-Lévy et G. Pinet : L'Argot de l'X, illustré par les X (p. 265).—J. Kostromitin : The last Day of Carnival (p. 266). — A. Landrin : Le Chat (p. 266). — Abbé Gagnol : Histoire du moyen âge (p. 267).— Histoire de l'Europe et de la France, de 1270 à 1610 (p. 267). — J. Michelet : Œuvres complètes. Histoire de France. Moyen âge. T. I-III (p. 268). — J.-A. Courgeon : Récits de l'histoire de France (p. 268). — A. Franklin : La Vie privée d'autrefois. Variétés chirurgicales. Les Magasins de nouveautés (p. 269). — V. Marcé : La Comptabilité publique pendant la Révolution (p. 269). — Abbé V. Arnault : Le Clergé de Touraine pendant la Révolution française (1789-1800) (p. 270). — A. de Ridder : Devises et cris de guerre de la noblesse belge (p. 271).—J. Sarrazin : Mirabeau-Tonneau (p. 271).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. J.-L. Dutreuil de Rhins, l'abbé A. Crampon, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Congrès. — Bibliographie de Jeanne d'Arc. — Collection des Dictionnaires topographiques. — Histoire de l'imprimerie. — Nouvelles : Paris. — France. — Autriche-Hongrie. — Belgique. — Espagne. — Italie — Russie. — Suisse. — États-Unis. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *Récits de guerre et de foyer. Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio*, d'après les Souvenirs inédits de la maréchale, par GASTON STIEGLER. Préface de M. le marquis Costa de Beauregard. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de XVI-566 p., 7 fr. 50. — 2. *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille Mlle CLAIRE THIÉBAULT, d'après le manuscrit original, par FERNAND CALMETTE. T. II, *1795-1799*. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 564 p., 7 fr. 50.— 3. *Mes Souvenirs*, par le général DU BARAIL. T. Ier, *1820-1851*. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 452 p., 7 fr. 50.— 4. *Mémoires militaires du baron Séruzier, colonel d'artillerie légère (1769-1823)*, mis en ordre et rédigés par son ami LE MIÈRE DE CORVEY, officier supérieur. Réimpression textuelle illustrée. Paris, Baudoin, 1894, in-8 de IX-344 p., 6 fr.— 5. *Un Aide de camp de Napoléon (1800-1812)*. Extrait des Mémoires du général comte DE SÉGUR. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de XXIII-451 p., 3 fr. 50. — 6. *Hoche et la lutte pour l'Alsace (1793-1794)*, par ARTHUR CHUQUET (*Guerres de la Révolution*, 3e série). Paris, Cerf, 1894, in-12 de 244 p., 3 fr. 50. — 7. *Invasion de 1815. Le Siège de Mézières en 1815*, par JULES POIRIER. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-8 de 204 p., 4 fr. — 8. *Italie, 1852-1862, feuillets militaires*. Souvenirs, notes et correspondances du général DE BAILLIENCOURT. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de 394 p., 3 fr. 50. — 9. *Souvenirs intimes d'un lancier de la garde impériale*, par MARCEL DE BAILLEHACHE. Paris, Ollendorf, 1894, in-12 carré de 316 p., 3 fr. 50.— 10. *Six mois de guerre, 1870-71*. Lettres et journal de Mme CORNÉLIS DE WITT. Paris, Hachette, 1894, in-18 de 112 p., 2 fr. — 11. *Récits de guerre. Combats de l'armée du Rhin (1870)*, par LOUIS YVERT. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de 264 p., 3 fr. — 12. *Une Armée dans les neiges. Journal d'un volontaire du corps-franc des Vosges (Campagne de l'Est. 1870-71)*, avec une lettre-préface de M. de Freycinet, par ARDOUIN-DUMAZET. Paris, Rouam, 1894, in-18 de 288 p., 6 fr. — 13. *Feldbriefe (Lettres de campagne)*, von GEORG-HEINRICH RINDFLEISCH (1870-71), publiées par EDUARD ORNOLD. 3e éd. Göttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1891, in-8 de XVI-236 p., avec un portrait de l'auteur et 5 cartes, 5 fr. — 14. *La Guerre au Dahomey, 1888-1893*, d'après les documents officiels, par ED. AUBLET, capitaine d'infanterie de marine, officier d'ordonnance du ministre de la marine. Paris, Berger-Levrault, 1894, in-8 de 350 p., 7 fr. 50. — 15. *Le Général de la Moricière. Vie politique, militaire et privée*, par l'abbé POUGEOIS. Nouvelle éd. Paris, Téqui, 1894, in-12 de 360 p., 2 fr. — 16. *Un Glorieux soldat. Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta*, par XAVIER DE PRÉVILLE. Paris, Tolra, 1894, in-8 de 362 p., 5 fr. — 17. *Les Gloires de la patrie française. Le Maréchal de Mac-Mahon*, par le commandant GRANDIN. 2e éd., revue et augmentée de documents nouveaux. Paris, Haton, 1894, 2 vol. in-12 de XXVIII-304-434 p., 7 fr. — 18. *Les Zouaves*, par le capitaine adjudant-major GANGLOFF, du 2e régiment. Rambervillers, Risser, 1893, 2 vol. in-8 de 386-344 p., 15 fr. — 19. *El año militar español. Coleccion de episodios, hechos y glorias de la historia militar de España*, par D. ESTANISLAO GUIÚ Y MARTI, commandant d'artillerie. T. II. Barcelone, imp. de la *Revista cientifico-militar*, 1893, in-8 de 786 p., avec de nombr. illustr., 10 fr. — 20. *Die würsburger Hilfstruppen in Dienste Oesterreichs, 1756-1763* (Les Troupes auxiliaires de Wursbourg au service de l'Autriche), contribution à l'histoire de la guerre de Sept ans, d'après des documents empruntés à des archives diverses, par le baron VON THÜNA. Wursbourg, Stuber, 1893, in-8 de 256 p. — 21. *L'Armée française à travers les âges*, par L. JABLONSKI. T. V. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-12 de 426 p., 5 fr. — 22. *El Marqués de Verboom, ingeniero militar flamenco al servicio de España*, par le général belge WAUVERMANS, trad. du français en espagnol et

augmenté de notes recueillies par feu le colonel du génie Don Mariano Bosch y Arroyo, par D. Joaquin de la Llave y Garcia, commandant du génie, professeur de fortification à l'École supérieure de guerre. Madrid, imp. du *Mémorial du Génie*, 1894, petit in-18 de 123 p. — 23. *L'Armée russe, son histoire, son organisation actuelle*, par E. Bujac, chef de bataillon au 70e d'infanterie. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-8 de 422 p., 6 fr. — 24. *Instruction sur le service en campagne des armées russes*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-8 de 128 p., 2 fr. 50. — 25. *Instruction sur le combat de l'infanterie russe*, annexée au règlement sur les manœuvres de l'infanterie, précédée d'un exposé sommaire des formations tactiques de l'infanterie russe en campagne. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-8 de 50 p., 1 fr. — 26. *Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande de 1870-71*, par le général von Verdy du Vernois, ancien ministre de la guerre, traduit de l'allemand par H. Monet, capitaine d'infanterie à l'état-major du 3e corps d'armée. Première partie : *Événements ayant eu lieu dans la zone frontière du 15 juillet au 2 août 1870* (3e fasc. et fin de la 1re partie). Paris, Westhausser, 1892, in-8 de 163 p., 3 fr. 60. — 27. *Lettres sur l'artillerie*, par le prince Kraft de Hohenlohe-Ingelfingen, général de l'infanterie à la suite de l'armée, aide de camp général de S. M. l'Empereur et Roi, traduit de l'allemand par H. Monet, capitaine à l'état-major du 3e corps d'armée. 5e éd. Paris, Westhausser, 1894, in-8 de 363 p., 6 fr. — 28. *Libro de memorias del oficial de artilleria*, par D. Juan de Ugarte, capitaine d'artillerie au parc de Saint-Sébastien. Saint-Sébastien, imp. de la *Voz de Guipuzcoa*, 1894, in-8 carré de 600 p. — 29. *Études et recherches sur l'alimentation et le travail du cheval de troupe*, par le docteur Rigollat, vétérinaire militaire, ancien professeur à l'École des haras. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-8 de 192 p., 4 fr. — 30. *Le Ravitaillement des armées de Frédéric le Grand et de Napoléon*, par Ch. Aubry, officier d'administration. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-8 de 112 p., 2 fr. 50.— 31. *Code manuel des réquisitions militaires*, annoté et mis à jour, 3e éd. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-8 de 304 p., 3 fr. — 32. *Militarisme*, par le docteur A. Corre. Paris, Édition de la Société nouvelle, 1894, in-8 de 25 p.

1. — Le maréchal Oudinot est sans contredit une des figures les plus sympathiques du premier Empire. Dans cette réunion extraordinaire de personnalités, aussi renommées pour leurs talents militaires que peu recommandables au point de vue des qualités morales, il est du petit clan des honnêtes gens. Il marche de pair avec Sérurier, Davout, Macdonald. Il est de ceux qu'on oppose heureusement à Augereau, à Brune, à Masséna, ces « déprédateurs intrépides, » comme les appelait Napoléon. Né le 25 avril 1769, à Bar-le-Duc, appartenant par son père et sa mère à cette vieille bourgeoisie de race, plus difficile dans ses alliances que nombre de familles aristocratiques, Oudinot s'engagea à dix-sept ans dans Médoc-infanterie, qui tenait, à cette époque (1784), garnison à Perpignan. Il fit là, pendant trois ans, l'apprentissage d'un métier pour lequel il se sentait déjà des aptitudes, un goût particulier, et quand, en 1789, la ville de Bar, où il était rentré l'année précédente, leva une compagnie de volontaires, Oudinot se trouva tout désigné pour en prendre le commandement. Ce n'est pas le lieu de raconter ici par le menu cette carrière qui fut une des plus heureuses du premier Empire. Lieutenant-colonel en 1791, l'ancien volontaire de Médoc-infanterie était général de brigade en 1794, général de division en 1799, et maréchal en 1809. Au point de vue militaire, Oudinot garde, dans l'histoire des guerres du premier Empire, une place tout à fait à part en qualité de commandant de cette fameuse division de grenadiers, les « grenadiers

d'Oudinot, » qui fit toujours et partout véritablement des prodiges, comme en 1805 par exemple, lorsqu'elle « forçait, » — comme les chiens forcent un cerf, — la cavalerie de l'archiduc Ferdinand, au nombre de 6,000 chevaux. Mais les Mémoires de la maréchale Oudinot, bien qu'intitulés : « Souvenirs de guerre et de foyer, » sont, on le pense bien, beaucoup plus un récit de foyer que de guerre. L'auteur, Mlle de Coucy, la deuxième femme du maréchal, esprit élevé et délicat à la fois, était peut-être à même de juger des mérites techniques de l'homme auquel elle avait voué sa vie. Mais à son double point de vue de femme et d'épouse, elle envisageait surtout la guerre sous les deux rapports qui frappent les natures sensibles et délicates : la gloire du champ de bataille, les horreurs et le deuil que sèment sur leurs pas, à égal degré, la victoire ou la défaite. Son livre, à ce point de vue, est un récit d'intérêt tantôt poignant, tantôt enchanteur, rempli de délicatesse, d'exquise sensibilité. Les pages où la maréchale nous raconte son odyssée de 1812 et ce qu'elle put voir de la campagne de Russie, ne font sans doute aucun tort aux récits du général de Chambrun, du colonel Labaume, du marquis de Ségur; mais que de tristesses, de misères, de douleurs passées inaperçues aux trois premiers narrateurs, qui n'ont point échappé à l'œil ou plutôt au cœur d'une femme ! — Les souvenirs de la duchesse de Reggio ne finissent point, d'ailleurs, avec le premier Empire. Tout ce qu'elle nous dit sur la Restauration, où son rôle de femme de l'ancien régime mariée à un homme nouveau — un des plus glorieux assurément — ne fut pas toujours sans épines ; tout ce qu'elle nous raconte des règnes de Louis XVIII et de Charles X respire la bonne foi, l'esprit d'observation, une pénétration réfléchie et sûre.

Dans cette pléiade de publications sur le commencement du siècle que nous voyons actuellement sourdre de terre comme les mille jets d'une source longtemps comprimée, les *Souvenirs de la maréchale Oudinot* demeurent un livre tout particulier. Ils sont à consulter également par les érudits et par ceux qui cherchent dans la lecture plutôt un passe-temps qu'un enseignement.

2. — D'un tout autre genre est le livre du général Thiébault, dont nous avons sous les yeux le deuxième volume. Nous pouvons dire de ce nouveau venu ce que nous disions du tome premier : beaucoup de détails pleins d'intérêt, mais aussi beaucoup de futilités, de récits de bonnes fortunes dont la connaissance importe peu au lecteur. C'est le défaut des rédacteurs de Mémoires de se prendre volontiers pour centre des événements qu'ils racontent, et de juger trop facilement de l'importance des faits par la part plus ou moins directe, plus ou moins considérable qu'ils y ont prise. Le général Thiébault n'a point su éviter cet écueil. Le deuxième volume, qui va de 1795 à 1799, ne nous parle que de deux événements historiques considérables : de la fin de la campagne de 1796

en Italie et de l'insurrection de Naples. Or, à lire la narration de l'écrivain, on serait tenté d'attribuer au second une importance qu'il n'a point eue et de refuser au premier la gravité que doit lui attribuer réellement l'histoire. Et puis, aussi bien dans son appréciation sur les événements que dans son jugement sur les hommes, Thiébault nous paraît se départir de cette impartialité qu'il est sans doute difficile d'exiger d'un contemporain, mais sans laquelle cependant les Mémoires ne sauraient avoir de véritable valeur. Mais n'anticipons point sur le jugement d'ensemble que nous aurons à porter nous-même sur l'auteur, et voyons d'abord sommairement l'ensemble des faits contenus dans ce deuxième volume. Il commence, comme nous l'avons dit, à 1795, au moment où Bonaparte vient de recevoir le commandement de l'armée d'Italie, et la veille du jour où ce général en chef de vingt-sept ans part de Paris pour se rendre à son poste. Thiébault, sollicité par Berthier de recevoir une situation à l'état-major de l'armée d'Italie, préfère être attaché au général Salignac et perd ainsi une occasion de se distinguer qui eût été décisive sur sa carrière, il le pense du moins. C'est à Paris que viennent le surprendre les nouvelles des étonnants succès des débuts de la campagne de 1796. Il comprend alors la faute qu'il a commise, se remue pour rejoindre les troupes qui combattent dans la vallée du Pô et finit par partir pour Milan, où lui et son chef viennent enfin d'obtenir un emploi. C'est donc en Italie qu'il prend part à la campagne de 1796, d'abord à l'armée du Nord avec Bonaparte, puis à Naples dans l'armée de Championnet.

Nous avons dit tout à l'heure que Thiébault, dans ce second volume, ne nous paraissait point avoir toujours été un narrateur impartial. Effectivement, il nous semble, en plus d'une circonstance, dépasser la mesure aussi bien dans le blâme que dans la louange, et plus encore dans le blâme que dans la louange. Peu d'hommes apparaissent dignes — suivant son appréciation — d'avoir été dans son intimité. « Sur des milliers d'officiers, écrit-il, avec lesquels je me suis trouvé en contact de 1792 à 1814, j'en citerais à peine vingt-cinq que j'aie traités en amis » (p. 64). Et précisément ceux dont il prend la défense ne nous paraissent guère dignes de ce plaidoyer en leur faveur. Qui croira Thiébault, par exemple, quand il nous parle de l'incorruptibilité et de la probité de Masséna? « Masséna, a écrit Napoléon, qui devait savoir la vérité à cet égard, Masséna était un déprédateur intrépide.... C'était un grand pillard.... Il était toujours de moitié avec les fournisseurs et les commissaires de l'armée. Je lui dis plusieurs fois que s'il voulait cesser ses spéculations, je lui ferais présent de huit cent mille francs ou d'un million, mais il en avait pris tellement l'habitude qu'il ne pouvait s'empêcher de se mêler de ces sales intrigues. » Bon militaire, grand général, d'accord; mais l'honnêteté ne va pas toujours de pair avec le génie.

Quand il ne plaide pas la probité en faveur de clients aussi déconsidé-

rés, Thiébault lance des insinuations perfides contre des hommes que l'on avait regardés jusqu'ici comme au-dessus de tout soupçon : nous avons nommé Macdonald. Toute la deuxième partie du second volume des Mémoires est consacrée à dénigrer la conduite en Italie du futur héros de Wagram, et si nous admettons, avec Jomini d'ailleurs, que les opérations de Macdonald, en 1799, sont attaquables au point de vue militaire, il nous paraît difficile de croire aux trames souterraines qu'aurait ourdies ce général pour préparer la disgrâce de Championnet. Il y a là, dans Thiébault, quelques pages regrettables qui nuisent plus à leur auteur, nous en sommes convaincu, qu'à la mémoire du duc de Tarente. Au point de vue militaire, les officiers liront ce deuxième volume avec intérêt, avec profit ; ils y trouveront, sur l'organisation des armées du premier Empire, notamment sur le service des états-majors, des détails peu connus. Ce second volume du général Thiébault ne nous paraît pas réaliser complètement les espérances qu'avait fait concevoir le premier. Le manque d'impartialité de l'auteur, ses jugements notoirement injustes sur certains hommes, son aigreur à les critiquer, nous paraissent tenir davantage du pamphlétaire que de l'historien. « Il y aurait de quoi former deux carrières brillantes avec les occasions que j'ai manquées par insouciance, incertitude ou sacrifice à mes goûts et mes inclinations. » Cette pensée qu'on ne lui a pas rendu la justice qui lui était due, — pourtant Thiébault est devenu lieutenant général, — cette idée qu'il a été une victime a sans doute influé sur l'aigreur que l'on constate dans ses Mémoires. Il y aura donc lieu de les lire avec méfiance et de ne pas s'en rapporter toujours à des appréciations exagérées, soit en bien, soit en mal. — M. Fernand Calmette, l'éditeur, s'est borné à mettre un certain nombre de notes au texte du général, et l'on peut se plaindre de l'insuffisance de ces notes. Les militaires ne liront pas sans étonnement celle qui concerne Guibert, le grand Guibert, « homme de plume et d'épée, qui laissa quelques bons ouvrages et fut de l'Académie française. » L'auteur de l'*Essai sur la tactique*, le livre le plus transcendant qui ait jamais été écrit sur la science militaire, dont l'apparition fit tant de bruit et qui fut traduit en toutes les langues, le secrétaire et l'âme du conseil supérieur de la guerre, le réformateur de notre armée sous Louis XVI, l'auteur du règlement de 1791 qui est encore appliqué aujourd'hui en dépit des changements de titre et de virgules, méritait mieux que cette simple mention.

3. — L'intérêt qui s'attachait, il y a trente ans encore, à l'Algérie est aujourd'hui bien diminué. Du jour où la conquête a été chose faite, de l'heure où cette colonie est devenue une annexe incolore de la mère patrie dans laquelle les Crémieux et les Cambon ont pu tenir la place des Bugeaud et des Mac-Mahon, c'en a été fait du prestige qui illuminait jadis cette terre où s'étaient formées tant de personnalités militaires illustres

et notamment l'armée, les généraux de Crimée. Aujourd'hui, des milliers de gens avalent, sous le nom de mazagran, une affreuse mixture de café et d'eau, qui n'ont pas la plus légère idée de l'héroïsme du capitaine Lelièvre. Qui se rappelle le vaillant trompette Escoffier cédant son cheval à son capitaine et payant sa générosité de dix mois de la plus dure captivité? Qui se souvient des Beni-Mered et du sergent Blandan? Tous ces noms étaient autrefois populaires, non seulement dans notre armée, — qui heureusement en a encore gardé le souvenir, — mais dans la masse même de la nation. L'Algérie était pour la presse une inépuisable mine de chroniques et de faits divers où l'invraisemblance et l'inattendu se donnaient carrière, et qui passionnaient également le lecteur militaire et le lecteur bourgeois. Tout cela, nous l'avons dit, est un passé bien enterré, bien lointain. Si quelque chose, cependant, était capable de rappeler sur cette période véritablement fertile en héroïsmes et en actions d'éclat la faveur d'antan, ce serait assurément l'apparition d'un livre comme le premier volume des *Souvenirs* du général du Barail, qui, à la valeur du témoignage vécu, à l'autorité militaire incontestable de l'auteur, joint un mérite littéraire assez rare dans les publications de ce genre.

Fils d'un officier du premier Empire, entré sous la Restauration dans la garde royale, issu d'une race de soldats, habitué à n'entendre chez lui que des conversations « où sonnaient des fanfares de manœuvres et de clairons, » le jeune du Barail ne pouvait embrasser d'autre carrière que celle des armes. N'ayant pu, par suite de raisons indépendantes de sa volonté, se présenter à Saint-Cyr, il s'engagea et sut bientôt mériter l'estime et l'affection de ses chefs. Arrivé en Algérie dans cette première période de la conquête où il y avait autant de coups à recevoir qu'à donner, il eut la bonne fortune de faire son apprentissage sous des gens qui avaient encore les grandes traditions de la guerre : les Changarnier, les Lamoricière, les Bedeau, les Saint-Arnaud, les Mac-Mahon, les Canrobert, enfin sous leur maître à tous, — nous ne parlons ici qu'au point de vue strictement militaire : — le maréchal Bugeaud. Il sut largement profiter de cette aubaine. A part quelques négligences sans importance, le style de ces Mémoires est correct, ce qui ne les empêche pas d'avoir cet entrain, cette vigueur, et tout à la fois ce pittoresque particulier à nombre d'écrivains militaires. Parlant d'un officier qui a de l'élégance, de la distinction dans la tournure, le général appelle cela avoir « de la ligne; » il l'écrit d'un homme comme il le dit d'un pur-sang, et l'expression est toute naturelle sous sa plume. Ici, c'est le capitaine Lecomte, avec un képi « dont la visière poignarde le ciel, histoire de dissimuler une calvitie complète. » Un peu plus loin, c'est de Gallois, le fils du général, qui est « un très brave soldat et dont c'est même la première qualité. » C'est là le côté gai, pittoresque, humoristique des *Mé-*

moires : il n'est point le seul. Bien que dans une position subalterne, du Barail, même brigadier, maréchal des logis, ou lieutenant, savait voir et observer. Son récit de la bataille de l'Isly, celui de la prise de la Smalah, tout en corroborant des particularités connues, contiennent plus d'un renseignement inédit. Bien curieux aussi ce que nous dit le général sur la façon dont fut reçue la nouvelle du coup d'État de 1851 en Algérie et la façon dont se soumirent trois hommes qui étaient opposés en principe au prince Louis : Pélissier, Bosquet, Mac-Mahon, qui tous trois devaient un jour recevoir de l'Empereur le bâton de maréchal de France. — Un jour en Kabylie, du Barail, alors capitaine, se rend à l'état-major général pour voir quelques amis ; il fait la rencontre du général Pélissier, qui l'emmène dans sa tente. « Savez-vous ce que votre ami le capitaine Fleury est venu me proposer ? lui dit tout d'un coup le général. » Et comme l'autre restait muet : « Il est venu me proposer de faire un coup d'État pour le Président de la République. — J'imagine que vous avez accepté, répond du Barail, qui, quoique fils de royaliste, n'avait pas encore des idées bien nettes en politique et voyait surtout dans le prince Louis un homme qui nous débarrasserait de la République. — « Moi, reprend Pélissier ; pas le moins du monde. Je lui ai répondu par le mot de Changarnier : Pas un sou ; pas un jour, et c'est sur mon refus positif qu'il s'est adressé à son ami Saint-Arnaud. Il a failli n'être pas plus heureux avec lui qu'avec moi. Saint-Arnaud n'a accepté définitivement qu'en arrivant à Bougie, où il s'est embarqué pour la France. Le voilà fourré dans une singulière histoire et je suis curieux de savoir comme il s'en tirera. » Si la perspective du coup d'État n'était pas plus secrète que le dit le général du Barail, elle ne devait pas être un mystère, et dans ces conditions la prophétie de M. Thiers : L'Empire se fait, l'Empire est fait, ne dut étonner personne.

Quant à Mac-Mahon, qui commandait provisoirement la division d'Oran en l'absence du général Pélissier remplissant par intérim les fonctions de gouverneur général, son histoire n'est pas moins curieuse. On sait qu'au plébiscite par lequel Napoléon demanda à la nation de sanctionner son coup de force, l'armée fut appelée à voter et dut, par oui ou par non, accepter ou désapprouver le coup d'État. Un soir de décembre, Mac-Mahon reçoit à Oran l'ordre de faire voter les divers régiments de la garnison ; il donne des instructions à son chef d'état-major, le colonel de Beaufort, pour que, le lendemain, des tables et des registres soient placés sur la place publique et pour que chacun vienne exprimer son avis. — « Compris, mon général, dit le colonel de Beaufort, mais, vous-même, permettez-moi de vous demander comment vous voterez. — Vous n'avez pas besoin de le savoir. N'importe ; je veux bien vous le dire, je voterai « non, » mais il est inutile de le dire. Il faut laisser chacun libre de voter comme il l'entend. » Le lendemain le vote a lieu, et après que les zouaves, l'infanterie, la cavalerie, ont voté oui en masse ;

survient l'artillerie, qui dit oui et non, puis le génie, qui ne dit plus que non, enfin les zéphyrs, les disciplinaires et les pionniers de discipline, qui, également, disent non en masse, aux cris de : Vive la République!

Or, le vote des compagnies de discipline n'était pas plus tôt connu en ville, qu'une troupe déguenillée, la tourbe immonde qui grouille dans toute ville et qui apparaît aux jours d'émeute, sortait des faubourgs précédée de drapeaux, hurlant des chants démagogiques, et venait féliciter les zéphyrs de leur patriotique indépendance. En ce moment, le vote des troupes terminé, Mac-Mahon descendait de ses appartements pour apposer son « non » sur le registre du scrutin. Il fut tout d'abord interdit par la scène de désordre à laquelle il assistait, et soudain il eut le pressentiment qu'il allait être acclamé par cette populace ignoble aussitôt qu'il aurait mis son désaveu sous celui de ses pires soldats. Alors, préférant tout à la honte de se voir acclamé par de pareils alliés, il s'avança vers le registre et nettement inscrivit : oui. — Telle est, suivant le général du Barail, l'histoire du vote de Mac-Mahon.

Nous nous arrêterons là dans cette analyse, bien pâle, bien sèche pour présenter une œuvre à la fois substantielle et brillante. Il règne dans ce volume un souffle de cordialité, de bienveillance, de gaieté, qui est un nouveau mérite dans un travail de ce genre. On n'y trouve jamais ces jugements acerbes qui déparent tant de Mémoires, depuis ceux de Saint-Simon jusqu'aux Mémoires du général Thiébault.

4. — Nous disions tout à l'heure que les Souvenirs de la maréchale Oudinot compteraient parmi les meilleurs livres publiés de nos jours sur le premier Empire. Il nous est impossible d'en dire autant des *Mémoires militaires du baron Séruzier*, que vient de rééditer la maison Baudoin. Le colonel Séruzier avait laissé un manuscrit de quarante pages. Son ami et éditeur Le Mière de Corvey en a fait un volume qui compte aujourd'hui trois cent quarante-quatre pages. C'est dire qu'il y a mis beaucoup du sien et que l'imagination a tenu là, comme dans les Mémoires de Marbot, une large place. Or les Mémoires-romans, très prisés au XVIIe siècle, sont aujourd'hui en défaveur, et il ne faut pas nous en plaindre. Il y a assurément, dans le nouveau volume de la librairie Baudoin, plus d'un détail curieux, mais les erreurs qu'on y a relevées jettent sur l'œuvre une suspicion de nature à nuire à la créance qu'on peut lui attribuer.

5. — Un peu du même genre que le précédent est le volume extrait par la maison Firmin-Didot des Mémoires du général de Ségur et publié sous le titre : *Un aide de camp de Napoléon*. On a souvent reproché à M. de Ségur d'avoir beaucoup d'imagination, et tous les militaires connaissent la virulente réfutation que publia jadis le général Gourgaud de son ouvrage sur la campagne de Russie. Le nouveau volume, élagué de longueurs qui nuisaient à la rapidité du récit, n'en

est pas moins fort intéressant, et nous croyons qu'en somme le bon grain y est en beaucoup plus grande quantité que l'ivraie. Doué de beaucoup d'esprit, d'un grand talent d'observation, ayant de l'à-propos et de la finesse, même de la versatilité, Ségur, aide de camp de Bonaparte, fut à même de voir beaucoup et de retenir tout ce qu'il avait vu, on dit même plus qu'il n'avait vu. Son témoignage, en dépit des critiques, ne nous paraît donc point de ceux dont on peut ne pas tenir compte. Certaines pages, sans doute remaniées après coup, mais qui n'en demeurent pas moins vraies au fond, montrent à quel point d'abaissement Napoléon avait réduit la vieille noblesse qui s'était oubliée à le servir. Nous recommandons comme particulièrement instructif à cet égard le récit de l'assassinat du duc d'Enghien et les motifs qui empêchèrent Ségur de quitter alors le poste de confiance qu'il occupait auprès de Bonaparte.

6. — *Hoche et la lutte pour l'Alsace*, de M. Arthur Chuquet, ne sont plus des Mémoires; mais ces pages constituent une œuvre de grand intérêt et d'une valeur historique certaine. On sait que M. Arthur Chuquet a entrepris d'écrire par le menu l'histoire des guerres de la Révolution, et qu'il travaille à sa tâche avec une constance méritoire. Son œuvre est bien à lui. Elle tient sa place entre l'histoire purement militaire et celle qui envisage surtout les événements au point de vue politique. Tenant de l'une et de l'autre, elle sait émailler le récit de détails pittoresques qui lui donnent de la couleur, une saveur plus piquante. Au mois d'octobre 1793, les deux armées que la République française opposait aux coalisés sur les frontières de l'Est semblaient incapables d'une longue résistance. En dépit des atrocités commises par Saint-Just et par Lebas, nos troupes démoralisées allaient être obligées de se replier dans l'intérieur, quand l'arrivée d'un général jeune et entreprenant rétablit nos affaires d'une façon inespérée. Le récit de M. Chuquet est rapide, concis, et très documenté. Ce nouveau volume continue heureusement la série commencée par *la Première Invasion prussienne* et par *Valmy*.

7. — *Le Siège de Mézières en 1815*, de M. Jules Poirier, n'a pas l'envergure du précédent volume : ce n'en est pas moins une sérieuse monographie. L'auteur a eu la bonne fortune de trouver dans les archives de Mézières des documents inédits, grâce auxquels il a pu faire une œuvre nouvelle. Si le siège de Mézières en 1815 a eu déjà des historiens autorisés, tout n'avait pas encore été dit sur cet événement douloureux de l'invasion prussienne à la fin du premier Empire. Ouvrage à consulter au point de vue de l'histoire régionale et de l'histoire militaire générale du commencement du siècle.

8. — Avec les *Feuillets militaires* du général de Bailliencourt nous sautons un demi-siècle, et nous arrivons à la guerre de 1859. Ce n'est pas au point de vue politique que se place l'auteur pour nous parler de cette campagne. Militaire, n'ayant point à juger les causes, il ne nous parle

que des événements et les raconte avec une bonhomie pleine de finesse. Bien placé pour observer, sachant voir, sachant étudier, le général de Bailliencourt nous a laissé dans ces *Feuillets* des pages charmantes d'humour et d'esprit. Malgré leurs efforts pour devenir des hommes de lettres quelconques, les militaires auteurs laissent toujours leur empreinte spéciale à leurs Mémoires. Nous l'avons constaté à propos des *Souvenirs* du général du Barail, des *Mémoires* de Ségur; la marque particulière est peut-être encore plus apparente dans ces pages du général de Bailliencourt, dont nous recommandons vivement la lecture et dont la place est tout indiquée dans les bibliothèques militaires.

9. — Intéressants aussi les *Souvenirs intimes d'un lancier de la garde impériale*, de M. Marcel de Baillehache. A une époque comme la nôtre où fleurissent la *Physiologie du militaire professionnel*, *le Cavalier Miserey*, *Sous-Offs* et autres élucubrations aussi pitoyables au point de vue littéraire que méchants et faux quant au fond, nous éprouvons toujours une véritable joie à lire des livres comme ces Souvenirs. Ce sont bien là des Mémoires de soldat. Il y souffle un bon vent de franchise, de bonne humeur, d'enthousiasme. Et quand aux jours sombres de 1870 la note devient grave, douloureuse, on n'y sent aucun fiel, nulle rancune. Le livre de M. de Baillehache va de 1848 à 1870 : ces Souvenirs sont donc de véritables Mémoires sur le second Empire, et si l'auteur est parfois égaré par son affection pour Napoléon III, il sait, la plupart du temps, agrémenter son récit d'observations personnelles qui nous donnent l'illusion du nouveau. On trouve d'ailleurs dans ce livre nombre de détails inédits.

10. — Les lettres que M. Cornélis de Witt vient de publier sous le titre : *Six mois de guerre*, sont extraites de la correspondance de Mme Cornélis de Witt avec M. Guizot et avec ses enfants pendant le siège de Paris en 1870-71. On retrouve là, outre la grâce et les sentiments élevés qu'on est habitué à apprécier chez l'auteur, un je ne sais quoi tantôt de tristesse résignée, tantôt d'humour et presque de jovialité, qui montrent sous un nouveau jour le talent de l'écrivain. Les premières angoisses causées par le blocus, les espérances des assiégés, l'abattement succédant à l'espoir, les tristesses de toutes sortes d'une mère séparée des êtres qui lui sont chers, les chagrins qu'on ne veut pas dire, la larme furtive qui tache la lettre et qu'on essuie bien vite pour qu'on ne l'aperçoive pas, on trouve tout cela dans ce petit livre. Saine et patriotique publication.

11 et 12. — Les *Récits de guerre*, de M. Yvert, et une *Armée dans les neiges*, de M. Ardouin-Dumazet, sont deux bons livres, consacrés l'un et l'autre à la guerre de 1870. Le travail de M. Yvert, sorte de livre d'or de la première partie de la campagne, groupe heureusement les faits les plus saillants par lesquels s'est illustrée l'armée du Rhin :

tels la défense de Wissembourg par le 2e bataillon du 74e de ligne, la défense de Forbach par le 12e dragons, la charge des cuirassiers de la brigade Michel à Morsbronn (bataille de Reichshoffen), la charge de Floing, à Sedan, etc., etc. Il n'y a de suite, de filière dans ces différents récits que la communauté de l'héroïsme chez les acteurs de ces divers drames, l'identité des grandes vertus militaires, le dévouement au drapeau, à la patrie. A une époque où tant d'œuvres malsaines corrompent, dès leur entrée dans la vie, des milliers de jeunes gens, les *Récits* de M. Yvert constituent une excellente publication qu'il sera bon de recommander.

Très différent est le livre dans lequel M. Ardouin-Dumazet a retracé les péripéties de la campagne de l'Est, et spécialement la part prise à la défense des Vosges par le corps franc du colonel Bourras. Écrit par un témoin oculaire, ce récit très vécu, très imagé, captivant en plus d'un endroit, a cependant le tort d'attribuer à certaines personnalités une valeur militaire qu'elles furent loin de posséder, et d'accorder une importance capitale à des événements secondaires. C'est l'écueil des rédacteurs de Mémoires — nous le disions à propos du général Thiébault — de considérer la zone de leur action personnelle comme prépondérante et de juger l'ensemble des faits suivant la part qu'ils y ont prise. M. Dumazet ne nous paraît pas avoir évité cette difficulté.

13. — Le proverbe aux termes duquel on n'entend qu'un son lorsqu'on n'entend qu'une cloche est particulièrement vrai en ce qui concerne les choses militaires. Ce n'est pas cependant au point de vue des rectifications historiques que nous conseillerons aux lecteurs du *Polybiblion* de lire les *Lettres de campagne*, écrites à sa famille par Henri Rindfleisch, pendant la guerre de 1870. Rindfleisch, simple capitaine de landwehr, n'est pas au courant du secret des dieux, et sa correspondance au point de vue militaire tactique est assez pauvre de renseignements; mais le point par lequel cet épistolier est vraiment extraordinaire, c'est par la haine absolument féroce qu'il porte aux Français. Les Allemands nous accusent d'avoir pillé leur pays toutes les fois que les hasards de la guerre nous ont donné l'occasion d'en fouler le sol. On sait et on verra tout à l'heure l'aveu qu'ils n'ont, sous ce rapport, plus rien à nous reprocher. Mais ce qui a toujours existé chez nous, quand nous sommes allés en Allemagne, c'est le respect du vaincu. Chez Rindfleisch, c'est la haine qui parle sans cesse : il tond son ennemi jusqu'à la peau ; pardessus le marché il l'insulte et n'a d'autre pensée que de l'égorger. Rindfleisch n'est pas cependant un professionnel : il était, au moment de la déclaration de guerre, conseiller à la Cour de Celle, en Hanovre, et il est mort en 1883 sous-secrétaire d'État au ministère de la justice à Berlin. C'était donc une « personnalité, » une personnalité évidemment intelligente et réfléchie ; sa haine pour la France était donc bien

voulue, bien consciente, bien raisonnée. Elle est effrayante, cette haine, et nous voudrions que nos lecteurs en prissent connaissance pour bien comprendre que si « germanophobe » n'est pas un mot français, la « gallophobie » n'est point un vain mot. — Il y a dans cette correspondance de Rindfleisch pendant la guerre, des aveux fort curieux, bien dénués d'artifice. « Notre souper, écrit-il de Maizières-lez-Metz le 2 septembre, se compose aujourd'hui de poules volées (*ausgestohlenen Hühnen*). » Et ailleurs : « Il arrive souvent que l'on boit à un paysan, en un jour, deux cents bouteilles de vin, et les plumes des poulets voltigent dans les villages comme si l'on avait éventré un lit de plumes. » — Plus loin encore : « L'autre jour, ma compagnie vola en plein jour, et pour moi, une oie, plusieurs poulets, quatre canards vivants et deux grands tonneaux de vin. » Dans un autre ordre d'idées, Rindfleisch se réjouit de voir brûler Paris : « C'est aujourd'hui, écrit-il le 29 octobre, que commence le bombardement de Paris. Que les coups tombent dru (*Nur fest !*). Et si ce repaire de bandits disparaît de la terre, ce n'est pas chez moi qu'il faudra rechercher le moindre sentiment de pitié » (p. 64). — Et ailleurs : « A l'horizon brille Paris en flammes et mon âme se réchauffe à ce feu infernal allumé par nos canons. » — Nous arrêtons ici ces citations que nous pourrions indéfiniment prolonger : elles donneront sans doute l'envie de lire ce curieux livre, qui est réellement très divertissant par ses exagérations et ses accès de gallophobie aiguë.

14. — De même qu'en 1830 nos généraux du premier Empire eurent à imaginer et à apprendre une tactique nouvelle quand il s'agit de faire la guerre aux Arabes et de conquérir l'Algérie, de même nos troupes coloniales ont dû inaugurer des procédés particuliers pour combattre en Tunisie, au Tonkin, à Madagascar, au Soudan, au Dahomey. L'histoire demeure là, comme ailleurs, la meilleure instructrice, celle dont les leçons font marcher de pair la pratique avec la théorie, et c'est ainsi que dans ces guerres d'un genre spécial comme dans la grande guerre, le récit de campagnes déjà exécutées est toujours une précieuse source d'enseignements et de renseignements pour les campagnes à venir. *La Guerre au Dahomey*, écrite avec les documents officiels, présente à cet égard — nous voulons dire au point de vue didactique militaire — un intérêt très sérieux. On rencontre dans le livre du capitaine Aublet de curieux détails sur le soin avec lequel doit être aujourd'hui préparé le ravitaillement d'une colonne opérant sous cette zone où le climat est le plus dangereux ennemi. Bien instructifs aussi les moyens avec lesquels les maisons allemandes de Widdah contre-battaient le développement de notre influence au Dahomey. Tout cela est bien présenté, nettement expliqué, sans grands commentaires, mais ces derniers sautent aux yeux, d'eux-mêmes. Ajoutons que vingt et un croquis et deux bonnes cartes complètent cette publication.

15. — Avec le livre de M. l'abbé Pougeois sur *le Général de la Moricière*, nous quittons l'histoire générale pour entrer dans la monographie. Et encore, ce mot est-il bien vrai quand il s'agit de l'existence d'un homme qui fut mêlé à de si grands événements? Il y a longtemps que l'ouvrage de M. l'abbé Pougeois a paru pour la première fois, mais il était épuisé ou peu s'en faut, et nous devons être reconnaissant à l'éditeur Téqui de nous en donner aujourd'hui une nouvelle édition. La vie de La Moricière est un exemple tellement instructif des grandes vertus chrétiennes pratiquées sans phrase et sans ostentation au milieu et au contact des obligations sociales, mondaines, journalières, qu'il est indispensable de le présenter constamment aux yeux et aux méditations des générations amollies, tièdes dans leur foi et dans leurs convictions, qui constituent notre société fin de siècle. L'armée, qui conserve précieusement le souvenir de ses gloires, accueillera avec plaisir ce nouvel hommage rendu à ce grand chrétien qui fut un vaillant soldat.

16 et 17. — Si Mac-Mahon ne peut, au point de vue chrétien, être entièrement comparé au noble vaincu de Castelfidardo, s'il passe également après lui sous le rapport du caractère et de la solidité des convictions, c'est cependant encore une belle figure militaire, une de celles qu'il nous faut savoir honorer et faire revivre. Nous avons dit récemment tout le bien que nous pensions du livre du commandant Grandin sur le héros de Magenta, livre dont nous avons sous les yeux la deuxième édition, revue et augmentée de documents nouveaux. C'est là un ouvrage excellent, écrit avec cœur, avec foi et aussi avec un talent littéraire réel. Nous ne doutons pas que cette deuxième édition ne soit enlevée comme l'a été la première : ce sera la preuve qu'il y a toujours en France des gens s'intéressant aux grandes choses et aux hommes de bien. — Le livre de M. Xavier de Préville, consacré également à *Mac-Mahon*, est d'un autre genre, tout en ne le cédant en rien au premier comme intérêt. Se plaçant à un point de vue plus général, M. de Préville retrace plutôt l'ensemble des événements auxquels a pris part son héros qu'il ne fait une monographie. Il n'hésite pas, quand il en trouve l'occasion, à émailler son récit de détails qui, au premier abord, paraissent un peu étrangers au sujet, mais qui, en réalité, s'en rapprochent et y tiennent bien véritablement. L'ouvrage est d'une lecture facile, et, par ses nombreuses anecdotes, en même temps que par son excellent esprit, très propre à être mis entre les mains de la jeunesse.

18. — Encore une monographie, que l'ouvrage de M. le capitaine Gangloff. Seulement, ici, ce n'est point l'histoire d'une personnalité que nous présente l'écrivain, mais celle d'une communauté, d'un ensemble d'hommes vivant sous un même drapeau : c'est l'histoire, ou plutôt « l'historique » des *Zouaves*. Nous avons eu l'occasion de dire ici même, et à diverses reprises, combien nous attribuions d'importance à ces « his-

toriques » de corps de troupes, dont on doit l'idée au général de Cissey. L'historique est le livre d'or du régiment et il ne doit pas être confondu avec l'histoire. Tandis que cette dernière, impartiale, parfois impitoyable, enregistre avec le même soin les faiblesses et les héroïsmes, l'historique est plus indulgent : il glisse sur les fautes, dissimule les ombres et met sous les yeux des générations actuelles surtout ce qu'il est bon qu'elles retiennent. Conçus dans cet esprit, les *Zouaves*, de M. le capitaine Gangloff, à part quelques longueurs provenant surtout d'appendices qu'il eût été préférable de placer à la fin du volume, constituent un livre intéressant et instructif. C'est bien là un « historique, » un livre consacré aux gloires d'une communauté indivise, et il est certain que le capitaine Gangloff avait fort à faire pour enregistrer toutes les actions d'éclat de ce corps qui, à ses débuts surtout, fut souvent et véritablement héroïque. L'historique des zouaves va de l'origine du corps en 1830 à 1852, et nous espérons bien que le capitaine Gangloff voudra terminer son œuvre dans un troisième volume. L'auteur nous dit bien qu'il a arrêté de propos délibéré son travail à la veille de la guerre de Crimée, parce que, depuis cette époque, les divers régiments de zouaves ont des historiques particuliers aussi exacts que documentés, mais c'est là une raison inadmissible. Le public qui lit veut des œuvres entières, et celle du capitaine Gangloff est inachevée. Allons, un bon mouvement : un dernier volume et une conclusion, s. v. p.

19. — Les livres du commandant Grandin et de M. de Préville étaient l'histoire d'un homme, celui du capitaine Gangloff est l'histoire d'un régiment : voici maintenant *El Año militar español* de M. le commandant d'artillerie Don Estanislao Guiú y Marti, qui est l'histoire d'une armée tout entière, le résumé des fastes militaires de l'armée espagnole depuis les origines jusqu'à nos jours. Et en nous servant ici du mot « histoire, » nous nous exprimons mal : c'est « historique » que nous devrions dire, avec le sens spécial que nous indiquions un peu plus haut à propos de l'œuvre du capitaine Gangloff. Nous avons dit déjà dans une précédente livraison les mérites de cet ouvrage, dont nous avons sous les yeux le tome second. On retrouve dans ce deuxième volume toutes les qualités que nous avions appréciées dans le premier. L'auteur écrit tout naturellement pour l'armée espagnole, et, par un sentiment de patriotisme très louable, la montre à peu près partout victorieuse. La vérité historique reçoit parfois là une entorse, mais où les légendes glorieuses trouveraient-elles place si ce n'est dans des ouvrages du genre de celui-ci ? Nos luttes avec l'Espagne ont été jadis assez nombreuses pour que nous ayons souvent l'honneur d'être cités par le commandant Guiú : en lisant son ouvrage, les Français se trouveront donc en pays de connaissance ; nous le leur recommandons comme un livre de recherche et de haute érudition, utile à consulter.

20. — L'ouvrage du baron de Thüna : *Les Troupes auxiliaires de Wursbourg au service de l'Autriche, de 1756 à 1763* (Die Würsburger Hilfstruppen in Dienste Oesterreichs), appartient encore à la monographie. Très intéressante pour l'histoire militaire du XVIIIe siècle, cette étude sur une de ces petites armées particulières comme il y en avait tant, il y a cent ans encore, en Allemagne. L'auteur — un chercheur et un érudit — a puisé ses documents à toutes les archives d'Allemagne, notamment à Erfurt, à Freyberg, à Weissenfels, à Eisenach, à Gotha, à Wursbourg et à Vienne. De plus, il a pu utiliser des documents de famille curieux, surtout à ce point de vue qu'ils sont contradictoires ; effectivement, deux de ses ancêtres prirent part à la guerre de Sept ans, l'un comme officier au service de la Prusse, l'autre comme officier autrichien. Dans ces conditions il est naturel que le travail du baron de Thüna présente une valeur historique réelle et mérite l'attention des critiques les plus exigeants. L'écrivain allemand étudie son sujet pour chacune des années écoulées de 1756 à 1763, et nous donne des détails, non seulement sur certaines opérations militaires, mais sur l'organisation, l'administration, l'habillement, le ravitaillement, la solde des troupes allemandes il y a cent cinquante ans.

21. — Le tome cinquième de *l'Armée française à travers les âges*, de M. L. Jablonski, termine cet ouvrage, que nous avons eu déjà à apprécier dans le *Polybiblion*. Ce dernier volume est consacré à la tactique contemporaine : de plus, un appendice est dédié à l'histoire des écoles militaires et au recrutement des officiers depuis les origines jusqu'à nos jours. Malgré quelques longueurs, l'ouvrage de M. Jablonski constitue une bonne publication. *L'Armée française à travers les âges* a sa place marquée dans toutes les bibliothèques régimentaires et de garnison, où elle ne remplacera pas sans doute les ouvrages de détail, mais où elle sera consultée avec fruit par nombre d'officiers qui n'ont ni le loisir ni la volonté de puiser aux sources.

22. — M. le colonel D. Joaquin de la Llave y Garcia, de l'armée espagnole, est un écrivain estimé, dont les ouvrages ont été souvent cités ici. Nous avons aujourd'hui à présenter aux lecteurs du *Polybiblion* un nouveau volume de cet officier distingué, consacré au marquis de Verboom, un émule de Vauban aux XVIIe et XVIIIe siècles. L'ouvrage original a été écrit en français par le lieutenant général Wauvermans, de l'armée belge, et M. de la Llave a fait ici seulement œuvre de traducteur. Nous signalons néanmoins ce petit livre à l'attention de nos lecteurs d'Espagne et de l'Amérique du Sud, comme une monographie qui a son intérêt.

23. — Le commandant Bujac est un travailleur qui ne se repose point. En même temps qu'une étude très complète sur *les Opérations de nuit*, en cours de publication dans une revue militaire, il nous donne

aujourd'hui un livre sur *l'Armée russe* qui, en dehors de son mérite militaire, a toute la saveur de l'actualité. *L'Aigle russe*, le dernier ouvrage du colonel Hennebert dont nous parlions naguère, était une de ces publications de haute fantaisie familières à l'auteur des *Torpilles :* rien de pareil dans le travail actuel du commandant Bujac, écrit sur des documents authentiques et dont les sources sont mises constamment sous nos yeux. Le chapitre premier nous montre d'abord l'armée russe à travers l'histoire et nous fait assister à l'éclosion de la puissance militaire moscovite : c'est une introduction nécessaire que l'auteur a judicieusement placée en tête de son travail. Puis vient l'étude sur l'armée russe actuelle comprenant le recrutement, l'organisation du commandement, celle des trois armes, celle des services auxiliaires. Le chapitre X, où l'écrivain étudie les trois théâtres d'opérations qui intéressent spécialement la Russie, sera lu avec un profit particulier.

24 et 25. — Les deux autres ouvrages publiés par la maison Charles-Lavauzelle sur l'armée russe : L'*Instruction sur le combat de l'infanterie* et *le Service en campagne*, sont des livres tout à fait spéciaux, qui ne peuvent guère intéresser que des militaires, mais qui, dans ce milieu, seront certainement accueillis avec une faveur marquée. Dans la situation politique actuelle, nos soldats, appelés peut-être demain à combattre côte à côte avec leurs loyaux et sympathiques adversaires de Crimée, ont grand intérêt à connaître leurs procédés tactiques et leur façon de comprendre la guerre. Ç'a donc été une excellente idée, nous dirions volontiers une idée patriotique, celle de mettre sous nos yeux les deux principaux règlements de nos alliés, de telle façon que nous puissions les étudier de longue main. Nous ne pouvons analyser ici, même sommairement, ces deux publications, dont l'examen nous entraînerait à une discussion par trop technique : il nous suffira de les signaler d'une façon particulière à l'attention de nos officiers.

26 et 27. — Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des traductions allemandes du capitaine H. Monet, de l'état-major du 3e corps d'armée. Les *Études de guerre* du général von Verdy du Vernois et la cinquième édition des *Lettres sur l'artillerie* du prince Kraft de Hohenlohe-Ingelfingen, sont des ouvrages trop connus, trop appréciés des militaires, pour que nous ayons à nous appesantir longuement sur leurs mérites. Le volume du général du Vernois, que nous avons sous les yeux, est le troisième et dernier fascicule de l'étude de l'ancien ministre de la guerre prussien sur les premiers événements de la guerre franco-allemande de 1870. On y trouvera la même sûreté d'appréciation, la même autorité dans la critique que nous avions eu à signaler dans les deux précédents volumes. Quant aux *Lettres sur l'artillerie* du prince de Hohenlohe, bien qu'écrites il y a une dizaine d'années, et que les théories du canon aient progressé depuis, elles sont encore remplies d'appréciations pra-

tiques qui sont loin d'être surannées. Sans doute, à l'époque où le prince de Hohenlohe écrivait son livre, la question du calibre réduit et du canon à tir rapide était encore dans les nuages. Mais bien qu'elle soit aujourd'hui sortie des limbes qui la recouvraient, il s'en faut qu'elle soit encore élucidée. D'ailleurs il existe, sur la conduite générale du feu d'artillerie, des règles entièrement indépendantes de la forme, de la puissance, des conditions balistiques des bouches à feu. Celles-là, on les trouvera nettement formulées dans l'ouvrage du général allemand, notamment ce principe que « désormais le combat d'artillerie sera fructueux à des distances où, en 1870, le tir aurait été considéré comme un vrai gaspillage de munitions. »

28. — Le livre sur l'artillerie du capitaine D. Juan de Ugarte, *Libro de memorias del oficial de artilleria*, n'est pas, comme celui du général de Hohenlohe, un traité sur l'emploi des batteries en campagne ; il n'en a pas moins une précieuse valeur et une importance de premier ordre. Écrit spécialement pour les officiers espagnols, auxquels il offre, en un nombre de pages relativement réduit, tout ce qui concerne leur arme et leur spécialité, cet ouvrage sera consulté avec fruit également par les artilleurs étrangers. Ces derniers trouveront effectivement dans le travail du capitaine de Ugarte, non seulement les détails les plus complets sur l'artillerie espagnole, mais un nombre considérable de renseignements qui intéressent les militaires de tous pays, des tables de tir de pièces répandues un peu partout en Europe, des tables de logarithmes de 1 à 1,000, les formules et tables de Braccialini, etc., etc. Dans un ouvrage de ce genre, la méthode, la distribution des matières, leur classification, sont un des facteurs prépondérants de la valeur du travail : or, sous ce rapport, M. le capitaine de Ugarte a fait preuve d'une netteté d'esprit et d'une connaissance de son sujet auxquelles nous ne saurions donner trop d'éloges. L'auteur est un écrivain distingué, déjà connu en Espagne et fort apprécié dans l'armée française : les travaux publiés par lui dans la savante *Revista cientifico-militar* de Barcelone l'ont accrédité partout comme un travailleur émérite : sa dernière publication ne fera que confirmer son crédit comme militaire et comme publiciste.

29. — *L'Alimentation et le travail du cheval de troupe*, par M. le docteur Rigollat, vétérinaire militaire et ancien professeur à l'École des haras, est un ouvrage écrit avec compétence, cela va sans dire, et aussi présenté sous une forme qui en rend la lecture facile. La question traitée par M. Rigollat est certainement une de celles dont la solution intéresse un public considérable, car, si l'écrivain a envisagé surtout le cheval de troupe, ses conclusions peuvent également s'adapter à la plupart de nos moteurs animés. Or, il est certain que l'ignorance trop générale qui règne, notamment chez le paysan, en ce qui concerne l'alimentation des chevaux et la reconstitution des forces perdues par le travail, engendre

chaque année une perte réelle de capital. L'armée, où ces questions sont étudiées avec soin et en connaissance de cause, lira ce livre avec intérêt; mais il serait à désirer qu'en dehors du monde militaire auquel il s'adresse, et qui en a peut-être moins besoin qu'un autre, l'ouvrage du docteur Rigollat fût vulgarisé et répandu : dans nos campagnes en particulier, il rendrait de grands services.

30. — Nous sommes en ce moment tout au premier Empire; aussi lira-t-on avec intérêt la brochure consacrée par M. Aubry au ravitaillement des armées sous Frédéric le Grand et surtout sous Napoléon. L'auteur, officier d'administration et chef des bureaux du service administratif des corps de troupes du gouvernement de Paris, était tout désigné pour entreprendre un tel travail; toutefois il ne nous paraît pas avoir épuisé son sujet. L'histoire de l'administration française aux armées sous le premier Empire peut se résumer dans cette phrase du général de Fezensac, que « si jamais on n'a donné plus d'ordres que Napoléon pour assurer les subsistances de son armée, jamais il n'y en eut de plus mal exécutés. » Fezensac fixe, en 1807, le chiffre des maraudeurs, non pas à 30,000, comme le fait M. Aubry, mais au double. Nous recommandons à M. Aubry de lire les *Souvenirs militaires* du baron Berthezène, où il trouvera en plus d'un endroit, notamment pages 159 et suivantes, d'intéressants éclaircissements; qu'il lise également Potier, Audouin, Bardin, Gouvion Saint-Cyr, Soult, etc. Il rencontrera là des renseignements qui lui permettront de compléter son ébauche.

31. — Nous ne ferons que signaler la troisième édition du *Code-manuel des réquisitions militaires*, qui vient de paraître chez l'éditeur Charles-Lavauzelle. Ce sont là des publications dont l'utilité n'a pas besoin d'être démontrée et dont la place est tout indiquée non seulement chez nombre de particuliers, mais spécialement dans toutes les bibliothèques de nos communes, où les maires font preuve, à cet égard, d'une ignorance qui dépasse parfois tout ce qu'on peut imaginer.

32. — Les divers livres que nous avons examinés dans cet article d'ensemble tiennent tous à l'art ou à la science militaires; mais nous sommes embarrassé pour donner une classification à celui dont il nous reste à parler : *Militarisme*, de M. le docteur A. Corre. On se rappelle le bruit que fit, il y a quelque temps, un travail intitulé : *Physiologie du militaire professionnel* et dont la conclusion était que l'armée était « l'école de tous les crimes. » Quand nous dirons que l'auteur de ce pamphlet l'avait dédié au docteur Corre, on jugera ce que peut être *Militarisme*. Il ne nous coûte cependant pas de reconnaître qu'au lieu d'être, comme le livre de M. Hamon, un tissu ennuyeux d'erreurs et d'aphorismes sans valeur, le travail de M. Corre a une certaine allure philosophique. Quoi qu'il en soit, il fait partie de cette littérature dont il vaut mieux ne rien dire.

ARTHUR DE GANNIERS.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. — *Une Visite à Beauvais*, par Alexis Martin. Paris, Hennuyer, 1894, in-12 de 94 p., orné de 13 grav. et un plan colorié, 1 fr. 50. — 2. *Bains et pension Waldhaus-Flims dans la vallée du Rhin antérieur*, par le docteur Ed. Killias. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, petit in-8 de 24 p., orné de 9 illustr. et une carte, 0 fr. 50. — 3. *La Sicile. Notes et souvenirs*, par Roger Lambelin. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1894, gr. in-8 de 300 p. avec 17 grav., 5 fr. — 4. *A travers la Russie boréale*, par Charles Rabot. Paris, Hachette, 1894, in-16 de 320 p., orné de 61 grav., 4 fr. — 5. *Situation de l'Indo-Chine française au commencement de 1894*. Hanoï, F.-H. Schneider, 1894, gr. in-8 de 298 p. — 6. *Les Sociétés africaines, leur origine, leur évolution, leur avenir*, par A. de Préville. Paris, Firmin-Didot, 1894, petit in-8 de 345 p., orné de 10 cartes en couleur, 3 fr. 50. — 7. *Itinéraire illustré de la Haute-Egypte. Les Anciennes Capitales des bords du Nil*, par Al. Gayet. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., in-18 de 285 p., orné de deux cartes et de nombr. grav., 6 fr. — 8. *A la côte occidentale d'Afrique*, par E.-M. Laumann. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de 266 p., orné de dessins et de cartes, 3 fr. 50. — 9. *La Florida, su conquista y colonizacion*, par Pedro Menendez de Avilès, présenté par Eugenio Ruidiaz y Caravia. Madrid, imp. Fund. y Fab. de tintas de los Hijos de J.-A. Garcia, 1894, 2 vol. in-8 de 801 p. — 10. *Voyage aux trois Guyanes et aux Antilles*, par G. Verschuur. Paris, Hachette, 1894, in-16 de 363 p., orné de nombr. grav., 4 fr. — 11. *Le Continent austral, hypothèses et découvertes*, par Armand Rainaud, professeur agrégé d'histoire et de géographie. Paris, A. Colin, 1893, in-8 de 490 p. avec fig., 10 fr. — 12. *Histoire de la vie et des voyages de l'amiral Christophe Colomb, d'après des documents de l'époque*, par A. Fournier. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de 739 p., 6 fr. — 13. *Vingt Jours sur les côtes gasconnes ; de la Gironde aux Pyrénées* (Guide-album du touriste), par Constant de Tours. Paris, May et Motteroz, s. d., album de 134 p. illustré et cartonné, 3 fr. 50. — 14. *An account of Shelley's visits to France, Switzerland and Savoy in the years 1814 and 1816*, by Charles I. Elton. London, Bliss, Sands and Foster, 1894, in-12 de 200 p., illustré. — 15. *Les Étapes d'un touriste en France. Le Pays des Camisards. La Margeride. Les Cévennes. Les Gorges du Tarn. Les Causses*, par Jacques Porcher. Paris, Hennuyer, 1894, in-12 de 320 p. cartonné et illustré, avec une carte, 5 fr. — 16. *Guida storica del Castello di Milano (1368-1894)*, par Arch. Luca Beltrami. Milano, Ulrico Hœpli, 1894, petit in-8 de 136 p., orné de vignettes, de photographies, de plans et d'une carte. — 17. *Quinze Jours en Touraine ; excursions économiques ; conseils et impressions d'un touriste*, par G. Pramondon. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12 de 103 p. avec grav. et cartes, 1 fr. — 18. *Dix Jours en Suisse : excursions économiques ; conseils et impressions d'un touriste*, par G. Pramondon. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12 de 99 p. avec grav. et carte, 1 fr. — 19. *Le Stanserhorn et son chemin de fer, par Woldemar Cubasch*. Zurich. Art. Institut Orell Füssli, in-12 illustré, 0 fr. 50. — 20. *Atlas universel de géographie* commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. Feuille 78, *Amérique du sud (nord-est)*, et feuille 79, *Amérique du sud (ouest)*. Paris, Hachette, 2 fr. chaque carte.

1. — *Une Visite à Beauvais* est un petit guide intéressant et bien écrit, où l'on trouve une partie historique, un itinéraire pour une promenade artistique et archéologique dans la ville, enfin une série de biographies des personnages marquants originaires du pays. L'esprit général de ce petit livre est bon, surtout au point de vue religieux ; mais on pourra trouver que M. Alexis Martin se montre d'une indulgence excessive pour l'insurrection dite de la Jacquerie, qu'il considère comme une légitime revendication des paysans opprimés par leurs seigneurs. Les gravures sont agréables, et le plan colorié permet de suivre facilement l'itinéraire indiqué pour visiter les curiosités de Beauvais.

2. — Le numéro 177 de la belle collection de *l'Europe illustrée*, dont la publication se poursuit à Zurich, donne une courte description de la station climatérique de Waldhaus-Flims, dans l'Oberland grison. Cet établissement, entouré de belles forêts de sapins, est situé à 1,150 mètres d'altitude et bien abrité par un cirque de montagnes. Le climat, paraît-il, est très favorable aux personnes anémiées ou qui souffrent d'une irritation chronique des voies respiratoires. De belles gravures de J. Weber représentent les sites pittoresques des environs.

3. — M. Roger Lambelin, le sympathique conseiller municipal du VIIe arrondissement de Paris, l'un des collaborateurs de cette Revue, vient de faire paraître un très beau et bon livre sur *la Sicile*. Il raconte avec érudition le passé de cette île fameuse que se disputèrent successivement les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Sarrasins, les Normands, les Allemands, les Français, les Italiens. Ce sol, convulsionné par les éruptions volcaniques, est merveilleusement fécond et le climat est délicieux. Les vins de Sicile sont réputés dans le monde entier; le séjour de Palerme passe pour enchanteur. Du mélange des nombreuses races que nous venons d'énumérer s'est formée une population aux mœurs les plus curieuses ; les monuments portent aussi l'empreinte des diverses civilisations qui ont tour à tour dominé. M. Lambelin décrit en connaisseur ces merveilles archéologiques ; son style est d'une correction et d'une élégance parfaites. En manière de conclusion, il invite ses compatriotes à se hâter de visiter cette terre privilégiée de la nature, car la révolution y couve menaçante, comme la lave dans l'intérieur de ses volcans. Dans ce livre, fort bien édité, la moralité est irréprochable et s'appuie sur un profond sentiment religieux ; il convient donc parfaitement comme étrennes à la jeunesse et pour les distributions de prix.

4. — M. Rabot s'est fait une spécialité de l'étude des régions circumpolaires ; déjà il avait décrit la Laponie norwégienne et le Spitzberg; en outre, il nous a donné des traductions excellentes des récits de voyage de Nordenskjold et de Nansen. Cette fois, il s'agit d'une excursion chez les tribus finnoises qui vivent dans la Russie orientale et la Sibérie occidentale; dans l'espace du court été des contrées boréales, il a suivi les cours de la Kama, de la Petchora, de l'Obi moyen et traversé deux fois l'Oural. Sans négliger les observations géographiques, il a surtout recueilli des documents ethnographiques et décrit les mœurs et coutumes des Tchérémisses, des Tchouvaches, des Ostiaks. Au point de vue descriptif, sa tâche est bien ingrate; les points de vue pittoresques sont rares dans ces vastes steppes marécageux que l'on ne traverse facilement que sur la glace et la neige. Cependant, à certains égards, ces tristes pays sont intéressants : leur population est actuellement pauvre et clairsemée; mais le sol n'est pas condamné à une éter-

nelle stérilité ; le Russe est un merveilleux colon, et le jour où des moyens de transport économiques et sûrs permettront d'exporter les fruits de son travail, il saura tirer parti de ces terres d'un aspect si désolé. C'est ce que l'auteur démontre dans *A travers la Russie boréale* avec une conviction communicative; il a, en outre, le mérite d'avoir écrit un livre irréprochable au double point de vue moral et religieux.

3. — L'exposé très détaillé de la situation actuelle de l'Indo-Chine française, qui vient de paraître à Hanoï, est évidemment un plaidoyer de l'auteur anonyme *pro domo sua;* s'il ne sort pas de la plume féconde de M. de Lanessan lui-même, il a du moins été certainement écrit sous son inspiration par une personne de son entourage immédiat. On s'en doute dès les premières pages en y trouvant une très habile apologie du système administratif appliqué dans la colonie depuis trois ans bientôt ; on sait qu'il consiste à prendre un point d'appui sur l'élément indigène lettré, la classe des mandarins, que l'on considère comme l'intermédiaire naturel entre le protectorat français et la masse populaire. Ceux qui connaissent le mieux les pays d'Extrême Orient considèrent cette méthode comme très périlleuse ; ils savent que le mandarin en général, qu'il soit chinois, annamite ou siamois, fait de la fourberie cauteleuse la règle fondamentale de sa conduite ; dissimulant avec soin ses sentiments intimes sous une apparente soumission, il attend patiemment le moment qui lui paraîtra propice pour jeter le masque et trahir sans vergogne le maître dont il a su endormir la défiance. Et voilà pourquoi de bons esprits ne peuvent se résoudre à partager l'optimisme de M. de Lanessan, lorsqu'il affirme que, grâce à ses mesures conciliantes envers les lettrés, la piraterie disparaît, la confiance renaît, le commerce se développe rapidement et le budget non seulement s'équilibre, mais se solde par des excédents de recette. Et pour mieux faire valoir l'excellence du procédé, l'adroit auteur a soin de faire ressortir que, sous les administrations précédentes, tout était désordre, anarchie, marasme et déficit. Certes, s'il en était ainsi, le gouverneur général actuel mériterait les plus hautes récompenses civiques. Malheureusement pour lui, il n'est pas très difficile de prendre sa thèse en flagrant délit d'inexactitude. Nous lisons que c'est M. de Lanessan qui a pris l'initiative de l'opportune intervention française au Laos ; or nous savons qu'il a fallu, pour émouvoir l'administration, l'énergique pression de l'opinion publique surexcitée par les articles alarmants du prince Henri d'Orléans et le suicide dramatique de M. Massie, consul de France à Luang-Prabang. Ces réserves faites, il faut reconnaître que cette étude est magistralement écrite ; les descriptions sont certainement exactes, et tout porte à croire que les détails statistiques sur l'agriculture, l'industrie et le commerce le sont également. Aucun ouvrage, croyons-nous, ne peut donner aussi bien que la *Situation de l'Indo-Chine française au commencement*

illustres. Certes, ce fut surtout un habile marin, et l'on ne peut qu'admirer la sûreté avec laquelle il dirige les flottes à travers l'Océan Pacifique et dans des parages peu connus encore; mais d'autres l'ont fait avant lui et comme lui; il a livré d'heureux combats à des flottilles de corsaires français ou anglais qui infestaient alors les côtes de l'Espagne comme celles de ses colonies, mais il disposait de forces autrement redoutables et régulièrement armées que celles de ses adversaires; enfin, c'est lui qui eut le mérite d'organiser l'invincible Armada, la plus formidable armée navale qui eût jamais paru sur les mers, et, dans ces circonstances, il fit preuve d'éminentes qualités. M. Ruidiaz affirme que s'il eût vécu assez pour conduire son immense flotte à la conquête de l'Angleterre, l'issue de la lutte eût été bien différente; c'est très possible, mais c'est là une supposition gratuite et qui ne peut lui donner droit aux honneurs d'un triomphe posthume. Il est assez naturel qu'un biographe convaincu et enthousiaste se laisse entraîner à forcer son apologie; mais il y a des limites qu'un historien ne doit pas dépasser sous peine de tomber dans le pamphlet. D'autre part, c'est une mauvaise manière de glorifier son héros que d'abaisser et d'avilir les ennemis qu'il eut à combattre. Nous l'avons dit, Pedro Menendez de Avilès eut souvent à lutter, presque toujours avec succès, contre les corsaires et flibustiers acharnés à détruire la puissance espagnole en s'enrichissant de ses opulentes dépouilles; ceux-ci se montraient sans doute peu scrupuleux en général dans leurs actes d'hostilité; mais il n'est pas juste d'en conclure que tout navire français ou anglais était un écumeur de mer et que leurs hommes ne valaient même pas la corde dont on se servait pour les pendre. Un corsaire n'est pas un pirate, et il faut tenir compte des mœurs de l'époque, du défaut d'organisation des marines militaires et aussi de l'ignorance où l'on était alors des principes élémentaires du droit des gens. Les Espagnols eux-mêmes n'y allaient pas avec plus de ménagements, sur terre et sur mer, à l'égard de leurs ennemis, Européens ou Américains. Les Cortez et les Pizarre se piquaient assez peu de correction dans leurs procédés à l'égard des Mexicains et des Péruviens. Enfin, n'est-ce pas ce fameux Menendez de Avilès qui, trouvant une colonie de huguenots français établie en Floride, l'enleva par surprise et en fit pendre tous les habitants aux arbres du pays avec cet écriteau bien en évidence: « Pendus, non comme Français, mais comme hérétiques. » Sa seule excuse est qu'il vivait dans le siècle de la Saint-Barthélemy, mais ce sont là des excès que l'histoire réprouve et qui doivent rendre indulgent pour les représailles du parti adverse. Si l'on veut savoir lequel des deux peuples a le moins mal agi à l'égard des populations conquises, qu'on interroge les traditions laissées dans leurs anciennes colonies. Malgré ces exagérations de louange et de blâme, nous n'hésitons pas à reconnaître que M. Ruidiaz a fait une œuvre de restitu-

tion historique considérable en ramenant l'attention sur la grande figure du conquérant de la Floride, qui, par ses talents militaires autant que par sa foi religieuse quelque peu farouche, se rapproche de notre grand duc de Guise. Le second volume est tout entier consacré à la publication de documents recueillis dans diverses archives : les lettres de Pedro Menendez de Avilès ne tiennent pas moins de deux cent quatre-vingt-douze pages; puis viennent celles qui lui furent adressées; puis différents mémoires ou rapports présentés par l'amiral, les cédules royales qui le concernent, les titres royaux, les instructions qui lui furent données, des relations écrites par plusieurs de ses compagnons, le récit de sa maladie, son testament, l'acte de translation de son cadavre de la ville de Llanes à celle d'Avilès, des notices sur les gouverneurs successifs de la Floride pour l'Espagne, une bibliographie de la Floride, et enfin une information pour l'admission de Pedro Menendez de Avilès dans l'ordre de Saint-Jacques. Les érudits et les personnes curieuses de documents historiques sur le XVIe siècle trouveront beaucoup à glaner dans ces nombreux appendices.

10. — M. Verschuur est ce que l'on peut appeler un voyageur de profession; encore bien jeune, il a déjà fait le tour du monde au moins une fois, et nous lui devons plusieurs récits qui tous ont le charme de la sincérité; il dit bien ce qu'il a vu et ne dissimule rien de ses impressions personnelles, bonnes ou mauvaises. En dernier lieu, il a visité les colonies françaises, anglaises et hollandaises des Antilles et des Guyanes. Ses appréciations sont loin d'être favorables aux méthodes de la colonisation française, dont l'infériorité se manifeste surtout dans les Guyanes. Tandis que notre possession végète misérablement, les colonies voisines, hollandaise et anglaise, surtout la dernière, sont dans une situation prospère dont le contraste est saisissant; et cependant les conditions telluriques, climatériques et autres sont absolument les mêmes. D'où vient donc cette différence? M. Verschuur n'hésite pas à l'attribuer tout d'abord à l'instabilité de l'administration : les gouverneurs et les directeurs de l'intérieur se succèdent à Cayenne avec une déplorable rapidité, et chaque nouveau venu se croit tenu de modifier de fond en comble l'œuvre de son prédécesseur; dans ces conditions, il n'est nullement surprenant qu'on ne puisse aboutir à rien. D'autre part, on ne tire aucun parti de la main-d'œuvre pénitentiaire; la surveillance est insuffisante; les condamnés travaillent fort peu et s'évadent avec facilité, en sorte que les autorités des colonies voisines ont fort à faire pour capturer et extrader nos forçats en rupture de ban. Enfin, les fautes du passé pèsent lourdement sur le développement de nos établissements et en éloignent toute nouvelle initiative privée: la Guyane française s'est acquis une mauvaise réputation, et cette terre maudite n'est plus bonne que pour les pires criminels; encore en arrive-t-on en France à se deman-

der s'il n'y a pas inhumanité à y reléguer les assassins, les voleurs, les récidivistes. Ce *Voyage aux trois Guyanes et aux Antilles* est peu consolant, mais il est utile à répandre, ne serait-ce que pour réagir contre les préjugés courants ; toutefois nous ne pouvons le conseiller pour la jeunesse, parce qu'il s'y trouve une allusion trop peu gazée aux mœurs honteuses des condamnés.

11. — L'ouvrage de M. A. Rainaud est une importante contribution à l'histoire de la géographie ; on y trouve l'exposé très complet des hypothèses sur *le Continent austral* auxquelles se sont livrés en tout temps les géographes théoriciens, sans se laisser décourager jamais par les découvertes des navigateurs qui venaient régulièrement détruire ces belles hypothèses. L'auteur prend la question *ab ovo* et montre que, dès la plus haute antiquité, l'imagination des philosophes se plaisait à rêver de terres inconnues auxquelles elle attribuait généreusement tous les dons de la nature ; il était d'ailleurs convenu que des obstacles infranchissables les défendaient contre la curiosité indiscrète des explorateurs. Jusqu'à nos jours, la fameuse théorie de l'équilibre des continents a prévalu dans ces spéculations, et, de fait, les découvertes du moyen âge semblèrent un moment la confirmer. On avait bien trouvé un nouveau monde faisant contrepoids à notre continent ; pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'hémisphère austral par rapport à l'hémisphère boréal ? Imbus de cette idée, les cartographes s'ingéniaient à tracer sur leurs mappemondes les contours fantaisistes d'un continent austral. Toutes les terres aperçues par les navigateurs dans leurs courses à travers l'Océan Pacifique étaient alors systématiquement considérées comme des promontoires ou des péninsules se rattachant à ce continent mystérieux. Vainement de nouvelles explorations, plus méthodiquement conduites, venaient-elles démontrer que c'étaient des îles plus ou moins étendues, sans aucun lien entre elles : l'hypothèse avait la vie dure et subsistait quand même. Elle ne fut définitivement condamnée qu'après les mémorables campagnes du capitaine Cook, qui fit le tour complet du cercle antarctique sans rencontrer aucune terre importante ; mais, en abandonnant le continent austral, les géographes se rejetèrent sur l'hypothèse du continent antarctique, dont l'existence est encore discutée. Dans ce savant exposé, M. Rainaud s'arrête à la fin du XVIIIe siècle ; il estime que, dès lors, la question était définitivement jugée et il ne mentionne que sommairement, les considérant comme étrangères à son sujet, les découvertes plus récentes de Dumont d'Urville, de Wilkes, de Ross, de Biscoë. Et cependant, de ce côté, le problème reste posé : les navigateurs du XIXe siècle ont vu des terres antarctiques, et il ne serait pas sans intérêt, à un point de vue purement scientifique, d'en connaître l'étendue. Le livre de M. Rainaud est, comme on le voit, une œuvre d'érudition ; il est bien conçu, bien écrit et d'un excellent esprit.

12. — Il paraît que nous n'en avons pas encore fini avec les biographies de Christophe Colomb, et, cependant, comment s'en tirer sans répéter ce qui a déjà été dit et redit ? M. Fournier a la prétention d'utiliser des documents nouveaux, bien qu'il suive pas à pas l'histoire écrite par Don Fernando Colon, fils de l'illustre navigateur, que ses prédécesseurs n'ont, d'ailleurs, nullement ignorée. La seule différence que nous puissions apercevoir entre ce dernier ouvrage et les autres, c'est que l'auteur a serré d'un peu plus près les documents contemporains et y a moins mis du sien ; à notre sens, ce n'est pas un avantage ; le style n'en est que plus lourd et plus obscur, et les descriptions données d'après les récits de naïfs marins peu au fait des lois de la physique du globe surprennent et déroutent. Mieux eût valu dès lors s'en tenir à une traduction littérale et sans prétention, comme l'est celle des diverses lettres de Christophe Colomb qui termine le volume. Cependant M. Fournier discute parfois l'interprétation des documents employés, surtout quand ils ne concordent pas sur le récit d'un épisode, et alors il fait œuvre personnelle ; ce sont les meilleurs passages de son livre ; à signaler surtout les derniers chapitres, dont la lecture fait éprouver une émotion poignante, inspirée par le récit des épreuves dont la cour d'Espagne abreuva le découvreur de l'Amérique, et par les indignes traitements qu'infligèrent ses successeurs aux douces et inoffensives populations des Antilles. D'ailleurs, on sent bien que M. Fournier, au fur et à mesure qu'il avance dans sa biographie, s'enthousiasme davantage pour son héros, et les sentiments qu'il éprouve se communiquent au lecteur. Il admire tout en Colomb : sa science, son habileté, sa douceur, sa foi sincère, et il prend vivement à partie ses adversaires et ses contradicteurs ; mais il a le tort de ne voir dans ceux-ci que des théologiens luttant au nom d'une religion empreinte de superstition et de fanatisme, oubliant que, parmi les meilleurs partisans et amis du navigateur, on compte bon nombre de prélats distingués et de saints religieux. Par contre, notre auteur ne touche pas un instant à la question délicate de la canonisation ; il s'abstient de qualifier les faits que de plus ardents panégyristes considèrent comme miraculeux ; il se montre très réservé en ce qui concerne le second mariage, et, pour concilier les opinions divergentes à ce sujet, il admet que Colomb a pu régulariser vers la fin de sa vie une situation qui, dans l'origine, devait être irrégulière. Nous ne relèverons pas deux ou trois erreurs qui montrent en M. Fournier un homme peu versé dans la science nautique, mais nous lui ferons observer qu'il est difficile de regretter avec lui que le marin génois n'ait pu continuer son exploration des côtes occidentales de l'Amérique centrale parce que, par cette voie, il eût pu arriver au Mexique et au *Pérou*. Dans maints passages, l'auteur ne recule pas devant des détails quelque peu scabreux sur l'immoralité des colons espagnols, ce qui ne permet

pas de mettre son livre entre toutes les mains. En somme, cette *Histoire de la vie et des voyages de l'amiral Christophe Colomb* est fort étudiée, mais nous lui préférons de beaucoup l'excellent livre de M. Rastoul que nous recommandions l'année dernière.

13. — M. Constant de Tours poursuit la publication de ses petits guides sur le littoral français, dont le succès est mérité par le soin de l'édition et surtout par l'agrément et le fini des gravures. Nous voudrions pouvoir en dire autant du texte ; mais, hélas ! il nous faut renouveler, à propos de *Vingt Jours sur les côtes gasconnes ; de la Gironde aux Pyrénées*, les réserves déjà faites au sujet de l'esprit politique et surtout de l'esprit religieux. Dès les premières pages, le lecteur est choqué de voir mettre sur la même ligne Agnès Sorel et Jeanne d'Arc, et de lire que Rabelais fut le modèle des curés. Quel dommage que de telles aberrations viennent détonner dans ces charmants albums si agréables, d'ailleurs, à mettre dans une valise de voyage ?

14. — Shelley était un poète anglais fort distingué, quoique peu connu en France ; il parcourut diverses parties du continent dans les années 1814 et 1816, c'est-à-dire peu de temps après les deux dépositions successives de Napoléon. Il trouva donc la France dans une situation fort troublée, et il était à peu près aussi difficile de s'y procurer des moyens de locomotion qu'aujourd'hui dans l'intérieur de l'Afrique ; de plus, les habitants se montraient tout naturellement peu hospitaliers pour des voyageurs qui appartenaient à l'une des nationalités armées contre la France. Aussi l'existence, au cours de l'itinéraire entre Calais et Pontarlier, en passant par Paris, fut-elle peu agréable ; notre touriste n'eut même pas lieu de se féliciter beaucoup de son séjour dans la capitale. En passant la frontière de Suisse, il trouva une différence sensible, notamment au point de vue de la propreté ; Shelley a la bizarre idée d'attribuer ce changement à la différence des religions, et il ajoute que les voyageurs en Allemagne remarquent le même contraste entre les villes protestantes et catholiques, bien que distantes de quelques lieues à peine ! Cette réflexion donne la mesure du sentiment d'observation de cet excellent poète. En Suisse, Shelley a la bonne fortune d'avoir pour compagnon de route lord Byron, ce qui excite sans doute sa verve poétique, car le volume se termine par une ode au Mont Blanc. La première moitié du volume est remplie par les commentaires de l'éditeur, M. Charles Elton, qui se complaît à paraphraser presque textuellement le récit de Shelley, en sorte que le lecteur en a deux versions consécutives. Le volume est fort luxueux, bien imprimé sur beau papier, avec de très jolies eaux-fortes.

15. — La collection dite *les Étapes d'un touriste en France* compte déjà bon nombre de volumes et nous avons rendu compte de plusieurs d'entre eux. Celui qui vient de paraître sous le titre de : *Le Pays des*

Camisards et la signature de M. Jacques Porcher est certainement l'un des plus intéressants. Le style en est alerte; les anecdotes humoristiques et historiques y abondent; les gravures sont agréables. Sous la conduite de cet aimable guide on visite une des régions les plus pittoresques de notre France : celle qui comprend les montagnes des Cévennes, les gorges pittoresques du Tarn, les grottes des causses visitées et décrites par le savant et intrépide M. Martel, les étonnantes fantasmagories de Montpellier-le-Vieux. Toutes ces merveilles ne sont bien connues que depuis peu d'années, comme si elles étaient reléguées dans un continent lointain; et cependant aujourd'hui le chemin de fer les met à quelques heures de Paris. Outre les charmes qu'elle doit à la nature, cette contrée présente aussi un vif intérêt par le souvenir des guerres de religion : les deux partis y déployèrent un égal acharnement et aussi, hélas ! une même cruauté. M. Porcher se montre assez impartial dans ses récits épisodiques de ces époques troublées. A la fin du volume il donne quelques renseignements pratiques sur la longueur des itinéraires et les ressources diverses qu'on trouve aux étapes.

16. — Le château de Milan est un monument très considérable qui date du XIVe siècle, avec remaniements successifs; il vient d'être complètement restauré et offre un sujet d'étude très intéressant. M. Luca Beltrami a jugé la circonstance favorable pour en donner au public l'historique complet, publié sous une forme très élégante et en même temps très portative. Ce petit volume, élégamment cartonné, est orné de belles reproductions phototypiques du château aux diverses périodes de son histoire, de jolies vignettes et culs-de-lampe et d'un bon plan de l'édifice avec le jardin qui l'avoisine.

17. — Le goût des voyages se développant sans cesse, il est naturel que les guides se multiplient, de telle sorte qu'il y en ait pour tous les goûts. La collection que fait paraître la Librairie illustrée se recommande surtout par son format très commode et par son bon marché réellement exceptionnel. Ajoutons que les gravures sont bonnes et que les dernières pages sont consacrées à des renseignements pratiques excellents : durée et prix des trajets, et, pour chaque ville, hôtels avec prix, moyens de locomotion, résumé des courses les plus intéressantes à faire. Le premier volume de M. Pramondon : *Quinze Jours en Touraine*, décrit successivement Orléans, Blois avec Chambord et Chaumont, Amboise, Tours avec Loches, Chenonceaux, Langeais, Ussé et Azay-le-Rideau, Chinon, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire et les plages de l'embouchure de la Loire. L'auteur s'applique à dépeindre assez minutieusement les monuments à visiter en contant les principaux événements historiques qui s'y rattachent. L'esprit de ce volume est bon, mais le style est un peu monotone, et l'absence d'ordre méthodique se fait sentir.

18. — Nous préférons l'autre volume : *Dix Jours en Suisse*, qui est

tout ce que l'on peut concevoir de plus pratique et de plus agréable, comme guide du voyageur un peu pressé et soucieux de ménager sa bourse. Il est du même auteur, mais il semble que celui-ci se soit mieux appliqué à conduire son touriste comme par la main, en lui évitant tout embarras et toute dépense inutile. Il lui fait visiter ainsi Lucerne, Schaffhouse, Zurich, le Gothard, le Brünig, Meisingen, le lac de Brienz, Interlaken, Grindelwald, Bâle et Belfort, c'est-à-dire toute la Suisse centrale, un des plus beaux pays du monde.

19. — De son côté, la maison Orell Füssli, de Zurich, poursuit la publication de son excellente collection intitulée : *l'Europe illustrée*. Sous le numéro 180, M. Voldemar Cubasch décrit l'ascension en funiculaire du Stanserhorn, l'une des montagnes voisines de Lucerne en face du Righi et du Pilate, et les dépassant tous deux en hauteur. L'escarpement des pentes est des plus accentués ; aussi, jusqu'à ces dernières années, ce pic était considéré comme peu accessible ; mais rien ne rebute l'art de l'ingénieur et, depuis l'année dernière, un ascenseur électrique hisse les voyageurs en cinquante minutes, jusqu'à un hôtel perché audacieusement sur la cime la plus élevée, à 1,900 mètres d'altitude. Il est superflu d'ajouter que de cet observatoire on jouit, si le temps le permet, d'une vue splendide sur la plus grande partie de la Suisse. L'auteur décrit ce panorama avec un enthousiasme qui fait naître le désir de faire cette facile excursion, et il n'omet pas d'entonner à ce propos un hymne au Créateur.

20. — La maison Hachette poursuit, un peu trop lentement au gré des amateurs, la publication de son grand atlas, dit de Vivien de Saint-Martin, mais exécuté en réalité sous la direction de l'éminent cartographe M. Franz Schrader. Les deux cartes qui viennent de paraître représentent les parties nord-est et ouest de l'Amérique du sud, c'est-à-dire les Guyanes, l'une, et l'autre le Chili avec parties de la Bolivie et de la République Argentine ; elles sont magnifiques et d'une clarté qui ne laisse rien à désirer. Ce sont vraiment des chefs-d'œuvre de gravure, et nous ne croyons pas qu'aucune carte française ou étrangère puisse leur être comparée sous ce rapport. COMTE DE BIZEMONT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Médecins, chirurgiens et barbiers*, par le docteur J. ROGER. Paris, Steinheil, 1894, gr. in-8 de 96 p., 2 fr. — 2. *Les Médecins grecs à Rome*, par MAURICE ALBERT. Paris, Hachette, 1894, in-16 de x-320 p., 3 fr. 50. — 3. *Histoire de l'alimentation*, par L. BOURDEAU. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 372 p., 5 fr. — 4. *Le Diable apôtre par la possession d'Ant. Gay de Lyon*, biogr. et doc. publiés par V. DE STENAY. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de XVIII-282 p., 4 fr. — 5. *La Fatigue intellectuelle et physique*, par le prof. Mosso (de Turin). Trad. par P. LANGLOIS. Paris, Alcan, 1894, in-18 de 192 p., 2 fr. 50. — 6. *La Contagion du meurtre. Étude d'anthropologie criminelle*, par le Dr P. AUBRY, avec préf. du Dr Corre. Paris, Alcan, 1894, in-8 de XXIX-308 p., 5 fr. — 7. *Le Cervelet organe psychique et sensitif*, par le Dr F. Coun-

MONT. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 64 p., 2 fr. 50. — 8. *L'Enfant de trois à sept ans*, par B. PÉREZ, 3e éd. revue et augm. d'un supplément. Paris, Alcan, 1894, in-8 de XIV-330 p., 5 fr. — 9. *Les Trois premières Années de l'enfant*, par B. PÉREZ. 5e éd. remaniée et précédée d'une introd. de J. SULLY. Paris, Alcan, 1892, in-8 de XXII-236 p., 5 fr. — 10. *Clinique médicale de la Charité*, par le prof. POTAIN. Paris, Masson, 1894, gr. in-8 de 1100 p. avec fig., 30 fr. — 11. *Les Excentriques ou déséquilibrés du cerveau*, par le Dr MOREAU DE TOURS. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-18 cartonné de 120 p., 3 fr. — 12. *Nervosisme ou neurasthénie. La Maladie du siècle et les divers moyens de la combattre*, par le Dr BOREL. Paris, Alcan ; Lausanne, Fayot, 1894, in-8 de 170 p., 3 fr. — 13. *Manuel d'hygiène coloniale*. Rapport lu à la Soc. franç. d'hygiène par le Dr NICOLAS. Paris, Alcan, s. d., in-8 de 88 p., 1 fr. 50. — 14. *L'Hygiène à table. Soins de l'estomac*, par le Dr FOVEAU DE COURMELLES, avec préf. du Dr Dujardin-Beaumetz. Paris, Delarue, s. d., in-16 de VIII-187 p., 2 fr. — 15. *Hygiène alimentaire. Sobriété, végétarisme*, par le Dr NIVELET (de Commercy). Commercy, Cabasse, 1894, in-18 de 40 p., 1 fr. — 16. *L'Hygiène nouvelle dans la famille*, par le Dr CANCALON, avec préf. du Dr Dujardin-Beaumetz. Paris, Soc. d'édit. scient., s. d., in-8 de 200 p., cart., 4 fr. — 17. *Catéchisme des premiers soins en cas d'accident*, par le Dr H. BOUDREILLE. Paris, Soc. d'édit. scient., s. d., in-16 de 80 p. cartonné, 1 fr. — 18. *Le Catéchisme maternel*, par le Dr DEGOIX. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-18 de 116 p., cartonné, 3 fr. — 19. *Le Conseiller de la jeune femme, mères et nourrices*, par le Dr L. CASSINE. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-18 de 192 p., cart., 3 fr. — 20. *Manuel juridique des médecins, des dentistes et des sages-femmes*, par L. PABON, juge de paix. Paris, Thorin, 1894, in-8 de 292 p., 3 fr. 50. — 21. *Anatomie et physiologie animales. Étude spéciale de l'homme*, par J. GUIBERT. Paris, Retaux, 1894, in-18 de XI-400 p. avec 229 fig., broché, 4 fr. ; cart., 4 fr. 75. — 22. *Petit Manuel d'anesthésie chirurgicale*, par le prof. TERRIER et P. PÉRAIRE, ancien interne. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 220 p. avec fig., cart., 3 fr. — 23. *De la symphyséotomie*, par le Dr EM. GOTCHAUX. Paris, Doin, 1893, gr. in-8 de 245 p., 5 fr. — 24. *La Trépanation du crâne. Histoire, technique, indications et résultats*, par le Dr L. GALLEZ. Bruxelles, Lamertin, 1893, in-8 de 460 p. — 25, 26. *De l'intervention chirurgicale dans la splanchnoptose*. — *De la résection du rectum par la méthode de Schelkly*, par le Dr DEPAGE. Bruxelles. Lamertin, 1893, 2 broch. gr. in-8 de 13 et 6 p. — 27. *Les Principales Stations chlorurées sodiques d'Europe et d'Algérie*, par le Dr CH. LAVIEILLE (de Dax). Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-8 de 239 p., 5 fr. — 28, 29. *De l'Influence de l'école sur la vue et sur la colonne vertébrale*, trad. de l'anglais. Paris, Masson, 1894, in-12 de 53 p., 0 fr. 50. — *Einige Worte zur Tuberculose und Krebsabhandlungstrage*, von D. SEVERIN ROBINSKI. Berlin, Robinski, 1894, in-18 de 15 p.

1. — L'histoire de la science n'est pas moins intéressante à cultiver que la science elle-même. Elle montre, à qui l'étudie, comment les données scientifiques s'acquièrent, d'où vient l'idée première qui les contient en germe et par quelles phases évolutives elles passent avant de parvenir à revêtir leur formule définitive et à prendre place dans le vaste ensemble des connaissances humaines. C'est à ce titre que les ouvrages qui s'occupent plus spécialement de l'histoire des sciences nous paraissent mériter ici la première place.

Le livre du docteur Roger intéresse la profession plus encore que la science médicale, mais il est des plus intéressants. C'est une vue rapide jetée sur les particularités que présentèrent à diverses époques les relations des *Médecins, chirurgiens et barbiers*, soit entre eux, soit avec les autres groupes corporatifs, soit avec leurs clients, soit encore avec les cadres administratifs. Que fut sur notre vieux sol gaulois, durant les douze premiers siècles de notre ère, l'exercice de la médecine? Tel est l'objet des premières pages de ce petit volume. L'auteur les résume en

ces termes : « Nous voyons se terminer au XIIIe siècle ce que nous appellerons l'âge de pierre de la médecine dans notre vieille Gaule. Empirisme, tradition aveugle, routine, hasard, superstition, audace et témérité, voilà ce que pouvaient offrir aux malades de ces époques si troublées et si grossières les Esculapes d'alors.... Entrons maintenant dans l'âge de bronze que nos temps modernes connaissent encore, laissant aux siècles futurs espérer les bienfaits de l'âge d'or. » Ce n'est pas que le docteur Roger croie bien fermement à l'avènement cet âge d'or. Après avoir passé en revue mainte curiosité relative à l'ancienne Faculté de médecine, après avoir rappelé les attaches religieuses qui reliaient les « magistrats de la santé, » selon l'expression du docteur Dominique, aux hiérarchies de la magistrature et de la religion, après avoir rappelé les origines de la Société de Saint-Côme, il montre que partout on retrouve un grand respect de l'autorité, une grande fidélité aux usages et notamment aux coutumes religieuses, la solennité et l'apparat qui étaient le signe sensible des choses sérieuses faites par des hommes sérieux. Il conclut en déplorant comment, en séparant violemment la science et la profession de toute idée et de tout sentiment religieux, on les prive des meilleures sources du savoir et de l'honneur professionnels. « Lorsqu'on a vécu pendant quelque temps dans un commerce intime avec cette antique société, on en retire une douce et saine impression. Il y règne comme un parfum d'honnêteté qui réjouit l'âme par je ne sais quel mélange de virilité et de candeur. » Cette citation, empruntée à un savant livre du regretté docteur Raynaud, trahit, aussi bien chez son auteur que chez celui qui la rapporte, l'amour avec lequel il cultive son érudition en même temps que sa profession. C'est dire aussi le plaisir et le profit qu'on trouve à lire ce livre peu épais sans doute, mais bourré de choses curieuses et utiles à connaître.

2. — C'est encore de l'histoire des médecins, et par conséquent de la médecine, que nous parle M. Maurice Albert, dans l'excellent volume qu'il consacre aux *Médecins grecs à Rome*. Avant que Rome fût envahie par les barbares, au moment même de sa plus grande prospérité, au siècle d'Auguste, les Grecs qu'elle avait vaincus viennent prendre, au sein de la société romaine, des places qu'elle leur abandonne. Rome avait pu rapporter de la Grèce les monuments artistiques, qui excitaient à bon droit son admiration ; elle avait pu piller aussi les bibliothèques, qui l'intéressaient moins ; mais les grands artistes lui manquaient encore, non moins que les savants : c'est pourquoi elle leur ouvrit ses portes, et peu à peu les éleva du rang d'esclaves à celui d'affranchis, et vint à leur conférer le droit de cité et le titre de citoyen, en même temps qu'elle les comblait du côté de la fortune. Il est même remarquable que les médecins grecs venus à Rome après la conquête purent y acquérir la fortune plus vite que les honneurs ; ce qui marque tout à la

fois une certaine démoralisation des artistes et la rudesse relative du caractère romain. Tout ceci, et bien d'autres choses encore, se trouve dans le livre de M. Albert. On y voit que les Romains adoptèrent les sciences appliquées, représentées par les médecins, et qu'ils négligèrent totalement les mathématiques. Et, chose curieuse, ces médecins grecs, qui pendant des siècles exercèrent à Rome la médecine, furent, de tous les étrangers, ceux qui demeurèrent tout à la fois « les plus indépendants, les plus fiers, les plus rebelles à l'assimilation latine, les moins faciles à supplanter. » Ce qui tend à prouver que les progrès de leur influence, qui s'agrandissait d'ailleurs en même temps qu'ils se multipliaient, tint autant à leur mérite qu'à la déchéance des Romains de l'Empire. Caton fut, en effet, un des derniers à protester contre l'invasion de cet élément étranger et contre la facilité de plus en plus grande avec laquelle les Romains s'habituèrent peu à peu à réclamer les secours de la médecine. Resterait à savoir si leur état de décadence n'était pas plutôt la cause que l'effet de ce besoin de secours médicaux. Deux grandes figures dominent cette période de l'histoire des sciences médicales : Asclépiade, au VIIe siècle, qui fit école avant la fin de la République, et, au second siècle de notre ère, Galien, dont l'autorité va se prolonger longtemps à travers le moyen âge. Entre temps, sont exposées les relations des sciences médicales avec les écoles philosophiques, les méthodistes, les pneumatistes, l'action des doctrines d'Épicure et de celles d'Aristote, l'influence considérable de Lucrèce ; puis, les médecins de la décadence, leur abondance et leur ignorance, les spécialistes et les charlatans, et jusqu'aux femmes-médecins. En manière de conclusion, on peut lire un éloge délicat des médecins « dignes de ce nom, » que l'auteur a en haute estime. C'est à l'un de ceux-là qu'il a dédié son livre, et je tiens à les féliciter tous deux, car le livre est d'un intérêt solide et attachant.

3. — M. Bourdeau, dont je présentais, l'an passé, une étude sur *la mort*, que j'ai vivement critiquée en raison des doctrines qui l'inspiraient, publie, cette année, un travail moins passionnant et qu'au premier abord je me suis étonné de trouver sous son nom. Il ne semble pas tout d'abord qu'il y ait besoin d'être un profond philosophe pour écrire une *Histoire de l'alimentation;* et l'auteur qui, dans sa *Théorie des sciences*, n'a pas craint de proposer un plan de science intégrale, semble faire œuvre modeste en abordant l'étude des substances alimentaires, de leurs procédés de conservation et de préparation, de la cuisine et de la table. Quoi qu'il en soit, l'auteur a entrepris des études d'histoire générale et a déjà publié dans cette série un volume sur *les Forces de l'industrie*, un sur la *Conquête du monde animal* et un sur la *Conquête du monde végétal,* de sorte que l'histoire de l'alimentation vient naturellement après les précédentes, comme l'application du fruit

de toutes les conquêtes. Un écueil s'offre toutefois à qui se lance dans cette voie, et cet écueil, M. Bourdeau, malgré son talent, n'a pas su l'éviter. « Pour la science exacte des choses humaines, un menu de repas est plus instructif qu'une narration de faits de guerre, un livre de cuisine qu'un recueil d'actes diplomatiques, une statistique d'aliments qu'une relation d'intrigues de cour.... » Qu'est-ce que la vie? — C'est le dîner.... Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. Toutes ces boutades sont plaisantes, à la condition qu'on ne les prendra pas pour autre chose et qu'on n'en fera pas de solennels aphorismes. Cette réserve faite, l'histoire de l'alimentation est bourrée de faits intéressants sur la nature et la production des substances alimentaires, sur la cuisine, sur la panification, sur les boissons et sur le service des repas. Beaucoup de recherches intéressantes, agréablement présentées; le philosophe y perce bien sous l'historien et se plaît à montrer que si l'animal est tous les jours condamné à résoudre le perpétuel problème de son alimentation, « l'homme seul a pu, par l'exercice de sa raison, se faire des conditions meilleures, organiser une industrie progressive, et pourvoir plus largement d'âge en âge à des nécessités croissantes. » Pourquoi faut-il que cette philosophie tourne court et dégringole jusqu'à nous proposer sérieusement de remplacer le *Benedicite* et les *Grâces* par une invocation au progrès et des actions de grâces à la civilisation?

4. — En lisant le titre étrange et la non moins étrange épigraphe du volume de M. Victor de Stenay, beaucoup hésiteront avant d'en comprendre le sens, si j'en juge du moins par ce que j'ai éprouvé moi-même en le lisant. Il s'agit d'un homme qui, né à Lyon à la fin du siècle dernier, tenta d'entrer dans les ordres monastiques et dut y renoncer à cause d'une maladie nerveuse assez grave pour le rendre incapable de continuer les exercices de la vie monastique. Cet état de maladie n'était, nous dit-on, que les premiers indices d'une possession diabolique qui remontait même beaucoup plus loin et datait de quinze ans, selon que le démon l'a déclaré lui-même. Que dis-je? le démon; il y en avait trois qui torturaient cette pauvre victime, celui d'impureté, le cochon diabolique, celui de médisance et celui d'avarice, le chien et le loup; ces derniers n'ont pas voulu donner leurs noms, tandis que le premier n'était autre qu'Isacaron; mais le possédé aboyait comme un chien, hurlait comme un loup et grognait comme un porc. Et il y a tout un volume des faits et gestes de ces malins esprits racontés, bien entendu, par le possédé. La première partie est consacrée à la biographie du sujet; les autres sont des pièces à conviction, et leur nombre est considérable. Plût à Dieu que leur valeur démonstrative ne fût pas moindre! Ce sont d'abord quarante-deux témoignages réunis sous ce titre : une *Gerbe lumineuse;* cinquante autres preuves sont classées en un *Lustre merveilleux;* une quatrième série, *le Foyer étincelant*, renferme cent trente

et quelques paragraphes fort édifiants, mais aussi peu démonstratifs ; la cinquième : *Deux phares dans les ténèbres*, traite de La Salette et d'Ars. Enfin, il y a une postface et deux annexes où sont racontés les faits relatifs à une possédée de Perpignan, à une autre d'Avignon, à celle de Gif, etc., etc. En somme beaucoup de faits, mais de faits sans critique, sans preuves solides ; beaucoup de choses curieuses et édifiantes, mais rien qui puisse atteindre l'incrédulité ; de bonnes intentions capables d'édifier les croyants, mais aussi susceptibles de compromettre la foi aux yeux des sceptiques, pour lesquels la foi pourrait même paraître compromise par ces récits. Faire du diable un apologiste involontaire de la foi, ce serait habile si c'était possible ; en tous cas, c'est bien peu vraisemblable, et il est plus que douteux que le Malin accepte aussi facilement un rôle de dupe. Contrairement à notre auteur, j'invoquerais sur ce point l'autorité du P. Debreyne de préférence à celle du docteur Bataille, qui doit rester suspecte pour qui cherche à se rendre compte et des faits et des hommes.

5. — Une étude physiologique plus sérieusement approfondie, c'est celle que le docteur Mosso consacre à *la Fatigue intellectuelle et physique*, et dont la bibliothèque de philosophie contemporaine de F. Alcan publie une traduction agréable à lire. Le professeur de Turin a déjà publié, il y a quelques années, une étude analogue sur *la Peur*, ses causes, ses caractères, ses effets ; cette nouvelle étude montre les mêmes procédés d'analyse sévère et de discussion scientifique. L'étude de la fatigue, nous dit le traducteur, doit aujourd'hui plus que jamais tenir le premier rang dans les préoccupations de ceux qui s'intéressent au développement de l'humanité.... Les réclamations que formulent à ce sujet les classes ouvrières du monde entier font écho aux voix nombreuses et autorisées qui se sont élevées pour blâmer le surmenage en général, et en particulier le surmenage scolaire. Sont-elles fondées ? C'est surtout aux physiologistes qu'il appartient d'y répondre. C'est ce qu'a tenté de faire le professeur Mosso. Le volume s'ouvre par une curieuse description des effets du surmenage chez les oiseaux migrateurs et chez les pigeons voyageurs, après quoi vient une étude savante de la mécanique animale, dans laquelle l'auteur a su mettre à profit les travaux de beaucoup de savants étrangers, et surtout ceux de M. Marey, l'ingénieux professeur du Collège de France. Un des points les plus remarquables de ce volume est celui dans lequel l'auteur nous montre la lutte terrible engagée entre la machine, la machine puissante, infatigable et aveugle, et l'ouvrier chargé de la conduire ; la machine, qui n'a guère réussi à alléger la fatigue de l'homme, car en substituant son puissant effort à celui de l'homme, elle exige de ce dernier qu'il soit là toujours attentif à en suivre la marche, sous peine d'en devenir la victime ; la machine, qui n'a d'autre limite à sa rapidité et à sa puissance

que la faiblesse de l'homme condamné à la suivre. Les causes, les caractères et les conséquences de la fatigue sont ainsi passés en revue ; le rôle de l'attention et celui de l'épuisement nerveux forment des chapitres fort intéressants. Il ne faut pas s'attendre cependant à trouver dans ces lignes autre chose qu'une étude psychophysique ; l'idée générale qui domine le tout s'inspirant du darwinisme pour aboutir à la transformation des forces. Un chapitre sur les méthodes du travail intellectuel m'avait fait espérer ainsi quelques conclusions utiles; mais je n'y ai trouvé qu'un recueil de faits curieux et d'appréciations ingénieuses, qui ne trahissent que l'impuissance où l'on est de formuler encore des règles quelque peu précises sur ce sujet.

6. — Les corps de la nature agissent les uns sur les autres par le moyen d'une transmission de forces dont les vibrations sont le caractère physique le plus communément observé. Les corps vivants ont à leur service d'autres influences encore, dont la plupart servent à transmettre la maladie de l'un à l'autre. La plus répandue ou tout au moins la plus souvent invoquée aujourd'hui est l'influence microbienne. Il en est toutefois d'autres encore au moyen desquelles se transmettent les névroses, par exemple, au premier rang desquelles doit se placer l'imitation et aussi la suggestion, laquelle se rapproche beaucoup de l'imitation. Sur ce terrain, où s'élèvent de plus en plus les influences transmissibles, nous dépassons les propriétés physiques et purement vitales pour atteindre les facultés morales. Faut-il en admettre une autre encore pour expliquer la multiplication des faits criminels dans certains cas où ces faits se produisent avec une fréquence anormale et, pour ainsi dire, en série ? C'est ce que pense le docteur Aubry. Son livre sur *la Contagion du meurtre* est écrit dans cette idée qu'il y a là une influence distincte, susceptible de se transmettre et de multiplier à un moment donné, dans un cercle restreint, les crimes contre la vie. Et le docteur Corre, qui a écrit une préface à ce livre, pense, comme son auteur, qu'il y a une contagion de cette influence, comparable sinon identique aux autres influences morbifiques. L'anthropologie criminelle étudiée par les médecins a gagné sans doute une grande précision à suivre avec eux les règles de la méthode d'observation ; elle n'y trouvera toutefois que ce que peut donner cette méthode : une collection de faits nombreux, classés aussi méthodiquement que possible, une mine riche en matériaux, susceptibles d'être mis en œuvre et préparés pour la synthèse. Ce sont d'abord les faits dans lesquels l'influence pernicieuse a pris sa source au sein de la famille, dans les prisons, dans les journaux, dont le rôle est parfaitement mis en évidence, et aussi dans le spectacle des exécutions publiques justement condamnées par l'auteur. Une seconde partie est consacrée aux divers modes employés par le crime pour l'exécution du meurtre : vitriol, revolver, poison, infanticide, incinération,

dépeçage, suicide, duel, meurtre en commun, etc. Dans la troisième partie, ce sont les crimes des foules, les crimes politiques, la guerre, le régicide, qui sont passés en revue, sans oublier les crimes anarchistes. La première édition de ce livre a été ainsi beaucoup accrue et complétée, et mise, on peut le dire, à l'ordre du jour ; il en résulte une compilation pleine d'intérêt et d'actualité. Et bien que l'auteur n'ait point cherché à en tirer des conséquences pratiques, on peut dire que l'esprit qui anime ses appréciations est, en général, digne d'approbation.

7. — Je signalais, l'an passé, à cette place le gros volume que M. le docteur Courmont avait consacré à l'étude du *Cervelet*. L'auteur, comprenant que « peu de personnes ont le loisir d'entrer dans le détail de l'examen des faits, » nous donne aujourd'hui la quintessence de son livre. C'est un résumé de la démonstration anatomique, physiologique et pathologique dont il a tiré les conclusions que je veux seulement rappeler ici. Le cervelet est l'organe de la sensibilité psychique et le foyer de la sensibilité physique ou sensitive, et les troubles de motilité provoqués par ses lésions ne sont que les phénomènes réflexes de la moelle, transportés dans le domaine de l'encéphale. « Il faut donc étendre à l'encéphale les notions que nous possédons déjà sur la physiologie réflexe de la moelle ; le cerveau uni aux cordons antérieurs de la moelle serait ainsi l'organe des fonctions de motricité, tandis que le cervelet et les cordons postérieurs de la moelle seraient l'appareil nerveux central de la sensibilité. Ces fonctions, réduites dans la moelle à un état de simplicité physique, seraient plus complexes dans le cerveau, où intervient l'élément psychique ; mais dans les deux territoires on constate que l'action réflexe est la loi du système nerveux dans son entier. Telle est la conclusion générale très séduisante et très habilement présentée dans ce mémoire, qui d'ailleurs a été couronné en 1891 par l'Académie des sciences, et en 1892 par l'Académie de médecine. Je n'ai pas à revenir sur le bien que j'ai déjà dit de cette étude, et je suis convaincu que la forme concise sous laquelle elle nous est aujourd'hui présentée facilitera beaucoup sa vulgarisation et contribuera à la faire apprécier comme elle le mérite.

8 et 9. — Déjà aussi j'ai signalé aux lecteurs du *Polybiblion* les travaux de M. Pérez sur la psychologie de l'enfant. Aujourd'hui je dois leur indiquer la troisième édition de son livre : *L'Enfant de trois à sept ans*, et la cinquième de cet autre qui est comme le complément du précédent : *Les trois Premières Années de l'enfant*. Des additions importantes méritent d'être relevées dans ces nouvelles éditions, entre autres, une introduction de M. J. Sully, le psychologue bien connu. Il est superflu de redire la méthode d'observation consciencieusement pratiquée par l'auteur de ces livres et la masse considérable de renseignements qu'on y rencontre sur les données, les aptitudes, le tempérament et le caractère des enfants. Aussi sont-ce encore là des livres dont on peut recommander la

lecture à tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque à la pédagogie.

10. — C'est un grand profit pour tous ceux qui s'intéressent à une science donnée, quand un des maîtres les plus réputés de cette science se donne la peine de déposer le meilleur de son enseignement dans un livre. Une expérience consommée, une perspicacité qui s'est affinée par l'usage et à l'élaboration des problèmes les plus délicats de l'art médical, une passion de l'observation la plus sévère et la plus minutieuse, de celle à laquelle rien n'échappe de ce qui peut être recueilli par le témoignage des sens : telles sont les qualités que l'on trouve dans le volume que M. le professeur Potain vient de faire paraître sous ce titre : *Clinique médicale de la Charité*. Ce gros volume de onze cents pages représente une somme considérable de savoir, basé sur les plus scrupuleuses recherches et les plus prudentes interprétations. Ces leçons sont d'ailleurs rédigées par les élèves du maître, dont l'un au moins, M. François Franck, est devenu à son tour un maître éminent. On n'analyse pas un tel volume ; disons du moins le sujet de ses principales divisions : après un chapitre consacré à diverses leçons cliniques rédigées par M. Vaquez, viennent les leçons sur les souffles cardio-pulmonaires dues, ainsi que le chapitre suivant, sur le choc de la pointe du cœur, à la plume même de M. Potain. Suit une analyse expérimentale de l'action de la digitaline, étude type de physiologie où l'action du médicament est analysée avec minutie dans les effets sur la fréquence, le rythme et l'énergie du cœur. Un nouveau chapitre de M. Vaquez est consacré à la phlébite, un autre de M. Teissier étudie les rapports qui peuvent exister entre certaine affection du cœur (le rétrécissement mitral) et la maladie tuberculeuse. Une dernière étude est rédigée par M. Suchard sur la technique générale et le résumé des autopsies pratiquées dans le service de clinique médicale de la Faculté, dont M. Potain est le chef à l'hôpital de la Charité. La partie la plus originale de ces leçons, ce sont celles que l'auteur a consacrées aux souffles cardio-pulmonaires ; on retrouve là toute la méthode scientifique de l'auteur, l'esprit qui l'anime, les moyens ingénieux dont il sait se servir pour percevoir les signes les plus délicats et les distinguer entre eux, la discussion approfondie à laquelle il se livre dans l'étude du mécanisme de ces signes et la façon dont on en peut tirer des indications diagnostiques. Des figures nombreuses, la plupart schématiques, et des tracés graphiques complètent heureusement les démonstrations.

11 et 12. — Il est à peu près communément admis qu'à notre époque le système nerveux est devenu la dominante de la plupart des organismes, et les troubles de ce système ont pris le premier rang dans l'ordre des phénomènes maladifs — et cela non seulement par la fréquence avec laquelle ils se multiplient, mais encore par l'importance que prend leur rôle sur la scène pathologique, quelle que soit d'ailleurs la pièce maladive qui se joue dans l'économie.

Le docteur Moreau, de Tours, dans un petit volume de la Petite Encyclopédie médicale publiée par la Société d'éditions scientifiques, passe en revue les faits plus ou moins excentriques qui témoignent d'un certain « déséquilibrement. » Ce sont d'abord les sports plus ou moins bizarres ou exagérés, soit par la distance parcourue, soit par la rapidité du parcours, soit encore par le procédé de locomotion adopté; voitures, cycles, échasses, bateau, boîte, roulotte, ballon, etc , les excentriques funèbres et ceux qui font métier et vivent de leur excentricité. L'auteur, qui publie à diverses reprises de curieuses études de psychologie morbide, n'a pas de peine à mettre en saillie le caractère de ces *Excentriques* dont les faits et gestes forment la partie anecdotique de son petit livre. Lui aussi touche, en finissant, à cette grave question de l'esprit des foules et du rôle de l'automatisme dans les entraînements populaires; et il montre assez bien comment les gens nerveux sont, par tempérament, portés à tous ces entraînements où l'impulsion nerveuse joue un si grand rôle.

C'est encore le *Nervosisme ou neurasthénie* qui fait l'objet du livre du docteur Borel, nouvelle édition d'une étude déjà publiée il y a vingt ans, où la physiologie et la pathologie nerveuses embrassées d'ensemble permettent de comprendre en quoi consiste cet état du système nerveux, qui se compose tout à la fois de débilité et d'exagération. Le système nerveux joue un rôle considérable dans la vie de relation; mais il influe aussi sur la vie de nutrition, bien qu'il ne joue dans cette sphère de la vie nutritive que le rôle d'un appareil de perfectionnement. Mais quand son jeu est entravé ou dérangé, le rôle de perfectionnement se trouve transformé en une influence perturbatrice; le système nerveux bat la campagne et bouleverse plus ou moins toute l'économie vivante. Le chapitre du traitement passe en revue les moyens susceptibles de rendre un peu d'équilibre et d'ordre à cette anarchie vivante. Les moyens abondent, mais ils ne sont ni tous ni toujours efficaces; la plupart doivent agir avec le temps; il y faut beaucoup de persévérance. Je signalerai tout particulièrement ce que dit le docteur Borel sur l'emploi des pratiques d'hypnotisme et de suggestion, et je crois qu'il conclut sagement que si ces pratiques peuvent, dans certains cas, combattre très efficacement certains accidents de la neurasthénie, ils ne vont pas sans exposer le malade à demeurer après coup avec un système nerveux encore plus impuissant, sinon encore plus détraqué.

13. — La Société française d'hygiène avait mis au concours, pour l'année 1893, la question de l'*Hygiène coloniale*. Dix-huit mémoires ont été examinés par la commission et rapportés par M. le docteur Ad. Nicolas. Ce rapport, publié par la Société française d'hygiène et de l'Union coloniale française, forme une plaquette qui justifie son épigraphe : *Multa paucis*.

L'hygiène coloniale n'est plus seulement l'hygiène de l'Européen sous les tropiques; elle doit présider ou tout au moins coopérer activement aux mesures à prendre pour l'installation du colon et pour l'organisation de la colonie. L'habitation ou le campement doivent être sa première préoccupation; le choix qui doit y présider, les procédés au moyen desquels on peut parer à son insuffisance par l'assainissement, la maison et les services accessoires qu'elle impose, et les mesures à prendre pour le groupement en cité des habitations quelles qu'elles soient, tels sont les sujets abordés par ce rapport; puis viennent les conditions qui favorisent la résistance du colon, l'étude du régime, celle du vêtement et enfin celle du travail et du genre de vie qu'il convient d'adopter. C'est là un petit code d'hygiène qu'il serait bon de faire lire à tous ceux qui s'en vont soldats ou colons dans les régions plus ou moins tropicales.

14 et 15. — Serait-ce un signe de la gourmandise contemporaine? Serait-ce l'indice d'un affaiblissement des puissances organiques de l'appareil digestif? Je ne saurais l'affirmer, mais les livres relatifs à l'hygiène de l'estomac se multiplient beaucoup à cette heure. Pour ma part, je suis disposé à ne voir là qu'une manifestation de cette tendance, que la science accuse de plus en plus, à descendre dans le domaine de l'utile et à y multiplier les applications pratiques. Si l'on peut, par de bons conseils d'hygiène, rendre l'alimentation effective et la débarrasser de toute influence nuisible, on n'aura pas perdu son temps. Du moins, ceux-là qui voudront continuer à se nuire, se nuiront en connaissance de cause. Le fait est qu'ils ne pourront plus exciper de leur ignorance, s'ils veulent bien lire *l'Hygiène à table,* du docteur Foveau de Courmelles. Manger est un besoin de la vie, mais, ajoute-t-il avec raison, un besoin qui ne saurait être impunément ni dévié ni perturbé. Ce livre est divisé en deux parties. La première traite de la physiologie générale de la digestion et des principaux éléments dont elle se compose. Les théories y ont leur part, et l'auteur y a développé la science sur la production au dedans de nous-mêmes d'une électricité vitale, laquelle aurait sa source dans les réactions chimiques de la digestion elle-même. C'est un point qui appellerait la discussion et motiverait des réserves; mais je n'ai pas à y insister. La seconde partie est une étude largement tracée des principaux aliments. Notons en passant la question des excitants apéritifs et des excitants digestifs aujourd'hui malheureusement si souvent consommés à tort et à travers, et au sujet desquels le docteur, sans les bannir, donne de sages conseils. Peut-être dira-t-on qu'il eût été plus sage d'en défendre l'usage: peut-être, ajouterai-je, qu'il est plus politique de le régler. M. le docteur Dujardin-Beaumetz, dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, nous dit que le XXe siècle sera le siècle de l'hygiène. Je ne sais si telle sera sa caractéristique et je prévois des influences autrement considérables, je ne dis pas plus utiles, et qui

pourraient bien imprimer au siècle prochain un tout autre cachet; néanmoins, je suis le premier à reconnaître le grand mouvement qui s'est accompli en ce sens et les résultats utiles qu'il a produits.

Toutefois, l'hygiène me paraît encore plus intéressante quand elle s'allie aux règles morales et qu'elle se double de bons conseils relatifs à la vie de l'esprit. C'est ce qu'a compris le docteur Nivelet, qui, dans une mince plaquette, étudie l'*Hygiène alimentaire*, ses effets sur la santé et sur la longévité, et fait valoir hautement les bons effets de la sobriété et les avantages du végétarisme. Si le mouvement qui se dessine en ce moment se développe et se confirme, le xxe siècle pourrait bien être celui du végétarisme. Il appartient aux médecins d'en décider. Cornaro est inévitablement le héros du premier chapitre de cette brochure; mais le héros de la fin, c'est l'auteur même; il nous apprend, dans un appendice spirituellement écrit, comment s'étant mis à ce régime, un peu par nécessité, il l'a depuis continué par goût, avec grand avantage pour sa santé. Si bien que, parvenu au terme d'une longue et laborieuse carrière, il garde une activité physique et intellectuelle que bien des jeunes pourraient envier.

16. — Il est vrai que les livres d'hygiène sont écrits le plus souvent, et non sans raison, pour intéresser tout le monde; aussi sont-ils nombreux dans ce compte rendu, qui ne vise pas une spécialité quelconque, mais tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit et à leurs applications utiles. « La réforme de l'hygiène, dit justement l'auteur de *l'Hygiène nouvelle dans la famille*, appelle des mesures législatives, mais elle est aussi et surtout une question de persuasion, d'éducation, de mœurs. » Et il entre en matière par une lettre adressée à une grand'-mère qu'il veut éclairer, convaincre et convertir aux nouveautés de l'hygiène. Je ne doute pas qu'après une lettre si engageante la grand'-mère ne consente à suivre jusqu'au bout la lecture de l'intéressant volume du docteur Cancalon, qui, d'ailleurs, n'en est pas à ses débuts. Son livre est, en effet, d'un médecin plus que d'un savant, non pas qu'il ne soit exact et tout à fait au courant de la science, mais au lieu d'étudier à fond la physiologie des fonctions de la vie et d'analyser minutieusement les objets qui nous entourent, ceux-là surtout dont nous devons user comme aliments, etc., il a réuni sous une forme agréable les conseils les plus pratiques et les données qui, sans être banales, sont du moins d'un usage habituel. Après avoir passé en revue les progrès de l'évolution de la médecine en général et de l'hygiène en particulier, ainsi que les données résultant des découvertes de Pasteur, l'auteur traite de l'asepsie et de l'antisepsie, des fermentations et des désinfections, du vêtement, du chauffage, du régime. A lire, le chapitre très enlevé des empoisonnements volontaires (alcool, morphine, nicotine) et celui qui traite du mariage et de l'hérédité, dans lequel je relève

le portrait du dégénéré : un être mal venu, taré physiquement, mal équilibré cérébralement, vivant sur les confins des vices et de la folie, proie désignée des diathèses morbides.... et encore, le conseil de doter chaque enfant d'un « livre de santé, » ou journal des accidents et des maladies qu'il aura pu traverser, et qui, continué jusqu'à la fin de la carrière, devrait former, avec celui de tous les membres de la famille, un dossier intéressant à bien des titres. A lire encore le dernier chapitre : Comment on doit consulter le médecin, chapitre qui clôt dignement cet intéressant et utile volume.

17, 18 et 19. — Les trois petits volumes que nous réunissons ici n'ont visé qu'une chose : mettre à la portée de tous les quelques connaissances qui sont nécesaires pour, en cas d'accidents, donner les premiers soins, surtout en ce qui concerne les jeunes enfants. Deux d'entre eux s'intitulent des catéchismes, et je ne leur en veux pas pour cela ; cependant le mot me laisse songeur, — mais passons.

Le docteur Boudreille publie son *Catéchisme des premiers soins en cas d'accident* sous le patronage de la Société française de sauvetage. Il y est question des principaux accidents en face desquels on peut se trouver, jusques et y compris ceux de l'accouchement et des moyens à leur opposer, des bandages, des pansements, des hémorragies, des fractures, des attaques diverses, et du transport des malades ; le tout exposé en moins de cent pages avec nombre de figures explicatives. *Le Catéchisme maternel* du docteur Degoix s'adresse aux mères et leur enseigne ce qu'elles peuvent apprendre utilement pour répondre aux devoirs que leur impose une maternité inexpérimentée. C'est aussi l'objet du petit volume du docteur L. Cassine : *Le Conseiller de la jeune femme, mères et nourrices ;* l'hygiène de la mère, avant, pendant et après l'accouchement, et l'hygiène du jeune enfant, voire même un peu de médecine infantile.

20. — On ne saurait reprocher à nos législateurs de ne pas faire assez de lois ; peut-être serait-on plus fondé à leur reprocher de ne pas faire celles qui seraient les plus utiles, et surtout de mal faire celles qu'ils font. La loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine était à peine promulguée, qu'elle a donné lieu aux plus singulières difficultés d'interprétation. Le droit médical, s'il n'a pas été totalement changé, a du moins subi des transformations telles que nombre de questions juridiques sont aujourd'hui susceptibles d'embarrasser médecins, dentistes et sages-femmes. C'est pour dégager ces obscurités et tirer des nouveaux édits les commentaires nécessaires que M. Pabon a publié son livre. Ce n'est pas un traité de médecine légale, mais c'est un résumé clair et pratique de toutes les questions juridiques qui intéressent l'exercice de la médecine, de l'art dentaire et des accouchements. Le secret médical, question si controversée, si ballottée par les auteurs et dans laquelle il

faut concilier les intérêts de l'humanité avec la raison juridique et la règle morale; l'exercice illégal, sous ses formes diverses; les questions d'honoraires et de comptabilité médicale et toutes les questions contentieuses qui se rattachent; enfin les certificats divers et la participation que peut prendre le médecin à l'internement des aliénés : toutes ces questions sont aussi nettement exposées qu'elles le comportent. C'est donc bien là un *Manuel juridique* qui trouve sa place à côté des traités de médecine légale et qui les complète heureusement, en les mettant à l'ordre du jour.

21. — « Trop souvent, même dans les institutions catholiques, les manuels d'histoire naturelle sont l'écho fidèle des théories matérialistes qui ont cours dans la génération présente. Si le matérialisme n'y est pas toujours exprimé en propres termes, il est la conclusion logique qui s'impose silencieusement aux jeunes étudiants. Lorsque ensuite, rendus à la liberté, ils renoncent aux croyances spiritualistes, ils ne font qu'extérioriser un état d'âme depuis longtemps acquis. » Ne peut-on donc pas enseigner l'histoire naturelle sans côtoyer le matérialisme, encore plus sans y trébucher? — Le savant professeur du séminaire de Saint-Sulpice, M. J. Guibert, vient de donner une excellente preuve du contraire. Son traité d'*Anatomie et de physiologie animales*, avec la prédominance considérable qu'il a su y donner à l'étude de l'homme, est un livre sérieux, solide, parfaitement au courant des questions les plus actuelles, méthodiquement conçu, clairement exposé, et admirablement fait pour répondre aux exigences de l'enseignement. En même temps, ce n'est pas seulement un livre d'enseignement, c'est, comme le dit l'auteur, une œuvre d'éducation, un livre dans lequel les harmonies de la science d'observation pure, avec les sciences philosophiques, voire même avec la foi, sont magistralement affirmées.

Ce volume ne comportait certainement pas de discussions philosophiques ni de développement de thèses spiritualistes; mais dans son esprit, aussi bien que dans sa méthode, il montre admirablement que la science moderne et la philosophie spiritualiste peuvent, doivent même s'accorder entre elles pour se compléter et se parfaire, et « que toutes deux de concert peuvent sans crainte aller à la conquête des vérités plus hautes qu'enseigne la foi. » Après un chapitre largement traité des différents règnes de la nature, sur la constitution chimique et la constitution anatomique de l'être vivant, vient la classification et la question des individus et des espèces. Sur le chapitre du transformisme, M. Guibert se montre d'une grande largeur et d'une grande sagesse : tout en donnant les raisons qui l'empêchent de croire à l'hypothèse transformiste, il reconnaît que certaines théories créationnistes peuvent se partager les esprits auxquels la foi impose de croire seulement que Dieu est à l'origine du mouvement, de la vie et de l'esprit. Vient ensuite l'étude

successive des grands systèmes organiques et de leurs fonctions. Elles sont passées en revue et exposées avec la méthode la plus heureuse, et démontrées au moyen de figures et de schémas aussi nets que multipliés. Signalons cependant une lacune, voulue sans doute, mais à regretter cependant, quant à ce qui touche les fonctions de reproduction; le sujet était délicat, il est vrai, bien difficile peut-être; mais le bonheur avec lequel l'auteur a triomphé des autres difficultés fait regretter qu'il n'ait pas affronté celle-ci, avec la simplicité et la sobriété qu'il y eût mises certainement. Les fonctions du système nerveux, si complexes et parfois si délicates à interpréter, leurs rapports avec les facultés de l'âme d'ordre végétatif, d'ordre sensible et d'ordre spirituel, et la doctrine des localisations cérébrales, tout ceci est nettement apprécié en quelques paragraphes où l'idéalisme et le matérialisme sont également condamnés, au profit de ce qui fut toujours la philosophie des écoles catholiques. Ajoutons que cet ouvrage a été composé en vue de répondre aux derniers programmes du baccalauréat ès lettres (2e partie), du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne et du brevet supérieur d'instituteur et d'institutrice.

22. — Après avoir présenté ici le *Petit Manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicale* de MM. Terrier et Péraire, je suis heureux d'avoir à parler du *Petit Manuel d'anesthésie chirurgicale* des mêmes auteurs. C'est la même édition soignée, le même cartonnage élégant, et surtout la même méthode dans l'exposition, la même autorité dans l'appréciation de choses. Supprimer la douleur dans les opérations et dans les cas quelconques, c'est certainement un des éléments les plus importants, un des plus heureux privilèges de la médecine; et l'histoire de l'anesthésie est un des plus intéressants dans l'histoire des sciences médicales. Mais la partie importante du livre, c'est le chapitre de l'anesthésie locale d'abord, avec les nombreux agents qu'on peut y employer et les procédés qu'il convient d'adopter à cet effet. Après l'anesthésie locale, l'anesthésie générale est étudiée de même dans ses agents et dans ses moyens d'exécution, ainsi que les appareils qu'on a conseillés à diverses reprises pour pratiquer l'opération. Une dernière partie du volume est consacrée aux accidents produits par les anesthésiques et aux moyens de les combattre. — En manière de conclusions, l'auteur donne les raisons de ses préférences pour tel ou tel agent ou pour tel ou tel procédé. Il recommande de se méfier des injections hypodermiques de cocaïne, dont le maniement est assez délicat. Et quant aux anesthésiques généraux, il ne se prononce pas entre le chloroforme et l'éther; les méthodes mixtes semblent l'attirer. Mais la partie la plus intéressante encore est peut-être celle où l'auteur traite des moyens de combattre les accidents de l'anesthésie, notamment la syncope, qui est sans contredit le plus redoutable de ces accidents.

23. — Tout le monde a quelque peu entendu parler de l'opération cé-

sarienne, et sait dans quelles circonstances elle s'impose à un opérateur anxieux et à une famille éplorée. Or, nul ne sera fâché d'apprendre qu'une opération beaucoup moins grave en elle-même, beaucoup moins dangereuse dans ses conséquences, vient d'être reconnue comme pouvant, le plus souvent, se substituer à l'opération césarienne, dans la plupart des cas où celle-ci paraissait être la seule ressource à mettre en œuvre. La *Symphyséotomie*, c'est le nom de cette opération relativement bénigne, que les opérateurs italiens, allemands et français avaient méconnue ou délaissée, et qui vient d'être remise en honneur au grand profit des parturientes; au profit des enfants, qui peuvent, par ce moyen, être mis au monde dans des cas où l'on se trouvait dans l'alternative cruelle de les sacrifier ou de faire courir à la mère les plus grands dangers; au profit aussi de l'accoucheur, qui échappe ainsi à ce dilemme épouvantable, ou sacrifier froidement un nouvel être appelé à la vie, ou mettre dans le plus grand péril un être en pleine vie. La doctrine religieuse, sans doute, s'était prononcée à ce sujet; mais malgré cela, dans la pratique, nombre de cas se présentaient encore dans lesquels l'hésitation se comprenait. Le docteur Gotchaux a consacré une monographie intéressante à l'étude de cette question, et, sous le patronage du professeur d'obstétrique de la Faculté, M. le docteur Pinard, il a montré comment on trouvait, dans la pratique de cette opération, le moyen d'échapper aux douloureux problèmes que posaient encore trop fréquemment au praticien des naissances par trop difficiles. Des statistiques, des tableaux explicatifs, appuient cette consolante démonstration, et en font nettement ressortir les conclusions.

24. — L'heure est venue, paraît-il, des restaurations d'opérations chirurgicales bienfaisantes, injustement délaissées ou même oubliées, et qui, reprises actuellement, avec les procédés nouveaux et les mesures antiseptiques, donnent des résultats remarquablement heureux. Il en est ainsi de *la Trépanation*. On sait que cette opération consiste à ouvrir la boîte du crâne, dans le but de rechercher et d'enlever, soit sous la voûte osseuse, soit dans le cerveau lui-même, les corps étrangers, épanchements ou tumeurs, qui ont pu mettre à mal les fonctions de cet important organe. Contemporaine des premiers habitants du globe, la trépanation crânienne, pratiquée d'abord empiriquement, et même parfois par superstition, fut, au temps d'Hippocrate, formulée scientifiquement, si bien que que depuis vingt-deux siècles, avec des fortunes diverses, elle fut abandonnée et reprise, sans que ses indications et son manuel opératoire aient beaucoup changé. Reprise après un nouvel abandon, dans la seconde moitié de ce siècle, elle est aujourd'hui en grande faveur, et le mémoire du docteur Léon Gallez, couronné par l'Académie royale de médecine de Belgique, a surtout pour but de justifier cette faveur. Ce consciencieux travail, très érudit d'ailleurs, consiste d'abord en un long

historique dans lequel sont rapportés des faits de l'antiquité la plus reculée, puis ceux du moyen âge, et enfin ceux des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Vient ensuite la technique opératoire, avec une discussion très intéressante sur les localisations et sur la topographie cérébrales, et un exposé complet du manuel opératoire. L'étude des indications et contre-indications de l'opération, c'est-à-dire des cas où il convient d'opérer et de ceux où il convient de s'abstenir, est faite dans une troisième partie du livre, qu'il s'agisse de blessures ou traumatismes divers, ou bien qu'il s'agisse de maladies non traumatiques, abcès, tumeurs liquides ou solides, épanchements, etc. On sait que, même dans certaines formes d'épilepsie, cette opération a pu être pratiquée avec succès, ainsi que dans certaines maladies mentales. Gardons-nous cependant des exagérations opératoires, tout en constatant avec satisfaction les nombreux succès enregistrés.

25 et 26. — Deux plaquettes de quelques pages nous sont venues de Bruxelles, relatives à des opérations qui motivent certainement la remarque que je viens de formuler. Depuis que la presse est devenue l'indiscrète fureteuse que l'on connaît, elle met au jour bien des faits qui mériteraient de demeurer dans l'ombre, et surtout elle est absolument incapable de mettre au point certains faits dont l'opinion s'empare pour les grossir avec elle outre mesure. Il en est ainsi de ce qu'on a appelé les « ptoses abdominales, » c'est-à-dire de certains états maladifs dans lesquels on voit des viscères du ventre, abandonner leur position normale, et en descendre comme s'ils étaient insuffisamment soutenus ou mal fixés dans leurs rapports normaux. Un médecin de Lyon, M. Glénard, a mis en lumière quelques-uns de ces faits ; aussitôt s'est-on évertué à ajouter aux parois viscérales tant soit peu relâchées des moyens de contention capables d'y suppléer. Et comme, en certains cas, ces moyens sont insuffisants, on s'est adressé aux opérations chirurgicales pour leur demander de remettre et de fixer à leur place régulière ces organes vagabonds. Et nous avons vu les chirurgiens inventer le mot et la chose, la néphropexie, par exemple, quand il s'agit de remettre et de clouer à sa place un rein par trop migrateur. C'est du foie que s'occupe particulièrement le docteur Depage, et c'est l'hépatopexie qu'il a pratiquée et dont il rapporte quelques observations. Je n'en veux rien dire de plus, pas plus que de son autre brochure sur la résection du rectum. Ce sont des pièces à joindre au dossier d'un procès qu'il faut instruire.

27. — Les eaux salées ou chlorurées sodiques ont beaucoup fait parler d'elles dans ces derniers temps ; ce n'est pas sans raison, car elles ont d'immenses avantages. Le docteur Lavieille, le médecin directeur de l'établissement des Baignots, à Dax, nous présente une étude d'ensemble qui nous permet d'en juger. Toutes *les Stations chlorurées sodiques d'Europe* y sont passées en revue. Toutefois l'auteur débute en

montrant la supériorité des eaux françaises de cette catégorie sur celles d'Allemagne : Salies-de-Béarn, Dax, Biarritz-Briscous, Salins et La Mouillère-Besançon, sans compter Uriage, Salins-Moutiers, Bourbonne ou Néris. Les données intéressantes que rappelle l'auteur sur l'origine des eaux salines, sur les eaux mères et sur l'extraction du sel (chlorure de sodium), forment une excellente introduction à l'étude des procédés employés dans l'usage de ces eaux, et des effets qu'elles produisent dans l'économie. Le livre se termine par des renseignements techniques relatifs à chacune des sources françaises et étrangères qui appartiennent à cette catégorie d'eaux minérales, et elles sont nombreuses ; c'est dire qu'il abonde en renseignements curieux pour les médecins et utiles pour tous.

28-29. — Nous avons encore à signaler une brochure française de Londres, du professeur Liebreich, sur l'influence que l'école exerce sur les troubles de la vue et sur les déviations de la colonne vertébrale, et une plaquette allemande du docteur Severin Robinski sur la tuberculose et le traitement du chancre.

Docteur A. Ferrand.

THÉOLOGIE

Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ, par le R. P. Corne, supérieur du Grand Séminaire de Fréjus. II. *Incarnation du Verbe, vie cachée de Jésus.* Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de 466 p. — Prix : 5 fr.

Nous avons fait l'éloge de cette belle théologie affective à l'occasion du premier volume : *Le Verbe de Dieu* (*Polybiblion*, t. LXV, p. 38). Le second volume débute par une étude préliminaire divisée en trois chapitres : Qu'est-ce que l'Incarnation ? — Pourquoi l'Incarnation ? — Beauté de l'Incarnation. Nous aurions tout à louer dans ce riche exposé de doctrine, sans quelques négligences de détail. Si l'auteur avait pu revoir son œuvre, il aurait accusé plus nettement les différences entre l'union de l'âme et du corps dans l'homme et l'union du Verbe et de l'humanité en Jésus-Christ, et certainement supprimé cette phrase : « La divinité donne à l'humanité le complément de sa substance. » Le moindre défaut d'une telle proposition, c'est d'être inintelligible pour qui ne sait que parfois, dans le langage scolastique, la subsistance est appelée *ultimum substantiae complementum.*

Après ce livre préliminaire viennent quatre livres : La Vierge Marie jusqu'à l'Incarnation ; — Incarnation du Verbe, et naissance de Jésus ; — Trente années de vie cachée ; — Intérieur de la vie cachée. La contemplation du Verbe se confond avec celle de l'adorable Trinité, car connaître le Fils, c'est en même temps connaître le Père. Ainsi la contemplation du Verbe incarné se confond avec celle de la Sainte Famille, de la Trinité créée, car connaître Jésus, c'est aussi connaître sa Mère. La

douce figure de Marie apparaît donc constamment dans ces pages, où la piété s'épanouit comme une fleur sur la tige féconde de la théologie des Pères et des Docteurs, surtout de l'Ange de l'école. Le dernier livre, *Intérieur de la vie cachée*, est sans doute celui qui aura offert à l'auteur le plus de difficultés et le plus de consolations. Si l'art se trouve impuissant devant la beauté de la physionomie de Jésus, à plus forte raison, la pensée et la parole devant sa beauté intérieure. Toutefois le travail et l'effort ne sont pas inutiles. En s'appuyant sur les données de la doctrine sainte, le P. Corne a pu parler d'une manière toujours convenable de l'intérieur de Jésus, et parfois exprimer les actes et les états de la vie théandrique par des traits d'une rare beauté. LAMOUREUX.

L'Église et le siècle, conférences et discours de Mgr IRELAND, archevêque de Saint-Paul aux États-Unis, publiés avec une préface par l'abbé FÉLIX KLEIN. Paris, Lecoffre, 1894, in-18 de 230 p. — Prix : 2 fr.

De ces cinq discours, deux ont été prononcés à Paris en juin 1892, un autre à Baltimore, lors du premier congrès catholique tenu aux États-Unis en 1889, un autre à l'exposition universelle de Chicago, et le dernier à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale du cardinal Gibbons, en octobre 1893. M. l'abbé Klein nous présente ainsi les pensées maîtresses du prélat américain ; il les résume dans une préface éloquente et très enthousiaste. Les lecteurs français lui en sauront gré, même ceux qui ne partageraient pas entièment son enthousiasme.

Ceux-là diront : « Mgr Ireland met toute son ardeur à prouver que l'Église ne condamne ni la vraie science, ni les efforts des ouvriers pour améliorer leur condition, ni le sage développement des libertés civiles et politiques : on s'en doutait déjà; ce qui lui appartient en propre, ce sont certaines imprudences de langage, une recherche excessive de ce qui est extraordinaire et bruyant, l'abus des mots : « âge nouveau, ère nouvelle; » comme si la terre était sur le point de devenir un Éden : toutes ces innovations, on peut les laisser aux Américains, comme aussi le compromis scolaire imaginé par l'archevêque de Saint-Paul au Minnesota, et dont il est regrettable que M. l'abbé Klein n'ait pas soufflé mot. »

D'autres répondront : « Si l'accord entre l'Église et les saines aspirations de notre siècle paraît une nouveauté, la faute en est aux ignorances et aux préventions du siècle, et aussi à ceux qui, parlant au nom de l'Église, ont un peu manqué d'intelligence et de charité : il n'est pas de devoir plus pressant que de faire cesser un pareil malentendu : on ne doit pas arrêter, par de misérables chicanes, ceux qui travaillent à cette grande œuvre : qu'on leur demande seulement d'étendre à leurs amis catholiques, même à ceux qui revendiquent une pleine

indépendance politique, l'esprit de tolérance et de liberté dont ils se réclament auprès de la société moderne. » J. Angot des Rotours.

A ceux qui doutent, par M.-S. de Lyat. Paris, Dumoulin, 1894, in-8 de 461 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume est écrit avec talent et contient d'excellentes choses. L'auteur, élevé dans la foi catholique, a voulu, à un certain moment, se rendre compte de ses croyances. Il a fait beaucoup de lectures, et dans une suite de vingt-deux chapitres qu'on pourrait appeler des méditations, il expose les impressions qu'il en a reçues et qui l'ont affermi dans la religion de ses pères. Il passe ainsi en revue un certain nombre de vérités, de faits ou de personnages, depuis l'existence de Dieu, jusqu'à la monographie de la femme de Pilate. Ses tableaux sont animés; à l'exemple du P. Didon, il prodigue la couleur locale, au risque de rabaisser un peu certains sujets. En un mot, il a fait un ouvrage très vivant, empreint d'une conviction profonde et d'un entier dévouement à l'Église.

Mais quelle sera l'impression de cette lecture sur ceux qui doutent? Elle leur est en effet expressément destinée. Nous connaissons, par le monde, des âmes, non seulement des âmes de femme, mais des âmes d'homme, qui vivent surtout par le cœur et l'imagination. Ces âmes ont un besoin naturel d'aimer et de croire. Si quelqu'une d'entre elles, éloignée par l'éducation ou les circonstances de la connaissance de la religion, vient à ouvrir ce livre, nul doute que la lecture ne lui en soit salutaire. Mais je crains qu'il n'en soit pas de même de ceux qui doutent par réflexion; ils n'y trouveront pas la satisfaction qu'ils cherchent, ils seront plutôt repoussés par une certaine tendance à accepter d'enthousiasme même ce merveilleux qui n'est point contrôlé et garanti par l'Église. Le chrétien instruit doit croire à la possibilité du miracle, mais il doit être assez réservé sur les miracles qui n'ont pas un caractère autorisé dans l'Église, surtout lorsqu'il s'agit de les proposer aux autres. Saint Paul n'a-t-il pas dit : Ne croyez pas à tout esprit. Je crains que M. de Lyat n'ait pas toujours eu assez en vue cette recommandation.

Les rationalistes reprocheraient encore à l'auteur de manquer parfois de critique. Ainsi M. de Lyat nous présente la prophétie de la Sibylle Erythrée comme vieille de douze cents ans avant Jésus-Christ. Je crois me souvenir qu'il a été démontré dans les *Annales de philosophie chrétienne* que cette prophétie est l'ouvrage des Juifs alexandrins, qui ont imaginé cette manière de répandre les enseignements de leurs prophètes dans le monde païen. D'ailleurs M. de Lyat ne cite pas assez souvent les sources. C'est un oubli regrettable. Certains faits n'ont de valeur que par le témoignage de l'auteur qui les a le premier racontés.

Pour conclusion, nous pensons que M. de Lyat a écrit un livre inté-

ressant et d'une lecture fort édifiante, mais que son étude n'a point la solidité nécessaire pour être présentée comme un ouvrage d'apologétique.

D. V.

JURISPRUDENCE

Instituciones de derecho canonico, compendio de las lecciones de esta asignatura explicadas por José Estanyol y Colom, catedratico de la Universidad de Barcelona. T. I. *Preliminares. Historia externa del derecho canonico.* Barcelona, imp. de José Cunili y Sala, 1893, gr. in-8 de XXII-602 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume, le premier d'une série qui traitera de tout le droit canonique, est consacré à l'introduction générale et à l'histoire des textes et collections canoniques. Il est difficile de faire un traité nouveau sur la nature et les sources du droit ecclésiastique, sur les lois et les rescrits. Je me contenterai de noter au passage l'importante leçon consacrée au *placet* royal, et l'étude sur les concordats.

Dans la seconde partie, D. Estanyol fait une large place à l'histoire du droit espagnol et de ses collections. La principale est la célèbre *Hispana*, qui régit l'Eglise espagnole aussi longtemps que dura le royaume wisigothique. Elle eut en outre la fortune de servir de cadre à la trop fameuse collection des fausses Décrétales, qui la firent connaître et citer durant tout le moyen âge. L'une et l'autre collection sont étudiées avec soin à l'aide des plus récents travaux de la critique. Dans les derniers siècles, le droit particulier de l'Espagne est surtout un droit concordataire. L'étude spéciale des dispositions qu'il renferme trouvera sa place dans les volumes suivants; en attendant, le docte professeur de Barcelone nous en donne le texte dans un long appendice. Il y a joint la liste des Papes, celle des conciles, qu'il a eu le tort d'emprunter à Selvaggio sans la corriger.

Le droit espagnol est assez peu connu de ce côté des Pyrénées; nous souhaitons que l'ouvrage de D. Estanyol le fasse étudier et estimer comme il le mérite.

A. Boudinhon.

Lehrbuch des katholischen Kirchenrechts, mit besonderer Berücksichtigung der particulären Gestaltung desselben in Oesterreich, von Dr Carl Gross. Wien, Manz, 1894, gr. in-8 de XII-526 p.

C'est après vingt-cinq années et plus d'enseignement que le docteur Gross publie ce manuel d'institutions canoniques, dans lequel il s'est efforcé, comme il le dit lui-même, de tenir un juste milieu entre le trop et le trop peu. Il y a, ce me semble, remarquablement réussi. Toutes les questions importantes (à l'exception de celles que l'usage a transportées dans les cours de théologie) y sont soigneusement traitées, dans un style clair, concis, et où chaque mot a sa valeur ou sa signification.

Les références sont nombreuses et bien choisies ; elles permettent à l'étudiant de compléter, s'il le désire, les notions, d'ailleurs très bien présentées, qu'il aura puisées dans le manuel.

Il m'est impossible de formuler une appréciation sur les renseignements relatifs au droit particulier de l'Église en Autriche ; ce que j'ai lu m'a servi à moi-même, et je n'oserais en dire autre chose.

Que s'il m'était permis de relever quelques inexactitudes, je signalerais les points suivants : le Pape ne touche point la dotation du gouvernement italien (p. 196). On aurait pu compléter l'enseignement pratique sur le mariage par d'importantes décisions romaines. Il y aurait peut-être quelques réserves à faire sur les pages relatives au mariage civil. Enfin, on aurait dû dire simplement (p. 361) que l'excommunication mineure est abolie.

Un compte rendu détaillé m'entraînerait trop loin ; c'est à l'usage qu'on peut apprécier les manuels ; ceux qui se serviront de celui du docteur Gross en apprécieront la clarté, la méthode, l'exactitude, et profiteront de la longue expérience professorale de l'auteur.

A. Boudinhon.

La Revision belge (1890-1893), par Léopold Arnaud, auditeur au Conseil d'État. Paris, A. Pedone ; Bruxelles, Société belge de librairie, 1894, in-12 de 238 p. — Prix : 3 fr.

Le peu de longévité des constitutions est un des phénomènes caractéristiques de notre temps. Soixante ans après son établissement, celle de la Belgique se trouvait déjà « la plus ancienne du continent. » Aussi nos voisins, et leur roi tout le premier, furent à peu près unanimement d'avis que le moment était venu de la reviser. Ce travail de revision s'est accompli, comme on sait, régulièrement, de 1891 à 1893, sous l'habile direction du ministère Beernaert. Il n'a pu aboutir qu'au moyen de nombreuses négociations et de concessions réciproques entre les deux grands partis politiques qui se disputent la direction des affaires du pays. Le résultat, toutefois, a considérablement dépassé les prévisions de chaque parti ; on ne voulait d'abord qu'augmenter de quelques centaines de mille citoyens le corps électoral, le « pays légal, » et l'on est arrivé au suffrage universel : non pas, il est vrai, au suffrage universel absolu, égalitaire, inorganisé, tel que nous l'avons en France, mais à un suffrage universel amendé par le système du vote plural, qui attribue une ou deux voix supplémentaires aux électeurs remplissant certaines conditions de cens et de capacité. Comment ce nouveau système fonctionnera-t-il ? A quel parti la revision profitera-t-elle ? C'est ce que les prochaines élections nous apprendront. En attendant, il est intéressant de voir, dans l'ouvrage de M. Léopold Arnaud, comment ce travail de revision de la constitution belge s'est opéré, quelles ont été les proposi-

tions émanées des différents partis et repoussées ou adoptées par les Chambres.

A côté de la réforme du système électoral, il y a eu aussi une modification de l'organisation du Sénat. Les sénateurs belges étaient élus jusqu'ici par les mêmes électeurs que les membres de la Chambre des représentants, mais ils devaient être pris parmi les citoyens âgés d'au moins quarante ans et payant mille florins d'impositions directes. Désormais ils auront une double origine : les uns, en majorité, qui devront encore payer douze cents francs d'impôts, seront élus par le corps électoral ordinaire, « amputé » des électeurs ayant moins de trente ans; les autres, dispensés de toute condition de cens, seront nommés par les conseils provinciaux. Les revisants de 1893 ont d'ailleurs maintenu à la Chambre des représentants, issue du suffrage direct et populaire, la prédominance que lui avaient déjà assurée les constituants de 1831.

Écrit par un Français, sans aucune idée préconçue, le livre de M. Léopold Arnaud se distingue par une irréprochable impartialité. C'est une œuvre consciencieuse et sincère, exempte de tout esprit de parti, exclusivement historique et juridique. M. L.

SCIENCES ET ARTS

Les Syndicats agricoles et le Socialisme agraire, par le comte de Rocquigny, préface de M. H. Le Trésor de la Rocque. Paris, Perrin, 1893, in-18 de XIII-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le comte de Rocquigny montre d'abord l'extension et les diverses formes qu'a prises dans le monde rural l'association professionnelle, depuis que la loi du 21 mars 1884 lui a permis de se développer avec quelque liberté. Dès 1893, on comptait plus de treize cents syndicats agricoles, les uns départementaux, les autres limités à des circonscriptions moins étendues, les uns généraux, d'autres spéciaux (viticoles, horticoles, pomologiques), quelques-uns groupés en fédérations régionales, la plupart affiliés à l'Union des syndicats des agriculteurs de France, que dirige avec une intelligente activité M. H. Le Trésor de la Rocque.

Les services que peuvent rendre les syndicats agricoles ne se bornent pas, on le verra dans ce livre, à l'achat des engrais dans de bonnes conditions de prix et de qualité. Coopération, crédit mutuel, prévoyance et assurance, assistance et arbitrage, voilà des titres de chapitres qui montrent quels vastes horizons s'ouvrent à ces associations rurales. On voit ainsi de quel secours elles peuvent être à ceux qui prétendent défendre les paysans contre les excitations et les chimères décevantes du socialisme agraire. M. de Rocquigny nous renseigne sur cette propagande en des pages fort intéressantes, qu'il eût été plus logique et d'une meilleure méthode de rattacher à la conclusion.

Écrit avec intelligence, compétence et clarté, ce volume permet d'étudier l'un des progrès sociaux les plus sérieux et les plus féconds qui aient été réalisés en France depuis bien des années. C'est un ouvrage qui aura dans l'avenir un réel intérêt historique. Mais, pour le moment, il a encore une autre valeur : il apprend à connaître et à manier un précieux instrument de travail, dont il faut nous servir.

J. Angot des Rotours.

Le Mouvement, par E.-J. Marey. Paris, Masson, 1894, in-12 de VI-335 p. — Prix : 6 fr.

Fixer les phases passagères du mouvement le plus rapide, afin de l'étudier à loisir, longtemps après qu'il a pris fin, tel est le problème résolu par la méthode graphique dont M. Marey expose les résultats.

Les instruments enregistreurs sont nombreux ; mais les plus puissants sont ceux qui se rattachent à la chronophotographie, dont les admirables ressources sont utilisées depuis quelques années à la station physiologique créée au Parc des Princes, grâce au concours de l'État et du conseil municipal de la ville de Paris. C'est un champ d'expériences unique au monde, pourvu de dynamomètres inscripteurs, de spiromètres, de compteurs de pas, en un mot de tous les instruments propres à l'étude de la locomotion. « Des pneumographes, sphygmographes et cardiographes permettent aussi de saisir les effets des exercices physiques sur les fonctions de la vie organique. » Dans les mains habiles et sous la direction savante de l'illustre professeur du Collège de France, ces divers appareils révèlent une foule de secrets qui avaient échappé jusqu'ici à des observateurs moins bien outillés.

Les dix-huit chapitres dont se compose l'ouvrage de M. Marey donnent une idée complète des progrès réalisés par la chronophotographie dans l'analyse du mouvement. Le temps, l'espace et le mouvement peuvent, en effet, se mesurer et se représenter par la photographie : les trois premiers chapitres le démontrent clairement ; mais la chronophotographie peut « déterminer avec exactitude les caractères d'un mouvement en représentant la trajectoire du mobile, et sa position sur cette trajectoire à des instants déterminés. » Elle se fait soit sur plaque fixe, et s'applique ainsi aisément à la cinématique et à la dynamique, soit sur plaque mobile, comme l'a imaginé le premier M. Janssen en inventant le « revolver astronomique ; » M. Marey lui-même a réalisé un appareil fondé sur le même principe, mais capable de donner une série d'images à des intervalles de temps très courts : c'est le « fusil photographique. » C'est à l'aide de ce précieux instrument, ou du moins par l'emploi de la méthode chronophotographique, que M. Marey a pu étudier les phénomènes de la locomotion chez l'homme, qu'il expose dans trois chapitres, au triple point de vue cinématique, dynamique et artistique ;

ceux des allures diverses du cheval, représentées souvent d'une façon si correcte dans l'art antique; les mouvements plus difficiles à saisir des animaux aquatiques. Quant au vol des oiseaux, l'auteur ayant développé les expériences qui s'y rapportent dans un ouvrage spécial publié en 1890 chez l'éditeur Masson, il ne fait ici « que rappeler sommairement la part qui revient à la méthode graphique et à la chronophotographie dans l'acquisition de connaissances nouvelles sur ce sujet. » C'est encore la chronophotographie qui nous renseigne sur le vol des insectes et nous fournit les bases d'une étude sur la locomotion comparée dans la série animale. La même méthode trouve de vastes applications dans le domaine de la physiologie expérimentale, en particulier quand il s'agit d'analyser les mouvements du cœur ou de déterminer les centres du mouvement des articulations; elle atteint même le domaine des observations microscopiques, quoiqu'elle n'ait pas encore donné sur ce point tous les résultats qu'on semble en droit d'en attendre; enfin elle donne une portée vraiment scientifique à l'intéressante méthode de Plateau connue sous le nom de stroboscopie et dont le phénakisticope, le zootrope et le praxinoscope ne sont que des modifications. M. Marey déclare avec modestie que cet ouvrage n'est qu'une sorte de programme, et qu'il faudra pour le remplir encore beaucoup de temps et de labeur. Tel qu'il est cependant, il offre le plus vif intérêt, et semble bien propre à mettre en relief la chronophotographie, à laquelle il est entièrement consacré. — Deux cent quatorze figures dans le texte et trois planches exécutées avec soin aident à comprendre les appareils décrits et les résultats obtenus.

H. Courbe.

Elementos de la teoria de los Determinantes, y sus aplicaciones a la resolucion de los sistemas de ecuaciones lineales y a la teoria de las formas, por Guillermo Fernandez de Prado. Madrid, libr. de Iranedra, 1891, in-8 de xii-239 p.

L'auteur offre cet ouvrage principalement aux jeunes gens qui se destinent à la carrière d'ingénieur ou d'architecte; il a voulu réunir sous une forme commode un certain nombre de notions qui, introduites assez récemment dans les programmes officiels, y ont pris une grande importance. Les déterminants aujourd'hui s'appliquent à tout et les éléments de la théorie des formes, les propriétés et les applications les plus simples des invariants, des covariants, des discriminants, ont pénétré dans l'enseignement classique. C'est souvent un changement de forme plutôt que de fond, mais la forme, en ces matières, a son importance.

Or l'enseignement écrit n'a pas marché aussi vite que l'enseignement oral. Beaucoup d'ouvrages anciens, très bons, du reste, sont encore en usage et ne peuvent initier l'élève à ces méthodes nouvelles. Il y a donc grand intérêt pour lui à trouver celles-ci rassemblées en un corps de

doctrine, au lieu d'aller les chercher dans des ouvrages étendus ou des mémoires qui ne sont pas faits pour lui.

M. Fernandez de Prado nous semble avoir atteint son but parfaitement; son exposé est très clair, très précis, très suffisamment complet, et pourra même rendre service à d'autres qu'à des élèves.

E. VICAIRE.

L'Astronomie et les astronomes, par AUGUST TISCHNER. Leipzig, Gustav Fock, in-12 de 44 p.

M. Tischner a découvert que le soleil n'est pas fixe dans l'espace, comme le croyait Copernic, mais qu'il se meut, emportant avec lui son cortège de planètes; que celles-ci, dès lors, ne peuvent pas décrire des orbes fermées comme sont les ellipses képlériennes, etc. Mais tout cela est aujourd'hui le b-a, ba de la science. Chacun sait que les théories de Copernic et de Kepler ne donnent que des mouvements relatifs et non absolus, ce qui ne leur ôte rien de leur valeur. Toutefois, si je comprends bien, M. Tischner reproche surtout aux astronomes de savoir cela, mais de dire le contraire dans les ouvrages de vulgarisation. Ce reproche me semble peu fondé. — Nous aurions mauvaise grâce de reprocher à un Allemand d'avoir écrit en français; mais il aurait bien dû faire reviser sa prose. Des tournures toutes germaniques, des expressions impropres, telles que « apparitions » pour « apparences, » « prédications » pour « prédictions, » la rendent peu intelligible. Heureusement que le lecteur n'y perd pas grand'chose.

E. DARAM.

Les Rapports de la musique et de la poésie considérées au point de vue de l'expression, par JULES COMBARIEU. Paris, Alcan, 1894, in-8 de XXXIV-423 p. — Prix : 7 fr. 50.

« La secrète et profonde aspiration de la poésie est de se résoudre finalement dans la musique. » On peut dire que M. Combarieu a développé tout au long de son travail cette pensée de Wagner, placée en épigraphe à l'un des chapitres. Les efforts, la science spéciale de l'auteur, nous ont vivement intéressé : il travaille à démontrer la nécessité de la collaboration du langage musical et du langage poétique : il voudrait réaliser l'union de l'abstrait, de l'imitation idéale (poésie) avec la sensation, l'imitation réelle (rythme musical). Ce travail est semé d'idées généreuses et fort élevées. Quant à la fin, qui consisterait à résoudre la pensée et le rythme du poète en des accords musicaux, l'orgueil d'un Wagner a pu l'ambitionner; mais je ne crois pas que cet accord soit possible ni désirable, et que M. Combarieu en ait prouvé la nécessité. Les mots sont-ils donc vides chez Pascal, chez Bossuet? Non, littérature et musique sont des puissances différentes qui peuvent collaborer, — et je le souhaite comme Wagner, comme M. Combarieu; mais

ni l'une ni l'autre n'est impuissante, quand elle se renferme dans son royaume.

Où je suis tout à fait d'accord avec M. Combarieu, c'est lorsqu'il dit aux hommes de science : Compter les vibrations est aussi inutile au musicien que la chimie des couleurs au peintre. L'acoustique ne donne ni le savoir grammatical ni le style, pas plus que les découvertes de Chevreul ne feront un Rubens, un Titien, un Delacroix.

Nous aurions souhaité qu'une plus grande place eût été faite dans ce livre à la musique religieuse. M. Combarieu a marqué l'importance du récitatif chez Mozart, chez Berlioz, chez Wagner ; il compte sur la mélodie, le récitatif, pour accomplir l'union de la musique et de la poésie ; mais quel chant mélodique, expressif, se modèle mieux que le plain-chant sur un texte plus magnifique, plus sublime que les poèmes de l'Église, le *Dies irae*, le *Lauda, Sion, Salvatorem ?* Pourquoi l'auteur ne nous a-t-il point parlé davantage de la musique religieuse depuis saint Grégoire le Grand jusqu'à Palestrina ? A.

Soixante-sept ans à l'Opéra en une page, du « Siège de Corinthe » à « la Walkyrie » (1826-1893), par Albert Soubies. Paris, Fischbacher, 1893, in-4 de viii-24 p. — Prix : 5 fr.

Soixante-neuf ans à l'Opéra-Comique en deux pages, de la première de « la Dame Blanche » à la millième de « Mignon » (1825-1894), par Albert Soubies. Paris, Fischbacher, 1894, in-4 de x-30 p. — Prix : 6 fr.

Les trois pages, ou plutôt les trois tableaux que vient de publier M. Albert Soubies, sont l'œuvre de patientes et minutieuses recherches dans les archives de nos deux grandes scènes lyriques. Par une ingénieuse disposition typographique, ils permettent d'embrasser d'un coup d'œil la succession de tous les ouvrages représentés, avec la date de leur première et le nombre de leurs représentations, année par année. Ce remarquable travail de statistique s'ouvre, pour l'Opéra, à date fixe, avec l'apparition de Rossini en 1826 dans *le Siège de Corinthe ;* pour l'Opéra-Comique, *la Dame blanche* — décembre 1825 — est précédée de nombreuses œuvres du dernier siècle, depuis 1731 ; c'est que — l'auteur nous l'explique dans les pages trop brèves à notre gré qui précèdent ses tableaux, — la révolution produite dans le goût français par Rossini a été radicale, l'ancien répertoire de l'Opéra a sombré tout entier, tandis que, pour l'Opéra-Comique, nombre d'œuvres anciennes se sont maintenues depuis Boïeldieu.

Les musiciens liront avec fruit les appréciations de M. Albert Soubies sur les divers génies qui ont illustré notre siècle, et dont il caractérise les œuvres principales souvent d'un seul mot, mais d'un mot parfaitement juste ; ils verront que « l'art ne reste jamais stationnaire, » et que ses di-

verses manifestations entraînent avec elles les modifications profondes du goût public. Aujourd'hui que la musique de l'avenir est devenue la musique du présent, nous pouvons être certains que le génie humain n'a pas dit son dernier mot, et se manifestera un jour ou l'autre par une nouvelle évolution. ANDRÉ DE B.

BELLES-LETTRES

Alt-celtischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER. Fünfte Lieferung : *....cinum-diasto-s..* Leipzig, Teubner, 1894, col. 1025-1280. — Prix : 10 fr.

La cinquième livraison du répertoire de l'ancien celtique de M. Holder a rapidement suivi la quatrième, et elle nous laisse au milieu de la lettre D, ce qui est une bonne étape dans la publication d'un dictionnaire. Les noms intéressants au point de vue de l'ethnographie et de la mythologie sont assez rares dans cette section ; par contre, nous y rencontrons un bon nombre de noms de lieux, formes anciennes de localités bien connues dans notre pays. Citons par exemple : *Clipiacus* et *Cluniacus,* qui ont donné Clichy et Cluny ; *Compendiacum* ou *Compendium* devenu, suivant les régions, Compiègne, Compains et Compogne ; *Condati,* qui signifie « le confluent, » et qui est resté si souvent comme Condé, Condat, etc. ; *Crispiacus*, Crépy ; *Crisciacus*, Crécy, etc. Chaque article est accompagné de la reproduction des textes ou inscriptions qui contiennent le nom en question : l'abondance et l'exactitude de ce dépouillement des livres et des manuscrits n'est pas un des moindres mérites de l'œuvre de M. Holder. H. GAIDOZ.

Le Folklore dans les deux mondes, par le comte DE CHARENCEY. Paris, Klincksieck, 1894, in-8 de 424 p. — Prix : 12 fr.

M. le comte de Charencey, dans ce savant et intéressant volume, a réuni à plusieurs parties inédites un certain nombre d'articles détachés publiés à diverses époques, et que les folkloristes seront charmés de pouvoir aisément consulter.

On sait à quelles opinions différentes a donné lieu l'apparition sur les points bien éloignés les uns des autres de croyances, de traditions identiques. M. de Charencey penche pour l'explication la plus naturelle de cette singulière ubiquité ; il croit non à une simultanéité de créations semblables, mais à leur diffusion par des causes souvent, il est vrai, peu faciles à indiquer. Ainsi il trouve et prouve que c'est avec les contes de l'Extrême-Orient que les contes de l'Amérique du Nord offrent le plus d'analogie (p. 3). Il faudrait donc admettre que les races fixées sur les rives opposées du Pacifique ont pu jadis entretenir des relations les unes avec les autres, et se sont fait certains emprunts.

Bien nombreuses sont les fictions dont M. de Charencey suit la marche et les transformations. Ne pouvant analyser chacun des morceaux qui forment son volume, nous voulons du moins les indiquer en nous réservant d'émettre des observations sur quelques-uns d'entre eux. Ces morceaux sont : I. Une Légende cosmogonique ; II. De l'Origine souterraine de l'espèce humaine; III. Le Serpent python chez les Saliban ; IV. La Sortie du soleil; V. Lucina sine concubitu; VI. Les Hommes-chiens; VII. L'Orphée américain ; VIII. Le Mythe de Psyché en Amérique; IX. L'Enfant rouge-gorge ; X. Les Nymphes volantes; XI. La Découverte du maïs; XII. Les noms des métaux chez différents peuples de la Nouvelle-Espagne. M. de Charencey eût pu trouver un singulier rapprochement à faire avec les naissances en dehors de la nature, mentionnées chapitre V, dans une tradition que Graf a rapportée page 26 du tome Ier des *Miti e leggende del medio evo.* Ce n'est pas seulement dans certaines parties de l'Allemagne et du Languedoc (p. 304), qu'un conte peut rappeler l'histoire de l'Enfant rouge-gorge. Le conte de l'*Ancelet*, que M. Bertran y Bros a donné dans son livre *Rondalistica estudi de literatura popular*, a de grandes ressemblances avec le récit germanique et la chanson que Gœthe a mise dans la bouche de Marguerite devenue folle. Voir à ce sujet, dans *la Tradition* (t. I, p. 114), une étude de M. Stanislas Prato, et dans l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* (t. VIII, p. 93), un article de Mme Angelo Nordo Cibella. Voir encore un conte de Menton, dans la *Revue des traditions populaires* (t. I, p. 209) et l'*Occiduzzu* des *Fiabe e leggende* de Pitrè. A propos de l'oiseau rouge-gorge, M. de Charencey dit que les populations primitives de l'Amérique, comme les Égyptiens et les Chaldéens, symbolisaient volontiers l'âme séparée du corps par un volatile. N'eût-il pas été intéressant de faire remarquer que cette transformation dans un vieux poème espagnol a été attribuée à l'âme représentée par un oiseau blanc, que les Bretons se figurent que les âmes montent au ciel sous cet aspect, et du bûcher de Jeanne d'Arc, n'a-t-on pas raconté que s'élança une colombe? M. de Charencey a retrouvé quelque chose du mythe de Psyché dans une légende algonkine, mais il n'a pas voulu suivre les innombrables évolutions de ce mythe au moyen âge ; il a tenu sans doute à ne pas trop sortir de son sujet déjà si vaste.

Un index très bien fait, très complet, plus de cinquante pages, rend aisées toutes les recherches à faire dans ce volume si rempli de précieux matériaux et de découvertes. Th. P.

Diderot. *L'Homme et l'écrivain*, par Louis Ducros. Paris, Perrin, 1894, in-12 de 344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'on ne croie pas que ce livre écrit par un universitaire soit un éloge académique de Diderot. M. Ducros connaît trop bien son personnage

pour l'aimer beaucoup. Et c'est plaisir de l'entendre condamner sévèrement la façon dont ce cynique égoïste comprit ses devoirs de père et d'époux, et sa platitude très lucrative à l'égard de Frédéric et de Catherine, comme aussi flétrir la vie ordurière qu'on menait au château de Grandval, chez le baron d'Holbach. Non, malgré une certaine indulgence de l'auteur pour celui qu'il considère comme « un grand enfant, » malgré sa façon de plaider les circonstances atténuantes pour plusieurs de ses ouvrages athées et immoraux, pour *la Religieuse* par exemple, sous le prétexte qu'elle put empêcher quelques parents de forcer la vocation de leurs enfants, Diderot ne sort pas grandi de cette étude, qui, dans le peu qu'elle apporte de nouveau, n'apporte rien à sa gloire.

Ce n'est pas à vrai dire un livre savant. C'est mieux pourtant qu'un simple ouvrage de vulgarisation. M. Ducros a fait des recherches personnelles dans les Mémoires et les correspondances du temps, même dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale et de quelques bibliothèques de province. Et il a conté à sa manière, sans prétention, d'un style aisé et agréable, la vie de Diderot, qu'il a entouré des silhouettes vivement esquissées de ses amis : Jean-Jacques, Grimm, Mme d'Épinay, Mme Geoffrin, Mme Necker, d'Holbach et Sophie Volland. Puis, réservant l'*Encyclopédie* pour un volume spécial, il a fait avec netteté la critique des principales œuvres de Diderot, de ses romans, de son théâtre et de ses théories dramatiques, de ses Salons, de ses ouvrages philosophiques. Critique personnelle aussi, généralement judicieuse et qui distribue à dose égale l'éloge et le blâme, mais qui, pour tout ce qui touche à la philosophie et à la religion, se tient sur une réserve presque absolue, — je dis presque, — ce qui a bien des chances de ne plaire à personne.

Diderot, en effet, fut essentiellement un combatif, un violent même, un fougueux, une tête pétrie, comme on l'a dit, de salpêtre et de vitriol : les anarchistes aujourd'hui le saluent comme leur initiateur. Est-il bien possible de le raconter froidement, en souriant, comme le fait M. Ducros?

Ne manque-t-il pas au moins à ce livre limpide et courant un chapitre plus ferme, plus grave, où serait étudiée l'influence de Diderot, qui a été, je crois, considérable, où serait marquée et jugée l'action morale et sociale de ses écrits?

GABRIEL AUDIAT.

Œuvres complètes de Shakspeare. Traduction de M. GUIZOT. Tomes I à IV. 9e éd., illustrée de 40 grav. sur acier. Paris, Garnier frères, s. d., 4 vol. in-8. — Prix : 6 fr. le vol.

Les traductions de Shakespeare ne manquent pas. Depuis que M. Guizot publia, en 1821, une édition revue de la traduction de Letourneur (13 vol. in-8), M. Benjamin Laroche en 1838, M. Francisque Michel en 1839, M. François-Victor Hugo, de 1859 à 1865, enfin M. Émile Montégut, de 1868 à 1873, en ont publié, et la plupart ont

été plusieurs fois réimprimées. Celle de M. Guizot, soigneusement revue par lui en 1860-62 et publiée sous la direction de son fils Guillaume, professeur de langues et de littérature étrangères au Collège de France, est restée justement estimée. La neuvième édition, dont la maison Garnier frères vient de commencer la publication, et qui est enrichie de nombreuses illustrations, ne peut manquer d'obtenir la faveur du public. Elle s'ouvre par l'excellente étude sur Shakespeare, due à la plume de l'illustre écrivain, et contient, dans les quatre volumes que nous avons sous les yeux : *Hamlet*, *la Tempête*, *Coriolan* (t. I) ; *Jules César*, *Cléopâtre*, *Macbeth*, *les Méprises*, *Beaucoup de bruit pour rien* (t. II) ; *Timon d'Athènes*, *le Jour des Rois*, *les Deux Gentilshommes de Vérone*, *Roméo et Juliette*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Tout est bien qui finit bien* (t. III) ; *Mesure pour mesure*, *Othello*, *Comme il vous plaira*, *le Conte d'hiver*, *Troïlus et Cressida* (t. IV). — Il est regrettable seulement que le tirage de cette réimpression laisse un peu à désirer.

EMM. D'A.

Œuvres complètes de F. Michelet. *Vico, ses Mémoires écrits par lui-même, précédés d'une introduction sur sa vie et ses ouvrages. — L'Oiseau ; la Mer.* Paris, Flammarion, s. d., 2 vol. in-8 de 646 et 579 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

La librairie Flammarion a entrepris une édition complète et « définitive » des œuvres de Michelet. Le célèbre écrivain méritait-il cet honneur? Le talent ne suffit pas pour que la réputation d'un homme soit solidement établie ; il faut encore que sa plume se respecte toujours, et que la passion ne dicte pas ses jugements. Or, Michelet, qui, au début de sa carrière, avait montré des qualités hors ligne, a compromis lui-même le succès qui avait accueilli ses premières productions : son œuvre, prise dans son ensemble, soulève bien des critiques et ne saurait être acceptée comme celle d'un maître. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'il conserve encore des admirateurs.... et des lecteurs.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux appartiennent à des genres bien différents. Le *Discours sur le système et la vie de Vico* est l'un des premiers écrits de Michelet et lui valut d'être nommé maître de conférences à l'École normale. L'auteur s'était épris de ce « grand et malheureux génie, » et avait entrepris de le venger de l'injustice de ses contemporains. Pour lui, « la *Science nouvelle* n'avait été si négligée pendant le dernier siècle que parce qu'elle s'adressait au nôtre. » De là la publication d'une traduction abrégée des *Principes de la philosophie de l'histoire*, à laquelle Michelet joignit ensuite la *Vie de Vico écrite par lui-même*, et un choix d'opuscules et de lettres ; enfin le mémoire sur *l'Antique sagesse de l'Italie retrouvée dans les origines de la langue latine*. Tels sont les éléments qui composent le volume sur Vico.

L'Oiseau et *la Mer* sont des œuvres bien postérieures et beaucoup

plus connues. On sait la part qu'eut Mme Michelet dans la composition de *l'Oiseau*. « Est-ce à dire, dit Michelet dans son *Avant-propos*, que nous n'ayons pas eu quelque autre collaborateur? Il serait injuste, ingrat de n'en pas parler. Les hirondelles familières qui logeaient sous notre toit se mêlaient à la causerie. Le rouge-gorge domestique qui voltige autour de moi y jetait des notes tendres, et parfois le rossignol la suspendit par son concert solennel. » On retrouve dans ces pages le poète qui, nous ne craignons pas de le dire, est souvent bien supérieur à l'historien. Michelet nous dit que, pendant qu'il écoutait le langage des oiseaux, il écrivait *93*. Que n'a-t-il laissé de côté les « héros » de la Révolution pour ne chanter que les merveilles de la nature! Que de pages délicates et charmantes sur ces créations du Divin Auteur! Que d'aperçus pleins de grandeur dans cette description de la mer, qui est en même temps une œuvre profondément étudiée, écrite d'après les meilleures sources! Mais combien Michelet eût été mieux inspiré s'il fût remonté à la source de cette « genèse » dont il parle si bien!

EMM. D'A.

HISTOIRE

Geographisches Jahrbuch. Begründet 1866 durch E. BELUN. XVI, herausgegeben von HERMANN WAGNER. Gotha, Justus Perthes, 1893, in-8 de VIII-499 p. — Prix : 15 fr.

Ce nouveau volume du précieux *Annuaire géographique* que publie, sous la savante direction de M. le professeur H. Wagner, la maison Perthes, est rédigé essentiellement sur le même plan que les précédents : il comprend une série de rapports, signés par les spécialistes les plus autorisés de l'Allemagne, sur les progrès des différentes branches de la géographie scientifique pendant la période 1891-1892. Le nombre toujours croissant des ouvrages et documents de toute nature rentrant dans le cadre de cette publication avait décidé les éditeurs, il y a quelques années, à faire alterner ces rapports, de manière que le cycle complet des connaissances géographiques fût couvert désormais par deux volumes successifs — géographie générale et géographie régionale — au lieu d'un seul; des circonstances imprévues ayant empêché le maintien de ce principe dans toute sa rigueur, nous trouvons dans le *Jahrbuch* de cette année, à côté de rapports sur la *Physique terrestre*, la *Géographie géologique*, l'*Océanographie* et la *Géographie botanique*, une partie fort étendue consacrée aux *Voyages et explorations*, et un mémoire, également très développé, sur les progrès de l'*Onomatologie géographique* (questions d'orthographe et d'étymologie). Il n'y a d'autres changements à signaler, dans le personnel de la rédaction, que l'entrée de MM. G. Vegener et D.-N. Anoutchine (de Moscou), et B. Weigand,

chargés respectivement de passer en revue les travaux relatifs à l'Asie et à l'Amérique du Nord.

Ajoutons que les dix rapports dont se compose le volume ont chacun leur « autorenregister, » et que les notes infrapaginales, donnant la bibliographie des sujets traités, sont, de même, numérotées d'une manière indépendante. Une nécrologie des géographes morts en 1891 et 1892 termine l'ouvrage. E. M.

Istoria del re Giannino di Francia. A cura di Latino Maccari. Sienne, Carlo Noca, 1893, in-8 de LX-199 p.

Un lainier de Sienne, Guccio Baglioni, profita du désordre qui régnait en France, après la perte de la bataille de Poitiers et durant la captivité du roi Jean, pour se prétendre le fils de Louis le Hutin et le véritable héritier de la couronne. Un roman dont les étranges péripéties auraient fait honneur à l'imagination d'Alexandre Dumas, put donner quelque apparence de vérité aux allégations de Guccio ; il fit de nombreuses dupes et put même lever une petite armée. Elle était sous les ordres d'un condottiere, Jean de Verney, et finit par être battue aux environs d'Avignon. Le roi Giannino, comme se faisait appeler le lainier de Sienne, mourut en prison, à Naples, après une longue et dure captivité. Voilà le résumé, aussi bref que possible, de la vie de Baglioni. Les nombreux incidents qui donnent à son histoire le caractère d'une intéressante fiction, et qu'il nous eût été impossible de raconter en quelques lignes, ont longtemps fait considérer comme fabuleux cet épisode peu connu. Mais l'existence de Baglioni est parfaitement prouvée et a été racontée avec d'amples détails dans un très curieux récit composé au XIVe siècle, resté inédit jusqu'à présent et que vient de publier M. Latino Maccari.

Cette autobiographie, comme on dit aujourd'hui, est précédée d'une excellente introduction, où sont relevés tous les témoignages anciens relatifs au roi Giannino, et énuméré tout ce qui a été dit sur ce sujet par des écrivains modernes, Chifflet, Gigli, Vaissette, le P. Daniel et plus récemment Monmerqué, qui a publié, avec de remarquables commentaires, la charte singulière dans laquelle le fameux tribun Nicolas de Rienzi reconnaissait les droits de Giannino.

Grâce à M. Latino Maccari, on a maintenant sous la main tous les documents concernant l'aventurier siennois, et nous espérons pouvoir un jour en profiter mieux qu'il ne nous a été possible, faute d'espace, de le faire aujourd'hui. Th. P.

Le Roman du Grand Roi, *Louis XIV et Marie Mancini*, par Lucien Perey, d'après des lettres et documents inédits. 3e éd. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-8 de VII-580 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ceci est une histoire vraie, racontée comme sait raconter M. Lucien

Perey, avec tout le charme d'un roman. Et, comme tout bon roman, l'histoire se termine par un double mariage, mais qui, au lieu d'unir, sépare à jamais les deux amoureux.

Vous êtes empereur, vous pleurez et je pars.

Ce vers que Racine a mis dans la bouche de Bérénice, ne pouvant nommer l'héroïne vraie, peint en quelques mots la situation. A Paris comme à Rome, l'intérêt de l'État fait taire la passion. Et ce qui est plus merveilleux et ce qui honore le plus Mazarin, l'intérêt de l'État fit taire chez lui l'intérêt particulier. Il ne tenait qu'à lui d'être l'oncle du Roi; il a préféré rester simplement son ministre et assurer la paix du royaume.

Ce n'était point cependant une beauté que Marie Mancini, et rien ne semblait devoir la mettre ainsi en vue : l'éclat de ses sœurs, de la jeune Hortense en particulier, l'éclipsait; sa mère la détestait et eût voulu la reléguer dans un couvent; son oncle lui-même ne l'aimait guère et lui préférait les autres Mancini, surtout la petite Marianne, espiègle étourdie et dégourdie, à laquelle il passait tout, jusqu'à de détestables vers, pour lesquels les flatteurs professaient une admiration que ne consacre assurément pas la postérité. Mais Marie avait de beaux yeux et beaucoup de charme; elle avait une volonté ferme, et Louis XIV fut séduit. Il ne tarda pas à afficher pour elle une passion qui éclata au grand jour, lors d'un voyage à Lyon pour une entrevue avec la princesse Marguerite de Savoie. Cette fois, le cardinal ne fut pas fâché; le projet d'alliance avec la Savoie n'était, en somme, qu'une fausse amorce pour faire avancer la cour de Madrid qui atermoyait sans cesse, et le mariage avec l'infante était celui que voulaient Mazarin et Anne d'Autriche. Mais la passion une fois déchaînée, qui lui mettrait un frein? Après avoir empêché l'alliance savoyarde, l'amour du Roi pour Marie n'empêcherait-il pas aussi l'alliance espagnole? Cet amour grandissait sans cesse, et les obstacles en l'irritant, le rendaient plus violent encore. Il faut lire dans le beau livre de M. Perey les détails piquants de la lutte du cardinal contre ces deux jeunes volontés qu'il n'était pas facile de faire plier. La surveillance incessante de Mme de Venel, les manœuvres de Colbert, les objurgations de la Reine mère ne pouvaient en venir à bout. En route même pour les Pyrénées, le Roi avait promis à son amie qu'il n'épouserait pas l'infante. Une très belle et énergique lettre de Mazarin réussit enfin à ouvrir les yeux du jeune et déjà glorieux souverain. Il comprit son devoir, accepta la main de Marie-Thérèse, et, quelques mois après la mort de son oncle, Marie Mancini devint, non sans résistance, la fiancée du prince Colonna.

Telle est l'histoire, tel est le « roman » dont les riches archives du marquis d'Havrincourt ont fourni les éléments, en grande partie inédits, et qui sont pour l'historien si souvent applaudi du duc de Niver-

nais et de la princesse de Ligne un nouveau, un incontestable succès. On nous en promet la suite; nous l'attendons avec impatience.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Ancien Clergé de France, par l'abbé SICARD. II. *Les Évêques pendant la Révolution.* Paris, Lecoffre, 1893, in-8 de 513 p. — Prix : 6 fr.

Les cent vingt-cinq premières pages de ce second volume forment la suite et le complément du premier : il s'agit encore des évêques *Avant la Révolution;* mais l'auteur résume et conclut. Il étudie les nominations, il fait le départ entre les « mauvais » évêques et les « bons; » il caractérise enfin ce brillant personnel qui, malgré les torts d'une dizaine d'individus, présentait un ensemble respectable et qui se montra tout de suite à la hauteur de ses nouveaux devoirs. On lira avec intérêt cette enquête libre et minutieuse; on en sort plus instruit et mieux édifié.

Le livre premier de la deuxième partie a pour titre : *La Ruine de l'Église et de la monarchie.* C'est plus sonore qu'exact. Il est vrai : dans cette période, le clergé perd ses biens : est-ce là la ruine? Évidemment, M. l'abbé Sicard ne l'entend pas ainsi. C'est seulement dans le livre suivant qu'il est question de la constitution civile et de l'expulsion ou du départ forcé des évêques; cette situation déplorable, est-ce encore la ruine? Pour la monarchie, il en est de même; menacée et ruinée dans ses privilèges par la constitution de 1791, elle n'est pas pour cela tombée, ou bien, si nous retenons ce mot de ruine pour la période de 1789 à 1791, quel est celui que nous réserverons pour la période ultérieure? En revanche, l'auteur montre très bien, et même avec complaisance, combien l'ancien épiscopat, malgré toutes ses attaches à l'ancien régime, réussissait à s'en détacher; comme il se montrait accessible, conciliant, généreux, perméable, même théologiquement parlant, à des idées auxquelles, par son origine et ses traditions les plus chères, il paraissait réfractaire : la constitution civile détruisit l'effet de ces bonnes dispositions.

Ce n'était plus seulement à la fortune ou même aux préférences politiques et sociales de l'épiscopat que s'attaquait la constitution civile; c'était à sa conscience, c'était à la discipline et à la hiérarchie sur lesquelles seule l'Église a des droits. Comment ne pas résister? On a accusé les évêques d'avoir combattu la Révolution à cause des blessures profondes qu'en recevaient leurs intérêts matériels : l'ordre même des événements démontre le contraire. L'Église ne faisait pas de politique; c'était l'État qui faisait de la religion et qui empiétait sur le spirituel. Les constituants affectaient de s'en abstenir : pure hypocrisie! Ils portaient atteinte à la foi et ils le voulaient ainsi. C'est un spectacle curieux que tous ces prélats, réputés si gallicans, qui se tournent immédiatement vers le Pape, qui se réclament de lui, qui affirment sa haute juridiction, qui lui offrent même leur démission, que tant d'autres d'entre eux refu-

seront plus tard. Le Pape laisse ce mouvement se former, prendre de la consistance, et il est vrai de dire que l'épiscopat français eut l'initiative de condamner la constitution civile, et qu'il le fit avant le Pape lui-même.

Les évêques refusèrent le serment ; à l'exception des quatre que l'on connaît, gens prédestinés à toutes les erreurs, tous sont unanimes. Mais ce n'est rien : les évêques légitimes se trouvent en face des constitutionnels; ils avaient contre eux les autorités et la populace : de gré ou de force, il faut que les pasteurs quittent leur troupeau. Grâce à des recherches très nombreuses et qui n'allaient pas sans difficultés, M. l'abbé Sicard a pu établir solidement qu'à l'exception de quelques-uns et qui avaient bien leurs excuses, la généralité des évêques, loin de déserter, se maintint avec fermeté sur ses sièges ; qu'ils ne cédèrent qu'à la force ; qu'ils furent littéralement expulsés. Certains auteurs, sans grand crédit, il est vrai, avaient prétendu que les évêques n'avaient couru aucun danger et qu'ils avaient voulu poser pour le martyre. Mais les récits les plus authentiques démontrent le contraire, et c'est un grand mérite à M. l'abbé Sicard d'avoir pu les réunir en faisceau et en composer une démonstration irréfutable.

Ce second volume nous semble supérieur au précédent. En ce qui touchait les évêques de l'ancien régime, nous avions regretté trop de penchant aux anecdotes, certaine indétermination dans les limites de la période embrassée, un terrain trop vaste où les contradictions n'étaient pas moins inévitables que les omissions. Dans ce nouveau volume, le champ est plus borné; les observations de l'auteur portent sur un personnel qui a vécu dans le même temps et sous les mêmes épreuves; elles sont et plus sûres et plus faciles à contrôler. D'autre part, l'aspect du volume, le texte, le papier, sont meilleurs. Nous saluons volontiers ces progrès divers que confirmeront les volumes suivants.

VICTOR PIERRE.

Histoire de mon temps. *Mémoires* du chancelier PASQUIER, publiés par le duc d'AUDIFFRET-PASQUIER, de l'Académie française. 2e partie : *Restauration ; I. 1815-1820.* T. IV. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 550 p. — Prix : 8 fr.

Les Mémoires du chancelier Pasquier continuent leur publication et l'intérêt ne fait que croître. Le quatrième volume, qui vient de paraître, renferme cinq années, de 1815 à 1820 : ce sont les débuts de la Restauration, les deux ministères du duc de Richelieu, celui de M. Decaze, une des périodes où le futur chancelier a joué un rôle prépondérant puisqu'il y a été président de la Chambre des députés et presque constamment ministre, de la justice d'abord, puis des affaires étrangères. Il était donc admirablement placé pour bien voir les événements et bien connaître la pensée intime du gouvernement. Et que de graves événements passés

dans ce temps! A l'intérieur, la monarchie des Bourbons est encore bien souvent menacée; entre les prétentions des ultras et les attaques perfides des libéraux, le ministère a une position singulièrement difficile. Les conspirations sont incessantes : bonapartistes et républicains se donnent la main pour ébranler le trône légitime : les *Patriotes de 1816*, les *Francs régénérés*, le complot de Didier à Grenoble, l'échauffourée de Lyon, le tout couronné par l'abominable assassinat du duc de Berry. Tout ami de la liberté qu'il est, le ministère, pour lutter contre la propagande révolutionnaire, est obligé d'avoir recours à des lois d'exception.

Il est bien difficile, en lisant ce récit dans les Mémoires de M. Pasquier, de ne pas faire une comparaison avec l'époque contemporaine. Alors comme aujourd'hui, c'est la licence de la presse et la violence des discussions parlementaires qui préparent les violences de la rue et les attentats sanglants. Une autre similitude ressort encore : en 1820 comme en 1894 un rapprochement significatif se fait entre la Russie et la France. L'auteur de ce rapprochement, c'est le premier ministre, le duc de Richelieu, assurément l'une des plus grandes et plus belles figures de la Restauration. L'auteur, qui a été un de ses plus fidèles collaborateurs, éprouve pour lui une sympathie qui passe facilement dans l'âme du lecteur; car il est peu de gloires plus pures et plus désintéressées que la sienne. Il fut vraiment en 1818 le libérateur du territoire. En revanche le chancelier ne dissimule pas les fautes et le caractère personnel des doctrinaux comme Royer-Collard et Camille Jordan, dont il aime les idées, mais dont il blâme justement la conduite.

La naissance du duc de Bordeaux, saluée avec enthousiasme non seulement par la France, mais par les puissances étrangères, contribuait, avec l'alliance russe, à replacer la France au rang qui lui était dû dans le concert européen. Le congrès d'Aix-la-Chapelle avait commencé à lui rendre son prestige, le congrès qu'allait nécessiter la situation troublée de l'Europe, — car s'il y avait des complots à Paris, il y avait révolution à Madrid et à Naples — allait achever de le consolider.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Alsace-Lorraine et la paix. *La Dépêche d'Ems et la paix*, par J. HEIMWEH. Paris, Colin, 1894, in-16 de 117 p. — Prix : 1 fr.

L'Alsace-Lorraine devant l'Europe, par PATIENS. Paris, Ollendorf, 1894, in-12 de XI-584 p. avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de M. Heimweh correspond à une situation nouvelle : les perspectives de guerre paraissent éloignées depuis Cronstadt et Toulon « par un pur équilibre de forces : il n'y a plus à se gêner pour examiner publiquement les questions qui divisent l'Europe.... La plus grave de ces questions est celle de l'Alsace-Lorraine » (p. II).

Le projet de paix perpétuelle de Kant porte à l'article 2 : « Un État

n'est pas un patrimoine comme le sol où il se trouve : c'est un tronc uni à ses propres racines.... L'incorporer à un autre État, comme une simple greffe, c'est le réduire, de personne morale qu'il était, à une simple chose » (p. 9). Les sociétés de la paix demeureront impuissantes, tant qu'elles n'adopteront pas le système d'arbitrage sur les questions où la guerre peut éclater (p. 17). En Allemagne, le militarisme a développé le socialisme. La saisie arbitraire de l'Alsace-Lorraine est une violence à un principe qui tend à prévaloir, celui de la « souveraineté populaire. » Plus bas, M. Heimweh parle de la « multitude : » par ces appellations malsonnantes, on compromet la cause auprès des gens qui ne sont ni républicains par conviction ni démocrates. Comme le *Polybiblion* le conseillait déjà à l'auteur (septembre 1892), ne faisons pas d'une question nationale le domaine exclusif d'un parti. Il faut dire : « le vœu des populations, » suivant l'expression insérée dans les traités européens, qui ont déjà adopté ce principe.

Les mauvais traitements infligés aux soldats de l'armée allemande contribuent à entretenir l'horreur des Alsaciens-Lorrains pour l'annexion (p. 38). Comme dans ses précédents volumes, M. Heimweh recommande aux annexés de ne pas émigrer, et il a raison (p. 42). Quelques lignes de la page 59 indiquent que l'obstination de l'Allemagne n'est pas seulement le fait du parti aristocratique et militaire. Les nationaux-libéraux sont, en effet, toujours les premiers sur la brèche en faveur de l'annexion et contre la France. Trois solutions pacifiques sont présentées (p. 58) : 1° la constitution de l'Alsace-Lorraine en un État indépendant et libre ; 2° l'annexion à la Suisse ou au Luxembourg ; 3° le retour à la France de l'Alsace-Lorraine militairement neutralisée : l'Allemagne pourrait réclamer dans ce cas une indemnité soit pécuniaire, soit coloniale (p. 75). Les prédilections de M. Heimweh sont pour cette troisième solution.

— Je reprocherai à M. Patiens que son livre soit d'un modernisme agressif et qui ne porte pas juste. Dans un rapport adressé au *Congrès bibliographique* de 1888, je crois avoir démontré historiquement que la persécution contre la nationalité est, au contraire, un fait entièrement moderne (p. 81). Je ne vois guère plus que le moyen âge ait sa place dans ce concert d'animadversion. Les peuples, qui n'ont pas rompu brusquement et systématiquement avec leur passé, qui en ont conservé ce qui était bon, ne se portent pas plus mal que ceux qui ont donné tête baissée dans le système de la table rase, c'est-à-dire dans la Révolution. Je me demande aussi s'il était nécessaire et même convenable d'invoquer l'autorité de celui que Patiens appelle : « Notre grand Renan, » lequel n'a rien à voir en cette affaire et dont le culte répugne à tant de bons Français. Il n'est pas à propos d'évoquer des noms, là où tous les Français — chose rare — sont du même sentiment.

Sous le bénéfice de ces réserves, je m'empresse de constater que

Patiens connaît très bien les pays et les sujets dont il parle, que son livre est des plus instructifs, qu'il est de nature à redresser bien des idées fausses. Voici l'indication des principaux objets qui y sont exposés avec les développements nécessaires. La guerre de 1870 a été préméditée. et l'on voulait qu'elle fût d'apparence défensive : la falsification du télégramme d'Ems y a pourvu (p. 88 à 97). La science allemande est bien caractérisée. La langue, les intérêts, la religion, les prétendues limites naturelles ne sont pas la norme internationale (p. 168). Les peuples appartiennent à leur volonté, non à leur passé (p. 128-130). Les contradictions et réticences de Bluntschli sont dévoilées (p. 186), ainsi que les fantasmagories de la géographie italienne (p. 259). La consultation des populations en Savoie et à Nice a été sincère (p. 268). Les conquêtes sont dangereuses et préjudiciables au vainqueur (p. 305). Le rapprochement continuel avec la cause des Danois du Sleswig est opportun et adroit. Il n'y a rien à attendre des socialistes allemands.

Avec beaucoup de raison, M. Patiens fait ressortir que, pour les sentiments français des Alsaciens, il eût été dangereux que l'Allemagne adoptât le régime inauguré par Louis XIV avant l'éclosion des « grands principes, » au lieu de les soumettre au régime essentiellement moderne sous lequel gémissent les Polonais en Prusse et en Russie, les Roumains, les Croates, les Slovaques, les Serbes dans le domaine de saint Étienne, et cela généralement depuis l'année 1830, qui ne marque donc pas une ère d'affranchissement pour les populations annexées *ab antiquo* ou nouvellement conquises. Ces peuples et les Alsaciens ne s'aperçoivent pas qu'il existerait en leur siècle « une patiente ascension vers la justice éternelle » (p. 470).

M. Patiens termine en indiquant les diverses solutions proposées. S'il est convoqué un congrès, il trouve bon que le Pape y soit représenté, et il le signale comme le meilleur arbitre. En vue des diverses solutions, l'auteur exige que la neutralisation des territoires contigus soit réciproque : il a parfaitement raison d'insister sur ce point et de le mettre en relief.

A. D'AVRIL.

La Politique indo-chinoise (1892-93), par MAT GIOI (ALBERT DE POUVOURVILLE). Paris, Grasilier, 1894, in-16 de XVI-322 p.—Prix : 3 fr. 50.

J'ai déjà rendu compte dans le *Polybiblion* de plusieurs ouvrages de M. de Pouvourville sur le Tonkin et lui reconnais volontiers deux qualités : la sincérité et l'ardeur des convictions. Plusieurs de ses assertions antérieures sur le régime civil tel qu'il existait en Indo-Chine ont appelé de ma part des réserves et des contradictions ; je ne prétends pas avoir modifié ses sentiments, mais il a certainement dans ce nouveau volume d'études coloniales mis une sourdine à ses chants de glorification, et il écrit dans sa préface (p. XIII) : « L'histoire de ces dernières

années est pleine d'un ironique enseignement; est-on bien sûr que nos gouverneurs de colonies n'aient pas songé, plutôt qu'au bien qu'ils pouvaient faire pendant leur gouvernement, au bien que leur gouvernement pouvait leur faire ? »

L'ouvrage est plein de renseignements sur les premiers rôles de la scène tonkinoise : MM. de Lanessan, Brière, Chavassieux, amiral Fournier, général Reste, Prigent. Les portraits de ces personnages sont esquissés avec humour, et plusieurs d'entre eux paraissent d'une ressemblance frappante. Je crois cependant que Mat Gioi a été bien sévère et injuste pour le général en chef, et que son esquisse est singulièrement poussée à la caricature. Je sais par ses précédents livres que l'infanterie de marine n'est pas très appréciée de l'auteur de *la Politique indo-chinoise*, mais je suis convaincu que s'il connaissait mieux les chefs et les traditions de cette arme, il l'estimerait davantage.

Un chapitre sur la valeur actuelle et sur la condition des colons — qui comporterait des réserves — et une étude politique et diplomatique des régions du Haut-Mékong et du Laos, complètent sur divers points les données du beau livre du prince Henri d'Orléans, *Autour du Tonkin*, et assurent à l'ouvrage de M. Albert de Pouvourville une place dans la bibliothèque de tous ceux qui connaissent et aiment notre jeune colonie d'Extrême-Orient. ROGER LAMBELIN.

Japan, by DAVID MURRAY. London, T. Fisher Unwin, 1894, in-12 de 431 p., orné de grav. et d'une carte. — Prix : 7 fr. 25.

Le volume de M. David Murray fait partie d'une importante collection d'ouvrages historiques publiés à Londres sous le titre : *The Story of the nations*. C'est l'histoire de l'empire du Soleil Levant depuis les temps légendaires et historiques jusqu'à nos jours. M. Murray parvient, non sans peine, à s'y reconnaître dans l'écheveau très embrouillé des événements qui se sont déroulés sur ces îles lointaines à ces époques troublées où le Japon était soumis au régime féodal sous la double domination du *mikado* ou empereur, et du *shogoun* ou maire du palais. Mais il s'applique surtout à mettre en lumière les rares relations de l'empire avec les nations occidentales, et spécialement l'introduction du christianisme par saint François-Xavier. Il rend pleine justice aux éminentes vertus et au grand caractère de cet illustre apôtre ; il déplore sincèrement que son œuvre n'ait eu qu'une bien courte durée, et, comme la plupart des historiens, il attribue les sanglantes persécutions qui l'ont suivie à deux causes : la rivalité entre les jésuites portugais et les franciscains espagnols, et l'immixtion des missionnaires dans les affaires politiques. Il fait observer qu'en cela les Pères jésuites ne se conformaient pas aux préceptes de saint Ignace, qui recommandait à ses religieux de se tenir en dehors des questions de cette nature et de rester scrupuleusement sou-

mis aux autorités temporelles. Il n'ajoute pas que les intrigues intéressées des Anglais et surtout des Hollandais ont beaucoup contribué à provoquer l'expulsion des catholiques portugais et espagnols. L'auteur, qui est Américain, applaudit sans réserves aux essais de parlementarisme tentés actuellement au Japon et en attend les plus heureux fruits. Nous souhaitons de tout cœur que ses optimistes prévisions se réalisent pleinement.

COMTE DE BIZEMONT.

A Lucta social, pelo visconde DE OUGUELLA. Lisbonne, Ferin, 1894, in-8 de 446 p.

J'ai eu déjà l'occasion de parler ici même de M. le vicomte d'Ouguella. La dernière fois, c'était à propos d'un travail considérable sur Gil Vicente, ce grand comique portugais, que nous connaissons assez peu en France, et dont l'œuvre a cependant une extrême importance pour quiconque se soucie de rechercher, avec exactitude, les origines du théâtre moderne en Europe. M. d'Ouguella est revenu aujourd'hui à ses études préférées, qui sont d'un tout autre ordre, puisqu'elles ont trait aux questions sociales et politiques. Le présent livre a pour but, comme l'auteur nous en avertit en quelques lignes, d'esquisser l'histoire des différentes classes et de leurs transformations, d'où sortit l'indépendance nationale; en d'autres termes, M. d'Ouguella a voulu expliquer comment le Portugal moderne a pu naître, et comment de la société d'autrefois se sont dégagés les éléments de la civilisation moderne en ce pays. De plus, après avoir interprété le passé, il a regardé par delà le présent dans les difficiles problèmes de l'avenir, et il se flatte d'être arrivé à en pressentir la solution. Cette dernière partie ne saurait être appréciée ici en quelques mots : il suffira d'indiquer que, d'après M. d'Ouguella, il n'y aura de salut pour les États européens que dans une pacifique confédération, qui ne ruinerait cependant ni l'indépendance ni les traditions de chacun.

Je retiendrai seulement l'intéressant historique de la société portugaise. On n'oserait affirmer que le tableau est définitif. Qu'y a-t-il de complet et de définitif en cette sorte d'ouvrages, dont la matière ne peut jamais être qu'imparfaitement possédée par les écrivains les mieux renseignés et les plus clairvoyants? Mais à coup sûr, un semblable travail est méritoire ; il a été conduit avec beaucoup de persévérance et de soin consciencieux. De cet amas de documents, chartes royales, règlements administratifs, requêtes d'assemblées populaires, M. d'Ouguella a su tirer des conclusions fort intéressantes. D'ailleurs, quand bien même son œuvre personnelle aurait été d'une qualité inférieure, il aurait eu encore le très sérieux mérite d'avoir recueilli des matériaux qui, après lui avoir servi à lui-même, pourront être utilement repris par ses successeurs en vue de leurs recherches futures. Dès à présent, ces vieux textes,

heureusement réunis, donneront aux compatriotes de l'auteur la connaissance directe et familière de leur propre histoire, qu'ils évoquent devant eux.

MAXIME FORMONT.

Au pied de l'échafaud. *Souvenirs de la Grande-Roquette*, par l'abbé FAURE, aumônier du dépôt des condamnés. Paris, Maurice Dreyfous et Dalsace, in-12 de 369 p., avec portraits et autographes. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre émouvant, qui contient des scènes inconnues, des révélations poignantes dans un milieu saturé de vices et de crimes. M. l'abbé Faure, mort subitement, n'a pas eu le temps de rédiger les notes que chaque jour, dans l'exercice de ses fonctions d'aumônier, il confiait à son carnet; un de ses confidents nous dit, sous le voile de l'anonyme, qu'il a recueilli les notes et vu la correspondance du sympathique et regretté défunt.

Après une notice sur M. Faure, due à M. Crousle, professeur à la Sorbonne, viennent les *Souvenirs*. C'est vers la fin de 1884 que S. E. le cardinal-archevêque de Paris désigna l'intelligent et zélé prêtre comme aumônier de la Grande-Roquette renfermant des hôtes temporaires et des condamnés à mort. Grâce à son zèle prudent et éclairé, à son respect de la liberté des consciences, à sa bienveillance et à sa générosité, il gagna rapidement la confiance de ces pervertis, qui n'avaient sur les lèvres que la haine et le blasphème; il fit pénétrer dans ces âmes flétries la notion du bien; il en ramena beaucoup à la pratique religieuse, et il utilisa pour l'embellissement des cérémonies du culte les talents d'artistes de plusieurs détenus. Sur vingt condamnés au dernier supplice, dans l'espace de plus de six ans, seize moururent avec foi et courage; quatre seulement, cyniques ou fanfarons d'impiété, résistèrent à toutes les instances.

« On ne se figure pas, dit M. l'abbé Faure à propos des terribles moments qui s'écoulaient entre la condamnation à mort et le résultat du recours en grâce, les affreuses tortures morales du criminel suspendu nuit et jour entre l'espérance et la crainte. » Le saint aumônier préparait avec une admirable persévérance ces malheureux au lugubre dénouement, quand l'arrêt définitif était prononcé. Eh bien ! malgré ses immolations quotidiennes, ses modestes appointements furent diminués, et bientôt après il subit, à l'occasion d'une légère et problématique violation du règlement, une destitution brutale que ses longs services ne purent lui épargner.

Deux rapports furent adressés en 1884, l'un au ministre de l'intérieur, l'autre au directeur de l'administration pénitentiaire. L'un et l'autre confondent certains utopistes. Dans le premier, M. Faure signale l'indicible tourment du condamné, même le plus chrétiennement préparé, pendant les apprêts du supplice, et il ajoute : « Quelle que soit la peine

que l'on substitue à la peine capitale, elle sera impuissante à inspirer une aussi légitime terreur. » Le second rapport signale la « précocité monstrueuse » des criminels, et il l'attribue avant tout à l'absence de « principes religieux et moraux, » quel que soit d'ailleurs le degré de l'instruction. Voilà un sérieux avertissement pour les familles.

GEORGES GANDY.

BULLETIN

Harmonias del Corazon de la Virgen Maria, por el P. MARIANO AGUILAR, con un prologo del doctor Toribio del Campillo. Madrid, Quiles, 1894, in-12 de XVI-488 p. — Prix : 4 fr.

Voici un livre de piété et d'instruction religieuse, dont le sujet, nouveau à plus d'un égard, a été traité d'une manière presque entièrement nouvelle. L'auteur, en effet, à la fois philosophe et théologien, nourri de l'étude des Pères et des meilleurs écrivains ascétiques, a eu l'heureuse idée de s'appliquer à montrer comment le cœur béni de la Vierge Marie offre des harmonies de tout genre, même au point de vue esthétique. Il fait mieux : il prouve la vraisemblance, sinon toujours la certitude de ses assertions. Son argumentation est solide, son style à la fois brillant et plein d'onction. Bref, l'ouvrage a tant de mérite au point de vue du fond comme sous le rapport de la forme et de l'érudition, que malgré son caractère nettement tranché de livre spirituel et mystique, un professeur distingué de l'École de diplomatique (des Chartes) de Madrid n'a pas hésité à se porter comme son garant devant le public savant. F. PLAINE.

Elements of ecclesiastical law, adapted especially to the discipline of the Church in the United States, by the Rev. S.-B. SMITH, D. D. Vol. I. *Ecclesiastical persons.* New-York, Benziger, 1893, in-8 de XXX-589 p.

Le manuel de droit canonique le plus répandu et le mieux apprécié à juste titre aux États-Unis est celui du docteur S.-B. Smith, *Elements of ecclesiastical law*, aujourd'hui parvenu à sa neuvième édition. Le premier volume, *Ecclesiastical persons*, qui vient de paraître, a subi un remaniement considérable, amené par l'établissement récent d'un délégué apostolique à Washington. M. Smith a exposé avec une grande compétence l'origine et l'histoire des délégations et les détails de leur fonctionnement. Ces informations pratiques et d'autres semblables, dont les Américains se montrent fort curieux, intéresseraient assurément aussi les membres de notre clergé et leur feraient mieux comprendre les rouages du gouvernement ecclésiastique. Des travaux du genre de celui-ci développent le goût et l'estime du droit canonique en le mettant à la portée de ceux qui ont le moins de temps à lui consacrer, et produisent incomparablement plus de fruit que les fastidieux manuels auxquels nous sommes habitués. G. P.

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER (37e année, 1893). Paris, Hachette, 1894, in-18 de 640 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce nouveau volume de cette encyclopédie contemporaine de la science et de l'industrie, le lecteur trouvera l'intérêt et la variété de ses devanciers. A signaler surtout ce qui a trait à la photographie des couleurs et aux ré-

cents succès de MM. Lumière dans la voie ouverte par M. Lippmann; puis les ingénieux procédés de photographie sous-marine; la description des énormes cuirassés le *Charles-Martel* et le *Jauréguiberry*, qui surpassent tous leurs prédécesseurs; l'inauguration du canal de Corinthe; le pont *équilibré* du Forth; Paris port de mer, et la question d'hygiène dans notre capitale, etc.; sans oublier l'inévitable chapitre sur les *pneumatiques* des bicyclettes et la description enthousiaste de la *World's Fair*, à Chicago. DELAIRE.

Mélanges de traditionnisme de la Belgique, par ALFRED HARON. Paris, bureau de la *Tradition;* Lechevalier, 1893, in-32 de 150 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons dit, il y a quelque temps, que le folklore belge a fourni à M. Haron le sujet d'un petit volume publié dans la collection internationale de la revue *la Tradition*. Dans cette collection, ont récemment paru de nouvelles recherches du même auteur. On y trouvera de fort curieux renseignements sur l'astronomie, la météorologie, l'anatomie, la botanique, la faune populaires ; sur quantité de croyances et de superstitions dont quelques-unes existent loin de la Belgique. En Lorraine, par exemple, on croit aussi qu'un œuf pondu le vendredi saint et jeté au milieu des flammes éteint un incendie, et je me rappelle avoir lu dans un livre de M. Pitrè que cette conviction a cours aussi en Sicile. Plusieurs des usages mentionnés par M. Haron remontent évidemment au paganisme ; d'autres fois, des légendes proviennent du moyen âge. Comparetti a écrit un magnifique livre où il étudie la transformation de Virgile en magicien. Le livre de M. Haron aurait pu fournir une curieuse note au *Virgilio nel medio evo*. A Audenarde, on voyait une maison datant du XVIe siècle où un bas-relief représentait la singulière vengeance que Virgile tira d'une Romaine qui s'était jouée de lui. Une courte préface de M. Carnoy nous apprend que M. Haron travaille à un ouvrage sur la littérature orale de son pays. Voilà une bonne nouvelle : nous souhaitons la prompte réalisation de cette promesse. TH. P.

Grammaire savoyarde, par VICTOR DURET, publiée par EDUARD KOSCHWITZ, avec une biographie de l'auteur, par Eugène Ritter. Berlin, W. Gronau, 1893, in-8 de XVI-92 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce travail me semble parfaitement caractérisé dans l'introduction de M. Koschwitz : V. Duret était un « autodidacte, » et sa grammaire était destinée aux « amateurs-linguistes » de son pays; ce n'est pas à dire qu'il soit dépourvu de valeur ; s'il ne se conforme pas aux méthodes souvent tyranniques de la science moderne, on trouve une grande richesse de faits sincèrement observés par l'auteur, qui avait habité son pays natal pendant la plus grande partie de sa vie, l'aimait passionnément, et avait parlé le patois depuis sa naissance ; d'ailleurs, la revision de M. Koschwitz lui donne une grande autorité. L'étude de la conjugaison semble avoir particulièrement préoccupé l'auteur ; il est regrettable qu'il n'ait pas joint un vocabulaire à sa grammaire. J. C. P.

L'Argot de l'X, illustré par les X, par ALBERT-LÉVY et G. PINET; préface d'Armand Silvestre. Paris, Émile Testard, in-8 de XIII-326 p. — Prix : 6 fr.

L'École polytechnique vient de fêter avec éclat le centième anniversaire de sa fondation; son histoire est à l'ordre du jour. A côté d'épais volumes qu'on lira peu, l'ouvrage de MM. Albert Lévy et Pinet est appelé à recueillir un succès universel de curiosité. Les auteurs ont essayé de faire revivre

les deux années d'intimité passées dans l'école, les scènes curieuses de la vie journalière, le langage abrégé cher aux « pipos, » les jeux, les fêtes, les cérémonies avec leurs accompagnements de poésies et de chansons : c'est la note gaie de l'existence laborieuse du futur ingénieur. Après une préface émue d'Armand Silvestre, les auteurs nous font assister au défilé le plus agréable et le plus pittoresque qui se puisse voir. Une foule de dessins, de charges, de fac-similés, sont habilement semés dans le texte, et l'esquisse au trait des savants qui ont professé à l'école ou qui en sont sortis est à signaler. Ajoutons que c'est dans ce volume que les fureteurs spéciaux retrouveront l'origine de certains mots qui ont franchi les murs de l'école et même les mers.

ROCHEBRUNE.

The last Day of Carnival, by J. KOSTROMITIN. London, T. Fisher Unwin, 1893, in-12 de 190 p. — Prix : 1 fr. 80.

J. Kostromitin jouit d'une véritable notoriété littéraire sur les rives de la Néva, et l'éditeur T. Fisher Unwin a été bien inspiré en publiant en une langue plus répandue que la langue russe une de ses œuvres les plus typiques. *Le Dernier Jour du carnaval* procède à la fois du roman et de la satire politique ; c'est un aperçu, poussé au noir, de l'état social et de la vie mondaine des sujets du Czar. Dans une vraie descente de la Courtille, défilent des officiers ivrognes et débauchés, des pauvres diables en rupture de Sibérie, des avocats sans scrupules, des médecins aussi pédants qu'ignares, ayant pour commune idée philosophique le dicton anglais :

Life's measure is but short
So take it out in sport

Une terrible panique provoquée dans un bal masqué par le cri de : « Au feu ! » sert d'épilogue à ce récit, qui rappelle par instants les pages les plus remarquables de Gogol et de Tolstoï. J'ignore si c'est à l'écrivain russe ou à son traducteur qu'il faut attribuer certaines inexactitudes de détail et notamment la transformation de l'auteur de *Rocambole* en un M. Ponson de Terraille.

R. L.

Le Chat, par ALEXANDRE LANDRIN. Paris, Georges Carré, 1894, in-18 de 295 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le chat a été célébré en prose et en vers ; ce qui n'empêche pas qu'il ait eu autrefois et qu'il compte encore aujourd'hui des amis convaincus et des ennemis irréconciliables. Dieu dans l'ancienne Égypte, on peut bien dire qu'il est passé à l'état d'idole en notre Paris. Surtout au siècle dernier (en 1728, pour préciser), Moncrif lui a consacré un livre curieux, devenu rare, tout débordant d'érudition et de sympathie. Ce charmant animal, quoi qu'en aient dit Buffon et d'autres détracteurs plus ou moins illustres, n'est pas aussi ingrat qu'on le prétend : le tout est de savoir le prendre.

Voici M. Alexandre Landrin qui, à son tour, publie une intéressante étude sur le chat, qu'il examine à des points de vue multiples. Il résume d'abord son histoire à travers tous les siècles et chez tous les peuples ; puis il esquisse avec un charme réel ses habitudes et ses mœurs. Il nous parle ensuite en naturaliste de cet ami et de cet ennemi intime, pour lequel il compose un chapitre très neuf qu'il intitule : *Jurisprudence.* Les dernières pages du volume sont relatives aux *Mammifères auxiliaires du chat*, c'est-à-dire le putois, le furet, la belette, l'hermine, la mangouste et le hérisson.

M. Landrin rapporte, sur « Sa Majesté fourrée, » des faits qui, pour plusieurs, paraîtront invraisemblables. A ce propos, et pour appuyer notre

auteur, je crois devoir rappeler que la *Nature* a raconté dernièrement (n° du 2 juin 1894), sous le titre suggestif de : *Une Chatte et ses poussins*, une aventure extraordinaire à coup sûr, mais que, pour mon compte, j'accepte comme parfaitement admissible. J'ai, du reste, été témoin, non sans stupéfaction, de l'adoption d'un rat par une petite chatte blanche que je possédais. Tout le monde, je le concède, n'a pas vu de telles singularités et il est permis de se montrer quelque peu incrédule. La même chatte, ajouterai-je, ouvrait certaine porte de mon domicile, et cela dans des conditions bien particulières, impliquant à la fois de l'observation et un certain degré de réflexion. Aussi l'un de mes amis, à qui je contais la chose un jour, ne se rendit-il qu'à l'évidence, c'est-à-dire lorsque le fait s'accomplit sous ses yeux. Je dirai donc en terminant qu'il ne faut pas *a priori* considérer comme des plaisanteries de Gascon les citations de M. Landrin. Après tout, et quelles que soient les opinions, le présent livre est à la fois instructif, amusant, touchant même par endroits, et je lui prédis un succès mérité, bien ailleurs que dans le régiment de sainte Catherine. E.-C. La Grette.

Histoire du moyen âge, par l'abbé Gagnol. *Classe de troisième.* Paris, Poussielgue, 1892, in-18 de xv-551 p., avec des gravures et 4 cartes. (*Alliance des maisons d'éducation chrétienne, cours d'histoire.*) — Prix : 4 fr. 50.

Histoire de l'Europe et de la France, de 1270 à 1610, par le même. *Classe de seconde.* Ibid., 1893, in-18 de xiv-628 p., avec des grav. et 6 cartes. (Même collection.) — Prix : 4 fr. 75.

Le cours d'histoire de M. l'abbé Gagnol compte certainement parmi les bons ouvrages que nous donne l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne. Dans les deux volumes que nous annonçons et qui embrassent toute l'histoire depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au début du xviie siècle, les élèves trouveront un ensemble de connaissances historiques presque toujours exactes et suffisantes, exposées d'une manière claire et intéressante. Les gravures, bien choisies et bien reproduites, sont empruntées à de bonnes sources. Les cartes auraient dû être multipliées davantage et rendues plus complètes. Il nous semble que c'est un leurre que d'introduire dans un ouvrage d'éducation des cartes où les élèves seront naturellement portés à chercher tous les noms qu'ils rencontrent dans le volume et où ils ne les trouveront pas. Sur ce point, le cours d'histoire aurait besoin d'un perfectionnement. Une autre lacune dans ce que l'on peut regarder comme les parties accessoires d'ouvrages de ce genre, c'est la bibliographie. Tantôt M. l'abbé Gagnol ne la donne pas du tout, tantôt il la fournit d'une manière étrangement incomplète. Omettre, par exemple, dans la liste des ouvrages sur Charles VII le travail de M. le marquis de Beaucourt, le seul qui fasse vraiment autorité, et le remplacer par l'ouvrage ancien et démodé de M. Vallet de Viriville, n'est pas admissible. Terminer une bibliographie, comme le fait souvent l'auteur (par ex. : *Cours de seconde*, p. 337), par un *etc.*, est un procédé mauvais en tous cas, mais surtout quand on s'adresse à des élèves qui n'ont guère de moyens de combler cet *etc.* Ce qui est plus grave et ce qui nous étonne dans un ouvrage publié par une maison catholique, écrit par un prêtre, c'est de renvoyer les enfants auxquels s'adressent les manuels à des ouvrages aussi notoirement impies que l'*Histoire de Paris*, de Dulaure (*Seconde*, p. 114). Suffit-il de prévenir que le travail est fait dans un esprit détestable? D'ailleurs — et ici c'est le procès de tous les manuels que nous faisons — les bibliographies mises dans les notes d'ouvrages classiques ne devraient jamais contenir que la

mention d'ouvrages facilement accessibles aux jeunes lecteurs et auxquels ils puissent recourir sans danger. Naturellement il y aurait, de ci, de là, quelques erreurs à relever dans ces deux volumes, comme l'attribution au XIIIe siècle (*Troisième*, p. 515) de l'*Imitation de Notre-Seigneur*. D'ailleurs, tout ce chapitre sur la littérature du moyen âge est faible. Une omission étrange et que je signale en terminant est celle de l'histoire de la réforme monastique au XIe siècle, qui joua un si grand rôle dans la réforme générale de l'Église. Mais de petites taches, telles qu'on en trouve du reste dans tous les manuels classiques, ne doivent pas nous faire méconnaître le mérite réel du travail de M. l'abbé Gagnol. Ces défauts pourront disparaître dans une nouvelle édition, pour laquelle nous adresserons encore aux éditeurs une recommandation pratique : ils feront bien de mettre en tête du manuel, comme cela s'observe souvent, le programme auquel il répond, avec l'indication des pages où chaque question de ce programme est traitée. A. I.

Œuvres complètes de J. Michelet. *Histoire de France. Moyen âge.* Édition définitive revue et corrigée. T. I-III. Paris, Flammarion, s. d., 3 vol. in-8 de XLVIII-472, 591 et 524 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Avec le concours de Mme veuve Michelet, la librairie Flammarion a entrepris une édition définitive des œuvres complètes de Michelet. Nous n'avons à parler ici que de la réédition de l'*Histoire de France*, dont trois volumes ont paru, embrassant la période qui s'étend des origines jusqu'au règne de Charles VI. Nous nous contentons pour cette fois d'annoncer l'apparition de ces trois volumes, nous réservant de revenir sur cette œuvre à une autre occasion et de formuler alors notre appréciation. D'ailleurs, l'Histoire de Michelet est trop universellement connue pour qu'il soit besoin de rappeler longuement et ses qualités et ses défauts, cette passion qui a frappé si vivement ses lecteurs, et cette haine de l'Église et des institutions passées qui n'a que trop souvent égaré le jugement de l'historien. A. I.

Récits de l'histoire de France, par J.-A. Courgeon. Paris, Delagrave, 1892, 4 vol. in-18 de VIII-350, 420, 274, 290 p. — Prix : 14 fr.

Écrits pour les enfants du duc d'Orléans, les deux premiers volumes de cet ouvrage consacrés aux Mérovingiens avaient déjà vu le jour du vivant de l'auteur. Ils reparaissent, précédés d'un Avant-propos de M. Geffroy et suivis de deux autres volumes consacrés aux Carolingiens. Malgré le développement donné à ces récits, il ne s'agit pas ici d'un travail d'érudition, où la discussion critique des événements ait place. Ce sont de simples lectures dont le fond est d'ailleurs solide, comme la forme en est agréable, et où la pensée éducatrice et morale vient toujours relever et soutenir la narration des faits. Nous ne saurions mieux caractériser cet excellent ouvrage qu'en citant quelques passages de l'introduction de M. Geffroy. « Il respecte trop ses lecteurs pour n'être pas très attentif à leur préparer une science autant que possible irréprochable. Ce ne sont pas, bien entendu, des études de première main...., mais il veut leur présenter le suc et la substance des travaux de première main.... Entre tous les livres composés parmi nous en vue de l'enseignement secondaire, on n'en citera pas de plus sincères et de plus consciencieux.... Il se proposait surtout de chercher à mettre en lumière tout ce qui pourrait intéresser le jeune lecteur, et l'entourer, l'assiéger, le pénétrer de nobles et généreuses suggestions.... De propos délibéré, il veut être éducateur en même temps qu'il veut instruire. » A. I.

La Vie privée d'autrefois, par Alfred Franklin. — *Variétés chirurgicales.* Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-12 de 301 p. — *Les Magasins de nouveautés,* mêmes éditeurs, 1894, in-12 de 319 p. — Prix du vol. : 3 fr. 50.

M. Alfred Franklin continue ses patientes et curieuses investigations dans la vie privée d'autrefois. Il nous avait déjà donné un volume sur les médecins, un volume sur les chirurgiens (*Polybiblion*, t. LXVIII, p. 68); il les complète par des *Variétés chirurgicales*. La saignée, si en honneur autrefois, l'occupe d'abord; on ne peut s'imaginer à quels excès arriva la phlébotomie. On saignait les enfants, on saignait les vieillards, coup sur coup, et dans toutes les maladies. Suivant M. Franklin, cette pratique barbare s'arrêta à la Révolution. — Celle-ci fit couler du sang autrement. — L'auteur oublie le docteur Broussais ; la lancette, les sangsues, les ventouses, voilà une quarantaine d'années, continuèrent l'œuvre néfaste des médecins d'autrefois. On leur doit sans doute les anémies dont souffrent les descendants de tant de victimes :

.... Mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Les chirurgiens à l'Hôtel-Dieu, les sages-femmes, les accoucheurs, les renoueurs, les dentistes et même les pédicures, fournissent à M. Franklin nombre de pages pleines de particularités souvent bien peu connues.

Un autre volume est d'une lecture plus agréable, mais son titre me paraît un peu manquer d'exactitude. L'auteur traite bien d'abord des *Magasins de nouveautés*. Des boutiques de merciers furent l'origine des grands et somptueux magasins d'aujourd'hui. Mais après avoir raconté leur organisation, rappelé les statuts, les règlements divers dont elles furent l'objet, M. Franklin en sort, et nous ne nous en plaignons pas, pour nous donner une véritable histoire du costume masculin et du costume féminin depuis le xme siècle. Il a consulté une énorme quantité de livres de toutes sortes et présenté d'une manière amusante, tout en restant érudite, le résultat de tant de recherches. Dans les deux volumes sont reproduites beaucoup d'antiques images; au second elles donnent un attrait tout particulier. Avec les mobiles incohérences de la mode, nous pouvons craindre de voir un jour ressusciter le vertugadin.

Nos lectrices ne seront probablement pas tentées de lire les *Variétés chirurgicales ;* mais si elles sont curieuses d'apprendre la façon dont s'habillaient leurs aïeules, elles auront à sauter certains passages et plusieurs citations fort réalistes. Je crois devoir les en avertir. Grisberg.

La Comptabilité publique pendant la Révolution, par Victor Marcé, auditeur à la Cour des comptes, docteur en droit. Paris, Alphonse Picard et fils, 1893, in-8 de 94 p. — Prix : 2 fr.

C'est une page de l'histoire révolutionnaire que celle de la comptabilité publique. On comprend que le premier désir de l'Assemblée constituante ait été de voir clair dans les finances obérées ; mais, ce désir satisfait, c'était dépasser son droit, sa compétence et la possibilité pratique de son intervention que de prétendre vérifier elle-même cette vaste comptabilité. Quelle erreur, et des plus grosses, que de diviser la vérification, l'apurement et le contentieux, opérations absolument connexes, entre des autorités distinctes ! M. Victor Marcé montre bien, et par l'examen de l'institution et par l'essai pratique qui en fut fait, que « la Constituante scinda ce qui doit être réuni et qu'elle disséqua la Cour des comptes. » Les tribu-

naux de district étaient incompétents pour juger les questions spéciales; le corps législatif n'avait pas le loisir nécessaire; le bureau de comptabilité n'avait pas le caractère de tribunal (33-34). C'est ainsi que ce système, créé en septembre 1791, définitivement établi en février 1792, n'avait, trois ans après (février 1795), fourni aucun compte apuré.

La loi du 28 pluviôse an III marque la première phase du retour vers l'ancienne organisation : le contrôle judiciaire des comptes. Seulement, la Convention, assemblée unique et omnipotente, ne voulut pas renoncer pour elle-même à l'apurement suprême. Passons les mesures violentes qu'elle prit pour ne voir que l'application : elle ne rendit que soixante-quatorze décrets de quitus; c'était peu, et ce petit nombre d'opérations démontrait bien les défauts de ce système absorbant. Le Directoire (18 frimaire an IV) donna aux commissaires de la comptabilité nationale le pouvoir de décharger définitivement les comptables et de rendre des arrêtés de compte exécutoires. On recueillit en quelques années le bénéfice de cette mesure; en 1800, la commission avait vérifié et arrêté plus d'un milliard et demi en recette et en dépense : cela pour l'ancien régime; car, pour la période révolutionnaire, rien n'est fait : les pièces sont égarées, les comptables veulent qu'on s'en rapporte à leur bonne foi; le Trésor dépense et reçoit : il ne compte jamais.

Aux termes de l'arrêté du 29 frimaire an IX (20 décembre 1800), ce n'est plus aux assemblées, c'est au pouvoir directement que les commissaires de la comptabilité doivent remettre leurs travaux. Le personnel de la commission est augmenté; d'autres mesures assurent et facilitent son fonctionnement; on applaudit à son zèle, et tous les anciens commissaires, sauf un, entrent en 1807 à la Cour des comptes. Tout en apurant des comptes remontant à la guerre de Sept ans, elle met à jour ceux qui sont postérieurs à 1800 : c'est le résultat qu'elle constate en 1811. L'éclipse de la Cour des comptes de 1791 à 1795 avait été la cause de cet immense arriéré, dont on avait songé à sortir en brûlant toutes les pièces comptables.

Cette étude, très précise et très nette, a été lue à l'Académie des sciences morales les 17 et 24 septembre 1892; l'auteur y a joint en annexe plusieurs mémoires d'opinions et les monuments législatifs depuis le décret de 1791, qui supprime la Cour des comptes, jusqu'à la loi de 1807, qui la rétablit.

VICTOR PIERRE.

Le Clergé de Touraine pendant la Révolution française (1789-1800), par l'abbé V. ARNAULT. Tours, Cattier, 1893, in-8 de XXV-409 p.—Prix : 5 fr.

Ce livre ne vise pas à l'érudition; dans l'intention de l'auteur, c'est un volume qui, « donné en prix dans les maisons d'éducation et dans les écoles, comme récompense dans les catéchismes, peut s'introduire dans un grand nombre de familles et remplacer avantageusement, à notre avis (c'est M. l'abbé Arnault qui parle), beaucoup de livres insignifiants, dont le moindre inconvénient est de ne rien apprendre à ceux qui les lisent. » Nos lecteurs savent combien la Société bibliographique s'intéresse à cette classe de livres : c'est l'une des questions que soulève chacun de ses congrès. Aussi, voyons-nous avec plaisir un livre d'histoire, et d'histoire locale, affecté à cette destination.—Le lecteur y trouvera des pages intéressantes sur le vandalisme qui a signalé l'époque révolutionnaire en Touraine, et dont la destruction de la basilique de Saint-Martin a été l'œuvre capitale (163-167); sur la noble attitude de Mgr de Conzié (190) et celle de l'abbé Lombard de Bouvens à l'Assemblée constituante (194-195); sur le dévouement des prêtres qui ne s'étaient pas résignés à l'exil; sur les scènes de la Terreur (255-277); enfin et surtout, d'après le récit de l'abbé Leproust, sur le séjour des prêtres touran-

geaux à Bordeaux et sur les pontons. Le dernier chapitre, consacré au Directoire, est un peu confus, en général, tandis que, sur certains points particuliers, il pourra paraître trop bref. Mais nous n'insistons pas : il y a, dans le reste du livre, assez de pages palpitantes, et nous ne pouvons pas attendre d'un ouvrage de vulgarisation ce qu'il faudrait exiger d'un ouvrage d'érudition. V. P.

Devises et cris de guerre de la noblesse belge, par Alfred de Ridder. Bruxelles, O. Schepens, 1894, in-12 de 82 p.

En Belgique, la noblesse officielle est composée de familles qui, depuis 1815 jusqu'à nos jours, ont fait reconnaître leurs anciens titres, abolis par la République française (1792-1795), ou les titres récents résultant d'anoblissements. Nos voisins sont plus stricts que nous; en France, on s'est contenté de deux lignes dans la charte de 1814 : « La noblesse ancienne reprend ses titres; la nouvelle conserve les siens. » Cette disposition, maintenue par la charte de 1830 et le décret de 1852, a simplement servi à multiplier à l'infini les manifestations de prétentions aussi mal fondées que ridicules. — En Belgique, la qualification de *noble* est mieux justifiée.

Donc M. de Ridder a relevé toutes les devises et cris de guerre de cette noblesse officielle; je suppose que, depuis que l'usage des devises et des cris a commencé dans ce pays, il y a plus de trois cent soixante-quatorze familles qui en ont adopté. J'aurais désiré que l'auteur fît connaître s'il avait recherché les devises des familles éteintes avant 1815. Ces recueils sont toujours curieux à consulter, surtout quand ils ne sont pas rédigés officiellement. En pareille matière, cette formule est faite pour laisser des regrets à l'historien, à l'archéologue et au philosophe qui, dans une devise authentique, peut retrouver l'état d'âme d'une famille ou d'un personnage. B.

Mirabeau-Tonneau. *Ein Condottiere aus der Revolutionszeit,* von Dr Joseph Sarrazin. Leipzig, Gebhardt et Wilisch, 1893, in-16 de 85 p.

En écrivant cette notice pour un journal du Brisgau, l'auteur n'a point songé à tracer une biographie complète du vicomte de Mirabeau. Sur la vie militaire et politique de ce personnage jusqu'en 1790, date de son émigration, il se borne aux détails connus; et ceux qui voudront suivre de près « Mirabeau cadet » dans ses campagnes et à la tribune de l'Assemblée nationale devront relire le chapitre que M. Aulard lui consacre dans ses *Orateurs de l'Assemblée constituante* ou attendre la notice complémentaire promise au tome V du dernier ouvrage de M. de Loménie. Le docteur Sarrazin s'est principalement attaché à reconstituer, d'après les sources contemporaines et locales, l'histoire, assez courte et insignifiante d'ailleurs, du corps d'émigrés connu sous le nom de « Légion noire, » et organisé à Ettenheim, en 1791, par le vicomte de Mirabeau. Il le suit dans ses cantonnements et ses gîtes d'étape, infiniment plus nombreux que ses entreprises, jusqu'au moment de la mort de son chef. Selon lui, Mirabeau-Tonneau aurait succombé à une attaque prématurée d'apoplexie, résultat de ses excès, et on doit rejeter la tradition qui le montre s'enferrant follement, dans un duel, sur l'épée d'un de ses officiers devenu son adversaire. A la première page, une gravure du temps le représente entouré de son état-major, et la dernière page est suivie du dessin de sa pierre tombale encore existante. Une série de notes réunies en appendice fournit la mention d'un certain nombre de lettres et de pièces intéressantes. L. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. J.-L. Dutreuil de Rhins est mort en juin dernier, assassiné par les Thibétains au cours de la mission qu'il accomplissait dans ce pays avec M. Fernand Grenard, sous les auspices du gouvernement français et de l'Académie des inscriptions. M. Dutreuil de Rhins, né en 1846, était un ancien capitaine au long cours. En 1879, il publia sur *le Royaume d'Annam et les Annamites* un volume in-12 où il mettait fort bien en œuvre les documents recueillis par lui dans une exploration scientifique qu'il avait faite dans ce pays. Trois ans après, il donnait de l'Indo-Chine une carte à grande échelle, en quatre feuilles, qui a eu les honneurs d'une réimpression. Compagnon de M. de Brazza au Congo, il résuma en quelques pages *la Mission* de cet explorateur *dans l'Ouest africain* (1884, in-8). L'année suivante, il exposait des vues nouvelles sur *le Congo français* (1885, in-8). Mais le travail qui attira sur lui l'attention générale est l'ouvrage magnifique qu'il publia chez Firmin-Didot sur *l'Asie centrale (Thibet et régions limitrophes)* (1890, in-4). Cet ouvrage le désignait au choix du gouvernement pour la mission qu'il voulait envoyer dans le Thibet en vue de relations commerciales à établir avec un pays jusqu'ici peu accessible aux Européens. L'Académie des inscriptions mit à sa disposition, pour lui faciliter les études sur ce pays, une somme de vingt mille francs. Malheureusement, le massacre de l'explorateur semble avoir amené la perte des collections et des papiers qu'il avait réunis.

— M. l'abbé Augustin Crampon, mort le 18 août à Paris, était né à Franvillers (Somme), en 1826. Il consacra plusieurs années à la pratique de l'enseignement, et il ne dédaigna pas de composer à l'usage des écoles primaires un certain nombre de manuels de grammaire, d'arithmétique, d'histoire et de géographie, que nous n'indiquons pas tous dans la liste ci-dessous. Membre de plusieurs sociétés savantes, il était depuis longtemps déjà chanoine titulaire du diocèse d'Amiens. Outre les traductions et éditions auxquelles il a donné ses soins, il laisse des travaux d'exégèse biblique fort appréciés. Nous citerons : *Les Synodes diocésains*, trad. de l'allemand de Georg Phillips (1853, in-8) ; — *Le Cardinal Ximenès et l'Église d'Espagne à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle*, trad. de l'allemand du cardinal Hefele (1856, in-8) ; — *Cornelii a Lapide commentaria in Scripturam sacram* (1857-1863, 2 vol. in-8) ; — *L'Éloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique*, par le P. Blaise Gisbert, nouvelle édition (1860, in-12) ; — *Les Quatre Evangiles*, trad. nouvelle (1864, in-8) ; — *Nouveau Dictionnaire d'histoire et de géographie*, avec MM. G.-E. Ault-Dumesnil et Louis Dubeux (1865 gr. in-8) ; — *Petite arithmétique* (1866, in-18) ; — *Traité d'arithmétique* (1866, in-12) ; — *Histoire de France* (1868, in-12) ; — *Lectures sur la religion* (1870, in-18) ; — *Petite histoire de France* (1870, in-18) ; — *Les Actes des apôtres*, trad. nouvelle (1871, in-8) ; — *Simples récits de l'histoire de France* (1877, in-18) ; — *La Première Histoire de France* (1878, in-18) ; — *Histoire sainte des enfants de la première communion* (1882, in-12) ; — *Le Théâtre des divines Écritures*, trad. de l'allemand du docteur L.-E. Gratz (1884, in-8) ; traduction de l'abbé Grinarey, abrégée et corrigée ; — *Girart de Roussillon*, chanson de geste (1885, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Aubaret, aide de camp de l'amiral Hamelin pendant la guerre de Crimée, qui remplit de hautes fonctions dans la diplomatie, à qui l'on doit une grammaire et un dictionnaire annamites, la traduction des codes de l'Annam, et un important ouvrage sur l'histoire

et la géographie de la Basse-Cochinchine, mort le 19 août, à Poitiers; — de M. Camille CARTILLIER, ancien rédacteur du *Gil Blas*, mort le 19 août, à Paris; — de M. Gustave COTTEAU, conservateur du musée d'antiquités et d'histoire naturelle d'Auxerre, correspondant de l'Académie des sciences, zoologiste distingué, à qui l'on doit des recherches considérables sur les Échinodermes de la Sarthe et de l'Yonne, mort à Paris, le 13 août; — de M. le docteur Henri COUTURIER, sénateur de l'Isère, mort le 16 août, à Granges-Hautes, près de Vienne; — de M. Armand DURAND, ancien professeur de rhétorique au lycée Condorcet, mort le 10 août, à Paris; — de M. Jean FLEURY, père de la romancière Mme Henri Gréville, lecteur émérite en langue française à l'Académie de Saint-Pétersbourg, à qui l'on doit, outre des ouvrages pour l'enseignement du français, des études sur le patois de la Hague et quelques volumes de critique littéraire, notamment *Rabelais et ses œuvres*, mort le 18 août, âgé de soixante-dix-huit ans; — de M. Léon MARTRES, auteur de recherches archéologiques sur le Béarn, mort à Castaudet (Landes), dans le courant d'avril; — de M. Émile MASQUERAY, directeur de l'École supérieure d'Alger, qui s'était fait remarquer par d'excellentes études sur les Berbères et l'Afrique du Nord, mort le 19 août à Saint-Étienne-du-Rouvray; — du R. P. MESTRE, de la Compagnie de Jésus, professeur au collège Saint-Joseph d'Avignon, qui laisse des ouvrages classiques fort estimés, mort à Saint-Chamans, le 19 août; — de M. J.-B. RAMES, géologue, membre de la Société géologique de France, mort à Aurillac, le 23 août; — de M. RÉTIES, membre du conseil municipal de Paris, auteur d'une étude estimée sur les prisons d'Angleterre, mort le 15 août, à Paris, âgé de quarante-deux ans; — de M. Georges RÉVOIL, ancien consul de France à Costa-Rica, à la Spezzia et à l'Assomption, connu par des explorations en Afrique et notamment au pays des Somalis, dont il a consigné les résultats dans plusieurs ouvrages, mort le 19 août.

— A l'étranger, on annonce la mort: du R. P. Suitbert BÄUMER, O. S. R., qui laisse plusieurs études fort remarquées sur Mabillon, par exemple, et sur le symbole apostolique, et qui venait d'achever une Histoire du bréviaire, mort à Beuron, âgé de cinquante ans; — de M. Max VON BAUERNFEIND, ancien directeur de l'École technique supérieure de Munich, mort dans cette ville, le 3 août; — de M. Aug. BAZZONI, collaborateur de l'*Archivio storico italiano*, mort à Malte, le 10 juillet; — de M. Franz BONN, poète allemand, qui a écrit pour la jeunesse sous divers pseudonymes (F. von Münchberg, Freiherr von Rachwitz, etc.), mort le 6 juillet, âgé de soixante-quatre ans, à Ratisbonne; — de M. Heinrich VON BRUNN, archéologue allemand, professeur à l'Université de Munich, auteur de travaux fort estimés, notamment sur la céramique antique, et d'une *Geschichte der griechischen Künstler*, mort à Schliersee, le 23 juillet; — de M. John DOBIE, orientaliste, professeur d'hébreu à l'Université d'Édimbourg, mort en août; — de M. Antonio FLANDINA, auteur de recherches appréciées sur l'histoire sicilienne, mort à Palerme, le 14 mai; — de M. Gustave FRÉDÉRIX, critique littéraire et dramatique à l'*Indépendance belge*, mort le 26 août, à Bruxelles; — de M. Karl GLASER, professeur de sciences sociales à l'Université de Marbourg, mort à Neuenhain, à quatre-vingt-un ans, le 31 juillet; — de M. George Rex GRAHAM, fondateur du *Graham's Magazine*, de Philadelphie, où parurent quelques-uns des chefs-d'œuvre de Poe, d'Hawthorne et de Longfellow, mort à quatre-vingt-un ans; — du R. P. François-Xavier HABÉNI, S. J., supérieur du séminaire catholique de Jassy, mort dans cette ville vers le milieu du mois d'août; — de M. HARDINGE, qui a publié en 1847 un volume in-folio sur l'Inde (*Recollections of India*), mort en août; — du R. P. Vincent KNAUER,

O. S. B., bibliothécaire du couvent de l'ordre à Schotten, près de Vienne, et professeur de philosophie à l'Université de cette dernière ville, où il est mort dans sa soixante-septième année, le 20 juillet; — de M. Eug. Laurence, historien américain, mort en août, à New-York; — de M. Michele Lessona, sénateur du royaume d'Italie, directeur du musée d'histoire naturelle de Turin et professeur à l'Université de cette ville, où il est mort le 20 juillet; — de M. A. von der Lippe, professeur de théologie au séminaire presbytérien de Dubuque en Iowa, mort à soixante-sept ans; — de M. A. Mels-Cohn, publiciste, mort à Summerdale (Chic.), le 22 juillet, âgé de soixante-cinq ans; — de M. J.-L.-G. Mowat, de Pembroke College (Oxford), botaniste distingué, mort le 7 août; — de M. Otto Müller, romancier, mort le 6 août, à Stuttgart; — de M. Vasilios Œkonomidi, professeur de jurisprudence à l'Université d'Athènes, mort en juin; — de M. Walter Horatio Pater, poète et érudit, dont le premier ouvrage, *Studies in the history of the Renaissance*, a paru en 1873, mort à cinquante-cinq ans, le 30 juillet; — de Mme Marie von Pelzeln, romancière, morte le 27 juillet, à Döbling; — de M. Ferd. Ranalli, historien et littérateur, mort à Pozzolatico, le 10 juin; — de M. Charles-Arthur Redl, inventeur d'une méthode de signaux appliquée dans la marine anglaise, ancien recteur du collège royal de l'Ile Maurice, mort au commencement d'août; — de M. Karl Roux, directeur du musée grand-ducal à Mannheim, mort le 31 juillet, à soixante-huit ans; — de M. David Burnett Scott, auteur de publications scolaires, mort à New-York, le 10 juin, dans sa soixante-treizième année; — de M. Ernest Slingeneyer, dont nous citerons *De Slag van Lepanto* (1884, in-8), et *Lodewyk van Crecy* (1884, in-8), mort à soixante et onze ans; — de M. James Strong, hébraïsant, auteur de *Harmony and Exposition of the Gospels*, mort le 7 août, à Round Lake (New-York); — de M. Karl Teske, héraldiste, mort en août, à Schwerin; — de M. Francis-Henry Underwood, consul des États-Unis à Édimbourg, auteur d'ouvrages divers sur les littératures anglaise et américaine, mort le 7 août; — de M. le docteur Léo Warnots, professeur de médecine opératoire à l'Université de Bruxelles, auteur de travaux estimés, notamment sur les affections du rein, mort à trente-huit ans, le 27 août, à Bruxelles; — de M. le docteur Adler Wright, professeur à l'hôpital Sainte-Marie de Londres, mort au commencement d'août; — de M. Stefano Xéno, romancier, qui s'est acquis la célébrité en Grèce par son Ἥρωϊς τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, mort en juillet, à Athènes, âgé de soixante-treize ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 août, M. Geffroy a entretenu l'Académie de la colonne élevée par Arcadius à Constantinople sur le modèle de la colonne Trajane, et en a communiqué une représentation authentique. — Le 10 août, M. Philippe Fabia a donné lecture d'un mémoire sur les ouvrages de Tacite et sur le succès qu'ils eurent auprès de ses contemporains. — Dans la séance du 17 août, M. Philippe Berger a communiqué une inscription bilingue, latine et néo-punique, trouvée à Ramada, dans la Tripolitaine. M. Alexandre Bertrand a ensuite présenté une tête en ivoire, d'un travail gallo-romain, qui a servi de coffret à bijoux. — Dans celle du 25 août, M. Müntz a lu un mémoire sur les représentations de l'Ancien Testament dans l'art chrétien primitif.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 4 et 11 août, l'Académie a entendu la lecture d'un mémoire de M. Pacauld sur les droits électoraux des femmes. — Le 18 août, M. Dramard a communiqué à l'Académie une étude sur les Latifundia et la grande propriété foncière à Rome, du IIe siècle avant Jésus-Christ au IIe siècle après notre ère. Cette lecture a donné lieu à un échange d'obser-

vations entre MM. Barthélemy-Saint-Hilaire, Doniol, Léon Say, Picot, Dareste, Passy et Glasson. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 25 août; MM. Geffroy, Block et Levasseur ont pris part à la discussion.

Congrès. — La neuvième session du congrès de la fédération des sociétés historiques et archéologiques de Belgique a eu lieu à Mons, du 5 au 9 août. Parmi les Français qui ont pris part à cette réunion, nous citerons MM. Cons, professeur à la faculté de Lille, délégué du ministre de l'instruction publique, le comte de Marsy, d'Herbomez, Alexandre Sorel, etc. Dans la séance d'ouverture, M. A. d'Herbomez a lu un rapport très complet sur les travaux des trois sociétés savantes de Mons, Société des sciences, lettres et arts du Hainaut, Cercle archéologique de Mons et Société des bibliophiles belges.

Bibliographie de Jeanne d'Arc. — Après le monumental volume consacré à la bibliographie de Jeanne sous le nom de *Livre d'or de la Pucelle* publié par M. Lanéry d'Arc, on pouvait croire que rien de nouveau ne saurait plus être écrit sur cette matière. Un avocat estimé d'Orléans, M. Émile Huet, vient de prouver le contraire en publiant un mémoire important sur *Jeanne d'Arc et la musique; essai de bibliographie musicale* (Orléans, Herluison, in-8); les recherches bibliographiques qu'il a activement poussées pendant plusieurs années lui ont permis d'apporter un contingent considérable, annoté et décrit avec un soin, une compétence absolus. Ce catalogue raisonné, qui ne comprend pas moins de 90 pages, est précédé de considérations très intéressantes, et aussi agréablement écrites que fortement pensées. Si Jeanne d'Arc n'a pas toujours parfaitement inspiré les artistes, ceux-ci ont cependant souvent songé à lui consacrer le fruit de leurs veilles. Et déjà il faudra commencer à préparer un supplément à ce travail : aux récentes fêtes de Fontenay-le-Comte a été chantée une composition-cantate inédite, d'un auteur local, en l'honneur de la Pucelle d'Orléans.

Collection des Dictionnaires topographiques. — La série des *Dictionnaires topographiques*, qui se publient sur un modèle uniforme par les soins du Comité des travaux historiques, compte actuellement vingt et un volumes. Elle s'enrichira prochainement de deux volumes nouveaux qui sont sous presse et donneront la nomenclature la plus complète possible des lieux habités anciens et modernes des départements de la *Seine-Inférieure* (par M. de Robillard de Beaurepaire, archiviste du département), et du *Cantal* (par M. Amé). Prochainement on doit imprimer celui des *Deux-Sèvres* (dû à l'érudition de M. B. Ledain), et celui de la *Haute-Loire*, préparé par feu A. Chassaing.

Histoire de l'imprimerie. — Sous ce titre : *Introduction de l'imprimerie dans différentes villes au XVIIe et au XVIIIe siècle* (Paris, in-8 de 16 p.), le R. P. Carlos Sommervogel, S. J., a publié dans la *Revue des bibliothèques* et tiré à part une série de corrections au livre classique de Deschamps (1870), pour lequel il professe d'ailleurs une admiration exagérée. Les recherches très étendues que le R. P. Sommervogel a été amené à poursuivre dans tous les pays pour la nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* lui ont fait connaître une série de volumes rares qui permettent de faire remonter l'introduction de l'imprimerie à 1600 pour Alkmaar, à 1589 pour Brunsberg, à 1591 pour Porrentruy, à 1705 pour Klagenfurt, à 1605 pour Enkhuysen, à 1725 pour Étival en Lorraine, en 1679 pour Glatz, à 1736 pour Wiener-Neustadt, à 1729 pour Troppau, à 1787 pour Polozk, à 1723 pour Rastadt, à 1621 pour Uri, à 1716 pour Viana en Portugal : il y aurait d'ailleurs bien d'autres indications nouvelles à tirer de cet utile opuscule.

Paris. — *L'École pratique des Hautes-Études*, déjà vieille de vingt-cinq ans,

vient de publier, à l'occasion de cet anniversaire, le centième fascicule de sa « Bibliothèque » (section des sciences philologiques et historiques), qui contient les *Documents pour servir à l'histoire de la section* (1868-1893). Ce sont d'abord le rapport à l'Empereur, de V. Duruy, alors ministre de l'instruction publique, le décret du 31 juillet 1868 portant création de l'École, les règlements, l'organisation, les rapports annuels, les discussions aux chambres au sujet des crédits, les publications de la section depuis l'origine, les récompenses obtenues par les élèves, les chaires créées, les missions et bourses de voyage obtenues, les travaux entrepris par les professeurs et élèves de chaque cours, enfin la longue liste des deux mille cinq cents élèves et auditeurs qui ont fréquenté les cours en vingt-cinq ans, attestant ainsi la vitalité de l'École et le renom qu'elle a obtenu en France et plus encore à l'étranger dans le monde scientifique. La section des études historiques et philologiques a également décidé, à partir de cet anniversaire, la publication d'un *Annuaire* qui peut tenir au courant des travaux accomplis chaque année, et qui contient en outre d'importantes études non publiées ailleurs, et par là même utiles à signaler ici. Ainsi le volume de 1892 contient un mémoire de M. Gaston Paris sur *l'Altération romane du latin;* celui de 1894, un mémoire de M. Ed. Tournier, intitulé : *Notes sur Démosthène (harangue sur les affaires de Chersonèse).*

— Dans le dernier *Annuaire de la Société des amis des livres* (XVe année, 1894), nous avons à mentionner un article de M. H. Cherrier sur un portrait inédit de Jean Vatel.

— On annonce comme très prochaine l'apparition d'une nouvelle revue, *le Monde moderne*, mensuelle illustrée, dont l'éditeur sera M. Albert Quantin. Publiée sur le modèle des belles revues américaines telles que le *Harper's Magazine*, elle contiendra chaque mois cent soixante pages à deux colonnes. Elle sera ornée de planches et riche d'articles très variés sur les lettres, les arts, les sciences, l'histoire, l'archéologie, la nature, les voyages, la mode, le sport, etc.; la politique seule sera bannie du recueil et la morale y sera toujours respectée. Les auteurs bien connus dans chaque branche d'études sont déjà inscrits comme collaborateurs ordinaires du *Monde moderne* (Prix de l'abonnement pour Paris : 18 fr.).

— Trois importants ouvrages d'histoire sont actuellement sous presse : *Louis VIII, roi de France*, par M. Ch. Petit-Dutaillis;—*Philippe le Bel et ses relations avec la Flandre*, par M. Fr. Funck-Brentano ; — *Jacques de Beaune de Semblançay*, le célèbre surintendant des finances, par M. Alf. Spont. Ce sont autant de thèses qui seront soutenues à la rentrée prochaine devant la Faculté des lettres de Paris par les auteurs, tous trois anciens élèves de l'École nationale des chartes.

— M. Rolland, le folkloriste bien connu, prépare en ce moment et ne tardera pas à publier un *Dictionnaire des noms patois des plantes*. Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à cette œuvre, qui promet d'être curieuse à plus d'un titre, sont priés d'envoyer à l'auteur (2, rue des Chantiers, à Paris) toutes indications utiles, recueillies, autant que possible, « de la bouche même du peuple. »

— M. Georges Paulet publie pour la troisième fois son *Annuaire de l'enseignement commercial et industriel* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-16 de xv-748 p., 3 fr.). La principale innovation apportée à la rédaction de cet excellent annuaire porte sur la création d'une section nouvelle réservée aux chambres de commerce françaises à l'étranger : pour chacun de ces établissements on trouve indiqués ici la date de fondation, le nom du président, le nombre des membres, les ramifications qu'il a pu pousser de divers côtés,

les publications. En outre, en retardant un peu la mise sous presse de son Annuaire, M. G. Paulet a pu y faire rentrer les récents règlements sur les écoles pratiques de commerce et d'industrie. Rappelons que l'auteur, qui rend à l'enseignement commercial un utile service par ce recueil, a inauguré, en avril dernier, une *Revue du commerce et de l'industrie.* (Mêmes éditeurs ; mensuelle ; 10 fr. par an.)

— Les *Lettres inédites de Pierre Charron* à Michel de la Rochemaillet, que publie M. Lucien Auvray (extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, A. Colin, in-8 de 22 p.), nous donnent de curieux renseignements : c'est ainsi que dans l'une, Charron nous apprend qu'il lui a été interdit de prêcher, fait relaté par l'annaliste Louvet et démenti par des historiens modernes. Les dernières lettres sont pleines de renseignements sur la seconde édition, corrigée, que Charron préparait de *la Sagesse*, quand une mort foudroyante le vint frapper.

— M. Léon Dorez nous donne dans la *Revue des bibliothèques* (tiré à part, Rennes, imp. Le Roy, in-8 de 3 p.) *Deux jugements rendus au XVIe siècle sur la propriété des marques typographiques*, jugements contradictoires dont l'un autorise et l'autre interdit l'imitation de la marque d'autrui. — Les *Recherches sur la bibliothèque de Pier Leoni, médecin de Laurent de Médecis*, que le même érudit publie dans le même recueil (tiré à part, in-8 de 16 p.), nous font connaître, par les lettres du dominicain Giambattista Braccieschi au cardinal Sirleto, les démarches faites pour vendre au Vatican une partie de cette bibliothèque. A la suite, nous trouvons de courts *Extraits de la correspondance de François de Dinteville, ambassadeur de France à Rome (1531-1533)*, sur l'histoire des lettres et des arts dans la première moitié du XVIe siècle.

— La *Revue de métrique* (Paris, Léopold Cerf), dont le premier numéro a paru en juillet dernier, se propose de paraître tous les deux mois environ (8 fr. par an pour la France ; 9 fr. pour l'étranger). C'est la métrique de tous les temps et de tous les pays que se proposent d'étudier les fondateurs de cette revue. Le premier fascicule contient la première partie de *Notes sur la métrique verbale dans les odes d'Horace*, par M. Louis Havet, un article où M. Théodore Reinach expose les réflexions que lui suggère l'étude de l'hymne à Apollon, dont la découverte récente par notre école d'Athènes a fait assez de bruit ; enfin de très intéressantes considérations de M. Francesco Flamini, sur l'origine de la *laude*, de l'*ottava* et du *sirventese* en Italie. Quant aux articles bibliographiques, ils ne portent pas simplement sur les ouvrages de métrique, mais aussi, semble-t-il, sur les recueils de poésies, examinés au point de vue du mètre.

— *Thélème, revue mensuelle* (Paris, 6, rue des Coutures-Saint-Gervais, 4 fr. par an ; 5 fr. à l'étranger) est une revue de « jeunes » et d' « indépendants, » comme visait à l'être l'*En-dehors*, au temps où il n'était que journal littéraire, comme se vantent encore de l'être le *Mercure de France* ou *l'Ermitage*. Nous avons relevé, dans les deux premiers numéros (juin et juillet), une critique acerbe mais en somme assez juste de M. Armand Silvestre.

—On vient de réimprimer, dans la quatre cent dix-septième livraison de la ibliothèque populaire (H. Gautier), la touchante nouvelle de Mme Cottin : *lisabeth, ou les Exilés en Sibérie.* On a fait précéder ce récit d'une notice iographique et littéraire qui prouve une fois de plus combien les erreurs ont la vie dure. L'auteur de cette notice assure que Mme Cottin, née Sophie istaud, « était originaire de Tonneins (Lot-et-Garonne). » Il y a longtemps ıjà que l'on a établi que Sophie Ristaud naquit à Paris. Voir l'avertissement mis par notre savant collaborateur M. Tamizey de Larroque, en tête

de *Deux lettres inédites de Mme Cottin* (*Revue d'Aquitaine*, t. XIII, 1869, p. 463). Relevons une autre inexactitude de la nouvelle notice : on y fait naître Mme Cottin en 1773 : la véritable date est celle-ci : 22 mars 1770.

— C'est par erreur que nous avons reproché à M. G. Collon d'avoir oublié d'imprimer en petit texte la partie de son édition de Grégoire de Tours qu'il a empruntée aux *Monumenta Germaniae*. La différence, n'étant que d'un œil, ne nous avait point frappé. De même, les corrections reprises par nous comme inutiles ne sont pas le fait de M. Collon, mais d'un reviseur moderne. Il a eu seulement le tort de ne le pas indiquer assez nettement dans sa préface.

Alsace. — La Société d'émulation de Belfort fait preuve de vitalité. Elle vient de distribuer son important *Bulletin* de 1894 (Belfort, imp. Devillers, in-8 de xxxvii-188 p., avec de nombreuses planches et un portrait). Entre autres travaux publiés, nous relevons ceux dont les titres suivent : *Froideval et la Fête des bergers*, par MM. D. R. et K. ; — *Napoléon Bardy, magistrat et représentant du peuple (1804-1884)*, par M. Henri Bardy ; — *Folklore belfortain (cantique des rois)*, par M. Corbis ; — *Contribution à l'étude des diatomées du territoire de Belfort et de ses environs*, par MM. Ch. Rœsch et Lucien Meyer ; — *Étude étymologique sur Massevaux*, par M. A. Gendre ; — *Lou Maître baitant son tchin devant l'loup*, fable ; texte en patois de Chatenois, avec une trad. française, avec des notes ; — *A propos de Chaux ou Tchâ. De ce nom de lieu en Franche-Comté et pays limitrophes ; et en particulier du village de Chaux (Belfort). Des congénères de ce nom. Les Étapes de notre Tch local*, par M. A. Vautherin ; — *Monographie de la caverne funéraire néolithique de Cravanche*, par M. Félix Voulot.

Anjou.—Voici une figure de prêtre pieux et savant que M. E. Queruau-Lamerie vient de nous retracer le plus heureusement du monde. *L'Abbé Cotelle de la Blandinière* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 31 p.) naquit à Laval en 1708, et mourut en 1795 à Paris. Ce qui nous reste de lui, ce sont les *Conférences ecclésiastiques d'Angers*, parmi lesquelles on remarque le *Traité des États*, qui fut justement célèbre au siècle dernier. M. de la Blandinière montra toute sa vertu chrétienne en écrivant, sur le schisme constitutionnel, deux lettres à Rougeard, le célèbre curé d'Audard, député à l'Assemblée nationale. Ces lettres, qui sont ici publiées *in extenso*, font grand honneur au digne sulpicien qui les écrivit.

Bourgogne. — *La Société archéologique de Sens* vient de fêter (19-24 juin 1894) son cinquantenaire par une réunion très nombreuse, comprenant une série d'excursions et de conférences, et l'audition dans la cathédrale de Sens de la célèbre « messe des fous, » une rareté archéologique. Les assistants ont entendu d'intéressantes communications de MM. le Blant et L. Duchesne, membres de l'Institut, et de M. Maurice Prou, sur le « faux » testament de l'impératrice Théodéchilde, fille de Clovis. — Dans deux ans, ce sera le tour de la *Société des sciences de l'Yonne*, à Auxerre, à fêter son cinquantenaire : cette dernière est beaucoup plus active, puisqu'elle publie deux volumes par an.

— On annonce la mise en vente prochaine d'une importante publication in-4 : *Pouillé de l'ancien diocèse de Sens*, d'après des manuscrits et des documents inédits, par MM. P. Quesvers et Henri Stein. Ce volume est tiré à petit nombre et nous n'avons pas besoin d'en faire ressortir tout l'intérêt.

Bretagne. — Dans les collèges mêmes de la Compagnie de Jésus, les élèves poussaient l'indiscipline jusqu'aux dernières limites. M. Paul Parfouru nous en donne la preuve en nous racontant *Une Mutinerie d'écoliers du collège de Rennes en 1629* (Rennes, typ. Oberthur, in-8 de 12 p.), mutinerie dont le prétexte fut le désir des élèves de faire supprimer une classe,

et le résultat, des blessures faites par les révoltés à plusieurs de leurs camarades.

Champagne. — La Société d'études ardennaises « La Bruyère » a entrepris la publication d'un bulletin bimestriel sous le titre de *Revue d'Ardenne et d'Argonne, scientifique, historique, littéraire et artistique* (Sedan, imp. Jules Laroche, 5 fr. par an).

Dauphiné. — A entendre le tapage mené autour des ligues pour l'éducation physique, on pourrait supposer qu'il s'agit de choses toutes nouvelles en France. Eh bien! lisez la nouvelle brochure de M. Henri Rousset : *Les Jeux olympiques au Rondeau* (Grenoble, J. Baratier, in-8 de 159 p.) et une page de l'histoire du petit séminaire de Grenoble vous séduira. Dans un récit amusant, on voit dès 1832 fleurir les jeux de camp, de boules, de balle, les courses en sac, au cerceau, en chars même, le tir à la carabine et autres institutions qui n'ont pas peu contribué à entretenir au Rondeau la santé et la belle humeur. L'histoire de l'école revit d'ailleurs dans ce beau volume enrichi de dessins de M. l'abbé Guétal, de vues, de portraits des anciens maîtres et des anciens élèves; signalons parmi ces derniers ceux du général Février et du R. P. Didon. M. J. Baratier, imprimeur, a su présenter l'ouvrage avec une grâce et un goût parfaits.

— Au col du Lautaret, point culminant de la grande route des Alpes de Grenoble à Briançon, l'on trouve un hospice modèle, une station alpine de premier ordre, un télégraphe et même un débit de tabac. Ce n'est pas trop pour recevoir dignement les visiteurs qui, pendant la belle saison, s'arrêtent dans ce paradis des fleurs naturelles les plus rares et les plus suaves. Dans sa brochure : *Herborisations au Lautaret, au Galibier et dans les environs* (Gap, Jouglard, in-8 de 32 p.), M. F. Brachet décrit la région en termes excellents ; points par points, mois par mois, en des courses bien ordonnées, il nous conduit là où les plantes viennent d'ouvrir leurs calices ; il promène sa piochette jusqu'à l'alpe des Arsines, au col des Grangettes, en indiquant avec soin les noms de lieux et les situations; son guide, simple et clair, arrive à son heure.

Franche-Comté. — L'on doit à M. Léonce Pingaud un travail aussi neuf comme sujet que curieux par les détails, publié dans la *Revue d'histoire diplomatique*, puis tiré à part : *Une Négociation secrète sous le Directoire. L'Affaire de Besançon (1795-1796)* (Paris, Leroux, in-8 de 23 p., avec un magnifique portrait de Pautenet de Vereux). Pautenet de Vereux était un agent royaliste qui tenta alors de gagner à la cause d'une restauration monarchique le général Ferrand, qui commandait la place de Besançon, et plusieurs administrateurs du Doubs. La combinaison préparée aurait fort bien pu réussir et entraîner de graves conséquences politiques et militaires; mais tout échoua par l'imprudence d'un personnage dont la maladresse typique semble relever du roman à la Dumas père plutôt que de l'histoire. M. Pingaud, d'après des documents inédits, a écrit en quelques pages une étude très émouvante, sévère et pleine de verve. C'est une sorte de miroir où viennent se refléter nombre de caractères bizarres et d'esprits timides, flottants. Les diverses physionomies esquissées ici ne seront sympathiques à personne, sauf celle de Pautenet de Vereux, royaliste convaincu, conspirateur audacieux, qui, traqué par ses ennemis quand tout fut perdu, sut leur échapper avec autant de courage que de bonheur.

— Pour les vrais bibliophiles, rien ne saurait surpasser en intérêt l'important travail que MM. Jules Gauthier et Roger de Lurion viennent d'extraire du dernier volume paru des Mémoires de l'Académie de Besançon : *Marques de bibliothèques et ex-libris franc-comtois* (Besançon, imp. Paul

Jacquin, in-8 de 75 p., avec 15 planches reproduisant 8 fers de reliures et 13 ex-libris). Les auteurs, après quelques pages d'introduction, ont donné un catalogue très détaillé de soixante-dix fers de reliures et de cent quatre-vingt-quinze ex-libris, avec ou sans armoiries, provenant d'amateurs franc-comtois. Pour atteindre leur but, MM. Gauthier et de Lurion ont mis à contribution les dépôts publics de leur région, plusieurs collections particulières et aussi les leurs propres. Voilà, certes, un ensemble de première main à utiliser pour l'histoire générale de la bibliophilie en France. — Cela dit, MM. Gauthier et de Lurion nous permettront de leur donner l'assurance, contrairement à l'opinion qu'ils expriment (p. 5), qu'il se forme encore des bibliothèques. Nous pourrions citer plusieurs cas; il nous suffira de dire que la Franche-Comté est honorablement représentée à Paris même par divers amateurs dont les collections, créées de nos jours, s'accroissent sans cesse. L'une de ces collections est typique : commencée il y a quatorze ou quinze ans, elle compte déjà plus de deux mille volumes ou brochures et un nombre considérable de vues, de portraits, de caricatures, de cartes et de plans relatifs à cette province.

— L'abbé Kneipp a tellement fait parler de lui, que l'on est en droit de se demander si quelque chose d'utile le concernant ou s'appliquant au milieu où il s'agite pouvait bien encore être offert à l'attention des contemporains. M. G. de Beauséjour a certainement résolu la question par l'affirmative, puisqu'il donne en tirage à part, après l'avoir publiée dans les *Annales franc-comtoises* (l'une des plus anciennes et des plus remarquables revues provinciales), une relation intéressante qu'il intitule : *Chez l'abbé Kneipp. Voyage d'un Franc-Comtois à Wœrishofen* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 26 p.). Comment l'auteur, partant de la Haute-Saône, où il demeure, arrive à Wœrishofen, comment il voit et consulte le célèbre curé bavarois, comment les malades sont traités par lui et par les docteurs qui l'assistent, telles sont les choses que chacun apprendra, d'une façon pittoresque, dans cette brochure. L'auteur n'a pas oublié, entre temps, de décrire les pays parcourus, et il s'en est parfaitement tiré; sa manière, bien personnelle, tranche sur le ton trop souvent banal des écrivains du genre.

— Encore un extrait des *Annales franc-comtoises : La Vie d'un artiste. M. Paul Franceschi*, par M. le chanoine Suchet (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 18 p.). Paul Franceschi était une nature ardente, caustique, un peu violente même. Ses qualités ont toujours été mises au service du beau et du bien, et ses défauts n'ont jamais nui d'une façon grave aux nobles causes qu'il a défendues. Poète à ses heures, ce très estimable sculpteur, Bisontin d'éducation et d'habitudes, quoique Dijonnais par la naissance, rentrait dans la catégorie des originaux amusants. Il a trouvé dans M. le chanoine Suchet un biographe sincère, exact, dont le talent est apprécié bien au delà des frontières comtoises.

Guyenne et Gascogne. — M. Henri Courteault publie deux brochures fort intéressantes : *Un Épisode de la conquête de la Guyenne sous Charles VII* et *Un Archiviste des comtes de Foix au XVe siècle. Le Chroniqueur Michel du Bernis* (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 16 p. et de 30 p. Extrait des *Annales du Midi*, t. VI). Dans la première brochure il imprime des lettres de rémission octroyées par Charles VII en février 1461 au seigneur landais Jean de Gestède, lesquelles permettent de reconstituer tout un incident ignoré de la conquête de la Guyenne sur les Anglais qui se rattache à l'histoire générale. Dans la seconde brochure, il étudie le chroniqueur Michel du Bernis appelé Miguel del Verms par Buchon, qui en avait découvert le manuscrit en 1837, dans le riche dépôt des Basses-Pyrénées et qui en donna une très

insuffisante édition en 1838 (*Panthéon littéraire*). M. Courteault parle si bien de la chronique et du chroniqueur qu'il n'aura rien à modifier dans sa monographie quand il la reproduira en tête de la nouvelle édition que, nous l'espérons, il nous donnera bientôt de l'in-folio conservé dans le trésor de Pau sous la cote E. 392.

— M. l'abbé A. Degert publie des *Lettres inédites du cardinal d'Ossat, évêque de Rennes et de Bayeux, 1537-1604* (Paris, Lecoffre, gr. in-8 de 37 p.). Neuf proviennent du fonds français de la Bibliothèque nationale; la dixième est tirée des archives du ministère des affaires étrangères; la dernière, adressée aux chanoines de Bayeux, est conservée dans les papiers du chapitre de cette ville. Ces lettres, extraites de la *Revue de Gascogne*, font encore mieux connaître et apprécier, « l'habile négociateur de l'absolution de Henri IV à Rome, » et « ne le cèdent ni en importance ni en intérêt à celles qui ont assuré la réputation du cardinal d'Ossat. « On les rapprochera utilement de la thèse soutenue par M. l'abbé Degert devant la Faculté des lettres de Bordeaux sur *le Cardinal d'Ossat, sa vie, ses négociations à Rome* (1894).

Ile-de-France. — La *Société d'archéologie, sciences, belles-lettres et arts de Seine-et-Marne* (de Melun) vient de faire paraître (in-8) un petit volume de « Mémoires » après dix années d'interruption. Le principal mémoire qu'on y remarque est de M. Paul Quesvers : *Notes sur les Cornu, seigneurs de Villeneuve-la-Cornue, la Chapelle-Rablais et Fontenailles-en-Brie.* Sous ce titre modeste, l'auteur a dressé une importante généalogie de cette famille jadis célèbre dans la contrée et qui a donné plusieurs archevêques et évêques aux XIIIe et XIVe siècles, raconté leurs faits et gestes d'après des documents souvent inédits, et publié intégralement, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, le rôle des vassaux des seigneuries de La Chapelle-Rablais et de Fontenailles en 1292. Plusieurs planches reproduisent tous les sceaux connus de la famille des Cornu.

— Il a été fait un tirage à part (in-16 de 31 p.) de l'article historique succinct, mais complet, que notre collaborateur, M. H. Stein, a publié sur Fontainebleau, château, ville et forêt, dans le dernier volume de la *Grande Encyclopédie.*

— Un journal de Fontainebleau, *l'Abeille*, plus littéraire que politique, a fêté dernièrement le soixantième anniversaire de sa fondation, et, chose rare, il est demeuré depuis lors dans la même famille. En souvenir de cet anniversaire, le directeur a publié un petit volume fort intéressant : *La Soixantaine du journal l'Abeille de Fontainebleau; 1835-1894* (in-16 de 173 p.), où vers et prose se trouvent agréablement mélangés, et où nous remarquons plus particulièrement les travaux relatifs à l'historique du journal, aux premiers journaux de Seine-et-Marne, et au premier collège de Fontainebleau. Cette brochure restera comme un heureux souvenir de la fête à laquelle l'imprimeur-propriétaire du journal, M. Ernest Bourges, avait convié ses collaborateurs et confrères.

— Vient de paraître : *La Seigneurie de Courances*, par M. l'abbé Boulay, curé dudit lieu (Fontainebleau, in-8; extrait des *Annales de la Société du Gâtinais*). Cette bonne notice, illustrée de vues du célèbre château, a été écrite à l'aide des archives de la famille de Nicolay, qui a longtemps possédé cette seigneurie.

Languedoc. — Le *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (2e série, t. XVII, Béziers, imp. Sapte, in-8 paginé de 367 à 658) est presque entièrement rempli par un travail de longue haleine de M. Antonin Soucaille, intitulé : *Béziers pendant la Révolution, septembre 1792-1800, d'après des documents authentiques* (suite et fin). Pour l'auteur, la Révo-

lution n'est certes point un bloc à accepter tel quel; mais sa manière de voir et d'apprécier, trop généralement, diffère de la nôtre. Ainsi la mort de Louis XVI, crime odieux s'il en fut, ne soulève guère son indignation; il se borne à dire que ceux qui condamnèrent le Roi étaient des « accusateurs plutôt que des juges. » Page 481, il écrit : « On avait eu les crimes de la Terreur, on allait avoir les attentats du royalisme. » Page 592, il qualifie de rebelles les royalistes de la Haute-Garonne en armes contre la Convention, etc. Quant à sa conclusion finale (p. 547 et 548) la voici, en partie : « La Révolution de 1789 a détruit beaucoup, mais elle a beaucoup reconstitué. Si elle renverse l'édifice de la vieille Europe monarchique, elle proclame la souveraineté du peuple; elle jette les bases d'un état social nouveau; elle assied la jeune société sur d'immortels principes.... » Ce que nous constatons ici avec regret ne nous empêche nullement de reconnaître que ces pages seront utilement consultées par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Révolution dans les provinces. — La suite du volume est occupée par divers rapports sur l'archéologie, la poésie française, la poésie néo-romane et l'histoire, présentés par MM. L. Noguier, Ch. de Kéroüartz, F. Donnadieu et A. Soucaille. A son tour, le docteur Privat donne un *Aperçu historique sur les anciennes mines de plomb argentifère de Villemagne et sur la découverte de la source minéro-thermale de Lamalou* (avec une planche). Notons enfin la *Table générale des matières contenues dans les seize tomes de la deuxième série du Bulletin*, qui rendra plus d'un service aux érudits.

— La *Note sur des armes franques trouvées au lieu de la Unarde* (2,258 mètres d'altitude) *dans les Pyrénées ariégeoises*, par M. C. Barrière-Flavy (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 16 p.), ne se recommande pas seulement par l'érudition dont elle est remplie, mais encore par l'agrément du style, l'auteur ayant décrit avec talent « les spectacles grandioses » qu'offre la nature dans cette partie des Pyrénées, à peu près inconnue, qui avoisine l'Andorre, et dont « la majesté sauvage » l'emporte sur tant d'autres parties de la chaîne maintes fois explorées. Une planche représente deux des armes carolingiennes trouvées si haut, armes excessivement rares, car si quelques musées régionaux offrent de modestes couteaux de fer de la même époque plus ou moins mutilés, les épées y sont inconnues et les scramasaxes ou grands couteaux n'y sont représentés que par un ou deux spécimens.

Normandie. — M. l'abbé Cyprien Lacroix, curé de Chemilly, en composant sa notice sur *Une Commune rurale de l'arrondissement de Mortagne au Perche, notice sur la commune de Chemilly* (La Chapelle-Montligeon, in-16 de IV-92 p.), a donné, comme le lui a fort bien écrit son évêque, Mgr Trégaro, un exemple qui mériterait « beaucoup d'imitateurs parmi ses confrères. » Sans doute l'excellent ecclésiastique a des théories philosophiques un peu vieilles à l'heure actuelle, et sa description géologique et topographique n'est pas assez complète. Mais, tel qu'il est, son petit livre servira beaucoup aux savants, auxquels il apportera une contribution fructueuse pour l'histoire rurale. Il n'y a malheureusement aucune indication de sources, mais la première ligne de l'introduction indique qu'il faut se référer aux registres paroissiaux. M. Lacroix n'a pas connu un gros volume, publié en 1884, chez Champion, par M. Noulens, *la Maison de Clinchamps*, et qui lui eût été très utile. Terminons en citant les pages émues où le pasteur de Chemilly raconte les heures douloureuses de l'occupation prussienne, en 1871.

— Félicitons bien sincèrement M. Georges Courtois. Il vient d'éditer *les Us et Coutumes du canton de Bellême, Orne, recueillis jusqu'en 1893* (Bellême, E. Ginoux, in-16 de 102 p.). Greffier de la justice de paix, l'auteur était parfaitement placé pour recueillir ces anciens usages. Il s'est heu-

reusement acquitté de sa tâche, et il a réparti ses recherches par ordre alphabétique. De son travail examiné attentivement, on peut déduire que beaucoup d'usages généraux sont devenus, par suite du code et de la jurisprudence, usages particuliers. Il y a peu de traces d'anciennes coutumes, et les règles des pays voisins n'ont pas produit beaucoup d'effet dans le Bellesmois.

— Passer *Quinze jours en Normandie et Bretagne*, en *excursions économiques* (Paris, Librairie illustrée, in-16 de v-99 p. avec de nombreuses cartes), cela nous va tout à fait. Notez que nous ne choisirions peut-être pas l'itinéraire tracé par M. G. Pramondon : Granville, Avranches, le Mont Saint-Michel, Dol, Dinan, Saint-Malo, Cancale, Dinard, les îles anglo-normandes (oh! monsieur Promondon, un Normand ne vous pardonnera jamais d'avoir écrit les « îles anglaises, » tout court) ; Jersey, Guernesey et Sercq. Mais une fois le guide accepté, il faut dire qu'il est excellent, très complet, très pratique et qu'il ne coûte que 1 fr. Et grâce à ses cartes, à ses renseignements multipliés, à ses notes concises mais exactes et suffisantes, on gagnera largement temps et argent.

Orléanais. — Un bref de N. S. P. le Pape vient d'ériger en basilique mineure l'église de Cléry, où fut enterré Louis XI. Mgr Barbier de Montault, auquel on a demandé de rédiger l'inscription destinée à perpétuer le souvenir de ce fait mémorable, en profite pour faire connaître en quelques pages *les Privilèges des basiliques mineures* (Arras, Sueur-Charruey, in-8 de 5 p.).

Poitou. — Mgr Barbier de Montault a déjà indiqué en 1886 (*Les Croix à main du diocèse de Poitiers*, Poitiers, Blais, in-8 de 13 p.) la destination des croix à main, employées à la messe lorsque l'autel n'en était pas pourvu en permanence; à l'offrande, pour recevoir les baisers des fidèles au lieu de l'instrument de paix aujourd'hui d'un usage plus habituel en France ; aux processions, pour la bénédiction des champs, le clergé inférieur n'était pas autorisé à bénir avec la main seulement; enfin, pour la visite pastorale, où elle était présentée à l'entrée de l'église au baiser de l'évêque. *La Croix à main de la collection de Lastic* (extrait du *Bulletin monumental*, Caen, Delesques, in-8 de 10 p.), que l'érudit archéologue nous fait connaître aujourd'hui, appartient au troisième quart du xive siècle. Une planche accompagne la description que Mgr Barbier de Montault nous donne de ce précieux objet, dont il étudie en détail le caractère et le symbolisme.

— Une autre trouvaille curieuse, mais à un autre point de vue, est celle qu'il a faite à l'abbaye des Châtelliers (n° 176 de l'inventaire autrefois signalé ici), d'une *Matrice de plaque de cheminée au XVIIe siècle* (extrait du *Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne*. Montauban, imp. Forestié, in-8 de 22 p. avec une planche). Les plaques de cheminée ont été plusieurs fois étudiées déjà ; nous avons signalé ici des travaux sur la matière, de M. Germain; mais l'on ne s'est guère occupé de la fabrication, et, à ce point de vue déjà, la publication de Mgr Barbier de Montault est intéressante. Elle l'est encore par le sujet représenté par la matrice : la glorification du roi-soleil ; elle l'est enfin par le nom de l'artiste auquel l'auteur croit pouvoir attribuer cet objet : l'architecte Le Duc de Toscane.

— La publication du grand *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, entreprise sur un nouveau plan par MM. H. et Paul Beauchet-Filleau (voir t. LXV, p. 286, et t. LXX, p. 189), se poursuit. Nous avons sous les yeux le quatrième fascicule du tome II, qui va de chit à coth. On y remarque des notices étendues sur les familles suivantes : Chouppes, Chources, Claveurier, Clémenceau (à laquelle appartient le leader du parti radical), Le Clerc de Juigné (dont on aurait dû continuer la filiation jus-

qu'aux représentants actuels de cette maison), Clérembault, Clermont (barons de Surgères), Clervaux, Cochon de Lapparent, Combarel, Compaing, Constant, Conty, Le Coq, Coral, Corderoy, Corgnol, Cossin.

Provence. — Un magistrat bibliophile, M. Alexandre Mouttet, consacre une curieuse notice à *la Galerie du château de Mirabeau* (Aix-en-Provence, Remondet-Aubin, in-8 de 37 p.). Le point de départ de cette notice est le compte rendu de la vente des objets d'art de Mirabeau qui figure dans les lettres de Reichart, maître de chapelle du roi de Prusse, écrite pendant un voyage en France en 1792 et traduites sous le titre de : *Un Prussien en France*, par M. A. Laquiante (Paris, 1892). M. Mouttet décrit ce qu'il appelle un *Musée-Mirabeau*, généralement ignoré, surtout des Parisiens, qui a été réuni au château de Mirabeau (en Provence, non loin de Manosque), appartenant à M. G. Lucas de Montigny. M. Mouttet signale aussi les objets d'art conservés à Aix, dans l'hôtel de Montigny, et un recueil d'environ cinq cents lettres autographes de Mirabeau.

— M. Paul de Faucher étudie *Un Vauclusien oublié. Le Comte de Roquesante, général de la République française, 1756-1822* (Avignon, Seguin, gr. in-8 de 15 p.). Dans le corps de cette notice, qui ne laisse rien à désirer, ont été insérés divers documents inédits et, à la suite, ont été donnés, comme pièces justificatives, les états de service du général comte de Roquesante et un certificat qui lui fut délivré à Wissembourg, le 5 septembre 1795, par ses compagnons d'armes, au sujet du combat d'Ernolsheim à l'armée du Rhin (27 juillet 1793).

Vendée. — Le marquis de Migré nous donne, sous le voile de l'anonyme — mais voile fort transparent — un volume attachant : *Biographies vendéennes. Le Comte Adolphe de Bremond, 1795-1870* (Niort, Clouzot, in-8 de 138 p.). Cette notice fait admirablement connaître la belle existence du fidèle royaliste, du grand chrétien. On y trouve aussi d'excellents renseignements sur les aïeux du comte de Bremond (à partir du XIIe siècle), sur sa femme (Aurélie de Pontjarno), sur Mme la duchesse de Berry, dont le comte Adolphe fut un des plus dévoués compagnons d'armes en 1792, etc.

Autriche-Hongrie. — M. Ivan Em. Levitzki paraît vouloir devenir le bibliographe attitré de la langue et de la littérature ruthène, et c'est avec plaisir que nous enregistrons l'apparition du tome II de sa *Bibliographie des publications ruthéniennes du XIXe siècle parues en Galicie, comprenant aussi les publications ruthéniennes éditées en Hongrie et en Boukovine, de 1801 à 1886* (Léopol, in-fol.). Cette publication est complétée par des bibliographies annuelles pour 1887-1890, qui ont paru respectivement en 1888-1891, et qui seront sans doute continuées. Mais si les titres de ces ouvrages sont imprimés en russe et en français, les explications afférentes à chaque livre catalogué sont données en langue russe seulement.

— Sous le patronage de la Société des libraires tchèques, un écrivain connu, M. Joseph Hovorka, a entrepris en décembre dernier la publication d'une revue bibliographique bimensuelle *Knihkupecky oznamovatel*.

Belgique. — La Belgique nous envoie un *Sommaire méthodique des traités, monographies et revues de sociologie*, publié sous la direction de MM. H. Lafontaine et P. Otlet, et dont il a paru un fascicule. (Bruxelles, Office international de bibliographie, hôtel Ravenstein, 15 fr. par an). La Revue comprend deux parties auxquelles on peut s'abonner séparément (10 fr. par an), une partie juridique et une partie sociologique. Comme le titre du recueil suffit à l'indiquer, le classement des ouvrages et articles est fait méthodiquement. L'utilité d'une semblable publication ne se discute même pas. Un desideratum : nous ne voyons aucun inconvénient à mettre en abrégé,

comme on l'a fait ici, le titre des revues citées, mais c'est à condition de donner dans chaque fascicule, comme le fait l'excellente *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, l'explication des sigles adoptés. Il serait également souhaitable que, prenant modèle sur la même revue allemande, la direction du nouveau périodique indiquât les comptes rendus des ouvrages qui rentrent dans son cadre.

— Le R. P. Henri Chérot, après avoir consacré quatre fascicules, pleins de choses nouvelles, à l'histoire de l'éducation du grand Condé, donne une suite non moins intéressante à son travail : *Le Fils du grand Condé, Henry-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Son éducation en France et en Belgique d'après des documents inédits* (Bruxelles, Vromant, gr. in-8 de 40 p.). A de curieux détails sur le jeune prince et sur sa famille, l'habile biographe en a joint d'autres sur son précepteur, l'original abbé Bourdelot (Pierre Michon), et sur son gouverneur, Charles Combaut, comte d'Auteuil, détails qui complètent les *Historiettes* de Tallemant des Réaux. Les documents extraits des archives de Chantilly, notamment les lettres du docteur Bourdelot, ajoutent du piquant à une notice écrite avec verve.

Espagne. — *Los Derechos de Navarra*, par don Gregorio Iribas (Pamplona), a été composé pour réfuter les assertions des *Gamazo* et des *Canovas*, d'après lesquels le gouvernement espagnol n'est tenu à rien vis-à-vis de la Navarre et peut, s'il le veut, la soumettre à la loi commune. L'auteur y établit solidement que l'État ne peut en venir là sans forfaire à la parole donnée en 1512 lors du traité d'union, et renouvelée en 1839 lors du traité de Vergara, qui mit fin à la guerre civile. En d'autres termes la Navarre a le bon droit pour elle, et l'on ne saurait sans injustice lui ravir ses *fueros* ou libertés provinciales.

Italie. — La première partie du tome V de la *Biblioteca Casinensis* vient de sortir des presses du Mont-Cassin. Elle comprend la description de soixante-quatre nouveaux manuscrits, et en contient un grand nombre d'extraits, surtout des ouvrages et des lettres de Paul Diacre. C'est là une nouvelle preuve de l'activité des moines de ce célèbre couvent, qui ont déjà fait imprimer, entre autres volumes, un *Codex diplomaticus Cajetanus* (le tome III et dernier actuellement sous presse), une *Paleografia artistica di Monte Cassino* (7 fasc. in-4°), et un *Spicilegium Casinense complectens analecta sacra et profana*, dont le tome I a paru dans le courant de l'année dernière.

— Après une longue interruption, les bénédictins du Mont-Cassin ont repris la publication du *Registre de Clément V*, ou plutôt ont commencé celle des documents complémentaires qui doivent être joints aux quinze mille lettres environ émanées de la chancellerie de ce Pape : *Regesti Clementis Papae V ex vaticanis archetypis, S. S. Domini nostri Leonis XIII, P. M. iussu et munificentia nunc primum editi, cura et studio monachorum ordinis S. Benedicti appendices, tomus I* (Romae, ex typ. Vaticana, in-f° de VI-523 p. — Prix, 50 fr.). Il suffira d'indiquer sommairement la composition de ce volume pour en faire saisir l'importance. Il se compose de trois parties : p. 1-180, comptes de la chambre du Pape (11 mars-7 novembre 1307 — nov. 3309-novembre 1310 — 18 décembre 1310-5 mars 1311, plus divers fragments). Ces registres d'*Expensa Camerae* sont infiniment curieux au point de vue de l'histoire des mœurs, des usages, de la vie quotidienne, de la composition de la cour du pape gascon, de ses voyages et de son itinéraire. — Puis viennent, p. 181-355, les *Obligationes et solutiones praestitum Clementis Papae V tempore;* il s'agit des taxes et subventions que devaient supporter les nouveaux titulaires des évêchés et abbayes au profit de la chambre apostolique et du trésor du Sacré Collège. On y voit jaillir une des sources les plus abondantes

des revenus nécessaires aux Papes du moyen âge pour subvenir aux dépenses qu'exigeait le gouvernement de l'Église. Et surtout on y pourra recueillir une multitude de renseignements très sûrs sur les noms des prélats, la date exacte de leur promotion, les revenus des diocèses et des monastères. — Enfin nous trouverons aux pages 357-523 un *Inventaire* précis et détaillé *du trésor* et des manuscrits *de l'Église romaine*, fait à Pérouse, en 1311, par ordre de Clément V. C'est un document de premier ordre pour l'histoire de l'art, et en suivant ces pages d'un latin barbare mais clair, on se rend compte aisément de la splendeur incomparable des objets d'orfèvrerie et des ornements d'église conservés dans le trésor des Papes au commencement du XIVe siècle. — Les trois préfaces et l'annotation des documents ont toute l'ampleur et l'exactitude désirables.

— M. G. Fumagalli, l'érudit bibliothécaire de Milan, vient de publier une charmante plaquette : *Antonio Blado tipografo romano del secolo XVI* (Milano, U. Hoepli, in-16 de 122 p.), à l'occasion du mariage de son ami G. Belli. Il a étudié à nouveau toutes les questions relatives à cet imprimeur célèbre, sur lequel avait déjà travaillé D. Bernoni, et dont lui-même a édité le catalogue des impressions, en collaboration avec le même G. Belli, dans un des *Indici e Cataloghi* du ministère de l'instruction publique d'Italie, en 1891. On sait que Blado a fondé à Rome, sous le pape Paul III, qui l'y encouragea, une imprimerie fameuse pour publier les plus précieux manuscrits grecs de la Bibliothèque du Vatican. C'était l'ami intime de Paul Manuce et comme lui un érudit très distingué et un écrivain assez connu pour être peint, sous le nom de « Barbagrigia, » dans une comédie du temps, *Gli Straccioni*, écrite à Rome en 1544. M. Fumagalli a poursuivi son étude jusqu'après la mort de Blado, dont l'officine fut ensuite, par ses héritiers, en relations directes avec la cour de Toscane. Il a reproduit les jugements divers qu'il a a pu retrouver sur cet imprimeur et examiné avec soin quelques-unes des éditions aujourd'hui rarissimes qui sont sorties de ses presses. Cette étude est bien conduite et agréablement présentée.

Russie. — Il est impossible de passer sous silence le premier volume des *Mémoires de la Société néo-philologique d'Helsingfors*, qui a paru dans cette ville en 1893. C'est un recueil publié partie en français, partie en allemand, et contenant d'excellents travaux ; nous citerons particulièrement : *Le Poème de saint Laurent dans le ms. Egerton 2710 du Musée britannique*, par W. Söderhjelm ; — *Saint Martin et le Roman de la Belle Hélène de Constantinople*, par le même ; — *Notice et extraits d'un manuscrit latin-français du XVe siècle se trouvant en Finlande*, par le même ; — *La Langue anglaise en Finlande*, par A. Krook ; — *Explication de quelques formes verbales en français*, par I. Ushakof ; — *Liste de mots français employés dans la langue suédoise avec une signification détournée*, par A. Edelfeldt ; — et *Liste des manuels de français, d'allemand et d'anglais publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande de 1600 à 1892*, publiée par M. Vasenius.

Suisse. — M. Eugène Ritter publie *le Centenaire de Diez, discours prononcé à la séance annuelle de l'Institut genevois, suivi de lettres adressées à Victor Duret par Roumanille* (Genève, Georg, gr. in-8 de 117 p. Extrait du *Bulletin de l'Institut genevois*, t. XXXIII). Le discours, prononcé le 15 mars 1894, en l'honneur du grand érudit Frédéric Diez (né à Giessen le 15 mars 1794), fait très bien connaître le principal promoteur, en notre siècle, de la philologie romane. Les trente lettres de Roumanille, auxquelles sont jointes quelques lettres de Théodore Aubanel et une lettre de Frédéric Mistral, sont écrites avec une spirituelle familiarité. On y trouve l'histoire anecdotique du Félibrige depuis 1857 jusqu'en 1885.

États-Unis. — Nous avons reçu trois nouvelles bibliographies préparées par M. James C. Pilling, pour la Smithsonian Institution (Bureau of Ethnology), et consacrées aux différentes langues autochtones des États-Unis; elles sont dressées avec toute la conscience que met M. Pilling à tous ses travaux et avec la précision bibliographique qui est l'apanage des bibliothécaires américains. Voici les titres de ces opuscules : *Bibliography of the Athapascan Languages* (Washington, in-8 de xiv-125 p.); — *Bibliography of the Chinookan Languages* (Washington, in-8 de xiv-81 p.); — *Bibliography of the Salishan Languages* (Washington, in-8 de xiii-86 p.). Nous souhaitons que ce bibliographe arrive promptement au terme de la longue exploration qu'il a entreprise et qui porte régulièrement ses fruits.

— M. Alcée Fortier, déjà connu par une *Histoire de la littérature française* publiée à New-York, chez H. Holt et Cie, vient de faire éditer à la Nouvelle-Orléans (lib. F. Hansell) un intéressant ouvrage intitulé : *Louisiana studies*, où il passe en revue les coutumes, les dialectes, la littérature et l'histoire de cette province de la Louisiane, qui a si longtemps conservé un caractère français et où la colonie française a été considérable. On lira avec intérêt le chapitre consacré à la littérature française en Louisiane.

— Dans ses *Studies of the stage* (New-York, Harper, in-8), M. J.-B. Matthews étudie successivement la vieille et la nouvelle comédie anglaise, la « dramatisation » des romans, et écrit plusieurs pages sur les princes actuels de la critique dramatique à Paris, Francisque Sarcey et Jules Lemaître.

Publications nouvelles. — *Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat* C. Pesch (in-8, Herder, Fribourg-en-Brisgau). — *Jésus offert à la jeunesse*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *Entretiens et conseils avant et après le catéchisme*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *Le Prêtre auprès des malades et des mourants*, par le R. P. P. Stub (in-18, Abadie). — *La Guerre aux défauts*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *L'Obéissance enseignée aux enfants*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *Écrits choisis du Bienheureux Antoine-Marie Zaccaria*, par le R. P. Pica (in-12, « Bulletin des enfants du Sacré-Cœur »). — *Cantica Sion*, **220** *chants latins*, par le P. G. Jung (petit in-16, Haton). — *Commentaire de la loi du 30 octobre 1886 et des règlements organiques sur l'organisation de l'enseignement primaire*, par *** (in-8, Société générale d'éducation). — *Pour et contre l'enseignement philosophique*, par *** (in-18, Alcan). — *Éléments de logique*, par l'abbé L. du Roussaux (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *De Substantiae corporalis vi et ratione*, par P. Mielle (in-8, Langres, Rallet-Bideaud). — *La Perception extérieure et la science positive*, par F. Martin (in-8, Alcan). — *L'Impôt sur le capital et le revenu en Prusse; réforme de 1891-1893*, par G. Legrand (in-18, Pedone-Lauriel). — *Un Péril national. La Politique d'asservissement économique des conservateurs* (in-18, Bucarest, imp. Lazareano). — *La Stigmatisation; l'extase divine et les miracles de Lourdes;* réponse aux libres penseurs, par le docteur A. Imbert-Gourbeyre (2 vol. gr. in-8, Vic et Amat). — *Le Vin et les vins de fruits*, par P. Andrieu (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Abîmes*, par E.-A. Martel (gr. in-4, Delagrave). — *Précis de météorologie endogène*, par F. Canu (in-18, Gauthier-Villars). — *Origines françaises de l'architecture gothique en Italie*, par C. Enlart (in-8, Thorin). — *Manuel d'ortografe française simplifiée*, par E. Ernault et E. Chevaldin (in-8, Bouillon). — *La Poésie patriotique dans les temps modernes*, par C. Lenient (t. Ier, *XVIe et XVIIe siècles*) (in-16, Hachette). — *Ballades et Chansons populaires tchèques et bulgares*, par A. Millien (in-18, Lemerre). — *Eschyle, Sophocle, Euripide. I* (extraits) avec introd., index et notes, par A. Puech

(in-18, Masson). — *Aristophane. Pièces choisies* (extraits) avec introd., index et notes, par G. Ferté (in-18, Masson). — *Plaute, Térence* (extraits) avec notices et notes et un choix des principales imitations françaises, par A. Audollent (in-18, Masson). — *Œuvres complètes de Shakespeare*, trad. de M. Guizot, t. V et VI (in-8, Garnier). — *Morceaux choisis des écrivains havrais*, par C. Le Goffic (in-18 cart., Havre, Imp. du commerce). — *Virgile* (extraits) avec introd., index et notes, par H. Lantoine (in-18, Masson). — *Homère* (extraits), *Odyssée*, avec introd., index et notes, par F. Allègre (in-18, Masson). — *Il Giornalismo letterario in Italia*, par L. Piccioni. Vol. I. (in-8, Turin et Rome, Lœscher). — *Pratique des examens littéraires en Chine*, par le P. Étienne Zi (Siu), S. J. (Chang-Haï, imp. de la Mission catholique, in-8). — *Fils de Chouan*, par R. Lambelin (in-8, Plon et Nourrit). — *Bonheur méconnu*, par M. Floran (in-18, Calmann-Lévy). — *Renégat (1586-1593)*, par A. Filon (in-18, Colin). — *En buissonnant*, par P. Vigné d'Octon (in-18, Lemerre). — *Terre de Lourdes*, par Boyer d'Agen (in-18, Ollendorf). — *Hélas!* par R. Broughton, trad. par A. Chevalier (in-18, Perrin). — *Au pays de Bernadette*, par Mme M. de Besneray (in-18, Téqui). — *La Cantine Chapuzot*, par J. Drault (in-18, H. Gautier). — *Le Maroc d'aujourd'hui, d'hier et de demain*, par A. de Ganniers (in-8, Jouvet). — *Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad*, par P. Brunache (in-8, Alcan). — *Le Développement de l'Afrique*, par A.-S. White, trad. par E. Verrier et Mlle L. Lindsay (in-8, Alcan). — *Die Päpstlichen Kollektorien in Deutschland während des XIV. Jahrhunderts, herausgegeben* von Dr J.-P. Kirsch (gr. in-8, Paderborn, Schöningh). — *Jeanne d'Arc devant la S. Congrégation des Rites*, par le R. P. Pie de Langogne (in-8, Masson). — *Vie du vénérable Antoine-Sylvestre Receveur, prêtre du diocèse de Besançon (1750-1804)*, par J.-M. Suchet (in-8, Paris, Retaux; Besançon, Jacquin). — *Catinon Menette*, par l'abbé J.-B. Serres (in-12, Vic et Amat). — *Le Pape Léon XIII, sa vie, son action religieuse, politique et sociale*, par Mgr de T'Serclaes (2 vol. gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Vie de C.-F. Painchaud, prêtre, curé, fondateur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière*, par N.-E. Dionne (in-8, Québec, Brousseau). — *Hérodote* (extraits) avec notes, par M. Corréard (in-18, Masson). — *Plutarque. Vies des Grecs illustres*, morceaux choisis avec notice, index et notes, par Lemercier (in-18, Masson). — *Plutarque. Vie des Romains illustres*, avec notes, par M. Lemercier (in-18, Masson). — *Cartulaire, ou Histoire diplomatique de saint Dominique*, par les RR. PP. Balme et Lelaidier, 1er vol. (in-8, Bureau de « l'Année domicaine »). — *Histoire de l'abbaye de Fontaine-Jean*, par E. Jarossay (in-8, Orléans, Herluison). — *Petites Notes d'histoire gâtinaise. IIe. La Chapelle-la-Reine et son canton*, par E. Thoison (in-18, Picard). — *Storia dell' Europa durante la Rivoluzione francese dal 1789 al 1795*, par R. Bonghi (2 vol. in-8, Torino, Paravia). — *Napoléon, son caractère, son génie, son rôle historique*, par M. Sepet (in-18, Perrin). — *Jacques Cartier*, par N.-E. Dionne (in-18, Québec, Brousseau).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1893 sont en vente, et forment SOIXANTE-NEUF VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société. rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1893

Articles de fond. — Godefroid KURTH : L'Épopée et l'histoire. — Armand D'HERBOMEZ : Un Épisode du règne de Philippe le Bel. L'Annexion de Mortagne à la France en 1314. — Arthur DE GANNIERS : A propos du centenaire de Valmy. L'Armée française au début de la Révolution. — Victor PIERRE : La Révolution française, son histoire dans les monuments. — Henri BEAUNE : L'Affaire des jésuites de France en 1845. — Ph. VIREY : Les Hiéroglyphes et les études religieuses. — Siméon LUCE : Du Guesclin en Normandie. Le Siège et la prise de Valognes. — Maxime DE LA ROCHETERIE : Le Différend de Joseph II avec la Hollande. — Ludovic SCIOUT : Les Banquerontes du Directoire. — Le R. P. Ch. HUYGHE, S. J. : La Chronologie des livres d'Esdras et de Néhémie. — Le R. P. Hippolyte DELEHAYE, S. J. : La Vie de saint Paul le Jeune et la chronologie de Métaphraste. — A. DE BOISLISLE : Paul Scarron et Françoise d'Aubigné. — Victor FOURNEL : Fabre d'Églantine. Le comédien, l'auteur dramatique et le révolutionnaire. — Le R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : La Correspondance asiatique d'Aménophis III et d'Aménophis IV. — A. DE BOISLISLE : Paul Scarron et Françoise d'Aubigné, deuxième partie. — Arthur DE GANNIERS : Lazare Carnot, l'organisateur de la victoire. — Marius SEPET : Napoléon, son caractère, son génie, son rôle historique.

Mélanges. — Abbé E. VACANDARD : L'Église et les ordalies au XIIe siècle. — Le R. P. PIERLING, S. J. : Léon X et Vasili III. Projets de ligue anti-ottomane. — Eugène-Gabriel LEDOS : M. Ernest Renan. — Roger LAMBELIN : Nouveaux documents sur l'histoire de Marie Stuart. — Paul FABRE et l'abbé P. BATIFFOL : Les Fausses Décrétales de Catanzaro. — Marius SEPET : L'Histoire et l'histoire littéraire ; l'Histoire poétique des Mérovingiens, de M. Godefroid Kurth. — Henry COCHIN : Le Pétrarquisme moderne, à propos d'un livre récent. — Le R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Ordre hospitalier du Saint-Esprit. — Alfred SPONT : Montaigne et La Boëtie. — Comte DE PUYMAIGRE : Les Souvenirs d'Alexis de Tocqueville. — Roger LAMBELIN : Le Retour de l'île d'Elbe. — Baron D'AVRIL : La Littérature russe depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. — Henry THÉDENAT : L'Afrique militaire sous les empereurs. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. - Édouard BEAUDOIN : La Procédure du Parlement au XIVe siècle. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Jeunesse de Richelieu. — A. D'AVRIL : La Diplomatie française en Italie à propos d'une publication récente. — Abbé E. ALLAIN : Une Monographie municipale.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

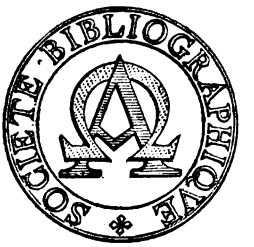
POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTIÈME. — LXXIe DE LA COLLECTION.

QUATRIÈME LIVRAISON. — OCTOBRE



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefanesplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID
José Ruiz y Ca (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE
Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL
Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1894

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'OCTOBRE 1894

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Charles Arnaud.

II. — JURISPRUDENCE, par M. Maurice Lambert.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — J.-B. Terrien : De Unione hypostatica Verbi Dei cum humanitate (p. 321).

Jurisprudence. — A. Konings : Commentarium in Facultates apostolicas (p. 322). — M. C. G. : Consultazioni morali-canoniche-liturgiche su' casi e materie svariate che specialmente riguardano i tempi nostri (p. 323).

Sciences et Arts. — A. Bonhöffer : Die Ethik des Stoikers Epictet (p. 324). — Dr O. Stolz : Grundzüge der Differential- und Integralrechnung (p. 325). — P. Appell : Traité de mécanique rationnelle (p. 326). — E. Mascart : Traité d'optique (p. 327). — Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (p. 329).

Belles-Lettres. — L. Valmaggi : Manuale storico-bibliografico di filologia classica (p. 330). — P. Sébillot : Les Travaux publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays (p. 332). — G. Fraccaroli : Le Odi di Pindaro (p. 333). — Cucheval : Histoire de l'Éloquence romaine (p. 334). — C. Urbain : Nicolas Coëffeteau (p. 336). — É. Grenier : Souvenirs littéraires (p. 338). — M. Osborn : Die Teufelliteratur des XVI. Jahrunderts (p. 339).

Histoire. — E.-W. Middendorf : Peru. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner (p. 340). — Dr G. Grupp : Kulturgeschichte des Mittelalters (p. 342). — Mgr de T'Serclaës : Le Pape Léon XIII, sa vie, son action religieuse, politique et sociale (p. 343). — A. Schmit : Paris pendant la Révolution, trad. par P. Viollet (p. 344). — F. Dubois : Le Péril anarchiste (p. 345). — H. de la Ferrière : Deux Drames d'amour (p. 346). — D. Carutti : La Storia della città di Pinerolo (p. 346). — E. Rodocanachi : Courtisanes et bouffons (p. 348). — T. Blancard : Les Mavroyeni (p. 349). — E. Dionne : Jacques Cartier (p. 350). — A. Ballantyne : Voltaire's visit to England, 1723-1729 (p. 351). — M. Loir : Jean-Gaspard Vence, corsaire et amiral (1747-1808) (p. 352). — A. du Casse : Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie (p. 353). — Chateaubriand : Mémoires d'Outre-tombe (p. 353). — I. de Saint-Amand : Les Femmes des Tuileries (p. 354). — C. de Lacombe : Vie de Berryer (p. 355). — O. Gréard : Prévost-Paradol (p. 357). — P. Villari : Scritti vari (p. 359).

IV. — BULLETIN. — P. J.-J. Surin : Œuvres spirituelles (p. 359). — M. Hanteborne : Aurore ou crépuscule? (p. 360). — N. Filoz : Les Mers de France (p. 360). — H. Coupin : La Vie dans les mers (p. 360). — E. Martinengo-Cesaresco : La Poésie populaire (p. 361). — A. Millien : Ballades et chansons populaires tchèques et bulgares (p. 362). — F. Ramorino : Letteratura romana (p. 362). — V. Inama : Letteratura greca (p. 362). — R. Altamira : Mi Primera Campaña critica y cuentos (p. 362). — C. Lecoutère : L'Archontat athénien d'après la « Constitution d'Athènes » (p. 362). — E. Gallois : La Poste et les moyens de communication des peuples à travers les siècles (p, 363). — P. Farochon : La Bataille de Lépante. Saint Pie V et don Juan d'Autriche (p. 364). — P.-A. Farochon : Chypre et Lépante. Saint Pie V et don Juan d'Autriche (p. 364). — R. P. Michel : L'Orient et Rome (p. 364). — P. Hachet-Souplet : Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham (p. 365). — Biblioteca grassoccia (p. 365). — G. Letourneau : Mémoires de Joseph Grandet (p. 366). — Azreitia (p. 366). — M. Coulon : Le Cimetière mérovingien de Chérisy (Pas-de-Calais) (p. 366). — De Spoelberck de Lovenjoul : Les Lundis d'un chercheur (p. 367). — H. Varnhagen : Systematisches Verzeichnis der Programmabhandlungen, Dissertationen und Habilitationschriften aus dem Gebiete des romanischen und englischen Philologie (p. 367).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Monsieur le Comte de Paris, MM. le commandeur de Rossi, H.-C. Brugsch-Pacha, H.-L.-F. von Helmholtz, A. Fabretti, Don J. Almirante y Torroella, Don A. Fernandez Guerra, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Congrès. — Concours. — Expositions. — Nouve[illegible] Paris. — France. — Danemark. — Italie. — Roumanie. — Russie. — Tu[illegible] Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Journal d'un amoureux*, par Guy de Charnacé. Paris, Grasilier, 1894, in-8 de 143 p., 3 fr. 50. — 2. *Vieille Histoire*, par Charles de Berkeley. Paris, Colin, 1894, in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Oncle Chambrun*, par Jean Rolland. Paris, May et Motteroz, s. d., in-18 de 276 p., 3 fr. 50. — 4. *Haine d'amour*, par Daniel Lesueur. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 415 p., 3 fr. 50. — 5. *Châtiment*, par Alphonse Poirier (Maxime Juillet). Paris, Retaux, 1894, in-18 de 93 p., 1 fr. — 6. *Gladys*, par Hugues Le Roux. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 7. *Jean Pec*, par Charles de Bordeu. Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-18 de 263 p., 3 fr. 50. — 8. *Fils de chouan*, par Roger Lambelin. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. —9. *Dilettantes*, par ***. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 209 p., 3 fr. 50.—10. *Le Roman d'un officier pauvre*, par Maribert. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-18 de 240 p., 3 fr. 50. — 11. *Vénitienne*, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 12. *Marcienne*, par Ed. Delpit. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 355 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Idole*, par Mme Caro. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Avril*, par Paul Margueritte. Paris, Dentu, 1894, petit in-8 de 241 p., 2 fr. 50. — 15. *Malgré la mort*, par Paul Tany. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 247 p., 3 fr. 50. — 16. *La Cantine Chapuzot*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, 1894, in-18 de 301 p., 3 fr. — 17. *Maquettes et pastels*, par Moreau-Vauthier. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 18. *Brave fille*, par Fernand Calmettes. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 19. *Badinage*, par Jean de la Brète. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 20. *Maïa*, par Ch. de Bordeu. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 248 p., 3 fr. 50. — 21. *Marsyas*, par André Maurel. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 229 p., 3 fr. 50. — 22. *En Pique-nique*. Publication du Comité de la Société des gens de lettres. Paris, Colin, 1894, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Effort*, par Henry Bérenger. Paris, Colin, 1894, in-18 de 262 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Silence*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1894, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 25. *Lourdes*, par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1894, in-18 de 598 p., 3 fr. 50.

1, 2, 3. — Un sort inévitable, un sort implacable nous condamne à relire chaque trimestre l'histoire des revanches d'Arnolphe, d'Arnolphe amoureux mais aimé, d'Arnolphe préféré à de jeunes rivaux, d'Arnolphe triomphant malgré la quarantaine passée et la calvitie commencée ! Ce trimestre-ci, il y a eu aggravation de peine : c'est trois revanches d'Arnolphe qu'il a fallu lire ! Que ce fut dur, ô Dieu ! Toutefois, il y a des Arnolphes plus désagréables les uns que les autres. Celui de M. Guy de Charnacé est de beaucoup le plus complet de mes trois Arnolphes de cet été. Il a cinquante ans, ce qui est un bel âge pour les jeunes gens de la territoriale de l'amour. Il est délicieusement fat; il parle couramment des « feux d'artifice » de son esprit, et il comprend que les femmes éblouies « *craignent* qu'une baguette de ses fusées *vienne les blesser* » (p. 47). Il est un penseur d'une profondeur vertigineuse : « On peut diviser

l'humanité en deux groupes, les actifs et les passifs. Aux premiers la nervosité, aux seconds la lymphe ! » (p. 80.) L'a-t-il, la lymphe, lui ? Il est d'abord actif : il séduit une jeune femme mariée et lui inspire une violente passion, une passion telle qu'aucun jeune homme ne saurait en inspirer une pareille. Il est finalement passif : il meurt de la main du mari, qui, lui, avait la nervosité. Et c'est tout.

Vieille Histoire est moins ridicule que le *Journal* de ce quinquagénaire bouillant et rabâcheur, c'est même très honnête et très pur. Le héros est d'âge moins avancé et d'âme moins faisandée. Il n'a que quarante ans ! Se trouvant en visite chez un colonel de ses amis, il s'éprend de la fille de son hôte, laquelle, de son côté, éprouve pour lui un sentiment qu'elle n'a encore ressenti pour aucun des prétendants à sa main. Le papa et la maman bénissent et unissent les amoureux. M. de Berkeley a essayé de rajeunir cette *Vieille Histoire* par des détails très modernes; son application est visible, trop visible, et le succès en est insuffisant. Heureusement pour lui, l'auteur ne semble pas s'en apercevoir ni en souffrir. Son œuvre respire à la fois une grande honnêteté morale, une grande inexpérience de composition, une légère préciosité « d'écriture » et un parfait contentement de soi.

L'Arnolphe de M. Rolland, *l'Oncle Chambrun*, est le plus excusable, le plus aimable de nos trois Arnolphes. D'abord il n'est pas responsable de son bonheur; s'il est aimé, c'est sans l'avoir voulu, sans l'avoir cherché. Il était fort tranquillement installé dans son égoïsme de célibataire et ne demandait qu'à n'en pas sortir, lorsqu'il voit arriver chez lui sa nièce et pupille Yvonne; elle vient lui demander asile; une violente épidémie l'a chassée, elle et toutes ses compagnes, du couvent où elle terminait son éducation, et Mme la supérieure a pensé à la confier à son « bon oncle » et tuteur, en attendant l'arrivée d'une vieille tante de Bretagne qui est en train de faire un voyage circulaire on ne sait où ! Le « bon oncle » commence à maugréer tout bas; l'intruse va le gêner; il ne pourra pas aller à son cercle à son heure habituelle. Toutefois il se résigne à ses nouveaux devoirs; bientôt il y prend goût; le cercle est oublié. Yvonne a dix-huit ans, il en a bien quarante ; elle est blonde, il est chauve. N'importe ! il l'aime, et quand la vieille tante arrive pour le délivrer, il demande une prolongation de peine. Toutefois, à la différence de l'Arnolphe de Molière, il ne laisse pas sa pupille enfermée chez lui; il la produit dans le monde, aux courses, au théâtre; il lui cherche même un mari qui ait plus de cheveux et moins d'ans que lui. Il lui présente un certain Raymond de Mauriac, beau, noble, riche et jeune. Par bonheur pour le tuteur, il se trouve que le jeune homme n'a que la jeunesse de l'état civil; il est grave et pédant, il ne sait rien faire de ses vingt ans et n'arrive pas à plaire. Voici, en effet, comment il parle à Yvonne. Il est à côté d'elle, dans une loge

de l'Opéra où s'est faite « la présentation. » La jeune fille, ravie du spectacle et un peu honteuse de sa joie de pensionnaire, vient de dire : « Pour une sauvage comme moi, tout est bon. » A quoi le jeune Raymond de Mauriac répond : « Sauvage ! ma foi, pour s'en douter, il faut vous l'entendre dire. Pour moi, qui ai rencontré pas mal d'échantillons du type dont vous vous réclamez, qui ai même catalogué quelques espèces et établi des classifications, je vous affirme qu'à première vue je n'aurais jamais songé à vous confondre avec un spécimen des races auxquelles vous prétendez tenir par quelque lien de parenté. » On comprend que la petite Yvonne recule devant ce *spécimen* des jeunes gens du jour et lui préfère l'aimable Chambrun, si juvénile en dépit de la quarantaine. Comment osera-t-elle toutefois avouer ses sentiments ? Et comment lui-même osera-t-il faire connaître les siens ? Oh ! ce sera bien simple, car tout est simple et même naïf dans cette histoire. Le tuteur se fait provoquer par Raymond de Mauriac ; avant d'aller se battre, il écrit une lettre où « il dit tout, » et il la laisse sur son bureau, avec cette suscription : « A Mademoiselle Yvonne, si Mauriac me tue. » Mais Yvonne, qui a toujours eu ses entrées chez son oncle, trouve cette lettre avant l'issue du duel ; elle la lit, s'évanouit, et en se réveillant, tombe dans les bras de Robert, qui n'a pas été tué. Car il s'appelle Robert, l'Arnolphe de M. Jean Rolland. Et c'est un bien brave homme, Robert ; s'il n'a plus tous ses cheveux, il lui reste beaucoup d'ingénuité. Chauve, mais ingénu ! Le phénomène est toujours étonnant, bien qu'il ne soit pas très rare ! Malheureusement, c'est le style de *l'Oncle Chambrun* qui n'est pas chauve ; il serait même, à en croire le prospectus, « étoffé, » étoffé et « gracieux à la fois. » J'ignore si les jeunes filles aiment ou n'aiment pas les fronts dénudés ; mais je crois que les lecteurs n'aiment que le style bien dépouillé, et que s'il est trop « étoffé, » ils ne le trouvent pas « gracieux. »

4. — *Haine d'amour* est, au fond et dans ses parties essentielles, un mélodrame un peu gros ; mais ce mélodrame révèle un artiste absolument « distingué » et tout à fait supérieur à la foule vulgaire des romanciers. Il témoigne aussi de préoccupations morales très hautes et très fermes. M. Daniel Lesueur n'est ni un pornographe, ni un pessimiste, ni un dilettante : il prêche l'action, le courage de vivre, la joie du devoir, et surtout l'indépendance à l'égard de « cette fonction » de l'amour qui semble, dans les livres, l'unique préoccupation et l'unique occupation des hommes et des femmes. Il est vrai que le héros de *Haine d'amour* ne fait guère autre chose qu'aimer ; il n'a pas d'autre travail ; c'est sa profession. Il a aimé une femme mariée, il aime maintenant une jeune fille. Il voudrait bien épouser Mlle Gilberte ; mais il ne peut rompre avec Mme Sabine, qui s'est compromise pour lui, qui lui a sacrifié son rang social et sa fortune. Il a, vis-à-vis de Sabine, des obligations, presque des devoirs ; et Sabine ne comprend, n'accepte d'autre compen-

sation pour ce qu'elle a perdu, d'autre paiement de ce qui lui est dû, que l'amour de son Vincent. Et Vincent est très ennuyé. Et il a des airs penchés et mélancoliques, dont se moque l'ami Robert, une âme forte et virile, qui traite l'amour comme il faut le traiter, c'est-à-dire en le disciplinant, en le réduisant à n'être que l'adjuvant du devoir. Robert emploie d'ailleurs son temps et ses forces à travailler. Il fait des ponts; il vient d'en construire un, en Belgique, d'un métal dont il a le secret, mais dont il n'est pas encore absolument sûr. La solidité n'en sera démontrée que par l'essai du pont sous diverses charges et à des vitesses différentes. Il invite Vincent à prendre part, avec lui, à cet essai, qui l'obligera à sortir de lui, qui donnera un but utile à sa vie et peut-être à sa mort. Vincent échappe à la mort, car le pont est solide; mais il n'échappe pas à Sabine, qui est tenace et qui l'a poursuivi jusqu'en Belgique, soupçonnant ses velléités de rupture et ses nouvelles amours. Elle le ramène avec elle, chez elle, et pour être plus sûre de l'y retenir, elle lui administre, dans l'ombre et cachée derrière un rocher, un coup de revolver, destiné à lui faire une petite blessure, juste de quoi le soigner quelques semaines et le décider au mariage. Le revolver fait un peu plus que ce qu'on lui a demandé, Vincent n'est pas loin de mourir. Il guérit toutefois, et plein de reconnaissance pour sa zélée infirmière, il est décidé à renoncer à Gilberte et à épouser Sabine, lorsque Gilberte et Robert découvrent ensemble que c'est Sabine qui a tiré le coup de revolver. Humiliée et désespérée, Sabine se tue, et Vincent épouse Gilberte. Si vous trouvez cette fable un peu vulgaire, je serai de votre avis, mais en répétant que certains détails en sont délicieux, et qu'au total elle laisse cette impression que l'ouvrier est supérieur à l'œuvre.

5. — *Châtiment* est une nouvelle édition, modernisée, du vieux fabliau la *Housse Partie*, et de toutes les autres histoires où l'on voit des fils ingrats punis par où ils ont péché, recevant de leurs propres enfants les outrages qu'ils ont fait subir à leurs parents. Comme les autres œuvres du même auteur, dont nous avons eu l'occasion de parler, celle-ci est à la fois une œuvre morale et littéraire. M. Poirier est un charmant écrivain, qui est et se montre un honnête homme.

6. — M. Hugues Le Roux est aussi un charmant écrivain, mais qui garde trop discrètement, dans le secret de sa vie personnelle, ses sentiments d'honnête homme. Dans ses livres, il ne met guère que de vilaines gens et de vilains sentiments. Les peint-il exactement? Je ne sais, mais il ne les peint pas avec assez d'indignation. Le héros de *Gladys* est parmi les plus vilains et les plus répugnants caractères qu'il ait observés ou inventés. C'est une fleur de préciosité et de dandysme, de ce dandysme particulier, qui n'est peut-être pas celui de Brummel, mais qui est celui de certains jeunes hommes de notre fin de siècle, à la fois « pourris de chic » et pourris de littérature, et qui consiste dans le

souci d'être et surtout de paraître très corrompu de cœur et très élégant de manières. Ajoutez-y le souci d'être un psychologue, subtil et brutal à la fois, un « sincériste » qui s'avoue qu'il est un fat, mais qui sait qu'il y a du mérite à s'avouer sa fatuité, et qui pourtant ne se dissimule pas que le sentiment de ce mérite est la pire des fatuités, et qui, ce nonobstant, se sait bon gré d'être ce qu'il est, et vous aurez une idée de l'esprit, du caractère et du langage de M. Hubert de je ne sais quoi, la dernière création de M. Hugues Le Roux. Ce joli monsieur est secrétaire d'ambassade en Danemark, c'est-à-dire qu'il est oisif et n'a guère à s'occuper que de son moi. Il s'en occupe avec délices; c'est un roué, parfaitement correct et parfaitement pervers. Il a toutefois du vague à l'âme; il lui manque l'amour qu'il lui faudrait et la femme qui est son idéal. Il en a assez des femmes ordinaires, de celles qui n'ont que du cœur ou des sens; il lui en faut une qui ait aussi une conscience et qui la lui sacrifie sans pouvoir y réussir complètement, une chrétienne, persuadée qu'elle pèche et qui pourtant ne pourra pas lui refuser de pécher, « une femme, dit-il lui-même en son exquis langage, qui ait assez de foi pour se donner dans les remords, *avec, sur ses talons*, une meute d'angoisses, *dont* elle se réfugiera dans mes bras. » Vous voyez d'ici le personnage; il est aussi peu « nature » que possible (bien qu'il puisse être réel), il est livresque; il y a en lui du Valmont et du Trissotin. Oh! que je plains la femme qui l'aimera! Elle s'appelle Gladys, elle est Anglaise, un peu quakeresse, très belle, très honnête, très « femme du monde, » elle aussi; elle est mariée et elle a trente ans; bref, elle répond exactement à l'idéal que s'est forgé l'élégante canaillerie du roué Hubert. C'est pourquoi il met le siège devant elle, et il le mène conformément aux règles données par tous les manuels de la rouerie ancienne et moderne. Il se fait précéder d'une réputation d'homme à bonnes fortunes; il se présente sous les apparences de la froideur; il se dit désabusé de l'amour, et seulement désireux d'une amitié très pure; malheureux d'ailleurs et cachant ses souffrances avec indiscrétion et étalage, il soupire, il mont le blanc des yeux et le fond de son cœur où gît un incurable désespoir! Il fait si bien, qu'il commence à inspirer la pitié, laquelle, au dire de tous les bons auteurs, est le commencement de l'amour. L'amour arrive enfin, mais un amour qui se refuse encore et ne semble pas près de céder. Hubert commence à se désespérer, lorsqu'il s'avise d'un expédient merveilleux, génial, et dont la seule idée le fait tressaillir d'orgueil : du coup il se sent l'égal des plus célèbres et des plus sublimes débauchés dont l'histoire ait conservé la mémoire. Cet expédient consiste à se servir de sa mère! Il la fait venir du fond de la France, et, bien gentiment, bien tendrement, il fait d'elle une entremetteuse, une entremetteuse sans le savoir, mais qui s'acquitte admirablement de son rôle, et assure le « triomphe » définitif de son aimable fils. Et notez que ce délicieux

Hubert tient à nous faire savoir qu'il a « un culte pour sa mère! »

Dispensez-moi de vous dire longuement à quel point cette œuvre est malsaine et mauvaise. Littérairement, elle est banale, quoique « précieuse » de style; c'est un pastiche de Laclos et de Bourget, en style de Mascarille normalien et boulevardier. La psychologie en est pédantesque et fausse; elle a un air de placage. Les âmes y sont machinées et truquées, d'après tous les procédés connus dans les ateliers des psychologues professionnels; mais ni leurs actes ni leurs sentiments ne sont déterminés d'après les lois vraies de la vie. Quant à la morale, je n'en dirai rien, sinon peut-être qu'elle est la morale des héros de *Gladys* et non la morale de l'auteur de *Gladys*. Et il est bien regrettable qu'on se sente obligé de dire de pareilles choses; cela n'arrive jamais avec les auteurs qui savent se séparer nettement de leurs créations, soit par des déclarations expresses, soit par l'impression générale que laisse leur œuvre. M. Le Roux ne le sait pas et peut-être aussi ne le veut pas; il expose les singulières théories de Hubert avec une indifférence absolue sur leur valeur morale; son indifférence de moraliste égale son application et sa ferveur d'artiste. Il est des idées et des sentiments qu'il ne faut jamais exposer sans les flétrir, des plaies sociales qu'il ne faut pas se borner à peindre, qu'il ne faudrait même pas peindre du tout, si on ne sait pas les stigmatiser, si on ne veut pas les guérir. Il n'y faudrait toucher qu'avec un fer rouge. Et la plume de M. Hugues Le Roux n'a pas les bienfaisantes brutalités du fer rouge; elle a au contraire, je le répète, des caresses et des complaisances qui ressemblent trop à des complicités.

7. — *Jean Pec* représente aussi des vilenies morales; mais le sentiment qu'elles laissent n'est nullement suspect. C'est une œuvre honnête, qui respire l'honnêteté et qui l'inspire, malgré la place qu'y occupe le vice. Jean Pec est un cadet de famille campagnarde, voué, par sa timidité, ses allures effacées et gauches, sa passiveté inlassable et toujours résignée, à être la dupe et la victime de tout le monde. Il l'est d'abord de son père et de son frère, qui le dépouillent de sa part d'héritage; il l'est ensuite de sa femme, qui le trompe avec le même frère qui l'a fait déshériter. Les ruses sournoises et cruelles employées par les deux paysans pour arriver à leurs fins, tout en sauvant les apparences et en mettant l'opinion de leur côté, semblent prises sur le vif, par un observateur qui sait voir, et à qui le désir d'imiter ou de corriger les exagérations de Zola, dans *la Terre*, n'a pas fait perdre la netteté du regard et la sincérité de l'expression. L'auteur de *Jean Pec* connaît les paysans, et il les montre tels qu'il les a vus, tantôt bons, tantôt mauvais, pareils, en somme, aux habitants des villes, aux manières près. Dans ce roman pastoral, il n'y a pas seulement que des loups, comme dans les pastorales naturalistes, il y a aussi des agneaux. Jean Pec est l'agneau, et aussi la jeune Claudine, cette brave et vaillante fille, qui est le soutien de sa pauvre grand'-

mère, et finit par être la consolation et la récompense du malheureux Jean : la femme incestueuse meurt et Claudine la remplace. Parmi les pages les mieux venues de cette remarquable étude champêtre, il y en a une particulièrement heureuse : c'est celle qui nous montre Jean, le lendemain de son premier mariage, labourant, dès l'aurore, le petit champ qui constitue tout son bien : c'est un délicieux paysage, frais et lumineux ; il s'en dégage une impression calme, reposante et saine, j'allais dire tonique; c'est comme une bouffée d'air matinal, chargé de toutes les bonnes et fortifiantes senteurs de la terre remuée.

8. — *Fils de chouan* est une œuvre honnête. La pensée y est ferme, les sentiments élevés, la langue très claire et très saine ; le « métier » y est un peu incertain, ce qui est d'ailleurs un délice pour certains lecteurs lassés des trop faciles habiletés et virtuosités des professionnels. On devinerait, rien qu'à la trop grande place qu'occupent des considérations un peu connues sur la musique wagnérienne, et des précisions techniques sur un assaut d'armes, que l'auteur est un débutant dans le genre qu'il aborde ; mais on sent vite, à la sûreté et à la portée de certaines observations, qu'il n'est un débutant qu'en fait de littérature romanesque, et que son esprit est moins novice que son outil occasionnel. Et c'est pourquoi son premier roman, qui ne sera pas le dernier, espérons-le, a une saveur et une valeur que nous sommes heureux de signaler. René Guilloiseau, capitaine d'artillerie, a du sang de chouan dans les veines; il est à la fois sentimental et brutal. Il est de cette race de paysans, plus royalistes que le Roi, plus fiers de leur roture que certains nobles ne le furent de leurs titres et de leurs privilèges. Il condamne, en termes sévères, la nuit du 4 août et l'émigration, et il estime « qu'un royaliste, fût-il fils d'ouvriers ou de paysans, ne peut « sans déchoir » s'allier à une famille noble. » Il s'allie pourtant à la fille d'un marquis millionnaire, dont le grand-père a acheté des biens nationaux, et qui lui-même s'occupe d'affaires financières, tout en étant un des représentants du Prince. Mais il a, sur l'ordre de son vieux père, imposé à sa fiancée, comme condition au mariage, l'abandon par elle et leurs futurs enfants de tout ce qui, dans l'héritage du marquis, proviendrait des biens nationaux, et la réduction de la dot de trois millions qui lui était destinée, à huit mille francs de revenu. La jeune fille consent, en se promettant, au fond du cœur, d'amener son mari à demander lui-même l'annulation de ce singulier contrat. Et dès la lune de miel, la lutte s'engage entre les goûts mondains de la femme et les austères résolutions du mari. Cette lutte est violente, mais courte. Un soir, René demande à Yvonne de lui sacrifier un certain bal où elle devait aller avec sa mère; Yvonne désobéit, et René renonce à sa femme, qui ne veut pas renoncer au monde ni aux joies de la fortune. Le roman finit là, un peu brusquement au gré du lecteur, qui s'intéressait à ces jeunes gens « mal assor-

tis, » et peut-être insuffisamment expliqués, mais dont le caractère et les âmes sont néanmoins assez nettement ébauchés.

9. — *Dilettantes* est moins qu'une ébauche, c'est une ombre, un brouillard vague et lourd, à travers lequel on voit passer des fantômes insaisissables, incompréhensibles. Ils portent des noms étrangers, ils ont des sentiments étranges et ils parlent une langue qui, pour n'être pas inconnue dans certains cénacles parisiens, n'est pas tout de même la langue française. « Toujours surtendue, mon affectivité exacerbée par mille raffinements, je cherche à analyser mes sensations multiples » (p. 93). Ils analysent, ils parlent, ils n'agissent pas. L'action de *Dilettantes* se réduit en effet à ceci. Un Hongrois aime sans le dire une Hongroise, qui le paie de retour, en silence comme en amour; ils ont l'un et l'autre une Américaine pour confidente. Ils en profitent pour lui parler art, littérature, musique; après quoi la Hongroise, ennuyée (on le serait à moins) et ne pouvant supporter le poids de la vie, se tue d'un coup de revolver. Le Hongrois écrit une longue lettre à l'Américaine, et le livre est fini. — Quant aux idées, opinions et « sensations » de cette petite société exotique, elles n'ont de précieux que le style qui les traduit.

10. — Un roman romanesque, sans prétentions psychologiques ni sociologiques, sans dissertations morales, sans « documents humains » ou professionnels, un roman tout en faits, tout en événements, où le récit se hâte et court, emporté, comme « au courant d'une onde pure, » dans un style limpide, transparent, pur de toute rhétorique, — le style d'un esprit clair et sain, — quelle aubaine! Et comme on serait heureux de le recommander sans réserve, s'il ne s'y trouvait une page — oh! bien courte! — où la délicatesse de l'auteur ne parvient pas à dissimuler ce qu'il y a.... d'irrégulier dans la situation. Ceci pour indiquer que pas plus que les autres romans, *le Roman d'un officier pauvre* n'est fait pour les enfants, quoiqu'il puisse, plus que d'autres, être lu par les plus honnêtes gens et les plus scrupuleux. — Un jeune lieutenant d'artillerie, Daniel, rencontre, dès sa première garnison, une jeune fille riche, Jeanne Grandier, qui l'autorise à demander sa main. Ancien élève de l'École polytechnique, Daniel est un parfait galant homme et un officier d'avenir; aussi, quoiqu'il soit pauvre, et qu'il l'ait dit dès la première heure, la famille de la jeune fille a encouragé et se montre prête à accepter sa recherche, lorsqu'elle apprend qu'il est fils d'un concierge! A ce coup, les bourgeoises délicatesses des Grandier, mère et fille, se révoltent, et la demande de Daniel est rejetée. Le lieutenant, désolé, part pour le Tonkin. Il en revient, au bout de cinq ans, capitaine et décoré. Il a trente et un ans; à cet âge, l'homme éprouve le besoin de n'être plus seul. Daniel cherche une compagne; il en refuse une, qui était très riche; il est refusé par une autre, qui était aussi pauvre que lui. Sur ces entrefaites, il tombe dangereusement malade; il est soigné et sauvé par une jeune

couturière, sa voisine d'appartement! Elle devient sa maîtresse et lui donne un enfant. Et voilà notre capitaine chargé d'un faux ménage. L'amour lui en rend d'abord les devoirs légers, mais l'amour disparaît, les devoirs restent seuls, et ils deviennent de plus en plus lourds. Daniel en sent d'autant plus cruellement le poids, qu'il est toujours, sans trop s'en rendre compte, amoureux de Jeanne Grandier. Un jour, pendant les manœuvres d'automne, il est logé dans un château où il retrouve, — avec quelle angoisse, avec quel battement de cœur, on le devine, — son ancienne fiancée, toujours belle, mais ruinée et remplissant chez ses hôtes le rôle d'institutrice! L'infortune a bien changé le cœur de la jeune fille; elle n'a plus les vanités auxquelles elle avait sacrifié son amour et son bonheur; elle le laisse voir à Daniel, et on ne sait pas si l'idylle ne va pas recommencer et aboutir au mariage, lorsqu'une nouvelle catastrophe se produit. Jeanne apprend la « liaison » de Daniel, et, désespérée, consent à faire un mariage d'argent, qu'elle avait refusé jusque-là. De son côté, Daniel, non moins désespéré, se laisse, un jour de courses, tuer sous les yeux de Jeanne. Il a, avant d'expirer, le temps de voir Jeanne à son chevet, de lui « pardonner. »

Les aventures de Daniel sont celles d'un officier quelconque, plutôt que celles d'un officier pauvre. Ce n'est pas, en effet, parce qu'il est pauvre qu'il est refusé par les Grandier, qu'il n'épouse pas les deux ou trois jeunes filles qu'il recherche ou qu'on lui offre, à son retour du Tonkin, et que finalement il tombe en puissance de maîtresse. Le *Roman d'un officier pauvre* n'est donc pas, comme pourrait le faire supposer le titre, une étude de mœurs, ni une thèse ; ce n'est pas le tableau des misères et des humiliations qu'entraînent, en même temps que la médiocrité de la solde et le défaut de patrimoine, les obligations, les ambitions et les tentations de la vie militaire. Ce tableau est peut-être à faire; l'auteur a préféré écrire un simple roman, encadré dans un milieu qu'il connaît parfaitement, mais qu'il ne s'attache pas et ne s'attarde pas à décrire. Il y a réussi, et dans des conditions telles, avec tant d'aisance et de sûreté, qu'il faut souhaiter le voir recommencer.

11. — L'auteur de *Vénitienne* n'est pas un inconnu et sa nouvelle œuvre ressemble à toutes les précédentes, de lui et d'autres. C'est un roman-feuilleton, d'après la formule connue : une femme ambitieuse et frivole, un conspirateur plein d'audace et de vertu, un naïf qui se laisse voler son nom et sa fortune par la femme ambitieuse et frivole, et, à la fin, le doigt de Dieu qui remet chaque chose et chaque personne à sa place : la femme ambitieuse et frivole au tombeau, le conspirateur audacieux et vertueux dans les rangs de la société officielle, le naïf dans sa famille et dans ses habitudes de saine et honnête vie. Le tout, d'ailleurs, très intéressant et très « convenable, » très propre à « faire passer une heure ou deux » en chemin de fer ou à la campagne.

12. — *Marcienne* est un drame violent et grossier, j'entends d'une grossièreté littéraire surtout, car les prétentions morales en sont très « distinguées. » Marcienne est la femme fidèle d'un artiste infidèle; elle supporte la séparation, le divorce, sans vouloir ni se venger ni se consoler. Le consolateur est pourtant à sa portée; c'est un ami de son mari, dont elle connaît et dont elle finit par partager les sentiments, mais dont elle se refuse à être la maîtresse ou la femme. Elle a un grand fils, qui la venge et la punit à la fois; il la venge en insultant publiquement, dans un bal, la femme qui doit succéder à sa mère et son père lui-même; il la punit, en tuant l'ami, si désintéressé, si pur, si noble, si dévoué, que, pendant une heure, il a cru être l'amant. Il se punit lui-même, en se tuant près du corps de sa victime. Un fils qui insulte son père, qui insulte sa mère, quelle belle matière à mettre en roman! Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle est traitée avec la brutalité de main ordinaire chez l'auteur.

13. — *L'Idole* est d'un art autrement délicat et autrement fort. C'est l'histoire d'une aimable veuve, un peu romanesque, éprise de chimères, qui semble occupée exclusivement des autres, mais qui, en réalité, ne s'occupe que d'elle-même, et n'aime que son moi. Elle fait le bien pour le plaisir qu'elle y trouve, pour l'honneur qui lui en revient, pour le gré qu'elle s'en sait, ne songeant pas que ce genre de bienfaisance fait souvent, plus souvent que les autres genres de bienfaisance, des ingrats et des malheureux. Elle a fait élever à grands frais le fils et la fille d'un de ses fermiers; la fille devient une coureuse et le fils un anarchiste. Elle paie royalement les services d'un secrétaire, qu'elle sait pauvre; mais elle ne résiste pas au besoin d'élever la gratitude de son obligé jusqu'à l'admiration, jusqu'à l'amour; l'amour venu, elle prêche le renoncement, le sacrifice; elle veut retenir son amoureux, qui est d'ailleurs une espèce d'homme de génie, sur les hauteurs de l'amour platonique et angélique; — on l'y laisse seule, et on se met à aimer ailleurs. La comtesse, fidèle à son rôle héroïque, se dit que les créatures d'exception comme elle ne sont pas faites pour les bonheurs vulgaires et bourgeois, mais elle ne boude pas le déserteur et contribue même à son bonheur. La psychologie de cette œuvre est fine, plus fine que neuve; la fable en est agréable et pas trop banale. Il s'y trouve cependant un personnage qui est, lui, franchement désagréable et banal, c'est celui d'un moine parasite, gourmand, paresseux, ignorant et médisant, un moine tel qu'on en voit dans tous les romans et tout le théâtre d'une certaine école, « *que* je croyais *qui* était démodée, » comme dit l'autre. Le talent si délicat de Mme Caro n'a nul besoin d'aller chercher des moyens de succès dans le magasin des accessoires mis au rebut. Un autre romancier, aussi délicat mais plus précieux, a appris naguère à ses dépens l'inutilité et le péril de cette tentative.

14. — *Avril* est une nouvelle édition de *l'Amour médecin*, mais une édition modernisée, dépouillée de tout élément comique et, en revanche, compliquée d'éléments scientifiques et médicinaux. Une jeune fille, qu'on croit poitrinaire, est envoyée dans un sanatorium du Midi, pour y respirer l'air plus chaud des plages méditerranéennes et l'ozone du sanatorium. L'air et l'ozone agissent, mais l'amour agit encore bien mieux. Il y a un excellent médecin à l'hôpital, et un beau, grave, courageux, aimable jeune homme dans le voisinage. Et c'est pourquoi, quand l'hiver s'attiédit aux premiers souffles du printemps et qu'avril fleurit les arbres et les buissons, la santé refleurit sur les joues de la jeune malade. Ce conte pharmaceutico-poétique est rédigé avec la gravité, le souci du détail, le sentiment du réel qui sont la caractéristique de l'auteur. L'arrivée de la jeune fille, de sa mère et de son frère, dans la gare du littoral la plus rapprochée du sanatorium, est un morceau de littérature réaliste tout à fait réussi ; en revanche, le récit d'un sauvetage opéré par le jeune voisin, sous les yeux de la jeune fille, est d'une poésie sobre et pénétrante. Enfin, et je saisis avec bonheur la première occasion où il soit possible de le dire, cette dernière œuvre de M. Paul Margueritte est d'une irréprochable honnêteté.

15. — *Malgré la mort* est une histoire étrange, invraisemblable, contée avec une conviction touchante mais peu contagieuse. On y voit un jeune auteur dramatique s'éprendre d'une morte jusqu'à en mourir lui-même. Longtemps, il avait méconnu les sentiments de la jeune fille, séduit qu'il était alors par les coquetteries d'une grande dame russe ; lorsqu'il avait compris, lorsqu'il avait été éclairé à la fois sur l'indignité de celle-ci et l'amour de celle-là, c'était trop tard, la jeune fille s'était suicidée. C'est alors que son cœur s'ouvrit à l'absente et ne fut plus rempli que de sa pensée. Il abandonna son travail, ses amis, Paris, et se réfugia en province, pour vivre plus seul, dans une intimité que rien ne pût troubler, avec le cher et cruel souvenir. Un soir de rêverie sur le bord de la mer, il prit une fluxion de poitrine et il en mourut, hélas ! et sa mère aussi ! Et cette histoire macabre n'est pas, je le répète, des plus intéressantes !

16. — *La Cantine Chapuzot* n'est pas, certes, une histoire macabre ; c'est une série d'épisodes tintamarresques, contés dans la cantine de ce soldat Chapuzot, qui est en train de devenir un type générique et dont le nom volera de bouche en bouche, ni plus ni moins que Pitou ou Ramollot. Succès oblige. Le succès de M. J. Drault devrait l'obliger à renouveler un peu sa manière, laquelle tourne au procédé. Quand on a été un créateur, on ne s'amuse pas à être un copiste, même de ses propres créations.

17. — Les dix-sept *Maquettes et pastels* du nouveau volume de M. Moreau-Vauthier sont consacrés à la peinture de la « vie d'artiste. » L'auteur

connaît bien son sujet et ne le traite pas « de chic. » Sa première nouvelle est vraiment touchante : il y montre le fils d'un grand sculpteur oppressé et paralysé dans son talent par le souvenir et la gloire de son père : il est vrai que ce talent n'était qu'un talent diminué, affaibli, un talent de *dégénéré*. La plume de M. Moreau-Vauthier a la vigueur et parfois aussi la rudesse de l'ébauchoir. Au total, son œuvre n'est pas banale.

18. — *Brave fille* est un roman maritime, hérissé de locutions techniques : lardin, tessure, flambart, lofer, cape, trinquette, nonari, etc., tout le vocabulaire spécial des marins bretons y passe, et il n'y a pas de lexique à la fin du volume. Cette lacune est d'ailleurs le plus sérieux défaut de ce roman, qui vaut beaucoup mieux que *Mlle Volonté* du même auteur. La fable en est aussi morale, et elle est plus intéressante, quoique toujours un peu étrange. Élise Hénin est la fille d'un marin breton mort dans une tempête. Elle a toutes les qualités et tous les défauts de sa race : une volonté obstinée, un courage à toute épreuve, une grande tendresse de cœur, une imagination impressionnable et superstitieuse. Elle est aimée du gars Silvère ; mais elle s'est juré à elle-même de ne se marier qu'après avoir élevé son petit frère Firmin, et surtout après avoir retrouvé le corps de son père. Elle s'engage comme matelot à bord d'un bateau pêcheur ; là, elle apprend, au prix des plus dures épreuves, tous les secrets du métier de matelot. Après quoi, elle sollicite de l'administration une mission destinée à retrouver les restes de l'équipage dont faisait partie son père. Longtemps repoussée, sa requête est enfin accueillie : elle retrouve le corps de son père. Ses nuits ne seront plus hantées d'apparitions et le mort ne s'opposera plus au bonheur des vivants. Elle épouse Silvère.

19. — *Badinage* nous fait assister aux péripéties d'un chaste amour entre deux jeunes gens de très bonne mais très pauvre famille. C'est le jeune homme qui est le plus riche d'abord, et c'est lui qui fait les premières démarches. Mais voilà que la jeune fille devient brusquement, par suite d'un héritage, millionnaire ; c'est elle alors qui encourage le jeune homme et lui jure une éternelle fidélité. Mais voilà que l'héritage, confié à un banquier léger, disparaît complètement. C'est alors le jeune homme qui s'avance et épouse. Ce joli petit quadrille et chassé-croisé de sentiments et de situations est raconté en style sautillant, joyeux et aimable, mais aimable et sautillant avec application et volonté. Vous voyez l'effet d'ici. Le badinage paraît un peu long et un peu lourd.

20. — *Maïa* est une légende pour opéra-comique, qui ne sera jamais jouée à l'Opéra-Comique, l'auteur ayant des raisons graves, dit-il, pour s'y refuser. C'est fâcheux, car il serait possible qu'avec un peu de musique, son œuvre fût intéressante. Telle qu'elle est, elle est curieuse, comme une adaptation en langue moderne d'une légende antique. Elle a pour sujet « l'impossibilité pour un homme uni à un être surnaturel

d'aimer sa femme. » Le berger Armendaritz, l'amant de l'ondine Maïa, devient pour sa jeune femme Héléna le plus froid, le plus insensible des maris, ce dont il est d'ailleurs plus fâché qu'elle. Il consulte les voix célestes pour apprendre le moyen de se débarrasser de son ondine crampon; et les voix célestes lui répondent : Tue-la ! ni plus ni moins que M. Alexandre Dumas. Et il tue Maïa, et il retrouve son cœur perdu, et il le rapporte à Héléna, qui moult enchantée s'en montra. Il est regrettable que certains tableaux trop peu voilés des intimités du berger et de l'ondine rendent la lecture de ce conte impossible aux enfants, les seuls lecteurs qu'il pût intéresser.

21. — *Marsyas* est un conte moderne et peut-être psychologique, mais il ne peut pas plus intéresser les enfants que les grandes personnes. On y voit un grand dadais entre deux femmes et un bossu. Il aime les deux femmes, il aime le bossu, mais il est très malheureux parce qu'il ne sait à laquelle de ses deux maîtresses il doit définitivement donner son cœur. Il consulte le bossu, qui conseille un voyage, pendant lequel on pourra étudier de plus près le caractère des deux dames. Le bossu lui-même se dévoue à l'étudier de très près; il supplée son ami auprès de l'une et de l'autre successivement, ce qui a pour résultat d'embrouiller la question et de brouiller les cartes. Le grand dadais rentre chez lui mélancolique comme devant. Et je vous assure que son historien ne relève pas l'intérêt de ses aventures par l'attrait de son « écriture, » laquelle est pourtant très appliquée, ni par ses théories sur l'art libre et l'amour simple, lesquelles sont aussi très prétentieuses.

22. — La Société des gens de lettres publie chaque année un volume dû à la collaboration d'un certain nombre de ses membres. Celui de cette année, intitulé : *En Pique-nique*, contient vingt-six nouvelles, dont quelques-unes sont intéressantes, dont quelques autres sont remarquables, dont certaines sont distinguées, — je ne sais si je me fais bien comprendre ! Car entre confrères et mandarins de lettres, ces épithètes : intéressantes, distinguées, remarquables, qui vous semblent des éloges, sont prises parfois pour des épigrammes, et qu'en l'espèce elles m'exposent à paraître manquer d'admiration ! Je le regretterais. Parmi les vingt-six plats de ce *Pique-nique*, je répète qu'il y en a quelques-uns qui sont dignes des plus exigeants gourmets; me permettra-t-on d'ajouter qu'il y en a aussi qui ressemblent à ce que les cuisinières de mon pays appellent « des profitages, » et quelques-uns aussi qui sont un peu « passés » et faisandés? J'ai connu une voisine de campagne qui avait l'habitude de payer son écot en vieux pots de confitures. Que la Société des gens de lettres y prenne garde : on lui a « collé » quelques vieux pots de confitures !

23. — *L'Effort* est une charge héroïque et généreuse contre le dilettantisme, contre l'intellectualisme, dont les résultats desséchants sont la

cause principale, suivant M. Bérenger, des maux dont souffre la société à l'heure actuelle. L'auteur connaît un remède à ces maux, et c'est le retour à « l'intuition, » à « l'amour, » seul producteur d'énergie et d'effort. Ce qu'il entend au juste par « l'amour, » il a essayé, d'ailleurs sans succès, de nous le dire dans une lettre-préface qui n'est pas le meilleur morceau du livre; nous y apprenons que M. Bérenger a vingt-cinq ans, que la lecture de Kant, de Fichte, de Taine, de Renan, même celle de M. Barrès, lui a inoculé plusieurs maladies intellectuelles dont il a successivement guéri, mais qui l'ont rendu bien malheureux, — et qu'enfin, ayant reconnu que « l'amour » est définitivement inférieur à l'intelligence et à la science, il ne peut garder cette vérité pour lui tout seul, qu'il la doit à ses semblables et, plus spécialement, aux jeunes hommes de sa génération.

Et donc, pour nous prouver la supériorité morale de l'effort sur l'intelligence, M. Bérenger nous peint Jean Darnay, un plébéien intelligent, énergique et pauvre, en l'opposant à Georges Lauzerte, un bourgeois très affiné, très intelligent, mais dilettante. Ils traversent l'un et l'autre les mêmes crises, mais tandis que Jean Darnay en sort avec une âme mieux trempée, Georges Lauzerte y laisse ses bribes de volonté et il finit par se tuer, parce que rien ne l'intéresse, parce qu'il est las de son dilettantisme, par ce que, enfin, « il ne savait pas ce qu'il voulait. » On peut classer ce roman dans la catégorie des romans à thèse. Comme dans beaucoup de romans à thèse, le roman y est à peu près nul; comme dans presque tous, la thèse y est indiquée plutôt que démontrée. — Celui-ci témoigne encore d'une certaine juvénilité d'esprit, d'abord par l'abondance et la qualité des dissertations : en général, la dissertation est l'enfance de l'art et l'art des enfants; — les dissertations de M. Bérenger, en particulier, sont faites visiblement avec ses notes et ses souvenirs d'école. Mais ce qui surtout est d'un bon jeune homme, c'est de disserter de ce ton convaincu et triomphant sur de vieilles vérités, comme si elles étaient des découvertes. L'intellectualisme, le dilettantisme, l'abus de l'analyse, sont un mal ancien et assez répandu; nous en avons tous plus ou moins souffert « entre dix-huit et vingt-cinq ans; » c'est une sorte de rougeole à laquelle on n'échappe guère, à cet âge, même si l'on s'est préservé, peut-être parce qu'on s'est préservé d'autres maladies moins nobles et plus graves. Toutefois, *l'Effort* est une œuvre intéressante. Écrite avec soin, un peu trop de soin même et une recherche exagérée, pas toujours heureuse, de l'épithète rare, elle est remplie de pensées élevées et de bonnes intentions. Elle est franchement honnête. Elle fournit une contribution appréciable à l'histoire d'une partie de la jeunesse actuelle, « de l'âme moderne, » comme ils disent. Ils sont, en effet, un certain nombre de jeunes hommes distingués qui en ont assez de positivisme, de naturalisme, de science sèche, « d'art en soi, » et qui découvrent

dans la raison et le cœur de l'homme des besoins auxquels ni l'art ni la science n'ont su donner satisfaction. Cet état d'âme mérite tous nos respects. Mais ces jeunes gens ont le tort de paraître oublier que l'Amour et la Pitié ont été enseignés et donnés comme loi au monde il y a bientôt dix-neuf siècles, et que « la religion de la souffrance humaine » n'est que le nom laïque de la religion chrétienne. M. Bérenger touche à cette vérité quand il dit : « Toute l'équité sociale est encore dans l'Évangile » (p. 199). Pourquoi ne la proclame-t-il pas tout entière, sans restriction, et avec l'éloquence dont son âme vibrante semble très capable?

24. — J'ai déjà signalé chez M. Édouard Rod la tendance, qui d'ailleurs lui est commune avec tous nos psychologues de lettres, à découvrir l'Amérique et que deux et deux font quatre. Il vient de découvrir qu'« il y a des douleurs secrètes qui ne peuvent s'avouer et qui, cependant, brisent le cœur. » Heureusement que le talent de l'écrivain dépasse, et de beaucoup, la valeur des découvertes du psychologue. Les deux récits dont se compose *le Silence* sont vraiment intéressants et d'un intérêt qui n'a rien de vulgaire, qui vient moins des événements eux-mêmes que de la finesse et de la délicatesse du conteur. Dans le premier, nous voyons comment un officier de marine aime la femme d'un agent de change, sans rien révéler au monde de son secret. Il n'y a qu'un jeune psychologue qui s'en doute et qui nous raconte ce drame muet et silencieux, sans jamais en mettre indiscrètement au jour les détails intérieurs; on dirait d'un médecin qui nous fait ausculter deux âmes, et nous laisse percevoir la palpitation de deux cœurs. Ce genre de récit, qui joue autour du sujet sans le pénétrer ni même l'entr'ouvrir, n'est nullement banal. J'aime moins la seconde nouvelle, où il est encore question du silence, non plus dans l'amour, mais dans la disparition et la mort de l'amour. Un « monsieur » a fait quitter à une « dame » son mari et ses enfants; elle est belle, il est amoureux! Un accident fait perdre sa beauté à la dame; le monsieur cesse d'être amoureux. Mais il se tait. Mais elle devine, elle entend son silence, et elle se tue. Et le monsieur, qui s'était tu aussi avec tout le monde, s'ouvre au jeune psychologue et lui narre son aventure. Ce jeune psychologue est un écrivain très savoureux, quoique un peu gourmé.

25. — *Lourdes* est d'abord une œuvre encombrante; elle remplit les journaux et les revues depuis bientôt un semestre. Démentis, réfutations, anathèmes, railleries, tombent dru sur elle, et ne parviennent pas à nous en débarrasser, puisqu'ils durent encore. Comme marchand de littérature, M. Zola doit être enchanté : tout ce bruit, toutes ces critiques, toute cette réclame, se transforment pour lui en beaux écus sonnants. « Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir! » dit un huissier de comédie, notant les coups de bâton et les coups de pied qu'il reçoit comme autant de billets à rembourser. Frappez! doit penser l'auteur de *Lourdes*, j'ai

ma bourse à remplir et ma gloire à grandir! — *Lourdes* doit donc être une bonne affaire. Elle a été préparée et lancée avec un art supérieur, supérieur à celui de l'écrivain, et où l'on devine la vieille et subtile expérience de l'ancien commis de librairie. Mais comme livre, c'est un sot et méchant livre. Tout le monde est d'accord sur ce point, les croyants et les incroyants, le *Journal des Débats* et l'*Univers*, la *Revue bleue* et les *Études* des RR. PP. jésuites. J'ai lu près de cinquante articles sur *Lourdes :* un seul n'était pas sévère, c'est celui que M. Zola a écrit lui-même dans le *Figaro*. La cause est donc entendue, entendue jusqu'à satiété. Il n'y a qu'à résumer les considérants de la condamnation prononcée à l'unanimité.

Comme les précédents romans de M. Zola, *Lourdes* nous est donné pour un roman scientifique, et comme beaucoup des ouvrages scientifiques que veut imiter M. Zola, son roman scientifique est en même temps un roman de philosophie religieuse. Roman, science, philosophie religieuse, trois choses qu'un positiviste comme M. Zola devrait, pour des raisons qu'il n'y a pas à indiquer ici, croire inconciliables et ne pas tenter d'associer. Il est évident toutefois que l'idée de cette association lui est chère et qu'il la juge géniale. Je connais quelqu'un qui la trouve grotesque et qui y voit la preuve d'une parfaite médiocrité d'esprit. Et il semble bien, en effet, que, seul, un esprit un peu gros et plus présomptueux que juste ait pu concevoir le projet d'écrire des fables qui eussent la valeur de documents humains et qui démontrassent autre chose que les idées préconçues de l'auteur. Il est vrai que les trois éléments dont se compose *Lourdes*, l'élément romanesque, l'élément scientifique, l'élément philosophique, sont réduits chacun à un minimum d'être et de valeur qui rend peut-être leur amalgame plus facile. La fable n'y est qu'un prétexte à descriptions et dissertations. Un train de pèlerins, gare d'Orléans : description du train. Dans ce train, des malades : description des malades et des maladies. Parmi ces malades, une jeune fille, Marie de Guersaint, accompagnée par un ami d'enfance, l'abbé Pierre. Cet abbé n'a pas la foi, quoiqu'il dise la messe : « la clarté scientifique n'avait rien laissé » subsister en lui des croyances chrétiennes (p. 32). C'est sa maladie, à lui, et sans compter absolument d'en être guéri à Lourdes, il est prêt à se laisser toucher par la grâce, si la grâce existe. « Oh! croire....! il n'y avait pas sans doute d'autre bonheur. Il aspirait à la foi de toute l'envie brûlante qu'il éprouvait d'échapper au tourment de comprendre et de savoir » (p. 39). Voyage du train ; vingt-deux heures de chemin de fer : description du voyage, récits que se font réciproquement les voyageurs pour abréger le voyage. Dans ces récits, l'auteur vide son cahier de notes sur les miracles de Lourdes. Ces notes ne semblent pas lui avoir coûté de grands efforts. Il a pris les noms des miraculés sur les *ex-voto* de marbre de

la basilique, et il les a reproduits fidèlement, mais en changeant la nature des maladies qui ont provoqué le miracle et l'*ex-voto*. C'est aussi pendant le voyage et par la bouche de l'abbé Pierre que M. Zola fait, à sa manière, moitié avec des notes, moitié sans notes, l'histoire de Bernadette. Arrivée à Lourdes, réception par les brancardiers, entrée des malades à l'hôpital : description des brancardiers et des brancards, description de l'hôpital, description d'une chambrée d'hôpital, avec ses lits, ses matelas, ses tables de nuit, ses vases de nuit. Première visite des malades à la grotte : description de la grotte et de la basilique. Visite de l'abbé Pierre dans la ville de Lourdes : description de la ville, ses hôtels, ses tables d'hôte, avec les poires et les fromages ; conversation avec les hôteliers et les barbiers, reproduction des commérages inspirés aux boutiquiers de Lourdes par l'esprit de concurrence et les rancunes locales. Visite à la salle des constatations : description de la salle, discussion des constatations. Procession aux flambeaux : description ; piscine des malades : description ; guérison de Marie de Guersaint : discussion. Enfin, après cinq cent quatre-vingt dix-huit pages de descriptions et de discussions, au cours desquelles on voit que l'abbé Pierre n'a pas retrouvé la foi, mais a perdu, en face de Marie de Guersaint revenue à la santé, la tranquillité de son cœur et celle même de ses sens, le roman s'arrête. — Il est trop clair que ce roman n'est pas un roman, que ce n'est qu'un cadre commode à loger des morceaux de littérature descriptive et didactique, une provision de transitions, un paquet de ficelles de rhétorique pour nouer tous ces fragments de dimension et de valeur inégales. Il y a quelques physionomies particulières assez heureusement saisies, quelques figurants, dans ce long défilé de pèlerins dont l'allure, l'accent, les tics et même l'âme revivent sous les yeux du lecteur. Une mère, notamment, qui est venue à Lourdes pour y obtenir la guérison de son enfant et qui voit mourir le petit malade dans ses bras, devant la grotte, produit une impression profonde. C'est une mère douloureuse tout à fait réussie. Mais le caractère principal du livre, le plus longuement et le plus laborieusement décrit, celui de l'abbé Pierre, est absolument manqué. Un abbé qui n'a pas la foi, mais qui n'en continue pas moins à exercer son ministère et qui, ce nonobstant, nous est donné pour un parfait honnête homme, c'est une conception conforme peut-être aux préjugés de la libre pensée, mais certainement contraire aux données de l'expérience. Un Renan qui dirait la messe serait nécessairement un gredin, et il ne mettrait pas longtemps à en donner les preuves. Du reste, l'auteur avait d'avance abandonné sa fable aux sévérités de la critique, et manifesté l'intention de ne pas la défendre. Ce qu'il voulait, c'était qu'on admirât la profondeur et la nouveauté de ses vues philosophiques en même temps que l'exactitude scientifique de ses « observations. » Or c'est le contraire de l'admiration qu'il a excité. Ce n'est

pas qu'il n'ait rendu les choses extérieures et matérielles avec son application et son succès ordinaires; ce que ses yeux voient, sa plume le décrit avec fidélité — d'autres ajouteraient avec puissance. Je ne le puis pas. Les procédés descriptifs de M. Zola me semblent révéler plus d'effort que de puissance; on sent qu'il a « sué et soufflé, » mais on ne voit pas toujours clairement ce qu'il s'est tant escrimé à montrer; c'est lui qu'on voit. Son art patient, volontaire, obstiné, s'interpose entre nous et son œuvre; il fait écran par son effort et son application même. Il ne ressemble en rien à l'art évocateur des vrais poètes qui, en quelques mots, sans énumérer, sans entasser les détails, font voir tout l'ensemble d'un paysage, et semblent le découvrir d'un geste, le geste simple et aisé de quelqu'un qui tire un rideau. Quoi qu'il en soit, puissant ou non, M. Zola descriptif est exact et loyal; il porte dans l'art les scrupules d'un bon greffier ou d'un photographe consciencieux. Je dis dans l'art du procès-verbal ou de la photographie. Mais dans l'histoire ou la critique, il se donne parfois les plus grandes libertés, et on peut voir alors ce positiviste et ce scientifique se conduire comme un simple romancier ou comme un *reporter*, ou même — je suis navré de le dire, mais j'y suis obligé — comme un simple concierge colporteur de « potins. » Ce qu'il a dû se produire de potins et de commérages à Lourdes, parmi les petites gens et les petites âmes, il ne faut pas être un grand psychologue pour le deviner; et il ne faut pas être un grand criticiste pour savoir ce que peuvent valoir ces commérages, ni un farouche puritain d'honneur pour se défendre de les accepter sans contrôle. Or M. Zola a cru devoir recueillir, avec l'avidité friande et goulue d'un « pipelet, » tout ce que les hôteliers, barbiers et autres « marchands du temple » ont pu dire depuis vingt ans sur les missionnaires de Lourdes, les Sœurs bleues, l'abbé Peyramale, le R. P. Sempé; et lui, qui se montre si exigeant pour les enquêtes médicales du bureau des constatations, qui en trouve le contrôle insuffisant et incomplet, sans contrôle, sans enquête, sans discussion, il tient pour vrais tous ces « cancans, » et il les reproduit triomphalement. Exemple : il a entendu parler du sourire du R. P. Sempé à l'enterrement de l'abbé Peyramale; il a entendu affirmer ce fait par un témoin, par deux témoins. Je lui accorde cent témoins. Seulement il a oublié de consulter un cent unième témoin, un témoin qui eût connu le P. Sempé, qui l'eût vu ailleurs qu'à l'enterrement de l'abbé Peyramale, et ce témoin lui eût appris que toujours et partout, dans sa chambre comme dans la rue et jusque sur son lit de mort, le R. P. Sempé avait encore ce sourire, lequel était simplement un léger rictus physiologique. — Quant aux vols attribués au R. P. Sempé, ces vols de billets de cinq cents francs pratiqués par lui dans un tronc qui n'était pas à lui, ce sont là des imputations qu'un disciple de la méthode scientifique et positiviste ne devrait

prendre à sa charge, même après les avoir entendu répéter par des cuisiniers et des barbiers, que s'il pouvait en fournir la preuve. Cette preuve, M. Zola l'a-t-il? Et s'il ne l'a pas, que répondrait-il à ceux qui auraient le droit de lui demander compte de ses calomnies devant les tribunaux correctionnels? Que répondra-t-il aux honnêtes gens qui lui reprochent d'avoir bassement et lâchement insulté un mort? Que répondra-t-il à la critique qui lui reproche d'avoir fait de l'histoire à la manière d'un concierge venimeux et borné?

Ce n'est pas tout. A la méthode si étrangement scientifique qui consiste à ramasser tous les propos malpropres traînant dans les boutiques et les cuisines, M. Zola en ajoute une autre, celle qui consiste à nier des faits avérés ou à les expliquer de manière à en altérer complètement le caractère et à en supprimer la portée. Cette méthode se réclame de patrons illustres; on a rappelé que c'était celle dont avait usé Renan et on en a vanté la hardiesse et la puissance : « c'est de la divination, » a-t-on dit. En bon français, ce genre de divination s'appelle invention ou mensonge, selon les cas. Et le cas de M. Zola semble des plus graves. Son histoire de Bernadette est une des applications les plus audacieuses, mais aussi les plus compromettantes de cette science divinatoire qui substitue aux faits réels des faits imaginaires, et aux explications gênantes pour les préjugés de l'historien des explications plus commodes. On sait tous les démentis qu'elle a déjà provoqués, démentis du conseil municipal de Bartrès, démentis de l'instituteur, démentis de témoins oculaires. Souhaitons qu'il n'en vienne pas d'autres; ceux-là suffisent; d'autres risqueraient d'être un hommage.

Quant aux idées philosophiques et religieuses qui se dégagent des interminables dissertations de *Lourdes*, elles se réduisent à ceci : 1° les clartés scientifiques empêchent de croire, de croire au christianisme en général, aux miracles de Lourdes en particulier; 2° les obscurités scientifiques sont la seule raison de croire; le jour où la science aura fini son œuvre, il n'y aura plus de croyants, plus de christianisme; 3° heureux ceux qui peuvent croire, bien qu'ils soient très ridicules !

A quoi il avait été déjà répondu, bien longtemps avant *Lourdes :* 1° il est faux qu'aucune certitude scientifique soit en contradiction avec les certitudes de la foi; et il est faux aussi que les clartés scientifiques aient élucidé un seul des mystères que l'on reproche à la foi de laisser mystérieux, qu'elles aient donné à un seul esprit sincère « le bonheur de comprendre et de savoir; » 2° il est faux que la foi tire tout son rédit des obscurités, provisoires ou définitives, de la science et de la aison. Elle a des motifs de crédibilité, démontrés avec l'évidence et la igueur les plus scientifiques; elle est fille de la lumière et non des téèbres, et le jour où la science aura fini son œuvre, elle se rencontrera t se réconciliera avec la foi; 3° feindre d'admirer et d'envier la foi,

et en même temps la ridiculiser, c'est faire une œuvre mauvaise et malfaisante.

On avait espéré que *Lourdes* serait une des manifestations de cette « religion de la souffrance humaine » et de « la pitié humaine » qui doit, dit-on, remplacer le christianisme. On disait que l'ancien pontife du naturalisme démodé avait cessé d'être le peintre impassible et implacable de l'humanité, que son âme s'était attendrie, qu'il était entré dans la confrérie des « altruistes, » — ce qui semblait annoncer que désormais il allait être sinon utile, du moins inoffensif. Mais M. Zola est un « altruiste » d'une espèce singulière, pour ne pas dire unique. C'est en effet être un singulier « altruiste » que d'ajouter aux maux qu'on fait profession de plaindre et de soulager, de s'apitoyer sur les malheureux humains à leurs dépens, de leur enlever ce qu'on sait, ce qu'on dit être leur meilleure joie et leur unique consolation, leur foi religieuse, sans rien leur donner en échange. Et c'est être encore un singulier « altruiste » que de tirer vanité et profit du préjudice qu'on porte à autrui. Or le nouvel ouvrage de M. Zola est fait pour augmenter à la fois « les maux de l'humanité » et la fortune de M. Zola. Et il n'y a guère que l'auteur de *Pot-Bouille* pour ne pas sentir combien cela est misérable.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. *Elementos de derecho natural*, por RAFAEL RODRIGUEZ DE CEPEDA. 3e édit. Valence, Domenech, 1893, in-8 de 629 p., 7 fr. — 2. *Estudio de las causas que determinan, modifican y extinguen la capacidad civil*, por el doct. MARIANO ARAMBURO Y MACHADO. Madrid, Manuel Tello, 1894, in-8 de 472 p., 7 fr. — 3. *Plan d'un cours projeté de droit civil français généralisé*, par PIERRE BUOT DE L'ÉPINE. Le Havre, Micaux, 1892, in-8 de 35 p. — 4. *Cent ans de lutte sociale. La Législation de l'enfance, 1789-1894*, par JACQUES BONZON. Paris, Guillaumin, 1894, in-18 de 268 p., 3 fr. 50.

DROIT CIVIL. — 5. *Traités du cautionnement et des transactions*, par L. GUILLOUARD. Paris, Pedone-Lauriel, 1894, in-8 de 528 p., 8 fr.— 6. *De la Recherche et des effets de la paternité naturelle*, par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 238 p., 4 fr. — 7. *Conviendrait-il d'augmenter en France la quotité disponible du père de famille?* par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Imp. nationale, 1894, gr. in-8 de 64 p. — 8. *Les Enfants et le divorce*, par EMMANUEL BARBIER. Paris, Pedone-Lauriel, 1894, gr. in-8 de 283 p., 6 fr. — 9. *Contribution à la théorie de la cause. De la cause dans les libéralités*, par E. TARBOURIECH. Paris, Giard et Brière, 1894, in-8 de 31 p., 1 fr. 50. — 10. *Commentaire pratique des lois des 26 juin 1889 et 22 juillet 1893 sur la nationalité*, par LOUIS CAMPISTRON. Paris, Rousseau, 1894, in-8 de 173 p., 3 fr. 50.— 11. *La Législation civile de l'Algérie, étude sur la condition des personnes et sur le régime des biens en Algérie*, par EMMANUEL BESSON. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-8 de VII-364 p., 6 fr. — 12. *Diccionario de jurisprudencia hipotecaria de España*, por CARLOS DE ODRIOZOLA Y GRIMAUD. 2e édit. Vich, Ramón Anglada, 1893, in-8 de VIII-831 p., 10 fr.

DROIT RURAL. — 13. *Code manuel du propriétaire-agriculteur*, par D. ZOLLA. Paris, Giard et Brière, 1894, in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 14. *Des Droits de vaine pâture et de parcours*, par RAYMOND DARGENT. Besançon, Paul Jacquin, 1893, in-8 de 173 p.—15. *Manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs des caisses rurales*, par LOUIS DURAND. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-4 de 51 p., 1 fr.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE. — 16. *Traité élémentaire de législation industrielle*, par

Paul Pic. *Première partie : Législation du travail industriel.* Paris, Rousseau, 1894, in-12 de 629 p., 6 fr. — 17. *Code manuel de droit industriel*, par Maurice Dufour-mantelle. III. *Marques de fabrique, dessins et modèles, nom commercial, concurrence déloyale.* Paris, Giard et Brière, 1894, in-18 de viii-241 p., 3 fr. — 18. *Du Travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels.* Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-18 de 50 p.

Législation scolaire. — 19. *Commentaire de la loi du 30 octobre 1886 et des règlements organiques sur l'organisation de l'enseignement primaire.* 3e édit. Paris, Société générale d'éducation, 1894, in-8 de 306 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Italie*, par Eugène Duthoit. Paris, Rousseau, 1894, in-18 de 185 p., 3 fr. 50.

Droit international. — 21. *Les Origines du droit international*, par Ernest Nys. Bruxelles, Castaigne; Paris, Thorin, 1894, gr. in-8 de v-414 p., 10 fr. — 22. *Précis de droit international public ou droit des gens*, par R. Piédelièvre. Tome I. *Des États et de leurs relations en temps de paix.* Paris, Pichon, 1894, in-8 de vii-603 p., 10 fr. — 23. *Les Emprunts d'État en droit international*, par Nicolas-E. Politis. Paris, Pedone-Lauriel, 1894, gr. in-8 de 294 p., 6 fr. — 24. *Études de droit international*, par Léon Poinsard. 1re série. *Transports, transmissions, relations économiques internationales, propriété intellectuelle.* Paris, Pichon, 1894, in-8 de xii-596 p., 10 fr. — 25. *De la Contrebande de guerre et des transports interdits aux neutres d'après les principes du droit international contemporain*, par Richard Kleen. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de viii-275 p., 6 fr.

Philosophie du droit. — 1. — Deux bons ouvrages de philosophie du droit nous sont venus d'Espagne, la terre classique de la philosophie. C'est d'abord la troisième édition des *Elementos de derecho natural* de M. Rodriguez de Cepeda, professeur à l'Université de Valence. Ce traité de droit naturel ne laisse rien à désirer sous le rapport de la méthode, de la clarté et de l'orthodoxie. Il est en même temps très complet et au courant de la science. Dans une première partie, l'auteur expose les principes généraux de la morale : il discute et réfute les divers systèmes qui cherchent le fondement du droit en dehors de la loi naturelle établie par Dieu et promulguée par la conscience. Il traite ensuite séparément du droit individuel et du droit social. Dans le droit individuel, il distingue les droits proprement naturels ou innés et les droits acquis : ici se placent la théorie du droit de propriété et celle des obligations. La partie du droit social comprend l'étude de la société domestique et celle de la société politique ou de l'État. Les droits et les devoirs du pouvoir civil à l'égard des citoyens, des familles, des différentes catégories sociales, sont exactement définis. Les questions de l'origine du pouvoir, des fonctions qui lui sont propres, des diverses formes de gouvernement, des relations de l'Église et de l'État, sont également élucidées. L'auteur juge avec indépendance les gouvernements parlementaires et démocratiques ; il réfute sans pitié les sophismes du faux libéralisme. En somme, cet ouvrage mérite d'être connu en dehors du pays où il a été publié, et nous voudrions le voir traduit en français.

2. — L'autre ouvrage espagnol que nous avons à signaler est une étude sur les conditions constitutives ou modificatives de la capacité civile : *Estudio de las causas que determinan, modifican y extinguen la capacidad civil*, par M. Mariano Aramburo y Machado. Tous les

hommes, quoi qu'en disent les principes de 89, ne naissent pas égaux en droits; ils naissent seulement tous également capables d'avoir des droits. Mais bien des causes peuvent modifier cette capacité générale. Le sexe d'abord n'a-t-il pas une influence sur elle? Les différences physiologiques et psychologiques qui existent entre l'homme et la femme n'ont-elles pas de tout temps motivé des distinctions dans leurs situations juridiques respectives? Prenant ainsi successivement toutes les circonstances de nature à influer sur les droits des personnes, l'âge, la maladie, la parenté, la prodigalité, la criminalité, la religion, la nationalité, le domicile, l'absence, la mort enfin, M. Aramburo y Machado en étudie les conséquences d'abord au point de vue purement rationnel; puis il en montre l'effet réel dans l'histoire du droit, principalement dans le droit romain et enfin dans le droit civil espagnol. Un dernier chapitre est consacré à la capacité civile des personnes morales. Chemin faisant, l'auteur rencontre les problèmes les plus délicats, ceux notamment de l'organisation de la société conjugale, de la fixation de la majorité, de l'interdiction des prodigues, du mariage civil, du fondement de la nationalité, du droit d'association; il les résout généralement dans le meilleur sens.

3. — M. Pierre Buot de l'Épine, ancien professeur à l'École supérieure de droit d'Alger, est un esprit généralisateur. Estimant avec M. Taine que l'enseignement du droit doit consister moins dans l'explication des textes que dans l'étude des règles qui se dégagent des rapports sociaux, il a cherché à reconstruire en quelque sorte le droit civil sur des bases plus rationnelles et plus logiques. De cette reconstruction il ne nous donne malheureusement que l'esquisse. Son *Plan d'un cours projeté de droit civil français généralisé* demanderait à être un peu plus développé. Ce n'est qu'une table des matières, intéressante cependant à parcourir pour qui veut se rendre compte de la naissance et de l'enchaînement des idées juridiques. Un cours de droit civil fait d'après ce plan aurait à la fois l'attrait de la nouveauté et l'avantage d'asseoir les connaissances des étudiants sur des fondements solides. En revanche, et c'est une objection grave, il risquerait de les laisser désemparés pour les luttes pratiques : les textes peuvent avoir tous les défauts, mais à la barre ils rendent plus de services que les plus belles théories.

4. — Sous le titre de *la Législation de l'enfance*, M. Jacques Bonzon, avocat, a entrepris de faire l'historique et la critique de toutes les dispositions légales relatives à l'enfance, depuis 1789 jusqu'à nos jours. Il prend l'enfant à sa naissance, montre quelle est sa situation dans la famille, comment la loi le protège, puis il le suit à l'école et enfin à l'atelier. Ce programme est vaste et très varié dans son unité. M. Bonzon l'a parcouru d'une plume alerte et avec de bonnes intentions, mais un peu superficiellement. Sur toutes les graves questions qui se présentent

à lui, puissance paternelle, lois scolaires, réglementation du travail, on sent que ses idées sont un peu flottantes. Il approuve les lois de laïcisation et reconnaît pourtant que Dieu manque aux nouvelles générations. Mais, dit-il, « il est faux que le législateur de 1882 ait voulu chasser Dieu de l'école. Ce qu'il a cherché, c'est une école où tous les dieux divers qui se partagent nos hommages ne vinssent point se chercher querelle, le dieu des protestants, le dieu des catholiques ou des juifs, et même celui des athées, car il existe, c'est l'intolérance. Le législateur a-t-il réussi? On ne peut encore le dire. » La réponse est pourtant dans le livre même de M. Bonzon, à la page où il constate que la criminalité générale augmente d'année en année, et que « c'est l'enfance qui fournit l'augmentation la plus rapide. »

Droit civil. — 5. — M. Guillouard publie chaque année un nouveau volume de commentaires sur le code civil. Il vient de donner à la fois les *Traités du cautionnement et des transactions*. La grande autorité dont jouissent aujourd'hui ses ouvrages devant les tribunaux nous dispense d'en faire encore une fois l'éloge. Dans ce nouveau volume, nous avons surtout remarqué la très large part accordée à l'histoire et au droit comparé. Il s'agit de contrats classiques, approfondis déjà depuis longtemps par les jurisconsultes romains et par nos anciens auteurs ; les innovations des rédacteurs du code se réduisent ici à peu de chose. Le plus sûr, par conséquent, est de suivre la voie traditionnelle. Ainsi fait presque toujours M. Guillouard. Pothier et Domat sont les guides dont il ne se sépare guère. Ce respect de la tradition ne l'empêche pas cependant d'avoir les yeux ouverts sur les progrès dont la législation est susceptible. Chaque fois qu'il aperçoit une particularité utile dans les codes étrangers, il a soin de la signaler. Tout en commentant la loi dans son état actuel, il en prépare ainsi la revision ; il l'étudie à la fois en praticien et en philosophe, c'est-à-dire en vrai jurisconsulte.

6. — Il est un point sur lequel on convient généralement que notre code a besoin d'être réformé : c'est celui de la situation faite aux enfants naturels. Mais quelle doit être la réforme? Là est le problème. Ce problème, M. Raoul de la Grasserie, juge au tribunal de Rennes, l'étudie consciencieusement et scientifiquement dans une monographie intitulée : *De la Recherche et des effets de la paternité naturelle*. Un examen approfondi des diverses législations anciennes et modernes lui a révélé ce fait très curieux : qu'il y a une sorte d'oscillation entre le droit de rechercher la paternité naturelle et les effets attribués par la loi à cette paternité. Les législations qui admettent presque sans restriction la recherche de la paternité en limitent ordinairement les effets à une simple créance alimentaire; au contraire, celles qui assimilent assez largement la filiation naturelle, quant à ses effets, à la filiation légitime, en interdisent totalement la preuve, et n'admettent que la reconnaissance vo-

lontaire. M. de la Grasserie, cependant, n'approuve complètement ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes. Estimant que le droit de l'enfant prime toute autre considération, il voudrait que la preuve de la paternité fût toujours possible, et que, cette preuve faite, l'enfant naturel pût succéder à son père comme s'il était légitime. Comprenant toutefois la nécessité de sauvegarder la famille légitime, il stipule que la preuve de la filiation naturelle, quand elle ne sera acquise qu'après le mariage, ne pourra pas porter atteinte à la réserve des enfants issus du mariage; l'enfant naturel n'aura de droits que sur la quotité disponible. Le projet établi sur ces bases par le savant magistrat est intéressant et mérite d'attirer l'attention de nos législateurs.

7. — Un autre projet plus important encore a été présenté par M. Raoul de la Grasserie à la section des sciences économiques et sociales du Congrès des sociétés savantes dans un travail intitulé : *Conviendrait-il d'augmenter en France la quotité disponible du père de famille ?* Ici, comme dans l'ouvrage précédent, l'auteur commence par s'inspirer des législations différentes de la nôtre. Dans presque toutes, il constate pour le père de famille une faculté plus grande que chez nous de disposer de ses biens entre ses enfants. Partout l'exhérédation, même totale, lui est permise, lorsqu'elle a une cause juste et prévue par la loi. Partout aussi le père de famille, affligé d'un fils prodigue ou faible d'esprit, a le moyen d'assurer la subsistance de cet enfant par une substitution ou une constitution de rente viagère. M. de la Grasserie demande avec raison que de semblables dispositions soient introduites dans notre code. Nous regrettons seulement qu'il sacrifie au préjugé courant, en demandant en même temps que la faculté de tester soit encore restreinte à l'égard des associations religieuses et des établissements de charité. On rencontre ainsi souvent de bons esprits pour qui les congrégations sont la bête d'horreur sur laquelle il faut toujours frapper : leur seule excuse est qu'ils parlent de ce qu'ils ignorent.

8. — C'est Jean-Jacques Rousseau, pourtant peu suspect d'une tendresse exagérée pour les enfants, qui a dit : « Les enfants fourniront toujours contre le divorce une objection invincible et naturelle. » Cette objection n'a malheureusement pas arrêté nos législateurs, et maintenant que le divorce est rétabli, la question se pose de savoir ce que deviendront les enfants. Dans un ouvrage qui nous paraît être une thèse de doctorat, M. Emmanuel Barbier traite cette question avec tous les développements qu'elle mérite. Il déplore la confusion qui existe sur ce point dans la loi et dans les décisions judiciaires. « La jurisprudence, dit-il, tend à s'attribuer des pouvoirs absolus d'appréciation ; elle n'a pas encore en ce moment formulé de théorie générale, mais elle s'achemine évidemment vers une solution qui lui permettra de s'investir, dans le silence de la loi, d'une sorte de haute tutelle sur les enfants des époux di-

vorcés. Un tel système est déplorable ; il laisse les parties dans l'incertitude de leurs droits et dans la situation juridique la plus fausse : les enfants, ballottés, pour ainsi dire, d'une autorité à l'autre, ou plutôt sans autre autorité que la lointaine et trop lente autorité de la justice ; la famille, en un mot, sans cohésion, sans unité, anéantie juridiquement, alors que, malgré tous les arrêts de justice, elle survit au divorce et de droit naturel. » Mais cette situation n'est-elle pas la conséquence fatale et irrémédiable du divorce ? Nous reconnaissons cependant qu'on pourrait atténuer un peu ce désordre en posant dans la loi des principes certains, et en instituant une sorte de tribunal de famille chargé de veiller sur les enfants, comme l'avait fait la loi de 1792, par laquelle le divorce fut établi pour la première fois en France.

9. — Dans une brochure sur *la Théorie de la cause dans les libéralités*, M. Tarbouriech éclaircit fort bien une question très contestée. Il réfute de la manière la plus probante un système qui soutient que, dans les actes à titre gratuit, l'intention de donner est toujours et par elle-même une cause suffisante. La jurisprudence repousse à bon droit ce système : nous l'avons critiqué nous-même dans notre dernier article (T. LXIX, p. 483-484). Plusieurs des auteurs qui le préconisent y trouvent le prétexte de maintenir certaines donations, alors même que les conditions sous lesquelles elles ont été faites ne sont pas exécutées : par exemple, une donation d'immeuble à une commune, sous la condition que l'immeuble sera affecté à une école congréganiste. La loi scolaire s'opposant à ce que cette condition soit observée, on prétend que la donation doit quand même subsister. M. Tarbouriech n'a pas indiqué cette conséquence-là de la thèse qu'il combat ; mais sa dissertation n'en est pas moins un précieux appoint en faveur d'un vrai principe juridique.

10. — Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de parler des lois du 26 juin 1889 et du 22 juillet 1893, qui ont modifié les articles 7 et suivants du code civil. Elles ont eu pour but de rendre plus facile aux étrangers l'acquisition de la nationalité française et de l'imposer même à beaucoup d'étrangers qui en avaient presque tous les avantages sans en supporter les charges. Un nouveau commentaire de ces lois nous est donné par M. Louis Campistron, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. Il a un caractère nettement pratique et détermine notamment d'une manière très précise les conséquences des nouvelles lois par rapport au recrutement militaire.

11. — Les étrangers sont nombreux en Algérie, et, à côté des colons européens, la population indigène se compose, comme on sait, de diverses races auxquelles la France, dès le début de la conquête, a promis le respect de leurs lois et de leurs coutumes. En Algérie encore, comme dans les anciens royaumes barbares, le juge doit demander à chaque personne qui se présente devant lui : *Qua lege vivis ?* Il en résulte une

grande complication dans les rapports juridiques et de fréquents conflits entre des législations disparates. On a cru trouver dans ces derniers temps un remède très simple pour faire cesser ces inconvénients; on a proposé — cette proposition est même encore soumise aux Chambres à l'heure actuelle — de déclarer par une loi tous les indigènes algériens citoyens français et de les soumettre ainsi tous à la loi française. Dans un mémoire sur *la Législation civile de l'Algérie*, auquel la Faculté de droit de Paris a décerné le prix Rossi, M. Emmanuel Besson montre combien ce procédé de naturalisation en masse serait illusoire, impraticable et dangereux pour l'avenir de la colonie. La législation civile, pour les musulmans, est inséparable de la loi religieuse; tant que les Arabes et les Kabyles de l'Algérie resteront attachés au Coran, on ne peut sérieusement songer à leur imposer nos usages. D'autre part, serait-il convenable de permettre à des Français, par cela seul qu'ils seraient mahométans, d'épouser légalement quatre femmes, de les répudier à leur gré, de vendre leurs filles, de vivre enfin constamment en contradiction avec la loi française? L'examen attentif de la condition des personnes en Algérie, aussi bien que l'étude du régime des biens, conduit M. Besson à cette conclusion, que la contrainte légale et les procédés violents sont mauvais pour obtenir la fusion des races et l'assimilation de la population indigène avec la population européenne. Ce résultat si désirable doit être, suivant lui, l'œuvre du temps. On peut seulement le préparer par l'action continue de l'administration et de la jurisprudence, en s'appliquant à éliminer de la loi islamique les dispositions qui blessent l'équité et qui outragent la morale. Il importe aussi d'assurer la constitution et la libre transmission de la propriété immobilière : M. Besson recommande à cet effet l'introduction dans notre colonie algérienne du système des livres fonciers déjà établi en Tunisie.

12. — Ce n'est pas, du reste, seulement en Algérie, mais aussi en France, qu'il est urgent d'améliorer les lois relatives à la propriété immobilière. Notre régime foncier est un des plus arriérés, et tandis que des commissions délibèrent encore pour le réformer, il y a beau temps que la plupart des peuples nous ont devancés dans cette voie. L'Espagne, notamment, possède une loi hypothécaire très bien faite et qui assure d'une manière absolue la publicité de tous les droits réels. Aux personnes qui voudraient l'étudier à fond et dans son application pratique, nous ne saurions conseiller de meilleur ouvrage que le *Diccionario de jurisprudencia hipotecaria de España*, de M. Carlos de Odriozola y Grimaud, dont la seconde édition vient de paraître. Cet ouvrage a été approuvé et recommandé par la Direction générale du Registre de la propriété. La nouvelle édition compte plus de huit cents pages et contient, par ordre alphabétique, l'analyse des lois, règlements, circulaires et décisions diverses qui se rapportent au régime hypothécaire espagnol.

Droit rural. — 13. — Sous le titre de *Code manuel du propriétaire-agriculteur*, M. D. Zolla, professeur à l'école de Grignon, a rassemblé dans un petit volume les principales notions juridiques qu'un propriétaire rural doit posséder. Ce petit ouvrage est divisé en deux parties. La première comprend le résumé des dispositions du code civil qui concernent plus spécialement les immeubles et les contrats les plus usités. Le seconde partie est réservée aux matières administratives : voirie et alignements, régime des eaux, loi sur l'expropriation, associations syndicales, chasse, pêche, police sanitaire des animaux, délits ruraux, impôts, etc. Quelques matières sont traitées un peu trop sommairement : l'auteur se borne parfois à reproduire sans explication les textes de loi. Mais de telles lacunes pourront facilement être réparées dans une nouvelle édition.

14. — L'étude des droits de vaine pâture et de parcours est intéressante au point de vue historique et au point de vue pratique; M. Raymond Dargent a donc été bien inspiré en en faisant le sujet de sa thèse de doctorat. Ces droits avaient plus d'importance autrefois qu'aujourd'hui, parce qu'il y avait moins de prairies artificielles; ils furent souvent l'occasion de procès interminables entre les communes. Tant à cause de cela qu'à raison de l'espèce de servitude qu'ils faisaient peser sur les propriétés, la Révolution aurait déjà voulu les abolir; elle se contenta cependant d'autoriser tout propriétaire à s'y soustraire par la clôture. Bien des fois depuis, ces droits furent remis en question. Enfin, en 1889, sur la proposition du gouvernement, une loi en a prononcé la suppression, en laissant seulement aux conseils municipaux la faculté d'en demander le maintien dans un délai de six mois. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, les six mois se passèrent sans que les conseils municipaux eussent rien demandé. Plus tard, quand il fallut exécuter la loi, des réclamations se produisirent. Une nouvelle loi, celle du 22 juin 1890, due à l'initiative parlementaire, accorda un nouveau délai d'un an pendant lequel les conseils municipaux purent encore obtenir le rétablissement du droit de vaine pâture; mais ce second délai n'a guère plus été utilisé que le premier, ce qui n'empêche que la vaine pâture s'exerce encore en fait dans beaucoup de communes où elle est supprimée en droit. Là où elle subsiste, son exercice peut soulever certaines difficultés dont on trouvera la solution dans l'ouvrage de M. Dargent.

15. — M. Louis Durand, avocat à la cour d'appel de Lyon, s'est fait l'apôtre des caisses rurales. C'est une noble mission qu'il s'est donnée, et s'il la poursuit avec ardeur et persévérance, son nom méritera d'être inscrit sur la liste des bienfaiteurs de la population agricole, à côté de ceux des Raiffeisen et des Wollemborg. Le *Manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs des caisses rurales*, dont il est l'auteur, est le guide indispensable de tous ceux qui veulent s'associer à sa

croisade. Il est très clair, très précis et donne les modèles des statuts et des registres qu'il y a lieu d'adopter pour l'établissement et le fonctionnement des caisses. Nous souhaitons qu'il soit largement utilisé. Ah! si ce petit livre pouvait ramener dans nos campagnes la majeure partie de cet argent qui s'engouffre dans les banques et les caisses publiques, quel service il rendrait à l'agriculture et au pays!

Législation industrielle. — 16. — A la suite des progrès de la grande industrie, il n'est pas étonnant que la législation industrielle acquière de jour en jour plus d'importance. Elle est aujourd'hui enseignée à part dans les Facultés de droit, et bientôt peut-être on sentira le besoin d'en coordonner les dispositions éparses dans une foule de lois spéciales. Ce travail de codification est déjà commencé à l'étranger, notamment en Autriche, en Allemagne et en Suisse. L'ensemble de cette législation peut se diviser en deux parties, dont l'une se rapporte plus spécialement au capital et l'autre au travail. La partie relative au capital s'est développée la première; elle comprend les lois sur la propriété industrielle. L'autre partie, qu'on désigne quelquefois sous le nom de législation ouvrière, est encore en voie de formation; la plupart des lois dont elle se compose sont toutes récentes; plusieurs même sont encore très contestées dans leur principe. C'est à cette législation du travail que M. Paul Pic, agrégé à la Faculté de droit de Lyon, a consacré le premier volume, qui seul encore a paru, de son *Traité élémentaire de législation industrielle*. La législation de la propriété industrielle fera l'objet du second volume. M. Paul Pic, dans l'introduction de son *Traité*, se rattache lui-même à l'école économique qu'il appelle « éclectique, » et qui, dit-il, s'efforce de tenir un juste milieu entre le socialisme d'État et l'école libérale. Il repousse toute intervention de l'État dans le contrat de travail, à moins qu'elle ne soit justifiée par une raison d'ordre public manifeste. C'est à ce point de vue qu'il se place pour apprécier la législation sociale déjà en vigueur et les projets actuellement soumis aux Chambres. Son ouvrage, d'ailleurs, est beaucoup plus juridique qu'économique. Il est divisé en quatre chapitres, dont le premier traite de la réglementation administrative de l'industrie (conseils supérieurs de l'industrie et du travail, bourses du travail, syndicats, police et hygiène des établissements industriels, etc.); le second, des contrats industriels (louage de services, louage d'ouvrage, contrat d'apprentissage); le troisième, des conflits entre patrons et ouvriers et des moyens de les apaiser (conseils de prud'hommes, comités de conciliation et d'arbitrage); le quatrième, des institutions destinées à améliorer la condition des ouvriers (institutions de patronage, sociétés coopératives, caisses d'épargne, sociétés de secours mutuels, assurances, assistance). M. Paul Pic étudie et commente toutes les lois qui se rapportent à ces matières; il y ajoute un aperçu des législations étrangères; il donne aussi de nom-

breuses indications bibliographiques. En somme, son ouvrage est un bon résumé de la législation sociale et mérite d'être recommandé non seulement aux étudiants, mais encore aux chefs d'industrie, aux présidents de syndicat, aux publicistes, voire même aux membres du Parlement.

17. — Avec des allures moins scientifiques, le *Code manuel de droit industriel*, par M. Maurice Dufourmantelle, s'adresse aussi au même public. Nous avons déjà signalé les deux premières parties, qui portent sur la législation ouvrière et sur les brevets d'invention et la contrefaçon (V. t. LXVII, p. 492). Le troisième et dernier volume, récemment paru, contient l'explication des lois relatives aux marques de fabrique, aux dessins et modèles industriels, au nom commercial et à la concurrence déloyale. La méthode est la même que dans les précédents volumes : l'exposé doctrinal est suivi de la reproduction des textes légaux et de l'analyse des principales décisions judiciaires. Dans la partie relative à la concurrence déloyale, l'auteur passe en revue les formes les plus habituelles que revêt la fraude; il indique pour chacune les moyens de répression fournis par la loi française et par le droit international.

18. — On sait qu'une loi du 2 novembre 1892 a réglementé à nouveau le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels. Elle a été complétée par plusieurs décrets. Ces textes, éclaircis par quelques notes, ont été réunis dans une brochure publiée par la maison Pedone-Lauriel et destinée aux manufacturiers et aux directeurs d'usine.

Législation scolaire. — 19. — Les publications de la Société générale d'éducation et d'enseignement n'ont plus besoin d'être recommandées. On peut dire qu'elles ont fait leurs preuves. Dans la lutte pour le droit et pour la liberté que les catholiques soutiennent depuis bientôt vingt ans, elles ont été pour eux des guides toujours sûrs et toujours suivis. Le *Commentaire de la loi du 30 octobre 1886*, dont deux éditions ont paru au lendemain de la promulgation de cette loi néfaste, est en particulier le manuel indispensable de tous les fondateurs ou directeurs d'écoles libres. Une troisième édition vient d'en être publiée. Elle a dû être beaucoup augmentée, à raison des remaniements que subissent chaque année nos règlements scolaires. Elle s'est enrichie aussi de nombreux renvois aux décisions de jurisprudence et autres documents insérés dans le Bulletin de la Société. Nous avons remarqué spécialement les développements donnés, sous l'article 19 de la loi, à la question de la révocation des donations faites aux communes avec la charge d'entretenir des écoles congréganistes. Profitant de l'expérience acquise, les auteurs du Commentaire ont nettement indiqué quels sont en pareil cas les droits des donateurs et de leurs héritiers au regard des communes, et quelles précautions doivent être prises pour assurer, dans la mesure du possible, le succès des demandes en révocation.

20. — Si le principal effort des catholiques se porte sur l'enseignement primaire, le progrès de l'enseignement secondaire et supérieur est loin de leur être indifférent. Ils se plaisent en particulier à saluer toutes les manifestations de l'activité scientifique de nos jeunes Universités libres. A ce titre, les voyages d'exploration entrepris par M. Eugène Duthoit, jeune maître de la Faculté catholique de droit de Lille, à travers les Universités étrangères, méritent de ne point passer inaperçus. Après les Universités allemandes M. Duthoit a visité les Universités d'Italie. Il rend compte de ce second voyage scientifique dans son nouvel ouvrage intitulé : *L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Italie.* L'Italie fut jadis la mère de la science du droit. Il n'est pas douteux cependant que ses Universités se sont laissé distancer par les Universités allemandes ; elles ont aussi toutes perdu leur autonomie et sont soumises, presque autant que nos Facultés françaises, à l'omnipotence ministérielle. Grâce à cette centralisation, M. Duthoit n'a guère eu besoin, pour exposer leur méthode d'enseignement, que d'analyser les programmes qui leur sont communs. Non content de les analyser, il les apprécie et les critique très judicieusement. Il n'a pas oublié toutefois que le droit s'enseigne aussi à Rome sous le patronage du Souverain Pontife, dans trois grands établissements ecclésiastiques : l'Apollinaire, le Collège romain et l'Académie historico-juridique fondée par Léon XIII. Le chapitre que M. Duthoit a consacré à ces Universités pontificales n'est pas le moins intéressant de son livre.

Droit international. — 21. — Hugues Grotius passe généralement dans les écoles pour avoir créé le droit des gens, qu'on appelle aujourd'hui droit international. Sans vouloir diminuer en rien la gloire du grand jurisconsulte néerlandais, M. Ernest Nys, professeur à l'Université de Bruxelles, démontre qu'il y a là un préjugé. L'auteur s'est déjà fait connaître par d'importants travaux sur l'histoire du droit au moyen âge. Son nouvel ouvrage : *Les Origines du droit international*, comble une véritable lacune ; on peut même dire qu'il répare bien des injustices. La plupart des règles qui doivent présider aux rapports des nations entre elles ont été définies longtemps avant Grotius par les canonistes et par les théologiens scolastiques, et cependant qui avait jamais songé jusqu'ici à leur en faire honneur ? M. Nys n'est pas suspect ; il ne manque aucune occasion d'affirmer ses sentiments peu bienveillants pour l'Église catholique. Il ne peut néanmoins s'empêcher de constater « l'extrême injustice avec laquelle les juristes scolastiques ont été traités. » Il répète, après le jurisconsulte anglais Lorimer, que « depuis la Réforme, les préjugés des protestants à l'égard des catholiques ont été si violents qu'ils leur ont enlevé jusqu'au moyen de se former une opinion impartiale des auteurs qui appartenaient à la confession romaine. » On ne saurait s'étonner d'ailleurs que les questions sur lesquelles a

écrit Grotius aient été élucidées avec un soin extrême pendant le moyen âge. L'étude du droit naturel et de la théologie était alors en honneur; les Universités étaient florissantes et possédaient des maîtres éminents. Or, à chaque instant surgissaient les problèmes du droit de la guerre, des causes qui l'autorisent, de la responsabilité qu'elle entraîne. Comment ces questions auraient-elles pu échapper aux canonistes et aux moralistes de l'époque médiévale? M. Nys énumère, entre bien d'autres, comme les précurseurs de Grotius dans l'étude du droit des gens, Gratien, saint Isidore de Séville, saint Raymond de Pennafort, saint Thomas d'Aquin, Honoré Bonet, prieur de Selonnet, auteur de l'*Arbre des batailles*, Christine de Pisan, qui écrivit le *Livre des faits d'armes et de chevalerie*, François de Vittoria, théologien de Salamanque, Albéric Gentil et Suarez. Le moyen âge fournit même un beau chapitre à l'intéressant sujet de la paix dans l'histoire. A la fin du XIe siècle, Yves de Chartres écrit aux évêques de France que Jésus-Christ est venu non seulement pour établir la paix spirituelle, mais aussi pour faire régner la paix temporelle, afin que tous les chrétiens ne forment qu'un seul esprit et un seul corps. Un peu plus tard, Gerhoch, prévôt de Reichersberg, soutient que l'autorisation de l'Église est une condition indispensable de la légitimité d'une guerre. Tout le monde connaît la suspension d'hostilités qui fut imposée par l'Église, à certains jours, sous le nom de « trêve de Dieu. » A la fin du XIIe siècle, la confrérie des *Frères de la paix*, fondée sous l'inspiration d'un humble charpentier, se donna pour mission de faire observer la trêve; elle se répandit dans la France entière. Tous ces faits, trop oubliés, méritaient d'être remis en lumière. M. Nys recherche aussi les origines des règles ou usages du droit des gens en ce qui concerne les traités, les ambassades, la liberté des mers. Sur tous ces sujets, son livre donne des détails généralement ignorés et rappelle l'attention sur des auteurs peu connus.

22. — M. Piédelièvre, professeur agrégé à la Faculté de droit de Rennes, vient de publier le premier volume d'un *Précis de droit international public*. Au lieu de *Précis*, l'ouvrage serait aussi bien intitulé *Cours*, car il est suffisamment développé et d'une lecture facile et intéressante. Après une introduction philosophique et historique, l'auteur suit l'ordre le plus généralement usité : il traite d'abord des personnes du droit international public, puis des choses auxquelles s'applique ce droit, et ensuite des relations internationales en temps de paix. M. Piédelièvre ne considère comme personnes internationales que les États. C'est se placer, croyons-nous, à un point de vue trop restreint. L'Église catholique et même certaines grandes sociétés, telles que l'Association du Congo, avant même sa transformation en un État proprement dit, sont des personnes, puisque les États traitent d'égal à égal avec elles et leur reconnaissent des droits. En revanche, M. Piédelièvre nous paraît

dans le vrai lorsqu'il combat l'immunité de juridiction que l'on accorde aux États étrangers, même quant aux obligations souscrites par eux en qualité de personnes civiles. Tout le monde reconnaît qu'un gouvernement étranger peut poursuivre devant les tribunaux le particulier qui a contracté des engagements envers lui; pourquoi la réciproque n'est-elle pas admise?

23. — Dans une importante étude sur *les Emprunts d'État en droit international*, M. Nicolas Politis examine la même question et la résout comme M. Piédelièvre. On doit, en effet, distinguer dans un État, d'une part, l'être souverain et, d'autre part, la personne civile, agissant comme pourrait le faire un simple particulier. Sous ce dernier rapport, aucun principe du droit des gens ne s'oppose à ce que l'État soit justiciable des tribunaux d'un autre pays. Mais, dit M. Politis, cette solution n'a pas grand intérêt relativement aux emprunts contractés par les gouvernements, parce que ces emprunts sont des actes politiques faits par l'État en vertu de son droit souverain, comme puissance publique, dans l'intérêt et au nom de la nation tout entière. Il y a là, suivant nous, une confusion : un État représente toujours la nation ; mais quand il fait appel au crédit, quand il contracte des emprunts, il agit comme personne civile et non comme souverain. Le contrat qu'il passe avec ceux qui lui prêtent est donc parfaitement susceptible d'être soumis aux tribunaux. Sans doute, un tel contrat ne peut guère avoir d'autre sanction que le discrédit et le déshonneur de l'État emprunteur, s'il ne remplit pas ses engagements. Mais une sentence judiciaire constatant qu'un gouvernement manque à sa parole pourrait exercer sur lui un certain effet d'intimidation; cette arme, si faible qu'elle soit, devrait être laissée aux trop nombreuses victimes des États banqueroutiers. On trouvera d'ailleurs dans l'ouvrage de M. Politis une étude complète des emprunts d'État considérés comme contrats juridiques; on y trouvera aussi des renseignements historiques sur ces formidables faillites dont tant d'États ont donné le démoralisant spectacle dans la seconde moitié de ce siècle.

24. — Sous le titre un peu vague d'*Études de droit international conventionnel*, M. Léon Poinsard publie un ouvrage qui manquait jusqu'ici à la littérature juridique : c'est l'historique et l'explication des arrangements diplomatiques par lesquels sont réglés les rapports économiques, commerciaux et administratifs des peuples. On sait que depuis l'immense développement des moyens de communication par terre et par mer, ces sortes de traités sont devenus très nombreux, et ils se multiplieront encore dans l'avenir. Quelques-uns constituent des « Unions internationales » auxquelles ont adhéré la plupart des États civilisés. Dans un premier volume, qui vient de paraître, M. Poinsard traite d'abord des conventions relatives aux transports maritimes et fluviaux et aux transports par chemins de fer; il étudie notamment d'une

manière sommaire la récente Union internationale des chemins de fer, constituée par la convention de Berne du 14 octobre 1890. Vient ensuite l'étude de l'Union postale universelle, de l'Union télégraphique et de l'accord de Berlin sur la téléphonie. Passant aux traités de commerce, M. Poinsard recherche quelles sont les bases naturelles des tarifs douaniers; il en déduit les conditions que doivent remplir les arrangements commerciaux, sous peine d'être plus nuisibles qu'utiles; il montre, en particulier, les effets de la clause de la nation la plus favorisée, puis il fait connaître les stipulations les plus usuelles des traités. Un chapitre étendu est consacré à la question monétaire et à l'Union latine; un autre à l'Union internationale des poids et mesures. Une dernière partie est relative à la garantie de la propriété intellectuelle; l'auteur y expose l'organisation de l'Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques et celle de l'Union pour la protection de la propriété industrielle. Comme secrétaire général des bureaux établis à Berne par ces offices internationaux, M. Poinsard est parfaitement qualifié pour en expliquer le mécanisme, comme aussi pour indiquer les *desiderata* qui restent à remplir.

25. — L'un des sujets sur lesquels il est souhaitable que les États s'entendent bientôt par une convention internationale, c'est celui de la contrebande de guerre. L'incertitude qui règne en cette matière sert de prétexte aux belligérants, en cas de guerre maritime, pour mettre l'embargo sur des navires inoffensifs et faire main basse sur toute sorte de marchandises. M. Richard Kleen, secrétaire de légation, a proposé à l'Institut de droit international, lors de sa réunion à Genève en 1892, de soumettre cette question à une étude approfondie; et dans un livre intitulé : *De la Contrebande de guerre et des transports interdits aux neutres*, il donne lui-même un avant-projet de règlement. L'adoption d'un tel règlement par les puissances laisserait sans doute encore place à beaucoup de difficultés d'application, mais constituerait néanmoins un grand progrès sur la situation actuelle. MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

De Unione hypostatica Verbi Dei cum humanitate, auctore J.-B. TERRIEN, S. J. Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de 216 p.—Prix : 3 fr. 50.

Ce petit traité est un modèle d'argumentation scolastique. Le R. P. Terrien l'a partagé en trois parties. Dans la première, il recherche l'opinion de saint Thomas sur la question si controversée de la distinction réelle de l'existence et de l'essence. Nulle part nous n'avons vu cette opinion dégagée avec autant de netteté. Les textes qui impliquent la distinction réelle sont rassemblés avec une grande habileté, et si nous ne craignions de nous laisser entraîner par un préjugé personnel, nous

dirions que ce problème, si important en métaphysique, est définitivement résolu par le savant religieux.

La première partie n'est que préparatoire ; la seconde traite de l'objet principal de l'ouvrage. On sait que, d'après le P. Tiphaine, dont l'opinion est plus généralement suivie, la personnalité consiste dans l'existence indépendante et *sui juris* de la substance raisonnable. L'humanité de Notre-Seigneur serait dépouillée de personnalité propre, précisément parce qu'elle serait privée de cette indépendance n'existant que comme annexe à la personne du Verbe. Le P. Terrien rejette cette opinion, qu'il juge insuffisante. Il pense que la personnalité consiste dans l'existence distincte d'une substance raisonnable, et que l'union hypostatique ou personnelle résulte de ce que l'humanité de Jésus-Christ n'a point d'existence à elle propre, mais n'existe que par l'existence du Verbe divin.

La troisième partie est consacrée à résoudre diverses objections.

Le mode indiqué par le P. Tiphaine est sans doute un peu précaire pour l'union que saint Thomas appelle la plus parfaite des unions. Le P. Terrien nous parait avoir bien établi que dans la pensée de saint Thomas cette union consiste dans l'unité de l'acte d'existence. Toutefois, cette manière de voir fait surgir des problèmes bien difficiles à résoudre. L'existence est l'acte de l'essence ; comment une essence créée serait-elle susceptible d'un acte d'existence éternel? Comment, d'un autre côté, cette existence étant commune aux trois personnes divines, l'union hypostatique n'existe-t-elle qu'avec une de ces personnes? Saint Thomas a bien vu ces difficultés ; il les résout plutôt en posant certaines distinctions qu'en faisant comprendre comment ces distinctions s'appliquent à la réalité.

Une clarté parfaite n'est sans doute pas possible dans de si grands mystères ; cette obscurité inévitable jette quelque ombre sur les interprétations qu'on en donne. Toutefois, bien que l'éminent professeur de l'Institut catholique n'ait peut-être pas réussi à faire ici le plein jour, nous ne saurions trop recommander la lecture de cette solide et intéressante brochure à tous ceux qui s'occupent de métaphysique et de théologie. Rarement ils trouveront une exposition aussi claire, une méthode aussi sûre et des vues aussi judicieuses. D. V.

JURISPRUDENCE

Commentarium in Facultates apostolicas *quae episcopis et vicariis apostolicis per modum formularum concedi solent*, ad usum venerabilis cleri americani. Concinnatum ab Antonio Konings, C. SS. R. Editio tertia recognita et aucta curante Joseph Putzer, ejusdem Congregationis. Ilchestriae, typ. Sanctissimi Redemptoris, 1893, in-8 de xvii-392 p.

Nous tenons à signaler d'une façon toute particulière à l'attention du

clergé de paroisse et des curies épiscopales, l'excellent commentaire que le R. P. Putzer a écrit sur les facultés apostoliques concédées par le Saint-Siège aux évêques. Sans doute, ce livre n'est pas absolument neuf : déjà le P. Konings, bien connu par son *Compendium* de théologie morale, en avait tracé les premières lignes, mais le travail personnel du continuateur est tellement considérable, qu'on peut envisager cette troisième édition comme une œuvre nouvelle, d'une grande valeur. Le *Commentarium in facultates* est destiné aux prêtres des États-Unis qui jouissent de pouvoirs beaucoup plus étendus que ceux du vieux monde; mais, outre qu'un appendice donne les formules propres à la France, à l'Allemagne, à la Belgique, etc., les règles énoncées dans tout le cours de l'ouvrage sont d'une utilité universelle et susceptibles de servir à l'interprétation des pouvoirs spéciaux qui seraient obtenus extraordinairement de Rome. — Une première partie expose la délicate théorie des facultés apostoliques : règles générales d'interprétation et détails d'application en cas de cumul, pour les deux fors, qu'il s'agisse de délit public ou occulte; communication, cessation, mise en œuvre. Tout canoniste sait quelle attention il faut accorder à ces questions, et quelle importance leur intelligence plus ou moins complète peut avoir dans la pratique. La seconde partie est l'exposition des divers pouvoirs compris sous les formules I., C, D, E : ordinations « extra tempora, » dispense des irrégularités et des vœux, levée des empêchements de mariage, absolution de l'hérésie et des cas réservés, commutation du devoir de l'office divin, anticipation des matières, établissement de confraternités, etc., etc. Cette rapide énumération suffira à faire comprendre l'intérêt pratique qui s'attache à un commentaire savant, dont aucune affirmation n'est lancée à l'aventure, mais repose sur l'autorité des spécialistes les plus appréciés et des récentes décisions romaines. G. Péries.

Consultazioni morali-canoniche-liturgiche su' casi e materie svariate che specialmente riguardano i tempi nostri, per M. C. G. Napoli, tipografia editrice degli artigianelli, 1893, in-8 de xvi-671 p.

Ce n'est pas sans peine que moralistes et canonistes parviennent, sans trop durement heurter les intérêts en jeu et sans toutefois fausser la loi, à élucider les difficiles problèmes qui surgissent chaque jour devant eux. A cette heure spécialement, où les révolutions et l'affaiblissement de l'esprit chrétien ont fait naître tant de situations embrouillées, l'Église, pour ne pas se cantonner en dehors du « siècle » qu'elle doit convertir et gagner, est obligée de faire bien des sacrifices que les retardataires et conservateurs exagérés taxent parfois de concessions coupables. Jusqu'où convient-il à la clémence de s'exercer, quelles limites ne devra-t-elle pas dépasser, pour éviter de tomber dans un libéralisme pactisant

avec les audaces de l'ennemi ? Voilà le sujet constant de discussions intimes dont l'écho retentit souvent en dehors des écoles catholiques, jusque dans le domaine de la grande publicité. Un ecclésiastique italien, dont l'incognito n'a jusqu'ici pas été trahi, vient de publier un intéressant volume rempli de « consultations » qu'il a rangées sous trois classes distinctes : morale, droit canonique, liturgie. Inspirées par des difficultés réelles senties vivement, et dont la solution quelquefois pénible a été longuement méditée et prudemment établie, ces réponses variées présentent ordinairement la doctrine la plus sûre et son application la plus sage. Assurément les questions italiennes se rencontrent en plus grand nombre que celles d'ordre général, puisque le livre est rédigé par un Italien pour ses compatriotes, mais nous y rencontrons bien des paragraphes dont nous pouvons faire également notre profit. Par exemple, dans la première partie : ce qui concerne les élections politiques, le prêt à intérêt, la lecture des mauvais journaux, l'assistance aux cérémonies des hérétiques, l'admission des libres penseurs en qualité de parrains, l'opération césarienne, la comparution du prêtre devant les tribunaux laïques, l'absolution conditionnelle, la confession des personnes dévotes et leur communion quotidienne, les règles à suivre par le confesseur en présence des habitudinaires, les dispenses et sanctions de mariage, etc. Dans le nombre des réponses aux problèmes canoniques, nous signalerons celles qui sont relatives aux honoraires de messe, à la convenance pour les ecclésiastiques de faire fructifier leur argent par des actions ou obligations de sociétés anonymes ou de commandite, etc. Enfin, dans le domaine de la liturgie, on ne saurait assez méditer les sages conclusions apportées au chapitre de la « musique dans les églises » et à d'autres du même genre, éminemment pratiques. Nous recommandons tout particulièrement cet excellent ouvrage aux prêtres français capables de lire l'italien, et nous souhaitons que semblables recueils (disposés dans un ordre plus logique si les sujets le permettent) soient publiés chez nous pour répondre à ces mille questions qu'on résout trop souvent par la routine sans attention suffisante aux règles de l'Église. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Die Ethik des Stoikers Epictet, von Adolf Bonhöffer. Stuttgart, Enke, 1894, in-8 de viii-278 p.

Épictète est une des figures les plus intéressantes de l'école stoïcienne. Il avait été esclave et par son mérite était devenu chef d'école. Le stoïcisme prit dans son enseignement quelque chose de plus doux et de plus humain. S'est-il inspiré à des sources chrétiennes ? On ne saurait affirmer qu'il y ait puisé directement, mais la raison chez lui trouve parfois des accents qui semblent tirés de l'Évangile. La clarté déjà ré-

pandue de la révélation n'aidait-elle pas dès lors la raison à aller jusqu'au bout d'elle-même ?

M. Bonhöffer s'est attaché à nous faire connaître exactement ce philosophe dont on parle plus qu'on ne l'étudie. Dans un premier ouvrage, *Épictète et le Portique*, il a exposé ses doctrines en psychologie; dans celui-ci, il creuse les fondements de sa doctrine morale. Après avoir indiqué la base de l'obligation morale d'après Épictète et la fin qu'il assigne à l'homme, il explique ses opinions sur le vrai bonheur, sur la vie, sur la mort, sur le devoir de perfection personnelle, sur les devoirs envers Dieu, car ce païen n'était pas arrivé à concevoir une morale sans Dieu, enfin sur les devoirs sociaux. Il termine en résumant les idées d'Épictète sur la vertu et sur le péché. Cette étude est très complète et très approfondie, chaque chapitre est accompagné de nombreuses notes où sont relevées les opinions des philosophes stoïciens qui ont pu et dû inspirer Épictète. De telles études sont extrêmement utiles pour l'histoire des idées; aussi nous faisons-nous un plaisir de signaler celle-ci.

M. Bonhöffer a mis à la suite de son livre quelques dissertations spéciales sur plusieurs points controversés de la doctrine stoïcienne, sur le souverain bien, sur la légitimité du suicide, sur la signification du mot καθῆκον, par lequel l'école du Portique désignait ordinairement le devoir, enfin sur le panthéisme des stoïciens. Il est malheureusement de fait que les stoïciens, qui invoquaient à chaque instant dans la morale la nécessité de s'attacher à Dieu et de se conformer à sa volonté, avaient de sa nature une conception très imparfaite, et tendaient à le confondre avec le monde, dont les êtres n'eussent été qu'une émanation passagère de sa vie. C'est chose singulière que cette association dans un même enseignement d'une morale relativement élevée avec une métaphysique boiteuse, et il est à remarquer que ce mélange qui semble contre nature s'est reproduit à une autre époque de décadence, dans le bouddhisme.

D. V.

Grundzüge der Differential- und Integralrechnung, von Dr Otto Stolz. I. Theil. Leipzig, Teubner, 1893, in-8 de x-460 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume forme la première partie d'un ouvrage que le docteur Otto Stolz, professeur à l'Université d'Innspruck, se propose de publier sur les principes du calcul différentiel et intégral, et ne traite que des variables et des fonctions réelles, à l'exclusion des variables et des fonctions complexes. L'introduction rappelle quelques notions fondamentales de la théorie des fonctions réelles d'une ou deux variables. Des dix chapitres dont se compose le présent volume, le premier a pour objet les dérivées et les différentielles des fonctions d'une seule variable; le second, le théorème des accroissements finis et quelques applications

de ce théorème; le troisième, les dérivées d'ordres supérieurs des fonctions d'une seule variable et la série de Taylor; le quatrième, les dérivées des fonctions de plusieurs variables et des fonctions implicites; le cinquième, les maxima et minima d'une ou de plusieurs variables; le sixième, la notion d'intégrale indéfinie; le septième, l'intégration des fonctions rationnelles; le huitième, celle des fonctions algébriques et en particulier des fonctions rationnelles d'une variable x, ou de la racine carrée d'un polynôme du second degré en x; le neuvième, l'intégration des fonctions transcendantes; le dixième enfin, l'intégrale définie.

L'auteur s'applique à mettre à profit les idées de Lagrange et les méthodes de Cauchy; il utilise les travaux des géomètres les plus illustres en France, en Allemagne et en Italie. On remarquera surtout, dans la cinquième partie, le principe général de Scheeffer sur les maxima et les minima des fonctions, et dans la huitième, le procédé pratique d'intégration des fonctions irrationnelles du second degré.

Cette première partie de l'ouvrage que le docteur Otto Stolz a l'intention de publier sur l'analyse, fait désirer l'apparition de la seconde partie, d'où les imaginaires ne seront plus systématiquement exclus, et qui contiendra peut-être des applications géométriques dont aucune ne figure dans ce premier volume. H. C.

Traité de mécanique rationnelle, par Paul Appell. Tome Ier. Paris, Gauthier-Villars, 1893, gr. in-8 de vi-549 p. — Prix : 16 fr.

Ce traité est le résumé des leçons que l'auteur fait à la Faculté des sciences de Paris sur le programme de la licence. Le tome premier renferme trois parties : des notions préliminaires, la statique et la dynamique du point. Il faut savoir gré à M. Appell de n'avoir pas supposé chez ses lecteurs, comme on le fait trop souvent aujourd'hui, une connaissance déjà sérieuse de la science qu'il s'agit d'exposer; il ne craint pas de consacrer une centaine de pages à des notions préliminaires indispensables, comme la théorie des vecteurs due à Poinsot, Chasles et Möbius, présentée d'après les méthodes de Cauchy et de MM. Sarrau et Kœnigs; la cinématique du point et du corps solide, en laissant de côté les déplacements d'un corps dont la position dépend de deux ou plusieurs paramètres indépendants, étudiés par M. Mannheim entre autres; enfin, les principes de la mécanique, d'où résultent les notions de forces, de masses et de travail.

La statique élémentaire est exposée d'une manière détaillée. L'étude de l'équilibre d'un point matériel, de celui d'un corps solide et des systèmes déformables est suivie du principe des vitesses virtuelles, que Lagrange considérait comme le plus général de la science de l'équilibre; parmi les nombreuses démonstrations qui en ont été données, M. Appell

fait choix d'une démonstration classique, qui repose sur l'analyse des diverses sortes de liaisons simples, et il l'applique à de nombreux exemples ; il termine la statique par des notions sur le frottement, sans omettre le résultat le plus remarquable auquel est arrivé M. Léauté, dans sa thèse sur le frottement de pivotement.

La dynamique du point matériel est traitée par les méthodes élémentaires, mais à fond ; de plus, d'après l'auteur lui-même, ce qui fait le caractère distinctif de cet ouvrage, c'est l'introduction de la mécanique analytique dans les commencements mêmes du cours. « Au lieu de reléguer les méthodes de Lagrange à la fin, et d'en faire une exposition entièrement séparée, » M. Appell les a introduites dans le courant de l'ouvrage. C'est ainsi qu'après l'étude élémentaire du mouvement d'un point libre, d'un point libre sur une courbe ou sur une surface, on trouve indiquée « la démonstration de Dirichlet pour la stabilité de l'équilibre d'un point ; » puis exposés, « toujours pour le point matériel, les équations de Lagrange, celle d'Hamilton, les théorèmes de Jacobi, le principe de la moindre action, les théorèmes de Tait et Thomson. » On ne saurait trop féliciter l'auteur de cette heureuse innovation dans la manière de présenter ces belles théories, dont il fait mieux sentir la fécondité « par leur application aux exemples les plus simples possible. » Il fait de même pour la dynamique analytique à propos des mouvements des systèmes qu'il étudie « deux fois, d'abord par l'application des principes généraux, puis à l'aide des méthodes de Lagrange, Hamilton, Jacobi. »

On ne peut se rendre compte, en mathématiques, du véritable sens et de la portée d'une théorie, si l'on ne l'applique à de nombreux exemples. Aussi, M. Appell a-t-il eu soin de les multiplier, soit dans le texte, où il en traite un grand nombre, soit à la fin de chacun des quatorze chapitres dont l'ouvrage se compose, en se bornant quelquefois à les énoncer, de manière à offrir au lecteur d'intéressants exercices.

Quand les deux volumes annoncés sur la dynamique des systèmes, l'hydrostatique et l'hydrodynamique, auront paru, on sera en possession d'un magnifique traité de mécanique rationnelle, écrit avec cette élégante simplicité et cette clarté parfaite qui rendent si attrayant l'enseignement de l'illustre professeur à la Sorbonne. H. Courbe.

Traité d'optique, par E. Mascart, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Paris, Gauthier-Villars, 1891-1893, t. II, in-8 de vi-643 p., avec atlas, et t. III de 692 p. — Prix : 44 fr.

Nous avons rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LIX, p. 319) du premier volume de ce grand et bel ouvrage. L'auteur, alors, en annonçait un second. Voici ce second volume, suivi d'un troisième et dernier. M. Mascart s'excuse, en quelque sorte, d'avoir ainsi dépassé les bornes

qu'il s'était d'abord assignées. « Je suis obligé, bien à regret, dit-il dans la préface du tome II, de reconnaître que je n'ai pas encore rempli complètement le programme tracé en tête de cet ouvrage. Les matières traitées dans le second volume ont pris un développement imprévu, qui paraît justifié par leur importance pratique et le rôle qu'elles jouent comme contrôle de toutes les théories.... Les deux volumes aujourd'hui terminés forment déjà un ensemble comprenant les principales questions d'optique physique; j'aurais pu m'y arrêter en raison du lourd travail qu'ils représentent, mais j'espère mener prochainement l'œuvre entière à bonne fin par un troisième volume et tenir les engagements pris dans une préface peut-être trop imprévoyante, en y ajoutant quelques questions qui n'entraient pas dans le projet primitif. » Aujourd'hui, ces engagements sont remplis, et le lecteur ne peut que se féliciter d'une heureuse imprévoyance sans laquelle l'auteur aurait peut-être reculé devant l'étendue de la tâche qu'il a néanmoins su mener à si bonne fin. Nous n'avons pas à revenir sur le caractère de l'ouvrage, sur l'esprit dans lequel il est conçu. Nous retrouvons dans les deux nouveaux volumes la même érudition, la même conscience, la même clarté d'exposition que dans le premier. En voici sommairement le contenu.

Le second volume comprend quatre chapitres intitulés : Polarisation chromatique, Phénomènes divers, Polarisation rotatoire, Réflexion et réfraction. Le premier et le troisième ont des titres suffisamment explicites. Les phénomènes divers étudiés dans le second sont d'abord ceux qui tiennent à la structure particulière de certains corps cristallisés (cristaux maclés, nacrés, striés, fibreux, polychroïsme, houppes), puis la double réfraction accidentelle, produite dans les corps isotropes par la compression ou par d'autres actions physiques. Dans le quatrième chapitre, les phénomènes de réflexion et de réfraction, déjà étudiés dans le premier volume, sont repris au point de vue des modifications que les vibrations lumineuses subissent à la surface de séparation de deux milieux et des proportions de lumière réfléchie et réfractée. C'est à un point de vue analogue que l'étude de la diffraction est reprise dans le premier chapitre du tome III. Par là se trouve complété cet ensemble de questions dans lesquelles l'étude des phénomènes se lie étroitement à la théorie vibratoire qui en a fait découvrir un grand nombre. Les chapitres suivants sont consacrés à des questions qui, pour être plus exclusivement expérimentales, n'ont pas une moindre importance scientifique : propagation de la lumière, comprenant surtout l'exposé des méthodes qui permettent d'en mesurer la vitesse; photométrie, avec ses applications à la mesure des températures, à l'étude du soleil, de la lune, des étoiles; réfractions atmosphériques, mirage, propriétés optiques de l'air, météores lumineux; dispersion, analyse spectrale.

Ce serait grand dommage, on le voit, que M. Mascart n'eût pas étendu son programme à ces questions. Tel qu'il est, son traité constitue une véritable encyclopédie de la science optique. Il épargnera à beaucoup de physiciens, comme le dit l'auteur, l'obligation de consulter des mémoires disséminés dans de nombreuses collections scientifiques et dont la lecture est d'autant plus difficile que l'exposé des méthodes et le choix des notations y sont nécessairement très variés. En même temps, il donne toutes les indications bibliographiques nécessaires pour pouvoir au besoin se reporter aux sources. Il constitue un service éminent rendu à la science. E. VICAIRE.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publiée sous le patronage de la Réunion des officiers). Paris, Fanchon et Artus, en livr. in-8. — Prix de la livr. : 0 fr. 50.

Le programme de cette vaste et remarquable publication comprend douze livres. Les huit premiers, qui traitent des notions élémentaires des mathématiques, de la mécanique et de la construction, sont en voie d'achèvement. Les quatre derniers seront relatifs à la physique, la chimie, l'astronomie, l'histoire naturelle. Le *Cours de construction*, divisé en quatorze parties, a déjà dix-huit volumes. L'*Architecture* sera achevée prochainement : c'est une œuvre d'une physionomie toute spéciale; rien de ce genre n'avait encore paru. La partie technique des chemins de fer vient d'être terminée et forme deux forts volumes; elle mérite une mention toute spéciale, tant pour la solidité de son exposé que pour les planches qui en rendent la lecture facile et attrayante.

Traité des chemins de fer. — Le tome II, *Superstructure*, est achevé. Il contient sept cent quarante-deux pages, avec figures intercalées. Les sujets suivants y sont traités : la voie, le matériel fixe, les gares et stations, les bâtiments divers, les signaux.

Chap. I. *La Voie.* — Ce chapitre comprend les rails, les traverses, la pose de la voie, les traverses métalliques. Les systèmes d'attache des rails à leurs supports sont nombreux, compliqués et exigent une minutieuse construction. Avec l'accroissement permanent du trafic, le matériel roulant a dû augmenter de poids : il a donc fallu employer des rails plus lourds, puis on est arrivé à employer l'acier à cause de sa plus grande durée. Les traverses sont destinées à répartir sur une grande surface la pression supportée par le rail qui à lui seul ferait couteau dans le ballast; elles servent aussi d'entretoises en reliant entre eux les deux rails d'une même voie. On emploie le chêne, à son défaut le hêtre ou le sapin, et on leur fait subir diverses préparations pour les conserver. La préparation du ballast et la pose de la voie exigent des soins très précis. On essaie dans plusieurs pays les traverses métalliques : au point de vue technique, l'une vaut l'autre; au point de vue économique, tout dépend des prix du fer et du bois dans la contrée.

Chap. II. *Matériel fixe.* — Les systèmes d'aiguillage et de croisements de voie ont beaucoup varié et sont arrivés à un assez grand degré de perfectionnement, ainsi que les divers systèmes de traverses. On passe aussi d'une voie sur une autre au moyen de plaques tournantes ou de ponts tournants. Les *Passages à niveau* donnent lieu à une disposition spéciale de la voie; les barrières doivent servir pour les voitures et les piétons. On comprend encore, dans le matériel fixe, les grues, les ponts-bascules, les réservoirs, les grues hydrauliques, les bornes-fontaines.

Chap. III. *Gares et stations.* — Une gare présente toujours des voies supplémentaires destinées à recevoir les trains qui s'arrêtent. Ces voies sont calculées d'après la composition des trains : 24 voitures de voyageurs, 45 de marchandises, 60 vides. On distingue, outre les grandes gares, les gares comportant un service local, les gares de bifurcation, les gares terminales, les gares de grandes villes avec rebroussement. Les services accessoires de la grande vitesse sont les messageries, la douane. Le service des marchandises a une organisation spéciale. Dans les gares maritimes, des quais spéciaux amènent les trains contre les navires accolés au quai.

Chap. IV. *Bâtiments divers.* — Ce chapitre est consacré à tous les bâtiments des gares et de la voie, avec des exemples tirés des chemins de fer étrangers.

Chap. V. *Signaux.* — Les signaux constituent le langage échangé entre les agents sédentaires de la voie et ceux des trains. Ces derniers ont à leur disposition le sifflet de leur locomotive. Le but poursuivi par un signal est de couvrir un obstacle qui se trouve sur la voie et ne permet plus la circulation, comme un train qui circule à une distance rapprochée, un train arrêté, un éboulement sur la voie, etc. L'emploi des signaux n'est pas facultatif, il est réglementé par l'administration supérieure. On est arrivé, assez difficilement il est vrai, à posséder un système de signaux uniforme dans toutes les compagnies; mais les appareils sont un peu différents. Pour les signaux à grande distance, on emploie surtout les sémaphores. Les divers genres de signaux sont très variés. La dépense kilométrique d'une ligne à voie unique ordinaire revient en moyenne à 65,000 francs : dans certains pays cette moyenne est fortement augmentée. A. W.

BELLES-LETTRES

Manuale storico-bibliografico di filologia classica, per L. Valmaggi. Turin et Palerme, Clausen, 1894, in-8 de xxxi-336 p.—Prix : 8 fr.

A côté des innombrables publications de détail, dont le nombre s'accroît avec les années dans une proportion toujours croissante, les érudits plongés dans l'étude de l'antiquité ont besoin d'un répertoire général

qui leur offre en un volume d'un maniement commode un résumé complet et méthodique des connaissances essentielles en même temps que des œuvres les plus marquantes relatives à leurs travaux. Satisfaction leur avait été donnée depuis longtemps en Allemagne : et la lacune qui existait à cet égard en France vient d'être comblée par le *Manuel de philologie* de M. Reinach, en Italie, par celui, tout récent, de M. Valmaggi. L'auteur italien a entendu faire œuvre tout à la fois de savant et de bibliographe : en tête de chacun de ses chapitres quelques pages, parfois même quelques lignes, lui suffisent pour condenser les connaissances qu'il importe le plus de posséder. Plusieurs de ces aperçus généraux présentent un réel intérêt : citons notamment celui qui est consacré à l'histoire de la grammaire, déguisée sous le nom un peu inattendu de « glottologie ; » on sent qu'ici l'auteur marche sur un terrain qui lui est familier. Au contraire, les notices sur l'histoire des deux littératures classiques, de la philosophie et des sciences me paraissent d'une brièveté vraiment regrettable.

L'histoire politique, la géographie, l'archéologie, la numismatique, les beaux-arts ont leur part dans l'ouvrage, mais à titre accessoire, ce qu'on ne peut qu'approuver. Dans la partie bibliographique, plus riche en général pour le latin que pour le grec, je n'ai guère à relever, sauf une exception mentionnée plus bas, d'omission d'une réelle importance : en revanche, maint nom propre ou maint ouvrage aurait, à mon avis, été omis sans le moindre inconvénient.

Énumérons, pour terminer ce compte rendu, quelques observations recueillies au cours de notre examen. — Pourquoi ne pas citer le *Polybiblion* à côté de la *Revue critique* et du *Bulletin critique*, et les *Annales de philosophie chrétienne* à côté de la *Revue philosophique ?* — La *Bibliotheca platonica* de M. Johnson, laquelle d'ailleurs a cessé de paraître, n'avait-elle pas un programme trop spécial pour être mentionnée comme revue philologique ? — Le *Muséon* figure (p. 63) parmi les publications françaises : la Belgique ne serait-elle pas autorisée à réclamer ? — M. Valmaggi donne la liste des principaux ouvrages concernant les diverses sectes philosophiques de la Grèce et de Rome : pourquoi, dans cette énumération, passe-t-il sous silence précisément les deux écoles les plus importantes, celles de Platon et d'Aristote ? — Les *Antiquités grecques* de Schœmann ont été traduites en français par Galuski (1884 et 1887). — Ficin (p. 29) est mort non en 1503, mais en 1499. — Plusieurs grammaires grecques excellentes, celle de M. Ragon notamment, ont paru en France dans ces dernières années : il n'en est fait ici aucune mention. — M. Valmaggi écrit (p. 26) qu'au commencement du moyen âge les études classiques étaient « condamnées par l'Église; » l'assertion n'est-elle pas fausse ou du moins manifestement exagérée ?

Il va de soi que dans un *Manuel* de ce genre la place d'honneur est occupée presque partout par la science allemande, par l'érudition allemande, d'une fécondité que rien n'arrête, que rien n'épuise : mais la France y est elle-même largement représentée, et il m'est agréable de constater qu'à l'exemple de l'illustre Bœckh, M. Valmaggi rend un éclatant hommage à nos doctes critiques du XVIe et du XVIIe siècle, en général si ignorés ou même si méconnus dans notre propre pays.

C. Huit.

Les Travaux publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays, par Paul Sébillot. *Les Routes, les ponts, les chemins de fer, les digues, les canaux, l'hydraulique, les ports, les phares, les mines et les mineurs.* Paris, Rothschild, 1894, in-8 de x-623 p. — Prix : 40 fr.

Voici l'un des plus importants et plus curieux livres qu'ait produits l'étude des croyances et des superstitions populaires, et c'est ce que le titre même du volume ne ferait peut-être pas supposer. Des routes, des ponts, des mines, des chemins de fer, en quoi le folklore peut-il s'intéresser à tout cela ? dira-t-on. Que lui font les travaux des ponts et chaussées, les gares, les rails, la houille, tout ce qui appartient à une civilisation avancée? Mais c'est bien loin de cette civilisation que M. Sébillot enfonce ses recherches. Dès le début de son ouvrage, il nous donne sur l'établissement des anciennes voies de communication les plus intéressants détails. On immolait des victimes, on offrait leur sang aux esprits de la terre pour les rendre favorables à l'œuvre entreprise ; les Bretons ont conservé le souvenir de ces rites sauvages. Bien des routes étaient attribuées à d'illustres personnages. Le nom de Brunehaut est un de ceux qui apparaissent le plus fréquemment et sur des points très éloignés les uns des autres. S'agissait-il de la reine d'Austrasie ? C'est possible pour quelques contrées ; ainsi dans la partie de l'ancien département de la Moselle où j'écris ce petit article, des chemins, désignés sous le nom générique de *Kem,* sont aussi appelés chemins des Romains ou chemins de Brunehaut. Et si l'on interroge quelques vieux souvenirs, on obtiendra pour réponse que ces routes, créées par les Romains, ont été réparées par Brunehaut. Dans la Loire-Inférieure, il n'est plus question d'elle, mais d'un *Chemin de la Reine*, où se réunit la chasse Guillery, la grande chasse, la chasse infernale, sur laquelle M. Gaston Raynaud a écrit de bien curieuses pages où ne figure pas, toutefois, ce nom de Guillery. Les routes amènent M. Sébillot à nous parler des jours où il pouvait être dangereux d'en faire usage, de toutes les superstitions se liant aux départs, aux voyages, aux présages qu'on pouvait rencontrer. Les ponts offrent à M. Sébillot une ample récolte de légendes et de traditions. Pour les ponts encore, il fallait se rendre les esprits favorables par des sacrifices humains. En Bretagne, les fondations d'un pont s'écroulaient tou-

jours ; on y emmura un enfant, qu'on avait payé fort cher, et depuis, le pont est resté très solide. Et que de ponts construits par le diable, à des conditions dont il est toujours dupe ! Le premier être qui y passe doit lui appartenir ; mais c'est toujours un animal, un chat, le plus souvent, à qui l'on fait traverser le pont. — Les chemins de fer, malgré leur origine récente, ont provoqué bien des idées superstitieuses. Partout ils furent pour le peuple un objet de terreur : on les regardait comme engendrant toutes sortes de calamités. Dans l'ancien département de la Moselle, on prétendait qu'ils étaient cause de la maladie des pommes de terre. Au reste, ce n'est pas seulement par des ignorants qu'ils furent mal vus. Les poètes, témoin Brizeux, ne leur furent pas plus favorables ; mieux que cela, les savants leur furent hostiles. Le 17 juin 1836, Arago combattit vivement le projet de chemin de fer de Paris à Versailles, et parla du danger qu'il y aurait pour les voyageurs à traverser le tunnel de Saint-Cloud à cause de la fumée des locomotives et des écarts de la température. Deux ans plus tard, le même Arago doutait de l'importance des chemins de fer au point de vue stratégique ! — En s'enfonçant sous terre avec les mineurs, M. Sébillot, en dépit des progrès de la civilisation, rencontre une foule de croyances bizarres ; les vieux gnomes n'ont pas encore déserté les houillères : on les a vus, on les a entendus.

J'ai été obligé de courir à travers ce volume, à tant de pages duquel j'aurais voulu m'arrêter. C'est tout un voyage dans le pays du surnaturel, et qui a nécessité des recherches immenses, attestées par la scrupuleuse mention des ouvrages consultés. Ce voyage, j'en suis sûr, mes lecteurs le feront avec autant de plaisir que je l'ai fait moi-même, ils auront pour guide un savant qui parle la meilleure langue, ce qui n'arrive pas toujours aux savants, et qui ne leur fera pas perdre leur temps à d'inutiles dissertations. — Ajoutons que de très nombreuses gravures ornent ce beau livre. TH. P.

Le Odi di Pindaro, dichiarate e tradotte da GIUSEPPE FRACCAROLI. Verone, Franchini, 1894, gr. in-8 de xv-732 p. — Prix : 20 fr.

De tous les grands poètes grecs, Pindare est, comme on sait, le moins accessible au lecteur moderne. D'autres peuvent présenter des difficultés syntaxiques plus considérables, mais il n'en est aucun dont le génie soit en contradiction aussi absolue avec nos habitudes intellectuelles, dont l'imagination ait un caractère aussi différent de la nôtre, et dont le mode d'expression soit si exactement le contraire des procédés que nous admirons le plus chez les écrivains modernes.

Nous nous livrons à un scrupuleux travail d'analyse sur notre pensée ; Pindare nous donne la synthèse de la sienne ; nous recherchons presque exclusivement les métaphores dont la justesse se manifeste avec évidence, et nous exigeons de plus qu'elles soient entre elles dans des rela-

tions de cohérence et d'harmonie : Pindare choisit les images les plus hardies, les plus compréhensives, et passe capricieusement de l'une à l'autre. Enfin, nous voulons dans un poème une ordonnance presque aussi logique que dans un discours, tandis que les odes du grand lyrique grec doivent seulement leur unité à l'association naturelle des idées, et au groupement esthétique des sensations évoquées tour à tour par le rêve, en vertu d'une sorte d'automatisme intellectuel. Et voilà comment s'explique le « beau désordre, » auquel l' « art » est étranger, puisqu'il s'ordonne de lui-même. Jamais je ne l'ai mieux compris qu'en lisant le très remarquable travail par lequel M. Giuseppe Fraccaroli a très heureusement complété le livre, déjà si intéressant, de M. Croiset sur la poésie de Pindare. Les préliminaires de M. Fraccaroli constituent une étude tellement approfondie et subtile, qu'on ne désire rien au delà : ceux qui auront la force de le suivre jusqu'au bout seront pleinement initiés aux mystères d'une pensée qui semblait jusqu'alors presque impénétrable ; ils auront le secret d'un art tout différent de celui dont l'époque moderne nous offre le modèle, et ils seront amenés ainsi à modifier, ou plutôt à élargir la conception qu'ils s'étaient formée de la poésie, surtout de la poésie antique. La traduction des odes et le commentaire qui l'accompagne attestent tout ensemble l'érudition et le goût parfait de l'auteur, auquel je ne reprocherai certes pas de s'être montré parfois un peu excessif dans ses préférences classiques : c'était ici un beau et utile défaut.

MAXIME FORMONT.

Histoire de l'Éloquence romaine, *depuis la mort de Cicéron jusqu'à l'avènement de l'empereur Hadrien (143 av. J.-C.-117 ap. J.-C.)*, par M. CUCHEVAL. Paris, Hachette, 1893, 2 vol. in-16 de x-370 et 392 p. — Prix : 7 fr.

Après avoir retracé dans un précédent ouvrage les développements graduels de l'éloquence romaine avant Cicéron, M. Cucheval nous fait assister ici aux phases successives de sa décadence. Le sujet ne laissait pas que d'être embarrassant : dans ce long défilé de noms propres qui ont pu avoir de leur temps leur heure de vogue, mais que l'oubli, et un oubli mérité, avait depuis longtemps ensevelis, combien en est-il dont il nous soit resté autre chose que des anecdotes plus ou moins fidèlement racontées? Auguste avait pacifié l'éloquence, écrit Tacite, et ce seul mot en dit long : néanmoins « si le but avait disparu, on continuait à y tendre comme par une sorte de vitesse acquise, sans s'apercevoir que la route était sans issue. » Jamais, même au temps de Cicéron, les professeurs de beau langage n'avaient été aussi à la mode : mais à la méditation des grands sujets, à l'expression des grandes pensées, se substituait chaque jour davantage « l'étude méticuleuse des mots, l'agencement raffiné des phrases. »

A défaut de discours, M. Cucheval nous entretient des orateurs, confessant de bonne grâce que la vie et les actes d'un Tibère, d'un Claude

ou d'un Néron, ou des documents tels que les tables d'Ancyre et le sénatus-consulte en l'honneur de Vespasien, relèvent infiniment plus de l'histoire politique que de l'histoire littéraire. La peur règne au Sénat, où quelques stoïciens courageux sont seuls à flétrir hautement l'iniquité triomphante. M. Cucheval, pour s'en dédommager, nous introduit dans la familiarité d'Agrippa et de Mécène, de Pollion et de Plancus; avec Labiénus et Cassius Sévérus, nous voyons surgir une nouvelle forme d'éloquence; et tout en s'initiant à la chronique du barreau et aux « dessous » de la politique, le lettré fait successivement connaissance avec les notables inconnus qu'Horace et les autres satiriques du Ier siècle accablent d'éloges ou criblent d'épigrammes.

Plus loin nous assistons à la transformation des orateurs soit en conférenciers multipliant leurs « lectures » publiques dans des locaux construits à grands frais pour cet usage, soit en rhéteurs avides de pratiquer d'abord et d'enseigner ensuite tous les artifices de la déclamation. M. Cucheval (chapitres VIII et IX) nous paraît avoir porté en somme un jugement impartial sur ces écoles tant vantées par les uns, si dénigrées par les autres, et cela dès l'antiquité. Empruntées tantôt à la fable, tantôt à la réalité, les questions à traiter étaient les unes piquantes malgré leur invraisemblance, les autres franchement ridicules. Le chapitre XIII, consacré au métier honteux des délateurs, présente à un autre point de vue le même triste intérêt.

Le second volume nous ramène à l'histoire des lettres avec Sénèque le Philosophe et ses *Discours consolatoires*, avec le *Dialogue des orateurs*, avec l'enseignement officiel de Quintilien et les succès de Pline le Jeune au barreau. Peut-être y a-t-il quelque sévérité à dire de Quintilien : « Le monde qu'il connut commence et finit aux écoles des rhéteurs : c'est à elles seules qu'il pense en composant son *Institution oratoire*, » où l'on veut bien reconnaître d'ailleurs « une abondance de détails heureux et piquants. » En revanche, Pline le Jeune est traité avec faveur et mis sur le même rang que Tacite : l'un et l'autre, je l'accorde, se sont montrés curieux et hardis dans leur élocution : mais quelle distance entre la plume qui a buriné les *Annales* et celle qui a ciselé le *Panégyrique de Trajan!* et pourquoi passer sous silence les discours parfois si remarquables que le grand historien a prêtés à ses principaux personnages?

Sur le sujet qu'il avait entrepris de traiter M. Cucheval pouvait-il se montrer mieux informé et plus complet? J'ai peine à le croire; néanmoins il me semble que la profondeur de sa pensée est loin d'égaler l'ampleur de son exposition. Heureusement pour lui, son style alerte et rapide fait qu'on le lit sans peine, jusque dans les pages (et elles sont nombreuses) où l'agrément de la forme contraste avec la pauvreté intrinsèque du fond.

C. Huit.

Nicolas Coëffeteau, *dominicain, évêque de Marseille. Un des fondateurs de la prose française (1574-1623)*, par Ch. Urbain. Paris, Thorin, 1893, in-8 de 415 p. — Prix : 5 fr.

La thèse de doctorat de M. l'abbé Urbain est vraiment composée et écrite suivant toutes les règles de l'art. Le bon Coëffeteau, sur lequel on ne sait pas grand'chose et duquel on ne lit rien du tout, y est étudié dans sa vie et dans ses œuvres avec une conscience scrupuleuse de ne rien omettre et une infatigable curiosité. L'ouvrage n'est cependant pas lourd, et le récit marche, simple et alerte, tandis que s'entassent au bas des pages les citations et les références, preuve d'une belle érudition et d'une admirable patience dans les recherches. L'Arsenal, la Bibliothèque nationale, la Mazarine, les archives des Vosges, les archives des Dominicains, la bibliothèque de M. Tamizey de Larroque, et bien d'autres, ont été mises à contribution ; et je crois fort que M. Urbain, aussi bien dans l'inédit que dans l'imprimé, n'a plus rien laissé à glaner concernant son auteur.

On trouve d'ailleurs en appendices : 1° une *Bibliographie des œuvres de Coëffeteau*, soit trente-huit numéros, — certains ouvrages inédits, d'autres rarissimes, — avec l'indication de toutes les éditions et réimpressions : il y en a cinquante pour l'*Histoire romaine*, et si par hasard quelqu'une avait échappé à M. Urbain, ce que je ne pense pas, c'est moi qui ne m'en plaindrais pas ! — 2° une liste des ouvrages qu'approuva Coëffeteau, soit comme docteur en Sorbonne, soit comme évêque ; — 3° les *Lettres et actes inédits* de Coëffeteau : il n'y a guère, malheureusement, que sept ou huit pièces signées de lui, en qualité d'administrateur du diocèse de Metz ; — 4° les témoignages contemporains sur Coëffeteau ; — 5° des extraits de deux de ses ouvrages destinés à donner une idée de sa façon d'écrire ; — 6° et 7° une sorte de lexique de la langue de Coëffeteau, qui a sa raison d'être, puisque Coëffeteau est présenté dans le corps de l'ouvrage comme un des fondateurs de la prose française ; — enfin la liste avec indication, d'une précision à donner en exemple à tous les faiseurs de livres, de tous les documents et auteurs consultés, — sans parler d'une table alphabétique, d'une table analytique et de quatre pages petit texte d'additions et de corrections.

Nicolas Coëffeteau méritait-il un monument pareil, œuvre d'érudition, de patience et de talent? Il fut un bon élève des dominicains du Mans et de Saint-Jacques, et passa comme il faut sa licence et son doctorat, voilà le résumé du premier chapitre. Il fut professeur de théologie, prieur dans son couvent, puis vicaire général des Jacobins de France ; il prêcha avec un certain succès, ce qui lui valut de devenir un des huit prédicateurs ordinaires du Roi, voilà le second. Comme évêque de Dardanie *in partibus*, suffragant à l'évêque de Metz, il n'eut guère à s'occuper que de choses d'un intérêt assez local ; et son évêché de Marseille, la mort

ne le laissa même pas en prendre possession. C'est là toute sa vie. Il fut, il est vrai, un écrivain abondant. Mais dans cette multitude d'écrits, que M. Urbain étudie un à un à la fois avec complaisance et sobriété, rien qui surgisse d'original ou d'éclatant. Coëffeteau est un bon esprit, mais un esprit assez commun. Controversiste comme tant d'autres à cette époque, il bataille contre les protestants, il répond même à l'*Avertissement du roi d'Angleterre*, Jacques II; il est long, savant, minutieux dans ses polémiques, comme on l'était souvent alors; un peu moins violent que certains autres, voilà tout. C'est du reste un tempérament modéré et un esprit juste. Il écrit des ouvrages de théologie, de dévotion et de morale, un *Tableau des passions*, par exemple : tout cela est honnête, conforme aux doctrines scolastiques : mais pas une idée neuve ou une page brillante. Orateur apprécié, quoique discuté (il y a au moins un témoignage défavorable), il ne fut certainement pas un des premiers sermonnaires du temps; nous n'avons d'ailleurs rien de lui que son oraison funèbre de Henri IV : M. Urbain, qui est, lui aussi, judicieux et modéré, ne trouve guère à louer en elle que « des qualités moyennes, » et surtout l'absence des défauts qui rendent insupportables tant de discours du même genre. Il ne faut pas parler de ses poésies, qui sont misérables, ni de quelques lettres, qui sont insignifiantes. Restent sa *Traduction de Florus* et son *Histoire romaine*, ouvrages célèbres pendant tout le XVIIe siècle, mais bien défectueux l'un et l'autre. Qu'est-ce que cette *Histoire romaine* tant vantée? Un long et monotone morceau de rhétorique, — que Balzac lui-même trouvait « trop pompeux ! » — et qui doit précisément à ce caractère oratoire son succès auprès de ce public du XVIIe siècle, amoureux du beau langage et passionné pour l'antiquité, grand admirateur des Romains de Corneille.

Coëffeteau eut, du moins en matière de langue, une grande autorité. Avec Malherbe, du Perron et du Vair, il fit triompher « l'usage de la cour, » et apprit aux Français le style clair, net, sérieux et grave. Il fut le maître de Faret et de Vaugelas, prépara la voie à Balzac, qui plus tard, un peu par jalousie de métier sans doute, le dénigra et l'appela « le petit écolier de du Perron, » mais qui d'abord s'était vanté « d'avoir fait son cours de littérature française sous Messire Nicolas Coëffeteau. » Aussi l'Académie française le mit-elle au nombre des auteurs à dépouiller pour faire le *Dictionnaire*. Et l'étude très complète, très minutieuse que M. Urbain a faite de sa langue, en la comparant à celle de Malherbe et à celle de Vaugelas, de sa syntaxe et de son style, sera-t-elle indispensable à qui voudra étudier la formation de notre langue. Le reste pourra passer, comme a passé Coëffeteau lui-même, encore que très habilement l'auteur élargisse à chaque instant son sujet : en nous exposant par exemple, d'après des documents des archives, la série des épreuves et examens par lesquels on arrivait, à la fin du XVIe siècle, au doctorat en

théologie ; en nous donnant des détails intéressants sur les Jacobins, leurs divisions politiques, la participation de quelques-uns d'entre eux à la Ligue, et sur la réforme morale de leur ordre ; ou encore sur le gallicanisme et les discussions qui passionnèrent cette époque touchant l'autorité des Papes et celle des Rois, etc., etc.... Mais les très utiles chapitres consacrés à la langue et au style de Coëffeteau me paraissent définitifs.

GABRIEL AUDIAT.

Souvenirs littéraires, par ÉDOUARD GRENIER. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Grenier nous reporte à une glorieuse phase littéraire. Il s'est trouvé en relations avec les poètes et les écrivains les plus célèbres de ce siècle dont le commencement fut, comme trop de fois le printemps, plus beau que ce qu'il semblait promettre. M. Grenier a eu de très fréquents rapports avec Lamartine, dont il nous parle d'abord. Des souvenirs restés bien chers nous permettent d'assurer qu'il a fait un portrait d'une frappante ressemblance du grand poète. Après nous avoir donné de curieux détails sur Henri Heine, M. Grenier franchit le seuil du salon de l'Arsenal, où se réunissaient, autour de Charles Nodier, tant d'aspirants aux gloires littéraires. Il nous montre la fille du spirituel écrivain, charmante, telle que nous avons eu l'honneur de la connaître, et près d'elle nous voyons les poètes éminents de ces jours depuis longtemps passés : V. Hugo, à qui Mme Mennessier-Nodier inspira plus d'une fois des vers ; A. de Musset, qui en échangait avec elle ; Arvers, qui écrivit sur son album le sonnet qui le rendit célèbre.... Nous avons ensuite un portrait de George Sand, puis Mérimée arrive à côté de Sainte-Beuve. Un joli chapitre intitulé *le Dîner de Brizeux* nous fait bien connaître le poète breton et plusieurs de ses amis. M. Grenier se promène ensuite *Autour de l'Académie*, où il faillit entrer. Ponsard et Augier viennent à leur tour poser devant M. Grenier, qui les quitte pour Mme Tastu, Mme d'Agoult et Mme Ackermann. Il finit son agréable voyage littéraire par un épilogue où figurent des hommes éminents à divers titres, en tête desquels sont Alexis de Tocqueville et Montalembert. Bien d'autres personnages illustres ou connus sont rappelés et souvent avec de très intéressantes particularités, dans les chapitres que je n'ai pu que brièvement indiquer ; leurs noms sont si nombreux qu'ils remplissent les douze colonnes d'une table.

Victor Hugo n'occupe qu'une petite place dans ce volume. M. Grenier, qui l'avait entrevu seulement chez Nodier, quand il se présenta à l'Académie, reçut d'Olympio une réponse peu satisfaisante. Il assista à ses funérailles : « Une vraie apothéose digne de lui, car elle était à la fois grandiose et ridicule, le grotesque s'y mêlait aux plus nobles sentiments, comme dans ses œuvres » (p. 222).

A ses souvenirs, M. Grenier mêle des remarques littéraires souvent fort justes. J'indiquerai une page sur Jeanne d'Arc et sur les difficultés que les poètes rencontrent quand ils veulent s'inspirer de sa vie (p. 296).

M. Grenier se pare assez volontiers de ses opinions républicaines, mais c'est un républicain modéré et de bonne compagnie; pourtant il a les préventions propres à son parti. Ainsi il ne comprend pas qu'on puisse être catholique et aimer la liberté (p. 313). Quelle liberté? Est-ce celle qui permit aux communards de brûler la maison où M. Grenier avait réuni tant de précieux objets, dont bien des fois il regrette la perte? Quelle liberté enfin? c'est ce que sans doute il lui serait difficile de définir. Une observation bien minutieuse, je l'avoue : M. Grenier rappelle à diverses reprises un recueil de pensées qu'il a publié jadis et qu'il a intitulé *Penseroso;* mais ce mot n'appartient ni à l'italien, ni à l'espagnol, ni au portugais, ni à aucune langue de ma connaissance. Sans doute, se souvenant d'une œuvre de Michel-Ange, il a voulu dire *Pensieroso.*

TH. P.

Die Teufelliteratur des XVI. Jahrhunderts, von MAX OSBORN. Berlin, Mayer et Müller, 1893, petit in-8 de VI-236 p. — Prix : 8 fr. 75.

La Littérature diabolique du XVIe siècle n'est pas un ouvrage de théologie, comme le titre pourrait le faire croire, mais un ouvrage d'histoire littéraire d'Allemagne. On sait comme le diable a joué un grand rôle dans les écrits, les paroles, les pensées, l'imagination et, pourrait-on dire, dans les visions de Luther : à sa suite, les écrivains de la Réforme non seulement firent aussi largement figurer le diable dans leurs écrits, mais ils en firent soit pour la propagande, soit pour la satire, un type et comme un mannequin de la littérature. Voulaient-ils ridiculiser un vice, une mode, une opinion, ils le personnifiaient dans un diable (le diable du jeu, par exemple, ou le diable de la danse), et leur écrit consacré à ce diable le vilipendait ou le ridiculisait, dans un but ou d'édification ou de polémique. — C'est ainsi qu'en France nous avons, aux XVe et XVIe siècles, des pamphlets politiques, sous forme de lettres du diable à son très cher fils.... ou à son féal ambassadeur...., tel ou tel personnage que la satire voulait atteindre.

C'est chez les écrivains protestants d'Allemagne que cette « littérature diabolique » s'est développée au XVIe siècle : il suffit en effet qu'un genre littéraire devienne à la mode pour que les productions s'en multiplient. Plusieurs de ces pamphlets moraux ou théologiques ont une grande vogue et les éditions s'en multiplient; puis, à la fin du XVIIe siècle, ces ouvrages ne se réimpriment plus et ils disparaissent à peu près : un esprit nouveau règne dans la théologie protestante et dans la littérature allemande.

C'est donc un genre littéraire, genre particulier à la littérature alle-

mande, dont M. Osborn a fait l'histoire : il l'a étudié avec soin, il a classé ces livres diaboliques par sujets, il en a donné de courtes analyses. C'est un chapitre consciencieux de l'histoire littéraire de l'Allemagne : les Allemands qui s'intéressent à leur XVIe siècle liront sans doute ce livre avec intérêt : mais, pour nous, tous ces diables protestants sont bien didactiques et surtout bien froids. H. Gaidoz.

HISTOIRE

Peru. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner *während eines 25jährigen aufenthalts*, von E. W. Middendorf. I. Band. *Lima*. Berlin, Robert Oppenheim (Gustav Schmidt), 1893, gr. in-8 de XXXII-640 p. — Prix : 20 fr.

Dans une excellente étude consacrée à l'état de nos connaissances sur l'Amérique du Sud (*Ann. de géog.*, 15 avril 1893), M. L. Gallois rappelait en quelques lignes le souvenir du savant à qui nous devons le travail le plus important qui ait été jusqu'ici publié sur le Pérou, Antonio Raimondi. Des sept volumes que devait comprendre son grand ouvrage, trois seulement ont paru; le quatrième était imprimé et prêt à paraître, quand les Chiliens entrèrent dans Lima, et détruisirent l'édition entière. Depuis lors, Antonio Raimondi est mort (1890), et si la Société de géographie de Lima continue à publier la carte du Pérou au 1/500,000 que ce savant avait en 1889 commencé à faire paraître, nous ne savons pas qu'il soit question de continuer cette œuvre géographique qui devait, dans l'esprit de son auteur, servir de commentaire à son œuvre cartographique.

Ce commentaire, nous pensons devoir le trouver, au moins en partie, dans le travail considérable dont M. E.-W. Middendorf a publié, l'année dernière, à Berlin, le premier volume. Arrivé au Pérou quelques années après Raimondi, en 1855, M. Middendorf a agi comme ce savant géographe; il a utilisé les loisirs que lui laissait sa profession de médecin (qu'il a exercée d'abord à Arica, puis pendant dix-huit ans à Lima) en exécutant des voyages dans les différentes provinces du pays. Il a examiné ainsi toute la contrée à divers points de vue, en a étudié les antiquités, et a même pu se rendre maître du vieux langage parlé au Pérou au temps des Incas. Comment, avec tant et de si précieux éléments d'informations, recueillis avec persévérance pendant trente-trois années, dont vingt-cinq de séjour au Pérou (1855-1888), s'étonner que M. Middendorf ait été à même de composer un livre qui doive faire autorité?

L'ouvrage de M. Middendorf doit comprendre trois volumes; le premier, le seul encore paru, est intitulé *Lima*. Il n'est pas, à vrai dire, consacré tout entier à l'étude de la capitale du Pérou, car il débute par un très long chapitre (p. 1-156) qui retrace l'histoire du pays sous la

domination espagnole depuis la découverte et la conquête. De l'histoire antérieure et de la civilisation inca, l'auteur ne nous dit presque rien ; mais il nous en parlera vraisemblablement dans un des volumes suivants. Il faut d'ailleurs reconnaître que M. Middendorf a rédigé son chapitre à un point de vue tout particulier, le considérant comme une introduction à sa description de la ville contemporaine de Lima. Aussi n'a-t-il négligé aucune occasion de fournir de précieux renseignements sur l'ancienne Lima, sur la construction de ses différents édifices, sur sa population à différentes époques. Ainsi s'explique encore que le chapitre d'histoire se termine par une revue des tremblements de terre qui ont si fréquemment bouleversé le pays.

Cela fait, M. Middendorf dépeint la cité actuelle (ch. II), qui comptait 100,156 habitants en 1876. Elle s'élève sur les bords du Rimac, dans une belle et fertile vallée, non loin, — à six milles environ, — de son port de mer, le Callao, auquel la relie une voie ferrée. Après une excellente étude du climat de la ville, l'auteur nous fait connaître ses rues mal pavées, ses maisons d'habitation qui (chose bien explicable, étant donnée la fréquence des sismes) n'ont guère qu'un étage. C'est cependant une belle ville que Lima, ornée de monuments imposants, tels que la cathédrale, dont une planche hors texte (p. 274) nous permet d'admirer la façade.

Par qui est-elle habitée ? C'est ce que recherche ensuite M. Middendorff (ch. III). La population de Lima est en grande majorité blanche (42,694 personnes en 1876) ; viennent ensuite les métis (23,120), les Indiens (19,630), les nègres (9,088), enfin les Chinois (5,624). Sur cet ensemble de 100,156 habitants, on comptait 84,778 Péruviens. L'auteur étudie successivement chacune des différentes races que nous venons d'énumérer, et accompagne son texte d'intéressantes gravures (nous avons particulièrement remarqué celles qui représentent des Indiens, p. 224, 225 et 227, et des métis, p. 236-239) ; puis il fournit de curieux détails sur les coutumes, les occupations, les vêtements même des habitants de Lima, sur les petits métiers, sur la vie intérieure et la vie extérieure, les fêtes populaires, le carnaval, etc.

Il décrit ensuite (ch. IV) les églises et les monastères, énumère les ordres religieux et parle de l'organisation ecclésiastique du Pérou. L'étude de la constitution républicaine, telle qu'elle a fonctionné depuis 1824, lui fournit ensuite un nouveau chapitre (ch. V), dans lequel il résume l'histoire intérieure du pays à partir de la proclamation de son indépendance. Puis sont passés en revue la justice (ch. VI), l'instruction publique (ch. VII), les finances, les postes, les chemins de fer et les autres moyens de communication (ch. VIII). Enfin, le livre se termine par des études sur les institutions charitables, la municipalité et les monuments d'utilité locale, enfin les lieux d'amusements publics (ch. IX-XI).

L'ouvrage de M. Middendorf ne néglige, on le voit, aucune question; ce livre « de bonne foi, » d'informations abondantes et sûres, est en outre écrit dans un bon style, très clair, très agréable, nullement contourné. L'illustration en est copieuse et documentaire; elle comprend des vues générales de Lima, des monuments, des types et des costumes, enfin les portraits d'hommes importants du Pérou. Malheureusement, aucune carte, aucun plan ne vient accompagner et élucider le texte; c'est le seul reproche que nous puissions, pour notre compte, adresser à ce volume. Il eût été si intéressant d'y insérer quelques plans anciens et un plan moderne de Lima! Aussi demandons-nous à l'auteur de joindre quelques cartes aux parties postérieures de son travail. Si les deux derniers livres, consacrés l'un à la côte, l'autre au haut Pérou, sont dignes de leur aîné, l'ouvrage de M. Middendorf sera un répertoire complet d'informations sur le Pérou et la meilleure source à laquelle on puisse recourir pour connaître ce beau pays, encore trop ignoré jusqu'ici.

HENRI FROIDEVAUX.

Kulturgeschichte des Mittelalters, von Dr G. GRUPP. I. Band, mit 28 Abbildungen. Stuttgart, Jos. Roth, 1894, in-8 de VIII-357 p. — Prix : 7 fr. 75.

M. Grupp a voulu donner en deux volumes, dont le premier a seul paru jusqu'ici, un tableau, fait dans un esprit chrétien, de l'histoire de la civilisation au moyen âge. Avec un plan aussi vaste et dans un nombre de pages aussi restreint (moins de huit cents, si le second volume a les mêmes proportions que le premier), il ne faut pas s'attendre de la part de l'auteur à une érudition égale sur tous les points de son sujet ni à un exposé ample et complet; ce sont là des défauts propres à cette sorte d'ouvrages et dont il ne faut pas accuser l'auteur. Mais nous lui reprocherons de n'avoir pas mis assez de cohésion dans son volume; l'on n'aperçoit pas assez nettement comment s'est faite l'évolution des institutions et des mœurs; c'est une série de tableaux détachés, et il faut un effort au lecteur pour en tirer une impression d'ensemble. C'est assurément là un grave défaut. Chacun de ces tableaux est d'ailleurs intéressant, et les idées de l'auteur ne manquent point de justesse; seulement il est parfois porté à les exagérer; tel est le cas pour ce qu'il dit des idées unitaires de Charlemagne; ou encore pour ce qu'il avance du respect accordé à la faiblesse par les hommes des premiers temps de la féodalité. Parmi les lacunes que nous regrettons dans cet ouvrage, nous noterons la place trop restreinte accordée à la civilisation musulmane, qui a eu assez d'influence sur la civilisation générale du moyen âge pour n'être pas autant négligée. Peut-être, d'ailleurs, M. Grupp se propose-t-il de revenir là-dessus dans son second volume. Le premier ne s'étend que jusqu'au XIe siècle. E.-G. L.

Le Pape Léon XIII, sa vie, son action religieuse, politique et sociale, par Mgr de T'Serclaës. Paris, Desclée et de Brouwer, Société de Saint-Augustin, 1894, 2 vol. gr. in-8, xv-567 et 636 p. — Prix : 15 fr.

S'il est permis de devancer le jugement de la postérité, nous croyons que peu de Papes feront plus grande figure dans l'histoire que le pape Léon XIII. Dépouillé par la force de ses États, renfermé dans l'enceinte du Vatican par le soin de sa dignité, son action s'étend jusqu'aux extrémités du monde, et ceux mêmes qui ne reconnaissent pas la suprématie de l'Eglise catholique s'inclinent devant son autorité morale. Il n'est point une des grandes affaires de ce temps troublé à laquelle il n'ait touché, et toujours sa parole a été puissante, lumineuse et féconde.

Cette belle et grande vie a tenté Mgr de T'Serclaës. Honoré de la bienveillance de Sa Sainteté, il a pu avoir communication de beaucoup de documents ignorés du grand public, et mieux que tout autre il a pu expliquer en connaissance de cause les démarches de l'auguste Pontife et les motifs qui ont dirigé sa conduite. Il nous fait connaître sa famille, sa jeunesse, les grandes qualités qu'il a déployées comme nonce, comme administrateur et comme évêque de Pérouse. Il nous fait ensuite entrer dans ses conseils, met en relief les circonstances qui ont provoqué les principaux actes de ce pontificat si fécond. Nous ne doutons pas que cet ouvrage plein de faits ne trouve un grand nombre de lecteurs. Il a été imprimé avec beaucoup de luxe par la Société de Saint-Augustin ; il est orné des portraits de tous les grands personnages de notre temps : c'est un véritable monument élevé à la gloire de Léon XIII.

Mgr de T'Serclaës a mis un soin particulier à justifier les actes politiques du Souverain Pontife. Il expose avec développement l'intervention de Léon XIII en Allemagne, en Irlande et surtout en France. Ces interventions ont naturellement suscité des répugnances ; elles ne pouvaient se produire sans heurter des passions, des intérêts ou même des traditions respectables. L'auteur s'applique à répondre à toutes les objections. On trouvera dans son livre plusieurs pièces fort intéressantes, entre autres la lettre du Saint-Père à M. Grévy. Mgr de T'Serclaës paraît juger la réponse du Président de la République relativement bonne : ou il ne sait pas lire entre les lignes, ou il est bien facile à contenter. Nous croyons qu'il se trompe également en attribuant l'échec des conservateurs dans les dernières élections au manque d'obéissance des catholiques français aux ordres du Souverain Pontife. Il reconnaît lui-même qu'il fallait s'attendre à voir l'état-major du parti conservateur disloqué. Le Saint-Siège se trouvait en face d'un gouvernement hypocrite qui motivait toutes ses persécutions sur l'hostilité des catholiques aux institutions nouvelles. Reproche absolument injuste, car tout le monde sait en France que si le gouvernement avait voulu n'être pas persécuteur, il n'aurait rencontré

que des oppositions isolées. Néanmoins Léon XIII a pu vouloir par un acte éclatant montrer au pays le peu de fondement de ce reproche. Il en était seul juge. Toutefois on ne pouvait empêcher qu'une volte-face des conservateurs devant l'ennemi ne produisît un certain trouble dont leurs adversaires tireraient avantage.

Mgr de T'Serclaës fait une distinction assez subtile entre adhérer à un gouvernement et garder sa foi à un autre. Nous ne comprenons pas en France ces attitudes à double face. Les catholiques éminents engagés dans la lutte constitutionnelle ne pouvaient faire plus que s'abstenir dans l'intérêt de la religion. Mais alors il faut former de nouveaux cadres; ce ne peut être que l'œuvre du temps. D. V.

Paris pendant la Révolution, *d'après les rapports de la police secrète, 1789-1800*, par Adolphe Schmit. Trad. française accompagnée d'une préface, par Paul Viollet. Tome IV et dernier. *Affaires religieuses. Instruction publique. Table alphabétique générale.* Paris, Firmin-Didot; Champion, 1894, in-8 de 353 p. — Prix : 8 fr.

Après avoir publié le texte des rapports de la police secrète de 1789 à 1800, Adolphe Schmit entreprit, comme on sait, de les résumer. Il partagea son travail en plusieurs séries; nous avons sous les yeux les deux dernières, celles des affaires religieuses et de l'instruction publique. M. Paul Viollet les a traduites de l'allemand, annotées avec soin et complétées ou rectifiées à l'aide de plusieurs appendices. L'étude de Schmit a l'avantage de présenter d'ensemble les résultats qu'on rencontrait dispersés dans les textes qu'il avait antérieurement publiés. Ces documents ont une valeur depuis longtemps appréciée. Mais, en outre de cet intérêt qui leur est propre, il serait imprudent de leur en accorder un absolu; pour la plupart, ces pièces émanent d'agents de police ou de fonctionnaires, qui s'inspirent souvent, dans leurs rapports, des tendances de leurs supérieurs. Du fait immédiat et particulier qu'ils relèvent, Schmit n'a-t-il pas quelquefois le tort de tirer une conclusion générale, ou bien de s'imaginer que, pour avoir dit quelque chose, ils ont tout dit? Ainsi ces fureteurs de profession, attelés au ministère de la police, n'ont pas su y voir tous ces bureaux qui instruisaient contre des milliers de prêtres et qui préparaient contre eux des arrêtés de déportation.

Il faut noter aussi que, depuis l'année 1876 où Schmit rédigeait ces résumés, il y a eu en France nombre de publications, faites sur pièces d'archives, qui ont éclairé l'histoire soit des affaires religieuses, soit de l'instruction publique. M. Paul Viollet l'a si bien senti que, dans l'appendice n° 1, il a cru devoir combattre lui-même l'assertion de Schmit sur la décadence de l'instruction primaire au XVIIIe siècle (p. 235-243). Il a ajouté aussi une longue et intéressante note et diverses pièces sur l'enseignement du droit au cours et à la suite de la Révolution.

Ce volume complète l'œuvre personnelle de Schmit et en facilite l'accès aux lecteurs français. Si nous croyons devoir faire quelques réserves, nous n'en conservons pas moins de la reconnaissance pour des publications où Schmit eut le mérite de l'initiative et dans lesquelles tant d'érudits ont puisé et puiseront encore. — Au cours de la très attentive lecture que j'en ai faite, j'ai remarqué que, page 35, il eût été bon d'indiquer que la paroisse Saint-Augustin n'était autre que Notre-Dame des Victoires; page 62, qu'il s'agit de Lafont de Savines, évêque de Viviers et non de Vienne; enfin, page 77, il n'eût pas été inutile d'indiquer que les *Annales de la Religion* étaient l'organe du clergé constitutionnel, à moins que l'auteur n'ait confondu avec les *Annales catholiques*, rédigées dans un tout autre sens par MM. de Boulogne et Sicard.

VICTOR PIERRE.

Le Péril anarchiste, par FÉLIX DUBOIS. Paris, Flammarion, 1894, in-16 de 288 p., avec 70 illustr. et documents. — Prix : 3 fr. 50.

De ce volume on pourrait dire qu'une collection de documents, même illustrés, n'est pas un livre. Mais la plupart des pièces ainsi rassemblées sont curieuses et leur rapprochement est instructif. Je regrette seulement que les dessins, généralement tirés du *Père Peinard*, ne portent pas de date. On nous donne des renseignements brefs et pourtant assez précis sur la fondation du parti anarchiste par Bakounine, mort en 1876, sur les origines de la doctrine qui peut se rattacher à certaines boutades de Rabelais, de Diderot, de J.-J. Rousseau, qui n'a été vraiment constituée que par Proudhon. Bossuet lui-même est revendiqué comme un précurseur pour avoir dit que, selon le droit primitif de la nature, tout est en proie en tous. On nous fait connaître surtout la vie du parti depuis vingt ans, sa littérature, et la série des crimes qu'il a inspirés. On remarquera que les anarchistes aiment à se réclamer non seulement de matérialistes agressifs et de révolutionnaires avérés, mais encore de Darwin, d'Herbert Spencer, de Tolstoï, d'Ibsen, de Guyau, qui a écrit l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*. Ils s'intitulent volontiers des « libertaires, » et décrivent, avec des effusions sentimentales, le bonheur futur qu'ils promettent à l'humanité affranchie. C'est ainsi qu'ils prétendent ennoblir la propagande par le fait. Ils considèrent comme des héros, préparateurs d'une ère nouvelle, tous ceux qui, dans cet esprit, se révoltent contre les contraintes sociales, contre la loi du travail et contre la loi morale. Rien de plus significatif à cet égard que la tentative d'apothéose de Ravachol, assassin et violateur de sépulture, qui chanta, en marchant à l'échafaud, une chanson ordurière et blasphématoire, citée tout au long par M. Félix Dubois. Combien sont-ils, en France, ceux qui entendent déclarer cette guerre sauvage et sans merci à toute autorité, divine ou humaine ? Au moins dix mille,

nous dit-on (p. 48), sans compter les non-militants, les complices inconscients ou honteux. Ce qui les rend dangereux, c'est le désarroi moral dans lequel nous nous débattons. Leurs rêves de reconstruction sont enfantins ; les expériences qu'ils ont tentées dans le nouveau monde (p. 269 et suiv.) ont échoué. Mais, comme dit l'un d'entre eux (p. 132), M. Zo d'Axa — de son vrai nom Galland — « ils savent un sûr moyen de cueillir la joie tout de suite : détruire passionnément. »

J. Angot des Rotours.

Deux Drames d'amour. *Anne Boleyn.* — *Elisabeth*, par Hector de la Ferrière. Paris, Ollendorf, 1894, in-8 de vi-308 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Hector de la Ferrière, dont on connaît les intéressants travaux sur le xvie siècle en France, a voulu franchir la Manche et emprunter à l'histoire d'Angleterre deux drames passionnels encore assez mal connus dans leurs détails, malgré le retentissement qu'ils eurent dans le monde. Le récit en est attachant ; il est fondé le plus souvent sur des documents contemporains de grande valeur, quelquefois aussi sur des renseignements de seconde main, comme l'histoire des reines d'Angleterre, de miss Strickland. Ce qui est curieux, — et le parallèle méritait d'être suivi et développé — c'est que Henri VIII et sa fille Élisabeth aimèrent de la même façon. Tous deux sont pétris d'orgueil et de vanité. Henri VIII est aussi fier de sa beauté et de sa science théologique qu'Élisabeth est fière de ses charmes et de sa puissance. Ils aiment par caprices violents, et sans faire large place à l'idéal ; à leurs passions successives ils associent des pensées politiques. Enfin leurs amours ont de tragiques épilogues, et ils n'hésitent pas à faire tomber sous la hache du bourreau les têtes qui ont reposé près des leurs, sur les mêmes coussins de brocart frangés d'or. Il est à regretter que M. de la Ferrière, historien sagace et consciencieux, n'ait pas traité plus à fond la question du schisme d'Angleterre qui fut la conséquence de la passion coupable de Henri VIII pour Anne Boleyn. La correspondance du cardinal Pole, les rapports des ambassadeurs vénitiens récemment retrouvés dans les archives de Saint-Marc et publiés par les soins du « Record Office, » auraient donné matière à un chapitre des plus intéressants, et auraient permis de contrôler la plupart des points qui font l'objet de la première partie de *Deux Drames d'amour*.

Roger Lambelin.

La Storia della città di Pinerolo, da Domenico Carutti. Pinerolo, Chiantore Mascarelli, 1893, in-8 de viii-656 p.

L'ouvrage du vénérable historien de Victor-Amédée II et de la monarchie de Savoie est une bonne monographie d'histoire locale. On peut lui reprocher de passer avec trop d'aisance sur les difficultés de chronologie et de diplomatique que présentent les origines de Pignerol, et de

ne pas distinguer assez entre les faits qui regardent particulièrement l'histoire municipale et les événements de l'histoire générale de la Savoie ou de l'Italie auxquels cette petite ville s'est trouvée mêlée. Il faut bien reconnaître d'ailleurs qu'un volume sur Pignerol ne pouvait atteindre les dimensions du livre de M. Carutti sans se gonfler de digressions.

L'auteur suit purement l'ordre chronologique : les premiers chapitres racontent la domination lombarde et carolingienne, celle de l'évêque de Turin à qui l'empereur Otton donna Pignerol en 995 ou 996, celle des abbés de Santa Maria et celle des comtes de Turin, enfin la transmission de Pignerol par la célèbre comtesse Adélaïde de Suse à la domination de la maison de Savoie. Le chapitre relatif à la domination des princes d'Acaia, qui firent de Pignerol leur capitale, est trop sommaire et trop synthétique. Signalons ici deux excursus, un sur l'établissement de l'Inquisition à la fin du XIIIe siècle (entre 1297 et 1301) et les origines des confréries, des associations hospitalières, des sociétés d'arts et métiers non seulement à Pignerol, mais à Savigliano, à Chieri, à Asti et dans toute la région. Une autre digression fort intéressante est consacrée à la fameuse « compagnie » qui a reçu, peut-être de son chef Umberto *del Fiore*, le nom de *Compagnia del Fiore*. M. Carutti paraît ignorer que les statuts de cette Compagnie, qu'il exprime le désir de voir imprimer, ont été publiés en 1881, par M. Gaudenzio Claretta, dans les *Atti della R. Accademia delle scienze di Torino*.

Le quatrième livre est consacré à l'histoire de Pignerol sous les ducs de Savoie. Le cadre de l'auteur semble s'élargir un peu, mais le système chronologique conserve tous ses inconvénients en exposant dans une véritable confusion les événements sociaux, religieux et militaires. Ainsi une des questions les plus intéressantes de cette histoire, le récit de la lutte contre les hérétiques vaudois qui commence en 1488, sous le règne de Charles Ier, se trouve démembré et dispersé dans tout le volume, sous la domination française et sous celle des ducs et rois de Sardaigne. Comme il manque une table des matières au livre, on voit qu'il est assez difficile de se retrouver. L'histoire de la persécution vaudoise est, du reste, faite sur un ton très modéré. M. Carutti insiste, pour l'expliquer, sur les relations des Vaudois avec les Genevois et les ennemis de la domination ducale. Au milieu des événements politiques et militaires sont dispersés des renseignements sur l'état de l'Église à Pignerol, sur l'origine et les progrès des congrégations religieuses, l'introduction de l'imprimerie (1479).

Dans le livre IV, consacré à l'époque moderne (la domination française et sarde de 1630 à nos jours), c'est encore une digression qui constitue le principal élément d'intérêt : un long chapitre sur la citadelle et les prisonniers célèbres, presque tout entier relatif, comme on le peut imaginer, au *Masque de fer*. M. Carutti adopte la solution dispersive et

négative de M. Loiseleur. (Il n'a pas connu l'hypothèse *Bulonde*, qui est d'ailleurs insoutenable.) L'ouvrage se termine par un tableau chronologique des événements mémorables de 1815 à 1891, des notices sommaires sur les plus remarquables citoyens de Pignerol, et par une collection de quatre-vingt-cinq inscriptions, dont beaucoup sont contemporaines et grossissent inutilement ce volume. Tel qu'il est, ce dernier livre de M. Carutti est une utile contribution à l'histoire du Piémont, et, malgré ses défauts, il tiendra lieu, désormais, de cette monographie de Pignerol qui manquait jusqu'aujourd'hui. LÉON-G. PÉLISSIER.

Courtisanes et bouffons. *Étude de mœurs romaines au XVIe siècle*, par E. RODOCANACHI. Paris, Flammarion, 1894, in-12 de 201 p.—Prix : 2 fr. 50.

Hypatie, Hroswitha, Vittoria Colonna, Mme de Chantal, tant d'autres avaient cultivé leur esprit ; elles ont charmé les hommes de leur temps. Je ne vois pas ce qu'elles auraient gagné, mais je vois clairement ce qu'elles auraient perdu à vivre dans la dégradation. La supériorité de la culture n'implique pas le désordre de la vie.

Le succès des hétaïres de l'Italie et de Rome au XVIe siècle tient à la corruption générale des mœurs et au déraillement des esprits par la refloraison du paganisme. Aux hommes corrompus et dévoyés de cette époque il fallait, suivant l'expression de M. Rodocanachi, des femmes dignes.... je dirais capables de les comprendre. L'immoralité pure et simple est de tous les temps et de tous les lieux ; mais une civilisation pourrie et raffinée devait produire sur ce terrain une entité hybride et monstrueuse, que je laisserais au-dessous de la malheureuse créature dont parle Auguste Barbier, « celle qui boit du vin bleu. » Ici la pitié est plus forte que le dégoût : « Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ? » a dit le poète. Ce n'est pas le cas des hétaïres.

Les premières femmes que je mentionnais ont laissé un sillon lumineux et pur. Les grandes hétaïres n'ont fait qu'alimenter par le scandale la corruption qui les a produites. Si le scandale du monde ne fait pas l'offense, il l'aggrave et la prolonge, surtout lorsque l'abjection est couverte de fleurs, même artificielles.

M. Rodocanachi expose en détail et avec une certaine complaisance l'insuccès des efforts tentés par les Papes pour combattre le désordre. « N'y aurait-il point, dit-il, de remède au mal ?.... Les deux pages de l'histoire intime de Rome, que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, laissent sur ce point un doute cruel.... Reste à savoir si les lois peuvent quelque chose sur les mœurs et si le for extérieur n'est pas irrémédiablement impuissant contre le for intérieur » (p. 124). Il faut sans doute, comme il l'indique, attaquer le vice non pas seulement dans ses manifestations, mais dans sa racine même. Or, au XVIe siècle, la ra-

cine même était dans le mépris que gouvernants, écrivains et artistes répandaient sur l'idéal évangélique.

Cette « immorale histoire, » comme l'auteur la qualifie, est appuyée sur de nombreuses citations, empruntées souvent aux auteurs légers ou ennemis de la Papauté ; elle est traitée sous une forme convenable. L'apparence de l'impartialité y est habilement ménagée, pour ne faire défaut que sur le compte des moines. M. Rodocanachi reconnaît bien que l'esprit *fratesque* « paraissait un reproche au cynisme et à l'effronterie des hommes de ce temps » (p. 140) ; mais est-ce une chose sûre que, comme il le dit à la page 139, les beaux jours de la « moinerie » soient passés depuis Léon X? L'horreur instinctive du XVIe siècle contre les moines a bien reparu en Italie dans les deux premiers tiers du XIXe siècle ; mais elle n'existe plus guère aujourd'hui en Italie ni ailleurs.

Si le grand travail de M. Rodocanachi sur les corporations ouvrières de Rome (2 vol. in-4) mérite d'être recommandé à tous les historiens et aux sociologues, sa dernière publication *Courtisanes et bouffons* ne doit pas être laissée entre toutes les mains. A. D'AVRIL.

Les Mavroyeni, par THÉODORE BLANCARD. Paris, Flammarion, 1893, gr. in-8 de IV-924 p., avec cartes et grav. — Prix : 25 fr.

La famille Mavroyeni est originaire de l'Archipel ; elle possédait de grands biens dans les îles de Paros et de Mycone ; on a cherché à établir que son origine était vénitienne et que Mavroyeni est une forme orientale du nom des Morosini, mais les arguments que rapporte M. Blancard sont loin d'être concluants. C'est en 1771 qu'un Mavroyeni arriva à sortir de l'obscurité en devenant « drogman de la flotte ; » ce personnage, aussi rempli de talents qu'il était privé de scrupules, sut parvenir jusqu'à la charge d'hospodar de Valachie, mais au bout de dix-huit mois, ses ennemis exploitèrent ses insuccès dans la guerre contre les Autrichiens : il fut disgracié et décapité en 1788. Un neveu de l'hospodar, que la faveur de son oncle avait élevé aux plus hautes fonctions, faillit périr dans la même catastrophe : il trouva moyen d'échapper à la mort et même de sauver de la confiscation une énorme fortune. En 1821, il était grand logothète de l'Église grecque ; il fut décapité, le jour même où le patriarche fut pendu, comme complice des Grecs insurgés. Une nièce du précédent prit une part active aux luttes des Grecs contre les Turcs ; elle arriva au grade de lieutenante générale. Une branche de la famille établie en Roumanie donna plusieurs hommes d'État aux principautés moldo-valaques, et enfin Spiridion Mavroyeni-Pacha est aujourd'hui médecin en chef du sultan. Tels sont les principaux personnages d'une famille dont l'arbre généalogique comprend deux cent sept noms ; nous ne pouvons suivre dans le détail l'analyse de cette série de monographies souvent dépourvues d'intérêt.

M. Blancard voulait relier ces monographies au moyen d'un fil conducteur et donner à ces chapitres séparés l'aspect d'un ouvrage d'histoire générale, d'un « essai d'étude additionnelle à l'histoire moderne de la Grèce, de la Turquie et de la Roumanie, » comme l'annonce un sous-titre plus prétentieux qu'élégant. En fait, il n'y a rien dans le livre qui justifie cette promesse ; on n'y trouve nulle part de vues synthétiques sur les grands événements dont l'Orient a été le théâtre depuis un siècle : tout au plus voit-on un effort en ce sens dans les deux dissertations sur les Grecs Phanariotes et sur l'Église grecque-orientale ; mais dans ces deux essais de généralisation, M. Blancard n'a su que se faire l'écho d'insinuations haineuses contre la Latinité de Constantinople et contre l'Église catholique.

Je ne dirai rien du style, qui est pitoyable : il suffit d'ouvrir le livre au hasard pour s'en convaincre ; mais ce que je reprocherai avant tout à M. Blancard, c'est l'usage abusif qu'il a fait des documents : on lui en a procuré une énorme quantité pour servir de matériaux au livre, et il a tout publié ; les cent soixante-dix dernières pages sont remplies de pièces dont la plupart ne nous apprennent rien ; le corps de l'ouvrage est une mosaïque de citations de documents sans valeur et d'extraits d'ouvrages imprimés. Si encore ces ouvrages étaient bien choisis ! M. Blancard s'est servi du livre que M. Urecchia vient de consacrer à l'histoire de Roumanie (*Istoria Romaniloru*. Bucarest, 1891) ; mais ses sources habituelles sont des publications de circonstance, contemporaines de la guerre de l'émancipation grecque : Jules Verne (*l'Archipel en feu*) et un roman historique, *Anastase*, par l'archéologue Hope, dont il cite quelquefois plusieurs pages, sans prendre garde qu'il considère comme de l'histoire un ouvrage où l'imagination joue le plus grand rôle. On suppose ce que peuvent valoir les conclusions d'un livre écrit avec un pareil dédain de la critique.

Les illustrations, exécutées avec goût, nous donnent la reproduction d'un certain nombre de portraits originaux fort curieux et des phototypies de pièces ; malheureusement ces pièces, écrites, pour la plupart, en grec cursif, sont à une si petite échelle qu'il est à peu près impossible de les déchiffrer.

En somme, le livre de M. Blancard, malgré ses proportions encombrantes, contient fort peu de choses, et si on en retirait tout ce qui n'a aucune valeur historique, il se réduirait à une plaquette assez mince.

P. Pisani.

Jacques Cartier, par E. Dionne. Québec, L. Rousseau, in-12 de 332 p.

La monographie de Jacques Cartier, par M. Dionne, un Canadien de la bonne roche, n'est point une œuvre de vulgarisation, mais bien d'érudition. L'auteur a recherché toutes les sources de documents les plus

authentiques pour reconstituer la vie de son héros, et surtout les trois voyages au cours desquels il a découvert le Saint-Laurent et jeté les bases de cettre grande colonie de la Nouvelle-France, que notre patrie devait si facilement abandonner aux convoitises anglaises. M. Dionne est bon catholique non moins que bon Français ; aussi s'applique-t-il à faire ressortir que les découvertes de Jacques Cartier n'avaient point un but de lucre comme tant d'autres, mais qu'à l'instar de Christophe Colomb, l'illustre Malouin ambitionnait, avant tout, de porter la vraie foi dans le nouveau monde. M. Dionne fait honneur des mêmes sentiments à François Ier, et peut-être se laisse-t-il entraîner à faire trop de cas des vertus de ce monarque : son excuse est de voir en lui le premier roi de France qui se soit sérieusement intéressé aux choses d'Amérique. La fin du volume est occupée par de nombreuses notes justificatives qui ne manquent pas d'intérêt au point de vue historique.

COMTE DE BIZEMONT.

Voltaire's visit to England, 1726-1729, par ARCHIBALD BALLANTYNE. Londres, Smith Elder, 1893, in-8 de 338 p.

A la suite d'une querelle avec le chevalier de Rohan, Voltaire fut enfermé à la Bastille, puis, peu de temps après, envoyé en exil en Angleterre, où il passa près de trois ans (mai 1726 à février 1729). Le livre de M. Ballantyne est certainement le plus complet, au point de vue biographique, qu'on ait écrit sur le séjour de Voltaire en Angleterre, considéré, par tous les critiques, comme la période la plus décisive de sa vie. Il y est longuement question de ses amitiés bien connues avec lord Bolingbroke, Falkener, et de ses relations avec les hommes distingués de son temps : Pope, Swift, Clarke, Berkeley, Thomson, lord Walpole, etc. Naturellement, l'auteur ne pouvait s'abstenir de parler des travaux littéraires de Voltaire, pendant son séjour à Londres ou à Wandsworth. On sait que plusieurs de ses ouvrages furent d'abord publiés en anglais, Il parlait et écrivait cette langue avec facilité. La première édition des *Lettres philosophiques* à Thieriot parut à Londres en 1733, sous le titre *Letters concerning the english nation*. M. Ballantyne s'abstient de toute critique philosophique ou littéraire. Il laisse généralement la parole à Voltaire lui-même, et enregistre complaisamment ses opinions sur les mœurs et la littérature anglaise. Il constate que si Voltaire a beaucoup reçu des Anglais, il n'a pas exercé d'influence sur eux. Puissions-nous avoir le droit d'en dire autant de la France et des Français ! En résumé, l'intérêt de cet ouvrage est purement biographique. Il est très documenté. On y trouve quelques lettres inédites qui ne figurent pas dans l'édition des œuvres complètes de Voltaire, publiée à Paris en 1877-1885, mais qui ne changeront rien au jugement de la postérité.

A. ARCELIN.

Jean-Gaspard Vence, corsaire et amiral (1747-1808), par Maurice Loir. Paris, Baudoin, 1894, in-4 de 79 p., orné de grav. et de fac-similés. — Prix : 6 fr.

Décidément M. Maurice Loir tend à prendre la place d'historiographe de la marine laissée vacante par la mort du regretté amiral Jurien de la Gravière. Comme il est jeune, on peut espérer qu'il approchera de son modèle; mais, pour le moment, il lui manque encore la maturité du jugement, les larges envolées qui permettent de planer au-dessus des événements et de les envisager avec le coup d'œil de l'aigle; il n'a pas su encore se dégager des petites passions contingentes que le véritable historien doit dédaigner. Ce défaut capital est très sensible dans la biographie de l'amiral Vence, qu'il vient d'écrire d'après des papiers de famille inédits qui lui ont permis de livrer à la publicité de fort curieux épisodes se rattachant à l'époque la plus troublée de notre histoire. Vence était corsaire avant la Révolution, et l'obscurité de sa naissance fut d'abord un obstacle à son avancement dans les grades de la marine royale; cependant, par sa valeur militaire, il conquit la faveur du chef d'escadre d'Estaing, et le Roi lui conféra en même temps la noblesse et le titre de chevalier de Saint-Louis. Il semble donc qu'il n'eut pas trop à se plaindre de l'ancien régime, et cependant M. Loir croit devoir protester, à son propos, contre l'inégalité qui existait alors entre les officiers rouges, ou de la noblesse, et les officiers bleus, ou de la roture. Passe encore pour cette critique assez justifiée d'une intolérance parfois excessive; mais où notre auteur exagère vraiment, c'est lorsqu'il reproche aux officiers rouges d'avoir abandonné leur poste au commencement de la Terreur pour suivre l'émigration; il sait bien pourtant qu'ils ont été contraints à prendre ce pénible parti par les émeutes sanglantes dont plusieurs d'entre eux ont été victimes à Brest aussi bien qu'à Toulon. Taine a fait justice de cette absurde accusation et a victorieusement démontré que les officiers fidèles à leurs devoirs n'ont pas été libres de choisir : ils ont dû émigrer pour sauver leurs vies très sérieusement menacées. M. Loir a, d'ailleurs, le bon esprit de condamner sévèrement et les excès de la Révolution et la désorganisation qui en résulta dans la marine; il montre son héros n'échappant qu'à grand'peine aux délations et s'estimant heureux de voir renaître dans sa patrie et dans son corps les idées d'ordre et de discipline qui avaient trop longtemps été méconnues. C'est alors qu'il franchit rapidement les grades intermédiaires et s'éleva jusqu'à la haute position de préfet maritime de Toulon. Cette étude, bien écrite et pleine d'intérêt, est luxueusement éditée, ornée de gravures du temps et suivie de fac-similés de lettres et de documents fort curieux.

Comte de Bizemont.

Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie, publiée par le baron A. du Casse. Paris, Em. Bouillon, 1893, in-8 de vi-398 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est pas seulement Napoléon qui est à la mode ; tous les membres de sa famille bénéficient l'un après l'autre du retour de sa popularité dans l'histoire. A côté des publications de M. le baron Larrey sur Madame Mère et de M. Bertin sur le roi Joseph, celle de M. du Casse sera certainement bien accueillie, car elle achève de mettre en lumière une princesse digne de tout respect, disons même de toute admiration, si nous nous rappelons successivement ses origines et ses destinées. Nous la connaissions déjà par un ouvrage antérieur de M. du Casse (*Mémoires et Correspondances du roi Jérôme et de la reine Catherine*), ainsi que par les documents édités à Stuttgart sous le nom de M. de Schlossberger.

Le présent volume nous livre les premières pages de son journal relatives à son enfance et à sa jeunesse, le récit adressé à sa tante Emma de son voyage en Hollande (1810), une série de lettres à son père et à l'empereur Napoléon, puis et surtout une correspondance datée des jours de malheur, qui met en relief toute la force de son âme et la générosité de son caractère. Condamnée à une existence précaire et errante, à de pénibles débats d'intérêts avec son père et son frère, non seulement elle se refusa aux lâches conseils qui lui venaient de sa propre famille, et ne voulut point quitter dans l'exil le mari qui était venu à elle avec le double prestige de la couronne royale et de la gloire fraternelle ; mais elle demeura vraiment une princesse Bonaparte, et les expressions de respect affectueux et vraiment filial qu'elle emploie en écrivant à Madame Lætitia sont particulièrement touchantes (V. p. 193, 237, 260, 320, etc.). Sa correspondance avec ses beaux-frères et ses belles-sœurs est également intéressante, et le mot du chef de la famille, surtout si l'on pense par contraste à l'ex-impératrice devenue duchesse de Parme, est justifié par la lecture de ses lettres comme par les souvenirs de sa vie : Catherine de Wurtemberg « embellira l'histoire. »

M. du Casse a mêlé aux pièces qu'il a réunies dans ce volume, et qui forment évidemment le complément un peu bigarré de ses publications antérieures, un certain nombre de lettres émanant de divers personnages politiques du temps, notamment des empereurs François d'Autriche, Alexandre et Nicolas de Russie. L. P.

Mémoires d'Outre-tombe, par Chateaubriand. T. II et III. Paris, Garnier, 1894, 2 vol. in-8 de 582 et 510 p. — Prix : 6 fr. le vol.

Deux nouveaux volumes succèdent au premier dont nous avons parlé dernièrement. — Dans le tome II, Chateaubriand est revenu d'Amérique et a rejoint l'armée des princes : il y mène cette vie de soldat dont

quelques traits ont servi au récit d'Eudore. Il passe en Angleterre, où le travail littéraire et la sombre misère se disputent sa vie. En 1800, il rentre à Paris, publie *Atala;* le *Génie du christianisme*, complètement refondu, paraît en avril 1802 et rencontre un succès merveilleux : les appréciations critiques qu'en donne l'auteur témoignent d'une sagacité et d'une indépendance singulières. Sa liaison avec Mme de Beaumont, sa vie à Rome, sa démission de ministre de France dans le Valais à l'occasion de la mort du duc d'Enghien, le voyage en Orient, la publication des *Martyrs*, de l'*Itinéraire*, des *Natchez*, complètent l'exposé de la vie purement littéraire de Chateaubriand. — Le tome III est tout entier consacré à Bonaparte, à l'Empire, à la première Restauration et aux Cent-Jours.

Il est impossible, à propos d'un ouvrage déjà si ancien, d'en redire en détail l'intérêt, les hautes qualités : Chateaubriand est devenu un classique. On voudrait du moins pouvoir citer telle et telle page, noter ou critiquer telle partie, relire pour ainsi dire avec les nouveaux lecteurs que cette grande œuvre va conquérir. Mais ce n'est ni le moment ni le lieu. V. P.

Les Femmes des Tuileries. *Marie-Amélie et l'apogée du règne de Louis-Philippe*, par Imbert de Saint-Amand. Paris, Dentu, 1894, gr. in-18 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est bien, en effet, l'apogée du règne de Louis-Philippe que cette période de 1843 à 1846 inclus. Elle se trouve comme une accalmie, entre la mort du duc d'Orléans et le commencement des bouleversements de 1847 qui conduisent à la culbute finale de 1848. — Alors, Marie-Amélie voit se réaliser ses ambitions maternelles les plus souhaitées : le mariage de ses enfants. Ce ne sont plus ces unions bâtardes avec des protestants et des protestantes, quand l'Europe dynastique et catholique ferme outrageusement ses portes aux représentants de la monarchie issue des barricades de Juillet. La princesse Clémentine, le prince de Joinville, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier, contractent des alliances brillantes et dignes de cette antique maison de France à laquelle ils ont l'honneur d'appartenir. — Le récit de ces aventures matrimoniales forme les principaux épisodes du récent volume de M. de Saint-Amand; les huit derniers chapitres sont entièrement consacrés à ces fameux « mariages espagnols, » qui mirent alors en échec la diplomatie anglaise et qui valurent à Louis-Philippe les injures les plus vives de nos voisins d'outre-Manche, qui l'accusaient de manquer à sa parole et d'oublier toutes ses promesses. — D'autres épisodes sont également abordés : les campagnes en Algérie du duc d'Aumale et la prise de la Smalah; les débuts maritimes du prince de Joinville; les deux visites de la reine Victoria au château d'Eu et le voyage de Louis-Philippe à Windsor.

Au milieu de ces événements qui l'intéressaient sans doute vivement, mais auxquels elle ne prit, personnellement, aucune part directe, la figure de Marie-Amélie est un peu effacée ; et il a fallu toute la bonne volonté de l'auteur pour rattacher aussi étroitement qu'il l'a fait à la reine des Français des circonstances politiques, diplomatiques ou militaires. Il a, sur son « héroïne, » des phrases presque naïves, quand il la représente (p. 122) comme ayant été « une légitimiste convaincue.... » jusqu'en 1830 ! ou bien souhaitant une « renonciation des Bourbons de la branche aînée en faveur des d'Orléans » (p. 124), etc.

La méthode de composition de ce volume est la même que celle des précédents. M. de Saint-Amand cueille çà et là des renseignements parmi les *Mémoires* contemporains, et — chose plus heureuse — parmi les papiers prêts à être publiés de personnages du temps. Grâce à ces bienveillantes communications, il donne à ces récits une tournure assez piquante. Mais il n'indique aucune source, et ses références sont trop vagues pour permettre un contrôle bien sérieux. La lecture, du moins, en est facile et même agréable. — Il a toujours soin, et il faut l'en remercier, de joindre des tableaux généalogiques à la fois exacts et bien utiles pour se débrouiller dans l'écheveau fort compliqué des alliances avec les rameaux infinis des Bourbons, des Saxe-Cobourg, des Bragance.

L'esprit qui anime ces pages est celui de l'admiration la plus éclectique pour la femme qui en est l'objet ; cette indulgence envers Marie-Amélie le conduit à être trop sévère pour Monsieur le Comte de Chambord, et trop partial contre le très noble mouvement royaliste qui conduisit, en 1843, les légitimistes à Belgrave-square, auprès de Henri V.

Je suis heureux de constater que l'insouciance avec laquelle M. de Saint-Amand paraissait vouloir s'occuper de la publication typographique de ses livres semble avoir cessé. Il y a très peu de fautes d'impression, presque plus d'erreurs de dates, et c'est un très bon point que j'accorde à l'auteur, après avoir été obligé de lui adresser bien souvent, à cet égard, des reproches que j'étais le premier à regretter. G. DE G.

Vie de Berryer, *d'après des documents inédits*, par CHARLES DE LACOMBE. *La Jeunesse de Berryer*. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de XVI-490 p. — Prix : 8 fr.

C'est Berryer lui-même qui, dans ses dernières années, avait confié à M. Charles de Lacombe la mission d'écrire sa vie et d'exposer les principes d'après lesquels il s'était guidé. Il avait classé ses correspondances, les lettres qu'il recevait comme les principales des siennes, ses agendas, ses notes de discours politiques ou judiciaires, des brochures, des journaux. Sur tous ces matériaux, il ne lui restait qu'à jeter sa flamme ; mais c'est ce qu'il ne fit point, et j'ajouterai, c'est ce que ses habitudes d'esprit ne lui eussent pas permis de faire. Sagement, il préféra s'en

remettre à un ami, à un confident, à qui il s'en ouvrait souvent et qui eut communication de tous ses papiers. M. Ch. de Lacombe avait d'ailleurs fait ses preuves, soit par son étude sur *Henri IV et sa politique*, soit par celle sur *le Comte de Serre*.

Cette Vie de Berryer, le livre d'aujourd'hui nous en offre la première partie. Elle va de 1790 à 1830, c'est-à-dire qu'elle conduit Berryer jusqu'à sa quarantième année, où il entra à proprement parler dans la carrière politique par son élection au Puy, et jusqu'à la révolution de Juillet, qui lui créa de nouveaux devoirs. Né le 4 janvier 1790, Berryer entre à Juilly en 1797; en 1811, à vingt et un ans, il prête serment d'avocat et se marie quelques semaines plus tard. C'était alors un impérialiste, faisant des vers en l'honneur du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. La lecture des discussions de l'Assemblée constituante l'aurait éclairé sur le despotisme dont il avait été jusque-là l'inconscient témoin; l'avènement de la Restauration et du régime constitutionnel aurait complété sa conversion.

Cependant, dans son attitude d'avocat défendant devant les tribunaux les généraux et les hommes de l'Empire, on peut reconnaître que, s'il était animé de sentiments de justice, il avait aussi gardé le culte ou tout au moins le respect pour les grandeurs tombées; le gouvernement, le conseil de l'ordre lui-même trouvèrent à redire à ses hardiesses lorsqu'il osa soutenir que Cambronne, sujet du souverain de l'île d'Elbe, avait dû lui obéir. Il faisait partie de l'opposition royaliste avec Chateaubriand et Lamennais. « Pour être ouvertement du parti, écrit M. de Lacombe, Berryer ne s'y confine pas; il ne connaît ni exclusions, ni préjugés, ni coteries....; il a des relations dans tous les camps....; il défend le droit partout où il le juge opprimé....; le médiateur paraît sous le combattant » (p. 193).

L'espace nous manque pour suivre le rôle de Berryer dans la Société des bonnes études, dans la révolution de Juillet, dans le procès des ministres. M. de Lacombe expose les divers mobiles qui influèrent sur Berryer dans la question du serment au nouveau Roi dans la séance du 11 août : « Quand la force domine dans un État, s'écria Berryer, les particuliers ne peuvent que se soumettre, et les gens de bien doivent encore à la société le tribut de leurs efforts pour détourner de plus grands maux. » On lira avec grand intérêt les pages que M. de Lacombe consacre aux questions religieuses; grâce peut-être à ses relations avec Lamennais, Berryer n'épousa pas, comme le fit son père, les querelles des libéraux et des gallicans contre les jésuites, pas plus que les doctrines de 1682 : soit en défendant le penseur de la Chênaie, soit en refusant son adhésion au *Mémoire* de M. de Montlosier, il se montra plus avisé et plus sagace que bien d'autres: les libéraux d'alors lui en voulurent; l'avenir l'en justifie et l'en loue.

Ce n'est pas encore le moment de nous prononcer sur l'ensemble de la vie du grand orateur; ne devançons pas les jugements que nous suggérera la lecture des volumes que nous prépare M. Ch. de Lacombe. Dès maintenant, nous saluons une enquête faite avec conscience, et d'où sortira certainement une appréciation définitive et juste de celui que nous avons applaudi comme un si grand artiste en éloquence.

VICTOR PIERRE.

Prévost-Paradol. *Étude suivie d'un choix de lettres*, par OCTAVE GRÉARD. Paris, Hachette, 1894, in-12 de 305 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gréard fut l'un des intimes de Paradol, qu'il connut à l'École normale, et c'est sous l'impression de cette amitié qu'il a voulu rendre à sa mémoire tout son éclat. Dans une étude de cent trente-huit pages apologétique plutôt que critique, il décrit les vicissitudes, les agitations d'une vie dont il avait été le témoin; il dépeint dans Paradol le philosophe, le politique, l'historien et le littérateur : un peu ondoyant peut-être, il écrit toujours avec sa distinction accoutumée, et il y joint une grande pénétration psychologique. Contrairement à la manière anglaise, il a cité des extraits de lettres inédites, au lieu de les placer dans le cadre d'un récit.

En philosophie, Prévost-Paradol (il avait associé par affection le nom de sa mère au sien) fut panthéiste matérialiste dès l'âge de vingt ans au lycée Condorcet; à l'École normale, où il entra en 1830, il s'affermit dans ce déplorable système sous la direction de Taine. Cette école, dit M. Gréard, était l'un « des berceaux de la critique moderne, » et il donne le sens de cette critique, quand il dit : « La science moderne.... n'avait-elle pas rejeté les questions surnaturelles dans les oiseuses discussions de la scolastique? » (p. 16.) Paradol se considérait comme une étincelle sortie du foyer du grand Tout, et devant y rentrer pour en sortir encore. Naturellement donc il était épris de « toutes les jouissances du monde,» et à ses yeux « la vertu était l'art de faire remonter l'expérience à sa source la plus élevée. » On conçoit dès lors qu'il lût avec délices Lucien, « toutes ses impiétés et ses licences. »

En politique, il était ennemi déclaré du despotisme et des triomphes de la force et voulait une extrême dilatation des libertés publiques. Il allait trop vers la liberté, pas assez vers l'autorité; il n'avait pas d'ailleurs la notion exacte de l'une et de l'autre, et il les dégageait bien à tort des formes de gouvernement qui lui étaient indifférentes.

En religion, il identifiait la liberté avec le protestantisme, il repoussait le surnaturel, le catholicisme et l'Église, que son indépendance et ses préjugés, grâce au milieu où il vivait, méconnaissaient totalement. Toutefois, en attendant la séparation de l'Église et de l'État qu'il affranchissait de toute idée religieuse, il demandait noblement pour le clergé les libertés

de culte, de prédication et d'association, mais à la charge d'obéir à n'importe quelle loi et à subir une large intervention officielle pour limiter et diriger son temporel. Il admettait la nécessité de la religion pour un peuple, mais laquelle? Il aimait Lacordaire, il eut quelques relations avec Mme Swetchine, et il rendait hommage aux bienfaits sociaux du christianisme.

En littérature, Paradol avait une énorme puissance de travail, une intarissable facilité de plume; il avait encore la force et l'éclat, le trait, l'élévation, l'ampleur de la période. Dans le professorat, dans le journalisme, dans les revues et les livres, il se fit rapidement un nom. Académicien en 1864, il était entré aux *Débats* en 1857 : il y apprit à discipliner son ardeur, à militer contre le pouvoir par les finesses de l'ironie et une mordante habileté. Au point de vue du caractère, Paradol était affectueux pour les siens, dévoué à ses amis; il avait de la générosité et de la grandeur. Il aspirait sans cesse à l'action politique, au pouvoir; les lettres n'étaient pour lui que le charme du repos, le *delectant domi* de Cicéron; d'autre part, l'éloquence du tribun n'était pas la sienne; la plate-forme électorale ne convenait pas à son talent délicat, à ses allures aristocratiques.

Ses lettres inédites, publiées par extraits, sont au nombre de cent cinq. J'aimerais à les analyser, si un compte rendu n'avait pas ses limites. Je ne puis, en les recommandant, qu'en dire quelques mots. Elles sont adressées pour la plupart à ses amis, parmi lesquels M. Gréard occupe une belle place. Quelques-unes sont écrites par des hommes supérieurs et rappellent des noms illustres : Mgr Dupanloup, Louis Veuillot, Montalembert, Sainte-Beuve, etc. Celles de Paradol sont alertes quand elles ne reflètent pas ses déceptions et ses tristesses; il devise avec abandon de ses espérances, de ses travaux, de ses mécomptes et de ceux qui lui sont chers; toute son âme est là.

On connaît sa malheureuse fin. En 1870, une trompeuse aurore de liberté l'avait séduit : contre le vœu de ses intimes, il s'était imprudemment rallié à l'Empire. L'ennui, un ennui incessant l'avait suivi dans sa carrière. Comme Jouffroy, et plus que lui, n'ayant pas l'appui de croyances solides et consolatrices, il se sentait désarmé dans les luttes intérieures et les désenchantements. A l'heure donc où il croyait saisir enfin le but politique de son ambition, il apprit tout à coup en Amérique, où il était en mission, les désastres et l'invasion de la France; l'édifice de ses rêves s'écroulait; laissé sans défense contre le désespoir, il se tua. « Il sacrifia sa vie à l'honneur, » dit M. Gréard. L'honneur de la vie, c'est de rester au poste de combat dont le Souverain Maître de l'existence et de la mort a seul le droit de nous relever. GEORGES GANDY.

Scritti varî, di P. Villari. Bologne, Zanichelli, 1894, in-16 de 531 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre se compose d'une dizaine d'études où sont traités les sujets les plus dissemblables. La première, intitulée : *L'Histoire est-elle une science ?* contient des réflexions intéressantes, et pour la plupart judicieuses, sur les diverses méthodes historiques qui ont tour à tour prévalu : l'auteur insiste sur l'importance de l'élément artistique et psychologique, trop négligé par certaines écoles qui ne s'attachent qu'à l'érudition positive. Nous sommes à peu près du même sentiment que lui. Ces considérations sont en quelque sorte complétées par le travail suivant consacré à Vico. Les deux chapitres sur F. de Sanctis et Edmondo de Amicis ont un caractère plus spécial, mais se lisent avec agrément et profit. Vient ensuite une monographie instructive sur le paupérisme à Naples. La question de la *Réforme de la bienfaisance publique* est étudiée avec compétence par M. Villari dans le chapitre assez long qu'il lui a consacré. Le reste du volume est rempli par des notices sur Cavour, Carlo Tenca, etc. ; sans être négligeables, elles n'offrent pas le même intérêt que ce qui précède. Maxime Formont.

BULLETIN

Œuvres spirituelles du Père Jean-Joseph Surin, S. J., publiées par le P. Marcel Bouix, S. J. *Traité inédit de l'amour de Dieu* précédé de la Vie de l'auteur. Paris, Œuvre de Saint-Paul, in-12 de xliii-350 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage peut prendre rang à côté du même traité de saint François de Sales et des œuvres spirituelles les meilleures. Nous sommes en bonne compagnie pour cette affirmation. Bossuet dit, en effet, de sa doctrine : « Voilà des leçons d'un homme consommé dans la spiritualité. » Et dans ses *Lettres spirituelles* il appuie ce qu'il avance sur l'autorité de ce saint religieux. Fénelon, à son tour, place le P. Surin « parmi les spirituels les plus estimés dans l'Église. » Le Révérend Père fut aussi un saint favorisé de visions intellectuelles à l'âge de treize ans et, après sa mort, de guérisons miraculeuses. Aussi ses œuvres furent-elles la source d'un grand nombre de fruits spirituels les plus estimables pour tous ceux qui les lurent et s'en inspirèrent dans la pratique de la vie. Cette réédition est une bonne œuvre. La *Vie* qui précède le traité de l'amour de Dieu est un abrégé de celle écrite par M. Henri-Marie Boudon. Elle est publiée d'après un manuscrit trouvé à Rouen. Le travail de revision des *Œuvres* du P. Surin, devenues presque introuvables, fut confié au P. Marcel Bouix, que désignaient naturellement ses études spéciales. On est donc certain de la scrupuleuse fidélité des textes et de leur consciencieuse interprétation. Les simples fidèles, comme le clergé et les ordres religieux, trouveront grand avantage à fréquenter ce grand maître de la vie spirituelle.

Un docte théologien déclare, après avoir lu les œuvres doctrinales du P. Surin : « Si, dès le commencement de ce siècle, les religieux, les chrétiens qui aspirent à la perfection et les vierges consacrées à Jésus-Christ eussent été élevés à cette école, nous aurions aujourd'hui des saints. » Le P. Surin ne traite pas le sujet de l'amour de Dieu dans toute son étendue,

comme l'a fait saint François de Sales. Il se borne à ce qu'il y a de plus élevé : l'amour de Dieu pur et parfait. Il enseigne en quoi il consiste, la manière de le pratiquer et les fruits divins qu'il produit. » L. Robert.

Aurore ou crépuscule ? par Matthias Hanteborne. Paris, Perrin, 1894, in-16 de 269 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les procédés artificiels de composition et de rédaction tiennent beaucoup de place dans cet ouvrage : métaphores pour titre général, métaphores pour titre de certains chapitres, préface pour dire qu'il ne faut pas faire de préface ; dialogues de vivants dans les premiers chapitres ; dialogues de morts et « chœur d'âmes errantes, » dans les derniers, etc., etc. Tout cela sent un peu la rhétorique, une rhétorique surannée, quoique renouvelée des Grecs et des vieux pédants classiques par de très jeunes.... pédants d'aujourd'hui. Et c'est dommage en vérité, car cet ouvrage témoigne d'informations étendues, précises, complètes, d'une intelligence ouverte à toutes les nouveautés mais fidèle à l'orthodoxie, d'un souci très pénétrant des besoins et des aspirations de l'esprit contemporain. C'est une sorte d'étude poético-théologique de cet ensemble d'idées qu'on est convenu d'appeler le « néo-christianisme. » Ceux de nos lecteurs qui auraient essayé de se rendre compte au juste de ce qu'est le néo-christianisme, savent déjà combien il est difficile d'arriver à des conclusions précises ; le sujet échappe à mesure qu'on cherche à l'étreindre, et il laisse dans l'indécision sur sa nature et même sur son existence. Ils comprendront donc pourquoi l'auteur met un point d'interrogation en tête de son œuvre et un « peut-être » à la fin. Toutefois, et bien qu'il reste indécis sur la portée du néo-christianisme, et la valeur symptomatique des idées qu'il représente, bien qu'il ne sache pas encore

De quel nom *la* nommer l'heure trouble où nous sommes,

il incline à croire que c'est l'heure d'espérer une renaissance chrétienne, si toutefois nous voulons agir et nous décider « à ne plus vivre comme si Dieu n'existait pas. » Ce n'est pas le *Crépuscule*, c'est l'*Aurore*, ou mieux ce sera l'aurore, si nous le voulons. Parmi les chapitres les plus intéressants de cette étude si actuelle et si chrétienne, il en faut signaler deux : *La Dernière Phase de la science*, où l'on voit que les anciens conflits entre les sciences naturelles et les sciences philosophiques, entre les méthodes positivistes et l'idéalisme, sont en voie d'apaisement, et que la réconciliation même est déjà commencée ; l'*Échelle de Jacob*, où se trouvent résumées et réfutées, en quelques lignes très précises, les prétendues antinomies de la foi et de la raison. C. A.

Les Mers de France, par N. Filoz. Paris, Lecoffre, 1894, in-12 de 297 p. avec 141 grav. — Prix : 3 fr.

La Vie dans les mers, par Henri Coupin. Paris, Alcan, 1894, in-18 de 187 p. avec 73 grav. — Prix : 0 fr. 60.

Ces deux volumes traitent de sujets analogues, non toutefois identiques. Écrits sans prétention scientifique, on reconnaît toutefois, en chacun d'eux, la plume d'un écrivain maître de son sujet, d'un homme compétent, d'un naturaliste en un mot. Tous deux ont été composés en vue d'offrir un élément d'intérêt, principalement aux personnes du monde qui fréquentent, en été, les plages maritimes, en attirant leur curiosité et leur attention sur les mille et mille objets qui peuvent frapper leurs regards ou dont les imposants spectacles de la mer évoquent la pensée.

Le premier de ces deux ouvrages a un plan un peu plus étendu que le second, ce qui se devine du reste à la lecture de leurs titres respectifs. L'un décrit tout ce qui se rattache aux choses de la mer sur les côtes de France; l'autre s'occupe seulement des êtres vivants qui peuplent les mers et des particularités les plus remarquables afférentes à certains groupes d'entre eux. Dans le premier, on nous présente d'abord le tableau des grands phénomènes maritimes, puis celui des côtes avec leurs falaises, leurs rochers, leurs plages ici, leurs cordons littoraux, leurs dunes mouvantes ailleurs, et la description avec l'histoire des divers phares et signaux destinés à guider les navigateurs. — Dans le second, il est tout d'abord question des nombreux laboratoires de zoologie maritime, institués, depuis peu d'années, sur un grand nombre de points de notre littoral. Après quoi, il est passé à la description familière des êtres vivants, en commençant par les plantes (zostères, fucus et algues), continuant par les animaux les plus simples et s'élevant graduellement des Protozoaires et des Échinodermes aux Vers, aux Crustacés, aux Mollusques, aux Ascidies et aux Poissons. — M. Filoz consacre un chapitre à chacun des ordres ou classes qui suivent : Mollusques, Crustacés, Annélides, Radiaires, et lui aussi, enfin, aux Poissons, avec indication des différentes manières de les pêcher.

M. Coupin consacre une « Seconde partie » de son petit livre à la faune pélagique, c'est-à-dire à l'animalité de toute espèce, microscopique, moyenne ou gigantesque, qui vit au large, et une « Troisième partie, » à la faune abyssale, de découverte récente, comprenant les animaux qui vivent aux grandes profondeurs, dans les gouffres ou « abymes » des océans.

Ces deux dernières faunes font l'objet du chapitre X de M. Filoz, intitulé : « Grandes pêches de monstres marins, » à la suite duquel, un autre, le XIe, est consacré aux plantes, et le suivant, aux oiseaux marins, dont ne s'occupe pas M. Coupin. Enfin, M. Filoz, qui est probablement originaire d'Aunis et Saintonge, termine son livre par le récit de trois poétiques légendes qui ont cours encore sur le littoral de cette partie de la France.

Ces deux ouvrages sont écrits avec clarté, sans étalage d'expressions techniques qui seraient nécessaires sans doute pour une étude approfondie, mais qui ne peuvent être que rebutantes dans des écrits destinés à une lecture courante et de délassement. On n'y a rien remarqué d'inquiétant pour la délicatesse de jeunes lecteurs ou lectrices, rien non plus qui soit de nature à froisser les saines croyances. Ces deux petits livres peuvent donc être mis entre toutes les mains. JEAN D'ESTIENNE.

La Poésie populaire, par Mme la comtesse E. MARTINENGO-CESARESCO. Paris, Lechevalier, 1893, in-8 de VIII-88 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une Anglaise qui porte un nom d'aspect italien et qui écrit comme une Française est l'auteur de ce onzième volume de la collection internationale de la *Tradition;* le livre commence par une étude historique sur la poésie populaire, très vaste sujet qui n'est qu'effleuré, mais délicatement et agréablement, par Mme la comtesse Evelyne Martinengo-Cesaresco. Vient ensuite un curieux chapitre sur l'idée du destin dans les traditions populaires, thème traité, mais à un autre point de vue, par Arthur Graf dans ses *Miti e leggende del medio evo*. Une observation : plusieurs pages montrent que l'auteur n'est pas catholique, mais en sa qualité d'érudite Mme de Martinengo devrait savoir que nous n' « adorons » pas la Vierge (p. 37). De ce volume comme de ceux qui l'ont précédé cent cinquante exemplaires seulement ont été mis dans le commerce. GRISBERG.

Ballades et chansons populaires tchèques et bulgares, par Achille Millien. Paris, Lemerre, 1894, in-16 de 120 p. — Prix : 3 fr.

L'année dernière, je disais aux lecteurs de cette Revue, que M. Achille Millien avait traduit avec succès un choix de chants populaires russes. Cette année, il nous offre une récolte faite parmi les Tchèques et les Bulgares. M. A. Millien est bien doué des qualités nécessaires pour des œuvres de cette nature : poète élégant couronné par l'Académie française, il s'est plus tard senti attiré par le folklore. Il a le goût, le tact qui peut lui faire apprécier les chants rustiques, en même temps que son talent lui permet de les revêtir d'une forme heureuse en leur conservant leur caractère. Ce volume contient une quarantaine de chants tchèques et une vingtaine de chants bulgares. Dans les premiers, sous ce titre : *Les Métamorphoses*, nous rencontrons le sujet répandu dans bien des contrées qui a inspiré à Mistral sa charmante chanson de Magali. Nous y remarquons encore, dans *la Mère et l'enfant* (p. 14), la touchante donnée d'une mère sortant de sa tombe et consolant son pauvre enfant, près duquel elle a été remplacée par une marâtre. Le Danemark, l'Allemagne, la France du Nord, la Provence, l'Italie, la Flandre, d'autres contrées encore offrent des versions de cette légende (Voir mon volume *Folklore*, p. 117). — Espérons qu'à ses nombreux livres M. Millien ajoutera bientôt un grand ouvrage qui doit former huit volumes : *Littérature populaire et traditions du Nivernais.* Th. P.

Letteratura romana, di Felice Ramorino. Milan, Hœpli, 1894, petit in-16 de iv-340 p. (*Manuali Hœpli.*) — Prix : 1 fr. 50.

Letteratura greca, di Virgilio Inama. Milan, Hœpli, 1894, petit in-16 de vii-231 p. (Même collection.) — Prix : 1 fr. 50.

Les Manuels Hœpli ont valu une juste réputation à leur éditeur. Ceux-ci, en particulier, nous ont paru fort bons, clairs, faciles à consulter, et contenant beaucoup de choses en peu de pages. Mais, puisqu'il s'agit ici d'une collection, on eût préféré que les deux auteurs eussent suivi un plan identique dans la disposition des matières. Or, M. Inama adopte l'ordre méthodique et M. Ramorino l'ordre chronologique. Notons aussi que, seul, M. Inama donne, en tête de son petit livre, l'indication des principaux ouvrages à consulter relativement à l'histoire de la littérature qu'il étudie. C'est un exemple que M. Ramorino aurait bien fait d'imiter. M. Formont.

Mi Primera Campaña crítica y cuentos, por Rafael Altamira, con un prólogo de Leopoldo Alas (Clarín). Madrid, J. Jorro, 1892, in-18 de xvi-221 p. — Prix : 1 fr. 75.

M. Rafael Altamira est l'auteur d'un savant et intéressant ouvrage sur les différentes méthodes employées pour l'enseignement de l'histoire en Europe. C'est en érudit et en penseur qu'il traite les questions littéraires et les questions historiques, avec une conscience et une scrupuleuse application qui sont très dignes d'éloges. Peut-être ses enthousiasmes dépassent-ils quelquefois la mesure, notamment à propos des romanciers français ; mais Sainte-Beuve n'a-t-il pas dit que le critique doit être bienveillant ? Bienveillant et compétent, M. Altamira a les deux principales qualités du critique, nécessaires pour comprendre et pour juger. M. F.

L'Archontat athénien d'après la « Constitution d'Athènes, » par C. Lecoutère. Paris, Thorin, 1893, in-8 de xv-124 p. — Prix : 2 fr. 50.

A Athènes ce furent, on le sait, les archontes qui héritèrent de la plupart

des prérogatives des premiers rois. Certaines assertions de la *Constitution d'Athènes* au sujet de cette substitution confinent à la légende : M. Lecoutère a tort d'en être surpris, car selon toute vraisemblance cet ouvrage et toutes les compilations analogues qui figurent dans les listes des écrits d'Aristote sont, non des publications originales du philosophe, mais des collections de documents recueillis par ses ordres et sous sa direction. Rien de plus embarrassant que la phrase où il est question des « lois politiques » de Dracon. On a prononcé à ce propos le mot d'interpolation : notre auteur proteste : « Où irions-nous, s'il fallait refuser de reconnaître comme authentique tout texte d'une interprétation obscure ? » Il estime que dès ces temps reculés il y eut à Athènes des stratèges, mais à titre extraordinaire, à peu près comme les dictateurs dans la République romaine, tandis que M. Hauvette, par exemple, ne veut pas faire remonter cette magistrature au delà de Clisthènes. Conditions d'éligibilité des archontes, procédés successivement employés dans leur élection, serment qui leur était imposé, comptes qu'ils avaient à rendre à leur sortie de charge, rien n'est omis par M. Lecoutère. Contrairement à l'opinion courante, Aristote nous apprend que l'archontat, loin d'être une distinction purement honorifique, comportait une gratification spéciale.

La dernière partie de cette monographie est consacrée à l'historique des fonctions judiciaires de l'archontat ; en opposition au rôle important des trois archontes supérieurs, leurs collègues, connus sous le nom de *thesmothètes*, avaient, dit-on, mission de rédiger et de conserver les décisions intervenues tant au civil qu'au pénal. Athènes, malgré les apparences contraires, aurait donc eu sa jurisprudence.

Certaines conclusions de l'auteur soulèvent des difficultés presque insolubles, en raison de l'état défectueux où nous est arrivé le texte de la *Constitution d'Athènes*. Passons en outre sur certaines imperfections grammaticales et littéraires de son mémoire : on sait que les érudits volontiers n'en ont cure, leur attention étant tout entière ailleurs. C. Huit.

La Poste et les moyens de communication des peuples à travers les siècles. *Messageries, chemins de fer, télégraphes, téléphones*, par Eugène Gallois. Paris, J.-B. Baillière, 1894, in-12 de 382 p. avec 136 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce livre indique très bien tout ce qu'on devrait y trouver, mais il est des renseignements qu'on y chercherait en vain. Sur les développements de la poste, sur son organisation ancienne, M. Gallois eût pu ajouter aux détails qu'il donne d'autres détails que lui eût offerts *la Vie privée des Français de divers états* de Monteil (t. IV, p. 157). Une singulière lacune : M. Gallois a omis de parler des malles-postes qui transportaient les dépêches et aussi les voyageurs, et dont quinze partaient tous les jours de Paris à six heures du soir. A leur arrivée au point de destination, dans les principales villes des départements, treize autres voitures partaient à leur tour.... Mais je ne suis pas obligé de raconter ce que M. Gallois ne s'est pas cru obligé de dire. Il paraît confondre les malles-postes avec les messageries. Sur les voyages en poste et leur pittoresque l'auteur écrit une page fantaisiste. Il l'eût peut-être avantageusement remplacée en demandant des informations techniques à un vieux livre de poste, en apprenant à ses lecteurs que par myriamètre on payait deux francs par cheval et un franc de guides au postillon, qu'il existait des distances supplémentaires à l'entrée et à la sortie de quelques villes, etc., etc. Si l'on ne rencontre pas toujours dans le volume de M. Gallois tout ce que son titre semble promettre, on y trouve

des choses auxquelles on ne s'attendait pas: telle est, par exemple, la mention d'un certain Haldou (p. 13) qui aurait été le contemporain d'Adam, et qui semble n'être rappelé que pour jouer un mauvais tour à la Bible. Plusieurs parties du livre ne manquent d'ailleurs pas d'intérêt; tels sont les chapitres sur l'état actuel des postes dans les principaux États du monde, sur les télégraphes, les téléphones. Est-ce que les bicyclettes n'auraient pas dû avoir une place dans cette histoire de la locomotion? GRISBERG.

La Bataille de Lépante. Saint Pie V et don Juan d'Autriche, par P. FAROCHON. Paris, 8, rue François Ier, in-4 de 112 p., orné de grav.—Prix: 1 fr.

Chypre et Lépante. Saint Pie V et don Juan d'Autriche, par P.-A. FAROCHON. Paris, Firmin-Didot, s. d., gr. in-8 de 320 p., orné de 74 grav. — Prix : 5 fr.

M. P. Farochon est l'auteur de l'excellent ouvrage sur les Chevaliers de Malte dont nous avons fait l'éloge, et nous retrouvons les mêmes qualités dans la nouvelle publication qu'il vient de faire paraître à deux éditions coup sur coup et dans deux librairies différentes. C'est une habitude de cet auteur de tirer deux moutures d'un même sac; on ne saurait s'en plaindre quand la farine est de bonne qualité, ce qui est le cas; pour en finir avec cette dualité d'éditions, nous dirons que la première est meilleur marché; la seconde est plus soignée comme impression, gravures et brochage, et forme un superbe livre de prix et d'étrenne. En ce qui concerne le texte, qui est identique dans les deux volumes, l'auteur décrit d'abord la situation de l'Europe quelques années avant la bataille de Lépante : il montre, d'une part, l'empire ottoman parvenu, sous le règne de Soliman le Magnifique, à l'apogée de sa puissance; d'autre part, les royaumes chrétiens divisés entre eux, se jalousant mutuellement, sourds à la voix du Saint-Siège qui les conjure de s'unir pour conjurer le péril musulman grandissant de jour en jour, poussant même parfois l'égoïsme jusqu'à conclure des alliances coupables avec le Grand Seigneur. Cependant Soliman meurt au comble de la gloire; son successeur Sélim, dès les débuts de son règne, fait saccager par ses flottes les îles de l'archipel ionien demeurées chrétiennes, s'empare de Chypre et menace sérieusement les rivages d'Italie. C'est alors que le saint pape Pie V, dont M. Farochon expose la vie admirable jusqu'à son élévation au trône pontifical, pousse un cri d'alarme retentissant. A ses accents les États d'Italie, sans excepter la République de Venise, ainsi que la puissante Espagne, réunissent leurs forces maritimes sous le commandement suprême de don Juan d'Autriche; l'ordre de Malte fournit ses galères et ses indomptables chevaliers; tous marchent sous la bannière du Christ contre la flotte ottomane. Dans le goulet resserré qui donne accès à l'entrée du golfe de Patras, se rencontrent les armées ennemies, le choc est terrible; on en connaît l'heureux résultat. M. Farochon conte avec un enthousiasme communicatif les péripéties de cette lutte où se jouaient les destinées de la chrétienté; il s'inspire de la remarquable étude de l'amiral Jurien de la Gravière, mais en l'animant du souffle religieux. C'est vraiment une lecture édifiante et réconfortante que nous ne saurions trop recommander à tous les âges et à toutes les classes. Des gravures et des cartes aident à l'intelligence du texte. COMTE DE BIZEMONT.

L'Orient et Rome. *Étude sur l'Union*, par le R. P. MICHEL. Paris, Vic et Amat, 1894, in-12 de XXII-344 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre est un développement de la brochure publiée par le même auteur

sous le titre : *La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises*. Le cadre est à peu de chose près le même, mais on y trouvera un grand nombre de chapitres nouveaux : sur les missions latines en Orient, sur les avantages religieux et politiques de l'union, sur l'existence des préjugés liturgiques et disciplinaires, sur la controverse théologique, ses phases diverses, les points qui doivent en être exclus, ceux sur lesquels elle se concentre et les principes qui en donnent la solution, enfin sur les moyens d'arriver à l'union tant désirée. Malgré ces additions, l'auteur ne donne modestement son travail que pour une simple ébauche des grands problèmes que soulève le seul mot d'union. Il souhaite d'avance la bienvenue à tous ceux qui traiteront avec plus d'ampleur les points particuliers de ce vaste et intarissable sujet. Comme œuvre d'ensemble et résumé substantiel de la question, cette étude sera toujours utile à consulter. On peut ne pas partager l'optimisme du R. P. Michel, mais on ne saurait nier ni ses bonnes intentions, ni ses connaissances approfondies. Les études sur la théologie et la discipline orientales qu'il se propose de faire paraître prochainement en seront, nous en sommes convaincu, une preuve nouvelle. P.

Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham. *La Vérité sur l'évasion de 1846* (Documents inédits), par Pierre Hachet-Souplet. Paris, Dentu, s. d., in-12 de 290 p., avec 2 portraits et des fac-similés. — Prix : 3 fr. 50.

Il a paru récemment en Angleterre un livre de sir Drummont Wolff, qui n'a pas été, paraît-il, mis dans le commerce, et qui contient un récit inédit de l'évasion de Louis-Napoléon Bonaparte du fort de Ham ; on y indiquait un personnage mystérieux du nom de S.... comme ayant joué un rôle important dans l'évasion. Ce personnage n'est autre que Calixte Souplet, l'aïeul maternel de l'auteur du livre dont on vient de lire le titre. Souplet était un journaliste qui dirigeait alors un journal républicain, le *Guetteur de Saint-Quentin*, et qui, par son talent et la droiture de son caractère, avait donné à ce journal une importance considérable. Il fut en relations avec le prisonnier de Ham, mais n'eut aucune part à son évasion. — Les détails que l'on trouvera dans ce livre ne sont pas tous neufs, mais il nous offre des particularités intéressantes, notamment sur la collaboration de Louis Bonaparte au *Guetteur*, sur sa vie à Ham, sur les détails de son évasion, etc. Signalons aussi le chapitre : *La Légende de Badinguet*. L. C.

Biblioteca grassoccia. *Documenti inediti sul parentado per la principessa Eleonora de' Medici e il principe D. Vincenzo Gonzaga.* Florence, *Il Giornale di erudizione*, 1893, in-12 de 167 p. — Prix : 6 fr.

Vincent de Gonzague, fils de Guillaume, duc de Mantoue, demanda et obtint la rupture de son mariage avec Marguerite Farnèse. Il fit valoir des motifs qu'on le soupçonna ensuite de présenter lui-même lorsqu'il s'agit de son union avec Éléonore de Médicis, union qui se réalisa en effet. Il prouva, et d'une manière bien scandaleuse, la fausseté des soupçons qu'on avait conçus sur son compte. L'épisode est tout à fait odieux, un *sporco affare*. Il est possible que les historiens aient intérêt à connaître ces détails, mais peut-être eût-il mieux valu leur laisser le soin de les rechercher eux-mêmes dans les archives de Mantoue, d'où ont été tirées les nombreuses lettres mises au jour par M. G. Conti à la suite d'une notice sur l'affaire elle-même. Ces lettres, d'un cynisme révoltant, émanent souvent de hauts personnages, fort préoccupés de la situation de Vincent de Gonzague. Le livre, du reste, n'a été tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires numérotés. Th. P.

Mémoires de Joseph Grandet, *prêtre de Saint-Sulpice. — Histoire du séminaire d'Angers*, etc., par G. Letourneau, prêtre de Saint-Sulpice, etc. Ouvrage orné de 4 portraits et de 8 dessins. Angers, Germain et Grassin ; Paris, Roger et Chernoviz, 2 vol. in-8 de LXXXVII-526 p. et 696 p. — Prix : 15 fr.

M. le supérieur du séminaire d'Angers vient de publier un document d'ordre assurément plutôt local, mais où néanmoins les historiens trouveront de nombreux faits à glaner. Il s'agit des mémoires d'un vénérable ecclésiastique sur la fondation du séminaire d'Angers en 1659, jusqu'à l'union de cette maison avec Saint-Sulpice en 1695. Cette publication a été faite avec un soin pieux et un véritable luxe, étant donnée l'importance toute relative du manuscrit en question. Le texte original a été reproduit dans son intégrité, sauf la suppression de quelques répétitions et de minimes modifications apportées à l'orthographe du temps. Le travail personnel de M. Letourneau consiste surtout dans la notice biographique de l'auteur du manuscrit et dans la courte préface où il explique la mise en œuvre des documents qu'il a eus entre les mains. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire religieuse du XVIIe siècle, à l'œuvre si importante des séminaires, ou à la famille de M. Olier, sauront gré à l'éditeur d'avoir publié ces belles pages dont le pieux auteur nous apparaît, à deux siècles de distance, animé d'une foi si noble et d'un zèle si ardent. G. Péries.

Azreitia. *Les Fêtes euskariennes de septembre 1893.* Bayonne, Lasserre, 1894, in-12 de XXIII-120 p.

Cette charmante publication arrive sous un double patronage aussi respectable qu'autorisé. Saint Ignace de Loyola et Antoine d'Abbadie sont originaires des pays euskariens. Il est à propos de rappeler que, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, les Basques, tant de la France que de l'Espagne, montrent les qualités les plus sérieuses comme les plus aimables. Tandis que de laborieux colons cultivent bravement la terre vierge de l'Argentine et en rapportent de bons pécules dans leurs inoubliables montagnes, on voit, sur la côte du Pacifique, des Basques, comme les Irrarázaval, les Errázuriz, les Vergara, du Chili, occuper les premiers rangs dans la société la plus honnête et la plus polie; mais, pour bien connaître cette population, il faut la voir chez elle et principalement aux grandes fêtes annuelles, comme celle dont M. Bernadou nous donne une relation très vivante. Il y a joint les poésies de circonstance avec la musique. Il y aurait à citer bien des traits naïfs et caractéristiques. Les poètes improvisent. On y représente des mystères religieux. Les juges des concours votent avec des haricots blancs ou noirs. L'animation est extrême ; mais « quelle politesse de race ! Ici, pas de cris, pas de disputes malsonnantes » (p. 48).

A. d'Avril.

Le Cimetière mérovingien de Chérisy (Pas-de-Calais), par le Dr M. Coulon. Paris, Leroux, 1894, in-8 de 36 p. et 8 pl. — Prix : 4 fr.

Il y a treize ans, le hasard fournit à M. Coulon l'occasion de découvrir un cimetière de l'époque franque auprès du village de Chérisy ; il remarqua des ouvriers qui, en extrayant du silex, exhumaient des ossements humains et des tessons de vases ; sur ses indications, des archéologues du pays tentèrent des fouilles qui les laissèrent assez indifférents ; puis les marchands accoururent, et les ouvriers, excités par eux, fouillèrent plus énergiquement et recueillirent beaucoup d'objets qui sont plus ou moins dispersés. Il est très regrettable que M. Coulon n'ait pas eu le temps de surveiller lui-même ce champ funéraire qui recèle environ six cents tombes.

Néanmoins, en cherchant dans les collections particulières, M. Coulon a recueilli assez d'indications pour rédiger un inventaire intéressant à consulter. J'y remarque soixante-trois épées ou scramasaxes, cent dix lances, cinquante-cinq plaques de ceinturon, des bagues, des boucles d'oreilles, des fibules avec pierres cloisonnées, plus de quatre cents vases en terre et en verre, etc. — On eût désiré que l'auteur eût donné une liste des monnaies gauloises et romaines qu'il dit avoir été trouvées dans ces fouilles. Notons que M. Coulon est le premier, et on doit lui en être très reconnaissant, qui ait signalé la nécropole de Chérisy aux archéologues. BARTHÉLEMY.

Les Lundis d'un chercheur, par le vicomte DE SPOELBERCK DE LOUVENJOUL. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-16 de 362 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le vicomte de Spoelberck de Louvenjoul nous avertit dans un Avant-propos que les pages dont se compose son volume sont en quelque sorte les *entr'actes* de travaux plus étendus. Il nous offre le résultat de découvertes imprévues, faites dans le champ qu'il connaît si bien de la littérature contemporaine. Qui voudra désormais parler de Th. Gautier, d'Alfred de Vigny, de George Sand, de Musset, de Baudelaire, de Paul Féval, aura recours au volume de M. de Louvenjoul, non que l'on y rencontre des notices détaillées ou des études critiques, mais parce que l'on y trouvera tour à tour quelques anecdotes inconnues, des vers inédits ou oubliés, quelques intéressantes pages de prose et surtout de très abondants renseignements bibliographiques. Le chapitre consacré à Alfred de Vigny est particulièrement curieux, et dans celui dont George Sand fait le sujet, on lit une bien belle élévation à Dieu (p. 164). Il ne semble pas que sans raison M. de Louvenjoul ait appelé la grande romancière une catholique inconsciente. GRISBERG.

Systematisches Verzeichnis der Programmabhandlungen, Dissertationen und Habilitationschriften aus dem Gebiete des romanischen und englischen Philologie, *sowie der allgemeinen Sprach- und Litteraturwissenschaft und der Pädagogik und Methodik*, von HERMANN VARNHAGEN. Zweite vollständig umgearbeitete Auflage, besorgt von JOHANNES MARTIN. Leipzig, C. A. Koch's Verlagsbuchhandlung (J. Sengbusch), 1893, in-8 de XVI-296 p. — Prix : 5 fr.

Les thèses de doctorat sont infiniment plus nombreuses en Allemagne qu'en France, et il n'est pas besoin de faire ressortir l'utilité d'une semblable bibliographie. La plus grande partie de ce volume, consacrée aux langues romanes, sera aussi pour nous la plus importante ; on y trouvera, classées dans un ordre méthodique très clair, une foule de dissertations sur les sujets les plus variés concernant l'histoire de notre langue et de notre littérature ; l'Allemagne et les pays du Nord en fournissent la plus grande partie ; les thèses françaises y sont trop rares. Les dissertations présentées dans les Universités allemandes pour l'obtention du diplôme de docteur en philosophie portent en général sur des sujets plus restreints que ceux traités dans nos Facultés pour le doctorat ès lettres ; beaucoup n'ont que dix pages, la moyenne est de cinquante pages ; toutes n'ont pas une valeur égale (Cf. *Romania*, 1885, p. 631). Enfin, voici quelques sujets de thèses singuliers : *Étude sur Pierre Loti, sur Erckman-Chatrian, sur le Caractère principal de la poésie présomptive de l'avenir (?), le Vaudeville comparé à la comédie, la Caractérisque du roi Artus, la Négation dans les chefs-d'œuvre de Corneille, Comparaison de l'ode de J.-B. Rousseau sur la bataille de Péterwardein et la bataille de Navarin de Victor Hugo, Emploi de la préposition* de *dans le* Roman comique *de Scarron*, etc. J. C. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Louis-Philippe-Albert de Bourbon-Orléans, comte de Paris, né à Paris le 24 août 1838, est mort à Stowe-House le 8 septembre; il n'avait donc que cinquante-six ans. L'existence de ce prince, qui s'est éteint si prématurément, a été consacrée tout entière au devoir et au travail. Sa vie a été un grand exemple ; sa mort en a été un plus admirable encore. Celui que l'histoire appellera Philippe VII s'est montré le digne descendant de saint Louis : il est mort en Roi Très Chrétien. Nous n'avons pas à rappeler ici la carrière de Monsieur le Comte de Paris; nous ne voulons que rendre à sa mémoire un hommage qu'il a su mériter de tous, même de ses adversaires, et rappeler les travaux auxquels il avait consacré les loisirs que, à deux reprises, l'exil lui avait faits : *Damas et le Liban, extraits du journal d'un voyage en Syrie au printemps de 1860* (Londres, 1861, in-8); — *La Semaine de Noël dans le Lancashire* (*Revue des Deux Mondes*, février 1863, sous la signature d'Eugène Forcade); — *Lettre sur l'Allemagne nouvelle* (*Revue des Deux Mondes*, août 1867, sous la même signature); — *L'Église d'État et l'Église libre en Irlande* (*Revue des Deux Mondes*, mai 1868, sous la signature de Xavier Raymond); — *Les Associations ouvrières en Angleterre* (*Trade's Unions*) (Paris, 1869, in-8; 7e éd., Paris, 1884, in-12); — *Campagnes de l'armée d'Afrique, 1835-1839*, par le duc d'Orléans. Publié par son fils (Paris, 1870, in-8); — *De la situation des ouvriers en Angleterre*, mémoire présenté à la commission d'enquête sur les conditions du travail (Paris, 1873, in-8; 2e éd., 1884); — *Histoire de la guerre civile en Amérique* (Paris, 1874-1889, 7 vol. in-8); — *Lettres du duc d'Orléans (1825-1842)*, publiées par ses fils (Paris, 1889, in-18); — *Une Liberté nécessaire. Le Droit à l'association* (Paris, 1893, in-18).

— Les craintes que l'on avait conçues, il y a déjà de longs mois, pour la santé de M. le commandeur Giambattista de Rossi, viennent de se réaliser. Le grand savant, que l'on s'accordait à regarder comme le prince de l'archéologie chrétienne, est mort le 20 septembre, au palais de Castel-Gandolfo, que le Souverain Pontife, qui l'admirait et l'affectionnait beaucoup, avait mis à sa disposition. Né à Rome, le 23 février 1822, G.-B. de Rossi suivit, au Collège romain, les cours du célèbre P. Marchi, et il ne tarda pas à devenir l'un de ses plus brillants élèves. De bonne heure, il se fit connaître par des travaux archéologiques et épigraphiques de premier ordre sur l'antiquité chrétienne. L'on sait que c'est lui principalement qui a fait connaître les catacombes de Rome; ses découvertes dans le cimetière de Saint-Calixte sont justement fameuses. Il était, avec MM. Henzen et Mommsen, l'un des trois membres de la commission du *Corpus inscriptionum latinarum*. L'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres) lui avait donné, en 1867, la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de Fr. Bopp. Ses nombreux travaux sont semés dans le *Giornale Arcadico*, dans les *Annali* et dans le *Bollettino dell' Istituto di corrispondenza archeologica*, dans le *Bollettino archeologico*, de Naples, et surtout dans le *Bullettino di archeologia cristiana*, fondé et presque exclusivement rédigé par lui. Nous ne pouvons songer à donner ici la liste complète des travaux de l'éminent archéologue. On trouvera une bibliographie assez complète à la suite de l'opuscule intitulé : *Presentazione solenne della medaglia d'oro al commendatore Gio. Batt. de Rossi* (Roma, tip. della Pace, 1883, in-4 de 54 p.). Nous nous bornerons à relever les titres suivants : *Inscriptiones christianae urbis*

Romae septimo saeculo antiquiores (1861 et suiv., in-4); — *La Roma sotterranea cristiana* (1864-1877, in-fol.); — *Musaici delle chiese di Roma anteriori al secolo XV* (1872 et suiv., in-fol.); — *Imagines selectae Deiparae Virginis in coemeteriis subterraneis udo depictae* (1863, in-4, avec atlas in-fol.); — *Aperçu général sur les catacombes de Rome* (1867, in-8); — *Piante iconografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo XVI* (1879, in-fol.); — *Codicum latinorum bibliothecae Vaticanae tomi X-XIII* (1884 et suiv., in-4); — *La Biblioteca della sede apostolica* (1884, in-4); — *Del « praepositus de via Flaminia »* (1888, in-8).

— La mort de l'illustre Heinrich-Carl Brugsch-Pacha, survenue à Charlottenburg le 10 septembre, fait perdre aux études égyptologiques l'un de leurs plus savants et plus actifs adeptes. Né à Berlin, le 18 février 1827, il se dédia jeune encore aux recherches qui devaient rendre son nom si célèbre. Il n'avait que vingt et un ans quand il fit paraître son ouvrage sur l'écriture démotique. Des études dans les musées de Paris, de Londres, de Turin et de Leyde, en développant et précisant ses connaissances sur la matière, le préparèrent admirablement à l'exploration qu'il fit en Égypte en 1853, aux frais du roi de Prusse. De retour à Berlin, il enseigna d'abord comme « privat-docent » à l'Université; puis il devint conservateur du Musée égyptien. Un nouveau voyage en Égypte (1857-1858) fut suivi d'un voyage en Perse avec l'ambassade envoyée en ce pays (1860). Nommé consul au Caire (1864), il y resta quatre ans; revint professer en 1868 à l'Université de Goettingue, qu'il quitta deux ans plus tard pour aller prendre la direction de l' cole d'égyptologie du Caire. Il fut également au Caire l'organisateur du musée arabe. On lui doit : *Scriptura Aegyptiorum demotica* (1848, in-4); — *Numerorum apud veteres Aegyptios demoticorum doctrina* (1849, in-4); — *Uebereinstimmung einer hieroglyphischen Inschrift von Philae mit dem griech. und demotischen Anfangstexte des Dekretes von Rosette* (1849, in-4); — *Uebersichtliche Erklärung aegyptischer Denkmäler des k. Neuen Museums zu Berlin* (1850, in-12); — *Die Inschrift von Rosette* (1850, in-4); — *Lettre à M. le vicomte Emmanuel de Rougé au sujet de la découverte d'un manuscrit bilingue sur papyrus en écriture démotico-égyptienne et en grec cursif de l'an 114 avant notre ère* (1850, in-4); — *De natura et indole linguae popularis Aegyptiorum* (1850, in-8); — *Saï an sinsin sive liber metempsychosis veterum Aegyptiorum* (1851, in-4); — *Inscriptio Rosettana hieroglyphica* (1851, in-4); — *Sammlung demotisch-griechischer Eigennamen ägyptischer Privatleute* (1851, in-8); — *Die Adonisklagen und das Linoslied* (1852, in-8); — *Grammaire démotique* (1855, in-4); — *Mémoire sur la reproduction imprimée des caractères de l'ancienne écriture démotique des Égyptiens* (1855, in-4); — *Reiseberichte aus Aegypten* (1855, in-16); — *Wanderung nach den Nationklöstern in Aegypten* (1855, in-16); — *Nouvelles Recherches sur la division de l'année des anciens Égyptiens* (1856, in-4); — *Die ägyptischen Alterthümer in Berlin* (1857, in-4); — *Geographische Inschriften altägyptischen Denkmäler* (1857-1860, 3 vol. in-4); — *Monuments de l'Égypte* (1857, gr. in-fol.); — *Histoire d'Égypte* (1859, in-4); — *Recueils de monuments égyptiens*, en collaboration avec Dümichen (1862-1865, 4 vol. in-4, avec album in-fol.); — *Reise der kön. preussischen Gesellschaft nach Persien 1860 und 1861* (1862-1863, 2 vol. gr. in-8); — *Notice raisonnée d'un traité médical datant du XIVe siècle avant notre ère* (1863, in-4); — *Aus dem Orient* (1864, 2 vol. in-8); — *Matériaux pour servir à la reconstruction du calendrier des anciens Égyptiens* (1864, in-4); — *A. Henry Rind's zwei bilingue Papyri* (1865, in-4); — *Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch* (1867-1882, 7 vol. in-4); — *Die ägyptische Gräberwelt* (1868, in-8); — *Wanderungen nach den Türkis-Minen und der Sinai-Halbinsel* (1866,

in-4); — *Ueber Bildung und Entwicklung der Schrift*, dans la *Sammlung gemeinverständlicher Vorträge* (1869, in-8); — *Die Sage von der geflügelten Sonnenscheibe* (1870, in-4); — *Grammaire hiéroglyphique* (1872, in-4); — *Index des hiéroglyphes phonétiques* (1872, gr. in-4); — *L'Exode et les monuments égyptiens* (1875, in-8); — *Neue Bruchstücke des Codex Sinaiticus* (1875, in-fol); — *Der Bau des Tempels Salomo's* (1877, in-8); — *Die neue Weltordnung nach Vernichtung des sündigen Monschengeschlechts* (1881, in-8); — *Thesaurus inscriptionum aegyptiacarum* (1883-1891, 6 vol. in-4); — *Religion und Mythologie der alten Aegypter* (1884, 2 vol. in-8); — *Die Muse in Teheran* (1885, in-8); — *Prinz Friedrich Carl im Morgenland* avec M. Fr. X. von Garnier (1884, in-fol.); — *Im Lande der Sonne* (1886, in-8); — *Entzifferung der meroïtischen Schriftdenkmäler* (1887, in-4); — *Die Aegyptologie* (1889-1890, 2 vol. in-8); — *Die Kosten des Haushalts in alter Zeit* (1890, in-8); — *Steininschrift und Bibelwort* (1891, in-8); — *Die biblischen sieben Jahre der Hungersnoth* (1891, in-8). La place nous manque pour donner la liste des articles insérés par le savant égyptologue dans les revues et recueils spéciaux.

— M. Hermann-Ludwig-Ferdinand von Helmholtz est mort le dimanche 9 septembre, à Charlottenburg. Né le 31 août 1821, à Postdam, où son père était professeur, il se distingua dès son enfance par son goût passionné pour les sciences et particulièrement pour les sciences physiques. Sur les conseils de son père, il se livra aux études médicales, et il remplit quelque temps les fonctions de médecin de l'armée. C'est à cette époque qu'il publia un travail où il exposait le principe de la conservation de l'énergie (1847). Cet écrit, qui attira l'attention des physiciens et notamment de la Société physique de Berlin, où il fut lu, a provoqué de nouvelles découvertes et occupe par conséquent une place importante dans l'histoire de la physique au xixe siècle. Après être resté pendant un an (1848-1849) comme assistant au Muséum anatomique de Berlin et comme professeur à l'Académie des arts de cette ville, Helmholtz fut appelé à Königsberg, pour y occuper la chaire d'anatomie et physiologie générales. En 1856 il passa avec le même titre à l'Université de Bonn; en 1859, à celle d'Heidelberg; en 1871, il revint à Berlin comme professeur de philosophie naturelle. Personne n'ignore que c'est particulièrement l'optique et l'acoustique qui ont attiré l'attention du grand physicien et qui lui ont donné l'occasion de ses plus belles découvertes. Mais il s'est également occupé avec succès de la solution d'une multitude de problèmes dans le domaine des sciences naturelles; et son nom est devenu rapidement l'un des plus illustres parmi les savants contemporains. Aussi la célébration en 1891 de son soixante-dixième anniversaire a-t-elle été l'occasion d'une véritable manifestation internationale. M. Helmholtz faisait partie de la plupart des corps savants du monde entier; il était notamment associé étranger de l'Institut de France et de la Royal Society de Londres. Citons de lui : *Ueber die Erhaltung der Kraft* (1847, in-8); — *Beschreibung eines Augen-Spiegels zur Untersuchung der Netzhaut im lebenden Auge* (1851, in-8); — *Ueber die Methoden, kleinste Zeittheile zu messen*, dans le tome II des *Königsberger naturwissenschaftliche Unterhaltungen* (1851, in-8); — *Ueber die Wechselwirkung der Naturkräfte* (1854, in-8); — *Ueber das Sehen des Menschen* (1855, in-8); — *Physiologische Optik* (1857, gr. in-8); — *Ueber Reibung tropfbarer Flüssigkeiten*, avec G. Piotrowski (1860, in-8); — *Die Lehre von den Tonempfindungen als physiologische Grundlage für die Theorie der Musik* (1863, in-8); — *Populare wissenschaftliche Vorträge* (1865-1876, 3 vol. in-8); — *Die Mechanik der Gehörknöchelchen und des Trommelfells* (1869, in-8); — *Das Denken in der Medicin* (1878, in-8); — *Ueber die akademische Freiheit der deutschen Universitäten* (1878, in-8); — *Die Thatsachen in*

der Wahrnehmung (1879, in-8); — *Wissenschaftliche Abhandlungen* (1877-1883, 2 vol. in-8); — *Vorträge und Reden* (1884, 2 vol. in-8); — *Zählen und Messen;* dans les *Philosophische Aufsätze Eduard Zeller.... gewidmet* (1887, in-8); — *Goethes Vorahnungen kommender wissenschaftlichen Ideen* (1892, in-8).

— Presque en même temps que le commandeur G.-B. de Rossi, l'Italie perdait un autre archéologue et épigraphiste illustre, M. Ariodante Fabretti. Né à Pérouse le 1er octobre 1816, il se forma dans cette ville sous la direction de Mezzanotte et de Vermiglioli. Ses premiers travaux portent sur l'histoire de l'Ombrie. Ses *Biografie dei capitani venturieri dell' Umbria* (1842-1845, 5 vol. in-8) sont fort estimées. Son ouvrage capital est le *Corpus inscriptionum italicarum antiquioris aevi* (1867, in-4). C'est à la suite de cette publication que l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres) l'élut associé étranger. Il faisait également partie de l'Académie des Lincei, était président de l'Académie des sciences de Turin, professeur d'archéologie à l'Université de cette ville et directeur du Musée des antiquités. Parmi ses innombrables travaux, nous citerons seulement, outre ceux que nous avons indiqués ci-dessus : *Cronache e storie inedite della città di Perugia dal 1150 a 1563* (1850-1851, 2 vol. in-8); — *D'alcune iscrizioni etrusche scoperte in Perugia* (1852, in-8); — *Analogia delle antiche lingue italiche con la greca, la latina e coi dialetti viventi* (1866, in-8); — *Dei nomi personali presso i popoli dell' Italia antica* (1872, in-8); — *Il museo di antichità di Torino* (1878, in-16); — *Gli scavi di Carrù* (1879, in-8); — *Iscrizione pedemontane* (1885, in-8); — *Cronache della città di Perugia* (1887-1888, 2 vol. in-8).

— Le 23 août est mort à Madrid le général de division Don José Almirante y Torroella, considéré à juste titre comme le premier des écrivains militaires espagnols contemporains. Le général Almirante était né à Valladolid, le 16 juillet 1823; entré au collège militaire en 1835, il passa en 1838 à l'Académie du génie, de laquelle il sortit lieutenant en 1842. Voici la liste de ses ouvrages principaux : *Guia del oficial en campaña* (1868, in-8, cinq éditions); — *Diccionario militar etimológico, histórico, tecnológico* (1869, in-4); — *Bibliografia militar de España* (1876, in-4); — *Estudio sobre la guerra franco-germana de 1870* (1891, in-4). Le général Almirante est aussi l'auteur du *Reglamento para el servicio de campaña,* approuvé par la loi du 5 janvier 1882; il laisse inédits deux travaux considérables : *Historia militar de España* et *la Fortificación. Estudio bibliográfico,* qui seront probablement publiés.

— Une autre perte sensible pour l'Espagne est celle de Don Aureliano Fernandez Guerra, mort le 7 septembre dernier, à Madrid. Il poursuivait ses études de droit à l'Université de Grenade, quand le conseil de cette Université, frappé de ses talents, lui confia la chaire de littérature et d'histoire. Bien qu'il se fût fait agréger en 1840 au collège des avocats de Grenade, il s'occupait plus de travaux littéraires que de la pratique du droit. Ses compositions lyriques, trois drames qu'il fit représenter avec succès (*La Peña de los enamorados, la Hija de Cervantes,* et *Alonso Cano*), et surtout sa belle et définitive édition des œuvres de Francisco de Quevedo dans la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneira, lui firent donner en 1856, par l'Académie espagnole, le siège laissé vacant par la mort de Don Jeronimo de la Escosura. Il devint plus tard bibliothécaire de l'Académie. Il prit aux travaux de la grammaire et du dictionnaire une part fort active. Appelé aussi à faire partie de l'Académie d'histoire, il prononça, lors de sa réception, un discours remarquable sur la conjuration de Venise de 1618. Il s'intéressait beaucoup à la géographie historique de la péninsule; et les

nombreuses cartes qu'il a données sont appréciées par toutes les personnes compétentes en la matière. L'Académie de Berlin lui fit l'honneur de lui donner une place d'associé étranger; il fut également nommé membre de la direction centrale de l'Institut archéologique de Rome. Rappelons enfin qu'il fut quelque temps directeur général de l'instruction publique en Espagne.

— On annonce encore la mort : de M. Raymond D'ABZAC, collaborateur du *Figaro*, mort le 23 septembre; — de M. BURAT, ancien professeur de mathématiques aux lycées Louis le Grand et Saint-Louis, auteur de divers ouvrages d'enseignement, mort à soixante-trois ans, le 12 septembre; — de M. CHABRIER, auteur de *Gwendoline*, mort le 13 septembre; — de M. Charles COUSIN, bibliophile distingué, qui remplit longtemps les fonctions de conservateur du musée Carnavalet, mort à Pont-à-Mousson, le 15 septembre, âgé de soixante-douze ans; — de M. Eugène DELAHAYE, directeur de la *Réforme du bâtiment*, mort à cinquante-huit ans, à Paris, le 12 septembre; — de M. Arthur FOLLOPPE, du *Patriote normand*, mort à quarante-cinq ans, le 24 septembre; — de M. le docteur FROIN, mort le 6 septembre, à Bordeaux; — de M. le docteur Martin DE GIMARD, ex-chef de clinique à l'hospice des Enfants-malades, mort au mont Pilate, au commencement de septembre; — de M. Gustave HUMBERT, sénateur inamovible, premier président de la Cour des comptes, ancien professeur aux Facultés de droit de Grenoble et de Toulouse, à qui l'on doit, entre autres travaux, la direction de la traduction du *Manuel des antiquités romaines* de Marquardt et Mommsen, mort à Beauzelle, près Toulouse, le 25 septembre, âgé de soixante-douze ans; — de M. Armand LALANDE, ancien président de la chambre de commerce de Bordeaux, mort le 25 septembre; — de M. Julien LUGOL, connu par quelques traductions (celle notamment des *Odes barbares* de Giosuè Carducci), mort le 9 septembre; — de M. mile DE LYDEN, collaborateur théâtral de la *Patrie*, homme de lettres et auteur dramatique, mort le 19 septembre; — de M. Auguste ROLLAND, rédacteur en chef de l'*Echo agricole*, mort âgé de quarante-six ans, le 30 août, à Suresnes; — de M. le docteur Léon SIMON, fondateur de l'hôpital homéopathique Hannemann, mort à Fontainebleau, le 19 septembre, dans sa soixante et onzième année; — de M. Eugène TALBOT, ancien professeur au lycée Condorcet, à qui ses ouvrages classiques et ses traductions d'auteurs anciens ont conquis la réputation d'un humaniste distingué, mort le 20 septembre, au Pouliguen; — de M. Eugène VARNER, fondateur du *Gaulois*, mort à cinquante-huit ans, le 12 septembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Manuele COLMEIRO, professeur à l'Université de Madrid, mort le 15 août; — de M. Joseph Parsons COOKE, professeur de chimie et de minéralogie à l'Harvard University, dont la *New Chemistry* a été traduite dans toutes les langues civilisées, mort à Boston, le 6 septembre, à soixante-sept ans; — de M. le lieutenant général Giacomo DURANDO, fondateur du journal *l'Opinione*, et dont la brochure *Della nazionalità italiana* fit en son temps un bruit considérable (1846), mort à Rome, le 22 août, dans sa quatre-vingt-huitième année; — de M. Ludwig FRANER, professeur de littérature et de poétique à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort dans cette ville, âgé de soixante-treize ans, le 26 août; — de M. S. M. HERZENSTEIN, conservateur du muséum zoologique de l'Académie de Saint-Pétersbourg, mort âgé de quarante ans; — de M. le docteur HOFFMANN, plus connu comme romancier que comme médecin, mort le 20 septembre, à Francfort; — de M. Nic. Mikailovitch IADRINGEV, à qui l'on doit la fondation de l'Université sibérienne, mort à cinquante-deux ans; — de sir Edward August INGLEFIELD, explorateur,

qui a consigné les résultats de son expédition polaire dans un intéressant volume : *A summer search for sir John Franklin*, mort à soixante-quatorze ans; — de M. H. Keil, professeur de philologie classique à l'Université de Halle, mort le 27 août, à Friedrichsrode; — de Mgr Denys Latas, archevêque de Zacynthe, auteur de traités théologiques estimés, et fondateur de la revue Σών, mort à Pokhali, le 13 août; — de M. Adolphe Lehardy de Beaulieu, économiste, fondateur de la Société belge d'économie politique, mort le 17 septembre, dans sa quatre-vingt-troisième année; — de M. Maximilien Moskowitz, explorateur et naturaliste, mort à trente ans, le 6 août, à Kong; — de M. Heinrich Müllhaupt, cartographe, mort à Berne; — de M. Papworth, directeur du « Sir John Soane Museum, » mort à Londres, le 19 août; — de Mme Marie von Pelzeln, dont les romans portent le pseudonyme d'Emma Franz, morte à soixante-quatre ans, le 26 juillet, à Döbling; — de M. Dimitri Ivanovitch Prosorowski, professeur à l'Institut archéologique de Saint-Pétersbourg, mort à soixante-treize ans, le 24 juillet; — de Mme Satianadhan, romancière indoue, morte à Madras, âgée seulement de trente et un ans; — de M. Siegfried Szamatolski, directeur des *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte*, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, mort à Berlin, le 15 août; — de M. Johann Wild, cartographe suisse; — de M. Léon-Henri Wornais, professeur de chirurgie à l'Université de Bruxelles, mort le 27 août, à Wiesbaden.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 31 août, M. Le Blant a lu une note sur le premier chapitre de saint Jean et la croyance à ses vertus secrètes. — Le 7 septembre, M. Müntz a continué sa lecture sur les œuvres d'art du moyen âge inspiré par des sujets bibliques. — Dans la séance du 28 septembre, M. Menant a présenté trois statuettes hétéennes en bronze trouvées dans l'Oronte. M. Deloche a fait ensuite une deuxième lecture de son étude sur le port des anneaux dans l'antiquité et au moyen âge.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 1er septembre, M. Doniol a donné lecture d'un chapitre de ses *Notes sur le passé contemporain*. — Le 8 septembre, M. Rocquain a lu un fragment de son ouvrage sur *la Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther*. — Dans la séance du 15 septembre, M. Lagneau a commencé la lecture d'un mémoire ayant pour titre : *Influence du milieu sur la race*. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 22 septembre; M. Glasson a ensuite entretenu l'Académie de l'œuvre de codification générale entreprise en Europe pendant notre siècle. — Le 29 septembre, M. Maurice Block a lu la première partie de son rapport sur l'organisation des associations ouvrières en Allemagne.

Congrès. — Le troisième congrès scientifique international, qui s'est tenu à Bruxelles du 3 au 6 septembre, n'a pas eu moins de succès que les deux précédents. La France y était très largement représentée, et sur les cent soixante-dix travaux présentés au Congrès, la moitié environ émanait de nos compatriotes. Si l'on a dû regretter encore la non-participation de l'Angleterre à ces réunions, d'autres pays, qui étaient peu ou point représentés au dernier Congrès, l'ont été à celui-ci. Nous ne pouvons ici donner un compte rendu développé de cette assemblée. Nous indiquerons seulement quelques-uns des travaux lus dans les différentes sections; nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir plus longuement quand les volumes qui en contiendront la reproduction auront été distribués. Dans la première journée, la section de philosophie s'est livrée à de longues discussions sur les preuves de l'existence de Dieu; à la section d'anthropologie, nous noterons le travail de

M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, l'éminent auteur de *l'Apologie scientifique du christianisme*, sur *les Certitudes de la science et de l'anthropologie;* à la section des sciences religieuses, une étude de M. l'abbé Pisani sur *le Passé et le présent du catholicisme en Arménie*, et une dissertation de M. l'abbé de Moor sur *la Date de l'Exode;* à la section des sciences historiques, un travail de M. l'abbé Beurlier sur *le Grand Chartophylax de l'Église byzantine;* à la section de philologie, des recherches de M. Lejay sur *le Grammairien Virgile et les rythmes latins.* Dans la deuxième journée, il faut relever plus particulièrement les mémoires suivants : section des sciences religieuses, *les Pénitenciers romains au Ve siècle*, par M. l'abbé Batiffol; *Trente Chapitres des constitutions apostoliques*, par M. le docteur Funk; section des sciences philosophiques, *la Théorie des trois vérités primitives et le problème de la certitude*, par Mgr Mercier; *le Caractère analytique du principe de causalité par les ressorts de la volonté et du libre arbitre*, par M. le comte Domet de Vorges; à la section de droit, *la Révélation et la science du droit*, par D. R. Rodriguez de Cepeda; à la section d'histoire, des *Recueils de légendes relatives aux apôtres*, par M. l'abbé Duchesne; *Organisation d'un grand diocèse français au XVIIIe siècle*, par M. le chanoine Allain; à la section d'anthropologie, *l'Homme et l'animal*, par M. de Kirwan; *la Vie intellectuelle des populations primitives*, par M. Aristide Dupont. Dans la dernière journée, nous remarquons : *Le Prophétisme en Israël et les théories de Kuenen*, par M. l'abbé de Broglie; *les Pygmées*, par le R. P. Van den Gheyn; *Du Siège et de la mémoire des images verbales*, par M. le docteur Verriest; *Essai sur les raisons d'être des possessions*, par M. le docteur Dubois; *le Platonisme de la Renaissance*, par M. Ch. Huit. Nous n'avons naturellement indiqué ici qu'une très faible partie des communications faites au Congrès, et, donnant ces titres presque au hasard, nous avons nécessairement omis des travaux aussi importants que ceux que nous avons notés. C'est dire à nos lecteurs qu'ils trouveront ample matière à étude dans le compte rendu du Congrès qui, espérons-le, ne tardera pas beaucoup à paraître. Avant de se séparer, les congressistes ont décidé que la prochaine réunion aurait lieu dans trois ans à Fribourg en Suisse.

Concours. — Voici le programme des concours de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, pour l'année 1895 (Délai, 1er février 1895) : 1° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de la maison de Bourgogne, l'influence politique des grandes villes? 2° Histoire de la littérature française en Belgique, de 1815 à 1830; 3° Étude critique des vies de saints de l'époque carolingienne; 4° Étude des divers systèmes pénitentiaires modernes; 5° Histoire du bouddhisme du Nord, surtout au Népaul; 6° Édition critique des fragments en prose de Varron cités par les écrivains anciens; 7° Histoire de l'assistance publique dans les campagnes en Belgique (800 fr. pour les questions 1-5, 600 pour les deux dernières). Programme pour 1896 (1er novembre 1895) : 1° Histoire du style périodique français avant Guez de Balzac; 2° Mérite artistique des principaux rhétoriciens néerlandais du XVe et du XVIe siècle; 3° Régime, en temps de paix et en temps de guerre, de l'état neutre à titre permanent; 4° Histoire des différents conseils d'amirauté dans les provinces néerlandaises avant leur séparation et, depuis, dans les Pays-Bas espagnols et autrichiens; 5° Doctrine de la personnalité civile dans le droit ancien et le droit moderne; 6° Histoire et description du sanctuaire d'Esculape et d'Épidaure (800 francs). Les mémoires peuvent être écrits en français, flamand ou latin. Notons encore que le prix de Stassart sera décerné en 1898 (Délai : 1er février 1898; 600 fr.) à une étude sur le grammairien et orientaliste Nicolas Cleynaerts,

dit Clenardus (1495-1542); en 1900 (1er février 1900 : 3,000 fr.) à l'histoire des origines et des développements des béguinages dans les anciens Pays-Bas; le prix de Saint Genois (1er février 1897 : 1,000 fr. En flamand seulement), à un travail sur l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du XVIe et du XVIIe siècle; le prix Anton Bergmann (31 janvier 1897 : 3,000 fr. En flamand), à une monographie d'une commune de Brabant; le prix Teirlinck (31 janvier 1896 : 1,000 fr.), à une histoire de la prose flamande jusqu'en 1430.

Expositions. — Quelques catholiques ont pensé qu'il serait intéressant de faire, comme annexe à l'Exposition universelle qui est annoncée pour l'an 1900, une Exposition religieuse internationale. Nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs pourquoi et comment l'on compte réaliser cette idée. Nous donnons donc ici un extrait du projet et du programme. «.... Il importe de proclamer à la face de l'univers, dans un acte de foi solennel, la croyance du monde entier en Dieu, auteur et principe de toutes choses; de faire ressortir dans une éclatante manifestation, en regard des progrès matériels dont l'humanité est justement fière, les progrès encore plus importants que lui a fait accomplir la religion dans l'ordre moral.... » Le programme de l'Exposition pour la section catholique comprend trois parties exigeant trois genres de décorations et d'installations différentes : 1° *L'Église au XIXe siècle.* — *A. Culte.* — Reproduction de tous les types d'églises. — Variétés du culte dans les différents rites. Comparaison avec les temples et cultes païens. — Grands pèlerinages : Lourdes, Einsiedeln, etc. — Conciles du siècle. — Cour pontificale : triomphes de Pie IX et de Léon XIII. — *B. Grands hommes.* — *C. Évangélisation.* — *D. Œuvres nées en ce siècle.* — Propagation de la foi : ses musées, scènes de martyre; départ de missionnaires catholiques; écoles d'Orient; Sainte-Enfance; conférences de Saint-Vincent de Paul; visite des bienfaiteurs dans les mansardes. — Œuvres ouvrières : Syndicats, patronages, cercles. — Œuvres charitables : Asiles de nuit, fourneaux économiques, orphelinats, ouvroirs. — *E. Ordres religieux.* — *F. Saints canonisés en ce siècle.* = 2° *Histoire générale de l'Église.* — *A. Les Origines.* — Série de dix ou quinze panoramas représentant les principales scènes de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, confiés aux plus grands artistes des divers peuples civilisés. — *B. Événements religieux.* — Martyrs pendant les persécutions à Rome, en Perse, en Chine, sous l'Islam, galerie des supplices; le Colisée; Néron, etc.... Moines et évêques convertissant les barbares; scènes, prédications dans les forêts; grands conciles, développements du culte. — *C. Faits politiques.* — Constantin, Clovis...., Croisades, Lépante, etc. — *D. Grands saints.* — *E. Grands hommes.* = 3° *L'Art chrétien à travers les âges.* — *A. Architecture.* — Reproduction ou moulage des parties des plus belles églises ou abbayes du monde entier. — *B. Orfèvrerie et mobiliers des grandes églises, trésors, iconographie.* — *C. Peinture et sculpture.* — Originaux ou copies des principaux chefs-d'œuvre; immense musée cosmopolite depuis les peintures primitives; art religieux de toutes les nations. — *D. Musique.* — Auditions splendides des œuvres religieuses. — Un comité a déjà été établi pour étudier la réalisation de ce projet. Le secrétaire en est M. A. Delaigue, 9, rue de l'Abbaye, à Paris.

Paris. — M. Léopold Delisle publie une remarquable étude sur *les Bibles de Gutenberg, d'après les recherches de Karl Dziatzko.* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 13 p. Extrait du *Journal des savants*). M. Delisle ne se contente pas de nous donner des recherches de M. K. Dziatzko la plus lumineuse des analyses; il complète à divers égards les renseignements fournis par le bibliographe allemand, s'appuyant sur des textes récemment acquis par la bi-

bliothèque nationale (1894). Grâce aux deux savants critiques, diverses questions relatives aux Bibles imprimées, d'une part par Gutenberg et Fust, par Gutenberg et Pfister d'autre part, sont définitivement résolues.

— Dans une brochure sur les *Funérailles de M. Olgar Thierry-Poux, conservateur du département des imprimés à la Bibliothèque nationale* (Paris, Techener, in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin du bibliophile*, de juillet-août 1894), nous trouvons le touchant discours prononcé par M. L. Delisle sur la tombe de son collaborateur et ami. Il était impossible de louer plus justement et plus éloquemment l'érudit estimé et aimé par tous ceux qui l'ont connu.

— M. G. Fagniez étudie l'*Économie rurale de la France sous Henri IV, 1589-1610* (Paris, Société d'économie sociale, gr. in-8 de 56 p. Extrait de *la Réforme sociale*). Il retrace le tableau de la situation où vingt ans de guerre civile et étrangère avaient réduit l'agriculture et les classes agricoles; il signale les mesures réparatrices adoptées par Henri IV; enfin il détermine l'effet de ces mesures et montre l'état où la mort de ce « père du peuple » laissa l'agriculture et les classes qui s'y consacrent.

— *Et nos marins?* se demande M. Eugène Grosjean (Versailles, 2, rue de Maurepas, in-8 de 37 p.) qui trouve que dans l'étude du problème social l'on se préoccupe trop des ouvriers de la mine ou de l'usine et pas assez des travailleurs de la mer. Tandis qu'en Angleterre il existe des sociétés de secours aux marins, et surtout des missions pour combattre l'ivrognerie et pour porter aux matelots les avantages d'un hôpital flottant, M. Grosjean se plaint qu'il n'existe guère en France d'œuvres semblables, et il montre tout ce qu'il y aurait à faire de ce côté.

— Dans *la Liberté du portrait*, communication faite cette année au Congrès des sociétés savantes, M. Albert Vaunois (Paris, Chevalier-Marescq, in-8 de 7 p.) se donne pour tâche d'établir que l'artiste a le droit, sans violer la propriété de l'homme sur lui-même, de mettre dans ses toiles des portraits de personnes vivantes.

— Le P. Vallée, prieur des dominicains de Lille, vient de publier (Paris, Belin, in-16 de 74 p.) l'éloquent discours qu'il a prononcé dans l'église du Crotoy, le 12 août dernier, sur *Jeanne d'Arc*. Cette harangue à grande allure, tout à la fois religieuse et patriotique, produit une forte impression. C'est tout à la fois une action de grâces pour le passé et une espérance pour l'avenir. Notamment, il y a une page superbe sur l'amour du Christ pour les peuples, et surtout pour les Francs (p. 13 et 14).

— M. Léger, professeur au Collège de France, vient de publier, avec la collaboration du capitaine Bardonnaut, un livre aussi utile que pratique. Il a pour titre : *Les Racines de la langue russe* (Paris, J. Maisonneuve). C'est un répertoire où le riche vocabulaire de la langue russe est réduit méthodiquement à ses principaux éléments. Il est appelé à rendre de grands services à tous les étudiants.

— M. le comte de Puymaigre a écrit à diverses époques de nombreuses poésies dont une partie parut pour la première fois à Metz sous ce titre : *Heures perdues*, titre qu'il ignorait avoir été pris par Arvers, qui, au siècle dernier, avait déjà tenté d'autres littérateurs et depuis en a tenté d'autres encore, ce qui prouverait que les poètes ont du temps à perdre. Quoi qu'il en soit, on ne perdra pas son temps en lisant les vers de notre collaborateur, dont la librairie Plon vient de publier une nouvelle édition fort augmentée, en un charmant volume in-16 de VIII-278 p.

— Nous devons signaler à nos lecteurs la *Revue Mame*, dont la grande maison de librairie de Tours vient de faire paraître le premier numéro. Cette publication est plus spécialement destinée à la jeunesse des deux sexes.

Outre de nombreuses illustrations, cette revue, qui sera hebdomadaire, renfermera en seize pages de texte toutes sortes de sujets : actualités, sciences et arts, romans, voyages, musique, etc. Chaque livraison, de format grand in-8, contiendra une belle gravure en couleurs, hors texte, qui ne sera pas le moindre attrait du nouveau périodique auquel nous souhaitons bonne chance et plein succès. Inutile d'ajouter que la *Revue Mame* offrira aux familles toutes les garanties désirables au double point de vue moral et chrétien (bureaux : Paris, 78, rue des Saints-Pères ; 8 fr. par an).

Agenais. — Le curé de La Montjoie-Saint-Louis, M. Jean-Baptiste Durey de Lenya, a publié le rapport adressé par lui à l'évêque d'Agen, sur *les Reliques notables de saint Louis, conservées à La Montjoie* (Saint-Amand, imp. Saint-Joseph, in-8 de 53 p.). C'est un sérieux travail. L'auteur appuie l'authenticité des reliques sur ce qu'elles ont été trempées dans du vin, sur la constante tradition de leur authenticité dans une famille encore existante, sur la date probable du reliquaire, enfin sur un procès-verbal d'installation des capucins pour leur garde au XVIIe siècle. Chemin faisant, il retrace l'histoire de La Montjoie, et il ne le fait pas sans succès. Malheureusement le travail manque un peu de forme. On sent que l'auteur n'a pas l'habitude de l'érudition et de la critique. Mais les documents qu'il a recueillis pourront être utilement consultés.

— C'est une très bonne contribution à l'histoire du diocèse d'Agen dans le siècle dernier que *les Prébendes de l'abbé de Bellile de Jaubert (1752-1775)*, par Mgr P. Hébrard (Agen, imp. v^e Lamy, gr. in-8 de 57 p.).

Champagne. — Dans son travail intitulé : *Petite Collection vitryate. Notice sur la commune de Landricourt* (Vitry-le-François, veuve Tavernier, in-8 de VI-156 p.), M. V. Simonnet donne l'histoire d'une petite commune du département de la Marne. A l'aide des archives de la commune et des ouvrages déjà publiés sur la région, il offre un tableau assez complet de ce qu'elle fut autrefois. On n'a pas dans cet opuscule un travail d'érudit, mais une monographie bien présentée, appuyée sur des documents et écrite dans un bon esprit. Il est regrettable que M. Simonnet ne nous ait pas fait connaître la source exacte à laquelle il a puisé la plupart des documents. Pour tous ceux qui sont antérieurs à 1789, ce ne peut être à Landricourt, puisque, dit-il, la commune n'en possède aucun.

Dauphiné. — A plusieurs reprises, nous avons signalé les excellentes publications de M. l'abbé Allemand, curé de Saint-Auban-d'Oze. Sous ce titre : *Topographie et archéologie du canton de Veynes* (Gap, Jouglard, in-8 de 47 p.), il reprend, sans revenir sur la partie historique, mais en serrant de près les descriptions et en utilisant de nouvelles découvertes, la partie de ses précédentes études concernant l'archéologie à toutes les époques. La minutie et souvent la nouveauté des détails relatifs aux tours, aux châteaux, aux églises, sont à mettre en relief.

— La faune quaternaire des Hautes-Alpes n'a donné lieu jusqu'ici à aucune publication spéciale. Sous ce titre : *Faune malacologique quaternaire de la craie lacustre des Hautes-Alpes* (Paris, Chaix, in-8 de 77 p.), M. David Martin aborde, avec sa sagacité accoutumée, une étude délicate et en fait l'objet d'intéressantes comparaisons. Des croquis sont joints au texte.

— Les travaux de M. de Mortillet sur la pomologie sont connus au delà des limites de la province dauphinoise. Dans sa plaquette : *M. Paul de Mortillet, notice biographique* (Grenoble, Rigaudin, in-8 de 10 p.), M. le comte de Galbert, qui a le culte particulier des hommes utiles à leur pays, fait revivre, en quelques pages sobres et émues, la physionomie du savant ; il le montre fidèle, jusqu'au dernier jour, à ses amis, à la science et à ses convictions.

— M. l'abbé Paul Guillaume vient de compléter le beau travail qu'il a consacré à la Chartreuse de Durbon et que nous avons annoncé dans le *Polybiblion* (T. LXX, p. 322). Il a retrouvé un état précis dressé par le dernier prieur, qui permet de connaître exactement *la situation de la Chartreuse de Durbon en 1790* (Gap, E. Jouglard, in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*).

— Le numéro 2 de la *Revue du Dauphiné et de la Savoie* vient d'être distribué. Le texte a gagné en intérêt; la variété, l'originalité, la richesse des illustrations nous paraissent devoir assurer à cette publication un très bon rang; on ne fait pas mieux que MM. J. Baratier et Jourdan. Nous signalerons à part le beau roman de M. Charles Buet, *Madame la Connétable*, et les dessins exquis de M. Émile Guigues qui accompagnent une fantaisie de M. Paul Guillemin sur la Meije, « la montagne sublime que viennent adorer les touristes du monde entier. » Par contre, les illustrations de *l'Ondine des bois* sont trop légères pour un recueil destiné à être lu par tout le monde.

Franche-Comté. — A l'âge auquel est parvenu M. le chanoine Suchet, la plupart des écrivains sont « retirés sous leur tente. » Mais l'infatigable ecclésiastique fait exception à la règle. Tout dernièrement, nous mentionnions ici sa brochure sur *M. Paul Franceschi*. Au même moment, il publiait un important ouvrage : *Vie du Vénérable Antoine-Sylvestre Receveur*, dont le *Polybiblion* parlera ultérieurement. Et ces jours-ci, il donne encore : 1° *Histoire de deux villages, Vuillafans et Montgesoye. 1er fascicule. La Paroisse et la commune* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 62 p.); 2° *Un Missionnaire franc-comtois, Mgr Bigandet, évêque de Ramatha, vicaire apostolique de la Birmanie* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 16 p.). Dans le premier de ces opuscules, M. Suchet esquisse avec beaucoup de soin une partie de l'histoire de Vuillafans et de Montgesoye, villages situés dans la vallée de la Loue, l'une des plus curieuses à visiter et la plus pittoresque peut-être de toute la Franche-Comté. Des faits, encore des faits, presque toujours des faits, lesquels sont présentés de la façon la plus méthodique et la plus claire : tel est ce travail, composé surtout d'après les archives de Vuillafans. — Quant à la biographie de Mgr Bigandet, elle apprendra à tous ceux qui la liront comment ce zélé missionnaire a su, au milieu des difficultés et des périls, semer le bon grain et propager la religion catholique parmi les populations païennes de la Birmanie.

— M. l'abbé Louvot a eu l'excellente idée de faire connaître d'une manière aussi brève que précise et attachante *Mgr Petit, archevêque de Besançon*, aux nombreux prêtres et fidèles que ce prélat vient d'être appelé à diriger. La brochure de M. Louvot (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 30 p.) est ornée d'un portrait et des armoiries de Mgr Petit. Ajoutons que l'opuscule est très heureusement terminé par la liste chronologique des cent dix pontifes qui se sont succédé sur l'antique siège de Vesontio, depuis les saints Ferréol et Ferjeux, apôtres de la Franche-Comté, jusques et y compris l'archevêque actuel.

— Le même M. Louvot a publié également des « notes et souvenirs » sur *le Sacre de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, 15 juillet 1894* (Orléans, Herluison, petit in-16 de 62 p.). L'auteur a réuni ici la relation détaillée de la cérémonie qui a eu lieu dans la métropole de Saint-Jean, à Besançon, le discours prononcé à cette occasion par Mgr Germain, évêque de Coutances, des extraits de la Lettre pastorale de Mgr Touchet à propos de son entrée dans son diocèse, et celle de Mgr Coullié annonçant le sacre de son successeur, ainsi que le récit de l'intronisation de Mgr Touchet à Orléans. Ces pages auront le privilège d'intéresser à la fois, à titres divers, les catho-

liques des trois provinces de Franche-Comté, d'Orléanais et de Normandie.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé Cazauran, continuant son intéressante série d'études sur différentes localités du diocèse d'Auch, consacre sa nouvelle brochure à *Saint-Arailles et Notre-Dame de Brétous* (Auch, Soulé, in-8 de 55 p.). Saint-Arailles, aujourd'hui village du département du Gers, canton de Vic-Fezensac, arrondissement d'Auch, appartint longtemps, ainsi que son annexe Saint-Jean-d'Anglès, à la famille de Montesquiou. L'opuscule de M. l'abbé Cazauran est divisé en trois parties : la première est relative à l'histoire seigneuriale de ces localités; la seconde à l'histoire paroissiale; enfin, dans la troisième, il fait connaître un lieu de pèlerinage célèbre dans la région, le sanctuaire de Notre-Dame de Brétous.

— Parmi les travaux les plus importants publiés à la fin de 1893 et au commencement de 1894 par la *Revue catholique de Bordeaux*, on a fort remarqué la série d'articles consacrée par M. Tamizey de Larroque à l'expédition bordelaise de 1617 contre des pirates rochelais et huguenots qui bloquaient l'embouchure de la Gironde et réduisaient à peu près à néant le commerce maritime de Bordeaux. Ce fait d'armes, qui fit grand honneur à Antoine Jaubert de Barrault, vice-amiral de Guyenne, et la condamnation à mort des capitaines Blanquet et Gaillard qui s'ensuivit, frappèrent beaucoup l'opinion et donnèrent lieu, entre catholiques et protestants, à une terrible guerre de plume. M. Tamizey de Larroque a retrouvé à la bibliothèque de Carpentras quelques brochures rarissimes relatives à cette affaire, dont trois au moins semblent uniques. Il les a réimprimées dans la *Revue catholique de Bordeaux*, avec une ample introduction, très riche en documents d'archives, et une annotation aussi précise qu'abondante. Le tout, tiré à part, forme une brochure de 96 p. gr. in-8 (*L'Amiral Jaubert de Barrault et les pirates de la Rochelle, recueil de pièces rares ou inédites, publiées avec un avertissement et des notes* par Th. Tamizey de Larroque, Paris, Alph. Picard). Chaque plaquette a son titre en fac-similé et tous les détails typographiques des originaux sont reproduits en perfection. Et ce qui vaut mieux encore, ce recueil apporte une contribution très importante à l'histoire militaire et religieuse de la Guyenne pour le premier quart du xviie siècle.

— M. le chanoine P.-G. Deydon vient de publier *Bernard-Louis Beaulieu, prêtre de la Société des Missions étrangères, mort pour la foi en Corée, le 8 mars 1866. Vie et correspondance* (Bordeaux, Feret, in-12 de xiii-646 p. avec 5 planches). Le *Polybiblion* aura sans doute à revenir sur ce travail considérable, dont l'intérêt est grand au point de vue de l'histoire des missions étrangères.

— M. A. Claudin prépare une étude approfondie sur les origines de la typographie à La Réole, Bazas et Bordeaux. Le premier article de la série a paru dans le numéro du 25 septembre de la *Revue catholique de Bordeaux*, sous ce titre : *Les Origines de l'imprimerie à La Réole* (1517) *; recherches sur la vie et les travaux de Jean Maurus, de Coutances, imprimeur et professeur de grammaire* (1507-1550). Elle est accompagnée de fac-similés d'une excellente exécution.

Limousin. — *Le Trésor de la cathédrale de Tulle* (Tulle, imp. Craufton, in-8 de 8 p.) se réduit à trois pièces : deux reliquaires du xiiie siècle, dont l'un a été modifié au xve, et une statuette de saint Clair, du xve siècle. Mgr Barbier de Montault décrit le tout avec son soin habituel.

Lyonnais. — M. l'abbé Reure, dans sa brochure intitulée : *Études foréziennes. La Maison Nazarier de la Fayolle et le Livre de raison d'Étienne Nazarier* (Roanne, imp. de M. Souchies, in-8 de 52 p.), retrace d'une manière très abrégée l'histoire d'une obscure famille du Forez. Rien certainement n'au-

rait attiré l'attention sur elle sans le livre de raison laissé par un de ses membres et conservé aujourd'hui aux archives de Châteaumorand. On sait l'intérêt que souvent présentent les documents de ce genre : ils nous font pénétrer dans la vie intime des familles. C'est le cas ici, et on peut voir dans cet opuscule comment une famille de laboureurs, au XVIe siècle, entra d'abord dans la bourgeoisie, puis, peu à peu, acquit une place importante dans la région où elle s'était fixée.

NORMANDIE. — L'érudit et fin chercheur qui est M. Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, vient de publier, sous le titre de *la Querelle du Cid*, quelques *documents inédits ou peu connus* (Rouen, Cagniard, in-16 carré de 91 p.). En commençant par la fin, constatons une merveilleuse bibliographie des pamphlets pour ou contre le Cid (p. 83-91), rangés par ordre de date, avec référence aux numéros de la *Bibliographie cornélienne* de M. Émile Picot. Les pages qui précèdent élucident ou complètent les recherches des érudits qui, comme M. Henri Chardon, s'étaient efforcés de soulever le masque sous lequel se sont abrités les auteurs des libelles. Le P. André de Saint-Denis est le premier découvert. C'est à lui qu'était adressée *l'Excuse à Ariste*, cause de tout le mal. Car elle excita l'ire de Mairet et de son protecteur manceau, le comte de Belin. Corneille répondit par un rondeau. Vraies « bordées d'injures » (p. 25). Alors intervint Scudéry, avec ses *Observations sur le Cid*, auquel riposta l'auteur de *l'Honnête homme*, justement identifié avec Faret par M. Gasté. Il nous décrit aussi le milieu anticornélien du comte de Belin, et distingue soigneusement celui-ci de l'auteur du *Discours à Cliton*. Avec M. Henri Chardon, il retrace le « vrai » rôle de Rotrou dans toute cette querelle, et l'intervention si violente de Faucon de Ris. Ce fut alors que Richelieu imposa la paix aux ennemis. M. Gasté a démontré que Scarron, lui aussi, prit part à la lutte, mais il n'admet pas que Sorel ait été l'un des défenseurs de Corneille. Enfin il pose la question à propos de Sirmond. Excellentes recherches et curieux travail.

— Signalons une note très précieuse de M. Alfred de Tesson, sur *le Chartrier de la seigneurie du Grippon* (Avranches, J. Durand, in-8 de 8 p.). C'est l'intitulé très complet du censier qui est reproduit intégralement avec quelques notes généalogiques et bibliographiques.

— La théorie que soutient M. Raux est toute nouvelle. Quand il parle du *Cidre, sa fabrication et sa conservation* (Rouen, E. Cagniard, in-16 de 36 p.), il veut surtout recommander le soutirage et il faut dire qu'il en donne des raisons péremptoires. La plus considérable, à notre avis, est la faculté que donne le soutirage de transporter plus aisément le cidre jusqu'aux confins du monde. Mais ce n'est pas la seule. Et nous comprenons que cette brochure ait été signalée d'une façon particulière aux instituteurs du département de l'Orne : elle le mérite.

— M. Paul Le Cacheux, qui n'est encore qu'élève à l'École des chartes, mais déjà profondément versé dans les bonnes méthodes, a publié une charmante *Légende de l'abbaye de Montebourg* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 24 p.). Avec beaucoup de soin, il a retrouvé le nom de l'auteur du XVe siècle et démêlé l'origine et les traditions de la vieille abbaye normande. Le tout n'était pas inconnu, mais l'auteur a donné des notions exactes et précises dont on doit lui savoir gré.

— M. Louis Régnier poursuit, dans les publications de la Société libre d'agriculture de l'Eure, la *Bibliographie historique du département de l'Eure, 1893* (Évreux, imp. Ch. Hérissey, gr. in-8 de 72 p.) qu'il a entrepris de nous donner chaque année. Le plan est le même que celui qui a été adopté pour les précédents fascicules; les titres sont relevés avec un soin que nous

ne craignons pas de qualifier de minutieux. Des tables des noms de lieux et des noms de personnes terminent cette brochure, dont la collection formera une série que nous serions heureux de posséder pour chaque département.

Orléanais. — M. Ernest Jovy nous donne *Quelques Lettres inédites de Perdoulx de la Périère à l'abbé Laurent-Josse Le Clerc, 1722-1727* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 63 p.). Après avoir rapidement résumé la biographie des deux correspondants (le premier né à Orléans en 1670, mort dans la même ville en 1753; le second né à Paris en 1677, mort à Lyon en 1736), M. Jovy reproduit, d'après les autographes de la Bibliothèque nationale (F. fr. 24412), quatorze lettres et une note de Michel-Gabriel Perdoulx de la Périère, où il est surtout question d'histoire littéraire et de bibliographie. Il a entouré ces lettres d'un grand nombre de notes.

Provence. — Trois brochures sur Peiresc viennent d'être publiées à Aix, chez Remondet-Aubin, dans le format gr. in-8 : *Peiresc historien*, par M. Georges Guibal (9 p.); — *Essai sur l'iconographie de Peiresc*, par M. H. Guillibert (14 p.); — *Fabri de Peiresc humaniste, archéologue, naturaliste*, conférence faite le 11 mai 1894 par M. Charles Joret (11 p.). Les trois brochures sont, chacune dans son genre, très intéressantes, et chaque sujet y a été traité par un érudit des plus compétents. M. Guibal, qui s'est occupé d'histoire toute sa vie, avait qualité pour apprécier *Peiresc historien*. M. Guillibert, voué aux recherches artistiques, a décrit avec une autorité particulière les portraits, les estampes, les bustes et médaillons qui, en France et dans les collections de l'étranger, reproduisent les traits de l'ami de Rubens. M. Joret, dont l'érudition est aussi vaste que sûre, et qui connaît l'histoire naturelle aussi bien que l'histoire littéraire, a parfaitement mis en lumière les mérites de Peiresc considéré comme humaniste, comme archéologue et comme naturaliste. C'est, à ce triple point de vue, le travail le plus complet que nous possédions.

— M. Jules de Terris consacre une attachante étude à *Roumanille et la littérature provençale*, 1818-1891 (Paris, Bloud et Barral, gr. in-8 de 78 p.). L'auteur, qui a été un ami du poète et, pour ainsi dire, un témoin de sa vie, a raconté cette pure et noble vie avec autant de charme que de vérité. Aucune des notices composées jusqu'à ce jour sur Roumanille ne fait aussi bien connaître l'homme et l'écrivain. M. de Terris a souvent laissé parler son héros et de nombreuses citations provençales (dont la traduction française a été donnée au bas des pages) ajoutent de l'agrément au récit et rappellent « les jardins parfumés de fleurs » au milieu desquels naquit Joseph Roumanille à Saint-Remy.

— Après Roumanille, Aubanel. Un homme de grand talent, M. Charles Boy, érudit, poète, imprimeur, a écrit en six pages (in-fol.) un admirable éloge du caractère et des œuvres de son confrère et ami (*Théodore Aubanel*. Extrait de l'*Intermédiaire des imprimeurs*, Lyon, Sédard).

— Le marquis de Boisgelin publie une notice sur *les Castellane à Forcalquier* (Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*), et qui complète l'article de Pithon-Curt (*Histoire de la noblesse du Comté Venaissin*, IV, 36), au sujet des deux rameaux peu connus d'une des principales branches de l'illustre famille de Castellane, celle des comtes de Grignan, les rameaux des seigneurs de Moissac et des seigneurs de Pierrerue (Aix, Makaire; Digne, Chaspoul et veuve Barbaroux, in-8 de 12 p.).

Rouergue. — *La Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron* ne compte pas parmi les plus actives de France : elle n'en est encore qu'au quatorzième volume de ses Mémoires, qui embrasse la longue période de 1887 à 1893 (Rodez, imp. Carrère, in-8 de 496 p., avec un plan, cartes et planches).

Mieux vaut cependant donner peu et faire bien : c'est l'opinion sans doute des membres de la Société. Nous recevons ce tome quatorzième qui comprend les études suivantes : *Sculptures préhistoriques dans les cantons de Saint-Affrique et de Saint-Sernin*, par M. l'abbé Hermet ; — compte rendu des fouilles à la Graüfesenque, par MM. les abbés Cérès et Rouquette ; — *Notice sur les ruines gallo-romaines de Lanuejouls et sur l'emplacement de Carentomago*, par M. Alric ; — *Rapport au comité central des chemins de fer tarnais sur un projet de chemin de fer de Rodez à Toulouse, par Albi et la vallée du Tarn (1853)*, par M. Adolphe Boisse ; — *Prodrome d'une étude tellurique du département de l'Aveyron*, par le même ; — *Sarcophages chrétiens trouvés à Rodez dans l'ancien cimetière de Saint-Amans*, extraits d'un ouvrage de M. Le Blanc, présentés par M. l'abbé Vialettes ; — *Note sur les calques de dessins de Beauméni, représentant des sarcophages trouvés à Rodez*, par M. Couderc ; — *Notes sur les fastes consulaires de Bertrand Arribat, et documents sur l'histoire de Villefranche et du Rouergue à la fin du XVIe siècle*, avec table des documents, par le même (dont nous avons déjà parlé plus longuement) ; — *Helvétia*, par M. Edmond Railhac ; — *Notice sur M. Castanié, peintre*, par M. G. de Fajole ; — *Eudes, duc d'Aquitaine*, par M. Marius Constant ; — Divers documents inédits, très intéressants pour l'histoire locale, présentés par M. A. de Courtois ; — *Ruthena christiana, sive series et historia Episcoporum Ruthenensium, attribuée à Sicard (XVIIe siècle)*, avec index, suivie d'une note relative à cette publication, par M. Maisonabe ; — *Note sur les poteries celtiques, gauloises et romaines du département de l'Aveyron et des parties voisines du département de la Lozère*, par M. l'abbé Vialettes ; — *Nouvelles Observations géologiqnes et paléontologiques sur les terrains sédimentaires de l'Aveyron*, par M. Argéliez ; — *Quelques Lettres de la correspondance de M. de Colbert, dernier évêque de Rodez avant la Révolution, non assermenté, puis anticoncordataire (1791-1802)*.

Danemark. — L'importante maison d'édition Andr.-Fred. Höst et fils, de Copenhague, fait paraître dans le courant d'octobre la première livraison de *Trouvailles de cercueils en chêne de l'âge du bronze en Danemark*. L'ouvrage, qui comprendra quatre livraisons, est en souscription au prix de 60 fr. La dernière livraison sera publiée vers la fin de l'année et les exemplaires non souscrits seront alors portés à 70 fr. Avis à tous ceux qu'intéresse l'histoire des civilisations primitives. La coutume pratiquée en Danemark, pendant la période du bronze, de déposer les cadavres dans des troncs de chêne évidés en longueur a eu pour résultat de conserver dans un excellent état (rare dans les tombeaux de la même époque dans les autres pays), non pas seulement les objets en métal, mais jusqu'aux ustensiles en bois et aux étoffes de laine. On voit combien ces cercueils sont précieux pour reconstituer la civilisation de ces âges antiques. Ce sont justement les pièces relatives à ces trouvailles que le conservateur adjoint du Musée des antiquités du nord de Copenhague, se propose de faire connaître au public. Les trente eaux-fortes qui illustreront ce beau travail sont dues à M. A.-P. Madsen. Ajoutons que, suivant un usage assez courant en Danemark, le texte danois sera accompagné d'un résumé développé en français, qui rendra l'ouvrage accessible à un plus grand nombre de lecteurs.

Italie. — L'infatigable éditeur des œuvres complètes de Galilée, M. A. Favaro, auquel cet immense travail ne suffit pas, dépense encore son activité dans de nombreuses petites publications de grande valeur. Telles sont les études suivantes, toutes extraites des *Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti : Sulla Bibliotheca mathematica di Gustavo Eneström. Nona communicazione* (Venise, in-8 de 7 p.) ; — *Intorno alle meccaniche di Erone*

Alessandrino edita per la prima volta sulla versione araba di Costa ben Luca dal Bar. Carra de Vaux (Ibid., in-8 de 16 p.); — *Notizie sui cataloghi originali degli Accademici Lincei tratte dalla storia inedita di Francesco Cancellieri* (Ibid., in-8 de 19 p.); — *Amici e corrispondenti di Galileo Galilei.* N° I. *Margherita Sarrochi* (Ibid., in-8 de 29 p.).

— M. Giuseppe Travali nous fait connaître *Un Atto di assegnazione di dote del 1416* (Palerme, tip. S. Bizzarrilli, in-8 de 11 p.) qu'il emprunte à un registre de notaire; acte curieux en ce qu'il nous offre un exemple de mariage dans lequel l'association des conjoints devait changer de caractère s'il naissait des enfants : *per verba de futuro secundum morem et consuetudinem grecorum usque ad nativitatem filiorum, et inde, natis filiis, ad morem et consuetudinem latinorum.* La *consuetudo grecorum* est le système dotal du droit de Justinien, la *consuetudo latinorum* est la communauté des biens.

Roumanie. — M. Demetre Jon Ghika publie, avec le texte grec, une traduction roumaine d'Hérodote (*Istoriile lui Erodot*, (Berlin, Schade, in-8 de xxvi-415 p.). Il y a joint « des notes géographiques, ethnographiques, philologiques et grammaticales, comprenant les résultats des plus récentes recherches et découvertes concernant le texte et les sujets traités par cet auteur. » M. Ghika a eu l'heureuse pensée d'y joindre des cartes nombreuses et une douzaine d'estampes tirées des monuments anciens, tant helléniques qu'asiatiques. Le premier volume ne comprend que *Clio*, ce qui en implique cinq ou six autres. Le commentaire perpétuel et les illustrations donnent un intérêt spécial à cette publication sur laquelle le *Polybiblion* aura occasion de revenir.

Russie. — Dans notre chronique d'avril (t. LXX, p. 382) nous annonçions l'apparition d'une revue bibliographique nouvelle : *La Science des livres*, organe de la Société bibliographique de Moscou. Il ne nous semble pas inutile de dire ici quelques mots de cette société constituée dans le courant de 1890. Elle a pour objet de faire une revue, une description générale de tous les livres et manuscrits russes; elle prépare une bibliographie nationale; elle s'est donné encore pour mission d'empêcher par tous les moyens la dispersion des bibliothèques privées. Les membres actifs paient seuls la cotisation annuelle de 12 roubles et un droit d'entrée de 5 roubles. Les membres honoraires et les membres correspondants sont dispensés de tout paiement. C'est sous les auspices de la Société et par les soins de son président qu'a été publiée la liste des périodiques russes en 1893 (*Spisok periodicheskikh izdanii vykhodiachtchikh v Rossii na 1893 god.* Moscou, imp. de la Société pour la diffusion des livres utiles, in-8 de viii-101 p.) dont nous avons parlé ici-même (t. LXVIII, p. 94).

Tunisie. — Le R. P. Delattre publie une curieuse et savante brochure : *Carthage. Souvenirs de la croisade de saint Louis* (Tunis, B. Borrel, gr. in-8 de 20 p.). Le célèbre archéologue énumère et décrit tout ce qui, dans les fouilles faites à Carthage sous sa direction, de 1876 à 1894, se rattache à la croisade de 1270 et au séjour de saint Louis parmi les ruines de l'antique cité, ruines où il fit camper son armée et où il rendit sa belle âme à Dieu. La brochure, si recommandable déjà par son intérêt, se recommande encore par ceci, que le produit de la vente doit servir à payer les frais de la continuation des fouilles qui ont produit de si beaux résultats. C'est avec un patriotique empressement qu'il faut aider les intrépides pionniers qui, sur les ruines de l'ancienne capitale de l'Afrique, travaillent depuis bientôt vingt ans à augmenter le renom de l'érudition française.

Publications nouvelles. — *Œuvres complètes* de Mgr X. Barbier de Montault. T. IX. *Rome;* VI, *hagiographie* (1re partie). (Gr. in-8, Blais, Roy et Cie,

à Poitiers.) — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, t. VII, par T. Huc (gr. in-8, Pichon). — *De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles, de la propagande anarchiste*, par M.-P. Fabreguettes (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Philosophie et le temps présent*, par Ollé-Laprune (in-18, Belin). — *L'Homme-singe et les précurseurs d'Adam en face de la science et de la théologie*, par F. Dierckx (in-8, Retaux). — *L'Anarchie passive et le comte Léon Tolstoï*, par M. de Manacéine (in-18, Alcan). — *Le Socialisme devant le bon sens*, par J. Letainturier (in-18, Alcan). — *Le Folk-lore de Lesbos*, par Georgeakis et L. Pineau (in-16 cart., Maisonneuve). — *Poésies complètes*, par le Vte H. de Bornier (in-18, Dentu). — *La Chanson des baisers*, par A. Darty (in-18, Vanier). — *Le Lis rouge*, par A. France (in-18, Calmann-Lévy). — *Mariage de convenance*, par L. Trotignon (in-18, Plon et Nourrit). — *Aveux de femme*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *Joyeuse Ville*, par A. Cim (in-18, Flammarion). — *L'Erreur du lieutenant*, par Mme M. Lionnet (in-18, Firmin-Didot). — *Ombres*, par Francis Poictevin (in-16, Lemerre). — *A Life's decision*, par T.-W. Allies (in-8 cart., Londres, Burns et Oates). — *Propos de littérature*, par A. Mockel (in-18, Librairie de l'Art indépendant). — *Le Drame historique et le drame passionnel*, par J.-J. Weiss (in-18, Calmann-Lévy). — *Critique d'un roman historique. Le Lourdes de Zola*, par l'abbé J. Crestey (in-8, Roger et Chernoviz). — *Das Râmâyana und die Râma-Literatur der Inder. Eine literaturgeschichtliche Skizze*, von A. Baumgartner, S. J. (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *En Zigzag aux Pays-Bas et sur les bords du Rhin*, par J. de Beauregard (in-8, Lyon, Vitte). — *Voyages légendaires en Irlande*, par l'abbé Domenech (gr. in-8, Lyon, Vitte). — *De Montélimar à Constantinople par mer et retour à bicyclette*, par le lieutenant Guyot (in-18, Plon et Nourrit). — *En Égypte*, par J. Thomas (in-8, Berger-Levrault). — *Pages détachées, notes de voyage*, par P. Claverie (in-18, Plon et Nourrit). — *Madagascar*, par H. Castonnet des Fosses (in-12, Téqui). — *Saint-Étienne et son sanctuaire à Jérusalem*, par le P. M.-J. Lagrange (in-8, A. Picard). — *Jean Gerson, sa vie, son temps, ses œuvres*, par A.-L. Masson (gr. in-8, Lyon, Vitte). — *La Vraie Bernadette de Lourdes. Lettres à M. Zola*, par Mgr Ricard (in-18, Dentu). — *Histoire de France, moyen âge*, t. V et VI, par J. Michelet (2 vol. in-8, Flammarion). — *Les Charges du paysan avant la Révolution de 1789*, par L.-A. Rémondière (in-8, Guillaumin). — *Procès verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés et annotés par M.-J. Guillaume (gr. in-8, Hachette). — *Scènes de l'année terrible pendant la défense nationale*, par H. Sensine (in-12, Lausanne, Payot). *Joseph de Maistre*, par G. Cogordan (in-16, Hachette). — *Portraits du XIXe siècle. Poètes et romanciers; historiens et critiques; apologistes*, par L. Gautier (3 vol. in-8, Sanard et Derangeon). — *Le Duc de Magenta*, par G. Collin (in-8, Taffin-Lefort). — *Casimir-Périer, député de l'opposition*, par C. Nicoullaud (in-8, Plon et Nourrit). — *John Mac Gregor (« Rob Roy »)*, by Edwin Hodder (in-8, cart., Londres, Hodder). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1893 sont en vente, et forment SOIXANTE-NEUF VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé BREUILS : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Origines de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'Expédition et la mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débuts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte de MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE . Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vitican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTIÈME. — LXXIe DE LA COLLECTION.

CINQUIÈME LIVRAISON. — NOVEMBRE

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1894

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE NOVEMBRE 1894

I. — PHILOSOPHIE, par M. Léonce Couture.

II. — BEAUX-ARTS, par M. de Nolhac.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — F. Vigouroux : Dictionnaire de la Bible (p. 423). — O. von Gebhardt et A. Harnack : Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur (p. 423). — P. Regnaud : Les Premières Formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et dans la Grèce (p. 425).

Sciences et Arts. — G. de Molinari : Les Bourses du travail (p. 426). — A. de Quatrefages : Les Émules de Darwin (p. 427). — G. Frege : Grundgesetze der Arithmetik (p. 428).

Belles-Lettres. — C. Randaccio : Dell' idioma e della letteratura genovese (p. 429). — G. Rolin : Aliscans (p. 430). — G. Larroumet : Nouvelles Études de littérature et d'art (p. 431). — C. de la Jonquière : L'Armée à l'Académie (p. 432).

Histoire. — J.-P. Desroches : Le Labarum (p. 434). — S. Baeumer : Johannes Mabillon; ein Lebens- und Literaturbild aus dem xvii. und xviii. Jahrhundert (p. 437). — J.-M. Suchet : Vie du Vénérable Antoine-Sylvestre Receveur, prêtre du diocèse de Besançon (p. 437). — A. Leroy-Beaulieu : Les Juifs et l'antisémitisme (p. 438). — De Villars : Mémoires de la cour d'Espagne, 1679-1681 (p. 440). — L. Séché : Les Origines du concordat (p. 441). — Boulay de la Meurthe : Documents sur la négociation du concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège, en 1800 et 1801 (p. 443). — É. Forestié : Les Livres de comptes des frères Bonis (p. 445). — E. Poullet et C. Piot : Correspondance du cardinal de Granvelle, 1565-1586 (p. 446). — L. Thuasne : Djem-Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II (1459-1495) (p. 449). — De Ludres : Histoire d'une famille de la chevalerie lorraine (p. 449). — A. Vingtrinier : Histoire de l'imprimerie à Lyon de l'origine jusqu'à nos jours (p. 452). — A. Castan : Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Besançon (p. 453). — G. Petzholdt : Manuale del bibliotecario (p. 455). — F. Garbelli : Le Biblioteche in Italia all' epoca romana (p. 456).

IV. — BULLETIN. — Mme L.-R. : L'Église catholique lumière et force du peuple (p. 456). — F. Dalbus : Les Ordinations anglicanes (p. 456). — P. Harispe : Famille et collège (p. 457). — E. Demolins : Quel est le devoir présent? (p. 458). — Ctesse Olga : Miel et dard (p. 458). — J. Collell : Floralia (p. 458). — P. Pico : Note di letteratura contemporanea (p. 459). — R. Doumic : Écrivains d'aujourd'hui (p. 459). — D'Indy : Interviews rétrospectives (p. 460). — C. de Coynart : L'Année 1562 et la bataille de Dreux (p. 460). — H. Taine : Nouveaux Essais de critique et d'histoire (p. 461). — Mgr d'Hulst : Une Ame royale et chrétienne (p. 461). — U. Guérin : Le Comte de Paris (p. 461). — E. Grosjean : Et nos marins ?....

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. J. Darmesteter, L. Palustre, J.-A. Froude, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Per le nozze. — Nouvelles : Paris. — France. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Russie. — Suisse. — Brésil. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — 1. *Pour et contre l'enseignement philosophique*. Extrait de la *Revue bleue*. Paris, Alcan, 1894, in-12 de 179 p., 2 fr. — 2. *La Philosophie et le temps présent*, par LÉON OLLÉ-LAPRUNE, 2e éd. Paris, Belin, 1894, in-12 de XXVIII-396 p., 3 fr. 50. — 3. *La Définition de la philosophie*, par ERN. NAVILLE. Paris, Alcan, 1894, in-8 de XVI-291 p., 5 fr.

LOGIQUE. — 4. *Éléments de logique*, par l'abbé L. DU ROUSSAUX. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894, in-8 de 256 p.

PSYCHOLOGIE. — 5. *Éléments de psychologie physiologique et rationnelle*, par le Dr GEO. SURBLED. Paris, Masson, 1894, in-12 de VIII-206 p., 3 fr. — 6. *Introduction à la psychologie expérimentale*, par ALFR. BINET, avec la collab. de MM. PHILIPPE, COURTIER et V. HENRI. Paris, Alcan, 1894, in-12 de 147 p., 2 fr. 50. — 7. *Le Sentiment et la pensée et leurs principaux aspects physiologiques. Essai de psychologie expérimentale et comparée*, par ANDRÉ GODFERNAUX. Paris, Alcan, 1894, in-8 de XI-225 p., 5 fr. — 8. *La Psychologie de l'amour*, par GASTON DANVILLE. Paris, Alcan, 1894, in-12 de III-171 p., 2 fr. 50.

MÉTAPHYSIQUE. — 9. *Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique*, par G. MILHAUD. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 240 p., 3 fr. 75. — 10. *La Perception extérieure et la science positive, essai de philosophie des sciences*, par FRANCELIN MARTIN. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 308 p., 5 fr. — 11. *L'Idée du phénomène*, par ÉMILE BOIRAC. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 350 p., 5 fr. — 12. *Il Monismo nelle diverse forme di esistenza e nella libertà umana*, di G. abate LONGO. Catania, tip. Pansini, 1893, in-8 de 87 p. — 13. *L'Idée de Dieu, d'après la raison et la science* (t. VIII des *Études philosophiques pour vulgariser les théories d'Aristote et de saint Thomas*), par ALB. FARGES, pr. de Saint-Sulpice. Paris, Berche et Tralin, 1894, in-8 de 578 p., 6 fr. 50. — 14. *Philosophie du sens commun. Science et conscience, ou Théorie de la force progressive*, par HENRI KLEFFER. Tome I. *La Méthode naturelle*. Paris, Alcan, 1894, in-8 de XVIII-377 p., 4 fr.

MORALE. — 15. *Problèmes de morale et de sociologie*, par HERBERT SPENCER, trad. et avant-propos par H. DE VARIGNY. Paris, Guillaumin, 1894, in-8 cartonné de VIII-377 p., 9 fr. — 16. *Le Prix de la vie*, par LÉON OLLÉ-LAPRUNE. Paris, Belin, 1894, in-12 de VIII-490 p., 4 fr.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 17. *Spinoza*, par LÉON BRUNSCHVICG. Ouvr. cour. par l'Acad. des sc. mor. et polit. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 225 p., 3 fr. 75. — 18. *La Philosophie de Jacobi*, par L. LÉVY-BRUHL. Paris, Alcan, 1894, in-8 de XXXVIII-265 p., 5 fr. — 19. *Kant et la science moderne*, par le R. P. TILMANN PESCH, de la C. de J., trad. de l'all. par M. LEQUIEN. Paris, Lethielleux, s. d. (1894), in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 20. *Auguste Comte et Herbert Spencer, contribution à l'histoire des idées philosophiques au XIXe siècle*, par E. DE ROBERTY. Paris, Alcan, 1894, in-12 de X-201 p., 2 fr. 50. — 21. *L'Année philosophique*, publ. sous la direction de PILLON. 4e année, 1893. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 316 p., 5 fr.

1. — Les lecteurs de la *Revue bleue* sont au courant de la question traitée en divers sens par nombre d'écrivains plus ou moins en vue (il y en a, en tout, quatorze) dans le petit volume entièrement extrait de ce périodique publié sous ce titre : *Pour et contre l'enseignement philosophique*. M. Fernand Vandérem ouvrit le feu, en janvier dernier, par

trois articles assez hardis sur *Une Classe à supprimer*. Voici les considérants de sa thèse « abolitionniste » : Le programme actuel des classes de philosophie est trop chargé; l'enseignement lui-même en est trop élevé, trop difficile, trop obscur; les élèves n'y sont pas du tout préparés par leurs études précédentes.... au moins dans l'Université. Le journaliste reconnaissait qu'il en pouvait être un peu différemment chez les « Bons Pères, » qui, dans toute la durée des études classiques, font marcher l'enseignement moral de conserve avec l'enseignement littéraire. Ce n'est pas qu'il prétendît aucunement plaider pour les jésuites; il signalait seulement, dans l'intérêt commun, un gros point noir de l'enseiseignement officiel. Au reste, malgré le ton agressif, très gouailleur, très « figaresque, » de ses articles, la *Revue bleue* obtint sans trop de peine des communications sérieuses d'hommes du métier, sur la discussion soulevée par M. Vandérem. Quelques-unes sont très sommaires, mais d'autres constituent de vrais mémoires, des dissertations *ex professo;* signalons au moins les lettres de MM. Paul Janet, Fouillée, Marillier, Bourdeau. Le spirituel publiciste qui avait ouvert la campagne la résume d'une façon lumineuse et suffisamment impartiale dans les dernières pages de ce recueil, que tous les hommes soucieux des questions d'enseignement liront avec un vif intérêt et non sans utilité. Ce n'est pas que la conclusion de M. Vandérem, non plus que les propositions de ses adversaires, puissent paraître vraiment définitives. Sans doute M. Paul Janet, l'apologiste le plus déterminé (et pour cause) du programme en vigueur, a eu raison de dire que les programmes sont difficiles à établir, qu'ils valent surtout par l'usage qu'en sait faire un maître habile, que la philosophie doit garder sa place à la fin des études classiques, qu'il est peu désirable de la voir distribuée en petits cours appropriés à chacune des classes précédentes, etc.; mais vraiment tout cela n'empêche pas l'état actuel d'être absolument alarmant. M. Fouillée apporte, pour sa part, un programme nouveau, qui n'est au fond guère moins compliqué et dans lequel la morale prend un développement tout à fait excessif; car enfin, ce n'est pas le détail des divers devoirs qui est la grosse affaire en philosophie, ce sont les fondements mêmes de la morale. M. Fouillée a certes bien raison de croire qu'il importe d'armer la jeunesse contre les erreurs professées par « les médecins et les anthropologistes, » comme M. Marion n'a pas tort de pousser les maîtres de philosophie à former surtout des caractères. Mais je ne vois pas du tout qu'ils en indiquent les moyens. D'autre part, je constate que M. Bourdeau veut des esprits « pénétrés de réalité, pleins de défiance envers l'idéal, » que M. Georges Lyon, et d'autres encore, ne comptent que sur « la liberté, » et je me demande dès lors ce que peuvent devenir, avec l'anarchie philosophique du moment et le triomphe presque universel de l'évolution et du déterminisme, les fondements de la morale,

les règles de la volonté, les éléments du caractère. La philosophie est le couronnement nécessaire des études littéraires, oui ; mais parmi les doctrines courantes qui prennent le nom de philosophie, un grand nombre, il faut oser le dire, ne sont propres qu'à découronner l'esprit humain et à déshonorer la culture intellectuelle.

2. — Le livre de M. Ollé-Laprune sur *la Philosophie et le temps présent*, malgré l'extrême discrétion de l'éminent auteur, laisse au moins entrevoir l'état fâcheux de l'enseignement philosophique à l'heure actuelle, avant de déterminer (ce qui est son objectif) la vraie notion et les conditions nécessaires de la philosophie. Les deux premiers chapitres m'ont rappelé un mot cruel attribué à un haut fonctionnaire de l'Université : « Les professeurs de philosophie se divisent en deux classes : les pontifes et les artistes ; les pontifes sont des imbéciles, les artistes sont des farceurs. » M. Ollé-Laprune, qui est le contraire d'un imbécile, n'a garde de pontifier ; mais tout en faisant très largement la part de l'art et de l'imagination dans les constructions de la métaphysique, il met à leur place ceux pour qui la première des sciences est un jeu, les fantaisistes, les esthètes, les dilettanti, et il plaide victorieusement la cause du « sérieux » en philosophie. Il est triste pour notre temps d'avoir à dire que ce plaidoyer est plus qu'opportun, absolument nécessaire, et avec cela presque courageux. Le reste du livre mériterait une étude attentive et détaillée ; car il n'a pas été publié depuis longtemps, sur un sujet d'un intérêt aussi profond, d'étude aussi pénétrante, aussi décisive, aussi suggestive. Mais l'ouvrage est à sa seconde édition, et déjà, sans doute, il a été non seulement lu, mais médité par tous les hommes qu'intéresse la double cause des études philosophiques et de l'éducation religieuse et morale de la jeunesse française. Je me contente de quelques brèves indications pour ceux qui ne l'auraient pas encore abordé. — En face d'une philosophie ou négative, ou timidement conjecturale et sans doctrine arrêtée, le savant maître de conférences ne craint pas de rendre à la métaphysique le nom et le caractère de « science ; » mais il a bien soin de corriger ce qu'il y a d'excessif et d'erroné dans la conception courante de la science et de mettre au clair ce qui distingue la philosophie des autres sciences, ce qui la constitue à l'état de travail humain, de doctrine et de spéculation vivante, à l'inverse du déterminisme mathématique. Recommandons à ce propos, non seulement aux philosophes, mais aux lettrés de tout ordre, le beau chapitre sur les « diverses sortes de précision » (93-119), où l'auteur se révèle disciple, disons mieux, digne successeur et héritier du P. Gratry. C'est avec la même finesse d'analyse et la même profondeur de réflexion qu'après avoir fixé la caractéristique de tout ce qui se nomme philosophie, « aller par la pensée au fond des choses, » il donne les traits essentiels de la philosophie préparatoire et de la philosophie définitive.

La première consiste dans la logique, la synthèse des sciences, la critique des maximes régnantes et des notions communes, enfin la connaissance raisonnée des choses et de l'usage de la vie : on entrevoit une sorte de réédition du *Discours de la méthode*, approprié aux besoins de notre âge. Quant à la métaphysique, qui est la philosophie essentielle, visant le fond des idées et des êtres, M. Ollé-Laprune, tout en établissant son caractère scientifique, s'attache à montrer, dans des pages qui sont peut-être les plus neuves de son livre, qu'elle est « art » aussi bien que science ; qu'elle est « affaire d'âme ; » qu'elle laisse juste part à la foi, sans pour cela devenir chose purement subjective. Je ne prétends pas que, même en subissant le charme de ces beaux et nobles enseignements, tel ou tel lecteur sérieux n'y opposera pas quelques difficultés de détail. Je crois surtout que des scrupules viendront à quelques-uns de nos meilleurs maîtres chrétiens à propos des derniers chapitres, « les écoles et les doctrines, la discussion philosophique, les points fixes en philosophie. » Ils pourront bien contester que l'orthodoxie philosophique soit une pure chimère et une chimère mesquine et dangereuse ; que les constructions les plus solides de la philosophie chrétienne n'aient été qu'un gîte plus ou moins durable, mais essentiellement passager, pour la pensée humaine, etc. Mais à y regarder de près, ils sentiront partout qu'ils ont affaire à une doctrine très complètement, très profondément chrétienne ; que ce livre n'est pas un cours ni même un programme de philosophie ; qu'en fixant un minimum de données doctrinales, l'auteur a songé au point de départ du travail philosophique, non aux exigences de l'enseignement ; surtout qu'il parle aux hommes de son temps et de son milieu, et qu'il les prend, comme il le doit, au point où ils sont pour les conduire.... au point où il est ! Et alors les divergences se réduiront assurément à peu de chose, et en finissant, on applaudira sans réserve et avec un vrai sentiment de reconnaissance aux nobles efforts, nullement perdus, du champion de la philosophie sérieuse, de cette philosophie qui « procure, à qui sait en soutenir les rudes labeurs, l'honneur insigne et l'insigne joie de connaître par raison, d'une manière vraie, encore que très incomplète, ce qui est et Celui qui est. »

3. — C'est encore une sérieuse propédeutique et une vaillante défense de la vraie philosophie que nous offre M. Ernest Naville, dans un livre qui n'en promet que *la Définition ;* c'est même, ou peu s'en faut, l'esquisse de toute une doctrine. Le vénérable auteur, en nous promettant la prochaine publication de ses dix leçons, faites en 1870, sur « la nature et la méthode de la philosophie, les différents systèmes qu'elle a produits et les rapports de ces systèmes avec les sciences, le développement de la société et la religion, » n'ose faire la même promesse pour une œuvre, bien autrement étendue et approfondie, qu'il avait projetée ;

savoir, une « exposition sérieusement scientifique » de la philosophie entière. Mais il nous offre au moins l'introduction, comme « la façade et la porte d'entrée d'un édifice intellectuel » qu'il n'espère pas avoir le temps d'élever. Dès sa préface, il résume, en quelques courts alinéas, les principaux résultats de ses études ; il suffit de signaler aux intéressés cet aperçu des travaux qui ont mis M. E. Naville au premier rang des défenseurs du spiritualisme en Europe. Dans le livre lui-même, il garde la même rigueur de méthode, la même précision de formules, tout en restant fidèle à cette noblesse et à cette limpidité de langage qui contrastent avec les ténèbres voulues de certains maîtres du moment. Pour lui, comme pour M. Ollé-Laprune, la philosophie est une science, que dis-je? la reine des sciences. D'où, pour arriver à la définir exactement, la nécessité d'établir d'abord la nature, la méthode, la valeur, les postulats de la science. Une seconde partie traite directement de la philosophie, envisagée successivement dans son objet, dans sa méthode, dans ses postulats. Toute cette étude aboutit à des vues consolantes sur l'avenir de cette science souveraine, aujourd'hui si abaissée par la plupart de ceux qui se mêlent de la juger, et surtout, hélas ! de ceux mêmes qui la professent. Je ne fais ici que transcrire trois ou quatre des raisons d'espérer que nous fournit l'auteur. Comment croire à la mort de la philosophie? « La recherche philosophique est naturelle à l'esprit humain. » Comment contester la portée de cette recherche ? « La question de la valeur de la philosophie est celle de la valeur de la raison. » Pourquoi s'alarmer de son discrédit actuel ? « Les oppositions à la recherche philosophique sont toujours suivies d'une réaction en sa faveur. » Comment croire à l'avenir du positivisme, qui est la négation philosophique par excellence ? « Les adversaires de la philosophie sont presque toujours conduits par les tendances de la raison à émettre les thèses d'une philosophie inconsciente. » Exemples : Littré et Aug. Comte (p. 249-274). — Je devrais peut-être appuyer sur les théorèmes relatifs soit à la science en général, soit à la philosophie, qui amènent cette conclusion. Mais la richesse des matériaux mis en œuvre et condensés dans ce traité se prête mal aux conditions de nos comptes rendus. Il suffit de rappeler que M. Ernest Naville, en cela différent de la plupart des spiritualistes de son âge, a toujours cultivé avec la même ardeur la philosophie et la science, et de constater ensuite que nulle part peut-être comme dans ce livre, n'a été mise en pleine lumière la communauté de caractères qui rapproche ces deux emplois de la raison, en dépit du préjugé contraire, qui semble triompher aujourd'hui. Après cela, je noterai, parmi les paragraphes les plus dignes d'étude, ceux qui concernent la nature de la science, et qui établissent si nettement la valeur et l'union indissoluble des notions d'essence, de substance, de loi, de cause (y compris la cause libre) ; dans les pages sur la méthode scientifique, tout ce qui regarde l'hypothèse,

dont M. E. Naville peut être appelé le logicien. Dans la seconde partie, on remarquera particulièrement les « postulats » résumés dans l'idée d'un principe premier. Mais que d'autres pages mériteraient une recommandation spéciale ! Quelques endroits aussi appelleraient sans doute des réserves ; par exemple, ce qui regarde la relativité de la science, le rôle de la philosophie en face des dogmes religieux.... Encore est-il à croire que l'interprétation la plus favorable de ces passages plus ou moins douteux est la plus conforme à l'esprit de l'auteur. En tout cas, son livre est assurément un signalé service (puisse-t-il n'être pas le dernier !) rendu à la cause du spiritualisme.

4. — Dans ses *Éléments de logique*, M. l'abbé du Roussaux nous donne une excellente idée de son enseignement à l'institution Saint-Louis, ce bel établissement de Bruxelles qui hébergeait naguère le troisième congrès international des savants catholiques. Ce livre ne promet que la partie la moins controversée de la philosophie ; mais il se distingue de la plupart de ses pareils d'abord par l'étendue et ensuite par la solidité et même la profondeur de l'exposition. Non seulement l'auteur, dans ses premières pages, relie la logique aux autres branches de la philosophie, mais encore il fournit, en plus d'une occasion, des données précieuses de psychologie et de métaphysique. Sa seconde partie est même, au fond, un chapitre de philosophie première, et ce chapitre est excellent et, du moins par la construction, vraiment original. On verra du premier coup d'œil comment les divers membres de cette *Logique réelle*, « Légitimité de la raison, Légitimité de l'expérience, Légitimité de la science, » s'adaptent exactement à ceux de la *Logique formelle* : « Formes déductives, Formes inductives, Formes scientifiques. » Mais sous la régularité du cadre, il faut surtout reconnaître la vigueur constante d'une pensée vraiment philosophique, qui se trahit jusque dans les parties les plus rebattues des *Summulae*, dans l'étude du syllogisme, par exemple. Les amis de la philosophie traditionnelle n'auront pas à se plaindre des pages qui reproduisent la doctrine péripatéticienne ; mais ils n'applaudiront pas moins, s'ils sont sages, à la partie inductive, qui reflète plus ou moins Stuart Mill, et surtout à la théorie de la certitude dans les divers ordres de connaissances. Tel ou tel détail (perception externe, fondement de l'induction....) me suggérerait bien quelque réserve, mais je craindrais de trop accorder, sur ces points délicats, à mes idées personnelles, tandis que je suis sûr de n'être que juste en signalant ce manuel de logique comme un des plus complets, des plus solides et des mieux faits qui aient paru de notre temps.

5. — C'est encore un devoir de justice de reconnaître l'excellent esprit, la sûreté de doctrine, la clarté d'exposition qui recommandent les *Éléments de psychologie physiologique et rationnelle* de M. le docteur Surbled. Ce petit livre paraît, en somme, bien répondre aux

visées de l'auteur : « mettre un terme à la crise qui sévit si cruellement dans le monde de la pensée. » Seulement l'exposition et la discussion n'y sont peut-être pas assez poussées pour satisfaire pleinement aux besoins de tous les esprits. Ceci est affaire de mesure, et par conséquent, sujet d'adaptation et de préférence variables selon la variété des cas. Mais je serais bien surpris qu'un maître qui a l'expérience de cet enseignement, aujourd'hui si important, si complexe et si délicat, ne se plaignît pas de voir la loi de l'association à peine touchée en quelques lignes (p. 51 et 58), sans étude et discussion spéciales, la spiritualité démontrée sans être définie (p. 76), etc. Pour ma part, j'ai été particulièrement frappé d'une phrase de la préface, dont je n'ai peut-être pas saisi la vraie portée : « Que dire de cette philosophie étrange où l'on mariait dernièrement les doctrines de Taine avec celles de la tradition ? » Comme la doctrine psychologique de Taine explique uniquement, non sans bonheur, le déterminisme des sensations et de l'association, elle donne une théorie de l'homme « animal » qui ne demande qu'à être corrigée et complétée par celle de l'homme « raisonnable et libre, » fournie par la tradition spiritualiste et chrétienne. C'est le programme que M. Fonsegrive a rempli aux applaudissements des maîtres les plus autorisés. Mais c'est aussi, en somme, celui du livre de M. Surbled, dont la première partie traite des facultés sensibles (avec l'étude de la veille et du sommeil, du rêve, de l'hallucination et du somnambulisme), tandis que la seconde part de l'intelligence et de ses fonctions pour aboutir à la volonté et à la liberté. Au total, livre utile et sensé, facile à lire, mais en plusieurs parties un peu superficiel et insuffisant pour des études vraiment scientifiques.

6. — Si la psychologie est, avant tout et par-dessus tout, affaire d'observation intérieure et d'inductions fondées sur les faits de conscience, elle doit aussi, pour une partie moins importante mais encore essentielle de son domaine, une attention sérieuse à toute une série de faits physiologiques, causes, lois ou effets des phénomènes d'ordre psychique. Rien n'est donc plus légitime en soi que cette science relativement nouvelle, qui prend le nom de psycho-physique, ou mieux psycho-physiologie, mal à propos suspect à quelques-uns, ou celui de « psychologie expérimentale, » vraiment mal choisi ; car enfin la psychologie fondée sur la seule expérience de conscience le portait déjà très légitimement. Ne faisons pourtant pas un reproche sérieux à M. A. Binet pour avoir mis sur le titre même de son dernier livre une expression abusive, mais consacrée dans le laboratoire officiel dont il est l'un des directeurs. Son *Introduction à la psychologie expérimentale* se recommande tout d'abord comme un tableau sérieusement tracé des études entreprises et des résultats obtenus par cet établissement, d'origine malgré tout un peu suspecte. Mais elle se recommande aussi par une absence très sincère

de parti pris métaphysique dans des recherches où tous les travailleurs ne portent pas le même esprit. M. Binet a tort de croire que la psychologie expérimentale a « coupé l'amarre » qui l'attachait à la philosophie. Elle s'y rattache toujours, et tant pis pour les penseurs qui n'aperçoivent pas ce lien nécessaire ; mais elle peut bien être traitée comme une autre science naturelle et ne pas s'appuyer sur la métaphysique, sauf à y aboutir si elle s'achève. Il n'y a donc pour les amis de la saine philosophie (qui n'est pas du tout, quoi qu'en pense l'auteur, « un amas confus et encore mal défini de connaissances »), il n'y a qu'à gagner à prendre bonne note des nouvelles que leur apporte ce petit livre, sur les divers laboratoires psychologiques (ch. I), sur les méthodes suivies dans les expériences psycho-physiques (ch. II), et sur leurs résultats assez modestes touchant le rapport entre l'excitation, d'une part, et, de l'autre, la sensation (III) ou les mouvements (IV). Il y a moins à prendre dans le chapitre de la mémoire (V), laquelle est beaucoup plus du domaine psychologique proprement dit que du domaine physiologique. Quant à l'idéation, c'est-à-dire à la conception et à l'emploi des idées générales, M. Binet déclare avec une entière franchise que la plupart des questions impliquées dans cette étude « ne peuvent pas être étudiées par la voie expérimentale. » Enfin le chapitre capital de la « psychométrie » (p. 103-130), qui se propose « de mesurer la vitesse, la durée exacte d'un phénomène de conscience, » donne à peine plus de résultats sérieux ; mais le détail des chronomètres essayés, des divers procédés d'expérience et de l'emploi plus ou moins utile de ces recherches, est curieux et intéressant. L'indifférence du public, dont se plaignent les directeurs du laboratoire psychologique de la Sorbonne, qui arrivent difficilement à provoquer des réponses à leurs questionnaires, a pour excuse le peu de résultats positifs de leurs travaux et la difficulté des observations à faire. Qu'importe? Comme tout est précieux dans la connaissance de l'homme, souhaitons bon accueil à ce livre-programme dans tous les milieux où se cultivent la science et la philosophie.

7. — Après le programme, le système. C'est bien un système, en effet, c'est-à-dire un ensemble raisonné et organisé, que M. A. Godfernaux a présenté à la Sorbonne et au public dans sa thèse sur *le Sentiment et la pensée et* (n'oublions pas cette addition) *leurs principaux aspects physiologiques*. N'oublions pas davantage le titre modeste d'*essai* que le jeune docteur a fort à propos inscrit au frontispice de son livre : le sujet est, à la fois, trop ardu et encore trop peu débrouillé pour qu'il y ait lieu de promettre ou d'attendre mieux qu'une ébauche. L'antithèse du sentiment et de la pensée répond bien à l'état actuel de l'enseignement psychologique, où s'opposent les phénomènes de la vie affective et ceux de l'activité représentative et pensante. Irréductibles entre eux, ces deux ordres de faits n'en sont pas moins liés et, pour ainsi dire, fondus au

point de rendre difficile l'analyse exacte et complète de leurs caractères distinctifs et surtout la détermination de leurs rapports. M. Godfernaux a recouru, pour l'établir, à un procédé trop cher aux psychologues de la nouvelle école. Il a considéré avant tout l'état morbide, pour étudier plus ou moins dissociés les faits qui sont toujours coordonnés dans l'état normal. On peut douter de la nécessité, de l'opportunité même de cette méthode. La synergie de la vie affective et de la vie intellectuelle ne cesse pas dans les divers genres de maladies mentales, qui peuvent présenter, avec des cas d'interversion instructifs, des accidents plus propres à dévoyer qu'à guider l'observateur. En fait, la première partie de ce travail, « Pathologie morbide, » dans ses cinq chapitres (manie, mélancolie, hypocondrie, extase, qui sont les quatre « psychoses simples, » et délire chronique à évolution systématique), complétés par de curieux appendices placés à la fin du volume, cette partie, dis-je, offre un grand nombre d'observations et d'analyses bien menées et bien exposées; mais c'est à peine si l'auteur, à travers les incertitudes inhérentes à de tels sujets, arrive à fixer, dans l'ordre de ses recherches spéciales, cette conclusion qui n'avait pas besoin d'un appui si laborieux : le sentiment est un agent très important de l'association des idées et la vraie cause perturbatrice de l'activité intellectuelle. Dans sa seconde partie, « psychologie normale, » il constate dans l'individu sain les mêmes rapports entre le sentiment et la pensée que dans l'aliéné. De telle sorte que les phénomènes généraux d'excitation et de dépression observés à l'état intense dans les quatre psychoses, se reproduisant dans la vie ordinaire à l'état affaibli, donnent lieu à des effets analogues dans la succession et l'enchaînement des idées. C'est ingénieux et sans doute juste au fond, mais il faut bien dire que l'assimilation ne peut être poussée fort loin, faute de précisions bien acquises; au reste, l'auteur a trop de sens pour corriger cet à peu près inévitable par une rigueur systématique qui deviendrait une cause d'erreur. La partie la plus neuve de son étude consiste, ce semble, dans le chapitre sur « les émotions et les associations d'idées, » où l'on sent surtout l'influence de M. Fouillée, et celui des « mouvements des muscles sensoriels et des sensations et images. » Après tant d'études et de comparaisons, on « entrevoit » (c'est le mot de M. Godfernaux lui-même) que « les phénomènes de conscience.... s'associent entre eux comme les phénomènes moteurs auxquels ils correspondent. » En tout cela, ce n'est ni le talent de l'écrivain, ni la richesse et le choix des matériaux qui font défaut ; on pourra trouver que c'est la valeur du résultat. On disait déjà, en plein XVIIIe siècle, de certains faits de sensibilité : .... *Mensurabiles sunt. Datur ergo in hoc puncto cognitio mathematica, licet illa nondum sit satis exculta* (Nic. Wallerii *Psychologia empirica*, 1755, p. 481). Très cultivée aujourd'hui, cette science est encore bien loin de fournir un ensemble complet. M. Godfernaux avoue, par

exemple, que « le mode d'action de la volonté n'est pas encore connu. » Il a d'ailleurs la sagesse de montrer que la métaphysique soit matérialiste, soit idéaliste, ne trouve aucun appui, mais plutôt de graves difficultés, dans les expériences psycho-physiologiques. Quant à l'enseignement chrétien qu'il a dû toucher plus d'une fois, il le traite d'un ton respectueux, mais en évolutionniste qui n'admet pas l'ordre surnaturel.

8. — « Tout est mystère dans l'amour. » Aussi a-t-il été matière à poésie beaucoup plus qu'à précisions philosophiques. Les platoniciens, il est vrai, en ont raisonné avec complaisance et non sans grandeur; parmi les modernes, Schopenhauer et Hartmann, d'un point de vue moins élevé, ont porté dans la même étude une originalité, une pénétration incontestables. Mais anciens et modernes ont fait tout au plus la métaphysique de l'amour. Ils ont étudié le caractère le plus général, le rôle universel de la sympathie et du désir. La psychologie, les lois à la fois affectives et intellectuelles de l'amour proprement dit, semblaient encore à déterminer scientifiquement. M. Gaston Danville s'est appliqué à cette étude avec des préoccupations de transformisme qui, vraiment, étaient plus propres à égarer qu'à diriger sa marche. Par bonheur, il a été fidèle, en somme, à la seule méthode légitime, qui est celle de l'observation attentive et de l'induction prudente, et il a pu aboutir à un ensemble de vues très acceptable, quoique un peu moins original peut-être qu'il ne l'a cru. Une analyse vraiment par trop laborieuse l'amène d'abord à éliminer les formes primitives ou quasi primitives de l'instinct sexuel, pour s'en tenir à l'amour comme on l'observe dans l'homme civilisé, et dont les caractères lui sont fournis en partie par les maîtres de la poésie et du roman (voir surtout le chap. V). Il est fâcheux que la notion précise qui résulte de toute cette enquête soit exprimée en termes si barbares : « L'amour est une entité émotive spécifique, consistant dans une variation plus ou moins permanente de l'état affectif et mental d'un sujet, à l'occasion de la réalisation (par la mise en œuvre fortuite d'un processus mental spécialisé) d'une systématisation exclusive et consciente de son instinct sexuel sur un individu de l'autre sexe. » De telles formules ne préviennent pas en faveur d'un système; elles tiennent en effet d'un système plus que suspect; mais il n'en faut pas moins retenir l'observation fondamentale, qui n'a que le tort d'être ici lourdement exprimée. Il faut également rendre justice à la sage modération dont l'auteur a fait preuve dans ses derniers chapitres sur « le point de vue pathologique » et « la genèse de l'amour, » en ramenant ce sentiment à des lois normales, à l'encontre des pathologistes à outrance qui n'y voient qu'un état morbide, et qui en viendraient vite à justifier et à généraliser le cri du poète : « Amour, fléau du monde, exécrable folie! »

9. — L'*Essai* de M. Milhaud *sur les conditions et les limites de la certitude logique* touche au fondement même de la métaphysique et ne tend

à rien de moins qu'à fermer à la démonstration logique tout le domaine du réel. La certitude démonstrative n'appartiendrait donc qu'aux mathématiques ou, en général, aux constructions abstraites de l'esprit. La première partie du livre expose cette théorie avec une incontestable netteté d'expression et de raisonnement. Il en résulte, en effet, ce que les logiciens de la vieille école ont toujours enseigné, que la déduction syllogistique porte nécessairement, pour les notions générales qui en sont l'élément essentiel, sur l'abstraction ; mais pourquoi les vieux maîtres n'en arrivaient-ils pas à renfermer dans les limites de l'ordre abstrait la certitude des conclusions ? Tout simplement parce qu'ils analysaient autrement que M. Milhaud la perception normale, antécédent de l'abstraction. Ils n'étaient pas phénoménistes : ils ne réduisaient pas la connaissance initiale à une modification subjective. Pour ceux qui partent de cette donnée, et ils sont nombreux parmi les philosophes du jour, les déductions de notre auteur paraissent s'imposer en toute rigueur. — Dans la seconde partie, il se montre encore plus maître de ses matériaux et de son instrument : il est sur son domaine. C'est une étude raisonnée, approfondie, des mathématiques pures, dont la nature strictement formelle est établie, malgré l'origine concrète des concepts qui les constituent. S'ensuit-il que les mathématiques n'aient pas un rôle essentiel dans la science générale ? Non certes ; sans rien représenter exactement elles-mêmes du monde sensible, elles prêtent aux observations et à leur synthèse l'expression la plus exacte à laquelle il nous soit possible d'arriver, mais sans nous permettre jamais « de porter sur des phénomènes non observés une affirmation certaine à l'abri (en vertu ?) du principe de contradiction » (p. 122). C'est du reste ce que nous avons appris dans tous les cours usuels de logique au chapitre de l'induction. Il est bien entendu que j'abandonne aux hommes du métier les détails, évidemment très étudiés, qui appartiennent proprement à la science mathématique. — Mais je recommande à tous les travailleurs qui se préoccupent du mouvement actuel de la philosophie la troisième partie de cet *Essai*, où l'auteur examine et discute certaines théories plus ou moins acceptées, qui se trouvent en contradiction avec sa doctrine. Précisément parce qu'il a parfois, sur ce terrain, affaire à des penseurs qui acceptent la même explication psychologique de la connaissance, mais qui ne procèdent pas avec la même rigueur logique que lui, il lui arrive de les réfuter solidement. D'autres fois, ce sont des sophismes courants dont il a raison en dehors de toute théorie exclusive ; exemple, le curieux chapitre sur « la mécanique et la liberté » (p. 125-147), où le « vieux déterminisme physique, » comme l'auteur l'appelle, est privé de tous les appuis qu'il a cru trouver dans les progrès de la science. Un chapitre encore plus long est consacré à montrer le caractère artificiel de la géométrie non euclidienne dans toutes ses formes ; un autre, plus important

encore et où le spiritualisme traditionnel, en lutte avec le néocriticisme, aura beaucoup à prendre, discute les démonstrations acceptées par cette école sur la limitation de toute réalité dans le temps et dans l'espace, la discontinuité de la matière, etc. En somme, le livre, quoique conçu en dehors de la vraie métaphysique, peut lui rendre des services réels.

10. — L'ouvrage de M. Francelin Martin sur *la Perception extérieure et la science positive* est dédié à M. Lachelier, s'inspire de sa métaphysique et répond bien aux habitudes, d'allure aisée et ferme dans les voies les plus ardues, qui caractérisent le maître. La thèse est celle-ci : La marche de la science, son évolution nécessaire, reproduit exactement, mais en sens inverse, celle de la perception extérieure. Et cette dernière, expliquée par M. Lachelier, est un résultat, non un fait premier : elle a pour point de départ la volonté, à qui la sensation représentative et affective sert de matière pour la construction de l'objet. — Dans la première partie de sa thèse, M. Martin s'applique à montrer, dans l'histoire même de la philosophie, l'ordre successif des conceptions scientifiques. Les faits, les textes réunis et commentés, lui donnent cette synthèse frappante, sinon indiscutable : une première période de la science est caractérisée par le substantialisme des Ioniens et des autres primitifs, c'est « la recherche de l'être ; » une deuxième, par la finalité à partir de Socrate et surtout d'Aristote, c'est la « recherche de l'attribut ; » une troisième proprement moderne, par l'interprétation mécaniste des faits, c'est « la recherche de la relation. » Quelques réserves qu'appellent des vues systématiques très arrêtées, il serait injuste de contester au nouveau docteur, soit la pénétration de l'esprit critique, soit une connaissance sérieuse de l'histoire de la philosophie ; on en trouverait, au reste, de nouvelles preuves dans les autres parties de son livre, par exemple dans les pages de la fin sur « la science de la vie. » — L'essentiel, le fond même de la théorie de M. F. Martin, gît dans sa deuxième partie, où se trouvent expliquées l'une après l'autre, pour se superposer en sens inverse, l'évolution de la perception et l'évolution de la science. Ce sont deux chapitres de métaphysique idéaliste fort élevée, exposée avec une aisance qui suppose au moins beaucoup de finesse d'esprit et une grande force d'affirmation. Cela soit dit surtout du chapitre psychologique où l'on commence par démontrer que le monde tel que nous le percevons est non seulement irréel, mais absolument impossible, quitte à faire comprendre ensuite la construction du monde par notre activité intellectuelle : cette reconstitution par l'analyse philosophique de la construction spontanée du monde, est au moins un effort de pensée réfléchie qui défie les tours de force les plus vantés en ce genre. Bien entendu que l'invention en revient pour une large part au maître, et l'élève reconnaissant se garde bien de le dissimuler. L'étude de la science, contre-partie de l'étude de la perception, paraît à la fois plus et moins originale : je veux dire qu'elle appar-

tient plus proprement à l'auteur, tout en offrant un peu moins de hardiesse. Il y en a pourtant bien assez, ne fût-ce que dans cette conception rigide, fataliste, du passage de la science par ces trois états, substantialiste, finaliste, mécaniste. Inutile d'insister sur la troisième partie, qui est la vérification de la loi précédente par l'histoire de l'astronomie, de la physique et de la biologie. Il faudrait là, comme partout, sans adhérer à la métaphysique du savant professeur, rendre hommage à sa science, à sa pénétration, ajoutons : à l'élévation morale de sa pensée.

11. — On peut reconnaître un talent au moins aussi remarquable, quoique moins porté aux envolées métaphysiques, dans la thèse de M. E. Boirac, professeur au lycée Condorcet, sur *l'Idée du phénomène*. Elle a pour point de départ cette assertion de fait : si toutes les écoles n'ont pas accepté le phénoménisme, toutes semblent s'accorder à reconnaître dans le phénomène le seul objet de connaissance directe. Pour le dire tout de suite, il est bien douteux qu'on puisse arriver, avec ce principe pris à la rigueur, à conserver ou à conquérir l'idée de substance; mais si cette idée est primitive ! si elle se trouve impliquée dans la première perception soit corporelle, soit psychique ! M. Boirac n'y songe pas; il se propose seulement, ce qui est très légitime, de critiquer à fond la notion de phénomène ; moyennant quoi il arrivera, vers la fin de son livre, à une théorie plus voisine du substantialisme que du phénoménisme. Et cette théorie, en somme, pourra, sinon satisfaire les vrais métaphysiciens, au moins leur fournir un supplément utile d'armes défensives et surtout offensives. D'ailleurs la partie historique de ce travail (et cette partie en défraie matériellement près de la moitié) constitue, indépendamment de la doctrine, un apport précieux à l'histoire de la pensée moderne. — Les théories sur le phénomène se rangent dans ce cadre logique : 1° le phénomène peut être conçu comme « apparence » de l'être, comme manifestation de la chose en soi ; mais cette « chose en soi » est contradictoire dans le phénoménisme de Kant et dans celui de Spencer; il n'y a pas plus lieu d'accepter le noumène de l'un que l'inconnaissable de l'autre ; il n'y a pas moins de difficulté à dire avec les éclectiques français que nous atteignons la substance par une opération intellectuelle. (Il est bien clair que tout cela ne touche pas au vrai substantialisme.) 2° Le phénomène peut être considéré comme un fait de conscience tout simplement; d'où sort soit l'idéalisme absolu, soit un réalisme objectiviste, dont le type le plus célèbre est la métaphysique de Leibnitz. 3° En dehors de toute idée de sujet et d'objet, on peut considérer le phénomène comme « changement : » ce qui commence, ce qui arrive, ce qui devient ; fait, seule chose réelle, comme parle Taine. Là-dessus viennent les analyses les plus délicates du livre sur les idées de mouvement, de changement, de rapport, de loi, etc. Au bout de cette discussion, l'auteur établit son phénoménisme, qu'il oppose à l'idéalisme empirique des positivistes an-

glais et français, à l'idéalisme rationaliste de Kant, au réalisme rationaliste des éclectiques, au réalisme empirique de M. Ravaisson, tous systèmes très vulnérables et habilement discutés. Quant à la doctrine propre à M. Boirac, il la rapproche lui-même du phénoménisme des néo-criticistes, mais en y ajoutant une détermination nouvelle, l'idée de « continuité absolue. » En quoi ce prétendu phénoménisme diffère-t-il de la vieille doctrine substantialiste, certainement mal définie par M. Boirac? Ce n'est pas le lieu de le chercher ici. Mais plus d'un partisan de la tradition se dira en fermant ce livre : Pourquoi un édifice si laborieux, si compliqué, si pénible à parcourir, malgré le mérite réel de l'architecture et la beauté de la plupart des matériaux? Pourquoi les meilleurs de ces matériaux n'ont-ils pas trouvé place dans une construction à la fois plus simple et plus solide, sur les bases fournies par la *philosophia perennis*, qui atteignait du premier coup la substance dans l'analyse de la perception?

12. — Le mémoire de M. Longo sur le *Monisme* et ses rapports avec la liberté dénote une connaissance assez familière des systèmes contemporains, et un zèle louable pour les coordonner avec les données les plus essentielles du spiritualisme traditionnel. Mais l'attrait de l'unité, qui est l'explication des erreurs monistiques des idéalistes comme des matérialistes, n'a-t-il pas séduit le jeune auteur lui-même (tout semble annoncer qu'il est jeune)? Les difficultés que ses premières pages soulèvent sans les résoudre sur l'accord du monisme et de la multiplicité ne disparaissent pas dans les chapitres sur la liberté. C'était beaucoup d'en déterminer nettement le concept, en face du déterminisme scientifique; viser de plus à surprendre et à fixer la loi de l'action libre dans l'organisme social, c'est embrasser plus de matière qu'il n'était possible d'en tirer au clair en quelques pages, débordantes d'ailleurs de citations et de discussions particulières. Au reste, soit faute de développements suffisants, soit à cause de l'« imprécision » des idées personnelles de l'auteur, il n'est pas facile de bien concevoir le monisme qu'il défend, et la liberté qu'il y adapte. Ses références touchent souvent à la scolastique, qu'il traite avec grande indépendance, quoique sans dédain. Mais pour la bien juger, il faut la bien entendre, et lorsque M. Longo déclare, par exemple, que la liberté d'indifférence *non regge*, j'ai bien peur que ce ne soit tout juste cette condamnation sommaire qui, faute d'exacte information, ne tient pas sur ses pieds.

13. — C'est avec un criterium autrement précis et autrement sûr que M. Farges, poursuivant le cours de ses études pour la propagation de la philosophie traditionnelle, aborde et développe la question culminante de toute philosophie sérieuse. Son livre, considérable par le volume et plus encore par la richesse du contenu, nous révèle dès le titre (*l'Idée de Dieu d'après la raison et la science*) sa préoccupation spéciale qui

en fait la nouveauté très réelle et très attachante, malgré la complète fidélité doctrinale aux données de la grande scolastique. « D'après le merveilleux développement scientifique auquel notre siècle vient d'assister, rien, absolument rien de sérieux n'est venu infirmer le dogme philosophique de l'existence de Dieu, qui semble au contraire prouvé d'une manière d'autant plus éclatante que les sciences humaines font plus de progrès. » L'auteur a toute raison de le dire dès son début; mais, comme cette confirmation scientifique est négligée et même systématiquement obscurcie par beaucoup de nos contemporains, qui demandent surtout à la science des objections contre la croyance, il a été bien inspiré de joindre, presque à chaque page de son livre, aux arguments traditionnels, les données scientifiques nouvelles et la réponse aux inductions téméraires d'une fausse science. — La marche de son livre est conforme aux vieilles habitudes de l'enseignement. Avant tout, les preuves de l'existence de Dieu, qui absorbent la moitié du volume, et ce n'est pas trop. On pourra même trouver que le premier chapitre, sur la possibilité de la démonstration divine, tourne un peu court à certains endroits : il est vrai que toute la métaphysique générale y passerait. Les preuves elles-mêmes ont bien le développement que demandent les intelligences cultivées de ce temps. Les preuves cosmologiques, en particulier, sont mises au point de l'état actuel de la science : la preuve par le mouvement s'adapte aux deux hypothèses mécaniste et dynamiste; celle de l'origine des êtres, aux données acquises ou aux hypothèses les plus probables sur la formation du monde et sur l'origine de la vie; celle de la finalité surtout s'enrichit des conquêtes de notre siècle en cosmologie et en biologie, et amène la discussion des déplorables hypothèses de l'évolution mécanique et de la finalité inconsciente. On pourra reprocher à l'auteur de n'avoir pas fait un groupe spécial des preuves métaphysiques ou idéologiques; ces preuves semblent se distinguer assez nettement des démonstrations « psychologiques et morales, » parmi lesquelles M. Farges a rangé, peu rigoureusement peut-être, les arguments célèbres de l'origine des idées, du caractère absolu de la vérité, de la notion du devoir. Mais la question de classement et de nom est secondaire; ce qui est essentiel, ce dont il faut louer hautement le zélé thomiste, c'est qu'il a conservé et mis en valeur ces trois preuves, inconnues ou suspectes à beaucoup de ses émules, en particulier la magnifique preuve platonicienne des idées nécessaires, confondue souvent très mal à propos avec l'argument de saint Anselme, qui fut repoussé et réfuté par l'École avant de l'être par Kant. Encore est-il permis de regretter qu'il n'ait pas rapproché à ce sujet de la belle page de Bossuet, les pages encore plus belles de saint Augustin qui en sont la source. — Inutile maintenant, je crois, de parcourir, même à pas très rapides, les deux parties qui suivent : « Nature et attributs de Dieu » et « rapport de

Dieu avec le monde, » dont les thèses ont moins d'éléments à démêler avec la fausse science du jour. Je me contenterai de noter, dans la seconde partie, la discussion initiale sur « l'inconnaissable » et, à un tout autre point de vue, l'exposition et la réfutation de la science moyenne des molinistes et des néo-molinistes; mais peut-être plus d'un pensera-t-il qu'on peut rejeter cette double théorie sans accepter davantage celle des décrets prédéterminants. Dans la troisième partie, le lecteur un peu curieux ira de lui-même aux discussions sur le panthéisme de tout temps et de toute nuance, sur la vraie idée de la création, sur le pessimisme.... Partout se montrent, avec la fidélité aux doctrines traditionnelles, la libre allure et le style très vivant d'un philosophe à la fois attentif aux besoins de la pensée contemporaine et soucieux de l'éternelle vérité et, presque autant, de la netteté française. Qu'il soit permis aussi de signaler l'accent religieux d'une âme sacerdotale, qui achève le caractère spécial de ce livre, où la rigueur scientifique s'allie à l'onction aussi bien qu'à la clarté.

14. — J'allais oublier une publication posthume qui se classe par son titre dans la métaphysique, encore bien que l'auteur ne s'y montre guère métaphysicien. M. Henri Kleffer était un ingénieur de mérite et ses besognes professionnelles absorbaient une bonne partie de son activité; les recherches philosophiques étaient pour lui une sorte de délassement, mais où peu à peu il porta une vraie passion. De ces spéculations insuffisamment préparées par son éducation spéciale, il naquit un système désigné par les derniers mots du titre : *Science et conscience, ou Théorie de la force progressive.* Que faut-il entendre au juste par cette « force progressive? » Ce n'est pas encore aisé à dire, parce que nous n'avons de l'œuvre entière, qui doit remplir trois volumes, que le premier. Or ce premier volume, après une introduction où l'auteur se déclare ennemi de la religion tout autant que du matérialisme, ne renferme qu'un chapitre initial sur « le progrès, » qui doit s'accomplir par le rapprochement de la science, de la philosophie et de l'art, et un second et dernier chapitre sur « la méthode naturelle, » opposée aux deux fausses méthodes, scientifique et philosophique. Tout y est d'un savant plus que d'un philosophe, mais il faut louer pourtant de fortes poussées de bon sens contre les abstentions, les « escamotages » et les illusions du positivisme, aussi bien de celui de M. Berthelot que de celui d'Aug. Comte. Tout aboutit à marquer le point de départ de la recherche fructueuse dans la « définition du devoir. » Nous en sommes donc à attendre la suite de cette étude, en souhaitant, sans beaucoup l'espérer, que, selon le vœu de l'auteur, elle établisse sur les bases du sens commun une solide doctrine, à la fois scientifique, philosophique et morale.

15. — L'œuvre vraiment énorme d'Herbert Spencer décourage les lecteurs les plus intrépides, qui sont heureux d'avoir, dans le fidèle et cons-

ciencieux *Résumé* de M. Howard Collins, un guide sûr et un tableau assez complet. Malgré tout, on se plaît encore à recueillir les essais dispersés par le fécond écrivain dans diverses revues ; c'est ainsi qu'ont été réunis les *Problèmes de morale et de sociologie*, traduits naguère par M. H. de Varigny pour la « Collection d'auteurs étrangers contemporains » de la librairie Guillaumin. A vrai dire, la morale proprement dite n'est touchée que dans les morceaux de peu d'étendue qui ouvrent le volume. Les plus intéressants m'ont paru ceux qui ont pour titres : « la morale de Kant » et « la morale et les sentiments moraux. » Dans le premier, la formule de l'impératif catégorique est ramenée, en ce qui concerne la pratique, au principe utilitaire largement entendu, savoir à la poursuite du bonheur pour soi ou pour les autres. Dans le second, Spencer défend contre ses adversaires les plus récents sa théorie sur l'élaboration psychologique et historique de la moralité. Le curieux article sur « les Américains, » dans la même note, est bon à étudier, comme témoignage du travail d'un esprit puissant pour se débarrasser, malgré ses principes positivistes, de l'estime exclusive du savoir exact et de l'activité utile. Mais les maîtresses pièces de ce volume sont les trois mémoires étendus et plus ou moins coordonnés sur « l'organisme social, — les facteurs de l'évolution organique, — l'insuffisance de la *sélection naturelle.* » Ces deux derniers se rapportent moins à la sociologie qu'à la biologie et à la psychologie évolutionnistes, mais les données qu'ils fournissent sont applicables à l'éducation et à l'ordre économique. social et politique, pour peu que l'on adopte les vues présentées dans les pages sur l' « organisme social. » Il est vrai que ces vues sont poussées si loin qu'on peut bien, çà et là, en faire honneur à l'imagination et à la subtilité du penseur autant qu'à la force pénétrante de son coup d'œil. Le thème scientifique essentiel de ces études, c'est que la sélection naturelle, presque suffisante pour expliquer l'évolution dans le règne végétal et dans les degrés inférieurs de l'échelle animale, perd de son importance à proportion qu'on s'élève plus haut ; de sorte que dans les animaux supérieurs, l'hérédité des caractères acquis devient peut-être la cause principale du changement. — J'oubliais, parmi les essais plus courts, celui que le traducteur recommande spécialement aux critiques qui accusent H. Spencer de socialisme. Il s'agit du morceau intitulé *De la liberté à la servitude.* On y voit, en effet, que si le philosophe professe, comme les socialistes, une forte aversion contre le militarisme, c'est précisément parce qu'il voit dans l'organisation militaire une des formes du protectionnisme et de l'ingérence de l'État, c'est-à-dire au fond du socialisme. La tendance constante et mille fois démontrée de la sociologie spencérienne est bien, en effet, de restreindre de plus en plus l'action du pouvoir central au profit de l'activité individuelle.

16. — « Que penser et que faire de la vie? J'ai posé cette question, il

y a quelques années, devant un auditoire de jeunes gens, et tout mon cours de 1887-1888 à l'École normale a été un essai de réponse devant ces hommes de vingt ans : avec eux, si je puis dire, j'ai cherché quel est le sens de la vie, si elle est bonne, et à quoi elle est bonne, quel en doit être l'emploi. Je reprends ici, dans un livre, la même étude. Le titre que je donne à ce livre en résume l'idée maîtresse. *Le Prix de la vie!* Je suis convaincu et je voudrais convaincre les autres que la vie est singulièrement précieuse, si l'on sait voir ce pour quoi elle nous est donnée, et ce que nous pouvons et devons en faire. » J'ai transcrit tout cet « avant-propos » parce qu'il suffirait au besoin, avec le nom de l'excellent professeur, pour recommander son dernier livre. Ce livre tient d'ailleurs, et au delà, toutes les promesses impliquées dans ce début. Les purs curieux eux-mêmes seront captivés, dès les premiers chapitres, par le vif intérêt et la netteté lumineuse apportés au classement et à l'analyse des opinions contemporaines, si contradictoires et souvent si fuyantes et si vagues, sur la valeur de la vie. Mais c'est au lecteur sérieux que le maître s'adresse d'un bout à l'autre de son œuvre vraiment humaine, autant et plus que scientifique. Aussi s'attache-t-il bientôt, à l'encontre des fantaisistes en morale, à montrer « le sérieux de la vie. » Analysant les lois de toute vie d'abord, et ensuite celles de la vie humaine, comme elles résultent de la vraie « idée de l'homme, » il est amené à examiner et à juger, avec autant de précision que d'élévation morale, la philosophie de la vie conçue selon la science seule, à la façon de Taine, et aussi la morale sans obligation proposée par Guyau. Ainsi les treize premiers chapitres de l'ouvrage constituent une « éthique générale, » à la fois très « actuelle, » très vivante et très conforme à la doctrine traditionnelle; en voici, du reste, l'expression dernière : La liberté pour l'homme ne peut être que dans la dépendance à l'égard de la raison et de la conscience, de la vertu et du devoir, de Dieu. — Mais la question du prix de la vie n'est pas encore épuisée : il y reste du moins des obscurités, des mystères troublants, qui demandent une étude attentive, surtout en face des progrès du pessimisme dans la littérature et la philosophie de notre temps. Au lieu de se borner, comme les philosophes de l'empirisme qui ont abordé ce sujet, à un bilan toujours contestable des biens et des maux de l'existence, le philosophe chrétien creuse la notion du bonheur et, renversant la vaine théorie des *Dialogues philosophiques* de Renan sur le travail de la nature au bénéfice exclusif de l'espèce, il montre le vrai sens de la vie présente dans sa coordination à une autre vie, et son vrai prix dans l'épreuve morale. La « raison de vivre » est donc dans la moralité et le mérite. Mais le penseur ne s'arrête pas à ces vues encore trop abstraites. Il ne méconnaît pas l'obstacle permanent, la faiblesse humaine; il ne dissimule pas que le seul secours efficace, c'est l'aide de Dieu; il parle en chrétien de l'amour qui conduit à la religion,

dont la seule forme complète et vivante est le christianisme. Le christianisme seul, s'adaptant à tous les temps et à toutes les circonstances, nous révèle « notre tâche aujourd'hui et demain. » Les lecteurs du *Correspondant* connaissent ce beau chapitre; mais il faut, pour le saisir et le goûter à fond, le relire après tout ce qui le prépare. C'est un programme pratique qui sort d'une solide et haute et complète philosophie de la vie. L'ensemble du livre n'est donc pas seulement instructif, il est consolant et fortifiant. La misère humaine éclate partout, au point de décourager ceux qui ne voient que les surfaces; « mais regardons mieux la vie, et nous dirons qu'il la faut accueillir avec confiance : nous avons, en la traversant, tant de bien à faire! Si nous avons une grande ambition, celle d'employer la vie à aimer Dieu et les hommes, et celle de conquérir par là la vie pleine et parfaite, nous ne serons pas déçus. La vie, à vrai dire, ne trompe que ceux qui n'attendent pas assez d'elle. » J'ai voulu citer les derniers comme les premiers mots de ce livre. Ce serait maintenant me défier par trop de mes lecteurs que d'en faire valoir « le prix. » Il suffit, il est même inutile, je suppose, de les presser de le lire et de le faire lire.

17. — Plus d'une fois déjà, j'ai dû rappeler dans ces revues sommaires le concours ouvert en 1890, par l'Académie des sciences morales et politiques, sur la morale de Spinoza. Sur neuf mémoires envoyés, quatre obtinrent des prix ou des fractions de prix; deux, une mention très honorable. Le premier prix fut décerné à M. Léon Brunschvicg, professeur au lycée de Tours, dont le mémoire, très remanié, ne fait que de paraître sous ce simple titre : *Spinoza*. J'avais donc eu tort, dans mon précédent article semestriel, non pas de louer le beau livre de M. Delbos sur le même sujet, mais de le préférer expressément au plus heureux de ses concurrents; ma faute venait d'une erreur sur le nom de ce lauréat. Je la répare aujourd'hui, mais non en mettant le livre de M. Brunschvicg plus haut que celui de M. Delbos. Il n'est pas sûr que l'exposition du spinozisme soit inférieure dans ce dernier, qui a, de plus, toute une seconde moitié sur l'influence de ce système dans les temps modernes, et cette partie, on le sait, constitue un chapitre capital et très neuf d'histoire et de critique. Or, précisément, sur ce point, le professeur de Tours, on le disait encore dernièrement à l'Académie, s'était trouvé « moins en fonds, » et il n'en donne rien au public. Cette abstention prudente ne saurait, d'ailleurs, diminuer le mérite réel de son exposition du spinozisme; son livre ne prétend être que cela. Je me trompe peut-être, en n'y voyant pas de plus une apologie. On dirait bien qu'à ses yeux la cohésion profonde de l'idée initiale, de la méthode, du système et de la vie de Spinoza, constitue un phénomène intellectuel et moral au-dessus de toute critique. Du moins, la coordination vigoureuse de ces éléments, depuis le premier chapitre sur « la liberté de l'es-

prit, » jusqu'au dernier sur « la pratique, » où l'on voit l'homme mettre sa vie et sa mort en rapport exact avec sa doctrine, constitue un morceau de littérature philosophique de l'ordre le plus élevé. « On y trouve d'un bout à l'autre, disait fort bien M. Waddington, rapporteur du concours, des idées très nettes et bien liées entre elles, un style nerveux, élégant et animé, une dialectique aussi souple que forte. L'auteur est nourri de Spinoza ; il a vécu avec lui et le connaît familièrement ; il l'aime, le comprend, le possède, et il le commente avec une sorte de ferveur. » « Une sorte » est peut-être de trop : l'attachement, l'assimilation de l'interprète à son auteur ne peuvent guère aller plus loin. C'est là un éloge, évidemment ; mais n'explique-t-il pas, au moins en l'absence de toute discussion critique, un grave défaut dans l'ouvrage, en tout cas un vrai danger pour beaucoup de lecteurs ? « De tels travaux sont propres à faire des spinozistes, » disait encore M. Waddington, et je ne veux pas dire autre chose.

18. — Jacobi (1743-1819) occupe dans le développement de la philosophie moderne une place qui n'appartient qu'à lui. Allemand imprégné d'idées françaises, disciple à la fois de Rousseau et de Pascal, libéral en politique, mais ennemi de la philosophie des encyclopédistes et des excès de la Révolution, adversaire infatigable de l'idéalisme de ses illustres compatriotes, il reste réaliste et, au bon sens du mot, dualiste en face du panthéisme triomphant ; il appuie sa doctrine sur la « croyance » et sur l'instinct moral, sans renoncer pour cela ni à la raison ni à la métaphysique, sans fonder, comme Kant, la morale sur la base étroite d'un aphorisme pratique. Certes, la doctrine de ce penseur original ne se défend pas très bien du reproche de contradiction, parce qu'elle veut être à la fois intuitive et discursive ; en tout cas, elle n'arrive pas à faire le départ des données primitives, qui sont l'objet propre de la croyance, et des vérités qui sont la conquête de la réflexion. Mais toute la vie et toute l'œuvre de Jacobi restent l'expression mémorable de la résistance que rencontra, dans la conscience morale d'un grand écrivain, l'œuvre en somme funeste et destructive de Kant et de ses successeurs. Nous n'avions guère jusqu'ici, sur cet épisode essentiel de l'histoire de la pensée au XVIIIe et au XIXe siècle, qu'une centaine de pages dans le second volume de Willm (*Hist. de la phil. allem. depuis Kant*). Il y avait lieu de désirer quelque chose de plus complet, de moins lourd surtout et de plus vivant. Nous sommes heureusement servis par le récent volume de M. Lévy-Bruhl sur *la Philosophie de Jacobi*, qui satisfait pleinement notre curiosité, non seulement sur la doctrine du célèbre penseur, mais au moins autant sur sa carrière et ses relations avec ses contemporains. Ces recherches, d'ailleurs très habilement mises en œuvre, répondent à merveille à la curiosité de plus en plus ardente du public lettré pour tout ce qui regarde le passage de l'an-

cien régime à l'ordre nouveau, dans les idées comme dans les faits. Elles nous font profiter de l'énorme apport d'inédit que l'on doit en ce genre à la correspondance de Jacobi, publiée dans ces derniers temps en Allemagne et destinée à être bien peu lue chez nous. Au seul regard de l'inspiration philosophique, Jacobi mérite l'attention la plus sympathique de la génération contemporaine qui, dans le désarroi du rationalisme, semble si attirée par la philosophie du cœur et de la croyance dont il est l'un des plus illustres ancêtres. L'exposition des idées n'est pas moins bien traitée par le savant professeur que celle des faits; l'abondance des citations, d'ailleurs pleines d'intérêt, ne fait aucun tort à l'unité de sa composition. Sa critique doctrinale est discutable et ne va pas assurément à vider la grave et complexe question qui est au fond de ces luttes entre le sentiment et la pure raison. Mais quand on nous donne une œuvre si intéressante de biographie et d'exposition philosophique, il serait peut-être déraisonnable d'exiger davantage.

19. — Le P. Tilmann Pesch, jésuite allemand bien connu par les deux grands traités de logique et de philosophie naturelle qu'il a fournis à la *Philosophia lacensis*, a cru devoir adresser à un public plus nombreux un mémoire sur *Kant et la science moderne*, qui vient d'être traduit en français. Ce n'est ni une réfutation directe du kantisme, ni même une exposition raisonnée de cette doctrine, encore bien que sur quelques points, par exemple sur le vrai sens des postulats de la raison pratique, le P. Pesch s'éloigne de certaines interprétations assez répandues. C'est, comme le titre le promet, une démonstration de ce théorème important et que doivent méditer surtout les philosophes chrétiens qui se sentiraient quelque tendresse de cœur pour les deux *Critiques* : la science moderne, — entendez la fausse science (et peut-être cette équivoque était-elle à éviter, au moins pour les lecteurs français) — est fille légitime du kantisme. En effet, la grande œuvre de Kant a consisté à supprimer la métaphysique en ne nous laissant que la connaissance du phénomène, et la « science moderne » ne s'occupe que de la réalité sensible. Elle affecte de plus une absolue liberté, qui se traduit par la variété infinie de ses constructions, double conséquence du subjectivisme kantien. Sur le terrain de la pratique, il n'est pas moins certain que la « morale indépendante » est sortie tout entière de l' « autonomie » proclamée par le moraliste prussien, comme sa « religion dans les limites de la raison » a produit ou largement favorisé l'opposition radicale à l'enseignement de l'Église, l'inintelligence et la haine de ses leçons et de ses pratiques, enfin la réduction de tout culte à l'adoration plus que païenne de l'humanité. La démonstration est patiente, un peu minutieuse, mais rigoureusement exacte ; elle a peut-être, au moins dans le ton, quelque chose de trop exclusivement « apologétique ; » elle n'aurait rien perdu de sa force en notant les services relatifs rendus par

Kant à l'analyse des concepts théoriques ou moraux. Je l'ai déjà dit, ce n'est pas là une réfutation directe de Kant. A la fin de son introduction l'auteur promet de prouver d'abord que la « science moderne » a sa base dans Kant et ensuite d'examiner la valeur de cette base. Ce second point sera probablement traité dans un second ouvrage, dont on nous annonce la prochaine publication en français, *le Kantisme et ses erreurs*. Si cet ouvrage n'a pas plus d'étendue que celui-ci, il aurait été bien à propos de les réunir dans un seul volume, qui, sans dépasser la juste mesure et sans trop grever l'acheteur, aurait constitué un ensemble critique complet sur le vrai système générateur des erreurs modernes. Cela soit dit dans le seul intérêt de la « Bibliothèque philosophique » entreprise par M. Lethielleux et riche déjà de plusieurs excellents ouvrages qui, pour la plupart, joignent à leur mérite intrinsèque l'avantage d'un prix vénal mieux justifié, je ne dis pas par la qualité, mais par la quantité du contenu.

20. — M. de Roberty a voulu, dans son récent travail sur *Auguste Comte et Herbert Spencer*, apporter une « contribution à l'histoire des idées philosophiques au XIXe siècle, » comme l'annonce le sous-titre du volume. En réalité, on y trouvera beaucoup moins cela (car il n'apprend rien de neuf sur les théories des deux grands positivistes) qu'une critique intéressée, inspirée par des vues dogmatiques, par un système personnel. Un problème spécial, le monisme, préoccupe l'auteur, qui a partagé son travail en trois livres, l'un sur le monisme contemporain en général, les deux autres sur le monisme de chacun des deux philosophes. Sa visée historique essentielle est de montrer, dans le développement nécessaire de la science, trois « grands thèmes » successifs : agnosticisme, évolutionnisme, monisme, qui n'en représentent pas moins des idées contradictoires. Son argument contre les positivistes contemporains, c'est donc qu'il y a incompatibilité entre leur agnosticisme et leur monisme, entre leur réalisation de l'inconnaissable et leur fin de non-recevoir contre tout ce qui dépasse l'expérience, entre leur foi à l'absolu et leur principe d'universelle relativité. Et vraiment il réussit bien à montrer, chez Auguste Comte, l'impossible association d'un mécanisme universel et de conceptions finalistes ; chez H. Spencer, une opposition criante entre la réduction de toute vérité à l'expérience et l'affirmation de la réalité inconnaissable placée au delà. Mais l'âme de ces critiques dans le livre de M. de Roberty, c'est une conception particulière de l'évolution, reposant sur l'identité des contraires, qui lui permet d'être positiviste sans être agnostique. C'est ce qu'on a appelé « hyperpositivisme, » et M. de Roberty ne repousse pas ce vocable mal venu. Mais comment une théorie qui porte sur un « concept inconcevable » prévaudrait-elle contre cette affirmation de l'absolu qui finit par s'imposer à la raison même des penseurs qui ont voulu systématiquement l'exclure ?

21. — Dans son quatrième volume (1893), comme dans les précédents, *l'Année philosophique*, de M. Pillon, ne consacre à la bibliographie que sa dernière moitié. Le nombre des ouvrages brièvement examinés par le savant directeur est plus considérable encore que par le passé, et toujours une large part est faite aux écrits d'histoire et de critique religieuses, de haute politique et de sociologie, que l'on ne classe pas d'habitude sous la rubrique « philosophie. » Inutile de répéter que le criterium de M. Pillon est constamment celui d'une doctrine très rigoureusement arrêtée, le « néo-criticisme, » ce qui est à la fois un bien et un mal ; car, si le lecteur est heureux de connaître d'avance l'esprit du critique, il peut se plaindre de ce que cet esprit a nécessairement d'étroit et d'exclusif. — Quelque intérêt d'instruction et de curiosité qu'offre cette longue énumération raisonnée de publications représentant le mouvement des idées et des études métaphysiques et morales en France (car la philosophie étrangère n'y a pas encore paru, au moins directement), il y a lieu d'attacher encore plus d'importance à la première moitié du volume, formée, selon l'usage, de mémoires originaux. A vrai dire, je ne voudrais ni recommander ni discuter les deux premiers. *L'Étude philosophique sur la doctrine de Jésus* (p. 1-84), malgré l'intérêt qui s'attache à tout ce qui sort de la plume de M. Renouvier, ne satisfera pas assurément ceux qui, en lisant sans préjugé les documents primitifs du christianisme, y auront vu, avec la foi au Messie sauveur, un « surnaturel » beaucoup plus complexe, y compris dogmes et miracles. Quant à la réponse de M. Léon Dauriac à M. Secrétan sur *Dieu selon le néo-criticisme* (p. 85-108), elle prouve trop que l'auteur est étranger non seulement « à toute confession religieuse, » comme il le déclare lui-même (p. 196), mais encore à toute croyance religieuse : à la question : Dieu est-il? il répond : « On n'en sait rien, » et comme d'ailleurs il professe que « si Dieu est, il a commencé, » le voilà hors de la raison universelle, pour qui Dieu a pour synonyme l'Éternel. En revanche, le troisième mémoire, *l'Évolution de l'idéalisme au XVIIIe siècle*, par M. F. Pillon, est une contribution importante à l'histoire critique de la philosophie. Il est fort étendu (p. 109-206), assez pour constituer un volume ordinaire, et pourtant il ne traite que « de Malebranche et de ses critiques, » ce qui, malgré le titre, pour le dire en passant, intéresse le XVIIe siècle au moins autant que le XVIIIe. On n'a jamais étudié de si près, avec tant de souci des textes et à la fois tant de pénétration critique, les antécédents de l'idéalisme si cher à l'école néo-criticiste. S'ensuit-il que ce beau mémoire soit acceptable dans ses conclusions ou seulement dans tous ses détails d'exégèse? C'est une autre question ; mais on devra l'étudier et le discuter. Même en dehors du parti pris antisubstantialiste, qui le domine d'un bout à l'autre, il est à croire qu'un examen réfléchi n'y laissera pas tout subsister. Pour ma

part, je doute fort que l' « étendue intelligible » soit vraiment, dans la doctrine de Malebranche, le point de départ de l'idéalisme de ses successeurs ; c'est plutôt, je crois, la négation de l'activité des corps, l'occasionnalisme, et dès lors il faudrait chercher ce point de départ non seulement dans Malebranche et dans La Forge et Cordemoy, qui ont enseigné expressément avant lui cette doctrine, mais jusque dans les anciens qui ont refusé toute efficacité aux causes secondes. Le mémoire de M. Pillon ne restera pas moins comme un apport de premier ordre, soit à l'histoire générale des systèmes, soit en particulier à l'interprétation de Malebranche, dont certaines pages, jusqu'ici trop négligées, y sont mises dans le meilleur jour.

LÉONCE COUTURE.

BEAUX-ARTS

1. *Miniatures choisies de la Bibliothèque du Vatican*, par ÉTIENNE BEISSEL, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-4 de 60 p. avec 30 planches. — 2. *L'Église nationale de Saint-Louis-des-Français à Rome, notes historiques et descriptives*, par Mgr D'ARMAILHACQ, recteur de l'église Saint-Louis. Rome, imp. Cuggiani, 1894, in-4 de 224 p. — 3. *Origines de l'art gothique en Italie*, par C. ENLART. Paris, Thorin, 1894, in-8 de XII-335 p., illustré de 34 pl. hors texte et de 131 fig., 20 fr. — 4. *La France artistique et monumentale*. Tome IV. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-4 de 208 p., 25 fr. — 5. *Nouveaux documents pour l'histoire de la création des résidences royales des bords de la Loire*, par JOSEPH DE CROY. Paris, Picard ; Blois, Migault, 1894, in-8 de 218 p. — 6. *L'Art arabe*, par AL. GAYET. Paris, Librairies-imprimeries réunies, s. d., in-8 de 316 p. (*Biblioth. de l'enseignement des beaux-arts*), broché, 3 fr. 50 ; cart., 4 fr. 50. — 7. *L'Art au moyen âge, choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie*, par GASTON COUGNY. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de 308 p. et 76 grav., 4 fr. — 8. *Albums-manuels d'histoire de l'art. L'Antiquité*, par GASTON COUGNY. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-4 de 273 p. et 215 grav., 4 fr. 50. — 9. *Histoire générale des beaux-arts*, par ROGER PEYRE. Paris, Delagrave, 1894, in-12 de XVI-796 p. et 300 illustr., 6 fr. 50. — 10. *Histoire de la peinture en France*, par V. LEROY-SAINT-AUBERT. 3e éd. Paris, Delagrave, 1894, in-16 de 228 p., 3 fr. — 11. *Livre de souvenirs de Maso di Bartolommeo dit Masaccio, manuscrits conservés à Prato et à la Magliabecchiana de Florence*, par CHARLES YRIARTE. Paris, Rothschild, 1894, in-4 de 96 p. avec 37 grav., 60 fr. — 12. *Michiel van Mierevelt et son gendre*, par HENRY HAVARD. Paris, Librairie de l'Art, 1894, gr. in-8 de 120 p., 4 fr. 50.—13. *Antonio Canal dit le Canaletto*, par ADRIEN MOUREAU. Paris, Librairie de l'Art, 1894, gr. in-8 de 109 p., 4 fr.— 14. *Les Saint-Aubin*, par ADRIEN MOUREAU. Paris, Librairie de l'Art, 1894, gr. in-8 de 148 p., 4 fr. 50. — 15. *Constant Troyon*, par A. HUSTIN. Paris, Librairie de l'art, 1893, gr. in-8 de 87 p., 4 fr. — 16. *Chapu, sa vie et son œuvre*, par O. FIDIÈRE. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 272 p., 10 fr. — 17. *Les Peintres célèbres du XIXe siècle*, par C. DE BEAULIEU. Paris, Bloud et Barral, 1894, 2 vol. in-8 de 310 et 306 p. ; chaque vol., 8 fr. — 18. *La Vie artistique*, par GUSTAVE GEFFROY. 3e série. Paris, Dentu, 1894, in-16 de XX-395 p., 5 fr.—19. *L'Espagne du quatrièmecentenaire de la découverte du Nouveau-Monde. Exposition historique de Madrid, 1892-1893*, par ÉMILE DE MOLÈNES. Paris. Librairies-imprimeries réunies, 1894, in-8 de 344 p., 7 fr. 50. — 20. *Le Beau dans la nature*, par l'abbé GABORIT. 3e édit. Nantes, Cier ; Paris, Bloud et Barral, 1893, in-8 de XVI-280 p. avec 20 grav., 5 fr. — 21. *Le Beau dans les arts*, par l'abbé GABORIT. 3e éd. Mêmes éditeurs, 1893, in-8 de 330 p. avec 40 grav., 5 fr. — 22. *Lettres sur la sculpture, leçons aux demoiselles*, par AD. PIENNE. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1894, in-8 de 124 p., illustré, 3 fr. 50.— 23. *Les Arts de reproduction vulgarisés*, par JULES ADELINE. Paris, mêmes éditeurs, 1894, gr. in-8 de 380 p. avec 12 planches, 10 fr.—24. *Le Luxe français. La Restauration*, par HENRI BOUCHOT. Paris, Librairie illustrée, s. d., gr. in-8 de 324 p., illustré, 25 fr. —

25. *Un Coin de la curiosité. Les Anciens Instruments de musique*, par Eugène de Bricqueville. Paris, Librairie de l'Art, in-4 de 62 p., 3 fr. — 26. *Dictionnaire de la céramique*, par Édouard Garnier. Paris, Librairie de l'Art, s. d., in-8 de lxiv-258 p., avec 20 pl. en couleurs, 30 fr. — 27. *La France artistique et monumentale*, t. V. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-4 de 208 p., 25 fr.

1. — Le R. P. Beissel a fait publier par la grande maison Herder, de Fribourg, avec un texte allemand et français, une collection de planches donnant des spécimens des principaux manuscrits à miniatures de la Bibliothèque Vaticane. Il en a choisi une quarantaine, parmi les plus renommés ou les plus curieux, et, bien que ce choix ne puisse donner qu'une idée très incomplète des trésors d'art de la collection pontificale, surtout pour sa série grecque, on est heureux cependant de pouvoir le feuilleter dans les bonnes phototypies de MM. Danesi. L'ouvrage est tout à fait opportun, en un moment où des études de divers genres commencent à se multiplier sur l'histoire de la miniature (bornons-nous à rappeler, pour la France, les noms de MM. Müntz et Durrieu), et il faut s'associer au vœu de l'auteur, qui demande la publication d'un choix analogue pour chacune des grandes bibliothèques d'Europe. Quelque sommaire qu'il soit, celui-ci peut rendre des services, d'autant plus qu'on trouve dans le texte, outre la description des manuscrits représentés dans les planches, beaucoup d'indications sur d'autres manuscrits non décrits encore dans la série en cours de publication des catalogues de la Vaticane. Des indications du même genre, qu'on me permettra de rappeler ici, pourraient être cherchées dans la *Gazette archéologique* de 1887, sous le titre : *De quelques manuscrits à miniatures de l'ancien fonds vatican*. Le P. Beissel n'a eu que l'embarras des richesses dans l'admirable dépôt où abondent les merveilleuses miniatures de toutes les époques, depuis le fameux petit *Virgile* antique, dit *Virgile du Vatican*, dont la décoration est d'un si bon style classique, jusqu'au *Dante* de Giulio Clovio, le « prince » des miniaturistes du xvie siècle, dont l'œuvre a été récemment reproduite par les soins du zélé vice-bibliothécaire de l'Église, l'abbé Cozza-Luzi. La bibliographie ne semble pas toujours au courant, au moins pour les manuscrits classiques. Ce n'est pas ici le lieu de faire des critiques de détail, mais il est impossible de ne pas signaler l'utilité d'identifier l'évêque d'Arras, bibliophile nommé page 42, avec le cardinal de Granvelle : le personnage en vaut la peine.

2. — Nous ne quittons pas Rome, avec le livre de Mgr d'Armailhacq sur *l'Église nationale de Saint-Louis des Français*. Le sous-titre de simples « notes, » donné à ce travail, exige l'indulgence pour une partie historique dont la composition appellerait peut-être quelques réserves ; tout au plus regretterai-je que des noms aussi connus que ceux de Muret et de l'ambassadeur d'Abain se présentent, par erreur d'impression, défigurés en *Moret* et en *d'Albani*. Les érudits n'en sauront pas moins gré au vénérable auteur pour les documents réunis en appendice, et les

inscriptions, épitaphes collectives ou particulières, contenues dans l'église et publiées ici intégralement. Le grand public sera heureux d'y lire une introduction sur les plus anciens établissements français à Rome, l'histoire de la construction de l'édifice, terminé grâce aux libéralités de Catherine de Médicis, et le récit sommaire des plus notables cérémonies qui y furent célébrées, depuis sa consécration sous Sixte-Quint (9 octobre 1589), jusqu'aux récentes funérailles de M. l'ambassadeur Mariani. La partie artistique contient une complète description de l'architecture, des chapelles, des œuvres d'art et des monuments funéraires ou commémoratifs que renferme Saint-Louis. On sait qu'ils sont en très grand nombre : fresques du Dominiquin et de Natoire, tableaux du Corrège, du Caravage et de Carlo Maratta, monuments des cardinaux d'Ossat, de Rambouillet, de la Trémoille, de Bernis, etc., de Claude Lorrain et des peintres Vleughels, Poerson, Boguet, Guérin, Sigalon, de l'amie touchante de Chateaubriand, Mme de Beaumont, du général de Pimodan, des soldats français tués au siège de Rome, etc. Cette monographie d'église contient ainsi non seulement une contribution intéressante à l'histoire de l'art vers l'extrême fin de la Renaissance, mais encore un résumé des principaux souvenirs français de Rome fixés par l'art en ce noble édifice. Des phototypies et zincotypies de la maison Danesi, d'après les monuments ou d'anciennes gravures, achèvent d'embellir ce livre, imprimé à Rome sous les auspices, je crois, de notre ambassade auprès du Saint-Siège. Une édition de petit format, moins richement illustrée, a paru en même temps que l'édition artistique et intéressera beaucoup de familles dont le nom figure sur les inscriptions de notre église nationale. Je souhaiterais que les Français visitant Rome prissent le temps de parcourir ces pages, qui leur feraient mieux sentir à quel point notre histoire politique et artistique est unie à celle de la *Città eterna*.

3. — D'une tout autre méthode et d'une tout autre portée est l'étude de M. C. Enlart sur les *Origines de l'art gothique en Italie*. C'est une thèse scientifique, dont la publication coïncide fort bien avec le commencement de celle du grand ouvrage de M. Eugène Lefèvre-Pontalis. M. Enlart a consacré ses recherches, pendant son séjour à l'École de Rome, à savoir à quelle date, comment et sous quelles influences l'Italie a reçu l'art gothique, dans quelle mesure elle se l'est assimilé, quelle originalité locale elle y a mêlée et quelles œuvres cette admirable forme du génie médiéval y a laissées. Il passe ici en revue successive les monuments des cisterciens, des chanoines réguliers, des franciscains et des architectes de Charles Ier d'Anjou, qui lui apparaissent comme les premiers propagateurs de l'art gothique dans les diverses régions de la Péninsule. A chacune de ces séries de monuments correspond une autre série comprenant ceux qui se sont directement inspirés des premiers, ou

qui ont été bâtis sous leur influence. La partie la plus considérable du livre traite des monuments cisterciens et démontre la conclusion capitale de l'auteur, qui est que l'Italie a reçu l'art gothique bourguignon des moines de Cîteaux à la fin du XIIe siècle et que leurs premières constructions ont suggéré, dès le XIIIe, de nombreuses imitations. Chacun sait que l'éclosion de l'art gothique ayant coïncidé avec la naissance et la diffusion de l'ordre célèbre, les moines cisterciens, bientôt répandus dans l'Europe entière, y furent, suivant une heureuse expression, « les missionnaires de l'art français. » Ce sont les résultats de cette mission, en ce qui regarde l'Italie, que M. Enlart nous fait connaître après une vaste enquête, où il a interrogé sans doute bien des documents écrits, mais surtout des documents non moins sûrs pour qui sait les déchiffrer, les constructions elles-mêmes, intactes ou ruinées, dont l'Italie est, pour la période gothique, beaucoup plus riche qu'on ne se le figure. La rigueur avec laquelle il a mené les investigations lui a permis d'écrire dès à présent un chapitre complet de l'histoire de l'expansion de l'école bourguignonne. On peut regretter l'absence d'une carte sommaire indiquant les points où s'est manifestée cette action, carte dont le texte du livre fournirait aisément les éléments. L'auteur a laissé de côté les monuments les plus connus, tels que la cathédrale de Sienne, les églises Saint-François d'Assise et de Bologne, et a consacré au contraire de véritables monographies à des constructions plus importantes encore historiquement, et que leur éloignement des grandes routes a dérobées longtemps à l'étude. Telles sont les grandes abbayes cisterciennes de Fossanova et de Casamari, dans les États romains, San Galgano en Toscane, etc. De continuels rapprochements avec les églises et monuments civils de France se pressent sous la plume du jeune archéologue, et, tout en témoignant de l'étendue de ses connaissances, achèvent de compléter dans l'esprit les renseignements fournis par ses dessins. Il en a exécuté lui-même plus de cent trente, dont l'exactitude technique est attestée par les récompenses de la Société des architectes, et les photographies qu'il a prises également sur les lieux ont été transformées en une trentaine de phototypies. L'ensemble de ces recherches si neuves, dédiées à M. de Lasteyrie, constitue un des meilleurs volumes parus dans la *Bibliothèque des écoles d'Athènes et de Rome*.

4. — Si l'ouvrage précédent, dont le caractère est purement scientifique, est tout à l'honneur de notre art national, celui dont il va être question, et qui s'adresse au grand public, ne l'est pas moins. Au reste, c'est une ancienne connaissance de nos lecteurs, puisqu'il s'agit du quatrième volume de *la France artistique et monumentale*. Nulle publication ne montre mieux aux étrangers, aussi bien qu'à des nationaux trop oublieux de leurs titres de gloire, les richesses de tout genre que des siècles d'art et de génie ont accumulées sur le sol de France. Ce nou-

veau recueil de monographies ne le cède pas aux précédents en intérêt et en variété. On y trouve décrits les monuments antiques de *Nîmes* par M. Lafenestre, les monuments religieux et civils de *Poitiers* par M. de Fourcaud, les monuments religieux de *Laon* par Mgr Dehaisnes, *Vézelay*, ce Mont-Saint-Michel de la Bourgogne, par M. H. Havard, le *Château de Chambord* par M. Léon Palustre, l'*Hôtel de Ville de Paris* par M. Stupuy, le *Château d'Écouen* par M. de Lostalot, et celui de Meudon par le vicomte de Grouchy. Comme celle des monuments de Laon, la monographie de Chambord emprunte à l'autorité archéologique de l'auteur un intérêt particulier et fait un digne pendant à celle du château de Blois, donnée dans le troisième volume, malgré les étroites limites dans lesquelles chaque fois l'auteur a dû restreindre son érudition. Un article qui semblera aux neuf dixièmes des acheteurs de la collection un peu long pour une œuvre moderne, est celui qui est consacré au nouvel Hôtel de ville; les descriptions de fêtes contemporaines y tiennent peut-être une place disproportionnée, augmentée encore par la multiplication des alinéas. On peut regretter encore, quel que soit l'intérêt historique du texte de M. de Grouchy, la présence d'un monument détruit, tel que le château de Meudon. A ce compte, il en faudrait bien deux fois autant pour Saint-Cloud, quatre fois pour Marly, six fois pour les Tuileries, etc. Puisque aussi peu de place peut être accordée aux monuments existants, ne vaudrait-il pas mieux réserver pour eux toutes les forces? Au reste, quel beau recueil de reconstitution artistique on pourrait faire avec les monuments que le temps, les révolutions et les guerres ont fait disparaître de France! Ne serait-ce pas un jour un complément tout indiqué à celui qui se publie en ce moment, avec tant d'activité et d'intelligence, sous la direction de M. Henry Havard?

5. — Le mémoire de M. Joseph de Croy se rattache à plusieurs chapitres de *la France monumentale* par les éléments qu'il apporte pour l'étude de nombreuses questions demeurées incertaines sur l'origine des célèbres *Résidences royales des bords de la Loire*, sur l'époque des diverses constructions, la nature des travaux, le nom des artistes qui ont collaboré à ces grandes œuvres de notre Renaissance, où la part italienne et la part nationale ne sont pas encore partout exactement déterminées. Ses *Nouveaux documents* sont relatifs aux châteaux d'Amboise, Blois et Chambord, aux jardins du château de Blois et au parc de Chambord. Il est difficile de résumer les acquisitions de détail que permettent ces pièces, tirées en majeure partie des Archives nationales. On remarquera, entre autres points, l'examen de la question de l'architecte directeur dans les constructions de la fin du xve et du commencement du xvie siècle, la liste des maîtres et commis des ouvrages du comté de Blois depuis 1318, et des observations curieuses sur la transformation des jardins français sous Charles VIII et ses successeurs.

6. — En parlant de *l'Art arabe*, de M. Al. Gayet, je crois devoir avertir tout d'abord d'une restriction que comporte le titre : l'auteur n'étudie que les monuments d'Égypte et de Syrie contemporains du Khalifat, et encore proteste-t-il contre cette dénomination d'art arabe consacrée par l'usage, puisque l'Arabe, dit-il, n'a jamais été artiste. C'est dans l'art copte qu'il retrouve les origines et les premiers éléments de l'art dit arabe. L'art copte est resté jusqu'à présent inconnu ou contesté, et les travaux antérieurs de M. Gayet ont beaucoup servi à le révéler et à l'imposer enfin à l'archéologie contemporaine. Outre la question des origines traitée, comme on le voit, de première main, on remarquera la place consacrée au rôle des figures animées dans l'art de l'Islam. L'illustration paraîtra aussi neuve que le texte à la plus grande partie des lecteurs, qui y trouveront tous les renseignements essentiels que fournissent les belles planches du recueil Prisse d'Avennes sur l'art arabe d'après les monuments du Caire.

7-8. — Les *Lectures artistiques* de M. Cougny obtiennent le succès qu'elles méritent, puisque la maison Firmin-Didot en poursuit régulièrement la publication. On peut en féliciter l'auteur et l'engager à demander à ses éditeurs, pour les *Albums-manuels d'histoire de l'art*, qui vont servir de complément à son choix de textes, une illustration plus soignée et plus exacte que celle du premier volume qui vient de paraître. Ces albums, accompagnés de notices, sont conformes aux programmes officiels du nouvel enseignement d'histoire de l'art dont nous avons déjà parlé et au catalogue de reproductions d'œuvres d'art adoptées pour cet enseignement dans les lycées et collèges. Mais, sur les deux cents images du premier, consacré à l'antiquité, combien y en a-t-il de vraiment bonnes, c'est-à-dire donnant une véritable sensation d'art à l'œil qui regarde ? Et cependant ce sont des yeux peu exercés qu'il s'agit de frapper, ceux de jeunes gens non initiés aux choses de l'art, incapables de retrouver, par effort ou par souvenir, l'idée de l'artiste sous une traduction trop incomplète. Quant au troisième volume des *Lectures*, il mérite tout éloge. Consacré au moyen âge, il comprend non seulement l'art de l'Occident, mais encore l'art byzantin et musulman. M. Cougny a puisé ingénieusement dans les œuvres de Quicherat, Viollet-le-Duc, Didron, Vitet, Mérimée, et des plus autorisés de nos contemporains vivants. Peut-être aurait-il pu, sur l'orfèvrerie médiévale, trouver mieux qu'une page du bibliophile Jacob; mais nous sommes, ne l'oublions pas, dans la maison Firmin-Didot.

9. — Résumer en un seul volume (de près de huit cents pages, il est vrai) l'histoire de l'art sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations, depuis les origines de la civilisation jusqu'à nos jours, voilà une besogne peu aisée. Ce travail préliminaire d'information est considérable et le travail de condensation ne l'est pas moins. Autant que

j'en puis juger, en contrôlant certaines parties modernes de son œuvre de vulgarisation, M. Roger Peyre s'en est tiré à son honneur et a fort heureusement utilisé les recherches personnelles qu'il a eu occasion de faire sur un assez grand nombre de points de l'histoire artistique. La partie de l'art antique serait un peu moins sûre en quelques détails; mais un pareil manuel ne saurait être parfait, et certes celui de Lübke, qui présente un plan analogue, laisse bien davantage à désirer. Remarquons plutôt quel petit nombre de fautes d'impression et d'inexactitudes de faits s'est glissé dans un volume où se pressent par milliers les dates et les noms propres. Les gravures sont plus amusantes que suffisantes, quoiqu'il y en ait beaucoup d'excellentes dans leurs petites dimensions. Au reste, on en compte trois cents, et c'est une profusion agréable, qui invitera les gens du monde à feuilleter cette *Histoire générale des beaux-arts*, très clairement écrite et disposée, et qui comptera parmi les meilleurs travaux de M. Peyre.

10. — On ne saurait être aussi élogieux pour le petit manuel de M. Leroy-Saint-Aubert, intitulé *Histoire de la peinture en France*, et qui autoriserait à trop bon compte le titre d'historien. Ce sont des notes biographiques, mises bout à bout, aimablement rédigées d'ailleurs, sur les plus notables peintres français, depuis Jean Fouquet jusqu'à M. Puvis de Chavannes, avec l'indication et la description de leurs principales œuvres. Quelques dates sont inexactes et quelques noms propres écorchés; nous en chargerons l'imprimeur. L'auteur termine en déclarant qu'aujourd'hui, dans le domaine de l'art, c'est la France qui règne « sans partage. » En est-il aussi sûr que cela?

11. — L'ouvrage que publie avec un certain luxe l'éditeur Rothschild, et dont les cent exemplaires sont naturellement épuisés déjà, est un de ceux qu'on se figure plus aisément sur papier vulgaire et présentés comme le sont d'ordinaire les mémoires d'érudition pure. On a voulu le faire entrer dans les bibliothèques d'art qui possèdent les autres élégants volumes de M. Ch. Yriarte et le placer notamment à côté de son *Matteo Civitali*, auquel il fait assez bien pendant. Il faut donc remarquer les trop nombreuses fautes d'impression que tolère cette typographie séduisante; voici, sans chercher, en des sommaires et légendes dont l'éditeur est seul responsable, Don*n*atello, San Franc*i*sco, Klacko pour Klaczko; Nauni pour Nanni, etc. Cette observation, d'apparence mesquine, est justifiée par la sévérité avec laquelle de telles fautes font juger nos plus beaux livres de luxe à l'étranger. On ne saurait donc trop signaler aux éditeurs l'ignorance ou l'inattention de leurs correcteurs. Revenons aux textes inédits très heureusement édités et annotés par M. Yriarte. Si le sculpteur presque ignoré, Maso di Bartolommeo, qui a écrit ce livre de souvenirs, n'a aucunement l'importance de Civitali dans l'histoire de la sculpture italienne, le document lui-même en a une considérable, car il

est unique de son espèce. Ce journal de travail et de comptes, jeté au jour le jour de 1447 à 1455, contient une foule de renseignements sur les ouvrages auxquels a collaboré le modeste Masaccio, ouvrages dont quelques-uns sont très importants, puisqu'on y voit figurer le Temple de Sigismond Malatesta, le palais de Cosme de Médicis, les portes de la sacristie de Santa-Maria del Fiore, etc. Dans la vie errante qu'il partageait avec ses plus illustres confrères, le sculpteur florentin a noté toutes ses commandes et leurs conditions d'exécution, en même temps que certaines constructions ou réparations de monuments, où il apparaît non plus comme un artiste, mais comme un véritable entrepreneur. Le nom des Mécènes les plus célèbres, des collaborateurs les plus glorieux, Donatello et Luca Della Robbia, par exemple, figurent ainsi à côté de celui des ouvriers les plus vulgaires dont il surveillait et partageait à l'occasion les humbles travaux. M. Yriarte a groupé dans une brillante introduction les indications principales qu'apporte le journal de Maso sur la condition des artistes d'Italie au milieu du xve siècle.

12. — Venons aux monographies d'artistes, en petit nombre pour cette fois. Ce n'est pas un simple travail de vulgarisation, comme le sont beaucoup d'autres volumes de la collection des *Artistes célèbres*, que publie M. Henry Havard sur Michiel van Mierevelt ; c'est une œuvre de première main, pleine de documents inédits recherchés en Hollande et renouvelant, sur bien des points, la biographie du maître portraitiste de Delft. C'est en même temps une contribution générale à la connaissance de la vie matérielle, morale et religieuse des artistes hollandais dans la première moitié du xviie siècle. Mierevelt, dont tant de portraits se sont dispersés ou perdus, a eu la fortune de rencontrer un gendre, graveur excellent, W.-J. Delff, qui s'est inspiré de son œuvre et en a gravé la plus grande partie, sous ses yeux mêmes et avec ses conseils. C'est en partie grâce à cette collaboration de famille que la gloire de Mierevelt nous est parvenue intacte et que nous pouvons goûter, sans sortir de notre cabinet, l'exactitude de sa manière, la puissance qu'il a de pénétrer la physionomie de ses modèles et de faire transparaître leur âme. M. Havard a étudié également et d'une façon fort attachante la vie et les travaux de W.-J. Delff. L'illustration qu'il lui a presque entièrement empruntée met sous nos yeux, avec les princes et princesses de la famille d'Orange, les stathouders et les ambassadeurs des Provinces-Unies et nombre d'autres grands personnages, une série bien curieuse de documents d'histoire ; c'est la partie la plus notable de la galerie de portraits peinte au cours de sa carrière par Michiel van Mierevelt.

13. — Antonio Canal, *il Canaletto*, et ses élèves sont, parmi les maîtres italiens de second ordre, ceux qu'on peut le plus aisément connaître sans les avoir vus en Italie, grâce aux nombreux tableaux qui existent d'eux un peu partout, dans les collections privées et les musées,

et aux gravures qui ont popularisé leur œuvre. M. Adrien Moureau parle donc de Canaletto à son lecteur comme d'une vieille connaissance. Il a écrit un livre agréable et vivant sur le très piquant historien de la vie vénitienne au XVIIIe siècle et sur ses imitateurs Bellotto et Guardi. Il y a inséré une étude sérieuse des eaux-fortes de Canaletto et une riche illustration tirée surtout des estampes de Brustoloni et qui représente les principaux monuments et les grandes fêtes de Venise. Certains musées italiens, qu'il ne paraît pas connaître, notamment celui de Turin, lui eussent fourni des renseignements d'un assez grand intérêt. On s'étonne aussi de ne pas trouver cités les travaux de M. Molmenti dans une introduction sur la Venise du *settecento*. Enfin la traduction couramment employée ici du mot *scuola*, au sens vénitien, par le mot *école* (école de Saint-Marc, de Saint-Roch, etc.), donne une fausse idée de la destination des célèbres édifices revêtus de ce nom.

14. — Le même auteur a écrit sur *les Saint-Aubin* un livre non moins agréable et plus complètement réussi. Il est ici dans son élément d'étude et sur un terrain qu'il connaît mieux, celui du dessin et de l'estampe. Augustin de Saint-Aubin reste le plus populaire des trois frères, ne serait-ce que par les nombreux portraits qu'il a gravés et par la reproduction, continuellement faite en ces derniers temps, des célèbres gravures du *Bal paré* et du *Concert ;* mais Germain et surtout Gabriel ont tenu aussi une jolie place dans cet admirable groupe de dessinateurs qui comptent parmi les meilleurs artistes français du XVIIIe siècle, et sont en somme les plus fidèles historiens des mœurs de leur temps. M. Moureau a donné avec les Saint-Aubin un pendant très heureux à sa monographie des Moreau, parue l'année dernière, et l'illustration en est aussi soignée qu'on peut le désirer dans une collection qui, pour être élégante, n'en doit pas moins rester d'un prix accessible à tous.

15. — C'est une vie très simple, très modeste, que raconte M. Hustin, celle du peintre des animaux, Constant Troyon, mort en 1865 ; mais la sincérité de cet artiste comme interprète de la nature et la sûreté vigoureuse de son pinceau permettent de prononcer son nom parmi ceux des bons maîtres de ce siècle. L'auteur a tort de s'excuser de l'aridité du chapitre où il expose l'état de l'œuvre très étendu de Troyon, au moyen des catalogues d'expositions, de galeries et de ventes. Beaucoup d'amateurs lui en sauront gré, et le lecteur, qui classe dans sa bibliothèque pour les consulter la collection des *Artistes célèbres*, trouvant avec plaisir ce répertoire consciencieux et complet, regrettera qu'il n'y en ait pas de semblables dans tous les volumes.

16. — Après ces biographies de peintres, voici la vie d'un sculpteur, qui a été notre contemporain, et dont les œuvres, hier encore, étaient l'honneur de nos expositions, Henri Chapu. Les débuts du jeune paysan de Mée, les succès d'école qui l'envoient à Rome, son séjour passionné

sur la terre du beau, ses années difficiles au retour, si fréquentes pour les sculpteurs les mieux doués, la gloire qui lui arrive avec la *Jeanne d'Arc écoutant ses voix* (1870), ses dernières années enfin, trop tôt terminées, et qui furent entourées de l'admiration et du respect de tous, deux hommages qui ne vont pas toujours ensemble ; voilà ce que raconte M. O. Fidière d'une façon vraiment attachante, à l'aide de documents particuliers, et rien ne donne mieux l'idée de ce qu'il peut tenir de labeur, de volonté, de droiture et de noblesse dans une vie d'artiste. Chapu laisse des œuvres populaires, la *Jeanne d'Arc*, la *Jeunesse* du monument de Henri Regnault, l'*Immortalité*, la *Pensée*, le monument de Berryer, le tombeau de Mgr Dupanloup, bien d'autres encore, où se révèle un idéal fait de tradition et d'émotion personnelle. Chapu eut le sentiment religieux et le sentiment poétique, et ceux mêmes qu'attire davantage un art plus vivant doivent rendre hommage à ces dons qui deviennent rares. La librairie Plon et Nourrit a soigné tout particulièrement ce volume ; typographie et illustration marchent de pair, et l'ensemble est revêtu de cette distinction aimée, recherchée, atteinte dans toutes ses œuvres par l'artiste qu'on a voulu honorer.

17. — Les deux volumes que M. C. de Beaulieu intitule : *Peintres célèbres du XIXe siècle* (il serait nécessaire d'ajouter à ce titre le mot *français*) se lisent agréablement et renseignent de façon exacte et modérée sur la biographie et l'œuvre générale d'un certain nombre de maîtres aujourd'hui consacrés ou à peu près : Gros, Girodet, Gérard, L. Robert, Géricault, Vernet, Guérin, Sigalon, dans le premier volume ; Corot, Meissonier, Delaroche, Manet, Robert-Fleury, Bastien-Lepage, Baudry, Daubigny, dans le second. Ces ouvrages conviennent aux bibliothèques populaires. Mais pourquoi dérouter le public, en donnant continuellement son prénom d'*Hippolyte* au peintre qui signait ses tableaux *Paul* Delaroche ?

18. — J'ai dit par deux fois déjà, en analysant les deux premières séries de *la Vie artistique*, les sentiments inspirés par la critique loyale, personnelle, hardie, que représente M. Gustave Geffroy. Je me borne à indiquer aujourd'hui le caractère particulier de ce troisième volume, qui se détache assez bien des autres par son sujet et même par son sous-titre : *Histoire de l'impressionnisme*. C'est, en effet, sous forme de notes historiques et d'études sur les principaux chefs de ce mouvement aujourd'hui terminé, le tableau le plus complet et le plus lumineux d'une période agitée de la peinture contemporaine. L'auteur a dégagé la philosophie de ces tentatives, et, suivant une idée qui lui est chère, l'a rattachée à celle qu'ont mise en leurs œuvres, volontairement ou non, les grands maîtres du passé. « L'impressionnisme, dit-il, a voulu table rase et un recommencement sincère. Il s'est placé vis-à-vis des choses dans l'état de désir sincère, d'ingénuité, qui doit être l'état d'esprit des ar-

tistes, quelle que soit l'époque, quel que soit le degré de civilisation. » Cette disposition de l'esprit, tout parallèle mis à part, est la même chez Claude Monet que chez Claude Lorrain. La preuve de la légitimité d'un mouvement, dont on peut contester les manifestations, est l'action considérable exercée dans les milieux qui y semblaient le plus réfractaires; ajoutons-y les contrefaçons qu'il a provoquées. Que M. Geffroy soit toujours dans le vrai et que la beauté de l'effort ne l'illusionne pas quelquefois sur la réalisation obtenue, je n'en voudrais pas répondre; mais la conviction forte, la belle ardeur qui l'animent, lui gagnent aisément les esprits. Une préface nette et simple, d'un beau style et pleine d'idées, ouvre ce volume, qui est, dès à présent, après tant de brillants essais de critique, le livre d'esthétique qu'on devait attendre de l'écrivain.

19. — La récente exposition historique faite à Madrid, avec l'éclat que l'on sait, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, a inspiré à M. de Molènes un volume d'une composition un peu singulière. Il mêle le ton des souvenirs personnels les plus intimes à celui du rapport le plus officiel et le plus savant, tout en passant en revue les merveilles d'art de tout genre qui demeurèrent accumulées, pendant un trop court espace de temps, dans la capitale espagnole. L'auteur a été si bien reçu là-bas qu'il semble préoccupé du désir de donner un souvenir à tout le monde et de n'oublier personne; une bienveillance universelle s'est répandue sur ses jugements, et le simple lecteur, naturellement moins bien disposé, en lisant le récit de tant de fêtes et de banquets auxquels il n'aura point pris part, ne manquera pas d'accueillir en son cœur un sentiment de méfiance évidemment injustifié. Cette observation faite, disons qu'il y a beaucoup de choses dans ce livre, et de bonnes choses, qu'on y retrouverait mieux s'il y avait des tables, des répertoires, ou tout au moins des titres courants. On ne s'ennuie pas à lire ces pages un peu cavalières, car elles donnent non seulement des descriptions artistiques ou archéologiques puisées aux bonnes sources, mais encore tout un tableau, vif et spirituel, de l'Espagne décorative et officielle de 1893. On y trouvera mainte anecdote sur les célébrités du jour dans la Péninsule, et jusqu'au récit assez distrayant d'un voyage de Paris à Madrid avec M. Oppert. Pour ce qui est de l'exposition elle-même, sujet de cette publication, et des objets qui y figurèrent, on ne devra pas se dispenser de recourir, si on veut être complètement renseigné, aux articles publiés dans la *Gazette des beaux-arts* par M. F. Mazerolle.

20, 21. — Il n'y a pas à s'étendre sur la troisième édition de l'ouvrage de M. l'abbé Gaborit, déjà classique dans le clergé français. Il est divisé en deux volumes distincts : *Le Beau dans la nature* et *le Beau dans les arts*. A chaque édition le livre s'est perfectionné. La deuxième mettait d'accord avec la doctrine de saint Thomas d'Aquin les idées esthéti-

ques émises et développées en système par l'auteur. La troisième a soigné davantage le détail de l'examen des œuvres d'art, et serré de plus près la précision ; en cela, elle correspond bien aux besoins des lecteurs présents, que préoccupe en général moins la philosophie que l'histoire. Une place plus grande est faite à l'esthétique littéraire, surtout dans la seconde partie. Les gravures hors texte sont généralement bien choisies, mais accompagnées de légendes où l'éditeur a sacrifié trop aisément l'orthographe (Le *Perrugin*, La messe de *Bolsen*, etc.). Quelques inexactitudes de détail dans la partie historique et qu'on pourrait justement reprocher à une histoire de l'art, telles que l'attribution des fresques du Campo Santo de Pise à Orcagna, n'enlèvent rien au mérite du livre de M. Gaborit, qui est tout philosophique. C'est, comme on le sait, une complète théorie catholique de l'art qu'il a tentée, en même temps qu'un livre de méditation spiritualiste à placer à côté de la *Science du beau* de M. Ch. Lévêque.

22. — Croyez-vous qu'il y ait intérêt à engager nos jeunes filles à la pratique de la sculpture? Voyez-vous un avantage à pousser la cohue des médiocrités féminines dans un art qui, jusqu'à présent, y a relativement échappé ? Alors prenez ce livre, qui est, toute question de principe mise à part, fort bien fait. Il est difficile de présenter d'une façon plus agréable et plus claire que dans les *Lettres* de M. Pienne les principes élémentaires et la technique même de l'art statuaire. Au reste, la jeune correspondante, qui raconte son initiation artistique, a borné son ambition à pouvoir faire un jour le buste de son mari ; il n'y a qu'à lui souhaiter de réussir ce travail, à la condition qu'elle ne songe pas à l'exposer.

23. — C'est également un ouvrage de technique vulgarisée qu'a composé M. J. Adeline dans ses *Arts de reproduction*. L'art de la gravure s'est transformé radicalement depuis quelques années, par suite de procédés nouveaux qui se sont rapidement perfectionnés et sont loin d'avoir dit encore leur dernier mot. Le public, qui jouit des belles estampes et des beaux livres illustrés qui lui sont présentés, ignore le détail des procédés qui les lui donnent; c'est pour le renseigner que ce traité a été écrit. Il lui fera connaître très exactement la gravure à l'eau-forte, le vernis mou, la pointe sèche, l'aquatinte et tous les procédés de reproduction directe maintenant en usage. Il lui apprendra quelles sont les méthodes employées pour l'impression des planches monochromes ou en couleur, et de quelle façon différente les dessins doivent être exécutés par les artistes quand ils ont en vue telle ou telle reproduction. L'auteur a ajouté à cet exposé fort lucide les conseils de son expérience personnelle, et l'éditeur, de son côté, a fait presque un livre de luxe, en tous cas un livre agréable à feuilleter, de ce manuel nécessairement un peu aride sur la gravure d'aujourd'hui.

24. — Les divers procédés dont il vient d'être question ont été mis

en usage pour l'illustration du *Luxe français* de M. Henri Bouchot, dont le volume consacré à la Restauration a paru. Ce volume a pour résultat, sinon pour but, d'établir qu'il reste sous la Restauration une tradition d'art encore vivante, sensible dans les manifestations sociales du temps, et que les arts du luxe y jettent leur dernier éclat. De cet art et de ces élégances, dont nous aurions tort de sourire en songeant à certains chapeaux de nos grand'mères, M. Bouchot a dégagé les éléments pour la première fois avec une variété et une nouveauté d'information très remarquables. Il a tout consulté, documents publics et privés, mémoires, correspondances inédites, journaux, actes notariés, comptes de famille, livres de marchands, et surtout cette inépuisable source de renseignements, l'estampe sous toutes ses formes. Une aussi minutieuse enquête a révélé qu'en somme, comme on pouvait s'y attendre, on est, sous la Restauration, en présence d'une continuation très logique et très naturelle du luxe de l'Empire, à peine modifiée par quelques tentatives de retour à une tradition plus ancienne. Pour les arts du meuble notamment, c'est aux grands ciseleurs et ébénistes de l'Empire, aux Thomyre et aux Jacob, eux-mêmes formés dans les ateliers de l'époque Louis XVI, que s'adresse le luxe de la Restauration. C'est à peine si les formes se renouvellent, et la substitution des fleurs de lis aux abeilles ne modifie pas de fond en comble les arts décoratifs de la France. Après cette période, où d'ailleurs l'habileté du métier l'emporte sur le sens artistique, la tradition s'arrête, et, pour le règne bourgeois qui se prépare, les Jacob et les Thomyre n'ont pas formé d'élèves. Il y a, dans le livre de M. Bouchot, autre chose encore, l'évocation de toute une société disparue. Les usages mondains en sont piquamment groupés dans le récit du grand bal donné chez M. James de Rothschild, — le premier, — le 3 mars 1821. Quant aux divertissements de cour, c'est la fête Marie Stuart, imaginée par la duchesse de Berry, et dont le souvenir est conservé par l'album d'Eugène Lami, qui sert le mieux à mettre en lumière les fantaisies romantiques du moment. Au milieu de silhouettes ironiques, et même souvent irrespectueuses, du monde officiel, la duchesse de Berry est traitée par l'historien avec une sympathie visible ; c'est sur elle qu'il fait converger l'intérêt du livre, c'est en elle qu'il salue l'inspiratrice du luxe de la Restauration. En face de la jeune princesse, et dans un tout autre milieu, trône Mme Récamier ; et quel document plus instructif et en même temps plus agréable à regarder que cette lithographie d'Aubry-Lecomte représentant l'intérieur de la chambre à coucher de la déesse de l'Abbaye-aux-Bois ! Le premier Empire est à la mode chez nos contemporains, pour quelques années encore ; on pourrait bien arriver ensuite, par un snobisme nouveau, au mobilier, aux toilettes, aux bibelots de la Restauration; M. Bouchot aurait alors sur la conscience d'avoir hâté le mouvement, en montrant, par son livre si renseigné, que cette époque du luxe français

est encore intéressante par quelques côtés. Je ne crois pas, par exemple (mais il ne faut jurer de rien), que la rage rétrospective de nos curieux descende jusqu'à Louis-Philippe.

25. — Les deux ouvrages qui suivent s'adressent plus spécialement à des collectionneurs, le premier même à des amateurs assez peu nombreux dans notre pays, qui compte en très petit nombre les belles collections d'instruments de musique. Celle de l'auteur, M. de Bricqueville, connue par le catalogue qui en a été publié, a fourni une grande partie de l'illustration des *Anciens instruments de musique*, dans laquelle on remarquera aussi un des beaux Rigaud du musée d'Aix, le portrait du marquis de Gueidan jouant de la musette. Après un humoristique prélude et une notice sur les principales collections d'instruments du XVIe au XVIIIe siècle, M. de Bricqueville raconte la fabrication et l'usage des instruments champêtres de fantaisie aux deux derniers siècles, de ces musettes, vielles, cornemuses, aujourd'hui si recherchées, et il établit, par cet exemple, l'intérêt général que peut présenter l'histoire attentive et suivie d'une série déterminée d'instruments. La courte monographie des *pochettes* fait connaître les formes diverses de ces petits violons de maîtres à danser qui ont instruit nos aïeules. A propos de la *harpe de Marie-Antoinette* sont dévoilées bien des naïvetés d'amateurs et même de conservateurs de musée. L'*Iconographie instrumentale au musée du Louvre* nous fait envisager, à un point de vue nouveau, mainte œuvre connue, en examinant les instruments qui y figurent comme accessoires. L'ensemble de ces études, où l'érudition se dissimule sous une forme agréable, suffit à initier le public à un genre particulièrement raffiné de curiosité.

26. — C'est un plus large public que peut espérer le *Dictionnaire de la céramique* de M. Édouard Garnier, qui y a mis une somme considérable de recherches et d'expérience. Il se présente sous la forme d'un répertoire alphabétique de tout ce qui se rapporte à l'art des faïences, des grès et des poteries, dans toutes ses manifestations, ses procédés et son histoire, depuis ses lointaines origines asiatiques jusqu'aux derniers travaux du XVIIIe siècle, dignes de figurer dans les collections. Avant tout, c'est bien un « guide du collectionneur » qu'a voulu donner le savant conservateur du Musée et des collections à la manufacture de Sèvres, et c'est pour la plus grande commodité de la consultation qu'il en a groupé les renseignements. Chaque amateur s'en servira aisément et trouvera sous chaque nom de ville, d'artiste, de pays, sous chaque monogramme, sous chaque terme technique, les indications pouvant servir à classer une pièce et à en reconnaître la valeur. Ce qu'on n'appréciera pas moins, c'est la façon dont les vingt planches en couleur ont été comprises; rien n'a été concédé au désir de flatter l'œil et d'embellir cet ouvrage austère d'une illustration trop aimable. Des reproductions de pièces complètes

n'auraient pu être obtenues qu'avec une réduction excessive et en diminuant, par conséquent, la commodité des comparaisons. On a préféré un choix méthodique de cent cinquante motifs variés, empruntés à la décoration de toutes les époques et de tous les genres de céramique. L'étude en est si aisée qu'un illettré ou un enfant même serait, semble-t-il, en état d'en tirer parti pour un classement de pièces. M. Garnier a dessiné en outre, pour son texte, environ cinq cent cinquante monogrammes et marques figuratives, en les décalquant la plupart du temps sur les pièces de la belle collection de Sèvres, dont il a fait, comme on le sait, un musée documentaire de premier ordre. Ajoutons qu'une introduction extrêmement condensée et précise résume tout ce qu'il est intéressant de connaître sur les progrès et la décadence de la céramique; elle complète ce travail clair et pratique, qu'on a plaisir à louer.

27. — Ce compte rendu peut se clore sur un volume paru il y a quelques jours à peine, et qui n'est autre que le cinquième tome de *la France artistique et monumentale*. La régularité rapide de cette publication est un signe certain de son succès, et il faut féliciter le public du bon goût qu'il montre en appuyant de telles entreprises. Ce volume n'offre pas prise aux critiques, légères d'ailleurs, qu'il a fallu adresser plus haut au précédent. Les observations sur la place relative accordée aux monuments ou aux villes sont ici trop subjectives pour qu'on ose les faire valoir. L'équilibre s'établit d'ailleurs de plus en plus. Le nouveau recueil s'ouvre par une magistrale étude de Mgr Dehaisnes sur la cathédrale d'Amiens; puis M. Gonse complète son examen des édifices religieux de Reims, paru au premier volume, par celui des édifices civils de la vieille cité royale; M. Pâté parle des monuments romains et de Saint-Lazare d'Autun; M. Bapst raconte les merveilles du Chantilly ancien et moderne; M. Duplessis conduit le lecteur au château de Villebon; M. de Fourcaud donne, en trente pages, une monographie monumentale de Bordeaux; M. H. Havard étudie les trois châteaux-types de Coucy, Pierrefonds et Vincennes; M. Ch. Normand fait connaître, dans l'hôtel de ville de Saint-Antonin, un de ces édifices civils de l'époque romane que le vandalisme local a si rarement respectés; enfin, M. G. Guigue décrit, dans ses moindres détails, l'hôtel de ville de Lyon. L'illustration ne faiblit pas. Répandons l'ouvrage hors de nos frontières : à défaut des Français indolents ou dédaigneux, les touristes étrangers accourront pour visiter nos vieilles villes pleines de chefs-d'œuvre. NOLHAC.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de la Bible, publié par F. Vigouroux. Fascicule V. *Athènes-Beck.* Paris, Letouzey et Ané, 1893, in-4 de 160 p. à deux colonnes. — Prix : 5 fr.

Ce fascicule contient environ trois cents articles et un grand nombre de planches, dont une hors texte; il est, comme ses devanciers, une mine de renseignements précieux. Parmi les articles qui ont le plus attiré notre attention, nous citerons celui de M. Many sur l'aumône. En trois paragraphes, l'auteur traite les points suivants : I. Aumône chez les Hébreux : aumônes déterminées dans la loi de Moïse, la réserve d'un petit coin dans chaque champ, le glanage, la dîme des pauvres, les privilèges des années sabbatique et jubilaire; aumônes indéterminées, leur obligation, les collecteurs d'aumônes, manière de faire l'aumône et bienveillance spéciale envers les pauvres. II. Aumône chez les chrétiens : noms de l'aumône dans le Nouveau Testament, organisation de l'aumône chez les premiers chrétiens, recommandation et développement de toutes les œuvres charitables. III. Résumé doctrinal sur l'aumône, d'après la Bible. On le voit, c'est tout un traité aussi complet qu'intéressant. L'article *Baptême,* de M. Vacant, mérite les mêmes éloges. Mais, sur d'autres et très diverses matières, combien d'intéressants et savants articles, ornés de planches très bien exécutées, mériteraient d'être signalés! Prenons au hasard l'article *Balance*, de M. Lévesque ; il est orné de huit planches qui représentent les différents types de balance qu'on retrouve sur les monuments anciens, sans oublier la pesée des âmes devant le destin et la pesée des âmes au tribunal d'Osiris.

Les auteurs et les éditeurs de ce beau dictionnaire continuent de ne rien négliger de ce qui, à un point de vue quelconque, peut contribuer à lui donner le plus haut intérêt et la plus haute valeur. Lamoureux.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, herausgegeben von Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack. VIII. Band, Heft 1 und 2. *Gnostische Schriften in koptischer Sprache aus dem Codex Brucianus*, herausgegeben, übersetzt und bearbeitet von Carl Schmidt. Leipzig, Hinrischs'sche Buchhandlung, 1892, in-8 de xii-692 p. — Prix : 27 fr. 50. — IX. Band, Heft 1. *Untersuchungen über die Edessenische Chronik*, mit dem syrischen Text und einer Uebersetzung herausgegeben von Ludwig Hallier. — *Die Apologie des Aristides aus dem syrischen übersetzt und mit Beiträgen und Ammerkungen*, herausgegeben von Dr Richard Raabe. Leipzig, même librairie, 1892, in-8 de 170 et 97 p. — Prix : 10 fr. 60.

Le gnosticisme, qui joue un rôle si important dans l'histoire primitive de l'Église, est encore mal connu, à cause de la pénurie de documents contemporains. C'est là ce qui stimule le zèle de plusieurs savants de

nos jours et les porte à rechercher avec soin, à étudier et à publier les lambeaux d'écrits gnostiques qui ont échappé à l'injure des temps. Les *Philosophoumena* de saint Hippolyte, découverts par Miller, apprirent, en 1851, bien des choses nouvelles sur cette hérésie fameuse. Mais il importait de connaître la gnose par les gnostiques eux-mêmes. La même année 1851, parut à Berlin la *Pistis Sophia, opus gnosticum Valentino adjudicatum e codice manuscripto coptico Londinensi descripsit et latine vertit* M. G. Schwartze, *edidit* J.-H. Petermann. Schwartze avait formé le projet de publier aussi le *Codex Brucianus*, mais la mort l'empêcha de réaliser son dessein. Ce manuscrit, en copte, est ainsi appelé, parce qu'il fut rapporté d'Afrique par James Bruce, en 1769, lorsque ce voyageur célèbre se rendit en Abyssinie pour chercher les sources du Nil. Il est sur papyrus et comprend soixante-dix-huit feuillets. Le dialecte copte dans lequel il est écrit est le dialecte sahidique qu'on parlait dans la Haute Égypte. C'est une œuvre gnostique traduite du grec en copte, d'après M. Schmidt.

Le manuscrit est du ve au vi^e^ siècle. Son importance pour l'étude du gnosticisme l'a fait publier presque simultanément en France par M. Amélineau et en Allemagne par M. Schmidt. Le volume du savant allemand contient, à la suite d'une savante introduction, le texte copte des deux livres *Jeû*, puis la traduction en allemand de ces deux livres; vient ensuite le texte copte d'un autre ouvrage gnostique, dont le titre est inconnu, et qui est également suivi d'une traduction allemande. Des études considérables et importantes sur le gnosticisme remplissent la seconde moitié du volume. C'est une publication très précieuse pour la connaissance de la gnose.

Le premier fascicule du tome IX des *Texte und Untersuchungen* s'ouvre par des recherches sur la *Chronique d'Édesse*. Elles sont de la plume de M. L. Hallier, qui a publié en même temps le texte syriaque et la traduction de la chronique. Édesse, à cause du rôle qu'elle a joué dans les premiers siècles chrétiens, a été, dans ces dernières années, l'objet de travaux sérieux; la *Chronique d'Édesse* contribuera utilement à accroître nos connaissances sur ce sujet.

La seconde partie du fascicule contient la traduction de l'apologie d'Aristide, faite d'après une version syriaque par le docteur Raabe, qui l'a accompagnée de nombreuses notes et explications. Le texte de la version syriaque a été publié à Londres en 1891 par M. J.-R. Harris, *The Apology of Aristides*. Les Pères Méchitaristes de Venise avaient publié dans cette ville, en 1878, un fragment de cette apologie d'après une traduction arménienne : *S. Aristidis philosophi Atheniensis sermones duo, quorum originalis textus desideratur ex antiqua armeniaca versione, nunc primum in latinam linguam translati.* (Le cardinal Pitra a inséré la version latine dans ses *Analecta sacra*, t. IV, Paris, 1883, p. 282 et

suiv., et M. Doulcet l'a étudiée, *l'Apologie d'Aristide*, dans la *Revue des questions historiques*, octobre 1880, p. 601). M. Raabe compare avec soin le texte arménien avec le texte syriaque. Un des résultats les plus intéressants de la découverte des versions orientales de *l'Apologie* est que cette œuvre importante, dont on croyait l'original perdu depuis des siècles, a été retrouvée en grec, grâce à ces versions, par M. Armitage Robinson, dans l'*Histoire de Barlaam et Josaphat*, qu'on lit dans les œuvres de saint Jean Damascène (édition Migne, t. LXVII, p. 860 et suiv.). Il est à regretter que M. Raabe n'ait pas rappelé et résumé ces faits en tête de son travail, car combien de ses lecteurs les ignorent! Il a, en tout cas, comparé soigneusement la version syriaque avec le texte grec, que M. Robinson a publié d'après trois manuscrits de Cambridge. Ce travail est également très utile, parce que l'apologie a dû subir diverses modifications dans la bouche du moine Nachor, qui la reproduit dans l'histoire de Barlaam et Josaphat, et le docteur allemand s'efforce de reconstituer le texte primitif. Il étudie enfin, avec les développements convenables, les allusions mythologiques du philosophe athénien, dont l'œuvre est ainsi savamment commentée et expliquée. L. M.

Les Premières Formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et dans la Grèce, par Paul Regnaud. Paris, Leroux, 1894, in-8 de xi-518 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur nous avertit que « toute l'économie » de son travail « repose sur l'athéisme initial de la religion indo-européenne. » Il compte cinq phases de l'histoire morale des Indo-Européens : « 1° Sauvagerie, ignorance du feu, absence de religion, de tradition, et en général, de réflexion intellectuelle et morale. 2° Invention, usage et culte du feu. Établissement des premières formes de la tradition par le moyen de l'hymne sacré. 3° Obscurcissement de la tradition initiale, substitution simultanée des mythes anthropomorphes et du naturalisme à l'ancien culte du feu. 4° Transition de la tradition mythique à l'expérience scientifique. 5° Substitution de la tradition scientifique à la traduction mythique. »

Ces assertions fantaisistes sont appuyées de preuves plus fantaisistes encore. Loin de se défier de la « folle du logis, » M. Regnaud qui, certes, ne fut pas toujours aussi mal inspiré, lui a donné libre carrière, et elle en a largement profité. Nous regrettons qu'au lieu de s'acharner à contredire celui qui fut son maître, et son maître éminent, il n'ait pas imité, même de loin, la réserve de ce regretté M. Bergaigne, lequel, après les études les plus approfondies, marchait du pas le plus circonspect, sinon le plus timide, sur le terrain d'ailleurs plein de périls de l'interprétation védique. M. Regnaud pose en continuateur d'Auguste Comte ; à l'entendre, il vient donner aux théories du trop fameux philosophe

matérialiste la consécration de la science qui leur faisait, paraît-il, défaut jusqu'ici. Je pensais que la qualité d'athée ne dispensait pas d'être modeste. Il faut croire que j'étais dans l'erreur. Après avoir lu ce livre rempli d'une érudition si lourde, si mal digérée et d'ailleurs si prétentieuse, je m'aperçois que l'athéisme, chez quelques-uns de ses adeptes du moins, tient lieu de tout, même du sens commun. Pour clore dignement son énorme volume, l'auteur ne s'est-il pas avisé de prendre à partie l'un de nos éminents indianistes, M. Barth, coupable de lui avoir franchement dit la vérité, au sujet de cette prétendue exégèse védique d'où la science est inexorablement exclue, bien qu'on l'invoque sans cesse et que l'on parle continuellement en son nom ? M. Regnaud, je le constate à regret, travaille depuis quelque temps à se discréditer lui-même : il n'y réussit que trop. A. R.

SCIENCES ET ARTS

Les Bourses du travail, par G. de Molinari. Paris, Guillaumin, 1893, in-16 de XII-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Molinari, qui est un des pontifes de l'orthodoxie économique, accorde aux socialistes que depuis l'avènement de la grande industrie et de la liberté du travail, les progrès extraordinaires de la richesse ont profité beaucoup plus aux capitalistes qu'aux ouvriers. Pour eux, la vie serait devenue plus dure, au lieu de s'améliorer, pendant que s'accroissait, avec une rapidité incroyable, la productivité de l'industrie. L'esclavage, le servage et les corporations étaient des formes, rudimentaires sans doute, mais efficaces de protection et d'assurance. Placé sans aucune défense et dans une infériorité manifeste en face du patron, l'ouvrier a dû accepter, lui, sa femme et ses enfants, des tâches excessives pour des prix dérisoires. Il y a donc un vice grave qui fausse le régime du salariat, parfaitement légitime en soi, et bienfaisant.

La principale cause du mal, l'auteur de ce livre croit la trouver dans l'état primitif, dans l'absence d'organisation, du commerce, du travail. La grande banque a fait disparaître l'usure. De même le grand commerce du travail fera disparaître l'exploitation des ouvriers isolés. M. de Molinari avait déjà défendu ces idées, en 1843, dans la *Gazette de France*, alors dirigée par M. de Genoude. Il condamne la prétention des syndicats ouvriers à monopoliser le marché du travail ; il n'a aucune confiance dans les bourses du travail socialistes, pareilles à celle qui a été ouverte à Paris, en avril 1887, sous les auspices du conseil municipal, et que le gouvernement a fermée en juillet 1893 parce qu'elle était un centre d'agitation révolutionnaire. Il souhaite que les bureaux de placement et les sociétés d'émigration puissent se développer en toute liberté et en toute sécurité, que ces industries trouvent des garanties dans des

mutualités de crédit, établies entre ouvriers. Alors le commerce du travail s'organisera en grand comme celui des capitaux, le marché sera unifié, au grand profit des travailleurs, des entrepreneurs et des consommateurs.

On peut douter que dans le commerce du travail il soit désirable de développer le rôle des intermédiaires, alors qu'on cherche à le réduire dans d'autres domaines. Et puis la condition des ouvriers s'est sensiblement relevée depuis un demi-siècle, M. de Molinari le sait et le dit nettement (chap. VIII). Ils ne sont plus aujourd'hui, à l'égard du patron, dans le même état d'infériorité qu'il y a cent ans. Mais il est certain — et c'est ce qu'il faut retenir dans ce livre — que patrons et ouvriers auraient grand intérêt à être mieux renseignés sur la demande et sur l'offre du travail dans les divers marchés du monde.

J. Angot des Rotours.

Les Émules de Darwin, par A. de Quatrefages, précédé d'une préface de Ed. Périer et d'une notice sur la vie et les travaux de M. de Quatrefages par M. Hamy. Paris, Alcan, 1894, 2 vol. in-8 de cxl-154, 289 p. — Prix : 12 fr.

Des deux études magistrales qui ouvrent ce volume, l'une est due à M. Éd. Périer, dont les savants travaux ont élargi et prolongé la voie ouverte brillamment par M. de Quatrefages, dans la première partie de sa vie scientifique. Mêlant dans ces pages de nombreux souvenirs personnels à la discussion des doctrines, montrant la bonté toujours affable du maître, il le dépeint commençant par les mathématiques, continuant par la médecine, pour devenir zoologiste sans jamais cesser d'être philosophe. Prenant pour objet spécial de ses recherches les animaux inférieurs, les vers, M. de Quatrefages fut l'un des premiers à aller étudier sur la nature vivante les êtres dont il voulait connaître la mystérieuse physiologie et la reproduction alternante. C'est seulement vers le milieu de sa carrière que, chargé de la chaire d'anthropologie, il dut concentrer ses investigations expérimentales sur l'homme et les races humaines. La seconde étude mise en tête du présent livre est consacrée à cette partie de sa vie et de ses travaux, et rédigée par celui qui fut si longtemps son collaborateur pour lui succéder ensuite, M. Hamy. On peut dire que le beau livre sur *l'Espèce humaine*, que les lecteurs du *Polybiblion* n'ont pas oublié, résume toute cette partie de l'œuvre élevée et féconde de M. de Quatrefages, en ce qui concerne l'unité primordiale, les origines préhistoriques et les migrations de notre race. C'est au contraire à la première série de ses recherches, à la zoologie philosophique, que se rattachent deux ouvrages sur le transformisme : *Ch. Darwin et ses précurseurs français*, et *les Émules de Darwin*. Là se montrent les qualités de cet esprit à la fois habile et prudent dans les généralisations, toujours

exigeant dans l'expérimentation rigoureuse, modéré dans les jugements, confiant dans les progrès de la science, mais trop sincère pour ne pas marquer nettement les bornes où finissent aujourd'hui nos connaissances.

Ainsi qu'il le fait remarquer dès le début de ce dernier ouvrage, « les doctrines transformistes n'ont au fond rien à voir avec la philosophie ou le dogme, elles sont en réalité essentiellement, uniquement scientifiques. » Et il ajoute fort justement : « Vous pouvez être libre penseur autant que vous voudrez avec Charles Robin, et rejeter toutes les théories comprises sous cette appellation commune. En revanche, vous pouvez adopter celle de ces théories qui vous conviendra, et rester en même temps franchement déiste, avec Lamarck ; à demi déiste, à demi agnostique, avec Darwin ; religieux enthousiaste, avec Geoffroy ; catholique, mais conservant une véritable indépendance scientifique, avec d'Omalius ; enfin, catholique très certainement orthodoxe, avec le R. P. Bellinck. » C'est donc en dehors de toute préoccupation religieuse et au seul point de vue de la science pure, que le savant professeur, après quelques généralités nécessaires, examine minutieusement, pour les discuter dans leurs ressemblances et leurs contradictions mutuelles, les opinions de MM. Alfred Wallace, Naudin, Romanes, Carl Vogt, Filippi, Hœckel, Huxley, Owen, Mivart, Gubler, d'Omalius d'Halloy et Erasme Darwin. Nous ne pouvons ici le suivre dans l'exposé nécessairement détaillé et délicat des conceptions des émules de Darwin, de ceux qui ont cherché à perfectionner la doctrine du maître ou qui ont apporté des idées nouvelles dans la science. Au terme de cette longue analyse, une seule impression se dégage malheureusement : « celle de notre impuissance à résoudre actuellement le grand problème auquel tant d'hommes éminents se sont vainement attaqués. »

Quiconque, à la vue des progrès de la science, saura se défendre également et de présomption et de défaillance, souscrira à la conclusion par laquelle M. de Quatrefages termine la dernière page : « Les commencements de la vie sur la terre demeurent pour tous un impénétrable mystère. Aux transformations qu'a pu subir la composition des faunes et des flores, nous ne pouvons assigner aucune cause plausible. Les modifications dont les formes actuellement vivantes sont susceptibles peuvent bien aller jusqu'à produire des *variétés* et des *races*, aucune n'a pu produire une *espèce* nouvelle. L'espèce demeure une entité indélébile, semblable à celle des corps simples de la chimie. »

A. Delaire.

Grundgesetze der Arithmetik, von Dr G. Frege. Iéna, Hermann Pohle, 1893, gr. in-8 de xxxii-254 p.

Le docteur Frege, professeur à l'Université d'Iéna, en publiant ses *Lois fondamentales de l'arithmétique*, poursuit l'œuvre qu'il annonçait en

donnant au public la *Begriffschrift* (1879), et les *Grundlagen der Arithmetik* (1884). Selon lui, l'arithmétique n'est qu'une branche de la logique, et il veut prouver que les lois les plus simples des nombres doivent être établies par le raisonnement seul, abstraction faite de toute considération pratique et de tout calcul. Dans cette métaphysique des nombres que le savant allemand prétend fonder, il faut d'abord réunir tous les principes, tous les axiomes et même toutes les hypothèses que l'on aura dans la suite à employer, de manière à n'avoir pas à faire un seul pas, — ce sont les expressions mêmes de l'auteur, — en dehors du cercle que l'on aura d'abord tracé. La voie dans laquelle M. Frege invite les géomètres à entrer à sa suite a déjà été frayée par Dedekind et Schröder. Mais la théorie à laquelle le docteur d'Iéna donne le nom de *Begriff* est tellement abstraite qu'elle semble propre à rebuter et à décourager les disciples les plus fervents. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un simple coup d'œil sur les cent cinquante pages de symboles étranges destinés à figurer les grandeurs, les fonctions, les relations et les opérations.

Ces notations bizarres constituent un véritable grimoire que les initiés seuls peuvent déchiffrer. D'ailleurs, nous nous permettons de supposer que le nombre de ces initiés sera toujours très restreint. On peut lire sans doute avec intérêt la longue préface dans laquelle le docteur Frege expose ses idées sur la philosophie de l'arithmétique et où il se plaint, avec une certaine amertume, de l'oubli dans lequel on a laissé ses premiers travaux sur ce sujet : on lira aussi l'introduction et l'exposé de la notation adoptée ; mais peu de lecteurs auront le courage d'aborder la traduction des symboles dont ce livre étrange est rempli. Il y a lieu de douter que des travaux de cette nature étendent le champ de la science et favorisent les progrès des hautes mathématiques. H. Courbe.

BELLES-LETTRES

Dell' idioma e della letteratura genovese, *studio seguito da un Vocabolario etimologico genovese*, di Carlo Randaccio. Roma, Forzani, 1894, in-8 de viii-244 p. — Prix : 3 fr.

M. Carlo Randaccio, qui est aujourd'hui membre du Parlement italien, a occupé des fonctions importantes dans l'administration maritime de son pays, et il a publié sur l'histoire de la marine des ouvrages qui jouissent de l'estime générale. Le volume qu'il donne aujourd'hui au public traite de questions d'un tout autre ordre, et qu'il était évidemment moins bien préparé à traiter. Son érudition philologique est incomplète, et il semble même manquer de quelques-unes des qualités nécessaires à quiconque veut résoudre des questions linguistiques. Lui-même d'ailleurs n'accuse pas des prétentions bien hautes (*senza pretensioni*

di sorta, p. VII). Ce travail d'amateur est pourtant estimable et rendra certainement des services.

Dans la première partie et la plus longue (p. 1-136), M. Randaccio s'est proposé d'esquisser l'histoire de la langue et de la littérature de Gênes. Le chapitre relatif aux questions d'origine et d'étymologie est faible, comme il fallait s'y attendre. Il suffira de citer quelques exemples : p. 3, *ermittu* (solitaire) est rattaché à une racine basque, comme, p. 4, *marcia* (= marche) ; p. 11, les mots en *ardu* sont ramenés au saxon *heard ;* p. 93, c'est au celtique que l'auteur fait appel pour expliquer le mot *gove* (= gaudere), etc. Le chapitre II, où il passe en revue les produits de la littérature génoise, est beaucoup plus intéressant, bien qu'un peu sommaire. Les affinités du génois avec l'espagnol, le provençal et le français sont étudiées dans le chapitre III.

L'on saura bon gré à l'auteur d'avoir donné dans sa seconde partie (p. 137-152) quelques indications sur la grammaire génoise, et le vocabulaire étymologique qui forme la troisième partie (p. 153-228) pourra être consulté avec fruit. L'on ne s'étonnera pas que l'auteur y ait accordé une large place aux termes marins ; sa compétence spéciale en ces matières rend précieuse cette partie de son travail. Un index des mots génois cités dans l'ouvrage remplit une quinzaine de pages (p. 229-242).

E.-G. LEDOS.

Aliscans, *mit Berücksichtigung von Wolframs von Eschenbach Willehalm*, kritisch herausgegeben von GUSTAV ROLIN. Gedruckt mit Unterstützung der Gesellschaft zur Förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Litteratur in Böhmen. Leipzig, O. R. Reisland, 1894, in-8 de LXIX-164-132 p.

Entre tous les poèmes chevaleresques que le moyen âge nous a laissés, *Aliscans*, par son ancienneté et l'intérêt du sujet, est celui qui peut le plus justement se comparer au *Rolant ;* c'est dire son importance ; aussi fut-il publié dès 1854 par Jonckbloet dans son *Guillaume d'Orange ;* le savant hollandais joignit à son édition une importante étude sur l'histoire et la légende de Guillaume, et les résultats de ce travail n'ont guère été modifiés depuis. En 1870 parut l'excellente édition de MM. Guessard et de Montaiglon, basée sur un manuscrit important qui n'avait pas été utilisé antérieurement. Si l'édition Jonckbloet est devenue rare, il n'en est pas de même de la seconde ; aussi est-il permis de regretter que M. G. Rolin n'ait pas employé sa science, sa critique et son temps à une besogne plus utile à notre histoire littéraire du moyen âge qu'à la réimpression d'un poème relativement bien connu. On sait qu'*Aliscans* a été imité au moyen âge, en Allemagne, par Wolfram d'Eschenbach dans son *Willehalm :* M. Rolin trouve que la critique a été injuste pour le travail du minnesinger et ne mérite pas la sévérité avec laquelle il est généralement traité ; pour son œuvre de réhabilitation, il a voulu donner

un nouveau texte du modèle avec la préoccupation de le reproduire tel que Wolfram a pu le connaître; de plus compétents diront s'il a réussi; j'ajouterai seulement que le texte donné ici est toujours bien compris et correct, et a vraiment réalisé quelques menus progrès sur l'édition Guessard. L'éditeur a éliminé les nombreux passages burlesques relatifs à la légende de Renouart, que le poème allemand semble n'avoir pas connus et qui, en effet, sont sans doute des additions au thème primitif; le poème est ainsi allégé d'environ trois mille cinq cents vers; cent trente-deux pages d'un texte compact donnent les variantes des manuscrits principaux; ce travail énorme mérite de l'admiration et sera peut-être de quelque utilité. J. C. P.

Nouvelles Études de littérature et d'art, par Gustave Larroumet. Paris, Hachette, 1894, in-16 de 344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je préfère encore aux précédentes, qui m'avaient pourtant fort intéressé, les *Nouvelles Études de littérature et d'art* que nous donne M. Larroumet. Ce ne sont pas sans doute les généralisations puissantes et paradoxales de M. Brunetière, ni le spirituel jeu des surprises où se complait l'ingéniosité de M. Lemaître. C'est de la bonne critique, de la critique de professeur, intelligemment conservatrice, où le ferme bon sens et l'attachement aux traditions françaises règlent mais n'étouffent pas cette curiosité toujours en éveil, sans laquelle on n'est pas un littérateur de la fin du XIXe siècle, cette nécessaire bienveillance à examiner toutes les idées et toutes les formes d'art nouvelles qui chaque jour se manifestent.

Avec une très grande souplesse M. Larroumet passe donc de Lamartine à M. Zola, de la reprise de *Bérénice*, dont on sait l'étonnant succès, au théâtre d'Ibsen, qui, « malgré » le tapage fait par la jeune presse, s'impose aujourd'hui à l'attention des lettrés. Et il ne craint pas d'apporter son hommage à Lamartine en montrant que c'est « une des plus belles figures d'homme et de poète qui aient jamais paru dans aucun pays, » en expliquant que si le siècle finissant revient à lui, c'est parce que dans son œuvre plus que dans aucune autre il trouve l'émotion, la sincérité, les sentiments sains et élevés, les choses éternelles. — Il ne craint pas de se mettre, lui aussi, du côté de ceux qui, las du « bric-à-brac » romantique et de la brutalité du théâtre « rosse, » reviennent à cette eau limpide et fraîche de *Bérénice;* pas plus qu'il ne craint de déclarer *le Docteur Pascal* un livre de trop, et, faisant justice des prétentions scientifiques de M. Zola, de le placer, — suprême affront! — entre Bernardin de Saint-Pierre et M. Jules Verne. — Analysant le talent d'Ibsen, et le proclamant d'ailleurs un des maîtres du théâtre par ses qualités de forme et sa puissance d'expression, il dit aux « ibsénistes » leur fait, en montrant qu'au fond il n'y a rien de nouveau dans son

théâtre, que ses héros procèdent presque tous des névrosés de nos romans et de nos drames, et que l'emploi des thèses politiques, sociales et scientifiques remonte au moins à 1860 et à M. Alexandre Dumas. — Il proteste encore contre l'insuffisance, autant dire la fausseté, du positivisme de Taine, impuissant à répondre « à ce qui est pour l'homme la question capitale, » et s'élève avec vigueur contre le matérialisme attardé des Lombroso et des Nordau. « Tant que la science, écrit-il, n'aura pas dit son dernier mot, et je crois bien qu'elle ne le dira jamais, l'homme se demandera toujours, avec une angoisse dont l'intensité est la mesure de sa noblesse morale, quel est le sens de la vie. Toujours il essaiera de répondre à l'éternelle question par une foi quelconque.... Il faut à l'humanité autre chose que la science. Si le besoin d'idéal et l'aspiration vers l'au delà sont une maladie, elle n'est pas près de guérir. » On ne s'étonnera pas après cela qu'il salue d'un regret ému la *Vieille Sorbonne*, qui s'en va, et qu'après en avoir lu l'histoire dans le beau livre de M. Gréard, il reconnaisse, quelque peu de goût qu'il ait naturellement pour la théologie, que la scolastique n'a pas été œuvre stérile, et que l'esprit français lui doit quelque chose.

A côté de ces articles littéraires, auxquels il faut ajouter encore une jolie notice, quoique un peu sévère, sur *J.-J. Weiss*, et un morceau très élogieux sur *les Rois*, de M. Lemaître, M. Larroumet a placé des articles de critique d'art. Les universitaires, les lettrés se mettent ainsi à étudier l'art et à en parler. C'est tout profit, il me semble, pour tout le monde, surtout quand ils en parlent avec autant de compétence et d'agrément que l'ancien directeur des beaux-arts. Ses articles sur le Salon de 1893, sur *l'Art français au temps de Louis XIV*, où il défend habilement la Renaissance classique contre les « moyenâgeux, » surtout ses études plus personnelles et plus solides de *Meissonnier* et de *Frémiet*, justifieraient, s'il était besoin, sa présence à l'Académie des beaux-arts. Enfin je signalerai, pour ne rien omettre, deux morceaux d'actualité : *Un nouveau Retour des cendres*, où est décrit et expliqué, mais en partie seulement, ce mouvement de curiosité littéraire et artistique dont Napoléon et son époque sont l'objet, et qui, depuis que l'article a été écrit, n'a fait que se développer ; — et des notes d'un voyage fait *au Pays d'Hamlet*, à l'époque où le Tsar visita l'*Isly* dans la rade de Copenhague, qui sont des pages pleines de poésie, de charme et d'émotion.

GABRIEL AUDIAT.

L'Armée à l'Académie, par C. DE LA JONQUIÈRE. Paris, Perrin, 1894, in-8 de x-451 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette étude se place à un point de vue nouveau dans l'histoire de l'Académie française. Montrer l'alliance de la plume et de l'épée dans la plus haute assemblée littéraire de France, tel est le but de ce livre, indi-

qué dans une courte préface qui se recommande par des vues élevées et de nobles sentiments. Soixante noms manifestent cette alliance, à l'exclusion, pour restreindre le cadre du travail, des emplois étrangers à l'armée combattante, de ceux que les circonstances ont mêlés aux événements militaires, et enfin des vivants dont les éloges auraient pu être attribués à l'adulation. L'auteur fait connaître la naissance, la famille, les services dans l'armée, les titres souvent insuffisants qui ont motivé l'admission à l'Académie, le caractère, la vie et les écrits de chaque soldat-académicien. On peut ne pas approuver tous les jugements de l'historien, mais il faut lui reconnaître un sens critique aussi impartial que distingué. Voici les phases décrites : La fin du siècle de Louis XIV marque la clôture des grands et moyens seigneurs qui figurent parmi les quarante. Pendant soixante ans, le suprême degré hiérarchique est représenté par Villars, d'Estrées, Richelieu, Belle-Isle, Beauvau et Duras. Vers le milieu du XVIIIe siècle, le « parti philosophique » fait brèche à l'Académie et travaille durant vingt années à y conquérir la suprématie. Les Instituts de 1795 et de 1803 remplacent l'établissement fondé par Richelieu ; la littérature pâlit dans ces deux périodes et spécialement sous le despotisme de l'Empire ; elle se ranime sous la Restauration et voit briller d'un nouvel éclat ses anciennes gloires.

M. de la Jonquière a des préférences évidemment monarchiques et libérales. Il fait ressortir l'indépendance du langage et des remontrances sous Louis XIV, en regard des platitudes et des prostrations de l'ère napoléonienne ; il rend hommage à Louis XVI, au duc de Richelieu et à d'autres caractères fortement trempés. Son christianisme n'est pas moins sincère. Il s'incline devant le « divin Crucifié, » et malgré quelques expressions qui de temps en temps détonnent, comme, par exemple, les « puissants manieurs de la pensée, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, » il signale l'égarement philosophique et les mauvaises mœurs des hautes classes dont « l'aveuglement, » comme celui de la société au XVIIIe siècle, précipita la catastrophe et les horreurs révolutionnaires. Si d'ailleurs il cite souvent Voltaire, ce n'est certes pas pour l'encenser ; il fait toucher du doigt ses mensonges et l'égoïsme de ses flatteries littéraires. Au point de vue moral, il ne transige pas avec les dépravations sensuelles qu'il rencontre au cours de ses récits ; toutefois on aimerait à le voir prendre en mainte occasion le fouet de Juvénal pour flageller ces « beaux esprits, » apôtres de corruption et de scepticisme, dont il cite souvent les petits vers plus qu'érotiques. Il a même parfois une indulgence inadmissible. C'est ainsi qu'il donne à l'ultra-libertin Richelieu une « absolution » que l'honnêteté lui refuse absolument. Comme correctif, je ne dois pas oublier sa verte censure des écrits immondes et impies de Parny.

Au total, ce livre est bien fait. Il est d'une lecture agréable et instruc-

tive. Les considérations graves, éloquentes, n'y sont pas rares. A propos des élections académiques, il est émaillé d'anecdotes, de mots heureux, de chansons, d'épigrammes et de madrigaux spirituellement versifiés. Tout cela est emprunté aux écrits du temps, qu'il eût été bon d'indiquer toujours. On sent dans ces pages la finesse et l'érudition d'un lettré, l'honneur, la loyauté et la fierté d'un soldat. GEORGES GANDY.

HISTOIRE

Le Labarum, *étude critique et archéologique*, par J.-P. DESROCHES, curé archiprêtre de Marcigny (Saône-et-Loire). Paris, Champion, 1894, in-8 de XXVII-522 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre se compose de deux parties : l'une, où l'auteur démontre que l'apparition de la croix lumineuse à Constantin eut la Gaule, et non l'Italie, pour théâtre; l'autre, où il essaie de déterminer le point précis de la Gaule qui fut témoin de cette apparition.

Ainsi que l'a très bien vu M. l'abbé Desroches, le récit d'Eusèbe (*De vita Constantini*, I, 39 et suiv.), lu avec soin, suppose que les réflexions par lesquelles fut préparée la conversion de Constantin, et le fait merveilleux qui la détermina, eurent lieu pendant que l'armée était en marche, avant l'entrée en Italie et les premiers combats livrés aux troupes de Maxence. L'ordre des chapitres, la suite naturelle des événements, amènent presque invinciblement cette conclusion. Si Lactance rapporte les choses autrement, et place aux portes de Rome, à la veille de la décisive bataille du pont Milvius, la vision de Constantin, en l'accompagnant de détails peu conformes au récit d'Eusèbe, cela peut s'expliquer de deux manières : ou il fait allusion à une seconde intervention divine, que l'évêque de Césarée n'a pas connue; ou, tenant les faits de seconde main, il les a mal rapportés. Eusèbe, lui, s'appuie sur le témoignage direct de Constantin, sur la narration recueillie de la bouche même du prince et confirmée par son serment; évidemment, la préférence doit être donnée à un narrateur aussi bien informé.

La question ramenée à ces termes en fait naître tout de suite une seconde : quelle foi mérite la parole d'Eusèbe? Car, en somme, tout repose sur son attestation; et, si celle-ci n'est pas fidèle, l'édifice entier croule par la base. M. l'abbé Desroches me paraît encore très bien démontrer qu'Eusèbe, sur le fait dont il s'agit, n'a pu se tromper et n'a pu vouloir nous tromper; en d'autres termes, que son affirmation est aussi sincère qu'éclairée, et doit, par conséquent, être admise. C'est la conclusion de tous les historiens sérieux : quelque jugement que l'on doive porter sur le caractère ou même l'orthodoxie d'Eusèbe, il suffit d'avoir étudié sans parti pris ses ouvrages historiques pour être convaincu de sa sincérité. Il pèche quelquefois par prétérition, et là se

reconnaît l'évêque courtisan ; mais on ne surprend pas sous sa plume une assertion volontairement inexacte. M. Boissier, dans une excellente page de sa *Fin du paganisme* (t. I, p. 16, note), a vigoureusement défendu Eusèbe contre tout soupçon de mensonge : je ne puis mieux faire que d'y renvoyer.

Cependant, quand on a prouvé la sincérité d'Eusèbe, on est loin d'avoir résolu toutes les difficultés que renferme son récit. Il reste à apprécier le fait lui-même. Constantin et ses soldats virent-ils réellement une croix lumineuse ? Lurent-ils réellement les mots : *Tu vaincras par ceci ?* N'y eut-il pas illusion, hallucination, ou ne pourrait-on admettre au moins que Constantin, racontant vers la fin de sa vie à Eusèbe les incidents de sa conversion, suppléa involontairement par l'imagination aux lacunes de la mémoire? Je crois, comme M. Desroches, que l'apparition fut réelle, ainsi que, la nuit suivante, l'ordre donné par le Christ à Constantin de faire faire un étendard conforme au modèle qui lui avait été montré ; je le crois parce que les témoignages historiques, fortifiés par les monuments, l'établissent à mes yeux ; mais je ne considère pas l'apparition du Labarum comme une sorte d'article de foi, et je ne voudrais pas enrôler, ainsi que semble le faire M. Desroches, parmi les adversaires obstinés du surnaturel tous ceux qui, sur ce fait, pensent autrement.

Il me paraît y avoir, en ceci, quelque excès dans la première partie du livre. On y pourrait encore signaler des répétitions fréquentes, des défauts de composition, les citations d'écrivains modernes trop nombreuses et quelquefois plus approximatives que littéralement exactes : on comprend que le ministère paroissial n'ait pas laissé au vénérable auteur le loisir de polir son œuvre, comme l'eût pu faire un académicien. Mais, pressé sans doute de mettre au jour des conclusions qu'il jugeait utiles et édifiantes, il a vraiment écrit trop vite et sans prendre toujours le temps de se relire. Autrement, il n'eût pas fait du poète Prudence un contemporain de Constantin (p. 111, 209), ne lui eût pas donné un rôle dans le débat soutenu devant Valentinien II, en 384, par Symmaque et saint Ambroise, au sujet de l'autel de la Victoire (p. 112, 456), et n'eût pas oublié que le *Contra Symmachum* fut seulement écrit sous Honorius ; il n'aurait pas, vingt fois de suite, traduit par *divus* (au lieu de *dominus noster*) les lettres D N gravées sur les médailles devant un nom d'empereur (p. 154 et suiv.) ; il n'aurait pas renvoyé à « Anastase l'Annaliste dans sa Chronique de Constantin » (p. 157) ; de même qu'il n'eût point fait commander par des proconsuls les légions du Rhin, de la Gaule et de la Bretagne (p. 398, 406), ni placé au xe siècle l'historien Sozomène (p. 328). Pour les temps modernes, le savant et respectable écrivain eût pu éviter d'aussi grosses distractions, et se dispenser de nous apprendre (p. 278) que « les *Analecta juris Pontificii* sont dus

à la plume de M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut, » et que l'illustre auteur de la *Roma sotterranea* signait ses lettres tantôt *comte* (p. 334), tantôt *baron de Rossi* (p. 511). Enfin, il ne lui eût pas été difficile de transcrire plus correctement les nombreuses citations grecques des pages 499-503, et d'y mettre au moins quelques accents. Ce sont là, je le veux bien, des vétilles, et le livre n'en reste pas moins estimable et sérieux ; mais il ne faut pas oublier que nous écrivons sous les yeux d'adversaires intéressés à nous prendre en faute. M. l'abbé Desroches nous pardonnera ces remarques, que lui-même appelait dans sa préface, si pleine de modestie et de sincérité (p. XIX) ; je souhaite vivement que le succès de son livre lui permette de faire une seconde édition, d'où ces taches, et quelques autres, auront disparu. Il y aura aussi à corriger, sur le plan des voies romaines mis à la fin du volume, ce titre au moins bizarre : *Charta viarum romanarum in IV sec.*

Je passerai rapidement sur la seconde partie, bien qu'elle soit certainement la plus neuve et la plus intéressante. Étant démontré que l'apparition du Labarum eut lieu avant que Constantin eût quitté la Gaule, dans quelle partie de la Gaule s'est-elle produite ? M. l'abbé Desroches examine l'itinéraire probable suivi par Constantin. Il écarte plusieurs routes, pour des raisons qui paraissent bonnes, et établit avec vraisemblance que l'Empereur, parti de Trèves, passa par Autun et Chalon-sur-Saône, pour entrer en Italie, au Pas de Suze. Mais, vers Chalon, se rencontrent diverses localités dont les noms sont significatifs : Belle-Croix, Saint-Jean de Lux, et enfin Sainte-Croix. Ce dernier village fut ainsi appelé dès le IXe siècle, peut-être même dès le VIe. Il renferme aujourd'hui encore un hameau de Labarre, où se trouve une vieille croix, connue dans le pays sous le nom de *Croix de Labarre* ou même, nous dit M. Desroches, de *Croix de Constantin*. L'auteur incline à voir dans ce village le lieu véritable de l'apparition du Labarum. Il ne dissimule pas les objections, car sa loyauté est absolue. Il reconnaît que Labarre est un nom de lieu très fréquent en Saône-et-Loire, et peut rappeler tout autre chose que le Labarum constantinien. Cependant les fêtes religieuses célébrées depuis un temps immémorial dans la paroisse de Sainte-Croix, les pèlerinages fort anciens dont elle était le but, les foires très florissantes auxquelles ils donnèrent naissance, même les guérisons opérées au pied de la croix (et constatées par de très intéressants procès-verbaux), lui paraissent autant d'arguments probables en faveur de son opinion.

Qu'on admette ou non celle-ci, le livre de M. l'abbé Desroches aura été fort utile : il aura au moins porté le dernier coup au système soutenu par Baluze, et récemment par Darras, d'après lequel Rome eût été le théâtre de l'apparition. Les traditions romaines alléguées en faveur de cette hypothèse, et localisées au Monte-Mario, ne remontent pas plus

haut que le XVIIe ou le XVIIIe siècle, écrit M. de Rossi à l'auteur (lettre du 28 mai 1891). Toutes les vraisemblances sont en faveur de la Gaule.

PAUL ALLARD.

Johannes Mabillon; ein Lebens- und Literaturbild aus dem XVII. und XVIII. Jahrhundert, par le P. S. BAEUMER, Benediktiner der Beuroner Congregation. Augsburg, M. Huttler, 1892, in-8 de XIII-272 p. — Prix : 4 fr. 30.

On pouvait croire qu'après les travaux consacrés au célèbre moine bénédictin par Chavin de Malan, par M. Jadart et par M. Emm. de Broglie, il n'y aurait plus de livre possible à écrire; mais tandis que le premier de ces auteurs a fait œuvre générale et surtout littéraire, que le second s'est spécialement intéressé à ses origines rémoises et que le troisième a étudié plus spécialement la vie à Saint-Germain des Prés, le R. P. Baeumer a voulu donner une biographie complète, historique et biographique, où il ne perd pas la trace de Mabillon depuis ses débuts dans la prêtrise jusqu'à sa mort, en nous initiant à toutes ses recherches, en le suivant dans tous ses voyages, en nous mêlant à toutes ses controverses. L'auteur est assez bien au courant des travaux les plus récents et les utilise avec méthode et critique; on sera seulement tenté de lui reprocher de n'avoir pas connu le travail considérable que le chanoine Didio a consacré à la querelle de Mabillon avec l'abbé de Rancé. Mais ce livre, qui se lit avec facilité et où les faits sont sainement appréciés, résume parfaitement la vie et l'œuvre de Mabillon, et à ce titre, il doit être particulièrement recommandé. H. STEIN.

Vie du Vénérable Antoine-Sylvestre Receveur, prêtre du diocèse de Besançon, *fondateur de la Retraite chrétienne (1750-1804)*, par J.-M. SUCHET, chanoine de l'Église métropolitaine de Besançon. Paris, Retaux; Besançon, Paul Jacquin, s. d. (1894), in-8 de XX-383 p. — Prix : 4 fr.

M. le chanoine Suchet occupe une place marquée dans le monde de l'érudition provinciale. Un de nos collaborateurs a dit, en toute justice, du chanoine bisontin que « biographe sincère, exact, son talent est apprécié bien au delà des frontières comtoises » (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 280). Son nouveau livre est donc une bonne fortune pour ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire religieuse de la Comté; nous avons remarqué surtout le chapitre II, concernant l'organisation paroissiale et l'état religieux des populations rurales dans le dernier quart du XVIIIe siècle (p. 22-23 et suiv.). D'autre part, il sera d'une singulière utilité au clergé qui aura, dans le Vénérable Receveur, un modèle accompli des vertus sacerdotales les plus nécessaires au milieu du sensualisme contemporain. Dans ses prédications, il eut plus souvent sur les lèvres les jugements sévères du Dieu vengeur que le saint et doux nom

du Dieu père. Aussi lui attribuait-on des tendances jansénistes et un caractère dur. M. le chanoine Suchet a fait la lumière sur ce point important et tout à l'avantage de son héros, qui exerça le ministère à une époque troublée par l'esprit impie et licencieux du XVIIIe siècle expirant et par la persécution révolutionnaire (1776-1804). En 1785, le P. Receveur fonda la Société de la Retraite chrétienne, dont la devise était : « Tout pour la croix et par la croix. » La Retraite était destinée aux personnes des deux sexes décidées à se séparer entièrement du monde, à se livrer à la prière, au travail, à l'instruction des enfants pauvres et à mener une vie solitaire dans laquelle, sans faire aucun vœu, elles s'adonneraient à la pratique des conseils évangéliques. Comme toute œuvre providentielle à son berceau, cette Société essuya de grandes épreuves : Antoine Receveur fut frappé d'interdit, pendant trois ans, parce qu'il imposait, disait-on, un joug insupportable à sa famille spirituelle. Suivi de ses solitaires, il chercha à l'étranger des asiles qu'il devait sans cesse abandonner devant l'invasion des armées républicaines ; son zèle apostolique s'étendit à la Suisse, la Bavière, l'Allemagne, l'Angleterre, la Croatie, l'Italie et à Rome enfin, puis il vint rendre le dernier soupir au sein d'une paroisse nivernaise qu'il évangélisait.

En dépit de toutes sortes de difficultés de la part de ses confrères, de ses supérieurs ecclésiastiques, il vit, avant de mourir, son œuvre couronnée du plus enviable succès : sa Société mérita les encouragements, l'approbation de Pie VII. Et elle prospéra ; aujourd'hui elle compte quinze maisons, dont l'une à Issy-sur-Seine, aux portes de Paris (p. 382-383). Le 8 mai 1883, la Congrégation des Rites décréta l'introduction du procès apostolique de béatification de son fondateur. Par le fait, elle proclamait le P. Receveur « Vénérable. »

M. le chanoine Suchet a mis en œuvre tout ce qui a été écrit sur le nouveau Vénérable, mais principalement les documents imprimés ou manuscrits du R. P. Receveur, ses lettres au nombre de quatre cents et les pièces du premier procès de béatification. Il aurait dû, toutefois, citer les sources avec toute l'exactitude possible ; ce sont les exigences de l'historiographie actuelle. Ainsi, entre autres exemples, page 23, note 1 : « Cf. Sauzay, tome I, introduction. » Cela est insuffisant au point de vue de l'érudition, mais n'enlève rien de la très sérieuse valeur de l'ouvrage.

Cette vie, sobre de réflexions, exacte dans le récit des faits, est richement documentée, bien composée, parfaitement écrite. LOUIS ROBERT.

Les Juifs et l'antisémitisme. *Israël chez les nations*, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-12 de XI-441 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je suis d'accord avec M. Leroy-Beaulieu pour rejeter absolument certaine base de jugement qui a été importée d'Allemagne. Pris ainsi dans

la généralité, sémitisme et antisémitisme sont, comme touranisme et antitouranisme, des mots vides de sens. Les Arabes et les Juifs sont sémites ; peut-on les confondre sous un même jugement à titre de sémites? Même en séparant les deux branches, il n'y a, pas plus sur l'une que sur l'autre, une seule question, mais plusieurs questions historiques et régionales. Au centre de l'Afrique, nous rencontrons les Arabes massacrant les populations inoffensives pour gagner de l'argent. Je ne serai pas retenu de pendre le négrier haut et court par la considération que ses congénères sont nos clients *sui et necessarii* en Algérie, ni par le souvenir que ses ancêtres ont chanté Antar, ont édifié l'Alhambra et traduit Aristote. De même, il n'y a pas une, mais plusieurs questions juives différenciées par l'histoire et par la région, ainsi que par l'état de civilisation et le nombre relatif des autres indigènes dans un État. M. Leroy-Beaulieu le constate en rappelant qu'à l'encontre des autres Français, les députés d'Alsace s'opposèrent à l'émancipation en 1791. On pourrait citer aussi l'article IV du décret du 17 mars 1808. La même diversité apparaît si l'on recherche les causes de l'abaissement des juifs. Des publicistes disent qu'on les tenait en dehors du droit commun parce que le Talmud et le rabbinisme les auraient rendus malfaisants ; d'autres disent qu'ils sont devenus tels parce qu'on les persécutait. En tout cas, les responsabilités ne sont pas partout les mêmes : par exemple, la Roumanie n'a pu, dans le passé, faire les juifs ce qu'ils y sont aujourd'hui : ils s'y sont introduits tels quels, en notre siècle, de leur plein gré et en violation des lois, parce qu'ils y trouvaient leur avantage.

Le livre de M. Leroy-Beaulieu expose amplement tout le bien et tout le mal qu'on puisse dire des juifs. Pour le mal, il plaide les circonstances atténuantes. Les personnes mêmes qui n'en partageront pas toutes les appréciations y trouveront une étude instructive et de bon style.

Un travail aussi sérieux sur un sujet aussi sérieux implique une conclusion pratique. Ici encore je n'oserais affirmer qu'il y ait une seule solution pour tous les temps et toutes les régions. Je me bornerai à la France telle qu'elle se comporte aujourd'hui pour le territoire et la civilisation. Par les observations que je vais présenter, je ne risquerai de blesser raisonnablement personne, puisque je range tout le monde sous le même régime, conformément à l'esprit de l'époque. Ainsi, si l'on juge nécessaire de rendre plus efficace la répression de certains méfaits financiers, il est de toute justice de sévir sans distinction contre tous les coupables, chrétiens, juifs ou francs-maçons.

« Que ce soit contre Juda ou contre Loyola, dit M. Leroy-Beaulieu (page 241), nous n'apercevons pas la nécessité des lois d'exception. » Autrement dit, il réclame le droit commun. Une distinction est nécessaire : il y a le droit commun dans la liberté, comme il y a le droit commun dans l'oppression. Cette considération n'a pas échappé à

notre auteur; il la signale dans une note de la page 392, à propos des fonctions publiques. Et c'est un point capital. Vu la centralisation que nous subissons si docilement, il y a une anomalie choquante, par exemple, à ce que les questions mixtes et l'enseignement soient régis par un citoyen quelconque qui nécessairement n'appartient pas en même temps à la croyance de la majorité et de la minorité, ou à la non-croyance des autres. Le concours n'y fait rien, et ce qu'on appelle « le choix du ministre » ne m'inspire pas de confiance. Je ne veux pas que le juif soit forcé, par l'effet du fonctionnarisme ou du concours, de faire enseigner l'histoire et la philosophie à ses enfants par un protestant ou un catholique; mais la majorité a aussi le droit de ne pas être opprimée par un religionnaire ou par un non-croyant au nom de l'uniformité centralisatrice.

La limitation de l'accessibilité à certaines fonctions est peu pratique et ne serait pas acceptée par le sentiment presque général du pays. Il n'y a qu'un seul remède, c'est la décentralisation et le droit d'association. Ainsi le moyen d'empêcher l'usure dans les campagnes est de s'associer pour fonder partout des caisses Raffeisen et autres. En ce qui concerne l'enseignement, où l'animosité est la plus profonde et la plus légitime entre religionnaires et de religionnaires à francs-maçons, l'apaisement aura fait le pas décisif au jour que l'association scolaire, les programmes d'études, les épreuves seront affranchis du fonctionnarisme public. Si, en dehors de l'apprentissage du stage, des garanties sont reconnues nécessaires pour l'exercice de certaines professions ou pour l'accessibilité au peu d'emplois qui auront survécu à la décentralisation, les épreuves seront devenues exclusivement professionnelles. La centralisation, c'est l'ennemi : il faut prendre par les cornes ce taureau liberticide et dispendieux.

A. D'AVRIL.

Mémoires de la cour d'Espagne, 1679-1681, par le marquis DE VILLARS, publiés et annotés par M. A. MOREL-FATIO et précédés d'une introduction par le marquis de Vogüé, de l'Institut. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-12 de LXXX-348 p. — Prix : 6 fr.

Le marquis de Villars est le père du glorieux maréchal. C'est à lui qu'une aventure assez vulgaire, racontée par Saint-Simon, valut le surnom d'Orondate. Ambassadeur à diverses reprises en Espagne, en Piémont, en Danemark, il rendit à la France de très précieux services, et compte parmi les plus utiles et les plus brillants serviteurs de la diplomatie de Louis XIV. Il a laissé sur l'une de ses ambassades en Espagne, la plus longue, la plus difficile, de très curieux et très piquants mémoires qui n'avaient jamais jusqu'ici été publiés intégralement. Les voici maintenant à la disposition de tous les lecteurs qui s'intéressent à l'histoire du grand siècle, précédés d'une belle introduction de M. le

marquis de Vogüé, et annotés par M. Morel-Fatio, l'un des érudits contemporains qui connaissent le mieux les choses d'Espagne. Parmi les personnages avec lesquels ces Mémoires nous font faire connaissance, il convient de noter spécialement cette malheureuse reine Marie-Louise d'Orléans, la douce et énigmatique femme du triste Charles II, dont Victor Hugo a si étrangement dénaturé la physionomie dans son *Ruy Blas*, en ayant, il est vrai, la pudeur de lui enlever son nom de fille de France. La situation particulière de l'Espagne en cette fin de siècle, qui est aussi une fin de race, donne un intérêt tout spécial à ces Mémoires, écrits dans cette langue élégante et souple que savaient alors si bien manier les honnêtes gens. Villars en était sans aucun doute, et des plus intelligents et des meilleurs. Il faut en croire cette mauvaise langue de Saint-Simon, qui ne trouve pas de mal à dire de lui.

P. Talon.

Les Origines du Concordat, par Léon Séché. Paris, Delagrave, 1894, 2 vol. in-8; I. *Pie VI et le Directoire,* xx-378; II. *Pie VII et le Consulat,* 329, six portraits. — Prix : 15 fr.

C'est à l'époque du Directoire que M. Léon Séché croit devoir faire remonter les premières négociations relatives à un concordat. Malgré les correspondances du marquis del Campo et du chevalier de Azara qu'il a empruntées aux archives de Alcala de Henares et qu'il publie en appendice du premier volume (c'en est la partie neuve et curieuse), nous n'estimons pas qu'il fasse la preuve de sa thèse. La mission du comte Pieracchi (juillet-août 1796) fut toute politique ; elle avait pour but d'obtenir un armistice entre les armées de la République française et l'État pontifical ; la question religieuse n'était que secondaire et subordonnée. Non seulement le Directoire ne voulait pas traiter, mais il exigeait du Pape une déclaration préliminaire par laquelle il rétracterait les bulles qui avaient condamné la constitution civile du clergé. C'est ici qu'intervient un bref du 5 juillet, non signé du Pape, que le comte Pieracchi aurait néanmoins, dit M. Séché, emporté de Rome le 30 juin, et qui recommandait aux fidèles de se soumettre aux puissances établies. L'authenticité en fut, dès lors, très vivement attaquée par les catholiques comme par les constitutionnels : elle est encore sujette à controverse. Quoi qu'il en soit, le Directoire n'y trouva pas la satisfaction qu'il désirait et il rompit brusquement la négociation. Suffit-il d'une déclaration de l'évêque intrus Debertier et de quelques lignes de Mgr Salamon qui, sans qu'on en ait d'autre preuve, prétend avoir été mêlé aux pourparlers et avoir même eu « pour second » le comte Pieracchi, pour nous faire croire à un concordat ? Rien dans les négociations ne le laisse apercevoir, et, pour peu qu'on connaisse les dispositions du Directoire, les instructions qu'il envoyait à Bonaparte et sa haine contre la religion,

on ne peut admettre qu'il en ait eu l'idée. Les rigueurs du traité de Tolentino, l'envahissement de Rome, le pillage de ses musées et de ses bibliothèques, l'enlèvement du Pape et les traitements odieux qu'on lui fit subir, ne permettent pas de prêter au Directoire un projet sincère de pacification religieuse.

L'idée et l'honneur en reviennent à Bonaparte. Du reste, M. Léon Séché ne lui marchande pas l'éloge. « Les songe-creux, écrit-il, peuvent le trouver caduc [le concordat], mais on en a fait un suffisant éloge, quand on a dit que depuis cent ans tout à l'heure il a procuré à la France les bienfaits de la paix religieuse » (t. I, p. III). Et plus loin : « Il est acquis à la vérité historique que le concordat est un des actes de Bonaparte qui ont le plus contribué à la pacification générale du pays » (*Ibid.*, p. XVI). Ce traité, il n'admet pas qu'on le dénonce et que la séparation de l'Église et de l'État se conclue autrement que du consentement des deux parties en cause et à la condition d'être appliquée dans un esprit de liberté, de respect et de justice » (*Ibid.*, p. VII). M. Léon Séché condamne aussi la constitution civile en maint endroit. Malgré toutes ces déclarations, pour ceux qui connaissent ses précédents ouvrages et ses tendances ordinaires, ai-je besoin d'ajouter qu'il garde un faible pour les évêques constitutionnels et même pour leurs doctrines? Je n'ai pas ici la place pour relever les phrases suspectes que l'auteur jette rapidement dans son récit; mais le lecteur instruit est averti et y prendra garde.

L'auteur, dans le tome II, s'est aidé de la curieuse correspondance du cardinal Maury avec Louis XVIII comme de la récente publication de M. Boulay de la Meurthe. Il est trop enclin à croire soit que le Pape s'inspirait de ses intérêts temporels, soit qu'il était résigné à consentir au mariage des prêtres et au divorce. Le Pape a fait des sacrifices et des concessions; mais ni lui ni ses hauts négociateurs n'ont transigé avec les principes : la longueur même et les difficultés de la négociation l'ont bien prouvé, et si elle eût échoué, c'eût été précisément devant la fermeté des envoyés du Saint-Siège, aussi bien celle de Spina que celle de Consalvi. Il n'est pas jusqu'à Caprara qui, malgré sa réputation de faiblesse et d'indécision, n'ait eu, au moins dans la rétractation des constitutionnels admis dans les rangs du nouvel épiscopat, une attitude et une énergie que l'on trompa plus qu'on n'en triompha. Quant aux articles organiques, ce fut une surprise; M. Séché ne leur accorde qu'une note dédaigneuse qui ne rend pas la résistance qu'y opposa toujours la cour de Rome. Ce second volume renferme en appendice le texte des neuf projets de concordat auxquels la négociation donna lieu; il est intéressant de remarquer que le texte définitif ne s'écarte guère du premier que dans les termes. On trouvera aussi un état nominatif des préfets nommés en l'an VIII. Ce document a son intérêt; était-ce bien sa place?

VICTOR PIERRE.

Documents sur la négociation du concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège, en 1800 et 1801, recueillis par le comte Boulay de la Meurthe. Paris, Leroux, 3 vol. in-8; T. I, 1891, xxix-440; T. II, 1892, 529; T. III, 1893, 775 p. — Prix : 7 fr. 50.

En présence d'une publication si considérable et si lumineuse, on serait tenté, ne fût-ce que pour sa satisfaction personnelle, de transformer en récit suivi tous ces documents pour se raconter, ne fût-ce qu'à soi-même, mais avec des détails plus précis qu'il n'est d'usage, l'histoire du concordat. Cependant, le savant éditeur a pourvu en quelque sorte à nos désirs, d'abord par l'Avant-propos magistral qu'il a placé en tête, puis par les commodes divisions qu'il a établies et les sommaires détaillés qui les précèdent.

La négociation fut longue, puisqu'elle commença, à vrai dire, en juin 1800, avec le discours de Bonaparte aux curés de Milan, pour ne finir qu'en septembre 1801. Les documents sont reproduits dans leur langue originale : italien pour Consalvi, Spina, Doria; espagnol pour le marquis de Labrador, Urquijo, Murquez, etc.; anglais pour sir Jackson; le reste est en français, même les dépêches de l'ambassadeur d'Autriche, Ghislieri. L'éditeur les a recueillis de tous côtés; d'abord en France, aux ministères des affaires étrangères et des cultes; puis, au Vatican, où M. l'abbé Rance-Bourrey, chapelain de Saint-Louis des Français, a fourni un utile supplément qui a pu être reproduit comme appendice du tome III, en outre de quelques pièces disséminées à leur date dans les tomes II et III; aux archives de Vienne; à celles d'Alcala (Espagne); au *Record Office*, de Londres. Toutes ces correspondances sont rangées dans leur ordre chronologique et annotées avec soin.

Elles sont distribuées en seize séries : T. Ier. i. — *Bases du concordat;* — ii. *Retard et changement dans la mission de Spina. Question du temporel;* — iii. *Les Deux premiers Projets de concordat;* — iv. *Missions d'officiers français à Rome;* — v. *Spina mis en demeure de conclure; marche des Napolitains en Toscane;* — vi. *Le Projet de concordat du premier Consul.* — T. II. vii. *Murat à Rome; Cacault envoyé auprès du Pape;* — viii. *Les Congrégations romaines; la paix de Florence;* — ix. *Cacault et le contre-projet romain;* — x. *L'Ultimatum;* — xi. *Consalvi part pour la France.* — T. III. xii. *Opposition contre le concordat; le sixième projet;* — xiii. *Négociations de Consalvi;* — xiv. *Signature du concordat; le clergé constitutionnel;* — xv. *La Ratification du Pape;* — xvi. *La Ratification du premier Consul.* Ainsi se déroule, éclairée par des correspondances officielles et privées, par les acteurs eux-mêmes ou par des diplomates étrangers plus curieux des secrets de ces pourparlers qu'instruits de leur véritable caractère et de leurs détails, cette vaste négociation qui devait aboutir à la rédaction

d'une convention en quatorze articles, convention aujourd'hui presque séculaire.

« C'est l'œuvre d'un héros et d'un saint, » écrivait Cacault (t. III, p. 360). Bonaparte avait à lutter contre l'impiété et l'athéisme des uns, contre l'indifférence des autres; contre l'hostilité et les calomnies du clergé constitutionnel; contre les dédains, la mauvaise volonté et les pièges de Talleyrand : « Il faut en convenir, écrivait Spina le 10 septembre 1801, le premier Consul est le seul qui soit animé du désir de rétablir en France la religion catholique; pour mener à fin cette négociation, il a dû tenir tête à un torrent de contradictions; même après la signature, en communiquant le traité au conseil d'État et aux autres corps constitués, il lui a fallu déployer toute son énergie contre quelques-uns qui ne dissimulaient pas leur désapprobation » (p. 517). Il n'y mit pas seulement de l'énergie; il y ajouta les violences calculées et jouées, les ruses, presque la mauvaise foi; mais, en réalité, le concordat tel qu'il le signa n'était pas sensiblement différent de celui qu'il avait proposé au début. Tous ces moyens, même ceux qu'on peut blâmer, il les employa pour réussir dans une œuvre dont il avait eu le mérite, très original alors, de sentir la nécessité et la grandeur.

Pie VII n'eut pas une sagacité moindre, et il avait, lui aussi, ses difficultés d'entourage. L'ingérence affairée de Maury n'était pas la plus grave; mais c'en était une. A travers ce personnage important, le Pape apercevait les exigences de Louis XVIII, les raideurs de l'épiscopat exilé, la tradition gallicane en révolte. Bien des cardinaux restaient acquis aux théories politiques du passé. Il y avait un problème à résoudre, un biais à prendre, une inconnue à dégager : on était aveugle. Les objections venaient plus vite que les encouragements, et lorsque le concordat fut signé le 16 juillet 1801, c'eût été encore affaire nulle, si Consalvi n'était venu en hâte à Rome pour trancher les nœuds avec autant de fermeté qu'il avait mis à Paris d'adresse et de patience à les dénouer. Le Pape était avec lui, très loyal, très clairvoyant, très décidé; il signa : ce fut un grand jour pour la Papauté.

Dans toutes ces affaires, les intérêts majeurs de l'Église et de la société chrétienne ne cessèrent pas de rester seuls en vue pour le premier Consul comme pour le Pape. En ce qui touche le second, c'est certain ; pour le premier, après avoir lu toutes ces correspondances, on n'en doutera plus. Il y a bien certains mouvements de troupes qui semblent combinés pour faire peur; qu'on y regarde de près, et l'on reconnaîtra que Bonaparte et ses généraux ne voulurent pas peser par la crainte sur l'esprit du Pape; dans l'Avant-propos, M. Boulay de la Meurthe a fait ressortir ce point de vue avec autorité.

Chez les négociateurs, il y eut beaucoup de dévouement et d'intelligence de la situation. Laissons de côté Consalvi, qui est hors de page,

et ses deux collaborateurs romains, Spina et Caselli ; mais un homme pour qui l'on est généralement sévère, Bernier, mit une activité, une souplesse, une passion de réussir qui ne contribuèrent pas peu au succès. Que l'ambition ait eu sa part dans sa conduite, on le peut croire : les services n'en sont pas moins réels. Ses longues dépêches ne sont pas les pièces les moins instructives ; ses lettres rachètent leur allure parfois déclamatoire et la familiarité qui les dépare par une ardeur de zèle qu'on ne saurait méconnaître. Un prêtre moins détaché de lui-même, moins prêt à servir avec empressement les deux parties, n'eût pas été un intermédiaire aussi heureux. Les négociateurs romains l'apprécièrent ; Spina, à la fin de cette longue affaire, faisant allusion aux espérances de Bernier, reconnaissait qu'il mettait à défendre son gouvernement plus d'énergie qu'il ne convenait à un ecclésiastique, mais que les ecclésiastiques français, en général, étaient si peu amis de Rome, qu' « il voudrait toujours avoir un Bernier » (t. III, p. 527).

Cette grande publication, à qui l'art de son éditeur a donné tant d'attrait, et la multiplicité de ses recherches tant de nouveauté et d'intérêt, a été faite pour la Société d'histoire diplomatique ; à bien des points de vue, ce sera un honneur pour elle d'en avoir accepté la charge et d'avoir contribué à répandre la sereine lumière de l'histoire sur un événement dont les conséquences ont été si heureuses pour la société chrétienne et pour l'Église de France.

VICTOR PIERRE.

Les Livres de comptes des frères Bonis, *marchands montalbanais du XIVe siècle*, publiés et annotés pour la Société historique de Gascogne, par ÉDOUARD FORESTIÉ. 2e partie *(Archives historiques de la Gascogne. Fascicule XXIII)*. Paris, H. Champion ; Auch, Léonce Cocharaux, 1893, in-8 de 285 p. — Prix : 6 fr.

Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensons de la publication de M. Forestié (t. LXI, p. 73). Nous nous contenterons donc d'annoncer en quelques mots le second volume, qui comprend la reproduction des fol. L-CXVII du manuscrit. Nous reviendrons sur cet important ouvrage quand nous aurons reçu le dernier fascicule, contenant, avec la fin du texte, le glossaire et la table analytique. P. 10, n. 1, « belles-filles, » traduction que M. Forestié donne de « noiras, » n'a aucun sens ; il s'agit évidemment d'une étoffe, probablement de ce qu'on appelait « la noire. » P. 231, M. Forestié revient avec raison sur sa lecture primitive et donne *pliris commusco* au lieu de *perliris,* qu'on trouve à la page 63. Mais *pliris* ne veut pas dire « chardon, » et encore moins *commusco* peut-il être « commun. » Il s'agit ici tout simplement du « pleres arconticon, » encore connu des pharmacopées du dernier siècle, sorte de poudre dans la composition de laquelle entrait précisément du musc et dont on attribue l'invention à Nicolas de Salerne. La forme *not yserca* (p. 257), au lieu de *ycherca*, m'empêche tout à fait d'accepter l'interprétation de

M. Forestié : *Noix de Chypre ou de cyprès*. Par contre, il a eu raison, nous le reconnaissons volontiers, de maintenir à *milgrana* le sens de « grenade, » rejeté d'abord par nous. E.-G. Ledos.

Correspondance du cardinal de Granvelle, 1565-1586, publiée par M. Edmond Poullet, professeur à l'Université catholique de Louvain, puis par M. Charles Piot, archiviste général des archives du royaume de Belgique. Bruxelles, F. Hayez, 1877-1893, 10 vol. gr. in-4 cart. de LXXVI-638 p.; XVI-719 p.; XII-677 p.; XLIV-764 p.; LII-724 p.; XLVIII-651 p.; LIII-638 p.; LXXII-669 p.; LXXI-827 p.; LVIII-722 p., avec 4 portraits. — Prix : 12 fr. chaque volume.

De 1841 à 1852, le gouvernement français a donné, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, neuf volumes sortis des presses de l'Imprimerie royale, puis nationale, et intitulés : *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*. Cet important recueil a été composé, à vue des manuscrits de la bibliothèque de Besançon, sous la direction de M. Charles Weiss, bibliothécaire de cette ville, qui a fait précéder le tome Ier d'une excellente *Notice préliminaire sur la collection Granvelle et sur les principaux personnages qui y figurent*, laquelle, datée du 1er octobre 1840, ne comprend pas moins de cinquante-sept pages.

Vingt-cinq ans après la publication du tome IX des *Papiers d'État*, l'œuvre a été continuée sous un autre titre, avec la participation de la France, par le gouvernement belge qu'elle intéressait plus directement, et le soin de sa mise au jour en a été confié d'abord à M. Edmond Poullet, professeur à l'Université catholique de Louvain, pour les trois premiers volumes, et, après la mort de cet érudit, pour les tomes suivants, à M. Charles Piot, archiviste adjoint, puis archiviste général du royaume de Belgique. Chacun des dix volumes parus à l'heure actuelle est accompagné d'une préface particulière offrant un bon résumé de la Correspondance et aussi de deux tables, l'une chronologique, l'autre alphabétique, des matières et des personnes, qui assurent au travail de nos voisins une supériorité incontestable sur la publication française dirigée par Charles Weiss. Il convient d'ajouter que les notes dont les éditeurs belges ont émaillé leur immense publication sont de beaucoup plus copieuses et intéressantes que celles des *Papiers d'État*, que nous trouvons trop rares, trop vagues.

Les *Papiers d'État* s'arrêtent à 1565. La *Correspondance* qui nous occupe commence avec l'année 1566 et ne doit finir qu'avec 1586, date de la mort du cardinal de Granvelle. Actuellement, nous en sommes à l'an 1583. Cet ensemble, le plus considérable peut-être qui existe en ce genre, est formé, nous apprend M. Gachard, prédécesseur de M. Piot, dans un rapport par lui soumis, le 5 juillet 1875, à la commission royale

d'histoire, « des lettres reçues et écrites par le cardinal de Granvelle dont le gouvernement français a remis des copies ; de celles qui existent en minute et en original à la bibliothèque de Bruxelles ; de celles enfin qui ont été ou qui seront encore copiées aux archives royales de Naples. »

M. Gachard prévoyait six ou sept volumes in-4. Or, le tome X est publié et trois années nous séparent encore du terme indiqué. Ce n'est pas tout : au cours de la préparation du travail et de son impression, l'on découvrit d'autres dépôts où l'on conservait des lettres du grand homme d'État, notamment à Rome, dans les bibliothèques des princes Barberini et les archives secrètes du Vatican, au *British Museum*, aux archives farnésiennes à Naples, dans les archives de la maison de Chimay et aux archives du Doubs. Enfin il fut décidé à la dernière heure que les lettres insérées dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, peu ou point connus en Belgique, seraient réimprimées, au moins en partie. On le voit, le cadre s'élargissait progressivement.

Pour la *Correspondance*, comme pour les *Papiers d'État*, on a traduit en français, soit intégralement, soit d'une façon sommaire, les textes espagnols ou italiens. « Les lettres se suivent par ordre chronologique et chacune d'elles porte en tête la mention du dépôt où elle a été copiée. » Nous voudrions pouvoir nous étendre davantage sur les détails d'exécution de cette publication ; mais les dix premiers volumes nous étant parvenus à la fois, nous devons nous en tenir là.

Le cardinal de Granvelle, fils du garde des sceaux de Charles-Quint et qui devint lui-même premier ministre de Philippe II, est l'une des figures politiques du XVIe siècle les plus curieuses à étudier. Si Granvelle n'a pas dans l'histoire le renom d'un Richelieu ou d'un Mazarin, c'est qu'au lieu d'être au service d'un souverain aussi ordinaire que Louis XIII ou d'un roi enfant, il ne put que seconder, sans pouvoir les diriger suffisamment, des princes régnant et gouvernant comme Charles-Quint ou comme Philippe II. Ce dernier surtout, nature flottante, esprit irrésolu, a eu le malheur de ne point écouter autant qu'il l'eût fallu les avis de son principal conseiller. Granvelle était cependant un homme d'État dans l'entière acception du mot. Opposé à la violence, quoique très ferme quand les circonstances l'exigeaient, il se montra aux Pays-Bas d'une tout autre école que celle du duc d'Albe, de Requesens et de don Juan d'Autriche. Un instant le cardinal put espérer que le prince de Parme, Alexandre Farnèse, fils de cette Marguerite dont il dirigea si habilement les actes pendant son ministère aux Pays-Bas, serait le pacificateur souhaité. Mais il existait, nous semble-t-il, plus que des dissentiments de surface entre Espagnols, Flamands et Wallons : il y avait les revendications d'une nationalité turbulente, qui s'était déjà avec peine accommodée de la domination, assez rude d'ailleurs, de la maison de Bourgogne, et qui avait au cœur la haine de l'étranger et principalement des

méridionaux. L'aristocratie et la démocratie, se coudoyant et s'entendant aux Pays-Bas, ne rêvaient donc, au fond, que l'indépendance ; de sorte que l'habileté toute franc-comtoise de Granvelle eût peut-être aussi parfaitement échoué que les systèmes d'impitoyable répression, d'indolence, ou d'adresse combinée avec la force, de ses successeurs.

L'illustre cardinal parlait et écrivait six ou sept langues. Il avait l'étonnante faculté de dicter à la fois à plusieurs secrétaires des lettres en français, en espagnol, en italien, etc. C'est ce qui explique la masse énorme des documents émanant de lui et rassemblés jusqu'à ce jour.

Dans l'impossibilité matérielle où nous sommes d'analyser, même dans les grandes lignes, une si volumineuse correspondance, nous ne saurions mieux faire, pour en donner l'idée, que de citer le passage suivant de l'*Introduction* placée en tête du tome Ier :

« La *Correspondance du cardinal de Granvelle....* est, sinon pour les vingt ans compris entre les années 1566 à 1586, au moins pour plusieurs périodes fort longues de ces vingt ans, une chronique continue et vivante du grand monde du XVIe siècle. C'est l'histoire en déshabillé, écrite au jour le jour, par le menu et dans le feu de la lutte, non seulement des grands personnages qui apparaissent presque seuls dans les récits officiels, mais encore des innombrables personnages de second ordre qui gravitent autour des grands, inspirent parfois leur conduite, leur servent toujours d'instruments d'action. Les seigneurs héritiers de noms éclatants dans l'histoire nationale et de domaines titrés, titulaires des charges principales de l'État, s'y coudoient comme dans la vie réelle avec leurs commensaux, leurs conseillers, leurs gentilshommes-servants, leurs subordonnés directs, leurs clients, leurs pensionnaires : ecclésiastiques élevés par le rang, moines et religieux en vue par leur influence comme prédicateurs ou comme écrivains ; professeurs à l'Université de Louvain, magistrats des conseils de justice, financiers et avocats, introduits dans les hautes sphères sociales et politiques par la réputation d'expérience qu'ils s'étaient faite, ou par le besoin que les seigneurs avaient de leurs services, soit pour leurs affaires personnelles, soit pour les affaires politiques ; gentilshommes de moyenne ou même de fort petite noblesse, les uns placés sur les confins du monde des seigneurs par leur naissance, d'autres mis en relief par une activité d'esprit et des talents exceptionnels, ou par les charges civiles et militaires qu'ils occupaient, ou tout simplement par l'art qu'ils avaient de se pousser dans le monde. »

Avant de terminer cet article, nous devons dire que les sept préfaces de M. Ch. Piot nous ont paru mieux étudiées, plus complètes, partant bien supérieures à celles écrites par M. E. Poullet, exception faite cependant pour l'*Introduction* qui, signée par ce dernier, est vraiment remarquable. Notons enfin que les quatre premiers tomes du recueil sont

ornés chacun d'un portrait : le plus intéressant est naturellement celui du cardinal, reproduit d'après le tableau original du musée de Besançon.

E.-C. Gaudot.

Djem-Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II (1459-1495) ; *étude sur la question d'Orient à la fin du XVe siècle*, par L. Thuasne. Paris, Leroux, 1892, in-8 de xiii-459 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur de ce volume, déjà connu par l'édition du *Diarium Burchardi* et par d'autres publications, a été amené à s'occuper de la vie du fils cadet de Mohammed II, le célèbre Djem, dont les infortunes ont fait éclore un certain nombre de romans historiques où éclate la plus étonnante fantaisie. Il y avait place pour un livre sérieux et exact sur le personnage dont la vie s'est trouvée mêlée à des questions fort importantes de politique étrangère, et s'est écoulée dans des circonstances assez nouvelles et assez singulières tant pour la France que pour la Papauté, l'empire ottoman et les chevaliers de Rhodes chez lesquels il s'était réfugié. Grâce à une connaissance approfondie des sources de l'époque, et à l'emploi judicieux des journaux de Burchard, d'Infessura, de Sanuto, de la correspondance diplomatique des ambassadeurs et des nonces, M. Thuasne a réussi à mettre un peu de lumière dans cette époque troublée au point de vue extérieur, et dans le récit de ces aventures privées du prince Djem, qui tour à tour en Asie, à Rhodes, en France et en Italie, réussit à faire de sa propre cause celle de la chrétienté, et à intéresser les monarques et les républiques à des questions purement personnelles. Toutes les ambassades, notes, allées et venues, d'ailleurs, n'aboutirent à aucun résultat sérieux, lorsque le 25 février 1495, à Capoue, Djem-Sultan mourut à l'âge de trente-cinq ans, emportant avec lui dans la tombe les projets de croisade de Charles VIII. Mais toutes les évolutions successives de la politique internationale des quinze années précédentes ont été exposées ici avec un véritable sens historique et dans une langue sobre, claire et sévère.

H. Stein.

Histoire d'une famille de la chevalerie lorraine, par le comte de Ludres. Paris, Champion, 1893, 2 vol. in-8 de viii-434, 393 p. — Prix : 20 fr.

M. le comte de Ludres n'a pas écrit ce livre avec l'intention de le donner au public ; il le destinait à des parents, à des amis. Heureusement, un certain nombre d'exemplaires de ce remarquable ouvrage est sorti de ce cercle trop restreint. L'histoire d'une famille illustre se rattache aux événements du pays où cette famille s'est développée, ses membres ont, presque tous, eu un rôle dans ces événements qu'éclairent, de temps en temps, des biographies particulières, en y introduisant

quelque chose de vivant, des détails de mœurs, des renseignements intimes, dont l'histoire proprement dite ne pouvait s'occuper.

La famille de Ludres est parfaitement dans ces conditions : reconnue par la cour souveraine comme se rattachant à Hugues Capet par les ducs de Bourgogne (t. II, p. 231 et suivantes), en 1282, elle se transporta en Lorraine, où elle tint bientôt un haut rang. Pour bien faire comprendre la situation qu'elle y occupa, M. de Ludres a cru devoir commencer son livre par décrire l'état de cette contrée depuis l'invasion des barbares jusqu'au XIVe siècle. Il adopte les idées de Fustel de Coulanges sur ce qu'il appelle le préjugé séculaire de l'invasion romaine. En arrivant au moyen âge (t. I, p. 38), il raconte, au sujet des rapports de la noblesse de Lorraine et de ses ducs, la captivité de Ferry III ; mais ce singulier épisode est-il véritable? Dom Calmet le traitait de fable : de nos jours, M. Beaupré d'abord, et ensuite M. Digot, l'ont considéré comme réel ; puis est venu M. de Saint-Vincent, qui l'a nié derechef ou du moins transposé. Ces opinions contradictoires jettent quelque doute sur une aventure étrange que, dans une autre partie de son livre, M. de Ludres qualifie lui-même de légende (t. II, p. 41), et qui semblait devoir provoquer quelque hésitation ; mais l'auteur n'en exprime aucune, à tort peut-être. En cheminant à travers le passé, M. de Ludres nous fait admirablement pénétrer dans l'organisation féodale, dans l'existence des seigneurs, dans celle des religieux, dans celle des bourgeois ; il nous dit quelle était la situation des serfs, bien meilleure qu'on ne le croit (t. I, p. 23 et suivantes). De nombreux documents, tirés de ses archives, aident M. de Ludres dans ces curieuses recherches. Il nous apprend quelles étaient les dots des riches héritières, la valeur de l'argent, ce que les fortunes d'alors représenteraient aujourd'hui ; il nous donne enfin une quantité de détails sur la vie publique et la vie privée au moyen âge, et postérieurement ; toutes ces notions se mêlent à l'histoire de la Lorraine et sont rattachées, avec beaucoup d'habileté, à l'existence des Ludres. Ils circulent pour ainsi dire dans cette suite de siècles, et de telle manière que des faits qui, d'abord, peuvent sembler leur être étrangers, se trouvent, comme tout naturellement, ramenés à eux et se fondent dans un vaste tableau, dont la difficile exécution fait grand honneur au peintre.

A mesure qu'on avance vers les temps modernes, les renseignements se multiplient. L'aventureux Charles IV occupe une place notable dans le récit de M. de Ludres, non seulement comme guerrier habile, mais aussi et surtout comme prince volage. Il ne le cédait en rien à don Juan et promettait mariage aussi facilement que le grand *burlador* de Séville. Isabelle de Ludres, la chanoinesse de Poussay, celle dont on fit précéder le nom de l'épithète de « belle, » qu'elle méritait encore à plus de soixante ans, fut l'une des fiancées du galant prince, qui oublia bientôt ses enga-

gements pour offrir sa main à Mlle d'Apremont, âgée de treize ans à peine. La belle Ludres eut une illustre amie dans la Palatine, la mère du régent. L'arrière-grand-père de l'auteur vit un jour un amas de papiers qui servaient à flamber le four de son château de Richardmenil; il en ramassa quelques-uns et reconnut que c'était la correspondance d'Élisabeth-Charlotte; il arracha aux flammes une soixantaine de lettres adressées par la spirituelle princesse à la belle Ludres, et leur publication occupe agréablement une place considérable dans le livre du petit-neveu de la chanoinesse de Poussay. Un passage d'une lettre de la Palatine a été mal compris : « Je dis *moi*, qui n'est pas ce *moi* qui vous écrit, mais le *moi* qui était autrefois *moi* et s'appelait *moi*. Je ne crois pas que Sozzi le pût mieux expliquer, et vous l'entendrez très bien » (t. II, p. 81). M. de Ludres a cru qu'il y a là une allusion à des jeux de mots d'un poète italien, G. Strozzi, dont le nom aurait été défiguré. Mais non, la princesse s'est tout simplement rappelé la scène première du second acte d'*Amphitryon*, l'endroit où Sosie, dont la Palatine a fait Sozzi, impatiente son maître par la confusion de ses réponses.

Je m'attarde beaucoup trop. Je ne puis suivre les ancêtres de M. de Ludres jusqu'à la Révolution, qui altéra si profondément leur grande existence et jusqu'à nos jours. Je ne puis non plus m'arrêter à bien des pages d'un intérêt général. Je veux pourtant indiquer les considérations très justes que le grand rôle des Guises inspire à l'historien. Il démontre magistralement, — ou du moins avec toutes les apparences de vérité que peut avoir une hypothèse — que les Guises et la Ligue ont sauvé la France, dont la Réforme triomphante eût amené le démembrement (t. II, p. 302).

L'orgueil nobiliaire ne se pavane pas dans ces deux bons et beaux volumes. Sans doute M. de Ludres est fier de sa race, mais il parle de ses aïeux sans forfanterie. Bien qu'attaché aux vieux souvenirs de la Lorraine, il reste impartial en racontant des guerres et des intrigues où la France n'eut pas toujours le beau rôle. Profondément chrétien, il sait gré aux gens du moyen âge d'avoir, au milieu de leurs vices et de leurs violences, conservé une foi dont il signale avec indignation l'absence dans les classes aristocratiques du XVIIIe siècle, et surtout dans la petite cour de Stanislas, qui fut, malgré les sentiments religieux de ce prince, un « foyer de corruption élégante et d'athéisme affiché. »

Je n'ai pu donner une idée un peu exacte de ce grand travail : les recherches qu'il a nécessitées sont considérables, l'érudition y est réelle, mais un style limpide, facile, le rend accessible à tous les lecteurs. On trouve là l'instruction qu'on peut demander à un livre d'histoire, et l'agrément que l'on cherche dans la lecture des Mémoires, cette branche si vivace de notre littérature.

TH. P.

Histoire de l'imprimerie à Lyon de l'origine jusqu'à nos jours, par Aimé Vingtrinier, bibliothécaire de la ville de Lyon. Lyon, Adrien Storck, 1894, gr. in-8 de iv-433 p.

L'histoire de l'imprimerie lyonnaise a été publiée à l'occasion de l'exposition universelle dont la seconde des villes de France est actuellement le théâtre. Nous n'hésitons pas à déclarer qu'à tous égards le livre est digne de l'admiration des visiteurs.... et de ceux qui auront la bonne fortune de le voir ailleurs, surtout de le voir chez eux et de l'étudier à leur aise. Le papier, qui est magnifique, l'impression, qui est splendide, les ornements et gravures, qui ne laissent rien à désirer, tout contribue à faire de l'*Histoire de l'imprimerie à Lyon* un très beau volume : l'agréable et sûre érudition de M. Vingtrinier en a fait un ouvrage excellent que l'on consultera toujours avec beaucoup de fruit.

Pour nous occuper d'abord du côté extérieur de la publication, nous énumérerons les illustrations dont elle est décorée : en tête du volume est représentée une presse du xvie siècle d'après les « plaisants devis » des supposts du seigneur de la Coquille, imprimé à Lyon par le seigneur de la Coquille l'an mil cinq cens huictante. On trouve ensuite, éparses dans le texte, les « marques » des principaux imprimeurs lyonnais depuis le xve siècle jusqu'au xixe : Nicolas Philippi dit Pistoris, Martin Husz, Jean Syber, Jean Clein, P. Lathomi et B. Johannis, Jean Dupré, Guillaume Balsarin, Jean Trechsel, Pierre Maréchal et Barnabé Chaussart, Engelhart Schultis, Antoine Lambillon et Marin Sarrazin, Jean de Vingle, Jacques Arnollet ou Arnoullet, Nicolas de Benedictis, François Fradin, Claude Gibolet, Jacques Huguetan, Nicolas Wolf (en latin *Lupus*), Aymé ou Aymon de Laporte, Martin Havart, Claude Nourry, dit le Prince, Martin Boillon ou Bouillon, Vincent de Portunaris, Gilbert de Villers, Constantin Fradin, Sébastien Gryphe, François Juste, Antoine de Harsy, Jean Frellon, Jacques de Junte, les héritiers de de Jaute, Etienne Dolet, Jean de Tournes, Macé-Bonhomme, Huguet de la Porte, Guillaume Roville, Benoît Rigaud, Jean Temporal, Barthélemy Honorat, Michel Jove, Jean Pillehotte, Jacques Roussin, Thibaud Ancelin, Bartholomée Vincent, Simon Rigaud, enfin Louis Perrin. Signalons encore divers fac-similés, par exemple, d'un ouvrage de Husy (p. 58), du titre de l'*Hippocrate* annoté par Rabelais (p. 167), du titre du *Gargantua* imprimé chez François Juste (p. 184), du titre des *Grandes et inestimables Croniques* imprimées par Claude Nourry (p. 185), d'une page des *Métamorphoses d'Ovide*, traduites par Marot, imprimées par Jean de Tournes en 1558 (p. 217), d'une page du *Décaméron* imprimé par G. Roville en 1558 (p. 235), du frontispice des *Nouvelles recreations et joyeux devis de feu Bonavanture des Periers*, 1558 (p. 247) ; d'une page des *Histoires prodigieuses* de F. de Belleforest, imprimées par Pillehotte en 1598 (p. 277) ; du frontispice de l'*Introduction à la vie dévote*, imprimée

par Pierre Rigaud en 1609, et d'une page du chef-d'œuvre de saint François de Sales (p. 300 et 301); du titre d'un ouvrage de Simon Vincent, *Florida Corona* (p. 319). A toutes ces richesses s'ajoutent d'heureuses reproductions de quelques gravures telles que les presses de Josse Bade (p. 112), les figures de *Historia stirpium*, de l'impression de Balthazard Arnoullet (p. 225), de la *Sainte Bible* de Julliéron (p. 297); des *Images des dieux*, par Paul Frellon, 1623 (p. 334, 335).

La partie littéraire n'est pas moins remarquable que la partie artistique. M. Vingtrinier qui, avant d'être un bibliographe consommé, a été un très habile imprimeur, possédait toutes les qualités requises pour écrire une recommandable histoire des travaux de ses anciens confrères. Homme de science et d'expérience à la fois, le vénérable doyen et patriarche des érudits de Lyon a parfaitement retracé les annales de la typographie d'une des villes du monde où l'on a le plus et le mieux imprimé. Il nous fait connaître en de successives notices, courtes, nettes et précises, tous les imprimeurs de la bonne ville de Lyon et toutes leurs œuvres principales. Il a étudié ce vaste sujet avec tant de sagace attention, qu'il a pu relever des centaines de fautes commises par ses devanciers. C'est en lisant tant de rectifications incontestables (p. 6, 37, 42, 49, 51, 87, 90, 99, 102, 119, 122, 131, 138, etc.) que l'on peut mesurer la distance qui sépare les travaux superficiels des travaux approfondis.

Si M. Vingtrinier était un octogénaire ordinaire, on pourrait dire que son *Histoire de l'imprimerie de Lyon* est le digne couronnement de sa longue et vaillante carrière d'érudit, mais sa féconde activité ne sera pas tarie de sitôt et nous attendons de lui avec confiance plusieurs autres excellents et beaux livres qui, sous une forme alerte et spirituelle, nous apprendront beaucoup de choses bibliographiques.... et autres.

T. DE L.

Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Besançon, par AUGUSTE CASTAN. Publication posthume faite sous les auspices de la Société d'émulation du Doubs. Besançon, imp. J. Dodivers, 1893, in-8 de XIX-816 p. — Prix : 10 fr.

Nul n'ignore, parmi les bibliophiles et les érudits, que la Bibliothèque de Besançon est l'une des plus importantes de France, tant par le nombre des volumes qu'elle renferme (plus de 130,000), que par la rareté de beaucoup d'entre eux. Elle compte aussi dix-huit cent cinquante manuscrits dont le catalogue tout rédigé n'attend qu'une revision partielle pour être livré à l'impression. Ce catalogue est l'œuvre du regretté Auguste Castan, conservateur de la Bibliothèque de Besançon, dont la mort subite et prématurée (Cf. *Polybiblion*, t. LXV, p. 177-179) a été une perte de longtemps irréparable pour sa ville natale, qu'il aimait d'une façon un peu exclusive et à laquelle il avait dévoué sa vie. Cette perte, d'ailleurs, le monde de l'érudition tout entier l'a ressentie et déplorée.

Nous espérons bien avoir un jour la satisfaction de noter ici cette œuvre posthume de Castan. Présentement, nous signalerons à nos lecteurs le travail considérable dont il n'a pu revoir que le tiers des épreuves. *Le Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Besançon* — qui devait originairement avoir pour titre : *Les Imprimés du XVe siècle de la Bibliothèque de Besançon* — ne compte pas moins de neuf cent quatre-vingt-cinq articles. Le savant chartiste avait eu l'intention de faire précéder ses notices de prolégomènes qui, selon la juste expression de M. Léopold Delisle, en auraient formé la partie la plus originale et la plus vivante. L'on ne saurait trop regretter l'absence de cette étude. A la vérité, il y est suppléé, dans une bonne mesure, par l'excellente préface que le même M. L. Delisle a écrite avec la haute compétence qu'on lui connaît. C'est, au fond, le meilleur et le plus complet compte rendu qu'il soit possible de faire du Catalogue de Castan; aussi allons-nous en reproduire ci-après quelques-uns des passages les plus saillants :

« Castan était trop curieux pour s'en tenir à un examen superficiel, et pour ainsi dire extérieur, des volumes dont il s'occupait. Il savait bien que la lecture des titres placés sur le premier et le dernier feuillet ne suffit pas toujours pour en déterminer l'origine. Aussi a-t-il porté son attention sur les préfaces et les pièces accessoires, en prose ou en vers, qui sont souvent en tête ou à la fin des livres du premier siècle de l'imprimerie. Il en a tiré de très curieuses notions sur divers points d'histoire bibliographique ou littéraire.

« .... Une large place a été réservée dans le Catalogue au relevé de toutes les particularités que présente chacun des volumes décrits : condition des exemplaires, nature et état de la reliure, noms des anciens possesseurs, notes ajoutées sur les feuillets blancs. C'est là surtout que les amateurs d'histoire et d'archéologie locale auront la plus ample moisson à recueillir : leur besogne sera singulièrement simplifiée par les commentaires dont Castan s'est fait une loi d'accompagner la plupart des noms de lieux et de personnes.

« .... Castan, avec beaucoup d'à-propos, a décrit les différents exemplaires que la Bibliothèque de Besançon se trouve posséder de certains livres du XVe siècle. Si cet exemple est généralement suivi, nous ne tarderons pas à avoir des informations qui seront mises à profit le jour où les bibliothèques publiques voudront et pourront, sous l'autorité du ministre, procéder à des échanges qui, sans léser aucun intérêt, enrichiront les parties contractantes et aboutiront à une meilleure répartition de nos richesses bibliographiques. »

M. L. Delisle termine sa *Préface* par les lignes suivantes qui s'appliquent tant au « Catalogue des manuscrits » dont nous parlions plus haut, qu'au *Catalogue des incunables de la Bibliothèque de Besançon*, publié

aujourd'hui sous les auspices de la Société d'émulation du Doubs : « Ni l'un ni l'autre, déclare M. Delisle, n'aura peut-être dans tous les détails la perfection que l'auteur, plus difficile encore pour lui que pour les autres, voulait donner à ses travaux; mais tous deux sont appelés à rendre beaucoup de services; tous deux témoigneront de la science, du goût, du désintéressement et de l'activité d'un homme qui s'est acquis des droits impérissables à la reconnaissance de la ville et de la Bibliothèque de Besançon. »

Ceux qui ont connu Castan et lu ses œuvres multiples et variées n'auront, certes, pas d'autre avis.

Notons maintenant que ce beau volume est orné de nombreuses et curieuses reproductions d'ex-libris, de marques de libraires, de figures et de fac-similés divers qui lui donnent un attrait de plus. Ajoutons enfin que cinq tables relatives aux noms d'imprimeurs et de libraires, aux noms de lieux d'impression, aux filigranes, aux ex-libris et aux reproductions, terminent très heureusement cette œuvre de premier mérite que la Société d'émulation du Doubs a été bien inspirée d'agrémenter par une phototypie du médaillon représentant l'auteur et exécuté il y a juste trente ans par le sculpteur Jean Petit. E.-C. Gaudot.

Manuale del bibliotecario, di Giulio Petzholdt, tradotto sulla terza edizione tedesca con un appendice originale per cura di Guido Biagi e Giuseppe Fumagalli. Milano, Ulrico Hœpli, 1894, in-16 de xx-364-ccxiii p. *(Manuali Hœpli).* — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage de Petzholdt, qui a eu en Allemagne les honneurs de trois éditions successives, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler longuement; il jouit d'une réputation trop légitime pour qu'on puisse s'étonner de le voir traduit en italien. Mais l'on pourrait s'étonner de voir cette traduction entreprise par M. Guido Biagi, qui reproche (p. 261) à M. Graesel d'avoir dépensé son temps et sa peine à remanier ce travail au lieu d'en composer un autre entièrement neuf. A moins qu'il n'y ait là, de la part de l'auteur italien, une habileté de plume tendant à montrer la supériorité de son travail sur celui de l'écrivain allemand. Pure chicane, sur laquelle je me garderais d'insister, et qui n'ôte rien au mérite de la traduction de MM. G. Biagi et Fumagalli.

Les deux traducteurs ont complété ou rectifié le texte de leur auteur par des notes assez copieuses, rejetées à la fin de l'ouvrage. La notice sur Petzholdt et sur son ouvrage aurait mieux été placée dans une introduction que là. Les autres notes traitent en général de points intéressants et d'ordre pratique; on les consultera donc avec fruit, bien qu'on y trouve quelques recommandations étranges, comme celle de se servir de basane, peau médiocre comme on sait, pour la reliure des volumes d'une bibliothèque. Les traducteurs ont eu l'excellente idée de

donner en appendice le *Code* des bibliothèques italiennes, c'est-à-dire le recueil des dispositions législatives et administratives qui régissent les bibliothèques publiques d'Italie. Quant à la liste des principales bibliothèques, tant de l'étranger que de l'Italie, qui termine le volume, nous n'en voyons guère l'utilité. E.-G. Ledos.

Le Biblioteche in Italia all' epoca romana, *con un' appendice sulle antiche biblioteche di Ninive ed Alessandria*, di Filippo Garbelli. Milano, Hœpli, 1894, in-8 de vi-235 p. — Prix : 6 fr. 50.

Le besoin se faisait-il sentir actuellement d'une publication de ce genre? Le sujet nous semble avoir été épuisé depuis longtemps, et à part quelques rares citations d'auteurs latins peu connues, nous ne voyons pas quel parti nouveau M. Garbelli a tiré des textes déjà utilisés par de nombreux auteurs pour l'étude des bibliothèques de l'antiquité et spécialement de celles qui existaient en Italie. La liste (publiée en appendice) des livres consacrés déjà à cette étude est assez longue sans qu'il soit nécessaire d'encombrer la bibliographie de volumes inutiles. De même les quelques pages consacrées à la bibliothèque de Ninive sont un résumé du petit volume de Menant : à quoi bon? Je ne dis pas que le travail de M. Garbelli soit mauvais, mais je le qualifierai au moins d'inopportun. H. Stein.

BULLETIN

L'Église catholique lumière et force du peuple, par Mme L.-R. Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1892, in-12 de iv-105 p. — Prix : 1 fr.

Mme L. R. emprunte à tous les âges d'éloquents témoignages pour établir que, de tous temps, l'Église catholique a été la lumière et la force du peuple. Elle insiste spécialement sur les encycliques où S. S. Léon XIII a résumé avec tant d'autorité la doctrine sociale de l'Église. C'est un bon livre qui peut faire beaucoup de bien. La couverture ne porte que des initiales. La dédicace au Saint-Père est signée C. Le Brun, née R., et datée de Château-Thierry. Je signale cette particularité aux lecteurs curieux. P. Talon.

Les Ordinations anglicanes, par Fernand Dalbus. Arras, Sueur Charuey, 1894, in-8 de 40 p.

Le court travail de M. Dalbus sur les *Ordinations anglicanes* a déjà soulevé une foule de réponses et de commentaires. Cela prouve que la question si souvent agitée est encore intéressante aujourd'hui. M. Dalbus examine tour à tour le rite, le ministre et le sujet, pour découvrir si « les ordinations de l'église anglicane sont valides, si, par conséquent, elle possède des diacres, des prêtres, des évêques revêtus d'un véritable caractère et non pas une hiérarchie purement décorative. » Ses conclusions sont : « 1° Que le rite de l'ordinal anglican pris en lui-même pourrait être suffisant. Nous n'y contredirons pas, bien qu'on puisse discuter sur le manque d'autorité de ceux qui ont modifié le rite : la commission de réforme du Prayer-

Book ayant été réduite de dix-huit évêques à six quand il s'est agi d'altérer le Pontifical, et parmi ces six, Heat de Worcester, le seul libre des préjugés calvinistes, ayant été jeté en prison par suite de son opposition. — 2° Que la consécration de Parker doit être regardée comme certaine quant au fait.... » Soit, mais le consécrateur de Parker, Barlow était-il réellement évêque? Nous aurions désiré voir cette grave question mieux étudiée. Ce n'est pas l'absence du procès-verbal de la consécration de Barlow qui est « l'unique raison » (p. 17) de notre doute. Le P. Gallway (*Twelve lectures on Ritualism*, II, p. 434 et s.) discute avec une logique très serrée les graves motifs qu'on a de croire le contraire. Et quand on se rappelle que Barlow partageait les théories de Crammer, disant (d'après Burnet) que « l'ordination est inutile pour faire des évêques et des prêtres, mais que l'élection du Roi suffit, » on s'étonne moins qu'il ait pu se dispenser de se faire sacrer. La dissertation du P. Le Courayer qui est encore, en somme, la thèse des défenseurs actuels de Barlow, est loin d'avoir répondu à la difficulté que présentent les textes conservés. Barlow, évêque élu de Saint-Asaph, était en Écosse lors de son transfert au siège de Saint-David. L'unique jour où il aurait pu être consacré est le 23 avril 1536, seul dimanche libre entre la date de son retour et celle de son voyage suivant, et il est démontré qu'il ne le fut pas ce jour-là !.... — 3° La troisième conclusion de M. Dalbus affirmant la nullité des ordinations anglicanes, en conséquence de la suppression dans l'ordinal de la « porrection des instruments, » ne nous a pas convaincu, bien que nous admettions la très grande probabilité de nullité pour d'autres motifs. Les déclarations d'anglicans tels que Whitgift, Bancroft, Andrews, Overall, Morton, Cosin, J. Hall, qui considèrent comme validement ordonnés des ministres presbytériens, luthériens, calvinistes, et les admettent au nombre des « prêtres » de l'Église établie, sont les meilleures preuves du jugement que cette église porte elle-même de la valeur de son sacerdoce. Terminons par une remarque du savant M. Gilbert W. Child (*Church and State under the Tudors*, p. 296). Pendant deux cent cinquante ans, c'est-à-dire jusqu'en 1820, les îles anglaises de la Manche qui dépendent de l'évêché de Winchester n'ont guère eu pour curés que des ministres presbytériens. Les évêques acceptaient donc de laisser les fidèles sans sacrements valides, ce qui répugne, ou plutôt, ils n'attachaient pas d'importance à la doctrine de la succession apostolique. C'est en somme l'enseignement qui découle de toute l'histoire de l'Église d'Angleterre. Il est donc impossible de déterminer *si*, et *dans quelle mesure*, l'Église établie peut avancer qu'elle a conservé le sacerdoce. Le plus grand doute, doute pratiquement insoluble, comme le proclamait Newman, planera toujours sur la question. — M. Dalbus aurait beaucoup augmenté la valeur de sa dissertation s'il avait été plus au courant de la littérature de son sujet. G. Péries.

Famille et collège, par Pierre Harispe. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-12 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre nous montre un homme très au fait des choses de l'éducation, et les conseils qu'il donne sont d'un esprit pratique et avisé. C'est aussi l'œuvre d'un écrivain de talent. Mais il me semble qu'il exagère un peu les inconvénients de l'internat. Tout système d'éducation a son bon et son mauvais côté, et en bien des cas l'internat vaut mieux que la famille même pour la formation de l'enfant. Il faut se garder en tout des thèses excessives et absolues si l'on veut être écouté. Autrement, avec beaucoup d'esprit, on ne fait qu'une satire, qui amuse ou qui agace, suivant les préférences du

lecteur, mais qui n'instruit pas et ne sert à rien. Dans le livre de M. Harispe, il y a beaucoup de bonnes choses à prendre ; il y en a aussi quelques-unes à laisser. Au lecteur à faire la distinction. P. Talon.

Quel est le devoir présent ? *Réponse à M. Paul Desjardins*, par Edmond Demolins. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-32 de 64 p. — Prix : 1 fr.

Nous avons dit ici même ce que nous pensions de la tentative de M. Paul Desjardins pour réformer la société. M. Demolins, en lui répondant, ne se borne pas à critiquer le programme de M. Desjardins; il y substitue le sien, et peut-être, sur ce nouveau terrain, ne serais-je pas toujours de son avis. Je reproche à M. Demolins deux choses : la première, de ne pas donner assez d'importance à l'action morale ou, pour parler plus nettement, à l'action religieuse, qui ne peut suffire, il est vrai, mais qui doit, dans les préoccupations des réformateurs chrétiens, garder la première place. La seconde, c'est de vouloir faire tous les peuples sur le modèle des Anglo-Saxons; c'est peu pratique, parce que tous les peuples ont leurs traditions et leur caractère historique que l'on ne peut changer; j'ajoute que c'est dangereux, car si nous avons nos défauts, les Anglo-Saxons ont les leurs, et qu'il faut par conséquent nous garder à leur égard d'une imitation trop servile. Restons nous-mêmes, et instruisons-nous et améliorons-nous à l'imitation de nos voisins : tel doit être notre programme de réforme.

En nous plaçant à ce point de vue, le petit livre de M. Demolins peut nous rendre de très grands services; il nous éclaire avec beaucoup de sagacité sur nos défauts, aussi bien que sur les qualités de nos voisins d'outre-Manche et d'Amérique. Nous avons un grand profit à retirer de ses leçons. C'est un programme incomplet, mais un programme excellent, dont les lecteurs chrétiens n'auront pas de peine à suppléer les silences et à réparer les oublis. M. Demolins ne dit pas tout, mais, sauf de légères réserves qui portent surtout sur le caractère trop systématique et l'argumentation historique de l'ouvrage, tout ce qu'il dit est fort bon. P. Talon.

Miel et dard. *Pensées d'une oubliée*, par la comtesse Olga. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de xvi-301 p. — Prix : 3 fr.

D'une façon générale, j'avoue que je n'aime pas beaucoup les recueils de pensées : c'est un genre qui ne souffre pas la médiocrité, et la plupart de ceux qu'on nous donne sont médiocres. Je fais volontiers une exception en faveur des *Pensées d'une oubliée :* elles sont charmantes, fines, vives, malicieuses, délicates, pour la plupart bien entendu, car tout n'y est pas parfait, et enfin, ce qui est toujours une grande qualité pour moi, très nettement chrétiennes. Ajoutons que Mme Olga n'est pas ralliée, oh ! mais pas du tout, à la République ! Je ne le lui reproche pas. Mais pourquoi ce coup de patte à Mme de Maintenon ? J'avoue que, en dépit de M. Alexandre Dumas, j'ai un faible pour cette femme de haute intelligence et de haute vertu, à qui Louis XIV dut peut-être de n'être pas Louis XV. Malgré tout, *Miel et dard* est un bien charmant livre ! P. Talon.

Floralia, versos de Mossen Jaume Collell. Barcelona, 1894, in-18 de xxxiii-184 p. — Prix : 3 fr.

Notre Revue a, je crois, été la première, en France, à parler de *l'Atlantide* qui a si justement rendu le nom de Verdaguer célèbre. Bien d'autres fois

nous avons eu à signaler des œuvres qui attestent la vitalité de la littérature catalane, comme les belles poésies de Joaquin Rubio y Ors. Aujourd'hui nous avons à saluer un nouveau poète catalan, nouveau pour nous du moins, M. Jaume Collell, maître en gai savoir, chanoine de la cathédrale de Vich, dont le charmant volume, charmant comme fond et comme extérieur bibliographique, se compose en grande partie de pièces couronnées par les Jeux floraux de Barcelone. Le volume commence par une dédicace en prose à M. Marian Aguilo. L'auteur y rappelle qu'il célèbre ses noces d'argent poétiques, puisqu'il y a vingt-cinq ans qu'il obtint la première églantine. Il fut ordonné prêtre en 1873 et se montre convaincu qu'un modeste sermon vaut mieux qu'une belle tirade de vers. Il ne veut cependant pas faire ses *adieux à la lyre*, et certes on le regretterait quand on lit les morceaux si variés, si élevés de pensées et si harmonieux dont se compose la *Floralia*.

POGGIARIDO.

Note di letteratura contemporanea, da M. PUGLISI PICO. Acireale, tip. Donzuso, 1894, in-12 de 110 p.

Cette plaquette se compose de deux études fragmentaires absolument indépendantes l'une de l'autre : la première est remplie par des considérations sur la critique littéraire moderne, qui doit avoir, selon l'auteur, une base scientifique et expérimentale ; la seconde contient quelques observations sur la névrose de Guy de Maupassant. Les idées de M. Puglisi Pico se recommandent plutôt par la justesse que par la nouveauté : parfois il nous a semblé attacher une importance exagérée à des ouvrages français dont le public, chez nous, ne se soucie guère, et les citations qu'il en donne sont passablement incorrectes.

M. F.

Écrivains d'aujourd'hui, par RENÉ DOUMIC. Paris, Perrin, 1894, in-16 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Isla, dans son célèbre et satirique roman *Fray Gerundio*, parle de prédicateurs de son temps qui se plaisaient à commencer leurs sermons par une phrase étrange, inconvenante, et qu'après une pause ils développaient de manière à édifier leurs auditeurs, d'abord fort surpris. Je me suis rappelé ce procédé en lisant certains articles de M. Doumic. Quelquefois il entame son sujet d'une façon qui semble peu flatteuse pour les écrivains dont il va parler, puis ce début d'aspect malveillant se modifie et amène des pages dont, en général, ils peuvent être fort satisfaits. Contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire, M. Doumic aime mieux signaler tout d'abord ce qui le choque dans un écrivain et réserver les éloges pour la bonne bouche. Sa critique est du reste judicieuse et lucide ; on le reconnaît en lisant les pages sur MM. Paul Bourget, Guy de Maupassant, Pierre Loti, Jules Lemaître, Émile Faguet, Ernest Lavisse, mais en arrivant au chapitre consacré à M. Brunetière, on se demande si l'esprit fin et impartial de M. Doumic a bien conservé toute son indépendance. Il semblerait qu'en pénétrant dans l'hôtel de la *Revue des Deux Mondes*, M. Doumic a subi une influence contagieuse. Sa phrase, d'ordinaire pimpante et leste, a par moments pris de la lourdeur et de l'ombre. On croirait presque lire du Brunetière. M. Doumic fait un grand mérite à l'éminent et grincheux académicien de ce principe qu'il faut subordonner l'histoire des littératures particulières à l'histoire générale de la littérature de l'Europe. Mais c'est ce qu'a fait Villemain, il y a déjà bien des années, non seulement dans sa *Littérature du moyen âge*, mais encore dans ses leçons sur le XVIIIe siècle. Vraiment M. Brunetière a découvert cela

comme Alexandre Dumas découvrit la Méditerranée. Le volume de M. Doumic se termine par des notes sur les prédicateurs. Les jésuites y ont leur petit paquet : saint Ignace est servi à souhait, il avait demandé à Dieu la persécution pour son ordre : « Les jésuites assouplissent les caractères et brisent les volontés » (p. 307). Témoin Voltaire, Lamartine, et tant d'autres !

TH. P.

Interviews rétrospectives. — *Pochades et croquis*, par le comte D'INDY. Paris, Ollendorff, 1894, in-18 de XIII-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

Petit volume sans prétention, mais agréablement écrit. Ce sont des souvenirs d'un demi-siècle sur une foule de personnalités marquantes, des traits, des aperçus, parfois des riens à propos d'un nom. M. d'Indy a connu et vu beaucoup de monde et il évoque ces figures disparues. Il n'y met aucune recherche et dès lors la critique lui sera indulgente pour bien des petits défauts. Le titre me paraît inexact et le sous-titre peu sérieux.

Des acteurs, des auteurs littéraires (Chateaubriand, V. Hugo, Lamartine, Nadaud, Caro, Pontmartin, Michelet), des musiciens (Rossini, Auber, Listz, Gounod), des hommes politiques, des femmes du monde, défilent sous nos yeux. Mais le groupe des « catholiques » est le plus nombreux et c'est sur lui que l'auteur fournit le plus de détails. Je noterai des appréciations sur Ozanam (p. 42) ; Augustin Cochin (p. 56) ; Montalembert (p. 67) ; Louis Veuillot (p. 74) ; Mgr Dupanloup (p. 86 et 92) ; Mgr Darboy (p. 96) ; Mgr Sibour (p. 99) ; le P. Gratry (p. 104) ; Pie IX (p. 117) ; M. de Falloux (p. 199). Par certains côtés elles sont curieuses, données dans le respect de la vérité et souvent bien caractéristiques.

Une table des « noms de personnes, » et une autre des « noms de pays, » facilitent la lecture. Je signale à l'auteur une erreur qui est plus qu'une faute d'impression, puisqu'il la reproduit sept ou huit fois : Mazuli*ne*, le représentant nègre de la Martinique en 1848, ne s'appelait pas Mazuli*me*.

G.

L'Année 1562 et la bataille de Dreux. *Étude historique et militaire*, par le Cᵗ DE COYNART. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de 48 p. — Prix : 3 fr.

On croyait bien connaître la bataille de Dreux, que tant d'historiens ont racontée, sans parler de la belle page que lui a consacrée Mgr le duc d'Aumale. Un chef d'escadron d'état-major, M. de Coynart, a voulu reprendre l'exposé des différentes phases de la célèbre journée du 19 décembre 1562, au moyen de plans topographiques levés sur les lieux et rapprochés des anciens documents. Il a constaté la parfaite exactitude des gravures publiées huit ans après la bataille dans le recueil huguenot de Tortorel et Perissin, rééditées en 1886 avec des notes très complètes, dont M. de Coynart aurait pu profiter; et, partant de ce point de vue, élargi par sa science technique, il a dressé six plans, avec légendes et commentaires.

Le précis des événements militaires des premiers mois de 1562 n'est pas moins exact, et l'auteur donne des renseignements inédits sur l'organisation de la défense, à laquelle présidait loyalement le roi de Navarre, qui aurait sans doute combattu contre son propre frère, le prince de Condé, à Dreux, si le mois précédent il n'avait succombé à la blessure reçue au siège de Rouen. Le rôle du duc de Guise dans cette campagne est bien apprécié ; les principaux chefs sont nommés avec le détail de leurs troupes, et rien ne semble manquer de ce qui peut intéresser sur cette rencontre, une des plus vives et des plus meurtrières que l'on connaisse, puisque sur 27,000 com-

battants il y en eut 8,000 retrouvés le lendemain sur le terrain, sans compter les disparus et les blessés. G. Baguenault de Puchesse.

Nouveaux Essais de critique et d'histoire, par H. Taine, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1894, in-16 de viii-365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est composé de morceaux publiés à diverses époques dans des revues ou des journaux. Rien n'est plus difficile que de donner une idée d'un livre de ce genre, parce qu'il n'offre aucune unité, que chacun des articles qui le forment est un ensemble, un tout, fort différent comme sujet, comme ton, de celui qui le précède et de celui qui le suit, parce qu'enfin si l'auteur est un écrivain remarquable, il se substitue au personnage dont il est censé parler, et au lieu d'être un simple critique devient un auteur original dont on ne peut, faute d'espace, analyser ou discuter les idées. Notre tâche doit se borner à recommander à nos lecteurs d'aimables pages sur M. de Sacy, une charmante description des Ardennes, une appréciation de Sainte-Beuve, un portrait très flatté pourtant de G. Sand, un discours de réception à l'Académie, où M. de Loménie finit par céder la place à Mirabeau, quelques pages sur Mallet du Pan, qui, si j'ai bonne mémoire, ont fourni l'introduction des lettres de ce dernier, et, on ne s'y attendait guère, un joli chapitre sur Marcelin, le créateur de la *Vie parisienne*. Une étude sur Paul de Saint-Victor nous a semblé trop enthousiaste, une autre étude sur Shopenhauer et plusieurs philosophes récents appellerait bien des observations qui ne peuvent trouver place dans un court compte rendu.

M. Taine avait manifesté l'intention de réunir lui-même ces divers articles, qu'il eût été fâcheux de laisser dans l'oubli, et de les dédier en un volume à son ami Léon Bonnat, de nombreux travaux l'en ont empêché, mais ses éditeurs se sont conformés à ce désir. Villemory.

Une Ame royale et chrétienne. *Notes intimes sur le Comte de Paris*, par Mgr d'Hulst. Extrait du *Correspondant*. Paris, Ch. Poussielgue, 1894, in-18 de 32 p. — Prix : 10 c., et *franco* 15 c. ; 10 exempl., 1 fr. 25 ; 25 exempl., 3 fr. 10 ; 100 exempl., 10 fr. ; le tout *franco* (adresser les demandes pour la propagande à M. de Fallois, 62, rue Caumartin).

Le Comte de Paris, par Urbain Guérin. Bar-le-Duc, imp. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1894, gr. in-8 de 45 p.—Prix : 1 fr. ; la douzaine, 9 fr. ; les cinquante, 25 fr.

Tout le monde a lu l'éloquent et émouvant récit, tracé par Mgr d'Hulst, des derniers moments de l'admirable prince qui suivait si dignement les traditions religieuses de sa race ; tout le monde voudra le relire et le répandre, au moyen de cette édition populaire qu'on a eu l'excellente pensée de publier et dont la diffusion sera considérable : nous n'avons besoin que de la signaler à nos lecteurs.

— Nous voulons aussi appeler leur attention sur une autre brochure, dont le format est malheureusement moins populaire, mais qui mériterait d'être largement répandue. L'auteur, M. Urbain Guérin, l'économiste chrétien bien connu, y fait un exposé saisissant de la *vie*, du *caractère*, du *programme social*, du *programme politique* de Monsieur le Comte de Paris ; puis il examine la situation du parti royaliste, ce parti qui, au milieu des vicissitudes de notre siècle, « n'a pas seulement vécu, mais a toujours fait grande figure. » Il était difficile de condenser en si peu de pages plus de faits habilement racontés, plus de vues élevées, plus d'appréciations pleines de justesse et de modération. G. de B.

Et nos marins ?.... par Eug. Grosjean. Versailles, rue de Maurepas, 2, in-8 de 37 p.

Des faits récents, qui ont provoqué l'enquête que l'on connaît, ont attiré l'attention sur notre marine de guerre. Quelques rappels au règlement feront cesser désormais toute irrégularité dans l'emploi des fonds de notre budget. Mais la question maritime, — branche si importante et si intéressante de la question sociale, — nous est présentée par M. E. Grosjean sous un tout autre point de vue. Il ne s'agit plus de quelques millions, il s'agit de l'âme et du corps de nos marins, surtout des marins du commerce, grands enfants livrés sans protection à l'ivrognerie et à la débauche. L'auteur expose, dans des tableaux saisissants, tous les dangers qui menacent la santé physique et morale de l'homme de mer. Comment faire cesser ces spectacles déshonorants pour la civilisation ? Ici, il n'y a pas à chercher la solution, comme pour d'autres branches de la question sociale. La solution existe : voyons ce qui se passe de « l'autre côté du détroit. » L'étude très documentée de M. E. Grosjean montre les efforts faits par nos voisins protestants pour combattre le mal, œuvres nombreuses alimentées par souscriptions volontaires : maisons de famille, lieux de refuge pour les marins dans les ports ; bibliothèques, missions flottantes, institution du *pledge*.... Puisse cette brochure exciter parmi nous une noble émulation ! Les hommes d'œuvre, les personnes en quête de bien à faire, y trouveront des renseignements précieux.

H. d'A.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. James Darmesteter est mort jeune encore, le 20 octobre, à Maisons-Laffite. Il était né le 28 mars 1849, à Château-Salins. Après de brillantes études secondaires, il se fit inscrire, comme son frère aîné, à l'École des hautes études; mais tandis que ce dernier s'attachait à la philologie romane, il se consacra, sous la direction de MM. Bréal et Bergaigne, à des recherches sur la langue et la religion de la Perse. Son premier travail sur la mythologie de l'Avesta fut la thèse qu'il présenta à l'École des hautes études et fut publié dans la *Bibliothèque* de cette École. La thèse française de doctorat qu'il présenta en 1877 à la Faculté des lettres de Paris est encore consacrée à la religion zende; sa thèse latine sur le mot *dare* contient, avec des aperçus ingénieux, quelques hypothèses hasardées. C'est à la suite de cette thèse qu'il fut nommé professeur de zend à l'École des hautes études (1877). L'année suivante, il insérait dans les *Mélanges* publiés à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation de cette école, un curieux essai sur la Légende d'Alexandre le Grand chez les Parsis. Bien qu'il consacrât presque tout son temps à ses travaux persans, il s'occupait aussi de littérature anglaise. C'est ainsi qu'il traduisit en français les poésies de Mary Robinson, poétesse anglaise de talent, qui devint plus tard sa femme. La connaissance qu'il acquit ainsi de la langue anglaise, jointe à sa science de la langue et de la littérature persanes, déterminèrent l'Université d'Oxford à lui confier la traduction du Zend-Avesta dans la collection de *The sacred Books of the East*. Nous donnons ici la liste de ses principales publications françaises : *Harvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta* (1875, in-8, formant le tome XXIII de la *Bibliothèque de l'École pratique des hautes études)* ; — *Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire* (1877, in-8, formant le tome XXIX de la même collection) ; — *De conjugatione latini verbi « dare »* (1878, in-8) ; — *La Chute du Christ,*

poème traduit de l'anglais (1879, in-18); — *Origine et développement de la religion*, par **Max Muller**, trad. de l'anglais (1879, in-8); — *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif* (1881, in-8); — *Lectures patriotiques sur l'histoire de France* (1881, in-12), sous le pseudonyme de J.-D. Lefrançais; — *Essais de littérature anglaise* (1883, in-12); — *Essais orientaux : l'orientalisme en France; le Dieu suprême des Aryens; les Cosmogomies aryennes; Prolégomènes de l'histoire des religions; Mélanges de mythologie et de linguistique* (1883, in-8); — *Études iraniennes* (1883, 2 vol. in-8); — *Études sur l'Avesta, observations sur le Vendidad* (1883, in-8); — *Le Mahdi, depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours* (1885, in-16, formant le tome XLIII de la *Bibliothèque orientale elzévirienne)*; — *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse* (1885, in-16, formant le tome XLIV de la même collection); — *Point de contact entre le Mahâbhârata et le Schâh Nâmeh* (1887, in-8); — *Poésies de Mary Robinson*, trad. de l'anglais (1888, in-16); — *Lettres sur l'Inde. A la frontière afghane* (1888, in-12); — *Les Origines de la poésie persane* (1888, in-16, formant le tome LIII de la *Bibliothèque orientale elzévirienne)*; — *Shakespeare* (1889, in-8); — *Le Talmud* (1890, in-8); — *Chants populaires des Afghans* (1890, in-8); — *La Légende divine* (1890, in-12).

— L'archéologie fait une perte vraiment considérable par la mort de M. Louis Palustre, mort à Tours. Il était né à Saivre, le 4 février 1838. Ses études terminées, il fit son droit, puis entreprit une série de voyages artistiques et archéologiques. Il eut l'honneur de présider la Société française d'archéologie et de diriger le *Bulletin monumental*. Nous ne pouvons donner ici la liste des articles publiés par M. Palustre dans un grand nombre de revues d'art et d'archéologie. Nous nous contenterons, après avoir rappelé sa collaboration à la *Gazette de France*, de citer les ouvrages suivants, dont quelques-uns sont tout à fait de première importance : *De Paris à Sybaris, études artistiques et littéraires sur Rome et l'Italie méridionale, 1866-1867* (1868, in-8); — *Adam, mystère du XIIe siècle, texte critique accompagné d'une traduction* (1877, in-4); — *Triomphe d'Anne de Montmorency, connétable de France* (1878, in-8); — *La Renaissance en France* (1879, in-fol.); — *L'Ancienne Cathédrale de Rennes, son état au milieu du XVIIIe siècle* (1884, in-8); — *Le Trésor de Trèves*, en collaboration avec Mgr Barbier de Montault (1886, in-4, formant la première année des *Mélanges d'art et d'archéologie)*; — *Orfèvrerie et émaillerie limousines*, en collaboration avec le même (1887, in-4, formant la deuxième année du même recueil); — *Monographie de l'église Saint-Clément de Tours* (1887, in-4, faisant partie des *Mémoires de la Société archéologique de Touraine)*; — *Mélanges d'art et d'archéologie. Objets exposés à Tours en 1887* (1889, in-4).

— Le grand historien anglais James-Anthony Froude est mort à soixante-seize ans, le 20 octobre. Il était né à Dorlington, dans le Devonshire, en 1818. Ses études furent achevées à Oriel College, à Oxford : il obtint, en 1842, le prix du chancelier, fut nommé, la même année, *fellow* à Exeter College, devint, en 1844, diacre de l'église anglicane. Mêlé au *Tractarian movement*, il abandonna bientôt, avec ses croyances, ses fonctions universitaires. C'est alors qu'il se consacra aux études historiques et littéraires, et collabora à *The Fraser's magazine* et à *The Westminster Review*. Sa grande histoire d'Angleterre depuis la chute de Wolsey jusqu'au désastre de l'Invincible Armada, dont la publication, commencée en 1856, ne fut achevée qu'en 1870, le mit au premier rang des historiens modernes : adversaires et amis s'accordèrent à en louer les qualités éminentes. Aussi fut-il appelé, en 1867, au rectorat de l'Université de Saint-André d'Écosse. Une visite qu'il fit aux États-Unis en 1872 fut l'occasion de discussions mémorables entre lui et

un dominicain sur l'antagonisme de l'Irlande et de l'Angleterre. A son retour, il fut chargé par le gouvernement d'une mission au cap de Bonne-Espérance. Plus tard, un voyage aux Indes occidentales et en Australie lui fournit le sujet d'un livre dont les conclusions furent assez discutées. Nous devons citer de l'écrivain anglais : *Shadows of the clouds* (1847, in-8); — *The Nemesis of Faith* (1849, in-8); — *The Book of Job* (1854, in-8); — *History of England from the foll of Wolsey to the defeat of the Spanish Armada* (1856-1870, 12 vol. in-8); — *The Pilgrim by William Thomas, clerk of the council to Edward VI* (1861, in-8); — *Short Studies in great subjects* (1867-1880, 5 vol. in-8); — *The Cat's pilgrimage* (1870, in-8); — *Calvinism* (1871, in-8); — *The English in Ireland in the XVIIIth century* (1872-1874, 3 vol. in-8); — *Caesar : a sketch* (1879, in-8); — *Bunyan* (1880, in-8), dans *English Men of Letters ;* — *Two lectures on South Africa* (1880, in-8); — *Thomas Carlyle* (1882-1884, 9 vol. in-8); — *Luther* (1883, in-8); — *Oceana* (1886, in-8); — *The English in the west Indies* (1888, in-8); — *Erasmus* (1894, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Archambault, ancien professeur au lycée Charlemagne, mort le 28 octobre; — de M. l'abbé Joseph Cavaillé, qui donnait à l'*Univers* les *Études rurales* hebdomadaires d' « un curé de campagne, » mort à Vallègue (Haute-Garonne), le 17 octobre; — de M. Raymond Cavalier, secrétaire de la rédaction du *Gaulois*, mort à quarante-cinq ans, le 25 octobre ; — de M. Augustin Challamel, ancien vice-président de la Société des gens de lettres, conservateur honoraire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, auteur de nombreux ouvrages, mort le 20 octobre; — de M. Chervet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de physique au lycée Saint-Louis, mort le 28 octobre; — du docteur Antonin-Jean Désormeaux, chirurgien honoraire des hôpitaux, mort à soixante-dix-neuf ans, le 12 octobre ; — de M. Elliot, doyen de la Faculté des sciences de Besançon, mort le 1er octobre, au Croisic ; — du docteur Albert Filleau, dont on a d'intéressantes recherches sur la tuberculose, mort le 16 octobre, âgé de cinquante-quatre ans ; — du docteur Fruchie, mort à soixante-quinze ans, à Digne, le 13 octobre; — de M. G.-E. Laroche, ancien secrétaire de l'*Autorité*, mort le 1er octobre; — de M. Adrien Maggiolo, rédacteur de la *Correspondance nationale*, auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Voltaire* (1878, in-12); *Corse, France et Russie. Pozzo di Borgo (1764-1842)* (1890, in-12), et d'excellents *Pouillés scolaires* des diocèses de Toul, de Verdun et de Metz, mort le 28 octobre, à Asnières; — de M. Norbert-Rillieux, dont les causeries scientifiques publiées dans le *Temps* étaient fort appréciées, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 13 octobre; — de M. Adolphe Royannez, ancien rédacteur en chef de l'*Émancipation de Toulouse*, collaborateur et fondateur de plusieurs journaux socialistes et anticléricaux, romancier et auteur dramatique, mort le 1er octobre; — de M. Antoine Sardou, père de l'académicien, et lui-même auteur du *Dictionnaire abrégé de la langue française*, de quelques autres ouvrages classiques et d'une *Étude sur Cannes et les îles Lérins*, mort à Nice, le 14 octobre; — de M. le vicomte René de Semallé, géographe, mort le 1er novembre; — du docteur Venet, médecin en chef de la préfecture de police, mort le 27 octobre, à cinquante-sept ans; — de M. l'abbé Vidieu, l'un des tenants de l'opinion qui confond saint Denys de Paris avec saint Denys l'Aréopagite, auteur d'une Vie de *sainte Geneviève*, d'une *Histoire de la Commune* et d'autres ouvrages estimés, mort à Lyon, âgé de soixante-trois ans, le 6 octobre; — de M. Victor Widal, médecin inspecteur de l'armée en retraite, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort le 3 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. John Askham, le poète cor-

donnier anglais, mort le 30 octobre; —de M. Reinh. Bechstein, professeur de philologie romane à l'Université de Rostock; — de M. Karl Bernstein, professeur de droit romain à l'Université de Berlin, mort le 30 septembre; — de M. Vincenzo Botta, auteur de nombreux ouvrages, qui a fait estimer aux États-Unis, où il vivait et enseignait, la science italienne, mort à New-York, le 5 octobre; — de M. Ludwig-Israël Brandes, professeur à la Faculté de médecine de Copenhague, mort en octobre; — de M. George Bullen, qui exerça pendant de longues années les fonctions de directeur du département des imprimés au Musée britannique, mort le 10 octobre; — de M. Clwydfardd, l'un des chefs de la Société littéraire galloise, mort le 31 octobre; — de M. Cramer, correspondant parisien de la *Gazette de Cologne*, mort à soixante et onze ans, le 27 octobre; — du chanoine Curteis, biographe de l'évêque Selwyn, mort en octobre; — de M. John-Augustin Dix, surintendant des écoles, mort à Élisabeth (N. J.), le 13 octobre, âgé de soixante-trois ans; — de M. Oskar Fräntzel, professeur à la Faculté de médecine de Berlin, mort le 19 septembre, âgé de cinquante-sept ans; — de M. L.-C. Gent, éditeur des *Familiar quotations series*, mort le 4 octobre, à quatre-vingts ans; — de M. W.-A. Greenhill, savant également versé dans la connaissance du latin, de l'arabe et du français, collaborateur pour la partie médicale du *Dictionary of greek and latin biography* et au *Dictionary of antiquities* de Smith, mort à quatre-vingt-un ans; — de M. Greenwood, principal de Owen College, à Manchester, auteur d'une grammaire grecque élémentaire; — de M. Wilhem Gröpler, bibliothécaire de la bibliothèque administrative de Dessau, mort le 12 septembre; — de M. Heinrich Hoffmann, directeur de l'hôpital des fous de Francfort, auteur d'ouvrages médicaux estimés et du *Struwelpeter*, qui a été traduit dans toutes les langues, mort le 20 septembre, à Francfort; — de M. Oliver Wendell Holmes, dont la réputation était aussi grande comme écrivain que comme médecin, mort le 7 octobre, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à Boston; — de M. Arpad Howath, professeur de science héraldique à l'Université de Budapest, mort le 29 octobre; — de M. le chanoine Millard, vicaire et historien de Basingstoke, mort en septembre; — du docteur William Moon, inventeur d'un système d'imprimerie à l'usage des aveugles, et dont la méthode se trouve aujourd'hui appliquée à 476 dialectes différents, mort le 6 octobre, à Brighton, âgé de soixante-quinze ans; — de M. John Nichol, ancien professeur d'histoire de la littérature anglaise à l'Université de Glasgow, auteur d'un aperçu sur la littérature américaine et de biographies de lord Bacon, de Robert Burns et de Carlyle, mort le 12 octobre, à Londres, dans sa soixante-deuxième année; — de M. Martinus Nijhoff, le célèbre éditeur de La Haye, mort en septembre; — de M. Francis Oliphant, collaborateur du *Spectator*, et frère de l'illustre écrivain, mort récemment; — de M. Natanael Pringsheim, botaniste, membre de l'Académie des sciences de Berlin, mort le 6 octobre; — de M. John Russell, éditeur du *Chambers Journal*; — de M. le marquis de Santa-Anna, fondateur de la *Correspondencia de España*; — de M. David Swing, prédicateur, auteur de *Truths for to day* et autres publications analogues, mort le 2 octobre, à Chicago; — de M. Terrier de Lacouperie, illustre sinologue, mort le 11 octobre; — de M. H. N. Van der Tunk, à qui l'on doit d'excellentes recherches sur la langue malaise, mort en octobre; — de M. John Walter, directeur du *Times*, mort le 2 octobre; — de Mme Wincentyna Zawdazka, à laquelle on doit *Gospodynie litewskiej*, morte à Vilna; — de M. Luigi Zini, sénateur du royaume d'Italie, jurisconsulte, collaborateur de l'*Archivio storico italiano* et auteur, entre autres ouvrages, d'une volumineuse *Storia d'Italia (1850-1856)*, mort âgé de soixante-treize ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 octobre, M. Berger a entretenu l'Académie d'une pierre gravée archaïque provenant du nord de la Syrie. M. Oppert a fait une communication sur deux textes relatifs à l'administration militaire des Assyriens et des Perses. — Le 19 octobre, M. Chantre a communiqué les résultats de sa mission en Asie Mineure. M. Le Clère a ensuite fait une communication sur des tours en brique élevées au Cambodge en l'honneur des divinités brahmaniques. — Dans la séance du 26 octobre, M. Bertrand a présenté le fac-similé d'une sorte de chaudron en argent découvert dans le Jutland et orné de représentations mythologiques. M. Diehl a ensuite communiqué une charte lapidaire du vie siècle, découverte à Kairouan.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 octobre, M. Maurice Block a continué la lecture de son rapport sur les assurances ouvrières en Allemagne. — Dans celle du 13 octobre, M. Fouillée a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Franck. — Le 27 octobre, M. Maurice a continué la lecture de son travail sur les assurances ouvrières en Allemagne, et M. Sayous a lu un mémoire sur les causes de la révolution d'Angleterre dès le règne de Jacques Ier.

Per le nozze. — Ces sortes de publications commémoratives, d'abord simples brochures, vont-elles d'ores et déjà devenir des volumes? Témoin cet in-8 de 453 pages qui vient d'être imprimé à l'occasion du mariage du professeur V. Cian avec Mlle Sappa Flandinet, par les soins de ses camarades et amis. On y remarque des études variées et souvent importantes : de MM. Novati, *le Massacre de Corneto en 1245, raconté par un poète contemporain;* — P. Guarnerio, *D'un Traité des sept péchés capitaux en ancien dialecte génois;* — d'Eg. Gorra, *le Dialecte de la Court d'Amours;* — de L. Frati, *Coutumes nuptiales à Bologne au moyen âge;* — d'Is. Carini, *la Défense de Pomponius Lactus commentée;* — d'A. Medin, *Deux Facéties relatives à la bataille de la Polesella* (1589); — de P. de Nolhac, *Pietro Bembo et Lazare de Baïf*, d'après les lettres inédites; — d'Ang. Solerti, *la Deuxième Partie du discours de Torquato Tasso sur la sédition née en France en 1585, mis en lumière pour la première fois;* — de G. Rua, *Testi et les princes de Savoie*, d'après des notes prises aux archives de Turin; — de L.-G. Pélissier, *Quelques lettres des amies de Huet;* — de G. Pitrè, *Chansons d'enfants inédites de Sicile;* — de P. Nurra, *Us et coutumes nuptiales en Sardaigne*. Ce livre, imprimé à Bergame, n'a été tiré qu'à cent soixante-deux exemplaires numérotés.

Paris. — *Instaurare omnia in Christo :* telle est la belle devise mise par M. l'abbé Ch. Dementhon en tête de son rapport à l'assemblée générale des catholiques du Nord : *De l'instruction religieuse dans les maisons d'éducation* (Extrait du *Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement*. Paris, Retaux, in-8 de 16 p.). M. l'abbé Dementhon rappelle la faiblesse de l'instruction religieuse dans beaucoup de nos écoles chrétiennes et il propose quelques moyens de remédier à cet état de choses. Nul ne pouvait le faire avec plus de compétence que l'auteur de l'excellent *Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation*, que nous avons récemment recommandé à nos lecteurs (t. LXVIII, p. 426).

— En retraçant avec beaucoup de science, dans l'*Université catholique*, l'*Histoire de la conception du sacrifice de la messe dans l'Église latine* (Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, in-8 de 60 p.), en nous exposant tour à tour la doctrine des Pères, dont la tendance générale est d'envisager la messe dans ses analogies avec les sacrifices de l'Ancien Testament et de la considérer comme unissant l'Église au sacrifice de Jésus-Christ son chef; les théories du moyen âge (jusqu'à saint Thomas), où la messe, étudiée dans

tous les détails de la liturgie, est surtout conçue par ses effets sur ceux qui y participent; les analyses de la théologie moderne (depuis le Docteur angélique) qui s'efforcent de définir la messe par son essence physique, le savant professeur de Nancy n'a pas seulement écrit un chapitre plein d'intérêt de l'histoire de la théologie chrétienne, il nous apprend encore à méditer sur cet admirable sacrifice de l'Eucharistie et à fixer notre esprit et notre cœur sur quelques-uns des aspects de la messe.

— M. Henri Omont publie deux brochures très importantes : 1° *Inventaire des manuscrits grecs et latins donnés à Saint-Marc de Venise par le cardinal Bessarion en 1468* (Paris, Bouillon, gr. in-8 de 59 p. Extrait de la *Revue des Bibliothèques*). Cet inventaire d'une des plus riches collections formées en Italie est précédé d'un avertissement où l'auteur a réuni les plus exacts renseignements bibliographiques, et de documents en langue latine relatifs à la donation de Bessarion, tirés, comme l'*Inventaire*, du manuscrit latin XIV, 19, de la Bibliothèque de Saint-Marc. La publication du savant critique complète tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur les collections de l'admirable dépôt vénitien, notamment les mémoires de Morelli et de Valentinelli; — 2° *Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1892-1893. Inventaire sommaire* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 71 p. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LV). Dans la notice mise en tête de cet Inventaire, le zélé conservateur signale, parmi les huit cent soixante manuscrits ajoutés aux fonds latin et français des nouvelles acquisitions en 1892 et 1893, trente-quatre manuscrits originaux et autographes des œuvres de Victor Hugo, divers manuscrits d'Abélard, de l'académicien G. de Boze, du cardinal G. Aleandro, de Loménie de Brienne, de Buchon, du poète Gilbert, de Victor Jacquemont, du cardinal de la Luzerne, de Gabriel Naudé, de Mme Rolland, enfin les *Mémoires* de Talleyrand et une collection de cent quatre-vingt-deux volumes de *Catalogues de bibliothèques publiques de France*, rédigés pendant la Révolution ou sous le premier Empire.

— M. Léopold Delisle étudie *Un Feuillet des heures de Charles, frère de Louis XI*, dans une *Lettre à M. Chabouillet*, conservateur honoraire du département des médailles de la Bibliothèque nationale (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 6 p. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LV). La consultation demandée par M. Chabouillet à son éminent confrère ne laisse rien à désirer. M. Delisle démontre jusqu'à l'évidence que le feuillet dont on l'a chargé de rechercher l'état civil est un morceau du manuscrit 473 de la Mazarine. La brochure est ornée d'une reproduction de la jolie miniature qui, dans le feuillet de parchemin possédé par M. le docteur Margery, représente le voyage de la sainte Vierge et de saint Joseph se rendant à Bethléem, pour obéir à l'édit de l'Empereur, accompagnés d'un âne, d'un bœuf et d'un chien.

— C'est dans la *Revue catholique de Normandie* qu'a paru d'abord l'intéressante étude de M. Marius Sepet sur *les plus Anciens Drames en langue française* (Paris, Victor Retaux, in-8 de 47 p.). Notre savant collaborateur rappelle comment la langue vulgaire s'introduisit dans les drames scolaires, d'abord sous forme de refrains, comme dans le jeu pascal de la *Résurrection de Lazare;* comment la part du dialecte français devint peu à peu plus considérable dans ces compositions; et quelle part importante eurent les confréries sur la constitution définitive du drame en langue vulgaire. Il termine en mettant sous les yeux du lecteur de larges extraits du drame d'Adam, le plus ancien qui soit entièrement écrit en français.

— Nous souhaiterons bonne chance à *la Quinzaine*, revue bimensuelle

catholique (Paris, 62, rue de Miromesnil, in-8, 24 fr. par an, pour la France; 28 pour l'union postale), mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter de voir les revues se multiplier d'une aussi prodigieuse manière. En un mois, voilà au moins trois revues catholiques nouvelles : la *Revue Mame*, la *Correspondance catholique* et *la Quinzaine*. Cela prouve assurément beaucoup d'ardeur chez nos amis. Mais toutes ces revues sont-elles sans se nuire les unes aux autres ? Un autre inconvénient que nous en redoutons, c'est qu'elles ne forment un obstacle à la production du livre et peut-être au développement intellectuel des auteurs et des lecteurs ; un article de revue (sauf dans les revues spéciales, s'occupant de questions déterminées) n'est que trop généralement un simple essai, plus ou moins superficiel, plus ou moins hâtif ; l'écrivain, pressé de terminer son article et obligé de le mesurer aux dimensions du recueil où il doit paraître, ne peut ni mûrir sa pensée, ni l'exposer avec assez d'ampleur ; il s'habitue à travailler trop vite, et l'esprit du lecteur ne profite guère à cette nourriture trop peu substantielle. Nous n'entendons point ici faire la critique de la revue nouvelle que nous annonçons ; l'on ne saurait la juger à un premier numéro, qui est d'ailleurs intéressant : nous y trouvons, avec une jolie lettre de Barbey d'Aurevilly à Sainte-Beuve, une étude de l'abbé de Broglie sur le P. Gratry, et entre autres articles, le commencement des *Lettres d'un curé de canton*, suite des *Lettres d'un curé de campagne*, dont l'excellent écrivain qui signe Yves Le Querdec a donné la primeur au *Monde*. Les deux phrases suivantes du programme résument l'objet que se proposent les directeurs de cette publication : « Nous sommes partisans d'un catholicisme très éclairé, ami de la lumière qui lui profite toujours.... L'idée qui domine le nôtre (le rêve de la revue) est celle-ci : l'union des intelligences et des cœurs dans le respect et l'amour du Christ. »

— Le quatorzième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, vient de paraître (Paris, Delagrave, gr. in-8, p. 1025-1104. Prix : 1 fr. Souscription à l'ouvrage complet : 30 fr.). Il s'étend de FAITEAU à FOUR. Chaque fascicule nouveau nous fait regretter davantage de n'avoir pas complet entre les mains cet excellent dictionnaire. Les éditeurs ne pourraient-ils pas en activer davantage l'impression ?

— M. Léonce Pingaud a fait tirer à part *Un Mémoire inédit du comte d'Antraigues sur l'enseignement national en Russie (1802)* (in-8 de 70 p.), publié dans la *Revue internationale de l'enseignement*. Ce mémoire est l'œuvre d'un disciple de Rousseau, fidèle à son maître lors même qu'il cherche à réagir contre l'esprit du XVIIIe siècle. Il est curieux de le voir proposer à l'empereur Alexandre le plan de l'Université unique et omnipotente que Napoléon imposa six ans plus tard à la France. L'appendice contient une intéressante correspondance avec le prince Czartoryski.

— La librairie Ollendorff vient de mettre en vente un élégant volume de M. Auguste Devaux : *George Sand*, auquel l'Académie française a décerné cette année le prix d'éloquence (in-16 carré de 136 p.).

— Les *Notes* que M. F. Bellanger a écrites *sur l'éducation d'une compagnie territoriale* (Paris, Charles-Lavauzelle, in-16 de 24 p.) ne sont pas inédites sans aucun doute, mais elles sont empreintes du plus pur esprit militaire, de celui qui fait d'un capitaine le supérieur en toutes choses de ses soldats. Il serait à désirer que cette brochure fût méditée par tous les officiers de l'armée territoriale.

— M. l'abbé F. Letard nous adresse une brochure remplie de piété. C'est un rapport sur le *Congrès eucharistique de Jérusalem* tenu en mai 1893 (Saint-Jean-d'Angély, Renoux, in-16 de 16 p.).

— Le comte de Marsy nous donne *Jean Racine, sa fortune, son mobilier et sa toilette. Lecture faite à la séance publique de la Société des antiquaires de Picardie* (Amiens, imp. Yvert et Tellier, in-8, de 23 p. Extrait du t. XXXII des *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie). Cette piquante étude est faite d'après les documents récemment découverts dans les minutes des notaires par un intrépide autant qu'heureux chercheur, le vicomte de Grouchy, auquel ladite étude est dédiée.

— Notre collaborateur M. de Nolhac vient d'être nommé directeur adjoint à l'École des hautes études.

Anjou. — En examinant l'opuscule de M. Eusèbe Pavie : *Cerisantes (Marc Duncan II)* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*. Angers, imp. Lachèse, in-8 de 112 p.), on croirait lire plutôt un roman qu'une biographie. Né vers 1612 à Saumur, Duncan mourut en février 1648 à Naples, tué dans la révolte des Napolitains contre le duc de Guise. Cette vie cependant si courte est remplie d'aventures dont les théâtres sont des plus variés. Au début, nous trouvons le personnage mêlé à l'affaire des ursulines de Loudun, où il prend parti pour Urbain Grandier. Après avoir ensuite passé par l'hôtel de Rambouillet, il s'attacha à la reine Christine, alla à Stockholm, puis revint à Paris avec le titre d'ambassadeur, ayant supplanté dans ce poste le savant Grotius. Ses algarades et ses équipées le firent tomber en disgrâce, et après avoir voyagé à travers l'Europe, il alla à Naples, près du duc de Guise, où on le retrouve avec le même esprit romanesque et vantard qui lui avait déjà causé mille ennuis dans les différentes situations qu'il avait occupées. Pour retracer cette vie mouvementée, M. Pavie a dépouillé une quantité considérable de publications.

Artois. — Mathieu Moulart naquit vers 1536, à Saint-Martin-sur-Cojeul, en Artois, d'une famille de laboureurs. Le rôle important qu'il remplit tant comme abbé de Saint-Ghislain que comme évêque d'Arras, explique le travail que lui consacre Dom Ursmer Berlière, de l'abbaye de Maredsous, sous ce titre : *Dom Mathieu Moulart, abbé de Saint-Ghislain et évêque d'Arras* (Bruges, Société de Saint-Augustin, in-8 de 49 p. — Extrait de la *Revue bénédictine*). Étant abbé, il lutta avec ardeur contre le protestantisme qui envahissait alors les Pays-Bas espagnols, et, en 1572, il fut chargé d'une ambassade auprès de Philippe II au sujet de la levée de nouveaux impôts. En récompense de son zèle, Philippe II le nomma à l'évêché d'Arras en 1575. Dans cette charge, il se distingua par son esprit de conciliation et par son dévouement; il mourut le 2 juillet 1600.

Bretagne. — M. Léon Vignols, qui a entrepris de publier une série d'études et de textes inédits sur la colonisation et le commerce colonial aux xviie et xviiie siècles, vient de faire paraître sous ce titre : *Un petit Épisode accessoire de l'expédition du Kourou. Émigrants allemands cantonnés en Bretagne, 1763-1766* (Rennes, imp. Marie Simon, in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, année 1894), un très intéressant opuscule. Il y raconte l'histoire d'une trentaine d'émigrants allemands qui, attirés en France par de belles promesses, furent cantonnés en Bretagne en attendant leur embarquement, et y restèrent trois ans, oubliés par l'administration centrale; aussi ne furent-ils jamais envoyés en Guyane et évitèrent-ils ainsi les malheurs qui assaillirent les colons du Kourou. Deux choses surtout, comme le dit très bien M. Vignols, ressortent de ce curieux travail : 1° l'incurie des bureaucrates de Choiseul ; 2° le triste état économique (agricole surtout) de la Bretagne après la guerre de Sept Ans. — M. Vignols a joint à son étude, en appendice, quelques autres documents

se rapportant aussi à l'expédition du Kourou, et relatifs à la demande qu'avait faite le curé de Fouesnant d'envoyer aux colonies une fille légère habitant sa commune. Cette nouvelle publication de M. Vignols est faite avec le même soin et la même érudition que les précédentes.

— Le baron Halna du Fretay, au moment où vient de paraître son vingtième ouvrage d'archéologie (*les Temples romains dans le Finistère*), « et après trente-six années de recherches et de fouilles incessamment renouvelées dans un des pays les plus riches du monde en monuments mégalithiques, » a résumé son œuvre et en a indiqué les principaux résultats dans une brochure très intéressante (*L'Histoire préhistorique d'après les faits*. Quimper, imp. Cotonnec, in-8 de 34 p.). L'auteur donne, à la fin, la liste de ses vingt publications, de 1887 à 1894.

Champagne. — M. Henri Jadart, l'éditeur des *Mémoires de Jean Maillefer*, n'avait publié que la partie historique du manuscrit autographe conservé à la bibliothèque de Reims ; il nous donne aujourd'hui quelques autres fragments d'un recueil qui n'a pas moins de deux cent soixante-quinze feuillets in-folio (*Pratique des vertus pour tous les mois de l'année, par Jean Maillefer, marchand bourgeois de Reims. 1611-1684* (Reims, in-8 de 32 p. Extrait du t. XCIV des *Travaux de l'Académie de Reims*). M. Jadart, après avoir, en un préambule aussi bien pensé que bien écrit, apprécié la valeur morale des *Mémoires* du bon bourgeois et insisté sur « la puissance inépuisable du sentiment religieux pour la pratique du bien, » publie douze extraits du manuscrit relatifs à la *retraite* et au *silence*, à la *chasteté*, à l'*humilité*, à la *patience*, à la *prière*, à la *charité*, à la *diligence*, à la *vérité*, au *jeûne*, à la *justice*, à la *force* et au *bon exemple*.

Franche-Comté. — Depuis un an, la mort a frappé d'une façon inaccoutumée dans les rangs des membres résidants ou correspondants de l'Académie de Besançon, ainsi qu'il résulte de sept notices utiles à consulter et relatives à : *Mgr Ducellier, archevêque de Besançon*, directeur-né, et *l'Abbé Charles Saunois*, par M. le chanoine Suchet ; *le marquis de Jouffroy* et *M. Taine*, par M. L. Pingaud ; *le docteur Bergeret*, par le docteur Coutenot ; *M. Charles Roy*, par M. Armand Lods. Cela n'a pas empêché la Compagnie de publier son volume de *Mémoires* pour 1893 (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de xxxix-328 p. et 15 planches) avec le même éclat, pour le moins, que les années précédentes. On trouve là, en effet : *Les Débuts littéraires de Xavier Marmier*, par M. A. Ducat, dont nous avons parlé déjà (t. LXVIII, p. 378) ; — *Régiments franc-comtois en 1870-71*, discours de réception prononcé par M. le marquis de Vaulchier, pages très patriotiques que le *Polybiblion* a signalées spécialement (t. LXVIII, p. 473) ; — *Une récente Histoire du parlement de Franche-Comté*, par M. Sayous ; — *Bouquets d'idylles*, fraîches poésies par M. L. Mercier ; — *Le Général Radet à Besançon*, par M. Lieffroy ; — *Le Pessimisme et les pessimistes devant la médecine*, discours de réception de M. le docteur Baudin ; — *Un volume de poésies de M. Henri Bossanne* (« Le Peuple »), par M. Paul Guichard ; — *Le Cardinal de Jouffroy et Jeanne d'Arc*, par M. Lieffroy ; — *Un livre sur Noroy-le-Bourg*, par M. Lombart ; — *Poésies*, par M. V. Guillemin ; — *L'Aumônier Célestin Faivre et le Cinquantenaire de l'enseignement de l'horlogerie à Besançon*, par M. A. Ducat ; — *Rapport sur les poésies de l'abbé Chaumont*, par M. Paul Guichard ; — *Les Ex-libris et les reliures des bibliothèques franc-comtoises du XVIe au XVIIIe siècle*, par MM. Jules Gauthier et Roger de Lurion (avec 15 planches) ; — *La Franche-Comté en 1815*, documents inédits, recueillis et publiés par M. L. Pingaud. Ces deux derniers travaux ont fait ici même (t. LXXI, p. 184 et 279) l'objet de notes spéciales auxquelles nous renvoyons nos lecteurs.

— Après l'œuvre capitale de Dom Benoît, que le *Polybiblion* a examinée (t. LXVII, p. 160-163), l'on pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à dire sur « la Terre de Saint-Claude. » L'on acquerra facilement la preuve du contraire en lisant la brochure que le R. P. Dom Hippolyte Dijon vient de consacrer à *la Cathédrale de Saint-Claude* (Lons-le-Saunier, C. Martin, in-8 de 79 p., avec 3 plans et plusieurs grav.). Cette étude comprend deux parties : dans la première, l'auteur retrace l'histoire des premiers sanctuaires de Condat et plus particulièrement de l'église Saint-Pierre, la cathédrale actuelle qui, commencée au XIVe siècle, n'a été achevée qu'au XVIIIe. La deuxième partie, divisée en trois chapitres, est une description complète du monument, faite avec une compétence remarquable.

— M. Albert Mallié a fait exécuter un tirage à part de son travail sur les *Promenades publiques à Besançon* inséré d'abord dans les *Annales franc-comtoises* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 35 p.). Une planche représentant les armoiries de la ville et de ses sept quartiers est jointe à l'opuscule. Pour être bonne, l'idée eût été meilleure encore, à notre avis, si un plan des promenades et surtout une vue de Micaud, cette merveille des bords du Doubs, eussent été donnés ici. L'observation ne réduit nullement le réel mérite d'une étude que l'auteur a su présenter avec un talent qui en double l'intérêt.

— La brochure poétique annuelle de M. Richenet vient de paraître : *Pièces de vers lues aux banquets de l'association des anciens élèves du collège de l'Arc les 3 septembre 1893 et 16 septembre 1894* (Dole, typ. Bernin, in-8 de 14 p.). Comme toujours, l'esprit fin et doucement railleur du poète se donne libre carrière : *Risus et fletus* est une critique bien amusante des exercices physiques qui prennent une si large place à côté de l'enseignement actuel. (Ne pas oublier que M. Richenet est un ancien professeur.) — *Une Excursion dans le Jura*, qui suit, est tout à fait de notre goût : elle prouvera aux plus difficiles que l'auteur, quand il le voudra, pourra écrire un bien joli et bien original poème comtois que nous serions heureux de saluer.

— *Notice historique sur la maison de Saint-Mauris en Franche-Comté*, par M. le comte Albert de Circourt, et *la Maison de Saint-Mauris*, par M. C. Narbey, professeur à Consolation (Paris, Téqui, petit in-8 carré de 47 p., avec couverture illustrée) : tel est le double titre sous lequel a paru une brochure que nous venons de recevoir. Malgré quelques erreurs que nous pourrions relever et qui se rattachent à l'histoire générale de la province, l'opuscule mérite d'être mentionné. Il a été tiré à très petit nombre.

Guyenne. — M. le chanoine E. Allain publie un remarquable mémoire sur l'*Organisation administrative et financière du diocèse de Bordeaux avant la Révolution* (Paris, gr. in-8 de 44 p. Extrait de la *Revue des questions historiques* du 1er octobre). C'est surtout d'après ce qui reste de l'ancien fonds de l'archevêché de Bordeaux aux archives départementales de la Gironde et aux archives diocésaines, que l'excellent critique fait connaître en détail et avec précision la façon dont le diocèse de Bordeaux était constitué et administré aux deux derniers siècles et la situation financière (revenus et impôts) de son clergé séculier et régulier. La monographie, divisée en cinq chapitres (*Le Territoire du diocèse de Bordeaux, les bénéfices, le ressort métropolitain et la primatie, le gouvernement diocésain, l'état financier du diocèse*), retrouvera partout le grand succès qu'elle a obtenu auprès de ceux qui ont assisté au congrès scientifique international catholique de Bruxelles (lecture faite dans la séance du 5 septembre) et, le mois suivant, auprès des lecteurs de la *Revue des questions historiques*.

Ile-de-France. — La Commission des antiquités et des arts du département de Seine-et-Oise vient de faire paraître son quatorzième bulletin

(Versailles, imp. Cerf, 1894, in-8). Parmi les travaux qui y sont insérés, on remarque la publication intégrale du rapport présenté en 1788 par M. de Caraman à l'assemblée départementale de Saint-Germain-en-Laye, une notice de M. Mareuse sur les peintures murales de la maladrerie de Poissy; l'inventaire de l'artillerie de Corbeil au XVIe siècle, communiqué par M. A. Dufour; de nouvelles recherches sur Jean Auxtabours, architecte à Mantes au XIVe siècle, par M. H. Stein; deux notices de M. E. Grave sur Bossuet, prieur de Gassicourt, et sur François Quesnay, marguillier de Saint-Maclou de Mantes; une brève histoire de l'abbaye d'Hérivaux, par M. J. Depoin; des recherches de M. A. de Dion sur Michelet de Neaufle, munitionnaire du roi Philippe le Hardi, dont la tombe existe encore dans l'église de Neauphle-le-Château.

Languedoc. — M. F. de Mély publie une importante et savante étude sur *le Grand Camée de Vienne et le camayeul de Saint-Sernin de Toulouse* (Toulouse, Société archéologique du Midi de la France, in-4 de 36 p.). Il prouve très bien que le camayeul que, pendant tout le moyen âge, les religieux de Saint-Sernin se vantèrent de posséder dans le trésor de leur abbaye, et le grand camée, principal ornement du cabinet des antiques de Vienne, ne sont qu'une seule et même pièce. Il raconte de la façon la plus intéressante l'histoire des pérégrinations d'un des plus précieux monuments de la glyptique antique, reconstituant son état civil depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. La monographie est ornée d'une planche où est reproduit, par l'héliogravure Dujardin, l'admirable camée du musée de Vienne.

— Après une assez longue période d'hésitations et de tâtonnements, la plupart des sociétés provinciales de géographie ont compris que leur véritable rôle était d'étudier le territoire sur lequel elles s'étendent, et d'encourager surtout les travaux de géographie locale. A la tête de ce mouvement se place la Société languedocienne de géographie, dont le bulletin trimestriel contient une foule de bonnes études sur différentes parties du Languedoc. Son vaillant secrétaire général, qui n'a pas peu contribué à la pousser dans la voie qu'elle suit avec succès, M. L. Malavialle, donne lui-même l'exemple en consacrant ses cours à la Faculté des lettres de Montpellier et la plupart de ses publications à la géographie du Languedoc. Son dernier travail, sur *le Littoral du Bas-Languedoc* (Montpellier, typ. Charles Bœhm, gr. in-8 de 70 p. Extrait du *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*) est la suite et le complément de son article antérieur sur les Cévennes et les Causses. La description des rivages languedociens, l'étude de leur formation et de leur développement physiques, l'histoire de leur occupation, de leur utilisation, de leur civilisation progressive par l'homme, tels sont les points qu'a traités rapidement, mais cependant avec beaucoup de compétence et de soin, M. Malavialle, dans ce travail fort instructif, à la suite duquel on trouvera une bibliographie très complète des publications relatives au littoral languedocien (p. 59-70).

— Le troisième fascicule des *Archives historiques de l'Albigeois*, publication périodique de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn, contient la *Suite des mémoires de Gaches, 1610-1620*, édités pour la première fois par Charles Pradel (Paris, A. Picard; Toulouse, E. Privat; Albi, Nouguiès, gr. in-8 de VI-32 p.). On ne connaît pas l'auteur de cette chronique restée inédite jusqu'ici et d'autant plus précieuse que les dix années comprises dans ces additions aux *Mémoires de Gaches* ont été négligées par tous les historiens, même par ceux du pays castrais.

— L'Académie de Nimes vient de publier le tome XVI de la septième série de ses Mémoires (Nimes, imp. F. Chastanier, in-8 de XCIV-466 p., avec

planches). Ce beau volume comprend de nombreuses études que nous devons nous borner à signaler, savoir : *Du Sentiment de la nature chez les anciens Hébreux*, par M. Joseph Simon ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie de Nimes, pendant l'année 1892*, par M. Marcellin Clavel ; — *Ferdinand Poise, compositeur (1828-1892)*, notice biographique, par M. P. Clauzel ; — *Inscription sur une gaine d'Hermès ; Inscription tumulaire de Cerialis*, par M. Louis Estève ; — *Catalogue descriptif des monuments mégalithiques du Gard*, par M. A. Lombard-Dumas (avec 15 planches lithographiques hors texte) ; — *Le Vice-amiral comte de Brueys*, par M. le comte E. de Balincourt ; — *Trois manuscrits de Rabaut Saint-Étienne*, avec une introduction et des notes par M. Gustave Fabre ; — *Études sur le midi gallo-romain. La Conquête de la Narbonnaise*, par M. Georges Maurin ; — *Catalogue des travaux académiques et archéologiques de M. Auguste Aurès ;* — *Listes chronologiques pour servir à l'histoire de la ville d'Alais* (suite), par M. A. Bardon ; — *Les Altérations de la personnalité*, par M. le docteur E. Mazel ; — *Lettres du médecin J.-J. Paulet au médecin J. Bouillet (1770-1775) contre l'inoculation*, par M. Ed. Bondurand ; — *Souvenirs littéraires*, par M. A. Ducros. Viennent ensuite des poésies de MM. R. Février, l'abbé J. Magnen et une pièce patoise de M. A. Bigot.

Limousin. — M. Louis Bourdery, conservateur adjoint du musée Adrien Dubouché, à Limoges, vient de faire paraître l'inventaire d'*Une maison de quincaillerie à Limoges en 1667* (Limoges, in-8), où se trouve une amusante et curieuse collection d'armes de toute espèce, coutelas de Thiers, fers de piques de Saint-Étienne, bois de piques de Biscaye, casques, armures, pertuisanes, lances et hallebardes de toutes sortes. Dans cet arsenal de marchandises variées provenant de la succession de Jean Cybot, se trouvent quelques mots dont l'explication n'a pu être donnée.

— A M. Bourdery, qui s'est spécialement occupé de l'histoire de l'émaillerie, on doit aussi une *Note sur une statuette-applique de la Vierge en émail champlevé* qu'il vient de publier dans le *Bulletin archéologique* du ministère de l'instruction publique. Cette statuette, trouvée au Nouhaud (Haute-Vienne), appartient au xiie siècle, et peut être rapprochée d'un objet d'art du même genre appartenant au musée de Cluny.

Normandie. — L'Association française pour l'avancement des sciences a tenu à Caen, en août 1894, sa vingt-troisième session, dont le compte rendu a paru dans un volume intitulé : *Caen et le Calvados* (Caen, Ch. Valin, in-8 de xxx-644 p.). Cette association a réalisé à peu près ce que rêvait M. de Caumont avec l'Institut des Provinces. D'abord applaudissons à la préface qu'a signée M. Guerlin de Guer, aussi bon administrateur qu'érudit consciencieux, qui a détruit des légendes, d'où naissent « les préjugés et les injustices » (p. xii) et en particulier des légendes qui font des Normands d'autrefois des pirates, des pillards et des bandits. M. Bigot s'est chargé de la topographie et de la géologie ; MM. Husnot et Bertol, de la flore ; le docteur Collignon, de l'anthropologie ; M. Guilbert, de la météorologie. Le nouveau député de Caen, M. de Saint-Quentin, a traité de l'agriculture et notre savant confrère, M. A. de Formigny de la Londe, de l'horticulture. La partie la plus remarquable est celle qui concerne le commerce et l'industrie de Caen et du Calvados et qui n'est pas signée. En deux cents pages nous passons en revue les ports, voies de communication, industries minières, habillement, cidre et spiritueux, beurres et fromages, livres, arts, banques, carrosseries, etc. Pour un pareil travail, il n'a pas fallu moins d'une quarantaine de rédacteurs, et il faut leur savoir un gré infini d'y avoir employé toutes leurs connaissances spéciales. Quant à l'histoire de la ville de Caen, M. Gaston Lavalley l'a rédigée avec beaucoup de verve.... républicaine. M. Eugène de

Beaurepaire était le seul qui pût parler, en aussi peu de mots et avec autant de science, des monuments de Caen. M. de Saint-Germain exprime, en terminant, le regret que les commissions scolaires ne fonctionnent pas dans le Calvados. Nous, au contraire, nous nous en félicitons. MM. Jules Carles et Émile Travers ont exposé avec compétence l'état des beaux-arts et des sociétés savantes. Il faut regretter que M. Gaston Lavalley ait oublié de citer les catalogues autres que les siens concernant les bibliothèques, musées et collections. Quant à la population et à l'état hygiénique, ces deux questions ont fait l'objet d'un rapport remarquable dû au docteur Fayel. Terminons en constatant que les photogravures sont nombreuses, bien choisies, et parfaitement exécutées.

— *Les Havrais oubliés, 1800 à 1890* (Le Havre, imp. du Commerce, in-8 de 52 p. à 2 col.) : cette brochure est due à la plume de l'érudit auteur de l'*Histoire des rues du Havre*, M. Ch. Vesque. Le sous-titre donné au recueil : *Dévouements, bienfaisances, bravoures, vieux domestiques, sauveteurs, soldats, marins, douaniers, sapeurs-pompiers, etc.*, est amplement justifié par les noms du capitaine Caubrière, de la mère Martin, de Mlle Lefebvre, du marin Beunon, du garde-magasin Thomas, du baron Foache, d'Emmanuel de Waru, du petit Bénard, de Rose Tontain et de Rose Morin, etc., etc. Il faut encore citer les deux enfants de la Gatinerie. Une table alphabétique facilite les recherches.

— M. le docteur E. Censier vient de consacrer deux excellentes notices à la station balnéaire de Bagnoles de l'Orne. L'une intitulée : *Bagnoles de l'Orne, la station minéro-thermale de l'ouest* (La Ferté-Macé, V. Bouquerel, in-16 de 31 p.) est une communication faite au congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences à Caen, en août dernier. Résumé très clair et très net de l'histoire de la station ornaise. C'est le savant, l'érudit, le bibliographe qui l'ont seul écrit, laissant un peu dans l'ombre le médecin, qui apparaît toutefois pour donner à la notice le *summum* d'autorité. — *Bagnoles de l'Orne, renseignements généraux et thérapeutiques* (Clermont (Oise), Daix, in-8 de 15 p.) est le vade-mecum indispensable aux touristes et aux malades. Plein de renseignements précieux, il sait rendre hommage à tout et à tous avec la plus grande impartialité et un tact parfait.

— Quel riche monument a élevé M. Dieudonné Derguy par ses *Études locales* à la gloire de *Saint-Martin-Gaillard et Cuverville* (Abbeville, E. Winckler-Hiver, in-8 de IX-87 p.) ! Luxueusement imprimé, orné de quelques dessins, c'est un vrai cartulaire, très riche en monuments de toute sorte. Dans chaque étude, il s'occupe d'abord de la famille du lieu, puis du château, de la baronnie, enfin de l'église, de la paroisse et de la commune. Une bonne table alphabétique facilite les recherches. On ne saurait trop en remercier M. Dergny.

— Une monographie complète a été consacrée par M. l'abbé Aug. Edline, curé de Tour, à sa paroisse : *Une Paroisse religieuse, Tour près Bayeux et son histoire* (Saint-Amand, imp. Saint-Joseph, in-16 de 71 p.). Cette paroisse remonte à 1226, date à laquelle on rencontre son premier curé. Mais on en trouve des traces antérieures dans les archives du prieuré de Saint-Vigor. Du XIIIe au XVIIe siècle, quelques petits faits; au XVIIe des querelles retentissantes entre le curé et les obitiers. M. le curé de Tour en a passé du coup sous silence, ou à peu près (p. 28), les faits qui ne concernent pas absolument l'église. Des listes très intéressantes terminent le volume. Outre les noms des curés, vicaires, chapelains, religieuses, instituteurs, custos et trésoriers de fabrique, on a ici ceux des personnes inhumées dans l'église. C'est un exemple que feront bien de suivre les imitateurs du digne curé de Tour.

— M. L. Aubourg a écrit une charmante petite *Notice sur Port en Bessin* (Caen, E. Lanier, in-16 de 16 p.). Pleine de tact et d'érudition, elle rend hommage à la « foi » des matelots portais, « qui leur donne l'amour de la famille, le respect des anciens, et le mépris du danger. »

— Une revue pleine d'humour et d'esprit, et avec tout cela remplie d'honnêteté, une « farce » du temps jadis pour « esbaudir » sainement les écoliers, voilà ce que nous a donné M. Albert Faroult avec *Tout Rouen*, revue locale en trois actes représentée sur le théâtre de la Société Saint-Louis de Gonzague le 20 août 1893 (Rouen, E. Deshays, in-8 de 108 p.). Nous n'analyserons pas cette revue, mais nous dirons qu'elle a provoqué les rires et les applaudissements.

— La Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure vient de nous offrir son *Recueil des travaux pour l'année 1893* (Évreux, C. Hérissey, in-8 de CIX-168 p.). C'est la preuve qu'elle remplit consciencieusement son programme, au rebours de nombre de ses émules. Le *Polybiblion* se doit de saluer d'abord l'excellente bibliographie historique de M. Louis Régnier, qu'il a déjà signalée à ses lecteurs (t. LXXI, p. 380), et qui, chaque année, s'enrichit de recherches plus étendues. C'est ensuite une notice archéologique sur la chapelle Saint-Michel-des-Vignes à Évreux, que nous devons au même auteur. Puis une histoire de la paroisse de Melleville. Enfin un rapport sur le prix Lucien Fouché, qui a été décerné à la monographie de la cathédrale d'Évreux. Ce concours a suscité de fort intéressants mémoires, l'un sur les cloches du canton de Bernay, l'autre sur l'histoire du canton de Ruyles, enfin un inventaire archéologique et artistique de l'arrondissement de Bernay. L'auteur de la monographie de la cathédrale d'Évreux est un des vicaires de cette église, M. l'abbé Fossey. Mais il n'y a pas que de l'archéologie dans ce recueil ; il y a aussi des rapports sur l'agri et sur l'aviculture dus à la plume alerte de M. Duméril ; des visites de ferme et de jardins, dont rendent compte MM. Reinike et R. Cordier ; des domestiques ruraux, que présente M. Ph. de la Londe ; enfin des vers et de la prose dus à MM. le duc de Broglie, Camille Fouquet et de Neuville. Un peu malins pour les Normands, MM. de Broglie et de Neuville ; mais ils sont de ceux auxquels on peut facilement appliquer la citation de Virgile, si joliment encadrée par M. de Broglie et qu'on lui retourne avec gratitude.

Picardie. — La *Société académique de Saint-Quentin*, quoique vieille de quatre-vingts ans, semble reverdir et arborer une nouvelle jeunesse. Déjà, il y a quelques années, elle a fait imprimer avec luxe le *Livre rouge* ou cartulaire municipal, et le premier volume des *Archives anciennes de Saint-Quentin*, beau recueil de documents précédés d'une introduction sur le régime municipal de la cité, par M. A. Giry. Puis dans ses mémoires elle a commencé la publication intégrale des registres de délibérations de la ville, qui remontent à 1559. Et aujourd'hui, pour donner une nouvelle preuve de son activité, elle se propose de mettre sous presse la très importante collection de toutes les pièces d'archives (encore en partie inédites) et de toutes les chroniques (après revision sérieuse du texte) relatives à la campagne de 1557 et au siège de Saint-Quentin qui en fut le complément et le fait le plus retentissant. Une introduction donnera un récit complet de la campagne, pour lequel aucune source, espagnole, française, anglaise, allemande, n'a été négligée ; l'illustration sera une précieuse réunion de documents iconographiques ou topographiques dont l'authenticité ne pourra être discutée. Tout cela fera un livre d'une valeur incontestable, et les précédents travaux des membres de la Société académique sont une garantie des qualités qu'ils déploieront dans cette nouvelle œuvre.

— *La Chapelle d'Épargnemaille à Saint-Quentin* (Saint-Quentin, imp. Ch. Poette, in-8 de 52 p.) est une communauté religieuse de femmes, essaimée de l'*Abbaye de Notre-Dame de Soissons* et installée dans le faubourg actuel de Saint-Martin. M. Henri Cardon en a su retracer l'histoire avec beaucoup d'érudition et d'agrément. Plusieurs gravures et un plan permettent d'apprécier encore mieux le soin avec lequel cette notice a été composée.

Provence. — On vient de publier à Aix : *1580-1637. Peiresc conseiller au parlement de Provence, historien, membre de l'Université d'Aix, humaniste, archéologue, naturaliste ; son iconographie* (Remondet-Aubin, gr. in-8 de 109 p.). C'est le recueil des lectures faites dans la séance publique pour l'érection d'un monument à Peiresc, tenue à Aix le 11 mai dernier. On y trouve : 1° l'allocution prononcée par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque ; 2° *Peiresc historien*, par M. le doyen Guibal ; 3° *Peiresc et l'ancienne Université d'Aix*, par M. le recteur Belin ; 4° *Essai sur l'iconographie de Peiresc*, par M. H. Guillibert ; 5° *Fabri de Peiresc*, par M. Charles Joret ; 6° *Pour Peiresc*, pièce de vers par M. Xavier de Magallon.

— M. l'abbé C. Nicolas, curé-doyen de Saint-Gilles du Gard, vient de publier une substantielle brochure sur l'*Ancien couvent des dominicains de Marseille (1223-1790), sa fondation, ses prieurs et ses confréries* (Nimes, Gervais-Bedot, in-8 de 70 p.). Cette utile compilation, toute bourrée de faits, de dates et de noms, mérite de servir de modèle.

Vendée. — La contribution mensuelle que fournit M. René Vallette aux *Recherches historiques sur la Vendée* est consacrée, ce mois-ci, à *Ce que devint l'église Notre-Dame de Fontenay pendant la Révolution*. De 1789 à 1807, ce ne sont qu'éphémérides pleines, comme l'histoire, de contradictions (in-8 de 10 p., s. l. n. d.).

Belgique. — *Le Yorkshire et le Nord-est de l'Angleterre*, tel est le titre d'une jolie brochure de cinquante-deux pages in-4, où M. Eugène Soil fait le récit d'une excursion organisée en 1893 par la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc. Ce récit, très intéressant, a paru d'abord par fragments dans la *Revue de l'art chrétien*. Il est illustré d'un grand nombre de figures exécutées d'après de belles photographies prises par l'auteur, et contribuera à attirer l'attention des touristes et des archéologues sur un des coins, incontestablement les plus pittoresques, de la vieille Angleterre.

— M. Alphonse Wins est, comme M. E. Soil, de ces magistrats laborieux qui se délassent des travaux juridiques en étudiant l'histoire. C'est vers la question, aujourd'hui à l'ordre du jour en tous pays, de l'organisation des anciens métiers, que M. A. Wins vient de se tourner. Le résultat de son effort a été un mémoire excellent, auquel la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut a très justement décerné en 1893 une médaille d'or. Ce mémoire vient de paraître sous ce titre : *L'Organisation des métiers et la connétablie des boulangers, à Mons* (Mons, in-8 de 150 pages avec planches).

— Dans le dernier numéro paru du *Messager des sciences historiques de Belgique*, M. Armand d'Herbomez a fait la description d'un précieux *Livre de raison* des seigneurs de Mortagne-sur-l'Escaut. Ce livre est conservé à Paris, dans le Trésor des chartes des rois de France. Il se rapporte au dernier quart du XIIIe siècle, et n'avait jusqu'ici attiré l'attention de personne.

— Un nouveau cartulaire de Bruxelles, qui a appartenu à Bongars et qui fait partie de la bibliothèque de Berne, vient d'être révélé au public savant de Belgique par M. Henri Pirenne, professeur à l'Université de Gand. Dans une note récemment insérée aux *Bulletins de la commission royale d'histoire* (1894, n° 1), M. Pirenne décrit avec un véritable luxe de détails ce manuscrit de trente-quatre feuillets, écrit aux environs de l'année 1350, en donne une

table très commode et publie intégralement ceux des actes qu'il contient, et qui étaient encore inédits.

— La commission de la *Bibliotheca belgica* se prépare à entreprendre la bibliographie complète des éditions d'Érasme, et des études consacrées en tout ou en partie à Érasme. Pour mener ses recherches à bonne fin, elle fait appel au zèle des érudits et des bibliothécaires de toutes les nations.

Espagne. — Un Français, M. Emmanuel Portal, a écrit en langue italienne une brochure qui a été imprimée dans une revue espagnole : *Sui trovatori Catalani* (Madrid, gr. in-8, de 15 p. Extrait de *Pro patria, revista internacional*). La brochure, dédiée à l'illustre poète Victor Balaguer, fait revivre le souvenir des troubadours catalans : Berenguier de Palazol, Alfonse II d'Aragon, Guirant de Cabreira, Guillaume de Berguedan, Guillaume de Cabestan, Arnaut Catalan, Bernard Vidal, etc.

Italie. — La librairie Sansoné, de Florence, vient de faire paraître le tome II des *Studî italiani di filologia classica*. Ce recueil, aussi bien constitué que le premier, renferme des travaux de premier ordre qu'il importe de signaler ici. Nous citerons particulièrement de G. Albini, *Questions sur les satires de Perse;* — de F. Bancalari, *Tableau des manuscrits grecs de la Bibliotheca Casanatensis;* — de F. Nencini, *Un Proverbe grec;* — d'E. Romagnoli, *l'Action scénique dans les « Oiseaux » d'Aristophane;* — d'Enr. Rostagno, *De quelques manuscrits grecs de la Laurentienne peu connus;* — de R. Sabbadini, *le Commentaire de Donat sur Térence;* — de G. Vitelli, *les Lettres attribuées à Dion Crisostôme;* — du même, *la Légende de saint Théodose dans un manuscrit de Gênes;* — du même, *les Manuscrits florentins d'Hérodien.*

— Le mariage du fils de M. le baron Manno avec Mlle de Laugier a fait éclore trois élégantes et curieuses brochures : *Nozze Manno-Laugier, 30 agosto 1894.* 1° une lettre inédite de Lamartine, en italien, de Paris, 29 mars 1840, sans nom de destinataire, publiée par G. Mazzatinti, d'après l'autographe de la Bibliothèque royale de Florence (Forli, in-fol. de 4 p.; 2° *I supponidi note di storia signorite italiana dei secoli IX e X*, par Ippolito Malaguzzi Valeri (Modène, gr. in-8 de 42 p.); 3° *Lettere del barone Giuseppe Manno ad Agostino Cagnoli, 1835-1843*, publiées par Alberto Catelani (Reggio, gr. in-8 de xix p.).

— La librairie Bocca, de Florence, va mettre en vente le tome II des *Carteggi italiani*, dont nous avons analysé ici le tome I, et dont la publication est due à M. Filippo Orlando, le savant et actif directeur du *Giornale di erudizione.*

— Le *Giornale della libreria*, du 28 octobre, contient le projet de règlement sur le commerce de la librairie, qui a été discuté et élaboré par le quatrième congrès des libraires et imprimeurs. Ce règlement détermine le rôle des diverses catégories de marchands de livres (éditeurs, libraires, commissionnaires, antiquaires) ; les conditions d'escompte ; le système de vente ; le rabais et toutes les questions intéressant le commerce de la librairie. Ce projet est actuellement soumis à l'approbation des libraires de la Péninsule. Il sera mis en vigueur après que la prochaine assemblée générale aura décidé les modifications à y apporter, et il aura force de loi pour cinq ans.

— Le même journal (même numéro, p. 623) annonce une découverte du professeur H. Boesch, directeur du musée de Nuremberg, d'où il résulterait que la stéréotypie a été employée dès le xve siècle, pour préciser : à Ulm, en 1483.

Russie. — A propos du ministre-résident accrédité par la Russie auprès du Saint-Siège, nous rappelons le livre du P. Pierling, *Papes et Tsars* (Paris,

Retaux), qui contient l'histoire des relations diplomatiques entre Rome et la Russie.

Suisse. — L'*Introduction à la vie dévote* est un des ouvrages de saint François de Sales qui a trouvé le plus grand nombre de lecteurs et d'admirateurs. Ce qui touche à l'origine, à la composition et à la fortune de ce livre est donc toujours intéressant. Aussi le R. P. dom Mackey a-t-il bien fait de tirer à part l'*Étude historique et critique sur l'introduction à la vie dévote* (Genève, Trembley, in-8, de 67 p.), qui forme l'introduction du tome III des *Œuvres complètes* du saint évêque de Genève. Il permet ainsi à tous ceux qui n'ont pas cette édition d'acquérir une étude fort complète sur cet admirable ouvrage.

Brésil. — La Chambre des députés du Brésil a été saisie d'un projet de loi sur la propriété littéraire : le droit d'auteur serait garanti à tout citoyen la vie durant et cinquante ans après la mort. Les étrangers non domiciliés au Brésil jouiraient dans ce pays d'une protection égale à celle que leur accorde la législation de leur patrie.

Publications nouvelles. — *Accord de la Bible et de la Science*, par l'abbé Gombault (petit in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Familles bibliques*, par le R. P. A. Matignon (in-12, Delhomme et Briguet). — *Soliloques, ou Leçons de perfection chrétienne, du B. P.-F.-P. de Sainte-Madeleine, franciscain;* trad. par Un religieux du même ordre (in-32, Bloud et Barral). — *Le Saint Rosaire de la Très Sainte Vierge*, par Mgr A. Curé (in-8, Delhomme et Briguet). — *Pensées du ciel*, par le R. P. Lescœur (in-18, Oudin). — *La Charité pour les morts et la consolation pour les vivants*, par J.-B. Gergères (in-18, Téqui). — *La Douleur et la mort*, par le P. J. Vaudon (in-8, Retaux). — *Nouvelles Fleurs du curé d'Ars*, recueillies par le R. P. dom G. Maillet-Guy (in-32, Delhomme et Briguet). — *La Parole de l'Évangile au collège*, par l'abbé J. Tissier (in-18, Retaux). — *Les Chefs-d'œuvre oratoires de l'abbé Combalot*, par Mgr Ricard (in-12, Delhomme et Briguet). — *Études sur la compétence civile à l'égard des États étrangers*, par P. de Paepe (in-8, Chevalier Marescq). — *Droit romain : Du prodigue. Droit français : Du conseil judiciaire*, par P. Bouchez (in-8, Giard et Brière). — *Guide pratique de l'administration française*, par A. Andréani (in-8, Guillaumin). — *Traité des eaux, droit et administration*, par A. Picard, t. III et IV (gr. in-8, Rothschild). — *De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion; de la provocation et de l'apologie criminelles ; de la propagande anarchiste*, par M.-P. Fabreguettes (in-8, Chelier-Marescq). — *Le Code ouvrier*, par L. André et L. Guibourg (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code de la législation contre les anarchistes*, par Loubat (in-8, Chevalier-Marescq). — *Guide contentieux des voyageurs, baigneurs et hivernants en France*, par C. Derouet (petit in-16 cartonné, Chevalier-Marescq). — *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. Lefort (t. II, in-8, Thorin). — *L'Avocat de l'apiculteur*, par J.-J. Bachan (in-32, Giard et Brière). — *Psychologia rationalis sive philosophia de anima humana*, auctore B. Boedder (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Dieu devant la science et la raison*, par le P. A. Villard (in-8, Oudin). — *La Réaction contre le positivisme*, par l'abbé de Broglie (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Abstraction et son rôle dans l'éducation intellectuelle*, par F. Queyrat (in-18, Alcan). — *Les États intellectuels dans la mélancolie*, par G. Dumas (in-12, Alcan). — *De D.-G. Morhofio Leibnitii praecursore*, auctore A. Fécamp (in-8, Montpellier, Grollier). — *Esquisses du Tout universel*, par Jacob (in-18, Comptoir d'éditions). — *Science et conscience, ou Théorie de la force progressive*, par H. Kleffler, t. II. *L'Esprit de la loi* (in-8, Alcan). — *De l'Enseignement élémentaire en France aux XIe et XIIe siècles*, par le R. P. C. Bernard

(in-18, Retaux). — *La Vie sociale, la morale et le progrès*, par Dr J. Pioger (in-8, Alcan). — *Le Rôle moral de la bienfaisance*, par H. Spencer; trad. de E. Castelot et E. Martin Saint-Léon (in-8 cartonné, Guillaumin). — *La Logique sociale*, par G. Tarde (in-8, Alcan). — *Le Célibataire au point de vue social*, par L. Ernault (in-18, Société d'éd. scientifiques). — *Double péril social. L'Église et le socialisme*, par Giraud-Teulon (petit in-8, Guillaumin). — *La Jeune Fille au pensionnat*, par l'abbé J. Knell (in-18, Oudin). — *Les Gaspillages des sociétés modernes*, par J. Novicow (in-8, Alcan). — *La Situation économique et sociale du paysan en Roumanie*, par C. Arion (in-8, Giard et Brière). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, par M. Block (petit in-18, Guillaumin). — *Le Spiritisme, manuel scientifique et populaire*, par le R. P. Franco (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Théorie de l'ondulation universelle, essais sur l'évolution*, par B. Conta (in-8, Alcan). — *Cours de géométrie analytique*, t. Ier, *Sections coniques*, par Niewenglowski (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales*, par H. Gautier et G. Charpy (in-8, Gauthier-Villars). — *Récréations mathématiques, IV*, par E. Lucas (in-8, Gauthier-Villars). — *Ministère des travaux publics. Commission des méthodes d'essai des matériaux de construction*, t. Ier (in-4, Rothschild). — *Petit Dictionnaire d'agriculture*, par A. Larbalétrier (in-18 cartonné, Colin). — *L'Origine des aryens et l'homme préhistorique*, par I. Taylor (in-8 cartonné, Battaille). — *Du Rythme dans l'hymnographie latine*, par A. Dechevrens (in-8, Delhomme et Briguet). — *Catalogue des bronzes de la Société archéologique d'Athènes*, par A. de Ridder (in-8, Thorin). — *L'Art indo-chinois*, par A. de Pouvourville (in-8, May et Motteroz). — *La Gravure en pierres fines*, par E. Babelon (in-8, May et Motteroz). — *Traité de diction*, par L. Favre (2 vol. in-18, Delagrave). — *Anthologie scolaire des auteurs français du XIXe siècle*, par M. Besson (in-12 cartonné, Lemerre). — *Œuvres poétiques d'Adam Saint-Victor, texte critique* par L. Gautier (in-8, Picard). — *Fleurs des mornes*, par E. Héraux (in-12, Cerf). — *Le Hochet d'or*, par G. Zidler (in-12, Colin). — *La Poésie patriotique en France dans les temps modernes*, par Ch. Lenient, t. II (in-16, Hachette). — *Puymirol*, par C. Vergniol (in-18, Lemerre). — *Mariage mystique*, par P. Barracand (in-12, Lemerre). — *La Lande fleurie*, par Y. Berthou (in-18, Lemerre). — *Deux Femmes*, par G. Volnat (in-18, Lemerre). — *Le Dynamiteur*, par R.-L. Stevenson; trad. de l'anglais par G. Art (in-18, Plon et Nourrit). — *Fidèlka*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Au gré des choses*, par A. Gladès (in-18, Perrin). — *Les Madeleines*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Après le roman*, par L. Mussat (in-18, Hennuyer). — *Main d'enfant*, par M. Aigueperse (in-18, Lecoffre). — *Le Livre du jeune Français, récits patriotiques et militaires*, par C. Dubois (in-4, Firmin-Didot). — *Jacques d'Antioche. Aventures d'un spahi en Algérie*, par J. Rosier (in-8, Delhomme et Briguet). — *Virgile avant l'Énéide*, par V. Duchâtaux (in-8, Thorin). — *Études sur l'histoire de la littérature française, des Chansons de geste à la Légende des siècles*, par P. Robert (in-12, Garnier). — *Ames modernes*, par H. Bordeaux (in-18, Perrin). — *Génie et métier*, par H. Parigot (in-18, Colin). — *Les Grands Écrivains français. Guizot*, par A. Bardoux (in-8, Hachette). — *Kurze Geschichte der deutschen Litteratur von einem Franzosen*, par J. Parmentier (in-8, Laisney). — *Le Poème de Gudrun*, par A. Fécamp (in-8, Bouillon). — *Atlas général*, par Vidal-Lablache (gr. in-4 cart., Colin). — *L'Algérie*, par H. Pensa (in-8, Rothschild). — *L'Esclavage en Afrique et la Croisade noire*, par J. Imbart de la Tour (petit in-8, Maison de la Bonne presse). — *La Terre australe inconnue*, par G. Beaune (in-18, Delhomme et Briguet). — *Peru*, von E.-W. Middendorf, II (in-8 cartonné, Berlin, Oppen-

heim). — *Le Primitif d'Australie*, par É. Reclus (in-12, Dentu). — *Lexique des antiquités romaines*, par G. Goyau (in-8, Thorin). — *Histoire générale du IVe siècle à nos jours*, par E. Lavisse et A. Rambaud (4 vol. gr. in-8, Colin). — *Saints militaires et soldats français*, par C. d'Hallencourt (in-8, Abbeville, Paillart). — *Le Bienheureux Jean d'Avila, 1500-1569*, par le P. J.-B. Couderc (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Vie de la Révérende Mère Marie-Françoise, fondatrice de la congrégation des religieuses du Saint-Nom de Jésus* (in-8, Lecoffre). — *Vie merveilleuse de la Vénérable Mère Agnès de Jésus*, par M.-E. Lachaud (in-8, Vic et Amat). — *Histoire de la Vénérée Mère Marie-Philippine du Vivier*, par le chanoine H.-C. Toupin (in-8, Bloud et Barral). — *Le Cardinal d'Ossat, évêque de Rennes et de Bayeux (1537-1604), sa vie, ses négociations à Rome*, par l'abbé A. Degert (in-8, Lecoffre). — *Ma foi, ma patrie*, par P.-L. Danjou (gr. in-8, Retaux). — *Histoire populaire de Jeanne d'Arc*, par l'abbé J. Nicolas (gr. in-8, Oudin). — *Histoire du siège d'Orléans (1428-1429), mémoire inédit de M. l'abbé Dubois*, publié par P. Charpentier (in-8, Orléans, Herluison). — *Registre des délibérations du Consulat provisoire*, par F.-A. Aulard (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Bonaparte et les Républiques italiennes (1796-1799)*, par P. Gaffarel (in-8, Alcan). — *Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui*, par A. Dechevrens (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Collège et le lycée d'Orléans (1762-1892)*, par L.-H. Tranchau (in-8, Orléans, Herluison). — *Histoire générale de la Société des missions étrangères*, par A. Launay (3 vol. in-8, Téqui). — *Le Concile national de 1811*, par Mgr Ricard (in-12, Dentu). — *Histoire religieuse du département de l'Hérault*, t. Ier, par F. Saurel (in-8, Champion). — *Le Catholicisme et le protestantisme dans le pays de Montbéliard*, par l'abbé Tournier (in-8, Besançon, P. Jacquin). — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. XI. Espagne*, avec une introd. et des notes, par Morel-Fatio. T. Ier (1649-1700) (in-8, Alcan). — *Le Nabab René Madec, histoire diplomatique des projets de la France sur le Bengale et le Pendjab (1772-1808)*, par E. Barbé (in-8, Alcan). — *La Querelle des d'Avesnes et des Dampierre*, par C. Duvivier (in-8, Picard). — *Les Florentins à Lyon*, par le comte de Charpin Feugerolles; *Les Florentins en Pologne*, par L. Fournier (in-4, Lyon, Brun). — *Histoire des zouaves pontificaux*, par Bittard des Portes (in-8, Bloud et Barral). — *Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès*. T. II à X (9 vol. in-18, Garnier). — *Un Curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët, 1737-1802*, par G. de Grandmaison (in-18, Poussielgue). — *La Vraie Mme Sans-Gêne. Les Campagnes de Thérèse Figuier*, écrites sous sa dictée par Saint-Germain-Leduc (in-18, Guillaumin). — *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon*. T. IV (in-12, Garnier). — *Mémoires du général baron Thiébault*. III (*1799-1806*) (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par le duc d'Audiffret-Pasquier. T. V (in-8, Plon et Nourrit). — *Lamennais d'après sa correspondance et les travaux les plus récents*, par le R. P. Mercier (in-18, Lecoffre). — *Le Maréchal Bosquet, souvenirs d'histoire locale*, par H. Barthety (in-8, Pau, Vignancour). — *Le Dernier Maréchal de France. Canrobert*, par le commandant Grandin (in-8, Tolra).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1893 sont en vente, et forment SOIXANTE-NEUF VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé L[illegible]s : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Ori[illegible]s de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'Expédition et la mort de Loui[illegible]e d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débûts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte de MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Eglise romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE : Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vatican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

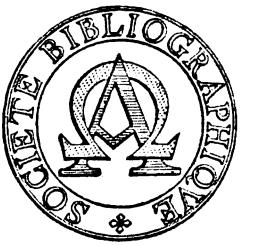
REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HARVARD COLLEGE
JAN 21 1895
LIBRARY.

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTIÈME. — LXXIe DE LA COLLECTION.

SIXIÈME LIVRAISON. — DÉCEMBRE



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID
José Ruiz y Ca (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE
Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL
Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1894

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE DÉCEMBRE 1894

I. — RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par VISENOT.

II. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Mgr FREPPEL : Les Pères de l'Église des trois premiers siècles (p. 520). — LUDOVIC DE SAN : Tractatus de Deo Uno (p. 522).

Sciences et Arts. — F. MAX MÜLLER : Three Lectures on the Vedânta philosophy (p. 523). — E. DE FODOR : Experimente mit Strömen hoher Wechselzahl und Frequenz (p. 524). — GEORGES PERROT et CH. CHIPIEZ : Histoire de l'art dans l'antiquité (p. 525). — LUIGI LEYNARDI : La Psicologia dell' arte nella Divina Commedia (p. 527).

Histoire. — E. PIAGET : Histoire de l'établissement des jésuites en France (1540-1640) (p. 528). — A. GIRY : Manuel de diplomatique (p. 530). — P.-N. BRETON : Histoire illustrée des monnaies et jetons du Canada (p. 532). — G. LENOTRE : Le Vrai Chevalier de Maison-Rouge, A.-D.-J. Gonzze de Rougeville, 1761-1814 (p. 532). — LÉON GAUTIER : Portraits du XIXe siècle (p. 533). — AUGUSTIN FILON : Mérimée et ses amis (p. 534). — HENRY CARRINGTON BOLTON : A Select Bibliography of Chemistry 1492-1892 (p. 534).

III. — BULLETIN. — Collection Lantoine (p. 536). — K.-G. LESSING : Die Mätresse, *Lustspiel* (p. 539). — Gœzes Streitschriften gegen Lessing. Herausgegeben von ERICH SCHMIDT (p. 539). — HEINRICH HEINE : Deutsche Litteraturdenkmale (p. 539). — EDMOND PROCÈS : Modèles français extraits des meilleurs écrivains (p. 539). — HENRI D'ORLÉANS : A Madagascar (p. 540.)

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. C. Jannet, V. Duruy, F. de Lesseps, cardinal Gonzalez y Diaz, etc. — Concours et prix. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Almanachs. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace-Lorraine. — Belgique. — Espagne. — Tunisie.

V. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VI. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

VII. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

VIII. — TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

HARVARD COLLEGE
JAN 24 1895
LIBRARY.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Atlas général d'histoire et de géographie*, par VIDAL-LABLACHE. Paris, A. Colin et Cie, 1894, in-folio, 420 cartes et cartons en couleurs. Relié toile, 30 fr. ; reliure amateur, 40 fr. — 2. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. Les Origines. Égypte et Chaldée*, par G. MASPERO. Paris, Hachette, 1895, in-4 de 804 p., illustré de 429 fig. et de 3 pl. hors texte tirées en héliogr. et une carte en couleurs. Broché, 30 fr. ; relié, 38 fr. — 3. *Napoléon raconté par l'image, d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres*, par ARMAND DAYOT. Paris, Hachette, 1895, gr. in-4 de IV-498 p. Broché, 25 fr. ; relié, 35 fr. — 4. *Les Abîmes, les eaux souterraines, les cavernes, les sources, la spélaeologie*, par E.-A. MARTEL. Paris, Delagrave, 1894, gr. in-4 de VIII-580 p., avec 4 phototypies et 16 pl. hors texte, 100 grav. et 200 cartes, plans et coupes. Broché, 20 fr. ; relié, 28 fr. — 5. *Le Voyage de mon fils au Congo*, par la duchesse D'UZÈS. Paris, Plon et Nourrit, s. d. (1895), gr. in-8 de 342 p., illustr. de Riou. Broché, 20 fr. ; relié, 27 fr. — 6. *Au secours d'Émin-Pacha, 1889-1890*, par le Dr Péters, trad. de l'allemand par J. GOURDAULT. Paris, Hachette, 1895, gr. in-8 de 356 p., avec 70 grav. et une carte. Broché, 20 fr. ; relié, tr. dorées, 25 fr. — 7. *A travers l'Afrique centrale. Du Congo au Niger, 1992-1893*, par C. MAISTRE. Paris, Hachette, 1895, gr. in-8 de IX-307 p., avec 80 grav. et 2 cartes. Broché, 20 fr. ; relié, tr. dorées, 25 fr. — 8. *Les Chroniques de J. Froissart*, édition abrégée, avec texte rapproché du français moderne, par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, in-4 de 840 p., avec 11 pl. en chromolith., 2 cartes, 33 grandes compos. tirées en noir et 252 grav. Broché, 15 fr. ; cartonné, tr. dorées, 20 fr. — 9. *Missel romain des cathédrales à l'usage des fidèles*. Tours, Mame, s. d. (1894). In-12 carré de 394 p., avec une notice à part, in-12 de 44 p., avec 108 dessins de A. de Bar et 4 chromolith. Reliure maroquin, tr. dorées, de 16 à 26 fr. — 10. *Gloires et souvenirs maritimes*, par M. LOIR. Paris, Hachette, 1895, in-4 de VIII-331 p., illustré de 20 grav. en noir et de 24 pl. en couleurs, d'après les aquarelles d'A. Paris. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — 11. *Théâtre choisi d'*EUGÈNE LABICHE, avec préface d'Édouard Pailleron. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-4 de 336 p., illustr. de S. Arcos. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — 12. *Taillevent*, par FERDINAND FABRE. Paris, Calmann Lévy, 1895. in-4 de 373 p., illustr. de George Roux. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — 13. *Nos Africains*, par HARRY ALIS. Paris, Hachette, 1894, gr. in-8 de 568 p., illustré de 104 grav. et de 4 cartes. Broché, 12 fr. ; relié, 16 fr.—14. *De Paris à Bombay par la Perse*, par AUGUSTE LACOIN DE VILMORIN. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de 368 p., illustr. d'après les photographies rapportées par l'auteur. Broché, 10 fr.; relié, 16 fr. — 15. *Aventures de chasses et voyages*, par MAYNE-REID. Paris, Hetzel, s. d. (1894), in-4 de 776 p., traductions et adaptations par S. Blandy, Burée, Allouard, A. Laurie, 200 illustr. par Riou, Férat, H. Meyer. Broché, 10 fr. ; cartonné, 13 fr. — 16. *Mirifiques aventures de maître Antifer*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d. (1894), in-4 de 420 p., 78 illustr. de G. Roux et 2 cartes en couleurs. Broché, 9 fr. ; cartonné, 12 fr. — 17. *L'Épopée nationale. La Naissance d'une ville*, par CHARLES VINCENT. Paris, Dentu, 1894, in-4 de 366 p., illustr. de H. Grobet ; grav. de Boulenaz. Broché, 9 fr. ; relié, 13 fr. — 18. *L'Épopée nationale. La Mort d'un empire*, par CHARLES VINCENT. Paris, Dentu, s. d. (1895), in-4 de 422 p., nombr. illustr. de H. Grobet ; grav. de Boulenaz. Broché, 9 fr. ; relié, 13 fr. — 19. *Le Lion de Camors, épisodes des guerres de la chouannerie, 1795-1804*, par LOUIS DE CATERS. Paris, Delagrave, 1894, gr. in-8 de 300 p., illustr. de Jules Girardet. Broché, 10 fr. ; relié, 13 fr. — 20. *Pages roses*, par JULES MOULIN. Paris, Jouvet, s. d. (1895). in-4 de 173 p. ; dessins de B. Lemeunier, F. Oudart, G. Moteley et de Mlle Léonie Michaud. Broché, 12 fr. — 21. *Les*

Expédients de Farandole, par PIERRE PERRAULT. Paris, A. Colin et Cie, 1895, gr. in-4 de 225 p., avec de nombr. illustr. par H Pille. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 22. *Flossette*, par GABRIEL FRANAY Paris, A. Colin et Cie, 1895, gr. in-4 de 173 p, avec de nombr. illustr par Geoffroy. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 23. *Les Apprentis de l'armurier*, par ARTHUR DOURLIAC Paris, Delagrave, 1895, in-4 de 297 p., illustr. d'Adrien Moreau. Broché, 10 fr. ; reliure toile, fers spéciaux, 13 fr. — 24. *Les Cinq Sous de Lavarède*, par HENRI CHABRILLAT et PAUL D'IVOI. Paris, Jouvet, s. d. (1894), in-4 de 438 p., illustré de 87 grav. et de 20 grandes compositions hors texte de Lucien Métivet et accompagné d'une carte Broché, 10 fr.; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. 50. — 25. *Cœurs blessés*, par PAUL GUÉ. Paris, Hachette, 1895, gr in-8 de 254 p., 38 grav. d'après H. Vogel. Broché, 7 fr. ; cartonné, tr. dorées, 10 fr. — 26. *Nicole à Marie*, par GASTON BERGERET. Paris, Hachette, 1895, gr. in-8 de 352 p., avec 46 grav. d'après Vogel. Broché, 7 fr. ; relié, tr. dorées, 10 fr. — 27. *Les Cent chefs-d'œuvre de l'art religieux. Les Peintres interprétant l'Évangile*, par CHARLES PONSONAILHE. Paris, Firmin-Didot, 1895, gr. in-8 de 494 p. Broché, 6 fr. ; cartonné, 8 fr. 50. — 28. *Jeanne Darc l'héroïne de la France*, préface d'Émile Gossot. Paris, Ducrocq, s. d. (1895), in-4 de 488 p., avec 12 grav. sur acier par Léopold Flameng. Broché, 7 fr. ; relié, 10 fr. — 29. *Jean-Baptiste Blanchard au Dahomey*, journal de la campagne, par Un marsouin. Paris, A. Colin et Cie, 1895, gr. in-8 de 307 p., illustr. par P. Kauffmann. Broché. 7 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 30. *La Conquête d'une patrie, le Pensativo*, par LUCIEN BIART. Paris, Hennuyer, 1894, gr. in-8 de 398 p., illustré par F. Lix. Broché, 7 fr. ; relié, 10 fr. — 31. *Les Exploits de Cabreloche*, par G. LE FAURE. Paris, Dentu, 1895, in-4 de 311 p., orné de 100 dessins inédits de Fernand Xau. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 32. *Les Bouchers bleus*, grand roman historique, par FERNAND HUE. Paris, Lecène et Oudin, 1895, gr. in-4 de 318 p., nombr. grav. sur bois et illustr. par G. Baer. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 33. *Le Règne de l'électricité*, par GASTON BONNEFONT. Tours, Mame, 1895, in-4 de 381 p., avec 250 grav. Broché, 5 fr. 50 ; reliure percaline, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 34. *Le Paysan dans l'œuvre de J.-F. Millet*, par L. ROGER-MILÈS. Paris, Flammarion, 1895, illustré d'un portrait et de 25 reproductions d'après les chefs-d'œuvre du maître, 6 fr. — 35. *Paris en armes, sièges et batailles*, par ÉDOUARD GŒPP. Paris, Ducrocq, s. d. (1895), in-8 de 214 p., orné de nombr. grav. par Pierre Gusman. Broché, 3 fr. 50 ; relié en toile anglaise, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. 50. — 36. *Mémoires d'un chef de partisans. De Vera-Cruz à Mazatlan*, par le Ct GRANDIN. Tolra, s. d. (1894), gr. in-8 de 372 p., illustr. de L. Maitrejean. Broché, 5 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 37. *Nos Grandes Écoles militaires*, par FRANÇOIS BOURNAND. Tolra, s. d. (1894), gr. in-8 de 346 p., illustr. de E. Bouard. Broché, 5 fr.; relié, 6 fr. 50. — 38. *Les Trois Cousins de Rosette*, par MARIE MIALLIER. Paris, Ducrocq, s. d. (1895), in-8 de 262 p., avec 80 compositions, dessins et grav. de P. Gusman. Broché, 5 fr. ; relié toile à biseaux, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. 75. — 39. *Pour une rose*, par ADOLPHE ADERER. Paris, Jouvet, 1895, in-4 de 134 p., illustré de 45 grav. d'après les dessins de Morlon, Liéger et Dubouchet. Broché, 4 fr. 50; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. 60. — 40. *Au Pays des Czars*, par JULES GOURDAULT. Paris, Jouvet, s. d. (1895), in-4 de 170 p., illustré de 59 grav. dont 9 hors texte, d'après les dessins de Mès. Broché, 4 fr. ; relié toile, plaques or et noir, tr. dorées, 5 fr. 75. — 41. *Au Berceau de l'autre France. Le Canada*, par P. FRÉD. ROUVIER, S. J. Paris, Retaux, s. d. (1895), gr. in-8 de 369 p., avec de nombreux dessins de l'auteur, 4 fr. — 42. *Par les Steppes et les halliers, récits d'un naturaliste russe*, par M. BOGDANOFF, trad. par L. GOLSCHMANN et ERNEST JAUBERT Paris, Jouvet, s. d. (1895), illustré de 46 grav. dont 8 tirées hors texte, d'après les dessins de Liéger. Broché, 4 fr. ; relié toile, plaques noir et or, tr. dorées, 5 fr. 75. — 43. *La Ligue de Souabe*, par W. HAUFF; trad. de A. Lavallée. Paris, Delagrave, 1895, gr. in-8 de 389 p., illustr. d'Adolphe Closs. Broché, 3 fr. 90 ; relié, 6 fr. 25. — 44. *Le Livre du jeune Français, récits patriotiques et militaires*, par C. DUBOIS. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8 de 260 p. avec de nombr. grav. Broché, 4 fr.; cartonné, 5 fr. 40. — 45. *La France pittoresque de l'Est*, par ALEXIS-M. G. Tours, Mame, 1894, gr. in-8 de 367 p., avec nombr. grav. et cartes. Reliure percaline, tr. dorées, 4 fr. 30. — 46. *Ma Foi, ma patrie, récits édifiants et humoristiques*, par P.-LOUIS DANJON. Paris, Retaux, s. d., in-8 de 436 p., orné de grav., 4 fr. — 47. *Jacques d'Antioche, aventures d'un spahi*

en Algérie, par J. Rosier. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de 286 p., orné de grav., 3 fr. — 48. *Girouette, Turlur et Cie*, par François Deschamps. Paris, Delagrave, 1895, gr. in-8 de 217 p., illustré par E. Causé, G. Cain, etc. Broché, 2 fr. 75 ; relié, 4 fr. 75. — 49. *La Caverne blanche*, adaptation de l'anglais par E. Dupuis Paris, Delagrave, 1895, gr. in-8 de 297 p., illustr. de Maurice Desserteune. Broché, 2 fr. 90 ; relié, 3 fr 60. — 50. *Noire et blanc*, par Gaston Vannesson. Paris, Delagrave, 1894, gr. in-8 de 126 p., illustr. de Cortazzo. Broché, 1 fr. 90 ; relié, 3 fr. 25. — 51 *La Bijouterie*, par Roger-Milès. Paris, Hachette, 1895, in-16 de III-278 p., avec 218 grav (*Bibliothèque des Merveilles*), 2 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par Edouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1894*, Paris, Hachette, 2 vol. in 4 de 436 p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1894.* Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 et 434 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXXII et LXXIII.* Paris, Delagrave, 1893, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris ; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint-Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XV. Paris, Delagrave, 1893, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Le Magasin pittoresque*, 1894, 62e année. Paris, Jouvet, gr. in-8 de 412 p., avec de nombreuses illustrations, plus un Supplément de 48 p. Broché, 10 fr.; cart., 11 fr. 50. — 6. *Mon Journal*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans, 2e année, 1893-1894. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr. ; cart., 10 fr. — 7. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 5e année, 1894. Paris, A. Colin et Cie, gr. in 8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 8. *Le Musée des enfants* (8e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1894, in-4 de 384 p., nombr. illustr. en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (5e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1894, in-4 de 384 p., nombr. illustr. avec planches hors texte en noir et en couleurs. Broché, 12 fr. — 10. *Revue Mame, journal hebdomadaire de la famille.* Tours, Mame, in-4, illustré; les 9 premières livraisons, contenant chacune une gravure hors texte en couleurs. 1894, abonnement, 8 fr. par an.— 11. *Le Bon Roy Henry*, par Abel Hermant. Tours, Mame, s. d. (1896). Album in-4 oblong contenant 48 planches en couleurs, illustr. de Job ; relié percaline, avec ornements en or et en couleurs, 10 fr. — 12. *Les Vertus et les grâces des bêtes, zoologie morale*, par Eugène Mouton (Mérinos). Tours, Alfred Mame, 1895, album in-4 de 332 p., illustr. d'Auguste Vimar; relié percaline avec sujets en couleurs, 10 fr. — 13. *L'Arche de Noé*, par P. Guigou et A. Vimar. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1895, album in-4 oblong avec texte illustré en couleurs, rel. étoffe, 10 fr. — 14. *Le Fils de Capitaine*, par Mme P. de Nanteuil. Paris, Hachette, s. d. (1894), in-4 de 55 p., grav. en couleurs et en noir de H. Vogel, cartonné, 4 fr. — 15. *Les Vacances de Bob et Lisette*, par Paul Bilhaud. Paris, Hachette, s. d. (1894), in-4 de 32 p., grav. en couleurs et en noir de Job, cartonné, 4 fr. — 16. *Jeanne d'Arc racontée aux petits enfants*, par l'abbé Fesch. Paris, Tolra, 1895, album gr. in-8 de 63 p. avec frontispice et 30 planches ; broché, 1 fr. 50 ; cartonné, 2 fr. 50. — 17. *La Vocation de Jujules*, texte par Un papa. Paris, Hetzel, s. d. (1894) ; album in-4 de 45 p., dessins de L. Frœlich ; cart., 2 fr. — 18. *Fables de La Fontaine en action.* Paris, Hetzel, s. d. (1895), album in-4 de 32 p., dessins de Geoffroy ; cart., 2 fr. — 19. *Le Plat mystérieux*, dessins de Froment, textes par Stahl. Paris, Hetzel, s. d. (1894), album in-4 de 16 p., cart., 1 fr. — 20 *Il y a longtemps*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, s. d. (1895), album in-4, illustré de grav. en couleurs ; cartonné, 3 fr. 50. — 21. *Le Petit Chaperon rose*, par Mlle Georgette Brétigny. Paris, Westhausser, s. d. (1895), album in-4, grav. en couleurs, cartonné, 2 fr. 50. — 22. *Chez Grand'Mère*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, s. d. (1895), album in-16, grav. en couleurs ; cartonné, 1 fr. — 23. *Une Charmante Petite*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, s. d. (1895), album in-16, grav. en couleurs ; cartonné, 1 fr. — 24. *Les Silhouettes enfantines*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, s. d. (1895), album in-16, grav. en couleurs ; cartonné, 1 fr. — 25. *Le Jardin des Plantes comique.* Paris, Flammarion, s. d. (1895), album oblong, illustré de planches en couleurs, 2 fr. — 26. *Venue du*

royaume du pays des Histoires. Paris, Flammarion, s. d. (1895), album oblong, avec 24 planches en couleurs, 1 fr. 25.

III.—Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Nos Grandes Écoles d'application militaires et civiles*, par Louis Rousselet, illustré de 133 vignettes par G. Busson, F. Calmettes, Ch. Desvergnes, A. Lemaistre, etc., VI-485 p.—2. *Terre de fauves*, par Pierre Maël, illustré de 52 vignettes par A. Paris, 345 p. — 3. *Enfant perdu*, par Gustave Toudouze, illustré de 50 grav. d'après les dessins de J. Le Blant, 340 p.

IV. — Collection Hetzel, gr. in-8 illustré, publiée par la maison Hetzel Vol. à 7 fr. brochés ; reliés, 10 fr. — 1. *Chefs-d'œuvre de Corneille*, préface et notes par F. Brunetière, illustr. de J. Dubouchet, 290 p. — 2. *Jasmin Robba, suivi de Pierrefonds dans l'histoire*, par Henri de Noussanne, illustr. de George Roux, 276 p. — 3. *Bempt, la princesse Tourmente, Jasminette*, par Mme Marie Barbier, illustr. par A. Destez, 324 p.

V. — Collection Hetzel, in-8 cavalier illustré. Vol. à 4 fr. 50 brochés; cart., 6 fr. — 1. *Le Livre de Maurice*, par F. de Silva, illustr. de L. Frœlich, 284 p. — 2. *Les Vacances de Riquet et Madeleine, la vie des enfants en Amérique*, par P.-J. Stahl et de Wailly, illustr. de L. Frœlich, 286 p.

VI. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 2e série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 raisin à 4 fr. brochés ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *L'Héritier des Vaubert*, par Mme P. de Nanteuil, illustré de 80 vignettes par Alfred Paris, 330 p. — 2. *Mabel*, par le comte Stany, illustré de 60 vignettes par E. Zier, 265 p. — 3. *Anaïs Évrard ; Réconciliation ; Belzébuth ; le Savant Baudegrain*, par Champol, illustré de 51 grav. d'après E. Bergevin, Tofani et E. Vulliemin, 264 p. — 4. *Le Serment de Paul Marcorel*, par H. Meyer, illustré de 51 vignettes par Tofani, 309 p.

VII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Giboulée*, par Mme Chéron de la Bruyère, avec 30 grav. par E. Zier, 231 p. — 2. *Mon ami Jean*, par François Deschamps, avec 40 vign. par A. Robaudi, 293 p. — 3. *Entre camarades*, par Albert Cim, illustré, 269 p.

VIII. — Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison Colin. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Le Théâtre chez grand'mère*, par Marie Delorme, illustré, 280 p. — 2. *Mon ami Rive-Gauche*, par Magbert, illustré, 284 p. — 3. *Les Petits Patriotes*, par Émile Cère, illustré, 323 p. — 4. *Jamais contents*, par Gérald-Montméril, illustré, 295 p. — 5. *Les Petits Cinq* par Ch. Normand, illustré, 276 p. — 6. *Le Hochet d'or*, par Gustave Zidler, illustr. par Geoffroy, 280 p.

IX. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-16, brochés, 1 fr. 50 ; cart., 2 fr. — 1. *Monsieur Roro*, par M. de Chateau-Verdun, illustr. de J. Geoffroy, 128 p. — 2. *Mémoires d'un passereau*, par A. de Beaulieu, illustr. de Poirson, 113 p.

I. — 1. — On peut dire que la cartographie française marche à pas de géant : il y a vingt ans à peine ,nous étions absolument tributaires de l'étranger pour les atlas ; ceux que nous possédions étaient réellement pitoyables, et voilà que, coup sur coup, en l'espace de dix ans, apparaissent trois atlas qui peuvent être comparés aux meilleures productions allemandes et anglaises. Après l'atlas Hachette, dressé par MM. Schrader, Prudent et Anthoine, nous avons eu l'atlas du colonel Niox, publié chez Delagrave ; voici maintenant l'*Atlas Vidal-Lablache*, qui vient de paraître à la librairie Colin et qui est un vrai monument. On est

stupéfait, en le feuilletant, de la somme de travail qu'il représente, et c'est sans aucune surprise qu'on lit dans la préface que l'auteur, avec l'aide de nombreux collaborateurs, a mis plus de dix ans à le composer; et cependant, en sa qualité de sous-directeur de l'École normale supérieure, en fait de collaborateurs, il avait l'embarras du choix parmi ses meilleurs élèves; il a eu la main heureuse, et, sous bien des rapports, cette œuvre est la perfection même. Elle se distingue des atlas étrangers surtout par une netteté de traits et d'écriture tout à fait remarquable, ce qui est, à vrai dire, une qualité essentiellement française, et de tous les autres atlas par l'abondance prodigieuse des renseignements fournis. On y trouve exposées, par une ingénieuse combinaison de teintes variées, non seulement les données ordinaires de la géographie physique et de la géographie politique et historique, mais encore celles de la géologie, de la météorologie, de la statistique, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce; une part est même faite aux reproductions de cartes anciennes de toutes les époques, depuis les systèmes d'Hérodote et de Ptolémée jusqu'aux travaux des Cassini. L'atlas est divisé en deux parties à peu près égales : l'une historique, l'autre plus spécialement géographique. Dans la première, on trouve toute une série de cartes détaillées permettant de suivre les campagnes de Napoléon. Pour les cartes régionales, M. Vidal-Lablache est également préoccupé de ne pas perdre de vue l'idée d'ensemble, c'est-à-dire la situation qu'occupe la région envisagée par rapport aux autres, et aussi d'indiquer les détails plus spécialement intéressants, tels que plans des capitales, des grands ports, etc. Il obtient ce double résultat en multipliant les cartons qui entourent la carte principale. Il a eu aussi l'ingénieuse idée de placer au bas de chaque planche une notice explicative des plus instructives, surtout pour la partie historique. Enfin, à la suite de l'atlas, se trouve un index alphabétique de plus de quarante mille noms, qui facilite singulièrement les recherches.

2. — Aux personnes hantées de l'idée qu'un vrai savant ne peut présenter que des livres abordables seulement à un petit nombre d'initiés, nous recommanderons l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. De tous les ouvrages que nous avons lus depuis longtemps, celui-ci nous a paru le plus réussi pour prouver que l'érudition peut s'allier à un procédé séduisant de vulgarisation. L'auteur connaît l'Égypte mieux que personne, par suite d'un long séjour; il la connaissait déjà avant d'aller y faire des recherches et des fouilles, lorsqu'il dut continuer l'œuvre de Mariette. Entreprenant une histoire des peuples antiques de l'Orient, il devait commencer par les Égyptiens et par les Chaldéens, les premiers qui paraissent dans l'histoire. Pour les premiers, les plus anciens monuments datent de six mille ans environ avant l'ère chrétienne, et ils révèlent, à ce moment, une civilisation tellement complète, qu'il est permis de sup-

poser un long espace de temps, peut-être quarante siècles, pendant lequel elle s'est formée sans qu'on puisse encore, pour cette période, deviner les origines. Les découvertes archéologiques et épigraphiques, faites en Chaldée depuis quelques années, ont singulièrement éclairé les anciennes annales de cette région, sans cependant y apporter une lumière complète. Le plan adopté par M. Maspero donne une idée de la valeur de ce livre, sur lequel nous aurons à revenir plus tard. C'est la première fois que l'on donne parallèlement à l'histoire politique celle des mœurs, des idées religieuses, des arts et de la civilisation en général. C'est aussi la première fois que l'histoire est reliée à la géographie. Nous signalerons tout particulièrement une bibliographie très complète, placée au bas des pages; elle a le grand avantage, sans alourdir le récit, de fournir à chacun le moyen de contrôler le texte; de plus, de rendre à chacun ce qui lui revient dans les découvertes : la France y a une large part, peut-être un peu passée sous silence par les savants étrangers. Enfin, on doit signaler la perfection des nombreuses gravures intercalées dans le texte : elles sont inédites, liées intimement au texte et font grand honneur aux artistes qui les ont exécutées, particulièrement à M. Faucher Gudin. Ce livre est une des plus belles publications de la maison Hachette.

3. — Le magnifique volume composé par M. Armand Dayot, inspecteur des beaux-arts, pour la librairie Hachette, est un véritable musée napoléonien, constitué par l'auteur à l'aide des collections publiques ou particulières, largement ouvertes à ses investigations. Napoléon y revit, pour ainsi dire, sous les formes si diverses qu'il a reçues, de son vivant et depuis sa mort, de la main des peintres, des sculpteurs et des graveurs. L'illustration dans un tel ouvrage est l'élément principal. Elle est représentée ici par vingt-deux gravures hors texte et plus de quatre cent cinquante images, figures et reproductions variées, échelonnées dans le texte. Il est inutile d'insister sur l'intérêt à la fois artistique et historique d'une pareille galerie. Le texte qui doit servir de guide et de commentaire au visiteur de ce musée est divisé en neuf chapitres. Les deux premiers sont consacrés à *Bonaparte* de 1769 au 18 brumaire; le troisième au *Consul;* les quatre suivants à *l'Empereur;* le huitième à *Sainte-Hélène;* le neuvième à *l'Écriture de Napoléon.* Il est suivi de quatre appendices, d'une liste alphabétique des principaux peintres, sculpteurs, graveurs en médailles, dont les œuvres ont été reproduites dans le volume, et d'une table des gravures. — Il nous semble que, dans un livre de ce genre, l'impartialité des jugements historiques était une qualité aussi exigible et peut-être plus aisée à conserver que dans des écrits d'autre nature. Nous regrettons que l'auteur ne se soit pas mieux défendu en telle ou telle page de cette « napoléonatrie » que l'on essaie de remettre en vigueur au détriment de l'équité critique, de la morale et du bon sens. Il aurait notamment pu et dû se dispenser de prendre

à son compte (p. 307 et note 1) la comparaison, d'une extravagance impie, à laquelle s'est licenciée la plume échevelée de M. Maurice Barrès. Il fallait aussi laisser au *Constitutionnel* d'avant 1830 la « servitude cléricale imposée par un souverain que protégeait la Sainte-Alliance. » Cette injure banale jetée à Louis XVIII (p. 378) n'empêche pas que ce prince n'ait véritablement « restauré » la patrie, laissée agonisante par le monstrueux égoïsme qui a finalement rendu funeste à la France et à lui-même le génie de Napoléon.

4. — Il est peu de noms, dans le monde des voyageurs et des touristes, qui aient conquis récemment une plus grande popularité que celui de M. Martel. Déjà, en 1889, dans son beau volume sur les *Cévennes et les Causses*, le courageux « grottiste » nous avait fait connaître les merveilles d'une des régions de la France les moins parcourues, quoique étant l'une des plus dignes de l'être; il y revient cette fois, mais en élargissant son sujet, de manière à exposer tout ce que l'on sait aujourd'hui, grâce à ses persévérants efforts et à ceux de nombreux imitateurs, sur *les Abîmes*, leur topographie, leurs aspects pittoresques, leur mode de formation et leur rôle dans la circulation des eaux à la partie supérieure de l'écorce du globe. M. Martel voudrait donner l'impulsion finale à une branche indépendante des sciences naturelles, qu'il baptise du nom de « spéléologie » : à ce point de vue, son livre est tout un programme; et, s'il est vrai que l'exemple constitue la meilleure des prédications, on doit convenir que notre auteur a toutes les qualités qui assurent le succès à un apôtre. De 1888 à 1893, en France, en Belgique, dans le Karst autrichien et en Grèce, il ne s'est pas introduit dans moins de deux cent trente gouffres, sources et grottes (dont 165 inconnus avant ses explorations), des plus petites aux plus grandes dimensions; il y a là un ensemble de recherches des plus remarquables, qui méritent à un titre égal l'attention des gens du monde et celle des hommes d'étude. Les régions calcaires situées au midi du massif central de la France, du Comtat et du Vivarais à la Charente, ont été le théâtre favori des travaux de M. Martel; c'est là qu'il a fait quelques-unes de ses plus intéressantes découvertes : l'extraordinaire *Aveu* de Jean-Nouveau, profond de 163 m., *Bramabiau*, dans le Gard, le *Tindoul* de la Vayssière (actuellement aménagé pour la plus grande commodité des visiteurs), l'étonnant puits naturel de Padirac, etc. Tous ces accidents singuliers sont décrits, dans le volume richement illustré que vient de faire paraître la maison Delagrave, avec un luxe d'informations et de détails propre à satisfaire les lecteurs les plus exigeants. Ajoutons que M. Martel est un consciencieux bibliographe : il semble que rien n'ait échappé à son érudition. L'ouvrage, en résumé, constitue un superbe livre d'étrennes; c'est en même temps une contribution capitale à la science géologique en général et à l'étude de notre pays en particulier.

5. — Le volume où Mme la duchesse d'Uzès présente au public les lettres et le journal de son noble fils, mort au champ d'honneur de l'explorateur, est assurément l'un des plus beaux de l'année, non seulement par le soin avec lequel il est édité et par les charmantes gravures de M. Riou, mais surtout par l'élévation des idées qui s'y trouvent exprimées. M. le duc d'Uzès se montre, dans ses lettres à sa mère, digne de ses ancêtres, c'est-à-dire un véritable héros chrétien. Il avait eu la haute ambition d'illustrer son nom par un grand voyage à travers l'Afrique, aussi profitable à la science géographique qu'aux intérêts de la France. L'itinéraire qu'il s'était tracé devait tout d'abord le conduire au cœur de l'Afrique, sur le haut Congo ; de là, il devait gagner soit l'Océan Indien, soit le bassin du Nil; mais, avant tout, il voulait faire du nouveau. Lorsqu'il parvint à Brazzaville, il apprit que des troubles graves avaient éclaté sur le haut Congo et qu'il ne pourrait sans doute pas franchir les régions dévastées par les Arabes esclavagistes et alors en pleine effervescence. Il fallait donc changer l'itinéraire projeté; facilement il se laissa persuader par M. Dolisie, chef du poste de Brazzaville, d'entreprendre une expédition plus profitable aux intérêts français : gagner le haut Oubanghi et y venger la mort d'un compatriote, M. de Poumayrac, récemment tué et mangé par de féroces indigènes. Il avait une soixantaine de tirailleurs algériens avec lui; c'était une excellente utilisation de ces forces relativement importantes. Ce plan fut exécuté avec plein succès. Mais le duc et son fidèle compagnon, le lieutenant Jullien, furent alors tous deux frappés de la redoutable dysenterie qui décime les Européens dans ces parages insalubres. Il fallut revenir à la côte pour essayer de regagner la France. Le lieutenant Jullien y parvint, mais le jeune duc expira au moment même de s'embarquer sur le paquebot qui devait le ramener à sa noble mère. Les lettres et le journal racontent très gaiement, avec un entrain bien français et toujours de bon aloi, les incidents du voyage; cependant un voile de tristesse s'étend sur les pages relatives au retour vers la côte. Les derniers moments sont relatés dans plusieurs lettres : une du digne missionnaire qui assista le duc d'Uzès à sa dernière heure; une autre d'une dame portugaise qui s'attendrit sur cette fin lamentable et entreprend d'envoyer des consolations à la mère éplorée; enfin deux de Mgr Augouard, chez qui le jeune voyageur avait reçu l'hospitalité à Brazzaville. Le volume s'achève par des extraits des discours prononcés aux funérailles par le commandant Monteil, le maire d'Uzès, le colonel d'Albiousse, et M. Deloncle, député, ancien sous-secrétaire d'État. Ce beau livre est on ne peut plus édifiant, d'une moralité irréprochable, d'une lecture à la fois attachante, réconfortante et émouvante. C'est un magnifique cadeau d'étrennes à offrir à un jeune homme.

6. — L'on se rappelle l'émotion que causa dans toute l'Europe la nou-

velle que le voyageur allemand Émin-Pacha était bloqué dans l'Afrique équatoriale par les mahdistes et sans doute prisonnier de ses troupes révoltées. Une expédition de secours s'organisa en Angleterre sous la direction de Stanley, mais, comme on le sut plus tard, avec des arrière-pensées politiques n'ayant rien de commun avec l'objectif avoué. D'autre part, les compatriotes d'Émin-Pacha ne voulurent pas rester en arrière, et une expédition, sous les ordres du docteur Peters, accompagné d'un seul auxiliaire blanc, le lieutenant Fiedelmann, partit par la côte est; Stanley avait choisi la route opposée avec le cours inférieur du Congo comme base d'opérations. Les Anglais, qui avaient alors déclaré le blocus de la côte orientale d'Afrique, s'opposèrent par tous les moyens possibles au passage de l'expédition Peters; mais le docteur déjoua ces intrigues et parvint à débarquer à l'embouchure du fleuve Tana, non sans avoir laissé une bonne partie de ses approvisionnements confisquée par l'amiral Fremantle qui commandait l'escadre de blocus. Il eut ensuite à déployer une énergie quelque peu brutale pour se frayer un passage à travers le pays des féroces Masaï et il avait presque épuisé ses munitions lorsqu'il atteignit l'Ouganda, où il fut bien accueilli par le roi Mouanga et les missionnaires catholiques; mais, là encore, il eut à lutter contre les sourdes menées des Anglais, dont il contrecarrait les projets ambitieux. En même temps, il apprenait qu'Émin-Pacha venait d'être emmené malgré lui à la côte par Stanley. Le récit du séjour que fit le docteur Peters dans l'Ouganda est extrêmement intéressant à lire ; on y voit se préparer les événements qui, peu de temps après, ensanglantèrent ce malheureux pays. Le voyageur allemand est hostile à l'Angleterre, dont les agents ont tout mis en œuvre pour faire échouer sa mission au risque de le faire périr ; en revanche, il s'entendait à merveille avec les missionnaires catholiques, Mgr Livinhac, Mgr Hirth et le P. Lourdel, dont il admire hautement l'apostolat et le dévouement. Quant à Stanley, il n'a que du dédain pour cet illustre aventurier, dont il conteste même l'énergie et l'habileté, et qu'il accuse de fausseté et de mauvaise foi à l'égard d'Émin-Pacha. Il convient de remarquer que cette opinion s'est ancrée dans son esprit à la suite de sa rencontre avec Émin-Pacha lui-même au cours de son voyage de retour à la côte. La traduction de M. Gourdault est élégante et claire, sans aucune trace de la lourdeur allemande. Les illustrations sont nombreuses et fort belles. Ce livre est un très beau cadeau d'étrennes pour un jeune homme instruit et désireux de se tenir au courant des grands voyages dans le continent africain.

7. — La mission Maistre est la dernière de celles qui ont eu pour objectif de relier le bassin du Congo à celui du lac Tchad. Celle de l'infortuné Crampel avait sombré dans un désastre que M. Dybowski était venu ensuite venger d'une manière éclatante. M. Maistre succédait à M. Dy-

bowski ; son expédition était fortement organisée, grâce aux subsides du Comité de l'Afrique française, présidé par le prince d'Arenberg. Elle comprenait, outre son chef, cinq Européens, trente-huit Sénégalais et un assez grand nombre de porteurs, qui, malheureusement, ont déserté pour la plupart dès le début du voyage. Du dernier poste français de l'Oubanghi, la colonne s'est élevée tout d'abord vers le nord, jusqu'à la rencontre du haut Tchari, le grand affluent du lac Tchad ; si elle avait trouvé sur ce fleuve des pirogues en assez grand nombre pour la porter, elle aurait pu facilement gagner en quelques jours la grande mer intérieure du Soudan central. Il n'en fut rien et la pénurie des approvisionnements, causée par l'abandon des porteurs, obligea M. Maistre à incliner sa route vers l'ouest, pour gagner au plus vite les régions relativement civilisées de l'Adamaoua et du bassin de la Bénoué. Les contrées ainsi traversées étaient totalement inconnues ; au sud du Baghirmi, l'expédition française a un moment croisé l'itinéraire de l'explorateur allemand Nachtigal. Cette partie de l'Afrique est très peuplée ; les races diverses qui l'occupent sont sauvages, mais généralement adonnées à l'agriculture. Quelques-unes ont montré des dispositions hostiles, sans doute parce qu'elles prenaient les blancs pour des chasseurs d'esclaves, dont elles ont beaucoup à souffrir. Cependant M. Maistre s'est efforcé constamment d'entrer en relations pacifiques avec les indigènes, et il n'est entré en lutte avec eux que lorsqu'il était nécessaire de se défendre contre des attaques trop sérieuses pour être dédaignées. Aussi est-il permis de croire que les Européens qui viendront après lui recevront presque partout le meilleur accueil. Notre explorateur décrit les caractères physiques et moraux des diverses peuplades qu'il a rencontrées. Son itinéraire de l'Oubanghi à la Bénoué comprend près de deux mille kilomètres franchis complètement à pied en cent soixante et une journées de marche. Malgré de cruelles souffrances, il eut la satisfaction de ramener sains et saufs ses cinq compagnons européens. Le récit de M. Maistre est très simplement écrit, avec une modestie rare qui contraste avec les fanfaronnades d'autres explorateurs. De belles gravures représentent surtout des types indigènes généralement dénués de tout costume ; une bonne carte permet de suivre pas à pas l'itinéraire. C'est là une œuvre sérieuse qui doit figurer dans la bibliothèque de tout amateur de géographie africaine.

8. — *Les Chroniques de J. Froissart :* voici un livre qui convient à un jeune homme aux goûts sérieux et qui, déjà incliné vers l'histoire, se sent porté à l'étude des documents et éprouve quelque vocation pour l'École des chartes. Un archiviste paléographe, un membre de l'Institut, ferait peut-être la grimace devant l'habit que Mme de Witt a donné à maistre Jehan Froissart. Soit, ce n'est pas une édition savante et critique ; mais nous la tenons pour bonne et excellente pour le bachelier qui goûte la saveur des anciens écrits. Il ne sera point trop « estomaqué »

des mots de notre vieille langue. A peine s'il en percevra quelques-uns de ci de là, pour l'y habituer et ne le point effaroucher quand il se mettra ès bancs de l'École. Et ce sera pour lui un grand attrait de lire la plus belle suite d'histoire qu'on ait composée au moyen âge. Il nous semble inutile de rappeler aux lecteurs érudits du *Polybiblion* le merveilleux récit qui va de 1321 à 1393, et dont Mme de Witt a donné un résumé chronologique excellent pour la commodité des dames et des jouvenceaux, et aussi des « prudes hommes » qui, tentés par l'appât des chromolithographies, mettraient le nez dans cette édition pour ne l'en sortir qu'après avoir relu de point en point tout ce qu'ils ont compulsé antérieurement dans les éditions Kerwyn de Lettenhove et Siméon Luce. Jolies reproductions des manuscrits, photographies des lieux cités, images de sceaux et de monnaies, cartes géographiques, compositions modernes retraçant les scènes décrites par Froissart, portraits de nos Rois d'après les tableaux du musée de Versailles ; on ne saurait trop louer le goût et le soin des « enlumineurs » qui ont su mêler avec un art parfait l'ancien et le moderne, sous l'habile direction de Mme de Witt, qui a puisé, dans les leçons de son illustre père, la science de l'érudition et le tact de la vulgarisation. Ce n'est pas seulement aux futurs historiens, c'est à tous les enfants de France, à ceux qui ont l'âge et la vaillance pour défendre leur pays, qu'il faut faire lire ce livre, car il dit de grands et vaillants hommes qui furent premiers parmi les premiers : Charles V et Du Guesclin.

9. — Le *Missel romain des cathédrales*, que publie la maison Mame, est tout simplement parfait. Dans une notice séparée qui accompagne ce beau livre, nous relevons ce qui suit : « Nous avons pensé que les personnes pieuses aimeraient à posséder dans leur livre de prières la représentation des monuments où se réunissaient leurs ancêtres, où elles s'assemblent elles-mêmes pour prier. Elles n'y verront pas de frivoles images ; mais le spectacle de merveilles créées par la piété des fidèles ne pourra qu'accroître et encourager leur propre dévotion. » Certes, cela est judicieusement pensé : nous recommandons ce Missel comme pouvant être offert à la fiancée chrétienne ou comme prix de catéchisme à donner par les classes riches dans leurs paroisses.

10. — La marine française est chère à la France. Ses gloires et ses souvenirs sont une des plus belles parts du patrimoine national. Son rôle dans l'avenir, avec le développement de la « politique coloniale, » promet de grandir encore. Il est d'un patriotisme éclairé d'intéresser les esprits, les cœurs, les imaginations à ses destinées, et le meilleur moyen pour cela est de placer sous les yeux du public français les pages héroïques de son histoire. Tel est l'objet que s'est proposé M. Maurice Loir dans les *Gloires et souvenirs maritimes* qu'il a dédiés « à mes jeunes camarades du *Borda*, » c'est-à-dire aux futurs officiers de notre armée navale.

Les pages dont il a formé son recueil sont extraites, pour une large part, des mémoires ou récits de nos plus illustres marins ou hommes de guerre. Il les a classées en cinq périodes : de 1778 à 1789 ; — de 1789 à 1799 ; — de 1799 à 1815 ; — de 1815 à 1855 ; — de 1855 à 1893. — Voici la liste des épisodes appartenant à cette dernière époque et les noms des auteurs auxquels ils sont empruntés, ce qui donnera une idée de la composition du livre : Les forts du Peï-Ho sont enlevés (Pallu de la Barrière). — Prise des lignes de Ki-Hoa *(id)*. — Second combat autour de Saïgon (*id*). — L'attaque de la Frontera (Henri Rivière). — La défense de Strasbourg (amiral du Petit-Thouars). — L'infanterie de marine à Bazeilles (G. Bastard). — Les marins au siège de Paris (vice-amiral de la Roncière le Noury). — Attaque du Bourget (*id.*) — L'amiral Jauréguiberry à l'armée de la Loire (contre-amiral Dupont). — Le cyclone de l'*Amazone* (récit d'un officier de ce bâtiment). — La prise de Sfax (vice-amiral Garnault). — Fou-Tchéou et la rivière Min (vice-amiral Courbet). — La mort de l'amiral Courbet (Pierre Loti). — Incendie du paquebot *la France* (baron de Hubner). — La remontée du Meinam (amiral Humann). — Nous avons rencontré avec plaisir dans quelques-uns de ces récits la note religieuse et chrétienne. — L'illustration se compose de vingt-quatre planches hors texte, tirées en couleurs, d'en-têtes et de culs-de-lampe, gravés par MM. Rougeron et Vignerot, d'après les aquarelles de M. Alfred Paris. La couverture et les quatre frontispices ont été exécutés par MM. Rougeron et Vignerot, d'après les compositions et les aquarelles de M. A. Giraldon.

11. — Le théâtre de Labiche est si connu que nous n'avons pas autrement à en parler. Notre rôle se borne donc à présenter à nos lecteurs le beau volume que la maison Calmann-Lévy vient d'éditer sous ce titre : *Théâtre choisi d'Eugène Labiche*. Le livre s'ouvre par une préface très curieuse, très vivante, dont l'anecdote forme la base et qui est signée de M. Édouard Pailleron. Ce qu'un confrère d'esprit peu dire d'un confrère de non moins d'esprit, on le pressent un peu ; mais il faut lire cette préface amusante pour être fixé. On trouvera là : *La Grammaire*, *l'Affaire de la rue de Lourcine*, *la Poudre aux yeux*, *la Cigale chez les Fourmis*, *Embrassons-nous*, *Folleville* et *les Deux Timides*. Heureux choix ! Ajoutons que l'illustration a été confiée à un artiste de premier mérite, M. S. Arcos, le peintre brillant que nous connaissons de longue date et qui a su se tirer d'affaire avec une véritable maëstria. L'auteur n'aurait jamais pu désirer un meilleur associé pour traduire aux yeux les passages les plus saillants d'œuvres désopilantes, devenues classiques en leur genre.

12. — Ce qui intéressera le plus les lecteurs de *Taillevent*, peut-être ne sera-ce point le roman proprement dit ; car le talent de M. F. Fabre semble grandir lorsqu'il parle de son pays des Cévennes et des gens qui l'habitent. On trouve là, avec des descriptions curieuses, imagées, des

portraits vigoureusement exécutés d'après nature. Le paysan cévenol est dur à la peine, âpre au gain, économe à l'excès, mais aussi son honnêteté et même sa générosité sont connues. Luc, appelé Taillevent du nom de l'endroit où il a été trouvé, est un petit orphelin recueilli par la « Cambotte, » vieille boiteuse, depuis longtemps au service de la famille Servières, des « terriens » qui ambitionnent de devenir manufacturiers. Frédéric Servières, le « maître, » a épousé la nièce de l'abbé Alype, la jolie Madeleine, qu'il n'a pas su rendre heureuse, la lune de miel passée. Elle ne lui a donné qu'une fillette, Frédérique, que l'on appelle familièrement Riquette. Les deux enfants, Riquette et Luc, grandissent l'un auprès de l'autre, et finalement « not' demoiselle » épouse le pauvre Taillevent. Dans cette œuvre nouvelle de M. F. Fabre, la pure idylle se mêle aux drames les plus terribles. Chacun remarquera la figure de l'abbé Alype et celle de sa nièce Madeleine : bon prêtre, excellent parent, le digne abbé nous paraît bien franchir de temps à autre les limites de la naïveté ; quant à Madeleine, devenue Mme Servières, il s'en faut de bien peu qu'elle ne trahisse ses devoirs d'épouse. Mais Taillevent veille sans qu'il y paraisse ; et, après avoir sauvé d'elle-même, en quelque sorte, la mère de sa chère Riquette, il s'improvise justicier, en jetant en pâture aux loups le meurtrier de Frédéric Servières sur le point d'épouser sa veuve. On comprend que ce volume, en raison de certaines scènes de passion fort vives, ne puisse être laissé entre les mains de la jeunesse. L'ouvrage est admirablement illustré et imprimé.

13. — M. Percher, plus connu sous le pseudonyme de Harry Alis, est un des plus vaillants champions de la politique ayant pour objectif l'expansion de l'influence française en Afrique. Déjà nous lui devons un très intéressant volume : *Autour du lac Tchad,* dont nous avons rendu compte l'année dernière. Dans *Nos Africains*, il entreprend de présenter au public l'ensemble des explorations et des campagnes militaires qui ont eu pour but cette expansion ; en même temps, il développe le rôle joué par le Comité de l'Afrique française, dont il est un des membres les plus actifs, et que préside avec beaucoup de compétence et d'autorité le prince d'Arenberg. M. Percher raconte successivement les missions Crampel, Dybowski, Mizon, Monteil, Maistre, qui toutes ont été subventionnées ou encouragées par le Comité de l'Afrique française, et dont les résultats coordonnés ont assuré à la France la possession d'un immense empire colonial dans le nord-ouest de l'Afrique. Il résume ensuite les campagnes militaires dans le Soudan et le Dahomey et les expéditions Quiquandon et Crozat. Il fait suivre ces exposés de considérations sur l'organisation de la colonie du Congo français, sur l'établissement d'Obock, sur la situation politique de la Côte-d'Ivoire et du Sud-Algérien, sur l'accaparement par l'Angleterre de toutes les grandes lignes télégraphiques sous-marines, sur la nécessité de constituer des compagnies à capitaux

puissants pour l'exploitation des possessions françaises en Afrique, sur les inconvénients de la représentation des colonies à la Chambre des députés et au Sénat, sur l'utilité d'un ministère des colonies. La plupart des idées émises par l'auteur sont justes ; mais on pourrait lui reprocher d'être un peu trop ambitieux lorsqu'il conseille au gouvernement français de faire au plus vite acte de possession dans les territoires de la rive gauche du haut Nil ; ce serait une bien grande entreprise, très onéreuse pour notre budget et grosse de complications diplomatiques. Il y aurait aussi quelques réserves à faire sur son système de division du Congo français en enlevant à M. de Brazza la haute main sur la partie où se peuvent le mieux exercer ses qualités d'explorateur, que l'auteur est le premier à reconnaître. En somme, le volume de M. Percher est une bonne œuvre de vulgarisation, où l'on trouve la synthèse des immenses efforts réalisés par les Français en Afrique, grâce à l'initiative individuelle au moins autant que par l'action du gouvernement ; illustré de très belles gravures, fort décolletées parfois, il forme un beau cadeau à faire, sinon aux tout jeunes gens, du moins aux personnes qui s'intéressent aux questions géographiques et coloniales.

14. — Deux jeunes Français, à peine sortis du collège, ont l'idée de faire un grand voyage à travers la Perse, et l'un d'eux, M. Auguste Lacoin de Vilmorin, se fait l'historiographe de cette expédition. L'itinéraire est assez hasardeux : De Batoum, sur la mer Noire, il s'agit de gagner Bouchir, sur le golfe Persique. On y parvient, non sans peine, et le jeune écrivain nous conte, avec une bonne humeur charmante, les difficultés à vaincre, les obstacles à surmonter. Ses descriptions sont sobres et imagées ; ses observations, très personnelles. La dernière partie de l'itinéraire terrestre s'accomplit de conserve avec une voyageuse émérite et expérimentée, Mme Le Ray, que l'auteur de *De Paris à Bombay* a la bonne fortune de rencontrer à Tauris. Les illustrations, faites dans une note très artistique d'après les photographies rapportées par l'auteur, ajoutent à la valeur d'un livre qui a sa place assurée dans toutes les bibliothèques de voyages, et est édité avec un grand soin typographique par la maison Firmin-Didot.

15. — Tout le monde connaît le nom et les œuvres du célèbre romancier américain Mayne-Reid. Soldat ou voyageur, il a vécu la plupart des récits qui nous ont charmé, qui séduisent nos enfants et qui captiveront encore les générations futures. Il faut savoir gré à MM. Hetzel et Cie d'avoir réuni en un gros volume *les Chasseurs de chevelures*, *la Terre de feu*, *les Robinsons de Terre-Ferme*, *les Exploits des jeunes Boërs*, *William le Mousse*, *les Jeunes Esclaves*, *les Jeunes Voyageurs* et *les Naufragés de l'île de Bornéo*. MM. Blandy, A. Laurie, E. Allouard et Burée ont traduit et adapté ces romans en les allégeant de passages souvent inutiles et fastidieux, et en donnant au récit un peu plus d'allure et de vivacité.

Quelques croquis ont été semés de ci de là. Ajoutons à l'éloge que M. Canivet a soigneusement noté que l'écrivain n'omet point de parler de Dieu et de lui rendre les actions de grâces qui lui sont dues. Mais que d'aventures terrifiantes, que de meurtres, de poisons, de serpents, de bêtes de toutes sortes....! C'est à donner la chair de poule à ceux qui aiment le coin du feu et la douce aisance du beau pays de France.

16. — Cent millions de francs en or et en pierres précieuses, le tout compris en trois barils enfouis dans un îlot inconnu : tel est l'héritage affolant dont l'ancien marin Pierre-Servan-Malo Antifer, de Saint-Malo, est appelé à bénéficier de par la grâce d'un Égyptien, Kamilk-Pacha, qui a contracté une dette de reconnaissance à l'égard du père du Malouin. Mais ce trésor, il faut le découvrir. Dans ce but, Antifer, terrible caractère, s'adjoint pour ses recherches, dont il possède les éléments certains, son neveu Juhel et son ami Trégomain. Ensemble, ils explorent les mers du sud et du nord. Les fouilles exécutées dans un premier îlot les renvoient à un second, puis à un troisième, enfin à un quatrième où gisent les fameux barils ; malheureusement l'îlot, de provenance volcanique, est submergé à des profondeurs inaccessibles. Il serait trop long de détailler *les Mirifiques Aventures de maître Antifer* et de ses acolytes. Pour l'instant, bornons-nous à dire que le volume illustré que nous avons sous les yeux est superbe; nous reviendrons sur cet ouvrage à propos de l'édition in-18 en deux volumes que nous avons reçue.

17 et 18. — M. Charles Vincent a entrepris une œuvre colossale qui porte le titre générique de : *L'Épopée nationale*. C'est l'histoire de notre chère France racontée un peu à la façon dont Homère a célébré les exploits des Grecs devant Ilion. Deux volumes ont paru : le premier, *la Naissance d'une ville*, chante — c'est le mot qui convient — les événements dramatiques qui amenèrent une flottille de Phocéens émigrants sur les côtes méditerranéennes de la Gaule. C'est à cette circonstance qu'est due la fondation de Marseille. — Le second, *la Mort d'un empire*, nous montre comment, à travers les situations les plus romanesques, les plus palpitantes, les Gaulois du nord, commandés par Bellovèse et Sigovèse, unis à leurs frères du midi et aux « Massaliotes » dont ils sauvent la ville aux abois, détruisent l'empire de Ligurie où régnait le « lars » Cinnamar, oppresseur des Galls du sud. Ces quelques lignes, dans leur sécheresse, ne sauraient donner une idée suffisante de ce que sont les récits de M. Ch. Vincent. Il y a là une vie intense résultant non seulement des faits par eux-mêmes, mais aussi des leçons de patriotisme qui vibrent dans chaque chapitre et dont les Français de tout âge devront s'imprégner à l'heure noire du présent. Il va de soi que nous sommes en plein paganisme; mais l'auteur note fréquemment le « Dieu inconnu, qui doit naître d'une vierge, » et devant lequel doivent disparaître et s'évanouir les autres dieux. Nous n'avons rien relevé de mal-

sain dans ces deux beaux volumes, et nous souhaitons que l'auteur persévère dans son dessein. Pour le juger d'une manière définitive, nous attendrons qu'il en soit à l'avènement du christianisme dans les Gaules, époque magnifique qu'il pourra traiter magistralement, s'il l'envisage comme il convient. Notons que *la Mort d'un empire* est judicieusement complétée par une carte des parties de la Gaule et de l'Italie du nord où se déroule l'action, et aussi par un « Index alphabétique des noms et des termes propres » employés. Les illustrations de M. H. Grobet sont vraiment remarquables.

19. — *Le Lion de Camors* est l'un des héros et l'un des plus audacieux, quoique resté inconnu, de l'insurrection morbihannaise. Son histoire va de 1795 à 1804, c'est-à-dire du début de l'insurrection à la découverte du complot de Cadoudal. Nous avons à peine besoin de dire qu'elle est dramatique et émouvante. Mais elle est antiroyaliste et anticatholique (notamment p. 87-88). Il eût suffi d'un peu de talent pour tirer bon parti d'une époque qui contient, sans que l'imagination se mette beaucoup en frais, tant de choses d'un si puissant intérêt. Or, M. de Caters a beaucoup de talent, c'est donc grand dommage que nous ne puissions recommander son roman à nos jeunes lecteurs.

20. — Les *Pages roses* de M. Jules Moulin ont été supérieurement éditées. Du sentiment, de la gaieté, tel est le fond de ce gracieux livre. Huit petits récits variés composent cet ensemble, qui plaira, cela n'est pas douteux. Nous n'exprimerons qu'un regret, c'est que ces « pages roses, » dont beaucoup sont émouvantes, ne reflètent guère la pensée divine : n'était cette lacune, l'œuvre délicate de M. J. Moulin tiendrait, cette année, l'une des premières places dans la littérature dite d'étrennes. Les gravures, dues à d'excellents artistes, sont de petites merveilles.

21. — *Les Expédients de Farandole* nous apparaissent dans une reliure d'une richesse qu'il convient de signaler. *Farandole* est un petit Français de Bourgogne, né en Italie, musicien, cuisinier, etc., bref, un « débrouillard. » Son père étant mort à Venise, il se décide à rentrer en France, avec son chien, son chat et son moineau favori, qu'il n'entend point abandonner. L'histoire se passe il y a longtemps, bien longtemps. Chemin faisant, notre petit homme, après avoir été dépouillé de ses espèces par des voleurs, sauve de leurs mains un prisonnier uniquement vêtu d'une peau d'ours, lequel n'est autre que le grand vizir de Mongolie disgracié, intime ami du duc de Bourgogne. Les deux compagnons ont résolu de gagner les terres du duc, et ils y parviennent non sans des aventures de toutes sortes. Finalement, la vertu est récompensée et le crime puni : les ennemis du vizir sont pendus haut et court et Farandole épouse une bien aimable cousine. Ce charmant livre, dont la jeunesse se délectera, mérite d'autant mieux nos sympathies que Dieu n'y a pas été oublié. L'illustration est parfaite.

22. — L'un des livres les plus luxueux en dépit de son bon marché relatif, c'est assurément *Flossette*. La maison Colin n'a reculé devant rien pour en faire un véritable bijou typographique et artistique. Quant à la reliure, elle est d'un bon goût achevé. Le sujet est des moins compliqués : M. Gabriel Franay s'est borné à raconter, dans un langage aussi simple et aussi clair que possible, les faits et gestes d'une petite Parisienne pendant ses vacances à la campagne, chez sa nourrice. La pensée religieuse est peu apparente, et c'est dommage, mais le tout est sain et plein de gaieté. Nous signalerons d'une façon spéciale le chapitre intitulé : *Flossette couveuse ;* c'est tellement drôle que plus d'un morose en rira de tout son cœur. On comprend que, de leur côté, nos jeunes enfants ne s'en réjouiront pas moins.

23. — Certes, *les Apprentis de l'armurier*, titre sous lequel se présente un volume de M. Arthur Dourliac, forment un récit bien attachant. C'est un épisode de l'histoire des Flandres au moyen âge, où les beaux caractères de deux enfants s'épanouissent à l'aise. Plusieurs autres nouvelles d'importance moindre suivent cet agréable petit roman, et si nous avions une préférence à marquer, nous hésiterions entre *la Vierge du sabotier* et *En wagon*. Partout, d'ailleurs, le sentiment chrétien se fait jour, et nous en complimentons l'auteur.

24. — Le beau volume de MM. Chabrillat et Paul d'Ivoi procède directement de Jules Verne ; c'est une variante du *Tour du monde en 80 jours*. Un journaliste parisien, fort endetté, hérite de trois millions, à la condition qu'il fera le tour du monde sans avoir jamais plus de cinq sous dans sa poche. Un Anglais est chargé de le suivre pour contrôler l'exécution de cette bizarre condition ; si le journaliste Lavarède ne s'y conforme pas strictement, c'est l'Anglais qui héritera. Mais celui-ci emmène sa fille, qui, naturellement, devient en route amoureuse de Lavarède. D'autres personnages s'entremettent tantôt pour contrarier, tantôt pour faciliter les choses. Toutes sortes d'obstacles se présentent ; on les surmonte ; mais que d'aventures ! Lavarède, chemin faisant, devient Président de la République de Costarica ; il traverse le Pacifique dans un cercueil qui est censé renfermer un Chinois ; il est condamné à mort à Péking et s'évade en ballon ; il est adoré au Thibet comme incarnation de Bouddha ; il voyage en bateau sous-marin comme chauffeur de locomotive, etc. Il y a dans tout cela beaucoup d'invraisemblances, mais c'est extrêmement amusant et très instructif. Il y a bien quelques plaisanteries un peu boulevardières, çà et là, et une même d'assez mauvais goût sur le trafic des indulgences ; mais l'ensemble est convenable. Les gravures sont à la hauteur du texte, c'est-à-dire de la plus haute fantaisie. Il n'est pas douteux que ce livre n'obtienne un grand succès et il y aurait peu de coupures à faire pour qu'il le mérite.

25. — Il n'est guère possible, en vérité, d'écrire un roman plus distingué,

plus simple dans ses données et plus finement psychologique que *Cœurs blessés*, de M. Paul Gué. C'est l'histoire de deux jeunes gens que des catastrophes de famille ont faits mari et femme. Jeanne de la Rochemordan aime Richard Brémond; mais celui-ci, contraint à cette union alors qu'il aime ailleurs, est loin de payer de retour la pauvre Jeanne. L'on comprend de reste que, dans ces conditions, la vie commune ne soit point un paradis. Or, Richard, se retrouvant un beau jour en présence de la jeune fille qu'il s'était habitué de longue date à considérer comme sa fiancée, s'aperçoit presque aussitôt de son insignifiance. Par voie de comparaison, il reconnaît aussi la grande supériorité de sa femme, injustement dédaignée. Dès ce moment, tout change, et le bonheur, si doux à savourer après les malentendus et les souffrances, se fixe pour toujours au foyer des époux Brémond. Pour les gens du monde, les femmes surtout, ce volume, aussi bien charpenté qu'admirablement illustré, peut compter parmi les meilleurs que nous ayons à leur signaler: le milieu chrétien où les scènes se passent nous font même un devoir de le noter d'une façon tout particulièrement sympathique.

26. — *Nicole à Marie :* trois mots qui ne disent pas grand'chose; mais ne vous y fiez pas. Ces pages, qui font naturellement penser à Balzac ou à Gustave Droz, ont une parfaite originalité de fond et de forme. Sans en avoir trop l'air, les cent lettres de Nicole à son amie tendent à réaliser une sorte de traité sur le mariage qui mérite d'être lu avec attention. Une jeune Parisienne a épousé un magistrat de province qui l'emmène dans sa petite ville, où elle doit vivre en commun avec ses beaux-parents et leur fille. Vous devinez sans peine que des heurts de caractères et d'idées ne tardent pas à se produire. Mais Nicole, petit Machiavel en jupons, très modérée quoique très ferme, en arrive, sans grande violence, étant poussée à bout, à faire maison nette; elle reste donc maîtresse de la place, et le plus joli, c'est qu'elle atteint ce résultat sans brouille de famille, au contraire. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer que M. Gaston Bergeret, qui a si agréablement et si vraisemblablement féminisé sa plume, soit toujours demeuré dans la note juste; n'empêche que son charmant livre plaira beaucoup aux jeunes femmes, — et même à leurs maris, à condition que ceux-ci aient de l'esprit.

27. — C'est un livre animé d'un esprit de foi très ardent et d'un très haut sentiment d'art que M. Ch. Ponsonailhe a composé sous le titre : *Les Cent Chefs-d'œuvre de l'art religieux*. Le sous-titre est plus explicatif : *les Peintres interprétant l'Évangile*. En effet, les principaux peintres de toutes les écoles, qui ont été inspirés par la vie de la Sainte Vierge ou de son divin Fils, ont été mis à contribution, et leur réunion même est un enseignement religieux de réelle valeur. Si la maison Firmin-Didot, réservant son effort pour d'autres publications, n'a pas fait de suffisants sacrifices pour rajeunir l'illustration de celle-ci, la série de

gravures sur bois ici réunies n'est pas sans intérêt à feuilleter. D'ailleurs, à son texte historique M. Ponsonailhe a eu l'idée de joindre, en face de chaque tableau, une page d'un des principaux écrivains religieux ou mystiques : Pères de l'Église, saints, pontifes, poètes, philosophes, orateurs, sont tour à tour appelés à commenter un mystère de foi ou une scène évangélique ; et cette anthologie, qui révélera à beaucoup de lecteurs chrétiens des merveilles dédaignées de la littérature chrétienne, constitue une nouveauté digne d'être pleinement encouragée. Elle complète, par le côté littéraire, le mouvement populaire qu'on a voulu élever à l'art chrétien.

28. — Nous n'avons pu que feuilleter très rapidement la nouvelle *Jeanne Darc (sic)*, dont M. Émile Gossot a écrit la préface et déclare avoir « revu » le texte, dont nous ignorons l'auteur. Toutefois, de cet examen hâtif nous avons pu conclure que l'ouvrage dont il s'agit n'est pas sans mérite et qu'il y aura peut-être lieu pour le *Polybiblion* d'y revenir en dehors de la série actuelle, consacrée aux publications illustrées, aux « livres d'étrennes. » Nous avons pu constater aussi que l'ouvrage n'est pas écrit au point de vue catholique et appelle de notables réserves sur certains points importants, soit d'histoire, soit de doctrine. Ajoutons pourtant que l'auteur, quoique insuffisamment catégorique sur cette question capitale et avec de fâcheuses circonlocutions et de timides réticences, semble pourtant conclure à la réalité de la mission surnaturelle de Jeanne et à l'existence objective de ses « voix. » Les douze eaux-fortes de Léopold Flameng, qui composent l'illustration de ce volume, sont intéressantes. La valeur en est inégale, mais plusieurs nous ont paru vraiment remarquables.

29. — Le récit de la guerre du Dahomey fait par un marsouin ou soldat d'infanterie de marine, et arrangé par M. Adolphe Badin, est très exact et d'un excellent esprit ; les difficultés de la campagne n'y sont nullement dissimulées, mais il y est rendu hommage à la bravoure, au dévouement, à l'habileté des chefs et surtout du général Dodds, dont l'intrépidité a soutenu le moral des troupes, en même temps que sa sollicitude pour le soldat lui gagnait tous les cœurs. *Jean-Baptiste Blanchard* est un bon militaire, plein d'entrain, qui se comporte fort bien et mérite les éloges de ses chefs ; il est fait prisonnier et traîné dans le camp de Behanzin, ce qui lui permet de décrire l'armée ennemie et la cour du sanguinaire monarque. Mais il réussit à s'évader, non sans dangers, avec deux autres prisonniers, dont un meurt à la peine. Sa santé en reste altérée, de sorte qu'après la prise d'Abomey, on se hâte de l'expédier en France avec les galons de caporal et la médaille militaire. Un aumônier du corps expéditionnaire joue un très beau rôle dans cette histoire ; il refuse, dans un combat, de se coucher dans les herbes, comme les soldats, et ne se baisse que pour secourir et réconforter les blessés. Voilà certes un excel-

lent livre d'étrennes pour un jeune homme entre douze et seize ans.

30. — Le nouveau livre de M. Lucien Biart, *la Conquête d'une patrie, le Pensativo*, n'est autre que l'histoire dramatisée des guerres ayant amené l'indépendance du Mexique. Cayetano Victoria est un créole qu'une rivalité d'amour jette parmi les insurgés, qui le reconnaissent pour leur chef. Au début du mouvement nationaliste provoqué par le curé Hidalgo, c'est en vain que le « Pensativo » Cayetano essaie de le diriger : il échoue devant l'entêtement du patriote imprudent et ne peut qu'assister, navré, à son désastre. Quant à lui, il organise ses contingents, et partout et toujours la victoire lui sourit. Sérieux, décidé, inventif, il inflige à ses adversaires, mieux armés et plus nombreux, des défaites invraisemblables, et par-dessus le marché, il conquiert le cœur de la jeune fille, cause première de ses terribles résolutions. On trouve dans ces pages mouvementées de beaux caractères, soit parmi les Espagnols, soit parmi les Mexicains ; aussi les sympathies du lecteur vont-elles aux deux partis, à des degrés divers. M. L. Biart a écrit, une fois de plus, un roman intéressant, palpitant et très recommandable.

31. — En voilà un brave homme que Cabreloche ! Il est dévoué corps et âme à son maître, le comte de Montbarrez, autrement dit le Corsaire blanc. Celui-ci a sauvé Montevideo des mains des Anglais, en livrant à ceux-ci toutes les batailles possibles sur terre et sur mer. Il a conquis sa femme, la belle et vertueuse Juana, et il va se reposer après la Révolution française, qu'il n'a voulu ni servir ni combattre, dans son château du Dauphiné, quand Napoléon le renvoie à la Plata. Nouvelles épreuves qui, Dieu merci, et grâce au dévouement, à la vaillance et à l'esprit du matelot Cabreloche, se terminent au mieux. Mais on sort fourbu, quand on a un certain âge, de toutes ces aventures qui briseraient d'autres que nos héros. Ceux-ci plairont par leurs qualités très réelles et très nobles aux petits comme aux grands. Ajoutons que le nom du Corsaire blanc, tiré de ce fait que le brave Montbarrez arborait sur sa corvette les anciennes couleurs françaises, est un épisode très bien décrit (p. 18) et qui réjouit le cœur de ceux qui ont le culte du souvenir. Bien sentis et bien écrits, nous pensons que *les Exploits de Cabreloche* feront fortune. Ce roman d'aventures convient surtout aux garçons de dix à quinze ans et peut être mis, non seulement sans danger, mais avec profit, entre leurs mains.

32. — *Les Bouchers bleus* est le surnom peu flatteur que donnaient les Mexicains à nos chasseurs d'Afrique. Or, sous ce titre, M. Fernand Hue raconte, d'une façon très attachante, les aventures de cinq « bouchers bleus » oubliés par notre armée au moment où, quittant le Mexique, elle rentra en France. Nos chasseurs, ayant pour chef le brigadier de Fontenailles, prirent part à une conspiration ayant pour but de faire évader l'empereur Maximilien et ses deux généraux fidèles, Miramon et

Mejia, détenus dans les prisons de Queretaro. Malheureusement la tentative échoua. Toute la suite de l'histoire peut se résumer par ce seul mot : batailles. Trois des cinq « bouchers bleus » ne devaient jamais revoir la patrie ; seuls, Fontenailles et son ami Blondel parvinrent à se tirer d'affaire. Ce roman, où la pensée de Dieu se retrouve dans plusieurs circonstances solennelles, se termine par le mariage de Fontenailles, devenu capitaine, avec la fille d'un Mexicain, son frère d'armes, mort pour son souverain. Très bien relié, agréablement illustré, cet ouvrage convient à la fois comme cadeau d'étrennes ou comme récompense scolaire.

33.— Le *Règne de l'électricité*, de M. G. Bonnefont, est un bon livre de vulgarisation à la portée de l'intelligence de toute personne qui a suivi un cours de physique, si élémentaire qu'il soit. Les très nombreuses gravures qui l'accompagnent facilitent singulièrement la compréhension du texte. On y trouve des explications très simples sur toutes les applications de l'électricité : télégraphes, téléphones, photophones, éclairage dans les rues et les maisons, effets de scène au théâtre, phares, chemins de fer, navires, mines, aérostation, électrothérapie, galvanoplastie. Une dernière partie donne des notes biographiques sur les plus illustres électriciens : Edison, le comte du Moncel, les frères Siemens, M. Marcel Deprez. En résumé, cet ouvrage présente les notions les plus sérieuses d'une manière très attrayante, et intéressera vivement les jeunes gens désireux de se tenir à la hauteur des progrès d'une science qui tient dans la vie moderne une place de plus en plus considérable.

34. — Le texte est peu de choses dans l'album de dessins de Millet réunis par M. Roger Milès. Il donne cependant une bonne orientation dans l'âme de ce maître et dans la formation de son robuste caractère artistique et moral. Dans cette introduction (où on aurait pu omettre ou expliquer la page, fameuse autant qu'incomplète, de la Bruyère sur les paysans de son temps), on voit bien pourquoi Millet n'a peint que le paysan et pourquoi il l'a si complètement rendu. Les dessins défilent ensuite sous nos yeux et nous reconnaissons, sous l'éclat du soleil ou dans les dernières ombres du soir brumeux, l'homme au dos ankylosé, courbé sur sa houe, la bergère silencieuse et résignée qu'entourent ses moutons paissants, la campagnarde fatiguée de maternité allaitant son dernier enfant, toutes figures familières à qui aime le peintre à la fois brutal et idéaliste des rustiques de France. L'idée de reproduire des dessins plutôt que des tableaux est heureuse ; outre que la reproduction reste aisément plus près de l'original, beaucoup de dessins de Millet sont de purs chefs-d'œuvre et supérieurs encore aux peintures qui les ont suivis. On en juge, ici même, par les dessins de deux de ses œuvres les plus populaires, l'*Angelus* et les *Glaneuses*, et on voit bien qu'en somme ces vingt-cinq dessins apportent la fleur de son œuvre.

35. — Tout en reconnaissant que *Paris en armes* ne manque pas d'intérêt, parce qu'il raconte les principaux faits militaires dont la grande ville a été le théâtre au cours des siècles, depuis l'époque gauloise jusqu'aux horreurs communalistes de 1871, nous avons remarqué dans ces récits plusieurs fausses notes ; ainsi, pour n'en citer que deux, page 101, on lit que Jeanne d'Arc avait « cru entendre des voix qui la désignaient pour délivrer la France et son roi. » — Page 186, on lira l'éloge de Gambetta. Inutile d'insister.

36. — Sous ce titre : *Mémoires d'un chef de partisans*, le commandant Grandin, un spécialiste distingué en fait de récits militaires, nous raconte l'histoire dramatique de l'expédition du Mexique, du début de l'année 1862 à l'exécution du malheureux empereur Maximilien. En somme, c'est l'histoire tout entière de la campagne, complétée par le récit du dénouement dramatique qui a suivi de si près l'invasion du Mexique par l'armée française. On trouve bien des choses intéressantes et dramatiques dans ce livre, et des tripotages de juifs, et de brillants combats, et d'héroïques épisodes tout à l'honneur de notre vaillante armée. C'est donc un livre à la fois fortifiant et instructif, très digne d'être recommandé à la jeunesse française.

37. — *Nos Grandes Écoles militaires* sont des croquis, pris peut-être un peu à la hâte, mais avec un sincère amour de la patrie et de la religion : deux sentiments dont il faut chaudement et sincèrement féliciter M. Bournand. Voilà l'École polytechnique, l'X dans toute sa gloire, glorifiée par un centenaire que présidait, l'année dernière, l'infortuné Carnot, mais aussi avec ses « ombres, » que n'a pas dissimulées son historien. Voir le trait religieux relaté page 21 et gravure 3. — A Saint-Cyr, il faut louer la fidélité des élèves en 1830, qui est retracée avec honneur, page 185. Voilà Saumur et Fontainebleau, les deux écoles d'application rivales d'équitation,

Si Fontainebleau licet componere.

Le Prytanée militaire de la Flèche passe avant Saint-Maixent. Pourquoi ? Puis le Val-de-Grâce, ô médecine et pharmacie militaires ! Allons, à bord. Écoles navales, présentez sabre ! Derrière défile le génie maritime. Enfin apparaît la sacro-sainte École de guerre et l'ombre de l'ancienne École d'état-major. Chansons, couplets, bons mots, facéties, histoires anecdotiques, farces et éclats de rire, tout est mêlé dans ce bon petit livre, qu'animent le plus pur amour de la patrie et un respect profond de la religion.

38. — Dans *les Trois Cousins de Rosette*, Mme Marie Miallier trouve moyen de donner aux enfants de nombreuses leçons de grammaire et d'histoire. Elle aborde même la science élémentaire. A côté de ce fond solide, elle a développé de petites scènes enfantines. Ses héros ont beau-

coup de qualités et de cœur, sauf le plus âgé, ignorant et prétentieux, qui devrait cependant donner l'exemple. Les derniers chapitres de ce volume, aussi bien illustré que luxueusement relié, sont animés du plus vif amour de la patrie. Cela est bien ; mais ce serait infiniment mieux si, dans les épreuves terribles qui les atteignent, les familles de marins bretons dont nous parle Mme Miallier tournaient leurs regards vers le Dieu qui console, ce à quoi, hélas ! elles ne semblent pas penser.

39. — *Pour une rose* est le premier des quinze récits qui composent le volume de M. Aderer. Nous voudrions pouvoir le recommander sans restriction ; malheureusement, dans *le Panier de raisins*, l'on se heurte, dès les premières lignes, à une phrase dénigrant la noblesse et le clergé. Si tout était aussi bien compris que *les Serins d'Élisabeth* et *Devant un melon*, nous n'aurions pas de critiques à faire ; mais l'ensemble, si intéressant qu'il soit, renferme, au point de vue religieux, certaines notes discordantes qui nous font penser qu'il ne s'adresse point à nos lecteurs.

40. — La Russie est toujours à la mode en France ; il n'est donc pas douteux que les contes russes, *Au pays des Czars*, adaptés par M. Jules Gourdault, ne soient bien accueillis par la jeunesse française. Ils sont d'ailleurs charmants. Il y en a quatorze, ce qui nous met dans l'impossibilité de les résumer. Nous avons constaté seulement qu'ils sont agréables à lire, qu'ils ont une saveur tout à fait russe et qu'ils ont tous leur petite leçon dont la morale peut tirer profit. Ce sont, en somme, des contes de fées, mais de fées russes. Ils sont très spirituellement illustrés. Très joli livre d'étrennes.

41. — L'histoire des premiers martyrs du Canada, par le R. P. Rouvier, S. J., est aussi intéressante qu'édifiante. C'est d'abord le P. de Brébeuf, le véritable fondateur des missions des Jésuites chez les Hurons, fait prisonnier et supplicié par les Iroquois ; puis son compagnon, le P. Lalemant, torturé par les mêmes sauvages ; puis le P. Jogues, d'abord réduit en esclavage, délivré et finalement massacré ; le P. Daniel, massacré et brûlé au pied du tabernacle ; enfin, le P. Charles Garnier, également victime d'une attaque des Iroquois sur les Hurons. Tous ces événements tragiques se déroulent dans un court espace de temps : de 1625 à 1636. L'auteur, dans son récit mouvementé, s'attache à réfuter une calomnie fort répandue contre les missionnaires jésuites et qu'il attribue à la jalousie des marchands qui voulaient être libres d'exploiter les sauvages ; il montre que les Pères étaient bons Français autant que courageux apôtres et qu'ils n'ont jamais cessé de favoriser la colonisation « honnête » de la Nouvelle-France. On peut dire qu'ils versaient leur sang pour leur patrie en même temps que pour leur foi, et le R. P. Rouvier invoque à l'appui de sa thèse le témoignage même d'un auteur protestant, l'Anglais Parkman. Les dessins à la plume de l'auteur sont

tres artistiques et le volume est édité avec beaucoup de soin. Excellent livre pour la jeunesse et aussi pour l'âge mûr.

42. — *Par les steppes et les halliers*, de M. Bogdanoff, débute par le discours très sensé d'une souris à ses enfants sur les dangers qu'entraîne la lutte pour la vie : tableau bien noir de la destruction des animaux, qui se dévorent les uns les autres et ont dans l'homme un ennemi commun. La même idée se retrouve, sous une forme différente, dans les chapitres suivants, les *Souvenirs d'un naturaliste russe*, qui aboutissent, en des scènes fort bien décrites et finement étudiées, au meurtre d'un animal à son tour châtié de ses coups de dents homicides. Cet ouvrage instructif et revêtu d'une riche parure intéressera vivement les jeunes amateurs de chasse : ils goûteront fort des détails charmants sur les mœurs russes, et leur patriotisme ne leur adressera qu'un reproche, celui d'être trop rares.

43. — La *Ligue de Souabe* est un roman historique à la façon de Walter Scott : c'est dire qu'il date de loin, et, en effet, son auteur, l'Allemand Hauff, est mort, il nous semble, fort jeune, à la fin de la Restauration. Récit à la fois pittoresque et dramatique d'un épisode émouvant de la lutte de la ligue de Souabe contre le duc de Wurtemberg. Il est traversé par une charmante histoire d'amour, très douce et très pure, dont Marie de Lichtenstein et Georges de Sturmfeber sont les héros. Le roman se termine naturellement par un mariage, et les heureux époux purent voir leurs enfants s'exercer au maniement des armes pour servir vaillamment, comme leur père, le duc de Wurtemberg, enfin rentré en possession de son duché. L'illustration du livre est fort réussie, pittoresque et mouvementée, comme il convient à un roman historique où les grands coups d'épée et les aventures de guerre jouent un rôle important. En somme, un bon et beau livre.

44. — Le *Livre du jeune Français*, de M. C. Dubois, est un agréable cadeau d'étrennes pour un jeune garçon de douze à seize ans ; il y trouvera des exemples de patriotisme bien choisis, extraits de l'*Almanach du Soldat*, du *Journal du Siège*, du *Populaire*, de l'*Almanach illustré des familles*, quelques vibrantes allocutions prononcées par des généraux et des colonels à l'occasion de la présentation de leurs hommes au drapeau, enfin deux chansons de marche militaire joliment tournées. L'auteur se plait, dans ses morceaux détachés, à entretenir la haine nationale contre le Prussien en faisant ressortir ses actes de férocité froide, trop fréquents au cours de la triste guerre franco-allemande : francs-tireurs ou gardes nationaux fusillés, villages incendiés, paysans inoffensifs traînés en captivité, etc. Nous citerons aussi un touchant épisode de M. Pierre Maël, intitulé *la Mort du matelot*, où l'on voit surgir la glorieuse figure de Courbet. Le sentiment religieux est, à notre avis, trop peu souligné dans ces pages écrites pour la jeunesse, et l'on y est

parfois choqué de certaines concessions à l'esprit républicain. Pourquoi, par exemple, M. C. Dubois a-t-il cru devoir emprunter son épigraphe à Gambetta, comme s'il voyait en ce rhéteur archiméridional la personnification du patriotisme français? Malgré cette note fausse, le *Livre du jeune Français*, bien édité, bien illustré, est, nous le répétons, un beau cadeau d'étrennes.

45. — Sous les initiales Alexis M.-G. se cache modestement un savant Frère des écoles chrétiennes, auteur de plusieurs excellents volumes de pédagogie géographique. Nous avons de lui une *France pittoresque du Nord* dont nous avons dit beaucoup de bien ; la *France pittoresque de l'Est* ne lui est pas inférieure. Le texte comprend pour chaque département une description géographique, des notions sur les habitants, la nomenclature des personnages illustres qui en sont originaires, la description des principales villes et des monuments, un résumé historique. Des cartes assez claires et de bonnes gravures complètent cet ensemble, dont l'esprit religieux et politique est irréprochable. On pourrait bien noter çà et là quelques erreurs de détail qui n'ont pas grande importance; mais il est bien difficile d'éviter de telles imperfections dans un ouvrage de cette nature; on peut aussi s'étonner que le Nivernais et le Bourbonnais soient classés par l'auteur dans la région orientale; il y a sans doute là une nécessité de division en volumes égaux pour l'ensemble de la description de la France. Bon livre d'étrennes pour les jeunes gens que ne rebutent pas les côtés sérieux de la science géographique.

46. — Les récits de M. Louis Danjon sont formés simplement d'extraits des lettres d'un jeune héros chrétien, Lucien Valembert, qui, ayant échoué à ses examens de Saint-Cyr, s'est engagé dans l'infanterie de marine. Apres avoir rapidement gagné ses galons de sergent, il fait les campagnes de Nouvelle-Calédonie et du Tonkin, assiste aux principaux épisodes de la guerre contre les Chinois et tombe grièvement blessé au guet-apens de Bac-Lé. Il meurt des suites de ses blessures à l'hôpital d'Hanoï, alors qu'il allait être rapatrié en France. Animé d'une foi ardente, le jeune Valembert saisissait toutes les occasions qui se présentaient à lui pour ramener ses camarades et ses subordonnés à la pratique de la religion. Sa devise était : « Toutes mes forces morales, toute mon âme au service de ma foi; toutes mes forces physiques, tout mon sang au service de ma patrie; tout mon être enfin pour mon devoir de chrétien et de Français. » Ses lettres ne sont pas seulement édifiantes et instructives; c'est avec une verve comique du meilleur aloi qu'il sait rendre les côtés humoristiques de la vie militaire ; son récit de la fête du baptême de la ligne est tout à fait réussi. D'ailleurs, jamais un mot qui puisse offenser la morale la plus sévère. *Ma foi, ma patrie*, est un excellent ouvrage à mettre entre les mains de la jeunesse.

47. — *Jacques d'Antioche* est un jeune homme de bonne famille qui, après avoir dévoré gaiement son patrimoine, s'engage aux spahis et devient en Algérie le héros d'aventures fabuleuses, où il se comporte avec un courage héroïque et une intelligence remarquable. Aidé de son frère de lait, son ancien domestique, engagé avec lui pour ne pas le quitter, il découvre les complots des Arabes, s'empare des chefs insurgés et sauve la colonie; il gagne ainsi le grade de sous-lieutenant et aussitôt se trouve investi du commandement de la place de Biskra, où se trouvent placés sous ses ordres deux compagnies d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. Il faut avouer que ce dernier trait passe un peu les bornes de la vraisemblance, bien que M. Rosier nous assure que son histoire est véridique et qu'il n'a fait que changer les noms propres. On peut, au surplus, se montrer indulgent pour cette exagération, en considération des qualités de ce volume, qui est moral et animé de bons sentiments religieux; il fait bien connaître les choses et les hommes de l'Algérie et intéressera vivement la jeunesse.

48. — *Girouette, Turlur et Cie* forme une charmante collection de dix-sept nouvelles appropriées à tous les âges et à tous les goûts. Qu'elles soient enfantines, burlesques, fantaisistes, sérieuses, voire sentimentales, toutes sont morales, écrites dans le style qui convient au sujet traité. Plusieurs méritent d'être proposées comme de petits chefs-d'œuvre, dans ce genre descriptif cultivé avec talent : *A dix-huit ans, Devoir, Honoré et Nicette*. Des illustrations dues à des artistes distingués recommandent ce livre à la jeunesse.

49. — M. E. Dupuis nous transporte, par un récit mouvementé, dans une des plus sauvages régions de l'Australie. Un convict évadé y habite, depuis dix ans, *la Caverne blanche*, une caverne cachée dans des forêts impénétrables : énergique, intelligent et robuste, il a su non seulement pourvoir à sa subsistance, mais il a exploité avec succès un phare qu'il a découvert. Sa tête est mise à prix, il est entouré de sauvages; des brigands convoitent son trésor. Il a échappé à toutes les embûches. Survient une noble famille anglaise, curieuse de visiter le pays, qu'elle croit sûr. Mille dangers la menacent. Le convict sauve la vie à ses compatriotes, qui se trouvent être ses parents; il reprend son rang dans le monde et emploiera désormais sa fortune à des œuvres de bienfaisance.

50.—Toute simple est l'histoire que raconte M. Gaston Vannesson dans *Noire et Blanc*. Il s'agit ici de deux enfants abandonnés, une négresse et un petit garçon français, recueillis par un brave ménage marseillais, qui trouve la récompense de sa bonne action dans l'affection dévouée des deux enfants, lesquels amènent providentiellement au foyer de leurs bienfaiteurs une aisance restée jusque-là à l'état de rêve.

51. — On dirait volontiers, n'était l'incohérence de cette image, que la *Bibliothèque des merveilles* se bat les flancs pour trouver des sujets

nouveaux à ajouter à sa collection. Parmi les volumes récemment parus, il y en a de singulièrement choisis. Le volume sur la *Bijouterie*, au contraire, est un de ceux qu'on s'étonne de n'y avoir pas vus plus tôt. L'histoire des bijoux dans l'antiquité orientale, grecque et romaine, étude que provoquent sans cesse de nouvelles découvertes, puis l'histoire des bijoux gaulois et mérovingiens, des bijoux au moyen âge, et de siècle en siècle jusqu'à nos jours, voilà l'objet de l'étude de M. Roger-Milès. Cette méthode de suivre ainsi le cours des âges a été avantageusement préférée à celle qui eût consisté à prendre chaque espèce de bijou : bagues, colliers, fibules, bracelets, etc., et à en montrer les modifications successives; plus agréable, le plan adopté est aussi plus instructif et rattache mieux le livre à l'histoire générale des arts.

II. — 1. — *Le Tour du monde* nous conduit, comme d'habitude, sur de nombreux rivages ; mais l'Europe y est largement représentée dans les deux nouveaux volumes que nous avons sous les yeux. Signalons tout particulièrement deux belles études, l'une sur la *Sicile*, par M. Gaston Vuillier, l'autre sur la *Toscane*, par M. Eugène Müntz; elles offrent un intérêt artistique et archéologique de premier ordre, et les remarquables illustrations qui les accompagnent en doublent le prix. En suivant M. Müntz *A travers la Toscane*, nous explorons avec lui tous les musées, tous les chefs-d'œuvre de l'art, et l'on ne saurait avoir un meilleur guide. — Les récits de voyage les plus importants que nous rencontrons dans les deux volumes de 1894 sont les suivants : *Six Semaines sur le Nil*, en décembre 1892 et janvier 1893, par M. E. Cotteau ; *De Pékin à Paris; La Corée, l'Amour et la Sibérie*, par M. Charles Vapereau, avec dessins exécutés d'après les photographies de l'auteur; *Voyage à Madagascar*, suite de l'intéressant récit du docteur Louis Catat, ancien vice-résident à Majunga, que nous avons signalé dans les volumes précédents ; *Au Dahomey*, où M. Alexandre L. d'Albica, administrateur colonial, retrace tous les épisodes de la brillante campagne du général Dodds; *Six mois dans l'Inde*, souvenirs de voyage et de chasse, par M. E. von Leipziger (traduit de l'allemand); signalons encore : *Le Voyage aux îles Sechelles*, de M. Ch. Alluaud; *le Voyage à la Nouvelle-Zemble* de M. Nossiloff, résumé par Mme Lydie Paschkoff; *Aux pics d'Europe* (Pyrénées cantabriques), par M. Paul Labrouche et le comte de Saint-Saud ; *Trois Semaines chez les Indiens Cayapas*, par M. Santiago M. Basurco ; *A travers l'Ardenne française*, par M. L.-A. Rayeur. En louant comme il convient ce magnifique recueil, nous devons rappeler que, soit au point de vue du texte, soit au point de vue de l'illustration, il ne peut être mis indifféremment entre toutes les mains.

2. — *Le Journal de la jeunesse* a fait, cette année, une part plus large encore que de coutume au roman et à la nouvelle ; les deux volumes de 1894 s'ouvrent par un récit émouvant de M. Pierre Maël, intitulé : *Terre de*

fauves. C'est l'odyssée du major écossais Georges Plumptre, de l'Américaine Cecil Weldon et du Français Jean Merrien, lesquels se sont rencontrés, par hasard, à Calcutta, poursuivant le même but, savoir l'ascension du mont Gaurisankar, dans l'Himalaya. Les aventures de ces hardis explorateurs remplissent de nombreuses pages, semées de belles illustrations. A la suite vient un roman du commandant Stany, intitulé *Mabel*, dont le théâtre, au début, est la France, dans les environs du Havre, et se poursuit à bord d'un navire en route pour la Nouvelle-Orléans, au milieu de multiples péripéties. Voici un autre roman : *Enfant perdu*, dont la scène se passe pendant les dernières luttes de Napoléon, et qui est dû à la plume de M. Gustave Toudouze. Nous n'avons pas achevé le premier semestre, et déjà commence un nouveau roman : *Le Serment de Paul Marcorel*, dont l'auteur est M. H. Meyer, et qui, ainsi qu'*Enfant perdu*, se poursuit durant le second semestre. M. Louis Champol prend alors la plume, avec son *Savant Baudegrain*, auquel succèdent *l'Héritier des Vaubert*, de Mme de Nanteuil; *l'Excellent Baron de Pic-Ardant*, signé Danielle d'Arthez; enfin nous rencontrons encore une courte nouvelle de M. Albert Cim : *Mes grandes Peurs*, et quelques brefs récits de M. A. Verley. La série principale des autres articles à signaler est consacrée à l'École française de Rome, par M. Henri Meunier; à l'Académie de France à Rome, par M. Albert Deville; à l'École des mines, par M. Léon de la Fortelle; à l'École française d'Athènes, par M. Maurice Lebrun; à l'École des ponts et chaussées, par M. Jean Valais; des origines des villes françaises, par M. Anthyme Saint-Paul; à la chasse, par M. Charles Diguet. La géographie n'est pas oubliée : nous rencontrons des articles sur *le Canal de Corinthe*, *l'Ascension du Trône d'or*, *le Port de Tunis*, *les Dunes et les forêts de pins des Landes*, *Tombouctou*, *le Laos*, *Henri le Navigateur*, *le Centre africain français*, *Tananarive*. — L'archéologie donne matière à des études sur *la Toge et le Pallium en Gaule*, *le Hennin* (coiffure des dames au xve siècle), *le Trésor des Pharaons*. — Les sciences fournissent des articles sur les laminoirs, les locomotives électriques, les tremblements de terre, etc., et des causeries de M. Frédéric Dellaye. L'actualité est représentée par le maréchal de Mac-Mahon, par Gounod, par Behanzin, par M. Carnot, par le czar Alexandre III.

Signalons encore : *les Secrets de la prestidigitation*, *le Patinage à voile*, *les Almanachs*, *les Timbres-poste*, *Enfants prodiges*, etc., et disons que, comme toujours, l'illustration ne laisse rien à désirer. Nous nous permettrons seulement d'insister plus que jamais sur l'absence complète de tout ce qui touche à notre histoire. Au lieu de grossir démesurément la part faite aux récits d'imagination, il serait bien préférable de rappeler à la jeunesse ces grandes pages du glorieux passé de la France qu'on est trop porté à oublier.

3. — Les deux volumes qui composent l'année 1894 du *Musée des familles* nous ont paru le plus souvent dignes d'éloges. Véritable encyclopédie de la jeunesse, ce périodique, en raison de son inspiration chrétienne, mérite nos suffrages, sous ce rapport du moins. Toutefois, nous devons faire ici quelques réserves, notamment en ce qui concerne le roman de M. L. de Caters, *le Lion de Camors*, que nous trouvons empreint d'idées historiques aussi fausses que possible. Nous ne reconnaissons pas là, en vérité, le *Musée des familles*, et nous espérons n'avoir point, l'an prochain, à lui adresser le reproche de s'égarer ainsi.

4. — C'est un peu nous répéter que de faire ici l'éloge du *Saint-Nicolas*. Par son prix, il s'adresse surtout aux classes riches. Très artistiquement illustré comme toujours, le volume de 1894 est parfait à tous les points de vue, moral, chrétien et littéraire; nous devons donc le considérer comme l'un des meilleurs amis de nos enfants.

5. — De l'examen rapide que nous venons de faire du volume du *Magasin pittoresque* portant la date de 1894, il résulte que ce recueil est toujours intéressant, instructif, varié, et que, sauf quelques très rares passages, les quatre cent douze pages dont il est composé sont inoffensives. Nous trouvons, sous la signature de M. Laurelle, une notice biographique sur M. Challemel-Lacour, que nous jugeons pleine d'une habileté de bon aloi; mais nous réservons tous nos suffrages pour le long article que Mme Louise de Bellaigue a consacré à la fille de Charles Nodier, Mme Ménessier-Nodier, lequel ne déparerait pas la revue la plus catholique. On pourra admirer dans le présent volume de nombreuses reproductions de tableaux religieux. Somme toute, si le *Magasin pittoresque* actuel ne peut guère être laissé aux mains des enfants, nous pensons que les jeunes hommes le liront avec fruit.

6. — L'on peut dire que *Mon Journal*, depuis sa transformation de l'an dernier, tient en France la première place parmi les publications similaires. La maison Hachette n'a reculé devant rien pour faire de cet admirable périodique enfantin un ensemble remarquable. La morale, la charité, le patriotisme, y sont enseignés à chaque page pour ainsi dire. Quant à la religion et à la pensée de Dieu, elles y ont aussi leur écho : écho peu retentissant, à la vérité (et qu'en ces temps d'exploits anarchistes nous voudrions voir s'accentuer), mais suffisant, en somme, pour que *Mon Journal* puisse être lu utilement par nos enfants. Parmi les nouvelles qui nous ont semblé le mieux répondre à nos desiderata, nous citerons : *Au fond d'un capuchon*, par A. Verley; *Le Noël des vieux*, par Mlle Roger Dombre; *Le Petit Coquillard*, par M. J. Malassez; *Comment naquirent les perce-neige*, par Mme Anne de Gériolles, et *l'Aiguilleur*, par Mlle R. Dombre.

7. — Le « Journal des écoliers et des écolières, » que publie depuis six

années déjà la maison A. Colin et Cie sous le titre de *Petit Français illustré*, est trop intéressant, trop bien rédigé, pour que nous ne lui donnions pas le conseil de faire à la pensée religieuse une part un peu plus large que celle qu'elle lui réserve dans ses récits, bien que plusieurs soient satisfaisants sous ce rapport essentiel. Cela dit, nous n'hésitons pas à reconnaître que ce périodique maintient parfaitement la réputation de moralité et de bon goût qu'il s'est acquise. L'histoire, le roman, la poésie, la science, y sont représentés dans des proportions heureuses; quant aux gravures, elles sont, comme précédemment, très soignées. Le supplément illustré qui accompagne chaque numéro mérite d'être signalé comme instructif et artistique tout à la fois. Parmi ces suppléments, il en est un qui nous a plu particulièrement : c'est celui qui représente la scène navrante du « jugement du duc d'Enghien. » Le commentaire de douze lignes qui l'accompagne est aussi juste que précis.

8 et 9. — Du *Musée des enfants* et du *Musée des jeunes filles*, que nous rappelons chaque année à nos lecteurs, nous n'avons pas autre chose à dire que ces deux jolies revues mensuelles suivent toujours le chemin qu'elles se sont tracé dès l'origine. Foncièrement catholiques, très bien illustrées, elles renferment, sous des formes variées, de nombreuses leçons dont les petits et même les grands pourront profiter. Nous conseillerons toutefois à l'excellente Société de Saint-Augustin de rendre plus brillant, notamment par des gravures ou des planches coloriées, son *Musée des jeunes filles*, qui, sous ce rapport, est inférieur au *Musée des enfants*.

10. — Voici une nouvelle Revue, destinée à la jeunesse ; elle porte ce titre : *Revue Mame, journal hebdomadaire de la famille*, et se recommande d'elle-même à la sympathie de ceux qui veulent mettre entre les mains de leurs enfants des lectures à la fois intéressantes et irréprochables. Chaque numéro contient : 1° une chronique de la semaine, où l'on écarte tout ce qui touche à la politique; deux romans, dont l'un s'adresse plus particulièrement aux jeunes garçons et l'autre aux jeunes filles ; des récits de voyages, écrits sous la dictée des voyageurs; des morceaux de musique nouvelle; des poésies, saynètes et monologues; une chronique des différents *sports;* enfin des devinettes, rébus, charades, etc. Si nous ajoutons que l'illustration est très soignée et que chaque numéro contient une fort jolie prime en couleurs, nous aurons suffisamment fait ressortir l'attrait de ce recueil, dont le premier numéro a paru le 7 octobre, et qui ne coûte que 8 fr. par an.

11. — L'an dernier, nous signalions le singulier engouement dont le « grand Napoléon » était l'objet, engouement si peu justifié : n'avons-nous pas, dans notre histoire, des héros dont le caractère, vraiment national, mérite d'être célébré avec plus de raison que le fondateur d'une dynastie deux fois fatale à la France? Aussi saluons-nous avec joie l'ap-

parition du charmant album que nous donne la maison Mame, et qui est consacré au *Bon Roy Henry*. Le voilà, ce roi populaire, bien digne de notre admiration et de notre respect, le voilà tuant à l'âge de quatre ans un énorme serpent, gambadant avec les jeunes paysans dans les montagnes de Béarn, se livrant aux exercices les plus violents, s'échappant du Louvre lors de la Saint-Barthélemy, luttant contre le gros Mayenne et marchant de victoire en victoire ; assiégeant Paris, livré aux horreurs de la famine, et ayant compassion de son peuple ; acclamé à son entrée dans la capitale ; le voilà le roi de « la Poule au pot, » le roi promenant ses enfants sur son dos ; le voilà enfin sous le couteau de Ravaillac, l'assassin bientôt écartelé au milieu de la fureur populaire. Tout cela est rendu avec une grande fidélité dans les moindres détails, avec une verve qui ajoute aux rares qualités de l'artiste.

12. — L'écrivain bien connu qui signe Mérinos nous donne un nouveau volume, *les Vertus et les grâces des bêtes*, où il présente au lecteur « des êtres adorables, pleins de cœur, d'esprit et de raison ; discrets, point bavards ; ne discutant jamais ; ignorant la politique ; n'écrivant pas ; ne faisant pas de révolutions. » On a déjà compris qu'il s'agit non des hommes, mais des bêtes. C'est donc en leur honneur que sont écrites ces pages, pleines d'humour, de poésie, d'observations fines et piquantes, de leçons morales. Après les avoir contemplées dans le Paradis terrestre, il les prend une à une, et nous voyons défiler successivement le barbet, le bœuf, la colombe, le crapaud, le grillon, l'araignée, le rossignol, le cheval, le lion, le chameau, l'éléphant, l'ours, le mouton, la baleine, jusqu'au cochon, aux mouches, à la fourmi. Nous signalerons en particulier les chapitres intitulés : *Rossinante*, *Saint François d'Assise*, *l'Exposition des chiens*, *la Revue des chats*, *le Singe philosophal*. L'illustration, nombreuse et variée, à laquelle Eugène Mouton a contribué, fait grand honneur au crayon d'Auguste Vimar, et suffirait à assurer le succès de cet ouvrage.

13. — « Pendant ces quarante jours de séjour dans l'arche de Noé, qu'est-ce que les bêtes pouvaient faire ? » demandait la petite Annette en causant avec ses sœurs. Et s'adressant à leur vieil ami, tous les enfants s'écrièrent d'une seule voix : « Oh ! conte-nous la vraie *Arche de Noé* et le déluge complet ! » C'est ce récit, agrémenté des jolies aquarelles de Vimar, que nous offre le bel album publié par la maison Plon. Construction de l'arche, emménagement des animaux, épouvante du lion et de la tigresse, mal de mer de l'hippopotame, échange d'impressions, rivalités, repas, farces des chambrées, visites d'un étage à l'autre, divertissements, départ de la colombe, attente anxieuse des bêtes, joie considérable, tels sont les épisodes que relate M. P. Guigou avec une verve désopilante qui enchantera les jeunes lecteurs.

14. — Capitaine était un chien célèbre par ses exploits ; son fils Cap

chassait de race. En bonne intelligence avec la chatte Merveille, il faisait le bonheur d'une joyeuse bande enfantine aux jeux de laquelle il était mêlé. Sur ce thème l'aimable auteur a brodé une série d'épisodes que nous ne déflorerons pas en en donnant l'analyse : c'est au jeune lecteur à s'en réjouir en parcourant les pages du charmant album *le Fils de Capitaine*. édité par la maison Hachette, et qui contient vingt-quatre gravures en couleurs et neuf en noir, dues à M. H. Vogel.

15. — Dans le même format, et chez les mêmes éditeurs, nous signalerons : *les Vacances de Bob et Lisette*, par M. Paul Bilhaud, avec illustrations en couleurs de Job ; *Aux bains de mer*, *les Pêches à la ligne*, *Chasse à tire*, *Chasse à courre*, *les Grandes Manœuvres*, *Jeux sur la glace*, tels sont les divertissements de Bob et Lisette, qui feront le bonheur de leurs jeunes émules.

16. — L'histoire de Jeanne d'Arc ne saurait, en France, être exposée, rappelée à trop de personnes. Elle convient à tous les âges. Elle doit devenir familière presque dès le berceau à toutes les âmes françaises. C'est une très bonne pensée qu'a eue M. l'abbé Paul Fesch de la raconter « aux petits enfants, » de la leur faire tout ensemble et lire et voir en un livre-album où chaque scène, choisie dans la vie de l'héroïque vierge, est accompagnée de son image, et dont l'ensemble forme une biographie résumée et illustrée de la Pucelle. Le texte nous a paru très heureusement conçu, rédigé d'une façon simple et saisissante. Toutefois le reproche de « coupable mollesse, » adressé à Charles VII (p. 4), ne nous paraît pas, à l'époque où il est placé, entre 1422 et 1429, donner une idée suffisamment exacte et équitable de la situation de ce prince et de la cause des malheurs du pays, que vint réparer Jeanne d'Arc. L'anecdote de la cage de fer (p. 40), qui forme le sujet de l'une des figures, ne nous semble pas suffisamment authentique. Enfin, nous regrettons l'omission de la scène, si importante et si caractéristique, du cimetière Saint-Ouen. Nous approuvons, au contraire, les dernières pages correspondant aux dernières planches, et consacrées à donner une juste idée de la réhabilitation de Jeanne par le Saint-Siège et de sa gloire chaque jour croissante. Sans être merveilleuse, l'illustration nous a paru suffisante, et de nature à atteindre le but que l'auteur et l'éditeur se sont proposé. Dans son ensemble, *Jeanne d'Arc racontée aux petits enfants* est tout à fait à recommander et nous en souhaitons une ample diffusion.

17, 18, 19. — C'est à la maison Hetzel que nous devons trois autres albums : *la Vocation de Jujules*, *les Fables de la Fontaine en action*, *le Plat mystérieux*. Le texte du premier est orné de jolis dessins teintés de Lorentz Frœlich : ce sont encore les divertissements de l'enfance qui en fournissent le texte ; mais Jujules n'est pas un bambin ordinaire : il s'est épris de passion pour l'astronomie, et c'est ainsi que se révèle sa vocation de savant ; le second album reproduit quelques fa-

bles du grand fabuliste, et le crayon de M. J. Geoffroy les met en action avec un talent remarquable, dans une série de jolis dessins. — *Le Plat mystérieux*, c'est un certain plat, juché sur le haut d'un buffet, objet de la convoitise de deux babies. Maurice finit par l'atteindre, mais la chaise sur laquelle il est monté s'effondre, le plat dégringole sur l'enfant : ce sont des œufs qui se cassent sur la tête de Maurice et de Marthe : tels sont les résultats de la désobéissance.

20 à 24. — La Nouvelle Librairie de la jeunesse (Westhausser) publie chaque année de fort jolis albums, dans un petit format et d'un prix modéré. Nous avons sous les yeux : *Il y a longtemps*, par Mme Marie de Bosguérard, le délicat auteur dont les productions sont si justement appréciées, avec de charmantes gravures en couleur et en noir; *le Petit Chaperon rose*, par Mlle Georgette Brétigny, est l'histoire d'une charmante petite fille, d'une étonnante précocité, qui, à neuf ans, était une bonne petite ménagère, une travailleuse modèle et servait d'exemple à toutes ses compagnes ; *Chez Grand'mère*, *Une charmante Petite*, *les Silhouettes enfantines*, encore trois mignons albums, signés Marie de Bosguérard, qui se recommandent par les qualités du style et par une gracieuse illustration.

25, 26. — *Le Jardin des plantes comique*, publié par la maison Flammarion, offre une piquante revue du parlement des bêtes, et *Venue du royaume du pays des histoires* est le produit d'une imagination enfantine, servie par de « brillantes fées qui viennent au clair de lune, » avant que le sommeil ait clos la paupière : les illustrations sont originales et fort réussies.

III. — 1. — Ce serait mentir que de dire qu'un seul homme a pu passer à la fois ou successivement par l'*Iphigénie*, à Saumur, au stage du barreau, dans l'internat, à l'École des chartes, à celle des mines, aux ponts et chaussées, à Athènes et enfin à Rome. Aussi, M. Louis Rousselet a-t-il choisi, pour écrire *Nos Grandes Écoles d'application militaires et civiles*, des collaborateurs spéciaux qui, formés les uns ici et les autres là-bas, ont donné de leur séjour à droite ou à gauche une note toujours vraie, quoique toujours louangeuse. Car si le critique n'avait pas eu ses frères sur l'*Iphigénie* et à Saumur, son cousin à Fontainebleau ; s'il n'avait pas des amis avocats et médecins ; si un malin hasard ne lui faisait pas connaître le boulevard Saint-Michel et la rue des Saints-Pères, si enfin l'École des chartes, celle de Rome et celle d'Athènes n'avaient pas été fréquentées par ses cousins, il ne saurait que dire. Eh bien, il a passé le livre à chacun d'eux. Et chacun d'eux a répondu par la note bien, accordée aux collaborateurs de M. Rousselet, ce qui se traduit par un bien général, que nous octroyons volontiers à M. Rousselet lui-même. Quelques-uns cependant ont émis quelques petites critiques, qui se résument par celle émise plus haut : Tout est vu

en rose. Mais nous répondrions à nos cocritiques que c'est là une qualité, puisque ce livre est destiné à faire connaître aux futurs marins, cavaliers, artilleurs, etc., l'installation et la vie de leurs écoles, et qu'il vaut mieux leur faire espérer « plus de ris que de larmes. » D'autant plus que tous les détails et toutes les gravures sont vraies. A ce propos, le chartiste nous a écrit : « Je suis entré à la Bibliothèque et non aux Archives. » A cela près, charmant livre, et très utile.

2. — Un Français, un Écossais et une jeune Américaine ont projeté d'escalader le Gaurisankar, l'une des plus hautes montagnes de l'Inde, la *Terre des fauves* par excellence. Tout semble devoir, en principe, faciliter cet exploit aux fiers compagnons qui se sont adjoint une assez nombreuse escorte. Mais le fanatisme d'une secte religieuse sanguinaire et la trahison qui s'attache aux pas des excursionnistes leur rendent fort difficile l'exécution du programme qu'ils se sont tracé. Dès le début, toutes les bêtes nuisibles qui pullulent en ces pays, serpents, tigres, buffles, etc., mettent en péril la caravane. Les courageux aventuriers triomphent de ces premiers obstacles. Ensuite, ils ont à lutter contre des bandes d'assassins et contre des troupes de fauves. Les éléments eux-mêmes, dans les grandes hauteurs, se mettent de la partie, le tout en vain : aussi les trois drapeaux nationaux finissent-ils par flotter sur des sommets où nul pied humain ne s'est encore posé. Le retour est attristé par la mort de l'Écossais, traîtreusement mis à mort par des malfaiteurs indigènes ; mais les dernières pages nous font assister au mariage du Français et de l'Américaine. Livre fort bien illustré, instructif et d'un intérêt soutenu.

3. — Sous ce titre : *Enfant perdu*, voici, en résumé, l'histoire que nous conte M. Gustave Toudouze avec son talent ordinaire, qui, d'ailleurs, n'est pas ordinaire du tout. On est en 1813, à cet instant où les alliés envahissent la France à la suite de Napoléon vaincu. Un jeune homme, ému des dangers de la patrie, quitte le collège et s'arrache à sa famille pour combattre l'envahisseur. Il s'appelle Marius Mahot, c'est le héros de l'histoire. Fils d'une victime de la police impériale, il ne veut point prendre rang parmi les soldats de l'armée régulière, et forme une petite troupe d'*Enfants perdus*. Avec ses compagnons, il prend une part brillante à la lutte et reçoit de l'Empereur la croix des braves, en même temps qu'il en obtient l'amnistie de son père, républicain proscrit. C'est parmi les dangers de la bataille qu'il retrouve son père, qui s'est échappé de la Guyane pour offrir, lui aussi, son bras à la France envahie. Tous deux ils rentrent au foyer après cette glorieuse campagne, et la fille du proscrit épouse un officier de l'armée impériale. Et une fois de plus on voit le bonheur fleurir sur des ruines, consolation du présent et peut-être aussi, pour l'avenir, symbole d'espérance.

IV. — 1. — L'on ne peut que remercier la maison Hetzel d'avoir eu l'idée

de réunir en un beau volume bien illustré les quatre chefs-d'œuvre de Corneille : *Le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*. Car, outre que cette édition, exécutée d'après celles publiées sous les yeux mêmes de Corneille, est précédée d'une notice biographique et littéraire due à la plume de M. F. Brunetière, elle est encore accompagnée d'ingénieuses observations de l'éminent académicien, groupées sous forme de notes à la suite de chaque pièce. Livre d'étrennes très enviable pour les jeunes gens instruits.

2. — Voulez-vous lire un conte fantastique ou à peu près, prenez *Jasmin Robba*. Gueux comme un peintre bohème, qu'il est d'ailleurs, Jasmin Robba, arrêté un certain soir, par ordre de la préfecture de police, est confronté avec un sujet de « Sa Gracieuse Majesté, » sir Crampell, qui lui saute au cou, l'embrasse, l'enlève et le dépose dans un superbe hôtel dont il lui remet les titres de propriété. Puis, après lui avoir remis cinquante millions sur l'héritage beaucoup plus considérable d'un oncle ayant fait fortune aux Indes, dont lui, Crampell, est l'exécuteur testamentaire, l'Anglais disparaît, non sans avoir informé le peintre qu'il ne pourra entrer en possession de la succession de l'oncle qu'après avoir justifié du bon usage des cinquante millions, mais qu'il serait déshérité s'il ne savait pas se conduire. Que fait alors le peintre? Il prend la résolution de vivre pendant deux ans de l'existence fastueuse des grands seigneurs du xve siècle. Il obtient d'abord de l'État qu'un bail lui soit consenti du château de Pierrefonds. Puis il appelle autour de lui tous ses amis des mauvais jours et qu'il fait riches. Commencent alors, en pleine fin du xixe siècle, une série de fêtes, de tournois, de chasses, etc., grâce auxquels l'auteur reconstitue une portion notable de la physionomie d'une époque évanouie. Curieuse, amusante et instructive fantaisie historico-artistique. Que si vous voulez savoir ce que devint Robba, après ses deux années de folies honnêtes, apprenez, chers lecteurs, qu'il se maria avec miss Crampell, qu'il avait aimée tout de suite.... d'après une photographie ; et que, par suite, les millions de l'oncle ne lui échappèrent point. Le volume se termine par une notice : *Pierrefonds dans l'histoire*, où nous avons le regret de relever quelques phrases dissonantes. M. de Noussanne, malgré cela, n'en a pas moins écrit un livre original.

3. — Les *Nouveaux Contes blancs*, de Mme Marie Barbier, sont au nombre de trois. Le premier, *Bempt*, est le récit d'une assez longue villégiature en Allemagne, où l'auteur a soin d'accumuler tous les incidents qui peuvent corser le récit : loups, sangliers, revenants, brigands, ruines, sans compter le reste, donnent de l'intérêt et de l'imprévu à cette histoire, qui a l'avantage de pouvoir être coupée, si on la trouve trop longue, car c'est une véritable histoire à tiroirs. Les deux autres contes sont de vrais contes de fées. Dans *la Princesse Tourmente* on voit comment le petit prince Puce triomphe du géant Quarante-Mille-

Rations et épouse la princesse Doucette, qu'il préfère à la princesse Tourmente. C'est une application de la parole des Saints Livres : « Les humbles seront élevés et les orgueilleux seront abaissés. » La même morale peut servir aussi de conclusion à *Jasminette*, qu'une fée rend merveilleusement belle, de laide qu'elle était, pour récompenser ses vertus et réaliser les rêves amoureux de son époux. Tout cela est fort innocent, assez amusant, bien illustré et agrémenté de quelques très jolis morceaux de musique.

V. — 1. — *Le Livre de Maurice* est un excellent volume d'étrennes pour enfants de huit à douze ans. Il est formé de petites histoires fort simples racontées par une aïeule à son petit-fils. L'auteur a très ingénieusement tiré de chacune de ces historiettes ou un enseignement ou une leçon morale presque toujours basée sur la religion, en sorte qu'il y a grand profit à retirer de cette lecture. Peu de livres sont mieux appropriés à la première jeunesse et plus propres à l'instruire en l'amusant.

2. — Nous aimons moins *les Vacances de Riquet et de Madeleine.* Cette série d'aventures de plusieurs enfants dans les campagnes de l'Amérique du Nord est assez dénuée d'intérêt. Il n'en ressort aucune conclusion morale et la note religieuse en est à peu près absente. A peine y rencontre-t-on une ou deux citations de la Bible, et encore sont-elles énoncées avec une sécheresse désolante.

VI. — 1. — *L'Héritier des Vaubert,* de Mme de Nanteuil, est un livre très intéressant et instructif qui nous représente, déchue en 1814, la famille de Vaubert, d'Aigues-Mortes, en pleine splendeur au temps de saint Louis. Elle avait alors pour chef Urbain Vaubert, homme sans cœur et sans foi, avare renforcé, qui avait pour frère un colonel mutilé et deux neveux, dont l'un, notre héros, est l'objet de mille tracasseries de la part de son oncle. A bout de patience, il s'enfuit et il est recueilli quelque temps par un bon vieux curé. Il avait promis de protéger l'enfant de sa tante. Sur la recommandation du baron Larrey, cet enfant trouve asile dans un couvent. Heureux de pouvoir gagner sa vie, le jeune homme s'embarque sur un navire malheureusement monté par des bandits auxquels il échappe par miracle. Recueilli par une frégate russe, il assiste à la bataille de Navarin et devient officier. Héritier de son oncle, il restitue toutes les escroqueries de l'avare, et par lui l'antique maison des Vaubert reprend son éclat.

2. — *Mabel* a eu le malheur de ne pas connaître sa mère. Un père indifférent, un savant, l'a abandonnée à des soins mercenaires : aussi est-elle capricieuse, indisciplinée, détestable, mais elle a bon cœur, elle a besoin d'affection. Placée dans un milieu moins austère et moins rébarbatif, elle se transforme et son caractère s'assouplit. Le style, élégant et correct, est soutenu dans tout l'ouvrage. Le récit d'un voyage en Amé-

rique, fait par notre héroïne pendant la guerre de sécession, atteste chez l'auteur une parfaite connaissance des choses de la mer. Démâté par un cyclone, le navire à voiles devient une épave, qui s'en va à la dérive jusque dans les mers polaires et est pris dans les glaces. La jeune fille devient l'ange tutélaire de ses compagnons, au milieu des souffrances de cet hivernage. Lorsque la débâcle survient, on rentre en France et Mabel, consolée de toutes ses épreuves, fait le mariage qu'elle rêvait.

3. — Quatre nouvelles, capables d'intéresser les jeunes filles et les jeunes gens, composent le livre d'étrennes signé *Champol*. La première : *Anaïs Évrard*, est l'histoire émue et touchante d'une faiseuse de romances qui eut son heure de célébrité à l'époque où fleurissaient Loïsa Puget, Maupou et Clipasson. Un beau jour, elle épousa un célèbre vaudevilliste, Ulysse Plouvier, et avec lui se retira à Dijon. Ce fut la fin de sa gloire et peut-être le commencement du bonheur, et un jeune musicien d'avenir, Paul Verbrouck, se souviendra toujours de ses bienfaits. La seconde nouvelle, *Réconciliation*, nous plaît moins : c'est l'histoire d'un orphelin qui finit par se réconcilier avec lui-même quand il arrive, enfin délivré des vieilles dames qui l'ont recueilli, à prendre conscience de sa valeur et à se mieux connaître. Nous ne voyons pas bien la moralité de ce récit. La troisième nouvelle, qui a un bien vilain titre, *Belzébuth*, est au contraire tout à fait charmante : c'est l'histoire du plus tendre des frères, méconnu par sa sœur qui lui doit d'être heureuse : on ne peut la lire sans une poignante et saine émotion. *Le Savant Baudegrain* donne plutôt la note comique, mais d'un comique fin et discret. En somme, livre très varié, et sauf la seconde nouvelle, dont l'intérêt nous échappe un peu, livre tout à fait charmant.

4. — Paul Marcorel a fait le serment de ne jamais rien accepter d'un parent richissime, que la mort ne laisse pas à son père le temps de nommer, et qu'on soupçonne fortement d'avoir fait sa fortune de nabab dans le vilain métier de trafiquant de bois d'ébène, c'est-à-dire dans la traite des nègres. Divers symptômes amènent Paul à croire que ce parent maudit n'est autre que son oncle Durozau, celui-là même qui l'a recueilli après la mort de son père, et qui est devenu son bienfaiteur et son second père. Ainsi, voilà Paul dans la presque impossibilité de tenir son serment. Ce que souffre son âme délicate à cette pensée est impossible à dire, mais il est résolu à tout endurer et à tout sacrifier plutôt que de devenir l'héritier d'une fortune mal acquise. Mais cette mauvaise réputation de M. Durozau n'est que l'effet d'un complot, on dirait aujourd'hui d'un chantage. M. Durozau est le plus honnête homme du monde. Paul lui rend son affection d'autrefois ; il se remet au travail, et, soutenu par son bienfaiteur, il deviendra bientôt un brillant officier qui rêve déjà de mettre son épée au service des missions africaines pour la délivrance des pauvres noirs. Très dramatique et touchante histoire.

VII. — 1. — *La Bibliothèque rose* ajoute au riche fonds des ouvrages que s'arrachent les enfants de huit à quatorze ans une narration agrémentée de nombreux épisodes, d'une gaieté charmante et d'une drôlerie achevée. L'héroïne, Fernande de Rouvray, petite-fille fantasque et capricieuse, surnommée *Mlle Giboulée*, réside d'abord à Paris, puis à Coque-la-Belle, dont son père vient d'être nommé sous-préfet. Les gentilles fillettes qu'elle y trouve, et dont les portraits sont esquissés d'une façon charmante, viennent se mêler agréablement au récit. La cousine de Giboulée, Mathilde, sa meilleure amie, lui donne de bons conseils et l'aide peu à peu à se corriger. Mme Chéron de la Bruyère a fait là un bon livre et un livre intéressant.

2. — *Mon ami Jean* nous offre l'histoire d'un petit garçon bien débrouillard; ses amusements et ses chagrins, ses qualités et ses défauts sont racontés avec grâce et un tour tout à fait paternel, auxquels se reconnaît l'auteur apprécié de *Mon amie Georgette. La Boutique mal gardée*, qui clôt ce volume, est une saynète de vive allure, comportant une musique agréable et de notation facile. Voilà une amusante distraction, à laquelle nous prédisons un succès de bon aloi.

3. — *Entre camarades*, de M. Albert Cim, pourrait tout aussi bien être intitulé : *En province*. A la vérité, ce sont surtout des écoliers en rupture de collège qui s'agitent ici; mais on remarquera également des types nombreux, singuliers, gais ou amusants au possible. Les scènes que retrace l'auteur ont été prises sur le vif; cela se voit : elles rappelleront aux jeunes, et même aux anciens, quelques-uns de ces tours semi-pendables que de vertes corrections ont parfois justement châtiés.

VIII. — 1. — Parmi les ouvrages de la *Bibliothèque du Petit Français*, le *Théâtre chez grand'mère*, par Mme Marie Delorme, présente une collection de saynètes, petites pièces de salon, proverbes, monologues, souhaits, qui procurent, avec l'illusion du théâtre chez soi, une série de distractions de famille intelligentes et récréatives, devant un auditoire toujours indulgent et sympathique. Des recommandations très pratiques ouvrent ce volume. Les pièces en sont inégales, comme action et comme développements; toutes se recommandent par un esprit d'observation très délicat et aussi par un sentiment juste des scènes dans lesquelles l'enfance et l'adolescence peuvent jouer un rôle. Quelques airs notés terminent cet ouvrage, qui offre un réel intérêt pour les familles.

2. — Deux collégiens d'un lycée de la rive droite sont séparés par la Seine, réunis par l'amitié. Tel est le thème de cet autre volume de la même Bibliothèque, qui a nom *Mon ami Rive-Gauche*. La narration d'études et de parties faites en commun, présentée avec un tour amusant et gai, prend les deux tiers du livre. Adolphe Auderive, l'autre partenaire, entreprend un voyage d'études commerciales, d'importance, puisqu'il va jusqu'à Rio-de-Janeiro. A son retour, il éprouve un grand

embarras, en présence de Marianne, la compagne de son enfance, qui devient la compagne de leur vie sérieuse, toute pénétrée de l'amour du bien.

3. — *Les Petits Patriotes* offrent l'histoire des enfants de France et même de l'étranger qui se sont illustrés au service de la patrie. L'exemple rigoureusement historique parle seul dans ces récits d'où est banni tout commentaire : l'auteur semble se féliciter de ne donner que l'enseignement du patriotisme. Il est regrettable que, lorsque les circonstances le comportent, comme pour celui qui ouvre le volume, par exemple, Bertrand du Guesclin, la note chrétienne ne soit pas donnée. Il y a là une lacune fâcheuse au point de vue de l'enseignement moral de la jeunesse : nous ne croyons pas à la vertu souveraine de l'enseignement purement civique. Il y a, par bonheur, d'autres figures dans cet ouvrage, d'ailleurs instructif, que celles de Bara et de Viala, dont la Révolution joue à tout propos. Sous les réserves susénoncées, concluons à ce que le livre forme des héros, et que ces héros s'inspirent à la vraie source, celle de la religion.

4. — *Jamais contents* est le récit d'un rêve en plusieurs actes. L'auteur, M. Gérald-Montméril, suppose que ses héros, un jeune homme de quinze ans et une fillette de treize, ont évoqué le *lutin du foyer*. La première partie se compose d'une série de tableaux intitulés : *Au bon vieux temps*, qui, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux tapins de la République, offrent de l'exactitude et beaucoup de naturel. La scène des Martyrs, présentée avec un mouvement religieux que l'on ne trouve pas toujours dans les ouvrages de la bibliothèque du Petit Français, est accompagnée de quelques réserves qui en affaiblissent l'effet. A propos d'*Un jour à Naples*, quel besoin avait l'auteur de nous représenter les lazzaroni sous l'aspect de faux dévots ? Le fait est avéré, mais la jeunesse qui lira ces lignes ne sera-t-elle pas tentée de confondre avec cette hypocrite religiosité des manifestations d'une foi sincère ? Sous le bénéfice de cette observation, nous applaudissons à cette revue géographique, en onze tableaux, qui, dans la seconde partie, nous fait passer *Par tous pays*.

5. — *Les Petits Cinq*, par M. Ch. Normand, est le titre d'un ouvrage qui atteste de remarquables qualités d'observation. La bande de voleurs et de receleuse qu'il met en scène opère avec une cynique audace, et l'intérêt demeure soutenu jusqu'au jour où la police les frappe. Sans doute, ce tableau du vice qui entraîne au vol et à toutes les perversités pourra provoquer la réflexion, chez bien des lecteurs, qu'il est difficile de rester honnête quand, abandonné des siens, on n'a ni feu ni lieu. Les conséquences de la mauvaise éducation, du mauvais milieu, voilà la véritable conclusion morale : le volume eût gagné à ce que cette conclusion fût dégagée avec plus de précision et de netteté.

6. — « Aux auteurs de mes plus douces joies, à mes chers bébés, ce livre est dédié. » Ainsi parle l'auteur du *Hochet d'or*, qui prouve bien, en communiquant aux lecteurs l'impression, la sensation de ses « douces joies, » qu'il n'a pas fait une phrase vide de sens. Quel amour tendre et bon, et communicatif de ces chers petits êtres dans tout ce bon livre, plein de saine émotion et de vraie poésie ! Et comme le poète connait bien et dépeint avec charme et vérité les mœurs, les habitudes, les manies, les petites volontés de nos enfants ! Les menus détails deviennent pour lui des faits d'importance, et les plus légers incidents des triomphes ou des catastrophes. On sent qu'il parle d'expérience et que tout a été senti, vécu, suivant la vieille et bonne expression. Le vers est d'ailleurs excellent et, presque toujours, plein de charme et d'harmonie dans sa simplicité.

IX. — 1. — *Monsieur Roro* appartient à la collection de la *Petite Bibliothèque blanche*, éditée par la maison Hetzel. Cette collection se recommande par ses illustrations fines et gracieuses, mais elle a un parti pris de neutralité en matière religieuse que nous regrettons vivement. Le jeune Robert, choyé par une tante, admire fort un solide gaillard de sergent de ville qui le retire à moitié écrasé de dessous un lourd camion. La tante Dorothée est une petite bouquetière, du nom d'Annette, mettant une note d'abnégation et de sentiment dans tout cet ouvrage, qui finit par les succès du jeune Roro. Le prix qu'il remporte en fin d'année fait honneur à l'agilité du jeune écolier, non suspect de surmenage : le prix de natation, d'escrime et de gymnastique.

2. — Les *Mémoires d'un passereau* sont l'histoire naïve d'un passereau né dans la cour de l'une des maisons qui bordent la rue de Fleurus. Après de premiers essais sur les branches de l'arbre voisin, son père le décide à aller voir le beau jardin du Luxembourg, où sa mère et lui travaillent habituellement, ce jardin enchanteur, où tant d'autres nichées prennent leurs ébats journaliers. Les amours de Tchéré, notre oiseau, et de la gracieuse Tili, sont décrits avec beaucoup de grâce. Ce passereau, qui a sans doute beaucoup lu, connaît tous les oiseaux des deux mondes; il en passe une revue humoristique et animée. La fin de Tchéré et de Tili est décrite sous la forme d'une touchante idylle. Ces passereaux-là avaient du cœur, et ils ont su communiquer leurs sentiments à leur historiographe, M. A. de Beaulieu. VISENOT.

THÉOLOGIE

Les Pères de l'Église des trois premiers siècles. *Portraits et notices*, extraits du cours d'éloquence sacrée de Mgr FREPPEL. Paris, Retaux, 1894, in-8 de XXIX-283 p. — Prix : 4 fr. 50.

La préface de ce volume est elle-même une notice très complète

et très intéressante sur le cours d'éloquence sacrée de l'abbé Freppel, à la Sorbonne. Nous y voyons l'illustre professeur consacrer d'abord ses leçons à Bossuet, en qui se résument les Pères, comme en Suarez se résume l'École. Après avoir ainsi préparé son auditoire, il aborda l'étude des Pères. Les onze volumes qu'il a publiés lui-même vont de la première prédication de l'Évangile jusqu'à la fin du IIIe siècle. Les leçons sur Bossuet n'ont été publiées qu'après sa mort. Outre un talent d'exposition hors ligne, Mgr Freppel possédait deux grandes qualités qui expliquent le charme qui s'attachait à son cours et qui en font la valeur. D'une part, il savait introduire ses auditeurs dans la vie de l'Église primitive, et leur apprendre à penser, à sentir, à agir avec elle ; d'autre part, il les maintenait en présence de la vie et des luttes d'aujourd'hui, donnant ainsi une vivante actualité aux enseignements du passé.

En choisissant, sur chacun des points, les traits les plus saillants, l'auteur du présent travail nous offre la substance de ces brillantes études. Quelques-unes de ses notices ont deux ou trois pages à peine ; les plus longues en ont vingt ou trente. Avec un grand art, il s'efface lui-même, ne substituant jamais sa pensée et sa parole à celle du maître, et il sait être aussi complet que possible, en évitant l'obscurité et l'aridité des résumés. Pour montrer la manière dont il procède, et ce qu'on est en droit de lui demander, il nous suffira de citer le simple énoncé des paragraphes de l'article qu'il consacre à saint Irénée : *L'Église de Lyon et saint Irénée ; Idée générale du traité contre les hérésies ; Mérite littéraire de ce traité ; De la manière dont saint Irénée interprète l'Écriture ; Doctrine sur la tradition, sur la primauté du Pape, sur le culte de vénération rendu à Marie.* Nous devons ajouter que si l'auteur n'a rien mis du sien, il ne se montre pas moins très au courant des études patristiques, comme le prouvent, avec la préface, quelques notes relatives à certains travaux critiques récents.

Un appendice d'une quarantaine de pages contient huit morceaux de choix, extraits des œuvres posthumes. Nous y voyons apparaître quelques-unes des plus grandes et des plus sympathiques figures des Pères ; nous y remarquons surtout les pages sur le mysticisme chrétien, tirées de la cinquième leçon sur Bossuet.

Ce volume sera très utile à ceux qui désirent connaître les beautés de la littérature chrétienne et qui, n'ayant pas le loisir d'en faire une longue étude, seront heureux du moins d'en respirer le parfum. Nous le voudrions voir aux mains de tous les jeunes gens qui achèvent leur éducation littéraire : en leur révélant un horizon magnifique, il leur serait un remède et un préservatif contre la contagion d'une autre littérature. Quant aux jeunes clercs, il leur ferait connaître un guide sûr, en même temps qu'il leur serait une première initiation aux études qui les attendent.

LAMOUREUX.

Tractatus de Deo Uno Ludovici de San, S. J. Tomus prior, praeter tres partes priores ipsius tractatus continens disquisitionem de mente sancti Thomae circa praedeterminationes physicas. Louvain, Charles Peeters; Paris, V. Lecoffre, 1894, gr. in-8 de 770 p. — Prix : 15 fr.

L'impulsion donnée par le pape Léon XIII aux études ecclésiastiques continue à produire des résultats abondants et précieux. La littérature théologique s'est enrichie, dans les dernières années, d'ouvrages remarquables, consacrés à la défense des doctrines scolastiques recommandées par le Souverain Pontife. A côté de manuels nombreux destinés à l'enseignement élémentaire, on a publié des études approfondies du dogme, conformes aux exigences de la science et appropriées aux nécessités de l'époque. Parmi ces publications qui marqueront dans l'histoire de la théologie, le traité du R. P. de San prendra une place distinguée. Ceux qui connaissent la *Cosmologie* du même auteur ne s'étonneront pas de cet éloge; ils retrouveront dans ce volume la doctrine solide, l'érudition sobre, mais de bon aloi, la vigueur de démonstration, l'exposition claire et nette qui distinguent le traité philosophique.

Le premier tome du traité *De Deo uno* comprend trois parties : la notion et l'existence de Dieu (p. 54); l'essence de Dieu (p. 179); les attributs de Dieu (p. 753). Dans chacune de ses thèses, l'auteur, suivant la méthode qui combine la théologie positive avec la spéculative, résout la double question de l'existence et de la nature du dogme. Il établit d'abord l'existence de la vérité révélée par des arguments positifs empruntés aux Livres Saints et à la tradition. Sans faire étalage d'une érudition facile, il choisit avec beaucoup de discernement les preuves les plus concluantes, en les entourant d'explications capables d'écarter toute objection sérieuse. Dans la partie scolastique, il donne libre carrière à son esprit spéculatif et pénétrant. Il discute avec une rare clarté les conclusions des grands maîtres de la scolastique, et défend les opinions de saint Thomas contre les opinions de Scot, dont on connaît la valeur et la subtilité. Nous signalons au lecteur les notes nombreuses ajoutées au texte, où le R. P. de San examine les questions les plus intéressantes. Il n'est pas étonnant que dans ces matières l'étude demande une attention soutenue ; mais ce labeur intellectuel est compensé par les abondantes lumières que la discussion jette sur les problèmes les plus obscurs de la théodicée. Ces notes donneront au lecteur une idée de l'originalité qui caractérise l'œuvre du R. P. de San. Il ne se contente pas de reproduire servilement les textes des maîtres ou de les commenter par des extraits empruntés aux auteurs célèbres. Grâce à une étude persévérante et tenace, il s'est assimilé complètement les doctrines des anciens, de sorte qu'en les exposant à sa manière, il nous présente la théologie ancienne sous une forme nouvelle. Sous ce rapport, on pourrait le comparer au regretté cardinal Franzelin, dont les ouvrages jouissent d'une réputation universelle.

Dans l'ouvrage que nous recommandons, la profondeur s'allie à une remarquable clarté d'exposition. Grâce à une connaissance parfaite de la matière et à une longue carrière dans l'enseignement, le R. P. de San se meut avec aisance dans les questions les plus compliquées ; il les réduit à la forme la plus simple et les rend accessibles à toute intelligence ; il fait toucher du doigt le côté faible d'une argumentation, dégage la question principale de tout élément accessoire et la met en pleine lumière ; rattache toujours les conclusions à leurs principes, et produit ainsi dans l'esprit du lecteur une conviction scientifique de la vérité révélée.

Il nous reste à parler de la note qui s'étend de la page 590 à la page 746 ; elle est relative à l'ancienne controverse entre les molinistes et les disciples de Bannez, à laquelle des publications récentes ont donné un nouvel intérêt. Dans la première partie, l'auteur examine successivement la doctrine de saint Thomas sur la conciliation de la volonté, de la providence et de la prédestination de Dieu avec la liberté de nos actes ; sur le concours immédiat de Dieu avec les causes secondes ; sur la motion de Dieu ; sur la nature et les propriétés du libre arbitre ; sur la nécessité compatible avec la liberté ; sur le pouvoir de l'homme de résister à la grâce efficace. Chacune de ces doctrines exclut la prédétermination physique de la volonté humaine. — Dans la seconde partie, le R. P. de San démontre que les textes de saint Thomas, dont se servent les défenseurs de la prémotion physique, ne prouvent rien en faveur de leur système.

On le voit, c'est une étude approfondie de la question, d'autant plus remarquable qu'elle est complète et basée sur les explications du grand docteur lui-même. « Saint Thomas s'interprétant lui-même, » tel pourrait être le titre de ces pages intéressantes et utiles. On contestera probablement les conclusions du R. P. de San ; mais il sera difficile de répondre à ses arguments, et encore plus difficile de contester son grand savoir philosophique, son talent remarquable d'interprétation et sa rare intelligence de saint Thomas.

A. Dupont.

SCIENCES ET ARTS

Three Lectures on the Vedânta philosophy, by F. Max Müller. London, Longmans, Green and Co., s. d. (1894), in-8 de vii-173 p. — Prix : 6 fr. 25.

L'auteur s'efforce de démontrer ici qu'il n'y a point, qu'il n'y eut jamais de Vedânta « ésotérique. » Il n'est d'ailleurs pas loin de croire qu'il n'exista jamais de mystères dans aucune religion, et que ce que l'on appelle ainsi, ce fut non des dogmes incompréhensibles, mais des dogmes incompris. Du moment qu'ils furent exposés à la lumière, ils parurent, ou peu s'en faut, la chose du monde la plus simple, la plus naturelle.

Il applique cette thèse tout spécialement à l'Inde, pour laquelle d'ailleurs elle est faite. Comment les habitants de l'Inde, qui vivaient il y a deux ou trois mille ans, auraient-ils pu imaginer des systèmes philosophiques au-dessus de notre portée, à nous gens du siècle des lumières ? Voilà ce que se demande l'honorable professeur, sans se douter qu'il déplace un peu la question. Il s'étonne aussi qu'on ait pu traiter de mystique la philosophie hindoue. « And as to their philosophy being called mystic, it really seems to me as if those who are so fond of using that name, spell it, perhaps, with an *i*, and not with a *y*. » Je ne traduis pas, de peur d'émousser la pointe de cette épigramme, laquelle, je n'en doute nullement, doit paraître finement aiguisée aux bons bourgeois de Londres qui purent entendre le docte conférencier.

L'ouvrage se divise en trois *lectures* ou leçons. Dans la première, l'auteur traite des origines du védântisme ; dans la seconde, il étudie l'idée de l'âme et celle de Dieu, d'après ce système. Enfin, la troisième est consacrée aux similitudes et aux différences qui existent entre les spéculations philosophiques de l'Inde et celles de l'Europe. Dans cette dernière partie, M. Max Muller signale les rapports qu'il croit découvrir entre le Védânta d'un côté, le spinosisme, la doctrine de l'Ancien Testament et celle du *Logos* de l'autre. Ces rapprochements ne sont pas toujours très heureux, surtout en ce qui concerne le judaïsme et la philosophie alexandrine. L'auteur, en les faisant, ne se souvient pas toujours à propos de l'adage que pourtant il a soin de rappeler en ces termes : *Omne simile claudicat.*

Ce livre est d'une lecture facile et intéressante ; mais il est prudent, je crois, de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire bon nombre des assertions qu'on y rencontre, d'autant plus qu'il leur arrive parfois de se combattre les unes les autres. A. R.

Experimente mit Strömen hoher Wechselzahl und Frequenz, von E. de Fodor. Wien, Pest, Leipzig, A. Hartleben, 1894, gr. in-12 de xvi-291 p.

L'éditeur A. Hartleben de Vienne, en Autriche, qui s'est fait une spécialité des publications relatives à l'électricité technique, vient de faire paraître un intéressant travail de M. Étienne de Fodor sur les courants alternatifs à haute tension. M. de Fodor présente dans cet ouvrage le résumé des expériences réalisées par M. Nicolas Tesla, en s'inspirant des explications et des vues de ce savant électricien, qui a bien voulu, d'ailleurs, revoir lui-même le manuscrit de son collègue. Le but de ces recherches est d'arriver à un mode d'éclairage électrique nouveau, pratique et à bon marché ; il s'agit de frayer les voies aux expérimentateurs qui découvriront « la lumière de l'avenir. » On devra l'emprunter sans doute à l'inépuisable quantité d'énergie emmagasinée dans l'uni-

vers; mais sous quelle forme, ou plutôt par quels procédés l'en fera-t-on jaillir? Pour M. Tesla, le fluide électrique n'est autre que l'éther; c'est au mouvement de l'éther que sont dus les phénomènes électro-magnétiques; c'est à ce point de vue qu'il importera de se placer pour rendre fécondes les recherches et les expériences dont le but est de nous procurer cette lumière destinée à remplacer tous les procédés d'éclairage usités précédemment. M. de Fodor ne s'est pas contenté de rassembler et de coordonner les intéressants essais de M. Tesla; il y a joint les expériences de J. J. Thomson, d'Élihu Thomson et de Crookes, qui se rattachent à son sujet; de très nombreuses indications bibliographiques permettent au lecteur studieux d'agrandir considérablement le cercle de l'étude tentée par l'auteur; enfin, quatre-vingt-quatorze figures dans le texte aident à mieux comprendre la disposition des appareils et la marche des phénomènes. H. C.

Histoire de l'art dans l'antiquité, par Georges Perrot et Ch. Chipiez. Tome VI. *La Grèce primitive. L'Art mycénien.* Paris, Hachette, 1894, gr. in-8 de 1,033 p., avec 553 gravures. — Prix : 30 fr.

L'homme singulier, l'ignorant de génie qui s'appela Schliemann, et qui employa à des fouilles sur le sol de Grèce l'immense fortune que lui avait donnée le commerce de l'indigo et du coton, a été pour les archéologues le révélateur d'un monde inconnu. Il importe peu que son imagination l'ait souvent égaré et qu'il ait cru à tort retrouver sur le sol d'Hissarlik les moindres détails topographiques fournis par les poèmes homériques; son initiative n'en a pas été moins féconde, et c'est à ses recherches hardies qu'on doit, avec l'exhumation des cités préhelléniques, la connaissance de cette civilisation mystérieuse, ignorée des anciens Grecs eux-mêmes, sauf peut-être des contemporains d'Homère, et qui s'était développée dans leur pays entre le xxe et le xe siècle avant Jésus-Christ. Les fouilles de Schliemann ont été poursuivies sur les mêmes emplacements, et sur quelques autres par ses successeurs; non seulement Troie, mais Tirynthe et Mycènes ont continué de livrer leurs secrets, et des monuments d'un art étrange et puissant sont sortis du sol, non seulement sous la forme d'œuvres d'architecture, mais encore d'œuvres sculptées, de bijoux, d'intailles, d'objets en ivoire et en métaux précieux. Cet art, que l'on est convenu d'appeler « mycénien, » parce que la cité des Atrides paraît en avoir été le principal centre, vient d'être étudié pour la première fois dans son ensemble, à l'aide des plus récents travaux et avec une originalité de vues incontestable. Cette étude forme le sixième volume de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité.*

Jusqu'à présent MM. Perrot et Chipiez avaient fait connaître l'art du monde antique hors du pays qui devait en donner la plus admirable expression. Ils avaient raconté l'Égypte, l'Assyrie, la Chaldée, la Phé-

nicie, la Perse; ils avaient touché accidentellement à la Grèce par l'art des îles; aujourd'hui, ils abordent directement la partie la plus importante de leur sujet. Après un chapitre sur l'âge de la pierre, qui est représenté en Grèce par un moindre nombre de monuments que dans le nord de l'Europe, M. Perrot étudie les centres de la civilisation mycénienne : Troie et les villes superposées sur la colline d'Hissarlik et retrouvées sous des couches successives de terrain; Tirynthe et Mycènes, où des constructions puissantes laissent deviner l'effort d'une riche dynastie; l'île de Théra (Santorin), où les ruines produites par une catastrophe volcanique servent de point de repère chronologique; enfin les différents points du continent et des îles où les tombes à coupole ont été découvertes. La question de Troie est très bien exposée, en une centaine de pages accompagnées de bonnes gravures. Mais, dans le domaine archéologique, qui peut se vanter d'être absolument au courant? Pendant que M. Perrot imprimait son chapitre, l'école allemande d'Athènes y préparait des contradictions inattendues; peu après l'époque où le consciencieux écrivain faisait le voyage d'Asie Mineure pour se rendre compte par lui-même des résultats des fouilles et les discuter avec M. Dœrpfeld, qui les dirige, celui-ci procédait à des constatations nouvelles et abandonnait lui-même ses anciennes hypothèses. Parmi les villes et villages superposés à Hissarlik, ce ne serait plus la « ville brûlée, » appelée ainsi parce qu'elle porte les traces d'une destruction par l'incendie, qui devrait être identifiée avec la Troie d'Homère; ce serait une ville beaucoup plus étendue, qu'on commence seulement à retrouver et qui nous promet encore des surprises (*Athen. Mittheilungen*, t. XVIII, 1893, p. 199 et suiv.).

Les découvertes de ce genre, toujours à craindre — et à espérer — n'atteindront pas, dans ses lignes générales, l'économie des chapitres consacrés à l'architecture mycénienne (funéraire, religieuse et civile), et notamment aux deux monuments les plus significatifs de cet art, la tombe à coupole et le palais. M. Chipiez a essayé un grand nombre de restitutions gravées en planches soignées, et parmi lesquelles le célèbre tombeau dit le « Trésor d'Atrée » et la forteresse de Tirynthe sont particulièrement évocateurs. Ajoutons que les auteurs n'hésitent pas à apercevoir dans l'architecture mycénienne, point de vue qui a été contesté, les origines de cette création supérieure de l'architecture grecque, le dorique. Suit une étude minutieuse de la sculpture et des arts industriels, dont les magnifiques gobelets d'or de Vaphio, la tête de bœuf en argent et les poignards incrustés de Mycènes donnent une haute idée. Tous les objets importants, précieux par le travail ou par la matière, sont gravés à l'appui du texte.

Il faut insister en terminant sur le chapitre initial, très considérable, qui détermine les caractères généraux de la civilisation grecque.

M. Perrot a vécu en Grèce depuis sa jeunesse, soit en réalité, soit en pensée. C'est le résultat de ses méditations qu'il apporte, le résumé de sa science laborieusement acquise. Cette synthèse sert visiblement de préface, non seulement au volume sur l'art mycénien, mais à tous ceux qui suivront sur l'art grec. Et à ce propos, je risquerais un conseil aux bibliophiles modestes, que l'étendue de l'ouvrage a effrayés ou qui se soucient peu de l'art oriental. Laissant de côté les cinq premiers volumes, ils peuvent commencer leur acquisition avec celui-ci ; grâce à l'Introduction, ils seront sûrs de posséder un tout complet, et d'autre part, le monument, qui comportera encore trois ou quatre assises, est assuré désormais d'être construit jusqu'au faîte. P. N.

La Psicologia dell' arte nella Divina Commedia, pel Dr Luigi Leynardi. Turin, Loescher, 1894, in-16 de 510 p. — Prix : 8 fr.

On a vraiment abusé parfois de la méthode scolastique dans l'interprétation de la *Divine Comédie*, depuis que Witte et Scartazzini surtout ont remis en crédit les explications allégoriques des anciens commentateurs. On a eu raison de rendre au poème son véritable caractère et sa portée religieuse, d'en faire apprécier la savante contexture, et d'en éclaircir les symboles; mais on a eu tort de perdre de vue son incontestable et magnifique humanité, de lui refuser cette vie que donnent seules à une œuvre poétique la sincérité et la spontanéité de l'inspiration : on a trop sacrifié, en un mot, le poète et l'homme au docteur. M. Luigi Leynardi a été frappé de cette tendance des exégètes contemporains, contre laquelle il a voulu réagir ; il nous a montré, lui, la base psychologique de l'art dantesque, et dans cette encyclopédie que nous appelons la *Divina commedia*, la confession et le testament de l'auteur. De cette tentative indépendante on ne peut évidemment que lui savoir gré. Le génie d'Alighieri est si complexe, que pour l'étudier sous ses diverses faces, il faut changer à chaque instant de point de vue, et le point de vue théologique, s'il commande un plus vaste horizon, ne permet point cependant d'embrasser la totalité d'un si gigantesque objet. Il est donc parfaitement légitime et nécessaire de compléter l'examen en s'orientant d'autre manière. Seulement il ne faudrait point, pour cela, perdre le bénéfice des observations précédentes. Ceci, d'ailleurs, est plutôt une remarque générale qu'une critique à l'adresse de M. Leynardi. Celui-ci, le plus souvent, a fait preuve de réserve dans ses appréciations sur les allégories et les symboles étrangers à ses recherches psychologiques ; je regrette toutefois qu'il ait proposé, pour le premier chant de l'*Enfer*, une interprétation définitivement condamnée qui ruine toute l'harmonie du poème ; cette malencontreuse théorie pourrait compromettre d'autres systèmes de M. Leynardi, qui sont de beaucoup préférables. Car, il faut le reconnaître, ce livre contient d'excellentes observations, et il est écrit

avec une rigueur de méthode qu'on est heureusement surpris de rencontrer dans un ouvrage d'esthétique. C'est une contribution remarquable au progrès des études dantesques, qui sont encore si peu avancées, malgré les apparences. MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Histoire de l'établissement des jésuites en France (1540-1640), par E. PIAGET. Leide, Brill, 1893, in-8 de IX-630 p. — Prix : 6 fr.

Je ne contesterai pas les intentions loyales de l'auteur. Malheureusement, s'il a beaucoup lu pour composer son livre, il est visible qu'il a étudié sa matière sous l'empire des préjugés ordinaires, et qu'il a écrit en conséquence. Pourquoi cette constante préoccupation de récuser les écrivains de la Compagnie? Entre deux témoignages opposés, pourquoi choisir presque toujours celui de leurs adversaires? Que M. Piaget écarte ce qu'il appelle « les récits dévotieux » et « les pieuses effusions auxquelles se complaît l'imagination des religieux, » soit; mais le parti pris va plus loin. Convaincu que jamais jésuites n'ont écrit ou parlé que « pour le besoin de la cause, » et que les besognes apologétiques n'ont été confiées par les supérieurs qu'à des hommes « habiles, » M. Piaget se sert, pour atténuer l'effet de leurs dépositions, de tous les procédés connus d'insinuation. Faute d'arguments meilleurs, ce sont des parenthèses interrogatives ou exclamatives, destinées à tenir la méfiance du lecteur en éveil contre la véracité jésuitique; c'est parfois l'invective (p. 144), ou même des remarques assez contradictoires. Les jésuites parlent-ils des attaques de leurs ennemis, « il ne faut pas oublier qu'ils aiment à paraître persécutés et à reproduire, *peut-être* en en exagérant la portée, les outrages de leurs adversaires » (p. 7); leurs narrations sont-elles au contraire peu explicites sur les tracasseries qu'on leur suscite, c'est « *peut-être* parce que, désireux de concentrer sur leur ordre tous les suffrages, et de paraître jouir de l'estime générale, ils trouvent quelque peu humiliant d'avoir à reconnaître assez souvent l'existence de sentiments tout contraires » (p. 73). Il y a ainsi chez l'auteur crainte perpétuelle de donner jamais raison à ceux dont il écrit l'histoire.

On devine, après cela, quels hommes sont les jésuites pour M. Piaget, qui croit « ne s'être posé nulle part en adversaire. » Un seul, ou je me trompe fort, a la bonne fortune d'obtenir hors texte un mot d'éloge (p. 586, note). La foule des autres, quel que soit leur nom, quel qu'ait été leur rôle, prend doucement, sous la plume de l'écrivain, cet air cauteleux, cupide, fanatique ou niais qui, même pour plusieurs esprits sincères, forme encore l'air de famille du jésuite. Non pas que M. Piaget se serve beaucoup de ces gros mots; c'est sans injure, et plutôt par l'effet d'expressions choisies et de sous-entendus ingénieux, qu'il arrive à

donner fâcheuse idée de ses personnages. Naturellement, leur « action souterraine » n'est pas oubliée (p. VII), et, pour continuer la métaphore, s'ils entrent dans une ville, c'est « en s'y glissant » (p. 298). Naturellement encore, leur morale est présentée coulante comme leur démarche (p. 245, 281, etc.), et toutes les restrictions mentales leur sont familières (p. 10, 183, 336, etc.); ils ont, cela va sans dire, une correspondance doucereuse (p. 421), toute confite de soumissions (p. 114), un ton modeste et doux (p. 230), qu'ils ne prennent, il est vrai, que selon l'occurrence. L'intérêt de l'ordre est toujours leur première visée (p. II, 13, 67, etc.); ils font valoir leurs services (p. 66); ils aiment à triompher bruyamment (*passim*); ils savent néanmoins qu'il faut beaucoup « d'habileté politique » pour être un digne profès de leur Compagnie (p. 36). On peut s'attendre que des gens pareils « fassent litière des liens de famille » (p. 309); qu'ils soient durs au pauvre monde (p. 293); qu'ils jouent pieusement du miracle (p. 129 note, 302, etc.) et fassent de leurs larmes un étalage intéressé (p. 352 et suiv.), même à la mort de leurs bienfaiteurs. Il est clair qu'ils sont partout remuants, brouillons, intolérants (p. 14, 79, 104, etc.), et, là où ils ne peuvent « fonctionner » par eux-mêmes (p. 49, 169), ils « expédient » au moins des capucins! (p. 508.) Quant à leurs théories sur le régicide, il fallait bien aussi les mettre soigneusement en relief; je me borne à signaler l'adroite façon dont M. Piaget réplique à Sismondi contre les anciens maîtres de chastel (p. 195). Comment les innocenter de complicité s'ils contribuent si fort, et sciemment, « à créer et à entretenir l'atmosphère de fanatisme, sans frein aucun, » où respirent tous les assassins, depuis les égorgeurs de la Saint-Barthélemy jusqu'à Pierre Barrière, Jacques Clément et Ravaillac ? (p. 30, 78-80, 135, 153, 195, 359.)

On voit par cette énumération que les aperçus de M. Piaget ne sont pas précisément nouveaux. Je ne lui demanderai pas comment sa logique met d'accord tant de belles qualités qu'il donne aux Révérends Pères. Mais si Henri IV est un « génial bon sens » (p. 235); s'il s'est attaché les jésuites par raison politique (p. 346), comment donc ne « s'est-il pas préoccupé » de réprimer leur zèle, quand ils donnent à leur activité, sous ses yeux, « un caractère d'intransigeance, de haine même, une violence qui ne correspond guère à la politique d'apaisement » (p. 306)? Et si, dès le début, « la doctrine ultramontaine, que les jésuites soutenaient à outrance, ne rencontrait de partisans que dans quelques membres du haut clergé » (p. VI), comment donc « le clergé séculier est-il en majorité ultramontain jusqu'en 1625 » (p. 554)? Même contradiction sur le terrain du dogme : Le concile de Trente, lit-on dans une note naïve de la page 93, n'a pas défini l'Immaculée Conception; « il s'est borné à déclarer que la Sainte Vierge était exempte du péché originel. » Que M. Piaget me permette de lui dire à ce propos qu'il dé-

nature singulièrement (p. 93 et 94) les enseignements de Maldonat. Là comme ailleurs, sa bonne foi s'est laissé tromper par des relations inexactes.

Cette grosse histoire est bourrée de noms propres. Au moins pour l'honneur de la typographie hollandaise (un peu aussi pour celui de la langue française), il serait bon à M. Piaget d'en préparer tout de suite une édition plus correcte. Nombre de pages sont littéralement criblées de fautes; quantité de noms sont défigurés; beaucoup sont tout à fait méconnaissables. Il y a aussi des erreurs plus graves, qui démontreraient chez l'auteur une possession insuffisante de sa matière. Qu'entend-il donc par les « *Martyrologues (sic)* publiés par la Société » (p. 206)? Qu'est-ce que cette traduction de Cabillonum par *Cabillon* (p. 628) pour Chalon? Comment n'hésite-t-il pas à traduire Anicium (le Puy) par Annecy, et à mettre une ville du duc de Savoie sous la juridiction du parlement de Toulouse (p. 212)? Où a-t-il vu que Maldonat ait jamais été « élevé au provincialat » (p. 98)? que Veston (pour Weston) (p. 409, note), ou Diégo Payra, l'auteur de l'apologie citée à la page 35, aient été jésuites...., etc.? Quant aux deux compositions à effet, que le P. Labbé (et non *Labbe*) a insérées dans ses *Elogia sacra*, il est bien étrange de les voir encore confondues avec le véritable *Testament politique* de Richelieu, sur l'authenticité duquel M. Piaget peut se renseigner dans la *Bibliothèque historique de la France* (t. III, p. 205), et dans un Mémoire de M. Hanotaux, lu à l'Académie des sciences morales en juillet 1879.

J. Delarue.

Manuel de diplomatique, par A. Giry. Paris, Hachette, 1894, in-8 de xvi-944 p. — Prix : 20 fr.

Nous sommes bien en retard pour rendre hommage à ce beau *Manuel*, qui, par sa forme commode et son prix abordable, est déjà une ressource précieuse pour les jeunes gens adonnés aux études historiques.

L'auteur a groupé ses matières sous quatre chapitres. Dans le premier, intitulé : *Préliminaires*, il a fait la détermination de la diplomatique et de son objet. Quels sont les caractères d'authenticité d'un document, quel degré de créance faut-il lui donner? Quels sont les actes mêmes auxquels s'applique la diplomatique, et quelle forme revêtent-ils? Autant de questions bien posées et bien résolues avec science et clarté.

Voici l'original, la minute, les actes récrits ou apennes, les praecepta de chartis perditis, les panchartae, les confirmations, les vidimus, copies, cartulaires et registres. Ces documents se trouvent dans des bibliothèques, des archives, ou ont été publiés. M. Giry indique le moyen de les retrouver, à l'aide entre autres de notices bibliographiques très substantielles.

Pour l'histoire, il l'a divisée en deux périodes, avant Mabillon et

après Mabillon. Nous avons le regret d'être trop limité par la place de ce compte rendu pour pouvoir suivre pas à pas ce développement où l'auteur s'est efforcé d'être le plus complet possible, avec une sobriété digne d'éloges.

Le second chapitre est consacré à la chronologie technique, aux années, aux ères, aux périodes chronologiques. M. Giry indique leurs termes, les usages des différents pays. Enfin, il prend les dates et termine par l'indication des calendriers grégorien et républicain et leur concordance.

Abordant enfin les éléments critiques de la teneur des chartes, dans son chapitre III, il étudie d'abord les personnes, ensuite les noms de lieu, les mesures, poids et monnaies et la langue, qu'on trouve dans les documents anciens.

Son quatrième chapitre touche le fonds même de la diplomatique. Il en donne les formulaires ou manuels, les caractères extérieurs, papyrus, parchemin, papier, encre, etc. Le protocole et le texte font l'objet d'une minutieuse et longue étude. Les signes de validation, souscriptions et sceaux, ne sont pas traités avec moins de science et d'érudition.

D'où émanent ces documents? Des chancelleries. Il faut donc connaître celle des Papes, celle de nos Rois, celles des souverains étrangers, celles des évêques ou ecclésiastiques, celles des seigneurs, ducs, comtes, etc.

Après les actes publics, il est une source plus abondante encore, celle des actes privés, que rédigent les notaires et qui sont passés devant différentes juridictions. Que de ventes, de donations, d'échanges, de précaires même, sont précieux pour l'histoire!

Distinguons soigneusement les actes faux, subreptices ou récrits.

Un curieux index bibliographique et une table alphabétique terminent le volume.

Il nous est revenu que ce livre avait été beaucoup blâmé par les uns, beaucoup vanté par les autres. Nous croyons que M. Giry lui-même, et mieux que personne, en connaît les imperfections (p. VII). C'est à lui à nous préparer une nouvelle édition plus complète, plus riche encore en documents et en renseignements. A ce titre nous lui offrons un petit acte, dont la forme nous est inconnue avant Henri IV, qui a été publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1890, t. LI, p. 706, et qui paraîtra en héliogravure. Le permis de chasse ne devrait-il pas être mentionné parmi les brevets (p. 783)?

« *De minimis....* » Passons aux éloges, qui vraiment méritent d'être très grands. Outre la bibliographie, qui est tout à fait remarquable, il y a des renseignements, comme la table des noms de lieux changés, qui sont précieux. Il y a des dissertations parfaites de tous points. Que peut-on demander de plus? Du nouveau? Ceux qui le réclament seraient bien embarrassés de faire mieux que M. Giry. C. A. B.

Histoire illustrée des monnaies et jetons du Canada, par P.-N. Breton. Montréal, Breton, in-8 de 240 p. — Prix : 10 fr.

La numismatique du Canada commence à une époque relativement moderne ; les indigènes se servaient, dans leurs transactions commerciales, de tubes en coquillages que l'on enfilait par groupes. Dans les commencements de la colonie française, l'argent monnayé était envoyé de France, mais comme les arrivages étaient souvent en retard, on dut se servir de billets de confiance ou *cartes*. Les espèces envoyées en Amérique étaient frappées en France dans des ateliers désignés ; M. Breton signale les pièces en argent de quinze et cinq sous à l'effigie de Louis XIV, et les pièces en cuivre de quinze, douze, neuf, six, vingt-quatre deniers de Louis XIV et Louis XV.

Ensuite vient la série des jetons à l'effigie de Louis XV. Enfin, au nombre de deux cent trois, la longue énumération des jetons ou méreaux frappés pour l'usage des banques, des commerçants, des associations, des hôteliers, des clubs, etc.

L'ouvrage, illustré des photogravures des principaux numismates canadiens, se termine par la biographie de chacun d'eux. A. de B.

Le Vrai Chevalier de Maison-Rouge, A.-D.-J. Gonzze de Rougeville, 1761-1814, *d'après des documents inédits*, par G. Lenotre. Paris, Perrin, 1894, in-12 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une étrange et mystérieuse figure que celle du héros de ce livre. Fersen, qui le vit à Bruxelles, le 18 novembre 1793, et recueillit de sa bouche le premier récit de l'affaire de l'Œillet, récit dont ne parle pas M. Lenôtre, a écrit de lui : « Je trouvai un homme un peu fou, très entiché de lui, de ce qu'il fait, se donnant une grande importance, mais pensant bien. » C'est bien aussi, semble-t-il, le jugement de son nouvel historien, et c'est ce qui ressort en effet de la très curieuse étude qu'il lui a consacrée. Que Rougeville ait été sincèrement dévoué à la famille royale, cela ne peut faire un doute ; de ce dévouement il a donné bien des preuves, au 20 juin, au 10 août, pendant la captivité au Temple et à la Conciergerie. Mais qu'il ait considérablement grossi son importance, cela n'est pas douteux non plus, et peut-être M. Lenôtre a-t-il un peu trop subi l'attrait que ressent tout naturellement un historien pour son héros, lorsqu'il semble donner à Rougeville la préférence sur le baron de Batz. Et puisque nous en sommes aux réserves, que M. Lenôtre nous permette aussi de ne point accepter son jugement sur Michonis, pour lequel il est trop sévère et même injuste. Michonis fut bien réellement et bien profondément dévoué à la Reine ; c'est lui qui, bien avant l'affaire de l'Œillet, avait organisé avec Batz et Cortey le projet d'évasion du Temple, qui n'échoua que par la méfiance trop éveillée de Simon.

Ce qui est certain, c'est qu'il est impossible d'accepter sans contrôle

les assertions de Rougeville, assertions qu'il a multipliées dans son entretien avec Fersen, dans ses mémoires au comte de Metternich et aux Cinq-Cents. Il y enjolive la vérité, toujours pour rehausser son importance. Il est bien peu probable, par exemple, que dans sa visite, forcément courte, à la Conciergerie, il ait pu avoir avec la Reine le long entretien qu'il raconte ; les paroles qu'il met dans la bouche de l'infortunée souveraine ne sont nullement dans son caractère. Nous ne croyons pas davantage à ce projet d'attentat où il aurait, vis-à-vis de l'Assemblée législative, voulu devancer les exploits des anarchistes du XIXe siècle. Mais où trouver la vérité ? Il est bien difficile de le dire. M. Lenôtre l'a cherchée dans les Archives, dans les papiers de Rougeville, dans les pièces de la police, et il ne se flatte point de l'avoir pleinement découverte. Nous ne saurions prétendre réussir là où il craint, après tant de travaux, d'avoir échoué. Remercions-le du moins d'avoir tenté l'entreprise et profitons de ce qu'il nous apprend, non seulement sur le complot de l'Œillet — ici les affirmations du conspirateur peuvent être contrôlées par les pièces de l'instruction — mais aussi sur la vie agitée et la sanglante fin du hardi aventurier. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Portraits du XIXe siècle, par LÉON GAUTIER. I. *Poètes et Romanciers ;* II. *Historiens et Critiques ;* III. *Apologistes.* Paris, Sanard et Derangeon, s. d. (1894), 3 vol. in-8 illustrés de 316, 354 et 354 p. — Prix : 4 fr. 50.

Sauf quelques additions sans importance, ces trois volumes ne sont que la réimpression de volumes anciens, depuis longtemps connus et appréciés du public chrétien. Ce n'est pas nous d'ailleurs qui nous plaindrons qu'on les réédite, car ce sont d'excellents livres qu'on ne saurait assez faire lire. Cela nous repose de la critique savante et souvent pédante d'aujourd'hui, dont je ne veux pas d'ailleurs trop médire, car j'avoue que, malgré ses défauts, je la goûte fort. Quant à l'œuvre de critique littéraire de M. Léon Gautier, je garde toujours pour elle mes vieilles sympathies d'autrefois ; c'est si vivant, si jeune, si enthousiaste, si chrétien ! Sans doute je voudrais une sourdine à l'admiration de l'auteur pour Victor Hugo ; mais s'il exalte, à mon avis, le poète, qui a trop de défauts pour pouvoir être proclamé si grand, du moins il est sévère pour l'homme et venge contre lui la conscience chrétienne outragée. En somme, dans cette galerie, il y a le plus grand nombre des grandes figures littéraires de la première partie du siècle ; mais ce qui la distingue de la plupart des galeries similaires, c'est qu'on y rencontre beaucoup de figures chrétiennes. Quant au style, on le connaît : c'est de la lumière et de la flamme : cela éclaire et réchauffe. C'est bien ce qu'il faut à la jeunesse d'aujourd'hui pour réveiller en son cœur les beaux enthousiasmes d'autrefois. P. TALON.

Mérimée et ses amis, par Augustin Filon, avec une *Bibliographie des œuvres complètes de Mérimée,* par le vicomte de Spoelberck et Lovenjoul. Paris, Hachette, 1894, in-16 de xviii-390 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Augustin Filon fut le précepteur du malheureux Prince impérial. Il a donc été bien à même pour nous entretenir de Mérimée, l'un des familiers de Napoléon III et surtout de l'Impératrice. Il a écrit sur l'auteur de *Colomba* un livre qu'on lit avec plaisir, bien que Mérimée ne soit pas un personnage sympathique, qu'il ne le soit pas surtout pour des catholiques, n'ayant pas même été baptisé, détestant la religion, les prêtres, et faisant à peu près profession d'athéisme. Mais enfin, comme écrivain, il occupe une grande place dans l'histoire de la littérature contemporaine, et M. Filon a parlé de lui avec impartialité, rendant justice à ses œuvres capitales et ne se gênant point à l'égard de celles qui ne le sont pas. Peu d'événements ont animé la vie de Mérimée, dont l'un des grands et fâcheux épisodes fut l'engouement intempestif qui lui fit prendre la défense du voleur Libri et lui valut une amende et la prison. Beaucoup de fragments de lettres, les unes connues, et les autres inédites, émaillent fort agréablement le travail de M. Filon, dont les derniers chapitres se rattachent à la triste histoire des dernières années de l'Empire. Mérimée vécut assez pour en voir l'effondrement : il avait, du reste, prévu depuis longtemps les dangers dont nous menaçait l'Allemagne. Par une singulière contradiction avec les doctrines de la libre pensée, il voulut pour ses obsèques une apparence de religiosité : un ministre protestant présida à son enterrement dans le cimetière de Cannes.

Une petite adjonction à placer à la suite d'une note de M. Filon sur la *Vénus d'Ille* (p. 98). Ce ne sont pas seulement Hermann Corner, Gautier de Coinsy et, de nos jours, Thomas Morus, qui ont traité ce sujet avant Mérimée. On le retrouve dans Vincent de Beauvais, dans les *Milagros de nuestra Sennora,* de Gonzalo de Berceo, et il fait le fond d'une tradition sicilienne d'où est dérivé l'opéra de *Zampa.* Th. P.

A Select Bibliography of Chemistry 1492-1892, by Henry Carrington Bolton. Washington, Smithsonian Institution, 1893, in-8 de xiii-1212 p. *(Smithsonian Miscellaneous Collections,* n° 850).

Le nom de M. Bolton est bien connu des personnes qui s'occupent de bibliographie scientifique, par un précieux *Catalogue of Scientific and Technical Periodicals* publié en 1885, sous les auspices de la Smithsonian Institution. Aujourd'hui, ce savant entreprend de nous faire connaître en détail la bibliographie de l'une des branches des connaissances humaines dont la « littérature » est devenue la plus vaste, la Chimie. Tenir compte de tout ce qui a été écrit sur cette science depuis quatre siècles, c'est-à-dire depuis l'invention de l'imprimerie, eût été impossible; il fallait donc procéder à un triage, et c'est ce que M. Bolton a su faire

avec une sûreté de jugement à laquelle tous ceux qui auront à consulter son livre se plairont à rendre hommage. L'auteur a d'abord écarté, par principe, les mémoires insérés dans les recueils périodiques, ce champ étant déjà couvert en grande partie par le *Catalogue of Scientific Papers* de la Société Royale de Londres; en se bornant aux ouvrages publiés séparément, et en éliminant toutes les publications de seconde main, sans intérêt au point de vue de l'histoire des doctrines et des découvertes, il ne lui est pas resté moins de 12,031 articles, rédigés en vingt-cinq langues différentes (4,057 sont en allemand, 2,765 en anglais, 2,141 en français, 950 en latin). Voici comment M. Bolton a disposé cette masse énorme de matériaux :

I. *Bibliographies* (273 art.); — II. *Dictionnaires, Tables des corps simples, Ouvrages sur la nomenclature chimique* (327 art.); — III. *Histoire de la chimie* (730 art.) : cette section a été traitée avec un soin tout particulier, M. Bolton ayant déjà donné, il y a plus de vingt ans, des « Outlines of a Bibliography of the History of Chemistry, » dont elle peut être considérée comme une nouvelle édition très augmentée; — IV. *Biographies des chimistes et bibliographies individuelles*, par ordre alphabétique des biographiés (974 art.); par exception, les principaux périodiques chimiques ont été dépouillés pour la rédaction de ce chapitre, de manière à comprendre la plupart des notices nécrologiques dont les représentants les plus célèbres de la science ont été l'objet; — V. *Chimie pure et appliquée* — cette partie est naturellement la plus développée (8,206 art.); c'est cependant, de l'aveu même de M. Bolton, la moins satisfaisante; elle est disposée par ordre alphabétique des noms d'auteurs, un copieux « subject-index » de trente pages permettant d'ailleurs de retrouver facilement tous les articles; — VI. *Alchimie* (1,046 art.), avec reproduction des tables des matières de la plupart des ouvrages mentionnés; — VII. *Périodiques chimiques :* liste, par ordre alphabétique des titres, de quatre cent trente-six journaux scientifiques intéressant spécialement la chimie, avec indications complètes sur le nombre de volumes, les numéros de séries, les noms de rédacteurs, les lieux et dates de publication, etc. Cette liste est extraite du *Catalogue of Scientific Periodicals*, déjà cité, avec additions jusqu'à l'année 1892; elle est suivie d'un tableau des abréviations qui, dans l'usage courant, servent à désigner ces divers recueils.

L'auteur a indiqué le nombre de pages pour tous les volumes dont il a pu copier directement le titre sur l'original; dans la section « alchimie, » M. Bolton a, en outre, distingué par un astérisque les ouvrages, rares pour la plupart, qui font partie de sa bibliothèque personnelle. Des notes explicatives et critiques fournissent d'utiles renseignements sur le contenu des principaux articles ou sur les circonstances remarquables qui se rattachent à leur publication.

Au point de vue matériel, la disposition typographique est, en général, claire; peut-être souhaiterait-on seulement une différenciation plus tranchée des caractères. Nous n'avons remarqué, dans la transcription des noms français, que quelques fautes insignifiantes. La seule observation que suggère le maniement du volume concerne le numérotage des articles : ce procédé commode n'a été employé que dans la septième section (liste des périodiques). Pourquoi ne pas l'avoir adopté également dans le reste de l'ouvrage ? Il en résulte que les renvois, fort abondants d'ailleurs, se font à des titres d'ouvrages, à des noms d'auteurs et à des pages, ce qui allonge inutilement un texte déjà très volumineux par lui-même.

En résumé, ce nouveau *Thesaurus* constitue un répertoire dont il serait difficile d'exagérer la valeur : grâce à la libéralité de la Smithsonian Institution et à la persévérante énergie de M. Bolton, la littérature chimique possède désormais son index, digne de figurer à côté de la *Bibliographie générale de l'Astronomie* de Houzeau et de M. Lancaster, de la *Bibliotheca historico-naturalis* de Carus, Engelmann et Taschenberg, et du *Guide to the Literature of Botany* de B. D. Jackson. Le *Polybiblion* devait une mention spéciale à cette entreprise, si heureusement menée à bonne fin sous les auspices du grand établissement scientifique de Washington.

EMM. DE MARGERIE.

BULLETIN

Collection Lantoine. Paris, Masson, 1894, in-18. — Chaque volume élégamment cartonné, 2 fr.

1. HOMÈRE, *Odyssée* (Analyse et Extraits), par M. ALLÉGRE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 207 p.
2. HOMÈRE, *Iliade* (Analyse et Extraits), par le même, 213 p.
3. PLUTARQUE, *Vies des Grecs illustres* (Choix), par M. LEMERCIER, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Caen, 207 p.
4. PLUTARQUE, *Vies des Romains illustres* (Choix), par le même, 203 p.
5. HÉRODOTE, *Extraits*, par M. CORRÉARD, professeur au lycée Charlemagne, 267 p.
6. VIRGILE, *Analyse et Extraits*, par M. LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris, 262 p.
7. ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, *Extraits*, par M. PUECH, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, 221 p.
8. ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, *Pièces choisies*, par le même, 207 p.
9. PLAUTE, TÉRENCE, *Extraits choisis*, par M. AUDOLLENT, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont, 403 p.
10. ARISTOPHANE, *Pièces choisies*, par M. FERTÉ, professeur au lycée Saint-Louis, 229 p.

Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur les chances d'avenir du cours d'études naguère officiellement institué dans notre pays sous ce titre : « Enseignement moderne. » Le latin et le grec en sont absolument exclus; et comme il était impossible, de gaieté de cœur, de priver cette jeunesse studieuse de tout contact avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, force était de les lui faire connaître par voie d'extraits et de traductions. Voici en conséquence une collection nouvelle qui se présente pour répondre aux nou-

veaux programmes : format commode, cartonnage élégant, elle plaît au regard par le dehors, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait pas d'autres mérites. Les préférences personnelles de chaque auteur ont été pour beaucoup dans les choix rendus nécessaires; néanmoins, autant qu'a pu m'en convaincre un examen sommaire, aucun des morceaux adoptés n'est pour laisser de regret. Chaque volume se termine par un *Index* des noms propres ou des termes qui comportent une explication spéciale; mais je remarque, par exemple, que tandis que, pour M. Corréard, Homère est l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, pour M. Lemercier c'est « le nom collectif des auteurs » de ces deux épopées. Au demeurant, *adhuc sub judice lis est.*

1 et 2. — Une introduction à l'*Odyssée* contient un court mais substantiel résumé de la « question homérique : » les conclusions proposées sont de nature à rallier les esprits qu'effarouchent à bon droit les solutions extrêmes. L'auteur s'étend ensuite sur les charmes particuliers du poème et sur les leçons historiques qui s'en dégagent. Le second volume s'ouvre de même par une judicieuse appréciation du sujet principal de l'*Iliade*, des épisodes qui s'y rattachent, enfin du caractère des personnages les plus saillants (dieux, héros et héroïnes). Un dernier chapitre, « l'histoire dans l'Iliade, » renferme une description succincte des fouilles de Schliemann sur l'emplacement présumé de Troie. Quant à la traduction, c'est celle de Dugas-Montbel, satisfaisante dans l'ensemble, quoique, çà et là, peu conforme à la simplicité antique : mais le lecteur profane se sent légèrement dépaysé en ne rencontrant que Zeus et Poséidon, Hêra et Athêna, etc., au lieu des noms qui lui sont dès longtemps familiers.

3 et 4. — Très courte notice, trop courte même, il me semble, pour donner une idée vraiment exacte de la place occupée par Plutarque au milieu des historiens anciens. D'ailleurs, sans contester ses mérites, nous hésiterions à affirmer que « nul écrivain n'est plus propre que le moraliste de Chéronée à former de bons esprits et de braves cœurs. » Les notes sont rares, et quelques-unes discutables. Je ne définirais pas un prytanée : « le lieu des séances du conseil communal, » ni un chorège : « le citoyen chargé d'administrer le théâtre. » La traduction de Ricard a été préférée à d'autres plus récentes : elle n'est cependant pas sans longueurs et ne serre pas toujours le texte d'assez près. Il est singulier de voir l'auteur s'excuser de ne faire aucun emprunt aux vies d'Othon et de Galba pour ce seul motif que de la défaite d'Antoine à Actium date une ère nouvelle.

5. — La notice sur Hérodote est à peu près entièrement empruntée aux publications si justement estimées de M. A. Croiset. Tout exact que soit le jugement de Curtius : « L'œuvre d'Hérodote porte le caractère indéniable d'une pleine véracité, » il était inutile de le répéter deux fois, à quatre pages de distance (p. 13 et 17). M. Corréard fait d'ailleurs très bien ressortir et ce qu'il y a d'admirable chez le « Père de l'histoire, » étant donné son siècle, et les lacunes que la critique moderne est en droit de lui reprocher. La traduction est celle de Larcher, d'une lecture agréable plutôt que d'une exactitude absolue. Les mots grecs qu'il fallait citer sont imprimés ici, comme dans le reste de la collection, en caractères français : déguisement sans doute imposé par la nature des lecteurs, mais auquel un helléniste a peine à se résigner.

6. — Introduction intéressante, où la vie et l'œuvre de Virgile sont l'objet d'observations ingénieuses. M. Lantoine se plaît à relever chez l'ami d'Auguste et de Mécène « un ensemble de qualités morales qui s'accorde bien avec la nature de son génie. » Je note en particulier « un air de candeur et de timidité répandu sur toute sa personne, une facilité à rougir,

qui l'avaient fait surnommer « la jeune fille, *Virgo.* » A propos des *Géorgiques* on lit, contrairement à une opinion depuis longtemps accréditée : « C'est une inspiration libre et spontanée, non une invitation officielle, qui a fait éclore ce poème, et c'est à l'auteur seul qu'il faut rapporter tout l'honneur du choix de sa matière, comme de l'art incomparable avec lequel il l'a traitée. » Pour les *Bucoliques*, M. Lantoine a adopté la version en vers de M. Lefèvre ; pour les *Géorgiques*, celle de Delille : lui-même a traduit en prose les fragments empruntés à l'*Énéide*. Si l'on jette les yeux sur les cent premiers vers du IIe chant, les deux passages : *luctuque refugit* (v. 12) et *quidve ferat* (v. 75), sont-ils rendus avec une suffisante fidélité ?

7 et 8. — Ces deux volumes, consacrés aux maîtres du théâtre grec, comptent parmi les plus courts de la collection : le contraire serait certainement préférable. D'ailleurs, destinés à deux classes différentes, ils se complètent et, malgré la similitude apparente des titres, sont loin de faire double emploi. En tête du premier se lit une histoire abrégée de la tragédie grecque, suivie d'une étude sur la nature spéciale de cette tragédie et sur l'organisation du théâtre à Athènes. M. Puech insiste, et avec raison, sur l'inspiration religieuse si manifeste dans tout le drame et particulièrement dans les morceaux chantés par le chœur. Nous sommes ici en présence de poètes « que passionnent les idées morales, » et qui dès lors excellent à toucher en même temps qu'à divertir. Dans le second volume, Sophocle n'est représenté que par son *Antigone*, si justement applaudie même sur notre scène contemporaine : pourquoi ne pas y ajouter l'*Œdipe Roi*, dont M. Puech dit lui-même : « C'est le modèle le plus admirable d'une intrigue habilement disposée et conduite avec un art infini jusqu'au dénouement : nulle pièce moderne n'est plus fortement conçue ni plus savamment ordonnée? » Euripide pourrait se plaindre d'être moins bien traité que ses devanciers ; mais il n'y a aucun déni de justice à ne lui reconnaître que le second rang. Les notes de ces deux recueils m'ont paru avoir été l'objet d'un choix fort judicieux.

9. — Comparé aux autres volumes, celui-ci a pris des proportions inusitées : c'est qu'étudier le théâtre de Plaute et de Térence, c'est étudier une des origines du nôtre. De là l'idée « de rapprocher du texte original des extraits de ceux de nos grands classiques français qui y ont puisé le sujet de quelques-unes de leurs pièces et en ont imité certaines scènes. » Toutes brèves qu'elles sont, les notices sur Plaute et Térence sont bien rédigées et se lisent avec plaisir. La traduction est empruntée, partie au marquis de Belloy, partie à Naudet et à Amar.

10. — Voici incontestablement le poète le plus surpris de figurer dans une collection destinée à l'enseignement des jeunes filles. Il est vrai que, d'une part, comme Rabelais, l'auteur des *Oiseaux* a su, malgré un dévergondage inexcusable d'imagination, être en certains passages « le mets des plus délicats, » et que de l'autre il nous fait entrer dans le vif des mœurs grecques et de l'esprit attique beaucoup mieux que Thucydide et que Platon lui-même. Les vicissitudes de la comédie en Grèce, puis les idées religieuses, philosophiques, littéraires et sociales d'Aristophane fournissent à M. Ferté la matière de considérations ingénieuses : toutefois, à l'entendre, le vieux comique n'aurait été sincère ni dans ses diatribes mordantes contre le présent ni dans son enthousiasme pour le passé. Le soupçon est grave, mais paraît peu fondé. C. Huit.

N° 28. — **Die Mätresse,** *Lustspiel*, von K.-G. Lessing. Heilbronn, Henninger, 1887, in-8 de 113 p. — Prix : 1 fr. 50.

N°s 43-45. — **Gœzes Streitschriften gegen Lessing.** Herausgegeben von Erich Schmidt. Stuttgart, G.-J. Göschen, 1893, in-8 de 208 p. — Prix : 4 fr. 15.

Deutsche Litteraturdenkmale, N° 27. **Buch der Lieder,** von Heinrich Heine. Heilbronn, Henninger, 1887, in-8 de 255 p. — Prix : 5 fr.

La nouvelle édition du *Buch der Lieder* que publie M. Ernst Elster déroutera sans doute plus d'un lecteur ou admirateur de Heine. Quelques-unes des pièces les plus connues et les plus populaires du célèbre recueil sont présentées sous une forme un peu nouvelle, qui n'est autre que la forme primitive sous laquelle Henri Heine les avait publiées successivement dans des revues allemandes. L'éditeur a recherché avec une patience infatigable chacune des poésies dans les nombreuses publications où le poète les avait disséminées. Heine remaniait sans cesse ses poésies, comme on sait, et les dernières éditions de ses œuvres renferment des variantes que l'on chercherait vainement dans la première forme telle que la publie M. Elster. Cette édition est précédée d'une introduction très substantielle suivie d'excellentes tables permettant au lecteur de se retrouver aisément, car l'ordre adopté n'est pas celui des premières éditions qui ont paru chez Campe, à Hambourg, et qui a été assez fidèlement respecté depuis. L'introduction, qui témoigne de la part de l'auteur d'une connaissance approfondie de l'œuvre de Henri Heine, ne manque pas de vues neuves et intéressantes. Il prouve entre autres, avec preuves à l'appui, que le grand poète allemand n'avait pas seulement aimé sa cousine Amélie, mais aussi la sœur de celle-ci, Thérèse. Ce second amour de Heine explique beaucoup de ses poésies qui n'auraient aucun sens si on ne l'admettait pas.

Karl Gotthelf Lessing, le frère du grand Lessing, est à peu près oublié de nos jours, et pourtant il ne mérite pas un sort pareil. Ses comédies eurent du succès de son temps, car elles étaient conformes au goût régnant, qui n'admettait guère que deux données théâtrales : la séduction d'une fille de la bourgeoisie ou du peuple par un noble, et la séparation nette des classes. Lessing est un admirateur fervent de Rousseau et de sa théorie du retour vers la nature. Sa comédie en fournit plus d'un exemple. Elle est accompagnée d'une bonne introduction par M. Eugen Wolff, qui a eu bien du mal à découvrir cette pièce de Lessing, dont il n'existe que deux exemplaires connus, l'un à Berlin, l'autre en la possession d'un descendant de Lessing. Une réimpression s'imposait donc, et l'éditeur a bien fait de la donner.

M. Erich Schmidt publie avec un soin minutieux les divers opuscules lancés par Gœze contre Lessing au cours de leur célèbre querelle littéraire. Il a fidèlement respecté jusqu'aux particularités typographiques que renfermaient ces pièces. Il est fâcheux seulement qu'il n'ait fait précéder cette édition que d'une très courte préface. Il faut convenir, il est vrai, qu'il renvoie le lecteur à son travail sur Lessing, mais il eût été certainement préférable de mettre le lecteur non initié au courant de cette polémique entre Lessing et Gœze.

Ch. N.

Modèles français extraits des meilleurs écrivains, avec notices par Edmond Procès, de la Compagnie de Jésus. II. *Quatrième et troisième.* Seconde édition refondue. Bruxelles, Société belge de librairie, 1893, in-12 de 516 p. — Prix : 2 fr. 25.

Nous avons déjà signalé et recommandé à nos lecteurs les tomes I, III et IV de cet excellent recueil. Nous sommes heureux de leur annoncer aujour-

d'hui que le tome II vient à son tour de paraître et que l'ouvrage est maintenant complet. Ce volume est destiné aux classes de troisième et de quatrième. Il est divisé en cinq parties, qui correspondent aux divers genres littéraires, et il a, comme les autres volumes, cette supériorité sur les recueils universitaires, qu'il fait une large part à la littérature chrétienne. Ah! de combien de trésors se privent ceux qui, par préjugé ou par ignorance, persistent à lui rester fermés. Le R. P. Procès ne commet pas cette sottise : je l'en félicite et je suis sûr que cela lui portera bonheur. P. Talon.

A Madagascar, par le prince Henri d'Orléans. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 59 p. — Prix : 1 fr.

Nous ne voulons pas tarder à signaler le petit livre que vient de faire paraître Mgr le prince Henri d'Orléans à la suite d'un rapide voyage à Madagascar. Les événements qui se préparent de ce côté lui donnent un vif intérêt d'actualité. Il se recommande d'ailleurs par les qualités d'observation et de sincérité qui distinguent son jeune auteur ; il recueille avec impartialité toutes les opinions qu'il sollicite sur sa route, les contrôle de ses yeux et en fait l'exposé simple et complet, laissant le lecteur juge des conclusions à tirer. On ne saurait lui reprocher la juvénile ardeur qui l'entraîne parfois ; il est bien naturel qu'il ressente une vive indignation au récit des outrages prodigués à des compatriotes et qu'il brûle du désir d'entendre sonner l'heure de la vengeance ; cet enthousiasme patriotique sied chez un prince de la Maison de France, et c'est là ce qui donne à ses livres un charme pénétrant et fait naître une vive sympathie. On se laisse entraîner à répéter avec lui en fermant le livre : « Baïonnettes, sortez du fourreau ; grondez, canons ; sonnez, fanfares et clairons ! L'honneur de la France est en jeu. » Puis on ressent un poignant regret en se souvenant qu'un sang si généreux ne peut se prodiguer pour la gloire de la Patrie ! Comte de Bizemont.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le *Polybiblion* fait une perte extrêmement douloureuse en la personne de M. Claudio Jannet, mort le 23 novembre dernier, à Paris. Tous nos lecteurs savent avec quelle compétence il analysait ici les ouvrages relatifs à l'économie politique et sociale. Né en 1844, formé à l'école de Le Play, dont il était un des disciples les plus éminents, il commença, jeune encore, à publier les travaux où il appliquait avec succès la méthode du maître. Nous citerons de lui : *De l'État présent et de l'avenir des associations coopératives* (1867, in-8) ; — *Étude sur la loi Voconia* (1867, in-8) ; — *Résultats du partage forcé des successions en Provence* (1871, in-8) ; — *L'Internationale et la question sociale* (1871, in-8) ; — *Les Institutions sociales et le droit civil à Sparte* (1874, in-8), ouvrage remarquable qui eut une seconde édition en 1880, et une troisième en 1893 ; — *Les États-Unis contemporains* (1875, 2 vol. in-12), l'un des plus considérables ouvrages de l'auteur et le plus connu, qui n'eut pas seulement les honneurs d'une seconde édition française (1888), mais appela aussi l'attention des étrangers et fut traduit en plusieurs langues, tout récemment encore en allemand ; — *Le Code civil et les réformes indispensables à la liberté des familles* (1884, in-12) ; — *Les Précurseurs de la franc-maçonnerie au XVIe et au XVIIe siècle* (1887, in-8) ; — *Le Socialisme d'État et la réforme sociale* (1889, 2e éd., 1890, in-8) ; —

Les Faits économiques et le mouvement social en Italie (1889, in-8); — *Le Capital, la spéculation et la finance au XIXe siècle* (1892, in-8). Cette énumération montre sur combien de sujets multiples et divers s'exerçait l'esprit de notre regretté collaborateur, et en des matières aussi variées il savait grouper, avec une étonnante érudition, une grande masse de faits et des considérations toujours ingénieuses. Il a publié en outre des articles dans un certain nombre de revues, notamment dans la *Réforme sociale* et dans le *Correspondant*. Professeur d'économie politique à l'Institut catholique, il faisait en outre des conférences à la Société d'économie sociale, et il avait, assez récemment, institué à la Société bibliographique une conférence d'économie sociale, où les jeunes gens devaient se former, sous sa direction, à l'étude et à la discussion des questions sociales; malheureusement elle n'eut pas le succès qu'on en attendait. Nous signalerons enfin la part qu'il prit aux Congrès de la Société bibliographique.

— L'histoire et l'enseignement de l'histoire sont également frappés par la mort de M. Victor Duruy, mort le 25 novembre dernier, à Paris, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il était né à Paris en 1811. Son père, ouvrier tapissier aux Gobelins, n'avait pas songé d'abord à lui faire faire ses études classiques. Mais en 1823, il put entrer au collège Rollin, et en 1830, à dix-neuf ans, à l'École normale supérieure. D'abord professeur d'histoire au collège de Reims, il ne tarda pas à être appelé à remplir les mêmes fonctions au collège Henri IV et, pendant quelques années, il donna des répétitions aux enfants du Roi. Un des premiers ouvrages de M. Duruy fut sa collaboration à l'*Histoire du moyen âge* de son maître Le Bas, qui signalait dès lors ses éminentes qualités. Nous rappellerons ici que le jeune professeur a été le rénovateur du Manuel d'histoire, qu'il a su rendre les nombreux ouvrages de ce genre qu'il a publiés, tout en gardant la brièveté et la précision, intéressants à la lecture; et c'est là un incontestable mérite, dont malheureusement ses successeurs n'ont pas tous retrouvé le secret. Mais en même temps il se livrait à de plus vastes travaux. Étant encore à l'École normale, il avait formé le projet d'écrire une *Histoire de France* en une huitaine de volumes. Il crut s'apercevoir que, pour bien connaître l'histoire de France, il fallait savoir celle des Romains, et l'étude de l'histoire de Rome le conduisit à celle de la Grèce antique et libre. C'est de là que sortirent, d'une part, cette *Histoire des Grecs*, publiée d'abord en 2 vol. in-8 (1851) et que, tout récemment, M. V. Duruy a revue et développée en 3 vol. gr. in-8 illustrés (1887-1889). La publication de l'*Histoire des Romains* avait été commencée antérieurement; rédigée dès 1840 pour la plus grande partie, deux volumes en avaient paru en 1843 et 1844. Le troisième était prêt à paraître en 1849; l'auteur craignit que ce livre, apologie de l'empire d'Auguste, ne parût une œuvre de circonstance, et il l'enferma dans ses tiroirs; ce n'est qu'après la guerre qu'il reprit son travail, le poussant d'abord jusqu'aux Antonins; puis, développant cette édition en quatre volumes, il embrassa toute l'histoire de Rome jusqu'aux invasions barbares dans une édition en sept volumes in-8 (1879-1885, aussi en format gr. in-8, avec de nombreuses illustrations). Il faut reconnaître à M. Duruy le mérite d'être le seul Français, dans notre siècle, qui ait osé entreprendre de conter toute l'histoire de la Grèce ancienne, et celle tout entière de la Rome républicaine et impériale, et qui l'ait fait tout ensemble avec des idées fort personnelles et avec une grande érudition. Aussi ses ouvrages, son *Histoire des Romains* surtout, ont-ils été traduits dans presque toutes les langues, et ce sont des savants illustres par leurs propres travaux, comme en Allemagne M. Hertzberg, qui ont tenu à honneur de faire connaître à leurs con-

citoyens le travail de notre compatriote. M. Duruy n'avait pas complètement renoncé à son projet d'histoire de France; mais au lieu d'une histoire en sept ou huit volumes, il donna simplement une histoire en deux volumes in-16 dans cette collection d'histoire universelle entreprise sous sa direction, à la maison Hachette, par une société de professeurs, et dont quelques volumes, malgré leur petit format, forment d'excellents manuels universellement appréciés : telle l'*Histoire de l'Autriche-Hongrie*, de M. Léger; telle l'*Histoire de Russie*, de M. Rambaud; telle encore l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, de M. Maspero. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'une nouvelle édition illustrée de l'*Histoire de France* a été publiée par la même maison Hachette (1892, in-4). Nous signalerons dans le même ordre d'idées l'*Introduction générale à l'histoire de France* (1865, in-8). Malheureusement, l'esprit rationaliste et un peu voltairien de l'auteur se manifeste dans la plupart de ses publications, et l'on est toujours obligé de faire quelques réserves. Nous en ferions aussi de fort graves sur le rôle joué par M. Duruy au ministère de l'instruction publique, s'il ne sortait pas du cadre de cette revue d'insister trop longtemps sur ce point; nous ne pouvons nous dispenser cependant de rappeler que M. Duruy, désireux de développer l'instruction, mais l'instruction laïque, a commencé les mesures qui devaient aboutir, sous la troisième République, à la persécution et à l'oppression de l'enseignement chrétien dont nous souffrons tant. Reconnaissons du moins que M. Duruy est sorti du ministère aussi pauvre qu'il y était entré; ce témoignage de probité intègre est devenu un éloge à notre époque. Il faut aussi reconnaître que M. Duruy n'a pas changé à un moment de sa vie ses convictions politiques. Nous ne pouvons dresser ici la liste des publications de M. Victor Duruy; la plupart sont des ouvrages classiques dont la liste grossirait inutilement les colonnes de notre recueil et peut se trouver bien facilement. Nous nous bornerons à citer encore : *Pandectes pharmaceutiques*, en collaboration avec M. Adolphe Laugier (1837, in-8); — *Géographie politique de la République romaine et de l'Empire* (1840, in-8); — *Géographie politique de la France*, en collaboration avec M. Wallon (1840, 2 vol. in-12); — *Géographie historique du moyen âge* (1842, in-8); — *Chronologie de l'Atlas historique de la France* (1849, in-8 et atlas in-4); — *Italie ancienne* (1850-1855, 2 vol. in-8 de l'*Univers pittoresque*), avec MM. Filon, Lacroix et Yanoski; — *De Tiberio imperatore* (1853, in-8); — *État du monde romain vers le temps de la fondation de l'Empire* (1853, in-8); — *Causeries de voyage* (1864, in-12).

— Nous devons quelques lignes spéciales à M. Ferdinand de Lesseps, mort le 7 décembre, au château de la Chesnaye (Indre). Né à Versailles le 19 novembre 1805, c'est au collège Henri IV qu'il fit ses études. A vingt ans il débutait dans la carrière diplomatique comme attaché au consulat général de Lisbonne. Tour à tour attaché aux consulats de Turin et d'Alexandrie, à Barcelone, puis ministre de France à Madrid, il fut, en 1849, chargé de négociations entre les Romains et les Français. Son rôle à cette occasion lui attira les blâmes des catholiques et le désaveu du ministre. C'est alors que, retiré de la diplomatie, il se rendit en Égypte et obtint de Mohammed Saïd Pacha la concession du canal de Suez. Tout le monde sait la persévérance avec laquelle il triompha de tous les obstacles qui s'opposaient au percement de l'isthme. Cette opération colossale suffit à rendre célèbre le nom de son auteur. Il n'est pas nécessaire non plus de raconter ici comment échoua misérablement la nouvelle entreprise lancée par M. de Lesseps pour le percement de l'isthme de Panama. Bien que M. de Lesseps n'eût guère écrit, l'Académie française lui avait fait en 1884 l'honneur de

lui offrir l'un de ses fauteuils, laissé vacant par la mort de Henri Martin.

— La philosophie chrétienne vient de voir disparaître un de ses maîtres les plus illustres. Le cardinal Francisco-Zeferino Gonzalez y Diaz, vulgairement appelé en Espagne le P. Zeferino, est mort le 29 novembre, dans son couvent de la Passion, à Madrid. Né le 28 janvier 1831 à Villoria, dans les Asturies (et non à Vittoria en Biscaye, comme l'ont dit des journaux français), il n'avait que treize ans quand il entra au noviciat des dominicains d'Ocaña, dans la même province. En février 1846, il fit sa profession religieuse. Esprit sérieux et méditatif, il fit de fortes études dans le calme du monastère. Il ne les avait pas encore terminées et venait d'être ordonné prêtre, quand ses supérieurs l'envoyèrent aux Filippines. Plein d'un zèle apostolique, il demandait la gloire du martyre parmi les missionnaires, mais on résolut d'employer d'une autre manière l'esprit éminent qui se manifestait en lui. Il fut chargé d'enseigner, au séminaire puis à l'Université de Manille, la philosophie et la théologie. Il y était encore quand parut son premier ouvrage, publié presque sans son aveu par ses supérieurs, les *Estudios sobre la filosofía de san Tomas* (1864, in-8). L'année suivante, l'état de sa santé, à laquelle nuisait terriblement le climat des Filippines, le fit rappeler en Espagne, malgré les efforts de Mgr Martinez, archevêque de Manille, pour le retenir. Sa réputation d'éminent philosophe l'avait précédé, et l'Académie des sciences morales et politiques lui donna un de ses fauteuils. Bien que l'Université libre lui offrît une chaire, il resta à la tête du collège d'Ocaña, de son ordre, où il avait été appelé. C'est alors qu'il publia sa *Philosophia elementaria* (1868), qui ne tarda pas à être adoptée par nombre de séminaires et d'universités d'Espagne et de l'étranger. Il commençait en même temps à donner à la *Cruzada* et à la *Ciudad de Dios* des articles fort appréciés sur la philosophie de l'histoire. En 1873, il donnait une édition espagnole de ses Éléments de philosophie, en même temps qu'il publiait des *Estudios religiosos, filosóficos, científicos y sociales*. C'est alors que Pie IX, qui depuis longtemps estimait ses vertus et son intelligence, l'appela au siège épiscopal de Malaga (1874), et bientôt après (5 juillet 1875) à celui de Cordoue. Les inondations lui donnèrent l'occasion d'exercer sa charité; des réformes importantes signalèrent son administration, mais il n'eut garde d'abandonner ses chères études, et, en 1878, il publiait cette admirable *Historia de la filosofía* (3 vol. in-8), seul ouvrage de ce genre en Espagne, qui se distingue également par l'abondance des informations et par la sûreté des vues, et dont nous avons récemment annoncé à nos lecteurs une traduction française du R. P. de Pascal (*Polybiblion*, t. LIX, p. 409, et t. LXI, p. 398), faite sur la seconde édition espagnole, parue en 1886 (4 vol. in-8). Le grand rénovateur des études thomistes en notre siècle, le pape Léon XIII, ne pouvait manquer de s'intéresser à l'un des plus brillants représentants de l'École. Aussi, après avoir désigné Mgr Gonzalez pour le siège de Séville (1883), il l'appela (10 novembre 1884) aux honneurs de la pourpre cardinalice. Transféré sur la demande du roi d'Espagne (27 mars 1825) au siège primatial de Tolède, l'éminent cardinal, dont la santé s'altérait de plus en plus, demanda qu'on lui retirât cette lourde charge, et qu'on lui rendît son siège de Séville (1886). En 1889, il dut même se faire relever de ces fonctions, et se retira au couvent de son ordre, dit de la Passion, à Madrid. Il y reprit ses travaux, et en 1891 il publiait encore *la Biblia y la Ciencia* (2 vol. in-8). Il faisait partie des Sacrées Congrégations des Rites, de l'Index, des Indulgences et des Études. L'Académie de Saint-Thomas à Rome, l'Académie royale d'histoire de Madrid, se faisaient un honneur de le compter parmi leurs membres, et il préparait son discours de réception à l'Académie espa-

gnole, quand il a été frappé par la mort. Ajoutons que le cardinal Gonzalès a été le premier fondateur des cercles ouvriers en Espagne.

— On annonce encore la mort : de M. Beaucy de Recy, musicien, critique musical à la *Revue bleue*, mort le 8 novembre; — de M. le docteur Ernest Berchon, médecin principal de la marine, ancien président de l'Académie de Bordeaux, mort à soixante-neuf ans, le 13 novembre; — de M. Anatole Billequin, chimiste distingué, qui fut longtemps professeur de chimie au collège impérial de Pékin, mort âgé de cinquante-six ans, le 29 novembre, à Paris ; — de M. Antonin Bonnel, professeur de littérature latine à l'Université catholique de Lyon, mort le 18 novembre, dans cette ville; — de M. Paul Brac de la Perrière, avocat, doyen de la Faculté catholique de Lyon, mort le 8 novembre; — de M. François de Caussade, conservateur à la bibliothèque Mazarine, et rédacteur au *Journal des Débats*, auteur d'une édition des œuvres d'Agrippa d'Aubigné, et de celles de Paul-Louis Courier, mort le 20 novembre, à Paris, âgé de cinquante-trois ans; — de Mlle Charlemagne, doyenne des institutrices de France, morte à Saint-Brieuc, âgée de quatre-vingt-dix-sept ans, le 27 novembre; — de M. Duchartre, membre de l'Académie des sciences, professeur à l'Institut agronomique, à qui l'on doit, outre des mémoires spéciaux publiés dans divers recueils, des *Éléments de botanique* (1866), mort le 6 novembre; — de M. le chanoine Dulliand, ancien supérieur du grand séminaire de Belley et doyen du chapitre de cette ville, mort le 9 novembre, âgé de soixante et onze ans; — de M. Lucien Faucou, conservateur du musée Carnavalet et directeur de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, qu'il avait pourvu d'une table générale, sinon complète, du moins utile, mort tout jeune encore, le 28 novembre, à Paris; — du R. P. Marie-Dominique Fauqueux, O. P., prédicateur remarquable, mort à soixante-trois ans, à Dijon, le 9 novembre ; — de M. Louis Figuier, directeur de l'*Année scientifique* et le fécond auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation des sciences, mort le 8 novembre, âgé de soixante-quinze ans ; — de M. Floury, directeur du théâtre du Châtelet et auteur d'un cours de perspective théâtrale encore estimé, mort le 20 novembre, à Paris, âgé de soixante ans ; — de M. Paul Foucher, romancier et journaliste, ancien rédacteur en chef du *National*, mort le 6 décembre; — de M. Georges Karr, professeur au lycée Condorcet, mort le 13 novembre; — de Mme la vicomtesse Lepic, plus connue comme romancière sous le pseudonyme de Gennevraye, morte le 12 novembre, à Paris, âgée de soixante-sept ans ; — de M. le chanoine Maffre, directeur de la *Semaine religieuse* d'Albi, auteur, entre autres ouvrages, d'une Étude sur Lacordaire et d'un Mois de Marie, mort le 17 novembre; — de M. Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*, mort le 18 novembre, âgé de cinquante-sept ans; — du R. P. Mayet, de la Société de Marie, l'un des compagnons du fondateur de l'ordre, auteur d'une *Vie du commandant Marceau* et d'une *Vie de Marie Eustelle*, mort le 7 décembre, âgé de quatre-vingt-cinq ans; — de M. le docteur Paris, membre de l'Académie de médecine, mort le 28 novembre, âgé de quatre-vingt-treize ans; — de M. le docteur Gérard Piogey, à qui l'on doit de remarquables recherches sur l'acharus de la gale, mort le 18 novembre; — de M. Paul Saunière, romancier, mort le 21 novembre ; — de M. Édouard Thierry, ancien administrateur de la Comédie française, puis de la Bibliothèque de l'Arsenal, mort à quatre-vingt-un ans, le 28 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. le comte Victor Baworowski, traducteur polonais de Byron, mort le 5 décembre; — de M. Reinh. Bechstein, professeur de littérature à l'Université de Rostock, mort le 5 octobre, âgé de soixante et un ans; — de M. le docteur Chapman, médecin anglais,

auteur d'ouvrages estimés, mort à soixante-treize ans, à Paris, le 28 novembre; — de M. William Carr Crofts, auteur d'ouvrages sur le socialisme, mort le 29 novembre; — de M. William Edward Hall, membre de l'Institut de droit international, mort à soixante ans, à Cockercourt (Somerset), le 6 décembre; — de M. Philip-Gilbert Hamerton, écrivain et graveur anglais, mort le 5 novembre; — de M. Rud. Hildebrand, professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université de Leipzig, mort dans cette ville, à l'âge de soixante-dix ans, le 28 octobre; — de M. Jules Lehrs, professeur d'économie politique à Munich, mort à quarante-neuf ans, le 10 octobre; — de sir James Mac-Cosh, philosophe et pédagogue connu des États-Unis, mort le 18 novembre; — de M. le docteur Henri Madge, auteur d'écrits sur la médecine, mort le 3 octobre; — du Rév. Malan, orientaliste d'origine suisse, établi en Angleterre, mort le 29 novembre; — de sir Charles Newton, ancien conservateur des antiquités grecques et romaines au Musée britannique, correspondant de l'Institut de France, mort le 30 novembre; — de M. le docteur K. Oercel, assistant de l'Institut hygiénique de Hambourg, mort le 15 novembre; — de M. Karl Ploug, poète et publiciste danois, mort le 17 octobre, à Copenhague: — de M. Nathan Pringsheim, professeur à la Faculté des lettres de Berlin, membre de l'Académie de cette ville, mort le 6 octobre, âgé de soixante et onze ans; — de M. Rossbach, directeur de la clinique universitaire de Munich, mort le 8 octobre; — du grand musicien russe Ant. Rubinstein, mort le 20 novembre, à Péterhoff; — de M. G. A. B. Schierenberg, à qui l'on doit de nombreux écrits sur l'histoire d'Allemagne, mort le 21 octobre, à Lucerne; — de M. Ludwig Schwarz, professeur d'astronomie à l'Université de Dorpat, mort le 5 octobre, dans sa soixante-treizième année; — du R. P. Bernhard Sollinger, de l'ordre de Cîteaux, auteur, entre autres ouvrages, de *Regesten zur Geschichte von Wilkering*, et de *Regesten zur Geschichte von Engelszell*, mort âgé de cinquante-huit ans, à Wilkering (Haute-Autriche); — de M. Carl-Ludwig-Ferd. von Witzleben, rédacteur en chef de l'*Internationale Revue über die gesammten armeen und Flotten*, l'un des meilleurs recueils du genre, mort à soixante-deux ans, le 28 octobre.

Concours et Prix. — L'Académie de Stanislas décernera en 1896 un prix de 1,000 fr., fondé par M. le docteur Herpin (de Metz). Le sujet proposé est celui-ci : *Histoire d'une abbaye, d'une collégiale, d'un couvent, ou d'un prieuré de l'ancienne province de Lorraine ou des Trois-Évêchés jusqu'en 1889.* Date extrême du dépôt : 31 décembre 1895. — L'Académie exclut du concours l'abbaye de Senones, dont l'histoire a été écrite par dom Calmet, et les chapitres cathédraux de Metz, Toul et Verdun.

— L'Académie de Besançon a mis au concours, pour l'année 1896, les sujets suivants : 1° Prix d'éloquence (300 fr.), Étude sur le barreau comtois. — 2° Prix d'économie politique (400 fr.), Étude sur l'industrie forestière, l'industrie métallurgique, ou la culture de la vigne en Franche-Comté. Les manuscrits devront parvenir franco au secrétaire avant le 1er juin.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a tenu, le 22 novembre, sa séance publique annuelle. M. Ludovic Halévy a prononcé le discours sur les prix de vertu. M. Camille Doucet a lu le rapport sur les concours littéraires. Voici la liste des prix décernés :

Prix d'éloquence. — Le prix est partagé entre MM. Auguste Devaux et Michel Revon; mention honorable : M. Edmond Cramaussec.

Prix Gobert. — Premier prix : M. Albert Vandal, *Napoléon et Alexandre;* second prix : M. L. Wiesener, *le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais.*

Prix Thérouanne. — Le prix est partagé entre MM. Octave Noël, *Histoire*

du commerce dans les deux mondes ; P. Boissonade, *Réunion de la Navarre à la Castille ;* le capitaine Chopin, *la Cavalerie française ;* l'abbé Pisani, *la Dalmatie de 1797 à 1815.*

Prix Bordin. — Le prix est partagé entre MM. V. Cucheval, *l'Éloquence romaine ;* H. Parigot, *le Théâtre d'hier ;* Aug. Rey, *les Cahiers de Saint-Prix ;* Ant. Guillois, *le Salon de Mme Helvétius*, et Léopold Sudre, *les Sources du roman de Renart.*

Fondation Marcellin Guérin. — Partagée entre MM. H. Lemonnier, *l'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin ;* Ed. Bertrand, *Études sur la peinture et la critique d'art dans l'antiquité ;* G. Compayré, *l'Évolution intellectuelle et morale de l'enfant ;* Paul Sabatier, *Vie de saint François d'Assise ;* A. Angellier, *Robert Burns*, et Rodocanachi, *les Corporations à Rome.*

Prix Saintour. — Décerné à M. Ch. Livet, *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains de son temps.*

Prix Langlois. — Partagé entre M. C. Toutain pour sa traduction des *Musées archéologiques de Rome* de M. Helbig, et M. E. Riquiez, traduction de la *Marie Stuart* de Schiller.

Concours Monthyon. — Prix de 1,000 fr. : *En famille*, par M. Hector Malot ; *la Turquie et l'hellénisme contemporain*, par M. Victor Bérard ; *Pingot et Moi*, par M. Art. Roe ; *De Scribe à Ibsen*, par M. René Doumic ; *les Enfants de Grand-Pierre*, par M. Eugène Muller ; *Thomas Corneille*, par M. Gustave Reynier ; *Hassan le Janissaire (1516)*, par M. Léon Cahun ; *l'Anneau de César*, par M. Alfred Rambaud ; *Le Sage*, par M. Eugène Lintilhac ; *Joseph de Maistre*, par M. F. Descostes ; *Études et portraits*, par M. Edmond Biré ; *Chansons et récits de mer*, par M. Yann Nibor. — Prix de 500 fr. : *L'Ame d'un missionnaire*, par M. l'abbé Monteuuis ; *la Marine royale en 1789*, par M. Maurice Loir ; *Ximénès*, par M. Jean Bertheroy ; *la Nation canadienne*, par M. Charles Gailly de Taurines ; *l'Effort*, par M. Henry Bérenger ; *Sans lendemain*, par Mme la baronne C. de Vaulny (Yves de Noly) ; *l'Oncle Chambrun*, par Mme Marguerite Bélin (Jean Rolland) ; *Une jeune fille*, par Mlle Marianne Damad ; *Louise et Louisette*, par Mlle Marie Miallier ; *le Saut du loup*, par Jules Rolland ; *Au sortir du couvent*, par M. Cat ; *Variétés littéraires et cœtera*, par M. Ch. Marelle ; *les Prisons du vieux Paris*, par M. Albert Laurent ; *Voyage en France*, par M. Ardouin Dumazet.

Prix Lambert. — Partagé entre MM. Albert Cim, *Mes amis et moi ;* Georges Beaume, *Aux jardins*, et Mme d'Alq, *Anthologie féminine.*

Prix Maillé-Latour-Landry. — Partagé entre M. Georges Bastard, *Charges héroïques*, et Mme de Monzie, pour un ouvrage sur Richelieu.

Prix Botta. — Partagé entre MM. Paul Perret, *Manette André ;* Jacques Naurouze, *les Bardeur-Carbansane ;* Henri Ardel, *Cœur sceptique ;* Mme Pidoux, *Six mois en Italie*, et Mme de Belloc, *Sainte Agnès et son siècle.*

Prix Archon-Despérouses. — Partagé entre M. Pierre de Nolhac, *Paysages de France et d'Italie ;* M. Auguste Dorchain, *Vers la lumière*, et M. E. Le Mouel, *Fleur de blé noir.*

Prix Toirac. — M. Alex. Parodi, *la Reine Juana*, drame.

Prix Vitet. — Partagé entre Mme Arvède Barine et M. Camille Bellaigue.

Prix Jean Raynaud. — M. Paul Déroulède.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie a tenu, le 16 novembre, sa séance publique annuelle. Après le discours du président M. Paul Meyer, M. Wallon a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Alfred Maury, et M. Homolle a terminé la séance par une intéressante communication sur les fouilles de Delphes. Voici la liste des prix décernés :

Prix ordinaire. — M. Diehl.

Antiquités de la France. — 1re médaille : M. Guilhiermoz; 2e médaille : M. Héron ; 3e médaille : MM. Merlet et Clerval ; 1re mention honorable : M. Gselle ; 2e mention : M. Isnard ; 3e mention : M. Bertrand de Broussillon ; 4e mention : les RR. PP. Belon et Boinne ; 5e mention : M. le comte de Beauchesne ; 6e mention : M. de Trémault.

Prix de numismatique. — M. Maurice Prou.

Prix Gobert. — 1er prix : M. A. Giry, *Manuel de diplomatique;* 2e prix : M. l'abbé Marchand, *Le Maréchal de Vieilleville.*

Prix Bordin. — M. Georges Bénédite.

Prix Fould. — M. Gustave Gruyer.

Prix Brunet. — Récompense de 2,000 fr, : M. Maurice Tourneux ; récompense de 1,000 fr. : M. Auguste Castan ; récompense de 500 fr.: M. Philippe Renouard ; récompense de 500 fr. : M. Julien Vinson.

Prix Stanislas Julien.—Le prix est partagé entre M. de Groot et M. Chavannes.

Prix Delalande-Guérineau. — M. D. Mallet.

Prix de La Grange. — M. François Bonnardot.

Fondation Garnier. — Sur les arrérages de la fondation, il est attribué 7,500 fr. à M. Foureau et 6,700 fr. à Mgr Leroy, évêque du Gabon.

Fondation Piot. — Sur les arrérages de la fondation, il est attribué 2,000 fr. à M. de la Blanchère ; 3,000 fr. à M. Babelon ; 500 fr. à M. Barthélemy ; 3,000 fr. au R. P. Delattre ; 5,000 fr. à M. Chantre ; 3,000 fr. à M. Couve; 10,000 fr. pour la publication des manuscrits de numismatique laissés par M. Waddington.

Prix Saintour. — Récompense de 2,000 fr. : M. Hartwig Derenbourg ; 500 fr. d'encouragement à M. Casanova et autant à M. Victor Henry,

Académie des beaux-arts. — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 3 novembre, sous la présidence de M. Daumet. M. le comte Delaborde a lu une notice sur la vie et les œuvres de Gounod. Puis on a exécuté la cantate de *Daphné*, composée par M. Henri Rabaud. Voici la liste des prix décernés :

Peinture. — Premier grand prix : M. Leroux (Jules-Auguste). — Autre premier grand prix : M. Deschenaud (Adolphe). — Premier second grand prix : M. Laparra. — Deuxième second grand prix : M. Benner (Emmanuel-Michel).

Sculpture. — Premier grand prix : M. Roux (Constant-Ambroise). — Premier second grand prix : M. Champeil (Jean-Baptiste). — Deuxième second grand prix : M. Boucher (Jean-Marie-Théodore-Joseph).

Architecture. — Premier grand prix : M. Becoura (Alfred-Henri). — Premier second grand prix : M. Patouillard (Auguste-René-Gaston-Antoine). — Deuxième second grand prix : M. Héraud (Gabriel).

Gravure en taille-douce. — Premier grand prix : M. Germain (Charles-Laurent). — Premier second grand prix : M. Mayeur (Arthur-Constant-Jules). — Mention honorable : M. Penat (Éloi-Lucien).

Composition musicale. — Premier grand prix : M. Rabaud (Henri-Benjamin). — Premier second grand prix : M. Letorey (Omer). — Mention honorable : M. Mouquet (Jules-Ernest-Georges).

Prix Leprince. — Le prix est décerné : pour la peinture, à MM. Leroux et Deschenaud ; pour la sculpture, à M. Roux ; pour l'architecture, à M. Recoura ; pour la gravure en taille-douce, à M. Germain.

Prix Alhumbert. — M. Leriche.

Prix Deschaumes. — M. Dumesnil.

Prix Bordin. — Médaille de 2,000 fr., M. Paul Richer; médaille de 500 fr., M. Charles Yriarte ; autre médaille de 500 fr., M. Rocheblave.

Prix Trémont. — Le prix est partagé entre MM. Trigoulet, Lemarquier et Vierne.

Prix Georges Lambert. — Le prix est partagé entre Mme Colin, Mlle Vallot et MM. Chambard et Trodoux.

Prix Achille Leclère. — Prix : M. Rey (Adrien) ; mention honorable ; MM. Selmersheim, Deperthes, Michelet.

Prix Chartier. — M. Boëllmann.

Prix Jean Leclaire. — M. Jaussely (Léon) et M. Bernard (Joseph).

Prix Chaudesaigues. — Prix : M. Binet. — Mentions honorables : M. Rigault et M. Murier.

Fondation de Caen. — Les revenus de la fondation ont été répartis entre les pensionnaires de l'Académie de France, peintres, sculpteurs et architectes, à leur retour de Rome.

Prix Monbinne. — M. Bruneau.

Fondation Delannoy. — Prix : M. Recoura.

Fondation Lusson. — Prix : M. Patouillard.

Fondation Cambacérès. — Prix : M. Laparra, pour la peinture ; M. Champeil, pour la sculpture ; M. Mayeur, pour la gravure en taille-douce.

Fondation Rigny. — Prix : M. Patouillard.

Prix Desprez. — M. Dubois (Ernest).

Prix Brizard. — M. Buffet (Amédée).

Prix Maxime David. — Mme Gabrielle Debillemont.

Fondation Anastasi. — Lauréat : M. Metzmacher.

Prix Eugène Piot. — M. Carlier.

Prix Kastner-Boursault. — Prix partagé entre MM. Albert Soubies et Charles Malherbe, et M. Julien Tiersot.

Prix Antoine-Nicolas Bailly. — M. Hardy.

Fondation Joseph Saintour. — M. Leriche (Henri).

Fondation Pinette. — Les arrérages sont partagés entre MM. Carpentier et Erlanger, et la prochaine annuité est accordée à M. Bachelet.

Fondations de Caylus et de la Tour (prime de l'École des beaux-arts). — Le prix de Caylus est décerné, pour la peinture, à M. Maxence, et pour la sculpture, à M. Roussel. — Le prix de la Tour est décerné à M. Leroux.

Grandes médailles d'émulation (École des beaux-arts). — MM. Besson, Champeil et Bernard.

Prix Abel Bouet. — M. Recoura.

Prix Jay. — M. Huillard.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 novembre, M. Homolle a communiqué à l'Académie un mémoire sur les fouilles de Delphes. — Le 9 novembre, M. Heuzey a lu une étude sur une villa royale chaldéenne découverte par M. de Sarzec. M. Havet a ensuite entretenu l'Académie d'un manuscrit perdu de Plaute.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 10 novembre, M. Maurice Block a lu un mémoire sur l'assurance contre l'infirmité et la vieillesse en Allemagne. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 17 novembre. M. Lyon-Caen a ensuite communiqué une notice sur la vie et les ouvrages de M. de Parieu. — Dans la séance du 24 novembre, une discussion s'est engagée entre divers membres de l'Académie à propos d'un mémoire de M. Descamps, sénateur de Belgique, sur l'union internationale pour la publication des traités.

Almanachs. — Vénérable Jeanne d'Arc et toi, vaillant zouave, apparaissez pour la sixième année sur la couverture de l'*Almanach du bon Français* (10 centimes), le plus patriotique, le plus religieux, et le meilleur marché,

que la Société bibliographique a su élever et maintenir au premier rang comme forme et comme fond! D'éminents rédacteurs se dissimulent à côté de spirituels écrivains et de curieux chercheurs. Il n'y a pas moins de huit gravures dont quatre portraits. — Volume splendide, digne de paraître sur la table du salon le plus élégant du faubourg Saint-Germain, l'*Almanach catholique de France* (Lille, Société Saint-Augustin, 5 fr.), paraît pour la 16e année. Admirables chromos, articles choisis, tout s'y trouve, même un Noël ancien d'une saveur particulière, même un portrait de M. Casimir Périer, ce qui est peut-être de trop. — Le *Grand Almanach français* (Paris, Delagrave, 1 fr. 50) ne nous a pas paru cette année aussi artistique. Il y a une histoire de Mormons qui est longue et fade, et l'on ne trouve là ni beaucoup de renseignements ni beaucoup de nouveautés. Ce n'est pas assez que de suivre le chemin tracé, il faut l'améliorer. Et personne n'en est plus capable que les directeurs et éditeurs du *Musée des Familles*. — Tout au contraire, plein de verve et d'esprit est le *Grand Almanach Paul Dupont* (1 fr. 50), paru un des derniers. Evidemment, l'on peut relever quelques petits passages, quelques gravures un peu légères; mais il y a aussi des vers fort jolis, gracieux, pleins de bons sentiments; quelques renseignements, et surtout beaucoup d'histoires amusantes avec ou sans gravures. — L'*Almanach Hachette* (1 fr. 50) est le roi des almanachs utiles. C'est une véritable encyclopédie à laquelle on a même joint l'agréable des primes : huit billets de théâtre à moitié prix, des remises chez quelques fournisseurs, etc., etc. A corriger l'année prochaine : p. 248, « l'esprit du Saint-Siège désigne »; lisez : « les cardinaux désignent »; p. 291, il n'est pas fait mention de l'éducation religieuse, ce qui est un tort. Un itinéraire dans Paris, en cinq jours, pour 100 fr., est la chose la mieux combinée et la plus curieuse du monde. — Parmi les almanachs de prix moyen, voici l'*Almanach national de Jeanne d'Arc*, qui paraît pour la première fois (Paris, Lethielleux, 0 fr. 50). Excellentes intentions, bonne exécution. On eût pu supprimer sans difficulté les gravures de la pomme de terre, de Carême qui arrive au mois de juillet, de Mardi gras au mois de septembre, et *tutti quanti*, qui sont de mauvais goût. D'autant plus que le reste de l'iconographie est remarquable. — L'*Almanach des Missions* (Lyon, 12, rue de la Charité, 0 fr. 50) est toujours aussi palpitant d'intérêt tant pour le texte que pour les gravures. Et c'est une si bonne œuvre que de l'acheter! — Achetez aussi au même endroit le petit *Almanach de la propagation de la foi* (10 centimes), où voyages et amusements se trouvent réunis. — Autre bonne œuvre : l'*Almanach de Dom Bosco* (Lille, Orphelinat Saint-Gabriel, pieux, curieux et utile. Portraits de Carnot et de M. Casimir Périer. — A côté, nous plaçons l'*Almanach de la France illustrée*, édité par M. l'abbé Roussel (Paris, 40, rue Lafontaine, 0 fr. 50). Beaucoup de bonnes gravures et d'excellents portraits. En tête Jeanne d'Arc sur le bûcher, de Léon Cugnot, superbe reproduction. — L'*Almanach populaire* (Lille, Société Saint-Augustin, 0 fr. 15) publie aussi une bonne histoire de Jeanne d'Arc avec d'excellentes gravures, reproduction de l'ancien. — Mais combien nous aimons mieux le *Coin du feu* (Paris, rue de Furstenberg, 6; 0 fr. 50), où il n'y a que de bonnes histoires et des figures d'amis, Berryer, l'empereur de Russie, Bayard, Mme de Maillefer, etc., etc. — Dans l'*Almanach pour tous*, je retrouve encore M. Périer, que la Société Saint-Augustin a mis partout cette année (0 fr. 25). Heureusement, à côté, se lisent de bonnes, très bonnes histoires. Une d'elles, la *Capture de Martin*, avec ses illustrations, est un bijou. — L'*Almanach des familles chrétiennes* (Einsiedeln, Benziger, 0 fr. 50) n'a pas échappé à la contagion. M. Casimir Périer n'a pas épousé Mlle de Ségur, mais Mlle Périer. Le reste parfait. — L'*Almanach illustré des familles* (Lille,

Société Saint-Augustin, 0 fr. 50) contient les portraits des souverains, une heureuse nouveauté. Seulement, du coup, il faudrait M. Casimir Périer à la place de Carnot. M. Casimir Périer et M. l'abbé Garnier sont accolés à la fin du volume. — Un bijou sur lequel il n'y a que des compliments à faire, c'est l'*Almanach des enfants* (Lille, Soc. Saint-Augustin, 0 fr. 50). Charmant de tous points. — L'*Almanach des enfants de la première communion* (Ensiedeln, Benziger, 0 fr. 50) est une vraie merveille qu'on ne peut que recommander entièrement. — Le *Petit Almanach de l'écolier* (Paris, 6, rue Furstenberg) est bon pour tous. — L'*Almanach des enfants de chœur* (Paris, Henri Gautier, 0 fr. 05) en est à sa sixième année. Bien approprié à sa spécialité, il n'aurait pas dû contenir, à notre avis, certaine histoire de domino. — Offrons à toutes nos filles l'*Almanach des enfants de Marie* (Lille, Soc. Saint-Augustin, 0 fr. 60). Il est complet et richement illustré. Il n'y a que des éloges à lui décerner ainsi qu'à l'*Almanach de la jeune fille chrétienne* (Même Société, 0 fr. 50), mais où nous vondrions trouver des conseils de couture, de ménage, de toilette, à côté des charmantes histoires (*Puss*, entre autres, et les *Terreurs de Mlle de Villepreux*) qu'on y rencontre. — Ce sont précisément des renseignements précieux dont est bourré *l'Almanach de la jeunesse*, destiné aux garçons, et dont tout père de famille fera sagement de se pourvoir pour son instruction d'abord et pour celle de son fils ensuite. C'est une nouveauté de l'année dont il faut savoir grand gré à MM. Mame (0 fr. 40). Utile et agréable, il aura, nous l'espérons, une grande vogue. — Absence, au contraire, de renseignements pratiques dans l'*Almanach du laboureur et du vigneron* (Paris, 6, rue Furstenberg, 0 fr. 40), qui donne de bien belles histoires, mais pas assez de spécialités. — Mêmes reproches et mêmes compliments à l'*Almanach des chaumières* (Paris, H. Gautier, 0 fr. 50), où il n'y a même pas les travaux mensuels. Aussi doit-il se compléter par l'*Almanach de la France rurale* (Même librairie, 0 fr. 50), où sont tous les renseignements demandés. En achetant les deux on forme un tout complet. — Dans l'*Almanach de l'atelier* (Paris, 6, rue Furstenberg, 0 fr. 40), il y a les travaux agricoles! Mettez-y plutôt la loi sur le travail des manufactures, les sociétés d'assistance, les patronages, etc., etc. — Même reproche à faire à l'*Almanach de l'ouvrier* (Paris, H. Gautier, 0 fr. 50). Nous sommes sûr que l'an prochain nous n'aurons pas à faire la même critique, ayant affaire à des éditeurs aussi intelligents. — Encore les travaux agricoles dans le *Soldat* (Paris, 6, rue Furstenberg), qui conviendrait bien à un soldat laboureur. Le *Jean Bart*, destiné aux gens de mer, lui, est parfait. Il y a deux ans que nous le répétons. — L'*Almanach illustré du troupier français* (Paris, Dupont, 0 fr. 60) est plein de gaudrioles. Mais aussi il y a des renseignements que nous voudrions voir dans le *Soldat*. Signalons une erreur : le 4e corps n'a plus pour commandant le général Coiffé, mais le général Zurlinden. — L'*Almanach Kneipp* (Paris, Lethielleux, 0 fr. 60) fait et fera fureur, car il est excellent pour les pauvres humains qui sont malades ou qui le deviendront. Kneippiste et chasseur (qui se ressemble s'assemble), nous avons gardé pour la bonne bouche l'*Almanach de la chasse illustrée* (Paris, Firmin-Didot, 1 fr.), sur lequel nous prenons plaisir à inscrire nos chasses pharamineuses de cette année, à lire de charmantes histoires et à contempler de ravissantes gravures. — A méditer et à garder avec soin l'*Almanach de la Révolution*, que rédige avec tant de verve et d'érudition M. Charles d'Héricault (Gaume, 10 c.).

Les feuilles au vent de cette année sont *les Pensées littéraires extraites de Bossuet*, *le Calendrier de saint Benoît* et celui de *saint Jean Berchmans*, tous trois dus à la Société Saint-Augustin, et dont tout, même le cadre, est parfait.

Paris. — M. Léopold Delisle, dans *Alexandre de Villedieu et Guillaume le Moine, de Villedieu* (Paris, gr. in-8 de 23 p. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LV), s'occupe, au point de vue bibliographique, de l'auteur du *Doctrinal* et d'un humaniste, originaire aussi de Villedieu en Basse Normandie, lequel enseigna avec un certain éclat dans l'Université de Caen, sous le règne de François Ier, et est auteur d'un dictionnaire latin-français (*Epithoma vocabulorum*) et de quinze traités divers dont le plus curieux est le *De fabulosis thematibus*, consacré aux traditions populaires de la Normandie. Dans la première partie de son remarquable travail, M. Delisle analyse, loue et complète une étude spéciale du docteur Dietrich Reichling, professeur au gymnase de Heiligenstadt (*Alexandri de Villa Dei Doctrinalis codices manuscripti et libri typis impressi*, Berlin, 1894), contenant la description de deux cent cinquante manuscrits et de deux cent quatre-vingt-seize éditions du *Doctrinal*. Il décrit les dix-neuf éditions du *Doctrinal* que possède la Bibliothèque nationale, l'édition — inconnue de M. Reichling, — conservée dans la bibliothèque de Valognes, une autre édition également inconnue du bibliographe allemand, dont douze feuillets viennent d'être retrouvés dans une vieille reliure, et il donne à tant de curieux renseignements un riche complément sous forme d'une *Note sur les éditions du Doctrinal renfermant la glose de Foucaud Monier*.

— Deux nouvelles brochures de M. A. Claudin viennent de s'ajouter à la longue liste des travaux bibliographiques du savant libraire : *Les Origines de l'imprimerie à Sisteron en Provence (1513). Les Pérégrinations d'un imprimeur (1507-1513). Imprimerie établie à Servoulet, commune de Sisteron, pendant la Révolution* (Paris, Claudin, in-8 de 23 p. Extrait du *Bulletin du bibliophile*). — *Le Premier Livre imprimé à Agen. Recherches sur la vie et les travaux du premier imprimeur agenais* (*Ibid.*, gr. in-8 de 21 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). M. Claudin, dont on n'a plus à louer l'érudition ni la sagacité, prouve que le premier imprimeur de Sisteron fut Thomas de Cloches (*de Campanis*), et que le premier imprimeur d'Agen fut Antoine Rebol ou Reboulh, dont on connaissait déjà *le Bandello* (1545) et dont il a trouvé un volume antérieur de dix-neuf ans au *Bandello, le Directoire du salut des ames* (Agen, 1526). Les deux brochures, enrichies de plusieurs planches de fac-similés, contiennent beaucoup d'autres renseignements intéressants ; on trouve notamment (à la fin de la seconde) la liste complète des ouvrages du même auteur sur l'histoire de l'imprimerie, les uns publiés, les autres sous presse.

— M. l'abbé Charles Urbain nous donne un nouveau fascicule de *Lettres oubliées remises en lumière*, consacré à *Henri IV* et à *Marguerite de Valois* (Paris, Téchener, in-8 de 14 p.) Le petit recueil, qui contient onze lettres du Roi adressées à Catherine de Médicis, à M. de Saint-Chéron, au Pape, au duc d'Épernon, etc., et sept lettres de la Reine adressées à Henri IV, à Catherine de Médicis, à la duchesse d'Angoulême, à la comtesse de Moret, complète un précédent recueil (1891) de lettres des mêmes personnages; aussi la pagination se continue-t-elle de 29 à 42.

Angoumois. — Un digne hommage a été rendu à un travailleur aussi modeste que savant, à un homme de bien, à un grand chrétien, dans le *Discours prononcé par M. Léon Palustre, directeur honoraire de la Société française d'archéologie, sur la tombe de M. Jules Pasquet du Bousquet de Laurière, membre de la Société des antiquaires de France, secrétaire général de la Société française d'archéologie, le 8 octobre 1894* (Angoulême, imp. charentaise de Chasseignac, in-8 de 7 p.).

Champagne. — On s'attendrait, d'après le titre donné par M. Pouillat d'Is-

land à son opuscule : *Petite Collection vitryate. Contribution à l'histoire de l'ancien Vitry ou Victry en Pertoys* (Vitry-le-François, veuve Tavernier, in-8 de 44 p.), à y trouver quelque chose de nouveau sur cette ville. On est quelque peu déçu après l'avoir lu : l'auteur ne parle que de faits très connus et ne donne en somme qu'un résumé de l'histoire de Vitry. Les deux notes de la fin, peut-être un peu plus intéressantes que le reste, ne peuvent cependant guère justifier le titre de cette brochure, qui ne fournit à l'historien aucune nouvelle indication, aucun document inédit.

Flandre. — On parle peu, dans les Histoires générales de la Révolution, de la bataille de Tourcoing du 18 mai 1794. Cependant, s'il faut en croire M. A. Merchier, professeur d'histoire au lycée de Lille (*la Bataille de Tourcoing du 18 mai 1894*. Roubaix, Alfred Reboux, in-8 carré, 64 p. et 3 cartes), cette victoire du général Souham, remportée en l'absence de Pichegru, eut une importance considérable : elle sauva la patrie de l'invasion étrangère et seule rendit possible Fleurus. Pourquoi donc est-elle presque inconnue, même dans le Nord ? Cela tient, suivant notre auteur, à ce que, tandis que « les batailles précédentes avaient été portées à la connaissance de la Convention par un habile metteur en scène, Barrère, et que Fleurus eut la chance d'avoir pour rapporteur Carnot, le rapport relatif aux opérations de Tourcoing fut confié à Couthon, systématiquement froid et terne, » et dont la tâche était d'amoindrir l'action, de la réduire à rien ; cela tient aussi à une intrigue politique qui voulait éliminer Carnot du Comité de salut public et lui substituer Saint-Just comme directeur des affaires de la guerre. M. Merchier veut aujourd'hui réparer cette injustice et faire revenir l'histoire sur son premier jugement ; voilà pourquoi il a soigneusement mis en œuvre les documents inédits qu'il avait étudiés au ministère de la guerre.

Franche-Comté. — Nous recevons une brochure, aussi gracieuse par son exécution matérielle qu'intéressante par le sujet. Il s'agit des *Annales de Sainte-Claire de Poligny*, publiées avec une introduction par Mme Émile Longin *(1636-1646)* (Besançon, Paul Jacquin ; Dole, A. Jacques, in-8 de xxvii-58 p.). La page ix de l'Introduction transcrit littéralement le titre du manuscrit que Mme Longin a eu l'excellente pensée de mettre au jour : il ne contient que dix-neuf lignes ! Cette prolixité ferait sourire à notre époque ; cela n'empêche pas la relation d'être « un document historique de premier ordre » pour l'histoire de la guerre dite de Dix ans en Franche-Comté. Ces mémoires naïfs et d'une vie intense ont été rédigés d'abord par la sœur Anne-Claire, de Pesmes, puis, après sa mort, par la Mère Marguerite Moureau, de Poligny, toutes deux témoins des événements terribles qu'elles racontent. Mme Longin a fait précéder sa publication d'une excellente étude analytique et critique. De plus, elle a éclairé le texte du manuscrit par des notes qui épargneront bien des recherches aux travailleurs.

— *L'Almanach des bonnes gens du pays de Montbéliard, 1895* (Montbéliard, Ad. Pétermann, petit in-4 de 81 p., illustré), est original au possible. Entre autres choses, il contient un certain nombre de chansons populaires, avec airs notés. Patois et folklore marchent ici de compagnie. Nous devons donc signaler cet almanach à tous les spécialistes de France. On trouve là une notice ultra-élogieuse sur M. Viette, ancien ministre, le « grand homme » du pays. Nous n'avons pas de sympathie pour le personnage ; mais le *Polybiblion* est trop impartial pour ne pas reconnaître le très réel mérite de cet almanach, à M. Viette près.

— Comme les jours, les almanachs se suivent, mais ils se ressemblent peu. L'on ne saurait comparer au précédent le *Messager franc-comtois, almanach-annuaire pour 1895* (Dole, L. Bernin, petit in-4 de 87 p. avec quelques

gravures), ni surtout le *Messager de Franche-Comté et de Bourgogne* (Dole, ibid.). Le premier de ces « Messagers, » dont la couverture reproduit une assez jolie vue de Dole, a le tort de n'être pas exclusivement comtois. Nous signalerons toutefois un article, plus amusant que critique, de M. du Rizou sur les *Légendes franc-comtoises*, publiées par M. Thuriet sous le titre de *Traditions populaires; Les Curiosités naturelles du Doubs; La Vie dans la montagne; Notice sur Arney de Dole, l'un des vainqueurs de la Bastille; A propos des droits féodaux*, par M. Victor du Bled. Tout cela ne manque pas d'intérêt. — Le second almanach, malgré son titre, est quelconque.

Guyenne. — En faisant des recherches à la Bibliothèque impériale de Vienne, M. Georges Goyau y a découvert dans le cinquième volume d'un précieux exemplaire de l'*Atlas major sive cosmographia Blaviana* (*aliàs atlas Blaeu*), qui fut acheté 22,000 florins, en 1730, par le prince Eugène, une intéressante collection de dessins faits en 1638 et 1639, par le Hollandais Hermann van der Hem, d'après les monuments antiques de Bordeaux. Il a raconté sa trouvaille avec beaucoup d'érudition et en donnant beaucoup d'utiles renseignements bibliographiques dans un article des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome, qui vient d'être tiré à part : *Le Vieux Bordeaux à la Bibliothèque impériale de Vienne* (Rome, imp. Cuggiani, in-8 de 31 p. avec 5 vignettes). Les dessins vraiment remarquables d'Hermann van der Hem ont été photographiés par les soins de M. Gounouilhou et seront publiés dans un grand ouvrage illustré en deux volumes in-folio, que cet éditeur livrera au public en 1895, à l'occasion de l'exposition que prépare à Bordeaux, pour cette date, la Société philomathique. Cette exposition aura une section rétrospective où il sera fait une large place aux manuscrits, incunables, chefs-d'œuvre typographiques, reliures, autographes, gravures et dessins.

— Il y a quelques mois, un érudit bordelais bien connu, M. Reinhold Dezeimeris, a découvert chez un libraire, dans un lot de bouquins, un exemplaire fort mal en point d'une des éditions in-folio des *Annales et chroniques de France, de l'origine des François et de leur venue ès Gaules, jusqu'au roi Charles VIII*, par Nicolas Gilles. Ce volume provient de la « librairie » de Montaigne et porte sa signature sur le titre. C'est déjà quelque chose, mais il y a plus : les marges sont couvertes d'annotations autographes, infiniment curieuses, au nombre de cent soixante-dix-huit, dont plusieurs sont très étendues. M. Dezeimeris, qui connaît Montaigne autant qu'homme de France, en prépare la publication, destinée, si nous sommes bien renseigné, aux *Actes de l'Académie de Bordeaux*.

Languedoc. — M. Georges Doublet publie une curieuse notice : *Le Meurtre du curé Delescazes, l'auteur du Mémorial historique, d'après des documents inédits, 1647* (Foix, imp. v^e^ Pomiès, gr. in-8 de 12 p.). C'est l'indispensable complément de la *Notice sur Delescazes*, jointe par M. Pasquier à la réimpression du *Mémorial historique* entreprise par la Société ariégeoise (1891-1894). C'est aux archives départementales de l'Ariège que M. Doublet a trouvé les pièces qui établissent que le curé-chroniqueur fut assassiné et pillé. Relevons une erreur dans la note relative aux livres que possédait Delescazes (p. 9) : « le docte sieur Florimond de Rémond » ne fut jamais *huguenot*, comme l'a prouvé son dernier biographe (*Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond, conseiller au Parlement de Bordeaux*, 1867, p. 11-14).

Lorraine. — L'Académie de Stanislas vient de mettre en distribution le recueil de ses *Mémoires* de 1893, qui est le onzième volume de la cinquième série de ses publications (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de LXXVI-

440 p). La première partie est consacrée aux discours et rapports lus dans la séance du 17 mai 1894. — Les mémoires dont la Société a voté l'impression sont au nombre de sept. En voici la nomenclature : *Les Fêtes de la Révolution* (1789-1802), par le vénérable M.-L. Maggiolo ; — *En Égypte*, par M. Gabriel Thomas ; — *Alexandre de Metz-Noblat, souvenirs d'un ami*, par M. le comte de Ludre ; — *Quinze jours en Arcadie*, par M. Benoît ; — *J.-J. Grandville*, par M. Ch. de Meixmoron de Dombasle ; — *Deux documents historiques concernant l'ancienne châtellenie de Moyen*, par M. Sorlat ; — *La République de Saint-Marin en 1893*, par M. R. de Souhesmes.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé A.-M.-P. Ingold publie une savante *Notice sur l'église et le couvent des dominicains de Colmar* (Colmar, Hüffel ; Paris, Alph. Picard, in-8 de 104 p. avec grav.). Archéologues et historiens trouveront plaisir et profit à lire cette notice, où abondent les rectifications, et qui fait pressentir ce que sera le grand ouvrage *(Alsatia Sacra)* auquel l'auteur consacre toute son activité.

Belgique. — Le R. P. Henri Chérot, S. J., publie la seconde partie de son étude sur *le Fils du grand Condé, Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Son éducation en France et en Belgique, d'après des documents inédits* (Bruxelles, Vromant, gr. in-8 de 43 p. Extrait des *Précis historiques*). Comme la première, cette seconde partie est pleine de choses nouvelles puisées dans les dépôts publics de France et des Pays-Bas et dans des collections particulières en tête desquelles se place celle de Chantilly. Les papiers de Lenet, à la Bibliothèque nationale, ont fourni au savant religieux diverses lettres inédites du fils du grand Condé. Ce n'est pas seulement dans le texte que l'auteur nous donne de précieux renseignements, mais aussi dans les notes, particulièrement dans la note très développée (p. 15-16) où, à propos du P. François Bergier, précepteur du duc d'Enghien, il rectifie un des plus importants recueils bibliographiques de notre temps.

Espagne. — M. le comte de Saint-Saud a fait imprimer sous ce titre : *Excursion dans les sierras d'Espagne. Pics d'Europe* (*Pyrénées cantabriques*), une conférence publique par lui donnée à Bordeaux, dans l'amphithéâtre de l'Athénée, le 21 février 1894 (Bordeaux, imp. Ve Cadoret, gr. in-8 de 35 p. avec planches). Si l'on voulait plus de détails sur le massif de *Picos de Europa* qui n'avait encore été ni exploré ni décrit et que M. de Saint-Saud a étudié en quatre excursions successives, de 1890 à 1893, on les trouverait dans deux publications où il a eu pour collaborateur son compagnon de voyage, M. Paul Labrouche, archiviste des Hautes-Pyrénées : 1° *Les Picos de Europa (monts Cantabriques). Étude orographique* [avec] *partie cartographique et calculs*, par le colonel Prudent (Paris, typ. Chamerot et Renouard, gr. in-8 de 55 p. Extrait du XXe volume de l'*Annuaire* du Club alpin français) ; 2° *Aux pics d'Europe* (Paris, Hachette, in-8 de 32 p. Extrait du *Tour du monde*, premier semestre de 1894, avec de nombreuses et magnifiques illustrations).

Tunisie. — Le R. P. Delattre publie une notice sur les *Marques céramiques grecques et romaines recueillies à Carthage, 1893-1894* (Tunis, gr. in-8 de 15 p. Extrait de la *Revue tunisienne*, organe de l'Institut de Carthage). Il appartenait au zélé chercheur qui a trouvé une aussi importante série de ces marques à l'aide desquelles on peut faire l'histoire de la céramique et aussi l'histoire du commerce dans l'antiquité, d'en dresser la liste. Cette liste complète celles qui avaient déjà été publiées par le célèbre correspondant de l'Institut de France dans le *Bulletin* de l'Académie d'Hippone et dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Dictionnaire de la Bible (*F. Vigouroux*). Fasc. V. Athènes-Beck. 423
Biographies évangéliques (*Mgr Gaume*) 119

Patrologie. Les Pères de l'Église des trois premiers siècles. Portraits et notices, extraits du cours d'éloquence sacrée de *Mgr Freppel* . . 520
Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, herausgegeben von *Oscar von Gebhardt* und *Adolf Harnack*. VIII. Band, Heft 1 und 2. Gnostische Schriften in koptischer Sprache aus dem Codex Brucianus, herausgegeben, übersetzt und bearbeitet von *Carl Schmidt*. — IX. Band, Heft 1. Untersuchungen über die Edessenische Chronik, mit dem syrischen Text und einer Uebersetzung herausgegeben von *Ludwig Hallier*. — Die Apologie des Aristides aus dem syrischen übersetzt und mit Beiträgen und Anmerkungen, herausgegeben von *Dr Richard Raabe* 423

Théologie dogmatique. Leonis Papae XIII. Allocutiones, Epistolae, Constitutiones aliaque acta praecipua 139
Grand Catéchisme par demandes et réponses, imprimé par ordre de S. Em. le cardinal *Desprez* 100
Cours d'instruction religieuse. Conférences de Sainte-Geneviève. Œuvre posthume de *Mgr Freppel* 98
A ceux qui doutent (*M.-S. de Lyal*) 241
Doit-on croire? Examen de quelques difficultés (*J. Leday*) 101
La Foi et la raison (*L. Barrou*). 6e fasc. 101
Das Apostolische Glaubenbekenntniss. Seine Geschichte und sein Inhalt (*Suitbert Bäumer*) 138
Tractatus de Deo Uno *Ludovici de San*, S. J. 522
De Unione hypostatica Verbi Dei cum humanitate (*J.-B. Terrien*) . . 321
La Foi en la divinité de Jésus-Christ. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine, carême de 1892 (*le R. P. Didon*). 101
Études de théologie positive sur la Sainte Trinité (*Th. de Régnon*). 2e série. Théories scolastiques 53
Astronomie et théologie, ou l'Erreur géocentrique, la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation (*le R. P. Th. Ortolan*). 55

Théologie morale. L'Éducateur-apôtre; sa préparation; l'exercice de son apostolat. 106
La Vie chrétienne, ses principes, sa pratique (*J.-M. Guillemon*) . . . 113
Le R. P. de Ponlevoy. S. J. Sa Vie. III. Opuscules et lettres (*le R. P. Alexandre de Gabriac*) 25
La Chrétienne de nos jours. Lettres spirituelles. (*l'abbé Bautain*). 1re partie : La Jeune Fille et la Jeune Femme 109
Casus de matrimonio fere quingenti quibus applicat et per quos explicat sua asserta moralia circa eamdem materiam *M. M. Matharan*. 143

Liturgie. Missel romain des cathédrales, à l'usage des fidèles 491
Le Saint Sacrifice de la messe, explication dogmatique, liturgique et ascétique (*le Dr N. Gihr*), trad. par *l'abbé Moccand* 102
The Gelasian Sacramentary. Liber sacramentorum romanae ecclesiae (*H.-A. Wilson*) 141

Éloquence sacrée. L'Éloquence de la chaire. Histoire littéraire de la prédication (*l'abbé E. Boucher*) 105

Des Plans oratoires de l'improvisateur sacré (*l'abbé Beau-Verdeney*). . 104
Sermons (*Mgr Ch. Gay*) 103
Choix de discours et allocutions de circonstance des plus célèbres orateurs contemporains (*l'abbé Guillermin*) 104
Conférences de Notre-Dame, carême de 1894 (*Mgr d'Hulst*) 140
Allocutions pour les jeunes gens (*Paul Allemand*) 108
Panégyriques (*Mgr Rozier*). 54
L'Église et le siècle (*Mgr Ireland*) 240

Théologie ascétique. Œuvres spirituelles du *P. Jean-Joseph Surin*, S. J., publiées par *le P. Marcel Bouix*, S. J. Traité inédit de l'amour de Dieu précédé de la Vie de l'auteur. 359
Œuvres de saint François de Sales. T. III : Introduction à la vie dévote 111
La Vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement (*le R. P. J. Tissot*) 112
Manuel du jeune chrétien (*Mme Nau de Beauregard*) 116
Manrèse Salésien, ou Méditations pour tous les jours de l'année, extraites des Œuvres de saint François de Sales. 112
Élévations sur les épîtres de S. Paul (*la R. M. Thérèse de Saint-Joseph*). 114
El Misticismo de san Juan de la Cruz en sus poesias (*Martin Dominguez Berrueta*) 115
Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ (*le R. P. Corne*). II. Incarnation du Verbe, vie cachée de Jésus. 239
Méditations sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*le P. Meschler*), trad. de l'allemand par *l'abbé Ph. Mazoyer*. T. III. Vie temporelle de Jésus, vie glorieuse, vie mystique dans l'Église 114
Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour (*E. Decrouille*) . 115
La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, méditée d'après Louis de Grenade (*le P. Hébrard*). 116
Jésus outragé, ou le Mois des opprobres (*le P. Deidier*) 116
Courtes lectures pour le mois du Sacré Cœur (*F.-J. Michel*) 117
Heures du pèlerin de Lourdes en latin et en français (*Un Père de la Compagnie de Jésus*) 118
Harmonias del Corazon de la Virgen Maria (*P. Mariano Aguilar*). . . 264
Mois de Marie d'après les grands prédicateurs contemporains. . . . 117
Mois de Marie pratique, ou Marie modèle de la vie chrétienne (*l'auteur des Paillettes d'or*) 117

Apologétique. Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation. L'Homme complet (*le R. P. Weiss*) trad. de l'allemand par *l'abbé L. Collin* 99
L'Église catholique lumière et force du peuple (*Mme L. R*) 456
Lourdes depuis 1858 jusqu'à nos jours (*le docteur Boissarie*). 148

Mélanges. L'Église et l'Esprit nouveau (*Robert Pinot*) 173
Les Décadents du christianisme (*l'abbé Henry Bolo*) 110

Histoire des religions. Les Premières Formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et dans la Grèce (*Paul Regnaud*). 425

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. Elementos de derecho natural (*Rafael Rodriguez de Cepeda*). 309
Estudio de las causas que determinan, modifican y extinguen la capacidad civil (*Dr Mariano Aramburo y Machado*) 309
Plan d'un cours projeté de droit civil français généralisé (*Pierre Buot de l'Epine*). 310
Cent ans de lutte sociale. La Législation de l'enfance, 1789-1894 (*Jacques Bonzon*). 310

Enseignement du droit. L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Italie (*Eugène Duthoit*) 318

Droit canonique. Instituciones de derecho canonico. T. I. Preliminares. Historia externa del derecho canonico (*José Estanyol y Colom*). 242
Lehrbuch des katholischen Kirchenrechts, mit besonderer Berücksichtigung der particulären Gestaltung desselben in Oesterreich (*Dr Carl Gross*) 242

Elements of ecclesiastical law, adapted especially to the discipline of the Church in the United States. Vol. I. Ecclesiastical persons (*Rev. S. B. Smith*) 264
Commentarium in Facultates apostolicas quae episcopis et vicariis apostolicis per modum formularum concedi solent, ad usum venerabilis cleri americani. Concinnatum ab *Antonio Konins*, ed. recognita et aucta curante *Joseph Putzer* 322
De Canonica diœcesium visitatione (*Paulo Card. Melchers*). 75
Tractatus canonicus de sacrâ Ordinatione (*Petro Gasparri*). 142
Les Ordinations anglicanes (*Fernand Dalbus*) 456
Consultazioni morali-canoniche-liturgiche su' casi e materie svariate che specialmente riguardano i tempi nostri (*M. C. G.*) 323
Code de procédure canonique dans les causes matrimoniales (*l'abbé G. Péries*) 56

Droit international. Les Origines du droit international (*Ernest Nys*) 318
Précis de droit international public ou droit des gens. T. I. Des États et de leurs relations en temps de paix (*R. Piédelièvre*). 319
Les Emprunts d'État en droit international (*Nicolas E. Politis*) . . . 320
Études de droit international, 1re série. Transports, transmissions, relations économiques internationales, propriété intellectuelle (*Léon Poinsard*) 320
De la Contrebande de guerre et des transports interdits aux neutres d'après les principes du droit international contemporain (*Richard Kleen*) 321
La Législation internationale du travail (*Paul Boilley*) 11

Droit public. La Revision belge (1890-1893) (*Léopold Arnaud*) . . . 243

Droit civil. Traités du cautionnement et des transactions (*L. Guillouard*). 311
De la Recherche et des effets de la paternité naturelle (*Raoul de la Grasserie*) 311
Conviendrait-il d'augmenter en France la quotité disponible du père de famille? (*Raoul de la Grasserie*) 312
Les Enfants et le divorce (*Emmanuel Barbier*) 312
Contribution à la théorie de la cause. De la cause dans les libéralités (*E. Tarbouriech*) 313
Commentaire pratique des lois des 26 juin 1889 et 22 juillet 1893 sur la nationalité (*Louis Campistron*). 313
La Législation civile de l'Algérie, étude sur la condition des personnes et sur le régime des biens en Algérie (*Emmanuel Besson*). 313
Diccionario de jurisprudencia hipotecaria de España (*Carlos de Odriozola y Grimaud*). 314
Manuel juridique des médecins, des dentistes et des sages-femmes (*L. Pabon*) 234

Droit rural. Code manuel du propriétaire-agriculteur (*D. Zolla*) . . 315
Des Droits de vaine pâture et de parcours (*Raymond Dargent*). . . . 315
Manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs des caisses rurales (*Louis Durand*) 315

Droit industriel. Traité élémentaire de législation industrielle. Première partie : Législation du travail industriel (*Paul Pic*). 316
Code manuel de droit industriel. III. Marques de fabrique, dessins et modèles, nom commercial, concurrence déloyale (*Maurice Dufourmantelle*). 317
Du travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels 317

Droit militaire. Code manuel des réquisitions militaires. 210

Législation scolaire. Commentaire de la loi du 30 octobre 1886 et des règlements organiques sur l'organisation de l'enseignement primaire 317

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Pour et contre l'enseignement philosophique 385

La Philosophie et le temps présent (*Léon Ollé-Laprune*) 387
La Définition de la philosophie (*Ern. Naville*) 388

Logique. Éléments de logique (*l'abbé L. du Roussaux*). 390

Psychologie. Éléments de psychologie physiologique et rationnelle (*le Dr Geo. Surbled*) 390
Introduction à la psychologie expérimentale (*Alfr. Binet*, avec la collab. de *MM. Philippe, Courtier* et *V. Henri*) 391
Le Sentiment et la pensée et leurs principaux aspects physiologiques. Essai de psychologie expérimentale et comparée (*André Godfernaux*) 392
Les Trois premières années de l'enfant (*B. Pérez*), 5e éd. remaniée et précédée d'une introd. de J. Sully 229
L'Enfant de trois à sept ans (*B. Pérez*) 229
La Psychologie de l'amour (*Gaston Danville*) 394

Métaphysique. Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique (*G. Milhaud*) 394
La Perception extérieure et la science positive, essai de philosophie des sciences (*Francelin Martin*) 396
L'Idée du phénomène (*Émile Boirac*) 397
Il Monismo nelle diverse forme di esistenza e nella liberta umana (*G. abate Longo*) 398
L'Idée de Dieu, d'après la raison et la science (*Alb. Farges*) 398
Philosophie du sens commun. Science et conscience, ou Théorie de la force progressive (*Henri Kleffer*). T. I. La Méthode naturelle . . . 400

Morale. Problèmes de morale et de sociologie (*Herbert Spencer*), trad. et avant-propos par *H. de Varigny*. 400
Le Prix de la vie *Léon Ollé-Laprune*) 401
De la famille; leçons de philosophie morale (*Amédée de Margerie*) . . 107

Esthétique. Le Beau dans la nature (*l'abbé Gaborit*) 418
Le Beau dans les arts (*l'abbé Gaborit*). 418
La Psicologia dell' arte nella Divina Commedia (*D Luigi Leynardi*) . . 527
Les Rapports de la musique et de la poésie considérées au point de vue de l'expression (*Jules Combarieu*) 247

Histoire de la philosophie. Three Lectures on the Vedânta philosophy (*F. Max Muller*) 523
Die Ethik des Stoikers Epictet (*Adolf Bonhöffer*) 324
Spinoza (*Léon Brunschvicg*) 403
La Philosophie de Jacobi (*L. Lévy-Bruhl*) 404
Kant et la science moderne (*le R. P. Tilmann Pesch*) trad. de l'all. par M. Lequien 405
Auguste Comte et Herbert Spencer, contribution à l'histoire des idées philosophiques au XIXe siècle (*E. de Roberty*) 406
L'Année philosophique, publ. sous la direction de Pillon. 407

Pensées et mélanges philosophiques. Montaigne chrétien, réflexions tirées des Essais (*L. de la Brière*) 169
Miel et dard. Pensées d'une oubliée (*la comtesse Olga*). 458
Aurore ou crépuscule? (*Matthias Hanteborne*). 360

Éducation et enseignement. Des moyens de développer par l'éducation la dignité et la fermeté du caractère (*le chan. G. Ginon*). 107
Famille et collège (*Pierre Harispe*) 457
Les Classiques païens et chrétiens (*le R. P. Delaporte*) 78

Sciences politiques et sociales. Johns Hopkins University Studies in historical and political science. 11e série, nos IX-X et XI-XII; 12e série, nos I-II 70
Essais et études (*Émile de Laveleye*) 13
Staatslexikon (*Adolf Bruder*). 20
De la autoridad politica en la sociedad contemporanea (*Ed. Sanz y Escartin*) 15
Almanach de la question sociale illustré pour 1894 (*Argyriadès*) . . . 5
Le Socialisme contemporain (*l'abbé Winterer*). 6
Le Collectivisme et ses conséquences (*le comte de Bousies*) 6
Historique de l'école sociétaire fondée par Charles Fourier (*A. Alhaiza*) 6

Le Dernier Mot du socialisme rationnel (*E. de Pompery*) 7
Le Socialisme de l'avenir, ou la Mutualité par l'État (*Auguste Maximann*) 7
Les Syndicats agricoles et le Socialisme agraire (*le comte de Rocquigny*) 244
Les Principes de 89 et le socialisme (*Yves Guyot*) 7
Le Crime social (*Maurice Zablet*) 8
L'Église et le Peuple ; études sur la liberté, l'égalité, la fraternité et la propriété (*Edmond Preveraud*) 2
Les Erreurs de Léon XIII dans l'encyclique « De conditione opificum » (*Charles Charpillet*) 10
Les Frères mineurs, le tiers ordre franciscain et le capitalisme . . . 10
Les Questions ouvrières (*Léon Milhaud*). 12
Les Bourses du travail (*G. de Molinari*) 426
Du faible accroissement de la population en France ; les causes, les remèdes (*le Dr H. Lavrand*) 12
Nos Femmes et nos enfants (*Roger-Milès*) 12
Conférence sur les assurances sur la vie (*P. de Chamberet*) 13
Éléments de la question monétaire. Le Bimétallisme rationnel (*Joseph Nève*) 13
Mes Notes. Les Aveugles dans l'école. Les Aveugles dans la vie. Les Aveugles et leurs amis (*Maurice de la Sizeranne*). 76
Et nos marins ?.... (*Eug. Grosjean*) 462

Ethnographie. Les Sociétés africaines, leur origine, leur évolution, leur avenir (*A. de Préville*). 214

Anthropologie. La Contagion du meurtre. Étude d'anthropologie criminelle (*le Dr P. Aubry*) 228
Les Émules de Darwin (*A. de Quatrefages*), précédé d'une préface de Ed. Périer et d'une notice sur la vie et les travaux de M. de Quatrefages par M. Hamy 427

Histoire de la médecine. Médecins, chirurgiens et barbiers (*le docteur J. Roger*) 223
Les Médecins grecs à Rome (*Maurice Albert*) 224
Histoire de l'alimentation (*L. Bourdeau*). 225

Médecine. Généralités. Clinique médicale de la Charité (*le prof. Potain*). 230

Hygiène. Manuel d'hygiène coloniale (Dr Nicolas). 231
L'Hygiène à table. Soins de l'estomac (*le Dr Foveau de Courmelles*) . . 232
Hygiène alimentaire. Sobriété, végétarisme (*le Dr Nivelet*) 233
L'Hygiène nouvelle dans la famille (*le Dr Cancalon*). 233
Catéchisme des premiers soins en cas d'accident (*le Dr H. Boudreille*) . 234
Le Catéchisme maternel (*le Dr Degoix*) 234
Le Conseiller de la jeune femme, mères et nourrices (*le Dr L. Cassine*) . 234

Anatomie et physiologie. Anatomie et physiologie animales. Étude spéciale de l'homme (*J. Guibert*) 235
La Fatigue intellectuelle et physique (*le prof. Mosso*) (de Turin). Trad. par P. Langlois 227
Le Cervelet organe psychique et sensitif (*le Dr F. Courmont*) 229

Pathologie. Les Excentriques ou déséquilibrés du cerveau (*le Dr Moreau de Tours*) 230
Nervosisme ou neurasthénie. La Maladie du siècle et les divers moyens de la combattre (*le Dr Borel*) 231
De l'influence de l'école sur la vue et sur la colonne vertébrale, trad. de l'anglais. 239
Le Diable apôtre par la possession d'Ant. Gay de Lyon, biogr. et doc. publiés par *V. de Stenay* 226

Thérapeutique. Bains et pension Waldhaus-Flims dans la vallée du Rhin antérieur (*le Dr Ed. Killias*) 212
Les Principales Stations chlorurées sodiques d'Europe et d'Algérie (*le Dr Ch. Lavieille*) 238
Einige Wörte zur Tuberculose und Krebsabhandlungstrage (*D. Severin Robinski*) 239

Chirurgie. Petit Manuel d'anesthésie chirurgicale (*le prof. Terrier et P. Péraire*) 236

De la symphyséotomie (*le Dr Em. Gotchaux*) 236
La Trépanation du crâne. Histoire, technique, indications et résultats (*le Dr L. Gallez*). 237
De l'intervention chirurgicale dans la splanchnoptose. De la résection du rectum par la méthode de Schelkly (*le Dr Depage*) 238

Physionomie. Traité de la physionomie humaine (*Eug. Ledos*). . . . 57

Sciences naturelles. La Vie dans les mers (*Henri Coupin*) 360
Les Abîmes, les eaux souterraines, les cavernes, les sources, la Spélæologie (*E.-A. Martel*) 487
Le Chat (*Alexandre Landrin*) 266
Histoire de la botanique, du XVIe siècle à 1860 (*Julius von Sachs*). Trad. française par *Henri de Varigny* 144

Mathématiques. Grundgesetze der Arithmetik (*Dr G. Frege*) . . . 428
Grundzüge der Differential- und Integralrechnung (*Dr Otto Stolz*) . . . 325
Traité d'analyse (*Émile Picard*). 147
Elementos de la teoria de los Determinantes, y sus aplicaciones á la resolución de los sistemas de ecuasiones lineales y á la teoria de las formas (*Guillermo Fernandez de Prado*) 246
Eléments de la théorie des fonctions elliptiques (*Jules Tannery* et *Jules Molk*) 146

Physique et chimie. Le Règne de l'Électricité (*Gaston Bonnefont*) 501
Les Machines électriques à influence, exposé complet de leur histoire et de leur théorie (*John Gray*); trad. de l'anglais et annoté par *Georges Pellissier*) 77
Experimente mit Strömen hoher Wechsel, Zahl und Frequenz (*E. de Fodor*) 524
Les Courants polyphasés (*J. Rodet* et *Busquet*) 78
Le Mouvement (*E.-J. Marey*) 245
Traité de mécanique rationnelle (*Paul Appell*). T. Ier. 326
Traité d'optique (*E. Mascart*). 327
Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales, (*Henri Gauthier* et *Georges Charpy*). 76

Art militaire. Les Zouaves (*le capitaine adjudant-major Gangloff*) . 205
L'Armée russe, son histoire, son organisation actuelle (*E. Bujac*) . . 207
Instruction sur le service en campagne des armées russes 208
Instruction sur le combat de l'infanterie russe 208
Lettres sur l'artillerie (*le prince Kraft de Hohenlohe-Ingelfingen*), trad. de l'allemand par *H. Monet* 208
Libro de memorias del oficial de artilleria (*Juan de Ugarte*). 209
Études et recherches sur l'alimentation et le travail du cheval de troupe (*le Dr Rigollat*). 209
Le Ravitaillement des armées de Frédéric le Grand et de Napoléon (*Ch. Aubry*) 210
Militarisme (*le Dr A. Corre*) 210
Nos Grandes Écoles militaires (*François Bournand*) 502
Nos Grandes Écoles d'application militaires et civiles (*Louis Rousselet*). 513

Beaux-arts. Technique. Lettres sur la sculpture, leçons aux demoiselles (*Ad. Pienne*) 419
Les Arts de reproduction vulgarisés (*Jules Adeline*) 419

Histoire de l'art. Histoire générale des beaux-arts (*Roger Peyre*). . 413
Histoire de l'art dans l'antiquité (*Georges Perrot* et *Ch. Chipiez*), t. VI. La Grèce primitive. L'Art mycénien. 525
Albums-manuels d'histoire de l'art. L'Antiquité (*Gaston Cougny*) . . . 413
L'Art au moyen âge, choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie (*Gaston Cougny*). 413
L'Art arabe (*Al. Gayet*) 413
Origines de l'art gothique en Italie (*C. Enlart*). 410
Le Luxe français. La Restauration (*Henri Bouchot*). 419
Les Peintres célèbres du XIXe siècle (*C. de Beaulieu*) 417
La Vie artistique (*Gustave Geffroy*) 417
L'Espagne du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde. Exposition historique de Madrid, 1892-1893 (*Émile de Molènes*) . . . 418

Architecture. La France artistique et monumentale. T. IV. . . . 411
La France artistique et monumentale, t. V 422
Nouveaux documents pour l'histoire de la création des résidences royales des bords de la Loire (*Joseph de Croy*) 412
L'Église nationale de Saint-Louis des Français à Rome, notes historiques et descriptives (*Mgr d'Armailhacq*) 409

Peinture. Histoire de la peinture en France (*V. Leroy-Saint-Aubert*). 414
Miniatures choisies de la Bibliothèque du Vatican (*Étienne Bessel*) . . 409
Les Cent Chefs-d'œuvre de l'art religieux. Les Peintres interprétant l'Évangile (*Charles Ponsonailhe*). 498
Le Paysan dans l'œuvre de J.-F. Millet (*L. Roger-Milès*) 501

Monographies d'artistes. Livre de souvenirs de Maso di Bartolommeo dit Masaccio, manuscrits conservés à Prato et à la Magliabecchiana de Florence (*Charles Yriarte*). 414
Michel van Mierevelt et son gendre (*Henri Havard*). 415
Antonio Canal dit le Canaletto (*Adrien Moureau*). 415
Les Saint-Aubin (*Adrien Moureau*) 416
Constant Troyon (*A. Hustin*). 416
Chapu, sa vie et son œuvre (*O. Fidière*) 416

Musique et Art théâtral. Un Coin de la curiosité. Les Anciens instruments de musique (*Eugène de Bricqueville*). 421
Soixante-sept ans à l'Opéra en une page, du « Siège de Corinthe » à « la Walkyrie » (1826-1893) (*Albert Soubies*) 248
Soixante-neuf ans à l'Opéra-Comique en deux pages, de la première de « la Dame blanche » à la millième de « Mignon » (1825-1894) (*Albert Soubies*). 248

Art industriel. Dictionnaire de la céramique (*Édouard Garnier*) . . 421
La Bijouterie (*Roger-Milès*) 506

Jeux. Les Jeux de balle et de ballon, foot ball, paume et lawntennis (*Un juge du camp*). 59

Mélanges. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires publiée sous le patronage de la Réunion des officiers 329
L'Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*), 37e année, 1893 . . 264

BELLES-LETTRES

Folklore. Le Folklore dans les deux mondes (*le comte de Charencey*) . 249
Les Travaux publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays (*Paul Sébillot*). Les Routes, les ponts, les chemins de fer, les digues, les canaux, l'hydraulique, les ports, les phares, les mines et les mineurs. 332
La Poésie populaire (*Mme la comtesse E. Martinengo-Cesaresco*). . . . 361
Mélanges de traditionnisme de la Belgique (*Alfred Haron*) 265
Ballades et chansons populaires tchèques et bulgares (*Achille Millien*). 362

Grammaire et linguistique. Alt-celtischer Sprachschatz (*Alfred Holder*). Fünfte Lieferung : ....cinum-diasto-s.. 249
Étude sur la langue de Tacite (*Léopold Constans*) 151
Modèles français extraits des meilleurs écrivains, avec notices par *Edmond Procès*. II. Quatrième et troisième 539
L'Argot de l'X, illustré par les X (*Albert Lévy* et *G. Pinet*) 265
Grammaire savoyarde (*Victor Duret*), publiée par Eduard Koschwitz . 265
Dell' idioma e della letteratura genovese, studio seguito da un Vocabolario etimologico genovese (*Carlo Randaccio*) 429

Éloquence. Œuvres oratoires de Bossuet. Édition critique complète (*l'abbé J. Lebarq*). T. III, IV et V 150

Poésie française. Au Bois joli (*Gabriel Vicaire*) 120
Paysages de France et d'Italie (*Pierre de Nolhac*) 121
Chants du paysan (*Paul Déroulède*) 122

Mes Paradis (*Jean Richepin*) 123
Dans les limbes (*Paul Verlaine*) 124
Au fil de la plume (*Pierre Griveaud*) 125
Jardin d'automne (*André Theuriet*) 126
Mythes et poèmes (*André Bellessort*) 127
Poèmes à travers l'infini (*Marc Bonnefoy*) 127
La Vie mystique (*Edouard Schuré*) 128
Les Inattentions et sollicitudes (*Franc-Nohain*) 130
Drames (*Elie Cabrol*). 130
Sonnets et sornettes (*Albert Semiane*) 131
Sur le chemin du doute (*l'abbé Hautefeuille*) 131
A Ninon (*François Tresserre*). 132
Fumerolles (*Robert de Souza*). 133
L'Eternelle Chanson (*Jules Arnulf*) 133
Pauca paucis (*Clair Tisseur*) 134
Réveil d'honneur (*Paul Pionis*). 135
Les Houles (*Edouard Beaufils*) 136
Les Conquêtes de Boudiné (*Gustave Fortin*) 136
Les Fables de l'école et de la jeunesse (*Frédéric Bataille*). 136
Joies errantes (*Marie Krysinska*) 137
La Sœur de Duguesclin (*Emile Eude*). 137
La Morale par la nature (*Degré*). 137
La Bonne nouvelle; poésies diverses (*P. Lebrun*) 118
Le Hochet d'or (*Gustave Zidler*). 520
Aliscans, mit Berücksichtigung von Wolframs von Eschenbach Willehalm, kritisch herausgegeben *von Gustav Rolin* 430

Poésie ancienne et étrangère. Homère, Iliade (Analyse et Extraits) (*Allègre*). 537
Homère, Odyssée (Analyse et Extraits (*Allègre*) 537
Le Odi di Pindaro, dichiarate e tradotte da *Giuseppe Fraccaroli*. . . 333
Virgile, Analyse et Extraits (*Lantoine*) 537
Deutsche Litteraturdenkmale, Buch der Lieder (*Heinrich Heine*) . . . 539
Floralin, versos de Mossen *Jaume Collell* 458
Atlantide (*Mario Rapisardi*) 170

Théâtre. Eschyle, Sophocle, Euripide, Pièces choisies (*Puech*) 538
Eschyle, Sophocle, Euripide. Extraits (*Puech*). 538
Aristophane, Pièces choisies (*Ferté*) 538
Plaute, Térence, Extraits choisis, (*Audollent*). 538
Nouvelle Bibliothèque bleue. Le Mystère du siège d'Orléans. 79
Chefs-d'œuvre de Corneille (*F. Brunetière*). 514
Théâtre choisi (*Eugène Labiche*). 492
Cabotins! comédie en quatre actes (*Edouard Pailleron*) 170
Bernadette de Lourdes, mystère (*Emile Pouvillon*) 79
Die Mätresse, Lustspiel (*K.-G. Lessing*) 539
Œuvres complètes de Shakspeare. Trad. de *M. Guizot*. T. I à IV. . . 251

Romans, contes et nouvelles. Les Contes d'un toqué (*Méneau*). 33
Cœurs de femmes (*Camille Natal*) 33
Secrétaire particulier (*Edouard Cadol*) 34
La Vie (*Paul Ginesty*). 34
Nouveaux Contes de la reine Mab (*Léon Michaud d'Humiac*). 34
Doris (*Louis Gallet*) 35
Au Pays des cigales (*Georges Beaume*) 36
La Maîtresse du négrier (*Brethous Lafargue*). 36
Ame d'enfant (*Paul Marquerite*) 37
Crèvecœur (*Maurice Lefèvre*). 37
Comiche (*Lucien Donel*). 38
Le Roman de Genevotte (*Guesvilles*) 38
Énigme sans clef (*Mme Rattazzi*). 38
L'Aveu (*H. Gréville*) 39
Recha (*Dorothée Gérard*) 41
Jeanne de Mauguet (*Claude Vignon*) 41
Le 13e (*Gyp*). 42
Le Journal d'un philosophe (*Gyp*) 42
Zozo (*Jean de la Bretonnière*). 42
Acte d'amour (*Eugène de la Queyssie*) 43

Une Veuve millionnaire (*d'Héricault*) 43
L'Arche (*Camille Lemonnier*) 44
L'Impérieuse Bonté (*Rosny*) 44
Rédemption (*Chaperon*). 45
L'Inutile Péché (*Saint-Maurice*) 46
Chemin de Damas (*Léon de Tinseau*). 47
La Seconde Vie de Michel Teissier (*Edouard Rod*) 49
Cosmopolis (*Paul Bourget*) 51
Journal d'un amoureux (*Guy de Charnacé*). 289
Vieille Histoire (*Charles de Berkeley*). 290
L'Oncle Chambrun (*Jean Rolland*) 290
Haine d'amour (*Daniel Lesueur*). 291
Châtiment (*Alphonse Poirier* et *Maxime Juillet*). 292
Gladys (*Hugues Le Roux*) 292
Jean Pec (*Charles de Bordeu*) 294
Fils de chouan (*Roger Lambelin*) 295
Dilettantes, par ***. 296
Le Roman d'un officier pauvre (*Maribert*) 296
Vénitienne (*Ernest Daudet*) 297
Marcienne (*Ed. Delpit*) 298
L'Idole (*Mme Caro*). 298
L'Avril (*Paul Margueritte*). 299
Malgré la mort (*Paul Tany*) 299
La Cantine Chapuzot (*Jean Drault*). 299
Maquettes et pastels (*Moreau-Vauthier*). 299
Brave fille (*Fernand Calmettes*) 300
Badinage (*Jean de la Brète*) 300
Maïa (*Ch. de Bordeu*). 300
Marsyas (*André Maurel*) 301
En Pique-nique. 301
L'Effort (*Henry Bérenger*) 301
Le Silence (*Edouard Rod*) 303
Lourdes (*Emile Zola*) 303
L'Epopée nationale. La Mort d'un Empire (*Charles Vincent*). 495
L'Epopée nationale. La Naissance d'une ville (*Charles Vincent*) 495
Taillevent (*Ferdinand Fabre*). 492
Nicole à Marie (*Gaston Bergeret*). 498
Cœurs blessés (*Paul Gué*). 497
Chavala, historia disfrazada de novela (*J. Lopez Valdemoro*) 171
La Montserrat, novela de costums del nostre temps (*Dolors Monserdà de Macià*) 79
The last Day of Carnival (*J. Kostromitin*) 266

Ouvrages pour la jeunesse. Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré 507
Musée des familles. 509
Saint-Nicolas. 509
Le Magasin pittoresque 509
Mon Journal. 509
Le Petit Français illustré 509
Le Musée des enfants 510
Le Musée des jeunes filles. 510
Revue Mame. 510
Mirifiques aventures de maître Antifer (*Jules Verne*) 495
L'Héritier des Vaubert (*Mme P. de Nanteuil*) 516
Le Théâtre chez Grand'mère (*Marie Delorme*). 518
Terre de fauves (*Pierre Maël*) 514
Enfant perdu (*Gustave Toudouze*) 514
Mabel (*Comt Slany*) 516
Jasmin Robba, suivi de Pierrefonds dans l'histoire (*Henri de Noussanne*) 515
Pour une rose (*Adolphe Aderer*) 503
Voyages excentriques. Les Cinq sous de Lavarède (*Henri Chabrillat* et *Paul d'Ivoi*) 497
Par les Steppes et les halliers (*M. Bogdanoff*) ; trad. de *L. Golschmann* et *Ernest Jaubert*) 504
Au Pays des Czars (*Jules Gourdault*) 503
Pages roses (*Jules Moulin*). 496
Aventures de chasses et voyages (*Mayne-Reid*). 494

Flossette (*Gabriel Franay*) 497
Les Expédients de Farandole (*Pierre Perrault*) 496
Les Exploits de Cabreloche (*G. Le Faure*) 500
La Conquête d'une patrie. Le Pensativo (*Lucien Biart*) 500
Le Lion de Camors (*Louis de Caters*) 496
Noire et blanc (*Gaston Vannesson*). 506
Les Petits Cinq (*Ch. Normand*) 519
Jamais contents (*Gérald-Montméril*) 519
Entre camarades (*Albert Cim*) 518
Mon ami Jean (*François Deschamps*) 518
Girouette, Turlur et Cie (*François Deschamps*). 506
Giboulée (*Mme Chéron de la Bruyère*) 518
Fables de La Fontaine en action (*J. Geoffroy*) 512
Les Petits Patriotes (*Emile Cère*) 519
Mon Ami Rive-Gauche (*Magbert*). 518
Jean-Baptiste Blanchard au Dahomey (*Un Marsouin*) 499
Mémoires d'un chef de partisans. De Vera-Cruz à Mazatlan (*Ct Grandin*) 502
Anaïs Evrard. Réconciliation. Belzébuth. Le Savant Baudegrain (*Champol*). 517
Le Serment de Paul Marcorel (*H. Meyer*) 517
La Ligue de Souabe (*W. Hauff*) 504
Les Trois Cousins de Rosette (*Marie Miallier*) 502
Les Bouchers bleus, grand roman historique (*Fernand-Hue*) 500
Ma Foi, ma patrie, récits édifiants et humoristiques (*P. Louis Danjon*). 503
Le Livre du jeune Français, récits patriotiques et militaires (*C. Dubois*) 504
Jacques d'Antioche, aventures d'un spahi en Algérie (*J. Rosier*) . . . 506
Les Apprentis de l'Armurier (*Arthur Dourliac*) 497
Les Vacances de Riquet et Madeleine (*P.-J. Stahl* et *de Wailly*) . . . 516
Le Livre de Maurice (*F. de Silva*) 516
Bempt, la princesse Tourmente. Jasminette (*Mme Marie Barbier*) . . 515
Monsieur Roro (*M. de Château-Verdun*). 520
Mémoires d'un Passereau (*A. de Beaulieu*). 520
Le Bon Roy Henry (*Abel Hermant*). 510
Les Vertus et les grâces des bêtes. Zoologie morale (*Eugène Mouton*) . 511
Une Charmante petite (*Marie de Bosguérard*) 513
Il y a longtemps (*Marie de Bosguérard*) 513
Chez Grand'mère (*Marie de Bosguérard*). 513
Les Silhouettes enfantines (*Marie de Bosguérard*) 513
Le Petit Chaperon rose (*Georgette Brétigny*) 513
Le Plat mystérieux 512
L'Arche de Noé (*P. Guigou* et *A. Vimar*) 511
Le Jardin des Plantes comique 513
Venue du royaume du pays des Histoires 513
Les Vacances de Bob et Lisette (*Paul Bilhaud*) 512
Le Fils de Capitaine (*Mme P. de Nanteuil*) 511
La Caverne blanche (*E. Dupuis*). 506
La Vocation de Jujules (*Un Papa*) 512

Histoire et critique littéraire, générale, ancienne et étrangère.

Lecciones de literatura general y española (*Rafaël Cano*) 62
Letteratura greca (*Virgilio Inama*) 362
Letteratura romana (*Felice Ramorino*) 362
Histoire de l'Éloquence romaine, depuis la mort de Cicéron jusqu'à l'avènement de l'empereur Hadrien (*Cucheval*) 334
Gœzes Streitschriften gegen Lessing (*Erich Schmidt*) 539
Die Teufelliteratur des XVI. Jahrhunderts (*Max Osborn*). 339
Mi Primera Campaña critica y cuentos (*Rafael Altamira*) 362
Note di letteratura contemporanea (*M. Puglisi Pico*) 459

Histoire et critique littéraire. France.

Les Sources du Roman du Renard (*Léopold Sudre*) 60
L'Armée à l'Académie (*C. de la Jonquière*) 432
Figaro et ses origines (*Pierre Toldo*) 61
Nouvelles Études de littérature et d'art (*Gustave Larroumet*) 431
Nouveaux essais de critique et d'histoire (*H. Taine*) 461
Ecrivains d'aujourd'hui (*René Doumic*) 459
Les Lundis d'un chercheur (*le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*). . 367
Souvenirs littéraires (*Édouard Grenier*) 338

Mélanges. Azreitia. Les Fêtes euskariennes de septembre 1893. . . . 366

Polygraphes. Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret, publiés par le baron *de Ruble* 65
Œuvres complètes de F. Michelet. Vico, ses Mémoires écrits par lui-même, précédés d'une introduction sur sa vie et ses ouvrages. — L'Oiseau ; la Mer 252

HISTOIRE

Géographie et voyages. Généralités. Geographisches Jahrbuch. Begründet 1866 durch E. Behm. XVI (*Hermann Wagner*). . . 253
Le Tour du monde 507
Atlas général d'histoire et de géographie (*Vidal-Lablache*) 484
Atlas universel de géographie commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Fr. Schrader*. 222
An account of Shelley's visits to France, Switzerland and Savoy in the years 1814 and 1816 (*Charles I. Elton*) 220

France. Les Mers de France (*N. Filoz*) 360
La France pittoresque de l'Est (*Alexis-M. G.*) 505
Une Visite à Beauvais (*Alexis Martin*) 211
Quinze jours en Touraine; excursions économiques; conseils et impressions d'un touriste (*G. Pramondon*) 221
Les Etapes d'un touriste en France. Le Pays des Camisards. La Margeride. Les Cévennes. Les Gorges du Tarn. Les Causses (*Jacques Porcher*). 220
Vingt jours sur les côtes gasconnes; de la Gironde aux Pyrénées (Guide-album du touriste) (*Constant de Tours*) 220
Une Vallée pyrénéenne, la vallée d'Ossau (*Fernand Butel*) 81

Europe. La Sicile. Notes et souvenirs (*Roger Lambelin*) 212
Dix jours en Suisse. Excursions économiques; conseils et impressions d'un touriste (*G. Pramondon*). 221
Le Stanserhorn et son chemin de fer (*Woldemar Cubasch*) 222
A travers la Russie boréale (*Charles Rabot*). 212

Asie. Autour du Tonkin (*Henri-Ph. d'Orléans*) 64
De Paris à Bombay par la Perse (*Auguste Lacoin de Vilmorin*). . . . 494

Afrique. Le Voyage de mon fils au Congo (*Duchesse d'Uzès*). 488
Nos Africains (*Harry Alis*). 493
Itinéraire illustré de la Haute-Egypte. Les Anciennes capitales des bords du Nil (*Al. Gayet*) 214
Au secours d'Emin-Pacha. 1889-1890 (*Dr Péters*) 488
A travers l'Afrique centrale. Du Congo au Niger (*C. Maistre*) 489
A la côte occidentale d'Afrique (*E.-M. Laumann*) 215
A Madagascar (*le prince Henri d'Orléans*) 540

Amérique et continent austral. Voyage aux trois Guyanes et aux Antilles (*G. Verschuur*). 217
Au berceau de l'autre France. Le Canada (*P. Fréd. Rouvier*, S. J.) . . 503
Peru. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner während eines 25jährigen aufenthalts. I. Band. Lima (*E. W. Middendorf*) 340
Le Continent austral, hypothèses et découvertes (*Armand Rainaud*) . 218

Histoire universelle. Scènes et biographies historiques des temps anciens et modernes (*G. Dhombres* et *G. Monod*) 171
La Poste et les moyens de communication des peuples à travers les siècles. Messageries, chemins de fer, télégraphes, téléphones (*Eugène Gallois*) 363

Histoire ancienne. Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. Les Origines. Egypte et Chaldée (*G. Maspero*) 485
Histoire ancienne des peuples de l'Orient, rédigée d'après les nouveaux programmes du 28 janvier 1890 (*le chanoine Melin*) 171
Hérodote, Extraits (*Corréard*) 537
L'Archontat athénien d'après la « Constitution d'Athènes » (*C. Lecoutère*) 362

Histoire de l'Église. Le Labarum, étude critique et archéologique (*J.-P. Desroches*) 434

Hagiographie. Biographies édifiantes. Histoire populaire illustrée du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort (*l'abbé H. Boutin*) 17
Vie du vénérable Antoine-Sylvestre Receveur, prêtre du diocèse de Besançon, fondateur de la Retraite chrétienne (1750-1804) (*J.-M. Suchet*) 437
Vida del venerable diacono Don Clemente Riera (*Jaime Collell*) . . . 17
Le Bienheureux Antonio Baldinucci de la Compagnie de Jésus (*P. Charles Clair*) 18
Le R. P. Joseph Passerat et les Rédemptoristes pendant les guerres de l'Empire (*le R. P. Desurmont*) 18
Vie du vénérable Vincent-Marie Strambi, évêque de Macerata et Tolentino, de l'Institut des Passionistes (*le R. P. Louis-Th. de Jésus agonisant*) 19
Vie du vénérable François-Régis Clet, martyrisé en Chine le 18 février 1820 (*M. Demimuid*) 20
Vie du R. P. Muard, fondateur des Pères de Pontigny et du monastère des bénédictins de la Pierre-qui-Vire (*le R. P. dom Joseph Bouchard*) 21
Vie du T. R. Père Jean-Baptiste Rauzan, fondateur de la Société des Missions de France (*le P. A. Delaporte*) 21
Les Cinquante-deux serviteurs de Dieu, français, annamites, chinois, mis à mort pour la foi en Extrême-Orient, de 1815 à 1856, dont la cause de béatification a été introduite en 1840, 1843, 1857 (*A. Launay*). 22
Un Chevalier-apôtre. Célestin-Godefroy Chicard, missionnaire du Yun-Nan (*le R. P. Jean-Emmanuel Drochon*) 23
La Vénérable Philomène de Sainte-Colombe, religieuse minime déchaussée, sa vie et ses écrits (*le P. Pie de Langogne*) 24
Le T. Ch. Frère Trivier, de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes (*Mgr Ricard*) 24
Léon Ducoudray, martyr de la Commune (*les PP. Daniel et Mercier*) . 25
Les Chrétiens célèbres au XIXe siècle (*A. Larthe*). 26
Les Sœurs de charité. Sœur Rosalie, sœur Marthe (*Bournand*). . . . 26
Les Sœurs martyres (*Bournand*) 26
Les Sœurs dans les pays lointains (*Bournand*) 26
Histoire d'une âme, ou les quatre dernières années de Mlle Charlotte de Mesgrigny, du tiers ordre de Saint-François (*l'abbé P.-F. Escalle*). . 26
Michel Epitalon, diacre (*le P. Charles Groffier*) 27
Un Apôtre laïque, Edouard Lefort (*l'abbé Huard*) 27
Paul Lamache, l'un des fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul (*Paul Allard*). 28
Eugène Boré, supérieur de la Congrégation de la Mission et des filles de la Charité (*Léonce de la Rallaye*) 28
Vie de M. de Cissey, promoteur de l'Œuvre dominicale de France (*Mme L. Bastien*). 28
La Princesse Marie-Immaculée de Bourbon, comtesse de Bardi (*Mme A. de Gentelles*) 119
Foi et courage, notices sur quelques élèves de l'école Sainte-Geneviève tués à l'ennemi (*le R. P. Chauveau*) 175
Le Pape Léon XIII, sa vie, son action religieuse, politique et sociale (*Mgr de T'Serclaës*) 343

Histoire générale du moyen âge et moderne. Lectures historiques rédigées conformément au programme du 22 janvier 1890 pour la classe de troisième. Moyen âge (*J. de Crozals*) 172
Histoire du moyen âge. Classe de troisième (*l'abbé Gagnol*). 267
Kulturgeschichte des Mittelalters. I. Band, mit 28 Abbildungen (*Dr G. Grupp*) 342
Histoire de l'Europe et de la France, de 1270 à 1610. Classe de seconde (*l'abbé Gagnol*) 267
La Bataille de Lépante. Saint Pie V et don Juan d'Autriche (*P. Farochon*) 364
Chypre et Lépante. Saint Pie V et don Juan d'Autriche (*P.-A. Farochon*) 364
Nouvel abrégé d'histoire à l'usage des candidats au baccalauréat de l'enseignement secondaire classique et à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, par un professeur d'histoire. Classe de rhétorique, 1610 à 1789 172

Questions du jour. Quel est le devoir présent? Réponse à M. Paul Desjardins (*Edmond Demolins*) 458
Le Pape-Roi (*l'abbé Decorsant*) 172
L'Orient et Rome. Étude sur l'Union (*le R. P. Michel*). 364
La Politique de Léon XIII et les Intérêts catholiques (*J. de B.*) . . . 10
L'Épiscopat français, hier, aujourd'hui, demain (*Un chroniqueur*) . . 80
Nos vieux principes légitimistes, en regard des élections d'août-septembre 1893. 173
Une liberté nécessaire : Le Droit à l'association (*Monsieur le comte de Paris*) 75
Le Péril anarchiste (*Félix Dubois*) 345
L'Alsace-Lorraine et la paix. La Dépêche d'Ems et la paix (*J. Heimweh*). 258
L'Alsace-Lorraine devant l'Europe (*Patiens*) 259
M. Crispi chez M. de Bismarck, journal de voyage (trad. de l'italien) . 174
Les Juifs et l'antisémitisme. Israël chez les nations (*Anatole Leroy-Beaulieu*) 438

Histoire de France. Récits de l'histoire de France (*J.-A. Courgeon*) 268
Œuvres complètes de *J. Michelet*. Histoire de France. Moyen âge. T. I-III. 268
Grégoire de Tours. Histoire des Francs. Livres VII-X. Texte du manuscrit de Bruxelles, Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 9403, avec index alphabétique. Publié par *Gaston Collon* 156, 278
Les Chroniques de J. Froissart (*Mme de Witt, née Guizot*) 490
Istoria del re Giannino di Francia (*Latino Maccari*) 254
Le Roman du Grand Roi, Louis XIV et Marie Mancini (*Lucien Perey*) . 254
La Journée du 14 juillet 1789, fragment des Mémoires inédits de *L. G. Pitra*, électeur de Paris en 1789, publié avec une introd. et des notes par *Jules Flammermont*. 80
Napoléon raconté par l'image, d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres (*Armand Dayot*) 486
Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier, publiés par le duc *d'Audiffret-Pasquier*. 2e partie : Restauration ; I. 1815-1820. T. IV. 257
Souvenirs du baron de Barante, de l'Académie française (1782-1866), publiés par son petit-fils *Claude de Barante*. T. IV. 67
Mémoires d'outre-tombe. T. II et III (*Chateaubriand*) 353
Berryer, de Villèle, de Falloux. L'Opposition royaliste (*Ch. de Mazade*). 165
Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham. La Vérité sur l'évasion de 1846 (Documents inédits) (*Pierre Hachet-Souplet*). 365
Un Anglais à Paris. Notes et souvenirs, 1837-1848. Trad. de l'anglais par *J. Hercé*. 166

Histoire religieuse. Histoire de l'établissement des jésuites en France (1540-1640) (*E. Piaget*). 528
L'Ancien Clergé de France. II. Les Evêques pendant la Révolution (*l'abbé Sicard*) 256
Le Clergé de Touraine pendant la Révolution française (1789-1800) (*l'abbé V. Arnault*). 270
Les Origines du Concordat. I. Pie VI et le Directoire. II. Pie VII et le Consulat (*Léon Séché*). 441
Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège, en 1800 et 1801, recueillis par *le comte Boulay de la Meurthe* 443
Cinquante ans de ministère paroissial et d'autorité épiscopale en Anjou. Mgr Angebault et Mgr Freppel (*J. Subileau*). 29

Histoire de l'enseignement. La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. Moyen âge, t. I (*l'abbé P. Feret*) . . . 167
Mémoires de Joseph Grandet, prêtre de Saint-Sulpice. Histoire du séminaire d'Angers (*G. Letourneau*) 366

Histoire militaire, maritime et coloniale. L'Armée française à travers les âges. T. V (*L. Jablonski*) 207
L'Année 1562 et la bataille de Dreux. Étude historique et militaire (*le commandant de Coynart*) 460
Mémoires militaires du baron Séruzier, colonel d'artillerie légère (1769-1823), mis en ordre et rédigés par son ami *Le Mière de Corvey*. . . 200
Hoche et la lutte pour l'Alsace (1793-1794) (*Arthur Chuquet*) 201
Invasion de 1815. Le Siège de Mézières en 1815 (*Jules Poirier*) 201
Italie, 1852-1862, feuillets militaires. Souvenirs, notes et correspondances du général *de Bailliencourt* 202

Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande de 1870-1871. Première partie : Événements ayant eu lieu dans la zone frontière du 15 juillet au 2 août 1870 (3e fasc. et fin de la 1re partie), trad. de l'allemand par *H. Monet* (*le général von Verdy du Vernois*). . . . 208
Récits de guerre. Combats de l'armée du Rhin (1870) (*Louis Yvert*) . . 203
Feldbriefe (1870-1871), publiées par *Eduard Ornold* (*Georg-Heinrich Rindfleisch*) 204
Six mois de guerre, 1870-1871. Lettres et journal de *Mme Cornélis de Witt* 202
Une Armée dans les neiges Journal d'un volontaire du corps franc des Vosges (Campagne de l'Est. 1870-1871) (*Ardouin-Dumazet*). 203
Gloires et souvenirs maritimes (*M. Loir*). 491
La Politique indo-chinoise (1892-1893) (*Mat Gioi*) [*Albert de Pouvourville*]. 260
Situation de l'Indo-Chine française au commencement de 1894. . . . 213
La Guerre au Dahomey, 1888-1893 (*Ed. Aublet*) 205

Institutions et mœurs. La Province sous l'ancien régime (*Albert Babeau*) 68
Les Livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du XIVe siècle, publiés et annotés par *Edouard Forestié*. 2e partie . . . 445
La Comptabilité publique pendant la Révolution (*Victor Marcé*) . . . 269
La Vie privée d'autrefois. Variétés chirurgicales. Les Magasins de nouveautés (*Alfred Franklin*) 269
Au pied de l'échafaud. Souvenirs de la Grande-Roquette (*l'abbé Faure*). 263

Histoire locale. Paris en armes, sièges et batailles (*Edouard Gœpp*) 502
Paris pendant la Révolution, d'après les rapports de la police secrète, 1789-1800. Trad. française accompagnée d'une préface par *Paul Viollet*. T. IV et dernier. Affaires religieuses. Instruction publique. Table alphabétique générale (*Adolphe Schmit*) 344

Histoire étrangère. Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie, publiée par *le baron A. du Casse*. 353
Die würzburger Hilfstruppen im Dienste Oesterreichs, 1756-1763 (*le baron von Thüna*) 207
Correspondance du cardinal de Granvelle, 1565-1586, publiée par *M. Edmond Poullet*, puis par *M. Charles Piot* 446
Mémoires de la cour d'Espagne, 1679-1681 (*le marquis de Villars*), publiés et annotés par *M. A. Morel-Fatio* et précédés d'une introduction par le marquis de Vogüé 440
El año militar español. Coleccion de episodios, hechos y glorias de la historia militar de España (*Estanislao Guiu y Marti*) 206
Les Mavroyeni (*Théodore Blancard*) 349
Les Italiens d'aujourd'hui (*René Bazin*) 174
La Storia della città di Pinerolo (*Domenico Carutti*). 346
Guida storica del Castello di Milano (1368-1894) (*Arch. Luca Beltrami*). 221
Biblioteca grassoccia. Documenti inediti sul parentado per la principessa Eleonora de' Medici e il principe D. Vincenzo Gonzaga. 365
Courtisanes et bouffons. Étude de mœurs romaines au XVIe siècle (*E. Rodocanachi*) 348
Storie intime di Venezia repubblica (*E. cav. Volpi*). 168
A Lueta social (*visconde de Ouguella*) 262
Histoire de la Latinité de Constantinople (*A. Belin*), revue, augmentée et continuée jusqu'à notre temps par *le R. P. Arsène de Chatel* . . . 155
Regesta regni Hierosolymitani (*Reinhold Röricht*) 154
Japan (*David Murray*) 261
La Florida, su conquista y colonizacion (*Pedro Menendez de Avilès*) présenté par *Eugenio Ruidiaz y Caravia* 215

Biographies françaises. Histoire d'une famille de la chevalerie lorraine (*le comte de Ludres*) 449
Portraits du XIXe siècle. I. Poètes et Romanciers ; II. Historiens et Critiques ; III. Apologistes (*Léon Gautier*) 533
Interviews rétrospectives. Pochades et croquis (*le comte d'Indy*) . . . 460
Jeanne d'Arc racontée aux petits enfants (*abbé Fesch*) 512
Jeanne d'Arc, l'héroïne de la France. 499
Un Serviteur et compère de Louis XI, Jean Bourré, seigneur du Plessis (1424-1506) (*Georges Bricard*) 157
Jacques Cartier (*E. Dionne*) 350

Le Maréchal François de Scépeaux de Vieilleville et ses Mémoires (*l'abbé Ch. Marchand*) 159
David Rivault de Fleurance et les autres précepteurs de Louis XIII (*l'abbé A.-P. Anis*) 161
Nicolas Coëffeteau, dominicain, évêque de Marseille. Un des fondateurs de la prose française (1574-1623) (*Ch. Urbain*) 336
La Mère Angélique, abbesse de Port-Royal, d'après sa correspondance (*Guillaume Dall*). 16
Johannes Mabillon ; ein Lebens- und Literaturbild aus dem XVII. und XVIII. Jahrhundert (*le P. S. Baeumer*) 437
Voltaire's visit to England, 1726-1729 (*Archibald Ballantyne*) 351
Diderot. L'Homme et l'écrivain (*Louis Ducros*) 250
Condorcet, sa vie, son œuvre, 1743-1794 (*le docteur Robinet*). 152
Mirabeau-Tonneau. Ein Condottiere aus der Revolutionszeit (*Dr Joseph Sarrazin*) 271
Le Vrai Chevalier de Maison-Rouge, A.-D.-J. Gonzze de Rougeville, 1761-1814, d'après des documents inédits (*G. Lenôtre*) 532
Jean-Gaspard Vence, corsaire et amiral (1747-1808) (*Maurice Loir*) . . 352
Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille *Mlle Claire Thiébault*, d'après le manuscrit original, par *Fernand Calmette*. T. II, 1795-1799 195
Mémoires de famille de l'abbé Lambert, dernier confesseur du duc de Penthièvre, aumônier de la duchesse douairière d'Orléans, sur la Révolution et l'émigration, 1791-1799, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Gaston de Beauséjour* 164
Les Mémoires d'une inconnue, publiés sur le manuscrit original, 1780-1816 162
Mgr de Miollis, évêque de Digne, avec des Notices sur la famille de Miollis par *Ch. de Ribbe* (*Mgr Ricard*) 19
Un Aide de camp de Napoléon (1800-1812). Extraits des Mémoires du général *comte de Ségur* 200
Récits de guerre et de foyer. Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio, d'après les Souvenirs inédits de la maréchale (*Gaston Stiegler*). . . . 194
Les Femmes des Tuileries. Marie-Amélie et l'apogée du règne de Louis-Philippe (*Imbert de Saint-Amand*) 354
Mes Souvenirs. T. Ier, 1820-1851 (*le général du Barail*) 197
Les Grands Evêques de l'Église de France au XIXe siècle. 3e série (*Mgr Ricard*). 23
Chateaubriand (*A. Bardoux*). 174
Le Général de la Moricière. Vie politique, militaire et privée (*l'abbé Pougeois*) 205
Mérimée et ses amis (*Augustin Filon*) avec une Bibliographie des œuvres complètes de Mérimée par *le vicomte de Spoelberckde Lovenjoul*. 534
Vie de Berryer, d'après des documents inédits. La Jeunesse de Berryer (*Charles de Lacombe*) 355
Prévost-Paradol. Étude suivie d'un choix de lettres (*Octave Gréard*) . . 357
Biographie du général de Sonis (*le comte de Lambel*) 175
Histoire du cardinal Pitra, bénédictin de la Congrégation de France de l'abbaye de Solesmes (*Dom Fernand Cabrol*) 30
S. Em. le cardinal Foulon. Sa vie et ses œuvres (*Mgr Émile Lesur et François Bournand*) 32
Les Gloires de la patrie française. Le Maréchal de Mac-Mahon (*le commandant Grandin*) 205
Un Glorieux soldat. Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta (*Xavier de Préville*) 205
Une Ame royale et chrétienne. Notes intimes sur le comte de Paris (*Mgr d'Hulst*) 461
Le Comte de Paris (*Urbain Guérin*) 461
Souvenirs intimes d'un lancier de la garde impériale (*Marcel de Baillehache*) 202

Biographies étrangères. Plutarque, Vies des Grecs illustres (Choix) (*Lemercier*) 537
Plutarque, Vies des Romains illustres (Choix) (*Lemercier*). 537
La Fin de Luther, par *le docteur Majunke*, trad. de l'allemand par *l'abbé Schlincker* 81
Deux Drames d'amour. Anne Boleyn. Elisabeth (*Hector de la Ferrière*) 346
Ousâma-ibn-Mounkidh. 1re partie, 2e fasc. (*Hartwig Derenboury*) . . . 154
El Marqués de Verboom, ingeniero militar flamenco al servicio de Es-

paña (*le général belge Wauvermans*) trad. du français en espagnol et augmenté de notes recueillies par feu le colonel du génie Don Mariano Bosch y Arroyo (*D. Joaquin de la Llave y Garcia*) 207
Les Derniers Jours du Taciturne (*Roger de Goeij*) 138
Histoire de la vie et des voyages de l'amiral Christophe Colomb, d'après des documents de l'époque (*A. Fournier*) 219
Djem-Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II (1459-1495); étude sur la question d'Orient à la fin du XVe siècle (*L. Thuasne*) . . 449

Sciences auxiliaires. Manuel de diplomatique (*A. Giry*). . . . 530
Histoire illustrée des monnaies et jetons du Canada (*P.-N. Breton*). . 532

Archéologie. Le Cimetière mérovingien de Chérisy (Pas-de-Calais) (*le Dr M. Coulon*) 366

Bibliographie. Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. Session tenue au Mans les 14 et 15 novembre 1893 72
Manuale storico-bibliografico di filologia classica (*L. Valmaggi*) . . . 330
Systematisches Verzeichnis der Programmabhandlungen, Dissertationen und Habilitationschriften aus dem Gebiete des romanischen und englischen Philologie, sowie der allgemeinen Sprach- und Litteraturwissenschaft und der Pädagogik und Methodik. Zweite vollständig umgearbeitete Auflage, besorgt von *Johannes Martin* (*Hermann Varnhagen*) 367
A Select Bibliography of Chemistry 1492-1892 (*Henry Carrington Bolton*) 534

Bibliothèques. Manuale del bibliotecario, tradotto sulla terza edizione tedesca con un appendice originale per cura di *Guido Biagi e Giuseppe Fumagalli* (*Giulio Petzholdt*) 455
Le Biblioteche in Italia all' epoca romana, con un' appendice sulle antiche biblioteche di Ninive ed Alessandria (*Filippo Garbelli*) . . . 456
Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Besançon (*Auguste Castan*) 453

Histoire de l'imprimerie. Histoire de l'imprimerie à Lyon de l'origine jusqu'à nos jours (*Aimé Vingtrinier*). 452

Mélanges. Scritti vari (*P. Villari*). 359
Devises et cris de guerre de la noblesse belge (*Alfred de Ridder*). . . 271

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Adeline (Jules) 419
Aderer (Adolphe) 503
Aguilar (P. Mariano) 264
Albert (Maurice). 224
Albert-Lévy 265
Albret (Jeanne d') 65
Alhaiza (A). 6
Alis (Harry) 493
Allard (Paul) 28
Allègre 537
Allemand (Paul) 108
Altamira (Rafaël). 362
Anis (l'abbé A.-P.) 161
Appell (Paul) 326
Aramburo y Machado (Dr Mariano). 309
Ardouin-Dumazet 203
Argyriadès 5
Aristophane 538
Arnailhac (Mgr d') 409
Arnaud (Léopold) 243
Arnault (l'abbé V.) 270
Arnulf (Jules). 133
Aublet (Ed.) 205
Aubry (Ch.). 210
Aubry (Dr P.) 228
Audiffret-Pasquier (le duc d') . . 257

Audollent 538
Avilès (Pedro Menendez de) . . . 215
Babeau (Albert) 68
Baillehache (Marcel de) 202
Bailliencourt (le général de) . . 202
Ballantyne (Archibald) 351
Barail (le Gal du). 197
Barante (le Boa) 67
Barante (Claude). 67
Barbier (Emmanuel) 312
Barbier (Mme Marie). 515
Bardoux (A.) 174
Barrou (L.) 101
Bastien (Mme L.) 28
Bataille (Frédéric) 136
Bäumer (le R. P. Suitbert) . 138, 437
Bautain (l'abbé) 109
Bazin (René) 174
Beaufils (Edouard) 136
Beaulieu (A. de) 520
Beaulieu (C. de) 417
Beaume (Georges) 36
Beauregard (Mme Nau de) 116
Beauséjour (Gaston de). 164
Beau-Verdeney (l'abbé). 104
Behm (E.) 253
Beissel (Étienne). 409
Belin (A.) 155
Bellessort (André) 127
Bemis (Edward-B.) 71
Bérenger (Henry) 301
Bergeret (Gaston) 498
Berkeley (Charles de). 290
Berrueta (Martin Dominguez) . . 115
Bertrami (Arch. Luca). 221
Besson (Emmanuel). 313
Biagi (Guido) 455
Biart (Lucien) 500
Bilhaud (Paul). 512
Binet (Alfred). 391
Blancard (Théodore) 349
Bogdanoff (M.) 504
Boilley (Paul). 11
Boirac (Emile) 397
Boissarie (le Dr) 148
Bolo (l'abbé Henry). 110
Bolton (Henry Carrington) . . . 534
Bonhoffer (Adolf) 324
Bonnefont (Gaston) 501
Bonnefoy (Marc) 127
Bonzon (Jacques). 310
Bordeu (Charles de) . . . 294, 300
Borel (le Dr) 231
Bosguérard (Marie de). 513
Bossuet 150
Bouchard (le R. P. dom Joseph) . 21
Boucher (l'abbé E.) 105
Bouchot (Henri) 419
Boudreille (le Dr H.) 234
Bouix (le R. P. Marcel) 359
Boulay de la Meurthe (le comte) . 443
Bourdeau (L.). 225
Bourget (Paul) 51
Bournand (François) . . 26, 32, 502
Bousies (le comte de) 6
Boutin (l'abbé H.) 17
Brétigny (Georgette) 513
Breton (P.-N.). 532
Bretous Lafargue 36
Bricard (Georges) 157
Bricqueville (Eugène de). . . . 421
Bruder (Adolf) 20
Brunetière (F.) 514
Brunschvicg (Léon). 403
Bujac (E.) 207
Buot de l'Épine (Pierre) 310
Busquet 78
Butel (Fernand) 81
Cabrol (Élie) 130
Cabrol (Dom Fernand) 30
Cadol (Édouard). 34
Calmette (Fernand). . . . 195, 300
Campistron (Louis) 313
Cancalon (le Dr) 233
Cano (Rafaël) 62
Caro (Mme) 298
Carutti (Domenico). 346
Casse (le Boa A. du). 353
Cassine (le Dr L.). 234
Castan (Auguste). 453
Caters (Louis de) 496
Cavaignac (Mme) 162
Cepeda (Rafaël-Rodriguez de) . . 309
Cère (Émile) 519
Chabrillat (Henri) 497
Chamberet (P. de) 13
Champol 517
Chaperon 45
Charencey (le comte de). . . . 249
Charnacé (Guy de) 289
Charpillet (Charles) 10
Charpy (Georges). 76
Chateaubriand 353
Chateau-Verdun (M. de) 520
Chatel (le R. P. Arsène de) . . . 155
Chauveau (le R. P.). 175
Chéron de la Bruyère (Mme) . . . 518
Chipiez (Ch.) 525
Chuquet (Arthur). 201
Cim (Albert) 518
Clair (le R. P. Charles) 18
Collell (Jaume) 17, 458
Collin (l'abbé L.). 99
Collon (Gaston) 156
Colom (José Estanyol y) 242
Combarieu (Jules) 247
Constans (Léopold). 151
Constant de Tours 220
Corne (le R. P.) 239
Corneille 514
Corre (le Dr A.) 210
Corréard 537
Corvey (Le Mière de) 200
Cougny (Gaston) 413
Coulon (le Dr M.) 366
Coupin (Henri) 360
Courgeon (J.-A.) 268
Courmelles (le Dr Foveau de) . . 232
Courmont (le Dr F.). 229
Courtier 391
Coynart (le commt de) 460
Croy (Joseph de). 412
Crozals (J. de) 172
Cucheval 334
Dalbus (Fernand) 456
Dall (Guillaume). 16

Daniel (le R. P.) 25
Danjon (P.-Louis) 503
Danyille (Gaston) 394
Dargent (Raymond). 315
Daudet (Ernest) 297
Dayot (Armand) 486
Decorsant (l'abbé) 172
Decrocille (E.) 115
Degoix (le Dr). 234
Degré 137
Deidier (le P.). 116
Delaporte (le R. P. A.). . . 21, 78
Delorme (Marie) 518
Delpit (Ed) 298
Demimuid (M.) 20
Demolins (Edmond). 458
Depage (le Dr). 238
Derenbourg (Hartwig) 154
Déroulède (Paul). 122
Deschamps (François) . . . 506, 518
Desprez (le cardinal) 100
Desroches (J.-P.). 434
Desurmont (le R. P.) 18
Dhombres (G.). 171
Didon (le R. P.) 101
Dionne (E.). 350
Donel (Lucien) 38
Doumic (René) 459
Dourliac (Arthur) 497
Drault (Jean). 299
Drochon (le R. P. Jean-Emm.) . . 23
Dubois (C.). 504
Dubois (Félix). 345
Ducros (Louis) 250
Dufourmantelle (Maurice) . . . 317
Dupuis (E.). 506
Durand (Louis) 315
Duret (Victor). 265
Dutboit (Eugène) 318
Elton (Charles-J.) 220
Enlart (C.). 410
Escalle (l'abbé P.-F.) 26
Eschyle 538
Eude (Émile) 137
Euripide. 538
Fabre (Ferdinand) 492
Farges (Alb.) 398
Farochon (P.-A.) 364
Faure (l'abbé). 263
Feret (l'abbé P.). 167
Fernand-Hue 500
Ferté. 538
Fesch (abbé) 512
Fidière (O.) 416
Figuier (Louis) 264
Filon (Augustin). 534
Filoz (N.) 360
Flammermont (Jules). 80
Fodor (E. de). 254
Forestié (Edouard). 445
Fortin (Gustave). 136
Fournier (A.) 219
Foveau de Courmelles (le Dr) . . 232
Fraccaroli (Giuseppe). 333
Franay (Gabriel). 497
Franc-Nohain 130
François de Sales (saint). . 111, 112
Franklin (Alfred) 269
Frege (G.) 428
Freppel (Mgr) 98, 520
Froissard (J.) 490
Fumagalli (Giuseppe) 455
Gaborit (l'abbé) 418
Gabriac (le R. P. Alexandre de). . 25
Gagnol (l'abbé) 267
Gallet (Louis) 35
Gallez (le Dr L.). 237
Gallois (Eugène). 363
Gangloff (le capitaine) 205
Garbelli (Filippo) 456
Garnier (Edouard) 421
Gasparri (Petro) 142
Gaume (Mgr) 119
Gautier (Henri) 76
Gautier (Léon) 533
Gay (Mgr Ch.). 103
Gayet (Al.) 214, 413
Gebhardt (Oscar von) 423
Geffroy (Gustave) 417
Geffroy (J.) 512
Gentelles (Mme A. de). 119
Gérald-Montméril 519
Gérard (Dorothée) 41
Gihr (le docteur N.). 102
Ginesty (Paul). 34
Ginon (chanoine G.). 107
Giry (A.) 530
Godfernaux (André). 392
Goeij (Roger de) 138
Gœpp (Édouard) 502
Goldschmann (L.). 504
Gotchaux (Dr Em.) 236
Gourdault (Jules) 503
Grandet (Joseph). 366
Grandin (commandant) . . 205, 502
Granvelle (cardinal de) 446
Gray (John) 77
Gréard (Octave) 357
Grégoire de Tours (saint) . . . 156
Grenier (Édouard) 338
Gréville (Henry). 39
Grimaud (Carlos de Odriozola y) . 314
Griveaud (Pierre) 125
Groffier (Charles) 27
Grosjean (Eug.) 462
Gross (Carl) 242
Gué (Paul) 497
Guérin (Urbain) 461
Guesvilles 38
Grupp (Dr G.) 342
Guibert (J.). 235
Guigou (P.). 511
Guillemon (J.-M.). 113
Guillermin (l'abbé) 104
Guillocard (L.) 311
Guiu y Marti (Estanislao). . . . 206
Guyot (Yves) 7
Guizot 251
Gyp 42
Hachet-Souplet (Pierre) 365
Hallier (Ludwig) 423
Hamy 427
Hanteborne (Matthias) 360
Harispe (Pierre) 457
Harnach (Adolf) 423
Haron (Alfred) 265

Hauff (W.). 504
Hautefeuille (abbé) 131
Havard (Henry) 415
Haynes (John). 71
Hébrard (le P.) 116
Heimweh (J.) 252
Heine (H.) 539
Henri (V.) 391
Hercé (J.) 166
Héricault (d'). 43
Hermant (Abel) 510
Hérodote 537
Hohenlohe-Ingelfingen (le prince Kraft de) 208
Holder (Alfred) 249
Hollander 72
Homère 537
Huard (abbé) 27
Hulst (Mgr d') 140, 461
Humiac (Léon Michaud d'). . . . 34
Hustin (A.) 416
Inama (Virgilio) 362
Indy (comte d') 460
Ireland (Mgr) 240
Ivoi (Paul d') 497
Jablonski (L.). 207
Jaubert (Ernest). 504
Juillet (Maxime). 292
Killias (docteur Ed.) 212
Kleen (Richard) 321
Kleffer (Henri) 400
Konings (Antonio) 322
Koschwitz (Eduard). 265
Kostromitin (J.) 266
Kraft de Hohenlohe-Ingelfingen (le prince) 208
Krysinska (Marie) 137
Labiche (Eugène). 492
La Brète (Jean de) 300
La Bretonnière (Jean de). . . . 42
La Brière (L. de). 169
Lacoin de Vilmorin (Auguste) . . 494
Lacombe (Charles de) 355
La Ferrière (Hector de) 346
La Grasserie (Raoul de) . . 311, 312
La Jonquière (C. de) 432
La Llave y Garcia (Joaquin) . . 207
Lambel (comte de) 175
Lambelin (Roger) 212, 295
Lambert (l'abbé) 164
Landrin (Alexandre) 266
Langlois (P.) 227
Langogne (le P. Pie de) 24
Lantoine 537
La Queyssie (Eugène de) 43
La Rallaye (Léonce de) 28
Larroumet (Gustave) 431
Larthe (A.) 26
La Sizeranne (Maurice de) . . . 76
Laumann (E.-M.) 215
Launay (A.) 22
Laveleye (Émile de) 13
Lavieille (Dr Ch.) 238
Lavrand (Dr H.) 12
Lebarq (abbé J.). 150
Lebrun (P.) 118
Lecoutère (C.) 362
Lebay (J.) 101
Ledos (Eugène) 57
Le Faure (G.). 500
Lefèvre (Maurice) 37
Lemercier 537
Le Mière de Corvey. 200
Lemonnier (Camille). 44
Lenotre (G.) 532
Léon XIII 139
L'Épine (Pierre Buot de) 310
Lequien 405
Le Roux (Hugues) 292
Leroy-Beaulieu (Anatole). . . . 438
Leroy Saint-Aubert (V.) 414
Lessing (K.-G.) 539
Lesueur (Daniel) 291
Lesur (Mgr) 32
Letourneau (G.) 366
Lévy-Bruhl (L.) 404
Leynardi (Dr Luigi). 527
Loir (Maurice) 352, 491
Longo (G. abate). 398
Louis-Th. de Jésus agonisant (le R. P.) 19
Lovenjoul (Vte de Spoelberck de) 367, 534
Ludres (comte de) 449
Lyat (M.-S. de) 241
Maccari (Latino). 254
Machado (Dr Mariano Aramburo y). 309
Maciá (Dolors Moncerdá de). . . 79
Maël (Pierre) 514
Magbert 518
Maistre (C.) 489
Majunke (Dr) 81
Marcé (Victor). 269
Marchand (abbé Ch.) 159
Marey (E.-J.) 245
Margerie (Amédée de). 107
Margueritte (Paul) 37, 299
Maribert 296
Martel (E.-A.). 487
Martin (Alexis) 211
Martin (Francelin) 396
Martin (Johannes) 367
Martinengo-Cesaresco (Cesse E.). . 361
Mascart (E.) 327
Maspero (G.) 485
Mat Gioi (Albert de Pouvourville). 260
Matharan 143
Maurel (André) 301
Mayne-Reid. 494
Mazade (Ch. de) 165
Mazimann (Auguste) 7
Mazoyer (abbé Ph.). 114
Melchers (Paulo card.) 75
Melin (le chanoine). 171
Méneau 33
Menendez de Avilés (Pedro). . . 215
Mercier (le R. P.) 25
Meschler (le R. P.). 114
Meyer (H.). 517
Miallier (Marie) 502
Michaud d'Humiac (Léon) 34
Michel (F.-J.). 117
Michel (le R. P.). 364
Michelet (J.) 252, 268
Middendorf (E.-W.). 340
Milhaud (G.) 394

Milhaud (Léon) 12
Millien (Achille) 362
Moccand (l'abbé) 102
Molènes (Émile de) 418
Molinari (G. de) 426
Molk (Jules) 146
Moncerdá de Maciá (Dolors) . . . 79
Monet (H.) 208
Monod (G.) 171
Moreau de Tours (Dr) 230
Moreau-Vauthier 299
Morel-Fatio (A.) 440
Mosso (le prof.) 227
Moulin (Jules) 496
Moureau (Adrien) 415, 416
Mouton (Eugène) 511
Muller (F.-Max.) 523
Murray (David) 261
Nanteuil (Mme P. de) . . . 511, 516
Natal (Camille) 33
Nau de Beauregard (Mme) 116
Naville (Ern.) 388
Neve (Joseph) 13
Nicolas (Dr) 231
Nivelet (Dr) 233
Nolhac (Pierre de) 121
Normand (Ch.) 519
Noussanne (Henri de) 515
Nys (Ernest) 318
Odriozola y Grimaud (Carlos de) . 314
Olga (la comtesse) 458
Ollé-Laprune (Léon) . . . 387, 401
Orléans (le prince Henri-Ph. d')64, 540
Ornold (Eduard) 204
Ortolan (le R. P. Th.) 55
Osborn (Max) 339
Ouguella (vte de) 262
Pabon (L.) 234
Pailleron (Édouard) 170
Paris (Monsieur le Comte de) . . 75
Pasquier (le chancelier) 257
Patiens 259
Pellissier (Georges) 77
Peraire (P.) 236
Perrault (Pierre) 496
Perey (Lucien) 254
Pérez (B.) 229
Péries (l'abbé G.) 56
Perrot (Georges) 525
Pesch (le R. P. Tilmann) . . . 405
Peters (Dr) 488
Petzholdt (Giulio) 455
Peyre (Roger) 413
Philippe 391
Piaget (E.) 528
Pic (Paul) 316
Picard (Émile) 147
Pico (Puglisi) 459
Piédelièvre (R.) 319
Pienne (Ad.) 419
Pillon 407
Pindare 333
Pinet (G.) 265
Pinot (Robert) 173
Pionis (Paul) 134
Piot (Charles) 446
Pitra (L.-G.) 80
Plaute 538
Plutarque 537
Poinsard (Léon) 320
Poirier (Alponse) [Maxime Juillet] 292
Poirier (Jules) 201
Politis (Nicolas-E.) 320
Pompery (E. de) 7
Ponsonailhe (Charles) 498
Porcher (Jacques) 220
Potain (le prof.) 230
Pougeois (abbé) 205
Poullet (Edmond) 446
Pouvillon (Émile) 79
Pouvourville (Albert de) (Mat-Gioi) 260
Prado (Guillermo Fernandez de) . 246
Pramondon (G.) 221
Preveraud (Edmond) 9
Préville (A. de) 214
Préville (Xavier de) 205
Procès (Edmond) (le R. P.) . . . 539
Puech 538
Putzer (Joseph) 322
Quatrefages (A. de) 427
Raabe (Dr Richard) 423
Rabot (Charles) 212
Rainaud (Armand) 218
Ramorino (Felice) 362
Randaccio (Carlo) 429
Rapisardi (Mario) 170
Rattazzi (Mme) 38
Regnaud (Paul) 425
Régnon (Th. de) 53
Ribbe (Ch. de) 19
Ricard (Mgr) 19, 23, 24
Richepin (Jean) 123
Ridder (Alfred de) 271
Rigollat (Dr) 200
Rindfleisch (Georg-Heinrich) . . 204
Roberty (E. de) 406
Robinet (Dr) 152
Robinski (D. Severin) 239
Rocquigny (comte de) 244
Rod (Édouard) 49, 303
Rodet (J.) 78
Rodocanachi (E.) 348
Roger (Dr J.) 223
Roger-Milès 12, 501, 506
Röhricht (Reinhold) 154
Rolin (Gustav) 430
Rolland (Jean) 290
Rosier (J.) 506
Rosny 44
Rousseaux (abbé L. du) 390
Rousselet (Louis) 513
Rouvier (P. Fréd.) 503
Rozier (Mgr) 54
Ruble (Bon de) 65
Ruidiaz y Caravia (Eugenio) . . . 215
Sachs (Julius von) 144
Saint-Amand (Imbert de) 354
Saint-Martin (Vivien de) 222
Saint-Maurice 46
Sales (saint François de) . . 111, 112
San (Ludovic de) 522
Sanz y Escartin (Ed.) 15
Sarrazin (Dr Joseph) 271
Schlincker (abbé) 81
Schmidt (Carl) 423
Schmidt (Erich) 539

Schmit (Adolphe). 344
Schrader (Fr.). 222
Schuré (Édouard) 128
Sébillot (Paul) 332
Séché (Léon) 441
Ségur (général comte de). . . . 200
Semiane (Albert) 131
Séruzier (colonel baron) 200
Shakespeare 251
Sicard (abbé) 256
Silva (F. de) 516
Smith (Rev. S.-B.) 264
Sophocle 538
Soubies (Albert) 248
Souza (Robert de) 133
Spencer (Herbert) 400
Spoelberck de Lovenjoul (Vte de) 367, 534
Stahl (P.-J.) 516
Stany (commandant) 516
Steiner (Bernard) 70
Stenay (V. de) 226
Stiegler (Gaston) 194
Stolz (Dr Otto) 325
Subileau (J.) 29
Suchet (J.-M.) 437
Sudre (Léopold) 60
Sully (J.) 229
Surbled (Dr Geo.) 390
Surin (le R. P. Jean-Joseph) . . 359
Taine (H.) 461
Tannery (Jules) 146
Tany (Paul) 299
Tarbouriech (E.). 313
Térence. 538
Terrien (J.-B.) 321
Terrier (le prof.) 236
Thérèse de Saint-Joseph (la R. M.) 114
Theuriet (André) 126
Thiébault (général baron) . . . 195
Thuasne (L.) 449
Thüna (baron von) 207
Tinseau (Léon de) 47
Tischner (August) 247
Tisseur (Clair) 134
Tissot (le R. P. J.) 112
Toldo (Pierre). 61
Toudouze (Gustave). 514
Tours (Constant de) 220
Tresserre (François) 132
T'Serclaes (Mgr de) 343
Ugarte (Juan de). 209
Urbain (Ch.) 336
Uzès (duchesse d') 488
Valdemoro (J.-Lopez) 171
Valmaggi (L.) 330
Vannesson (Gaston) 506
Varigny (H. de) 144, 400
Varnhagen (Hermann) 367
Verdy du Vernois (général von). . 208
Verlaine (Paul) 124
Verne (Jules) 495
Vernois (Gal von Verdy du) . . . 208
Verschuur (G.) 217
Vicaire (Gabriel). 120
Vidal-Lablache 484
Vignon (Claude) 41
Vigouroux (F.) 423
Villari (P.). 359
Villars (Mlle de) 440
Vilmorin (Auguste Lacoin de) . . 494
Vimar (A.) 511
Vincent (Charles). 495
Vingtrinier (Aimé) 452
Viollet (Paul). 344
Virgile 537
Vivien de Saint-Martin 222
Vogüé (Mlle de). 440
Volpi (E. cav.) 168
Wagner (Hermann). 253
Wailly (de) 516
Wauvermans (le général belge) . . 207
Weiss (le R. P.) 99
Wilson (H.-A) 141
Winterer (abbé). 6
Witt (Mme Cornélis de) 202
Witt née Guizot (Mme de) . . . 490
Yriarte (Charles). 414
Yvert (Louis). 203
Zablet (Maurice). 8
Zidler (Gustave) 520
Zola (Émile) 303
Zolla (D.) 315

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Almirante y Torroella (José), 371. — Brugsch-Pacha (Heinrich-Carl), 369. — Crampon (l'abbé Augustin), 272. — Darmesteter (James), 462. — Duruy (Victor), 541. — Dutreuil de Rhins (J.-L.), 272.—Fabretti (Ariodante), 371. — Fernandez Guerra (Aureliano), 371. — Fournel (Victor), 82, 176. — Freund (Wilhelm), 83. — Froude (James-Anthony), 463. — Gonzalez y Diaz (le cardinal Franscisco-Zeferino), 542. — Helmholtz (Hermann-Ludwig-Ferdinand), 370. — Jannet (Claudio), 540. — Layard (Henry-Austen), 177. — Leconte de Lisle (Charles-Marie-René), 176. — Lesseps (Ferdinand de), 542. — Palustre (Louis), 463. — Paris (Monsieur le Comte de), 368. — Roscher (Wilhelm), 82. — Rossi (Giambattista de), 368. — Thierry-Poux (Olgar), 82. — Whitney (William-Dwigt), 83.
Concours et prix, 85, 374, 545.
Congrès, 86, 275, 373.
Institut, 545.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 86, 179, 274, 373, 466, 548.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 86, 179, 274, 373, 466, 548.
Mélanges historiques : Numismatique

du Dauphiné, du Comtat Venaissin et de la Provence, 86. — Histoire de l'imprimerie, 275. — Gallia christiana, 180. — Per le nozze, 466.
Mélanges bibliographiques et littéraires : Bibliographie de Jeanne d'Arc, 275. — Ex-libris ana. Ex-libris imaginaires et supposés de personnages anciens et modernes, 86 — Livres mis à l'Index, 86. — Expositions, 375. — Collection des Dictionnaires topographiques, 275. — La Réforme de l'orthographe espagnole, 180. — Almanachs, 548.
Nouvelles : — Paris, 87, 181, 275, 375, 466, 550. — Agenais, 377. — Angoumois, 551. — Anjou, 182, 278, 469. — Artois, 88, 469. — Bourgogne, 182, 278. — Bretagne, 89, 278, 469. — Champagne, 89, 182, 279, 377, 470, 552. — Dauphiné, 89, 183, 279, 377. — Flandre, 552. — Franche-Comté, 90, 183, 279, 378, 470, 552. — Guyenne et Gascogne, 91, 184, 280, 379, 417, 553. — Ile-de-France, 185, 281, 471. Languedoc, 185, 281, 472, 553. — Limousin, 91, 185, 379, 473. — Lorraine, 92, 186, 554. — Lyonnais, 379. — Maine, 186. — Normandie, 186, 282, 380, 473. — Orléanais, 283, 381. — Picardie, 188, 475. — Poitou, 92, 283. — Provence, 188, 284, 381, 476. — Rouergue, 381. — Saintonge, 188. — Vendée, 284, 476. — Alsace-Lorraine, 88, 188, 278, 554. — Allemagne, 188. — Autriche-Hongrie, 189, 284. — Belgique, 93, 189, 284, 476, 554. — Danemark, 382. — Espagne, 189, 285, 477, 554. — Grèce, 190. — Italie, 93, 190, 285, 382, 477. — Roumanie, 383. — Russie, 93, 286, 383, 477. — Suisse, 93, 286, 478. — Égypte, 191. — Maroc, 191. — Tunisie, 383, 554. — Brésil, 191, 478. — États-Unis, 287.
Publications nouvelles, 93, 191, 287, 383, 478.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Décret d'Urbain VIII, 192.

ERRATA

Page 253, ligne 1 du titre *Geographisches Jahrbuch*, *au lieu de* E. Belun, *lisez :* Behm.

Page 284, ligne 31, *au lieu de* compagnons d'armes en 1792, *lisez :* en 1832.

Page 323, ligne 24, *au lieu de* anticipation des matières, *lisez :* des matines.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1893 sont en vente, et forment SOIXANTE-NEUF VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé BREUILS : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Origines de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'Expédition et la mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débuts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte de MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE . Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vitican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.